Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1902unse_4

Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXIIe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME XII. — 1er NOVEMBRE 1902.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXIIe ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME DOUZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1902

THE GETTY CENTER

CONSPIRATEURS ET GENS DE POLICE

LE COMPLOT DES LIBELLES

(1802)

DEUXIÈME PARTIE (1)

IV. — UN PAUVRE HÈRE

La solennelle et vaste place du Palais, à Rennes, n'offrait pas, en 1802, cette symétrique magnificence qu'aujourd'hui elle présente aux regards. Le majestueux décor de pierre, dessiné par Jacques Gabriel, ses arceaux cannelés, ses pilastres à chapiteaux fleuris, ses gracieuses mansardes n'étaient point terminés encore. A l'est, — de la ruelle Saint-François à la rue Saint-Georges, — se dressait une rangée de sombres, tristes et ladres bâtisses, échappées par merveille à l'incendie de 1720; l'ancien couvent des Cordeliers et sa chapelle; plus bas, quelques murailles enserraient des jardins. Très vivante, autrefois, et sans cesse animée par les chaises ou les carrosses de Nos Seigneurs du Parlement, cette place Égalité, — ainsi l'avaient dénommée les malins de 93, — allongeait, en l'an X, une attristante et morne solitude. Le Parlement n'existait plus; donc, plus de Grand'-Chambre, ni de Tournelle, de chambres d'enquêtes et de requêtes

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

où, sous les peintures de Jouvenet et de Coypel, tant de puissans robins, présidens, conseillers, gens du Roi, étalaient la toge purpurine, le mortier, le chaperon, la perruque à marteaux. Détruit, émigré, « raccourci » tout cela! Un simple Tribunal d'appel remplaçait à présent la cour souveraine; mais ses trente-deux Catons en habits noirs et chapeaux à panaches n'avaient pu supplanter les Messieurs à hermines. Aussi le quartier du ci-devant Palais, où s'agitait jadis tout un peuple d'avocats, de procureurs, d'huissiers à verge, de bazochiens portant le sac, s'était fait à peu près désert; maisons et logemens s'y louaient mal; et sur la place Égalité l'herbe poussait à l'aise autour du piédestal d'où les mains patriotes avaient jeté bas le tyran Louis XIV. L'horreur d'une telle désolation pesait, d'ailleurs, sur la cité entière; partout la ruine, la misère partout : l'Une et Indivisible, ses généraux, ses proconsuls, sa guillotine avaient passé par là. Ayant vécu longtemps la vie de ses Messieurs, « l'illustre ville et vicomté de Rennes » se mourait de leur mort : au recensement de l'an IX, à peine contenait-elle vingt-six mille habitans.

Or, au numéro 5 de la place du Palais, sous le cintre de la porte d'entrée, on lisait, en 1802, l'enseigne suivante : *Journal du Nord-Ouest de la République française. — Imprimerie Chausseblanche.*

C'était un bien digne homme, le citoyen Michel Chausseblanche, — fort apprécié, à Rennes, pour ses vertus domestiques, bien réputé aussi pour sa droiture dans les affaires. Propriétaire d'une imprimerie depuis l'an II, il se disait issu d'une très vieille bourgeoisie, et de fait, son nom bizarre, à tournure romantique, proclamait l'ancienneté de sa famille. Naguère, aux temps de la Convention, Chausseblanche avait connu des jours de gloire, sinon de prospérité. Il occupait alors, lui et ses presses, l'hôtel de Caradeuc, maison de robin confisquée, bien national dont le district lui avait accordé la jouissance. Rédigeant un journal patriote, il était en outre l'imprimeur officiel de l'Administration départementale. Mais la prose trop souvent prodiguée du directoire d'Ille-et-Vilaine n'avait guère argenté le cher homme; travaillant à crédit, il avait toujours reçu plus de promesses que d'assignats : « La République est pauvre, citoyen; elle sera riche, un jour : de la patience et du civisme! » Il avait donc montré du civisme, tant et tant, qu'en germinal an VIII, le Trésor lui de-

vait la bagatelle de deux cent mille francs. En revanche, son patrimoine était dissipé, sa signature ne trouvait plus aucun prêteur, de lourdes dettes écrasaient sa maison. Par surcroît d'infortune, il n'était plus maintenant imprimeur officiel : le préfet consulaire avait remplacé ce jacobin par un citoyen mieux pensant... Peut-être était-ce une injustice; assurément, c'était la ruine (1).

Mais, à défaut d'écus, le malchanceux Chausseblanche s'était acquis un inquiétant dossier de police. Dans les bureaux de la préfecture, on le traitait de personnage dangereux, ami des anarchistes, des enragés, et autres « tigres altérés de sang. » Hélas! l'ami de ces tigres n'était lui-même qu'une pauvre bête fourbue et réduite aux abois. Agé de cinquante ans, perclus de rhumatismes, harcelé par la goutte, il devait pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille : sa mère, bonne vieille octogénaire, et cinq enfans en bas âge. De plus, la citoyenne Chausseblanche, son épouse, s'obstinait à aider au peuplement de la République : en 1802, dans cette maison de meurt-de-faim, elle allait mettre au monde un sixième nourrisson. L'imprimerie, jadis prospère, périclitait; son maître l'avait dû transporter dans le désert de la place du Palais : deux ouvriers pour toute équipe, et le patron obligé de composer lui-même. Enfin, des créanciers intraitables, la meute des huissiers pendus à la sonnette, les protêts, les commandemens, la menace, la certitude de la faillite... Un pauvre hère!

Il conservait, toutefois, sa gazette, son *Journal du Nord-Ouest de la République Française :* à lui seul, il en était le directeur, le secrétaire et la rédaction... Oh! une misérable feuille, format in-douze, et telle qu'en fabriquait alors la province, — détaillant le cours des mercuriales, annonçant les jours de foire et de marché, empruntant aux journaux parisiens des faits divers ou des banalités politiques. Mais Chausseblanche se piquait de littérature et s'estimait un philosophe. Censurant les hommes et les choses, il insérait des *Moralités* satiriques, parfois créées par son phébus, le plus souvent prises chez les autres : il compilait, dé-

(1) Les comptes présentés par Chausseblanche à l'administration d'Ille-et-Vilaine offrent un curieux spécimen de la dépréciation où était tombé l'assignat à la fin du Directoire. Pour une somme de 192 000 livres due à l'imprimeur le préfet Borie propose 3 800 francs payés en numéraire. Et le malheureux Chausseblanche accepte!

marquait, découpait : « *De la Louange et de la Flatterie*... Depuis « la publication de la paix, la louange est à l'ordre du jour. En « conséquence, toute la diplomatie est à la louange, tous les tribu- « naux sont à la louange, toutes les religions sont à la louange... « Ah! trop est trop. Une telle flatterie doit être insupportable à « celui qui en est le patient. Elle le perdra : elle en a perdu tant « d'autres!... » Ingénues et vieillottes malices! De pareils coups d'épingle étaient bien anodins. Mais la gazette et le gazetier déplaisaient à la préfecture. Un nouveau magistrat, l'ancien constituant Joseph Mounier, venait d'y arriver, et, à peine installé dans l'ancienne Intendance, on l'avait circonvenu. Son secrétaire général, le citoyen Routhier, un excellent jeune homme, féru d'amour pour les choses de police, lui avait signalé le dangereux Chausseblanche. Le préfet avait donc convoqué devers lui cet incendiaire : « Ah çà! Monsieur le journaliste, finirez-vous enfin votre guerre de plume? Le temps des folliculaires est passé aujourd'hui!... » Tancé avec tant d'éloquence, le déconfit folliculaire avait promis de rester sage à l'avenir... Vaine assurance, propos de sectaire, serment de jacobin! Il observait assez mal sa parole, — car, au moment où commence notre récit, le hargneux bonhomme s'attaquait à la Légion d'honneur... Incorrigible!

Ce jour-là donc, — jeudi, 30 floréal, — allongé sur une chaise longue, ses jambes goutteuses emmitouflées dans la flanelle, il découpait dans *le Citoyen Français* des brocards dirigés contre la sottise humaine et le goût des hochets, des rubans, des livrées... Parfois, cependant, une grimace désolée lui contractait le visage. Quelques jours auparavant, une traite de quatre cents francs s'était abattue sur sa caisse, — et cette caisse, hélas! était vide. Il se voyait donc, en un mauvais rêve, assigné bientôt, mis en faillite, déshonoré... Ah! combien, pauvre hère, lui semblait dur le mal de vivre!

De légers coups heurtés à la porte de son cabinet lui firent dresser la tête : un homme entra, jouvenceau en bourgeron. Il tenait une lettre à la main, et sur son épaule pendait un sac. Chausseblanche prit la lettre et la parcourut des yeux :

— Bien!... M'apportez-vous un peu d'argent?

L'autre eut un geste vague : il n'apportait rien.

— Suivez-moi! soupira l'imprimeur,... et, clopin-clopant, il monta l'escalier. Au deuxième étage, dans la salle de compo-

sition, travaillait un seul ouvrier, qui coula vers l'homme à la besace un regard soupçonneux. On arriva au grenier. Là, sur des cordes tendues, séchaient des placards récemment tirés. Chausseblanche en prit une liasse, l'entassa dans le sac, puis le ficela soigneusement :

— Portez ceci à votre maître. Vous lui direz que, dans peu de jours, je renouvellerai mon envoi... Mais, de pour Dieu, qu'il me donne un acompte! J'ai tant besoin d'argent!

Le jeune garçon partit, et Chausseblanche s'en retourna à ses périodes... Il était devenu très pâle, très agité, le crève-misère. On eût dit qu'il flairait de loin toutes les puanteurs de la prison de Rennes, toutes les moisissures d'un cachot du Temple.

V. — LE CITOYEN JOURDEUIL (1).

Cependant, chargé de son fardeau, le porteur des placards avait traversé la place du Palais. Tournant alors sur sa droite, il s'engagea bientôt dans la rue de l'Horloge... Cette voie, aujourd'hui si passante, formait à cette époque une sorte de cul-de-sac qui s'enfonçait en un quartier misérable. Au nord, elle se terminait dans la sinueuse courbure du Champ-Jacquet; au sud, et traversant la rue Volvire, elle se trouvait barrée par une poissonnerie et des maisons de tanneurs, qui bordaient la Vilaine. Au delà de ces peausseries et dans leurs puanteurs, c'était tout un dédale de ruelles sordides, se croquant, se tordant au long des vieux remparts et des bastions moussus. Ces bas quartiers n'existent plus; des quais de granit, des places, des statues de grands hommes ignorés, de trop modernes boulevards ont remplacé les fétides, mais pittoresques venelles; prolongée par un pont, la rue de l'Horloge est fréquentée des allans et venans : elle présente une illusion de vie, au cœur de la toujours morose et souffretante cité.

Parvenu devant le n° 6 de cette façon d'impasse, le jeune garçon pénétra dans une des grisâtres bâtisses qui s'étiolaient sous l'ombre de l'ancien présidial. Un écriteau faisait savoir

(1) Interrogatoires et déclarations de Jourdeuil. — Je me suis efforcé de reproduire dans la mise en œuvre les expressions employées par Jourdeuil : « Je vis que... Il me dit que..., je lui répondis que... » J'estime ce procédé licite, voire nécessaire, au point de vue de l'art essentiel du récit, quand il s'appuie sur un document : j'ai cru devoir fréquemment l'employer.

qu'on y logeait en garni. Au reste, ni concierge, ni bureau de location; mais un couloir ouvert à tout passant, et, au bout de ce défilé, le roidillon, l'escarpement poudreux de l'escalier. L'homme à la besace monta, pour s'arrêter enfin sur le palier du dernier étage. Une porte était entre-bâillée : il entra.

Il se trouvait maintenant dans une chambre à mansarde, meublée d'un bric-à-brac d'hôtellerie : le lit d'acajou à rideaux jaunes, la bergère en velours d'Utrecht à têtes de cygne, les chaises de crin gaufré à dossier grec, — toutes les horreurs du bas style et de la camelote Directoire. Une armoire, fermée en ce moment, garnissait un des côtés de la muraille, et, sur le panneau lui faisant face, pendait une panoplie d'armes diverses, épées, sabres, pistolets, ainsi qu'un râtelier garni de pipes. Malgré les tiédeurs printanières de la saison, du feu flambait dans la cheminée où des papiers et des lettres achevaient de se réduire en cendres... Un homme vêtu de l'uniforme militaire se tenait assis dans le fauteuil. Bizarre et amusant personnage! De haute et forte taille, avec ses épaules carrées, sa figure à la fois vulgaire, énergique et joviale, son nez trop court, sa bouche trop largement fendue, son teint rougeaud et bourgeonné, son front bombant et découvert, il n'avait rien d'un Adonis de garnison, d'un officier « belle-cuisse. » Sa dégaine était celle d'un tambour-major; sa trogne, d'un vieux brave qu'aurait brûlée le soleil des grands chemins, enluminée aussi les « schnicks » de la cantine. Pas de moustaches à la hussarde, mais des favoris, de superbes « nageoires » qui lui balafraient les pommettes; bref, un visage à l'ordonnance, la coupe de barbe du fantassin. Nippé d'une capote bleue, coiffé du bonnet de police, il portait la petite tenue d'officier d'infanterie, et son unique épaulette, placée à droite, indiquait un simple sous-lieutenant. Pourtant, cet homme n'était plus jeune, car ses cheveux châtains éclaircis déjà et déjà grisonnans dénonçaient les approches de la cinquantaine. Il devait être un de ces « durs à cuire, » de ces « brisquards, » qui, vieillis sans aucun avancement, grognaient et clabaudaient, dans la 82e demi-brigade.

A l'entrée du jeune garçon, il se leva. Celui-ci laissa tomber sa panetière, puis commença de raconter sa visite à Chausse-blanche : « L'imprimeur enverrait bientôt d'autres papiers, mais il réclamait de l'argent. » Grand et replet, très brun avec une face basanée, des yeux marrons clignotant de sournoise

bêtise, des favoris et une coiffure « à la Titus, » le messager n'était pas un Breton. Il traînait et chantonnait ses mots, tel qu'un Champenois de la Haute-Marne, un indigène du Bassigny. Mais son bagou était familier, et sa plaisanterie, faubourienne : le gaillard avait dû habiter Paris... L'officier ouvrit le sac, en vérifia le contenu, puis, allumant une chandelle, cacheta l'ouverture de la besace :

— A présent, mon garçon, tu vas reprendre ton ballot et descendre dans la rue. Devant la maison, tu trouveras une voiture ; tu y déposeras ce paquet, puis tu pourras aller où tu voudras... Je te donne congé jusqu'à lundi.

L'autre le regarda, étonné.

— Oui, je m'absente pour quatre jours : je vais à la campagne... Ne viens donc pas ici, durant ce temps ; tu n'y trouverais personne. Mais, lundi matin, tu me réveilleras avant la diane, au jour levant : j'aurai besoin de toi.

Le brosseur écoutait, ahuri : jamais encore son officier n'avait prolongé si longtemps une absence. « Du mystère!... » Il reprit son fardeau et regagna la rue. Une charrette attendait ; il y jeta la besace, tout en examinant le voiturier. Cet homme était vêtu d'une capote grise, à grand collet, — la tenue des convoyeurs de l'armée ; il portait des moustaches et ressemblait à un sapeur... Le curieux Champenois nota ces importans détails.

Le lundi, de très bon matin, le domestique, obéissant à la consigne, vint réveiller son maître. L'aube épandait à peine ses premières blancheurs, et l'officier paressait encore sous la couverture : il s'habilla prestement. Mais, tout en astiquant, frottant, fourbissant, le cadet du Bassigny s'ébahissait... Cette chambre, qu'il avait laissée, le jeudi soir, si bien rangée, se trouvait aujourd'hui dans un complet désordre. Au long des murs, plusieurs paniers, — des *gestes*, étaient amoncelés sur le carreau de la pièce. Déjà recouverts de paille, ficelés et cachetés, ils portaient leurs étiquettes d'envoi. Dans l'armoire, laissée ouverte, le brosseur aperçut aussi un monceau de lettres, d'apparence bizarre, aux enveloppes rouges ou bleues, et telles « qu'un galant en adresse à son amoureuse... » Tiens, tiens, qu'était cela?... Des poulets doux? Farceur de lieutenant!... Mais non, ce devait être de la poésie, des chansons que leur auteur destinait à des camarades. Car il commettait des chansons

libertines, le sous-lieutenant à cheveux gris, des couplets contre les curés, des madrigaux à la « grivoise, » qui mettaient en gaîté la 82e : même notre Champenois savait par cœur les plus salées de ces bouffonneries. Et, tandis qu'il nettoyait habits et capotes, le matois compère en palpait délicatement les poches : c'était, — son dossier nous l'apprend, — une façon de jocrisse, mais rusé, menteur, très facétieux et connaissant des tours variés de maître-gonin... Soudain, il sentit entre ses doigts l'objet tant convoité, l'un de ces papiers aux couleurs de printemps : « Fort bien! » Tout à l'heure, après le départ de l'épaulette, il déroberait la calotine, en ferait une copie, et pourrait se divertir, en la fredonnant.

— Prends-moi ce panier, lui commanda son maître, et va le porter aux Messageries. Dépêche-toi : il faut qu'il parte, ce matin même. J'ai mis l'adresse : « Le capitaine Auguste Rapatel, rue de la Michodière, n° 9, à Paris... Envoi d'habits et de linge... » A propos! Si les employés te demandent le nom de l'expéditeur, tu leur diras le tien : Jourdeuil, « le citoyen Jourdeuil... » Est-ce entendu?... Oui... Tu réclameras un reçu.

Jourdeuil souleva la *gresle*, en regarda l'étiquette et se mit à sourire. Il connaissait bien l'écriture de son officier : une superbe calligraphie, ferme et droite, moulée à la française. Or, l'adresse du capitaine Rapatel avait été tracée par une autre main, la main d'une femme... « Des manigances! »

Une demi-heure plus tard, le jeune gars était de retour... Dans la chambre, l'armoire avait été refermée, et le faiseur de poésies se promenait avec agitation.

— Ah! mon lieutenant, quelle cohue, à ces diligences!... Un public impatient et des employés ahuris... Enfin, voici le reçu.

L'officier le prit et l'examina : il portait bien le nom du « citoyen Jourdeuil. »

— Parfait!... Es-tu connu dans ce pays?

— Très peu : je n'y fréquente personne. Du reste, vous le savez, je pars dans douze jours.

Le sous-lieutenant, si énervé tout à l'heure, parut se calmer, et, gratifiant d'un écu le blaisot de Champagne :

— Maintenant, comprends-moi bien. Je vais t'envoyer souvent aux Messageries. N'y prononce pas mon nom... Après-demain, si l'on t'interroge, tu t'appelleras le « citoyen Thomas. »

— Thomas?... Le médecin militaire ?

— Celui-là ou un autre, peu importe !

Il importait beaucoup, cependant, car l'innocent Thomas allait courir le risque d'être coffré à Pélagie.

VI. — UNE FAMILLE DE SOLDATS

La diligence qui faisait le service des transports, de Rennes à Paris, ne partait que cinq fois par décade, les « jours pairs » de chaque mois. D'ordinaire, c'était, ces matins-là, un amusant désordre dans les bureaux : colères de voyageurs exigeant de meilleures places, supplications d'expéditeurs en retard, impertinences des commis excédés. Le sous-lieutenant, envoyeur de choses clandestines, avait donc supposé qu'en une telle confusion son domestique passerait inaperçu. Bien raisonné, vraiment : aucun des employés n'avait fait attention à Jourdeuil.

Pour se rendre à Paris, la voiture devait suivre la route nationale n° 31 : un long ruban de queue, tout bossué de côtes et d'ardus roidillons, qui commençait à Brest, et s'allongeait jusqu'à Passy. Elle traversait Vitré, Laval, Alençon, Dreux et Versailles, — vingt-six relais, — dépensait quatre-vingt-seize heures pour franchir moins de cent lieues, et n'arrivait à destination qu'aux « jours impairs, » à la tombée de la nuit : une sage lenteur, surtout de longues traîneries dans les auberges... Pourtant, les administrateurs des Messageries exaltaient pompeusement la célérité, le confort, l'élégance de leurs véhicules. Le confort ! D'amusantes estampes nous ont fait connaître la gracieuse tournure de cette carrosserie : d'abord, le *cabriolet* en forme de proue, une sorte de coupé sans vitres où le vent et la pluie, le soleil et le gel cinglaient, brûlaient, marbraient la face du voyageur; puis une caisse en rotonde, juchée sur quatre roues, épanouie comme une citrouille, pansue comme un baril, où six patiens se trouvaient entassés, coude à coude, côte à côte, jambe à jambe, sans pouvoir s'étendre ni se remuer; derrière la diligence, un énorme panier, cloué à l'arrière-train, recevait les bagages. Et ce n'était pas tout; le monumental édifice avait son couronnement : une plate-forme qui pliait, geignait, craquait sous l'amoncellement d'autres citoyens, vautrés parmi les malles et les colis. Parfois, souvent même, à la sortie d'une ville, des intrus

y grimpaient « en lapins, » alourdissant encore la marche de la guimbarde. Quatre bidets menés en poste tiraient péniblement le branlant équipage : un monsieur d'importance le surveillait, un homme coiffé du chapeau militaire, — Mars et Bellone partout, en ces temps-là ! — le conducteur.

Donc, le lundi 4 prairial, à 6 heures du matin, la diligence des Messageries se mit en branle. Son conducteur était un nommé Desmazures, vieux chouan repenti, mais que la méfiante police surveillait avec soin. Le pauvre diable ne se doutait guère que, là-haut, sur l'impériale de sa voiture, certain panier tout habillé de paille allait lui mériter plusieurs mois de prison préventive. Quatre gendarmes, sabre au clair et mousqueton chargé, formaient escorte. La route était encore peu sûre, les voitures publiques y étaient souvent arrêtées; même, quelques mois auparavant, dans un taillis du Perche, des « brigands, » beaux fils de famille, avaient dévalisé les voyageurs... Ces Messieurs travaillaient pour le « Roi. » Cette fois, pourtant, la diligence arriva sans encombre à Paris. Le jeudi, 7 prairial, — jour de l'Ascension, — elle franchissait, vers les six heures du soir, la barrière des Bons-Hommes, passait devant la Chaumière de Tallien, suivait l'Allée des Veuves, les Champs-Élysées, les rues de la Concorde, Saint-Honoré, Croix-des-Petits-Champs, Notre-Dame-des-Victoires, pour s'arrêter enfin près de la rue Joquelet, au quartier des Filles-Saint-Thomas.

Le lendemain, 8, au matin, un porteur de la Compagnie déposait chez le citoyen Rapatel, 9, rue de la Michodière, la gresle que lui adressait le joyeux sous-lieutenant. Le capitaine était déjà sorti ; mais son portier signa le registre, donna décharge et accepta « l'envoi du citoyen Jourdeuil... » Quelques momens plus tard, Auguste Rapatel rentrait chez lui.

Ce nom de Rapatel occupe une si large place en l'existence tourmentée de Moreau, il s'est acquis une telle notoriété aux heures de l'agonie du grand Empire, qu'il appartient, lui aussi, à l'histoire. On nous permettra donc de pénétrer des vies intimes et de révéler ici quelques faits ignorés. D'ailleurs, depuis 1802, tout un siècle a passé; les hommes qui jouèrent alors un rôle dans la tragi-comédie humaine ont rendu leurs os à la terre, et l'historien ne ressent plus la crainte de se montrer indiscret. Non ! mais il a le devoir de pousser à fond son enquête, de connaître

l'âme secrète des personnages qu'il met en scène, et d'expliquer le mystère de certains drames par la psychologie de leurs acteurs. Pareil au romancier, il doit posséder la divination des consciences, et savoir qu'en sa réalité la vie est toujours le plus romanesque des romans.

Le citoyen Marie-Augustin Rapatel avait, en 1802, vingt-sept ans. C'était un aimable garçon, doué d'esprit naturel, instruit et bien élevé, d'assez jolie tournure, et portant avec élégance le dolman vert de chasseur à cheval. Il était né, disait-on, sous une heureuse planète : peu de campagnes, aucune blessure, et capitaine depuis trois ans! Ses états de service, fort honorables sans doute, n'annonçaient rien encore de magnifique. Brigadier en 1792, officier seulement en 1796, il était demeuré infirmier d'hôpital, tandis que les camarades jouaient du sabre dans les polders de la Batavie. Au reste, un jouvenceau, à cette époque, presque un enfant, et la surprise est grande, lorsqu'on examine son dossier, d'y voir titrer de « chirurgien adjoint » un béjaune de dix-sept ans. Étranges esculapes, en vérité, les médecins militaires des armées de 93!... Embarqué, plus tard, pour l'expédition d'Irlande, le carabin devenu lieutenant avait eu le malheur d'être capturé par l'Anglais. Mais la perfide Albion l'ayant, dans un échange, restitué à la République, la « chance » avait de nouveau souri à Rapatel; en l'an VIII, le général Simon le choisissait pour capitaine aide de camp. « Je connais, citoyen, votre civisme et vos talens : je les apprécie. » Estime assurément glorieuse, qui pourtant avait dépité les envieux : tant d'officiers croyaient avoir mieux mérité de la patrie! Mais Simon s'était moqué de ces malveillances : — trop heureux d'avoir à sa table un jeune homme que protégeait Moreau!

Toujours secourable aux Bretons, Moreau était une providence pour les Rapatel : il les traitait en chers compatriotes, en bons amis, presque en parens. Lorsque, en mai 1799, le général, alors dans le Piémont, avait dû procéder au partage de sa fortune familiale, — « 811 fr. 80 de rente, chiffre de sa propre lotie, » — un Rapatel l'avait représenté à Morlaix. Un autre Rapatel, l'adjudant-commandant François-Marie, avait longtemps servi dans son état-major, et c'était encore un Rapatel, le chef d'escadron Jean-Baptiste, qu'il désirait avoir pour aide de camp. Mais le peu conciliant Bonaparte venait d'expédier Jean-Baptiste à Saint-Domingue... La famille de ces officiers était fort estimée,

même influente à Rennes. Leur père, un habile médecin du quartier Saint-Sauveur, « maître en chirurgie, professeur et démonstrateur aux Écoles, » avait jadis porté la robe; il était mort aujourd'hui, et la gouverne de la maison appartenait à sa veuve, la citoyenne Jeanne-Françoise, née demoiselle Beauvais. Agée déjà, bientôt septuagénaire, c'était une respectable dame, un peu sèche, assez rêche, économe, voire parcimonieuse, mais d'un caractère énergique. Volontiers, je me la représente, en son logis, rue de la Raison, vivotant comme on vivait à cette époque, vêtue de noir, poudrée à frimas, vaquant aux soins de son ménage, harcelant ses servantes : « Yvonne de-ci, Corentine de-là, » coupant les liards en quatre, amassant pour les siens, pensant toujours à ses enfans dispersés, et leur adressant par les Messageries de bonnes friandises bretonnes : la poularde de Janzé ou le beurre de La Prévalaye... Elle avait dix garçons (en ces jours lointains, la bourgeoisie française était prolifique) et tous avaient porté ou portaient l'épaulette. La bonne dame se montrait fière d'une telle lignée de braves; elle parlait avec orgueil de ses fils, et, jacobins ou royalistes, on vénérait cette autre Cornélie. Mais, bien que séparée de ses nombreux garçons, elle ne vivait pas solitaire. L'aîné de sa famille, ingénieur à Nantes, lui rendait de fréquentes visites; Auguste, le capitaine, tenait garnison à Rennes, et près d'elle grandissait une jeune fille, Mlle Marie-Anne, que ses frères nommaient familièrement « Minon... » Une gracieuse petite personne, la citoyenne Minon! Ses lettres (la police en a fait la rafle et ne les a jamais restituées) nous révèlent un cœur ingénu, délicat, sentimental, quelque peu romanesque. Le style en est charmant dans sa forme maniérée, et en dépit de son orthographe; mais, vraiment, quelle femme de France possédait, en l'an X, tous les arcanes de l'orthographe?... Auguste Rapatel était pour la jeune fille un frère préféré. Or, il se trouvait de passage à Paris, et très souvent « sa Minon » lui écrivait. Mentor n'aurait pas mieux morigéné Télémaque. Elle lui prodiguait les conseils, faisait de la morale, prêchait la sagesse, s'efforçait de prémunir le chasseur à cheval contre les séductions parisiennes... Hélas! la pauvre fille ne se doutait pas que ce frère tant choyé subissait alors un de ces charmes qui trop souvent font délirer un homme et mettent en péril son honneur.

Depuis plusieurs mois, en effet, l'aide de camp du général

Simon avait quitté la ville de Rennes. Deux motifs le retenaient à Paris : d'abord, une affaire de famille, et surtout une histoire d'amourette. De l'amourette, il n'avait soufflé mot à sa mère, que chagrinait vivement une bien déplaisante aventure. Le malheur venait de s'abattre sur ces très honnêtes gens : l'un des jeunes Rapatel, l'adjudant-commandant François, se mourait. Les fatigues de maintes campagnes et une blessure mal guérie avaient déterminé chez ce vaillant une consomption incurable ; les médecins ne gardaient plus d'espoir, et le pauvre anémié s'éteignait à vingt-neuf ans. Une femme s'était installée à son chevet. Oh ! celle-là n'était point de ces belles que Mme de Staël a qualifiées d' « inexplicables, » et l'impertinent Chamfort lui ont octroyé « une case de plus dans le cerveau, » mais, dans le cœur, « une fibre de moins. » François l'avait rencontrée dans les bas-fonds de la galanterie parisienne, — une demoiselle de X..., fille d'émigrés, ou se donnant pour telle, — et le trop crédule soldat en avait bientôt fait son « amie :... » on avait l'euphémisme pudique en ces jours-là. Il vivait avec elle, même la prétendait épouser. Ce mariage à la Diderot ne plaisait guère à la famille ; Mme Rapatel se désolait ; dans toutes ses lettres, elle fulminait contre la « coquine, » et la gentille Minon parlait avec terreur de « la mauvaise femme. » Mais, mauvaise femme ou plus crûment coquine, la tendre amie tenait sa proie ; le malade était devenu sa chose ; elle l'avait emporté « au sein de la Nature, » c'est-à-dire dans la banlieue parisienne, chez un nourrisseur de Fontenay-aux-Roses. Là, elle séquestrait l'agonisant et lui avait dicté un testament... Un testament ! Aussitôt, obtenant un congé, Auguste Rapatel était accouru.

Le testament, toutefois, et les méfaits de la « coquine » n'avaient été pour l'officier qu'un prétexte à déplacement. Lui aussi, — nous le dirons tout à l'heure, — avait à Paris sa « bergère : » une jeune personne qui s'énervait et s'agitait dans l'Ile Saint-Louis. L'amoureuse intrigue s'était engagée à Rennes, sous le regard aveugle de Mme Rapatel, et, pareil à François, le galant Auguste, « né sensible, » mais très loyal, désirait dépêcher un mariage devenu nécessaire... Au surplus, voyage inutile, à Fontenay du moins. Le capitaine avait toujours trouvé porte close ou rencontré visage de bois : la « mauvaise femme » chambrait son moribond... Intolérable ! — et de guerre lasse, il s'était adressé au protecteur de sa famille, au général Moreau.

Moreau avait alors au cœur de bien autres soucis qu'une ridicule histoire de captation. Sa vie oisive, son innocence aussi, commençaient à lui peser. Chaque jour, son acariâtre belle-mère le harcelait d'objurgations, et la sentimentale Eugénie, son épouse, soupirait beaucoup trop souvent. Énervé par les fureurs ou par les larmes de ces deux femmes, jalousant lui-même et détestant Bonaparte, le malheureux s'était mis en tête de conspirer. Sous prétexte d'affaires d'intérêt, il venait d'ouvrir avec Barras, en surveillance à Bruxelles, une correspondance ambiguë et périlleuse. L'ancien directeur lui avait récemment vendu le château de Grosbois, et le prix d'achat n'en était qu'en partie soldé. Des lettres s'échangeaient donc, nombreuses, entre le débiteur et le créancier : belle occasion, vraiment, pour essayer quelque manigance! Barras était, pourtant, un être tombé dans le mépris public ; mais l'ingénu Moreau supposait un reste d'influence à ce vaniteux, indolent et vénal personnage. Une cousine du vicomte régicide, « merveilleuse » aux jours de l'an V, la citoyenne de Montpezat, servait surtout d'intermédiaire... Jadis, cette femme avait trôné dans les salons du Luxembourg, et ses filles y avaient joué les princesses ; mais, réduite maintenant à tenir une agence de « radiation, » elle s'enrageait contre le Bonaparte. Dans son appartement, rue de La Ville-l'Évêque, on cabalait et l'on complotait... Un grand ami de Bernadotte, le citoyen Rousselin-Corbeau, homme d'esprit et d'entregent, y fréquentait, très assidu, pour s'en aller ensuite rue d'Anjou, à l'hôtel qu'habitait Moreau... De plus, un louche entremetteur, figaro de tous les métiers, tour à tour curé, riz-pain-sel, policier, publiciste, diplomate, secrétaire de préfecture, et à présent redevenu abbé, — le Limousin David avait circonvenu le trop naïf Breton. Courtier d'intrigues politiques, ce dangereux brouillon déjeunait souvent à Grosbois, et, charmé par ses flagorneries, « le fameux capitaine » lui prêtait une oreille complaisante... Mais il y avait pis encore. En ce moment, un émissaire anglais, ce mauvais drôle de Fauche-Borel, bouclait à Londres sa valise, s'apprêtant à partir pour Paris. L'insigne fripon allait emporter des instructions secrètes : s'aboucher avec Moreau, lui faire d'alléchantes promesses et machiner une affaire d'où sortirait peut-être une révolution. En dépit de la paix d'Amiens, le ministère Addington conspirait contre Bonaparte ; la trame du sinistre complot de Georges, cette chose tissue de tant de

fils, et que devait trancher la guillotine, allait bientôt s'ourdir.

La police officielle connaissait bien toutes ces cabales, mais faisait la frime de les ignorer. Depuis quelques mois, le ministre Fouché prenait des poses de mécontent, et tenait un langage de victime. Il se disait dégoûté de Bonaparte, excédé de ses incartades, fatigué de s'entendre chaque matin traiter comme un laquais : le futé renard flairait une disgrâce prochaine. Aussi, pour se rendre nécessaire, l'habile homme laissait aller les événements, ne voulait voir, ni rien entendre, pratiquait même d'indélicates manœuvres, de bas tripotages d'aigrefin. Prudent et avisé, il ne risquait pas son blême visage dans l'hôtel de la rue d'Anjou : mais il recevait souvent, par la porte secrète, le citoyen Fresnière, — encore un Breton ! — le secrétaire, le confident, l'âme damnée du général. Coutumier des petites perfidies, Fouché méditait quelque grosse trahison.

En revanche, les polices particulières du Premier Consul (elles étaient innombrables) se montraient moins discrètes. Elles avaient enveloppé Moreau dans les rets d'un incessant espionnage : valets, visiteurs, invités, convives même, chacun prenait à tâche de le moucharder. Les murs de son château, les portes de son hôtel, ayant ainsi des yeux et des oreilles, Moreau traitait, à présent, de ses affaires cachées dans le boudoir de sa belle-mère. Mais, là aussi, en la maison de la Petite rue Saint-Pierre, les « observateurs » pullulaient. Les plus tendres amies de Mme Hulot émargeaient aux fonds de la police consulaire, et parmi elles, la sémillante citoyenne Hamelin, l'Égérie créole, la conseillère aimée du colonel des gendarmes d'élite, ce peu scrupuleux Savary... Traqué de la sorte, l'affable et bienveillant Moreau était devenu soupçonneux et déplaisant. Sa correspondance, à cette époque, est pleine de billets où solliciteurs et quémandeurs d'audience sont brutalement éconduits. Pour parvenir jusqu'au maître, il fallait passer par l'examen du secrétaire, et, tout aussi matois qu'un limier de police, le futé Fresnière savait déshabiller une conscience.

Moreau fit néanmoins bon accueil au jeune Auguste Rapatel, et lui promit son assistance. Il appréciait beaucoup ses chers amis de Rennes,... de si honnêtes gens ! et l'aventure de la « coquine » l'avait chagriné. Lui-même en voulait maintenant à toutes les coquines, depuis ce jour où l'effrontée Ida, sa maî-

tresse, l'avait mystifié cruellement avec un beau mensonge de grossesse et d'enfant supposés. D'ailleurs, il tenait en haute estime le courage et les talens militaires de l'adjudant-commandant Rapatel; François trouvait toujours son couvert mis à la table du général; il avait ses petites entrées dans la maison, dans la famille : mieux qu'un sous-ordre, c'était un camarade... Aussi, pris de pitié pour cet amoureux si crédule, se souvenant sans doute de ses propres candeurs, le galant repenti de l'adorée Saint-Elme se montra vraiment affectueux. Un gros péril menaçait le pauvre François-Marie : la mise en réforme, comme impotent et inutile. Moreau voulut écrire à Berthier, son ennemi personnel : démarche qui dut coûter beaucoup à son orgueil. Il le pria de laisser en activité de service, à solde entière, l'agonisant. Sa requête était pressante, émue, quelque peu hautaine... « Cet officier mérite une exception,... la patrie ne peut se montrer ingrate ! » Moins formaliste qu'à l'ordinaire, le ministre exauça gracieusement la supplique.

Le protecteur des Rapatel ne savait pas à quel étrange danger il s'exposait... A ce moment, « l'envoi du citoyen Jourdeuil » arrivait à Paris.

VII. — L'ENVOI DU CITOYEN JOURDEUIL

Vers le milieu de la rue de la Michodière, à droite, en allant vers le carrefour Gaillon, s'élève une maison de style Directoire, aux fenêtres ornées de pilastres, à la sobre, bien que prétentieuse, décoration néo-grecque. Elle portait, en 1802, le n° 9, et c'était une hôtellerie où descendaient maints provinciaux de passage à Paris. L'adjudant-commandant François y avait demeuré quelque temps. Les boulevards et leur gaîté bruyante, les théâtres et Frascati, mais surtout une circonstance heureuse, avaient, sans doute, déterminé son choix. A quelques pas de la maison meublée, dans la rue de Hanovre nouvellement ouverte, habitait le Breton Fresnière, ce garçon d'esprit qui avait de l'esprit pour Moreau. Un pareil voisinage était à la fois commode et plaisant, car on politiquait et l'on s'amusait ferme en ce logis. Fresnière passait pour être peu bégueule, et, dans son entresol, recevait volontiers une joyeuse compagnie : Elleviou, le chanteur, de folâtres comédiennes, des sylphides, des zéphyrs de l'Opéra; et c'est peut-être à l'un de ces raouts que l'imprudent

François avait connu sa terrible maîtresse. Auguste Rapatel avait pris l'appartement de son frère. Mais lui, très différent de son aîné, menait une vie tranquille, tout édifiante pour son propriétaire et son portier... Pourtant, il recevait aussi d'amoureuses visites : une jeune femme d'allure modeste, aux toilettes peu tapageuses, — oh! rien d'une nymphe de Tivoli, — mais une innocence de pastoure, une aimable vertu de citoyenne sensible. On la connaissait bien dans la maison, où elle avait ses plus discrètes entrées. Quand, d'aventure, le capitaine était absent, on confiait à cette ingénue la clef de la chambre qu'habitait l'officier; elle y attendait sa venue, et lui montait ses lettres. Souvent encore, le concierge de la pension bourgeoise allait porter chez la demoiselle, quai de La Liberté, à l'Ile-Saint-Louis, quelqu'une de ces friandises bretonnes que Mme Rapatel envoyait à son fils : les pots de miel ou le beurre de La Prévalaye... Bref, c'était la bien-aimée, c'était « la fleur, ornement du désert de la vie, » pour employer la galante, mais audacieuse image d'un poète, alors à la mode.

Or, il advint, dans la matinée du 8 prairial, que la mignonne idylle eut à subir de bien cruelles épreuves.

... Ce jour-là, le capitaine Rapatel, sorti dès son réveil, n'était rentré chez lui que pour changer de toilette. La matinée était fort avancée déjà; dix heures venaient de sonner, sur le boulevard, à l'horloge carillonnante des Bains Chinois : le moment du déjeuner approchait. Remonté dans sa chambre, l'officier aperçut alors, cordée, cachetée, vêtue de paille, la « gresle » qu'en son absence avaient apportée les Messageries... Qu'était cela?... « Habits et linge : envoi du citoyen Jourdeuil... » Une erreur évidente! Rapatel n'attendait aucune harde, et le nom de l'expéditeur lui était tout à fait inconnu... Il ouvrit cependant... Du foin emplissait aux deux tiers le panier; mais, ayant exploré cette litière, le chercheur découvrit enfin la chose que lui dépêchait ce Jourdeuil.

C'était, d'abord, une pancarte sur laquelle on avait écrit plusieurs mots, — des mots bizarres et d'un sens mystérieux :

Mettre à la poste, sans retard, et en divers endroits. Discrétion. Célérité. Communication.

Neuf lettres, formant un paquet, étaient ficelées ensemble, — des lettres à larges enveloppes, d'un papier rouge ou bleu. Scellées, mais sans cachet révélateur, elles étaient fort pesantes, et

paraissaient contenir des prospectus de négociant. Les adresses s'y lisaient déjà mises, — tous noms de militaires habitant Rennes ou Saint-Brieuc: Lemaire, général de brigade; Mignotte, colonel de gendarmerie (4e légion); Sénarmont, commandant la 6e demi-brigade d'artillerie à pied, et Faucher, la 6e à cheval; Pinoteau et le Conseil d'administration de la 82e d'infanterie; Mayeux, commandant d'armes à Rennes; Gautier, capitaine de gendarmerie à Saint-Brieuc; le général Simon...

Expédiées de Rennes, pour y être aussitôt retournées? Fort étrange, vraiment!... Auguste Rapatel, toutefois, ne s'étonnait pas : évidemment il attendait cet envoi. Il aperçut encore, au fond de la manne, un amas de placards et de brochures. Prenant une des plaquettes, il se mit à la feuilleter. Le titre lui en parut piquant, et la prose alléchante : *Les moines des ordres de saint François au Premier Consul Bonaparte*... Une belle *capucinade!*... Sa lecture amusait le jeune homme; son âme de petit voltairien se délectait. De l'esprit, dans cette « pétition; » de la verve et de l'irrévérence! Comme on y persiflait le moine et le curé, le froc avec la soutane! Demain la plaisante « calotine » serait exhibée à Moreau : Fresnière, la commentant, y ajouterait des facéties, et le général serait charmé... Laissant alors sa brochure, l'amateur de badinages ramassa l'un des placards pliés au fond de la gresle, — et soudain, il demeura saisi... « Oh! mais voilà qui devenait grave! »

Oui, c'était chose fort grave en effet, — une invite audacieuse à la sédition, un vibrant appel à la révolte. Sous forme de proclamation, l'auteur de ce libelle apostrophait l'armée. Il reprochait aux généraux une criminelle inertie, leur dénonçait Bonaparte comme un malfaiteur, les incitait à renverser un tyran, à délivrer enfin la République, seule « Patrie » désirable pour un Français :

APPEL AUX ARMÉES FRANÇAISES PAR LEURS CAMARADES

Soldats de la patrie! — Est-elle enfin comble, la mesure d'ignominie que l'on déverse sur vous depuis plus de deux ans? Êtes-vous assez abreuvés de dégoûts et d'amertume? Jusqu'à quand souffrirez-vous qu'un tyran vous asservisse, et laisserez-vous entièrement river les fers dont vous êtes enchaînés? Qu'est devenue votre gloire, à quoi ont servi vos triomphes?... Est-ce pour rentrer sous le joug de la Royauté que, pendant dix ans de la guerre la plus sanglante, vous avez prodigué vos veilles et vos travaux, que

vous avez vu périr à vos côtés plus d'un million de camarades... SOLDATS, vous n'avez plus de PATRIE : la République n'existe plus!...

Un TYRAN s'est emparé du pouvoir, et ce tyran, quel est-il ? BONAPARTE.

Lâche défenseur de nos drapeaux, infâme assassin de nos compagnons, tous les crimes lui sont familiers ! Consultez vos frères d'Égypte, ils vous diront à quels maux horribles il les a exposés en les abandonnant ; ils vous diront que sa main meurtrière a dirigé le poignard qui leur a enlevé Kléber, le chef le plus vertueux et le plus digne de les commander ; ils vous diront enfin que, tyran farouche, craignant que ses crimes ne soient dévoilés, il a fait circuler le poison jusque dans les veines de ceux que le fer de l'ennemi avait mis hors de combat...

Quel était notre but en combattant pour la République? Anéantir toute *caste noble* ou *religieuse*, établir l'*égalité* la plus parfaite... Notre ouvrage ne subsiste plus ! Les *émigrés* sont rentrés de toutes parts ; les *prêtres hypocrites* sont *salariés* par le tyran. C'est en vain que vous avez vaincu !... Attendrez-vous que ceux qui ont partagé vos fatigues et votre gloire, qui vous ont constamment conduits dans le chemin de l'honneur, vivent décimés, chassés, exilés, déportés et plongés dans la misère, pour ouvrir les yeux?... Attendrez-vous que des prêtres fanatiques aient porté la superstition, la déroute et l'épouvante dans le sein de vos familles, qu'ils aient aliéné contre vous l'esprit de vos parens et vous aient dépouillés de vos héritages?... SOLDATS, vous n'avez pas un moment à perdre, si vous voulez conserver votre liberté, votre existence et votre honneur.

Et vous, OFFICIERS GÉNÉRAUX, qui vous êtes couverts de lauriers, qu'est devenue votre énergie? Que sont devenus ces élans sublimes de patriotisme qui vous ont fait braver tant de dangers? Êtes-vous devenus les *amis du tyran*. Non, nous n'osons le croire... Pourquoi donc souffrez-vous que votre ouvrage soit détruit, que vos enfans soient proscrits, et que vos ennemis triomphent ? Le repos, les richesses, les rivalités ont-ils anéanti votre courage? Grands dieux, serait-il possible que ceux qui ont fait de si grandes choses pour conquérir la liberté fussent devenus assez lâches pour croupir dans l'esclavage?... Est-il besoin, pour ranimer vos forces et votre énergie, de retracer les maux auxquels votre faiblesse nous expose?... Déjà plusieurs d'entre nous ont été proscrits, exilés, pour avoir osé élever la voix. Eh bien, le même sort nous menace, tôt ou tard ! Si l'on nous ménage encore, c'est qu'on nous craint ; mais nos dangers sont les mêmes, vous êtes tous proscrits. Si vous tardez plus longtemps, la honte et l'infamie seront votre partage ; vos noms ne rappelleront plus ces époques glorieuses de nos triomphes ; on ne les prodiguera plus qu'aux LACHES et aux ESCLAVES !

Pas de signature : la philippique était anonyme... Virulence de l'invective, atrocité dans la calomnie, éloquence même, rien ne manquait à cette œuvre de fercené. Bien que déclamatoire, la forme en était littéraire, annonçait un lecteur assidu de Rousseau, dénotait aussi une main experte à tenir la plume... Mais le furieux libelle était encore dépassé en violence par un autre

pamphlet, un second placard qui lui donnait la réplique. S'adressant surtout aux soldats, et leur parlant une langue souvent triviale, celui-ci réclamait la mort de Bonaparte, et provoquait à son assassinat.

ADRESSE AUX ARMÉES
AUX DIFFÉRENS CORPS ET MILITAIRES RÉFORMÉS
ÉPARS ET ISOLÉS DANS LA RÉPUBLIQUE

Braves frères d'armes!... Frémissez avec nous, vous qui avez combattu pour la liberté! Nos plus cruels ennemis viennent, par la duplicité d'un traître, par la perfidie de Bonaparte, de mettre la France à deux doigts de sa perte. Il vient de faire rentrer les émigrés; il rétablit le clergé!... La République, ouvrage de vos soins, de votre courage, de votre constance, n'est plus qu'un vain mot! Bientôt, un Bourbon sera sur le trône, ou bien Bonaparte lui-même se fera proclamer empereur ou roi.

Y a-t-il rien de plus dérisoire et de plus hypocrite que sa conduite à l'église de Notre-Dame, où il se fit accompagner par tous les généraux et toutes les troupes de Paris, pour assister à la messe du légat du pape? Intérieurement il méprise cet homme et toutes les grimaces dont il l'a ennuyé durant la représentatiou de son spectacle mystique; mais il en avait besoin pour affermir sa puissance. L'air faux d'un cagot devait donner du poids à sa conduite aux yeux du vulgaire, dès lors il ne vit plus que son ambition!... En Égypte, il se fit reconnaître cousin de Mahomet; à Paris, s'il n'est pas le neveu de Jésus-Christ, il doit être au moins le frère de Pie VII, un pape de sa façon... Il s'est prosterné devant l'idole, il a baisé la patène; mais, plus religieux que lui, nous ne nous humilierons jamais devant l'imposture : la Divinité seule aura notre hommage...

Un petit tyran nous dicte ses lois; sa famille seule est puissante; les généraux, ses beaux-frères, — cadets, mais très petits cadets des Moreau, des Bernadotte, des Jourdan, des Masséna, des Macdonald, des Richepanse, des Brune, des Lecourbe, — oublient qu'ils ont une patrie... Il semblerait aujourd'hui que les généraux et les armées qui ont vaincu en Italie, dans l'Helvétie et à Hohenlinden aient disparu, ou se soient dissipés comme de la fumée. Le Premier Consul, Lunéville et Amiens; Amiens, Lunéville et le Premier Consul, — voilà donc ce qui constitue toute la gloire de la nation française!!!

Oh! faiblesse de l'esprit humain, oh! honte et humiliation de la raison et de la philosophie! Quoi, dans le XIXe siècle, après douze ans de révolution et d'expérience, l'hypocrisie d'un homme est assez puissante pour en imposer à l'énergie, à la justice et à la vertu? Et de quel droit Bonaparte abuse-t-il de la faiblesse des Français? De quel droit cet embryon bâtardé de la Corse, ce pygmée républicain, veut-il se transformer en Lycurgue et en Solon? Factieux impudent et ambitieux, il ne veut qu'avilir la gloire des héros qui ont fondé la République. De quel droit ce lâche apostat du culte sacré de la liberté a-t-il voulu faire un être de raison de sa Constitution?... Croit-il qu'on a oublié qu'il a déserté lâchement l'armée d'Egypte?... Sol-

dats, vous le savez, tout déserteur devant l'ennemi est puni de mort, — et cependant Bonaparte vit encore.

Il n'y a pas de temps à perdre! Les arrestations partielles ne tarderont pas à se faire. Déjà plusieurs prescriptions ont eu lieu, et quelques individus ont été conduits à l'échafaud; les militaires républicains ne manqueront pas sûrement d'être en butte à la perfidie et à la scélératesse du déloyal Chevalier de Saint-Cloud!... Formons donc une Fédération militaire! Annonçons à nos chefs que nous leur ferons un rempart de nos corps! Que nos généraux se montrent; qu'ils fassent respecter leur gloire et celle des armées! Nos baïonnettes sont prêtes à nous venger... Qu'ils disent un mot, et la République est sauvée!...

Telles étaient quelques-unes des aménités qui s'étalaient sur le second placard. Il insultait et menaçait, plus haineux encore que le premier libelle. Mais, diffuse, incorrecte et brutale, la prose de cet autre factum contenait moins de style que d'outrages : sa grossièreté sentait parfois le corps de garde.

... Devant la frénésie de pareilles injures, Rapatel se tenait interdit... Des chansons, une capucinade, — passe encore! Il les eût distribuées avec plaisir : on en colportait tant et tant, sous le manteau! Mais l'audace des deux proclamations l'ahurissait. « Manœuvre criminelle contre la sûreté de l'État! » — comme on disait dans l'officine de la Police. Et le jeune protégé de Moreau hésitait; il avait peur... « *Mettre à la poste, sans retard et en divers endroits...* » lui commandait le faux Jourdeuil... Quelle corvée déplaisante, malpropre, indigne d'un officier, et si grosse de périls!... Certes, il devait les bien connaître, ces enveloppes aux couleurs voyantes, et les connaître aussi, les écritures variées de leurs adresses, — celles-ci, larges, droites et fermes; celle-là plus délicate et tracée par une main de femme... Oui, car il regardait, consterné. « Je ne m'attendais à rien de pareil, a-t-il déclaré plus tard... Je fus stupéfait; je crus pourtant qu'il fallait obéir. »

... Brusquement Rapatel se leva, glissa dans sa poche les neuf lettres et quelques libelles, sortit de sa chambre et gagna les boulevards... Il allait « obéir. »

Discrétion et célérité!... Le courrier de Rennes partait les « jours impairs; » or, ce vendredi, 8 prairial, était un octidi : les poulets bleus et rouges pourraient quitter Paris, le lendemain matin. Mais il fallait se dépêcher, car les règlemens exigeaient qu'une lettre adressée en province fût à la boîte avant midi et quart. D'ailleurs, d'après ses instructions, le capitaine

devait disséminer ses envois, aller ainsi du quartier E au quartier B, de l'hôtel Sainte-Foix aux Jardins-Beaumarchais : l'enfilade entière des boulevards. Et combien de crochets à faire, durant ce chemin! Les boîtes à lettres n'abondaient pas à cette époque, — deux cents à peine, en douze arrondissemens : le brave garçon eut donc à jouer vaillamment du jarret. Surtout, point de voiture, pour accomplir la périlleuse mission! Assis dans le cabriolet près de son bourgeois, le cocher était souvent quelque mouchard de la Police... Aisément on s'imagine cet apprenti conspirateur, tel qu'il dut s'agiter en la matinée printanière. Il n'a que vingt-sept ans, et fait son mirliflore, son agréable, son beau ; il est vêtu, suivant la mode, d'un fringant « négligé de jeune homme : » bottes à revers, culotte gris perle, habit bleu à boutons d'or, gilet de nankin, jabot tuyauté, cravate de mousseline, et, sur l'oreille, il a campé le chapeau à cornes, coiffure « d'un fils de Mars, » du militaire français. Tondu à la Titus, rasé de frais, portant moustaches et « nageoires, » notre élégant observe l'ordonnance édictée par le « Suprême Bon Ton. » Des fentes de son gilet pendent les deux breloques annonçant les deux montres ; à pleins doigts il manie une badine dont il se caresse le mollet... Pourtant, ce merveilleux ne se dandine pas dans sa marche ; il ne tient pas, selon l'usage, la paume de sa main gauche sous une des basques de son habit ; non, car il est pressé ; il court, serpente, zigzague dans les rues sans trottoirs, et franchit par bonds la fétide cavée des ruisseaux. A onze heures, on peut le voir dans la rue du Mont-Blanc, devant la boîte à lettres n° 108, — cinquante minutes plus tard, le voici rue Saint-Antoine, devant la boîte n° 43 :... l'illustre Lépinard, lui-même, l'inlassable « trotteur parisien, » ne se fût pas montré plus ingambe... Mais quel drôle de métier, pour un chasseur à cheval!...

Enfin, il avait « obéi : » enveloppes, placards, capucinades, tout à présent était confié aux délicatesses de la poste... Midi et demi sonnait, — l'heure où l'on dîne, — et Rapatel avait « son rendez-vous bourgeois, » un galant tête-à-tête. Il prit donc sa course vers l'Ile Saint-Louis et le n° 12 du quai de la Liberté. C'est là qu'habitait « l'amie, » la « beauté, » sa bergère..., l'aimable citoyenne Félicie ***.

Dans sa poche, l'amoureux apportait plusieurs exemplaires des libelles.

VIII. — UNE IDYLLE EN L'AN X

La citoyenne Félicie ***, — ou plutôt Mademoiselle, car bien des mots en honneur sous « l'antique esclavage » revenaient à la mode, — était une jeune femme de vingt-six ans. La police nous en a tracé un portrait peu flatteur. Mais allez donc juger du charme d'un visage d'après la prose des policiers! Ces Messieurs, en leur style, ont toujours manqué de délicatesse, et la galanterie fait défaut aux brutalités de leurs caricatures. Certes, le signalement d'une Notre-Dame de Thermidor serait chose amusante à lire, et la déesse Récamier, si olympienne sur son canapé grec, aurait gagné peu de prestige à être « mensurée. » Au surplus, qu'importe que Mlle *** ait paru peu jolie, si elle fut passionnément aimée?... « Une femme sans beauté, affirme Saint-Simon, est souvent plus belle que les amours. »

Elle était Bretonne, et jadis sa famille, travailleuse lignée de maîtres-typographes, avait occupé un rang d'honneur dans la haute bourgeoisie de Rennes. Mais leur prospérité n'avait eu qu'un temps; les heures mauvaises étaient trop tôt venues : en 1802, la maison d'imprimerie avait beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Une jeune fille la gouvernait. Intelligente, instruite, fort laborieuse, elle dirigeait aussi l'éducation de ses frères, orphelins comme elle, et s'était fait la seconde mère de petits enfans sans fortune. La correspondance de la famille Rapatel ne tarit pas d'éloges sur l'énergie, le dévouement aux siens, les qualités morales de cette jeune femme : le poète-romancier de la vertu bourgeoise, Gœthe, l'aurait pu choisir pour son héroïne... Hélas! non : cette autre Charlotte avait, de par le monde, rencontré un dangereux Werther, — non pas un soupirant mélancolique, cruellement respectueux, aimant par seul besoin d'aimer, et plus friand de suicide que de possession; mais un officier de cavalerie, un chasseur à cheval, joyeux et bon vivant, appréciant peu le platonisme, et volontiers « houssardant » ses conquêtes : le capitaine Auguste Rapatel. Les deux familles se connaissaient de vieille date, et l'on se fréquentait. S'ennuyant en un logis trop solitaire, souvent Mlle *** s'en allait, rue de la Raison, rendre visite aux Rapatel. On dînait ensemble, dans l'après-midi; le soir, on jouait au loto ou l'on maniait les cartes, et bientôt, sous le soleil comme sous le quinquet, le bel

Auguste s'était follement épris. Mais cette romanesque passion ne plaisait guère aux parens de l'officier; son grand frère, l'ingénieur, faisait la grimace, et Mme Rapatel voulait une bru moins dédorée. Seule, toutefois, la gentille Minon encourageait les amoureux. On venait elle-même de la fiancer, et, toute à son bonheur, elle désirait voir des heureux. La sentimentale petite personne raffolait de sa douce Félicie, un cœur d'élite, une femme « sensible... » Oui, certes, et très sensible...

Un beau jour, elle disparut : la jeune fille avait brusquement quitté Rennes. De méchans bruits coururent sur son compte, et la médisance jasa. Les bonnes âmes, pourtant, défendirent la fugitive, et prétendirent connaître le secret du mystère : elle était allée à Paris, implorer la police pour un de ses parens.

Ce parent, cousin très éloigné, et d'ailleurs ne portant pas le même nom, — le citoyen François-René Vatar-Dubignon, avait longtemps été un homme d'assez grosse importance. Austère physionomie de jacobin, figure énergique et farouche, ce personnage mériterait beaucoup mieux qu'une sommaire mention. Sa douloureuse aventure, racontée plus longuement, mettrait en pleine lumière l'âme ténébreuse de Fouché : elle forme un épisode infamant en l'infâme existence de l'éhonté ministre. Mais, étrangère au « complot des libelles, » une pareille étude ferait par trop dévier notre récit. Signalons toutefois, au passage, le « crime » d'un malheureux qu'avec raison nos jacobins révèrent comme un martyr.

Depuis tantôt dix mois, René Vatar avait son gîte dans la prison de Pélagie. Condamné sans jugement à la déportation, on le voulait expédier à Cayenne. Sa faute était, en apparence, d'avoir rédigé autrefois un journal montagnard, voire babouviste; — ces fameux *Hommes libres* que d'aucuns nommaient plaisamment les « Hommes Tigres. » Bonaparte abominait les « feuillistes » de cette espèce, et les persécutait, comme à plaisir. La police accusait, en outre, ce jacobin d'ourdir des intrigues politiques et de machiner des complots. Mais les « observateurs » mentaient : l'atroce mesure avait surtout pour raison d'être une effrayante manœuvre de Fouché... Naguère, les deux Bretons s'étaient connus; Vatar (de Rennes) et Fouché (de Nantes) avaient longtemps été de tendres amis, et, en l'an VIII, ce bon René avait vendu à l'excellent Joseph la propriété de son journal. Mais le prix d'achat n'était pas entièrement payé : aussi, pour

solde de tout compte, la Guyane! C'était Fouché lui-même qui, après l'attentat de nivôse, avait inscrit le nom du camarade sur les listes de transportation... Encagé à Pélagie, le misérable « homme tigre » s'y désespérait. Il écrivait lettres sur lettres à son ingrat compère, — tantôt furibondes et tantôt éplorées, risibles et touchantes à la fois... « Oui, je m'adresse à *vous*, et ne crois pouvoir mieux m'adresser qu'à *vous!* Je ne puis me faire à l'idée que vous m'ayez tout à fait oublié! Je vous implore donc comme on supplie dans le malheur... Eh quoi! c'est *vous* qui me traitez ainsi, *vous* à qui j'étais et suis encore peut-être *plus qu'attaché!* Vous le savez pourtant, ma position est une erreur! Et vous savez mieux encore le *vrai*, le *véritable* motif de mon arrestation, et du choix, comme à la fourchette, que l'on a fait de moi!... » Pauvre naïf!... Excédé de tant de doléances, Fouché pressait l'embarquement du cher ami : encore un peu de temps, et René Vatar allait s'acheminer vers Oléron, la frégate *Cybèle* et les palétuveraies de la Guyane... Il y devait mourir.

Si navrante infortune avait ému le cœur de Mlle ***. Et puis, l'abominable proscription menaçait de ruiner son besogneux commerce. Jadis imprimeur à Rennes, Vatar avait de l'argent placé dans la maison que dirigeait la jeune femme : un règlement de comptes allait donc s'imposer... La parente était accourue à Paris, où le capitaine, son ami, l'avait rejointe. Mais, les papiers de Vatar-Dubignon ayant été saisis par la police, l'apurement de ses affaires était chose malaisée. Aussi, Mlle *** passait-elle des journées entières dans les bureaux du citoyen Desmarets, chef de la division secrète, homme très doux, au visage souriant, aux airs de chattemite, — une soutane jetée aux orties, — et souvent Rapatel accompagnait la bien-aimée. Les deux jeunes gens faisaient alors de longues stations dans cette redoutable officine de la rue des Saints-Pères où se croisaient et se toisaient tant d'émargeurs, espions de diverse origine : l'ancien terroriste et le ci-devant aristocrate, un Barrère, par exemple, et un duc de Montmorency-Luxembourg. Par malheur, on jasait beaucoup trop dans l'entourage de Desmarets; ses commis racontaient au dehors leurs plus secrètes histoires; d'aucuns même trahissaient avec impudence. On apprit bientôt à Rennes ces fréquentes visites, et soudain Rapatel reçut une verte semonce. Son général Simon, — ce franc-maçon avait d'austères délicatesses, —

lui reprocha de compromettre l'uniforme : « Vous n'obtiendrez rien du ministre de la Police. Je connais l'homme! Il est inutile que vous alliez davantage chez lui! »

La jeune femme, du reste, ne frayait pas seulement avec les gens de la rue des Saints-Pères; on la rencontrait aussi dans les « méandres de Jérusalem, » de la « petite Judée, » à la préfecture de police. Le préfet Dubois, ennemi personnel de Fouché, avait naguère voulu protéger Vatar, et témoignait quelque intérêt à sa cousine. Dans les bureaux de la Cour Neuve, Mlle *** put ainsi entrevoir certains visages qu'elle devait, un jour, mieux connaître : le secrétaire général, Piis, un joyeux vaudevilliste, chansonnier du Caveau, et surtout ce redoutable et redouté Bertrand, l'homme aux poucettes.

Mais, démarches et audiences, tout cela n'était qu'un prétexte ; de plus lancinans soucis retenaient loin de Rennes Mlle *** :... la malheureuse allait devenir mère. Le séducteur, comme il advient toujours, se montrait ennuyé. L'idylle tournait trop vite à la comédie bourgeoise, des scènes attristaient le nid amoureux, et la douce amie se faisait acariâtre. Non seulement elle réclamait un mariage immédiat, mais encore exigeait l'impossible... « Non, elle n'irait pas courir les garnisons: aujourd'hui, à Turin, demain à Berg-op-Zoom! Son époux donnerait sa démission, il troquerait le panache contre le composteur :... la maison Rapatel !... » Rêves d'avenir sans doute, idéal d'un bonheur provincial, — mais le jeune officier pestait et rechignait : ce capitaine de vingt-sept ans prétendait garder sa dragonne. A la fin, toutefois, et sa passion l'endoctrinant, il céda. L'amoureux chasseur écrivit donc une lettre assez piteuse à l'aîné de ses frères, lui découvrant le pot au rose. La réponse ne se fit pas attendre. Ironique et grincheuse, elle peut se résumer en quelques mots : « Maladroit, épouse au plus vite, puisqu'il le faut; mais ne donne pas ta démission : tu n'es pas fait pour le négoce... » Telles étaient les angoissantes tristesses de Mlle ***, au moment où, le 8 prairial, le bel Auguste arrivait enfin à son rendez-vous. Une heure avait sonné depuis longtemps, et la névrosée devait attendre avec impatience.

Maintenant, dans l'étroit logis du quai de la Liberté, en la solitude sommeillante de l'Ile Saint-Louis et le silence de mort qui enveloppe ses hôtels, les amans échangeaient leurs

pensées. Nous connaissons leurs caractères, l'état morbide, l'agitation de leurs deux âmes : le drame qui s'engagea serait aisé à reconstruire... En tous les temps, toute passion humaine a raisonné, voulu, agi, suivant la logique et les conséquences de son principe. On la retrouve toujours soi-même, en dépit de la diversité des hommes, des lieux ou des époques, — et soi-même encore, dans les accidens ou les catastrophes qu'elle détermine. Aussi l'étude intime de ses personnages doit-elle être le premier souci de l'historien. La connaissance d'un état d'âme, normal ou passager, supplée souvent à bien des documens incomplets : elle fait comprendre ; partant, elle fait savoir... Durant le repas, Auguste Rapatel raconta, certainement, son aventure de la matinée : la venue de la gresle expédiée par Jourdeuil, la trouvaille des libelles, son rire, puis ses terreurs, son hésitation d'obéir, l'envoi des lettres et sa course à travers Paris. C'était, d'ailleurs, l'excuse d'un long retard. Il avait apporté des placards et en fit la lecture. Peut-être l'amant espérait-il égayer ainsi son aimée : il fut déçu dans son attente. La triste scène de comédie qui aussitôt se joua entre eux est bien facile à deviner. Tout d'abord, la jeune femme écouta, silencieuse ; mais soudain, éclatant en reproches : « Ah çà! devenait-il fou? il s'avisait de conspirer à présent! Et son mariage, — cet hymen que rendait urgent une grossesse déclarée? » Puis, ce furent les injustes colères, l'exaltation de la femme enceinte, toute l'hystérie d'une maternité commençante. « Avant huit jours, l'imbécile complot serait découvert. On coffrerait les conjurés. Auguste serait mis au Temple, et, comme Vatar, déporté peut-être... Alors, moi malheureuse ; moi, que vais-je devenir? »... Oui certes, un romancier, un psychologue, saurait reconstituer la scène douloureuse, et redire les paroles suppliantes qu'entrecoupaient des pleurs, des éclats de rire, des hoquets de sanglots. Décrivant un cas normal de pathologie, son hypothèse en sa divination serait une vérité. Mais l'histoire, inférieure ici au roman, ne se doit permettre d'aussi heureuses licences : elle ne peut qu'indiquer sèchement une situation...

Un fait est trop certain : la police connut l'existence du complot, le 8 prairial, vers quatre heures du soir, — et le révélateur fut Mlle Félicie ***... La jeune femme, la jeune mère, avait exigé que son amant lui remît les libelles...

Aux cris de révolte poussés par sa conscience, Auguste Ra-

patel dut résister longtemps. Mais, — son dossier le prouve, — c'était un doux, un faible de cœur. Vaillant devant la mort, il se troubla devant des larmes : il aimait...

La faiblesse de l'homme amoureux fut, ce jour-là, aux prises avec le despotisme de la femme adorée; l'honneur chercha sans doute à convaincre l'amour; mais l'amour, passion exclusive, ne veut comprendre que soi-même. La lutte était trop inégale; la femme fut la plus forte, et, cette fois encore, l'honneur succomba.

L'après-midi était déjà fort avancée, quand Mlle *** pénétra dans les bureaux de la préfecture de police.

IX. — BEURRE DE LA PRÉVALAYE

Le citoyen préfet de police occupait près du Pont-Neuf l'hôtel qu'avaient empli de leurs hermines ces MM. les Premiers, un président d'Aligre ou un messire Lefèvre d'Ormesson. Construit par Achille de Harlay, ce pompeux édifice avait une entrée sur la Cour Neuve, derrière la place de Thionville, et allongeait vers la Seine le tapis vert d'un boulingrin. On pénétrait dans la Cour Neuve par un étroit passage, un porche dont les huis étaient fermés le soir; on accédait aussi à la préfecture par le jardin s'ouvrant sur le quai des Orfèvres. Adossés à l'hôtel et dessinant l'équerre, s'étendaient des bureaux; d'autres bureaux bordaient la rue de Jérusalem... Une venelle fameuse en les fastes de la Ville, cette rue de Jérusalem !... Jadis, aux temps des folies saintes, les pèlerins de Palestine y avaient trouvé un asile; mais seuls la fréquentaient aujourd'hui le malandrin, la fille publique, le commis de la rousse ou le mouchard « observateur. » Étranglé entre de hautes bâtisses, serpentant sous l'ombre de l'ancienne Chambre des Comptes, se brisant à son extrémité pour devenir la rue de Nazareth, ce cul-de-sac était déjà l'effroi du Parisien. A ses côtés, d'ailleurs, se dressaient tous les épouvantemens de la Justice : le tribunal criminel et la Conciergerie. Un silence religieux s'épandait sur ce morose quartier où n'arrivait que lointaine la vaste rumeur de Paris :... un sanctuaire, le saint des saints de la « Petite Judée, » comme disait plaisamment l'argot du populaire... C'était là, dans cette enceinte, près du temple de « la Grande Boutique, » — le Palais, —

qu'habitait le citoyen Louis-Nicolas Dubois, successeur à présent des Argenson et des Sartine.

Mlle *** eût désiré s'entretenir avec Dubois, car s'adresser au ministre Fouché effrayait cette âme en détresse. Le préfet s'était montré pour elle fort accueillant, et l'ombrageuse Félicie espérait trouver chez cet homme douceur et protection. Mais, ce jour-là, Dubois était absent. Nommé tout récemment conseiller d'État, il siégeait, en ce moment, aux Tuileries : ferveur de néophyte. Ce fut donc pour la malheureuse une première déception. L'huissier de service, — un tyranneau, déjà, — la voulut, sans doute, éconduire : « Le préfet ne recevait qu'une fois par semaine, le lundi, de midi à deux heures. Encore faudrait-il à la citoyenne une lettre d'audience. » Mais la citoyenne insistait, s'énervant et s'indignant; de guerre lasse, on la conduisit dans le cabinet du chef de division Bertrand.

Depuis deux ans et quatre mois, le citoyen Bertrand exerçait à la préfecture d'arbitraires et formidables fonctions. L'*Almanach national*, ce Livre d'or de nos puissances administratives, nous a très amplement édifié sur les grandeurs du personnage et l'importance de son emploi :

Première division : C. Bertrand, chef. — *Les affaires urgentes; les affaires secrètes; les émigrés; les attroupemens, les réunions tumultueuses menaçant la tranquillité publique, les coalitions d'ouvriers,... la ratification des engagemens, les marchandises prohibées par les lois,... les faux en écriture authentique,... les mandats d'amener, la chambre d'arrêt, et le dépôt près de la préfecture...* » bref, le pouvoir discrétionnaire d'un potentat de la police.

Cet homme considérable — quinze lignes d'attributions dans l'Almanach ! — était un fonctionnaire intelligent, laborieux et intègre : un excellent sous-ordre... Dans le public, toutefois, il avait mauvais renom. Trop de conscience !... on lui reprochait d'employer souvent la torture. Et, de fait, cet ingénieux Bertrand possédait d'infaillibles secrets pour desceller des lèvres longtemps closes. Un misérable, quelque chouan par exemple, avait-il la malechance de comparaître devant lui, tout d'abord, l'habile homme faisait son bon apôtre, parlait d'honneur, et même offrait de l'argent. Mais, si l'inculpé s'obstinait en un fâcheux silence, aussitôt la comédie prenait fin. On apportait

un fusil, et l'on plaçait les pouces du taciturne entre le chien et la batterie; alors, deux ou trois tours de vis : les phalanges du patient craquaient et les révélations s'échappaient de sa bouche... Au demeurant, simples petits jeux de police, plaisanteries sans conséquence : Bonaparte lui-même recommandait le procédé.

Breton et sachant bien les choses de la Bretagne, Bertrand devait, sans aucun doute, connaître Mlle ***. Aussi l'émouvante saynète qui se joua derrière la porte close est encore facile à reconstituer. De la voix sèche, avec le sourire bridé de tout bon fonctionnaire, le chef de division invita la « citoyenne » à s'asseoir, et lui demanda le motif de sa visite. La jeune femme remit les placards qu'elle avait apportés; l'homme des « affaires urgentes » les parcourut des yeux, en fut assurément indigné, et sur-le-champ commença un amusant et fort curieux interrogatoire : « Comment avait-elle entre les mains d'aussi infâmes libelles? » La délatrice s'attendait à la question; elle avait préparé ses réponses, mais quelles réponses!... un mensonge enfantin, absurde, impossible à croire; perfide, et dangereux, cependant. « Les placards étaient venus de Rennes; ils se trouvaient cachés dans des pots de beurre. »

— De Rennes?... en des pots de beurre?... Bah!... Un envoi de votre famille?

Elle protesta : « Non; c'était le cadeau d'un monsieur, l'attention d'un ami, du capitaine Auguste Rapatel... » Par quelle aberration morale avait-elle prononcé le nom de son amant? Seule encore la pathologie pourrait expliquer ce nouvel acte de pure démence.

Mais l'affable Bertrand souriait :

— Un ami... intime?

Il possédait évidemment toutes les finesses de l'euphémisme... et soudain, s'apercevant du péril, Mlle *** s'empressa d'ajouter :

— Mon ami ne soupçonne rien d'une aussi bizarre aventure... Ce matin, il a reçu un panier de La Prévalaye expédié par les messageries; sans même l'ouvrir, il l'a fait porter chez moi; et c'est moi seule qui ai découvert les libelles.

— Avez-vous conservé l'adresse?

— Non; elle était déchirée.

— Voilà qui est fâcheux!... Combien de pots contenait cet envoi?

— Toute une demi-douzaine... Mais ils n'étaient pas destinés au capitaine.

— A qui donc, alors?

— A son frère aîné, François Rapatel, l'adjudant du général Moreau.

Moreau !... Ce nom, jeté si brusquement dans le dialogue, parut à l'aigrefin Bertrand toute une révélation ; c'était aussi un coup de fortune. Sans même comprendre la gravité de son mensonge, Mlle *** offrait à Bonaparte une arme désirée : on allait pouvoir compromettre Moreau... Oui certes, fort importante « déclaration ! » — Et le pourvoyeur du Dépôt en rédigea le rapide sommaire. Il devinait sans peine que la révélatrice n'avait point dit la vérité : plus tard, demain, on saurait mieux provoquer sa franchise ; mais pour l'instant, ces premiers aveux suffisaient... D'ailleurs, le citoyen de la rue de Jérusalem avait son idée... Avec sa belle histoire de beurre et de pamphlets, la délatrice venait d'indiquer aux malins de la préfecture un bon tour de gibecière. Ces messieurs pouvaient enfin prendre en défaut la police de Fouché, la convaincre d'inurie, et lui donner la tablature. Quelle aubaine pour eux, dans leur conflit incessant de haines et de cautèles, de fourberies et de trahisons !...

Au surplus, une affaire aussi délicate devait être soumise à Dubois en personne : lui seul prendrait une décision. Bertrand enjoignit donc à Mlle *** de se tenir aux ordres du préfet de police : elle serait « invitée » bientôt à renouveler ses dires ; puis, doux, simple, bonasse, l'homme aux poucettes congédia la visiteuse... Inconsciente et rassurée, la faiseuse de contes le quitta, satisfaite : elle s'imaginait avoir préservé son amant.

Quelques instans plus tard, Dubois rentrait dans son hôtel.

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

PROSPER MÉRIMÉE

DERNIÈRE PARTIE (1)

Paris, 3 mai 1865.

Cher Monsieur,

Vous m'accusez certainement à tort. Je vous ai écrit au moins deux fois, la dernière de Cannes d'où j'arrive en médiocre état de conservation. J'avais pris l'occasion de la poste, car je me méfie de vos grands hommes du ministère des Affaires étrangères.

Je suis très mécontent de ma santé qui va se perdant, et je m'afflige de quitter ce monde qui devient de plus en plus amusant par les scènes qui se jouent dans tout le monde civilisé. Il n'y a que dans les romans de M. Ponson du Terrail un pareil mic-mac, un embrouillamini aussi parfait. Que dites-vous de ce qui se passe en Amérique? Voilà des assassins d'un fort calibre. M. Booth, à ce que me dit mon ami américain Childe, s'entraînait à tuer son président comme un jockey à courir. Il a passé un mois à tirer des coups de pistolet contre un mannequin, dans toutes les positions. Que voulait-il? Personne ne le sait encore. Il paraît qu'il n'avait aucune relation avec le Sud : cependant son mot sur le théâtre : *Sic semper tyrannis*, est la devise

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

de la Virginie. Le président actuel, étant l'avant-dernier des drôles et ivrogne, ne manquera pas de faire des choses singulières. Les Anglais et je devrais dire les Européens font, je crois, beaucoup trop de complimens de condoléance à propos de ce meurtre. Ils montrent trop la peur qu'ils ont du *giant boy*, et tout ce qu'ils y gagneront, c'est d'accroître la prépotence et la grossièreté des Yankees.

Je croyais que les choses allaient mieux ou un peu moins mal à Athènes. Que devient donc l'argent, car le pays en rapporte bien un peu. Que deviendront les descendans de Thémistocle quand ils auront fait une nouvelle révolution? Faudra-t-il, pour régénérer ce malheureux pays, y envoyer des Belges, le dernier effort du Créateur arrivé à la perfection par la pratique? Je voudrais bien que vous me répondissiez à toutes ces questions. Si vous pouviez me dire aussi ce que va devenir l'Espagne, vous m'obligeriez. Je vous ai dit, je crois, que j'y avais passé les mois d'octobre et de novembre de l'année passée. Les progressistes se préparaient très ouvertement à une révolution. Ils ont fait un essai le 10 avril, avec des gamins en tête, selon la vraie tactique parisienne. Narvaez, en faisant tirer et sabrer à tort et à travers, les a un peu deconcertés. Les vrais émeutiers se sont tenus cois, les curieux et les curieuses ont attrapé des balles et des coups de sabre. L'opposition, toujours assez prudente, a changé de batterie. C'est à coups de gueule qu'elle attaque à présent, et elle fait grand bruit. L'argent manque à Madrid comme à Athènes. La garde municipale, sans argent, sabrera-t-elle toujours avec la même énergie?

M. Thiers a reçu les cartes de tous les évêques de France et les complimens de toutes les duchesses (1). Ç'a été, me dit-on, un succès et un enthousiasme prodigieux dans le beau monde. Pour moi, je n'ai rien lu de plus indigne d'un homme d'État, de plus puant de vanité et de plus ridicule quand on sait que le motif de son admiration pour l'Autriche tient à un dîner que l'Empereur lui a donné (2). *O vanitas vanitatum!*

Tout le monde ici blâme le voyage d'Algérie et voudrait que

(1) A propos de ses discours des 13 et 15 avril *Sur la question romaine* (*Discours parlementaires*, Calmon, X, 1-51).

(2) Tout cela est développé dans une lettre du 16 avril, à Cousin (*Lettres inédites*, p. 156). Sur les relations de Mérimée avec M. Thiers, Cf. F. Chambon, *Lettres inédites de P. Mérimée*, p. LXXXVI-CXVI.

la tournée fût déjà faite. Tout ce qu'il était possible de dire pour l'empêcher a été dit. Combien de temps le voyage durera-t-il? C'est ce que personne ne sait encore. On espère que la chaleur pourra contribuer à l'abréger.

Je suis charmé que vous écriviez un livre d'histoire que le pauvre monde puisse lire. Écrivez aussi, pour plus tard, quelque chose sur la Grèce. Ne pourriez-vous pas leur demander, comme garantie de l'argent que nous leur avons prêté, les marbres du Parthénon, avec promesse de les rendre contre paiement? Adieu, cher monsieur, portez-vous bien et prenez en patience les sottises humaines. Si je savais comment vous envoyer le procès du fils de Pierre le Grand, je vous ferais lire une cinquantaine de pages de ma prose perdue dans le *Journal des Savans* (1). Ἔχε τε ὑγίειαν φίλτατε ἀπενθῆ.

Paris, 3 juillet 1865, 52, rue de Lille.

Cher Monsieur,

Si je n'ai pas répondu plus tôt à votre aimable lettre, c'est qu'il m'a fallu des efforts infinis pour me procurer le procès du tsarevitch Alexis, avec lequel vous désiriez vous former l'esprit et le cœur. Vous saurez que ce travail historique, aussi remarquable par la profondeur des pensées que par l'aménité du style, a paru dans le *Journal des Savans* et n'a pas duré moins de six mois à paraître. On en avait tiré trois ou quatre exemplaires que j'avais distribués. Je suis parvenu à en rattraper un que je vous envoie par M. Herbet. Je regrette que vous n'ayez pas sur le trône de Grèce quelque gaillard de l'encolure de feu Pierre le Grand. Il avait des méthodes civilisatrices à lui qui seraient excellentes, je pense, appliquées aux descendans de Thémistocle. Il eût été à désirer qu'avant de doter la Grèce d'institutions constitutionnelles on eût accroché aux oliviers qui bordent la route du Pirée à Athènes un très grand nombre de palikares ignorans de la différence entre le *mien* et le *tien*. Ce n'est qu'après ce premier travail qu'on peut passer sans inconvénient aux discussions parlementaires. D'ici, à vous dire vrai, il nous semble que la Grèce s'en va à tous les diables. Vous pourriez peut-être nous répondre que tout le monde prend le même chemin, et je ne suis pas trop d'humeur à vous contredire.

(1) *Procès du tsarévitch Alexis*. Tirage à part du *Journal des Savans*, septembre 1864-février 1865.

Les dernières élections effrayent beaucoup de gens. On se demande ce que produiront les élections générales et si on attendra de pied ferme une pareille épreuve. Les grèves aussi montrent la conscience qu'ont messieurs les ouvriers de leur force, et la puissance de leur organisation. Tout cela ne promet pas poires molles pour l'avenir.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Vous m'annoncez la découverte d'une intaille éginétique très curieuse dont vous me donnez l'empreinte. Ci-jointe, avez-vous dit, mais vous avez oublié tout net de la mettre dans votre enveloppe. Je suppose que vous avez été distrait par quelque dépêche diplomatique, mais je ne vous tiens pas quitte. Je suis toujours un peu souffreteux. Tantôt mal, tantôt tolérablement. Le temps est très beau et très chaud, en sorte que je vis toujours. Je ne fais pas de projets, cependant il se pourrait que j'allasse bientôt passer quelques jours en Angleterre chez des amis pour manger des grouses.

Il vient de paraître, non — on a envoyé à quelques personnes privilégiées un mémoire sur l'Algérie. On y traite fort mal l'administration, et on prouve qu'elle n'a oublié rien de ce qui pouvait nuire à la colonisation et désaffectionner les Arabes. Les généraux ont fait des bêtises, les préfets et les sous-préfets en ont fait de plus fortes, etc. Tout cela est dit en bons termes et porte la conviction, mais si on n'a pas l'habitude de deviner les gens au style, on se demande quel est le membre de l'opposition qui a fait ce pamphlet. Or il n'est pas d'un membre de l'opposition. Il est d'un homme gouvernemental qui revient d'Algérie. Il signe en toutes lettres. Je me demande si le ministre de la Guerre aura besoin d'un autre trait pour remettre son portefeuille. Il paraît que l'entrevue des deux cousins a été très froide. Le cousin tapageur (1) annonce l'intention de s'ensevelir dans la vie privée. Il renvoie son aide de camp et la dame d'honneur de sa femme, peut-être par suite de la perte de ses appointemens au Conseil privé. Tout cela fait très peu d'effet, mais réjouit beaucoup de monde. Pour moi je regrette qu'on n'ait pas tenu compte de l'aphorisme du premier Napoléon : « qu'il faut laver son linge

(1) Le prince Napoléon.

sale en famille. » Adieu, cher monsieur, portez-vous bien et tâchez de ne pas vous faire prendre par Kitsos en visitant des antiquités. Lorsque la politique ne vous donnera pas trop de besogne, donnez-moi de vos nouvelles et dites-moi comment vous avez trouvé la petite drôlerie ci-jointe.

Cannes, 12 décembre 1865.

Cher Monsieur,

Vous assistez à un drôle de mélodrame qui serait fort intéressant si les acteurs étaient plus forts. De l'éloignement où je suis ils me paraissent misérables. Je voyais autrefois le général Kalergis, qu'on a fait, je crois, ministre de la Guerre, mais qui probablement ne quittera pas sa partie de baccarat du Cercle Impérial. Les grands hommes de mon temps sont morts ou sont bien vieux. Il y avait alors, du moins il me semblait ainsi qu'il y avait des gens, sinon fort habiles, du moins très désireux de faire quelque chose pour leur pays. Maintenant, tout le monde a l'air de ne chercher qu'à attraper quelque lopin du budget. Je suppose qu'il y a un budget, mais qui paye? Je ne m'en fais pas une idée bien nette. Au lieu de M. de Sponneck, ne pourriez-vous pas conseiller au roi de prendre le brave général Eyre, gouverneur de la Jamaïque? Voilà un homme qui gouverne et qui apaise promptement une insurrection en pendant deux mille personnes, dont plusieurs révérends, et qui ne lâche ceux qu'il happe qu'après les avoir bien fouettés par manière de premier avertissement. Je crois que ce mode de gouvernement ne serait pas mal appliqué dans le pays où vous êtes. Malheureusement la mode n'est plus à ces sages pratiques. On veut donner partout les mêmes institutions, et des habits noirs à des gens qui n'ont pas de souliers.

Pour vous distraire du vilain spectacle que vous donnent les Grecs, j'espère que vous fouillez leur pays et que vous trouvez de belles choses dont vous nous ferez part. M. Salzmann a trouvé une mine merveilleuse à Rhodes. J'étais à Londres ce printemps lorsqu'on a apporté au British Museum des vases admirables qu'on s'est empressé d'acheter, car on a toujours de l'argent en Angleterre pour ces occasions-là. Vous m'avez annoncé un nouveau volume, et vous m'aviez dit qu'on me l'enverrait, mais votre éditeur ne s'est pas souvenu de moi. Ici, je ne lis pas grand'chose et je ne fais pas plus d'ouvrage qu'un lézard. Je sors quand il y

a du soleil, et je rentre dans mon trou quand il n'y en a plus. Moyennant quoi, je vis assez tolérablement, c'est-à-dire que je respire beaucoup mieux que je ne fais à Paris.

L'année 1866, que je vous souhaite bonne et heureuse, a l'air de vouloir être fertile en événemens. En Allemagne, en Italie et surtout en Espagne, la déesse Ἔρις fera des siennes. Ici, nous ne nous préoccupons guère que de la façon dont sera reçu au Corps législatif votre ancien général, nommé député quand il était sénateur, et président avant d'être vérifié. Un neveu de Grasset m'a écrit pour me demander si son oncle avait fait un testament. Je lui ai envoyé copie d'une de vos lettres, qui lui prouvera qu'il n'en a fait que trop. C'était un excellent garçon, qui était heureux de vivre et qui venait d'obtenir ce qu'il désirait le plus, quand la mort l'a pris. *Salute a noi*, comme on dit à Naples. Adieu, cher monsieur, donnez-moi de vos nouvelles et des nouvelles de la Grèce. Je vous souhaite santé et prospérité. Ἔρρωσο.

Paris, 19 juin 1866.

Cher Monsieur,

Je suis vraiment honteux d'avoir été si longtemps sans vous écrire, mais vous savez bien que je n'ai rien à faire, ce qui fait que j'ai toujours sur les bras un embarras ou un autre qu'il faut expédier à la hâte, et que le temps me manque pour suivre mon inclination, particulièrement lorsqu'elle est vertueuse.

Et d'abord je dois vous faire mes complimens sur le mariage de Mademoiselle votre fille. Permettez-moi à ce sujet de vous demander pourquoi vous la mariez si jeune, car il me semble qu'à son retour de Perse, elle jouait encore à la poupée. Il y a quelques années de cela, me direz-vous. Mais le temps passe trop vite depuis quelques années.

Je voudrais bien vous demander encore de quel côté les descendans de Thémistocle jetteront leur épée dans la querelle qui se débat présentement en Allemagne et en Italie. Garibaldi a juré, dit-on, de délivrer les Grecs d'Europe aussitôt qu'il en aura fini avec les Autrichiens, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours. Les pauvres Turcs n'ont qu'à se bien tenir.

Vous qui ne détestez pas les comédies à grand spectacle, que dites-vous de celle qui se joue en ce moment en Saxe et en Hesse? Les souverains allemands, ne se trouvant pas assez à leur aise sur leurs trônes, se sont donné le plaisir d'y attacher des

pétards. J'ai bien peur que le dernier acte ne soit une très vilaine révolution, d'autant plus vilaine que les Allemands sont lourds en tout, et que, s'ils se mettent une fois à la guillotine, il est à craindre qu'ils n'abusent de cet instrument civilisateur à ce que dit le citoyen Barère.

On trouve ici que le rideau tarde trop à se lever, et il y a quinze jours qu'on crie : « La toile! » Jusqu'à présent, point de bataille. Mais le choléra est dans l'armée prussienne et le typhus dans l'autrichienne. Selon toute apparence, dès qu'il y aura contact il en résultera un échange de maladies qui feront du chemin. Ici, après avoir eu une peur bleue, on commence à se rassurer un peu. Il est certain que le ministère de la Guerre ne se préoccupe en ce moment que de la question de savoir si les shakos seront haussés ou baissés d'un centimètre. On ne fond pas de canons, on n'achète pas de chevaux, mais on en vend à tout le monde. Tout l'or nous arrive et on ne sait qu'en faire, sans parler de l'argenterie d'Allemagne qu'on nous envoie par tous les trains, de peur qu'elle ne s'égare. M. de Metternich a dit à un ministre étranger de mes amis, que son gouvernement avait promis au nôtre de ne pas attaquer; de se borner à repousser; il se serait même engagé à ne pas poursuivre au delà du quadrilatère. Ζεὺς ἂν θέλῃ! Rien de plus drôle que la figure de nos collègues messieurs les diplomates dans le moment actuel. Le Prince de M. tourne à la pâleur, M. de Goltz à la rougeur. Nigra a toujours l'air d'un joli *tiránno* d'opéra.

Découvrez-vous quelque belle chose? On vient de nous apporter un *gros* vase d'Amathonte. J'aimerais mieux quelque chose de plus portatif. Fait-on à Athènes quelque bon recueil de chants populaires? Si oui, prenez-m'en un exemplaire, car j'en suis grand amateur. Je comprends encore ce grec-là, et plus du tout celui de vos grands orateurs. Ici, nous n'écrivons et ne lisons que des platitudes. J'ai essayé de lire *les Travailleurs de la mer*, mais le courage m'a abandonné avant la fin du premier volume. Il me semblait relire *Han d'Islande* (1).

Adieu, cher monsieur, je vous souhaite force vases, pierres gravées et inscriptions et peu de révolutions. Je suis toujours poussif, un peu moins depuis qu'il fait chaud. Ἔρρωσο.

(1) Mérimée, qui avait été très lié avec Victor Hugo, vers 1830, rompit avec lui peu après; il ne perd pas une occasion de critiquer ses ouvrages. Cf. sa lettre à Jenny Dacquin à propos des *Misérables*. (*Lettres à une Inconnue*, II.)

Cannes, 7 décembre 1866.

Cher Monsieur,

Je suis ici depuis quelque temps, voulant vous écrire tous les jours ; mais tantôt c'est le soleil, tantôt c'est la pluie qui m'empêche. Je regrette bien que vous soyez si loin. J'aurais bien du plaisir à causer avec vous de toutes les drôles de choses qui se sont passées cette année, et de celles qui vont se passer en 1867. Malheureusement, depuis trois semaines que je suis à Cannes, je ne sais plus rien de ce qui se fait et se brasse dans le monde. Selon les renseignemens les plus sûrs, M. de Bismarck était loin d'être bien portant lorsque j'ai quitté Paris. Je veux dire que peu de compagnies d'assurance sur la vie auraient voulu traiter avec lui. On dit que, s'il lui arrivait le même accident qu'à Cavour, les choses iraient au pire en Prusse ; que le roi, que ledit Bismarck avait beaucoup de peine à persuader il y a quelques mois, est maintenant *trop* convaincu de la mission régénératrice que la Providence lui a conférée, et qu'en conséquence il est tout prêt à faire des bêtises. En ce qui concerne le Pape, Odo Russell et Sartiges me disaient, il y a un mois, qu'il resterait à Rome et que tout irait bien ; mais je n'en crois pas un mot (1). Le pape reçoit de trop bons conseils de notre clergé, pour être raisonnable. Supposé même qu'il le fût, peut-on espérer que Mazzini, Garibaldi, que *Populus Senatusque Romanus* ne fassent pas des espiègleries de nature à le faire déménager ? Je me demande pourquoi on attache tant d'importance à ses démarches. Qu'importe ce que fera un vieillard quinteux, qui passe son temps dans l'expectative de l'arrivée de la Sainte Vierge Immaculée, pour remettre le monde d'aplomb ? Pourquoi fait-on dépendre sa conduite de celle d'un fou ? On répond à cela que le peuple le plus spirituel de la terre verrait avec peine qu'on fît endêver le vicaire de J.-C. et que le clergé, si attaché à la dynastie, ferait mal voter dans les élections de 1869. Vous avez dû entendre parler d'un voyage que ferait une grande dame (2) à Rome ? J'ai lieu de croire qu'il n'en est plus question ; du moins, des gens bien informés me l'écrivent, ce qui ne m'empêche pas d'en avoir un peu peur.

D'autres alarmistes nous prédisent pour l'année prochaine le

(1) Cf. *Lettre à Victor Cousin*, du 23 novembre 1866, p. 185.
(2) L'Impératrice.

dénouement de la question d'Orient. Dénouement est peut-être trop dire, ouverture serait peut-être plus exact. Il me semble que vous n'êtes pas convaincu de la valeur politique, militaire et morale du grand peuple dont vous habitez la capitale. Thouvenel disait qu'il y avait en Orient trois *caput mortuum* l'un sur l'autre : Turc, Grec et Slave, et que cela faisait trois pourritures d'un décrottage impossible. Refaire un empire grec n'a pas assez réussi à l'Europe pour qu'elle soit disposée à recommencer. Recommencera-t-on la guerre de Crimée. Je n'en crois rien. Qui empêchera les Russes d'aller à C. P... Ce ne sont pas les Anglais, que le Fenianisme et M. Bright occupent exclusivement. Trouvez-vous de plus qu'il y ait grand intérêt à ce que les Russes tardent encore à manger un morceau qui ne peut leur échapper? Je crois à la guerre de Crète comme à celle de Pologne. Les bulletins sortent d'une officine non moins véridique; mais comment voulez-vous que les Turcs se tirent d'affaire, ayant des habits d'amadou, et entourés qu'ils sont d'allumettes chimiques. J'espère que vous faites des fouilles et que vous trouvez de jolies choses. Vous me dites que vous êtes allé à Delphes avec quarante matelots. De mon temps, j'y suis allé avec une canne (qu'on m'a volée), mais dont je n'ai pas eu à faire usage. D'où vient ce banditisme? D'où vient...

Mais le papier me manque, et vous devinez mille et une questions que j'aurais à vous faire. Répondez à quelques-unes et vous ferez bien plaisir à votre tout dévoué.

... Je reçois à l'instant une lettre de Compiègne qui me dit que l'Empereur est parfaitement bien, et travaille beaucoup.

Paris, 11 avril 1867.

Cher Monsieur,

Me voici enfin de retour à Paris après une assez longue campagne à Cannes qui ne m'a pas trop réussi. Je suis toujours outrageusement poussif. J'ai de temps à autre des spasmes très douloureux et je ne suis plus bon à rien. Je crains que vous ne me retrouviez pas à votre retour d'Athènes.

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Vous trouvez qu'on fait des bêtises à Athènes Il me semble que la partie de ces messieurs est une des moins mauvaises de

l'Europe. Pour nous, je ne vois que l'imprévu qui nous puisse tirer d'affaire *avec élégance*, comme disait Archambauld de Périgord, le frère de M. de Talleyrand en 1832. Ou une révolution, ou la guerre; et la guerre c'est probablement une révolution. Il y a beaucoup de panique parmi le bourgeois, beaucoup d'irritation anti-prussienne parmi le populaire. J'avoue que je crains les généraux prussiens, bien qu'ils soient moins bons catholiques que nos maréchaux. Je crains les fusils à aiguille, bien que nos militaires de l'École Polytechnique prétendent que c'est un détail sans importance sur le terrain. Enfin je ne nous vois pas d'alliés (1). Ajoutez à cela les nouvelles lois qui, sans contenter messieurs les rouges, augmentent leur force et leur audace. Après cela, moquez-vous des Grecs! A la quantité des batailles qu'ils gagnent, je suppose qu'il n'y a plus guère de Turcs en Candie. Cependant si l'empereur Alexandre n'est pas bien mal dans ses affaires, n'est-il pas probable qu'il profitera de l'embrouillamini général pour faire un pas et une assemblée (2) du côté de Constantinople. Je ne vois pas trop ce qui peut l'en empêcher. L'Angleterre marche rapidement au suffrage universel. Ce qui paraît certain, c'est que personne ne sait encore ce que produira le bill de réforme, dont on croit l'adoption assurée, bien qu'il n'y ait pas un membre dans le parlement qui le vote avec plaisir. On se jette la tête la première dans un trou noir, sans savoir ce qu'il y a au fond. Cependant l'aristocratie anglaise est très riche, elle sait dépenser son argent à propos, et comme la démocratie ne dédaigne pas l'argent et le gin, il se peut que les prochaines élections tournent au profit des aristos. C'est ce qui arrivait à Rome lorsque le suffrage universel y fut établi. Le Prince Impérial est tout à fait hors d'affaire. Il commence à sortir et n'a de difficulté que pour s'asseoir. Dans quelques jours il sera tout à fait bien. Adieu, cher monsieur, je vous souhaite santé et prospérité. Tâchez de trouver de beaux vases et de belles statues. Ils ont acheté une bien belle patère au British Museum, attique représentant Aphrodite assise sur un cygne volant. C'est du plus beau dessin et cela vient de Rhodes par Salzmann. Adieu, cher monsieur, souvenez-vous d'un malade que vos lettres réjouissent.

(1) Ces craintes qui devaient, hélas! se réaliser trop tôt. Mérimée ne les eut qu'après Sadowa, qui lui enleva toutes les illusions qu'il avait.

(2) *Sic.* Peut-être faudrait-il lire « enjambée. »

Paris, 52, rue de Lille, 28 septembre 1867.

Cher Monsieur, vous avez bien raison de m'accuser de paresse, mais d'oubli vous auriez tort. Je mène une sotte vie dans une solitude presque complète, et je n'ose guère écrire à mes amis, n'ayant rien à leur dire que ce que je tirerais de mon propre fonds qui ne vaut plus rien pour l'exportation. Je suis asthmatique, ἐξοχώτατε Κύριε.

C'est une vilaine maladie que l'asthme, qui ressemble, je présume, à la pendaison. Cela me rend toujours très maussade, et quelquefois me fait horriblement souffrir. Depuis un an, je ne suis pas sorti quatre fois le soir, et jamais sans m'en repentir. Je vis donc comme un reclus et ne sais rien du monde que par quelques âmes charitables qui viennent de temps en temps me demander quand je compte me faire enterrer. Je devais aller en Écosse, à Baden, à Biarritz, tout cela s'est trouvé au-dessus de mes forces. Je les ménage pour aller à Cannes vers le milieu du mois prochain et n'en reviendrai qu'avec les hirondelles ἂν θεοῖς ἔδοξέ που.

Vous m'annoncez un roman qui n'est pas venu encore. Puis vous me parlez des Perses et de Salamine et d'un quatrième volume de ce qui me semble un grand travail historique. Est-ce là le roman? Auriez-vous fait « Thémistocle amoureux, Périclès dameret? »

Je crois comme vous aux vieux auteurs grecs. Cet Hérodote n'était pas un blagueur comme vos journalistes grecs d'aujourd'hui. J'ai lu auprès des Thermopyles, à Molo, sa description de l'affaire, si parfaitement claire que, sans guide, j'ai trouvé tout de suite le sentier par où les Immortels tournèrent Léonidas, et j'entendais en marchant craquer sous mes pieds les feuilles de chêne vert dont le bruit annonça l'approche des Perses (1). Ces Grecs, je parle de ceux d'autrefois, sont merveilleux pour savoir choisir partout les détails caractéristiques. Quant aux modernes je vous les abandonne! Voyez pourtant ce que c'est que d'avoir des aïeux. Les Turcs et toute l'Europe savaient parfaitement que votre petit royaume excitait la révolte en Crète, transportait des armes et de soi-disant soldats. Ils n'ont pas envahi le royaume susdit. Ils ne l'ont pas osé; on ne l'aurait

(1) Cette impression fut si forte chez Mérimée qu'il en est souvent question dans sa correspondance, publiée ou inédite.

pas souffert, parce qu'on s'appelle Athènes, et qu'on descend de Léonidas. Si le canton d'Uri avait fait des espièglerie semblables au canton d'Altdorf, personne ne se scandaliserait si l'attaqué usait de représailles. C'est la fantaisie qui gouverne le monde. Ici, tous les grands politiques croient à la guerre. Pour ma part je n'y crois pas. D'un côté je n'admets pas qu'on soit assez fou pour attaquer la Prusse pour s'être permis de gagner la bataille de Sadowa; ce serait le vrai moyen de se mettre toute l'Allemagne sur le dos. D'un autre côté, je ne crois pas que M. de Bismarck ait envie de nous prendre Strasbourg. Il a bien assez d'affaires à unifier. Il me semble donc qu'à moins de quelque grosse sottise, difficile à prévoir, le *statu quo* est probable. Je dis, pour quelque temps, car après s'être unifiés, les Allemands demanderont à s'émanciper, et alors peut-être on verra des drôles de choses. Je ne crois pas à M. Bourée aux Affaires étrangères; M. de M... s'est rendu, dit-on, impossible; M. de la Valette me paraît probable. Le maître, dans ses lettres privées, écrit comme il parlait à Amiens, c'est-à-dire très pacifiquement; je ne sais quelles lois on va nous faire pour notre jour de l'an prochain. Trouvez-vous que la presse soit fort muselée en ce moment? Il est certain qu'aux beaux temps de Louis-Philippe, elle n'avait pas de plus beaux coups de gueule. Mais enfin!... Vous devriez bien découvrir quelque beau vase comme celui de Rhodes. S'il était possible de savoir bien exactement l'emplacement de l'Orchomène des Minyens, ne pourrait-on pas y faire des fouilles? Il y aurait là, je pense, des choses curieuses, sinon belles, à découvrir, et qui peut-être révéleraient bien des choses sur la Grèce antique, d'avant les Doriens.

Adieu, cher monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire tout le plaisir que me font vos lettres. N'en soyez pas avare.

Mille amitiés et complimens.

Cannes, 19 janvier 1868.

Cher Monsieur,

Je vis dans un trou si éloigné qu'il faut m'excuser si je n'écris guère. Je ne sais le mariage des princes qu'au baptême de leurs enfans. De plus, nous avons eu un hiver de chien. De la neige solide, à en faire des boules, voilà ce que nous avons eu pendant vingt-quatre heures dans ce beau pays, *wo die Citronen blühn*. Représentez-vous un peu la figure d'un asthmatique à un

pareil spectacle. Vous me direz que nous en avons de bien plus extraordinaires. Cela est vrai, mais je suis moins ému de la politique que des variations atmosphériques qui m'empêchent de respirer. Il me semble que vous êtes préposé au principal fourneau où se cuisine le sort du monde. C'était un grand plaisir pour moi quand j'étais à Londres de faire endêver lord Palmerston en lui disant que la question d'Orient mûrissait. Il disait, au contraire, que tout tendait à s'arranger, histoire d'avoir quatre-vingts ans et de ne pas se soucier du fardeau qu'on laisse à ses successeurs. Le grand prince auprès duquel vous résidez doit assurément contribuer beaucoup à faire mûrir ladite question. Mais, outre lui, il paraît que tout le monde s'en mêle, les Serbes et les Monténégrins. Je voudrais bien que vous m'expliquassiez ce qui se fera et ce qu'on fera de tout ce tas de barbares, dont les uns seront élevés et les autres abaissés, et comment on s'y prendra pour satisfaire au grand principe des nationalités dans un pays où elles sont toutes pêle-mêle. Dites-moi encore si vous avez trouvé le moyen d'empêcher les Russes d'aller à Constantinople ou d'y faire la loi, dans le cas où l'on y transporterait votre résidence.

Je trouve que la discussion de la loi sur le recrutement doit avoir donné une piètre idée de nous à nos voisins. Nous ne leur avons probablement pas appris grand'chose au sujet de notre manque de patriotisme, mais je penche à croire qu'ils ne se figuraient pas que nous eussions si peur de la guerre. Nos dispositions belliqueuses commencent à devenir aussi vraies que notre politesse et notre esprit si renommés jadis. Ce sont des adjectifs qu'on se donne sans y attacher d'importance, comme les badauds de Madrid qu'on appelle dans toutes les ventes et loteries : *Ese muy héróico publico*. Je trouve seulement que les probabilités de guerre sont bien éloignées, et il paraît que M. de Bismarck n'en a pas plus envie que nous. On prétend que son parlement commence à l'ennuyer fort et qu'il a des velléités de le jeter dans la Sprée, le malheur c'est qu'il n'y a pas assez d'eau pour bien faire.

Je passe mon temps ici à traduire du russe pour le meilleur des journaux, à savoir, celui des *Savans* (1). J'ai reçu, au moment de partir pour Cannes, votre roman (2), qui est un chapitre de

(1) *Histoire de la fausse Élisabeth II*, qui ne parut dans le *Journal des Savans* qu'en juin et juillet 1869.

(2) *L'abbaye de Typhaines*. Paris, Maillet éditeur.

Froissart inédit. Il m'a fort intéressé. On trouvera que vous êtes trop impartial et que vous aimez trop la vérité, cette bête noire de presque tout le monde. Messieurs du *Siècle* et mesdames du *Correspondant* vous trouveront immoral et scandaleux. Je trouve que vous êtes dans le vrai et que les choses ont dû se passer de la sorte. Adieu, cher monsieur, ne m'oubliez pas, achevez bien vite votre histoire de la Grèce au point de vue persan, et je vous arrangerai de bonne sorte dans le *Journal des Savans*. Miss Lagden et Mrs Ewer me chargent de tous leurs compliments : Ἐρρῶσο.

Paris, 14 juillet 1868.

Cher Monsieur,

Vous croyez que je ne pense pas à vous, et vous vous trompez fort. Mais je vis dans le désert pendant le mauvais temps, et, pendant le beau, je ne vois personne. Le moyen d'écrire à un Athénien quand on n'a pas des nouvelles du monde à lui mander! En voici cependant une qui ne concerne que votre serviteur et qui vous intéressera, j'espère. Vous savez que je suis asthmatique, et l'hiver dernier a été des plus pénibles. Je me croyais voguant à pleines voiles vers le monument, lorsqu'un de mes amis, point médecin (1), m'a conseillé d'aller à Montpellier essayer des bains d'air comprimé (2). J'y suis allé. On m'a mis sous cloche et on m'a rendu sourd pendant une semaine, mais, au bout d'un mois, j'étais devenu un autre homme. J'avais un emphysème au poumon, qui a disparu. Enfin, je me trouve infiniment mieux. Cela durera-t-il? *That is the question*. Je compte retourner cet automne sous ma cloche. Je viens de passer douze jours à Londres; j'ai tenu entre mes mains la couronne de l'infortuné Theodoros (3) et son gobelet, l'un et l'autre en or, d'un travail de chaudronnier ignorant. J'ai vu le portrait de ce grand prince fait un quart d'heure après qu'il eut abdiqué au moyen d'un coup de pistolet. Il ressemble à un honnête bourgeois de Paris peint en noir, il a un très beau front et sur ses lèvres, qui sont minces et bien découpées, un sourire très étrange. La balle étant entrée dans le cervelet, et le cervelet donnant des idées anacréontiques,

(1) Il était avocat à Marseille, mais nous n'avons pu retrouver son nom.

(2) Traitement du Dr Bertin. — Il existe toute une correspondance *inédite* de Mérimée avec le Dr Charles Robin sur ce traitement.

(3) Le roi d'Abyssinie, mort par suicide, après la prise de Magdala, le 12 avril 1868.

vous comprenez... Vous m'avez fort amusé avec votre député... ... Mais quelle faute que ce petit royaume ! Il fera un jour bien du mal aux grands. Ce que c'est pourtant que la blague des journaux au XIXe siècle. Les Grecs violaient le droit des gens en faisant une insurrection en Crète. Si les Turcs fussent allés en demander raison en Grèce, on ne l'eût pas permis. Après la bataille de Pharsale, on amena à César des Athéniens pris avec les Pompéiens, et le procureur général proposait de les pendre, pour s'être mêlés des affaires du Peuple romain. César leur dit : « Tas de canailles, vos grands morts vous sauvent ! » C'est ce qui arrive encore aujourd'hui. Voici une histoire en retour de celle de votre député. Notre amie la marquise R... a le tort de tenir un journal où elle écrit ses pensées et ce qu'on lui dit. Elle aime à s'entourer de gens d'esprit et leur fait beaucoup d'accueil. Elle était très charmée de Sainte-Beuve qu'on venait de lui présenter, tant qu'elle lui a prêté un de ses cahiers, écrit comme il semble depuis assez longtemps. Sainte-Beuve ouvre au hasard et tombe sur une page où elle disait : « S. B. mène, à ce qu'il paraît, une vie *crapuleuse*. Il vit avec trois coquines. Je suis charmée qu'on ne me l'ait pas présenté, etc. » Il y avait une page et plus de ce style. S. B., qui n'est pas endurant, a pris la chèvre et a renvoyé le volume avec une lettre écrite de sa bonne encre. Il regrettait de ne pouvoir mériter, vieux et malade qu'il était, la réputation que la marquise voulait bien lui faire. Il l'engageait à avoir un peu plus de mémoire et un peu plus de prudence et finissait en la priant d'agréer l'expression de ses respects qu'il ne pourrait plus lui porter lui-même. Il aurait dû borner là sa vengeance, mais il a fait part de son article et de sa lettre à S. G. Vous jugez de la confusion de l'auteur des mémoires. Elle lui a écrit une lettre désespérée, et dans le premier moment, elle a fait force bêtises pour réparer son étourderie. Ce qui n'a pas empêché que la chose, plus ou moins arrangée, ne soit arrivée aux petits journaux. — On m'a dit ce matin qu'il n'y aurait pas d'élections cette année. J'en suis fâché. La récolte est excellente. On ne croit pas à la guerre, et au fond, il n'y a pas de question qui passionne les électeurs. Il y avait tout lieu d'espérer une Chambre sage et point taquine, tandis qu'en 1869 personne ne sait ce qui arrivera. M. de Bismarck est fort souffrant. C'est une chandelle qui brûle par les deux bouts. S'il passait dans un monde meilleur, il est à craindre que le

parti des officiers ne prît la haute main et ne fît des témérités. Or, vivra-t-il l'année prochaine? J'ai trouvé les Anglais fort émus. Tous disent qu'ils ignorent combien la loi de réforme ajoutera d'électeurs, quelles seront leurs dispositions, si le libéralisme radical ou la dévotion anglicane auront la plus grande part aux élections. Tout le monde convient que c'est un *leap in the dark*. L'expédition d'Abyssinie était un saut du même genre et elle a réussi. Adieu, cher monsieur, je vous souhaite santé et prospérité. Je voudrais vous envoyer le dernier roman de Tourguenef. Avez-vous aux Affaires étrangères quelqu'un qui pourrait le mettre dans le sac où on vous envoie les secrets de l'État?

Cannes, 29 novembre 1868.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre aimable lettre. J'y aurais répondu plus tôt, mais je n'ai pas souvent le courage nécessaire pour écrire. Je suis beaucoup plus souffrant que je n'étais à Paris et d'humeur infiniment plus noire. On me dit que je suis guéri de l'asthme, et cela est possible, mais j'ai un catarrhe qui ne me quitte pas et qui vaut bien l'autre. Voilà deux mois que je mène une vie misérable et je ne vois aucune probabilité de guérison. Lorsque je me sens un peu mieux, je fais des projets pour aller en Égypte porter mes os et mourir en plein soleil, mais c'est comme le pays de Cocagne; pour y arriver, il faut traverser cinquante lieues de moutarde.

Je vous plains de tout mon cœur d'aller dans un pays tropical où on parle portugais. J'ai pris, au contact des Espagnols, de grands préjugés contre les Portugais. On dit qu'à Rio de Janeiro est la plus belle vue du monde et qu'on y mange des hachis de singes délicieux. Tâchez de ne pas y rester trop longtemps. Je ne pourrais pas vous attendre beaucoup d'années, et je serais fâché de quitter ce monde sans vous avoir revu.

Pour tuer le temps, qui est beaucoup plus long ici qu'à Paris, et peut-être aussi par la tendance que les vieillards ont à redevenir enfans, je me suis mis à faire des nouvelles. J'aurais voulu vous en montrer une (1) dont le sujet est diablement scabreux. C'est une dame qui a été pendant quelque temps seule à

(1) *Lokis*, parue dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1869.

seul avec un ours dont la conduite est demeurée inconnue. Elle est devenue folle et a donné le jour à un fils dont l'histoire est racontée. Bien entendu, cela n'est pas destiné au respectable public.

Quand paraîtra votre livre sur la Perse? Je ne suppose pas que ce soit de ce livre-là que vous parlez, lorsque vous m'en annoncez un dont le sujet ne me plaira pas. J'ai, au contraire, le goût le plus vif pour tous les travaux historiques, et si vous avez pu puiser à des sources nouvelles, je me promets un grand plaisir à vous lire. Vous avez habité l'Allemagne et vous avez probablement connu des gens du siècle passé. Leur avez-vous jamais demandé si les mœurs qu'on voit dans *Wilhelm Meister* ont jamais été celles de leurs mamans et de leurs papas? Je viens de lire, ou plutôt de relire *Wilhelm Meister* après quelque trente ans écoulés depuis une première lecture. Je ne saurais vous dire l'indignation que cela m'a causé. Tout m'a paru faux, archi-faux, souvent niais et presque toujours prétentieux et quintessencié. Le seul mérite, selon moi, que j'y reconnaisse à présent, c'est une certaine harmonie dans le faux, au moyen de laquelle, la première impression produite, on va sans trop de secousses d'improbabilités en improbabilités. On s'accoutume à ce monde fantastique, comme à Rome aux *Burattini*, si bien que, lorsque quelqu'un se lève devant le théâtre on le prend pour un géant. Gœthe a-t-il été sa propre dupe? Dites-moi ce que vous en pensez. — Il fait ici le plus beau temps du monde, mais il n'y a personne. Les aubergistes se désolent. Il paraît que les Anglais les abandonnent, irrités d'avoir été par trop écorchés. Adieu, cher monsieur, agréez tous mes vœux pour votre voyage. Vous serez bien aimable de vous rappeler qu'il y a en Europe quelqu'un qui vous aime de tout cœur.

Cannes, 19 décembre 1868.

Cher Monsieur,

Ainsi vous partez? On m'écrivait de Paris, il y a quelques jours, que vous alliez changer de général et que vous auriez M. de La Valette, qui est homme d'esprit. Cela me faisait espérer que quelque obstacle viendrait vous fermer le chemin de Rio de Janeiro. Malheureusement, dans ce temps-ci, rien ne se fait vite ni à temps.

. . . . . .

Enfin je suis bien fâché de vous savoir partant pour un autre monde, c'est le nouveau que je dis, d'autant plus que je crains d'aller, moi, dans un meilleur monde, avant votre retour dans l'ancien. Je suis toujours patraque et catarrheux, outré d'ailleurs du temps que nous avons depuis un mois. Cannes a perdu son soleil. J'étais habitué en me réveillant à voir les îles de Sainte-Marguerite resplendissantes de lumière. A présent, je n'aperçois qu'un ciel gris sur une mer grise. Ce n'était pas la peine de quitter la rue de Lille.

Mlle Lagden, à qui j'ai lu l'article de votre lettre qui la concerne, prétend que vous la calomniez et qu'elle a écouté tout ce que nous disions avec une attention religieuse. Elle me charge de tous ses vœux pour votre heureux voyage, et vous prie de n'en rapporter aucun singe et encore moins de perroquet.

J'aimerais bien causer avec vous des affaires de Grèce. Les descendans de Thémistocle me semblent bien crânes. Croyez-vous que cela dure? La querelle ressemble beaucoup au fond à plusieurs que j'ai apaisées, où les deux parties, brûlant de s'entre-dévorer à les entendre, étaient prêtes à en venir aux mains lorsqu'il y avait du monde pour les séparer.

La poste m'apporte le *Moniteur* et *Aphroëssa* (1). J'ai ouvert *Aphroëssa* tout d'abord et j'ai trouvé des vers!!! Vous êtes un étrange homme. Vous êtes diplomate et vous faites de l'archéologie assyrienne. Vous allez en Grèce et vous y faites un tableau du moyen âge, en France, très ressemblant je crois. Et puis voilà que vous faites des vers. Je serais tenté de vous dire comme Mme Malaprop, que vous êtes semblable à Cerbère qui était *three gentlemen at once*. Mais j'ai quitté la poésie pour lire la partie officielle du *Moniteur* et je trouve le changement du ministère annoncé. Ne feriez-vous pas bien de différer votre départ? Et n'y a-t-il pas pour vous mieux et plus près que Rio de Janeiro? Peut-être vous en accommodez-vous comme du lieu le plus propre à faire cette histoire de la Perse sur laquelle je comptais.

Je connais très peu M. de La Valette, mais il me plaît. Il me paraît avoir une sorte de talent particulièrement propre aux diplomates, celui de trouver des expédiens.

Malgré toute la mauvaise humeur que me donne mon ca-

(1) *L'Aphroëssa*. (Recueil de poésies contenant : *Brennus, l'Achilléide, la Petite chanson, Geneviève de Brabant, le Cartulaire de Saint-Avit, le Carnaval de Venise, Samson.*) Paris, Maillet, 1869.

tarrhe, je trouve moyen de faire un extra de mauvais sang avec la révolution d'Espagne. Voilà encore un pays qu'on me gâte. Je pensais souvent autrefois à y porter ma vieille carcasse pour finir doucement au milieu des fredons de guitare. Voilà qu'on y réchauffe toutes les platitudes, qu'on y exhume tous les vieux oripeaux de nos ex-républiques. Le monde est-il assez bête! J'entends dire tous les jours qu'il est méchant, corrompu, blasé; non, il est bête, archibête! Je ne sais si vous jetez quelquefois les yeux sur un journal espagnol. Il me semble que les niaiseries françaises, les *sesquipedalia verba* révolutionnaires déjà si ridicules dans la langue qui les a inventées, le deviennent cent fois plus en castillan. Au reste, je ne serais pas surpris que lorsque vous reviendrez en Europe vous ne trouviez don Carlos sur le trône de ses pères et l'Inquisition rétablie. Adieu, cher monsieur, encore une fois bon voyage, si voyage il y a. Je conserve quelque espoir. Si vous pouvez au milieu de vos affaires trouver cinq minutes pour m'écrire ce que vous faites, vous ferez une œuvre méritoire. Je vous quitte pour me plonger dans l'*Aphroëssa*.

Cannes, 13 janvier 1869.

Cher Monsieur,

J'aurais dû vous écrire depuis longtemps, mais j'ai été souffrant et de plus garde-malade. Mlle Lagden est au lit depuis une huitaine de jours et nous a donné beaucoup d'inquiétudes. Elle est un peu mieux et sa maladie, qui nous faisait craindre une fièvre typhoïde, a pris un caractère moins alarmant. Cependant comme elle est très mauvaise malade et qu'elle a pour habitude de ne jamais penser à elle-même, nous sommes obligés, sa sœur et moi, de la surveiller très rigoureusement et d'avoir vingt querelles par jour pour obtenir qu'elle prenne des médicamens et qu'elle se tienne un peu tranquille.

J'ai lu l'*Aphroëssa*. Vous savez que je ne suis pas juge en matière de poésie, ainsi ne faites aucun cas de mes critiques, ou plutôt de ma critique, car je n'en ai qu'une. Vos petits poèmes sont bien composés à mon avis, mais je trouve qu'ils ne sont pas écrits avec la langue qu'ils comportent. Vous avez dans vos plans une grande simplicité, et je vous en loue. Cela est grec et bien; mais pourquoi, lorsque vous prenez la manière d'un poète des anciens temps, vous servez-vous de la langue moderne et de

la plus moderne? Vous avez des néologismes qui passeraient dans la prose, mais que je ne puis admettre dans la poésie. Le contraste entre le fond et la forme me frappe d'autant plus que j'aime beaucoup le fond et qu'il me semble qu'avec un peu plus de travail, vous auriez tout accordé. Je crois encore que l'école moderne trouvera que vos rimes ne sont pas assez riches. J'avoue que je ne suis guère sensible à ce défaut. La première affaire, c'est de satisfaire la raison; l'oreille vient ensuite. Ces messieurs ont peut-être beaucoup plus d'oreille que de raison.

Je vous écris en grande hâte et dans un moment où je n'ai pas trop ma tête à moi. Partez-vous? Allez-vous au Brésil? Vous ne m'avez pas dit où vous demeuriez dans le mois de répit qu'on vous a donné. J'adresse cette lettre à l'hôtel Vouillemont, où je pense que vous logez si vous êtes à Paris, et où vous aurez laissé votre adresse. Adieu, cher monsieur, je viens d'avoir un rapport satisfaisant du docteur. Je vous serre la main et vous souhaite bon voyage, si voyage il y a.

Cannes, 7 février 1869.

Cher Monsieur,

J'ai eu tant de tracas depuis quelque temps que je n'ai eu ni le loisir ni le courage de vous écrire. En ce qui concerne Mlle Lagden, nos inquiétudes ont heureusement disparu. Elle est en pleine convalescence et commence à sortir. Elle a eu une fièvre muqueuse qui menaçait de devenir typhoïde et qui l'a tenue un mois au lit. Aujourd'hui, elle a pu faire sans trop de fatigue une promenade assez longue. Pour moi, je suis toujours fort patraque. Ma bronchite est au beau fixe. Cependant j'ai trouvé à Nice un chirurgien de l'armée d'Afrique, homme assez original qui m'a entrepris et qui m'a donné des pilules pour me préserver des spasmes que j'éprouvais la nuit. Je n'ai encore fait que deux expériences, mais elles ont réussi toutes les deux. Cela me donne quelque espoir pour l'avenir.

Que devenez-vous? où allez-vous? Quittez-vous l'Europe? Le moment est mal choisi pour un curieux comme vous. Je crois tout possible par le temps qui court; et pourquoi le petit peuple hellénique ne mettrait-il pas le feu à l'Europe? On a vu tant de palais brûlés avec une allumette. Cependant les Grecs ont été de tout temps πολυτροποι et ont eu peu de goût pour les coups. J'espère donc qu'ils entendront raison au dernier moment et qu'ils ne

laisseront pas les Turcs revenir à Athènes, ce qui, disent les doctes, ne leur serait pas difficile, depuis que les Thermopyles ont cessé d'être un défilé, et que la Grèce ne produit plus de Léonidas. Je me suis très mal fait comprendre de vous dans mes critiques de l'*Aphroëssa*, si vous avez cru que je voulais que la poésie parlât une langue particulière. Tout au contraire, je demande qu'elle se serve de la langue la plus usuelle, mais pourtant il faut n'employer que des mots et surtout que des idées appartenant au temps où l'on place son sujet. Je n'aime pas que Geneviève de Brabant, qui ne connaissait pas la machine à vapeur, parle

Des ressorts compliqués engrenés dans nos cœurs.

Le langage de vos personnages est souvent trop moderne. J'admets que vous leur donniez une délicatesse de sentimens qui probablement leur était inconnue, parce que le point important c'est que le poète se mette en communication intime avec ses lecteurs. Mais en même temps, je voudrais plus de simplicité dans l'expression, Il faudrait que nous fussions ensemble à Paris fumant au coin du feu pour discuter avec vous cette question. Ce sont des impressions que je vous communique brutalement. J'aurais de la peine à vous citer des passages, mais tout en rendant justice à la manière dont vous arrangez vos récits, je ne puis me défendre de l'effet que produit sur moi le contraste entre la simplicité (très louable, selon moi) de la composition, et je ne sais quoi de cherché et de conventionnel dans l'expression. Je crains de devenir de plus en plus incompréhensible, et je ferme ma lettre en faisant des vœux pour votre heureux voyage, si vous voyagez, et vous priant de me donner un petit mot d'adieu et la manière de vous écrire.

Mille amitiés et complimens.

Paris, 5 juin 1869.

Cher Monsieur,

Il faut que vous ayez révélé à S. M. Brésilienne, ma passion malheureuse pour l'*archery;* je ne la croyais établie que de ce côté de l'Atlantique. Prenez l'arc offert, apportez-le-moi avec grand soin, ou donnez-le à un voyageur sûr et remerciez Sa Majesté. Le *hic* c'est que je ne suis pas en état de le bander. Je ne suis guère remis de ma grosse maladie de Cannes et je reste

toujours fort souffreteux. Nous avons une espèce de printemps de Spitzberg qui me désespère. Je pense que vous avez peut-être trop chaud tandis que je grelotte, et le démon de l'envie s'empare de moi. Vous avez en outre l'avantage de ne pas voir les élections de Paris, qui donnent une piètre idée du bon sens du peuple le plus spirituel de la terre, à ce qu'il dit et croit. Tout cela est triste, sale et surtout bête. C'est malheureusement à peu près tout ce qu'on peut dire des choses de ce temps-ci. Je voudrais avoir à lire l'histoire de Perse, pour me distraire de l'histoire moderne. Quand paraîtra-t-elle? Si le *Journal des Savans* passe la mer, vous verrez, dans la livraison de ce mois, un article aussi remarquable par l'aménité du style que pour la profondeur des pensées. C'est assez vous dire que j'en suis l'auteur. Il s'agit de justifier (1) Catherine II d'avoir laissé noyer dans un cachot une fille d'Élisabeth pendant une inondation de la Néva. L'empereur Alexandre ouvre ses archives aux gens de lettres et on a publié des pièces assez curieuses, d'où résulte que la prétendue fille d'Élisabeth était une drôlesse, et qu'elle est morte de la poitrine. Il y a dans tout cela des figures assez drolatiques, entre autres un amant de cette drôlesse, prince de Limburg, rempli de *Gemüth* et aussi niais que les Allemands le sont au Vaudeville. Nos archives se sont piquées d'honneur et m'ont fourni quelques pièces assez curieuses (2). Le fait mérite d'être cité. Assurément vous étiez cause de tout le tapage qui s'est fait en Grèce. Vous n'êtes pas plutôt revenu que les descendans de Thémistocle sont redevenus très gentils. Ils volent toujours un peu les antiquaires qui cherchent des inscriptions, mais le mal n'est pas grand. Les élections se sont faites à bon marché, moyennant la promesse de quelques drachmes pour les électeurs bien votans, et quelques coups de bâton pour les mal votans, lesquels ont eu le bon esprit de s'abstenir. Voilà ce que rapporte un arrivant d'Athènes, outre une pierre gravée qui me paraît de fabrique italienne et moderne.

Sa Majesté l'Impératrice va voir l'ouverture du canal de Suez et a fait à votre serviteur l'honneur de l'inviter à la cérémonie. Ce n'est pas l'envie qui me manque, mais je n'ose. Je suis trop patraque pour aller à de pareilles fêtes. La princesse Mathilde est partie hier pour Saint-Gratien. Elle a fait une grande

(1) *L'Histoire de la fausse Élisabeth.*

(2) Il existe des lettres inédites de Mérimée à M. Faugère, alors directeur des Archives aux Affaires étrangères, relatives à ces recherches.

aquarelle de six pieds de haut, que j'ai prise de très bonne foi pour une copie d'après Van Dyck. La princesse Julie est toujours partagée entre Renan et son abbé. Il est à croire que *L'Homme qui rit* est arrivé à Rio de Janeiro. Lisez-le si vous pouvez. De ce côté du *charco*, la chose est trop difficile. Les mœurs sont toujours fort légères, et on est toujours très dévot. On m'assure que Sa Sainteté a des inquiétudes sur son concile, et qu'il s'aperçoit d'une infinité d'inconvéniens auxquels il n'avait pas pensé. Ici on craint qu'il ne fasse *delle grosse*, ce qui pourrait nous donner de l'embarras. Adieu, cher monsieur, je vous remercie de votre bon souvenir et vous serre la main bien cordialement.

Paris, 12 septembre 1869.

Cher Monsieur,

Certainement, je serais très heureux et très fier d'avoir un arc envoyé par Sa Majesté l'Empereur du Brésil, mais serai-je assez fort pour le bander? J'avais l'arc d'un roi des Taïping, qui avait eu le malheur d'avoir le cou coupé. Avant ma maladie, je le bandais à grand'peine, à présent plus du tout. Vous savez probablement que je ne suis pas mort (1) Je ne suis pas trop vaillant encore, et c'est toujours pour moi un assez grand travail que de respirer. Cependant je vais partir pour Cannes, et, si le soleil me vient en aide, j'espère voir encore un hiver. Nous faisons de drôles de choses depuis votre départ. Les bourgeois qui réclamaient la liberté de la presse commencent à trouver qu'on a donné trop bonne mesure. Il me semble que le monstre, depuis qu'on l'a déchaîné, a perdu quelque peu de son prestige et jusqu'à présent, les effets de la licence ont tourné surtout à la confusion de la langue française, encore plus martyrisée que dans le bon temps du despotisme. Bref, on est devenu un peu plus bête depuis que vous nous avez quittés. L'Empereur a eu des hémorroïdes, si j'ose m'exprimer ainsi. Cela a produit des fluctuations de bourse incroyables et les gens d'argent passaient leurs journées à espionner les médecins et les apothicaires. Il n'y a jamais eu de danger, et maintenant l'Empereur est à peu près dans son état naturel. La politique n'a été pour rien dans sa santé. J'ai passé six semaines à Saint-Cloud après le fameux

(1) Le bruit de sa mort avait couru quelques mois auparavant, à la suite d'une crise qui le tint au lit plusieurs semaines.

Senatus-consulte, et il était très gai et avait l'air de voir tout en beau. Ce n'est pas précisément de cette couleur que je vois les choses, mais je ne suis pas sans quelque espoir dans la bêtise de nos adversaires. Je compte beaucoup sur eux.

Bien que je mène une vie d'anachorète, j'ai vu il y a quelques jours la princesse Mathilde, avec qui j'ai parlé de vous. Il me semble qu'elle s'ennuie, cependant elle travaille beaucoup. Elle a planté, bâti à Saint-Gratien. Elle a une ferme et des vaches et elle est toujours fort entourée. Il y a un siècle que je n'ai vu la princesse Julie, mais je sais qu'elle est en grande prospérité, flirtant avec des philosophes et quelquefois avec des abbés. Comme je commence à entrer dans la seconde enfance, je me suis laissé aller à commettre une nouvelle un peu hasardée. Cela s'appelle *Lokis* et cela paraîtra dans la prochaine Revue. Je crains qu'elle ne vous fasse dresser les cheveux sur la tête, mais c'est que vous y chercherez malice. Je m'imaginais que votre histoire de Perse était toute prête et que vous la laissiez à un éditeur ici. Quand paraîtra-t-elle? Je viens de relire Hérodote, qui m'a fort amusé. Presque tout ce qu'il dit doit être vrai, sauf bien entendu les chiffres des morts et des blessés qui, depuis le commencement du monde, sont toujours faux. Moi qui suis la vérité même, j'ai été chargé d'apprendre au respectable public le nombre des morts pendant le premier choléra, et Dieu sait quels retranchemens j'ai faits pour ménager la sensibilité de mes concitoyens! Adieu, cher monsieur, j'espère que vous vous trouvez bien dans le beau pays que vous habitez. N'y demeurez pas trop longtemps et donnez quelquefois de vos nouvelles. Miss Lagden et sa sœur me chargent de leurs complimens. Mille amitiés.

Paris, 1er octobre 1869.

Cher Monsieur,

L'arc est arrivé en bonne santé, ainsi que les flèches, qui sont très jolies. Quand je dis en bonne santé, c'est un euphémisme. Il a perdu par les années ou l'ignorance de l'archer qui s'en servait les chevalets sur lesquels s'appuyait la corde. De plus il a d'un côté une faiblesse, un léger tour de reins. Cependant, je compte bien en faire usage à Cannes. Mille remerciemens.

Le petit nombre de flâneurs qui sont encore à Paris continue à discuter sur le traité. Il me semble qu'on en est content quand on n'est ni clérical ni révolutionnaire. Au fond, il me paraît un

bon moyen pour nous de sortir d'une impasse bête et ennuyeuse, On conte beaucoup d'histoires sur le nouveau gouverneur de la banque. Il est venu avec son bonnet de nuit (de coton sans doute), à la banque demander quand il pourrait s'installer. « Tout de suite, lui a-t-on répondu. Ah ! c'est-à-dire dès que vous aurez rempli la petite condition que vous savez. — Quelle condition ? — Une bagatelle, c'est de posséder cent actions de la banque. » Le nouveau gouverneur, qui ignorait cette clause du cahier des charges, a eu, dit-on, le nez allongé de plusieurs centimètres. Pour avoir cent actions de la banque, il faut d'abord quelque chose comme 350 000 francs et plusieurs semaines pour les acheter, et ce qu'il y a de plus désagréable, c'est que les appointemens ne courent que du jour du dépôt des susdites cent actions.

Il y a aussi une fort belle histoire d'une artiste des chœurs de l'Opéra, qui n'est pas jolie, mais très belle et qui joue un rôle de statue dans *Nemea*, laquelle a un amant de vingt-six ans, officier de marine, et qui a résisté à toutes les offres d'une personne très haut placée, qui, admirant sa vertu, lui a donné un collier de diamans.

. . . . . .

. . . . . .

Adieu, cher monsieur, encore mille remerciemens.

Dimanche soir, avril 1870.

Cher Monsieur,

Soyez le bien venu de ce côté de l'Atlantique. Si je ne vous ai pas écrit, c'est que je vous croyais en route, ainsi que votre dernière lettre de Rio Janeiro me l'annonçait.

Il y a si longtemps que je ne fréquente plus l'Académie que je ne puis pas vous donner un conseil, si ce n'est de suivre celui de M. de Rémusat. Autrefois c'était M. Guizot qui faisait les élections. Est-il pour vous ? Je crains que non, attendu qu'il est grand ami de Mme Lenormant (1), belle-mère de M. Loménie. Elle seule est un grand appui pour un candidat, car elle a beaucoup de relations avec les académiciens et sait les presser de la bonne façon. Cependant Loménie se présente-t-il? Lorsque vous ferez vos visites il faut vous préparer contre une objection qu'on vous fera

(1) Cf. les lettres de Guizot à Mme Lenormant, sous le titre : *Les années de retraite de M. Guizot*. Paris, Hachette, 1902.

probablement par insinuation. C'est que vous avez une place marquée à l'Académie des Inscriptions. Voilà le danger d'avoir plus d'une corde à son arc (et, à propos, envoyez-moi celui du Brésil). Votre premier ouvrage sur la différence des races humaines pouvait vous envoyer aux Sciences morales. Suivant moi, vous ferez bien de tâter le terrain et de faire visite à un certain nombre de burgraves. Selon que vous les trouverez, vous vous déciderez à lancer votre lettre de candidature ou à l'ajourner. Cette lettre ne s'envoie qu'au dernier moment. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma voix est à vous, si je ne suis pas mort d'ici là. J'ai été candidat aux Inscriptions et à l'Académie Française. Le premier métier est rude, les gens qu'on va voir n'étant pas toujours polis. A l'Académie Française, au contraire, nous nous piquons de bien recevoir le monde, et les visites n'ont rien de désagréable, surtout depuis la mort de quelqu'un qui profitait ou abusait de votre situation pour vous lire un acte ou deux.

Le capitaine Arvanitaki a poussé au succès de l'histoire des Perses. Avant son aventure, j'aurais été tenté de vous reprocher un peu trop de sévérité pour les Grecs. Je trouve que vous êtes en revanche indulgent pour les Perses. Vous nous les représentez un peu trop comme des chevaliers du moyen âge, peut-être, mais moins l'amour et l'honneur. Au reste, votre livre m'a fort intéressé et m'a fait grand plaisir.

Je suis bien malade et je commence à désespérer de jamais guérir. Le diable, c'est que je souffre beaucoup et que je suis condamné à la vie la plus maussade.

Je serai bien heureux de vous revoir. Mille amitiés et complimens.

P. Mérimée.

N'oubliez pas l'arc Impérial.

LE

TRAITÉ FRANCO-SIAMOIS

Pour comprendre la portée de l'accord franco-siamois soumis à la ratification du Parlement, il est nécessaire de revenir sur le passé et de connaître les événemens qui se sont déroulés en Indo-Chine pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Nous les exposerons aussi brièvement que possible, nous efforçant de mettre en relief les points essentiels et d'apporter dans nos appréciations une entière impartialité.

De temps immémorial, les Annamites sont en lutte avec les autochtones, Tsiams, Cambodgiens, Laotiens, Siamois, qu'ils ont progressivement repoussés de l'Annam et de la Cochinchine, sans que la Chine intervînt pour rétablir la paix entre ses vassaux. L'occupation de Saïgon (1859) arrêta ce mouvement d'expansion, et ce fut contre nous que l'empereur Tu-Duc mobilisa ses forces. Très habilement, les Siamois profitèrent de cette occasion pour s'emparer des provinces cambodgiennes de leur frontière orientale. Effrayé de cet envahissement et voulant conserver le reste de son royaume, Norodom sollicita, en 1863, la protection de la France, qui lui fut accordée. Nous avions des intérêts plus importans à sauvegarder; il nous fallait réprimer les fréquentes insurrections qui se produisaient dans le delta du Mékong; aussi, provisoirement, nous nous désintéressâmes de la question siamoise, nous promettant, quand la pacification de la Basse-Cochinchine serait achevée, de faire restituer à notre protégé les provinces qui lui avaient été enlevées.

Mais, en 1867, le gouvernement impérial, fatigué de la politique coloniale qui lui avait si peu réussi au Mexique et obligé de faire face à l'Allemagne, se décida, afin d'avoir une entière liberté en Europe, à régler les difficultés de détail qui existaient à l'état latent, dans nos possessions d'Asie. Telle fut l'origine de notre premier traité avec la cour de Bangkok.

Par l'article 4, les deux provinces cambodgiennes de Battambang et de Siam-Reap étaient définitivement cédées au Siam, qui (article 6) autorisait les bâtimens sous pavillon français à naviguer librement sur le Mékong et le grand lac Touly-Sap. C'était l'abandon des droit incontestables du roi Norodom, qui protesta énergiquement. De son côté, le gouverneur de Cochinchine, l'amiral de la Grandière, insista sur les dangers d'une pareille politique, aussi contraire à nos intérêts d'avenir qu'à notre dignité et à notre devoir de suzerain. Tout fut inutile; la métropole, obéissant à d'autres préoccupations, que les événemens de 1870 allaient malheureusement justifier, passa outre, et le traité fut ratifié le 29 février 1868.

Aucun incident notable ne se produisit jusqu'en 1882; quoique voisins, le Siam et la Cochinchine n'entretenaient pas de relations même commerciales; les conflits inévitables qui se produisaient sur des frontières mal délimitées, entre les autorités locales, se réglaient d'eux-mêmes, sans l'intervention des deux gouvernemens. Mais, à cette époque, le roi Chula-Long-Korn, inquiet des empiétemens des Anglais de Singapore sur la presqu'île malaise, chercha à se rapprocher de nous. A cet effet, une ambassade fut envoyée à Saïgon et, le 15 novembre, son chef Phya, Sri-Singa-Thep, signa avec le gouverneur une convention aux termes de laquelle la Cochinchine était chargée de la construction de la ligne télégraphique Bangkok-Battambang-Pnum-Penh.

L'entente amicale qui s'établit entre les deux puissances cessa bientôt; les Siamois, profitant de nos difficultés au Tonkin, envahirent les provinces occidentales de l'Annam sur la rive gauche du Haut-Mékong. En 1892, leurs troupes s'établirent à Aïn-Lao, à 40 kilomètres de la mer de Chine, faisant le vide derrière elles, capturant les habitans et les cantonnant sur la rive droite du fleuve. La cour de Bangkok fut mise en demeure de retirer ses contingens; elle le promit et n'en fit rien, cherchant à gagner du temps et à bénéficier du fait accompli. Le garde

principal Grosgurin et plusieurs de ses miliciens furent assassinés; à Kong, les troupes des deux nations en vinrent aux mains.

Nous ne pouvions accepter cette situation qui nous déconsidérait aux yeux de nos nouveaux sujets annamites et, au mois de juillet 1893, un plénipotentiaire fut envoyé à Bangkok. Ses instructions, rédigées sous l'inspiration de MM. Hanotaux et Delcassé, étaient d'une grande netteté. Il devait exiger du gouvernement siamois les réparations qui nous étaient dues et régler les difficultés pendantes. Un bataillon de la légion étrangère, à effectif complet, fut embarqué à Oran pour renforcer les garnisons de Cochinchine mises sur le pied de guerre.

Des ordres télégraphiques, adressés à la division navale, insuffisamment clairs, mal transmis, ou retardés, empêchèrent l'exécution de ce programme. Le 13 juillet, le commandant Bories franchit les passes de Packnam, à l'entrée du Ménam, sous le feu des forts et de la flottille siamoise. Ce fait d'armes héroïque, qui nous coûta quelques hommes, honore notre marine mais ne pouvait amener de résultat, faute de réserves et de troupes de débarquement.

Parvenu au mouillage de Bangkok, pendant la nuit, le commandant de notre escadrille était sans doute maître de la situation et aurait pu dicter ses volontés. Mais, le lendemain matin, 14 juillet, les Siamois, reconnaissant l'insuffisance de nos forces, se remirent de leur panique et se préparèrent à prendre leur revanche. Il fallut négocier pour nous tirer de ce mauvais pas. D'autre part, le gouvernement britannique qui eût probablement accepté le fait accompli, voyant nos hésitations, adressa des représentations au quai d'Orsay. Si nos renseignemens sont exacts, — et nous avons lieu de le croire, — une rupture entre la France et l'Angleterre fut sur le point de se produire.

Nous nous trouvions en posture délicate; si les Siamois étaient humiliés, ils n'avaient pas perdu *la face* et, confians dans la protection de leur puissant allié, s'efforçaient de se dérober aux engagemens de l'ultimatum notifié par l'amiral Humann, et tout d'abord accepté par eux. A son débarquement, le représentant de la République fut abreuvé de mauvais procédés; le roi, afin de ne pas le recevoir, se retira à Bang-Païn, dans sa villa du haut Ménam. Pour faire respecter sa dignité et vaincre

l'obstination de Sa Majesté, notre agent dut refuser d'entrer en communication officielle ou officieuse avec le gouvernement siamois, tant qu'il n'aurait pas obtenu une audience solennelle. Le ministre des Affaires étrangères, le prince Devawangse, demi-frère du roi, souleva difficultés sur difficultés; pendant un mois, sous prétexte de maladie, les conférences furent interrompues.

En réalité, c'était le Foreign Office qui dirigeait les négociations. Si la moindre divergence de vues se produisait à Bangkok, à Paris l'ambassadeur d'Angleterre intervenait près de notre ministre des Affaires étrangères et se plaignait des exigences du plénipotentiaire. Celui-ci ne pouvait même pas correspondre régulièrement avec son gouvernement, les lignes télégraphiques de Saïgon et de Maulmein, soi-disant en réparation, ne laissaient pas passer ses télégrammes; ils devaient emprunter la voie Malte-Singapore avec transbordement sur caboteurs. A mesure que nous faisions des concessions, les prétentions des Siamois s'accroissaient; un peu plus, ils nous auraient demandé des excuses.

Fatigué de ces lenteurs calculées et de cette mauvaise foi, notre agent se décida, dans l'après-midi du vendredi 29 septembre, à remettre au prince Devawangse le texte définitif, *ne varietur*, du traité et de la convention annexe, le prévenant que si le dimanche matin, 1er octobre, à neuf heures, l'accord complet n'avait pu se faire, il se verrait dans la nécessité de quitter Bangkok. Le prince demanda une prolongation de délai, invoquant la nécessité de consulter verbalement le roi, retourné à Bang-Païn. C'eût été remettre la décision au Foreign Office, quarante-huit heures suffisant pour l'échange de télégrammes avec Londres. Aussi le plénipotentiaire maintint-il sa déclaration. Malgré les insistances du consul britannique, le capitaine John, et du conseiller belge, M. Rollin-Jacquemin, Sa Majesté comprenant enfin qu'il était impossible d'éluder davantage sans courir une périlleuse aventure, donna à son ministre l'ordre de signer l'instrument de paix, et le dimanche 1er octobre, à neuf heures, les expéditions du traité et de la convention annexe furent échangées entre les deux plénipotentiaires.

Quand le lendemain, le marquis de Dufferin vint adresser de nouvelles représentations au quai d'Orsay, M. Develle put répondre à l'ambassadeur que, la France et le Siam étant complètement d'accord, son intervention n'avait plus d'objet.

Conclu dans de pareilles conditions, et par surcroît, en pleine période électorale du renouvellement de la Chambre française, le traité du 3 octobre 1893 laissait certainement à désirer. Nous ne recouvrions pas les provinces cambodgiennes que nous étions en droit de réclamer. Cependant nous obtenions de sérieux avantages et de précieuses garanties. Par l'article premier, le gouvernement siamois renonçait à toute prétention sur les territoires de la rive gauche, cause originelle de nos dissentimens et nous reconnaissait la propriété de toutes les îles du fleuve. Une zone de 25 kilomètres sur la rive droite, ainsi que les provinces de Battambang et de Siam Reap, étaient neutralisées ; la cour de Bangkok s'interdisait expressément d'y entretenir des troupes, d'y construire des fortifications, laissant aux autorités locales, vice-rois indigènes, le soin d'assurer la police; ce qui nous débarrassait de voisins dangereux et envahissans. Enfin, et c'était le point essentiel, le Mékong et le Grand-Lac devenaient des eaux exclusivement françaises où notre pavillon pouvait seul flotter. Le programme invariable des gouverneurs de Cochinchine et des ministres de la Marine se trouvait ainsi réalisé après trente années d'efforts ininterrompus.

Une convention annexe réglait les détails d'exécution. Par l'article 4, dont les Siamois ne semblent pas avoir compris l'entière portée, tous les sujets originaires de nos territoires, Annamites, Laotiens de la rive gauche, Cambodgiens détenus à un titre quelconque, plusieurs centaines de mille âmes, se trouvaient de fait placés sous notre protectorat. Nous avions introduit cette clause d'une application intégrale impossible, afin d'éviter à nos agens les interminables discussions auxquelles se complaisent les Asiatiques lorsqu'il s'agit de régler une question d'espèce.

Nous continuions à occuper Chantaboon jusqu'à l'exécution complète des engagemens pris à notre égard.

Comme toutes les nations faibles, les Siamois pratiquent la politique de bascule avec une merveilleuse dextérité, prêts à se ranger sous l'influence de la grande puissance qui leur inspire le plus de crainte ou leur offre le plus d'avantages. Ils reprochaient aux Anglais de ne pas les avoir suffisamment soutenus dans la voie périlleuse où ils les avaient entraînés; nous représentions la force, nous avions fait preuve d'énergie: leur amitié nous était provisoirement acquise. Le 13 octobre, le prince Devawangse

télégraphiait à notre plénipotentiaire rentré à Saïgon : « Je suis chargé par mon souverain de vous remercier sincèrement de vos sentimens d'amitié, avec regret de votre départ; nous vous souhaitons bon et sauf voyage. »

La Convention franco-anglaise du 15 janvier 1896, qui interdit aux deux puissances contractantes toute intervention dans la vallée du Ménam, malgré les critiques acerbes adressées à MM. Berthelot et Bourgeois, consolidait notre situation. Ces riches territoires d'une fertilité merveilleuse, comparables à la Basse-Cochinchine, sont géographiquement et commercialement dans la sphère d'action de Singapore. Depuis la substitution de la vapeur à la voile et l'ouverture du canal de Suez, Bangkok ne reçoit plus de navires hauturiers et est devenu un port de cabotage, la barre de Packnam, dont le tirant d'eau maximum est de 15 pieds, ne permettant pas aux grands cargos de six mille, huit mille, dix mille tonnes de remonter la rivière. Vainement tenterait-on de détourner le trafic sur Saïgon. Il suffit de regarder la carte pour constater que cela est impossible; de Bangkok à Singapore, point commandé pour les traversées de ou sur l'Europe, le distance est de 650 milles et de 1250 milles en passant par Saïgon. Pourquoi les riz siamois destinés à Hong-Kong feraient-ils escale dans notre colonie, allongeant le parcours de 200 milles et s'imposant des taxes de pilotage, de phare et d'ancrage?

Ajoutons que notre régime douanier, avec ses incessantes vexations, nous interdit en France et aux colonies le grand commerce international.

Ne pouvant ni occuper la vallée du Ménam, ni y exercer une action commerciale sérieuse, il était d'une bonne politique de la neutraliser, de la transformer en État-tampon, et d'éviter ainsi de continuels conflits avec la Grande-Bretagne.

L'amitié qui régnait entre les deux parties contractantes, au lendemain de la signature du traité de 1893, n'eut pas de durée, et les Anglais ne tardèrent pas à reprendre au Siam une influence prépondérante. Bien des causes contribuèrent à ce fâcheux revirement. La cour de Bangkok se déroba à la plupart de ses engagemens. De notre côté, il faut bien le reconnaître, notre politique coloniale, dépendant à la fois du département des Affaires étrangères et du ministère des Colonies, manque d'unité

de direction et d'esprit de suite. Rarement les bureaux de Paris possèdent les connaissances suffisantes pour tracer aux agens un programme de conduite défini. La métropole, qui trop souvent intervient maladroitement dans les moindres détails de personnel et d'administration locale, laisse à ses gouverneurs une entière indépendance quand il s'agit de questions vitales. Ces hauts fonctionnaires, absorbés par d'autres soins, ne connaissent qu'imparfaitement les intérêts internationaux dont la défense leur est accidentellement confiée; ils subordonnent leurs actes à la prospérité de leur colonie et se laissent influencer par leur entourage et leurs administrés. Ces braves gens qui rêvent d'une plus grande France, animés d'un ardent patriotisme surexcité encore par le climat tropical, n'admettent pas de transactions et réclament des solutions complètes, immédiates. A leurs yeux, la temporisation devient faiblesse; au moindre incident, ils se découragent et préconisent un changement de méthode; le recours aux armes leur paraît le meilleur argument sans qu'ils se préoccupent des conséquences.

Nos agens de Bangkok ont-ils apporté suffisamment de modération et de fermeté dans l'application des dispositions de l'article 4 de la convention annexe, relatives aux protégés? Nous avons lieu d'en douter. Depuis 1893, en dix années, nous avons eu au Siam six chargés d'affaires et de nombreux intérimaires, la plupart de ces derniers inexpérimentés! Aucun ne parlait le siamois. Les uns se sont montrés trop exigeans, les autres trop faibles, suivent en cela les instructions du département dont l'attitude a varié. Aussi les réclamations les mieux fondées n'ont-elles pas abouti. Il en est résulté une situation tendue que la presse a aggravée par des critiques parfois injustifiées. Ainsi les troubles survenus dans la zone réservée des 25 kilomètres ont été représentés comme une entreprise contre nous, tandis que les Siamois furent victimes d'une rébellion qui coûta la vie à un grand nombre de leurs soldats.

Plusieurs journaux se sont plu à énumérer les fonctionnaires européens, anglais, danois, allemands, italiens, belges, à la solde des Siamois, et ont vu une preuve manifeste de mauvais vouloir dans l'exclusion presque complète de nos compatriotes.

Peut-il en être autrement?

Notre race ne produit plus de ces fils de famille, aventureux, ambitieux, décidés à faire fortune sans trop se préoccuper des

moyens, avides de plaisir et de danger, prêts à sacrifier leur vie, rachetant par leur gaieté, leur entrain endiablé, leur entregent et leur esprit de ressources les connaissances techniques qui leur manquaient. Actuellement, les Français, chargés de missions près des puissances d'outre-mer, sont des fonctionnaires corrects, consciencieux, intelligens, instruits, d'une probité scrupuleuse, ayant le sentiment de leur valeur morale et professionnelle, par cela même peu disposés à s'incliner devant l'autorité hiérarchique de leurs chefs indigènes. Ignorant la langue du pays et souvent l'anglais, ils vivent dans l'isolement, s'ennuient, se découragent, deviennent atrabilaires et ne tardent pas à rentrer dans leur administration, où ils ont conservé leur rang et les droits à la retraite. Nous avons placé un assez grand nombre de jeunes gens; deux seulement ont réussi : un ingénieur agronome et un capitaine au long cours; ils luttèrent pour l'existence. Le fonctionnarisme avec ses garanties, son formalisme, sa discipline étroite et de convention, prépare mal les hommes aux emplois qui exigent de l'initiative, de la volonté, une bonne humeur constante.

Nos divergences de vues avec le Siam avaient pour ce gouvernement de sérieux inconvéniens. Nos nombreux protégés refusaient de se laisser exploiter et tyranniser par les mandarins trop avides dont les officiers se trouvaient ainsi forcés d'apporter quelque modération dans l'administration de leurs propres sujets. L'occupation de Chantaboon où, faute d'entente, nous continuions à entretenir une garnison, blessait profondément l'orgueil de la cour de Bangkok qui se croyait menacée de démembrement.

La France, au contraire, ne souffrait d'aucun dommage dans ses intérêts financiers, économiques, politiques, militaires. Notre accord avec l'Angleterre, de 1896, nous assurait une entière liberté d'action dans la zone d'influence de la vallée du Mékong qui nous avait été formellement reconnue, dont nous pouvions prendre possession à notre heure, à notre convenance.

Il nous suffisait d'attendre, pour accorder notre amitié à nos voisins, qu'ils revinssent à de meilleurs sentimens à notre égard.

Le gouvernement français ne semble pas avoir tenu compte de ces considérations, d'ordre secondaire, nous le voulons bien, mais qui cependant exercent une influence prépondérante dans les négociations asiatiques. De défendeur sur un terrain inex-

pugnable, il est devenu demandeur. Manifestant son désir d'en finir, il déplaçait lui-même les rôles à son désavantage.

Sauf en ce qui touche l'article premier par lequel le gouvernement siamois renonce à toute prétention sur les territoires de la rive gauche du Mékong et les îles du fleuve, le nouvel accord fait table rase du traité de 1893 et de la convention annexe.

Nous cédons aux Siamois les deux belles provinces cambodgiennes de Battambang et de Siam-Reap; nous abandonnons la zone réservée qui couvrait nos frontières, territoires d'une superficie de 23 800 et de 37 500 kilomètres carrés, ensemble 61 300 kilomètres carrés.

Les eaux du Mékong et du Grand Lac cessent d'être exclusivement françaises et nous reconnaissons implicitement aux Siamois le droit d'y arborer leurs couleurs. Une note de l'Agence Havas fait bien remarquer que, le nouveau traité n'abrogeant pas l'article 2 de l'ancien, l'interdiction de faire circuler des embarcations armées continue à subsister. Mais les articles 3 et 4, qui déterminent les limites de cette interdiction, étant supprimés, la clause ne disparaît-elle pas d'elle-même? C'est ce que semble indiquer le nouvel article 4, accordant au gouvernement siamois le droit de construire des ports et des canaux sur le Mékong et le Tonly-Sap. Du reste on ne voit pas comment les Siamois relèveraient leurs garnisons de la rive droite, si l'usage du fleuve leur était interdit. Dans un traité qui a la prétention de supprimer les causes de conflit, de pareilles équivoques ne devraient pas exister. Quoi qu'il en soit, le jour prochain où, avec le concours de nos ingénieurs, seront construits les 200 kilomètres de voie ferrée qui séparent Battambang de la ligne Bangkok-Korat, nos voisins pourront monter des canonnières sur les rives du Tonly-Sap et aux hautes eaux, en cas d'une guerre de la triple alliance anglo-japonaise-siamoise, prendre à revers les défenses de la Cochinchine. Il y a là pour la colonie un véritable péril. Sans doute, l'article 3 spécifie que les garnisons de la vallée du Mékong seront exclusivement siamoises. Nous n'apercevons pas les garanties nouvelles que nous donne cette restriction: elle ne modifie rien à l'état actuel, mais nous apprend que le gouvernement royal se réserve d'entretenir dans le reste du Siam des garnisons étrangères.

Au point de vue fiscal et douanier, les finances locales subiront des pertes sérieuses. Bientôt les pêches du Grand Lac iront

s'embarquer à Bangkok, qui fournira le sel et les cotonnades. Battambang deviendra un centre actif de contrebande que nous serons impuissans à réprimer.

Autant dire qu'au Siam nous renonçons à la protection de nos sujets asiatiques. Comment, dans un pays où n'existe pas d'état civil, où la nationalité de l'individu s'établit par son caractère ethnique, par sa race, démontrer aux autorités locales qu'un Annamite ou Laotien est fils et non petit-fils d'un émigré ?

Nous replaçons les Cambodgiens, même les simples voyageurs, sous la juridiction siamoise prévue à l'article 5 du traité du 15 juillet 1867, ainsi conçu : « Si des sujets cambodgiens se rendent coupables de délits ou crimes sur le territoire siamois, ils seront jugés avec justice par le gouvernement siamois selon la loi de Siam. » Nous récompensons bien mal la fidélité constante de nos sujets.

De même les Chinois déjà inscrits sur les contrôles de la légation française seront soumis à la loi siamoise et jugés par les tribunaux de Siam. Le traité a donc un effet rétroactif et prive nos protégés, dont beaucoup ont payé un droit d'inscription assez élevé, des garanties que nous leur avions promises.

Aussi l'article 7, nous accordant le traitement de la nation la plus favorisée en ce qui concerne l'admission à la protection des Asiatiques qui ne sont pas nés sur notre territoire, était bien inutile. Après notre manque de parole et l'abandon des protégés déjà inscrits, pas un Asiatique ne se réclamera de la France. Tout au moins aurait-il fallu introduire des dispositions transitoires qui eussent respecté les droits acquis et mis nos clients à l'abri des vengeances siamoises.

On objectera que l'Angleterre a accepté ce régime, mais la condition de ses sujets est toute différente ; les Birmans et les Malais ne se fixent pas définitivement au Siam et les protégés chinois, venant généralement de Singapore, sont naturalisés ou nés sujets britanniques.

Au nord, la nouvelle délimitation fait perdre au roi de Luang Prabang une de ses provinces de la rive droite, d'une superficie de 200 kilomètres carrés, dont nous n'avons pas le droit de disposer.

Il semble vraiment que, dans ce traité, le négociateur siamois se soit attaché à châtier tous les Asiatiques d'où qu'ils viennent,

rois, vice-rois, sujets annamites, cambodgiens, laotiens, même les Chinois d'origine qui ont eu confiance dans la protection de la France.

Chantaboon, que nous occupions depuis dix ans, sera évacué.

Un point essentiel a été négligé : l'acte additionnel du 14 juillet 1870 au traité du 15 juillet 1867 ne délimite que la province de Battambang et ne parle pas de la partie contestée entre Compong-Prac et le golfe de Siam. Or, la cour de Bangkok a fait occuper la côte jusqu'à la pointe Samit, ce qui lui attribue la possession des deux provinces de Ko-Kong et de Krat, d'une superficie de 7000 kilomètres carrés, dont le Cambodge, avec raison selon nous, réclame la restitution ainsi que celle des îles maritimes voisines. Faisons-nous tacitement cette nouvelle concession au Siam? Le silence du traité semble l'indiquer.

En compensation de sacrifices qui compromettent la sécurité et les finances de l'Indo-Chine, nous déconsidérant aux yeux des Asiatiques, quels avantages retirons-nous?

La cession d'une langue de terre inondée, d'une superficie de 80 kilomètres carrés, située sur le Grand Lac où hier encore nous exercions une entière souveraineté; la restitution des deux provinces cambodgiennes de Melou-Prey et de Bassac, d'une superficie totale de 12500 kilomètres carrés, dont la population ne dépasse pas six mille habitans : la première est une forêt noyée; la seconde, un peu plus fertile, ne couvrira pas ses frais d'administration.

Quant au privilège que nous garantit l'article 4 en réservant à nos ingénieurs la construction des ports, canaux et chemins de fer dans la partie siamoise du bassin du Mékong, il est de pure forme. Cette contrée ne saurait d'ici longtemps être exploitée intensivement, et si des travaux y sont entrepris, ce sera uniquement à dessein de détourner notre commerce et de menacer nos frontières.

Les négociations internationales sont devenues si compliquées depuis l'introduction des affaires coloniales dans la politique européenne, tant d'intérêts divers et fréquemment contradictoires sont à ménager, qu'il est impossible de discerner les mobiles qui ont dicté les résolutions des négociateurs, sans être au courant des secrets des chancelleries.

Quel rôle occulte a joué l'Angleterre, notre éternelle rivale?

L'approbation unanime de la presse britannique semble indiquer que ce rôle a été considérable, de même qu'en 1893. Nos voisins ne distribuent pas les louanges avec une pareille libéralité quand ils n'y ont pas d'intérêt.

L'article 3 par lequel le roi de Siam prend l'engagement de n'envoyer « dans tout le bassin siamois du Mékong que des troupes siamoises commandées par des officiers de cette nationalité, à la seule exception de la gendarmerie siamoise actuellement commandée par des officiers danois, » nous fait présumer l'intervention personnelle de Sa Majesté l'Empereur de Russie. Autrement on ne s'expliquerait pas que notre ministre des Affaires étrangères ait oublié que l'amiral Duplessis de Richelieu, invité récemment au quai d'Orsay, et les officiers danois placés sous ses ordres, avaient en 1893, au mépris du droit des gens, tiré sur nos canonnières et tué plusieurs de nos marins. Nous avons la mémoire courte.

A quels obstacles ignorés du public, à quelle hostilité dissimulée se heurte notre politique extérieure pour que nous soyons forcés de livrer à la vengeance de leurs adversaires implacables nos plus fidèles sujets et de nous incliner devant les prétentions siamoises?

LE MYRE DE VILERS.

MARIAGE ROMANESQUE

PREMIÈRE PARTIE

I. — UN HÉROS DE PLEWNA

Minuit! On est en février, à Czernowitz, en Bukovine (1). Dans la rue étroite une bise qui vous coupe la figure entasse d'épaisses couches de neige jusque sous l'auvent de la vieille maison. Et la triste demeure aux fenêtres noires s'érige morne et inhospitalière dans cette clarté blafarde.

Soudain un traîneau s'est arrêté; un jeune homme en descend, arrache presque le bouton de la sonnette, paye le cocher qui jette pêle-mêle sur le seuil valise et portemanteau, puis repart. Cependant l'huis reste clos. Nouveau coup de sonnette, si violent cette fois que le fil de fer demeure aux mains du bouillant voyageur.

A ce moment la porte s'entr'ouvre et, à la lueur falote du réverbère, une ombre blanche apparaît. C'est un homme vêtu d'un simple caleçon et d'une chemise, sur laquelle il a jeté à la hâte une peau de mouton. Il écarquille les yeux, ses cheveux en broussaille semblent se hérisser sur son front...

(1) La Bukovine, dont la capitale est Czernowitz, était autrefois terre roumaine. Elle est annexée à l'Autriche depuis plus d'un siècle (1775). Par sa position géographique, elle touche à la Galicie, la Russie, la Roumanie et la Transylvanie. La variété des races qui s'y disputent le droit de cité est inimaginable : Allemands, Moldaves, Ruthènes, Polonais, Roumains, Hongrois, Russes, Bohémiens, Tziganes, Hontsoules, Juifs, etc. La langue officielle, dans les bureaux et les écoles, est naturellement l'allemand. La religion du peuple l'orthodoxie. Le commerce et la Banque sont entre les mains des Israélites. La Bukovine est un des principaux marchés de bétail de l'Europe.

— Tonnerre ! réveille-toi donc ! crie la voix du nouvel arrivant. Le comte Séverin n'a-t-il pas retenu une chambre pour moi dans cette maison, et prévenu de mon arrivée ?

L'homme, tout en se frottant les paupières, balbutie quelque chose d'inintelligible, puis, en titubant, il s'efforce d'attirer à lui les bagages qui encombrent l'entrée ; ensuite, malgré l'obscurité, et du geste machinal des portiers de Galicie ou de Bukovine, il tend sa main calleuse pour recevoir le bakchich.

— Eh ! apporte de la lumière d'abord, et conduis-moi à ma chambre, dit rudement le jeune homme.

On traverse la cour. Un escalier en casse-cou mène aux étages.

Les murs sont tapissés de noires toiles d'araignées qui se balancent et flambent avec un pétillement léger, à la flamme de la chandelle.

Enfin, une porte s'ouvre, découvrant la pièce *meublée* que M. Séverin a retenue pour son ami Jan Korab.

Une imprécation meurt sur les lèvres du voyageur.

— C'est ça la chambre *meublée !*

Quelle ironie, hélas ! dans ce vocable.

Éclairée par la chandelle, elle montre la nudité de ses murs lézardés de salpêtre, et puis la couchette étroite, l'armoire boiteuse, la cuvette ébréchée et le poêle béant noir, froid...

— Comment, pas de feu ? pas même de bois ? et c'est comme cela, drôle, que tu oses recevoir un chrétien, un soldat, un blessé !

Alors seulement le portier relève la tête, dévisage son nouvel hôte, et voit en face de lui un grand garçon brun, à la moustache fine, au visage fatigué, et qui porte un bras en écharpe.

Mais tandis qu'il reste bouche bée, voici qu'il se sent empoigné par une main très vigoureuse, ma foi, et secoué comme un prunier.

— Auras-tu bientôt fini de me regarder, allume le feu !

Rappelé ainsi brusquement à ses devoirs, le concierge est pris soudain d'une activité vertigineuse.

Il ira chercher du bois pour l'honoré monsieur !. . Il fera du thé au gracieux bienfaiteur !...

En effet, il apparaît bientôt avec un plateau couvert de vaisselle, du bois, des braises.

Déjà le feu ronfle dans le poêle de porcelaine et l'eau se met

à chanter dans le chétif samovar de fer-blanc que l'homme attise vigoureusement de son souffle, emplissant la chambre de fumée.

Maintenant, il veut absolument enlever les bottes du puissant seigneur.

— Eh! fiche-moi la paix! Si ton thé est fait, va te coucher! s'écrie Jan à l'homme qui détale rapidement.

Mais, au même instant, une bouche collée à la serrure murmure humblement :

— A quelle heure faudra-t-il monter le café à Son Excellence?

Sans daigner répondre, Jan, de la main qu'il a de libre, défait son portemanteau, puis, après un infructueux essai de boire l'affreux breuvage préparé à son intention, il examine le lit.

Horreur! Satané Séverin, dans quel taudis a-t-il fourvoyé son camarade? Les draps humides, raidis par la gelée, scintillent ouatés de givre. Il n'est donc pas question de s'y étendre. Une grimace plisse le front du jeune homme car, en ce moment, son bras le fait horriblement souffrir. Mais, vite, il repousse les pensées amères qui voudraient l'envahir... Et tandis que le misérable petit samovar va s'éteignant, emplissant la chambre d'âcres bouffées, il s'enveloppe stoïquement de sa grande capote militaire et se jette tout habillé sur le lit.

Cependant le sommeil ne vient pas. La fièvre bat dans ses artères. Bah! n'en a-t-il pas vu bien d'autres pendant la terrible campagne turco-russe qu'il vient de traverser. Oh! cette campagne héroïque, inoubliable, où vainqueurs et vaincus rivalisaient de courage! Avec quelle fougue insensée il s'y est jeté. Il terminait ses études à l'Institut agronomique de Dublany, près de Lemberg, lorsque la nouvelle des préliminaires de la guerre avait éclaté... Et il revoit sa fuite de l'école, et la surprise des quelques étudians bulgares, ses condisciples, quand ils avaient appris que, loin de se joindre à eux pour les aider avec les Russes à reconquérir leur indépendance, c'était aux Turcs qu'il allait offrir ses services.

— Toi, un Polonais, tu abandonnes tes frères slaves! lui disaient les Bulgares.

Mais Jan, le sourcil froncé, répétait obstinément :

— Je veux me battre contre les Moscovites!

C'est qu'il était fils d'un insurgé polonais de 1863. Et, bien qu'alors âgé seulement de huit ou neuf ans, il avait suivi avec un ardent enthousiasme les luttes douloureuses qui s'étaient terminées par la défaite. Puis lorsque son père, traqué, vaincu, condamné à mort par contumace, était venu échouer sur les bords de l'Adriatique avec sa pauvre femme malade, qui n'avait pas tardé à mourir d'épuisement, il était devenu son compagnon fidèle, le suivant partout, à toute heure, jusque dans les réunions politiques les plus secrètes.

Réfugié ensuite en Turquie, son père, ingénieur de mérite, avait obtenu, grâce à l'amitié et à la protection d'Osman-Pacha, la concession d'un pont important. Malheureusement, blessé grièvement dans une explosion de mine quelques années plus tard, il expirait bientôt, une main dans celle de ce fils qu'il abandonnait à quatorze ans, sur cette terre étrangère, l'autre dans celle de son ami.

Expédié aussitôt en Galicie par ordre d'un frère de sa mère devenu son tuteur, Jan avait quitté sa seconde patrie, emportant, gravés dans son cœur, la face de souffrance de son père bien-aimé, avec l'énergique visage, au paternel sourire, du vaillant général.

C'était à cette époque un garçon maigre et un peu gauche, très exubérant lorsqu'il se trouvait dans un milieu sympathique, mais qui se repliait subitement sur lui-même s'il devinait quelque influence contraire. La vue de son oncle, un Galicien froid et méthodique, l'avait glacé dès l'abord, et lorsque M. Anastase, voulant lui inculquer, aussitôt que possible, des idées saines et raisonnables, s'était mis soudain à tonner contre les erreurs et les frasques révolutionnaires de son père, Jan avait pu à peine maîtriser l'indignation qui lui gonflait le cœur.

— A quoi a servi cette dernière insurrection ? s'écriait le docte Galicien. A affaiblir la nation d'abord, à disperser ensuite aux quatre coins de l'Europe l'élite de la jeunesse et de l'intelligence. Une fois hors du pays, cette élite ne revient plus, elle prend goût à la civilisation occidentale, s'y incorpore, et lui prodigue ses idées, ses talens, sa force.

— Mon père m'a élevé dans l'amour de mon pays, avait riposté Jan, le front brûlant.

— N'empêche qu'il construisait des ponts pour des musulmans, s'était écrié ironiquement son oncle.

A partir de ce jour une guerre sourde avait existé entre le pupille et son tuteur. Aussi Jan s'était-il docilement laissé interner chez un professeur de Léopol, chargé de lui inculquer, avec les vertus civiques, cette sagesse qui consiste à accepter sans révolte les faits irrémédiables et à en tirer tout le profit qu'on peut; mais Jan mordait difficilement à cette doctrine si différente de celle de son père qui ne rêvait que revanche et révolution, et la taxait hautement de lâche et d'hypocrite.

Ayant terminé ses classes au « Gymnase », il était parvenu cependant à entrer avec un bon numéro à l'école d'agriculture de Dublany et y avait passé trois ans. Rassuré sur l'avenir de cet irascible neveu, M. Anastase s'apprêtait à lui rendre ses comptes de tutelle et à chercher quelque solide ferme-modèle où il pût faire son apprentissage, lorsque, par une tiède matinée de printemps, un courrier lui avait apporté le stupéfiant télégramme suivant daté de Belgrade (Turquie) :

« Ai quitté Institut. Cours offrir mon épée à Osman-Pacha. Veux venger mon père.

JAN KORAB. »

Devant cette preuve flagrante que tous ses efforts avaient échoué, M. Anastase, blême d'indignation mais toujours calme, avait esquissé, de toute la longueur de son bras, une grande croix du côté du Sud-Orient, indiquant par là qu'il n'avait plus rien de commun avec pareil illuminé; et Jan n'avait reçu aucune réponse aux deux ou trois lettres écrites par la suite.

Allongé sur la dure couchette où le sommeil s'obstine à le fuir, les premières impressions de ses débuts dans la campagne turco-russe reviennent maintenant à la mémoire du jeune homme, et il revoit, comme si c'était hier, le camp ensoleillé de Vidin où Osman-Pacha l'a si cordialement accueilli.

Puis ce sont les marches vers Plewna, à travers les routes bordées de noyers, le gai bivouac dans quelque pauvre village bulgare où les jolies filles effarouchées se barricadent derrière les portes des maisons, mettant furtivement la tête à la fenêtre, pour regarder passer les régimens. De joyeux carillons ébranlent le campanile des petites églises orthodoxes, des essaims bourdonnans d'abeilles butinent autour des haies fleuries, et la montagne éclate toute de sève printanière.

De quel pas allègre les soldats escaladent les hauteurs de Plewna...

Insoucians de l'avenir ils hument avec délices l'air que parfume l'arome sauvage des framboisiers.

Maintenant on s'est mis activement à construire les ouvrages en terre et bientôt l'annonce que les Russes ont franchi les rives du Danube produit une commotion parmi les troupes qui se préparent vaillamment à repousser l'attaque.

Jan surtout se fait remarquer par sa bouillante impatience.

— N'ayez crainte, Effendi, lui murmure un vieux soldat ottoman, qui devait tomber dès le lendemain, à ses côtés, le plaisir viendra assez tôt!

Et en effet, brutalement, comme un coup de tonnerre, l'avant-garde russe a surgi, balayant les ouvrages, pénétrant jusqu'aux premières maisons de Plewna. Le choc est formidable. Trois heures durant on se bat, on s'égorge, et Jan, tout comme les autres, s'élance au cri de « Allah! » Ses yeux voient rouge, sa tête est vide. Est-il un héros, est-il une bête sauvage déchaînée? Sur son visage noir de poudre un petit filet écarlate coule, mais il ne sent ni sa blessure, ni la faim, ni la soif, ni la fatigue.

A cinq heures du soir le carnage cesse et, sous les rayons d'or du grand soleil rouge qui descend à l'Occident, les bouches grimaçantes des moribonds s'éclairent, comme en une effrayante protestation.

Trois mille Moscovites, quatre mille Turcs, ennemis acharnés tout à l'heure, fraternisent maintenant dans la mort.

Une odeur fade de sang monte de partout.

Hébété, Jan regarde autour de lui. Partout du sang, du sang! Sur les fleurettes des talus, sur les ronces du chemin!

Et la terre insatiable se gorge sans relâche! Sur un tertre, un soldat russe agonise, des mots incohérens sortent de ses lèvres, et bientôt il passe en murmurant : *Matko Boska!* (1)... Une sueur froide inonde le front de Jan.

Ce soldat n'est pas un Moscovite, c'est un Polonais... comme lui, qui sert sous les drapeaux russes!

Et il se souvient alors qu'il s'est mis à courir affolé, droit devant lui, enjambant les cadavres, les blessés, poursuivi par le regard atone de cet homme. « C'est ça la guerre!.. Frères

(1) *Sainte mère de Dieu,* en langue polonaise.

contre frères, Polonais contre Polonais ! Sa race est donc maudite puisqu'elle ne peut prendre les armes dans aucun pays du monde, sans avoir à combattre quelqu'un des siens : A Sadowa !... à Gravelotte, à Sedan !... » Un horrible dégoût lui monte au cœur et il se demande en quoi cette tuerie horrible à laquelle il vient de prendre part a pu venger son père ! Mais voici qu'il a regagné le campement. De chaleureuses acclamations l'accueillent, des mains se tendent vers lui, on l'acclame : « Vive le Polonais, il s'est crânement battu ! » Osman-Pacha le fait appeler, lui prodigue des éloges. Peu à peu les ombres qui hantaient son cerveau se sont dissipées, une bouffée d'orgueil a eu raison de ses réflexions philosophiques, des camarades l'entraînent au bivouac et il ne se souvient plus que de l'immense bien-être qu'il a éprouvé alors en s'asseyant en face d'un « pilaf » fumant.

La campagne s'est continuée jusqu'à l'hiver et, aux horreurs du carnage, sont venus se joindre le manque de vivres, de munitions, et les rigueurs terribles de la saison.

Dix décembre ! date fatale ! inexorable ! il a fallu abandonner Plewna ! Des larmes silencieuses roulent sur les joues des vieux chefs. Trois ponts volans ont été jetés sur le Vid, et Osman-Pacha, rassemblant tout ce qui lui reste de son armée, s'est rué sur l'ennemi avec l'énergie du désespoir.

Oh ! la suprême abnégation de ces hommes qui volent sans broncher à une mort certaine !

Victoire ! La première ligne de retranchement est franchie ! La deuxième !... mais, hélas ! la troisième plus compacte, plus formidable, les repousse !

Il faut rebrousser chemin sans munitions, sous le feu roulant des balles, semant les morts, les blessés, par centaines, par milliers. Les eaux écarlates de la rivière charrient un amoncellement de cadavres.

Pan !... les balles sifflent !

Pan ! encore des balles ! c'est un feu d'enfer ! Pan !... « Cette fois, ça y est, j'ai mon compte, » murmure Jan, et il s'affaisse, veut crier, mais sa voix s'étrangle, il ferme les yeux... c'est la mort sans doute !... Quand il reprend ses sens, il se trouve dans un lit d'hôpital, à Jassy, où des camarades ont dû le transporter, et il apprend avec désespoir qu'Osman-Pacha, ému de l'abnégation de ses troupes, a fait hisser le drapeau blanc au-dessus de sa

tente, s'est rendu aux Russes et a été emmené comme prisonnier.

Lorsque ses forces le lui ont permis, il a gagné alors la Bukovine, et le voici dans la capitale, à Czernowitz où son camarade lui a préparé ce pitoyable logement.

Enfin le jour apparaît. Un soleil aveuglant pénètre par l'unique fenêtre sans rideaux.

Jan se dresse en sursaut. Il grelotte la fièvre. L'appareil qui maintient sa blessure s'est dérangé, et la vie lui apparaît sombre et cruelle.

II. — MONSIEUR PIK

« Jolis débuts dans l'existence ! songe-t-il en inspectant le misérable taudis qui l'abrite : brouillé d'un côté avec ma famille, vaincu de l'autre ; avec cela, le gousset vide ! »

On frappe à la porte. C'est l'ami Séverin sans doute.

Et au même instant surgit devant lui un petit homme brun, vêtu d'une superbe fourrure, au visage souriant, aux yeux noirs, pétillans d'intelligence, et qui se met à l'accabler des marques de la plus vive sympathie.

— Pik, homme d'affaires, dit-il d'abord, en se présentant : — Vous ne me reconnaissez donc pas, cher monsieur ? J'étais sur le champ de bataille de Plewna, quand vous êtes tombé, c'est moi qui vous ai ramassé, porté à l'ambulance, et accompagné jusqu'à Jassy ! Ah ! vous ne valiez pas cher à ce moment-là.

D'un élan spontané, Jan a tendu sa main à l'inconnu, et lui indique une chaise au pied du lit.

— Vous vous êtes donc battu avec nous ?

Le petit homme fait un bond.

— Non pas ! je m'occupe de fournitures militaires. Quand Osman-Pacha a passé le Vid, je suis accouru de Tirnovo.

— Comment ! de Tirnovo, fait Jan étonné, vous vendiez donc votre blé aux Moscovites ?

— Eh ! non !... où ai-je la tête ? je voulais dire de Roustchouk... oui... de Roustchouk ! Il faut m'excuser, ces journées terribles m'ont ôté la mémoire. Je disais donc qu'après vous avoir amené à Yassy, je vous ai fait admettre à l'hôpital, mais, comme mes affaires m'appelaient dans une autre direction, je vous ai laissé

aux soins de votre ami Séverin. Et j'étais à peine rentré à Czernowitz, voilà M. Séverin qui débarque, un beau matin, chez moi et m'annonce votre guérison en même temps que votre arrivée prochaine.

— Mais pourquoi diable Séverin n'est-il pas venu lui-même ?

L'homme eut un petit rire joyeux.

— Parti, cher monsieur, parti précipitamment appelé par un télégramme à Brzezany, mais il m'a chargé de le remplacer. Croyez que j'en suis tout heureux, et que vous avez trouvé en moi un ami véritable ! Ma maison sera la vôtre... ma famille...

Jan l'arrêta d'un geste.

— Mais vous ne me connaissez pas, monsieur !

Il était abasourdi à la pensée que cet étourneau de Séverin l'abandonnait ainsi, sans argent, à la merci d'un inconnu.

— Oh ! s'écria emphatiquement le petit homme, qui ne connaît le fils du grand patriote Max Korab, le neveu du docte Anastase Zénowitz, député à la diète de Vienne ? Le glorieux protégé d'Osman-Pacha !

— Hélas, monsieur, je suis un vaincu. Des circonstances malheureuses ont rompu mes relations avec mon oncle, et quant à mon illustre protecteur il est prisonnier des Moscovites ; il a remis son sabre au tsar !

— Le tsar le lui a rendu ; le grand-duc est allé le saluer, et a rendu hommage à sa vaillance. Le sultan lui a décerné le titre de Ghazi : le Victorieux ! — Un éclair passa dans les prunelles du jeune homme. — Quant aux relations un moment interrompues avec votre famille, continua M. Pik, elles se renoueront, nécessairement, par la suite. Donc, en résumé, et pour parler net, ce qu'il vous faudrait, c'est tout simplement un peu de crédit, en attendant. Eh bien ! je vous offre de vous présenter à un banquier de la ville, qui, sous ma caution, vous prêtera la somme que vous désirerez !...

— Vous feriez vraiment cela pour moi ! s'écria Jan touché.

Le petit homme eut un geste magnanime.

— Bagatelle !... mais le principal, en ce moment, c'est de vous tirer de ce bouge où la légèreté de votre ami vous a fourvoyé, car vous ne me paraissez pas guéri, vos yeux brillent de fièvre, vos joues sont creuses. Venez chez moi, je vous offre ma maison, elle est chaude, spacieuse. Ma femme et mes filles seront heureuses de vous soigner, de vous distraire.

Mais, comme une expression un peu hautaine se peignait sur le visage du jeune homme :

— Oh ! rassurez-vous, dit-il, vous nous paierez votre pension !

Cette fois le front de Jan s'était rasséréné.

Toute sa méfiance était tombée, et l'avenir lui apparaissait moins sombre.

— J'accepte, dit-il en tendant la main à son sauveur. Vous agissez avec moi comme le meilleur des amis !

— Eh ! je me flatte de l'être ! s'écria le petit homme.

Un quart d'heure plus tard, la note était réglée, les bagages placés sur un traîneau, et M. Pik, rayonnant, emmenait son pensionnaire.

III. — LA MAISON PIK

— Permettez-moi de vous présenter à ma femme et à mes enfans, mon cher Effendi, avait dit M. Pik à Jan Korab en l'introduisant dans une pièce meublée un peu à l'orientale et toute parfumée d'essence de rose et de pastilles du sérail. Et le jeune homme avait aperçu, écroulée comme une pagode, sur un vaste divan turc, une masse énorme de chair, attifée de vêtemens clairs et bizarres, et surmontée d'une ravissante petite tête grecque. Deux jeunes filles au teint de rose, aux yeux extraordinaires ombragés de longs cils recourbés, étaient assises près de leur mère et souriaient de leurs lèvres trop rouges.

Toutes trois fumaient de minces cigarettes, et tour à tour buvaient une gorgée d'eau, ou prenaient une cuillerée de confiture de roses ou encore d'un mélange de miel et de noisettes pilées, placés dans des soucoupes, à leur portée.

— Déotima, mon cœur, je vous présente, Jan Korab-Pacha, un héros de Plewna, et l'ami d'Osman-Pacha, dit M. Pik ! Il veut bien être notre hôte pendant le temps de sa convalescence.

L'apparition de Jan très pâle, tout alangui de fièvre, et le bras en écharpe, avait excité chez les trois femmes un vif mouvement de curiosité, et elles le dévisageaient de leurs grands yeux avec une admiration enfantine. A la fin Mme Pik tendit au jeune homme une petite main alourdie de bagues, et murmura :

« Soyez le bienvenu Korab-Pacha ! Allons Nastunia, Lina... offrez à Effendi des sorbets, et des doultchatcés. »

— Voici maintenant mes deux fils Tymofté et Siméon, l'espoir de notre Bukovine, continua fièrement le petit agent.

Deux garçons de quinze à seize ans, à la face rusée, qui se vautraient sur les coussins de l'ottomane, saluèrent précipitamment en pliant l'échine, puis s'écartèrent avec mille contorsions de rires.

Il n'avait pas fallu bien longtemps à Jan Korab pour s'habituer à ce milieu étrange ; et il avait accepté avec une reconnaissance attendrie les soins aimables et les gâteries féminines dont il était l'objet. La corpulente Déotima, avec sa fine tête athénienne et ses mains indolentes, dispensatrices d'éternelles confitures, Nastunia et Lina aux yeux de velours et à l'intarissable gaieté, lui faisaient l'effet de charmantes houris descendues pour lui du Paradis de Mahomet.

Au reste, la maison tout entière dégageait un charme incontestable, on y respirait à la fois cette large hospitalité slave mitigée d'un laisser aller oriental. La besogne du maître l'obligeant à voir beaucoup de monde, on tenait table ouverte, et c'était, du matin au soir, une allée et venue de gens de toutes conditions, qui, entre un dîner et un souper, une partie de *whist* ou de *préférence*, venaient causer de leurs affaires. Le soir, des airs de danse annonçaient que la jeunesse s'ébattait joyeusement : toutefois Jan, qui souffrait encore de son bras et que la fièvre tenaillait toujours, ne prenait pas encore sa part de ces plaisirs bruyans. Il se contentait de faire l'après-midi tantôt une partie d'échecs avec les fils de la maison, jeunes cancres dont les gamineries l'amusaient, tantôt, nonchalamment étendu sur une chaise longue, il se laissait bercer par les jolies romances de la brune Nastunia, ou bien il écoutait avidement la lecture des événemens politiques, que lui faisait Lina, la cadette.

— Sans papa, vous seriez resté là-bas, sur le champ de bataille, lui disait la jolie fille, en plongeant ses regards humides dans les yeux du jeune homme.

Il attirait alors à lui une petite main qui ne se défendait pas et la baisait longuement.

— Croyez que je ne l'oublierai jamais, Koukonitza, disait-il, en se servant de la jolie appellation moldave, et qui signifie « petite demoiselle. »

M. Pik, lui aussi, était plein de prévenances pour son jeune ami. Tout d'abord il l'avait mis en rapport avec un banquier israélite de la ville qui lui avait ouvert un crédit; puis, chaque jour, il prenait l'habitude de monter à l'étage où était installé Jan et c'était alors un échange de paroles, pleines de franchise et d'abandon du côté du jeune homme, de souplesse et d'adroite inquisition de la part de l'agent d'affaires. Grâce à de judicieuses questions, il connaissait désormais l'exacte situation financière de son hôte. Il savait qu'il était en droit de demander ses comptes de tutelle et que, s'il hésitait à le faire, bien qu'il souhaitât se libérer de la férule autoritaire de son oncle, c'était par un sentiment d'amour-propre : M. Pik n'avait pas les mêmes délicates subtilités, aussi employait-il toute sa diplomatie à ébranler les opinions du jeune homme.

— J'ai le plus grand respect pour l'honorabilité et les hauts mérites de votre respectable tuteur, disait-il, mais chacun sait que c'est un homme à courtes vues, d'esprit positif, incapable de comprendre la magnificence du sacrifice... la beauté de l'héroïsme !... Pour lui..., vous êtes un insensé qu'il brûle de pouvoir remettre enfin dans le droit chemin! Retourner à lui, ce serait renier le passé de votre père vénéré, — vos principes et votre glorieuse campagne !... Au lieu d'entrer en apprentissage dans quelque ferme modèle, comme il vous l'avait insinué, pourquoi, possédant un capital, n'achèteriez-vous pas une terre? En ce moment, les propriétés sont en baisse, à cause de la guerre, et bien heureux celui qui possède de l'argent liquide : il peut profiter de quelque bonne aubaine. Vous m'avez dit qu'il vous revenait de la succession de votre mère 48 000 florins, plus 3 000 que votre père vous a laissés...

Jan ne se souvenait point d'avoir jamais précisé de chiffres, mais peut-on savoir?... Il avait encore la tête si faible.

— Ce qu'il faut donc, c'est être à l'affût des occasions. Vous me direz que vous êtes souffrant. Mais... ne suis-je pas là?

Et Jan se confondait en remerciemens. Grisé par les alléchantes promesses de M. Pik et son encens grossier, il se plaisait à croire au dévouement de cet étranger plutôt qu'à l'affection et à l'austère expérience du frère de sa mère.

Quel triomphe, songeait-il, d'annoncer à ce tuteur aux idées étroites, qu'il avait su se passer de ses lumières et que le fou, l'exalté, était capable, lui aussi, d'esprit pratique!

La fenêtre de Jan s'ouvrait d'un côté sur un vaste jardin, de l'autre sur la cour, et souvent, dans ses heures de fièvre et de rêverie, il s'attardait à suivre les allées et venues d'une gracieuse jeune fille toujours vêtue de couleur sombre et qu'il voyait disparaître dans une maisonnette attenante aux étables. Et quand il s'était informé d'elle aux jeunes Pik, ils lui avaient répondu que c'était une petite violoneuse à qui leur père faisait donner des leçons par charité, et dont la tante était chargée des soins de la laiterie.

— Comment se fait-il que je ne l'aie jamais vue?

— Oh! c'est une sauvage, mais elle vous connaît bien, et, quand vous nous racontez vos campagnes de Bulgarie, elle se cache derrière les rideaux et elle écoute de toutes ses oreilles.

Dès lors, au milieu de son désœuvrement, la fenêtre de la cour avait eu pour Jan un intérêt plus particulier.

IV. — LA FAMILLE DE RUDOWITZ

Dans sa grande chambre tiède, Mme Julie de Rudowitz se réveilla presque de bonne humeur en ce froid matin de fin mars. Elle salua d'un regard ami l'immense poêle de porcelaine où ronflaient les bûches de chêne. Maintenant, quand tout ce bois serait réduit en braise, la chambrière viendrait fermer hermétiquement portes et clefs du poêle, afin d'emprisonner pour la journée cette bonne chaleur, et elle souriait en songeant à la supériorité des Bukoviniens sur ces pauvres Français qui s'obstinent à entasser, dit-on, bois et charbon dans leurs cheminées et envoient tout le calorique à la voûte céleste!

Mme Julie était une femme d'environ quarante-cinq ans, corpulente et rougeaude, forte mangeuse et sujette aux digestions difficiles, avec cela parcimonieuse et de vertu féroce. Mais aujourd'hui son estomac lui laissait évidemment un peu de répit, et puis elle avait reçu une excellente lettre d'un de ses fermiers lui annonçant la vente d'une quinzaine de jeunes veaux dans d'excellentes conditions; de plus, les affaires de son mari paraissaient décidément s'éclaircir.

Aussi, le cœur doucement dilaté, s'était-elle subitement souvenue que, depuis deux années déjà, ses chères filles avaient été privées d'un « Bénit dansant » à Pâques, et enfin qu'à cette

époque du carême, il était méritoire de faire quelque œuvre pie.

Mariée à un homme qui avait la fièvre des affaires en dépit d'une malechance devenue proverbiale, elle avait passé de longues années dans les hauts et les bas humilians qui sont le triste apanage des brasseurs d'affaires, tantôt luxueusement installée dans une capitale ou une ville d'eaux, tantôt obligée de venir cacher sa misère dans leur vieille maison de Czernowitz. Comment une femme aussi intelligente et autoritaire n'avait-elle pas eu assez d'empire sur son mari pour l'arrêter dans ses malencontreux élans? Mais elle se heurtait à une force d'inertie qui est la tactique des entêtés et des faibles. Au reste, la plupart de ces manipulations se faisaient à son insu, et elle n'en était informée qu'une fois la chose faite, ce qui donnait invariablement lieu à des scènes très violentes.

Si M. de Rudowitz s'était contenté, après la mort de son père, de cultiver son patrimoine, il eût été aujourd'hui un homme riche; mais, à peine en possession de son domaine, il l'avait troqué pour une colossale raffinerie de sucre. Malheureusement, l'affaire étant venue à péricliter, il s'était lancé dans une série de transactions, toutes plus onéreuses les unes que les autres: tantôt s'occupant de l'élevage d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, d'autres fois établissant des brasseries à tous les coins de l'empire d'Autriche; enfin, quand la fièvre pétrolifère s'était abattue sur la Galicie et la Bukovine, il avait liquidé à la hâte tout ce qu'il possédait pour acheter dans la montagne le plus de terrains possible, et avait même emprunté. Toutefois, le succès n'arrivait pas avec la rapidité souhaitée, les sources donnaient peu, les expertises, les sondages, les appointemens de l'ingénieur coûtaient cher. A la fin, découragé, il avait consenti à l'échange que lui proposait un certain *factor* du nom de Herschel, et, sans chercher si, par hasard, le juif et l'ingénieur ne s'entendaient pas, il était devenu acquéreur d'une vaste propriété située sur le Pruth, et dont l'exploitation, rien qu'en bois seulement, devait, grâce à la proximité de la rivière, rendre cent pour cent à son propriétaire.

Mme de Rudowitz, qui venait précisément de faire un héritage, avait accueilli avec joie cette nouvelle combinaison : elle avait hâte en effet de voir son mari reprendre dans le pays son rang de propriétaire foncier. En outre, M. Cyprien consentait à poser sa candidature comme député de la Bukovine.

A la bonne heure! qu'il mette sa fiévreuse activité au service de la politique, elle se chargerait bien, avec un régisseur intelligent, d'exploiter elle-même la propriété. Justement le régisseur était trouvé, et M. Cyprien, parti la veille, s'occupait en ce moment de faire préparer les matériaux pour la réparation et l'agrandissement de la maison, réputée humide, et qu'on irait habiter à la Pentecôte.

Tout en savourant son café à la crème, Mme de Rudowitz songeait à l'effet que produiraient ses invitations lancées à la noblesse de la ville et du voisinage; mais, en femme pratique, elle calculait en même temps les moyens les plus économiques de faire danser ses filles, car elle en avait trois : deux d'entre elles, laides comme leur mère, la troisième ayant échappé à la contagion. Cette laideur, affirmaient les mauvaises langues, était une faveur céleste. Mme Julie, agenouillée au pied des autels le jour de son mariage, et persuadée que la beauté est un présent fatal, avait supplié le ciel de ne point l'accorder à sa progéniture.

C'était l'orchestre surtout qui préoccupait Mme Julie : un seul musicien ordinaire demandait de cinq à six florins par soirée et on dansait jusqu'au matin.

Mais voici qu'elle s'était tout à coup souvenue de certaine petite violoniste du nom de Mauve, qui habitait avec sa tante au quartier juif. La fillette, qui avait fait sa première communion avec ses filles, lui avait été particulièrement recommandée par la supérieure du couvent, et à cette époque elle l'avait beaucoup attirée, d'autant plus que l'entrain de l'enfant stimulait l'apathie maladive de ses filles. Mais en grandissant, la gamine s'était avisée de devenir d'une beauté inquiétante. On a beau être détaché des avantages physiques, il est désagréable de voir une subalterne briller au détriment de ses propres enfans. Les demoiselles de Rudowitz avaient, du reste, éprouvé également un subit éloignement pour leur jeune compagne. La pétulance de Mauve, son innocente coquetterie, les jolies poses qu'elle prenait en jouant du violon, les avaient trouvées implacables. « C'est une coquette provocante! » avaient-elles dit.

Et puis, chuchotait Mme Julie à son mari qui s'étonnait de ce caprice, le passé de cette petite m'a toujours paru louche. Sait-on qui elle est, au juste? Sa tante qui a été en condition à l'étranger l'a amenée un jour dans son village, assurant qu'elle était fille d'un parent établi à Paris. Je flaire dans tout cela un mystère

coupable; maintenant que mes filles grandissent, il est grand temps que l'intimité cesse.

A cette fillette Mme Julie ne donnait jadis qu'un salaire insignifiant pour faire danser la petite jeunesse. Si, aujourd'hui que la rupture était bien consommée, elle daignait se relâcher de son rigorisme et appeler à elle cette jeune fille, ne serait-ce pas un acte éminemment chrétien? En adjoignant à Mauve Mlle Santou, l'institutrice, qui jouerait du piano, elle aurait ainsi un orchestre excellent à peu de frais!...

Il s'agissait maintenant de faire accepter la chose à ses filles.

Dans la salle d'étude les trois demoiselles de Rudowitz étaient réunies. Perchée sur un tabouret, le dos au piano, Hélène, la seconde, celle qui était jolie, s'exclamait indignée :

— Vous avez entendu ce qu'a dit cette femme de chambre! Pas de promenade ce matin! un nouveau caprice de maman!

Jolie, elle l'était en effet, avec son jeu bizarre de physionomie, ses yeux lumineux, son nez aquilin et ses cheveux qualifiés de blond impertinent à cause de leur légère teinte mordorée.

— Et vous ne réclamez pas, vous autres! Vous courbez la tête, ah! vous êtes des mollusques.

Rose, l'aînée, une brune colorée et sans grâce, poussa du coude Sophie, la cadette, petite blonde lymphatique.

— Nous n'avons pas sans doute les mêmes motifs que Mademoiselle! nous ne nous intéressons pas aux promenades des officiers, ni aux intéressans blessés turcs qui se font voiturer le bras en écharpe!...

Hélène rougit, mais sans se décontenancer :

— Il est certain que si vous attendez leur admiration!..

Mlle Santou parut à la porte; elle arrivait de la cuisine où elle avait distribué les provisions de la journée.

C'était l'heure de la morale religieuse.

— Vous prendrez des notes pendant que je lirai, dit-elle de sa voix un peu rude de Suissesse, et elle commença :

« Choisissez les familles de la plus haute condition, pénétrez dans leurs somptueux hôtels, le dehors brille, mais le dedans recèle de cruelles misères... »

Hélène poussa un profond soupir :

— Ah! que c'est vrai! Qui est-ce qui dit cela?

— Bossuet, mademoiselle, vous devriez le savoir! Elle continua :

« Presque partout un état violent, des dépenses que le luxe universel a rendues comme nécessaires, des revenus qui ne viennent pas... des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, de secrètes spéculations industrielles qui causent une fièvre incessante... »

Cette fois Rose éclata de rire et jetant sa plume en l'air.

— Mais il a dû faire un tour dans notre maison, le vénérable évêque!...

— Silence, fit sévèrement la Suissesse :

« Des domestiques dont on ne sait lequel retrancher pour amoindrir les dépenses, des enfans qu'on ne peut pourvoir selon leur condition et auxquels cependant une sotte vanité fait donner une éducation élégante et superficielle qui hâte le développement de tous les travers de l'esprit! »

— Que tout cela est bien dit, s'écriait l'incorrigible Rose, et que je l'aime, cet homme! S'il était canonisé, c'est à lui que je ferais mes dévotions! et que je demanderais conseil... Est-ce que je ne sens pas bien, moi, que tous les défauts qu'on me reproche proviennent de l'éducation qu'on m'a donnée!..

— Je vous supplie, mademoiselle, de cesser ces réflexions blessantes pour votre famille!

L'arrivée intempestive de Mme de Rudowitz, poursuivie par la cuisinière geignante et gesticulante, mit fin à la discussion.

— Si la nourriture que je donne à mes domestiques ne leur plaît pas, qu'ils aillent ailleurs, clamait la noble dame, en repoussant énergiquement la servante; puis ramenant sur ses lèvres un sourire aimable, elle se tourna vers ses filles et leur annonça ses projets de bal pour le dimanche de Pâques et l'intention qu'elle avait de faire appel au talent de leur ancienne compagne, secondée par Mlle Santou. Mais, au lieu des acclamations joyeuses qu'elle attendait, un murmure accueillit ses paroles.

— Rappeler Mauve!...

— Il n'y a donc plus de tapeurs en ville!

— Attirer cette effrontée, qui, au lieu d'avoir les yeux sur son cahier, regarde tout le temps les jeunes gens!

— Paix, dit la mère, et d'abord vous savez bien que Mauve joue sans musique!

— Oui, comme les Tziganes, siffla Hélène.

— Un mot de plus et vous ne danserez pas!

A ce moment un traîneau de campagne, chargé de colis et de provisions, s'arrêta devant le perron.

— Papa!

Et toutes s'élancèrent dans l'antichambre.

M. Cyprien avait jeté nerveusement sa pelisse au domestique; il embrassa rapidement ses filles, baisa la main de sa femme.

C'était un homme grand, maigre, la moustache grisonnante, les yeux lumineux et comme brûlés de fièvre.

Il ne tenait pas en place.

— Faites-moi servir au galop, je dois repartir à l'instant pour la ville.

Et tandis qu'il avalait un morceau à la hâte, Mme Julie interrogeait.

— Tout marche bien aux *Sapins-Verts?* As-tu apporté le beurre, le fromage?... La maison sera-t-elle prête au printemps?

A toutes ces questions il se contentait de répondre, affirmativement, de la tête.

— Moi aussi, dit-elle à la fin, j'ai de bonnes nouvelles de la petite métairie, et voilà pourquoi j'ai resolu de donner un bal.

Il la regarda, ébahi...

— Un bal?

— Oui... il faut à tout prix relever notre prestige, faire parler de nous, surtout à présent que tu vises à la députation!

Et comme elle le voyait prendre avec hâte sa pelisse et son bonnet de fourrure : — Puisque tu vas dans la haute ville, ne pourrais-tu monter chez Mauve, la jeune violoniste, et la retenir pour le dimanche de Pâques... toujours au même prix, ajouta-t-elle plus bas...

— Je croyais qu'elle était à l'index, dit ironiquement son mari, et il sortit.

V. — CHEZ L'AGENT D'AFFAIRES

Maintenant il était dans la rue. Alors, comme un égaré, il s'élança droit devant lui, foulant aux pieds la neige durcie que le soleil teintait de rose.

Un cercle de feu étreignait son front : Danser! murmurait-il, danser!... mais elles sont folles!

Et il gesticulait, lançait des imprécations.

Deux paysannes, assises sur un chariot, lui jetèrent un regard de pitié : *To waryat!* crièrent-elles.

— Oui... oui... elles disent vrai... je deviens fou, dit-il tout haut. Et, les yeux démesurément ouverts dans le vide, il revoyait comme en un cauchemar, l'épouvantable vision de la veille, alors qu'ayant fait abattre sous ses yeux une douzaine de hauts pins nécessaires à la reconstruction de la maison, il avait constaté avec épouvante que tout l'intérieur en était rongé par la pourriture. N'en pouvant croire ses yeux, il avait aussitôt fait recommencer l'expérience à droite, à gauche, en haut, en bas,... dans tous les coins de l'immense forêt C'était partout la même chose!

Comment une telle tare avait-elle pu jusqu'ici passer inaperçue? Évidemment Herschel ne l'ignorait pas. Et, lorsqu'il lui vantait cette forêt merveilleusement placée pour l'exploitation, il se moquait de lui! Maintenant, il comprenait que dans sa hâte de se débarrasser des terrains pétrolifères si dénigrés par son ingénieur, il s'était étourdiment jeté sur cette affaire nouvelle sans procéder à l'examen méticuleux obligatoire! Et ce qui mettait le comble à sa rage, c'est qu'il venait d'apprendre que deux sources abondantes avaient jailli comme par enchantement dans ses anciens puits!...

La cause du désastre des *Sapins*, disait sentencieusement le régisseur, était due à des infiltrations fort anciennes provenant des marais avoisinans, et il regrettait de n'avoir pas assisté aux préliminaires de l'achat. Jamais, grâce à une enquête scientifique... due à ses études sérieuses, il n'aurait laissé passer pareille fraude! Alors M. Cyprien s'était emporté : A-t-on déjà vu éventrer tous les arbres d'une forêt avant de l'acheter? Mais tout de suite la pensée qu'il valait mieux amadouer ce vantard afin qu'il n'ébruitât pas la chose lui était venue, en même temps que la résolution de trouver, coûte que coûte, quelque adroit agent d'affaires qui voulût se charger de revendre la terre.

Haletant, la face congestionnée, il marchait au hasard. Soudain l'église métropolitaine s'érigea, puis ce fut le palais de l'archevêché. Comme il approchait du quartier juif, la commission dont l'avait chargé sa femme lui revint à l'esprit; alors, frénétiquement il s'engouffra dans une étroite ruelle où se balançaient de toutes parts des enseignes hébraïques, où de jeunes israélites blonds, roux, les paupières rouges, pullulaient au soleil, les uns

vêtus de la longue souquenille, d'autres ramenant, par des bretelles croisées dans le dos, leur petite culotte. Une boucherie, large de deux mètres carrés, montrait, accrochés à ses murailles boueuses et sanguinolentes, des morceaux informes, déchiquetés, noirâtres; M. de Rudowitz prit un couloir à gauche et quatre à quatre gravit un escalier aux marches branlantes. Une porte était entr'ouverte, il la poussa, tandis qu'une forte odeur de brouet à l'ail et à l'oignon le prenait à la gorge.

La pièce était vaste, elle avait préalablement été divisée en quatre par un tracé à la craie et chaque angle en avait été loué à un ou plusieurs locataires, qui n'étaient séparés entre eux que par une cloison faite de paravens et d'armoires.

A l'apparition de M. Cyprien quelques têtes curieuses ou méfiantes surgirent au-dessus de ces murailles improvisées.

Près du seuil une vieille juive coiffée d'une sorte de diadème de perles reprisait une jupe en loques. A ses pieds gisait une poule saignée par le Shohet (1).

— Mademoiselle Mauve?

La vieille ne bougea pas, mais aussitôt, par-dessus la cloison, apparut une jolie tête de fille sémite qui nasilla gentiment :

— Elle ne loge plus ici, Votre Honneur, voilà bientôt six mois. Un jour, un parent est venu la prendre, avec sa tante... Oh! un homme chic, avec une belle fourrure et des bagues à tous les doigts... Monsieur Pik... homme d'affaires... Villa Triànone...

Elle avait fait passer M. Cyprien dans le « coin » jadis occupé par les deux femmes et encore vide.

Il regarda.

A la muraille noircie de fumée, sous un clou en saillie, la forme blanche du petit violon s'accusait mélancolique.

— Maintenant elle prend des leçons d'un grand maître, continua la petite juive... Elle deviendra une artiste!...

Par la fenêtre béante, au-dessus de la dégringolade des toits, on apercevait en bas la nappe blanche des champs lointains, les vastes forêts bleuâtres, la silhouette pâle des monts Beskides, et tout en haut l'infini du ciel.

« Pauvre petite alouette! Que de fois en jouant ses naïves

(1) Boucher juif spécial, qui a dû étudier dans tous ses détails les prescriptions du Talmud relativement à l'abatage des animaux et à l'occision des volailles.

chansons elle avait dû contempler ce large espace qui du moins ne lui était pas marchandé! »

« Pik, homme d'affaires... » répétait machinalement le propriétaire. N'était-ce point la Providence qui lui indiquait ainsi l'homme qu'il cherchait?...

Maintenant, il était dans la rue, bousculant les commerçans israélites qui tous prétendaient lui offrir leur marchandise.

Il se jeta dans un traîneau :

— Villa Trianon!...

Bientôt il pénétrait dans une cour au milieu de laquelle s'élevait un vaste chalet entouré d'un jardin qui dévalait capricieusement vers la rivière.

Un puits à perche, des étables, et tout l'assourdissant tapage d'une nombreuse basse-cour achevaient de donner à l'habitation une physionomie rurale.

On l'avait introduit dans une pièce encombrée de plans et de poudreux dossiers; il s'y croyait seul, quand il vit tout à coup surgir un petit homme que masquait un bureau élevé.

— Monsieur de Rudowitz, s'écria le petit personnage en s'élançant à sa rencontre avec force génuflexions : Vous chez moi! A quoi dois-je attribuer cet insigne honneur?...

— On m'a assuré, monsieur, fit rapidement le propriétaire, que je trouverais chez vous Mlle Mauve.

— Mais parfaitement... parfaitement... Mauve!... La Mauviette, comme nous l'appelons. Oh! elle arrivera, elle a du talent!... Sa tante est une manière de cousine à ma femme. Nous les avons découvertes par le plus grand des hasards au quartier juif et... que voulez-vous? on a le *ker* sensible, ajouta-t-il en français... je les ai amenées ici. La tante s'occupe des poules et du laitage et je fais donner des leçons à la petite!... Elle sera ici dans l'instant; et il dépêcha dehors un gamin à la mine effrontée, accroupi par terre devant un pupitre.

M. Pik avait le teint basané, les yeux perçans, le geste souple et onctueux. Depuis un instant il considérait attentivement l'homme qui était en face de lui, cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Mais je ne me trompe pas, dit-il brusquement, c'est bien au propriétaire du domaine des *Sapins-Verts* que j'ai le plaisir de parler?...

M. Cyprien rougit malgré lui, et balbutia :

— En effet... mais je recule un peu devant l'ennui d'une grande exploitation!... et si je trouvais un acquéreur, je ne serais pas éloigné de l'idée de la vendre...

— Bah! une si belle propriété, dont la seule forêt est une fortune! dit avec emphase le petit homme.

— C'est que, voyez-vous,... je ne me sens pas de goût pour le commerce de bois... ma femme également est dégoûtée de cette terre.. Et il rougit encore une fois à ce nouveau mensonge.

— Serait-ce peut-être à cause des émanations marécageuses du voisinage? insinua l'homme d'affaires avec une perfide sollicitude.

M. Cyprien tressaillit.

— Non, c'est plutôt à cause de l'éloignement; elle voudrait aller habiter Lemberg pour l'établissement de nos filles. .

— Mais je croyais précisément que vous alliez vous présenter à la députation?

Il sentait qu'il pataugeait :

— J'ai changé d'avis, dit-il, troublé; le fait est que j'ai la bosse des affaires et que m'enterrer aux *Sapins* serait ma mort!

M. Pik hochait lentement la tête et ses lèvres minces avaient un étrange sourire :

— Cher, cher monsieur de Rudowitz, à quoi bon feindre avec moi!... Je suis un vieux renard, j'entends, comme on dit, l'herbe pousser!... Eh bien! la vraie vérité c'est que vous vous êtes aperçu un peu tard de la vanité qu'il y a de posséder une splendide forêt qui n'existe qu'en façade!

M. Cyprien avait pâli. Comment ce diable d'homme savait-il cela, alors que lui-même l'ignorait encore la veille?

— Oui, honoré monsieur, votre forêt ne vaut rien... à peine pouvez-vous la vendre pour du bois à brûler!

— Eh bien, oui, s'écria à la fin le propriétaire, n'y tenant plus... j'ai été volé!... volé par cette canaille d'Herschel! Mais j'irai en justice!

— Et vous perdrez! De plus vous serez ruiné... Le mieux est de tenir la chose secrète et chercher un acheteur.

C'est bien ce qu'espérait M. Cyprien, dont la conscience s'était légèrement émoussée au contact de tant de gens retors; cependant il crut devoir dire avec une certaine hauteur :

— Sachez, monsieur Pik, que je ne veux tromper personne! Je suis un honnête homme, moi!

Ce mot cingla le petit homme comme un coup de fouet. « Voilà une parole qui vous coûtera cher, monsieur le gentilhomme ! »

— Eh oui ! eh oui !... *nous* sommes d'honnêtes gens, corrigea-t-il en grimaçant son plus aimable sourire. Mais cela n'empêche pas certaines restrictions mentales admises en affaires... Je vous vends une terre, libre à vous d'y faire toutes les expertises que vous voudrez, mais n'attendez pas de moi que je vous en énumère les tares ! Ce serait enfantin ! Chacun pour soi !... Un exemple, cher monsieur ! Vous avez une fille à marier : irez-vous crier au public que vous recélez, par exemple, un fou dans votre famille ? que votre frère est mort de la tuberculose, ou que, si votre fille est jolie, elle est acariâtre et dépensière ? Non, n'est-ce pas ? Cependant ne croyez-vous pas être plus criminel et léser bien plus gravement un homme, en lui cachant de pareilles plaies physiques et morales qui empoisonneront son bonheur domestique, qu'en lui déguisant l'avarie de vos arbres ?

Une rougeur était montée au front du gentilhomme : il songeait amèrement que non seulement ses forêts étaient pourries, mais que ses filles étaient acariâtres, et que longtemps il avait déguisé à sa femme la mort d'un frère dans un cabanon ! .. S'il ne voulait pas ébruiter ces tares, il était donc destiné à duper sciemment ses trois futurs gendres !... La vie n'était donc qu'un vaste échange de tromperies ?

— Comment voulez-vous que mon désastre ne s'ébruite pas, cher monsieur Pik, puisque vous-même en êtes déjà informé ?

— Ceci, dit fièrement le petit homme, fait partie de mon métier. Voulez-vous vous en remettre à moi ?

M. Cyprien respira.

— Auriez-vous preneur ?

— Qui sait ? peut-être plus vite qu'on ne pense, dit mystérieusement l'agent... Apportez-moi votre contrat...

— Au milieu de toutes ces préoccupations j'allais oublier le but de ma visite, murmura M. Cyprien... Mauve.

Mais la porte s'était ouverte violemment, et une très jeune fille, vêtue de couleur sombre, tiraillée par un jeune garçon, était apparue rougissante, une fleur de jacinthe rose piquée dans ses noirs cheveux.

— Toujours jolie, demoiselle Mauve, comme la fleur dont

elle porte le nom, dit galamment le propriétaire, et il dit sa requête.

La jeune fille fronça le sourcil : évidemment le souvenir de Mme de Rudowitz et de ses filles n'avait pour elle rien d'enchanteur.

— C'est que mon professeur me défend de jouer en ville..., balbutia-t-elle en jetant un regard suppliant du côté de l'agent.

Mais le petit homme ne parut pas la voir.

— Eh bien! nous ferons une exception pour l'honorable Mme de Rudowitz, qui vous a toujours témoigné une si maternelle sollicitude, dit le petit homme d'un geste autoritaire en congédiant la jeune fille, dont le visage indigné protestait éloquemment.

VI. — MAUVE

Mauve s'était accroupie sur le plancher; son petit violon gisait à terre; et, la tête appuyée contre le méchant canapé qui lui servait de couchette, elle pleurait à grands sanglots.

— Je ne veux pas aller jouer chez ces Rudowitz! Je ne veux plus retourner auprès de ces filles méchantes et jalouses. M. Pik n'a pas le droit de m'y forcer! Suis-je sa servante?... Oh, Nania! Nania!... je suis trop malheureuse!

Penchée sur elle, une femme sans âge, la face blême, osseuse, le sourcil froncé et comme figé en un pli d'amertume, essayait de la consoler, mais cette douleur enfantine semblait navrer la rude créature, car dans ses prunelles d'acier flambait comme une lueur sauvage. Cependant la résistance de la jeune fille au souhait exprimé par leur bienfaiteur était un autre tourment. Ce bon M. Pik qui les avait amenées chez lui..., qui daignait se rappeler sa parenté, dont la position dans le monde lui paraissait si haute, à elle, simple campagnarde, comment le désobliger! ..

— Ma Mauviette chérie! mon petit poisson doré, vous allez abîmer vos beaux yeux et vous ne pourrez plus lire votre musique!... Oubliez-vous tout ce que nous devons à ce généreux parent? et, en prononçant ce mot, son cœur se gonflait d'orgueil. Le logement..., les gages, les leçons..., et avec ça pas fier... Cependant Mauve secouait douloureusement la tête.

— Voyons, un peu de patience... Nous ne serons peut-être

pas toujours pauvres Car elle met à la loterie, la Nania!...et pourquoi ne pourrions-nous pas gagner un jour ou l'autre? Ah! si ma chérie voulait seulement rêver cinq bons numéros! Ce n'est pas par centaines que l'employé du gouvernement nous compterait alors les florins d'argent! c'est par milliers!... oui... On en remplirait tout un coffre, on le placerait sur le traîneau : Monsieur le cocher, faites bien attention, c'est l'argent de ma petite Mauve que nous allons porter à la Banque! Et l'on pourrait acheter un joli domaine avec des bois, des prés, un étang...

En dépit de ses larmes, Mauve n'avait pu s'empêcher de sourire :

— Et l'on ferait venir tout de suite l'oncle Danyl..., la grand'-mère, dit-elle... Puis... je me marierais!

Cette phrase lui était échappée, elle ne savait trop comment. Mais, devant le visage stupéfié de Tékla, elle ouvrait de grands yeux.

— Ça, jamais! avait dit la paysanne d'un ton farouche, puis, effrayée elle-même de sa véhémence, elle avait repris : Du moins le plus tard possible!

— Pourquoi donc?...

— Le mariage est une telle misère! fit-elle à voix basse.

Mauve sourit, un peu moqueuse, et la regarda en dessous :

— Qu'est-ce que tu en sais, toi? — Toute sa bonne humeur était revenue. — Voici ce que je ferai, Nania. Je parlerai moi-même à M. Pik, et il ne me forcera pas à jouer là-bas!...

Haussée sur ses pointes devant le minuscule miroir, elle avait tiré de sa poche un ruban écarlate et vite glissé un petit brin dans les cheveux, un autre autour du cou si blanc... La flamme de ses grands yeux s'était avivée, la pauvre petite robe noire avait pris une allure coquette, et toute sa gracieuse personne semblait épanouie en un instinctif désir de plaire. Tékla ne la quittait pas des yeux. Pourquoi Mauve avait-elle parlé de mariage? C'était la première fois qu'elle exprimait un sentiment pareil. Quelle circonstance inconnue d'elle avait pu exercer une influence sur cette enfant qui ne la quittait jamais?

Et, maintenant qu'elle l'examinait avec plus d'intensité, ce n'était plus la petite Mauve, l'enfant innocente, qu'elle voyait devant elle. Mais c'était une autre femme, souple, provocante, gracieuse, qui semblait s'être substituée à elle.

Vision redoutée du passé, qu'elle avait souhaité ne plus jamais revoir, et qui, à dix-huit ans de distance, par un obscur effet d'atavisme, venait la retrouver!

Elle avait posé ses coudes sur ses genoux, et, la tête pressée entre les mains, elle évoquait le passé. Elle revoyait là-bas, dans la ville de brouhaha et de lumière, la femme au sourire fatal, la sirène dangereuse qui avait perdu trois existences...

— Non, non!... Mauve!... tu ne lui ressembles pas!...

Involontaires, les paroles s'étaient échappées de ses lèvres et elle s'était dressée, serrant rudement l'enfant entre ses bras :

— Où as-tu pris ce ruban?... Qui te l'a donné?... Ah! ne t'avise pas d'être coquette... je te...

Mais elle n'acheva pas.

— Tais-toi... tu me fais peur, dit l'enfant! Allons, ris!... vois... je ne suis plus triste, moi!

La paysanne relève la tête, écarquille les yeux. A-t-elle rêvé tout à l'heure?... C'est bien Mauve qui est là! Mauve avec son bon sourire, ses grands yeux innocens... Mauve qui l'embrasse..., la cajole; et voici qu'elle a saisi son petit instrument et, légère comme un papillon, elle se met à tourbillonner dans la chambre, tout en raclant une vive *kolomeyka*. Alors Tékla, subitement calmée, s'assied devant la batteuse et rythme le battement de son beurre sur celui de la danse villageoise. Occupées si diversement, elles n'ont aperçu ni l'une ni l'autre, dans l'entrebâillement de la porte, un visage curieux dont on ne distingue dans l'ombre qu'une rangée de dents éblouissantes, surmontées d'une énorme moustache et de deux yeux de braise.

— *Serùt màna* (1), crie soudain une voix de stentor, et un grand gaillard, dont le front touche presque le plafond, pénètre brusquement dans la maisonnette.

Mauve s'est arrêtée, confuse.

— C'est comme cela, Koukonitza, que vous recevez votre amoureux! dit-il plaisamment, et, enlaçant la taille de la jeune fille, il la fait tournoyer avec lui tout autour de la cuisine, en dépit de ses rebuffades et de ses coups d'ongle.

Mais déjà Tékla est arrivée à la rescousse :

— Mauve, un amoureux, quelle insolence! Qui vous permet ces familiarités? Qu'est-ce que ces façons de corps de garde!

(1) « Je vous baise les mains, » en roumain.

— C'est bon, c'est bon, la vieille, à bas les pattes, dit bénévolement le géant, et vous, belle demoiselle, rentrez vos petites griffes, Spiridon n'est pas un méchant garçon! Il ne fallait pas le regarder avec ces yeux-là, à l'église ou chez le professeur, si vous ne vouliez pas le rendre amoureux! Mais tranquillisez-vous, je pars, je vais chanter à Jassy, et je venais prendre congé.

— Vous partez, dit sèchement Tékla, bon voyage!

— Oui, je pars, dame Tékla, et je ne reviendrai pas avant six mois d'ici; voilà pourquoi, ajouta-t-il presque timidement, avant de m'en aller, j'étais venu vous dire... que... si demoiselle Mauve voulait m'accepter pour mari... Oh!... ne vous fâchez pas!... j'étais son homme!... Je me disais : elle est pauvre... moi aussi, nous sommes musiciens tous les deux, quel joli couple nous ferions à courir le pays, elle jouant, moi chantant! En l'écoutant trimer avec son petit violon, souvent je pensais : Jamais toute seule elle n'arrivera à rien, tandis qu'à nous deux, on pourrait s'arranger; j'enverrais comme d'habitude quelque douceur à ma vieille, là-bas, au village... et dame Tékla ne serait pas de trop auprès de nous, mais... ça ne vous convient pas... n'en parlons plus.

Sa voix était légèrement altérée, une larme brillait sur sa grosse moustache. — Je ne suis pas un sentimental, moi; vous savez bien, j'ai besoin de gaîté, de soleil, de chansons, et je ne vais pas sûrement me laisser mourir de chagrin. Qui sait même si je ne redeviendrai pas bientôt amoureux? Il y a tant de jolies filles par le monde! Mais, si vous m'aviez accepté, demoiselle Mauve, je vous jure que j'aurais été un mari fidèle.

Il y avait dans sa voix une émotion si vraie que Tékla elle-même en était remuée.

— Merci de votre franchise, monsieur Spiridon, vous avez de drôles de manières, mais vous êtes un honnête garçon. Malheureusement, Mauve n'est pas libre de disposer d'elle-même, même pour épouser le plus grand magnat du pays.

— Ah! par exemple, c'est la première fois que j'entends cela! avait crié la jeune fille.

— C'est que l'occasion ne s'était pas présentée, mais à présent l'âge arrive... et les amoureux aussi...

— Et quand est-ce que je serai libre?

La vieille s'était remise à battre son beurre.

— Qui peut le dire? fit-elle, l'esprit replongé dans une de ces

prostrations qui lui étaient familières... dans deux ans... dans cinq ans... dans dix... Il faut attendre... attendre... j'attends bien, moi... depuis si longtemps!...

Mauve éclata de rire...

— Si c'est un mari, tu n'as pas fini d'attendre!... Quant à moi,... le jour où je voudrai me marier, je me passerai de permission!

— Oui, mais pas de papiers! pauvrette, et tu n'en as pas, mon cœur!

— Bah! pour dire « oui » devant le prêtre, il ne faut pas tant d'affaires, dit la jeune fille en riant.

Toutefois le chanteur était un peu interloqué de la tournure qu'avait prise l'entretien. Il y avait donc un mystère dans la vie de Mauve, elle n'était pas la simple fille de paysan qu'il supposait... Il se leva, subitement intimidé, prit son bonnet, et se dirigea vers la porte.

— Me pardonnez-vous, Koukonitza, d'avoir été la cause involontaire de cette conversation? — Puis, arrivé sur le seuil; — Allons, bonne chance, et rappelez-vous toujours, n'est-ce pas? que Spiridon est sans rancune et qu'à ses yeux, vous serez toujours la plus belle,... et puis, si vous aviez besoin de lui,... n'ayez crainte... il sera là!

Il souriait maintenant de ses dents éblouissantes comme si, ayant déjà pris son parti de sa déconvenue, il avait hâte de secouer une mélancolie incompatible avec son exubérante nature et de reprendre sa vie aventureuse d'artiste nomade. Tendrement il avait baisé la main mignonne de la jeune fille, et il s'éloignait maintenant sur la route blanche de neige.

Appuyée au chambranle de la porte, Mauve lui jeta un affectueux regard. Mais, comme elle rentrait dans la cabane, elle vit, à une fenêtre de la maison des Pik, deux yeux ardens qui la regardaient :

— Oh! l'Effendi, murmura-t-elle; et, toute troublée, elle referma la porte.

VII. — PETITE MUSICIENNE

Le lendemain de ce jour, Jan Korab, allongé sur une chaise longue du grand salon, faisait doucement la sieste après dîner, un journal à la main, lorsque les sons très doux d'un violon jouant une langoureuse chanson populaire lui arrivèrent par un vasistas.

— Qui donc joue là-bas? s'était-il écrié, feignant l'ignorance, en s'adressant à Lina qui égrenait nonchalamment son collier d'ambre, et il indiquait le pavillon.

— Oh! c'est une jeune fille de la campagne, une vraie petite sauvage, recueillie par mon père... Elle habite là, avec sa tante, elles sont pauvres... Faut-il aller vous la chercher?... j'y cours.

Et, vive comme la poudre, elle avait jeté un châle sur ses épaules, traversé le jardin, et pénétré dans le cottage habité par Tékla et sa nièce

— Viens vite chez nous, Mauve! tu vas jouer pour Effendi!

Mauve, stupéfaite, avait laissé tomber son archet, et, repoussant les lourds cheveux qui retombaient en mèches folles sur son front :

— Oh cela! jamais, dit-elle, très pâle, et d'un regard inquiet elle se penchait pour voir si Tékla avait entendu. Mais la vieille fille, toute à la salaison de ses fromages, n'avait pas bronché.

— Sotte! Il ne te mangera pas!... Et puis, si tu préfères, tu joueras dans la chambre de maman, on laissera la porte ouverte... Allons, viens!...

Et Mauve, marchant sur ses pointes, l'avait suivie, l'âme toute remuée.

Le petit archet tremblait bien fort quand la jeune fille, installée dans la chambre de Mme Pik, au milieu d'un entassement de robes jetées pêle-mêle, et de soucoupes poissées de confiture, lança ses premières notes.

Effendi! Elle se rappelait encore l'impression de pitié intense qui l'avait saisie, lorsque, six semaines auparavant, elle l'avait vu arriver blême, défait, le bras en écharpe, dans le traîneau de M. Pik; et puis, le soir, quand dissimulée derrière une lourde portière, elle avait pu l'entendre conter de sa voix chaude les récits héroïques de Plewna, quelle émotion extraordinaire elle avait ressentie! et quelle pitié surtout pour ce héros vaincu dont le mâle visage reflétait une si sombre mélancolie!... N'était-il pas Slave, Polonais, comme elle, et non point de cette race mélangée d'Allemands et de Moldaves qui pullulait en Bukovine? Un jour même, elle se l'avouait tout bas, exaspérée de son ignorance au sujet d'une guerre dont on parlait tant, n'avait-elle pas dérobé hardiment, elle, si timide, une grosse liasse de vieux journaux, dans le bureau de M. Pik? et, la nuit, en cachette de sa tante, elle les avait lus fiévreusement..

Elle songeait à ces choses, tandis que son archet glissait sur les cordes.

D'abord, un peu intimidée, elle avait joué posément quelque grave mélodie; mais, peu à peu, enhardie, elle s'était enfin laissée aller tout entière à son inspiration ingénue, faisant tour à tour chanter et pleurer son violon; et elle avait dit sa joie de vivre, ses étonnemens naïfs, la beauté du ciel étoilé et des vertes prairies où foisonnent la reine des prés et le bouton d'or. Elle avait murmuré les espoirs confus qui germaient tout au fond de son âme neuve, semblable à la fleur qui n'attend pour s'épanouir que le premier chaud rayon!

Une heure durant, elle avait joué ainsi. A la fin, elle s'était arrêtée, confuse de s'être laissé si fort emporter par sa fantaisie, et elle attendait, anxieuse,... un appel à la fois désiré et redouté.

Mais voici que brusquement Lina était entrée comme un coup de vent.

— C'est très bien, petite! Tu peux t'en aller, maintenant!... Reviens demain à la même heure!...

Le cœur un peu serré, elle était repartie. Toutefois elle était revenue les jours suivans, car elle sentait bien, hélas! que cette heure, pour elle, était désormais la plus belle de la journée.

— Ou vas-tu donc comme cela? lui avait demandé Tékla, méfiante.

Très vite elle avait bredouillé : « Jouer dans la chambre de Mme Pik. »

Et la vieille fille avait souri, enchantée dès qu'il s'agissait de plaire à ses augustes bienfaiteurs.

Mauve jouait aujourd'hui pour la dixième fois. Certes, Effendi ne la voyait pas, mais, en se penchant légèrement, c'est elle qui pouvait l'apercevoir. Il écoutait, attentif et rêveur, les yeux rivés au plafond, une cigarette aux lèvres, et elle constatait, sur sa physionomie mobile, une réelle impression de plaisir. Alors une bouffée d'orgueil lui était montée au cerveau, à la pensée de ce lien qui reliait ainsi son âme bien humble à celle de ce héros; et, dans une poussée enthousiaste, elle avait donné pleine carrière à son improvisation; et elle avait chanté l'ardent amour du pays, la patrie opprimée par l'étranger, les luttes, les désespoirs; et c'étaient des appels aux armes, des rugissemens sauvages, mêlés de fanfares guerrières qui éclataient finalement en un héroïque chant de victoire.

Cette fois un involontaire cri d'enthousiasme s'était échappé des lèvres de Jan, surpris et remué dans ses fibres les plus intimes. Comment, de l'âme primitive d'une simple enfant de la nature, pouvait-il jaillir tant de noble passion?

— Mais elle a un talent extraordinaire, cette petite!...

— Oui, dit Lina, indifférente, elle joue très bien pour la danse.

Jan eut un imperceptible plissement de lèvres.

— Vous m'avez dit qu'elle était pauvre, Lina, je voudrais tant la remercier,... mais comment faire? Croyez-vous que dix, quinze florins seront suffisans?... Et il tirait les billets de son portefeuille.

— Quinze florins!... vous êtes fou!... dix suffiront bien... c'est déjà énorme! je cours les lui porter, elle sera ravie!...

A peine avait-elle disparu dans la pièce voisine que le bruit d'un colloque violent, entremêlé de sanglots d'une part et de vives épithètes de l'autre, éclatait : Sotte! niaise!... Qu'est-ce qui te prend à faire ta princesse?...

Jan était accouru assez à temps pour voir fuir une mince jeune fille en robe sombre, qui dérobait sous ses deux mains son visage cramoisi :

— Tenez, Effendi, avait crié Lina, reprenez vos florins, elle me les a jetés à la face, la petite insolente! — Elle n'a pas joué pour de l'argent, prétend-elle! Où l'orgueil va-t-il se nicher! Dix florins! Que de choses elle aurait pu s'acheter avec!...

— Et moi donc! glapit le jeune Tymofté qui venait de ramasser deux billets sur le sol et plaisamment faisait mine de les empocher.

— Eh! garde-les! dit rudement Jan Korab.

Il avait le front cramoisi, l'âme remuée, et il éprouvait contre lui-même une extraordinaire irritation : comment avait-il cru réellement possible de reconnaître avec de la vile monnaie le plaisir intense que lui avait causé cette enfant!

— Je vais aller chez elle,... je lui ferai des excuses, dit-il à Lina.

Elle éclata de rire.

— Quelle idée! Et puis... vous seriez bien reçu par sa tante, qui la garde comme la prunelle de ses yeux! et qui n'aime pas les visites!

Il demeurait là, contrarié et indécis, quand soudain, avisant

une coupe de Bohême dans laquelle trempaient deux roses magnifiques, qu'il avait achetées le matin, il les saisit délicatement et, les tendant à Lina :

— Portez-les lui de ma part, voulez-vous?

Lina, bonne fille, y acquiesça volontiers. Elle était déjà dans la cour, quand l'arrivée intempestive de dames moldaves très parées qui venaient la chercher pour assister à une fête détourna le cours de ses pensées; rapidement elle piqua les roses à son corsage, courut prendre sa pelisse, et sauta en voiture.

VIII. — LE MARCHÉ

Avril s'éveillait lumineux et embaumé. Pâques était à la porte et Jan, complètement rétabli, se laissait aller voluptueusement à la joie de vivre. Après les souffrances des luttes hivernales, un souffle printanier passait sur son front, en chassait les nuages, et lui mettait au cœur une étrange soif de plaisir.

Jamais, d'après les mémoires du temps, on n'a dansé avec plus de rage à Varsovie qu'après le premier partage de la Pologne, comme si la bête humaine, jalouse de l'effort héroïque de l'âme, cherchait toujours à prendre sa revanche. Jan subissait ce brutal retour des choses. Justement l'arrivée inopinée de son camarade de camp, le comte Séverin, était survenue à point.

Czernowitz, capitale de la Bukovine, ancienne terre moldave, autrichienne depuis plus d'un siècle, appartient bien plus à l'Orient qu'à l'Occident par le mélange de sa population, la variété de ses types, la fantaisie de ses costumes si riches de couleurs. Aussi ses grands marchés de juillet et de novembre ont-ils une juste renommée. Ceux qui précèdent Pâques ne sont pas moins curieux.

En ce moment, ils l'étaient d'autant plus que la proximité du théâtre de la guerre apportait forcément à la ville un contingent inusité. Chaque jour amenait, en effet, des fuyards polonais, engagés comme Jan et son ami dans le camp bulgare, et qui ne se souciaient point d'être envoyés en Sibérie. Ou bien c'étaient encore des individus de toute classe et de toute nation, Juifs, Arméniens ou Allemands, fournisseurs de blé avarié, ou de souliers aux semelles de carton, parasites qui s'attachent aux flancs des armées pour les envelopper de leurs tentacules meur-

triers et leur soutirer de l'or et du sang. Tous ces êtres désœuvrés, avides, les uns de lucre, les autres de distraction, peuplaient les cafés, les confiseries à la mode ou autres, les endroits où l'on danse, les tripots où l'on joue, les parlotes politiques où fiévreusement on agite les événemens du jour.

Onze heures sonnaient à la tour carrée de l'hôtel de ville, les rayons obliques du soleil éclairaient gaîment la place du marché, et la neige fondue qui dégoulinait bruyamment des toits éclaboussait sans façon les paysans debout près de leurs tréteaux, sur lesquels s'entassaient les barattes de beurre et de fromage, les beaux œufs de Pâques coloriés et les gâteaux dorés, les montagnes de prunes et de poires séchées, les récipiens de confiture grossière.

Toutes les rues d'alentour étaient sillonnées de piétons ou de véhicules bondés de gens divers, venant des vallées d'alentour : ici, on voyait les épouses roses et blondes des agriculteurs allemands; là, c'étaient les femmes, à face blême, des mineurs tchèques. Sur le seuil de leurs boutiques, la multitude des commerçantes juives interpellait les passantes, se disputait la clientèle.

— Achetez-moi, madame, je vends tout pour rien! Voyez ces brocarts, ces passementeries d'or!...

Lina et Nastunia, jolies sous leurs toquets de fourrure, flânaient, à droite, à gauche, palpant les étoffes, bouleversant les cartons.

— Arrêtez-vous, mes belles demoiselles!

— Entrez chez moi, mes jolies Koukonitzas! C'est un jour béni du ciel, celui où l'on vous voit! Voilà un velours turquoise qui se mariera merveilleusement avec votre teint de rose!... Et ce ruban bouton d'or,... essayez-le donc dans les tresses de vos beaux cheveux!...

Amusées, les jeunes filles bousculaient les cartons, faisaient déployer les pièces d'étoffes, essayaient l'effet d'un piquet ou d'une guirlande de roses, débattaient les prix et, tout aussi souples que les marchandes, rendaient compliment pour compliment, mais résistaient pied à pied, afin d'être écorchées le moins possible.

— Ma chère petite juivesse, je ne te donnerai pas un kreutzer de plus!

— Oh! une demoiselle si belle et si riche, marchander comme cela!... Allons, c'est bien pour vos beaux yeux que je vous le laisse!...

Tout près d'une échoppe où se balançaient des chapelets et des scapulaires, un colporteur d'icônes avait étalé par terre sa marchandise sur une toile cirée, afin d'éviter le plus possible le contact de la neige fondue, et, les mains dans les poches, grelottant sous sa chemise de chanvre, il sautait tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre :

— A qui le saint Joseph?... Trente kreutzers, le vénérable saint Stéphane!... criait-il aux paysans réunis.

Et, du bout de sa botte éculée, il indiquait irrévérencieusement chaque image.

Une calèche traversa la foule.

— Ah! voilà les dames de Rudowitz, dit une marchande. Orgueilleuses,... avares,... rien à faire!

Toutefois elle se précipitait.

— Puissantes dames... Rayonnantes demoiselles... Voyez mes coraux, mes colliers d'ambre!

Mais, d'un geste majestueux, Mme Julie la renvoya. Souriantes, les trois jeunes filles parcouraient la foule, de leurs yeux fureteurs, afin d'y découvrir quelque connaissance.

Tout à coup Sophie eut un soubresaut et, pinçant le bras de Rose, elle chuchota :

— Oh! le Turc d'Hélène qui est avec papa!...

En face de l'hôtel du *Kronprinz*, M. Pik, entouré d'un groupe très animé de gens d'affaires, venait précisément de présenter Jan Korab à M. de Rudowitz. Celui-ci, apercevant sa famille, avait aussitôt traversé la place pour venir à elle, tandis que les autres se débandaient.

— M. Pik vient de me faire faire la connaissance d'un charmant garçon, dit-il; c'est le neveu d'Anastase Zenowitz le député, et le fils d'un insurgé de 63. Il s'est conduit en héros à Plewna. Je l'ai invité à notre « Bénit dansant, » ma chère Julie, mais du reste je vous le présenterai tout à l'heure, car nous avons rendez-vous à la grande confiserie.

La voiture était repartie lorsque Tékla, accompagnée de Mauve, gracieusement drapée dans un ample châle, arriva sur le marché.

— Je cours faire les emplettes de la cousine Pik, dit-elle à sa nièce, sauras-tu trouver dans cette foule ton oncle le ménétrier? Il doit être à la même place qu'en novembre dernier, je vous rejoindrai tout à l'heure.

Mauve s'élança gaîment entre les étaux débordans de légumes.

Elle aussi, subissait inconsciemment l'influence printanière, un hymne de jeunesse chantait dans sa poitrine, et elle aspirait à pleins poumons les bouffées qui montaient de la vallée.

Comme elle traversait une allée, elle aperçut Jan Korab et le comte Séverin, coiffés de légers feutres, vêtus de pardessus clairs, une fleur à la boutonnière, qui flânaient parmi les groupes de jolies paysannes, interpellant ici une blonde Houtzoule aux cheveux d'or, ou bien échangeant de galans propos avec de gracieuses Moldaves aux longs cils qui leur souriaient, provocantes, emmitouflées dans leur bachlick.

Depuis le pénible incident de l'autre jour, Mauve avait soigneusement évité de rencontrer Effendi; lui, de son côté, n'y pensait plus sans doute.

A la vue inopinée de Mauve, les deux jeunes gens s'étaient rangés :

— Oh ! la tête ravissante ! dit le comte. La gracieuse silhouette ! On dirait une Tanagra.

Et, d'un œil hardi, il détaillait avec une admiration infinie chacun des traits du gracieux visage : l'ovale si pur, le teint nacré, le petit nez droit et fier, la bouche semblable à une framboise mûre, et, sous l'épaisse onde de cheveux noirs, les prunelles sombres surmontées de fins sourcils.

— Oh ! vos yeux, Koukonitza, lui murmura Jan à l'oreille, la prenant pour une Moldave, j'en rêverai cette nuit !

Elle devint cramoisie, ramena les plis serrés de son châle autour de son visage.

— Ne me permettrez-vous pas de vous offrir un doultchatcé ? demanda le comte Séverin, amusé de son trouble. — Toutefois il sera moins doux que le miel de vos lèvres !...

Et il fit le geste de lui saisir la taille. Cependant Effendi avait reconnu la jeune fille, et, repoussant vivement son ami :

— Pas de brutalité ! lui dit-il, le sourcil froncé.

Mais déjà Mauve affolée s'était mise à fuir. Rapidement elle se lança parmi le dédale des échoppes et des chariots dételés, et, après cinq minutes de course, vint tomber éperdue sur la poitrine d'un grand paysan à la face joviale, encadrée de longs cheveux de chanvre.

— Enfin ! Oncle Danyl !... Ah, que j'ai eu peur !

— Peur de quoi ?

Mais elle était tout à coup redevenue muette, et elle demeurait là, les joues enflammées.

A la fin, elle dit, gênée : ... Peur de rien... de la foule !

— Tu mens, petite Mauviette, dis la vérité à l'oncle Danyl!

— Eh bien !... Ce sont des jeunes gens qui m'ont poursuivie.

Le vieux sourit :

— Eh ! ils n'ont pas mauvais goût, les mâtins ! Ce sont des paysans ?...

Elle hésita un peu.

— Non... des messieurs ?

Cette fois l'œil du vieux s'éclaira.

— Tu les connais ?

Elle détourna la tête.

— De vue seulement ! — ils demeurent chez les Pik ; — et très vite elle ajouta : — Ils ne m'ont pas reconnue !...

— Oh ! ces Pik ! — gronda le vieillard. — Peut-il sortir rien qui vaille de chez eux ? Ah ! je les connais d'ancienne date ! Lui, un fin renard,... dangereux même,... à qui tous les moyens sont bons... Elle, la fille d'un demi-frère à nous qui avait épousé une Moldave, belle grasse et indolente : Déotima est tout son portrait, et c'est sa beauté qui a fait sa fortune !... Je ne comprends pas ma sœur, continuait le paysan, elle si prudente, comment s'est-elle laissé tourner la tête par ce rusé bonhomme ? Mais il l'a prise par la vanité, il l'a appelée *Kouzinetchka* (petite cousine) et l'a ensorcelée avec sa langue dorée ; maintenant les parens de la campagne ne comptent plus !

Mauve lui avait pris doucement la main :

— Ce n'est pas vrai ! oncle chéri. Et puis, je t'assure qu'il est très bon pour nous, M. Pik ; les dames aussi ; et il me fait donner des leçons de violon pour que je devienne une artiste.

— Encore une de ses machinations, dit le ménétrier en serrant le poing. Comme si tu ne l'étais pas avant ça, artiste ! Tant que tu restais en ville pour apprendre à écrire et à compter, c'était bien, je me disais : « Cela est dû à l'enfant, qu'elle sache lire la sainte Écriture et l'histoire de notre pays !... » Mais rester ici pour devenir artiste !... Et à quoi ça te servira-t-il ? Veux-tu ressembler à ces histrions qui courent les villes en raclant leur instrument ?

Elle fronça le sourcil, mécontente, son âme était blessée.

— Tu sais bien que nous sommes pauvres, dit-elle ; je ne puis

cependant pas cultiver la terre ! Alors, ma musique au moins me donnera du pain, je tâcherai d'avoir des leçons, et je jouerai dans les églises !

Le vieux demeurait pensif :

— Et dire, Mauviette, que c'est moi qui le premier t'ai mis un violon entre les mains ! Ah ! si j'avais su !... Tu te souviens comme tu m'accompagnais, quand j'allais, aux jours de fête, jouer dans les granges !... Tu t'asseyais sur un tonneau, à côté de moi, et tu raclais crânement en mesure ton petit instrument, c'était fameux !... Quelquefois... tu finissais par t'endormir... Alors, je te rapportais la nuit, sur mon épaule, à travers la forêt, sous le ciel plein d'étoiles... Ah ! c'était le bon temps !...

Elle répéta : — Oui, le bon temps !

— Et, cette fois, à la noce de Pétro et de Mariska, tu avais bien huit ans. Voici que je me blesse au souper avec un couteau ! Alors, toi, tu prends mon violon et tu leur joues sans cesser durant trois heures...

— A cette époque, oncle, c'était l'oreille et la fantaisie qui me guidaient. A présent, je n'ose plus improviser qu'en cachette. Mon maître me le défend. « Ce sont des sornettes ! » dit-il, avec cela je n'arriverai à rien !

Le ménétrier sourit de pitié.

— L'imbécile ! Écoute, je suis un ignorant, mon père n'était qu'un simple maître d'école de village et ma mère est encore, à l'heure qu'il est, une humble rebouteuse, mais mon avis est qu'entre toi et lui le plus artiste n'est pas celui qu'il pense ! Voyons... et les rossignols... est-ce qu'ils connaissent une note de musique ? La vraie mélodie... mais elle est autour de nous ! Dans le murmure des roseaux, dans le vent qui souffle à travers les saules, ou la tempête sous les grands arbres ! Je l'entends bien, moi qui n'ai rien appris ! Et le ruisseau qui clapote entre les cailloux, ah ! les belles chansons qu'il me chante ! Parfois, pendant les chaudes journées du printemps, je m'assieds au soleil sous notre grand pommier et j'écoute le concert du bon Dieu. Tout en haut, c'est un merle qui s'égosille, autour des ruches les abeilles lui bourdonnent un accompagnement, puis le vent apporte le son d'une cloche... Les gens des villes n'entendent pas toutes ces voix ! Prends garde, petite Mauve, en restant avec eux, de ne plus les entendre !

L'expression de son visage était si amère que Mauve, pelo-

tonnée dans le foin du chariot, sentit son cœur se serrer. Elle releva vers Danyl ses yeux humides.

— Tu sais bien que je vous aime trop pour rien oublier, dit-elle, d'un ton de reproche.

Il y avait dans sa voix un élan si sincère que le vieillard en fut remué, et d'un seul coup il sentit toute sa tendresse étouffée, refoulée au fond de son cœur, — alors que, depuis un an, il se croyait négligé et abandonné, — lui revenir, avec usure, pour l'enfant de sa prédilection, l'enfant chérie, amenée si mystérieusement, un soir d'automne, par Tékla, éloignée depuis longtemps du village. Et il se souvenait de leur étonnement, à sa mère et à lui, quand, déballant le gros paquet que portait sa sœur, ils avaient vu apparaître une mignonne créature endormie, vêtue de soie rose et de dentelles. Mais, le lendemain matin, à son réveil, quels sanglots, quel désespoir en ne retrouvant pas sans doute l'entourage accoutumé! et le cœur du ménétrier s'était déchiré, à la vue de ce petit être arraché brutalement du nid, et qui pleurait son premier chagrin! Alors, il était allé chercher son violon, et, tandis qu'il jouait, les larmes de l'enfant s'étaient séchées comme par magie, et deux petits bras s'étaient jetés autour de son cou! Depuis lors, ils avaient été camarades Ensuite, Tékla, après un grave entretien, avait dit : « Pour tout le monde elle sera l'enfant de notre cousin Lada, établi à Paris, jusqu'au jour où son père pourra venir la réclamer... Quant à sa mère, elle est morte pour nous! »

— Oncle Danyl, dit tout à coup Mauve, en entourant d'un bras caressant le cou du ménétrier, — est-ce vrai que, quand on n'a pas de papiers, on ne peut pas se marier?...

— Bien sûr que non, pauvre innocente! A moins... et il se mit à rire... à moins qu'on ne fasse comme la petite chanoinesse de Bude et Pierre Floreski!... On en a assez parlé dans le pays, il y aura tantôt cinquante ans!... et, à cette époque, quand les parens étaient récalcitrans à un mariage, les amoureux les menaçaient de faire « comme la chanoinesse!... »

— Raconte, dit Mauve, très intriguée.

— Oh! ce fut bien simple, on mariait justement à la métropole une demoiselle et un seigneur de la cour; voilà qu'au moment où l'évêque prononçait les paroles de bénédiction, la petite demoiselle et Pierre Floreski...

Mais brusquement le ménétrier s'arrêta, car il venait d'aper-

cevoir Tékla, chargée de provisions, qui arrivait dans l'allée...

— Je suis fou, ma parole, de te conter des sottises pareilles!...

La vieille fille avait embrassé raidement son frère, et, quand elle eut demandé des nouvelles des bêtes et des gens :

— Voilà midi qui sonne, viens-t'en avec nous, au logis, manger le *barch* (soupe aigre de crème et de betteraves).

— Ah! non, par exemple, je ne vais pas chez vos Pik!

— M. Pik, bêta, mais c'est un grand monsieur! un notable de la ville! Il va dans la noblesse!... il sera baron un jour!... et, malgré ça, il nous traite comme les siens!... Mais n'aie pas peur, nous avons notre maisonnette à nous!

En passant devant le confiseur à la mode, ils aperçurent quantité d'équipages arrêtés, et dans l'un d'eux la famille de Rudowitz, entourée d'une cour de jeunes gens et d'hommes mûrs, parmi lesquels Jan Korab et M. Pik, qui s'empressaient pour offrir des glaces et des sorbets.

Malgré tous les efforts de Mauve afin de passer inaperçue, les yeux de lynx de Mme Julie l'avaient découverte :

— Te voilà, petite! je compte sur toi le dimanche de Pâques!

— Votre Honneur sera obéie, dit obséquieusement M. Pik, tandis que les dames lorgnaient impertinemment, de leur face-à-main, la jeune fille balbutiante.

MARGUERITE PORADOWSKA.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LE SAHARA, LE SOUDAN CENTRAL

ET LES

CHEMINS DE FER TRANSSAHARIENS

D'APRÈS LES EXPLORATIONS RÉCENTES

II[1]

L'AÏR ET LA RÉGION DU TCHAD

Quoique le Sahara, comme en témoignent toutes les explorations anciennes et récentes, ne ressemble en rien à l'image conventionnelle que l'on s'en fait, quoiqu'il ait des possibilités de développement, pastoral et même agricole, dans certaines parties du moins, il vaut surtout comme route vers les contrées tropicales de l'Afrique intérieure, comme voie de communication rapide, sûre et salubre, quand on l'aura pourvu d'un chemin de fer, entre les grandes capitales des nations colonisatrices de l'Europe, Paris, Londres, Bruxelles, Berlin et les vastes possessions de ces nations au cœur du continent africain.

Avant de décrire les nouvelles provinces acquises par la France l'Angleterre et l'Allemagne au centre de l'Afrique, il nous reste à achever, par quelques traits, la physionomie, que nous avons à peine esquissée, de l'Aïr, cette partie du Sahara méridional

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1902.

où se trouvent des centres permanens de population, habitant des villages ou des villes et se livrant, non seulement à l'élevage du bétail, mais à des cultures assez diversifiées.

I

L'Aïr, qui s'étend entre le 19e degré et demi de latitude nord et le 16e et demi environ, embrassant ainsi en longueur près de trois degrés, se compose d'une série de vallées s'embranchant sur une haute colonne montagneuse, dont les sommets, d'après Barth, atteignent à 6000 pieds ou près de 2000 mètres. L'Aïr appartient-il au Soudan, qui lancerait ainsi une pointe avancée dans le désert? Fait-il, au contraire, nettement partie du Sahara? M. Foureau ne se lasse pas d'établir que c'est une contrée saharienne, et il serait oiseux d'y contredire. Ce qu'il suffit de retenir, c'est qu'elle diffère sensiblement des contrées situées entre Ouargla et le 19e degré et demi de latitude, et que, ni sous le rapport de la faune ou de la flore, ni sous celui des groupemens humains et des cultures, elle ne peut être, de fort loin, assimilée à un désert.

Barth, qui le parcourut en 1850 et 1851, a fait de l'Aïr une description, sinon enchanteresse, du moins très favorable : belles vallées vertes (*schöne grüne Thäler*); végétation luxuriante (*üppige Vegetation*), arbres gigantesques (*Talhas von ungeheuer Grösse*, et, plus loin, *riesige Talhas*); vallées riches en arbres, riches en pâturages; vallées très boisées; grands troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres (*grosse Heerden von Rinden, Schaffen und Ziegen*), abondance de chameaux, de gazelles, de singes, même de lions (*zahlreiche Löwen*); puits fréquens; nombreuses pluies aussi, dont l'une transforme une vallée en un cours d'eau large de 1000 mètres; villages peu espacés; ville importante, Agadez, ayant eu une population très considérable et en retenant une très notable encore; cultures diversifiées; habitans assez raffinés d'esprit et de manières: voilà le tableau que traçait de cette contrée le célèbre voyageur allemand; et ce n'est pas seulement dans ses récits, c'est aussi dans les cartes très détaillées qui les accompagnent que se trouvent souvent répétées les conditions que nous venons de reproduire.

Les observations de M. Foureau contredisent-elles celles de Barth? On l'a prétendu; mais il faut une lecture bien superfi-

cielle de son Journal pour le croire. La mission saharienne a fait, malgré elle, dans l'Aïr un séjour des plus prolongés. Elle y est demeurée près de huit mois, du 24 février 1899 au 17 octobre, dans une sorte de captivité, retenue non par des menaces, mais par des procédés dilatoires qui ont suivi deux attaques infructueuses à main armée. C'est là, et là seulement, qu'elle a couru de grands périls, du chef de la perfidie des hommes, non de l'inhospitabilité de la nature. « Les Touareg (maîtres du pays) ont établi une sorte de blocus autour de nous, prenant leurs précautions pour qu'aucun ravitaillement ne puisse nous arriver... La tactique employée par les Touareg, depuis l'agression du 12 mars, à notre égard, est évidemment très judicieuse : faire le vide absolu autour de nous, éloigner les troupeaux, éloigner les denrées alimentaires, disparaître enfin eux-mêmes; ils comptent bien ainsi que nous finirons par périr tous de famine (1). » On promet sans cesse à la mission des chameaux dont elle a besoin pour continuer sa route, on lui promet des vivres; jamais on ne lui fournit les premiers et on ne lui apporte des seconds qu'au jour le jour, en quantité insuffisante, en les lui faisant payer un prix exorbitant. Les guides qu'on lui fournissait cherchaient à l'égarer dans de mauvais pays. Ainsi retenue pendant huit mois dans une contrée qu'elle eût pu, si elle avait eu des transports et des approvisionnemens, traverser en quinze jours, forcée parfois de revenir sur ses pas, la mission a connu là des heures d'angoisse.

Près de la moitié du livre de M. Foureau (de la page 160 à la page 467) est consacrée à cette contrée de l'Aïr, qui ne représente pas le dixième du parcours de la mission. Laissons de côté le récit des incidens quotidiens et tenons-nous-en à la description générale du pays et des habitans; elle ne diffère aucunement de celle qu'en a faite Barth, et elle fait ressortir un pays qui contient d'incontestables ressources.

La mission arrive le 24 février 1899, à Iferouane, premier village de l'Aïr qu'elle rencontre. Dès l'avant-veille, l'aspect des lieux est réjouissant : le 22 février, la mission entre « dans une très large vallée, celle de la rivière Agalindjé, que nous descendons quelque temps. Le spectacle est fort beau et très caractéristique... La rivière ne tarde pas à fuir vers l'Ouest, et la route

(1) *Mission saharienne*, p. 282 et 291.

nous fait remonter un de ses affluens de gauche, où la végétation est fort belle et composée de gommiers, de graminées vertes et d'autres essences. On dirait presque d'une prairie émaillée d'arbres. » Notez que l'on est ici à peine au-dessous du 20e degré de latitude et à plus de 5 degrés au nord de la lisière septentrionale du Soudan. Le 23 février, « la mission arrive dans la grande et belle vallée de l'ouad Tidek... Le lit du Tidek contient de beaux arbres, gommiers et adjar... Sur ces arbres se trouvent en grand nombre des nids d'oiseaux. » On note « des traces nombreuses et fraîches d'ânes, de chameaux, de troupeaux de moutons et de chèvres. » Le 24 février, on est à Iferouane : « Au milieu de la verdure qui recouvre la rivière même, à notre gauche et la dominant, s'élèvent les troncs grêles et élancés de quelques dattiers; des cases se cachent dans toute cette végétation, on entend le grincement des poulies des puits; en somme, on sent la vie alors que, depuis des mois, tout était morne et inhabité sur notre route (1). »

En ce qui concerne toute cette contrée de l'Aïr, qui s'étend sur une longueur d'environ 2 degrés et demi de latitude, la description des lieux, dans le Journal de M. Foureau, n'est nullement inférieure à celle de Barth. Partout il note de « très beaux gommiers,... d'énormes gommiers qui donnent une ombre bienfaisante, » des « touffes énormes d'abisga, » autre espèce arborescente; « tous les ravins contiennent une belle végétation de gommiers, de Tamat, de Teboraq, de Tadent, de Djédari, de Korna, » mêlés à des Abisga et des Korunka, toutes variétés diverses des essences d'arbres du Sahara méridional; « nous atteignons une sorte de confluent de plusieurs rivières, qui ont coulé récemment et qui sont très riches en arbres et très agréables à parcourir à cause de la délicieuse odeur que dégagent les fleurs de diverses variétés de gommiers. Ces gommiers portent des colonies de nids d'oiseaux... La liane Arenkad en recouvre d'autres et pousse avec une grande puissance. Des traces nombreuses de singes se voient nettement sur le sable des rivières. » Et plus loin : « La végétation arborescente est superbe et représentée par des grands gommiers, des Abisga, des Téboraq et des Tadent. » L'espace nous manque pour reproduire tous les passages admiratifs sur cette haute végétation du Sahara méri-

(1) *Mission saharienne*, p. 154, 155, 159.

dional; il en est cependant de très caractéristiques : « La végétation est fort belle dans cette rivière et composée des arbres déjà indiqués, au milieu desquels les gommiers répandent la suave odeur de leurs multiples fleurs. De nombreux petits affluens plats serpentent sur le plateau large et se divisent en innombrables filets qui s'égarent dans des bosquets rians où abondent les pintades et les gazelles. » C'est un « océan de verdure formé par les arbres de la vallée. »

Voulez-vous savoir ce que sont ces gommiers? « Les grands gommiers sont ici très beaux; beaucoup d'entre eux arrivent à 60 centimètres de diamètre et même dépassent cette taille. » Un diamètre de 60 centimètres équivaut à bien près de deux mètres de circonférence; voilà les arbres que l'on rencontre dans l'Aïr entre Iferouane et Aoudéras, entre le 19e et le 18e degré, à 500 ou 600 kilomètres au nord du Tchad; voilà un trait qui doit changer la conception que l'on se fait du Sahara.

Et c'est en ces endroits que l'on trouve dans le Journal de M. Foureau des notes du même genre : « La ramure des grands gommiers de la rivière..., on reste saisi par la vue merveilleuse qui s'étend sur toute la haute vallée d'Aourarène, représentant une belle masse de verdure dominée par la silhouette sombre du mont Bila. » Et fréquemment reviennent ces notes : » La haute taille des gommiers de la région..., on procède à des abatis dans la forêt de gommiers..., le lit de l'ouad large et très boisé..., tous les mamelons aux collines élevées, situées à notre droite sont couverts de végétation *jusqu'à leur sommet;* » c'est dans le texte même de M. Foureau que ces mots sont soulignés. « Nous continuons à remonter le lit de la même rivière, qui n'est bientôt plus, entre les montagnes, qu'un ravin plat et élevé, dont le sol est recouvert, sur plus de la moitié de sa surface, d'une petite herbe naissante aussi agréable à l'œil que douce aux pieds. Cette circonstance, jointe au boisement des collines environnantes, produit le plus singulier effet en ce lieu où l'on se croirait plutôt sur de hautes cimes d'Auvergne, si ce n'était l'aspect particulier des arbres qui ne rappellent en rien la France. » C'est à la partie septentrionale de l'Aïr que s'applique cette description. Ce bois de gommier a, d'ailleurs, du mérite. Le Journal parle plus loin de bracelets faits « en cœur de gommier qui prend une belle teinte de vieux palissandre. »

Dans la partie méridionale de l'Aïr, d'autres espèces arbores-

centes apparaissent : « Les grands gommiers sont plus fréquens maintenant dans la brousse et, un peu plus tard, commencent à apparaître de loin en loin des Dania, de 8 à 10 mètres de haut, à frondaison globuleuse ressemblant à des châtaigniers et dont les feuilles sont analogues à celles du caroubier, disposées de même façon et présentant le même aspect... De chacun des petits sommets, nous jouissons d'un horizon relativement étendu sur les halliers qui nous entourent de toutes parts, et au milieu desquels se produisent des échappées de vue tout à fait charmantes; les arbres sont plus variés que par le passé et, dans la dépression, de beaux Téboraq sont revêtus de feuilles. Tous les petits thalwegs sont recouverts de Mrokba et autres graminées vertes. Le gibier est partout extrêmement abondant et de nouveaux oiseaux à plumage vert brillant viennent frapper nos regards, on voit aussi des perdrix, des cailles, etc. La végétation arborescente et celle plus petite du sous-bois sont partout très florissantes et de nombreuses espèces nouvelles se présentent... Nous campons sous un gros Dania, dont la large envergure nous fournit une ombre bienfaisante (1). » Et une gravure du texte représente toute une quantité de bêtes et de gens accroupis sous cet arbre aux rameaux étendus. Ces derniers passages s'appliquent au paysage situé un peu au sud d'Agadez. On ne peut, certes, refuser à M. Foureau, si vives qu'aient été les angoisses que lui causait la perfidie des Touareg, l'art de peindre les contrées, pleines de vie végétale et animale, qu'il traverse dans l'Aïr. Et tout ce pays est classé comme faisant partie du Sahara, et M. Foureau lui-même lui attribue une nature saharienne. Le Sahara comprend donc sur de vastes étendues des régions où s'épanouit la vie sous toutes ses formes, où les possibilités de vie surtout abondent. Il ne s'agit pas ici d'une ligne d'oasis comme dans le nord ou le centre du Sahara; ce n'est pas sur des terrains irrigués que poussent ces arbres et ces plantes; on a vu qu'ils grimpent jusqu'au sommet des collines.

C'est, cependant, en « une année relativement sèche, » que la mission saharienne a traversé toute cette zone, et une végétation variée, parfois dense et drue, s'y rencontre. Si sèche que soit l'année, il pleut, peu ou prou, très fréquemment dans

(1) *Mission saharienne*, p. 265, 297, 307, 312, 317, 324, 328, 332, 333, 334, 335, 353, 480, 481, 482.

l'Aïr. C'est à partir du milieu de juillet que les chutes d'eau se produisent normalement (1). Barth note de très forts orages tropicaux dans la seconde moitié d'août; c'est le 31 août que, tout près de Séloufiet dans le nord de l'Aïr, presque exactement au 19e degré de latitude, il subit une pluie qui changea une vallée sèche en un cours d'eau de plus d'un kilomètre de largeur (2). Pour n'avoir pas assisté à cette sorte de déluge saharien, la mission Foureau-Lamy n'en a pas moins reçu dans l'Aïr des pluies fréquentes; « 20 mai, aujourd'hui grand orage avec un peu de pluie; » 7 juin, pluie et averses; 14 juin, gouttes de pluie; de même le 15; le 20, également; le 27 aussi; 17 juillet : « forte averse, mêlée de flocons de neige fondue;... la montagne a reçu beaucoup plus d'eau que nous; » le 25 juillet: « forte averse qui dure une heure et trempe tout le monde jusqu'aux os; » le 2 août, gouttes de pluie; le 3 : « dans la soirée et jusqu'à la nuit, orage épouvantable, nous sommes trempés de tous les côtés; la plaine ressemble à un vaste lac couvert d'îlots, qui sont représentés par les inégalités et les exhaussemens de terrain; » le 4 août : « le soir, orage lointain, quelques gouttes de pluie; » le 5 : « Le soir, orage, vent et pluie, nous sommes à nouveau mouillés; » le 10, gouttes de pluie; de même le 15 et aussi le 16, dans la journée, avec, en plus, une forte averse le soir; le 18 août : « A huit heures, nous nous trouvons au milieu de vastes ghedirs (mares); une pluie diluvienne a dû tomber sur le sol il y a quelques heures à peine; tous les sentiers du medjebed sont remplis d'eau; il semble que nous avancions dans un lac parsemé d'îlots. » Cela se passe aux portes d'Agadez. Le 19 août : « A 10 heures, ce matin, l'ouad Tiloua coulait presque à pleins bords, ayant sans doute reçu plus haut la pluie diluvienne d'hier soir. A quatre heures, grand orage, suivi d'une violente averse d'un quart d'heure. » Le 20 août, « gouttes de pluie; les indigènes disent que les orages et les averses dureront encore une vingtaine de jours, et que les chaleurs leur succéderont. » Le 23 août, gouttes de pluie; le 24 août : « l'orage passant dans notre sud-est, point où le ciel est livide, nous en sommes quittes pour une série d'averses; » le 25 août, « petites averses de courte durée; » le 15 septembre, faibles averses après midi;

(1) *Mission saharienne*, p. 277.

(2) Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. Ier, p. 356 et la carte 5 annexée au même volume.

12 septembre, gouttes de pluie; 16 septembre, également (1).

L'Aïr, même dans une année particulièrement sèche, comme le reconnaît M. Foureau, reçoit donc des pluies fréquentes, parfois très abondantes. De là cette végétation, soit herbacée, soit arborescente, qui, au témoignage de cet explorateur, devient en maint endroit tout à fait luxuriante. Aussi les chèvres, les moutons, les bœufs, les ânes abondent dans le pays. Quoique les Touareg, maîtres de la contrée, cherchassent à lui mesurer les vivres, la mission trouvait à acheter journellement à Agadez plusieurs dizaines de moutons et de chèvres et jusqu'à une centaine en un seul jour. « La viande des moutons de ce pays est excellente (2). » On se plaint quand on ne trouve à acheter un jour que 8 moutons ou chèvres. Y a-t-il beaucoup de bourgades françaises où des achats de ce genre eussent pu se faire avec cette continuité pendant des mois?

L'Aïr est surtout un pays de pâturages ininterrompus; la population, toutefois, s'y livre aussi à des cultures, très diversifiées même, avec recours, en général, à l'irrigation; dans des jardins, outre des dattiers, on produit du miel, des légumes divers, tomates, oignons, haricots, pastèques, courges, henné, du tabac et du coton, quoique ce ne soit que plus au sud que cette dernière et si intéressante culture prenne du développement (3). Ces cultures sont assez soignées, et l'on prend un soin tout particulier des bœufs, que l'on abrite du soleil alors qu'ils font la manœuvre des puits.

Les villages ont une certaine importance et sont parfois très voisins les uns des autres. M. Foureau évalue à 700 âmes la population d'Iferouane, à 1 millier celle d'Aguellal, à autant celle d'Aoudéras; mais bien d'autres villages sont indiqués par l'auteur : Séloufiet, Tintaghodé, nombre d'autres, outre qu'il ne les pas tous visités. Il se trouve aussi beaucoup de villages ruinés, particulièrement à cause de l'insécurité. Quant à Agadez, quoique déchue d'une ancienne grandeur réelle, c'est une véritable ville; elle compterait comme telle en Algérie ou en Tunisie, elle occuperait, par exemple, dans cette dernière contrée, le cinquième rang. Barth, qui en a fait une description détaillée,

(1) *Mission saharienne*, p. 277, 281, 302, 308, 312, 313, 318, 327, 361, 370, 385, 386, 387, 405, 408, 410, 413, 421, etc.

(2) *Mission saharienne*, p. 437.

(3) *Mission saharienne*, p. 339, 346, 420.

lui reconnaît 3 milles anglais et demi de tour, soit 5 kilomètres et demi, et pense qu'elle a pu contenir, aux jours de sa splendeur, 50000 âmes, sinon davantage. Sa mosquée, avec sa tour pyramidale, est un monument caractéristique. D'après le célèbre voyageur allemand, Agadez devait avoir encore 7000 âmes environ, quand il la visita en 1850 (1). M. Foureau, qui rapporte que la chronique attribue 70000 âmes à Agadez lors de son apogée, ne lui reconnaît plus que 5000 âmes environ à l'heure présente. Barth a recherché les causes du déclin de cette grande ville de l'Aïr et il les a trouvées dans l'effondrement du royaume Songhay, qui s'étendait sur tout le sud du Sahara et sur la lisière du Soudan, et dans la destruction de la ville par les Touareg à la fin du XVIIIe siècle. Depuis lors, la domination des Touareg n'a fait que s'accentuer, en même temps que le dépeuplement, la dévastation et le recul des cultures.

M. Foureau constate la lamentable situation gouvernementale de l'Aïr; il ne s'y trouve aucune autorité; l'anarchie y est complète : « Hadj Mohamed nous a montré (à Tintaghodé, dans le nord de l'Aïr), perchées dans la montagne, des espèces de grottes où lui-même, son beau-père, et tous les habitans ont l'habitude de cacher leurs réserves de provisions, précisément pour le cas d'arrivée d'une troupe de pillards. C'est l'habitude dans le pays : dès la première alerte, on se sauve et, comme les provisions sont enfermées d'avance dans ces greniers de la montagne, on abandonne purement et simplement les cases. C'est là l'existence de ces malheureux ksouriens de l'Aïr, vie de transes perpétuelles et de continuelles envolées. » Et plus loin, au sujet d'un autre village, Saghen : « Tous les habitans ont pris la fuite, les uns avec quelques chameaux qui viennent d'être déchargés, les autres abandonnant leurs ânes encore tout chargés. » Et il en est ainsi tout le long de l'Aïr : « Des nègres d'Aguellal me disent qu'il y a à Talak un groupe permanent de Taitok (Touareg), fixés en ce point depuis cinq à six ans et ne vivant que de rapines. Ces Touareg viennent de temps à autre pressurer les villages de la montagne. » Plus loin encore : « A une heure, on vient, en criant, du village, avertir qu'un parti de pillards composé d'Amghad des Kel-Férouane (encore des Touareg) vient d'enlever, en amont, dans la

(1) Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t, Ier, p. 518 à 520.

vallée, les troupeaux de moutons et de chèvres du village... Il paraît, du reste, qu'à Aoudéras, c'est chose courante que de telles alertes et qu'à chaque instant, les indigènes sont victimes de pillages de la part des nomades. » Des remarques de même nature reparaissent à propos d'autres localités (1).

Il n'est pas besoin de chercher d'autre cause à l'étroitesse des cultures et au déclin de la population : les terres se cultivent et se peuplent en raison tout autant de la sécurité dont on y jouit que de la fertilité qu'elles possèdent. Quant à celle-ci, elle ressort de la concordance des observations de M. Foureau avec celles de Barth. La population de l'Aïr, d'humeur douce, est assez raffinée. M. Foureau nous en présente plusieurs échantillons intéressans et l'un tout à fait remarquable, El-Hadj-Yata, qui habite un village du nord de l'Aïr, deux fois Hadj, c'est-à-dire pèlerin à la Mecque, fils lui-même d'un pèlerin, « sorte de vieux philosophe, aimable, affable et courtois, » parlant et écrivant fort bien l'arabe, « esprit ouvert et chercheur, » se souvenant de Barth et d'Edwin von Bary; « plein de savoir vivre et d'aménité, » et qui prit intérêt à la mission saharienne et chercha à lui faciliter sa tâche (2). A côté de celui-ci, il s'en rencontra quelques autres, assez dévoués, dont un certain Akhedou, quoique Targui (3). Il se trouve dans l'Aïr des ouvriers assez habiles, notamment des forgerons, qui, outre leur tâche habituelle, font avec adresse des bijoux pour femmes (4). Une notable partie de la population paraît être d'origine égyptienne et avoir été poussée dans cette région écartée par les invasions qui se sont produites dans la vallée du Nil. Les femmes ont souvent « l'aspect d'Européennes, avec un visage simplement bronzé. » Divers détails du costume et de la coiffure compliquée de certains habitans portent un « irrécusable témoignage » de cette origine, « leur teint est moins foncé que celui de nos Chambba d'Algérie. » Parfois, on retrouve chez divers, femmes ou hommes, « exactement le type du fellah égyptien (5). »

Ainsi, de toutes façons, par la nature du sol et par celle des hommes, l'Aïr apparaît comme une terre susceptible d'un déve-

(1) *Mission saharienne*, p. 258, 260, 277, 278, 314, 342, 351.
(2) *Ibid.*, p. 240, 241, 310, 311.
(3) *Ibid.*, p. 339, 340, 368.
(4) *Ibid.*, p. 426.
(5) *Ibid.*, p. 355, 423, 484, 485.

loppement important. Il suffirait presque, pour qu'il se produisit, d'y établir la sécurité. Si, de plus, il s'y rencontre des richesses minérales, comme Barth en a relevé la trace, ce serait une contrée dont les « possibilités » seraient considérables. Le célèbre voyageur allemand relate que Tegidda ou Tekadda, qui est situé à sept jours de marche au sud-ouest d'Agadez, en passant par une autre agglomération intéressante, Ingal, était autrefois célèbre par ses mines de cuivre et que si, aujourd'hui, les habitans ont perdu le souvenir de ces mines, il est remarquable que les étriers et une grande partie des ornemens des chevaux soient encore faits en ce métal (1). On sait que l'Afrique étonne de plus en plus le monde par ses richesses minérales. Le cuivre est un des métaux les plus recherchés par la civilisation : le prix en a varié, depuis quelques années, de 1 300 francs (cours actuel) à 1 700 ou 1 800 francs la tonne. Les Anglais ont découvert en 1901 et mettent en exploitation, aux environs du lac Tanganika, des gisemens de cuivre, dont le minerai contient, affirme-t-on, 30 à 40 pour 100 de métal; même si la teneur des gisemens près de l'Aïr était moitié moindre, il serait possible que ces minerais supportassent un transport de 2 500 kilomètres en chemin de fer, ce qui, à 2 centimes et demi ou 3 centimes le kilomètre, ne les grèverait que de 62 à 75 francs la tonne. Les minerais anglais des rives du Tanganika n'auront guère, et cela dans un pays beaucoup plus difficile et plus malsain, un trajet moindre à effectuer.

II

En sortant de l'Aïr, Barth, qui a suivi un tracé un peu oriental, note un court plateau désertique, de 2 000 pieds ou 600 mètres d'altitude et d'environ un degré de latitude de longueur, livré à la plus grande insécurité; les arbres y sont rares, les pâturages n'y manquent pas, il s'y trouve des puits peu nombreux; puis bientôt le pays s'améliore, les girafes, les bœufs sauvages, les autruches y abondent (*die Heimath der Giraffe, des wilden Ochsen, des Strausses*, etc.) et l'on arrive à une

(1) Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. Ier, p. 510 et 511. M. Foureau (*Mission saharienne*, p. 413), parle d'Imgal, comme d'un grand village, qu'il n'a pas du reste visité, situé à une centaine de kilomètres d'Agadez, contenant un millier d'âmes et ayant de médiocres salines.

contrée, elle-même peu étendue, que l'on appelle le Tagama et que Barth définit ainsi : pays riche en bœufs, en moutons et en chevaux (*eine an Rindern, Schafen und Pferden reiche Gegend*) ; il relève la présence de grands troupeaux de race bovine; un lac, le lac Gamrek, entouré d'une végétation exubérante, une abondance de melons d'eau. Puis on entre, un peu au-dessous du 15e degré de latitude, dans le Damergou, pays ondulé et fertile (*welliges fruchtbares Land*), l'aspect en est riant avec beaucoup d'arbres, les champs de blé ou de millet y sont nombreux; les villages aussi, certains sont très importans, ils offrent cette particularité que les huttes y sont souvent couvertes de cuir, ce qui prouve l'abondance des dépouilles d'animaux. Le voyageur allemand y note des bois épais, puis il oblique vers l'ouest et descend aux environs de Tessaoua, ville qui fait actuellement partie de nos possessions, après avoir constaté au nord, un peu au-dessous du 14e degré, les premiers champs de coton du Soudan (*erste Baumwollen-Felder im Sudan*) (1).

Les relevés de Barth, sauf sur l'étroit plateau entre l'Aïr et le Tagama, sont satisfaisans : les deux tiers du trajet entre l'Aïr et le Soudan appartiennent, suivant lui, aux contrées productives. Voyons si les observations de M. Foureau confirment celles du grand voyageur qui l'a précédé.

La mission saharienne, en partant d'Agadez, a suivi une route plus directe, un peu moins orientale au début et moins occidentale à la fin, et, au lieu d'arriver aux environs de Tessaoua, elle est tombée sur Zinder, point situé à la même latitude, mais à une moindre distance du Tchad. On traverse d'abord une plaine avec peu de végétation; puis on arrive à un plateau ondulé et très boisé, et, le quatrième jour, on se trouve dans le Tagama, que M. Foureau décrit ainsi : « plateau ondulé où se rencontrent quelques emplacemens de gravier, mais dont le sol est en général du sable ferme sur du terrain argileux. » Ce pays est couvert d'arbres de petites dimensions, avec un sous-bois de graminées. « Nous cheminons dans une sorte de bois clairsemé, mais sans discontinuité et sans emplacemens nus appréciables... On a l'impression d'un taillis immense... La végétation, en tant que graminées, est très luxuriante et touffue. » La faune est abondante et variée : girafes, antilopes, gazelles, autruches, traces

(1) Voir la dernière carte du premier volume de Barth et la première carte du second volume, où se trouvent les annotations que nous rapportons.

de lions, et, comme oiseaux, des pigeons, des merles, des alouettes, perdrix, cailles, etc. Le sol paraît fertile, tout au moins dans les dépressions; on y trouve du mil qui pousse sans culture : « Tout le long du sentier, du mil mûrit ses panicules élevées, plantes provenant de grains tombés des charges de caravanes antérieures sans doute. » Dans la deuxième partie du trajet, les arbres deviennent fort beaux, les graminées hautes. « En résumé, toute cette région du Tagama, que nous venons de traverser, est une immense forêt ou mieux un hallier ininterrompu composé de petits arbres, clairsemés en général, mais en somme on a l'impression d'un taillis sans limite, dont le sol est de terre argileuse recouverte, en nombre de points, qui font du reste la majeure partie de sa surface, par une mince couche de gros sable ou de reg fin de quartz. Le Tagama nourrit une immense quantité de gibier, poil et plume (1). »

Notez que le Tagama, où se trouvent cette abondance et cette diversité de vie, animale et végétale, où des grains de mil tombés des sacs d'une caravane lèvent sans aucune culture et « mûrissent des panicules élevées, » est classé géographiquement comme une partie du Sahara et que, par conséquent, l'imagination se représente cette contrée comme une uniforme étendue de sable mouvant, vouée à l'éternelle stérilité.

Le Damergou, qui suit le Tagama, est une sorte de marche entre le Sahara et le Soudan; mais nombre de géographes le placeraient encore dans la première de ces régions. On a vu le tableau favorable qu'en faisait Barth; voyons maintenant celui qu'en trace M. Foureau. Il n'en a traversé que la partie occidentale, c'est-à-dire qu'il ne l'a qu'effleuré, lui-même le déclare; la partie la plus importante de ce pays, celle où se rencontrent surtout les populations exclusivement sédentaires et agricoles, se trouvant à l'est du tracé qu'il a suivi. Mais ce qu'il en a vu est tout en faveur des lieux et des habitans. « Dans le Damergou, l'horizon s'élargit, on aperçoit au loin des collines et même de petites chaînes basses, rocheuses. Nous entrons dans des cultures de mil que nous n'allons plus quitter jusqu'au campement. Ces plantations, dont le grain est récolté, mais dont les tiges restent debout, sont faites en ligne droite et demandent une main-d'œuvre relativement considérable, ce qui permet de sup-

(1) *Mission saharienne*, p. 473, 475, 476, 477, 478, 480, 482, 484, 485.

poser que la population de cette région est assez dense. La campagne est riante et semble une plaine cultivée de France (1). » Elle garde cet aspect jusqu'à Zinder, ville qui appartient vraiment au Soudan. « Il est très important ici d'avoir un guide, attendu que dans ces cultures les sentiers sont fort nombreux ; ils se croisent, se côtoient et s'entrecoupent de telle sorte qu'on s'égarerait très facilement. » Aux vastes cultures de mil, se joignent des cultures de coton, d'une étendue restreinte, mais très fréquentes, ce qui a une importance considérable comme preuve que cette plante précieuse est bien acclimatée dans le pays. Les villages se succèdent à de courts intervalles, ou se groupent par deux ou trois, gros et peuplés. Les huttes en paille tressée et d'une forme pittoresque sont souvent « couvertes de diverses cucurbitacées, courges ou pastèques, qui les tapissent entièrement d'un manteau de verdure d'un pittoresque et charmant effet. » La végétation arborescente se joint parfois avec splendeur et s'entremêle aux cultures diverses. « Nous sommes dans une belle vallée, dont tout le terrain est couvert de plantations de mil, où surgissent çà et là des jujubiers énormes et sous l'ombre desquels *plus de cent chevaux* (c'est M. Foureau qui souligne ces mots) pourraient tenir à l'aise. En dessous du village, s'étend un grand enclos composé d'une multitude de petits jardins extrêmement bien entretenus. Les planches de semis sont parfaitement droites ; les canaux d'arrosage reliés aux puits sont très soignés ; chaque jardinet est entouré d'une haie en branches sèches de korna ou d'une haie vive de plantes du pays. Les indigènes fument parfaitement ces jardins et j'y trouve des tas de fumier parfaitement relevés en attendant le moment de l'épandage. » Et ce n'est pas un village exceptionnel qui offre ces cultures soignées, c'est tous : « Les villages sont très peuplés et les habitans paraissent industrieux et travailleurs ;... tous les villages, en principe, s'élèvent auprès d'une mare et possèdent de petits jardins plantés de cotonniers. » Ils ont de grands troupeaux de bœufs et de moutons ; « tous leurs animaux sont en très bon état. » Les habitans se montrent très accueillans : « Tous les gens des villages environnans sont affables et nous vendent des moutons et du mil dont nous avons besoin ; ils apportent des volailles, des fromages secs, un peu de lait, des pastèques, des

(1) *Mission saharienne, p.* 486.

potirons, on a offert aussi quelques œufs d'autruche frais. » On se croirait vraiment dans l'Arcadie des poètes; la musique et les aubades, « tambours, clarinettes et trouvères » n'y manquent pas. Ces gens du Damergou ne sont pas des Touareg; ils appartiennent, d'après M. Foureau, « à une race autochtone, mais qui s'est fortement hybridée depuis des siècles avec des races provenant d'ailleurs. Bien que noirs, il en est peu qui aient les caractères du nègre; beaucoup, au contraire, présentent de beaux profils. En général leur air est aimable, leurs yeux très doux (1). »

Les observations de M. Foureau ne démentent ainsi aucunement celles, si favorables, de Barth; et, cependant, le Damergou, terre complètement française, d'après les traités, ne l'oublions pas, est le pays où vient expirer le Sahara et que nombre de gens, même instruits, confondent avec le désert.

Pour achever la physionomie de ces contrées au sud de l'Aïr, disons qu'on y traverse des affleurements de roches ferrugineuses (2), ce qui n'a d'importance que comme indice qu'il peut se rencontrer dans ces immenses régions des gisemens de métaux divers, car les minerais de fer ont trop peu de valeur pour qu'on puisse les transporter à des milliers de kilomètres; mais de riches minerais de cuivre, peut-être aussi de zinc et de plomb argentifère, si la dose d'argent y était assez forte, pourraient supporter ce transport; or, tout témoigne, d'après les observations de Barth citées plus haut et d'après le grand usage que l'on fait du cuivre à Zinder, qu'il doit se trouver dans cette région d'importans gisemens de ce dernier métal.

III

Le Damergou conduit à la ville de Zinder; on entre là vraiment dans le Soudan; on est encore en terre française. On vient de voir que la route de l'Algérie à Zinder n'a rien de bien effrayant, qu'elle n'est désolée que sur la moindre partie de son étendue, qu'à des intervalles qui n'ont rien d'excessif, elle présente partout des points d'eau, des pâturages nombreux, du bois même, qu'enfin, à partir de l'Aïr, au-dessus du 19e degré, jusqu'au 14e où s'ouvre le Soudan proprement dit, il y a une

(1) *Mission saharienne*, p. 486 à 499.
(2) *Ibid.*, p. 485.

presque continuité de terres offrant, avec une population déjà sédentaire et une exploitation assez sérieuse du sol, de grandes « possibilités culturales. » L'insécurité seule, une insécurité terrible et de tous les instans, s'est opposée jusqu'ici à un plus ample développement de cette région.

Le Sahara n'est pas un but en soi, ce n'est qu'une route, mais une route des plus frayables et offrant des ressources latérales. L'Aïr et le Damergou, avec leur développement actuel et surtout leurs amples « possibilités, » sont des contrées ayant de la valeur par elles-mêmes, mais qui pourraient ne pas justifier l'établissement d'une voie ferrée de plus de 2 000 kilomètres. Le Soudan, au contraire, est un but et justifie largement une grande voie de communication de cette nature.

Sur Zinder et la contrée qui l'avoisine, ainsi que sur la région qui borde au nord-ouest, au nord et à l'est le lac Tchad, nous avons, outre les témoignages toujours précieux de Barth et de M. Foureau, un témoignage nouveau, celui du commandant Joalland, le chef de la mission de l'Afrique centrale, qui fut d'abord dirigée par Voulet et Chanoine. Avec le concours de ces observations diverses, on va pouvoir, malgré la guerre et la dévastation dont il a été l'objet, assez nettement juger le pays.

Barth, dont les voyages dans le centre de l'Afrique ont duré plus de cinq ans (1849 à 1855), a parcouru plusieurs fois le Soudan central. Il a notamment traversé tout le rectangle avancé de Zinder, qui constitue notre part, actuellement trop échancrée, du Soudan central à l'ouest du Tchad. Quoique nous ne soyons pas les mieux lotis dans cette région à l'ouest du fameux lac et que notre part soit loin d'y valoir celle de l'Angleterre et peut-être même celle de l'Allemagne, la lisière soudanaise assez étroite qui, de ce côté, nous est laissée (nous avons de vastes compensations à l'est et au sud du Tchad) ressort, d'après les descriptions du voyageur allemand, comme ayant une valeur sérieuse. L'ouvrage de Barth est rempli de cartes détaillées où chacun de ses voyages est esquissé avec des annotations nombreuses. Si l'on prend les cartes n°s 1 et 2 du tome II contenant le tracé de son parcours de Katsena à Kouka par Zinder, on voit que le district de la ville de Tessaoua, qui avoisine l'extrémité à l'ouest de notre rectangle centre-soudanais, est marquée comme une région fertile (*fruchtbare Gegend*), que Zinder (*alias*, Sinder) est portée comme ayant 10 000 habitans et se trouvant au milieu

de cultures étendues, qu'il en est de même, au delà de Zinder, à l'est, de la ville de Mirria, ancienne capitale de la province et, à un degré et un degré et quart de longitude à l'est de Zinder, et un peu plus au nord que celle-ci, des deux villes de Vouchek, inscrite comme ayant 8 000 habitans, et Gouré, comme en comptant de 9 à 10 000, avec divers villages voisins, à chacun desquels Barth attribue plusieurs milliers d'âmes. D'après la situation qu'elles ont sur la carte de Barth, ces diverses localités importantes doivent faire partie du territoire français; nous ne trouvons à ce sujet aucun renseignement dans le journal de M. Foureau, qui n'a pas suivi cette route; mais la carte annexée aux récits du capitaine Joalland porte Gouré dans notre territoire, à plus forte raison Vouchek doit-il en faire partie (1). Ce qui frappe surtout dans la carte de Barth et ce qui est du plus haut intérêt, ce sont les annotations concernant la culture du coton. De Tessaoua jusqu'à Gouré et au-dessous, dans le rectangle français du sultanat de Zinder, les mots « cultures de coton » reviennent à chaque instant : un peu au nord de Tessaoua, « premiers champs de coton dans le Soudan » (*erste Baumwollen-Felder im Sudan*); villages de Tatéka, « coton, melons d'eau » (*Baumwolle, Wassermelonen*); Dambèda, coton (*Baumwolle*); Tyrméni, belles plantations de coton et de tabac (*Schöne Baumwollen und Tabak Pflanzungen*); plus loin un autre village tout voisin de Zinder, cultures étendues de céréales et coton (*Ausgedehnte Getreidefelder Baumwolle*); de l'autre côté de Zinder, coton encore; un peu plus à l'est, à Potoro, plantations de coton (*Baumwollen-Pflanzungen*); à Handara, plantations de coton encore; de même à Kéléno, de même aussi à Vouchek, également à Gouré, un peu plus au sud à Tunguré, belles plantations de coton (*Schöne Baumwollen-Pflanzungen*), etc.; tout cela dans notre territoire.

Si, de la carte, nous nous reportons au texte, il n'est pas moins caractéristique : le village de Potoro est remarquable par l'étendue de ses plantations de coton (*durch die Ausdehnung seiner Baumwollen-Pflanzungen ausgezeihnetes Dorf*); la ville de Mirria, qui est qualifiée de très bien douée par la nature (*von der Natur höchst begünstigten Stätte*) et que de grands arbres de l'espèce des tamaris couvrent d'une façon gracieuse, a, au nord, une notable étendue de terre cultivée en coton et en céréales (*ein*

(1) Voyez la carte publiée dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, juin 1901.

ansehnliches Stück Land mit Baumwolle und Waizen bebaut); aux environs de Zinder, on cultive particulièrement une quantité de tabac (*besonders wird ein ansehnliche Menge Tabak gebaut*); à Vouchek, les plantations de coton sont qualifiées de luxuriantes (*eine sehr uppige Baumwollen-Pflanzung, sorgfältig umzäunt*); d'autres, comme à Tunguré, sont simplement qualifiées de belles plantations (1). Ainsi le coton est, dans toute cette région, une culture habituelle, on l'y retrouve partout.

Voilà ce qu'était le pays, il y a cinquante ans; passons à une description plus moderne, d'ailleurs succincte, celle du capitaine Joalland, qui, en 1900, comme chef, après Voulet, de la mission de l'Afrique centrale a parcouru une grande partie de nos possessions à l'ouest, au nord et à l'est du Tchad. De Zinder, il fit une pointe vers l'ouest jusqu'à Tessaoua et traversa les lieux décrits par Barth entre ces deux villes; il est le 28 août à Tyrméni, le 29 à Tounkour, « pays de mil splendide, » le 30 à Koutché, le 1er septembre à Chébaré et le 4 à Tessaoua : « Dans tout ce pays, la tranquillité était absolue, l'accueil excellent, les récoltes bonnes. Tessaoua est un très grand village entouré d'un beau tata crénelé, moitié moins haut que celui de Zinder, mais bien entretenu... Les cases sont bien construites, très propres; tout respire le bien-être, car Tessaoua commerce beaucoup avec l'Aïr et le Damergou... La récolte était, en ce moment, d'une extraordinaire abondance qui, correspondant avec l'occupation du pays, attirait aux Français la sympathie de tous. » Le capitaine Joalland ne distingue pas entre les cultures; ce n'est pas son affaire; mais on voit que l'aspect du pays lui paraît très satisfaisant. Il se contente de noter plus loin des montagnes ferrugineuses (2). Sur Zinder, il est enthousiaste : « Pour donner une idée exacte de ce qu'est ce pays de Zinder, il me faudrait évoquer des tableaux des *Mille et une Nuits*. Il me faudrait décrire et l'intérieur du palais du sultan, avec ses lits couverts d'étoffes de soie et de velours brodés d'or; le tout parfumé à l'essence de rose; il me faudrait évoquer le faste oriental transporté en pleine Afrique centrale; il faudrait décrire aussi ces cavalcades où les accoutremens les plus grotesques se mêlent aux manteaux brodés et aux velours damassés. Qu'il me suffise de dire que le pays de Zinder est un pays riche où le blé, le

(1) Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. IV, p. 52, 64, 76, 77, 78, 79.
(2) *Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique française*, juin 1902, p. 195.

citronnier, le mil, le maïs, le riz, les dattiers, etc., en un mot tous les produits soudanais, poussent en abondance. Le climat y est admirablement sain, aussi ne crains-je pas d'affirmer que ce pays est appelé à un grand avenir, sinon pour la grande, du moins pour la petite colonisation (1). »

Le témoignage de ce brillant officier confirme celui de Barth; est-il infirmé par la déposition de M. Foureau, qui fit à Zinder une station de cinquante-six jours? En aucune façon. Sans être aussi dithyrambique, le chef de la mission saharienne est tout aussi catégorique sur l'aspect favorable des lieux et des hommes; aux approches de la ville, il est reçu par le sergent français Bouthel, homme remarquable qui, en l'absence du capitaine Joalland, parti pour contourner le Tchad, commanda longtemps et avec un rare succès un petit poste de Sénégalais occupant le pays pour la France. Laissons narrer par M. Foureau la réception faite à la mission saharienne aux abords de Zinder : « A droite, Bouthel et ses Sénégalais présentant les armes; à gauche, une masse épaisse de cavaliers de Zinder avec, en tête, le sultan Ahmidou et Mallem-Yaro, splendidement montés et équipés, accompagnés de la foule de fonctionnaires qu'exige l'étiquette des sultans noirs. Le sultan et Mallem-Yaro s'avancent pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue, puis nous précèdent avec leurs innombrables cavaliers; nous les suivons aussitôt vers Zinder. Cette réunion bigarrée, scintillante, dans laquelle se voient de très beaux chevaux richement harnachés; ces galopades et ces envolées de fantasia dans la poussière sont un magnifique spectacle au milieu des blocs de granit des collines et des arbres des vallées (2)... » L'auteur, enthousiasmé, poursuit longtemps encore cette description. Il réside, en dehors de la ville, dans un bloc de constructions qu'un riche commerçant, cité plus haut, Mallem-Yaro, a donné à la France et qui a pris le nom de Fort Cazemajou, en mémoire de l'infortuné capitaine français qui fut assassiné à Zinder, un an auparavant. « Le tata du commandement, la plus importante des constructions de pisé, est un édifice massif rappelant comme extérieur les maisons de Djenné, si bien décrites par M. Dubois, et, quant à l'intérieur, les dispositions sont identiques à celles des belles maisons arabes d'Algérie, mais le tout en terre seulement. Ce tata comporte un

(1) *Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique française*, juin 1901, p. 196.
(2) *Mission saharienne*, p. 500.

étage et des terrasses. Les salles du rez-de-chaussée sont soutenues par d'épaisses colonnes en toubes (briques séchées) d'un gros diamètre, dont quelques-unes sont ornées de dessins en relief, soit en nervures droites, soit en hélice. »

La ville de Zinder occupe une surface d'environ 125 hectares, entourée de murailles en terre de 9 à 10 mètres de hauteur et de 12 à 14 mètres d'épaisseur à la base aux environs des sept ouvertures, qui sont fermées chacune par deux portes en bois, bardées du haut en bas de lamelles de fer. D'un mamelon situé à l'intérieur de l'enceinte, « on jouit d'une vue merveilleuse sur la plaine uniformément recouverte de grands arbres : baobabs, korna, téboraq, gao, grands gommiers, quelques agouas et quelques doums... L'aspect général de Zinder est riant et heureux. Cette impression est due à la diversité des cases et des maisons, à la dissymétrie avec laquelle elles sont placées, enfin et surtout aux nombreux arbres qui s'élèvent un peu partout dans un artistique désordre, semant des multiples taches sombres de leurs frondaisons le fond plus clair des constructions... Elles sont par moitié à peu près en maisons de briques de terre séchées au soleil (toubes) et le reste en paillottes de formes assez diverses et au toit conique... Quant aux constructions en toubes à forme cubique, elles sont faites à la manière arabe avec terrasses; leurs contours, en même temps que leurs masses un peu épaisses, ont été évidemment inspirés par des souvenirs de l'art égyptien. L'ornementation intérieure elle-même se rapporte au même style (1). » Ce ne sont donc pas des tribus noires primitives et déprimées que l'on rencontre dans ce Soudan central, ce sont des peuplades policées, qui ont, venant sans doute d'Égypte, comme le fait remarquer souvent M. Foureau, de vieilles traditions de civilisation. Les hommes sont très bien faits et surtout les femmes. « Leurs bustes de bronze luisant sont, le plus souvent, d'un irréprochable dessin, et plus d'un sculpteur serait heureux de posséder de semblables modèles. » La ville est pleine de vie, le marché très animé et bien pourvu. Le quartier de la boucherie se trouve en dehors du grand marché; « les indigènes qui vendent de la viande n'abattent, en général, que des animaux très gras, surtout des moutons, la viande qui en provient est de très belle qualité. » Tous les produits manufacturés de

(1) *Mission saharienne*, p. 504, 510, 512, 514.

l'Afrique et de l'Europe se rencontrent à Zinder; les magasins d'un riche marchand, Mallem-Yaro, le personnage le plus important du pays après le sultan, sont bondés des marchandises les plus diverses, y compris des boîtes de parfumerie d'origine française, des bouteilles d'absinthe et d'eau de Hunyadi-Janos.

On remarque à Zinder nombre d'ouvriers habiles : d'une part, des teinturiers, le pays produisant de l'indigo et d'autres produits colorans, certains d'origine minérale et faisant un très grand usage de couleurs et de vernis pour enduire ou décorer l'intérieur des maisons; de l'autre, des selliers et des cordonniers, la région fournissant du cuir en abondance et l'habitude des riches harnachemens pour les cavaliers des classes riches étant très répandue; enfin, des forgerons-orfèvres; le travail du fer et du cuivre est très bien compris à Zinder, et cette observation est très importante. Il est fait dans cette ville comme dans toute la contrée, suivant la remarque de Barth que nous avons reproduite plus haut, un très grand emploi du cuivre; M. Foureau le remarque aussi, les forgerons indigènes fabriquent des bijoux de femmes et se transforment, à l'occasion, en orfèvres; ils fondent l'or et l'argent; « ils produisent aussi des mors de brides, des chaînettes de brides et des têtières de brides assez élégantes, ornées de découpures de cuivre, de fer-blanc et de petits grelots de cuivre assez artistiques. Indépendamment de ces divers bijoux, les femmes haoussa portent d'énormes bracelets de cuivre rouge ou de cuivre jaune (laiton) qui pèsent jusqu'à deux ou trois kilogrammes. » Certaines femmes en portent jusqu'à deux à chaque bras; on fait aussi de plus petits bracelets mi-partie en cuivre rouge, mi-partie en laiton. Si l'on ajoute que M. Foureau a vu cinq canons de cuivre fondus à Zinder même (1), on aura bien des indications de l'abondance de ce métal dans ce pays et l'on en conclura que, suivant les probabilités, les anciennes mines de cuivre, dont Barth a, par la renommée, constaté l'existence entre l'Aïr et Zinder, ne doivent pas être épuisées ou qu'il s'en trouve d'analogues. Ce serait là un fait capital. Un autre fait qui tendrait aussi à le démontrer, c'est que l'on vend couramment sur les marchés dans le Bornou « du soufre cristallisé, dont, dit M. Foureau, je n'ai pu savoir la provenance (2). » Or, le cuivre et le soufre sont des matières que l'on trouve dans les mêmes

(1) *Mission saharienne*, p. 505.
(2) *Ibid.*, p. 634.

gisemens. Que le pays des environs de Zinder et dans l'Aïr soit très minéralisé, on en a un autre témoignage de la part d'un homme des plus compétens, M. Dorian, qui appartenait à une grande famille métallurgiste et qui accompagna le commandant Lamy dans une excursion vers Tessaoua : « Dorian a recueilli, au cours de cette tournée, de très intéressans échantillons de minerai de fer aux environs du village de Kantchi. Il me dit que, dans toute cette région, le minerai abonde ; qu'il y existe de nombreux emplacemens perforés de trous peu profonds, semblables à des puits, et d'où l'on extrait le minerai. Les indigènes le fondent dans des sortes de hauts fourneaux en forme de creusets. Il ajoute que, dans cette contrée, on fabrique quantité de lances et d'autres objets en fer (1). » On sait, en outre, que l'étain, malgré l'énormité des prix de transport par caravane, a toujours fait partie des exportations du Soudan par la voie de Tripoli.

La ville de Zinder a une annexe, Zengou, qui est à une distance de 1 500 mètres et n'est pas entourée de murs. M. Foureau évalue à 10 000 âmes la population de Zinder et à 4 ou 5 000 celle de Zengou. Dans les deux agglomérations, la population a un certain soin de sa demeure et de sa personne. Quelques détails caractéristiques l'indiquent : « L'entourage de toutes les cases est toujours très propre et bien balayé... Chaque maison aussi bien à Zengou qu'à Zinder possède ses latrines, dans une cour, lorsqu'il s'agit d'une maison en toube, et dans l'enclos entouré de *seccos*, s'il s'agit d'une paillotte, » et M. Foureau en fait la description en ajoutant : « C'est presque soigné, comme on le voit (2). »

Depuis notre prise de possession si récente, Zinder prend de l'essor et, maintenant que la sécurité y paraît assurée, il s'y fait un certain mouvement de construction. Zinder semble même vouloir menacer un peu Kano, la métropole commerciale du Soudan. Barth a dressé l'itinéraire de Kano à Zinder : il n'y a que cinq jours de marche. Kano, d'après Clapperton, comptait de 30 000 à 40 000 habitans ; d'après Barth, 30 000 habitans pendant la plus grande partie de l'année, et 60 000, dans le temps de la plus grande animation, de janvier à avril (3). Zinder est ainsi la véritable porte du Soudan ; elle se trouve à 6 degrés

(1) *Mission saharienne*, p. 566.
(2) *Ibid.*, p. 521 et 522.
(3) Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. III, p. 144 et 669.

environ de longitude à l'est de Paris et à peu près sur le méridien de Bône ; on y arrive quasi en ligne droite de Biskra, en longeant l'Aïr ; ce sont ces circonstances qui, avant même les explorations récentes si favorables, nous la faisaient désigner comme le point tout indiqué d'aboutissement du Transsaharien.

IV

De même que, de Zinder, on atteint, en quelques étapes, Kano, la métropole commerciale du Soudan, de même on gagne facilement, au sud-est, Kouka, l'ancienne grande capitale du Bornou, à laquelle l'ensemble des témoignages les plus authentiques, y compris les plus récens, ceux de M. Monteil et de M. Foureau, attribuent une population d'une centaine de mille âmes, avant sa destruction par Rabah.

M. Foureau a fait ce trajet de Zinder à Kouka, puis il a remonté vers le nord en suivant les rives du lac Tchad, qu'il a complètement contournées à l'est, pour rejoindre, au sud-est de cette grande nappe d'eau, vers l'embouchure du Chari, qui s'y jette, les deux missions de l'Afrique centrale et Gentil.

L'espace nous manque pour suivre la mission saharienne dans tout ce parcours; nous nous contenterons de relever les traits principaux qui doivent permettre de juger du pays et de son avenir quand la sécurité y sera assurée. M. Foureau quitta assez tôt le territoire français qui, malheureusement, est très échancré à l'est, du côté du Tchad, et devrait être prolongé jusqu'à la grande rivière du Komadougou, un des cours d'eau qui se jettent dans le Tchad, vers le tiers nord à peu près de la rive occidentale de ce lac. Il semble qu'il serait aisé d'obtenir de l'Angleterre cette rectification ainsi que quelques autres, à l'occasion de la revision de nos droits sur Terre-Neuve.

Une grande partie de la contrée ainsi parcourue, de Zinder à Kouka, par la mission saharienne, a été effroyablement ravagée par Rabah, le terrible conquérant noir, dont nos trois colonnes réunies, celle du Chari, celle de l'Afrique centrale et la mission saharienne, toutes sous la conduite de l'héroïque et infortuné commandant Lamy, ont triomphé en avril 1900. On peut lire le récit émouvant de cette lutte dans le beau livre de M. Gentil, l'administrateur colonial auquel est due en grande partie la pré-

paration de notre conquête des deux tiers des rives du Tchad (1). Nous emprunterons plus loin à cet ouvrage quelques extraits qui achèveront de peindre la région. Un conquérant noir renchérit encore sur Tamerlan ou Gengiskhan; il fait autour de lui la désolation et la ruine. Le Journal de M. Foureau mentionne, à chaque instant, dans cette partie du récit, d'effroyables dévastations de Rabah ou de ses lieutenans. « De toutes parts dans la brousse, mais surtout aux environs des villages, on voit gisant à terre des ossemens humains. Des crânes jonchent le sol et les soldats de Rabah ont dû faire dans cette région d'innombrables hécatombes. Cette rage de destruction et de tuerie est vraiment effrayante; ces vestiges récens sont le lamentable épisode d'une sauvage invasion. Ce n'est pas sans raison que les noirs de ce pays ne parlent de Rabah qu'en tremblant et en donnant tous les signes d'une terreur sans nom. L'emplacement du camp, en particulier, qui était autrefois un des villages de Gaschguer, est un véritable ossuaire. » Et il en est fréquemment ainsi tout le long de la route; la mention « village détruit par Rabah » revient avec une terrible monotonie (2), et le comble de l'horreur, c'est la destruction absolue de cette ville de Kouka, aux 100000 âmes, que Barth et Monteil ont connue florissante. « Nous cheminons longtemps, dit M. Foureau, au milieu des maisons ébranlées et des débris d'une splendeur passée que rien ne vient plus rappeler... La mission quitte cette dernière partie de la ville en franchissant les vestiges de son mur de rempart le plus occidental, dont l'aspect est encore fort imposant; là elle débouche sur un ancien vaste marché, très large avenue bordée de maisons en toubes (briques séchées au soleil), éventrées, mais encore debout; c'était là une banlieue *extra muros* très importante. La traversée totale de la ville, de l'est à l'ouest, compte environ 4 kilomètres, kilomètres pénibles, puisqu'ils se développent continuellement entre des ruines (3). » C'était donc vraiment une grande ville que Kouka, dont les débris impressionnent encore.

Une contrée qui nourrit et soutient une capitale de 100000 âmes ne peut être dépourvue de ressources. Aussi ce pays, dans sa plus vaste étendue, apparaît-il comme très bien doué de la

(1) Émile Gentil, *la Chute de l'Empire de Rabah*, 1902; Hachette.

(2) *Mission saharienne*. Voyez notamment p. 589, 591, 593, 602, 610, 614, 615, 624, 625, 637, 640, etc.

(3) *Ibid.*, p. 625 et 626.

nature. Il s'y rencontre, sans doute, des zones ou bandes de terrains médiocres, comme celle qui s'étend de l'extrémité du rectangle avancé de Zinder au Tchad; là, sur une longueur de 120 kilomètres environ, l'on trouve un sol assez ingrat où les habitans vivent surtout de la production d'un sel de mauvaise qualité que le sous-sol fournit en quantités assez abondantes. Mais de beaucoup la majeure partie de la région offre tous les signes d'une grande richesse actuelle et d'une beaucoup plus grande richesse possible. Les villages, là où se sont arrêtés les ravages de Rabah, sont nombreux et florissans, les habitans affables; ils ont des aptitudes industrielles, pour la poterie par exemple. Le gros bétail se rencontre partout et d'un très beau type : « leurs bœufs sont très beaux et pourvus de cornes énormes. » Effrayés par l'arrivée de la mission, les habitans de certains villages se sont enfuis, d'autres « se sont bornés à faire évacuer vers le nord de grands troupeaux de bœufs. Leurs bœufs, comme ceux d'Arégué, sont très beaux; beaucoup d'entre eux, surtout ceux destinés au portage, sont castrés et la plupart en très bel état de graisse (1)... » Les moutons aussi abondent. La vie animale est, d'ailleurs, exubérante; le gibier de toute nature pullule, et, par endroits, le pays est « une véritable volière (2). »

La vie végétale ne le cède pas à la vie animale; à chaque instant, le Journal de M. Foureau s'émerveille de la beauté des arbres. En voici un, aux abords d'un village détruit par Rabah : « Seul, archiséculaire, majestueux et énorme, un magnifique figuier sycomore étend sa ramure colossale à l'angle sud du village et offrirait sans exagération l'hospitalité de son ombre à un régiment tout entier (3). » D'autres, aux termes du Journal de la mission, se contenteraient d'abriter chacun une centaine de cavaliers. Le figuier sycomore surtout paraît être gigantesque, M. Foureau lui applique cette épithète dans d'autres passages. Les cultures couvrent des surfaces considérables; c'est le mil qui domine. « Le sentier ne quitte pas les cultures de mil...; on chemine dans des cultures de mil à perte de vue, sillonnées de sentiers courant dans toutes les directions. Des troupeaux de bœufs et de moutons paissent de-ci de-là accompagnés d'au-

(1) *Mission saharienne*, p. 583, 594, 595, 630, 632, 644.
(2) *Ibid.*, p. 633.
(3) *Ibid.*, p. 640; voyez aussi p. 584, 590, 591, 592, 601, 604, 608, 612, 666.

truches privées... Le mil règne en maître partout (1). » On trouve aussi, outre de nombreuses variétés de légumes, du blé, du tabac, de l'indigo, et surtout une plante, bien plus importante au point de vue mondial, le coton.

On a vu combien Barth avait été frappé des nombreuses et parfois importantes cultures de coton dans le Soudan. Le témoignage de M. Foureau n'inflige encore sur ce point aucun démenti à Barth; car, à chaque instant depuis l'Aïr, le mot de coton revient sous sa plume, comme celui de *Baumwolle* sous celle de Barth. Dès l'Aïr, aux environs d'Agadez, le coton lui apparaît (2). Il ne le quitte pour ainsi dire plus. On le retrouve à chaque pas dans le Damergou, dans le pays de Zinder, dans le Bornou et sur les deux rives du Tchad. Ce ne sont souvent que des jardinets et de petits carrés; mais cela tient, sans doute, d'une part, à l'insécurité et, d'autre part, à ce que la demande du coton est purement locale, toute exportation en étant impossible par le prix des transports. Cependant les cultures deviennent de place en place plus importantes, et on les arrose ou on les irrigue. Alors, il ne s'agit plus de jardinets, mais de « champs de coton; » cette expression revient fréquemment, et ils sont assez étendus pour que la mission y campe : « Cette brousse cède alors la place à des champs de coton...; c'est dans ces champs de coton que nous campons. » Aux environs de Kouka détruite, la plaine « est jonchée de dépressions dont le sol noir a été cultivé jadis en coton et en mil... » Plus loin, « sur le bord des étangs et entre le camp et la rivière (le Komadougou), s'étendent des cultures d'orge, de blé et de coton qui s'arrosent au moyen de perches à bascule puisant l'eau en contre-bas dans ces divers réservoirs... » Plusieurs fois, pour la région est et sud-est du Tchad, le Journal parle de ces irrigations de coton. D'après nombre de passages, il est clair qu'il ne s'agit plus de cultures sporadiques et insignifiantes (3).

Le point important, d'ailleurs, ce n'est pas l'étendue actuelle de ces cultures de coton pour un marché restreint, c'est la fréquence de ces cultures indiquant une parfaite adaptation de la plante au pays. De toutes les matières végétales, en dehors de

(1) *Mission saharienne*, p. 579, 595.

(2) *Ibid.*, p. 420.

(3) *Ibid.*, p. 493, 499, 509, 570, 574, 595, 601, 606, 611, 612, 613, 615, 617, 627, 632, 637, 639, 641, 666, 668.

celles qui servent à l'alimentation de l'homme, le coton est, sans aucune comparaison possible, la plus importante, celle dont la demande, sur le marché universel, se développe avec le plus de constance et de régularité, au point qu'elle tend toujours à excéder l'offre. Un pays qui peut produire le coton en abondance et à bon prix est assuré d'une exportation énorme. On l'a bien vu par l'Égypte, dont la production de coton était modique, il y a un demi-siècle, et est devenue très considérable depuis quelques années ; de 1890-91 à 1899-1900, elle s'est accrue dans ce pays de plus de 60 pour 100, atteignant dans cette dernière année 6 510 000 kantars de 50 kilogrammes, soit 325 500 tonnes ; l'étendue consacrée à cette culture était de 906 000 acres anglais (1), soit de 371 000 hectares. La production moyenne approche donc d'une tonne par hectare (exactement 877 kilos à l'hectare) ; il suffirait que dans le Soudan central on pût consacrer 125 000 à 135 000 hectares à la production méthodique du coton pour qu'on obtînt, avec le même rendement, entre 110 000 et 120 000 tonnes de coton, en laissant plus de 100 000 pour l'exportation en Europe. Or, il n'est pas douteux que ce n'est pas seulement 125 000 ou 133 000 hectares qu'on pourrait planter en coton dans la région du Tchad, mais probablement le double, sinon le triple, de cette étendue.

V

Rien ne ressemble plus à l'Égypte que la région du Tchad ; c'est un climat analogue, avec plus de conditions de salubrité pour l'Européen, grâce à la fraîcheur des nuits en hiver, qui, d'après Barth, durant trois mois, s'abaisse à 4 ou 5 degrés au-dessus de zéro ; c'est une population de même nature, industrieuse, laborieuse et douce, M. Foureau l'a reconnu maintes fois ; c'est la même flore ; ce sont les mêmes cultures ; enfin et surtout tout ce Soudan central et, en particulier, les rives du Tchad sont des pays d'inondations régulières ; des étendues considérables de terrains, des centaines de mille hectares, sinon même un ou deux millions d'hectares, sont régulièrement couvertes chaque année par les crues du lac et des grands cours d'eau qui s'y jettent, le Komadougou, le Chari, le Bahr-el-Ghazal, etc.

(1) *The Statesman's Yearbook*, 1901, p. 1164.

Et ces inondations régulières ont les mêmes principes fécondans dans ce centre de l'Afrique que dans le nord-est du même continent. Tous les cours d'eau, d'ailleurs, de cette région sont au régime des inondations régulières : et le Logone, et la Bénoué, et le Niger.

On a beaucoup disserté sur le lac Tchad ; certains écrivains ont voulu le considérer comme un simple marais, un bourbier même, ont dit quelques-uns. C'est mal juger cette puissante nappe d'eau. On a très diversement apprécié son étendue. Les explorateurs et les géographes sont loin de s'entendre à ce sujet. Rohlfs lui attribue seulement 11 000 kilomètres carrés pendant les basses eaux, deux fois environ l'étendue d'un de nos départemens français moyens ; Nachtigal lui assigne 27 000 kilomètres carrés ; Reclus va jusqu'à 50 000 kilomètres lors des hautes eaux (1), l'étendue de huit à neuf de nos départemens moyens. C'est que le lac Tchad est le grand déversoir de tout un réseau d'importans fleuves tropicaux dont plusieurs ont un cours très étendu et viennent de montagnes ayant une altitude de plus de 2000 mètres, et que son niveau varie énormément d'une saison à l'autre.

Les observations des explorateurs sont sur ce point très concluantes. Voici Barth, qui a visité plusieurs fois le lac Tchad en des saisons différentes et en des années diverses : lors de son second séjour à Kouka, au mois d'avril, il fait une excursion dans la direction du lac ; il quitte la ville de Ngornou ; il se hâte pour jouir de la vue de la nappe d'eau ; mais aucun lac ne s'offre à la vue, *Kein See war zu sehen ;* une plaine gazonnée interminable, sans aucun arbre, s'étend jusqu'à l'horizon le plus éloigné ; « enfin, après que l'herbe eut gagné sans cesse en fraîcheur et en luxuriance, nous atteignîmes un marais peu profond, *einen seichten Sumpf*, aux rives les plus irrégulières, tantôt s'étendant, tantôt se retirant, de sorte qu'il nous devenait très difficile d'aller plus loin... Combien différent était l'aspect de cette contrée de celui qu'elle offrait dans l'hiver de 1854 à 1855, alors que la ville de Ngornou était à moitié embarrassée d'eau, et qu'un lac profond et ouvert s'était constitué tout au sud, couvrant tous les champs fertiles jusqu'au village de Koukiya. » Et il conclut que « le caractère du Tchad est d'être une énorme masse d'eau, dont les

(1) Reclus, *Géographie universelle*, t. XII, p. 667.

rives changent chaque mois, de sorte qu'on ne peut les porter avec exactitude sur une carte; il faudrait, après des observations prolongées, marquer la moyenne des basses eaux et la moyenne des hautes eaux (1). » Au terme de ses longs voyages, qui ont duré plus de cinq ans, Barth eut une surprise en sens inverse; c'était un peu plus au nord, aux environs de Barroua : « La route entière que j'avais suivie la première fois était alors toute couverte d'eau, le Tchad, après la grande inondation de cette année, plus grande que d'habitude, n'étant pas encore rentré dans ses limites habituelles (2). »

Les inondations annuelles du grand lac centre-africain et des cours d'eau qui s'y déversent n'ont naturellement pas échappé à l'observation de M. Foureau, quoiqu'il n'ait fait aucun séjour prolongé sur les bords du lac et qu'il l'ait seulement contourné, dans une marche assez rapide, des environs de Kouka, en remontant au nord, jusqu'à Goulfei à l'embouchure du Chari après avoir longé toute la rive orientale. Il en parle très fréquemment. Ainsi pour celles du Komadougou : « La mission traverse la dépression nommée Kaouaoua, large surface elliptique entièrement dépourvue d'arbres et entourée d'une enceinte de gommiers au tronc noir, témoignage certain d'un séjour périodique sous l'eau...; nous côtoyons quelques instans le lit de la rivière, marchant sur un sol dur et argileux, que recouvrent périodiquement les eaux... » Plus loin le Journal note « une large zone d'inondations où dorment encore pleins d'eau des étangs herbeux et poissonneux, des marigots allongés, qui constituent des bras de la rivière aux hautes eaux. » Et de même tout le long du Tchad : « La plaine que nous parcourons ensuite est maintenant presque nue, elle comporte de nombreux terrains inondés dans la saison des pluies... Cette plaine est à sol noirâtre légèrement argileux, sujette à inondation... » Et voici qui concerne les parties des rives du Tchad réputées les plus médiocres, celles du nord et du nord-est, qui appartiennent à la France : « Nous atteignons le village de Barroua, situé en bordure de la brousse; ce village n'est point permanent et sert à la pêche, à la fabrication du sel et à la culture du coton qui l'entoure. Lorsque les eaux sont hautes, les habitans occupent un autre village du même nom situé à l'intérieur des terres et que je n'ai pas vu. » Cette dualité

(1) Barth, *Reisen und Entdeckungen*, t. II, p. 405 et 406.
(2) *Ibid.*, t. V, p. 408.

de villages, appartenant à la même population, l'un pour la saison sèche, dans les lieux sujets à submersion, l'autre pour la saison des hautes eaux, est fréquente dans la région du Tchad et témoigne de l'étendue des inondations du lac. « Après 12 kilomètres de marche, nous passons au petit village de Bangoa. Toutes ces agglomérations ne sont toujours que des annexes de villages permanens situés à l'intérieur. » Tout à fait au nord du lac, en plein Kanem, à Yara et avoisinant le Sahara : « Actuellement (février), le Tchad se trouve au moins aux trois quarts de sa descente; de l'autre côté du sentier, les grandes surfaces couvertes de roseaux énormes et vigoureux sont indubitablement submergées par les hautes eaux; actuellement même, bon nombre de ces massifs ont encore les pieds dans l'eau que nous cachent seules leurs hautes tiges vertes et leurs feuilles frémissantes. » Le lendemain : « La plaine est couverte d'un tapis de graminées rudes et piquantes; c'est une plaine d'inondation, bien entendu, mais qui, peut-être, ne se recouvre pas d'eau tous les ans... Ce qui m'indique que le lac doit encore baisser notablement, c'est que les sentiers du medjebed, traversant le petit golfe, sont très visibles sous l'eau et ont dû être creusés par les pieds des animaux alors que le sol était à découvert. » Le surlendemain (8 février) : « La marche entière d'aujourd'hui s'effectue sur une plaine dont presque partout, — sauf sur le sommet de rares petites ondulations, formant îles ou presqu'îles allongées, — la surface est immergée lorsque les eaux du Tchad sont très hautes. » Toutes ces observations s'appliquent à la région du Kanem. Plus au sud, à l'est et également en territoire français, à la hauteur du Bahr-el-Ghazal, « au dire des indigènes, lors des très hautes crues du Tchad, l'eau s'avance jusqu'à une soixantaine de kilomètres dans l'intérieur des terres...; le sol est jonché de coquilles palustres, témoignage du séjour des eaux à certains momens. » Quand on approche du Chari : « dans cette région, les gommiers sont très beaux, mais l'écorce de la partie inférieure de leurs troncs est noire et rugueuse, ce qui provient, à mon sens, de leur séjour périodique dans l'eau... Toute cette région que nous venons de parcourir est recouverte, pendant la saison des pluies, par la divagation des eaux du Chari ou des innombrables bras de son delta (1). »

(1) *Mission saharienne*, p. 592, 601, 613, 617, 624, 626, 627, 631, 639, 641, 642, 647, 648, 649, 664, 669, 671, 672, 673.

Les inondations périodiques du Tchad sont ainsi reconnues par tous les explorateurr; elles s'étendent sur toutes les rives du lac; celles des cours d'eau divers de la région sont aussi très importantes. On sait, d'ailleurs, que de récentes explorations font penser que, aux époques de hautes eaux, la Logone, bras du Chari, peut rejoindre la Bénoué. L'Afrique centrale soudanaise reproduit ainsi le phénomène des inondations du Nil, peut-être même dans des proportions plus vastes.

En s'en tenant à la région propre du Tchad, quelle peut être l'étendue des surfaces submergées par le lac aux hautes eaux? Il est impossible de le dire; d'après le seul voyageur qui ait fait des séjours prolongés et en diverses saisons sur les rives du lac, Barth, elle serait énorme. Si l'on s'en tenait aux écarts d'évaluation de la surface du lac par les différens explorateurs ou géographes cités plus haut, on pourrait admettre que les inondations du Tchad couvrent une surface d'une vingtaine de mille kilomètres carrés ou de 2 millions d'hectares, égale à toute la surface cultivée de l'Égypte. D'après les statistiques britanniques, en effet, l'étendue des terres cultivées en Égypte, dans l'année 1891, était de 51 022 000 feddans, et le feddan égale 1,03 acre anglais (1), lequel lui-même correspond à 40 ares, ce qui donne 2 015 000 hectares environ pour toute la superficie des terres égyptiennes en culture. Il se peut, toutefois, que les superficies soumises aux inondations périodiques du Tchad soient moindres. M. Foureau, dans la région nord et nord-est, la moins favorisée, correspondant au Kanem, plaçait à quelques kilomètres seulement la limite des terres submersibles; mais, d'autre part, comme le prouvent les passages que nous avons cités, le Tchad, quand il le contourna dans une marche rapide, en janvier et février, était très loin d'être revenu à son niveau minimum, et, dans la région sud-orientale, les indigènes estimaient à 60 kilomètres la zone d'inondation. Il paraît donc très modéré d'évaluer à 1 million d'hectares ou 10 000 kilomètres carrés les superficies inondées lors des fortes crues; ce chiffre, tout au moins, doit être considérablement accru, si l'on tient compte des inondations des cours d'eau qui se jettent dans le Tchad : Komadougou, Chari, Logone, etc.

Des inondations périodiques d'eau douce sous un climat tro-

(1) *The Statesman's Yearbook*, 1901, p. 1, 163.

pical, une terre noire, partie sablonneuse, partie argileuse, des débris de coquilles lacustres, tout cela avec la fréquence des cultures de coton et de mil, ce sont des promesses d'une magnifique prospérité agricole.

Comment se fait-il que ces pays n'y soient pas encore parvenus? C'est l'insécurité surtout qui est responsable de ce retard. Sans revenir sur les effroyables ravages de Rabah, toute cette région, du fait des Touareg et des nomades de toutes sortes, de potentats se livrant aux razzias et au recrutement de l'esclavage, est en proie à la terreur. Voici la moins bonne partie des rives du Tchad, celles du nord et du nord-est, le Kanem; une « baie (du lac) s'y nomme Kazagoua, ce qui, en bornouan, signifie : l'endroit où l'on se bat sans cesse.... Le chef de Djarachéro apporte des moutons. Il nous raconte que ses sujets et lui n'ont quitté Néguigmi (excellente position sur le lac) que depuis peu de temps. Ils ont dû abandonner ce village à cause de son insécurité : il était constamment soumis aux pillages des Boudouma, des Tebbou, des Oulad-Sliman surtout (1). » Ces Boudouma sont des pirates qui habitent les nombreuses îles du Tchad, y possèdent un nombreux bétail et se livrent, avec des pirogues très ingénieusement construites, à des descentes pour effectuer des razzias. Barth notait déjà l'insécurité de toute cette région nord-orientale du Tchad; quoique, pour cette raison surtout, le Kanem ait actuellement une population clairsemée, il ne manque pas d'élémens de richesse. Les Oulad-Sliman, ces nomades pillards, possèdent des moutons et des bœufs par milliers. Quant à Néguigmi, presque à la pointe la plus septentrionale du Tchad, M. Foureau en fait une attrayante description : « La mission défile devant le village abandonné de Néguigmi, au milieu duquel s'élèvent les types élancés de quelques palmiers dattiers. Une vaste prairie entoure ce village et confine aux rives du lac, peu éloigné. La position est fort belle et, en remontant légèrement sur les collines pour se garder des crues, on pourrait créer là un centre important, à la condition de le défendre contre les invasions des nomades. Toute la plaine supérieure pourrait être cultivée en mil et toutes les surfaces à inondation sont susceptibles de nourrir des dattiers et du coton : c'est simplement une question de sécurité. » Et il en est ainsi de tout le Kanem (2).

(1) *Mission saharienne*, p. 644, 645.
(2) *Ibid.*, p. 646 et 669.

Plus catégorique encore est le capitaine Joalland, qui a parcouru tout ce pays à la tête de la mission de l'Afrique centrale. Il constate combien les Oulad-Sliman, les nomades du nord du Tchad, sont pillards : « C'est à eux surtout que l'on doit imputer la ruine du Kanem; parasites des noirs, ils vivent du travail de ces derniers; » et il ajoute : « Les noirs sont les seules gens intéressans du Kanem proprement dit. Du sud du Chittati, jusqu'au Bahr-el-Ghazal, et du Tchad jusqu'à cette grande zone déserte qui sépare le Ouadaï du Kanem, existe un pays riche en grains, en dattes, en bétail. Quand on songe aux richesses que ce pays peut produire, malgré son état d'anarchie et les luttes qu'il a été obligé de soutenir, on est en droit d'espérer en faire une colonie splendide, maintenant que nous y avons apporté la paix et établi l'unité du commandement (1). »

Il est un autre témoignage, dont le poids est des plus grands : c'est celui de M. Gentil, administrateur colonial, le seul Européen qui, à différentes reprises, sur un petit vapeur portant les couleurs françaises, ait navigué sur le Tchad; dans deux campagnes successives, de 1895 à 1898 et de 1899 à janvier 1901, il a conquis à la France les deux tiers des rives du grand lac. Sur la richesse et les « possibilités » du pays, ses dépositions sont formelles et décisives. Nous ne lui ferons que quelques courts emprunts. Après la bataille de Koussouri, où périt le sauvage conquérant noir Rabah, M. Gentil fait une excursion jusqu'à Dikoa, qui était devenue la capitale de ce tyran. La première impression qu'il reçoit est médiocre : « Le terrain entre Koussouri et Dikoa est généralement très plat. La pluie n'est tombée qu'une fois ou deux; aussi tout semble sec et aride. Des étendues de plaines immenses, où poussent quelques arbres chétifs et rabougris, c'est tout ce qu'on aperçoit. Nous avons vraiment la sensation d'un paysage saharien. » Excellent observateur, toutefois, M. Gentil, corrige lui-même cette impression défavorable : « Mais, en prêtant un peu d'attention aux choses qui m'entourent, mes idées se modifient peu à peu. D'abord, nous rencontrons à chaque instant de nombreux villages. Le pays est très habité et sa population très dense. De plus, ce que j'ai pris pour des plaines incultes et désertes, ce sont en réalité d'immenses champs qui viennent d'être ensemencés. Partout il y a des rigoles qui

(1) *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, juin 1901, p. 192.

permettent à l'eau des pluies de séjourner dans les champs et de les irriguer. » M. Gentil arrive à Dikoa, la capitale de Rabah, en partie détruite par une explosion de poudrière ; il en est émerveillé, il en fait une description tout aussi enthousiaste que celle que fit de Zinder le capitaine Joalland. Mais Dikoa était bien plus importante. « L'impression ressentie est grandiose. Si loin que la vue s'étende, on aperçoit des murailles et l'on est frappé de la régularité des constructions. Tout est très propre. » Et il décrit la ville, les palais de Rabah et de ses fils, et « des grands seigneurs, » constructions imposantes, bien tenues et luxueuses. « Ce qui frappa surtout nos troupes lorsqu'elles pénétrèrent dans la ville, c'était l'état de propreté véritablement extraordinaire qui régnait dans cette ville et même en dehors... Je rapportai de mon séjour à Dikoa l'impression de quelque chose de grand, d'une vie intense et d'un mouvement de population comme je n'en avais pas encore vu en Afrique. » Puis, M. Gentil quitte Dikoa, qui est en territoire allemand, il revient chez nous, à Fort-Lamy : « Quel changement s'est opéré en quinze jours ! La pluie, tombée en abondance, a fertilisé toutes ces plaines qui me semblaient auparavant si désolées. Partout on rencontre des plantations pleines de promesses. Décidément la région du Tchad est riche et vaut la peine d'être conquise. Nous n'en avons malheureusement qu'une partie, mais notre lot est encore assez beau pour qu'on ne puisse pas regretter les sacrifices consentis en hommes et en argent (1). » M. Gentil dépeint ailleurs comme excellente par ses qualités laborieuses la population noire de toute la région du Tchad.

Ainsi, tous les témoignages concordent, depuis celui, tout à fait magistral, de Barth, dans les années 1849 à 1855, jusqu'aux plus récens. Nous avons tenu à reproduire le texte même de ces dépositions si concluantes.

La région du Tchad, pays de Zinder, Bornou, Kanem, Baguirmi, plus loin le Ouadaï, c'est le joyau de l'Afrique. Il y a là une nouvelle Égypte, peut-être une plus grande Égypte, car, en plus d'un territoire périodiquement submergé égal à celui de la vallée du Nil, la région du Tchad possède des immensités de terres que les simples pluies tropicales rendent fécondes; elle a, en outre, des dépôts métalliques; c'est une Égypte séquestrée,

(1) Émile Gentil, *la Chute de l'Empire de Rabah*, p. 239, 240, 243, 244, 253, 254.

que l'absence de débouchés et l'insécurité ont maintenue dans la médiocrité. Cette Égypte intérieure, il appartient à la France de la mettre en communication avec le reste du monde par l'établissement d'une voie ferrée transsaharienne. La facilité d'exécution et d'exploitation de cette voie ferrée est évidente (1); les élémens de trafic abondent, avec des prix de transport pouvant descendre à 2 centimes 1/2 ou 3 centimes le kilomètre (75 ou 90 francs la tonne du Tchad à la Méditerranée); peaux d'animaux, dans ce pays exubérant en bétail; plantes et substances tinctoriales; et surtout le coton, dont le pays peut produire et exporter des centaines de mille tonnes; sans parler des produits minéraux, comme le cuivre dont l'existence est partout attestée; en sens inverse, sel, sucre et produits manufacturés divers.

La France a manqué au XVIIIe siècle sa mission colonisatrice; les circonstances lui ont fourni l'occasion inespérée d'essayer une nouvelle carrière coloniale; mais si, par l'incompréhension ou l'indifférence du gouvernement et de l'opinion, elle ne sait pas rattacher rapidement à l'Algérie par une voie ferrée ces territoires qu'on a nommés « les Indes Noires » et que nous appelons, quant à nous, la Nouvelle-Égypte, l'Égypte Intérieure, elle aura, de nouveau, et cette fois sans retour possible, failli définitivement à sa mission colonisatrice : elle n'aura jamais d'Empire africain.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

(1) Voyez notre étude sur *le Chemin de fer transsaharien* dans la *Revue* du 1er juillet 1899, et aussi la cinquième édition de notre ouvrage : *la Colonisation chez les peuples modernes.*

HENRI MEISTER

Henri Meister, on le sait, a succédé à Grimm dans la publication de la *Correspondance littéraire;* et la moitié de cette œuvre considérable lui appartient en propre. Mais sa personne, sa vie, sont restées dans l'ombre; et son dernier éditeur regrettait que sa biographie n'eût pas encore été écrite. Les documens abondent cependant. Les arrière-neveux de Meister, MM. Reinhardt, de Winterthur, possèdent de riches archives de famille; ils nous les ont libéralement ouvertes, et nous sommes ainsi en mesure de retracer la longue carrière de cet écrivain français, né et mort en pays allemand.

I

Le père d'Henri Meister appartenait à une famille patricienne de Zurich; c'était un ecclésiastique protestant : il a exercé les fonctions de pasteur dans quelques-unes des petites églises du Refuge français en Allemagne : à Bayreuth, à Schwabach; à Buckebourg, dans un des comtés (aujourd'hui principautés) de Lippe; à Erlangen enfin. Il avait épousé en premières noces la fille d'un de ses collègues, le chapelain Crégut, qui était sorti de France à la révocation de l'Édit de Nantes; elle lui avait donné deux filles, après sa mort, il se remaria avec une jeune Française, Marie Malherbe, née en Touraine, dont il eut un fils, Henri, né à Buckebourg le 6 août 1744.

« Dès l'âge de quatre ans, dit-il, je balbutiais dans trois langues : en français avec ma mère, en allemand avec les do-

mestiques, avec mon père en latin ; et je m'applaudissais de la surprise que causait un savoir si précoce, aux étrangers qui venaient dans la maison... La langue française, dit-il plus loin, — nous copions ses notes autobiographiques, — était ma langue maternelle, et c'était encore celle que le goût de mon père et son exemple m'avaient engagé à cultiver de préférence. Je ne comprenais bien clairement que ce que je pouvais exprimer en français. Mais je croyais déjà m'être aperçu que, pour se faire écouter en allemand, il n'était pas indispensable de s'entendre parfaitement soi-même. »

Henri Meister parle de l'exemple que lui donnait son père ; celui-ci, en effet, tenait en français son Journal intime : la bibliothèque de Zurich possède cinquante-six volumes de ce journal (1726-1781). C'est en français qu'il a entretenu avec le professeur Necker, grand-père de Mme de Staël, une correspondance qui a été imprimée en 1740. La révocation de l'Édit de Nantes, en exilant quelques centaines de pasteurs français, qui devinrent à l'étranger autant de maîtres de langue, et en aboutissant à disperser dans mainte contrée de l'Allemagne des groupes de réfugiés français, avait contribué beaucoup à répandre l'usage de leur langue.

En 1758, aux approches de la soixantaine, le pasteur Meister était revenu s'établir au pays natal. Chargé de la paroisse de Kusnach, au bord du lac de Zurich, à deux lieues de la ville, il y passa les années de sa longue vieillesse. Son fils, qui avait commencé ses études à Erlangen, les poursuivit à Zurich. Un de ses maîtres fut le célèbre Bodmer, — « à la fois, dit-il, le Socrate de sa patrie et le patriarche de la littérature allemande, » — et disons aussi : un bon Suisse, qui déposa dans le cœur de son élève le germe de ce patriotisme qui se révéla plus tard, après les malheurs de l'invasion étrangère.

Henri Meister reçut les ordres sacrés le 26 avril 1763 : il n'avait pas encore dix-neuf ans accomplis. Si précoce qu'il eût été, il était bien jeune pour les fonctions du ministère évangélique. Aussi passa-t-il une année chez son père, continuant ses études, et s'exerçant à la prédication, en allemand et en français. Au printemps de 1764, il alla faire à Genève un séjour de quelques mois. Il y fit la connaissance de quelques hommes distingués : Abauzit, Charles Bonnet, de Saussure, le docteur Tronchin, les pasteurs Vernet et Vernes ; il y lia amitié avec

Paul Moultou, le confident de Rousseau et l'un des correspondans de Voltaire. Meister lui-même rendit visite, lors de ce premier voyage, aux deux philosophes : à Rousseau d'abord, qu'il alla voir dans les montagnes du pays de Neuchâtel. Son jeune enthousiasme reçut un aimable accueil : pendant toute une après-midi, il accompagna Jean-Jacques dans sa promenade sur des sentiers de montagne, causant avec lui à bâtons rompus : « J'entrepris plusieurs fois, écrit-il à son père, de l'engager dans une conversation suivie; il m'échappait toujours. » Meister se présenta aussi à Ferney, où Voltaire fit causer le jeune ecclésiastique zurichois sur l'histoire de son pays.

A Genève, Meister fit la connaissance de deux jolies personnes, qui ont joué un grand rôle dans sa vie : Mme de Vermenoux et Mlle Suzanne Curchod. Au moment de son arrivée, elles allaient partir pour Paris, en sorte que Meister ne les vit que peu de temps, à son grand déplaisir. Une jeune Bernoise, Julie Bondeli, lui écrivait à ce propos : « Quelque regret que vous ayez d'avoir perdu Mlle Curchod, je n'en ai aucun de vous l'avoir occasionné; j'ai appris par vous qu'elle était toujours belle, et c'est ce que plusieurs femmes m'ont laissé ignorer. »

Quant à Mme de Vermenoux, une lettre de Meister à son père montre que d'elle aussi il avait gardé quelque souvenir : « Liotard a fait le portrait de Mme de Vermenoux, qui est divinement beau. C'est un présent qu'elle voulut faire à M. Tronchin, qui la guérit d'une maladie dangereuse. Elle y est représentée en Iphigénie, lorsqu'elle remercie Apollon de sa guérison. Avec quelle grâce elle étend ses mains pour remercier le dieu! »

Après avoir passé l'été à Genève, Meister était revenu chez son père, au presbytère de Kusnach; bientôt après, il avait accepté une place de précepteur dans une famille de Zurich. A la fin de l'hiver suivant, il reçut une lettre de Moultou, qui lui offrait une position analogue, et beaucoup plus séduisante, chez Mme de Vermenoux, qui avait un fils âgé de huit ans : « Elle vit à Paris, écrivait Moultou, dans une société charmante; il y a beaucoup de gens de lettres dans sa maison. La place dont je vous parle est celle qu'avait Mlle Curchod. (On sait que celle-ci venait d'épouser M. Necker.) Que savez-vous si, à Paris, la fortune ne vous ouvrira pas une carrière plus brillante? » — Ce pressentiment était juste, et toutes les perspectives qui s'ouvraient étaient riantes. Néanmoins une année entière se passa en pour-

parlers, en hésitations; c'est seulement au mois de mai 1766 qu'Henri Meister arriva à Paris.

Dès lors et pendant quinze ans, le Journal et les lettres du vieux Meister nous permettent de suivre, presque jour par jour, les aventures et les idées de son fils. Le digne père lui-même est une personnalité intéressante: vrai philosophe chrétien, esprit large et cœur droit. On aime à voir de quelle main souple et ferme il maintient son autorité paternelle sur un jeune homme lancé au milieu d'un monde que lui-même ne connaît pas. Les idées nouvelles qui lui viennent de Paris l'intéressent toujours sans jamais l'étonner. Homme d'étude et de savoir, il se montre lecteur compétent et appréciateur judicieux de ces philosophes qui font alors tant de bruit. Quand son fils, en succédant à Grimm, devra s'adresser à l'élite de l'Europe, et lui parler de toutes les nouveautés de la littérature française, il n'aura qu'à écrire à ses correspondans du même ton dont il entretenait son père.

Chez Mme de Vermenoux, chez son amie Mme Necker, le jeune Meister eut bientôt l'occasion de voir les écrivains célèbres de cette époque. « Le grand D'Alembert, dit-il, est un petit homme sec et blême, avec de grands yeux bleus, et les paupières extrêmement rouges; sa voix faible est claire et perçante; il parle comme il écrit, avec beaucoup de précision et de netteté; sa conversation est réfléchie; mais elle n'a ni l'abondance, ni la chaleur de Diderot. »

La curiosité de Meister l'entraînait en sens divers : les bibliothèques, les prédicateurs du carême, les plaidoiries des meilleurs avocats, de Gerbier notamment, les promenades dans les environs de Paris, l'occupaient tour à tour. Son jugement n'était pas encore formé; on le voit quand il parle de Thomas, par exemple, à propos d'un médaillon qu'une Société suisse se proposait de faire graver en son honneur : « Madame Necker, dit-il, et tous ceux qui connaissent M. Thomas, désirent passionnément que le patriotisme helvétique lui rende enfin l'hommage que nous lui avons promis depuis longtemps. La Société s'honorerait elle-même en témoignant publiquement son estime *au premier génie de la France.* »

Le séjour de Meister à Paris ne dura que dix-huit mois, après lesquels le précepteur et son élève partirent pour la Suisse, où ils demeurèrent près de deux ans. Ce départ peut s'expliquer

par bien des raisons. Le séjour de la campagne pouvait être désirable pour le jeune Auguste de Vermenoux; la santé de sa mère nécessitait des cures d'eaux, des déplacemens, qui devenaient plus faciles si son fils était établi au loin. Mais nous avons trouvé dans les papiers de Meister une feuille détachée, de date incertaine; nous croyons que sa place chronologique est ici :

« J'avais osé lui dire, je ne sais plus sous quel voile, de combien de feux mon cœur brûlait pour elle. Tout aveugle qu'était ma jeune inexpérience, elle surprit dans les yeux de Germaine (c'est le prénom de madame de Vermenoux, celui qu'elle a donné à sa filleule, madame de Staël) la douce émotion que lui faisait éprouver l'ivresse des premiers transports d'une âme simple et neuve. Au doux regard qu'elle laissa tomber sur moi, j'osai me précipiter à ses pieds; elle me permit de presser mes lèvres sur les siennes, et d'y recueillir une feuille de rose. Ce fut, ce jour-là, ma seule conquête. Obligé de m'éloigner presque au même instant... »

M. d'Haussonville a spirituellement raconté ici même, il y a vingt ans, comment cet amour, qui a commencé par une feuille de rose, a fini par une boîte de fer-blanc (1). Mais ne peut-on pas imaginer qu'après cet incident, Mme de Vermenoux a senti que le pas était glissant, et que si elle ne rompait pas avec Meister, le plus sage était de l'éloigner? Elle avait écrit au vieux pasteur : « Votre fils élèvera le mien, et je me charge de l'éducation du vôtre. » Elle avait assumé le rôle de Mentor, et elle se laissait aller à jouer celui d'Eucharis; elle ne pouvait mieux faire que d'envoyer son Télémaque se promener sur les bords du lac de Zurich.

(1) Mme de Vermenoux, qui mourut le 27 décembre 1783, dans la ville de Montpellier, avait légué son cœur à Meister, en lui faisant jurer qu'il ordonnerait par son testament que ce cœur fût un jour enseveli avec lui dans le même cercueil.

Quand Meister fut décédé, en 1826, et qu'on eut ouvert son testament, sa veuve et ses autres hoirs, pour obéir à ses dernières volontés, se mirent en quête de ce cœur de Mme de Vermenoux. On ne sut pas d'abord ce qu'il était devenu. Mais un vieux serviteur du défunt, Johann Schaeppi, se rappela une petite boîte en fer-blanc, que son maître emportait religieusement avec lui dans ses voyages; elle avait été reléguée au grenier; on la retrouva, on l'ouvrit : elle contenait un cœur en effet. On le plaça en conséquence à côté du cadavre, et on l'enterra avec lui dans le cimetière de Zurich.

Il y était arrivé le 11 octobre 1767, et, dix jours après, nous lisons dans le Journal de son père : « Conversation très affectueuse; vues matrimoniales pour mon fils. » Sur qui se dirigeaient ces vues paternelles? Bien que la plume du vieux pasteur n'ait pas tracé le nom de la jeune fille, nous ne sommes point embarrassés pour la désigner. Henri Meister avait des sœurs, et ces sœurs des amies, parmi lesquelles nous distinguons Mlle Ursule Schulthess. Déjà longtemps auparavant, quand Henri n'avait que seize ans et elle douze, elle venait souvent en visite au presbytère de Kusnach, et s'asseyait à la table de famille. En ces rencontres amicales, qui s'étaient renouvelées pendant bien des saisons, l'attrait mutuel de deux jeunes cœurs avait trouvé l'occasion de se manifester. Dans une de ses nouvelles (*Aline*), Meister a esquissé les souvenirs idylliques qu'il avait gardés de ces temps d'adolescence, de l'éveil de ses sentimens, des premiers regards et des premiers baisers. Mais son voyage à Paris l'avait désorienté; et, quand il revint au village, il n'était plus le même, tandis qu'Ursule n'avait pas changé. Elle fut piquée de son indifférence, précisément parce qu'elle ne la partageait pas. Un peu plus tard, en effet, quand elle fut mariée à un autre, au « tribun » Burkli, Moultou écrivait à Meister : « Mme Burkli est charmante, pleine de douceur, de grâce et d'ingénuité. Ou je me trompe fort, ou elle a eu, et a encore, plus que de l'amitié pour vous. »

Quand on sait que vieillie, devenue veuve, Ursule a vu Meister, qui avait dépassé la soixantaine, lui demander sa main et l'obtenir, et qu'alors ils vécurent heureux pendant un temps encore très long, on regrette ce dépit d'un jour qui les sépara quarante ans; on voudrait qu'ils se fussent unis au vrai moment, quand ils étaient tous deux dans la fleur de la jeunesse. Que se passa-t-il dans ces instans rapides, qui décidèrent de toute leur vie? Le Journal du vieux pasteur nous permet de le voir, au moins par échappées. Il mentionne Ursule, et ses sœurs et ses frères, chaque fois que ces amis de la famille se présentaient au presbytère. Le jour décisif fut le mercredi 28 octobre; c'était un jour de vendange, un jour de fête :

L'automne laissait choir sa dernière corbeille.

Henri était allé à la rencontre de la jeune fille, et, le soir, il y eut une affluence inaccoutumée à la table de famille : les vil-

lageois qui avaient aidé à la vendange y avaient été invités; amis et parens, jeunes personnes et jeunes hommes, le Journal énumère plus de vingt convives; et pendant toute la journée, sur la pente de ces rians coteaux, dans l'éparpillement de la récolte, Ursule et Henri ont eu toute liberté de se parler. Ce qu'ils se sont dit, ils ne l'ont répété à personne; mais, le samedi déjà, Ursule était fiancée à un autre. Dans les yeux de Meister, évidemment, elle avait lu la froideur, et son parti fut pris lestement. Elle faisait d'ailleurs un bon choix.

Pendant les mois qui suivirent, on la voit revenir au presbytère, tantôt avec son fiancé, quelquefois seule. En plein hiver, elle faisait deux lieues à pied pour rendre visite à son amie, à la sœur de notre Henri. Si Moultou ne s'est pas abusé sur les sentimens d'Ursule, que penserons-nous? Elle avait aimé; n'aimait-elle pas encore, et ne regrettait-elle pas de s'être trop pressée?

Quoi qu'il en soit, d'autres soucis agitaient le père et le fils. Henri Meister avait vu les philosophes français, et lu leurs livres; beaucoup de leurs idées étaient devenues les siennes; il songeait en conséquence à renoncer au saint ministère; son ami Moultou, qui allait prendre le même parti, l'y encourageait. Le vieux pasteur fut désolé quand son fils lui en parla; et, comme celui-ci était très attaché à son père, il ne s'obstina pas dans un projet qu'il n'avait pas encore mûri.

En 1766, au moment de partir pour Paris, il avait publié à Zurich un petit recueil de ses premiers sermons (en allemand). De retour en Suisse, il fut appelé de nouveau à monter en chaire, à la campagne et à la ville, et il prêcha avec succès: son père était édifié; quelques rivaux étaient jaloux. Il avait un talent précoce, la parole et la plume faciles.

On ne sait s'il avait rapporté de Paris ou si c'est dans son séjour à Kusnach qu'il rédigea un petit écrit: *De l'origine des principes religieux*, qu'il fit imprimer clandestinement en 1768, et qui ne fut d'abord communiqué qu'à quelques amis : essai juvénile, où Meister s'était attaché à établir que les idées religieuses ont une source humaine et naturelle, et que « la fourberie des prêtres de tous les siècles » y a mêlé bien des erreurs. « Ce joli ouvrage, écrivait Diderot à Grimm, est écrit avec tant de naturel et de douceur, qu'on serait tenté de le prendre pour l'ouvrage d'une femme, s'il était moins serré, ou s'il supposait moins de connaissances. » — Voilà ce qu'on en pensait à Paris;

à Zurich, l'effet fut tout autre, quand, après quelques mois, le bruit se répandit de cette attaque contre la religion révélée. L'émoi fut très vif; on s'indigna; et Lavater, autrefois aimé et admiré de Meister, fut un de ceux qui soufflaient le feu.

Henri Meister dut quitter le canton de Zurich, pour aller se réfugier dans un bailliage voisin, pendant qu'on lui faisait son procès. Son père fit face à l'orage avec autant de fermeté que de tristesse. Il était quiétiste : quand on est placé à ce point de vue, on s'accommode aisément des idées les plus larges et les plus libres. Dans le synode, en face de ses collègues, il ne renia ni son fils ni sa foi. Mais ni le respect que ce vieillard inspirait, ni les démarches du jeune homme, qui publia, au mois d'avril 1769, une édition abrégée et édulcorée de son petit ouvrage, rien ne put empêcher une condamnation Le 21 juin, Henri Meister fut banni à perpétuité, son nom et ses armes furent effacés du tableau des citoyens, et son livre brûlé par le bourreau sur la place publique.

Il partit pour Paris. Son père alla lui dire un adieu qui pouvait être éternel. On lit dans son Journal : «30 juin 1769. Embrassé tendrement mon fils, qui se porte assez bien, Dieu merci .. Concerté le plan de sa vie à Paris, et de la conduite que j'aurai à tenir dans ma triste situation. Réflexions accablantes. » Écoutons maintenant Voltaire, qui écrivait à Moultou, quelques jours après : « Mon cher philosophe, notre Zurichois ira loin. Il marche à pas de géant dans la carrière de la raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit de l'arbre de la science, dont les sots ne veulent pas qu'on se nourrisse ; et il n'en mourra pas. Un temps viendra où sa brochure sera le catéchisme des honnêtes gens. » — Ce n'est pas sur ce ton de chef de parti que Rousseau parla à Meister, quand il reçut sa visite à Paris, l'année suivante : « Il me dit que je n'étais pas le seul malheureux, mais que j'avais eu grand tort d'écrire si jeune ; et que je devais me souvenir que, dans quelques années d'ici, je serais bien jeune encore. »

En revenant à Paris avec son élève, Meister retrouva chez Mme de Vermenoux une situation agréable, une vie facile et du loisir. C'était un homme d'avenir : on le sentait autour de lui, il était apprécié. Dans le salon de Mme Necker, il voyait les beaux esprits et les écrivains de l'époque. Il songeait à écrire une histoire de la Réformation, dans l'idée qu'il pourrait par là, à la

fois intéresser le public français, et préparer les voies pour rentrer en grâce à Zurich, cet ouvrage étant fait pour plaire au pays de Zwingle. Son amour filial lui faisait mettre un grand prix à cette espérance.

Malgré ses idées philosophiques et le jugement qui l'avait frappé, il faisait encore fonction de ministre du saint Évangile : quand le jeune Louis-Auguste de Vermenoux vint faire à Genève sa première communion, au mois de septembre 1772 : ce sont les leçons de Meister qui l'y avaient préparé. Pendant le séjour qu'il fit en Suisse à cette occasion, Meister tenta des démarches à Zurich, qui reçurent bon accueil ; un mémoire apologétique qu'il présenta, les instances de ses amis, les bons offices de ses anciens maîtres, l'influence de quelques magistrats d'un esprit large et libéral, firent annuler la condamnation qui avait été prononcée contre lui trois ans auparavant. Il alla passer un mois auprès de son père ; mais il ne se décida point à chercher un établissement en Suisse. Paris l'avait séduit, et le moment approchait où il allait y trouver l'emploi de ses talens, dans la rédaction de la *Correspondance littéraire*.

Au moment où sa brochure et son procès avaient fait parler de lui, Diderot en avait fait un compte rendu ; Meister eut communication de ce morceau, qui avait été inséré, écrit-il à son père, « dans un journal manuscrit qu'un bel esprit de Paris envoie à toutes les cours d'Allemagne. » M. Tourneux a retrouvé récemment ces pages intéressantes, que Grimm avait, en effet, envoyées à ses abonnés.

Tous deux venus à Paris de pays allemands, tous deux fils de pasteurs, Meister et Grimm avaient une similitude d'origine qui facilita leurs relations, aussitôt qu'ils se connurent. Et, lorsque Grimm, dans les premières semaines de 1773, sur le point d'entreprendre un voyage qui devait durer plus d'une année, chercha à qui confier le soin de le remplacer dans ce qu'il appelait « sa boutique, » il fut heureusement inspiré en jetant les yeux sur Meister. Il l'introduisit auprès de ses augustes lecteurs, comme « un jeune homme plein de goût et de mérite, depuis plusieurs années à Paris, et qui cherchait à s'y fixer. » En faisant ce choix, Grimm s'assurait que son œuvre serait continuée dans le même esprit : s'il était appelé à la reprendre, c'était un grand avantage. Mais on sait que ses succès dans les cours, et surtout auprès de l'impératrice Catherine, changèrent à cette époque la

direction de sa vie : aussi, à son retour, abandonna-t-il définitivement à son jeune ami la *Correspondance littéraire*, avec ses charges et ses bénéfices.

Meister n'avait pas la décision et le mordant qui caractérisaient Grimm ; son esprit avait moins de portée ; mais, comme lui, c'était un homme bien informé, un habitué des salons de Paris, en relations avec les meilleurs écrivains de l'époque, et à qui le souvenir de ses années d'étude et de jeunesse permettait de se placer sans peine au point de vue de l'étranger ; d'autre part, comme il ne faisait pas de voyages, et n'avait pas les aspirations et les arrière-pensées ambitieuses du baron de Grimm, les abonnés trouvaient en lui un homme qui était tout à son affaire, et qui apportait une régularité parfaite dans l'envoi de ses lettres. Enfin, Diderot et Mme d'Épinay, pendant les années qui leur restaient à vivre, paraissent avoir continué la collaboration intermittente que Grimm obtenait d'eux. En conséquence, le succès de la *Correspondance littéraire* ne diminua point : au contraire, pendant une quinzaine d'années, le nombre des abonnés ne fit qu'augmenter.

« Un des avantages, dit Meister, du métier auquel je vouai les plus belles années de ma vie fut de me procurer des relations avec les plus augustes personnages de l'Europe, avec Catherine *le Grand*, avec Gustave III, avec les rois de Pologne et de Prusse, avec l'illustre et malheureux duc de Brunswick, avec le grand-duc de Toscane, depuis empereur (Léopold II), avec les ducs de Deux-Ponts, de Saxe-Gotha, de Mecklembourg, avec les princes de Waldeck et d'Oldenbourg ; de plus intimes avec le margrave d'Anspach et ses deux célèbres amies, Mlle Clairon et milady Craven qu'il épousa dans la suite, et qui me combla de bontés pendant mon séjour en Angleterre. »

Meister avait vingt-huit ans quand il se chargea de la *Correspondance littéraire;* il la continua pendant une quarantaine d'années. Avec moins de talent que Grimm, il s'appliqua avec plus de patience à un labeur souvent monotone. A partir de ce moment, sa biographie manque un peu d'intérêt et de variété. L'éducation du jeune Vermenoux était achevée, et Meister se vit offrir des places analogues et plus brillantes, auprès du prince de Saxe-Gotha, du prince de Brunswick. Mais il ne se soucia

pas de s'éterniser dans la carrière de précepteur, et d'accepter des situations qui l'eussent tenu éloigné de Paris.

Il avait continué à demeurer chez Mme de Vermenoux; après une longue intimité, il la vit mourir, — elle n'était plus jeune, — en 1783. Il avait perdu son père en 1781 : une douce fin avait couronné la vieillesse de ce digne homme. De nouveaux amis, de nouvelles liaisons remplaçaient pour Meister les liens que la mort avait ainsi brisés; il était répandu dans le monde; son caractère était heureux; le travail remplissait d'ailleurs ses journées; il s'absorbait dans son œuvre.

Quand la *Correspondance littéraire* parut imprimée dans l'année 1812, Meister en fut très surpris, contrarié même au premier abord; il ne s'était pas douté, en la rédigeant, que la postérité pourrait un jour y prendre intérêt. Avant ce succès inattendu, en repassant sa vie, il secouait la tête en pensant aux années qu'il y avait employées. « Ce travail, disait-il, m'a fait gagner plus d'argent que ne m'en aurait rendu peut-être aucun autre; mais il m'a fait perdre beaucoup de temps et m'a distrait de toute étude assez suivie pour développer le peu de talent que je pouvais avoir. Ce que j'avais gagné légèrement, je le dépensais de même. »

Quoi qu'il en soit, notre Zurichois avait trouvé à Paris une seconde patrie; et, dans cette époque heureuse qui a précédé la Révolution, il a connu et savouré, lui aussi, « la douceur de vivre. » Il eût voulu voir durer toujours ces années paisibles du règne de Louis XVI, et ne jamais quitter le beau pays de France; mais les mauvais jours arrivèrent, et bientôt tout fut bouleversé.

Beaucoup de Français et d'étrangers s'étaient enfuis dès les premiers troubles. Meister fit comme Mme de Staël : il s'attarda trop longtemps à Paris, où, à la fin, il se trouvait enfermé, « comme dans l'antre de Polyphème. Je lisais, dit-il, *l'Enfer* de Dante, où je voyais des scènes analogues à celles qui m'entouraient. Je n'ai pas le courage d'avouer quel charme trop puissant, et dont le souvenir m'est encore cher, m'avait retenu au milieu de tant d'horreurs et de dangers. » Ces derniers mots nous ramèneraient, si nous le voulions, au chapitre des amours de Meister; nous en avons détaché plus haut deux pages gracieuses; mais, au moment où nous sommes arrivés dans le récit de sa vie, notre homme a quarante-huit ans, et ses promenades

dans les sentiers de Cythère ne sont plus si attrayantes à suivre : laissons-les, et rejoignons-le dans son voyage en Angleterre.

Il s'était mis en route le 10 septembre 1792, et réussit à gagner Boulogne, où il rencontra M. de Talleyrand, fort inquiet de s'y voir retenu depuis deux jours par des vents contraires. Arrivé en Angleterre, il n'y eut que des mésaventures : il se cassa le bras, et il acheva de perdre « la forêt de cheveux qui couvrait sa tête dans sa jeunesse. » Le climat du pays ne lui allait pas, et il ne trouvait pas à Londres le nid paisible et doux que son cœur, toujours sensible, et l'âge qu'il avait atteint, lui faisaient désirer. Il songea que, plus heureux que les autres émigrés, il pouvait rentrer dans sa patrie. Il partit donc pour Zurich, où il fut si bien accueilli qu'il s'y établit définitivement, sans plus songer dès lors à quitter cette ville. Il n'avait pas encore cinquante ans, et n'était qu'au milieu de sa carrière.

A la considérer dans son ensemble, la vie littéraire de Meister se partage en deux moitiés : dans la première, c'est un étranger naturalisé à Paris ; dans la seconde, c'est un ex-Parisien qui vit paisiblement à l'écart, toujours attentif au mouvement intellectuel de la France.

II

Une fois établi dans sa retraite de Zurich, Meister s'empressa de reprendre le travail de la *Correspondance littéraire*, que les orages de la Révolution lui avaient fait interrompre. Mais, quoiqu'il fût encore quelquefois aidé par des collaborateurs parisiens, Suard entre autres, ses lettres, datées de Zurich, n'offraient plus le même intérêt que lorsqu'il était l'écho des salons où il entendait parler chaque jour des ouvrages dont il rendait compte ; les écrivains nouveaux qui entraient dans la renommée, il ne les connaissait plus personnellement. D'ailleurs, à cette époque troublée, les événemens politiques et militaires dominaient toutes les préoccupations ; le nombre des abonnés n'était plus le même. Quelques-uns cependant demeuraient fidèles, puisque Meister pouvait dire : « J'ai retrouvé dans ma patrie une modeste aisance, qui suffit à mes désirs. » Il poursuivit la rédaction de ses feuilles jusqu'en 1812.

Au temps de ses débuts, et pendant bien des années encore après, Meister s'était donné tout entier à cette publication ; il

écrivait sa *Correspondance*, qui demeurait manuscrite, et n'était lue qu'à l'étranger; c'était tout. Il avait cependant un esprit fertile, et une grande facilité de plume. C'est en 1787 qu'il publia son premier livre : *De la morale naturelle*, qui eut aussitôt quatre éditions, et dont Wieland fit une traduction allemande, accompagnée de notes, et d'une préface louangeuse.

Dès lors, et durant quarante ans, jusqu'à sa mort, Meister ne cessa d'écrire et de publier. Réflexions morales, politique, voyages, prose et vers, on vit paraître maint volume : à vrai dire, ils étaient généralement de petit format et de mince épaisseur. Nous nous arrêterons au plus remarquable de ces nombreux ouvrages : *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris.*

Meister avait fait ce voyage dans un moment historique, à l'époque où la Convention déposait ses pouvoirs, où le Directoire prit sa place; il assista au 13 vendémiaire. Il était revenu, après trois ans d'absence, dans un pays bouleversé : à chaque pas, il était frappé du contraste du passé et du présent. Le lecteur pourra juger de son coup d'œil en lisant quelques-unes des observations piquantes qui sont répandues à poignées dans son livre :

« On a pillé, ravagé, détruit beaucoup de châteaux en France; mais il y en avait un si grand nombre, que ceux qui subsistent encore ne permettent guère au voyageur de s'apercevoir que ce nombre ait diminué.

« Ce qui a été le moins épargné, ce sont les couvens, les abbayes, les cloches, et surtout les croix; c'est une merveille, aujourd'hui, d'en rencontrer une. Sur la pointe des édifices publics, on les a remplacées le plus communément par le bonnet rouge, ou le drapeau tricolore. Le bruit des cloches, trop continuel, comme il l'est dans plusieurs pays catholiques, devient sans doute importun; mais son absence totale a, je vous assure, quelque chose de triste et de sauvage.

« Concevez-vous, monsieur (ces Souvenirs sont écrits sous forme de lettres adressées à M. Féronce de Rothenkreuz, ministre du duc de Brunswick) l'extrême malheur d'un bon catholique au bord du Rhin, qui tous les jours entend la messe sur l'autre rive, et ne l'entend plus sur celle qu'il habite! Je suis convaincu que cette seule circonstance a déterminé l'émigration d'une foule de pauvres Alsaciens.

« Les villes, entourées des moissons les plus abondantes, périssent de faim. Elles sont, ainsi que nous le disait un officier municipal de Nancy, comme Tantale au milieu des eaux. Depuis que la terrible loi du *maximum* est abolie, le cultivateur met à son blé le prix qu'il veut, et s'obstine à ne plus recevoir d'assignats. Le pauvre habitant des cités ne peut donc plus obtenir l'aliment le plus indispensable qu'en le payant de ses hardes, de ses meubles, de son linge.

« Combien croyez-vous, monsieur, que j'aie vu de chaises de poste, depuis Bourglibre — *nom donné sous la Révolution à Saint-Louis, près de Bâle* — jusqu'aux portes de Paris? Deux, en y comprenant celle où j'étais, et pendant huit jours de route. Aussi, quelque modeste que fût notre suite (car nous n'avions qu'un domestique), presque partout on nous a fait l'honneur de nous prendre pour des députés (1).

« Ce que j'ai rencontré le plus souvent sur ma route, sans prendre aucune peine pour le chercher, c'est l'air du malaise, de l'inquiétude, de la fatigue, du mécontentement, joint à beaucoup d'indifférence sur le succès ou le non-succès du nouvel ordre de choses. Quoique cette révolution ait eu le mérite singulier d'intéresser, de passionner même un nombre prodigieux d'hommes, il est pourtant de fait que la majorité de la nation est demeurée neutre.

« Plus j'ai vu, réfléchi, calculé, plus je me suis convaincu de la vérité de ce que me disait mon hôtesse de Vesoul : « Ah! monsieur, pour un que la Révolution enrichit, croyez qu'elle en appauvrit mille! »

« La vente du mobilier des émigrés n'a pas été aussi profitable qu'il y avait lieu de le présumer. Les étrangers en ont tiré peut-être plus de parti que les nationaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les objets précieux ont été vendus fort au-dessous de leur prix.

« Dans l'auberge de Lunéville, mon compagnon de voyage et moi fûmes étonnés de l'élégance et de la fraîcheur de quelques ameublemens. La maîtresse du logis, ayant remarqué notre surprise, se pressa de nous dire : « Messieurs, ne craignez rien : il n'y a pas là de taches de sang ; ce n'est pas du bien volé. Non, Dieu nous en garde! C'est à Nancy que nous avons fait acheter

(1) Meister avait fait voyage avec le général de Montesquiou.

l'étoffe toute neuve, et c'est ici que nous avons fait faire le lit et les fauteuils, par un jeune ouvrier, établi depuis peu de temps dans cette ville. »

« Je n'oublierai jamais ni l'air, ni l'accent dont on répondit à mon compagnon de voyage, qui demandait quel était le propriétaire d'un très beau château, devant lequel notre chaise était arrêtée : « Eh! monseigneur, c'est un ci-devant pouilleux. »

« Il est plus d'un district en France où l'on ne croit pas encore à la Révolution, où on ne l'envisage que comme une étrange calamité, dont les ravages ne sauraient durer. On tâche de s'y soustraire le plus que l'on peut, et on se renferme dans l'attente passive d'un ordre de choses moins malheureux.

« Il y a des quartiers de Paris qui paraissent entièrement déserts; le plus abandonné est ce beau quartier du faubourg Saint-Germain où, dans des rues entières de palais, on ne voit plus que quelques hôtels occupés, par les administrations de la République. Si vous vous avisez d'entrer dans un de ceux sur le frontispice desquels on lit en grosses lettres, rouges ou noires : *Propriété nationale à vendre*, vous serez effrayé de l'état de dégradation où vous le trouverez; la plupart sont dépouillés non seulement de meubles, de glaces, de lambris; sous prétexte d'enlever les plombs des toits et le salpêtre des caves, on en a laissé ruiner toute la boiserie, et souvent même jusqu'aux murs.

« Le jour commençait à tomber. En passant près du dôme des Invalides, — cette magnifique maison de Dieu, qu'on a traitée comme celle d'un aristocrate ou d'un émigré, — j'aperçus un groupe considérable de grandes figures d'une blancheur éclatante, pressées les unes contre les autres, et comme parquées dans une bergerie. Je ne pus deviner d'abord ce que c'était; en m'approchant, je reconnus les figures colossales, en marbre, des saints qui décoraient ci-devant les niches de ce superbe temple. Elles étaient exposées là en vente, comme tant d'autres objets de toute espèce que l'on voit sur toutes les places : mais ces pauvres saints, qui les voudrait ou qui les oserait acheter?

« C'est vers dix heures du soir que la tristesse et le dénuement où se trouve Paris, doivent frapper un étranger qui le vit dans des temps plus heureux. Autrefois on courait aux soupers ou à d'autres plaisirs; le roulement de mille et mille voitures faisait retentir le pavé de toutes les rues, du bruit de la joie et de la folie d'un peuple léger, frivole, content, paraissant du

moins l'être. Aujourd'hui, passé la sortie des spectacles, c'est le silence qui règne dans tous les quartiers; la rencontre d'une voiture est un événement; il est rare même de rencontrer des gens à pied, si ce n'est des patrouilles.

« Il y a assez peu de fiacres: des gens, qui tenaient équipage autrefois, ne se déterminent pas aisément à payer cent francs pour une course, quoique, au cours du change actuel, ces cent francs ne représentent pas même vingt-quatre sous, en espèces.

« Presque tous les devans de maisons, toutes les grandes allées, dans les quartiers les plus fréquentés, sont devenus autant de magasins de meubles, de hardes, de tableaux, d'estampes, etc. Vous voyez presque partout le même étalage qu'on ne voyait ci-devant que sur le pont Saint-Michel, sur le quai de la Ferraille, et sous les piliers des Halles. La capitale du monde a l'air d'une immense friperie.

« La crainte de mourir de faim a fait imaginer toutes sortes de moyens de s'en préserver. Il n'est pas rare de voir à la porte d'une maison ou d'une boutique, tantôt une cage de lapins, tantôt une chèvre, assez mal nourrie, mais dont le lait peut devenir, dans le besoin, une ressource précieuse.

« Ce qui m'a frappé le plus généralement à Paris, c'est un caractère étrange d'incertitude, de déplacement, sur presque toutes les figures; un air inquiet, défiant, tourmenté, souvent même hagard et convulsif. Je crois qu'un homme qui n'aurait jamais vu Paris, qui n'en aurait jamais entendu parler, le voyant aujourd'hui pour la première fois, serait tenté de lui faire le même compliment que fit un jour M. de Jussieu à je ne sais quel original : « Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais je vous trouve bien changé. »

Ces constatations, ces jugemens sont-ils d'un esprit impartial? Non assurément; et Meister, dès l'abord, l'avoue lui-même. On ne peut voir, dit-il, qu'avec ses yeux, c'est-à dire avec ses préventions; et il indique aussitôt, pour se mettre en règle avec ses lecteurs, le point de vue qui est le sien : « Je déteste et détesterai toujours les révolutions. »

Mme de Staël, grande amie de Meister, lui faisait la guerre sur ses idées politiques, et lui prêchait la prudence à l'égard du parti qui était au pouvoir dans ce Paris qu'elle aimait tant, et dont le séjour, malgré tout, lui paraissait si désirable. En feuilletant

les lettres qu'elle écrivait à Meister vers ce temps, on la voit revenir à maintes reprises sur un point qui lui tenait à cœur :

Coppet, 1796 (janvier ou février). — Est-ce que vous feriez un ouvrage sur votre séjour à Paris? Prenez-y garde : ne prenez pas la France du 13 vendémiaire pour la République française, et ne vous fermez pas la porte d'un pays que vous regretterez plus tôt que vous ne croyez. — *Lausanne, 5 avril 1796 :* Votre récit de votre premier voyage en France sera-t-il conçu de manière à vous rendre le second impossible? Pensez-y! Vous devriez me le montrer; car j'ai beaucoup de délicatesse sur tout ce qui concerne la République :

> Un souffle, un rien, tout nous fait peur
> Quand il s'agit de ce qu'on aime.

Coppet, 10 octobre 1796. — Vous me demandez si je permets l'impression de votre *Voyage à Paris?* Je vous demande de n'y pas mettre votre nom : il ne faut jamais se fermer la porte du paradis.

Cette sollicitude de Mme de Staël, ces recommandations répétées, sont un témoignage de l'amitié qu'elle a eue de tout temps pour Meister. Il avait été l'ami, le confident de M. et de Mme Necker; il avait vécu dix-huit ans chez Mme de Vermenoux, la marraine de Mlle Necker; il était pour Mme de Staël un vieil ami de famille, sûr, éprouvé. Quand elle était encore enfant, c'est lui qui rédigeait les vers qu'elle présentait à son père, le jour de sa fête; quand elle eut vingt ans, et qu'elle s'essayait à écrire, elle communiquait à Meister ses premières ébauches, et il les envoyait à ses correspondans. C'était alors la mode de faire des *folles*, c'est-à-dire de petites nouvelles, dont l'héroïne était devenue folle par amour. Mme de Staël, au printemps de 1786, avait composé un morceau de ce genre, *la Folle de la forêt de Sénart :* « Voilà cette *folle* que vous désirez, monsieur, écrivait-elle à Meister; je vous prie de me la renvoyer; c'est ma seule copie. Mais je vous assure que je n'y mets précisément d'autre valeur que de ne la pas jeter au feu »

Les lettres de Mme de Staël à Meister s'étendent sur une durée de trente ans. Toujours intimes et confiantes, elles offrent un

intérêt particulier au moment où tous deux viennent de se réfugier en Suisse. Dans sa retraite, — une maison de campagne à Promenthoux, au bord du lac Léman : M. Necker et sa famille ne se seraient pas sentis en sûreté au château de Coppet, trop voisin de la frontière, — Mme de Staël écrivait à Meister, le 2 décembre 1793, une lettre toute pleine et débordante des sentimens qui l'agitaient alors :

« Un seul bien reste dans cet affreux écroulement de l'univers, un seul fait encore vivre : c'est de recevoir et de donner du bonheur à ses amis. MM. de Montmorency et de Jaucourt sont chez moi depuis deux mois sous des noms suédois ; M. de Narbonne y arrive sous un nom espagnol. Berne le sait (le pays de Vaud était soumis au canton de Berne), Berne le tolère, parce que je vis absolument seule à la campagne, et qu'il est bien prouvé que c'est à la retraite la plus obscure que nous aspirons. Mais l'évêque d'Autun, que j'aime si tendrement, ne serait pas reçu ici, à cause de ses opinions ci-devant démocratiques. (On sait que c'est pour ce même motif que Talleyrand fut forcé de quitter l'Angleterre, peu de temps après.)

« Votre canton (Zurich) a des opinions plus populaires. Cette classe d'émigrés qui a voulu la Révolution, et s'est arrêtée où finissait le sacrifice et commençait l'oppression, cette classe si peu nombreuse parmi la noblesse, doit être plus agréable à l'esprit sage et modéré de votre canton. Ils sentiront aussi que ce parti doit fuir les lieux où il y a des rassemblemens d'émigrés de pire origine, et que, placés entre les deux extrêmes, ils doivent connaître le prix de cette conduite modérée dont les deux factions opposées se plaisent à leur faire un crime.

« Vous en savez, sur ces réflexions, mille fois plus que moi. Mais le fait est que je puis, comme femme d'un Suédois, d'un Suédois qui a une grande place dans son pays, et que le grand chancelier de Suède a recommandé comme ambassadeur à l'avoyer de Berne, louer une maison de campagne sur les bords du lac de Zurich, le printemps prochain : mais, si l'on devine que les deux Suédois qui habitent chez moi, qui n'en sortiront point, qui ne chercheront point la société, et ne passeront pas le jardin de ma maison ; si l'on devine que ces Suédois sont deux constitutionnels, deux hommes amis de la monarchie limitée, de la liberté dans l'ordre, me tourmentera-t-on ? Ou voudra-t-on

bien croire l'ambassadrice de Suède, affirmant qu'elle n'a chez elle que des Suédois? On y a consenti ici; mais on ne m'a pas donné la permission pour l'évêque, et je ne me fixerai nulle part sans lui. Daignez donc me dire si je puis, avec quelque espoir de sécurité, louer ce printemps une maison à la campagne, et y inviter M. de Talleyrand. Dites-moi si Zurich veut caractériser la modération de ses opinions, en donnant un asile à des hommes persécutés pour cette même modération.

« Dites-moi enfin si je vous devrai le bonheur de passer l'été avec vous et vos amis. Si cela était impossible, je vous prierais alors de prendre quelques informations sur Schaffhouse. Cela me conviendrait bien moins; mais enfin, ce dont j'ai besoin, c'est d'une maison qui me serve d'abri contre les injures de l'air, et de retraite contre les passions des hommes.

« Je n'ajouterai rien à cette lettre; tant de sentimens se pressent au fond du cœur que, pour commencer, il faut être certain de pouvoir tout dire, et la vie et l'âme, et la parole et la pensée n'y suffisent pas. Croyez seulement que je sais et vous estimer, et vous aimer, et mettre au premier rang le plaisir de passer quelque temps avec vous. »

Les démarches de Meister ne purent obtenir la faveur que sollicitait Mme de Staël; et, quelques semaines après, celle-ci prenait encore son vieil ami pour confident de ses peines.

« *19 février 1794.* — J'ai vu dans la *Gazette* de Schaffhouse que l'évêque d'Autun avait été renvoyé d'Angleterre. Ce bruit m'a tellement bouleversée que je puis à peine tenir ma plume, à cause du tremblement que j'ai depuis cet instant. S'il venait ici, je serais trop heureuse; mais il irait en Amérique. »

« *12 mars.* — Ah! l'Angleterre! ils m'en ont ôté mon aimable, mon excellent ami! Depuis la Révolution, voilà pour moi le plus grand des malheurs. En partant, il n'est pas un seul intérêt de ses amis dont il ne se soit tendrement occupé. C'est un caractère méconnu; mais son esprit si orné, si charmant, est moins supérieur encore. Je ne sais rien qui me décidât à ne plus le revoir; et peut-être d'autres raisons bientôt me forceront à le chercher. Je commence à détester l'Europe, et mon dernier essai pour mes amis sera Zurich. Moi, je traînerai plus longtemps;

mais qui peut consentir, à vingt-sept ans, à se détacher de tout le passé ? Comment aimer comme on aimait ? Comment avoir des sentimens qui valent des souvenirs ? Vous avez un tel charme dans la manière de vous intéresser, que je vous accable de moi. Cet été serait encore bien doux si je le passais avec vous et eux. »

Ces lettres de Mme de Staël témoignent de tout l'attrait que dans sa jeunesse lui savait inspirer M. de Talleyrand, qui depuis... L'été de 1794, au moins, ne trompa pas l'attente de Mme de Staël, qui l'espérait heureux et doux. Il lui apporta en juillet la nouvelle des événemens du 9 thermidor, et au mois de septembre, la rencontre de Benjamin Constant, « dont M. Suard vous a peut-être parlé comme d'un homme de beaucoup d'esprit, » écrivait-elle peu après à Meister.

En continuant à feuilleter cette correspondance, qui sera bientôt intégralement publiée, nous l'espérons, on y pourrait glaner bien des détails intéressans sur la vie de Mme de Staël et ses sentimens au temps du Directoire, sur ses premiers ouvrages, sur la composition du roman de *Delphine :* Meister fut appelé à fournir des renseignemens géographiques et autres sur l'abbaye du Paradis près de Schaffhouse, refuge de l'héroïne du roman, et sur les villes du voisinage, pour que Delphine pût y aller et en revenir avec quelque vraisemblance.

La politique et la guerre ont aussi leur place dans ces lettres. Nous avons vu que Mme de Staël avait pour la Révolution un faible, que Meister ne partageait point du tout. Ce fut l'inverse, quand Bonaparte parut sur la scène du monde. Bien vite, Meister se déclara pour lui. Quant au Premier Consul, quoique jamais il n'ait vu le littérateur zurichois, ce lui fut assez de jeter un coup d'œil sur ses écrits : pour ce meneur d'hommes, Meister fut aussitôt classé dans son esprit comme un pion, qu'il se réserva de faire avancer sur l'échiquier, au moment utile.

Meister ne semblait point préparé à jouer un rôle politique, et pourtant il s'en acquitta fort bien. Les malheurs de son pays avaient éveillé en lui le sentiment patriotique ; son désintéressement, son tact d'homme du monde, suppléèrent à l'expérience qui lui manquait.

La Suisse, envahie par les armées de la République française, avait été mise sens dessus dessous. Sur les collines qui entourent Zurich, de sanglans combats s'étaient livrés. Cette contrée

heureuse et paisible avait été foulée aux pieds par la soldatesque. La vieille constitution du pays avait été renversée, sans qu'une nouvelle eût réussi à s'établir solidement. Tout était à réorganiser : ce fut l'affaire du Premier Consul.

Quelques jours après le Dix-huit brumaire, au mois de décembre 1799, Meister avait envoyé à Paris un mémoire où, s'adressant « au héros, au sage, au génie protecteur qui venait de sauver la France », il lui demandait de « tracer lui-même les principaux traits du gouvernement qui pourrait s'adapter le mieux à nos ressources, au vrai principe de notre vie. »

Bonaparte remarqua ce mémoire ; il est tout simple qu'il en ait noté l'auteur comme un homme à employer dans l'occasion. Aussi ne partageons-nous pas l'étonnement que Meister semble exprimer dans une page de ce qu'il appelle l'*Inventaire de mes vanités :*

« J'étais déjà bien près, dit-il, d'accomplir mon douzième lustre, lorsque l'homme le plus extraordinaire de notre siècle et de beaucoup d'autres, trouva bon de me nommer président de la commission constituante de mon canton, je ne sais trop pourquoi, si ce n'est parce qu'il avait été assez content de quelques idées répandues dans mon volume : *Sur la Suisse, à la fin du XVIIIe siècle.*

« Il y avait alors environ quarante ans que j'avais risqué de m'y voir brûlé comme athée. Je n'en occupai pas moins, cinq à six semaines, la première chaise curule de notre petite république ; et il n'eût tenu qu'à moi de l'occuper plus longtemps, si je n'avais pas eu le bon sens de préférer, aux vanités d'une magistrature qui m'eût fait périr de chagrin ou d'ennui, mes études, mon repos et mon indépendance. »

L'année suivante cependant, étant allé à Paris, Meister put rendre encore quelques services à son pays, en plaidant auprès de plusieurs personnages politiques la cause des magistrats zurichois compromis à ce moment par suite des troubles qui avaient éclaté dans leur canton. « Un des souvenirs les plus intéressans de mon voyage, dit-il, est celui d'une longue conversation que j'eus avec Fouché. Je vis en lui, comme il le disait lui-même, un volcan éteint ; et je n'admirai pas moins la sagesse et la modération que la profondeur et la sagacité de ses vues, sur tous les objets dont il lui plut de m'entretenir. »

Cette estime si entière, pour un homme tel que Fouché, nous aide à comprendre que Benjamin Constant, dans son Journal intime, témoigne peu de sympathie à l'égard de Meister : « un homme, dit-il, dont toute la vie s'est passée avec les philosophes du XVIIIe siècle, et qui leur doit le petit nombre d'idées qu'il a. Avec cela, la faiblesse de son caractère lui fait désirer de ne pas être en opposition avec le torrent du jour. Meister (1) n'a pas assez de valeur pour être philosophe. » C'est à propos des *Études sur l'homme dans le monde et dans la retraite* (Paris, 1804) et du compte rendu que le *Mercure* avait fait de ce livre de Meister, que Benjamin Constant maltraite ainsi le vieil ami de Mme de Staël; il avait eu maintes fois l'occasion de le rencontrer, à Lausanne et à Coppet.

Meister, à soixante ans, n'était pas encore marié. Nous avons déjà parlé d'Ursule Schulthess, de cette idylle au bord du lac, dans les vignes du presbytère, et de son brusque dénouement. On se rappelle qu'Ursule avait épousé le « tribun » Burkli. Un long temps s'était écoulé depuis lors, et l'âge était venu, sans qu'elle eût perdu le don de plaire. Croyons-en le baron de Staël, qui écrivait à Meister en 1794 : « Vous m'avez dit, monsieur, que vous voyez souvent Mme Burkli; je vous prie de lui faire agréer mes hommages. Je suis enchanté d'avoir fait la connaissance de cette aimable femme, dont l'âme, la tournure et l'esprit, ont tant d'harmonie et de charme. Je fais des vœux sincères pour qu'elle soit toujours heureuse. »

Quelques années après, M. Burkli était mort; sa veuve était mère de famille et grand'mère, et Meister avait repris avec elle les amicales relations d'autrefois. En la revoyant toujours aimable, il n'avait qu'un seul mot à changer aux vers de Maynard :

> Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
> Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
> Sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris.

Dans une de ses *Cinq nouvelles helvétiennes* (Paris, 1805), il avait esquissé, en le romançant, le récit de ce qui s'était passé entre elle et lui dans leurs jeunes années. Mme de Staël avait lu et compris ce morceau; et quand Meister et son amie se furent

(1) L'éditeur du *Journal intime de Benjamin Constant* a mal lu à cet endroit (page 85) le manuscrit qu'il a reproduit. Au lieu du nom de notre Henri Meister, il a imprimé en effet : De Maistre !

décidés à passer leur vieillesse ensemble : « J'avais deviné votre secret, lui écrivait-elle; mais je voulais attendre d'en être sûre. On me dit que vous êtes marié : je vous en félicite; c'est un beau soir que cette union, qui est précédée par les souvenirs de toute la vie. »

Il ne nous reste plus qu'à parcourir rapidement les dernières années de la vie de Meister, en y signalant les faits les plus notables.

La *Correspondance de Grimm et Diderot* parut en 1812. Le public ignora longtemps la grande part que Meister y avait prise. Sainte-Beuve lui-même, qui le mentionne en passant, le qualifie secrétaire de Grimm. Ce sont MM. Tourneux et Scherer qui ont mis son rôle en son vrai jour. Meister n'a pas été le secrétaire, il a été le successeur de Grimm. Mais c'est lui-même qui, lors de la publication de la *Correspondance littéraire*, a tenu à s'effacer, à rester dans l'ombre.

Quand Mme de Staël partit pour la Russie, au printemps de 1812, elle aurait voulu, en passant à Zurich, y rencontrer Meister :

« Je m'étais fait un triste plaisir, *my dear sir*, lui écrit-elle, de vous dire adieu en allant aux eaux, et M. Schlegel est allé vous chercher, pour vous confier (sous le sceau du plus grand secret) que j'étais là. Mon espoir a été déçu; je ne vous verrai point : c'est une émotion douce et douloureuse que je perds. Ne me nommez à personne. Quand reviendrai-je ici? Le monde et moi, nous ne savons pas ce que nous deviendrons. »

Une fois Mme de Staël établie en Suède, et plus tard en Angleterre, ses lettres ne pouvaient plus arriver à Zurich. Mais en 1814, Meister alla la revoir, et elle lui écrivait de Coppet, en 1815 :

« Joseph m'a écrit que l'empereur était content de ma conduite pendant son adversité, et m'invitait à revenir à Paris. Je reste ici cependant. Il n'y a plus de Paris, il n'y a plus rien que les souvenirs du passé, et vous savez quelle place vous y tenez dans mon cœur! » Et quelques jours après : « M'approuvez-vous d'avoir refusé d'aller à Paris? »

Dans la carrière de Meister un dernier succès fut celui qu'il

obtint auprès du poète Foscolo. En 1815, au moment où disparut pour longtemps l'espoir des patriotes italiens, de voir leur pays arriver à l'indépendance, Foscolo s'était réfugié en Suisse, et il passa toute une année dans les environs de Zurich : c'est alors qu'il connut Meister. Les lettres amicales et presque filiales qu'il lui a adressées à cette époque ont été publiées par M. Adolphe Tobler, un des maîtres de la philologie romane. Dans une lettre de 1817, à ses libraires Orell, encore inédite, Foscolo écrivait : « M. Meister m'est cher comme ami, comme maître et comme père. Souvent, en désirant la mort, je m'afflige de ne pouvoir pas expirer dans ses bras : c'est à lui seul que je voudrais confier mes dernières volontés et mes manuscrits. J'avais l'intention de lui faire une surprise en lui envoyant un bel exemplaire de son *Euthanasie* (un des ouvrages publiés par Meister dans sa vieillesse) que j'ai tournée de mon mieux en italien... » — Voilà qui montre que Meister avait le don de plaire. Cinquante ans auparavant, quand il s'était présenté à Jean-Jacques Rousseau, sa jeunesse avait été bien accueillie du philosophe misanthrope; et, devenu vieux, il n'avait pas perdu, on le voit, le charme qui distinguait sa personne.

La plus belle vieillesse arrive un jour à sa fin. Dans le cours de sa quatre-vingt-troisième année, Meister mourut frappé d'un coup d'apoplexie, le 10 novembre 1826. Il avait quitté Paris depuis plus de trente ans, et sa mort n'y fit pas de bruit : il était oublié. Sa longue vie l'avait fait survivre à ses contemporains; et, quoiqu'il eût continué à écrire et à publier, la nouvelle génération ne le connaissait plus.

Henri Meister, comme Béat de Muralt, le baron de Besenval et Bonstetten, a été un de ces Suisses allemands qui, au XVIIIe siècle, ont su se faire une place avec quelque succès parmi les littérateurs français. Dans les temps qui ont suivi, Berne et Zurich ont vu naître d'autres écrivains, Jérémias Gotthelf, Gottfried Keller : mais alors le sentiment germanique s'était réveillé, et ces derniers n'ont pas été, comme les autres, infidèles à la langue allemande.

PAUL USTERI ET EUGÈNE RITTER.

LA
TENDANCE COLLECTIVISTE

DERNIÈRE PARTIE (1)

IV. — LA TENDANCE COLLECTIVISTE ET LE CAPITAL

L'application du principe de différenciation à l'économie sociale proprement dite en est également la frappante justification. Elle nous montre dans l'amplitude de la vie économique et du mécanisme industriel un mouvement favorable à l'élévation de l'individu économique et évocateur de ses facultés et de son énergie.

Aux premiers temps de l'histoire, l'essor de l'individu économique a certes peu d'envergure; il cherche à vivre et il se contente de vivre en produisant, quand la nécessité le presse, de la valeur d'usage pour sa consommation personnelle.

Peu à peu, il se met à produire pour les autres, d'abord pour le groupe social immédiat dont il fait partie, puis pour des groupes étrangers en relation de voisinage avec le sien, puis pour des consommateurs toujours plus éloignés de lui et qu'il ne connaît pas. La production pour l'usage devient la production pour l'échange, le travail domestique devient le travail de la fabrique, de la manufacture, de l'usine, et se hausse jusqu'à son stade international actuel, où le commerce de la seule Belgique repré-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

sente 3 milliards et demi de francs, et où un producteur belge fabrique de la valeur d'échange pour le Congo, la Perse ou la Chine, tandis que du fond des États-Unis, un fabricant ou un cultivateur envoie des produits au consommateur du Brabant.

En même temps, la production prend la forme capitaliste et nous vivons désormais, et surtout depuis le XVIe siècle, sous le régime de l'entreprise capitaliste.

Or, les marxistes, qui reconnaissent que cette transformation a été graduelle et nécessaire, commettent une singulière erreur de dialectique : en présence des incontestables abus inhérens à notre état économique (comme d'ailleurs à tout état économique pris à un moment donné), ils conçoivent une théorie métaphysique du capital; ils voient dans le capital une chose en soi, le condamnent comme la source des maux présens, lui attribuent une force destructive, et raisonnent comme si, en apercevant les vices d'une civilisation, nous en faisions remonter la responsabilité à l'État, en oubliant qu'un État est la conséquence et non la cause d'une évolution sociale.

Ce n'est pas le capital qui a créé le mode actuel de production économique pour se jeter comme un vampire sur le travail. Le capitalisme est l'aboutissement d'un lent processus historique qui a conduit du métier familial à l'usine. Le capital n'était rien dans l'industrie familiale; il était peu de chose dans l'industrie de métier ; il s'est développé dans l'industrie urbaine et dans l'industrie nationale, pour prendre dans l'industrie internationale un prodigieux essor. Mais cette marche en avant était fatale, et le marxisme ne le nie pas.

Il y a eu un mode de production sans capital, quand il n'y avait ni échange, ni circulation, ni marché, quand le producteur isolé avec des outils rudimentaires qu'il façonne lui-même produit des biens qu'il emploie lui-même sur place. Or, dès que le producteur et le consommateur n'ont plus été confondus dans la même personne, que l'un s'est détaché et éloigné de l'autre et a produit, outre ce qu'il lui fallait pour lui, un excédent dont avait besoin un consommateur étranger, il y a eu des frais de production et de circulation; la valeur d'échange a dû se différencier de l'objet produit, le capital du travail.

Cette différenciation s'est faite parce qu'elle était indispensable à la satisfaction des besoins nouveaux. Non seulement le travailleur isolé ne pouvait plus suffire à l'intensité de ces be-

soins, mais aux travailleurs agglomérés il fallait un outillage amélioré.

C'est grâce à la différenciation que le capital a pu être mis à la disposition du technicien, et le produit fabriqué là où les circonstances étaient favorables et avec les moyens les plus propres à produire vite et bien; c'est grâce à elle que ce produit a pu être envoyé là où il était réclamé et où sa consommation était assurée. Sans le capital suivant de près l'accroissement de la population, la diversité des besoins, les progrès de la technique, il serait arrivé un moment où les producteurs eussent manqué de débouchés et les consommateurs de produits; le monde eût été en proie à la misère et à la famine. Le capital s'est adapté aux conditions de la vie sociale, à la situation du marché économique, aux perfectionnemens des forces de travail. L'on n'a pas vu tout à coup un capitaliste faire sortir du néant une fabrique ou un grand établissement industriel. La fabrique est un des anneaux de la longue chaîne qui nous relie au passé. Et si les hordes aux mœurs errantes, vivant au jour le jour, de cueillette, de chasse et de pêche, étaient inférieures au ménage domestique qui sous l'autorité du père de famille permettait déjà une certaine épargne d'alimens; si celui-ci, à son tour, était moins organique que le métier corporatif favorable à l'acquisition de richesses locales; si le système mercantile a réagi contre le particularisme économique et a stimulé le développement de la fortune nationale; si, enfin, les cadres nationaux de l'ancien régime ont été brisés eux-mêmes et si, aujourd'hui, la politique coloniale, malgré la réaction passagère du protectionnisme, doit de plus en plus faire appel à toutes les énergies combinées du capital international, encore une fois la question se pose de savoir à quel moment il faudra briser la chaîne d'une tradition ininterrompue, retourner en arrière et arrêter le phénomène, en apparence si naturel et si logique, de la formation du capital?

Sont-ce les souffrances de la société moderne qui devront nous décider à la suppression du capital? Elles sont indéniables, mais le fleuve de la vie sociale coule avec une telle rapidité que déjà elles se transforment. Quand Marx les dépeignait, en stigmatisant la loi d'airain du salaire, l'appauvrissement des pauvres, l'enrichissement des riches, la concentration des fortunes, il assistait au tâtonnement inquiet d'industries naissantes; des parvenus brutaux, d'un égoïsme effréné, ne songeaient qu'au profit,

sans souci des effroyables misères qu'ils déchaînaient; ils surmenaient et exploitaient les ouvriers impuissans comme des bêtes de somme, à côté desquelles les esclaves antiques et les serfs féodaux menaient une existence enviable. En ce moment, partout où l'industrie est prospère et forte, où, comme aux États-Unis et en Australie surtout, elle respire à l'aise et travaille en pleine sécurité, elle trouve dans sa sécurité même les moyens de guérison et les blessures se cicatrisent. Et voici que d'autres plaies apparaissent; personne ne contestera la frénésie de la spéculation, les dilapidations des oisifs, les pertes causées par les constitutions de sociétés véreuses, les luttes douloureuses de la petite industrie et du petit commerce, les excès du *Sweating-System*, et, dans les civilisations qui commencent à vieillir, les excès de la concurrence.

Seulement le capital n'est pas plus tel capitaliste oisif, spéculateur ou criminel, que le travail n'est tel ouvrier alcoolique ou fainéant. Si l'existence même du capital est la cause de tous les maux, les collectivistes ont raison de vouloir le supprimer; mais si l'emploi seul peut être abusif, si l'on peut s'en servir pour le bien comme pour le mal, comme on peut se servir d'un marteau pour enfoncer un clou à la bonne place ou pour assommer une victime, alors il ne faut pas s'en prendre au capital lui-même, et il serait aussi insensé, pour remédier aux abus du régime capitaliste, de détruire le capital, qu'il eût été insensé, de la part des peuplades errantes, de détruire les arcs et les flèches parce que des forts s'en servaient pour tuer des faibles, ou, de la part des collectivités rurales de familles, de briser les charrues parce que la récolte de blé n'était pas toujours suffisante à l'entretien de tous les compagnons de la Marke.

Est-il d'ailleurs vrai de dire que le capital est devenu un instrument de despotisme, s'emparant de la fabrication et de l'écoulement des produits et asservissant la personne humaine? Est-il vrai que le capital se dresse devant l'ouvrier sous la forme d'un monstrueux automate qui l'enveloppe et l'étouffe?

Observons les faits, et le parallélisme que nous avons signalé entre la grandeur de l'individu et celle de l'État, nous le retrouvons dans les rapports de l'individu et du capital. Les supériorités individuelles trouvent d'autant plus de débouchés et de chances d'adaptation que le capital trouve plus d'occasions de s'employer.

Pour les industriels, il semble superflu de le montrer! Le capital nécessaire à la production transformée en entreprise a, pour la direction des entreprises, réclamé des énergies et des capacités, et il a donc suscité les volontés, les caractères et les talens.

Déjà le Colbertisme, aux fins de réaliser ses projets et de multiplier les manufactures, avait besoin de capitaux; mais, en même temps, il lui fallait des hommes énergiques pour les mettre en œuvre, et sans le concours de fortes individualités, il eût été dans l'impossibilité d'aboutir.

A plus forte raison la grande industrie moderne a besoin d'intelligences d'élite. De nos jours, un industriel qui veut réussir doit tenir compte des exigences, des goûts, des caprices du consommateur, des élémens du marché économique, des risques à courir, des effets de la concurrence, des possibilités de grèves, des conditions matérielles et morales de la vie ouvrière, des progrès constans de la technique, des découvertes de la science. Il doit avoir de l'initiative, de l'audace, du coup d'œil, du calme, de la patience, du tact, de la fermeté. Et il n'est pas douteux que lorsqu'il réunit les qualités requises, il ne soit une personnalité éminente au même titre qu'un grand savant ou un grand capitaine. C'est soutenu par le capital qu'il concentre, simplifie, économise les frais de production, qu'il organise les forces de travail, qu'il cherche les débouchés, paie des voyageurs, des ingénieurs, des chimistes, des savans, qu'il perfectionne son outillage et ses procédés. Ainsi, à mesure que les exploitations capitalistes prospèrent, il leur faut plus de spécialistes de talent capables de les diriger, de les maintenir, de les améliorer.

Et quand je parle de cette élite, il importe peu, au point de vue où je me place ici, que le capitaliste lui-même dirige l'affaire, où qu'il paie des gérans, des directeurs, des ingénieurs, des explorateurs, des agens de toute nature, pendant que des actionnaires désœuvrés détachent leurs coupons et les dépensent dans les villes d'eaux. Ce qu'il s'agit simplement d'établir, c'est que l'intelligence stimulée par le capital s'élève en même temps que lui et que l'industrie qui progresse s'intellectualise.

Il paraîtra audacieux de parler de la spiritualisation de l'industrie à un moment où, de toutes parts, se dressent devant nous les fantastiques silhouettes et les aveuglantes lueurs d'usines vomissant la flamme; où, dans le silence des campagnes, le ron-

flement des machines se mêle au grincement des poulies, où enfin il est devenu banal de montrer l'ouvrier esclave de la machine et acquérant la dextérité musculaire au prix de l'énergie psychique.

Je m'occuperai dans un instant de la situation de l'ouvrier à ce point de vue. En attendant, il est impossible de méconnaître que, derrière les merveilles de la force mécanique, il y ait de la force mentale; que l'organisation matérielle de l'industrie du xxe siècle ne soit de la science en action; et qu'entre le machinisme et la science nous retrouvions la correspondance déjà aperçue entre l'État et la liberté individuelle, entre le capital et l'intelligence (1).

Qu'est-ce donc en effet qu'un de nos établissemens industriels, sinon un ensemble d'ouvriers et de machines, de forces intellectuelles et musculaires, de pensées et de mouvemens, tantôt associés, tantôt divisés, en vue de réduire les frais et d'augmenter la production? Son caractère dominant est l'organisation méthodique du travail, la réunion des travailleurs, des instrumens, des opérations et de mouvemens similaires; la distinction des travailleurs, des instrumens, des opérations et des mouvemens différens; la spécialisation des aptitudes et des procédés techniques. Il y a accroissement du rôle de l'intelligence; et la pensée directrice qui guidait le chef de l'atelier familial se trouve condensée à un plus haut degré dans la collectivité industrielle.

Cette progression de méthode scientifique, nous la rencontrons à la fois dans l'adaptation des ouvriers et de l'outillage. D'abord l'artisan primitif, travaillant chez lui et avec ses outils, ne pouvait réunir à lui seul toutes les qualités productives que l'on rencontre dans une agglomération d'ouvriers d'usine ou de fabrique. Seulement, pour tirer parti de ces qualités qui existent aujourd'hui à l'état latent et dispersé parmi les masses, il faut grouper les travailleurs d'après leurs aptitudes dominantes, distribuer les forces physiques et intellectuelles, établir entre elles des rapports de supériorité et de subordination. Dès lors il s'opère une classification d'après les catégories d'ouvriers et, dans les catégories, une spécialisation individuelle d'après les qualités personnelles; en somme, une hiérarchie de capacités et de salaires.

(1) Voyez à cet égard l'étude de M. Fouillée dans la *Revue* du 1er mai 1900, sur *le Travail mental et le Collectivisme matérialiste.*

Alors que jadis, pour faire une voiture, il y avait un charron, un tourneur, un sellier, un serrurier, un vitrier, un peintre, chacun indépendant des autres et travaillant de son côté à une partie de la voiture, la fabrique moderne réunit dans un même établissement de nombreux ouvriers appartenant à ces diverses spécialités : ils coopèrent ensemble à une entreprise ayant pour but l'achèvement d'un grand nombre de voitures.

Mais cette coopération implique l'association de ceux qui font le même travail, la dissociation de ceux qui font du travail distinct, la coordination des efforts similaires ou différens dirigés vers le même objectif commun; en un mot, une union et une division du travail qui a sa source dans le travail mental (1) et implique la méthode et le raisonnement. Jadis, le petit horloger avec des outils rudimentaires fabriquait, après plusieure semaines de patience, une montre coûtant très cher. La fabrique suisse moderne produit, en un jour, des centaines de montres d'un prix modique. Elle y arrive en concentrant, d'une part, tous les facteurs de la production, en poussant, d'autre part, à l'extrême la division du travail. Et le secret de sa supériorité, « c'est une grande perfection de l'outillage mécanique et, par-dessus tout, *un rigoureux esprit scientifique, qui inspire et dirige toute l'organisation* (2). »

Ensuite, en ce qui concerne la machine, l'outil primitif, simple prolongement des bras et des mains de l'homme, et ne faisant qu'un mouvement déterminé, consistant, par exemple, à frapper, clouer, raboter, à scier, etc., est devenu le mécanisme complexe et vivant dont l'analyse est si suggestive. Il comprend, en général, un moteur donnant l'impulsion et suscitant une succession de mouvemens, une transmission (volans, courroies, poulies, etc.) distribuant et modifiant les mouvemens, pour aboutir à des instrumens qui reçoivent la transmission et, d'une façon rapide régulière continue, exécutent l'opération voulue. Tantôt, dans la machine à fabriquer le papier ou les boîtes en fer-blanc pour le lait condensé, dans la machine à composer et à plier les journaux, le même appareil exécute successivement des opérations différentes. Tantôt, dans les métiers à filer le lin, à dévider, à peigner, à carder, plusieurs machines font simulta-

(1) *Le capital de Karl Marx*, par G. Deville, p. 164. Paris, Flammarion.

(2) *Les moteurs électriques à domicile*, Dubois et Julin. Publication de l'*Office du Travail*. Bruxelles, 1902, p. 54.

nément des mouvemens identiques. Et l'esprit de combinaison est toujours en éveil, décomposant les mouvemens complexes en mouvemens simples, transformant les mouvemens saccadés en mouvemens continus; séparant des opérations jadis réunies dans les mêmes mains, en rassemblant d'autres jadis séparées; et arrivant ainsi à diviser les travaux distincts, à fusionner les travaux similaires, à sérier les travaux successifs d'après la nature des travaux, des instrumens, et des produits. On invente sans cesse de nouveaux procédés pour réduire l'effort musculaire et le coût de fabrication, pour prolonger, régulariser l'effort mécanique, pour multiplier les mesures de sécurité, pour utiliser les sous-produits et les déchets, etc. Il y a donc partout, d'une part, concentration, d'autre part, spécialisation du personnel et des machines, en même temps qu'il y a partout plus de science et d'initiative intellectuelle. Et quand Marx soutient que l'augmentation de la force productrice ne coûte rien au capital, il a tort, puisqu'elle n'est possible que grâce aux progrès de la science suivant, avec l'appui du capital mis à sa disposition, les progrès de la technique; capital, science, progrès techniques étant ainsi indissolublement liés.

Et maintenant venons-en à l'élément essentiel de la question, et considérant plus particulièrement l'ouvrier, demandons-nous s'il est écrasé sous le poids de l'engrenage capitaliste et si le capital, en favorisant les progrès auxquels nous assistons, est bien du travail mort exploitant du travail vivant?

Si la prospérité de l'exploitation capitaliste avec le développement de la technique industrielle devait avoir pour conséquence la déchéance du prolétariat, est-ce que le travailleur du xxe siècle n'en serait pas arrivé au dernier terme de sa décadence? Si la thèse marxiste est exacte, pourquoi l'ouvrier des villes n'est-il pas inférieur à l'ouvrier rural? Pourquoi l'ouvrier de la grande production mécanique n'est-il pas inférieur à l'ouvrier de la petite industrie à domicile? Pourquoi l'ouvrier électricien ou horloger n'est-il pas inférieur à l'ouvrier tapissier ou jardinier? Pourquoi l'ouvrier américain n'est-il pas inférieur à l'ouvrier belge et l'ouvrier européen au nègre du Congo? Pourquoi l'ouvrier moderne enfin n'est-il pas inférieur à l'ouvrier de l'âge de la pierre, alors que le capital et la machine faisaient défaut? Or, c'est le contraire qui se produit : avec des crises passagères de recul, il y a ascension continue et effective de la classe

ouvrière. L'esclavage antique, le servage féodal, le travail corporatif, le trade unionisme contemporain en constituent les étapes; et si une partie du XIXe siècle a été l'une des crises dont nous parlons, nous sentons bien au XXe siècle que la crise est passée et que l'émancipation ne s'arrêtera pas.

Et l'un des phénomènes les plus suggestifs de cette émancipation, c'est que son succès est surtout assuré là où les capitaux abondent et où la puissance de l'outillage ne connaît pas de limites. N'est-ce pas aux États-Unis, en Australasie, en Angleterre que l'ouvrier est le plus heureux, qu'il a les plus courtes journées de travail et les plus hauts salaires, les meilleures conditions de vie intellectuelle, matérielle et morale? Comment soutenir que le régime moderne n'élève que les patrons et déprime les ouvriers, puisque déjà au début de ce régime, et alors que la situation était détestable, le mécanicien Watt invente la machine à vapeur, le barbier Arkwright le métier continu, l'orfèvre Fulton le bateau à vapeur, le houilleur Stephenson la locomotive, et que, plus récemment, le menuisier Gramme vulgarise l'emploi des dynamos?

Mais laissant de côté des cas exceptionnels, comment soutenir qu'en ce moment le capitalisme enlève à l'ouvrier son indépendance, et comment invoquer pour le prouver l'exemple de patrons renvoyant des ouvriers syndiqués, alors que partout le prolétariat est organisé au point de vue social en parti de classe, au point de vue politique en parti parlementaire, au point de vue économique en associations professionnelles; alors que ses coopératives, aussi importantes que les plus importantes sociétés capitalistes, sont administrées par des ouvriers d'élite, et qu'il compte des députés, des orateurs, des écrivains dont la situation ne le cède en rien à celle des bourgeois? Comment soutenir que le machinisme a brisé la force de résistance des travailleurs et que la répétition ininterrompue d'actes identiques effectués par le même ouvrier anéantit son individualité, puisque les aspirations ouvrières sans issue possible au début du XIXe siècle et uniquement manifestées par des sentimens de haine et de révolte, sont précisément couronnées de succès depuis l'expansion du machinisme capitaliste et se traduisent par l'élaboration continue d'une législation ouvrière protectrice?

La reconnaissance du droit de grève, le contrat de travail,

les règlemens d'ateliers, les unions professionnelles, les conseils de l'Industrie et du Travail, les coopératives, tendent à l'affranchissement économique de l'ouvrier; les lois d'assurances ouvrières, la limitation des heures de travail, les lois protectrices des femmes et des enfans, l'inspection du travail, la législation sur les habitations ouvrières, les efforts tentés en vue de l'instruction et de l'apprentissage professionnel tendent à l'amélioration de l'existence de l'ouvrier et ont transformé la situation.

Si les progrès ont été accomplis avec le concours du capital, celui-ci n'est pas un vampire; et s'ils ont été accomplis malgré lui, le travail n'est pas asservi.

Mais il est permis de croire que l'augmentation de productivité du capital, ayant augmenté son élasticité, lui a permis des sacrifices qui jadis l'eussent compromis; et c'est la science qui est la cause de cette élasticité et qui s'affirme comme l'instrument d'émancipation du travail manuel.

La conception pessimiste de Marx résulte de sa conception matérialiste de l'industrie, où il n'aperçoit que des mouvemens musculaires et du travail manuel, le capital étant au contraire pour lui l'absence de travail.

Or, du haut en bas de l'industrie, qu'il s'agisse du travail ou du capital, il y a, à des degrés divers et dans des proportions variables, un élément mental et un élément physique.

Le travail de l'ouvrier, c'est de la force physique, intellectuelle et morale, de l'énergie, de la réflexion, de la tension d'esprit, de la discipline, de la tempérance, l'esprit de famille, d'épargne, de prévoyance, l'éducation professionnelle, l'habileté d'où s'élève un *skilled labour*, une aristocratie ouvrière qui progresse et s'émancipe.

Le travail du capital, c'est aussi un ensemble d'actes physiques et mentaux, de force motrice et d'énergie morale; c'est de la décision, du jugement, de la clairvoyance, c'est surtout une suite constante d'études, d'inventions, de combinaisons scientifiques, de plans concertés d'avance, de recherches pour obtenir des débouchés, une activité incessante sans laquelle l'entreprise périclite.

En résumé, l'industrie est une fusion d'efforts mécaniques, physiologiques et intellectuels. Et sans que l'on puisse bien démêler où les uns commencent où les autres finissent, il semble

que de tous les rouages et de tous les élémens convergeant vers le but final, le plus précieux et le plus efficace soit la pensée humaine et qu'en dernier ressort l'idée soit, comme le proclame aussi M. Fouillée, la source de la prospérité du travail et du capital et de l'accroissement des richesses nationales.

V. — LA THÉORIE MARXISTE DE LA PLUS-VALUE

Ce que je viens de dire révèle l'absolue fausseté de la théorie de la plus-value, base du collectivisme marxiste. Il est chaque jour plus évident que la plus-value ou le profit du capital résulte de l'organisation sociale et scientifique de la production et n'est pas du travail imposé gratuitement au prolétariat. Mais il est d'autant plus essentiel de le démontrer de plus près encore, que si la lutte des classes est éternelle, que si la condamnation elle-même du capital date déjà d'Aristote et de Platon maudissant la chrématistique, et que si, à ce point de vue, Marx n'a rien innové, il y a cependant dans sa doctrine une chose nouvelle, c'est sa justification de la lutte des classes par la supposition d'un capitaliste s'enrichissant, sans travailler, des bénéfices d'un travail qu'il ne paie pas au travailleur.

Pour Marx, le profit du capital ne s'opère ni dans l'échange, ni dans la circulation des biens; il s'effectue tout entier dans la production même et l'on ne peut en trouver la source que dans la façon de faire travailler et de payer l'ouvrier-producteur de richesses (1).

Voici le capitaliste. Il veut obtenir une marchandise; il paie la matière première, plus l'outillage, plus l'usure de l'outillage et le salaire. Il se procure ainsi une valeur représentant exactement ce qu'il a avancé; pas un centime de plus. Mais s'il ne peut espérer aucune rémunération, à quoi bon les peines et les risques? Mieux vaut renoncer à l'entreprise. Il ne renonce pas; il doit donc, à un moment quelconque, trouver quelque part un avantage à engager son argent dans une affaire. Comment va-t-il procéder?

Le raisonnement purement *a priori* de Marx est le suivant : l'excédent existe incontestablement; il ne peut-être de la sur-matière ou de la sur-usure; *il doit être* du sur-travail; et, en

(1) *Le Capital de Karl Marx*, par G. Deville. Paris, Flammarion.

effet, le travail est de tous les élémens de la production le seul élément élastique, puisqu'il représente de l'effort humain et qu'on peut à volonté le concevoir plus ou moins intense; et Marx en profite pour dire hypothétiquement : voici, d'une part, ce qu'il faut à l'ouvrier pour vivre; voici, d'autre part, le surplus qui va au patron. Toute la théorie marxiste repose sur cette hypothèse. Les ouvriers ayant besoin de six heures de travail par jour pour gagner leur subsistance, le capitaliste les fait travailler plus longtemps, douze heures ou neuf heures, peu importe; il ne leur paie que le minimum nécessaire à leur existence, soit six heures, et le surplus est du travail non payé dont il profite; ainsi se forme le bénéfice illégitime du capital.

Tel est donc, si nous négligeons les détails, l'idée maîtresse du socialisme marxiste : le capital s'engraisse de tout ce qui exténue l'ouvrier; pour fructifier, il exploite le travail manuel et fait travailler l'ouvrier le plus longtemps possible, au moindre prix possible, même gratuitement. L'essence de ce système, c'est d'admettre que la substance de la valeur est du travail manuel; que la mesure de la valeur est une durée moyenne de travail manuel; et, enfin, que la plus-value du capital est du surtravail manuel non payé.

Examinons successivement ces trois thèses :

Il est clair d'abord que la substance de la valeur n'est pas uniquement la dépense de force physique ou l'usure de l'organisme physique. Nous venons de voir qu'il y a autre chose dans le travail. Le travail du sauvage se distingue du travail du civilisé en ce que le premier est automatique, et que le second implique une part de volonté intelligente; tout travail méthodique et régulier a son origine dans la conscience, exige de l'attention, de la réflexion, la connaissance de l'outil et de la machine, de son usage, de son effet utile, et plus l'engin est puissant, plus le raisonnement est nécessaire.

La loi du développement du travail, c'est, dit Fouillée (1), la prédominance progressive du travail mental, et la machine en prenant à elle le travail musculaire laisse de plus en plus à l'ouvrier la possibilité du travail intellectuel. Je ne m'occupe pas

(1) Voyez Fouillée : *le Travail mental et le Collectivisme matérialiste*, dans la *Revue* du 1er mai 1900, p. 130 et G. Ferrero : *la Morale primitive et l'Atavisme du Délit*. Turin, 1896.

des exceptions, je ne parle ni des ouvrières et des ouvriers qui découpent des boutonnières à l'emporte-pièce sans que le facteur mental y participe, ni des ouvriers électriciens qui sont presque des savans; je prends la moyenne : je constate que le progrès technique tend à une épargne de force musculaire; qu'il augmente par conséquent la disponibilité de force mentale; et que l'intelligence entre en ligne de compte quand il s'agit d'analyser la substance de la valeur.

Et cette intelligence ne doit pas seulement être prise en considération dans l'appréciation du travail manuel, elle se cache dans la machine même qui préside à toute la production; elle passe dans les vibrations de tous les métiers mécaniques s'agitant avec une rapidité vertigineuse; la force motrice mise en œuvre pour produire en dix heures de travail manuel 100 kilos de filés dont la façon est payée 3 francs l'heure ou 30 francs, est de la pensée, de la science en action, et celui qui, se promenant dans la filature, ne regarde que les mouvemens apparens, ne peut se faire une idée complète de la substance de la valeur.

Il est clair en second lieu que, pour mesurer la valeur du travail, il est impossible de prendre comme base d'évaluation une durée normale du travail. Une durée normale moyenne du travail n'existe pas; on ne rencontre ni deux travailleurs identiques, ni deux jours ou deux heures de travail identiques dans leurs résultats.

Pour créer une moyenne normale de durée de travail, Marx conçoit, dans une industrie donnée, l'heure de travail d'une équipe de dix hommes comme étant partout la même et produisant partout le même effet utile; elle travaille douze heures, elle a besoin de six heures de travail pour gagner de quoi vivre; le patron lui paie ces six heures et empoche les six autres. Cette formule algébrique est démentie par la vie économique. Il y a des ouvriers qui font en six heures ce que d'autres font en douze heures; il y en a qui fournissent en six heures la valeur exacte de six heures de travail. La durée et l'effet utile du travail varient d'abord suivant que l'on est en France, aux États-Unis, en Australie, etc. Au lieu d'une durée synthétique du travail, il y a le travail d'un Français, d'un Anglais, d'un Allemand, d'un Chinois. L'ouvrier tunisien dans le même temps produit moins que le travailleur du Soudan; l'Européen produit moins que l'Américain, et ainsi de suite.

Et la durée et l'efficacité du travail varient non seulement d'après les races et les nationalités, mais d'après les catégories d'ouvriers et les individus. Tel ouvrier bien payé qui boit n'épargnera pas de quoi vivre ; tel autre moins payé et tempérant parviendra à l'aisance. Les qualités personnelles importent comme les mérites de l'outillage, les conditions du milieu, du climat, du marché. Et pour égaliser la durée et l'effet du travail, il faudrait égaliser la vitesse de la circulation du sang, la résistance nerveuse, l'élasticité musculaire, les facultés mentales et les dispositions morales. Marx a commis, comme Adam Smith, la faute de faire du travail, comme du capital, un concept métaphysique qui cache les travailleurs et leurs inégalités. Michelet avait dit : « On ne peut donner les chiffres en supprimant les hommes. » Marx donne les chiffres et supprime les hommes. Si on les voit tels qu'ils sont, il n'y a plus de formule capable d'exprimer algébriquement la durée normale et l'effet utile du travail en général.

Il est clair, en troisième lieu, que le profit du capital n'est pas du sur-travail non payé.

Qu'il y ait eu, notamment à l'époque du chartisme, et qu'il y ait encore des efforts inhumains du capital pour arracher à l'ouvrier un maximum de travail moyennant un minimum de salaire, cela est incontestable. Seulement, il s'agit de voir si l'exploitation de la force de travail est un abus que l'on peut refréner ou une conséquence inévitable du régime capitaliste et qui ne disparaîtra qu'avec lui ?

A cet égard, les faits démontrent que si le capital cherche à retirer du travail le plus de profit possible, son intérêt n'est pas de surmener, d'épuiser, d'avilir l'ouvrier, mais au contraire de l'épargner, de le protéger, de l'émanciper ; l'état présent de l'industrie est la condamnation de la thèse marxiste de la plus-value.

Notons, avant tout, que le principe sur lequel cette thèse s'appuie est un truisme : la valeur produite est et doit être évidemment supérieure au capital avancé. (Matière première, salaire, outillage et usure de l'outillage.) Si le capitaliste produit par exemple du coton, c'est avec l'espoir d'une rémunération supérieure à ses avances. Mais, dans ces avances, il y a déjà autre chose que la matière première, l'outillage et le salaire ; le capital représente, en outre, du travail épargné ou du

travail mental ; il représente une idée directrice. Le chef de métier au XIVe siècle produisait pour la commune. Le chef d'industrie au XXe siècle produit pour le monde habité, et le capital engagé dans une entreprise mondiale a besoin d'un salaire autre que le salaire du travail musculaire ; il a besoin d'un salaire de direction intellectuelle, d'un profit proportionné aux risques courus, aux peines occasionnées, aux études nécessaires, à la science dépensée. Et, je l'ai dit plus haut, il est indifférent que le directeur de l'affaire soit le capitaliste qui l'a fondée ou un tiers à qui le capitaliste délègue le soin de diriger. Dans tous les cas, celui qui dirige doit avoir des capacités spéciales ; c'est toujours le capital qui les paie et si le capital n'assurait pas au talent du chef un traitement élevé équivalent à ses aptitudes, s'il ne faisait pas une situation privilégiée aux ingénieurs, aux savans, aux gérans, aux comptables, aux contremaîtres, aux supérieurs, qui donc les recruterait ?

Les collectivistes disent : « Nous aussi, nous saurons payer l'idée, la science, les fonctions de direction, d'organisation. » Alors où est le progrès ? Ou bien il n'y aura aucun avantage à acquérir des connaissances particulières, une supériorité quelconque, et les supériorités disparaîtraient ou seraient sacrifiées ; ou bien le collectivisme ne pourrait se passer d'un mode de rémunération privilégiée du talent, et il sacrifierait son idéal, l'égalité. Dès le début, nous trouvons, parmi les facteurs de la valeur produite, un élément négligé par Marx : le talent de direction, la supériorité.

Cette lacune apparaît encore d'une façon plus frappante si nous suivons Marx quand il veut préciser son analyse de la formation de la plus-value. Il montre le capital d'une entreprise divisé en deux parties : l'une est employée à payer les moyens de production, l'outillage, les matières premières, qui se transforment sans augmenter de valeur ; Marx l'appelle le *capital constant*. L'autre est employée à payer la force de travail, qui se transforme en profit ; Marx l'appelle le *capital variable*.

D'après Marx le capital constant ne produit pas de plus-value ; seul, le capital variable en produit, puisque c'est sur l'exploitation du travailleur et sur le prolongement des heures de travail que l'entrepreneur compte pour réaliser son bénéfice.

Or, on ne peut soutenir sérieusement que l'outillage soit du capital constant et n'augmente pas le profit de l'entreprise. De

deux filateurs dont l'un perfectionne son outillage, dont l'autre reste rivé à la routine, le premier fournira une meilleure qualité de filés ; il en vendra plus, il l'emportera dans la lutte et sera mis ainsi à même d'améliorer la condition de ses ouvriers et d'augmenter leur salaire.

Je pense même que le capital constant, dans le sens admis par Marx, fournit un profit supérieur à celui du capital variable (1) ; supposez un industriel entouré de spécialistes compétens, dont les travaux lui permettent de suivre les progrès de la science et de la technique ; il améliore ses procédés et son outillage, il augmente sa force de production, il s'assure sa supériorité. Et non seulement son capital constant est créateur de plus-value, mais c'est lui, comme technique, qui fait les efforts supplémentaires, quand l'effort de l'ouvrier reste ce qu'il était ou est peut-être réduit.

Toute la dépense correspondant à de l'esprit d'invention, à du travail mental, à du progrès mécanique, est supportée par le capital constant.

Voyez l'Allemagne, le développement remarquable de ses industries, et l'avance acquise par elle sur l'Angleterre, notamment dans les entreprises où la chimie joue un rôle. A quoi doit-elle ses succès, sinon à ce *capital constant* qu'elle dépense sans marchander pour s'assurer la victoire et comment méconnaître que ce soient précisément les sacrifices consentis par le capital constant qui engendrent la plus-value?

Ces sacrifices sont-ils faits au détriment des ouvriers? Ici apparaît manifestement l'erreur du marxisme; si la plus-value du capital avait sa source dans la prolongation non payée de la journée de travail, le prix de la prospérité économique actuelle serait l'augmentation croissante des heures de travail, la réduction croissante du salaire. On ne pourrait réduire la journée de travail et augmenter le taux des salaires sans atteindre le profit du capital. Nous sommes loin de là : depuis 1848, la journée de travail subit des réductions successives, les salaires suivent une marche ascendante, en même temps que le capital s'accumule et que la richesse publique grandit. Courtes journées de travail, hauts salaires, intensité de la production sont désormais des termes qui s'enchaînent ; et dans les pays où, comme en Aus-

(1) Marx évalue le capital aux 8/10 du capital engagé.

tralie, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis les profits du capital et la puissance du machinisme sont énormes, on arrive à une moyenne journalière (1) de huit heures de travail, de 8 shillings de salaire. Tel est le fait brutal qui renverse tout l'échafaudage du marxisme ; la plus-value ne résulte pas des heures de travail non payées dont parle Marx, puisque, en supprimant ces heures et en ajoutant du salaire, on ne tarit pas la plus-value. Le machinisme, de son côté, ne prolonge pas indéfiniment la journée de l'ouvrier, puisque celui-ci travaille le moins longtemps précisément dans les pays où la technique a le plus progressé. Et les collectivistes auront beau dire que le capitaliste est parvenu à faire produire plus à l'ouvrier dans le même temps, la pratique est là pour montrer que, loin de rendre l'effort plus intense, le machinisme le réduit. Et si l'on soutient malgré cela que par exemple les six heures de travail de la journée australienne contiennent encore du sur-travail non payé, où donc s'arrêter? Je suppose un entrepreneur obtenant une rémunération du capital en introduisant, grâce à des progrès techniques, la journée de travail d'une heure, dira-t-on que cette heure, étant rémunératrice contient du sur-travail non payé, et faudra-t-il la raccourcir sous prétexte que le capital obtenant un profit, la plus-value se trouve dans l'heure de travail?

Une autre preuve encore de la fausseté de la théorie de Marx, c'est la tendance à l'uniformité des prix, abstraction faite des frais de production. Le prix de la même marchandise, au même moment, sur le même marché, s'égalise, et celui qui vend plus cher échoue. Ce qui agit alors sur le profit du capital, ce n'est pas la quantité de travail fourni, ce sont les conditions du marché.

Une guerre augmente le besoin du combustible ; le prix du charbon monte et le profit du capital monte avec lui. Puis les besoins diminuent; il y a crise charbonnière et le profit est presque nul. Il arrivera que les ouvriers puissent travailler à leur aise et que les bénéfices des sociétés soient cependant élevés tandis qu'à d'autres momens il y aura un travail accéléré sans que la rémunération du capital soit bien forte; parfois le capital semblera exploiter le travailleur, parfois aussi les travailleurs sembleront exploiter le capital, et il n'est pas possible d'établir

(1) Metin, *le Socialisme sans doctrines*. Paris, 1901, Alcan, p. 109 et s.

un rapport direct et permanent entre la plus-value et le chiffre quotidien des heures de travail.

Où donc sera la cause de la plus-value? Un exemple cité par Deville, d'après Marx lui-même (1), va nous permettre de nous faire une idée schématique du procédé de formation de la plus-value :

Dans les îles orientales où croît le palmier sagou fournissant 3 à 400 livres de farine comestible, l'habitant a besoin d'une simple journée de travail pour vivre une semaine. Quand il a faim et manque de provisions, il s'en va dans la forêt et recueille du sagou comme nos paysans abattent du bois à brûler. Il peut sans danger être insouciant, imprévoyant, paresseux; certain d'avoir du sagou à discrétion, il ne doit travailler que quand il n'a plus à manger et il ne produit que pour consommer sur place.

Jusqu'ici, pas l'ombre de capital ou de plus-value. Marx dit que si le capital s'introduisait dans l'île, on verrait immédiatement le travailleur créer de la plus-value.

Mais Marx ne recherche nullement comment surgira le capital. Essayons de nous le figurer : dans l'une de ces îles, supposons ou une longue période de paix, qui double la population, ou une longue période de guerre qui la réduit de moitié, ou un incendie qui réduit le nombre des palmiers sagou. L'insulaire n'a plus la chance de pouvoir récolter uniquement pour manger; il n'y a plus assez de farine pour entretenir toute la population au gré des caprices du consommateur. Si on se borne à suivre les anciens erremens, les uns auront du superflu, les autres manqueront du nécessaire, et, pour qu'une partie des habitans ne meure pas de faim, il faudra ajouter à la production pour la consommation personnelle la production pour l'échange avec autrui et la circulation. Seulement tout cela est précaire, incertain, aléatoire; des famines, des révoltes, des conflits surgissent jusqu'au jour où les plus intelligens organisent le travail, recrutent des bras pour la récolte, imposent aux travailleurs l'ordre et la discipline, introduisent des machines pour rendre la récolte régulière et rapide, des marchés où l'on concentre le sagou, des agens pour le transporter, d'autres pour le vendre.

Aux habitans récoltant au hasard, en vue de l'usage personnel

(1) G. Deville, *Livre cité*, p. 214.

et immédiat, quand ils ont faim, succèdent des professionnels travaillant ensemble méthodiquement pour la masse, en vue de l'avenir. La farine récoltée jadis gratuitement va être payée et son prix sera supérieur à sa valeur absolue. Voilà l'apparition du capital et de la plus-value.

Cette plus-value se forme encore aujourd'hui de la façon dont nous imaginons sa formation dans l'île au palmier sagou, c'est-à-dire sous l'empire d'un ensemble de causes qui augmentent les besoins. Ce n'est pas le capital qui crée artificiellement de la plus-value; c'est l'accroissement de la population, des désirs; c'est le progrès social qui provoque l'organisation économique, différencie le capital du travail et lui donne sa plus-value. Le travail primitif, sans capital ni profit du capital, c'est du travail isolé et égoïste dans un intérêt personnel et sans aucune méthode; la plus-value, c'est du travail perfectionné, du travail commun en vue d'un but commun et d'après un plan concerté d'avance aux fins d'abaisser les frais généraux, d'abréger le temps nécessaire à la production et d'arriver à produire le plus et le mieux possible. Quand les marxistes disent : la plus-value c'est le sur-travail d'un ouvrier qui peine un nombre d'heures dont on ne lui paie pas la valeur, on pourrait, en généralisant comme eux, répondre : la plus-value, ce sont les études et les veilles d'un savant qui invente un procédé nouveau, améliore un procédé ancien, entretient et répare un procédé usuel. Dans tous les cas, la plus-value s'élève d'autant plus qu'il y a dans le régime industriel une coordination plus rationnelle des efforts de tous, une direction plus intelligente, une tendance plus scientifique et plus organisatrice.

Pour s'en convaincre il suffit d'ouvrir les yeux; si des nations comme le Portugal, l'Espagne, la Grèce restent à l'arrière-plan, alors que les produits des pays fortement outillés, tels que la France, l'Australie, l'Amérique, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, fournissent une grande plus-value, ne la doit-on pas aux qualités intellectuelles, comme aux qualités physiques des coopérateurs, au travail mental comme au travail musculaire, et, en résumé, à l'effort social pris dans sa totalité, en y comprenant l'intelligence et la science créatrice? Voilà l'injustice, s'écrient les marxistes! La plus-value vient du travail et du capital; elle ne profite qu'au capital!

Nouvelle erreur! Car si, dans des proportions variables, elle

vient de tous, elle va indubitablement à tous. Ne parlons pas des grands industriels privilégiés dont les bénéfices sont excessifs. N'y a-t-il pas des chanteurs, des comédiens, des écrivains qui gagnent des sommes énormes pendant que les machinistes, les figurans, les écrivains déclassés végètent? Les favoris du sort sont des exceptions; seulement les grands industriels comme les grands chanteurs sont en vedette; eux seuls sont connus et leurs noms frappent l'imagination. On ignore les autres; ils sont légion. D'autre part, la plus-value ne s'obtient pas sans ruines individuelles frappant les chefs d'entreprises comme les travailleurs. On objecte, il est vrai, que quelque nombreuses que soient les faillites et les déchéances financières, le capital est toujours en profit; c'est comme si l'on soutenait que quelque profondes que soient les crises économiques, le travail, comme tel, ne connaît pas le chômage, puisqu'il y a toujours des ouvriers qui ne chôment pas. Ce sont là des abstractions sans signification pratique.

La vérité, c'est que la création de la plus-value ne se fait pas sans grands risques, de toute nature, qu'elle comporte un mélange de chances favorables et défavorables. La vérité encore, c'est que la plus-value est en dernier ressort une chance favorable à toute la nation, un élément de la prospérité générale, salutaire non aux capitalistes et aux propriétaires seuls, mais à la totalité des citoyens. Un pays qui fournit de la plus-value est un pays riche, un pays qui n'en fournit pas est un pays pauvre. Et de même qu'une industrie prospère peut faire pour le bien-être de ses ouvriers des sacrifices dont une entreprise qui végète est incapable, de même un pays qui prospère peut faire, pour le bien-être de tous, des sacrifices qui ne sont pas permis aux autres. La plus-value sociale née du travail social rend possibles les grands travaux d'hygiène et d'utilité publique, l'assainissement des villes, la création d'hôpitaux, d'hospices, toutes les institutions de prévention, d'assistance, d'enseignement, le dégrèvement des objets de consommation, l'impôt sur le revenu, le développement des voies de communication, de la technique industrielle, etc.

Que cela ne se passe pas toujours ainsi, c'est une autre question. Pour nous, nous nous bornons à examiner en principe l'origine et la destination de la plus-value et les moyens de l'affecter au bien public. Nous comparons en principe les pays

riches aux pays pauvres; nous voyons que, relever un pays pauvre, c'est y faire naître la plus-value, lui donner une vie plus libre, plus intense, plus différenciée, affranchir les talens du joug de l'universelle médiocrité, favoriser l'épanouissement des œuvres de solidarité et de justice, et l'éclosion des lois sociales, d'autant moins réalisables que les ressources sont plus modestes. L'on objecte, enfin, que le capital et la plus-value engendrant sans interruption du capital et de la plus-value, l'accumulation et la concentration de l'argent dans quelques mains met à la disposition d'une minorité une part trop forte du revenu de la production totale. Dans certains cas, l'objection est fondée. Qu'on le remarque cependant, elle atteint non pas le principe de la production en régime capitaliste, mais son application en tant qu'il s'agit de la distribution du revenu. Il faut plus de justice dans la distribution du profit, mais on peut obtenir la justice sans réaliser l'idéal collectiviste et sans supprimer le capital, et l'on peut l'obtenir d'autant mieux que la prospérité est plus grande, et le capital plus abondant.

Bien plus! Suffirait-il d'une société sans régime capitaliste pour garantir le bonheur social? Platon et Aristote ont eu cette illusion, comme plus tard Morus et Campanella, et Cabet, et Marx, et Morris, et bien d'autres.

Or, que nous enseigne l'histoire?

Le législateur spartiate a fait ce qu'il a pu pour arrêter le cours naturel des événemens, pour supprimer le commerce, l'industrie, la monnaie, la concentration des fortunes, le luxe et les arts. Si l'égalité et l'absence de capital eussent été la condition du bonheur, Sparte eût été la cité idéale. Pourtant l'organisation spartiate n'a empêché ni la misère, ni la dépopulation, ni l'appauvrissement général, ni, déjà à l'époque d'Aristote, l'accaparement des biens par une centaine de privilégiés. Sparte avait rêvé le bien-être par l'égalité; elle n'a eu ni l'un ni l'autre.

La République romaine à ses débuts, et la féodalité ont ignoré le régime capitaliste; elles n'ont ignoré ni la servitude, ni les pauvres et les riches, ni les contrastes entre les petits et les grands.

Au XIXe siècle, le capitalisme naissant a connu et toléré d'effroyables souffrances; mais, au début du XXe siècle, avec le capital accumulé à l'extrême, nous voyons la misère s'atténuer,

nous assistons au relèvement du *Standard of life* des prolétaires, et à une incontestable amélioration dans la condition des classes laborieuses.

Même le capital accumulé n'est pas toujours funeste en soi. Tout dépend de l'usage qu'on en fait. Dans le roman de George Eliot, le vieux Silas Marner, en tissant sans relâche, amasse, pièce par pièce, un petit trésor qu'il cache sous terre, sans en retirer aucun avantage, aucune jouissance. Quand, un jour, on lui vole son or, c'est comme s'il ne l'avait jamais épargné, et son travail acharné est perdu. Le capital n'a de signification, de force et de puissance que s'il est employé : il y a d'abord les dépenses productives; elles sont de deux natures. Le capital remployé fonde et soutient les entreprises publiques ou privées; il est placé en valeurs d'États ou de villes, ou de sociétés; il donne l'existence aux œuvres charitables, scientifiques, artistiques il contribue à la vie nationale, il est un facteur d'activité et de progrès.

Il a un autre rôle nécessaire : il alimente et développe l'industrie d'où il sort; les inventions et les procédés mis en œuvre suscitent constamment d'autres procédés et d'autres inventions; les perfectionnemens réalisés amènent des perfectionnemens nouveaux. Jamais il n'y a d'arrêt dans la technique; jamais il ne peut y avoir d'arrêt dans la dépense; la prolifération du capital trouve sa raison d'être dans la prolifération des entreprises. Le chef d'industrie qui piétine sur place est distancé et succombe.

A côté de cela, il y a les dépenses improductives, les gaspillages du jeu, de la spéculation, de la débauche, le luxe superflu, c'est l'emploi abusif et nuisible de la plus-value; il est dû non au capital, mais à l'exacerbation du désir, à la frénésie des jouissances vulgaires, au mobile frivole et bas de l'ostentation.

A New-York, les « Quatre-Cents, » poussés par la vanité, luttent de prodigalités excentriques. Aucun ouvrier ne se donne pour élever sa famille autant de peine que ces milliardaires pour éclipser leurs concitoyens et pour acquérir à la sueur de leur front une notoriété de mauvais aloi.

De tels excès individuels se retrouvent dans la nature. La forêt aussi, dans l'ivresse de ses frondaisons éclatantes, est insoucieuse de l'épargne, elle laisse flotter inutilement et se perdre à jamais des tourbillons de germes féconds; et pourtant elle reste revêtue de splendeur austère.

Mais, dans la société, ces excès ont un caractère particulier; ils sont du ressort de la morale; ils sont dus à la volonté humaine mal dirigée, aux passions malsaines; ils trouvent en eux-mêmes leur malédiction et leur sanction; ils sont aussi dissolvans que l'excès de misère; comme la misère, ils atrophient et dégradent; les fortunes les plus colossales n'y résistent pas, et il ne faut que deux générations pour faire rentrer leurs débris dans l'universelle circulation!

VI. — LES CONTRADICTIONS FONDAMENTALES DU COLLECTIVISME

Dans ce qui précède, je n'ai pas encore insisté sur un point fondamental; la société moderne souffre d'incontestables abus; les réformes sociales doivent figurer au premier plan des préoccupations publiques; et elles y figurent, parce que les maux frappent toujours plus que les avantages; la statistique révélera toujours avec plus de précision la misère, la criminalité, les épidémies que le bonheur, la vertu, la santé. Le XIXe siècle a eu le tort d'attacher plus d'importance au problème de la production qu'à celui de la répartition; il a considéré comme essentiel de produire le plus de richesses possible et non de les distribuer le mieux possible; il n'a pas compris la nécessité de donner au développement des biens un but idéal; il a laissé croître l'opposition entre le mammonisme et le paupérisme: il n'a rien pu contre la démoralisation; il n'a pas senti que ce qui importe surtout à une civilisation, c'est la formation du caractère.

Mais les collectivistes, négligeant les aspects moraux de la question, s'en prennent uniquement au capitalisme. La flagrante contradiction de notre régime à leurs yeux, c'est le caractère social de la production, le caractère individuel de l'appropriation.

Pour supprimer cette contradiction, il faut socialiser l'appropriation, et, après défalcation du *quantum* nécessaire aux besoins généraux, répartir la plus-value sociale. Les moyens de production et d'échange, terres, mines, établissemens industriels, instrumens de crédit, de circulation, de transport, rentreront dans la collectivité; seuls les objets de consommation resteront personnels. Désormais, l'État, se passant du commerce des intermédiaires, du numéraire, des bourses, gère le travail national, règle la production et la distribution. Et le danger d'une soumission complète de la vie économique à la tyrannie niveleuse d'une

autorité centralisatrice étant manifeste, les disciples de Marx font une concession; ils distinguent l'État-industriel de l'État-gouvernement. Ils laissent aux entreprises économiques une certaine autonomie; ils en font des corporations publiques indépendantes auxquelles l'autorité distribuera le capital collectif. L'industrie sera décentralisée sous le contrôle d'un gouvernement centralisateur (1).

Les économistes, représentans exclusifs des classes bourgeoises, ont voulu l'émancipation de l'individu par la liberté. Les marxistes, représentans exclusifs du prolétariat, ont voulu l'émancipation des travailleurs par l'État. Ils ont les uns et les autres, par des moyens diamétralement opposés, cru atteindre au même idéal : le bonheur des individus (2).

Les disciples de Marx rêvent une collectivité sociale d'égaux; non pas, la façon de Platon, une collectivité sociale d'intellectuels libres servis par des esclaves manuels; non pas une élite de non travailleurs servie par une multitude sans intellectualité, mais une collectivité de travailleurs participant tous indistinctement aux travaux matériels et intellectuels.

Seulement une pareille conception est le retour aux formes communautaires primitives à production restreinte. Et qu'est-ce donc qu'une pareille forme? Est-ce un système administratif faisant régner l'égalité? Nullement. C'est un état social résultant de formes particulières d'existence; un bonheur placide et simple; l'égalité des conditions et des prestations; un territoire restreint et peu peuplé; aucune division du travail, aucune circulation des richesses; l'habitant content de peu, récoltant sans peine, consommant sur place, confectionnant lui-même ses vêtemens, ses outils, construisant lui-même son habitation.

Et si déjà les cadres des formes communautaires ont été trop

(1) Vandervelde, *le Collectivisme et l'Évolution industrielle*. Bibliothèque socialiste, Paris, 1900.

(2) Écoutons Engels; ses espérances ne diffèrent pas de celles d'Adam Smith : « La société, en s'appropriant les moyens de production pour les distribuer d'après un plan uniforme, met un terme au régime qui actuellement asservit les hommes à leurs propres moyens de production. — La Société, en se libérant, libère chaque individu. L'ancien système de production, modifié de fond en comble, est remplacé par une organisation de la production où le travail productif, au lieu d'être un moyen d'asservissement, devient un moyen de libération des hommes. En effet, dans ce système, *chacun a l'occasion de développer toutes ses facultés physiques et intellectuelles dans toutes les directions*, et le travail n'est plus un fardeau mais un plaisir. » Voyez aussi Andler, *les Origines du socialisme d'État en Allemagne*. Paris, 1897, Alcan.

étroits dans le passé, si l'ancien développement harmonique et égal de tous les hommes dans toutes les directions n'a pu se figer nulle part, s'il n'a pu subsister ni dans les petites cités helléniques, ni dans nos premières démocraties rurales, ni dans nos premières communes industrielles, comment imaginer leur reconstitution et surtout leur maintien et leur durée au milieu des agitations de notre monde économique et commercial, où la densité de la population, ce facteur essentiel du problème social, est chaque jour plus grande et où l'Europe à elle seule compte 375 millions d'habitans? Une fortune publique colossale, des dépenses publiques croissantes, des services publics multiples, des contrastes inouïs, des mœurs publiques ayant perdu toute apparence de simplicité, tout cela nous mène aux antipodes des types communautaires. L'on ne comprendrait ni qu'un coup de baguette magique les fît soudain renaître, ni que l'humanité y retournât peu à peu d'elle-même, la propriété privée, écrasée sous le poids de ses fautes, disparaissant devant la propriété socialisée.

Nous voyons, au contraire, la société accentuer sa marche dans le sens de la complexité, de la différenciation, de l'individualisation, de la hiérarchie. On aura beau faire, le socialisme intégral est un démenti à la nature humaine; il aurait des résultats tout aussi funestes que l'individualisme absolu avec son cortège de passions égoïstes; car il devrait combattre la variété des aptitudes, des besoins, des caractères; il devrait sacrifier la liberté, la responsabilité, et exercer une contrainte d'autant plus rigoureuse que l'instinct de l'homme est plus incompressible.

Peut-on songer sans épouvante à la dose de despotisme nécessaire pour essayer d'entraver les tendances naturelles de l'homme, à la tyrannie intellectuelle indispensable pour donner à la société collectiviste une cohésion interne? Quand on lit *la République* et *les Lois* de Platon, on est effrayé des mesures auxquelles il doit recourir pour restreindre les richesses, extirper les germes de l'inégalité, éteindre la fièvre du gain, tuer l'esprit d'entreprise. Platon légifère pour une petite communauté de 5 040 foyers, placée dans des conditions spéciales, et cependant il n'espère une certaine stabilité de régime qu'en étouffant la liberté intellectuelle comme la liberté économique, en soumettant la pensée au contrôle d'un comité de censure, en s'emparant de l'âme de l'enfant depuis l'âge de trois ans, en envahissant le foyer domes-

tique. Et, même ainsi, il n'obtient pas l'égalité, puisqu'il maintient l'esclavage.

Combien plus despotique encore ne devrait pas être le collectivisme marxiste, qui rêve l'égalité absolue, non pas pour une communauté restreinte, mais pour l'ensemble du monde habité! L'irrémédiable faiblesse de Platon, de Marx et de tous les utopistes, c'est de croire que l'on fabrique des hommes comme, dans *Faust*, Wagner fabrique l'*homunculus*, de leur supposer la plasticité des figures de cire que l'on modèle pour un musée. Pour qu'une société collectiviste fût l'expression de la justice, il lui faudrait exactement ce qu'il faudrait pour qu'une société individualiste fût l'expression de la justice : des hommes parfaits. Ils seraient tous également actifs, intelligens, consciens de leur responsabilité et de leurs devoirs réciproques. L'altruisme obligatoire et universel serait l'égal stimulant de tous. Ils ignoreraient la passion, l'envie, la paresse, ils auraient tous une dose identique et de discipline et d'initiative. Le forgeron frapperait l'enclume avec la joie du poète obéissant à l'inspiration ; le poète inspiré, à des heures déterminées, martèlerait ses vers avec la régularité rythmique du forgeron.

Les épigones du marxisme soutiennent, il est vrai, que tout cela est de la fantasmagorie. Pour eux, il s'agit non d'étouffer la vie matérielle ou morale de l'individu, mais de protéger également toutes les vies. Je réponds que la plénitude de la vie n'existe pas avec un horizon rétréci.

Sur le terrain où se placent les socialistes collectivistes, les conflits entre l'individu et la masse sont inévitables.

Si l'on sacrifie l'individu à la justice, si l'on le tolère sans lui reconnaître de droits, on nie le progrès interne, on assimile la société à un mécanisme, on la courbe sous un joug uniforme, on anéantit la spontanéité ; et, en même temps que c'est désastreux pour l'individu lui-même, c'est une effroyable perte de force sociale pour l'ensemble.

Si l'on reconnaît des droits à l'individu, aussitôt celui-ci apparaît dans son infinie diversité, avec ses aspirations au développement personnel et inégal ; ce sont autant d'obstacles au socialisme égalitaire.

Ou bien, en effet, le socialisme implique l'égalité de la rémunération et de la distribution ; il n'apprécie pas le rôle différent de chacun des coopérateurs à l'œuvre commune, le degré de

l'effort, la proportion entre les forces mentales et physiques, entre les forces directrices et dirigées, il ne tient pas compte de l'abîme qui sépare l'élite du rebut; il ne sanctionne ni l'imprévoyance, ni l'inconduite, ni la paresse; alors il abaisse les meilleurs et favorise les médiocres; il est la suprême injustice; il est une menace pour toute civilisation, toute lumière, toute pensée! Ou bien il mesure la rémunération aux aptitudes du travailleur, à la valeur des produits; il reconnaît une hiérarchie des fonctions, des intelligences, des moralités; des différences de situation, la possibilité de l'épargne; alors il ouvre une brèche par où passeront tous les facteurs de progrès et de différenciation.

Le désir de s'élever est une loi sociale aussi impérieuse que la loi physique de la pesanteur. On le retrouve avec ses conséquences utiles et nuisibles, l'émulation et l'envie, dans toutes les classes sociales; malgré toutes les précautions prises, il trouve toujours une fissure par où s'échapper. Dans une société fondée sur la liberté, il ne rencontre pas de frein, et les inégalités deviennent excessives; dans une société fondée sur la contrainte, il est combattu, et les inégalités diminuent. Mais tout est relatif; les mobiles psychiques ne changent pas et les plumes d'un chef sauvage marchant presque nu provoquent aussi bien, parmi les guerriers de sa tribu, des sentimens de jalousie ou de respect, que le palais d'un milliardaire, parmi les hommes d'affaires de New-York.

Toutefois sous un régime d'oppression, les inégalités les moins apparentes paraissent démesurées; les imperceptibles nuances deviennent des couleurs tranchées; elles sont aussi pénibles aux inférieurs que, sous un régime de liberté, les oppositions les plus profondes; et à la souffrance de l'inégalité vient en outre s'ajouter la souffrance de la contrainte.

Tel est le ferment de dissolution que le socialisme porte en lui et dont il ne peut se débarrasser.

Les collectivistes se font la partie belle: en regard de notre société, imparfaite comme tout ce qui existe, et dont ils mettent surtout les vices en relief, ils laissent miroiter une société qui n'existe pas et lui attribuent tous les mérites, notamment l'ordre et la justice résultant d'une organisation par l'État. Que dis-je, ils poussent bien plus loin encore l'esprit de dogmatisme et de système; ils prêtent à la société sortie de leur imagina

tion, à la fois tous les avantages de l'État et tous ceux de la liberté !

Que faut-il penser de leur optimisme?

La démocratie contemporaine, impliquant la libre variété des formes économiques, fournit un grand choix de types d'organismes sociaux et, parmi eux, il y a des organismes collectifs revêtus du caractère de service public ou d'entreprise publique. C'est une des multiples expressions de l'activité humaine, dont les manifestations sont si nombreuses. Mais, quand le socialisme y voit un modèle et réclame sa généralisation en invoquant sa supériorité sur les autres formes d'activité, on peut se demander où sont les preuves à l'appui de ses préférences?

Dira-t-on que l'entreprise publique est mieux gérée qu'une entreprise privée? Nous l'avons soutenu plus haut et nous le répétons ici : dans les deux hypothèses, tout dépend de la personnalité qui dirige. Si le service public a à sa tête un homme capable, il fonctionne bien; sinon, il fonctionne mal. Or, l'État a beaucoup plus de peine à recruter un personnel d'élite que les particuliers. Les nécessités politiques, la pression électorale, les règles de l'avancement et de l'ancienneté sont des obstacles que l'entreprise privée ne connaît pas.

Dira-t-on que l'entreprise publique est moins dispendieuse? On oublie les critiques dirigées par les socialistes eux-mêmes contre les gaspillages de l'État moderne. Les sociétés anonymes doivent payer leurs actionnaires; les gouvernemens doivent payer leurs fonctionnaires, et ce qu'ils épargnent en accordant des traitemens modiques, ils le reperdent en les multipliant. L'obligation pour tous les partis de placer leurs créatures, d'assurer leur existence, la lenteur du travail administratif, la difficulté du contrôle, l'absence de stimulant, voilà autant de circonstances défavorables qui compensent les économies réalisées.

Il y a d'autres désavantages encore : quand un gouvernement transforme de l'activité libre en services publics, il transforme du même coup les citoyens libres en quémandeurs, et empêche la réalisation du but capital de toute civilisation : la formation du caractère. Moins il y a de fonctions à conférer dans un pays, plus l'énergie individuelle et l'initiative ont l'occasion de se développer, dans l'industrie, le commerce, l'agriculture, pour le plus grand bien de la nation; aussi les classes commerçantes et industrielles sont-elles en général indépendantes. Plus, au con-

traire, est âpre la curée des emplois, plus les caractères se dépriment; et qui donc pourrait reprocher à un modeste père de famille de considérer le pain quotidien de ses enfans comme plus précieux que la fermeté politique et de faire toutes les concessions de principe nécessaires à l'obtention de l'emploi dont il doit vivre? En ce sens, augmenter le domaine des services publics, c'est restreindre le domaine de la liberté morale.

Dira-t-on au moins que tous ces inconvéniens ne sont rien, puisqu'ils procurent l'égalité? La vérité est qu'ils ne la procurent pas et ne peuvent pas la procurer. Le niveau social sera abaissé, mais, dans la médiocrité, il y aura encore une hiérarchie. Aucune force au monde n'est capable de la supprimer, et il faut répéter ici ce que Shakspeare fait dire à Ulysse dans *Troïlus et Cressida* (acte Ier, scène III):

« Oh! une entreprise est bien malade lorsque la hiérarchie, échelle de tous les grands desseins, est ébranlée... Par quel autre moyen que la hiérarchie la société pourrait-elle exister?... Enlevez la hiérarchie, désaccordez cette seule corde, écoutez la cacophonie qui s'ensuit. Toutes les choses vont se rencontrer pour se combattre. »

Les socialistes contemporains, pour rendre le collectivisme acceptable, l'assimilent à une gigantesque coopérative ou à une de nos puissantes sociétés industrielles, Le Creusot, Pittsbourg, Seraing, Cockerill, Krupp, etc. (1). Ils montrent, sous le contrôle d'un conseil administratif central, une série de directions autonomes: charbonnages, hauts fourneaux, aciéries, constructions mécaniques, expéditions, etc. Chaque directeur est indépendant des autres, chacun a son autorité personnelle sous l'autorité supérieure du conseil administratif. Il s'agit simplement d'appliquer le système à toute l'industrie, et, dans l'esprit de ses partisans, le gouvernement de contrôle, le conseil administratif futur de ces directions autonomes, ne ressemblerait pas à l'État bureaucratique; ce serait un État modèle, résultant d'une transformation radicale des hommes dans l'ordre moral et intellectuel comme dans l'ordre politique et social.

Certainement, ce qui est bon au Creusot ou à Cockerill est bon partout; n'oublions pas, toutefois, que ces établissemens sont le produit de la liberté organisée; ils admettent une direction

(1) Voyez notamment le développement de cette idée dans le livre déjà cité de M. Émile Vandervelde: *le Collectivisme et l'Évolution industrielle.*

personnelle, la liberté des mouvemens, l'initiative, la responsabilité, l'inégalité dans les situations et dans la rémunération, c'est-à-dire la hiérarchie; et, si par-dessus le marché, on nous donne au sommet, au lieu des hommes imparfaits qui existent les hommes parfaits qui n'existent pas encore, nous atteignons l'idéal et nous serions bien fous de refuser le cadeau.

Malheureusement, les hommes parfaits ne sont pas encore nés, et la seule différence entre la société contemporaine et la société collectiviste la plus modérée dans ses visées, c'est que le directeur libre de l'entreprise privée deviendra un fonctionnaire administratif. Du même coup, les maux variables et modifiables inhérens à nos civilisations défectueuses, mais libres, deviendront des maux permanens sanctionnés par l'État; et l'on sait avec quelle lenteur cette masse pesante se met en branle quand il s'agit d'extirper des abus.

De plus, à moins de s'abstenir et d'abdiquer comme un simple Manchestérien, l'État, même réduit à une autorité de surveillance, sera dominateur et centralisateur et cherchera à enserrer l'universelle circulation des hommes et des choses dans des cadres immuables. Je crains bien qu'il ne soit pas plus facile de donner une âme à la réglementation que de mettre un frein à la concurrence actuelle.

Le collectivisme le plus adouci serait encore l'asservissement de tous, non plus au propriétaire féodal ou au capitaliste moderne, mais à une série de directeurs de services, qui, pour n'être propriétaires ni du sol, ni du capital, n'en auraient pas moins le droit d'exercer leur souveraineté. Je ne vois pas en quoi cette souveraineté serait plus supportable parce qu'elle serait plus étendue, ni en quoi la discipline locale et tangible des usines de notre temps est plus pénible que ne le serait la discipline administrative de la grande exploitation collectiviste de l'avenir.

Dans son livre sur *le Collectivisme et l'Évolution industrielle*, M. E. Vandervelde reconnaît d'ailleurs que, même dans ce système, l'égalité n'est pas réalisable (1).

Alors, à quoi bon changer? A quoi bon l'expropriation et les bouleversemens qui en résulteraient? Toute la question est là. Aussi longtemps que l'humanité ne sera pas épuisée, les in-

(1) M. Vandervelde montre (p. 200-203) que le collectivisme n'implique pas nécessairement l'égalité de la rémunération et qu'une société collectiviste pourrait maintenir la hiérarchie des traitemens.

dividualités surgiront. Si on les laisse grandir et s'élever, le collectivisme n'a plus de but ; si on les étouffe, le progrès n'a plus d'issue (1). Ne pas tenir compte des supériorités dans tous les domaines, c'est aboutir à une sorte de mysticisme exaspéré qui noie les réalités dans l'infini.

Les hautes individualités sont nécessaires ; l'intérêt même des masses exige leur rayonnement, car les masses ont besoin de flambeaux.

Pendant que la tendance sociale organisatrice se réalise sous nos yeux, la conception socialiste collectiviste s'éloigne de plus en plus; l'appareil scientifique dont Marx l'avait enveloppée tombe pièce à pièce, ne laissant subsister que la vieille utopie égalitaire lui servant de mobile.

L'utopie égalitaire est éternelle ; il serait injuste de la condamner sans rémission. La croyance à l'âge d'or est une force; elle écarte des lèvres de ceux qui souffrent le poison mortel de l'infinie désespérance.

Si le voyageur perdu dans le désert a parfois besoin de l'illusion du mirage pour reprendre courage, l'humanité, voyageuse errante perdue dans le désert des agitations stériles, altérée de mieux-être, renoncerait à la lutte sans la vision lointaine d'un avenir mettant un terme à la misère de nos destinées, sans l'image radieuse d'une vie où tout serait joie, harmonie et beauté, amour et bonheur.

Respectons ces illusions sacrées, mais sachons reconnaître les limites de notre savoir et de notre pouvoir. Dans tous les domaines, nous ne pouvons atteindre que le relatif ; et la société la moins imparfaite est encore celle qui, étant la moins dogmatique, ne proclame la supériorité absolue d'aucun système social, laisse un rôle à la fois à l'État, à l'individu, à l'association, admet la multiplicité des manifestations de l'activité humaine, tolère toutes les formes de la vie individuelle comme toutes les formes de la vie commune et réalise ainsi leur juxtaposition et leur coexistence.

La qualité du monde moderne, c'est une flexibilité de struc-

(1) Où est le stimulant du progrès, si la propriété étant réduite au revenu du travail on ne peut plus léguer ce revenu ni à des œuvres spéciales ni à des individus? Que signifie un revenu qui meurt avec celui qui l'a épargné comme les richesses des peuples barbares et des Incas étaient enfouies avec leurs possesseurs? Si, au contraire, il est permis de léguer le revenu, on reconstitue les fortunes inégales.

ture, qui lui permet de supporter toutes les expériences, même des expériences communistes, comme en Amérique ; l'infériorité du collectivisme, c'est sa rigidité de structure, qui le contraint à exclure tout ce qui serait en contradiction avec son principe, et qui l'empêcherait de supporter même une seule expérience individualiste.

L'histoire nous fait assister aux jeux terribles de la liberté et de la justice sociale. L'histoire moderne, en particulier, nous montre le commerce enfantant une bourgeoisie, qui a besoin avant tout de liberté individuelle ; l'industrie enfantant le prolétariat, qui a besoin avant tout d'organisation et de justice. Le problème, c'est la réduction des antagonismes, la conciliation entre la liberté et la justice; car nous ne pouvons nous passer ni de l'une ni de l'autre, et la liberté est dangereuse si elle n'est pas limitée par la justice sociale, comme la justice sociale est dangereuse si elle n'est pas élargie et vivifiée par la liberté. Ne nous épuisons pas dans la vaine poursuite d'une société idéale. Essayons d'obtenir une société raisonnable qui, par l'association, organise la liberté et la justice, émancipe l'individu et fournisse une base solide à l'État. Le progrès n'est pas dans la socialisation de la propriété privée; il est dans l'administration commune des intérêts communs par la décentralisation et le gouvernement local, par le groupement et la représentation des intérêts.

Adolphe Prins.

L'ESPRIT DANS LA MUSIQUE

La musique a de l'esprit. Il est peu de facultés, ou de dons, qu'on s'accorde mieux à lui reconnaître. Dans toute l'histoire de notre art, je ne vois pas un chef-d'œuvre qu'on puisse définir d'un mot, comme on définit en l'appelant « spirituel, » *le Barbier de Séville* de Rossini. Et notez que ce mot suffit, que l'esprit fait seul toute la beauté de l'ouvrage; nulle autre qualité ne s'y mêle; il est tout esprit, rien qu'esprit.

Les « athées de l'expression, » comme le regretté Lévêque appelait ceux qui ne croient qu'à la beauté purement objective et spécifique des sons, ne sauraient eux-mêmes nier que la musique exprime, avec une force incroyable, la joie et la douleur. Elle touche ainsi les deux pôles de l'âme. Or, il semble bien que l'esprit soit le mode le plus léger et le plus brillant, la fleur ou la flamme de la joie. La joie, il est vrai, peut être grossière, ou sotte, et par définition l'esprit ne saurait être cette joie. Il n'est pas non plus l'allégresse héroïque et guerrière. Il ne ressemble pas davantage à l'enthousiasme religieux. Il n'a rien de commun avec le contentement sérieux, austère, et je dirais métaphysique, que répand en nous le thème du finale de la *Symphonie avec chœurs*. Enfin l'esprit n'est jamais, en musique, une joie malveillante et mauvaise, car la musique est incapable, non de malice, mais de méchanceté.

L'esprit musical n'est rien de tout cela. Qu'est-il donc? Nous essaierons, en ces quelques pages, d'en étudier la nature, les nuances et les degrés.

I

Voltaire, qui s'y connaissait, a défini l'esprit en ces termes : « Ce qu'on appelle l'esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine; ici, c'est l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre; là, un rapport délicat entre deux idées peu communes; c'est une métaphore singulière; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons d'avoir de l'esprit, si j'en avais davantage. »

Parmi ces façons différentes, ou ces menus procédés de l'esprit, il n'y en a peut-être pas un qui ne se transpose de lui-même et ne se retrouve naturellement dans l'ordre de la musique.

La musique imitative n'est-elle pas en quelque sorte ouvrière de comparaisons et d'images, quand elle assortit les formes sonores aux idées, voire aux objets qu'elle veut rendre? Haydn assurait en riant que, dans *la Création*, l'accord *pizzicato* qui précède l'apparition de la lumière représentait assez bien le Père Éternel battant le briquet avec une pierre à feu. Si le Falstaff de Verdi célèbre en sa propre personne l'abondance et la gloire de la chair, la musique, et toute la musique, orchestre et voix, s'enfle et se travaille « pour égaler l'animal en grosseur. » Dans *Falstaff* toujours, lorsque Quickly, la rusée messagère, aborde et salue le héros, l'inflexion du seul mot : « *Révérence!* » reproduit comme une comparaison, comme une image sonore, non seulement la malice, mais le geste même et la courbe de ce spirituel abord.

L'allusion se rencontre à tout moment dans la musique. L'œuvre d'un Haydn et d'un Mozart abonde en allusions légères, en phrases, en fragmens de phrase, en notes même qui ne font qu'en rappeler d'autres, en se jouant. C'est une allusion, plutôt pathétique, il est vrai, mais pourtant une allusion, que la fameuse rentrée par anticipation dans le premier morceau de la *Symphonie héroïque*. Une allusion encore, ironique, insolente, ramène dans la sérénade chantée par Don Juan, pour une cham-

brière, les notes mêmes que pour l'épouse l'hypocrite époux vient de soupirer. L'allusion, enfin, n'est-elle pas devenue l'un des élémens, et des plus féconds, de la musique, depuis que la musique est surtout symphonie? Le rappel de motif, le *leitmotiv* même n'est guère autre chose au fond que l'allusion érigée en principe ou en système. Cent exemples empruntés à Wagner en rappelleraient la puissance; un seul peut-être en montrerait la finesse et l'esprit : je veux parler du motif ridicule de Beckmesser et de sa course ou plutôt de sa fuite éperdue et pitoyable à travers le finale du second acte des *Maîtres Chanteurs*.

Ainsi que la parole abuse d'un mot, la musique sait abuser d'un son, le présenter dans un sens et le laisser entendre dans un autre. L'enharmonie consiste précisément dans le double emploi, dans l'usage à deux fins d'une même note ou d'une même forme commune à deux tonalités, c'est-à-dire à deux ordres différens. Dans une étude sur la *Psychologie du calembour*, nous avons lu naguère cette ingénieuse théorie de la modulation : « L'équivoque sur un son, sur une suite de sons, sur un accord ou une suite d'accords, est la base et la condition de la modulation. Nous retrouvons, doué d'une fécondité rare, ce procédé qui se fonde sur l'association de plusieurs systèmes d'idées (ici de représentations musicales) autour du même son, et qui consiste à passer de l'un à l'autre avec plus ou moins d'à-propos. La modulation est une sorte de jeu de sons analogue à un jeu de mots qui serait soumis aux lois d'une logique supérieure (1). » Et sans doute le « jeu de sons » peut être charmant, ou sublime; il arrive aussi qu'il soit comique, et que l'esprit, l'esprit seul, fasse la valeur et la beauté d'une modulation.

« L'art de réunir deux choses éloignées, » et par exemple deux notes extrêmes de la voix, donne la force comique à certaines intonations de Figaro, de Leporello, de Basile. Quant à la « recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui, » ne serait-ce pas là précisément ce qui constitue la variation et même le développement? La musique a mille manières de redire autrement ce qu'une première fois elle a dit. D'un thème ou d'une idée musicale, Beethoven arrache tout ce qu'elle enferme de passionné et de tragique; Haydn et Mozart lui dérobent tout ce qu'elle a de grâce, de verve et de

(1) Voir l'article de M. Paulhan dans la *Revue* du 15 août 1897.

gaîté. Il n'est pas jusqu'à ces variations, les plus simples de toutes, que les anciens appelaient des « doubles, » d'où les Haendel et les Rameau ne tirent des étincelles. Dans le thème plus lent elles étaient cachées et comme en puissance, à coups redoublés, la variation les en fait jaillir. L'effet augmente en proportion de la vitesse et l'esprit des *Niais de Sologne*, par exemple, s'accroît et s'avive de plus en plus dans le premier et le second « double des *Niais*. »

Si l'esprit enfin est « un rapport délicat, » quel esprit n'aura pas la musique, où la délicatesse des rapports n'a d'égale que leur variété! Où trouverions-nous, entre quels mots, et de quelle poésie, des relations comparables, en nombre comme en finesse, à celles que la polyphonie des voix ou des instrumens, le contrepoint et la fugue, établissent entre les sons? Plus encore que les rapports d'analogie, les rapports d'opposition peuvent être spirituels. Musset a bien senti le contraste que font ensemble, dans la sérénade de *Don Juan*, l'accompagnement qui raille et la mélodie qui soupire. Certain duo du *Déserteur*, entre Montauciel et le « Grand cousin, » fournirait un autre exemple de ces piquantes antithèses où la musique, et la musique seule, a le don de réunir les contradictoires, et de les concilier.

Elle se plaît encore à de plus simples et non moins spirituelles antinomies. Elle rapproche soudain les modes et les timbres. Passe-t-elle du majeur en mineur, c'est quelquefois sans raison et seulement par ironie. Dans un concert de soprani légers, pour les interrompre et comme pour les interdire, elle jette à l'improviste quelques notes basses de contralto. Elle contraint à des traits rapides la lourdeur et la gravité de certains instrumens et de certaines voix. Il n'est pas jusqu'à l'ordre du rythme qu'elle ne s'amuse à renverser, et la syncope, — qui n'est que la mesure battue à contretemps, — la syncope elle-même peut avoir de l'esprit. D'où vient à certaine symphonie de Haydn ce nom : *la Surprise*, qu'elle a toujours porté? C'est peut-être que pendant l'*andante*, après l'exposé du motif le plus paisible, un accord de septième éclate inopinément et comme pour faire peur. Oh! pas une peur bien terrible! et le petit thème, si timide qu'il soit, en est vite revenu. Voilà « la surprise. » Cela n'est pas méchant et, surtout en paroles, cela peut sembler ingénu. Mais c'est charmant en musique; c'est encore un « rapport délicat, » c'est encore et toujours de l'esprit.

II

Sainte-Beuve a dit quelque part en parlant de Beaumarchais : « Je prends le mot d'esprit avec l'idée de source et de jet perpétuel. » Il faut le prendre de même quand on parle de musique, et justement de la musique écrite sur les deux chefs-d'œuvre de Beaumarchais. Une chose étonne, c'est que Beaumarchais, musicien pourtant, ait déclaré la musique incapable de ce genre d'esprit. A ceux qui s'étonnaient qu'il n'eût pas fait un opéra-comique du *Barbier de Séville*, la pièce étant d'un genre à comporter la musique, on sait les raisons qu'il donna : « Notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chansonnière, pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaîté franche... Moi qui ai toujours chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité, souvent, aux pièces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : « Eh! va donc, musique! N'es-tu pas assez lente? Au lieu de narrer vivement, tu rabâches. Au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots. Le poète se tue à serrer l'événement, et toi tu le délayes. Que lui sert de rendre son style énergique et pressé, si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons? Avec ta stérile abondance, reste, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connaisses le langage sublime et tumultueux des passions. »

Au défi que l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* portait à la musique, aux reproches de stérile abondance et surtout de lenteur, la musique des *Noces* et du *Barbier* n'a pas trop mal répondu.

Il semble bien que l'esprit musical d'un Mozart, d'un Rossini plus encore, ait pour élément principal, — je ne dis pas unique, — le mouvement. La musique tire du mouvement des effets autrement variés et puissans que ne fait la parole. Elle se meut d'abord dans un plus large espace; elle monte plus haut et descend ou tombe plus bas. Mais surtout elle se meut avec plus de rapidité. La voix ne saurait parler, sous peine de devenir inintelligible, aussi vite qu'elle chante ou que joue un instrument. Les vocalises, les traits, qui peuvent être spirituels, sont des élémens de musique pure. C'est à l'infini que la musique multiplie et précipite les sons. Elle crible en quelque sorte l'espace de

points lumineux et mobiles. Sans perdre un quart de seconde, elle divise, éparpille le temps en parcelles brèves; on dirait que toutes vibrent et vivent, qu'elles miroitent et scintillent toutes. De ces deux « soleils tournans » que sont *le Barbier* de Beaumarchais et celui de Rossini, le dernier peut-être tourne encore le plus vite et jette le plus de feux. Un *presto* comme l'air d'entrée de Figaro : *Largo al fattotum della città!* un allegro tel que l'air de Rosine, l'air même de *la Calomnie* et le fameux quintette : *Buona sera!* nous enferment littéralement en des cercles de joie. Ainsi l'esprit dans la musique est la vitesse. Il peut être aussi la vitesse brusquement ralentie : un retard, un arrêt soudain, que suspend la cadence ou le trait final, qui le prépare, l'aiguise et le fait plus attendre pour le faire sentir mieux.

La musique ne se meut pas seulement plus vite que la parole : elle a cet autre avantage de pouvoir combiner ensemble divers mouvemens. Les personnages de la comédie parlée n'ont d'esprit que tour à tour; ceux de la comédie musicale en ont au besoin tous à la fois. Ils en ont tantôt les uns avec les autres et comme les autres : rappelez-vous cet éclat de rire unanime qu'est le finale à l'unisson du *Barbier;* tantôt les uns contre les autres; non plus alors par la concordance, mais par le conflit des mouvemens : témoin tel ou tel finale de Cimarosa et le prodigieux finale des *Noces;* plus près de nous, avec plus de puissance et de complexité, la bagarre des *Maîtres Chanteurs*, et, dans *Falstaff*, cette course de l'orchestre et des voix qu'est le délicieux finale du panier.

La musique enfin, qui précipite et multiplie le mouvement, excelle aussi à le soutenir et à le prolonger. Sans rien ôter à la vivacité d'une situation, d'un effet, d'un mot, elle en accroît la durée. Elle a pour cela des ressources d'une richesse infinie. Un couplet assez bref du Sganarelle de Molière devient le grand air du Leporello de Mozart. Et rappelez-vous ce court dialogue de Suzanne et de la Comtesse :

« Chanson nouvelle sur l'air : « *Qu'il fera bon ce soir sous les grands marronniers!...* Qu'il fera bon ce soir.

— Sous les grands marronniers... Après?

— Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

— C'est juste. » (*Elle plie le billet.*)

De ces quatre répliques, Mozart fait un duo dans l'esprit de la situation et des personnages, mais dans un esprit que la conti-

nuité du mouvement et du rythme, l'enroulement de la mélodie entretient et renouvelle jusqu'au bout. Ailleurs, lorsque la Suzanne de Beaumarchais sort du cabinet où le Comte croyait trouver le page, elle n'a pour son maître que deux mots de raillerie : « *Je le tuerai! Je le tuerai!...* Tuez-le donc, ce méchant page! » La Suzanne de Mozart est plus cruelle; elle l'est du moins avec plus de complaisance. C'est une longue phrase qu'elle chante, une phrase impitoyable, où l'ironie se distille en notes piquées, s'étale en notes tenues, en cadences moelleuses et largement épanouies. Le sentiment s'accroît et s'avive au fur et à mesure que la mélodie se développe. Ainsi la musique, loin de rien délayer, comme Beaumarchais l'en accusait jadis, renforce, redouble tout, et, dans l'ordre de l'esprit, aussi bien qu'ailleurs dans l'ordre de la passion, elle sait ici, mieux que la parole, arrêter « l'instant, qui est si beau. »

Spirituelle par le mouvement, la musique peut l'être encore par le rythme ou l'intonation, par les modes et par les timbres.

Si le timbre est la couleur des sons, il faut reconnaître que la palette la plus riche n'appartient pas au poète, mais au musicien. De quels tons, de quelles nuances les quatre voix humaines et les voix sans nombre de l'orchestre ne disposent-elles pas? La bouffonnerie de certaines symphonies dites burlesques (il en est de Haydn) tient pour une grande part à la sonorité familière ou triviale, plaisante ou ridicule des instrumens employés. Le *Wallenstein* de M. Vincent d'Indy renferme, si j'ai bonne mémoire, un sermon prêché par des bassons goguenards, qui pourrait bien être la seule inspiration comique d'un maître habituellement sérieux. Plus français, voire gaulois, Gounod s'est permis, dans *le Médecin malgré lui*, quelques effets d'instrumentation pour ainsi dire physiologique ou naturelle, dont la prose même de Molière n'égale pas la fidélité.

L'esprit, en musique, peut tenir à l'intonation, à l'intervalle plus ou moins étendu que franchit la voix. Gounod encore sut donner à telle phrase de son Sganarelle : *Messieurs, je ne suis pas médecin, je vous jure!* une inflexion non moins spirituelle, et par les mêmes moyens, que la protestation, tremblante et piteuse aussi de Leporello, surpris et battu sous le manteau de son maître.

Il n'est pas jusqu'aux modes eux-mêmes qui n'aient de l'esprit, et du plus délicat. Sur le début du duo célèbre entre Su-

zanne et le Comte, sur les adieux et le baiser du page à Suzanne, avant le saut par la fenêtre, le majeur et le mineur alternés font comme des jeux de lumière et d'ombre, de malice et de sérieux, presque de mélancolie.

Le rythme enfin, sans être un facteur suffisant de l'esprit musical, en est du moins un facteur nécessaire. C'est le rythme qui, dans *la Dame blanche* (trio du second acte), donne tant d'affectueux empressement à l'entrée de la vieille servante, et, dans *le Barbier de Séville*, tant d'élégante incertitude à la démarche faussement avinée et soldatesque du comte Almaviva. Le rythme sans doute n'est pas toujours spirituel, et même il peut être grossier; mais il est permis d'affirmer, croyons-nous, que là où il n'y a pas de rythme, il ne saurait y avoir d'esprit. La partition des *Maîtres Chanteurs* est l'œuvre la plus spirituelle de Wagner, et cela ne signifie pas qu'elle ait tout l'esprit que d'aucuns lui trouvent. Elle est également, — et de beaucoup, — celle où les formes rythmiques ont le plus de fermeté, de carrure et de précision. Le rythme, avec la mélodie, faisait le fond ou plutôt l'âme, l'âme robuste et joyeuse du vieil opéra bouffe italien. Il fut, avec moins de puissance et de vie, l'âme plus sensible, mais vive et légère aussi, de notre opéra-comique français. Et c'est peut-être parce que le rythme s'affaiblit et se perd dans la musique de nos jours, que l'esprit languit en elle et que le rire s'y éteint.

III

L'esprit de la musique ne consiste pas seulement dans le mouvement extérieur et dans une vivacité qu'on pourrait croire un peu superficielle. Il va plus loin et plus au fond : jusqu'à la représentation comique de l'humanité et de la vie. Spirituels ou bouffons, certains personnages existent par les sons autant et quelquefois plus que par les mots.

La Servante maîtresse, qui tient une si grande place dans l'évolution ou plus exactement à l'origine d'un genre : l'opéra-comique, a plus d'importance encore dans l'histoire de la psychologie musicale. C'est une admirable comédie, — en musique et par la musique, — non pas d'intrigue ou d'action, mais de caractères. C'est le premier duo, voire le premier duel, risible et pitoyable à la fois, non pas entre « la bonté d'homme, » mais

entre la faiblesse ou la lâcheté masculine et sénile, et « la ruse de femme; » c'est la première confrontation de ces deux types éternels : le vieillard amoureux et la jeune coquette. La musique de Pergolèse a traité le sujet avec autant, sinon plus d'ironie, d'amertume, d'âpreté même, que ne l'avait fait la poésie de Molière dans *l'École des Femmes* ou que ne devait le faire, dans *le Barbier de Séville*, la prose de Beaumarchais.

Qui ne voit également tout ce que la musique de Mozart, après avoir transformé, transfiguré même certains personnages de *la Folle journée*, ajoute encore à tel ou tel caractère de *Don Juan?* « Monsieur, dit au séducteur la Charlotte de Molière, tout ça est trop bien dit pour moi et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre. » Que d'esprit, au contraire, a Zerline, répondant soit à Don Juan, soit à Mazetto. Dans le duetto, *La ci darem*, avec Don Juan, à la fin de l'*andante* et sur ces mots répétés : *Ah! non mi sento forte!* rappelez-vous la dégradation, le glissement de la voix qui refuse et promet tout ensemble, et ce frôlement chromatique des notes, cette restriction des intervalles, aussi spirituelle que peut l'être en d'autres cas, et pour dire autre chose, leur étendue ou leur écart

L'air célèbre : *Batti, batti, bel Mazetto!* est encore un chef-d'œuvre d'esprit féminin, de soumission feinte et de souriante malice. L'héroïne de Mozart triomphe ici comme celle de Pergolèse, mais avec des grâces assouplies et détendues. Le rythme, autant que la mélodie, a perdu sa rigueur primitive. Il plaît à Zerline d'être battue; elle le déclare du moins, certaine qu'elle ne le sera pas. Et de quel regard elle détourne les coups! Comme l'œillade monte, furtive et câline, avec la voix! Comme cette voix se fait humble et petite, mais, sous cette humilité, quelle assurance se cache, et quel défi, que la faiblesse de l'homme, cette fois non plus, ne relèvera pas! La seconde reprise de l'air en est pour ainsi dire une variante musicale et morale en même temps. L'accompagnement continu du violoncelle donne à l'arabesque sonore une prenante et presque mordante douceur, et, portée par ce flot léger, la coquette mélodie glisse, coule, fuit, pareille à la nymphe de Virgile, qui souhaitait d'être vue, et même poursuivie.

L'esprit, qui n'est que de finesse dans le rôle de Zerline, atteint à la puissance en certains passages du rôle de Leporello : « Un mariage ne lui coûte rien à contracter, il ne se sert point

d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui, et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir (1). » Voilà la matière ou le thème du fameux air de Leporello : *Madamina, il catalogo è questo*. Mais ce thème un peu court, cette matière un peu sèche, la musique pouvait tout et a tout fait pour le varier et l'élargir.

Pour l'élargir d'abord. La première phrase est admirable d'ampleur. Dès qu'elle débute, ou qu'elle « part, » c'est pour longtemps qu'on la sent partie. Elle ne comprend pas moins de quinze mesures à quatre temps ; avec deux croches (à l'orchestre) pour chaque temps. Ainsi la mélodie est, par la durée, d'un comique abondant et pour ainsi dire grandiose ; par la multiplicité des valeurs brèves, elle est d'un comique léger. Voici que Leporello déroule sa liste d'amour. Cette musique vraiment abonde en images sonores. Elle arrive à donner l'impression du nombre ou plutôt de l'innombrable. Les thèmes ironiques et gouailleurs surgissent en foule. Un essaim de rivales accourt, assiège la pauvre Elvire. Il en vient de partout et de tous les coins de l'orchestre; les unes montant et les autres descendant, elles se croisent, comme les gammes. Avec une impitoyable ironie, la mélodie les énumère. Elle énonce gaîment les chiffres, jusqu'à ce « redoutable bataillon de l'armée d'Espagne, » à ce *mille e tre*, pour lequel elle garde naturellement son éclat suprême et comme son dernier coup.

Après la quantité, c'est la qualité que décrit la musique; c'est la condition après la patrie. Et le pêle-mêle féminin recommence :

V'han fra queste contadine
Cameriere, cittadine,
V'han contesse, baronesse,
Marchesine, principesse.

Les vers ont de la vivacité sans doute. Il leur manque ce que la musique seule peut donner : ce mouvement continu que l'orchestre entretient pendant les silences de la voix; et surtout cette ascension progressive, cette superposition des périodes sonores, ouvrant tour à tour des espaces ou des perspectives

(1) Molière, *Don Juan*.

que les notes innombrables remplissent et peuplent aussitôt Chaque figure est dessinée, modelée par les sons. S'agit-il de *la piccina* (la petite), la voix s'abaisse et se réduit; vient-elle à célébrer « la jeune commençante (*la giovine principiante*) » c'est d'un ton mystérieux et comme à huis clos. Jusqu'à la fin de l'air, toutes les grâces, toutes les beautés de la femme passent ainsi devant nous, raillées, profanées par la verve cynique d'un valet. Et quand nous aurons noté le dernier trait, l'allusion personnelle et libertine : *Voi... sapete... quel... che fa;* « Vous savez... comme... il s'y prend » (et cette traduction n'est pas littérale), alors nous constaterons une fois de plus : d'abord qu'il existe des allusions musicales; que la musique, en outre, peut avoir ses réticences ou ses retards non moins spirituels que sa précipitation ; qu'elle sait enfin, par les moyens qui lui sont propres, amplifier le comique d'un caractère et donner plus de grandeur et de force à l'esprit.

Autant que Leporello, don Basile en témoigne. Rossini d'abord a fait de Basile une basse profonde, et si, comme on n'en peut douter, cela seul assombrit, élargit encore le personnage, c'est donc que le surcroît d'expression et d'esprit consiste ici dans le timbre, c'est-à-dire dans un élément de pure sonorité. Mais il faut ajouter autre chose : entre toutes les pages spirituelles du *Barbier de Séville*, l'air de *la Calomnie* est peut-être celle où l'esprit musical va le plus loin et pénètre le plus avant. La musique sans doute n'est d'abord que mouvement et verve dans le *crescendo*, — formidable d'ailleurs, — que comporte et même commande le début de la fameuse tirade. On sait avec quel art est préparée l'explosion, avec quelle violence elle se produit.

Come un colpo di canone,
Un tremoto, un temporale,
Un tremoto generale
Che fa l'aria ribombar!

La musique arrive, — sur ces paroles, — au paroxysme de la sonorité. Mais viennent les paroles suivantes, qui décrivent non plus la marche ni le progrès, mais l'effet de la calomnie, à quoi tombe et se réduit ce grand fracas? A quelques maigres, misérables notes, admirablement expressives par cette misère et cette maigreur même. *Il meschino calunniato!* Syllabe par syllabe, la voix lugubre et presque sépulcrale détache, distille

les trois mots, surtout le premier. Après le maximum des sons, tout de suite après, en voici le minimum, presque le néant, image de cet autre néant qu'est devenu le misérable. Et c'est, dans l'ordre de la musique, quelque chose d'analogue aux diminutifs injurieux de Shakspeare : « Œuf de pou! Cri-cri de cheminée! Aune et trois quarts d'aune! » Mais déjà les notes, piquées et brèves tout à l'heure, s'allongent et s'appesantissent. Après un léger dédain, c'est un mépris écrasant qu'elles marquent. La musique, disions-nous en commençant, n'est pas méchante. Une fois au moins, cette fois, elle a su l'être, en ce peu de mesures où son esprit est fait d'ironie amère et d'insultante pitié.

C'est l'ironie encore, mais joyeuse et gaîment vengeresse, que respirent les pages les plus spirituelles du *Médecin malgré lui*, de Gounod. Il y a là de l'esprit, nous l'avons déjà vu, dans certaines sonorités imitatives. Il y en a plus encore au premier acte, dans la scène (en trio) du diplôme conféré de force et par les coups. La mélodie insinuante y décrit finement les civilités, les précautions oratoires des chercheurs de médecin. La riposte de Sganarelle : « Médecin vous-même! » n'aurait, sans la musique, ni tant de vivacité, ni tant d'indignation. Et, lorsque le brave homme se vante de savoir, comme pas un, faire les fagots, le contraste n'est-il pas délicieux entre l'emphase de sa vanterie et l'humilité de sa science? Comme, après la bastonnade, certaine descente chromatique indique bien l'abaissement, l'anéantissement de la volonté! Mais tout à coup cette volonté se relève et se ranime. Elle reparaît sous une figure plus éclatante et plus fière, sous le personnage, imposé d'abord, de médecin, que Sganarelle, avec une ironie copieuse et chantante, avec des transports de joie satirique, se résout, bien plus, s'excite maintenant lui-même à jouer.

Il exulte, ce personnage, et s'élève au comble du comique dans le sextuor de la consultation. Sganarelle a pris la main de la malade et tâté son pouls, dont le cor, en notes inégales, marque les battemens. Il a formulé son diagnostic. L'orgueil alors, l'ivresse et comme la folie de la science, même fausse, l'égare. Il se croit médecin tout de bon, il l'est peut-être, et c'est en médecin véritable que, sur un rythme de tarentelle, avec un brio rossinien, il entonne un chant de bravoure à la gloire de la profession. Un moment, il s'arrête : « Entendez-vous le latin? — En aucune façon. » Une gamme aussitôt jaillit, comme un éclair de joie.

Sur un tremolo qui gronde et ressemble au tonnerre accompagnateur des oracles, la fameuse dissertation, à demi chantée et parlée à demi, se déroule. Elle est à peine achevée qu'une autre gamme siffle et met le finale en train. Le vertige de Sganarelle gagne de proche en proche, la famille de l'ægrotante fait chorus avec le médecin et le mouvement, le rythme, la tonalité claire, l'orchestre, les voix, en un mot tous les élémens ou toutes les forces de la musique, ramassées et « donnant » ensemble, déchaînent et font souffler en tempête un esprit de verve insolente, de satire et de parodie.

Il y a même, dans la comédie musicale, un trait qui manque à l'autre comédie : je veux parler du chœur des fagotiers, qui se trouve une première fois au premier acte et qui termine la pièce, en guise de conclusion ou de moralité. « Nous faisons tous, chantent les braves gens, nous faisons tous ce que nous savons faire. » Et le rythme lourd et le rude unisson disent bien la besogne modeste, grossière peut-être, mais sincèrement, honnêtement accomplie. L'effet m'a toujours paru d'un comique excellent. C'est quelque chose comme la revanche de la réalité sur l'apparence et de la « fagoterie » légitime sur la médecine usurpée. « L'esprit, a dit l'un de nos écrivains, — de ceux encore qui sont bons juges, — l'esprit est la fleur de l'imagination. » Nous avons déjà vu qu'il peut l'être, même en musique, M. Jules Lemaître ajoute : « Il est la fleur du bon sens. » Et voilà justement ce qu'il est ici.

IV

Il peut être la fleur de la fantaisie et de la folie elle-même. Et, dans la musique de Jacques Offenbach, cette fleur, avec éclat, a fleuri. Elle avait, en des poèmes à la fois burlesques et délicats, trouvé le terrain favorable. Il est très vrai, bien que tout le monde l'ait dit, que l'esprit du théâtre de Meilhac et Halévy, de leur opérette au moins, consiste dans la nouvelle et très piquante opposition d'une bouffonnerie débridée avec une sensibilité, une grâce, une poésie enfin contenue et furtive. C'est de cette antithèse que la musique d'Offenbach a singulièrement renforcé l'énergie.

Offenbach ne s'est pas moqué seulement. Et même il est un sentiment que, dans ses opérettes, les paroles peuvent bien railler,

mais dont sa musique n'a pas toujours ri : et ce sentiment est l'amour. La « déclaration » de *la Grande-Duchesse* est sincère; je sais dans le duo de *la Belle Hélène* quelques accens de passion véritable; la « lettre » de *la Périchole* sourit à travers des larmes, et c'est un petit chef-d'œuvre de jeune et pure tendresse que la chanson de Fortunio.

D'autres pages ont même un charme de rêverie. Sur la légende, chantée au troisième acte de *la Grande-Duchesse*, du vieux buveur et de son verre brisé, passe un souffle de la *Sehnsucht* allemande. Plus allègre, le duo de la gantière et du bottier (*la Vie parisienne*) est dans le sentiment et le style d'un *ländler*, et telle ou telle valse, prise au hasard, ferait monter aux lèvres la question nostalgique d'Henri Heine : « Madame! ne sentez-vous pas l'odeur des tilleuls? » Enfin, je goûte encore plus, pour la mélancolie qui s'en exhale, une page comme l'adieu d'Orphée à ses jeunes élèves; et surtout, pour sa couleur plaisamment antique, le fameux air de John Styx : *Quand j'étais roi de Béotie!* délicieuse et falote complainte, qui semble d'une ombre regrettant la vie et l'amour.

Voilà pour le sentiment et la poésie. Mais, à côté, ou plutôt au dedans et comme au cœur de cette poésie des sons, les paroles entretiennent une dérision éternelle. Et quand la musique, à son tour, au lieu de l'atténuer, l'avive et l'exaspère, alors elle atteint au sublime de la caricature ou de la « charge; » elle enfante ces chefs-d'œuvre cocasses et grandioses : le finale du Sabre dans *la Grande-Duchesse*, celui de *la Belle Hélène* (*Pars pour la Crète*) ou le galop d'*Orphée aux Enfers*, cette version blasphématoire et sacrilège du Crépuscule des dieux.

L'esprit d'un Offenbach a pour élément un autre contraste encore : celui de la musique avec les sujets, ou les situations, ou les mots qui la comportent le moins, auxquels il semble même que par nature elle répugne. On rapporte qu'Auber disait d'un musicien qu'il trouvait trop sérieux et guindé : « Je l'attends quand il lui faudra faire chanter des chaises et des fauteuils. » Offenbach a fait chanter de moindres objets et de plus médiocres. Non seulement il n'a pas dédaigné, mais il a recherché de parti pris, pour les mettre en musique, les vulgaires incidens et les détails les plus familiers de la vie. « *Nous dînons à sept heures; nous nous mettons à table vers sept heures,* » dit au berger Pâris la fille de Jupiter et de Léda. Et, de cette hôtesse à ce con-

vive, l'invitation, — ne fût-elle que parlée, — serait déjà plaisante; chantée, elle l'est davantage, et chantée sur un air, sur une mélodie charmante en soi, dont le charme n'est qu'un nouveau paradoxe, un dernier raffinement d'ironie.

Les premières pages de *la Vie parisienne* forment ce qu'on pourrait appeler un tableau de corporation ; tableau musical, avec ces paroles en guise de légende : *Nous sommes employés de la ligne de l'Ouest*. Personne, avant Offenbach, ne s'était avisé de consacrer la moitié d'un finale à des proclamations de cette nature : *Son habit a craqué dans le dos*. Et jamais non plus la crainte de ne pas trouver de fiacre en sortant de la gare Saint-Lazare ne s'était exprimée par un chœur, et par un chœur délicieux.

En écoutant de semblable musique, on pense à la musique même. On la revoit, pour ainsi parler, telle que, dans le cours des siècles, non seulement les grands artistes, mais les grands penseurs aussi l'ont faite. Depuis les Aristote et les Platon jusqu'aux Hegel, aux Carlyle, aux Schopenhauer, ils ont tous défini sa nature supérieure et reconnu son éminente dignité. Elle commence, ont-ils dit, où finit la parole ; elle exprime l'ineffable. Dédaigneuse des particularités et des contingences, sans autre objet que le général ou le « purement humain, » elle exprime le sentiment dans son essence, et l'âme, que les autres arts ne surprennent que voilée, se révèle directement par les sons. Autant que les philosophes, les savans ont honoré dans la musique la beauté mystérieuse et divine des nombres, et le moraliste, étudiant ses *éthos* divers, a pu dénoncer et saluer tour à tour en elle une conseillère, une ouvrière même de nos faiblesses et de nos vertus.

Et voilà qu'un jour, de la sérieuse Allemagne, le musicien de la parodie et de la farce est arrivé parmi nous. Il a fait descendre la musique de ses fonctions augustes à de burlesques emplois. Il lui a donné pour compagne, la plus bouffonne, la plus folle poésie, et l'esprit encore, l'esprit impertinent, même impie, a jailli de cette association ou plutôt de ce désaccord.

Mais ce musicien était un musicien véritable et c'est musicalement qu'il s'est moqué de la musique elle-même. Je dis : musicien véritable, et j'ajouterais volontiers : musicien classique. Rossini ne plaisantait qu'à moitié quand il envoyait à l'auteur d'*Orphée aux Enfers* sa photographie avec cette dédicace : « Au

Mozart des Champs-Élysées. » Offenbach eut toujours pour les maîtres allemands de la forme pure une presque filiale tendresse. Chef d'orchestre au Théâtre-Français, il égayait avec les menuets de Haydn les entr'actes de Racine ou de Corneille. Directeur et fournisseur des Bouffes-Parisiens, entre deux de ses opérettes il en faisait jouer deux de Mozart : *l'Oie du Caire* et *l'Impresario*, afin de se couvrir lui-même et de se justifier.

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !

Oui, même des dieux de la musique ; mais il parle d'eux en empruntant leur langage, ne fût-ce que pour le contrefaire, et son irrévérence témoigne encore de son admiration et de son amour.

Offenbach use rarement du procédé, facile et tout extérieur, qui consiste dans l'adaptation à des circonstances et à des paroles d'opérette, de quelque passage — populaire — d'un opéra. Avec plus de malice, il tire la parodie ou la caricature musicale de plus loin et des élémens essentiels de la musique même : rythme, déclamation, développement symphonique ou mélodie. Le comique de *Bu qui s'avance!* résulte en partie d'une accentuation à contresens, à contre-bon sens. Le même *Bu qui s'avance!* ou le finale : *Voici le sabre!* de *la Grande-Duchesse*, est, au point de vue de la conduite générale, une espèce de folie organisée, où le sérieux de l'ordonnance, de l'architecture sonore n'a d'égal que le burlesque des idées. Toujours dans le *Bu qui s'avance!* plus encore dans le *Pars pour la Crète!* on ne sait qu'admirer davantage : l'abondance et la verve des mélodies, la logique, voire la nécessité suivant laquelle elles s'enchaînent et procèdent les unes des autres, ou l'entrain, la rigueur et comme l'urgence croissante du rythme, qui fait de ce finale une des plus réjouissantes expressions musicales de l'impératif catégorique et du devoir absolu.

Mélodiste enfin, mélodiste intarissable, Offenbach est un mélodiste souvent trivial, canaille s'il le faut, toujours spirituel, banal rarement et quelquefois délicieux. Il n'emploie que les modulations et les cadences classiques ; il excelle, pour éviter une chute vulgaire, à trouver des biais ingénieux.

Ainsi dans son œuvre, à chaque page, on surprend d'ironiques apparences, des ressemblances ou des rappels équivoques, à

demi sérieux, insolens à demi. « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus long... » Qu'une note également soit plus longue, ou plus brève; qu'un accent porte à faux; qu'un mouvement se hâte ou se ralentisse, et l'ordre de la musique est changé; l'autre face du monde se révèle et le pas du sublime au ridicule est franchi. Je sais, dans *la Périchole*, une de ces rencontres, volontaires ou fortuites, et qui laissent à penser. Rien n'est plus facile que de chanter sur l'accompagnement de la fameuse « Lettre » le duo d'amour de *la Flûte enchantée*. Dans le rythme, dans les harmonies familières, l'exquise mélodie se trouve contenue et cachée. Une affinité de ce genre nous déconcerte et vaguement nous inquiète. Elle nous avertit que le domaine de l'idéal est flottant et sa limite incertaine. Entre Offenbach et Mozart, de la chanson gentille à l'immortelle mélodie, qu'il y ait autant de distance et si peu, voilà peut-être l'ironie suprême de cette musique et sa plus spirituelle leçon.

V

Fleur de l'imagination, du bon sens ou de la folie, l'esprit enfin peut se définir une certaine façon, légère, aisée et brillante de sentir la vie et de prendre les choses. Or, il s'est trouvé des musiciens qui les ont prises, le plus souvent ou toujours, de cette façon-là.

Auber fut l'un d'entre eux. « Faire chanter les chaises et les fauteuils : » ce mot du maître, que nous citions plus haut, est bien la devise ou le programme de son art; il définit la gageure que, pendant un demi-siècle, Auber a tenue et gagnée. Spirituel avec moins d'outrance qu'un Offenbach, un Auber a pourtant mis en musique des choses peu musicales, ou « musicables : » des faits, des événemens, des aventures beaucoup plus que des sentimens ou des âmes. Et quelles étonnantes aventures! Voilà un musicien qui n'a jamais cru que « le purement humain » fût l'objet ou le domaine véritable de la musique. Aussi bien son librettiste ordinaire ne le croyait pas davantage. Il y a des jours où soi-même, avec eux, on en doute, où volontiers on reprendrait pour son propre compte cette boutade de Weiss : « Au fond, pensez-en ce qu'il vous plaira. Si je suis ma pente, il n'y a jamais eu pour moi qu'un auteur parfait : c'est Scribe, qui a marié tant d'officiers de fortune avec des princesses belles comme le

jour, tant de modistes avec des princes palatins, tant de comédiennes avec des ambassadeurs tout honteux de leur petit mérite, sans compter les ambassadeurs sacrifiés au premier ténor par des comédiennes désintéressées. Je ne suis pas exclusif. Je conviens que *l'Énéide* a de belles parties. Je ne dis pas qu'on ne peut s'enchanter de *l'Odyssée*... Mais si l'on me demande quel est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, je ne connais rien qui approche, même de loin, du merveilleux poème de Scribe où l'on voit la reine de Portugal épouser, au son des fanfares d'Auber, un jeune hidalgo, sans sou ni maille, qu'elle a rencontré en voyage, un jour de pluie, abrité sous le même rocher qu'elle. »

Telle est, sauf de légères variantes, la vision, ou la conception de l'idéal et de la vie qu'Auber et Scribe ont toujours eue. Voilà les héros et les héroïnes, voilà les destins que la musique d'Auber a chantés. Comment voudriez-vous qu'elle ne se moquât point, que même elle fît autre chose que se moquer? Weiss parlait tout à l'heure de l'amour et du mariage tel qu'Auber et Scribe l'entendaient. Mais rien, dans leur étonnant répertoire, fut-il jamais plus sérieusement traité? Ce n'est pas la nature : témoin, dans *Haydée*, le finale, — en forme de valse, — de l'arrivée à Venise. Croyez-vous que ce soit « la royauté? » Je vous rappellerais alors la souveraine des *Diamans de la Couronne* et, au dernier acte, quand elle se retrouve elle-même, la distinction, la majesté de ses « motifs » royaux. Sentimens, personnages, Auber a tout vu, tout pris par les plus petits côtés, par ceux dont on ne fait que sourire. Le nom même de certaines de ses œuvres semble une ironie. *La Fiancée*, *la Sirène*, *Actéon*, manquent en quelque sorte ou mentent à la poésie, aux promesses mystérieuses de leur titre.

Souvent un amant
Ment
En offrant sa foi;
Moi,
Fidèle en amours
Je serai toujours.

Ce sont les paroles du « grand air » d'*Actéon;* et la musique leur ressemble. Ailleurs, partout ailleurs, on en chante bien d'autres : ceci, par exemple, dans les *Diamans de la Couronne :*

La señora veut-elle, — sur sa table, —
Qu'on lui serve son chocolat?

Et voilà que nous retrouvons, — à propos d'un repas, comme dans *la Belle Hélène*, — l'antithèse, ou le paradoxe poético-musical qui faisait la joie d'Offenbach. Auber y prend un plaisir non moins vif, un peu plus relevé seulement. Pour le soutenir, il prodigue, il gaspille en mélodies, en rythmes, en sonorités d'une précision grêle et d'une sécheresse élégante, cet esprit français dont on a très bien dit un jour, et justement à propos d'Auber : « Il sait, à force de bon sens et de bonne grâce, donner à l'idéal lui-même une signification pratique et nette, à la pensée poétique un tour délicatement familier (1). » Aussi bien le maître du *Domino noir* et même de *la Muette* ne prétendait pas davantage. On rapporte qu'après les journées de Février, Ledru-Rollin, alors ministre, recevant le directeur du Conservatoire, lui rappela le succès de *la Muette* : « Monsieur Auber, lui dit-il, vous ne pensiez écrire qu'un chef-œuvre et vous avez fait une révolution : 1830 et ses trois immortelles journées. — Monsieur le ministre, répondit Auber, je ne voudrais pas vous ôter une illusion qui m'est si favorable; mais permettez-moi d'avoir moins d'orgueil pour mon enfant et de penser que, si l'Opéra avait donné ce soir-là *Blaise et Babet*, la révolution aurait eu lieu tout de même. »

Ne croyons pas à la musique d'Auber plus qu'Auber le premier n'y croyait : elle n'était pour lui qu'un jeu. Sans doute, mais un jeu spirituel, et dont certaine musique aujourd'hui, qui s'efforce et se travaille, a de quoi raviver en nous le goût et le regret.

N'est-ce pas encore un jeu, mais grandiose et comme divin, tant il a d'éclat et de puissance, que certaine musique de Rossini? Je sais dans *Otello*, jusque dans *Guillaume Tell*, des pages qui devraient être sérieuses, terribles même, où l'esprit affleure, où pointe et perce l'ironie. Les soldats de Gessler ont enchaîné Guillaume condamné à périr, et sur ces paroles : *Ah! c'est sa mort qu'on prépare*, indéfiniment répétées par Mathilde, puis reprises en chœur, le plus aimable des finales se déroule. Sur quel thème encore se prépare et s'accomplit, ou peu s'en faut, une autre mort, celle de Desdemona? Sur le thème railleur, sinon goguenard, de l'air de *la Calomnie*, lequel fournit ainsi l'épisode le plus pathétique, ou soi-disant tel, du dernier duo d'*Otello*. Faut-il penser que Rossini, voulant représenter un effet tragique de la calomnie, ne trouva rien de mieux que

(1) Vicomte H. Delaborde (*Éloge d'Auber*).

de rappeler le motif célèbre dont il avait fait l'expression ou le symbole de la calomnie elle-même? L'allusion, ou la plaisanterie musicale, serait d'assez mauvaise grâce. Je croirais plus volontiers qu'il n'y a là qu'une rencontre fortuite. Elle trahit du moins, par un signe involontaire, mais authentique, ce que nous appelions tout à l'heure une certaine manière, — plutôt gaie, — de prendre les choses, la vie, et, au besoin, la mort. S'il vous plaît de sentir ce que cette manière a de plus large, de plus copieux chez un Rossini que chez un Auber, écoutez le grand finale du *Barbier de Séville*, ce chœur à l'unisson, roulant comme un tonnerre, où la maréchaussée apporte soudain son concours aussi puissant qu'inattendu. Vous aurez alors l'impression que l'esprit s'étend, s'accroît à l'infini, et que ce n'est plus seulement le cas ou l'aventure de quelques personnages, mais l'humanité même et le monde entier, qui devient un objet de rire et de moquerie.

Rossini, d'ailleurs, a traité son génie comme son génie traitait le plus souvent les êtres et les choses : en riant. C'est en riant qu'il le suivait ; un jour, en riant encore, il prit congé de lui pour jamais. Parmi les grands artistes, il y en a qui sont au-dessous de leur œuvre ; d'autres, au contraire, la dominent. Et cette domination peut être de deux sortes : l'une, de beaucoup la plus noble, s'exerce par le cœur, par un amour du beau que rien n'assouvit ni ne rebute ; l'autre consiste dans le scepticisme, l'ironie et le dédain. C'est la manière la plus spirituelle ; et ce fut celle de Rossini.

Spirituelle aussi, mais avec plus de bonhomie et de cordialité, fut la manière de Haydn. « La gaîté, l'hilarité naturelle, a très bien dit Stendhal, ne permirent jamais à une certaine tristesse tendre d'approcher de cette âme heureuse et calme. » Le « père de la symphonie, » comme on l'appelle quelquefois, engendra dans la joie cette fille charmante. Aucune musique ne trahit comme celle de Haydn, et par des chefs-d'œuvre plus aimables, un parti pris de bienveillance, d'humeur accommodante et légère. Dites par Haydn, les choses les plus simples deviennent exquises, ou plutôt il semble toujours, à l'entendre, qu'il n'y ait au monde, dans l'ordre de la pensée comme du sentiment, que des choses simples, unies entre elles par d'ingénieux et faciles rapports. Prenez un thème au hasard dans une sonate ou dans une symphonie de Haydn. Vous y trouverez de l'esprit

assurément, peut-être rien que de l'esprit. Plus tard, chez Beethoven, surtout chez le Beethoven de la première manière, il se peut que vous rencontriez un motif analogue. Mais cette idée, dont la grâce, dont l'enjouement extérieur suffisait à Haydn, Beethoven aussitôt la développe et la creuse ; il assombrit le regard, il éteint le sourire, et fait en quelque manière dévier l'esprit du côté de la passion et de la douleur.

Et pourtant Beethoven lui-même a parfois de l'esprit : un esprit qui consiste en une sorte d'humour fantasque, rude, presque farouche. Dans sa vie et dans son œuvre, on en trouve plus d'un éclat. A je ne sais quel riche et sot personnage qui avait fait suivre son nom de ce titre : *Gutbesitzer* (possesseur d'un domaine), Beethoven répondit en ajoutant à sa propre signature : *Hirnbesitzer* (possesseur d'un cerveau). Dans son remarquable ouvrage sur les neuf symphonies, Grove a raconté l'histoire de Beethoven arrivant pour souper chez des amis un soir d'orage et secouant sur les convives à table son grand chapeau ruisselant de pluie. C'est ainsi qu'il badinait. Et son génie parfois a de ces gaîtés. Le trio de la *Symphonie pastorale*, d'une si puissante et si rustique trivialité ; celui de l'*ut* mineur, où gambadent les contrebasses ; le finale de la symphonie en *la*, « où le rythme célèbre ses orgies ; » celui de la huitième symphonie, plein d'à-coups, de horions et de bourrades, tout cela ressemble aux ébats de quelque géant en belle humeur. Oui, mais au fond en humeur sombre aussi. Il arrive souvent que l'esprit de Beethoven est pour ainsi dire à base de mélancolie, même de colère. C'est que le maître alors voit son génie et sa misère, son âme et son destin ; et, sentant la tragique ironie du contraste, avec amertume et presque avec des sanglots, il en rit.

Enfin, il est un homme, un jeune homme, et presque divin, sur l'œuvre de qui l'esprit flotte comme un sourire. Avant même que je le nomme, vous avez reconnu Mozart. L'idéal de Mozart a ceci de particulier, je dirai même d'unique, qu'il est mêlé d'esprit et de sensibilité, et je n'en sais pas un autre où ce mélange ait un parfum plus exquis, un goût plus délicieux.

En paroles, ou du moins par correspondance, il ne semble pas que Mozart ait été fort spirituel. Un jour, il s'avise d'écrire à rebours. D'autres fois, il s'amuse à des jeux de mots, à des allitérations dont le comique nous laisse calmes. Voici, par exemple, le début d'un billet à l'une de ses cousines : « Chère petite cousine,

voisine. J'ai reçu exactement votre épître qui a tant de prix pour moi, émoi, et j'ai appris par elle, ritournelle, que Monsieur mon oncle, furoncle, et Madame ma tante, charmante, et vous-même, blême, vous vous portez tous très bien, bien (1). » En musique, il a certainement trouvé des assonances plus rares et plus piquantes. Mais ce que ses lettres mêmes révèlent, c'est justement l'idéal en quelque sorte partagé dont nous parlions plus haut: c'est on ne sait quelle souriante mélancolie, que sa musique, à lui seul, a respirée. Écrivant de Paris, où sa mère venait de mourir, à son père et à sa sœur, après les plaintes les plus touchantes, les plus nobles même et les plus courageuses, après les tendres assurances d'une affection que son chagrin redoublait encore, Mozart poursuit en ces termes : « J'ai reçu exactement votre lettre du 29... et je n'ai pu m'empêcher de rire de tout mon cœur. » De quoi donc? De la mésaventure d'un organiste ivrogne, rapportée à Mozart par son père, et ce trait innocent avait suffi pour égayer l'enfant orphelin et malheureux.

Δακρυόεν γελόσασα, « riant à travers ses larmes. » Le mot du vieux poète définirait assez bien le génie du musicien éternellement jeune. « Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... » Suzanne pourrait le dire de Mozart comme de Chérubin. On sait que la musique de Mozart n'a pas seulement purifié, mais attendri la comédie de Beaumarchais ; y laissant tout ce qui brille, elle en a retiré tout ce qui blesse. Il suffit de comparer l'une à l'autre les deux partitions du *Barbier de Séville* et des *Noces de Figaro* pour reconnaître aussitôt ce que l'esprit a de plus sec et de plus aigu chez Rossini, chez Mozart de plus moelleux et de plus rond. Il n'est pas un personnage de Beaumarchais que Mozart n'ait transfiguré. Sans parler de Chérubin, qu'il a presque divinisé, ni de la rêveuse comtesse, quelle langueur, quel trouble n'a-t-il pas su prêter à Suzanne, soit qu'elle badine avec le comte, soit que, sous les grands marronniers, elle l'attende, elle l'appelle, et d'une voix qu'elle-même ne se connaissait pas! Sans parler de Chérubin, disions-nous. Parlons de lui, au contraire, ne fût-ce qu'en deux mots : pour rappeler, non pas dans ses deux fameux airs, mais à la fin de son alerte *duetto* avec Suzanne, quand il va sauter par la fenêtre, une demi-mesure mineure, une ombre qui ne fait que passer, mais qui

(1) Traduction de M. H. de Curzon.

passe. Ainsi l'esprit de Mozart, sans être la dupe du cœur, en ressent le voisinage et l'influence.

Il anime, cet esprit, outre les *Noces de Figaro* presque tout entières, une bonne moitié de *Don Giovanni, dramma giocoso.* Il s'y mêle à l'amour, parfois même à la mort. Il y fleurit jusqu'à la pierre des tombeaux dans la scène héroï-comique du cimetière, où, sans une note insolente, encore moins sacrilège, la musique, qui se moque du poltron, ne prend point parti pour l'impie. Même opposition ou plutôt même conciliation et même harmonie dans la scène du bal. Les trois masques font leur entrée aux sons d'un *allegro* mineur, sérieux, sinon pathétique par le mode, mais, par le mouvement, spirituel et presque joyeux. Le motif du menuet qui précède, tragique et sombre lorsqu'il fait escorte aux mystérieux compagnons, n'est que délicieux de courtoisie, d'élégance et d'esprit sur les lèvres de don Juan et de Leporello. Que dire enfin de la sérénade, que n'ait dit le poète qui l'a le mieux comprise. N'est-ce pas d'abord une ironie, presque une dérision de l'amour même, que la destination de ces deux couplets, et pour un tel « objet » un tel chant!

Respirant la douleur, l'amour et la tristesse;
Comme il est vif, joyeux! Avec quelle prestesse
Il sautille? On dirait que la chanson caresse
Et couvre de langueur le perfide instrument,
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même
Et semble la railler d'aller si tristement.
Tout cela cependant fait un plaisir extrême.
C'est que tout en est vrai, c'est qu'on trompe et qu'on aime,
C'est qu'on pleure en riant...

Et c'est le double sentiment, c'est toute la vérité de la sérénade, et de *Don Juan*, et de la musique de Mozart, et de la vie elle-même. C'est ainsi que le maître l'a vue et qu'il l'a prise. Elle lui fut amère, atroce parfois; mais il ne se vengea d'elle que par des sourires, et l'esprit de Mozart fut la forme exquise de son courage, la fleur la plus brillante de sa vertu.

VI

Esprit des Mozart ou des Haydn, des Auber ou des Rossini, voire des Offenbach; esprit de mouvement et d'intrigue, esprit

d'observation et de psychologie, ou de caricature; esprit qui n'est qu'un jeu de sons, comme ailleurs il est un jeu de mots; esprit, heureuse vision des êtres et des choses; tout esprit et tout l'esprit menace de se retirer de notre art. L'opéra bouffe italien a vécu ; l'opéra-comique de France n'est plus qu'un souvenir. La musique se tourmente et nous tourmente chaque jour davantage; de plus en plus, elle fait mentir la parole du philosophe : « Ce qui est beau est facile et le génie a les pieds légers. » L'artiste, qui naguère se jouait dans son œuvre, s'y embarrasse et s'y perd aujourd'hui. Il la dominait, elle l'accable et surtout elle le guinde et le raidit. Pour la musique une moitié du monde et de la vérité s'est voilée. Sans doute ce n'est pas la plus noble, mais c'est la plus brillante, et sur elle il ne faut pas laisser descendre la nuit. Qui donc a dit que la musique d'un peuple est faite des larmes qu'il a répandues? Belle parole, mais qui n'est juste qu'à demi. Le rire de l'homme compte aussi dans son patrimoine de beauté. Il le savait bien, le vieux maître d'Italie, le grand tragique, le grand patient, qui voulut avant de mourir être une fois le grand rieur, et nous laissa *Falstaff*, un chef-d'œuvre d'esprit et de joie, comme le dernier de ses dons et peut-être le plus précieux.

Ici même, à propos d'un peintre italien de la Suisse, M. Robert de la Sizeranne écrivait éloquemment : « Quand on trotte le soir, en voiture, dans la montagne, une des impressions les plus subtilement évocatrices qu'on puisse recueillir est d'entendre l'angélus tintant d'un clocher lointain et égrenant ses sons graves à travers le bruit du grelot des chevaux. Celui qui passe distraitement entend rire les grelots. Celui qui prête l'oreille entend pleurer la cloche. Et c'est toute la peinture de ce maître et c'est toute la musique de la vie. »

Soyons l'un et l'autre passant. Tâchons de comprendre, de sentir, d'aimer toute la musique et que jamais aucune voix ne se taise, ni celle de la cloche, ni celle des grelots.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

Le Parlement a été convoqué en session extraordinaire à la date du 14 octobre. Cette session extraordinaire n'a rien que de très ordinaire : elle a lieu tous les ans à pareille époque, et elle est généralement remplie par la préparation et la discussion du budget. Mais qu'en sera-t-il cette année? Le budget vient à peine d'être déposé; la commission qui doit l'étudier est à peine nommée; enfin, le renouvellement partiel du Sénat, qui doit avoir lieu le 4 janvier prochain, obligera le gouvernement à abréger la session qui vient de s'ouvrir, et on dit déjà qu'elle sera close le 10 décembre. La discussion du budget, qui devrait être terminée le 31 décembre, ne pourra donc commencer que dans la seconde moitié de janvier; et ce sera merveille si elle s'achève à Pâques, ou même à la Trinité. Quant à la question des congrégations religieuses qui ont demandé à être autorisées, il est difficile de dire à quel moment la Chambre pourra s'en occuper. Elle a pris du moins à ce sujet une grande décision, qui est de nommer au scrutin de liste la commission chargée de cette affaire délicate entre toutes, et dont la solution, quelle qu'elle soit d'ailleurs, soulèvera beaucoup de critiques et excitera beaucoup de passions.

Qu'est-ce à dire? Les autorisations doivent être accordées ou refusées par une loi, et les projets de loi sont soumis à l'examen d'une commission nommée par la Chambre dans ses onze bureaux. La composition de ces bureaux provient d'un tirage au sort qui est renouvelé tous les mois. Le sort est aveugle, il est dès lors très impartial, et il lui arrive quelquefois de donner la majorité à l'opposition dans un ou dans deux bureaux : c'est ainsi que des membres de la mi-

norité de la Chambre entrent quelquefois dans les commissions les plus importantes. La majorité a jugé que, dans le cas actuel, elle ne devait rien laisser au hasard de ce qu'elle pouvait lui enlever par adresse, et voilà pourquoi elle a décidé que la commission des congrégations serait élue au scrutin de liste. Au lieu de remettre à chaque bureau le soin de nommer trois commissaires, la Chambre tout entière votera sur une liste unique, qui aura été préparée avec soin, et dont le succès intégral est assuré d'avance : toutes les précautions ont déjà été prises pour cela. Peut-être quelques membres de la minorité seront-ils admis à y figurer; mais ils seront choisis et désignés au préalable par les dictateurs de la majorité, au lieu d'être élus librement par les bureaux. Leur situation morale s'en ressentira certainement, et nous comprenons très bien que M. Ribot, dans une observation qu'il a présentée, ou plutôt dans une réflexion qu'il a faite tout haut, se soit demandé si ses amis ou lui devaient chercher à entrer par cette porte en vérité un peu basse. Depuis, la question a été tranchée par l'intolérance des radicaux : sur 33 membres dont la commission se composera, ils ont voulu attribuer un si petit nombre de places aux progressistes que ceux-ci les ont refusées. Ne vaut-il pas mieux laisser à elle-même cette commission, qui aura peut-être, comme l'a dit M. Ribot, son heure de célébrité? On sait d'avance quelle tâche elle accomplira, et ce serait perdre son temps que d'essayer de l'en détourner, même partiellement et exceptionnellement. Les efforts généreux qui pourraient y être faits pour sauver quelques congrégations particulièrement intéressantes ne seront connus que du procès-verbal. C'est à la tribune qu'il faut parler si on veut être entendu du pays, et cela seul importe aujourd'hui, car la Chambre a son siège fait. Ceux mêmes qui, dans la majorité, répugnent à la besogne qu'on leur impose, l'accompliront en gémissant, car ils ne sont plus libres : les comités radicaux-socialistes qui les ont fait élire ont les yeux sur eux.

Le bruit court, — mais il court dans les journaux les mieux renseignés, — que, sur les 61 congrégations d'hommes qui ont demandé à être autorisées, il y en a seulement quatre ou cinq qui le seront, si la Chambre se conforme, comme cela est probable, aux indications du gouvernement. Ainsi, sur 61 congrégations d'hommes, M. Combes n'en trouve pas plus de quatre ou de cinq qui soient dignes de vivre. On n'en donne pas encore les noms, mais on dit déjà que ce sont des congrégations qui se livrent à la contemplation ou à des travaux aratoires. Quant à celles qui se livrent à l'enseignement, comme les

dominicains par exemple, elles sont vouées à la proscription. Ce sera un véritable massacre. Cette grande œuvre une fois terminée, le gouvernement se déclarera, avec plus de conviction encore qu'aujourd'hui, partisan résolu de la liberté de l'enseignement. Toutefois il aura affaire à quelques-uns de ses amis, partisans tout comme lui de cette liberté et qui pour rien au monde ne permettraient à personne d'en douter, mais qui croient devoir en interdire l'exercice aux prêtres séculiers, comme aux réguliers, et même à tous les laïques qui, dans leur plus tendre enfance, ont eu le malheur de recevoir les leçons des uns ou des autres. A ce compte, il y a dans le gouvernement même plus d'un de ces suspects qui sont indignes d'enseigner! On croit peut-être que nous exagérons, mais il n'en est rien. M. Brisson a déposé une proposition de loi dans le sens que nous venons d'indiquer. Il est allé encore plus loin, et, prévoyant une objection qu'on pourrait lui faire, à savoir qu'il y a des laïques qui, pour n'être jamais passés par des mains ecclésiastiques, n'en sont pas moins imbus des plus mauvais principes, il impose à tous ceux qui veulent enseigner, quelle que soit leur origine et de quelques titres universitaires qu'ils soient détenteurs, l'obligation d'obtenir du gouvernement une autorisation personnelle toujours révocable. Après cela, il faut sans doute tirer l'échelle; on ne pourra pas faire mieux. La loi du 1ec juillet 1901 est une pauvre loi, et la voilà terriblement dépassée! Peut-être la Chambre ne se laissera-t-elle pas conduire, au moins dès maintenant, aussi loin que le voudrait M. Brisson; mais qui pourrait répondre de l'avenir? Tant de choses s'accomplissent qui naguère encore étaient jugées impossibles, que rien ne semble plus l'être. La loi sur les associations n'a que quinze mois d'existence, et elle a déjà produit des conséquences contre lesquelles ses auteurs avaient protesté. La protestation est tombée; les auteurs de la loi se sont effacés et prudemment remisés eux-mêmes; et nous voyons se reproduire une fois de plus le triste spectacle, si fréquent dans notre histoire et dans toutes les histoires, de gens qui, en faisant le mal, avaient cru pouvoir le limiter, et qui ont donné seulement à leurs successeurs le goût et le moyen d'aller plus vite et plus loin qu'eux. Le chemin parcouru depuis quelques mois est immense. Si nous continuons à marcher de ce pas, où en serons-nous bientôt?

Dans cette situation, l'épiscopat français s'est ému. Les archevêques et les évêques, au nombre de 72, ce qui est l'unanimité morale de nos prélats, ont adressé aux députés et aux sénateurs une lettre conçue dans les termes les plus fermes et les plus dignes, mais aussi

les plus respectueux de toutes les convenances, qui est un plaidoyer en faveur des congrégations. Cette lettre a un caractère collectif, et une jurisprudence, d'ailleurs discutable dans son principe, interdit aux membres du clergé toute manifestation de ce genre. Aussi le gouvernement s'est-il empressé de déférer comme d'abus les évêques au Conseil d'État, en se réservant de prendre contre eux d'autres mesures, qui ne peuvent être que la suspension de leurs traitemens. C'est là de la très petite guerre, petite par l'objet qu'elle se propose, plus petite encore par les moyens qu'elle emploie : mais elle cause une grande joie aux radicaux-socialistes, qui poursuivent la séparation de l'Église et de l'État et la suppression du budget des Cultes. La suspension du traitement de la quasi-unanimité des évêques est pour eux un commencement. Elle leur donne une sorte d'avant-goût, extrêmement agréable à leur imagination, de ce que sera un jour prochain la réalisation intégrale de leurs désirs. Le gouvernement, qui n'est pas partisan, au moins d'une manière immédiate, de la séparation de l'Église et de l'État, aurait dû comprendre le danger de la mesure à laquelle il s'est laissé entraîner sans la moindre nécessité.

Ah! si la lettre des évêques avait été un acte politique véhément et agressif; si elle avait contenu la critique acerbe d'une loi de l'État; si on avait pu y relever des termes excessifs, on aurait compris que le gouvernement se crût obligé à faire quelque chose. Mais il n'y a rien de tel dans la lettre, et tout ce qu'on peut y reprendre, c'est son caractère collectif, reproche qui est à nos yeux assez puéril. Un évêque qui a refusé de signer la lettre, l'évêque de Tarentaise, voulant toutefois ne pas se séparer de ses collègues en ce qui concerne l'esprit de leur manifestation, a tourné ingénieusement, mais facilement, la difficulté, en écrivant à titre individuel une lettre qu'il a adressée aux députés de son département, ou plutôt de son diocèse. Celui-là est hors de cause; on ne peut pas le déférer au Conseil d'État. De pareilles distinctions, dans le siècle de large publicité où nous sommes, ressemblent fort à des chinoiseries. Si encore on pouvait invoquer contre les évêques un article de loi quelconque qu'ils auraient violé, il y aurait des circonstances atténuantes à la décision du gouvernement; mais, nous le répétons, il s'agit seulement d'une vieille jurisprudence qui n'a plus guère de raison d'être, à supposer qu'elle en ait eu jadis. Rien n'obligeait le gouvernement à faire ce qu'il a fait. Aussi ne peut-on y voir qu'un acte politique, et, en disant que cet acte politique est digne de ceux qui l'ont précédé, nous le caractérisons suffisamment.

On a fait à la lettre de l'épiscopat une autre critique, et celle-là ne vient pas du gouvernement, mais de quelques évêques non signataires qui ont expliqué par là leur abstention. Nous ne les blâmons nullement de n'avoir pas signé, si leur conscience les en détournait. L'événement a prouvé qu'ils avaient agi avec prudence. Peut-être aussi ont-ils pensé, pour les motifs que nous avons nous-mêmes exposés plus haut, qu'écrire aux sénateurs et aux députés ne servirait à rien. Mais quelques-uns d'entre eux ont demandé si le Pape avait été consulté sur l'acte qu'il s'agissait de faire, et s'il l'avait approuvé. Il est sans doute très sage de la part des évêques, aujourd'hui surtout, de s'inspirer de la pensée de Léon XIII ; mais, lorsque cette pensée est parfaitement connue, que le Saint-Père l'a exprimée dans des lettres qu'on n'a pas oubliées, que le cardinal Gotti l'a précisée en son nom sur certains points essentiels, les évêques sont suffisamment éclairés pour pouvoir désormais se conduire eux-mêmes. Il y a plus d'inconvéniens que d'avantages à obliger le Saint-Père à prendre la responsabilité directe de toutes les démarches de l'épiscopat, et il y a aussi quelque danger, de la part de celui-ci, à s'interdire toute démarche que le Saint-Père n'ait pas approuvée. Il est permis d'être un peu plus gallican que cela ! Les évêques ont une autorité propre, dont ils peuvent user sans tourner au préalable leurs regards du côté de Rome. C'est là une question de mesure : il ne nous semble pas que les 72 évêques qui ont signé la lettre au Parlement aient dépassé celle qui convenait, et les cinq ou six qui ne l'ont pas signée se sont montrés bien timorés, s'ils n'ont pas eu d'autre raison de s'abstenir que celle qu'ils donnent.

Il faut aller au fond des choses. Lorsque les évêques ont dit dans leur lettre qu'ils étaient les défenseurs naturels des congrégations, et qu'ils ont réclamé le droit de plaider leur cause, ils ont dit la vérité. On a prétendu qu'il y avait une rivalité sourde, mais réelle, entre les congrégations et eux, et que, sans oser le dire, ils ne seraient pas fâchés de les voir au moins partiellement disparaître. Peut-être les évêques ont-ils trouvé quelquefois que les congrégations étaient envahissantes; mais, de là à éprouver contre elles les sentimens qu'on leur prête si gratuitement, il y a fort loin, et il est naturel qu'ils aient voulu protester par une manifestation publique contre les dispositions secrètes qu'on leur attribuait. Si leur lettre a eu cette intention, elle est doublement légitime : d'abord, parce que la loi du 1er juillet 1901 a imposé aux congrégations une dépendance plus étroite à leur égard, et que le Vatican, par la lettre du cardinal Gotti à laquelle nous avons déjà fait allusion, s'y est prêté dans une large mesure; ensuite, parce

que la même loi a donné pour juges définitifs aux congrégations, qui? la Chambre et le Sénat. Il en résultait comme conséquence logique que les évêques avaient une responsabilité plus grande encore qu'autrefois en ce qui concerne les congrégations, et aussi une qualité plus évidente pour en prendre la défense devant le tribunal qui devait prononcer sur leur existence. Si le droit avait été reconnu au gouvernement d'accueillir ou de repousser par décrets les demandes d'autorisation, c'est au gouvernement que les évêques auraient adressé leur lettre. Ce droit ayant été attribué au Parlement, c'est aux membres du Parlement qu'ils l'ont écrite. Il n'y a là rien de répréhensible, quoi qu'on en dise. Les évêques n'attaquent pas la loi de 1901; ils ne l'approuvent, ni ne la blâment; ils s'y conforment comme à un fait auquel ils doivent se soumettre, et se contentent de plaider pour les congrégations devant le tribunal même que cette loi a institué. En donnant à leur plaidoyer un caractère collectif, il est possible qu'ils aient manqué à certaines règles à notre avis bien démodées : mais, pour tout le reste, ils ont rempli un devoir. Ils l'ont fait avec un mélange de respect et d'indépendance à l'égard du Saint-Siège qui nous paraît heureux; avec un souci sincère de sauver les œuvres que les congrégations ont créées et qu'elles seules peuvent faire vivre; enfin, avec une bienveillance sérieuse et profonde à l'égard des persécutés. Et, à supposer qu'ils soient exposés pour cela à quelques désagrémens personnels, ce n'est pas nous qui leur en ferons un reproche, surtout à l'heure où nous sommes, et en face d'un gouvernement qui abuse de tout. Si l'on pouvait le déférer lui-même comme d'abus devant un tribunal impartial et libre, nous savons bien ce qu'il en adviendrait.

L'interpellation par laquelle la session s'est ouverte a prouvé, en effet, avec évidence l'abus qui a été fait par le ministère de la loi de 1901. La discussion a été vive, animée, élevée et brillante de la part de l'opposition : du côté opposé, M. Combes en a soutenu ou plutôt subi tout le poids. Il n'y a été aidé par personne, pas même par M. Jonnart, qui, après avoir donné de grandes satisfactions à l'extrême gauche dans un discours où il a attaqué les congrégations avec véhémence, a tourné bride tout d'un coup, et a fait tant de réserves sur la manière dont le gouvernement avait opéré qu'on n'a plus bien compris ce qu'il approuvait et ce qu'il désapprouvait. Peut-être ne l'a-t-il pas bien su lui-même, car il s'est abstenu au moment du vote et a laissé ses paroles sans conclusion. Mais M. Aynard, M. de Mun, M. Denys Cochin, M. Charles Benoist, dans leurs discours, et M. Ribot dans des interruptions très opportunes, sans revenir sur la discussion à laquelle

plusieurs d'entre eux avaient pris une part importante d'une loi désormais votée, ont montré qu'elle avait été appliquée par le gouvernement avec une véritable fantaisie. M. Charles Benoist, qui a saisi cette occasion de faire ses débuts à la tribune et qui les a faits avec un grand succès personnel, s'est livré à une discussion juridique lumineuse et pressante sur l'illégalité de l'apposition des scellés dans certains cas déterminés.

Nous ne rééditerons pas ici des argumens qui doivent être familiers à nos lecteurs. Tout a été dit sur l'application que le gouvernement a faite de la loi : à notre avis, il a agi d'une manière illégale et, de l'avis de tous, même de ceux qui n'osent pas le dire tout haut, il a agi d'une manière maladroite. Nous ne voulons qu'une preuve de l'illégalité de ses procédés, c'est qu'elle a été reconnue par la plupart des tribunaux devant lesquels la question a été posée. Les hommes politiques ou les publicistes peuvent se laisser égarer par la passion de parti : les tribunaux gardent leur sang-froid, et leurs jugemens ou leurs arrêts ont plus de portée que des discours de tribune ou des articles de journaux. Comment expliquer qu'ils aient presque toujours donné tort au gouvernement, si le gouvernement n'avait pas tort en effet ? Le gouvernement s'en est lui-même si bien rendu compte que, se voyant condamné par les tribunaux ordinaires, il s'est empressé d'élever le conflit afin que la question fût portée devant les tribunaux administratifs. Nous ne dirons pas de mal de ces derniers; mais enfin ce sont des tribunaux exceptionnels, et le parti qui, parvenu aujourd'hui au pouvoir, cherche à se couvrir de leur égide, les a autrefois condamnés et flétris avec une véhémence que nous n'imiterons pas. Les tribunaux, même administratifs, méritent d'être respectés. Dans les jours difficiles que nous traversons, peut-être la liberté des citoyens trouvera-t-elle encore auprès d'eux un refuge. En tout cas, c'est une épreuve à tenter, car on ne peut compter ni sur la Chambre, ni sur le Sénat, pour arrêter le gouvernement dans ses audacieuses tentatives : ils semblent plutôt disposés à l'y encourager. La majorité qui a approuvé au Palais-Bourbon la conduite du ministère a été de 98 voix, et on en est réduit à se féliciter qu'elle n'ait pas été plus forte. Les amis du ministère espéraient mieux. M. Combes lui-même, dans une conversation qu'il a eue pendant les dernières vacances avec un éminent prélat, s'était vanté qu'elle serait de 150 voix. Il a fallu en rabattre. Mais une majorité de 98 voix est encore énorme, et il est arrivé rarement à M. Waldeck-Rousseau d'avoir la pareille. M. Combes, qui se donne toujours comme le

continuateur docile et le disciple modeste de M. Waldeck-Rousseau, pourra bientôt lui en remontrer.

Il a provoqué l'enthousiasme de sa majorité, en déposant comme conclusion du débat un projet de loi destiné à compléter et à renforcer la loi de 1901. Cette loi, qui a eu sur plusieurs points pour objet de donner des sanctions aux décisions ou aux actes par lesquels le gouvernement dissout et disperse des congrégations, a paru à M. Combes présenter une lacune grave, en ce qu'elle ne porte pas de peines contre ceux qui auraient ouvert ou dirigé un établissement congréganiste sans s'être munis au préalable de l'autorisation nécessaire ; ou qui auraient continué de faire partie d'un établissement dont la fermeture aurait été ordonnée ; ou qui auraient favorisé l'organisation et le fonctionnement d'un établissement formé dans des conditions jugées incorrectes. M. le comte d'Haussonville, dans une lettre au journal *le Temps*, a montré que cette nouvelle loi apporterait une gêne sensible et de fâcheuses entraves à la création des établissemens charitables, les seuls sur lesquels il ait jugé utile d'appeler en ce moment l'attention. Le gouvernement ne veut pas plus d'établissemens charitables que d'autres, et, s'il respecte pour le moment ceux qui existent, c'est, de son propre aveu, parce qu'il ne sait que faire des vieillards, des malades et des enfans qui les remplissent. Mais il est très loin de sa pensée de faciliter la fondation d'établissemens nouveaux, et l'objection de M. le comte d'Haussonville ne fera pas grand effet sur lui.

On peut envisager la question à un autre point de vue. Quelque détestable qu'elle soit dans son principe, la loi de M. Combes aura peut-être, si elle est votée, certaines conséquences qui ne nous déplaisent pas. Des peines ne pouvant être prononcées que par des tribunaux de droit commun, il y aurait là pour les accusés quelques-unes des garanties que nous réclamons : le gouvernement ne pourrait plus recourir aux tribunaux administratifs. Mais nous n'insistons pas. Le projet de loi de M. Combes mérite une étude spéciale, et nous la lui consacrerons un jour, s'il vient en discussion. Comme effet de séance, l'annonce qui en a été faite a enchanté la majorité, ce qui prouve une fois de plus que M. Combes connaît son monde. M. Waldeck-Rousseau avait reculé devant la perspective de la prison pour de braves gens qui auraient ouvert dans des conditions peut-être irrégulières un établissement charitable, ou même scolaire. La nouvelle génération ministérielle n'éprouve ni ces scrupules, ni ces timidités.

Elle a d'autres audaces encore, et la discussion de l'interpellation sur la grève générale en a apporté la preuve. Ayant parlé très longuement, il y a quinze jours, de la grève générale, nous serons plus brefs aujourd'hui : au surplus, la situation ne s'est pas encore modifiée d'une manière bien appréciable. Mais elle est sérieuse et grave, et il est à craindre que l'intervention de la Chambre ne l'ait pas améliorée. La discussion a présenté peu d'intérêt en elle-même. On connaît M. Basly et M. Jaurès; on savait ce qu'ils diraient, ou plutôt ils l'avaient dit d'avance; leurs discours ne pouvaient causer aucune surprise. Ils sont d'ailleurs trop passionnément ministériels pour ne pas éviter, avant tout, de mettre le gouvernement dans l'embarras. Un nouvel orateur socialiste a fait ses débuts à la tribune : c'est M. Aristide Briand. Il était arrivé à la Chambre avec une grande réputation d'éloquence, qu'il s'était faite dans les Comités et les Congrès socialistes. Ses amis l'ont fort applaudi. La thèse qu'il a soutenue n'a rien d'original : il a répété, après tant d'autres, que la responsabilité de tous les désordres, quelquefois sanglans, qui se produisent dans les grèves, appartient à la troupe. On voit bien, en effet, que, s'il n'y avait pas de troupes, il ne pourrait pas y avoir de conflits. Au surplus, M. Briand ne met pas en doute que, si on laissait les ouvriers faire eux-mêmes leur police, le sentiment de la responsabilité qui s'emparerait d'eux en ferait d'excellens défenseurs de l'ordre. Les échos de son beau discours étaient à peine assoupis au Palais-Bourbon, qu'on y apprenait les déplorables événemens de Dunkerque. C'est le jour même où M. Combes devait répondre aux interpellations que la nouvelle en est arrivée : il en a été visiblement gêné.

Nous devons dire, pour ne rien exagérer nous-même, que les incidens de Dunkerque ont eu un caractère local, et que, jusqu'ici du moins, la grève n'est pas sortie de la période de calme qui en caractérise presque toujours le début. Tant mieux si cela dure. Mais, à Dunkerque, les choses ne se sont pas passées d'une manière aussi pacifique. Il y a là une population ouvrière qui se laisse facilement exciter, et devient aussitôt capable de tous les excès. Les déchargeurs du port ont refusé un jour de travailler. On a cru d'abord qu'ils entendaient faire cause commune avec leurs camarades embrigadés dans la grève générale, et que c'était pour ce motif qu'ils ne voulaient pas se prêter au déchargement du charbon étranger. On n'a pas tardé à s'apercevoir qu'ils ne songeaient qu'à eux et se souciaient médiocrement des autres grévistes. De même qu'ils avaient un but personnel, ils avaient aussi des procédés particuliers pour l'atteindre. Ces pro-

cédés consistaient à mettre la ville de Dunkerque à sac. Ils ont fait des barricades le long des quais avec tout ce qui leur tombait sous la main; puis ils sont entrés dans les magasins pour les dévaster et les piller; puis ils ont allumé des incendies; et l'on ne sait où ils se seraient arrêtés si le gouvernement, réveillé en sursaut de la torpeur où il était tombé, n'avait à la hâte fait converger sur Dunkerque des troupes en nombre imposant. M. Combes a déclaré à la Chambre que sa tranquillité et sa confiance étaient complètes, parce qu'il y avait sept cents hommes à Dunkerque. Il a fini par en envoyer à peu près dix fois plus, et c'est alors seulement que le danger a été conjuré.

Mais l'alarme a été chaude, et pendant quarante-huit heures tout a été à craindre, même les pires catastrophes. Il est vraiment regrettable que M. Aristide Briand ne soit pas allé à Dunkerque pour constater de ses propres yeux comment les ouvriers font quelquefois la police, lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. Cette expérience ne lui aurait sans doute pas découvert l'erreur de ses théories, car ses théories sont très au-dessus de l'expérience ; pourtant il aurait pu faire quelques réflexions salutaires. Qui sait même s'il aurait prononcé le lendemain le même discours que la veille? En tout cas, la Chambre ne l'aurait peut-être pas écouté avec la même indulgence. Heureusement pour M. Briand, il avait fait son discours avant l'émeute; malheureusement pour M. Combes, il faisait le sien au milieu même de l'émotion que produisaient les nouvelles de Dunkerque, circonstance évidemment défavorable. M. Combes avait beau faire de belles phrases sur l'énergie que mettrait le gouvernement à garantir à la fois la liberté de la grève et celle du travail ; il avait beau se montrer prêt à intervenir comme arbitre entre les patrons et les ouvriers; il avait beau promettre de presser la Chambre et le Sénat de discuter et de voter les réformes sociales dont les grévistes ont fait une sorte d'ultimatum : son auditoire éprouvait des distractions involontaires, et une question qui était dans tous les esprits a fini par sortir de quelques lèvres : « — Mais enfin, que se passe-t-il à Dunkerque? — Je n'en sais pas le premier mot, a répondu M. Combes, et il y a de la malveillance à m'interroger sur une situation que je ne connais pas. Cette intrigue, qui consiste à répandre des nouvelles tendancieuses, ne peut venir que des congrégations et de leurs défenseurs. Elle ne divisera pas le bloc formé pour la défense de la République. Songez, messieurs, à cet intérêt suprême, et préoccupez-vous moins de ce qui se passe à Dunkerque, à mon insu. »

Ce ne sont pas les propres termes dont s'est servi M. le président

du Conseil, mais on ne saurait nier que tel n'en ait été l'esprit. La Chambre était stupéfaite et son anxiété allait croissant. Un député, qui a des amis à Dunkerque, a cherché à se mettre en relation avec eux au moyen du téléphone : le téléphone ne marchait pas. Interrogé dans les couloirs sur cette singulière aphonie d'un instrument qui a pourtant fait ses preuves, M. le ministre des Postes et des Télégraphes a répondu que c'était la faute d'un orage. Il faut croire que, tout d'un coup, l'orage s'est dissipé, à moins cependant que, par un respect bien naturel pour le gouvernement, il n'ait arrêté que les dépêches privées et ait laissé passer les dépêches officielles. Quoi qu'il en soit, M. le président du Conseil est remonté triomphalement à la tribune avec deux dépêches, l'une télégraphique, l'autre téléphonique, venant à la fois du sous-préfet de Dunkerque. Dans la première, la situation était présentée comme presque désespérée ; Dunkerque était à feu et à sang; l'émeute venait battre les murs de la sous-préfecture elle-même et en brisait les carreaux. La Chambre, en écoutant cette triste dépêche, se disait que, si elle n'était pas tendancieuse, — et comment l'aurait-elle été puisqu'elle venait du sous-préfet et non pas des jésuites? — les autres, celles que M. Combes avait si sévèrement qualifiées, n'avaient rien d'exagéré. Mais, grâce à Dieu! la seconde dépêche, celle du téléphone, annonçait que tout était fini, bien fini, que les ouvriers et les patrons s'étaient mis d'accord et que le travail reprendrait le lendemain matin. Cette dernière dépêche, arrivée avec un si grand à-propos, n'était ni tout à fait vraie, ni tout à fait fausse. Le travail n'a repris que le surlendemain, et il a fallu faire venir de nouvelles troupes à Dunkerque pour maintenir en respect les ouvriers qui exigeaient la mise en liberté immédiate des individus arrêtés au cours de l'émeute. Mais le vote parlementaire était acquis, et c'était un vote de confiance dans le gouvernement: on le chargeait expressément de réaliser toutes ses promesses, et notamment, d'user de toute son influence pour faire accepter l'arbitrage, — et on entendait par là son propre arbitrage, — aux patrons et aux ouvriers.

Les ouvriers l'acceptent : ils y voient un moyen pour eux de sortir de la situation fausse où ils se sont mis. Et puis, ils savent bien, ou du moins ils se croient sûrs que M. Combes ne leur donnera pas tout à fait tort, de sorte qu'ils tireront quelque avantage de la grève. Nous parlons surtout des ouvriers du Nord et du Pas-de-Calais, qui ont borné leurs revendications immédiates à la restitution intégrale de la prime, c'est-à-dire à une augmentation de leurs salaires. Les autres ne sont pas aussi sûrs d'obtenir satisfaction. Mais les patrons accepte-

ront-ils l'arbitrage dans les conditions où l'on cherche à le leur imposer? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que jusqu'ici ils ne l'ont pas fait, et qu'ils essaient de s'entendre directement avec leurs ouvriers. Puissent-ils y réussir! La grève en est là; elle n'est pas encore finie; nous aurons sans doute à en parler encore dans quinze jours.

Un changement ministériel vient de se produire en Serbie : M. Vouitch a donné sa démission au roi, et il a été remplacé par M. Vélimirovitch. Nous n'en parlerions pas s'il ne s'agissait que d'un incident de politique intérieure; mais la portée en est plus générale, et les motifs qui ont été publiquement donnés pour expliquer une crise que rien ne faisait prévoir la rendent digne de quelque attention. M. Vouitch représentait avec beaucoup de distinction personnelle, et avec une conviction très sincère de ses avantages, la politique inaugurée par le roi Alexandre lorsque son mariage l'a eu affranchi de la tutelle de son père et qu'il a vraiment commencé de régner par lui-même. En d'autres termes, M. Vouitch était partisan d'une politique d'entente avec la Russie. Le roi Milan avait enfermé la Serbie dans l'orbite autrichienne, le roi Alexandre l'a fait résolument entrer dans l'orbite russe. On peut penser du mariage du roi tout ce qu'on voudra; c'est sans doute un roman de jeune homme; mais, au point de vue politique, il a été un acte d'indépendance, et le premier usage que le roi a fait de sa liberté reconquise a été de se tourner du côté de Saint-Pétersbourg. Il y a trouvé très bon visage, et même quelque chose de plus. Le gouvernement russe a mis un extrême empressement à féliciter le nouveau couple royal. Pendant qu'on hésitait encore ailleurs sur l'attitude à prendre à son égard, il en a pris une pleine de bienveillance et d'affabilité. Il a été question tout de suite d'un voyage que les souverains serbes feraient en Russie, et peu de temps après, lorsque la reine Draga s'est crue grosse, on a dit que l'empereur Nicolas serait le parrain de l'enfant qui allait naître, et dont la naissance affermirait la couronne sur la tête des Obrenovitch. Malheureusement, aucun enfant n'est né : la reine avait été trompée par les apparences, et ses ennemis, car elle en a et ce sont ceux de l'influence russe, se sont déchaînés contre elle avec un acharnement dont la confiance et l'affection du roi l'ont vengée, au moins en partie.

Mais la reine et le roi lui-même attendaient une autre satisfaction : ils devaient la trouver dans l'accueil qui leur serait fait en Russie, et

sans doute l'intérêt qui s'y attachait à leurs yeux n'était pas seulement politique. Pourquoi le voyage, toujours annoncé, a-t-il été toujours retardé? Il est assez difficile de le comprendre, après les démonstrations antérieures du gouvernement russe. On a prétexté la santé de l'impératrice, ce qui donnerait à croire que celle-ci désire beaucoup recevoir en personne la reine Draga; mais la chose n'a pas été comprise ainsi à Belgrade, et peu à peu la situation s'est tendue. Finalement, M. Vouitch a donné sa démission et elle a été acceptée. Le voyage du roi et de la reine en Russie devait être le couronnement et la consécration de sa politique russophile. Il a expliqué à un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* qu'il continuait de regarder cette politique comme la seule qui convînt à la Serbie; qu'il était personnellement convaincu que les raisons invoquées à Saint-Pétersbourg pour retarder encore une fois le voyage étaient sérieuses et sincères; mais que, des ajournemens successifs s'étant renouvelés pendant un an et demi, il avait cru devoir laisser au roi une entière liberté d'action dans cette délicate affaire, et aussi le débarrasser de la nécessité d'avoir à tenir compte de la politique du Cabinet dans le cas où il tiendrait pour opportun ou désirable de la modifier. On ne saurait être plus clair. Il était à craindre que le roi Alexandre ne se laissât entraîner à un changement profond dans sa politique extérieure, et même intérieure, qui n'eût été conforme ni aux intérêts de la Serbie, ni à ses tendances naturelles. Les noms qui avaient été mis tout d'abord en avant pour remplacer M. Vouitch étaient de nature à inspirer à cet égard quelques préoccupations, que le choix de M. Vélimirovitch a quelque peu dissipées. Néanmoins, la situation n'est plus tout à fait la même, et, bien que la politique serbe semble pour le moment plus soucieuse de se recueillir que de se déterminer dans un sens définitif, la crise ministérielle qui vient de se dénouer à Belgrade a certainement fait plus de plaisir à Vienne qu'à Saint-Pétersbourg.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

CONSPIRATEURS ET GENS DE POLICE

LE COMPLOT DES LIBELLES

(1802)

TROISIÈME PARTIE (1)

X. — MINISTRE ET PRÉFET

Le conseiller d'État, préfet de police, Louis-Nicolas Dubois, était, en 1802, âgé de quarante-quatre ans. Choisi au mois de pluviôse an VIII, pour exercer de nouvelles et délicates fonctions, il était vite devenu une puissance détestée. « Police n'est pas Justice, » nous dit un vieil adage, et sans scrupules, Dubois le mettait en pratique. Ignorant sans doute une circulaire célèbre de Fouché, son « humanité, » pourvoyeuse de Pélagie ou de Bicêtre, négligeait, d'ordinaire, de revêtir « le voile des deuils, » et peu lui importait que ses commissaires fussent ou non proclamés « l'amour des hommes.. »

Un portrait d'apparat où il est représenté en grand uniforme nous a fait connaître quels étaient, vers 1806, le visage et la tournure de ce haut personnage. Sur le manteau de velours bleu, à chamarrures d'argent, la tête se dresse arrogante, maigre, osseuse, très pâle; le nez se busque, fortement aquilin; la figure

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

s'allonge, fureteuse; la bouche pincée dessine un sourire, mais le rictus de sa grimace est inquiétant: certes, cet homme que maudirent tant de misérables et qu'ont injurié tant de pamphlétaires ne devait pas être bon... Ancien procureur au Châtelet, le citoyen, — plus tard M. le comte Dubois, — était un des produits de la Révolution : elle avait choisi le maître chicanoux de 1783 pour en faire un de ses magistrats. Juge dans un des six tribunaux parisiens, puis président du tribunal criminel de la Seine, il avait longtemps porté ce chapeau à panache noir dont se coiffaient les Minos et les Brid'oison de la République. Or, à trop souvent juger les méfaits d'autrui, on se déforme la conscience, et tel était le cas de cet inlassable fournisseur de prisons. Spécialiste du crime, Dubois soupçonnait partout des criminels, — dangereux état d'âme pour un chef de police! Avisé, d'ailleurs, et perspicace. Sans être un grand génie, il avait tout le génie de son emploi: la finesse et la divination. Ce long museau de fouine savait éventer à merveille, découvrir à souhait, et le Premier Consul avait pu l'admirer à l'œuvre, lors de l'attentat du 3 nivôse. Mais dur et sec dans le service, l'ancien procureur se montrait, affirmait-on, plaisant et galant en de certaines intimités. Tous ces hauts estafiers de la police étaient, du reste, en leur vie privée de fort joyeux drilles, et le gros Pâques lui-même, ce colosse, à la poigne si pesante, a laissé un renom légendaire de jovialité. Tel était Dubois, tour à tour grincheux ou badin comme un vieil avoué, et dans ces déjeuners à la fourchette où son ami Réal aimait à rassembler une société de bons vivans, il avait la réputation d'un compagnon folâtre. Au demeurant, les mœurs de son époque. En ces jours de l'an X, le Français, né malin, raffolait assez peu du mariage : à l'épouse il préférait la maîtresse légitime, « l'amie, » pour employer le pudibond euphémisme à la mode. Ces sortes de liaisons étaient reçues partout, et partout respectées. Les plus vertueuses citoyennes, voire les plus illustres, ont été des « amies, » — les unes, comme Pauline de Beaumont, exclusives en leur amour; les autres telles que cette Louise « à la chevelure de soie, » Mme de Custine, plus variées en leurs préférences. Ainsi vivait, pareil à un Chateaubriand ou un Constant de Rebecque, le conseiller d'État, préfet de police Dubois. Mais son amie n'aurait su inspirer *Atala :* c'était une ancienne femme de chambre. Le vieux garçon entretenait publiquement Lisette, et

par surcroît la fille de Lisette, une jouvencelle qu'il devait épouser plus tard, barbon de cinquante ans. Un de ses contemporains, — son successeur, il est vrai, — l'austère, sévère et doctrinaire Étienne-Denis Pasquier, nous a laissé un croquis égrillard de ce ménage à trois personnes. Même, le futur chancelier, ce rigoriste à la simarre toujours collet-monté, s'égaie à ce propos, et nous raconte comment Dubois pratiquait une « amitié » en double. Pour subvenir aux frais des jeunes et des vieilles toilettes, il rançonnait les filles publiques, et l'argent des dispensaires se transformait ainsi en robes, chapeaux ou turbans de la bonne faiseuse... Tant d'ignobles tripotages causaient parfois de gros scandales, et pourtant Bonaparte, si dur aux prévaricateurs, laissait en place l'éhonté fonctionnaire. En son cruel mépris des hommes, il exigeait de sa police moins de morale que d'habileté, et Dubois paraissait habile. Toutes les flagorneries que susurraient ces lèvres si peu franches semblaient être au Consul des mots de dévouement; la souplesse d'une pareille échine plaisait à sa superbe... Et puis il employait Dubois à surveiller Fouché.

Depuis quelque temps, une sournoise rivalité animait l'un contre l'autre les deux chefs de la police. Ils se détestaient, travaillaient à se desservir, et, en 1802, déjà leur haine avait jeté le masque. Le préfet jalousait son ministre, et le ministre accablait cet envieux sous les dédains et les humiliations. Toutefois, la partie engagée se jouait trop inégale, car c'était le combat d'une astuce sans génie contre le génie même de l'astuce... Pâles, maigres, secs tous les deux, et tous les deux retors, madrés, dépourvus de scrupules, ils se ressemblaient en apparence; mais leur dépravation morale différait étrangement. Fouché voyait dans sa police un art des plus subtils, et la traitait en remarquable artiste ; Dubois, moins délicat, n'exerçait qu'un lucratif métier. Adroit, délié, fort laborieux sans doute, le préfet n'avait ni l'esprit de haute perversité, ni surtout les surprenantes hardiesses de son rival. Ici, un homme d'État, et là, un simple fonctionnaire. Chez l'un, la religion du mal érigeant le mal en système; chez l'autre, une vulgaire ignorance du bien que n'éclairait aucune conscience. L'ambition de la toute-puissance et l'appétit des richesses emplissaient l'âme d'un Fouché; le souci de l'avancement et le désir des sordides profits travaillaient seuls le cœur d'un Dubois; Fouché haussait jusqu'au grandiose l'énor-

mité de ses passions; Dubois ravalait jusqu'au ridicule la mesquinerie de ses vices. Avides l'un et l'autre, ils pillaient sans vergogne; mais, chez Fouché, c'était l'audace des multiples rapines, et alors, les hôtels, les châteaux, le domaine princier de Pont-Carré, bientôt dix-huit millions de fortune : de quoi pouvoir, sur le tard de la vie, épouser une demoiselle de Castellane. Chez Dubois, c'était plutôt le tour de main des honteux grappillages, des gains prélevés sur les tripots, les vidanges, les prostituées : à peine l'argent voulu pour entretenir une servante-maîtresse. Impitoyables tous deux; mais l'un, avec un masque de bienveillance qui en imposait; l'autre, avec un placide sourire qui paraissait féroce. Au jour de leurs disgrâces, lorsque tomba le ministre, d'aucuns le regrettèrent; quand le préfet fut destitué, chacun ricana. Fouché, figure vraiment perverse, émerge de la mort, se dresse et vit dans l'Histoire; Dubois, moins chargé de haines, reste enfoui tout entier dans la poussière de nos archives... Et cependant leurs noms demeurent inséparables : trop de malédictions les ont à jamais unis l'un à l'autre.

L'inimitié qui divisait les chefs était passée au cœur des subalternes. A la préfecture, commissaires ou commis, chacun enviait les policiers du ministère, et s'employait à les duper. Pour les mieux engeigner, ils éventaient leurs ruses, traversaient leurs desseins, faisaient échouer les plus habiles combinaisons. Souvent, une trame savamment ourdie par les Desmarets, les Devilliers, ou les Patrice, ces confidens et disciples de Fouché, était détruite comme à plaisir par un Bertrand, un Bauve, ou un Santerre-Tersé, cette menue monnaie de Dubois. Alors, se rédigeaient, au quai Voltaire, de hargneuses récriminations, tandis qu'à la rue de Jérusalem on se gaudissait. Parfois cependant, un effronté coquin n'ayant pas même l'esprit de corps qui unissait les camarades, l'étonnant Veyrat, par exemple, allait d'un camp à l'autre, excitait les frères ennemis, les trahissait tour à tour, et avec impudence recevait des deux mains... Cette rivalité des polices officielles plaisait à Bonaparte : elle forme un amusant chapitre dans l'éclatante et romanesque épopée du Premier Empire.

Dubois, en ce moment, caressait d'ambitieuses illusions : conseiller d'État depuis vingt jours à peine, il convoitait déjà le portefeuille de son ministre. Tout semblait lui présager la capture de sa chimère, car sa rapide étoile montait sur l'horizon.

A d'évidens indices il sentait qu'il pouvait devenir un homme de très grosse importance : le Conseil d'État, peu bienveillant d'ordinaire aux nouveaux venus, l'avait accueilli avec distinction ; dans la salle des Tuileries Dubois avait parlé, même fort adroitement parlé. On discutait, ce jour-là (20 floréal, 10 mai), la délicate affaire du Consulat à vie, et l'ancien procureur avait su déployer l'éloquence d'un bel avocat, exhiber l'artifice d'un subtil courtisan : « Les rapports de ma police m'annoncent qu'à Paris l'opinion publique s'est hautement prononcée. Elle réclame à grands cris la nomination à vie du Premier Consul ! » Si parfaite connaissance du mystérieux Paris avait charmé Bonaparte... Un garçon d'esprit, ce Dubois ; un précieux auxiliaire, bon à mettre en réserve pour remplacer Fouché !... Or, seul de tous les ministres, Fouché n'avait point été convoqué à la mémorable séance : injurieuse exclusion, symptôme inquiétant de méfiance et de disgrâce.

Pour des yeux clairvoyans, cette disgrâce s'annonçait prochaine : Fouché déplaisait. L'avidité de l'homme et ses déprédations, la duplicité du ministre et ses perpétuelles intrigues irritaient le Consul. D'ailleurs, on savait bien exacerber ses colères. Un des agens, trigauds payés par sa police particulière, le citoyen Dossonville, lui apportait souvent d'alarmantes révélations. Cet homme, royaliste déporté au 18 fructidor, exécrait les jacobins, et, dénonciateur redoutable, s'acharnait à leur perte. Longtemps dévoué aux Bourbons et, aujourd'hui encore, un de leurs émissaires, l'énigmatique personnage s'était fait policier amateur. Il opérait avec Davout, lui faisait fréquemment visite en sa maison de la terrasse des Feuillans, et le général soumettait au Consul les avis de « l'informateur. » Bonaparte écoutait beaucoup trop ces délations intéressées, et soldait très chèrement une agence interlope où travaillaient surtout des prêtres et des femmes... Pour l'instant, l'espion double poursuivait d'une haine furieuse le ministre de la Police, et l'accusait sans relâche. Fouché, à l'en croire, ami et conseiller de Bernadotte, préparait de souterraines manœuvres ; de plus, Fouché recevait secrètement Fresnière, et Fresnière, c'était Moreau lui-même ; Fouché, enfin, recélait des anarchistes, conspirateurs dangereux condamnés à la déportation. Sa police, il est vrai, paraissait les poursuivre ; mais elle avait pour instruction de ne les pas trouver :... des camarades et des complices !

Vérités ou mensonges, ces rapports inquiétaient Bonaparte. Il attribuait maintenant à un travail du perfide Fouché la sourde résistance que les projets de dictature rencontraient dans le Sénat. Et puis, toute la famille « Napoléone, » — ainsi la nommait Louis XVIII, — détestait le ministre; Lucien et Joseph, cherchaient à miner son crédit; Lebrun et Talleyrand venaient à la rescousse : c'était comme une coalition de rancunes ou de haines... Seule, toutefois, Joséphine défendait en pleurant « son cher Fouché, » un « loyal et sincère ami. » Le bon apôtre avait su conquérir ce cœur, à présent en détresse; il était devenu le confident des jalousies conjugales, le complaisant des absurdes dépenses, le pourvoyeur des trop luxueuses toilettes. L'argent des fonds secrets, celui des jeux publics, servait souvent à payer la couturière et la modiste de la gaspilleuse créole, — les trente-huit chapeaux achetés chaque mois, un « esprit » coûtant huit cents livres, des « hérons » cotés à deux mille francs. Mais le mari qui ne connut jamais ces sortes de services voulait en finir avec un homme qu'il méprisait... Durant les quinze années de sa vie politique, Napoléon désira toujours « en finir » avec Fouché; il le disgracia, par deux fois, et par deux fois dut le remettre en place; il l'abreuva d'humiliations, et néanmoins le bourra d'argent, — jusqu'au jour où ce maître accompli en l'art de trahir perpétra, après Waterloo, sa trahison suprême. A vrai dire, Empereur ou bien Consul, le fataliste Bonaparte eut toujours peur de cette toujours souriante incarnation du Mal.

Pourtant, au mois de mai 1802, il ne lui cachait pas son aversion. Le temps n'était plus où Fouché venait, deux fois par jour, travailler avec le Consul; où, très avant dans la nuit, ils discutaient ensemble sur les choses et sur les hommes. Aujourd'hui, le ministre devait expédier son rapport avant midi; Bonaparte écoutait méfiant, contrôlait cette police officielle avec les avis de ses propres agens, et, maintes fois, la séance s'achevait par des emportemens et des reproches. Fouché ne souriait plus à ces colères; dépité, il se faisait moins laborieux, et, par les soirées attiédies de prairial, quittait trop tôt le ministère, pour s'en aller à son château de Pont-Carré. Là, il déversait sa bile « au sein de la famille et de l'amitié, » près de sa très laide compagne, la Nantaise Jeanne-Bonne Coiquaud, une épouse en perpétuel état de grossesse amoureuse; de leur nichée d'enfans,

Joseph-Liberté, Armand et Athanase; de vieux copains de l'Oratoire, Gaillard, Lecomte ou Maillocheau, ses partenaires de whist et ses dévots espions: une existence vertueuse de jeune patriarche... Oui, mais, pendant ces parties de cartes, Dubois besognait avec le Consul. Il entrait aux Tuileries, vers les six heures du soir, arrivait, un peu plus tard, à la Malmaison. Souvent, après quelque long tête-à-tête, Bonaparte le gardait à dîner, — dans cette étrange salle à manger aux fresques effarantes, toute peinte et décorée d'armures babyloniennes, de boucliers romains, de framées sicambres, de claymores ossianesques. Heureux homme, il plaisait! « La faveur du prince, a dit un psychologue, n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas non plus... » Telle était la situation respective des deux grands maîtres de la police, quand, le 8 prairial, vers les cinq heures du soir, le citoyen Bertrand se présenta devant le préfet Dubois: il lui apportait les libelles qu'avait livrés Mlle ***.

C'était vraiment une belle affaire! Outrage au chef de l'État, provocation au mépris du gouvernement, tentative de corrompre l'armée, appel à la révolte militaire, rien ne manquait à ces factums... Ainsi, une pareille œuvre d'infamie avait pu librement s'imprimer! Une telle invite à la sédition se distribuait en toute impunité! Voilà qui allait édifier le Premier Consul sur l'habileté ou la bonne foi de son ministre de la Police! Et Dubois se sentait fort joyeux... Au reste, Bertrand ni lui ne croyaient au mensonge débité par Félicie ***, à l'histoire mirifique des pots de beurre, expédiés de Rennes. Non, pensèrent-ils, le complot avait été machiné à Paris, au profit de Moreau, dans son entourage, peut-être sous son regard. La délatrice n'avait-elle pas d'ailleurs prononcé le nom du général?

L'examen des libelles corroborait leur hypothèse... « Eh! oui, mystère facile à pénétrer!... Placards fabriqués à Paris,... dans quelque maison clandestine, imprimerie mal tenue;... ouvrage d'un typographe marron!... Ils pullulaient, ces jacobins, au faubourg Saint-Antoine; mais le ministre, leur ami, savait très bien ne les pas découvrir!... » Ces libelles, en effet, avaient été tirés sur un gros papier à journal, et dans l'en-tête du second on remarquait une éraflure. Au mot Armées, la lettre capitale R était fouillée par une encoche, tachée de blanc par l'usure du métal... Mais Dubois ni Bertrand n'attachèrent d'importance à ce détail.

L'heure pressait, le moment du travail quotidien avec le maître. Emportant les diatribes, Dubois se hâta de monter en voiture et gagna le château de la Malmaison.

XI. — A LA MALMAISON

Depuis environ deux semaines, le Premier Consul résidait à la Malmaison. Délaissant le palais des Tuileries, il était venu se recueillir dans ce bourgeois et bizarre ménil, où son âme, toujours en tourmente, trouvait parfois un peu de silence et de repos.

Napoléon Bonaparte traversait alors une des époques les plus agitées de sa courte vie d'agitation : il s'apprêtait à franchir la dernière étape qui le séparait d'un trône impérial. La question du Consulat à vie était posée à la nation française, le peuple allait se réunir dans ses comices; des affiches convoquaient déjà les électeurs, et les registres de vote sollicitaient leurs suffrages. Tout était donc excitation dans les cent-deux départemens de la République continentale, tout y était aussi engouement pour le Grand Consul, enthousiasme de sa dictature. Lui, cependant, affectait l'indifférence, et rien ne semblait changé à ses habitudes quotidiennes. Travailleur opiniâtre, il recevait, comme à l'ordinaire, ses ministres, écoutait leurs rapports, les discutait, les annotait, — absorbant en lui seul le gouvernement tout entier. Il continuait à être la pensée, l'action, la vie même de cette France, éprise et de gloire et de paix, qui s'abandonnait affolée à son soldat pacificateur... Mais d'incessantes visites troublaient, à chaque instant, l'hypocrite recueillement de sa retraite. Ce n'était qu'un défilé sans fin de sénateurs, de conseillers d'État, de tribuns, de législateurs, de hauts fonctionnaires, accourus de Paris pour apporter des nouvelles. Elles étaient excellentes. « L'homme devant qui se taisait la terre, » — ainsi l'avait exalté Portalis, — allait remporter la plus éclatante de ses victoires : « le triomphe décerné par l'amour et la reconnaissance... » Et Bonaparte, très maître de soi-même, écoutait négligemment ces rumeurs lointaines, — pareil à un philosophe que les honneurs importunent, mais qui veut bien se résoudre à subir sa destinée... Jamais cette ambition surhumaine n'avait encore joué plus amusante comédie de désintéressement.

Joséphine Bonaparte affectionnait beaucoup l'ombreuse re-

traite du modeste châtel. Entichée, elle aussi, de littératures romantiques, émue comme son mari en écoutant tinter l'*Angelus* du soir, elle aimait la verte monotonie de ces pelouses, les profondeurs et les frissons de ces futaies, toutes ces mélancolies silencieuses qui s'étageaient sur les coteaux et se perdaient à l'horizon du ciel : — c'était une âme sensible et un cœur à la mode. Un peu de bruit, toutefois, lui rendait plus charmante l'oisiveté de ses rêvasseries, et elle s'ingéniait à peupler sa chère solitude. En mai 1802, la Cour consulaire était à peine formée; les dames du Palais n'existaient pas; aucune citoyenne Rémusat-Vergennes n'était encore là pour observer, écouter et satisfaire plus tard ses rancunes féminines; le deuxième étage du vaste cottage appartenait donc aux invités de la « consulesse. » Sa fille Hortense, depuis six mois l'épouse du chef de brigade Louis Bonaparte, y logeait, en ce moment. L'aimable blondinette se trouvait déjà en état de grossesse apparente, très lasse, fort triste, car les absurdes frasques et la honteuse santé de son mari la chagrinaient. Aussi, pour la distraire, sa cousine germaine, Émilie, — Mme Beauharnais-Chamans-Lavalette, — l'était venue rejoindre. Les deux jeunes femmes étaient alors inséparables, et, l'année précédente, leurs exubérantes folies avaient quelque peu déridé la toujours grogneuse Mme Letizia. Mais, à la Malmaison, Hortense avait trouvé un visage plus morose encore que le sien, celui de Joséphine sa mère.

Jamais la fantasque créature ne s'était montrée moins maîtresse de ses nerfs, plus prodigue de larmes courroucées, ou de propos extravagans. La grave et délicate affaire du Consulat à vie, l'enthousiasme des courtisans, les critiques de quelques censeurs, affolaient sa futile cervelle, épouvantaient son âme timorée. Elle redoutait pour son mari les coups de poignard du jacobin, les machines infernales du royaliste; mais surtout, personnelle et dolente, elle s'apitoyait sur elle-même. Agée bientôt de quarante ans, quoiqu'elle trichât largement sur ce chiffre, la « petite créole » se disait que Napoléon, « empereur des Gaules, » répudierait tôt ou tard une compagne vieillissante, fille de planteur et non lignée royale, ventre à présent stérile, et qu'en vain Corvisart droguait chaque mois. Le divorce et le remariage de Bonaparte lui apparaissaient menaçans; on en parlait partout, en France et en Espagne; on nommait la princesse, l'infante destinée à la couche impériale : les jours mauvais s'étaient levés,

car la négresse-griotte avait jadis annoncé tout cela!... Haineux aux Beauharnais, le clan des Bonaparte prodiguait à « la vieille » les plus cruelles humiliations; Jérôme lui décochait des insolences, et ce bellâtre de Lucien tenait à sa belle-sœur des propos de cynique :... « Tâchez donc de faire au plus vite un enfant, ou conseillez à votre époux d'en fabriquer à ses maîtresses; vous adopteriez le bâtard, et auriez ainsi un héritier du sang! » Outragée de la sorte, la plaintive Joséphine racontait ses chagrins à tout venant : au secrétaire Bourrienne, un faux ami, qui s'employait à l'exaspérer; — même à des inconnus, à Thibaudeau, ce régicide qui croyait aux Cincinnatus, et soupirait après un Washington. Mais ses chères Beauharnais, sa fille Hortense et sa nièce Émilie, étaient les confidentes habituelles des secrètes douleurs. Par les tièdes après-midi de printemps, assise tantôt près de la source, de la naïade murmurante qui transformait en marécage la courbure du vallon, et tantôt allongée dans le coquet salon pompéien, sous les bergers couleur d'azur, et les déesses teintées de rose du peintre Gérard, Joséphine chuchotait les grands et petits mystères de l'alcôve conjugale. Alors, c'était chez elle une explosion de pleurs entrecoupés de rire, tout un pétulant désespoir... Ah! si le « bon Fouché » avait pu se trouver là pour l'entendre et la consoler! Mais l'excellent ami ne se risquait plus en de tels entretiens; maintenant, au sortir de la Malmaison, il ne souriait guère; son maigre visage était verdâtre et sa paupière injectée de sang.

Un homme, bien différent de Fouché par le moral et le caractère, exerçait aussi une action bienfaisante sur la névrose de Mme Bonaparte : le mari de sa nièce, Chamans-Lavalette, directeur général des postes. Ce soir-là, il se trouvait en visite au château. Le 8 prairial tombait un vendredi, l'un des trois jours où, chaque semaine, le Consul recevait à sa table, et Lavalette était presque toujours des invités. Joséphine, d'ailleurs, et les deux cousines projetaient un second voyage à Plombières, et l'époux de la belle Émilie venait passer près d'elle quelques derniers momens... Bonaparte appréciait beaucoup ce parent par alliance, son ancien aide de camp dans les marais d'Arcole, un de ses camarades sous le soleil de l'Égypte. Lui qu'entouraient tant d'intrigans, estimait la droiture de cet homme et l'aimait pour sa fidélité. Parfois il ouvrait son âme tout entière à un compagnon des premières batailles, et lui dévoilait ses plus in-

times desseins : il en recevait ainsi de sages conseils. Lavalette, au surplus, lui était un auxiliaire précieux. « Commissaire central du Gouvernement, près les Postes, » — tel était, en 1802, son titre officiel — ce personnage tenait à sa discrétion les secrets, l'honneur même de toutes les familles. Fort galant homme, il avait rendu moins odieuse l'improbe administration façonnée par le Directoire, bien que trop souvent il se fît le pourvoyeur contraint du « Cabinet noir... » En ce temps de crise politique, Lavalette venait donc, chaque soir, renseigner le Premier Consul, et le préfet Dubois devait le rencontrer à la Malmaison.

Par les radieuses journées de prairial fleuri, Bonaparte travaillait, d'habitude, en le silence de l'ermitage qu'on entrevoit, à droite, blotti dans les lilas, sous la parure des clématites grimpantes. Volontiers il préférait la simplicité de ce pavillon aux superbes lambris de sa bibliothèque, à ses colonnes doriques, ses incrustations de cuivre, ses caissons italiens, ses fresques pompéiennes. Ouvrant sous les ombreuses profondeurs d'une avenue de tilleuls, cet oratoire voué au labeur permettait au Consul de se livrer à son fiévreux et perpétuel besoin d'agitation. Fort jeune, droit et svelte en sa taille exiguë, n'étant pas encore alourdi par cette obésité impériale dont les premières menaces le chagrinaient déjà, il se complaisait à la marche, et, par les chauds après-midi d'été, l'habit vert à collet écarlate, les bottes à revers anglais, le petit chapeau à cocarde, passait et repassait avec lenteur sous les arceaux bleutés des hautes frondaisons. Dans le cabinet de travail, un secrétaire, — Bourrienne et plus tard Meneval, — attendait, au milieu des dossiers d'affaires, la brusque parole et le geste impérieux de ce maître exigeant. Et soudain, le promeneur faisait irruption dans la pièce, dictait d'un ton saccadé quinze ou vingt phrases de suite, puis reprenait aussitôt son va-et-vient méditatif. Les contemporains ont raconté quel supplice était, pour l'infortuné secrétaire, la transcription de ces commandemens prononcés à voix rapide, avec un accent corse, et dont les mots techniques ou les noms propres étaient dénaturés souvent... C'est là, dans le mystère de cette retraite, que Bonaparte écoutait d'ordinaire soit Fouché, soit Dubois; et c'est là, sans doute, que le préfet de police lui remit les libelles.

Selon toute apparence, la colère du Consul dut éclater, fu-

rieuse. Jamais encore il ne s'était senti plus grossièrement offensé. « Embryon bâtardé de la Corse :... » on osait outrager jusqu'à sa mère ! La blessure dut pénétrer jusqu'au plus profond de son cœur. Le descendant des « Anciens d'Ajaccio, » le fils de Charles Buonaparte, tenait saintement à l'honneur de sa maison ; lui aussi exerçait la vendette contre les insulteurs, et son implacable vengeance, c'était le Temple, les commissions militaires, la déportation.

Le complot que venait de révéler le préfet de police était une machination d'officiers « anarchistes. » Or, à ce moment même, une autre conspiration militaire causait un vif émoi aux familiers de la Malmaison... Quinze ou vingt jours auparavant, vers le milieu de floréal, un mouchard amateur, grand homme dans le jacobinisme, le citoyen La Chevardière, avait fait savoir à Bonaparte que plusieurs mécontens en voulaient à sa vie. L'histoire était tout un roman parsemé d'amourettes, de perfidies féminines, de félonies policières. Une fillette de seize ans, subornée et jalouse, avait raconté que son galant se proposait d'assassiner le « Grand Consul. » Ce galant, le chef d'escadron Donnadieu, — s'était juré, affirmait-elle, d'abattre le tyran à coups de pistolet, lors d'une revue au Carrousel. Des militaires, chefs de brigade et généraux, — le colonel de hussards Fournier, Delmas, l'ami, le compagnon, le commensal de Moreau, — approuvaient l'attentat. Tel était le récit de la gamine, et l'on avait sévi. Pour l'instant, Delmas se cachait; Fournier, puis Donnadieu, venaient d'être enfermés au Temple, et Fouché commençait des poursuites. Mais il ne procédait qu'avec une insouciante mollesse, des lenteurs calculées, — et, dans l'entourage du Premier Consul, on criait à la trahison.

Le nom de Moreau revenant dans le rapport que lui faisait Dubois exaspéra Bonaparte : il ne douta pas que les deux affaires ne fussent une seule et même conjuration... Moreau !... Encore cet homme ! Il en était excédé. Depuis un an, tous les bulletins de sa police l'entretenaient de l'odieux « Breton, » de ses bravades impertinentes, de ses absurdes provocations. Les injurieux propos tenus à table, les lazzis débités au fumoir, les grossièretés de corps de garde outrageant Paulette ou Caroline, les mille quolibets sur la « gale du petit Corse, » les facéties brocardant la Légion d'honneur, — la casserole d'*honneur* dé-

cerrée à un maître-queux, et le collier d'*honneur* fabriqué pour un chien, — toutes ces insultes d'une vanité souffrante étaient aussitôt répétées à Bonaparte. Oh! comme il le détestait, ce « clabaudeur » crevant d'envie! Avec quel bonheur il l'aurait, en champ clos, haché à coups de sabre, — ou plutôt traduit devant une commission militaire, fait dégrader, transporter, fusiller! Mais non, il fallait patienter encore; Moreau était trop populaire chez les soldats; on verrait à le frapper, plus tard!... Dans l'avenue de tilleuls, au long du rideau d'arbustes qui domine la cour de la Malmaison, Dubois dut assister à l'une de ces formidables scènes, monologues de fureur que Talleyrand trouvait si discourtois... « Moreau, toujours Moreau! Si mauvais général, cependant! L'homme des retraites, le vaincu des archiducs, le soldat plus souvent en fuite que victorieux! Comme il avait sottement mené ses entreprises! Sa bataille de Hohenlinden n'était qu'un succès de raccroc! D'ailleurs, chef improbe, voleur autant que ses amis! Dans sa dernière campagne, il avait empoché des millions : le Consul en avait la preuve!... Et puis, si lâche de cœur, si faible de caractère : tenu en laisse par deux méchantes femmes! Quoi! c'était un pareil sire qui prétendait gouverner la France?... Pauvre France! »

Une autre affaire inquiétait aussi Bonaparte. L'espion du grenadier Davout, Dossonville, affirmait qu'un comité de généraux cabalait à Paris, sous l'œil bénévole du ministre de la Police... Donc, ces libelles étaient leur œuvre! Adoptant l'avis de Dubois, le Consul les supposa fabriqués à Paris même, dans quelque imprimerie clandestine. Son ombrageuse colère s'en prenait à Fouché... Comment ignorait-il de telles manœuvres?... On pouvait donc conspirer à présent, en pleine sécurité!.. Le drôle était de connivence avec les anarchistes!... Misérable!

Oui, mais il fallait à tout prix empêcher l'appel à la révolte de pénétrer dans les casernes, d'arriver en Bretagne où les demi-brigades s'agitaient menaçantes... Bonaparte fit appeler Lavalette et, de sa voix tranchante, lui donna des instructions... « Saisissez tout envoi d'apparence suspecte : les lettres adressées en Bretagne devront fixer votre attention... Opération urgente! travail à commencer sans délai, — avant le départ des courriers, — cette nuit même!... Dubois vous est adjoint, et seul conduira l'instruction... Surtout, pas de Fouché, dans cette affaire! »

Deux heures plus tard, Dubois et Lavalette se mettaient au travail, dans la Maison des Postes.

Le courrier de Rennes ne partait que le lendemain matin; mais le triage des lettres, exécuté d'abord dans les huit bureaux parisiens, devait être déjà terminé. Un nouvel examen de cette correspondance n'exigeait, cependant, un labeur long ni difficile : on écrivait si peu à cette époque. Du reste, une équipe d'habiles commis, dirigés par le citoyen Courcelle, se tenait en permanence à l'Hôtel central. Experts à palper les enveloppes, ces messieurs possédaient à merveille la science délicate du décachetage et du rescellement. Parfois même, en cas d'erreur, ils s'épargnaient la peine de refermer l'épître suspectée, et l'expédiaient impudemment ouverte... Ce n'était point, toutefois, à la Maison des Postes que fonctionnait le redoutable et légendaire « Cabinet noir, » l'ancienne « commission inspectante » où s'était mis en verve Rétif de la Bretonne. Les employés de la « section des lettres » n'opéraient qu'au ministère de la Police, dans le « Bureau particulier, » sous l'œil de leur chef Desmarets, — mais Lavalette s'en faisait l'habituel fournisseur. A certains jours, il envoyait, rue des Saints-Pères, tout un courrier, et trop souvent papiers de négoce, confidences familiales, billets musqués d'amante étaient lus, scrutés, commentés par les maroufles de la police. Fouché, fort amoureux en ces jours-là de la blonde Custine, avait ainsi décacheté les poulets doux de sa chère Louise, et surpris en jaloux les galanteries de la perfide avec ce vaniteux Chateaubriand... Au ministère seulement, on pouvait travailler à loisir, prendre avec art l'empreinte d'un cachet, déchiffrer l'écriture sympathique, interpréter les noms de guerre, les mots de convention, deviner que « Gédéon » ou bien « Papa » voulait dire Georges Cadoudal; « Balle de Coton, » fusil; « Grande combinaison, » assassinat. Les Patrice, les Devilliers du Terrage, les Desoigne et autres farfouilleurs de secrets, ne besognaient qu'avec Fouché; mais fréquemment ils exhibaient chez Lavalette leurs mines fureteuses et leurs sourires cafards. Ils rapportaient quelque lettre saisie, pour qu'on la pût timbrer, à date récente, et pratiquer un « amorçage. » D'ordinaire, il est vrai, la pièce accusatrice restait enfouie dans les réserves des mystérieux dossiers... Tout cela était monstrueux, et tout cela, ignoble!

Les neuf lettres rouges et bleues, glissées dans les boîtes par Rapatel, furent donc aisément découvertes. Le poids et les couleurs voyantes de leurs enveloppes les dénonçaient à première vue. Elles ne contenaient que des placards : une déception. Lavalette déposa la saisie entre les mains de son ami Dubois, et, nanti de ce butin, l'heureux préfet s'en retourna à son hôtel. L'un et l'autre se sentaient contents d'avoir mis en défaut l'incessante et furtive surveillance de Fouché...

Or, quelques heures plus tard, dans la matinée du 29 mai, on annonçait au Commissaire central une déplaisante visite. Un très haut employé du ministère de la Police demandait impérieusement à lui parler : affaire urgente ! L'homme au verbe cassant était le citoyen René Patrice de la Fuye, chef du « Bureau particulier, » l'*alter ego* de Desmarets, et fort gros personnage dans la maison de la rue des Saints-Pères. Lavalette le reçut aussitôt... Patrice lui apportait un billet de Fouché. Déjà, le ministre avait connaissance de l'opération clandestine, et réclamait les lettres interceptées. Même il savait, l'habile homme, qu'elles recélaient des placards séditieux.

XII. — FOUCHÉ INQUIET

Qui donc avait si bien avisé leur ennemi ? Sans aucun doute, l'un de ces discrets, fidèles et dévoués serviteurs en qui Lavalette plaçait une entière confiance. Desmarets et Patrice entretenaient maints « observateurs » parmi les employés des postes, et beaucoup de ces messieurs émargeaient aux fonds secrets. Au demeurant, ils n'étaient point seuls à faire ainsi de l'espionnage. Les administrations publiques regorgeaient toutes d' « informateurs » variés ; les ministres ne l'ignoraient, et redoutaient toujours quelque trahison.

A la vive surprise de son ministre, Patrice ne rapporta qu'une sèche et laconique réponse du Commissaire central :... « Les lettres saisies ont été remises au préfet de police... » Qu'était cela ?... Lavalette et Dubois avaient-ils obéi à des instructions spéciales ?... Se méfiait-on de lui ?... Quelle était cette nouvelle et importante affaire qu'il ne soupçonnait pas ?... Et, durant deux jours, Fouché s'intrigua, ennuyé. A la Malmaison, il ne recevait que des rebuffades. Bonaparte se montrait injurieux, lui reprochait de la négligence, parlait même de forfaiture ; mais il

n'avait pas communiqué les pamphlets... Oui, qu'était donc cela?.... N'ayant pas la conscience bien nette, l'ami des jacobins pouvait tout appréhender. Il s'inquiétait. A de sûrs indices, il se rendait compte que Dubois avait contreminé le sol et lui voulait donner le camouflet. Il se sentait, aussi, espionné sans relâche... L'acharné Dossonville! Cet homme désirait le prendre en faute, lui posait des traquenards, s'acharnait à sa perte. Il débauchait les meilleurs mouchards du ministère, et les faisait jaser. Chaque jour, ce barigel de Bonaparte recueillait quelques délations, — et elles étaient nombreuses, car il payait bien. Et cela, sans même se cacher, en toute effronterie, dans un café du Palais-Royal. Fouché savait ces choses, et cependant n'osait sévir. Avec quelle joie il aurait fait coffrer le drôle en quelque cabanon de Pélagie! Mais non; le Consul eût donné l'ordre de l'élargir!... Gredin!... Enfin, dans la journée du 11 prairial, cette angoissante incertitude cessa.

Le 31 mai, dans l'après-midi, le citoyen Lagarde, chef du secrétariat, remit à son ministre une importante dépêche. Elle arrivait de Tours, émanait du préfet d'Indre-et-Loire, et fournissait la clef de l'énigme. Ce préfet, le général de Pommereul, un ci-devant aristocrate, naguère jacobin sous le Directoire, bonapartiste avec Bonaparte, fonctionnaire pétulant, en guerre déjà avec son archevêque, et professant l'athéisme dans un département très catholique, racontait une plaisante aventure. Deux jours auparavant, son receveur général des finances, l'important citoyen Vaucquer, s'était vu mystifié de la belle manière. Le 9 prairial, à l'heure du déjeuner, un porteur des Messageries avait déposé à la « maison des recettes » un assez lourd paquet. Le colis venait de Rennes, par la correspondance d'Angers: envoi de la dame Leblanc. Quelle était cette citoyenne? Nul ne la connaissait à la maison des recettes; mais, « gastronome » sans doute, et financier délicat pour sa table, le receveur ne s'était inquiété d'un si minime détail. La manne ressemblait à une gresle bretonne; elle paraissait contenir des friandises de La Prévalaye : Vaucquer l'avait fait éventrer sur-le-champ. O surprise! pas un seul pot de beurre, — mais des placards, des diatribes contre le Premier Consul! En outre, le panier contenait un paquet de soixante-quinze lettres, aux enveloppes rouges et bleues. Elles étaient cachetées, adressées à des inconnus, et, sur une feuille volante, on avait grossoyé cette charade :

« *Mettre à la poste en divers endroits. — Discrétion. — Célérité. — Communication.* » Stupéfait d'un pareil cadeau, l'ahuri Vaucquer avait porté la gresle chez son préfet, et, tout aussi prudent, le citoyen Pommereul expédiait placards et enveloppes au ministre de la Police. « Il est probable, écrivait ce philosophe, que la manœuvre partie de Rennes n'aura pas été tentée uniquement à Tours. Puissent tous les paquets être tombés dans des mains aussi fidèles que les nôtres ! »

Grand merci !... Fouché les tenait donc ces mystérieux pamphlets ! Même, à présent mieux instruit que le Premier Consul, il savait les noms de soixante-quinze destinataires. Tous officiers ! Des généraux, des chefs de brigade ou de bataillon, des conseils d'administration de régimens !... Ainsi, l'armée s'agitait tout entière ? On l'incitait à la révolte ?... Un menaçant et formidable complot !

Mais, si la connaissance des libelles fixait la pensée flottante de Fouché, elle aggravait son inquiétude. Moreau était évidemment l'instigateur de la conspiration ! Les généraux, adjudans-commandans, colonels, officiers supérieurs dont Pommereul avait transmis les noms appartenaient à toutes les garnisons de France ; les uns se trouvaient en Belgique, les autres, en Vendée, d'aucuns, en Italie. Beaucoup d'entre eux avaient servi dans les armées du Rhin, et Moreau seul savait s'en faire entendre. Quel autre que le vainqueur d'Engen et de Biberach, d'Hochstedt et de Hohenlinden pouvait avoir assez d'action pour renverser Bonaparte ?... Ainsi raisonnait Fouché, et il supposait que Dubois raisonnerait de même... Mais, Moreau compromis, quel contretemps et quel péril !... On allait arrêter le « Breton, » fouiller dans son hôtel, examiner tous ses papiers ! Que n'y devait-on pas découvrir ? Mille preuves évidentes des menées souterraines ou des complaisances policières du ministre ! Le jeune Fresnière, son ami clandestin et son entremetteur politique, saurait-il demeurer discret ?... Aventure alarmante ; disgrâce, destitution certaines !

Fouché, toutefois, n'était pas homme à quitter sans combat le somptueux hôtel du quai Voltaire. Il prétendait lutter, et brusquement ressaisit son audace. La dépêche venue de Tours lui apprenait que les placards avaient été expédiés de Rennes. Heureux avis, car Dubois, dès lors, allait s'agiter en vain : la recherche n'était plus circonscrite entre Paris et sa banlieue,

les « naïades plaintives » de Saint-Cloud et les « vieux sylvains » de Bondy. Seul, le ministre de la Police avait l'autorité légale pour correspondre avec les préfets et leur tracer des règles de conduite. Recouvrant son terrain de bataille, Fouché se retrouvait soi-même. En peu d'instans, il eut dressé un plan de campagne : négliger Dubois, et, en dépit de Bonaparte, évoquer l'affaire, et l'instruire.

Tout d'abord, il fit appeler son fidèle Desmarets.

Fils d'un petit marchand de Compiègne, Pierre-Marie Desmarets était un ancien prêtre, jadis curé constitutionnel de Longueil, au diocèse de Beauvais. Un jureur, un voltairien, surtout. Dans ce clergé bizarre, façonné par Camus, se rencontraient de fort honnêtes gens, fervens chrétiens, jansénistes austères ; mais l'abbé Desmarets n'était point de ceux-là. Aussi, en 1792, dépouillant la soutane, et guéri des vaines superstitions, était-il devenu « riz-pain-sel, » c'est-à-dire commis dans les subsistances. Métier meilleur, assurément, que celui de « curé patriote, » — et durant nombre d'années, jacobin farouche, bien que poète égrillard, il avait grappillé dans les vivres militaires. Hélas! sans grand profit, sans même devenir la monnaie d'un Ouvrard ! De la malchance, en dépit de ses habiletés, voire de son mariage ! — car il s'était marié, le jureur philosophe, marié ingénieusement à une bourgeoise royaliste... Mais enfin, aux temps du Directoire, la cruauté du sort s'était calmée. Certain jour, Desmarets avait rencontré, dans un tripot financier de la rue Taranne, un autre manieur d'argent, l'associé de la compagnie Ouen, le citoyen Joseph Fouché. Les deux hommes, — l'oratorien sans robe, et le curé sans calotte, — s'étaient appréciés aussitôt, et aussitôt convenus. A peine en possession de la Police, Fouché avait donc choisi le matois compère pour en faire un autre soi-même. Chef de la division des affaires secrètes, l'ex-desservant de Longueil était, en 1802, un personnage considérable. Dans les bureaux de la rue des Saints-Pères, on le redoutait, à l'égal du ministre. Pas très méchant, mais retors, fouilleur de vies privées, doué surtout d'une étonnante mémoire, il connaissait à fond les mille secrets de ses contemporains. Il avait aussi cette triste notion de l'âme humaine qu'un prêtre acquiert dans le confessionnal. Aujourd'hui, dévot à Bonaparte, qui le méprisait et ne s'en cachait guère, Desmarets ne ressentait plus de périlleuses tendresses pour les

frères et amis des jours de la Terreur. Son ambition était de garder sa place; son âme de prêtre parjuré observait la religion des émargemens. Toutefois, il se montrait dévoué à son ministre. Trop de mystères, d'abus de pouvoir, de vilenies, l'unissaient à son chef, pour qu'il n'en fût pas une âme damnée... « Mêmes espérances et mêmes craintes, a dit Salluste, cimentent une amitié parfaite. »

Fouché donna des instructions à Desmarets : subtiles et compliquées, elles se résumaient en une formule :

Le complot des libelles était l'œuvre des royalistes.

C'était d'une stupéfiante fantaisie; pourtant, avec beaucoup d'audace l'inventeur pouvait défendre son mensonge... Des bulletins de police annonçaient, en ce moment, la présence à Jersey d'un certain Prigent, compagnon de Georges Cadoudal, son émissaire et son porteur de lettres. Ce chouan, au dire des informateurs, débarquait fréquemment à la côte bretonne, et trouvait un refuge, tantôt chez des closiers de Saint-Briac, tantôt chez des bourgeois de Saint-Malo. D'autres rapports s'occupaient de Georges lui-même, et fournissaient de curieux renseignemens. Exécrant toujours le Bonaparte, « Gédéon » employait ses loisirs à lui décocher des pamphlets. Dans sa maison garnie de Londres, « Papa » était devenu feuilliste et théologien; il allait écrire un libelle contre le Concordat, l'adresser aux mécontens jacobins, et leur proposer son alliance... Certains agens racontaient même de merveilleuses histoires... Georges se promenait tranquillement à travers la France ! Le terrible « Papa » était alors la hantise, le cauchemar de toutes les polices; partout elles croyaient voir sa carrure gigantesque, sa tête poupine, ses cheveux frisés, les deux nageoires qui balafraient ses joues. On l'avait reconnu à Saumur; rencontré à Grenoble; entrevu dans un château de la Savoie : ce diable d'homme avait un don d'ubiquité.

Mais tant de beaux récits n'étaient que des sornettes, et Fouché n'en restait pas la dupe. Il savait que, fourbu de fatigue, Georges menait à Londres une existence oisive; il savait surtout que ce balourd, cet illettré était fort incapable de rédiger des pamphlets. Un espion audacieux, familier et commensal de « M. Gédéon, » renseignait souvent la police. Ses dernières délations étaient récentes et ne faisaient prévoir aucun péril. Pensionné par le gouvernement anglais, créé lieutenant général

et cordon rouge par Monsieur, frère du Roi, le fils du meunier de Kerléano trouvait que la vie était bonne et que la paix avait ses charmes. Dans son *lodging* de Broad-Street, n° 5, il préférait, aujourd'hui les brouillards de la Tamise aux brumes de la rivière d'Auray; même, le jovial « Papa » menait la vie joyeuse. Infidèle à la petite Lucrèce Mercier, sa compagne aux heures dangereuses, l' « homme de granit » venait d'installer dans son *home* une vertu moins farouche, l'une de ces demoiselles qu'on ramassait dans les *bagnos*. L'ami Prigent suivait ce chaste exemple. Las de courir la brande, et installé près du camarade, il entretenait aussi une *nymph of the pavement*, sa beauté du trottoir... Les autres chouans terrés dans Londres se tenaient également tranquilles. Leur seule conspiration était de se réunir chez un coiffeur de Piccadilly pour y vitupérer contre le « Corse, » le « petit Caporal. » Ce perruquier et ses merlans, zélés mouchards, dénonçaient, il est vrai, un certain Picot, comme dangereux et capable des plus infâmes desseins; or, le Picot appartenait lui-même à la police. Tout était donc, à Londres, accalmie et repos... Mais Fouché ne voulait, pour l'instant, paraître aussi bien renseigné; il avait besoin d'un complot royaliste.

Drame ou comédie, l'action semblait s'être engagée à Rennes; dès lors, il s'agissait d'endoctriner le préfet d'Ille-et-Vilaine... Oh! celui-là, Fouché espérait bien en faire sa dupe, et le berner tout à son aise :... une belle âme, un Monsieur de 89, l'avocat Joseph Mounier, jadis président de l'Assemblée nationale, l'un de ces utopistes férus des théories anglaises, — « les libertés publiques, la dignité humaine, les droits du citoyen; » — bref un philosopheur ingénu, un fayettiste! Fouché le montagnard en avait tant connu, poursuivi, mitraillé, de ces naïfs! Le songe-creux, grand homme de la Constituante, ne saurait, pensait-il, donner la moindre tablature!... Dûment stylé par son ministre, Desmarets écrivit sur l'heure une longue missive à ce préfet. Il lui révélait l'existence du complot et en racontait savamment la genèse... Un nouvel exploit des « brigands!... » Rien ne manquait à l'ingénieuse histoire : pamphlets écrits par Georges et imprimés à Londres, chaloupe anglaise les jetant à la côte, chouans embusqués pour recueillir l'envoi et le porter aux Messageries. Des argumens psychologiques étayaient pesamment l'édifice de mensonges :... « En lisant avec attention ces pièces, on voit qu'il y manque des choses que n'auraient pas manqué

d'y mettre les anarchistes, plus accoutumés à parler aux passions du peuple; ils auraient parlé, par exemple, de la cherté du pain... De plus, des militaires anarchistes auraient-ils dit que le but de nos guerres avait été la liberté *illimitée*... Rennes est-il vraiment un foyer d'anarchie? Faut-il y voir le centre d'une opération aussi étendue, aussi audacieuse? La ville n'est-elle pas connue, au contraire, pour son royalisme?... » Évidemment!... La conclusion s'imposait donc d'elle-même : occupez-vous de Georges et découvrez-nous ses complices!... Leur recherche, affirmait Fouché, était facile; la police, à Paris, les connaissait très bien : des gaillards d'autant plus royalistes qu'ils paraissaient plus jacobins! Et Desmarets osait prononcer quelques noms : un citoyen Ulliac, « fou patriote, » mais le frère d'un « fou royaliste; » le substitut Le Minihi, « exalté jacobin, » mais affligé d'une sœur mariée dans la chouannerie; une dame, Desjourné-Gaillard, tout aussi mal apparentée. Enfin, avec une rare effronterie, il indiquait le chouan Achille Biget comme un brouillon « capable d'avoir travaillé dans l'affaire. » Nous dirons tout à l'heure, quel était cet Achille Biget.

Jamais imagination policière n'avait si bien amalgamé l'odieux avec le ridicule. Sa logique était amusante, et le raisonnement fameux : *si ce n'est toi, c'est donc ton frère*, y trouvait un magistral emploi. Est-il besoin de dire qu'aucun des malheureux, ainsi réservés aux cachots du Temple, ne soupçonnait l'existence du complot? Mais Fouché s'inquiétait peu de pareilles bagatelles. Créateur d'un fort beau roman, il venait d'inventer un type inédit de conspirateur : le royaliste-jacobin. Sa formule allait obtenir bientôt un vif succès parmi les roués de son espèce.

Rédigée à la hâte, l'impudente dépêche partit sans retard. Un courrier extraordinaire l'emporta, dans la soirée du 11 prairial.

XIII. — LA TROUVAILLE DE MOUNIER

Fouché, qui se connaissait surtout en coquins, se trompait lourdement : très honnête, le préfet d'Ille-et-Vilaine n'était pas un naïf. Si le ministre de la Police eût mieux examiné ces lèvres menues, ce regard profond et narquois, cette frimousse dauphinoise où s'étalait une bonhomie finaude, il se fût méfié davan-

tage. Mais Fouché n'avait pas étudié encore cette ingénuité raisonnante qu'il prétendait mystifier.

Le citoyen préfet Jean-Joseph Mounier pouvait se croire un personnage célèbre. Et, de fait, son nom avait eu son heure de gloire, sa minute de popularité; mais déjà, en 1802, il n'était plus qu'un souvenir lointain pour l'oublieuse et volage mémoire du peuple de France. Né à Grenoble et fils d'un riche marchand de cette ville, sa famille avait d'abord destiné à l'Église le petit Jean-Joseph, neveu de chanoine; mais l'enfant du drapier François avait préféré la robe de l'avocat à la perruque tapée, au manteau court, au petit collet de messieurs les abbés. Du reste, les écus paternels lui avaient acheté bien vite un titre honorifique : la sinécure de « juge royal. » C'était l'époque où la faveur populaire cajolait les gens de loi, leur attribuait un savoir infaillible, les parait de vertus catoniennes. Instruit et très intègre, le juge royal fut donc envoyé par le Tiers dauphinois aux États généraux de Versailles. Député, et ensuite président de l'Assemblée nationale, Mounier occupa une place d'honneur parmi les vaillans et les sages qui rêvèrent d'établir en France une royauté constitutionnelle, — c'est-à-dire, peut-être, la liberté. Tous les actes de l'Assemblée reçurent de lui une impulsion féconde, et l'on sait avec quelle sérénité de courage il demeura sur son fauteuil de président, lors des ignobles journées d'octobre 1789. « Levez la séance ou trouvez-vous mal! ricanait Mirabeau... Quarante mille hommes armés arrivent de Paris! » — « Eh bien, qu'ils nous égorgent! Les affaires de leur République n'en iront que mieux! » Il était *monarchien*, et redoutait la République. Pour lui, comme pour nos Constituans, l'étiquette d'un pareil mot ne recouvrait qu'une tyrannie, — la plus odieuse de toutes : le despotisme irresponsable des multitudes. Aussi, bientôt impopulaire en un pays où l'impopularité est un hommage, il s'était vu contraint d'émigrer. Durant douze années, il avait parcouru la voie douloureuse que suivirent, eux aussi, les Duport et les Lameth, les Montlosier et les Malouet, autres amans désabusés d'une France idéale. Mounier, chargé de famille, dut pratiquer, alors, bien des métiers, — tour à tour précepteur d'un Anglais, publiciste sans lecteurs, maître d'un pensionnat sans élèves. Bafoué, d'ailleurs, par les royalistes intransigeans, insulté par les « Coblentz » à vieilles ou jeunes perruques, l'insolente séquelle du Comte d'Artois : ces messieurs

se faisaient plus féroces encore aux libéraux que les jacobins et leur guillotine. A ce jeu des outrages, le proscrit avait senti mourir ses illusions. Monarchien, il ne croyait plus aux Bourbons; libéral, il désespérait de la liberté. Maintenant Mounier était de retour en sa patrie; un haut renom de probité décorait sa misère, et, de cet émigré, le Premier Consul avait voulu faire un préfet. Bonaparte s'efforçait d'attirer à soi les grands honnêtes gens des temps passés; sa gloire sera toujours d'avoir ennobli la France nouvelle par tout l'honneur de la France d'autrefois : moralisant la Révolution, il l'a su consacrer.

Installé dans sa préfecture, depuis dix jours environ, Mounier était à peine remis des émotions de son exil. Il se sentait dépaysé au vieil hôtel de l'Intendance, dans des fonctions, pour lui nouvelles, sous l'uniforme à broderies, livrée « anti-égalitaire. » Et puis, tous ces Bretons semblaient vouloir se gausser d'un débutant. A Rennes, on lui reprochait déjà une fâcheuse ladrerie. N'ayant plus de compagne pour tenir sa maison, mal consolé de son veuvage, il vivait chichement, près de son fils Édouard, de Victorine, sa fille, de Philippine son dernier-né. Rien ne rappelait en ses manières les insolentes splendeurs d'un duc d'Aiguillon : carrosses, cuisiniers, ni maîtresses, — mais l'existence parcimonieuse d'un petit avocat provincial, d'un bourgeois lésinant pour s'amasser du patrimoine : père de famille *in abstracto*, comme il eût dit jadis, au temps de ses plaidoiries... Rempli encore de ces idées humanitaires dont il s'était gavé à la Constituante, il ne soupçonnait rien de son nouveau métier. Les beautés administratives de la loi du 28 pluviôse lui échappaient, et son secrétaire général s'était vite emparé d'un fonctionnaire novice. Garçon intelligent, ce jeune Routhier partageait la manie de son époque, un goût désordonné pour les aventures policières. « Toute bonne administration consiste en une savante police, raisonnait ce logicien : prévenir vaut mieux que réprimer. » Il avait donc amené à l'apprenti préfet deux mouchards, ses meilleurs auxiliaires, l'un chouan, et l'autre jacobin. Le chouan se nommait Jean Biget, dit Achille, dit aussi « Monsieur Achille. » Ce colonel de blancs avait naguère servi dans les états-majors de Georges; mais dégoûté des chauffes au clair de lune, et redoutant le peloton d'exécution, il préférait aujourd'hui émarger aux fonds secrets. Beaucoup de fervens défenseurs du trône et de l'autel s'étaient fait le même raison-

nement, et la police de Fouché recrutait parmi eux bien des « observateurs »... Le jacobin était un militaire, capitaine à la 79e demi-brigade, mais, depuis peu, mis en réforme : le citoyen Maffran. Un malin, aussi, bien que d'une autre malice. Se posant en victime de Bonaparte, ce personnage fréquentait les officiers de la garnison, écoutait leurs propos, les rapportait à son ami Routhier. Certes, les clabaudeurs de la 82e auraient fait sagement de se méfier d'un tel martyr.

Mounier avait mal accueilli les deux espions. Idéologue et moraliste, il professait, comme ses pareils, un imprudent dédain pour les choses de la police; son cœur de philosophe croyait à la Vertu... En ce moment, la question religieuse l'absorbait tout entier. Très gallican, teinté même de jansénisme, il prévoyait une lutte prochaine avec son évêque, M. de Maillé-La Tour-Landry. Le citoyen-évêque de Rennes — un ci-devant, de haut parage, longtemps persécuté sous la Révolution, — prétendait sévir à son tour; il commençait à tracasser les prêtres-jureurs; le Constituant les défendait, et le conflit allait tourner à la querelle... Une bataille livrée à la mitre n'était point pour déplaire à ce franc-robin de Mounier. Déjà même, il se préparait au combat, quand tout à coup son attention dut se reporter sur une affaire urgente : on conspirait dans son département!

Dans la matinée du 31 mai (Desmarets, à cette heure, rédigeait encore sa dépêche), le général Delaborde était venu rendre visite à son préfet. D'ordinaire ils se fréquentaient peu, et les deux hommes ressentaient l'un pour l'autre une assez vive antipathie. Le commandant de la 13e division, l'ancien porte-sabots, volontaire de la Côte-d'Or, se montrait déplaisant avec un pékin d'avocat, un fuyard d'émigré; mais son cœur, ce jour-là, battait la chamade. Il apportait à Mounier une liasse de pamphlets séditieux, diatribes dirigées contre le Premier Consul.

Expédiés de Rennes, — « envoi du citoyen Thomas, » — ces libelles y étaient retournés, après un long circuit. Quatre jours auparavant, le colonel Gauthier, chef de la 38e demi-brigade, à Vannes, avait reçu un panier contenant des placards et une centaine de lettres. Plusieurs adresses de ces missives dénotaient chez l'envoyeur une impudente effronterie; deux libelles, notamment, étaient destinés à Berthier, ministre de la Guerre : ce Thomas s'égayait... Et toujours l'invariable formule : « *Discré-*

tion. — Communication! » Mais le peu discret colonel avait communiqué le tout à ses chefs hiérarchiques. Delaborde, inscrit sur les envois, se disait furieux, et s'indignait... « Quel était le polisson qui s'avisait de compromettre ainsi de loyaux militaires? Un misérable, un scélérat!... » De plus, le général fournissait quelques vagues renseignemens... Il racontait avoir couru vers les bureaux des Messageries pour y compulser les registres, et interroger les commis. Des imbéciles! En deux jours, Thomas venait de faire partir six colis enregistrés, — pour Le Mans, Saint-Brieuc, Vannes, Dinan, Lorient, Saint-Jean-d'Angély; — et ces niais d'employés n'avaient pas su l'apercevoir!... Chose étrange : Delaborde n'attira pas l'attention du préfet sur les couleurs voyantes des enveloppes. Pourtant, mieux que personne, il aurait pu prononcer certains noms et faire cesser bien des incertitudes.

Fort ému d'une pareille aventure, Mounier convoqua, sur-le-champ, le maire de Rennes, citoyen Guy Lorin, deux juges de paix de la ville et un commissaire de police. Alors, dans le huis clos de son cabinet, tout aussi solennel qu'autrefois à l'Assemblée nationale, il donna lecture des pamphlets, et recommanda la discrétion : « J'exige de vous, ô magistrats, un silence religieux sur cette affaire. Vous détenez un secret d'État : n'en parlez à personne, — pas même à vos épouses! » Ils promirent de se taire, et la discussion s'engagea... Quels pouvaient être les coupables? Des royalistes ou des jacobins?... Sans hésiter, le maire de Rennes incrimina les royalistes. L'accusation étonna quelque peu le préfet : le style des libelles ne dénonçait la façon de penser, ni la manière d'écrire de l'émigré; il ne fit, toutefois, aucune objection. Une autre question fut ensuite posée... Se trouvait-il à Rennes un typographe assez royaliste pour risquer les cachots du Temple? On nomma un citoyen Front, mêlé jadis aux choses de la Chouannerie. Un plan de conduite fut adopté. On allait opérer une descente, rue de la Convention, à l'imprimerie suspecte; on y ferait composer des épreuves : le papier et les caractères seraient alors comparés aux placards clandestins. « ... Idée merveilleuse, citoyen préfet!... » Et les magistrats se mirent en campagne.

Royaliste autrefois militant, le citoyen Front n'était pas en honneur dans les bureaux de la mairie. On lui reprochait d'avoir, naguère, couru la brousse, parmi les Chasseurs de la Guerche,

détrousseur de patauds. Il paraissait maintenant s'être fort assagi, menait une vie tranquille, tenait une papeterie à la mode, et gagnait même assez d'argent. Mais la police, — « Monsieur Achille, » en tête, — ne croyait guère à cette conversion commerciale, et supposait au vieux brigand les plus affreux desseins... A leur vive surprise, le chouan mal repenti reçut avec déférence les enquêteurs. Souriant et empressé, il les guida lui-même dans sa maison, ouvrit secrétaires et armoires, exhiba les multiples caractères de ses magasins, fit tirer tous les mots, toutes les phrases qu'on lui voulut dicter... Rien !... L'opération finie, alors l'aimable Front demanda la faveur d'examiner les placards qui lui valaient une si gracieuse visite : peut-être pourrait-il être de bon conseil... « Soit ! Regardez !... » — et tout aussitôt, le bon chouan se prit à rire : « Ma foi ! citoyens, une imprimerie fort mal tenue, ou bien un imprimeur dans la débine !... Voyez ! » Son doigt leur désignait la cause de cette hilarité. C'était, au mot « Armées, » l'éraflure, la coche qui entaillait en blanc le jambage d'un R capital : la lettre, usée par les tirages, aurait eu grand besoin d'être remplacée. Ignorant le métier de typographe, préfet, ni juges de paix n'avaient rien remarqué... Front, selon toute apparence, soupçonnait le nom du coupable ; on le pressa d'objurgations, mais, cette fois, il refusa de parler : « Non, il ne savait plus rien ! » Les instructeurs se retirèrent, déçus. La journée s'avançait : on prit donc rendez-vous pour le lendemain, puis chacun s'en retourna, emportant au logis le redoutable secret d'État... « Surtout, leur avait dit Mounier, soyez discrets, même avec vos épouses. » Or, quelques heures plus tard tous les bourgeois de Rennes ne parlaient plus que du complot.

Parmi les quatre chercheurs qui revenaient bredouille, se trouvait un homme de police, le commissaire Simoneau. Jeune encore, mais futé, sagace, ayant déjà le flair d'un Mengaud, de Boulogne, ou d'un Licquet, de Rouen, il était de ces limiers qui s'acharnent sur une piste, et ne l'abandonnent jamais. Les paroles prononcées par le chouan typographe n'étaient pas tombées dans une oreille de sourd, et Simoneau, confus, se reprochait son manque d'observation. Tout en ruminant ses pensées policières, il se dirigeait vers la préfecture : Mounier lui témoignait de la bienveillance, et l'excellent jeune homme en espérait de l'avancement... Soudain, il s'arrêta, intrigué :... les yeux de ces

gens de police perçoivent toujours quelque chose qui les intrigue. L'objet qui l'avait ainsi fait tomber en arrêt semblait pourtant des plus futiles!... Une affiche de théâtre, mais flamboyante, mirifique, et qui sollicitait le regard du passant. Des officiers, des citadins stationnaient devant elle : non moins curieux que ces badauds, le commissaire s'approcha... L'affiche annonçait, pour le 14 prairial, une « représentation à bénéfice. » Désireux d'attirer « aux premières » et au « parquet » de la Comédie tous les dilettanti de la ville, l'entrepreneur du spectacle, un certain Doucé, leur servait une nouveauté musicale : *l'Irato*, du célèbre Méhul. Un grand, grandissime succès parisien, une pièce jouée cinquante fois dans la capitale! Représentée en pluviôse de l'année précédente, l'amusante bouffonnerie avait remporté, à Favart, un bruyant triomphe. Tous les adeptes du Suprême Bon Ton,— le beau, coiffé en « coup de vent, » et la merveilleuse dévêtue en Cérès, — s'étaient plusieurs mois durant ébaudis devant les burlesques fureurs de *l'Emporté*. Bonaparte lui-même, de sa voix blanche et fausse, en avait fredonné les ariettes, et d'aucuns, déjà, les chantonnaient en province... Aussi le mot *Irato* s'étalait-il, en larges majuscules, au sommet de l'affiche, et, sans doute pour le faire mieux vibrer, l'imprimeur l'avait gratifié d'une faute d'orthographe : il avait composé IRRATO. Le spectacle, du reste, s'annonçait affriolant. Aux cœurs sensibles qui n'aimaient pas les pantalonnades italiennes, le citoyen Doucé offrait de la romance française : *l'Enlèvement de l'Amour*, opéra « orné d'évolutions militaires, combats, marches et d'une décoration analogue à la pièce... Vingt sols le parquet, trois livres les premières... » Toutefois, ce n'était pas l'annonce des « évolutions militaires » qui attirait, en ce moment, l'attention du commissaire de police. L'œil fixé sur le mot *Irrato*, il le regardait passionnément. Et il apercevait, coïncidence bizarre, — même il reconnaissait, — l'éraflure, l'encoche signalées tout à l'heure par le serviable Front :... le second des deux R, — la faute d'orthographe, — était piqué de blanc!... Simoneau se pencha sur l'affiche, prit le nom de l'imprimeur, et s'élança vers l'hôtel de la préfecture...

Une demi-heure plus tard, le préfet d'Ille-et-Vilaine savait pertinemment que l'éditeur des libelles n'était pas royaliste, — qu'il était jacobin, — qu'il se nommait Chausseblanche... C'était l'instant où le courrier extraordinaire de Fouché emportait ses instructions.

Le lendemain matin, sur les onze heures, le maire, les juges de paix, et Simoneau conférèrent derechef dans le cabinet préfectoral. Un nouveau personnage assistait à cette réunion, le citoyen Legraverend, substitut du commissaire criminel : — toute la Loi et toute sa forme! Mounier, cœur pourtant généreux, se montrait irrité contre Chausseblanche; il l'accusait de perfidie, voire d'ingratitude... Eh quoi! n'avait-il pas lui-même averti, morigéné ce fauteur d'anarchie, l'admonestant avec douceur? « Cessez, de grâce, vos escarmouches de plume; le temps des folliculaires est passé! » Le journaliste avait promis d'être sage, — et voilà comment il observait sa parole! Un grand coupable!... Mais la violente sortie n'indignait pas les auditeurs; ils formulaient des objections, et défendaient le pauvre hère... « Un brave homme, citoyen préfet; plus malchanceux que criminel! Malade, chargé de famille, criblé de dettes, il a peu de loisirs pour conspirer!... » Plaidoyer inutile : le furieux Mounier ne voulait rien entendre. Il enjoignit une perquisition minutieuse, ordonna une arrestation immédiate. « De grâce, agissons vite!... Pas un moment à perdre!... » Les magistrats promirent de faire diligence, et quittèrent en hâte la préfecture.

Mais, dans la rue, ils se consultèrent... « Chausseblanche était-il vraiment si coupable? On mettait trop de hâte à l'accuser. Délicate et ennuyeuse histoire!... Au surplus, midi sonnait; l'heure où l'on dîne. » Et, sur cette judicieuse réflexion, substitut, maire, juges de paix, chacun s'en alla dîner. Le temps s'écoula. Enfin, vers les trois heures du soir, ces gens de peu de zèle se trouvèrent à nouveau réunis sur la Place Égalité. Le commissaire Simoneau les attendait, accompagné de gendarmes, et l'on se dirigea vers la maison N° 5.... Aux coups heurtés contre la porte, un ouvrier, le corrigeur Crépeau, accourut sur le seuil.

— Le citoyen Chausseblanche?

— Il est parti.

— Comment! parti?

— Oui, depuis un bon moment.

— Quand reviendra-t-il?

— Je n'en sais rien....

En fuite!... Ils avaient manqué leur homme. La perquisition commença. Dans le cabinet de l'imprimeur, rien d'anormal : on passa dans l'atelier des typographes...

— Montrez-nous donc la planche en forme qui servit à composer l'affiche de *l'Irato*.

L'ouvrier se troubla : « Elle n'existe plus. » A d'autres!... et le fureteur Simoneau eut bien vite découvert le châssis, caché dans un placard. On en retira la lettre R : elle présentait une large cassure, toute une entaille accusatrice. Les derniers doutes se dissipèrent... Oui, mais ce coquin de Chausseblanche avait dû prendre le large : à quoi bon l'attendre plus longtemps? Étonnés et penauds, les magistrats emportèrent leur trouvaille, et retournèrent à la préfecture. Quant au commissaire de police, il s'installa dans la maison, pour y pratiquer une souricière.

Le préfet reçut mal ces messagers de fâcheuse nouvelle... « En vérité, messieurs, anarchistes ou jacobins, tous les artisans de désordre comptent beaucoup trop d'amis parmi vous!... » Mounier, non sans raison peut-être, suspectait quelque trahison. Demeuré seul, il commença la rédaction d'un hargneux rapport au ministre de la Police. Il était ennuyé, honteux de sa déconvenue, et, pour se mieux défendre, accusait les autres. Connaissant bien son Fouché, il s'attendait à quelques représailles. Tout jacobin était, au quai Voltaire, personne sacro-sainte, et lui, un émigré, osait poursuivre un jacobin! Aussi le futé Dauphinois s'efforçait-il, en beau langage, d'amadouer les colères du ministre : « Je surveille avec exactitude les chouans, les émigrés et les prêtres; mais mon devoir est de comprimer également les partis qui tendent à troubler la tranquillité publique... J'ai toujours témoigné de l'intérêt à tous les amis de la Liberté, même à ceux chez qui l'enthousiasme fait oublier les principes de la Justice. » Bien dit, assurément; noble antithèse de savante rhétorique; — mais on n'apaisait point avec des mots les rancunes de Fouché... Et, tout en cadençant ses doléances craintives, Mounier se dépitait... Joli début, ma foi! Qu'allait penser de lui le Premier Consul?

L'arrivée soudaine de Simoneau coupa net la pénible élaboration du rapport : le commissaire amenait Chausseblanche. Mais dans quel état, risible et pitoyable! Tirant une jambe goutteuse, l'échine pliant sous un lumbago, la face boursouflée par un érisypèle, — le prisonnier se traînait à grand'peine, suspendu au bras de son fidèle Crépeau. Le malheureux! Il avait bien essayé de fuir; mais où se réfugier, malade et sans argent?

Alors, pareil à ce gibier blessé qui s'en revient mourir au gîte, il était retourné dans sa maison. Simoneau l'y guettait, et l'avait empoigné... Le bonhomme, néanmoins, affectait une fière contenance, et faisait le bravache... « J'aurais pu me cacher, citoyen préfet, mais fort de mon innocence, j'ai préféré me remettre entre vos mains. »

Son innocence!... On écroua le pauvre hère à la prison de Rennes.

XIV. — LA DÉCOUVERTE DE DUBOIS

Bonaparte cependant s'impatientait. L'énigme du complot alarmait sa méfiance; il prétendait la déchiffrer, et désirait surtout pouvoir frapper Moreau. Les libelles, d'ailleurs, continuaient à circuler en France; on en signalait au Mans, à Angers, à Nantes, à Bordeaux, à Saint-Jean-d'Angély, à Lons-le-Saulnier, à Boulogne-sur-Mer; des citoyens Jourdeuil, Leblanc, Thomas, Morland les expédiaient en toute impunité; aux Messageries de Rennes, les commis effarés déclaraient n'y rien comprendre, et on les sermonnait, malmenait, cassait aux gages, sans obtenir le moindre renseignement. Chez les destinataires, l'arrivée des gresles bretonnes donnait lieu à maintes comédies d'amusante déception. Les uns, épouvantés par le ton des diatribes, pestaient et s'indignaient; d'autres, au contraire, entraient en joie. Au Mans, le sous-inspecteur aux revues, Rostaing, avait trouvé un mot d'esprit : « Voilà bien le conseil tenu par les rats! Qui de vous, mes amis, attachera le grelot? » Fouché, maintenant, avait dans ses bureaux plusieurs centaines de lettres, toutes adressées à des généraux, des colonels, de moindres officiers : une entreprise exclusivement militaire. Mais le ministre s'obstinait en son système : Georges était le coupable! Ses dépêches se succédaient, impudentes, racontant à Mounier des bourdes calculées, lui donnant des instructions dérisoires : « Remontez à la source du complot pour prévenir toute déviation dans l'opinion du Gouvernement. Vous verrez alors des hommes dont l'ignorance et l'exaltation sont exploitées par l'étranger... » Les royalistes!... Mauvaise foi et mauvais style, calomnies et lieux communs, — rien ne manquait à ces gabegies... Mais, tandis que Fouché combinait ses manœuvres, Dubois, son ennemi, s'ingéniait à produire des merveilles.

Il s'était, d'abord, occupé de la demoiselle *** et de sa délation amoureuse. On l'avait convoquée, entendue à nouveau, confrontée avec le terrible Bertrand, — et le drame passionnel avait tourné à la farce lugubre. Dans cette affaire où la police pataugeait en pleines ténèbres, la citoyenne indicatrice paraissait bien avoir vu clair, puisqu'elle avait parlé de Moreau. Toutefois il s'agissait de la contraindre à répéter ses dires et à compromettre le général. Ce fut le séduisant Piis qui se chargea de cette besogne.

Le citoyen Antoine-Auguste de Piis, un ci-devant noble, chevalier, fils de baron, était le secrétaire général de la préfecture de police. Comparé aux divers aigrefins qui peuplaient la rue de Jérusalem, ce royaliste accommodant aurait pu se croire honnête homme; mais il avait trop d'esprit pour devenir sa propre dupe, et il tenait surtout à son renom de bon vivant. Chansonnier et vaudevilliste, il avait bien longtemps fabriqué des parodies, troussé le couplet « à la poissarde, » sans négliger la prose aphrodisiaque du conte libertin. Ses œuvres, — on en vendait de complètes et de choisies, — contenaient déjà, en 1802, une cinquantaine de comédies-parades, « divertissemens » ou « facéties, » des *Cassandre oculiste*, des *Sabot perdu*, des *Gâteau à deux fèves*, des *Abbé vert*, et autres joyeusetés. Il est vrai qu'aujourd'hui, fonctionnaire important, M. le chevalier n'agitait plus les grelots de Momus; mais Comus (une belle rime!) et les repas friands le captivaient encore. Fondateur des « Dîners du Vaudeville, » et bientôt du « Caveau Moderne, » chaque semaine, ce quinquagénaire impénitent s'en allait, rue de Chartres, célébrer en folâtre compagnie le jus de la treille, les charmes de Catin, l'innocence de Fanchette, et aussi les gloires et vertus du Premier Consul. Gouffé, ou bien Népomucène, suivant le plat du jour!... Oui, mais passe-temps de soirées! Dans les bureaux de Jérusalem, l'homme aux faridondaines travaillait autrement; il y pratiquait l'interrogatoire, et *landerirette*, faisait empoigner son monde, pour le coffrer à Pélagie, *landerira* :... un aimable garçon!

Donc, le lundi 18 prairial, Mlle *** comparut devant Piis. L'auteur du *Saint déniché* lui donna lecture de sa déclaration première, l'extravagante histoire de beurre destiné à François Rapatel, « l'adjudant du général Moreau... » Maintenait-elle cette déclaration? La voulait-elle signer?... Bien stylé par Dubois,

l'Anacréon de la police se montra d'une discrétion parfaite. Il savait, notamment, par le registre des Messageries, que la gresle, inscrite au départ « effets et linge, » ne pesait en tout que trois livres. A ce compte, chacun des six pots de grès aurait eu la légèreté d'une fiole d'apothicaire. Mais le galant Piis n'abusa pas de ses avantages; M. le chevalier n'était pas homme à faire pleurer une belle, — et Mlle *** parapha et signa... Or, le soir dudit jour, le commissaire Comminges lui raflait son amant pour l'envoyer au Temple. A défaut de François, on enfermait Auguste : péripétie, monsieur de Piis, et situation !

Alors, commença une série de répugnantes pratiques. La police remit à Mlle *** un permis de pénétrer au Temple, pour y voir librement son « ami. » C'était l'habituel procédé, l'amorce coutumière : on obligeait une maîtresse à soutirer, pour les trahir, les confidences de son galant. Affolée de terreur, Félicie *** se prêta sans résistance à cet ignoble jeu : Dubois abusait sans vergogne d'un désespoir de femme. Elle remit en outre au préfet toute une correspondance des Rapatel : la malheureuse l'avait été chercher elle-même dans la maison meublée de la rue de la Michodière. Ces lettres personnelles et intimes n'étaient relatives qu'à la jeune femme, à sa liaison, à ses tristesses, aux espérances de son mariage; mais le douloureux mystère de famille fut versé sans scrupule dans les cartons de la police : on peut l'y voir encore... Au surplus, tant de gredineries ne produisaient aucun résultat. Jamais la délatrice n'avait fréquenté chez Moreau; ses racontages n'apprenaient rien d'intéressant, et, rentré en soi-même, le prisonnier du Temple ne parlait plus. Dubois, dans sa poursuite, ne trouvait donc que buisson creux, et sa vanité s'enrageait, — quand tout d'un coup il crut apercevoir une autre piste à suivre.

La police possédait à présent les noms de maints distributeurs de libelles; mais un seul de ces inconnus, Jourdeuil, retenait l'attention des limiers en quête. Il venait d'expédier à Paris un autre envoi suspect, une caisse adressée à la demoiselle Duret, femme de chambre, au quartier de l'Oratoire. On arrêta cette fille, — même, avec elle, quelques douzaines d'autres Duret, — et, sous la menace des Madelonnettes, la chambrière dégoisa ce qu'elle savait : « Jourdeuil?... Un bon jeune homme de son département, un brave garçon de la Haute-Marne ! Il était domestique à Rennes, brosseur d'un officier. Mais Jean-Pierre allait

revenir à Paris, et d'avance y avait envoyé sa malle... Voilà ! » Pourtant, la « caisse cordée » du bon jeune homme était, pour lui, des plus compromettantes. Parmi les nippes et les fripes, elle recélait un exemplaire des placards, et des couplets contre le Premier Consul. La chanson, injurieuse et grossière, était écrite sur du papier rouge, — celui qui servait à fabriquer les enveloppes des libelles. En outre, on découvrit dans ce bagage une sorte de rébus qui intrigua vivement le soupçonneux Dubois : le chiffre 1205, sans autre indication... Qu'était cela?...

Le préfet donna des instructions à la servante et à son maître... « Quand Jourdeuil viendra demander sa malle, vous l'enverrez à la Cour Neuve : dépôt des objets trouvés... » Le piège à rats !... Huit jours plus tard, un grand flandrin de paysan se présentait à la consigne : on l'empoigna. Aussitôt s'engagea une sinistre parade, joute émouvante entre l'astuce et la violence, le campagnard et l'estafier. Le préfet voulut interroger, lui-même, l'infime rustaud. Par deux fois, en un seul jour, il fit comparaître Jourdeuil, le harcelant de questions insidieuses, lui tendant des traquenards. Mais il avait affaire à forte partie : le blaisot de Champagne se montrait aussi matois qu'un Lorrain, plus franc conteur qu'un Franc-Comtois. De sa voix traînante il rusait, biaisait, niaisait, faisait son parfait imbécile... « Eh bien, quoi ! Que lui reprochait-on? Il avait trouvé un papier rouge dans le ruisseau, et l'avait ramassé. Était-ce un crime? » Quant à la chanson, il en revendiquait la gloire : le gaillard se déclara poète... Dubois perdit patience... « Bouche cousue?... A Bicêtre !... »

Bicêtre était alors une geôle redoutée, la plus infâme de ces atroces prisons qui étalaient leurs noirceurs délabrées dans les rues de Paris ou la campagne de sa banlieue. Elle était placée sous la surveillance de la préfecture de police, — huitième division, dirigée par le citoyen Parisot. Mais ce Parisot observait assez mal les règles de l'hygiène, car son Bicêtre passait pour une « guillotine sèche. » Bien humide cependant ! D'effroyables légendes circulaient dans le public sur les horreurs de ces cachots. On parlait surtout de certains cabanons où, dans les moisissures souterraines et les puanteurs ordurières, on déposait un prévenu. Ces légendes, d'ailleurs, n'étaient que vérités. Les cabanons existaient; ils avaient pour emploi d'assagir les mauvaises têtes, ou de rendre loquace la muette obstination d'un

inculpé. Destinés aussi aux conteurs de sornettes, aux fabricans de galbanum, l'argot de la police les avait baptisés *galbanons*. Quarante-huit heures passées dans leur obscurité fétide suffisaient, d'ordinaire, à raviver les mémoires, extirper les aveux, dénouer des lèvres trop bien closes... Dubois avait espéré en la puissance d'un tel remède, et son attente ne fut pas déçue. Deux jours après sa mise en galbanon, le facétieux Jean-Pierre se décida à parler. Il demanda du papier au « citoyen concierge, » et rédigea longuement sa confession : le gaillard mangeait le morceau.

En son langage de paysan, tantôt gouailleur, tantôt pleurard, il raconta une scène que nous avons déjà décrite... Domestique à Rennes, Jourdeuil y servait de brosseur à un officier de la garnison, le citoyen François Bertrand. Ce Bertrand, aujourd'hui sous-lieutenant à la 82e demi-brigade, avait longtemps été le vaguemestre de l'armée de l'Ouest. Un raté, un mécontent, un clabaudeur! Certain jour de floréal, il avait envoyé son ordonnance chez un bourgeois de la ville, nommé Chausseblanche, pour en recevoir une liasse d'imprimés... Les libelles!... Le brosseur, en fouillant dans les poches de son maître, avait dérobé l'un des placards : « Ah! citoyen préfet, à cette lecture, je frissonnai d'horreur! J'ai gardé néanmoins le pamphlet; mais pour le livrer au gouvernement. » Puis, le dolent Jean-Pierre s'apitoyait sur soi-même... Malheureux garçon! lui si dévoué au Grand Consul, comme il avait souffert! Durant toute une décade, son lieutenant l'avait contraint de porter aux diligences des paniers, des ballots bourrés de toute espèce d'infamies! Chaque fois, on l'obligeait à changer de nom : le Morland, le Thomas, la demoiselle Leblanc, — c'était lui, hélas! lui, infortuné Jourdeuil! Il protestait pourtant de son innocence : seul, l'officier vaguemestre était coupable! Seul? Non pas; un autre conspirait, plus criminel encore, — un quidam inconnu qui se cachait à la campagne. Celui-là dirigeait le complot. Bertrand le fréquentait; souvent il lui rendait visite; même, il avait disparu de Rennes, pendant plusieurs jours. Quel nom portait le personnage? Où se « muchait-il? » Jourdeuil l'ignorait. Mais cet homme devait être un militaire, un grand chef, une épaulette à grosse torsade, une graine d'épinards! Oui, certes; peut-être bien un général, car il employait pour ses manigances des sapeurs et des charretiers de la République! « Voilà, citoyen préfet,

les faits qui sont à ma connaissance. Si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que je m'estimais innocent. Mes réflexions m'ont démontré le contraire. »

Bicêtre avait porté conseil, et cette confession était évidemment sincère. Le préfet, cependant, n'en fut pas satisfait... Plus il avançait dans l'instruction de cette affaire, plus les ténèbres y devenaient épaisses! Quel pouvait être l'inconnu, le monsieur de grosse importance, qui préparait ses mauvais coups dans la campagne de Rennes? Dubois fit, à nouveau, comparaître Jourdeuil; mais le gars champenois avait narré tout ce qu'il savait. L'interrogant préfet lui posa donc d'autres questions... « François Bertrand avait-il de la fortune? — Lui?... Rien que des dettes. — Comment alors avait-il payé l'imprimeur? » Le domestique de l'officier ne put répondre, et Dubois poursuivit ses demandes :

« — Pourquoi, Jourdeuil, avez-vous quitté Rennes?

— Pour venir retrouver un de mes premiers maîtres, le capitaine Fourcart.

— Où demeure le capitaine Fourcart?

— A Versailles.

— Un voyage qui a duré bien longtemps!

— Ah dame! lorsqu'on mène des chevaux en laisse, on ne chemine qu'à petites journées... D'ailleurs, je me suis arrêté à Versailles.

— Chez Fourcart?

— Oui, un jour durant.

— A qui appartiennent les chevaux?

— Aux officiers Fourcart, Marbot et Maurin.

— Que signifie le chiffre 1205, trouvé dans votre malle?

— C'est l'adresse du citoyen Marbot : 1205, rue de Miromesnil... »

Le cadet du Bassigny avait dévidé son histoire; il parut devenir trop discret : on le ramena donc à ce Bicêtre, inspirateur des sages réflexions.

Ce nouvel interrogatoire avait passionnément intéressé Dubois. Jourdeuil, — il n'en pouvait douter, — arrivait à Paris, porteur de quelque message. Mais quels étaient ces officiers, Maurin, Marbot, Fourcart?... Une note explicative du ministre de la Guerre renseigna promptement le curieux préfet. L'adjudant-commandant Maurin, le lieutenant d'infanterie Adolphe

Marbot, le capitaine de grenadiers Fourcart appartenaient, tous trois, à l'état-major de Bernadotte... Étrange en vérité!... Ainsi, Bertrand, l'expéditeur des libelles, entretenait des relations suivies avec les familiers d'un parent, d'un allié du Premier Consul? Et, soudain, l'avisé Dubois crut tenir le mot de l'inquiétante énigme : le passé de Marcellin Fourcart la faisait aisément deviner... Ardent républicain, protégé autrefois par des représentans de la Montagne, cet Ardennois, né à Mouzon, passait pour être un favori de Bernadotte. Il avait su, tout autant que Simon, gagner le cœur du « général en chef-conseiller d'État. » Son nom se lit souvent, cité avec éloges, dans la Correspondance de l'Armée de l'Ouest : plusieurs faits d'armes et des missions secrètes; le grenadier, traqueur de Chouans, y apparaît aussi comme un acheteur de consciences royalistes. Et de fait, moitié soldat, moitié agent, le capitaine était de ces finauds qu'appréciait tant l'ancien sergent « Belle-Jambe. » Bernadotte, en ce moment, demandait pour sa créature un grade de chef de bataillon, sans pouvoir l'obtenir. Fourcart le jacobin, mal noté dans les bureaux de la Guerre, venait de recevoir l'ordre de partir pour Rouen, et de changer d'état-major. Il se montrait fort mécontent, se plaignait, et, de jour en jour, différait son départ. La lettre de service datait de floréal; un long mois s'était écoulé, et cependant l'officier n'avait pas encore obéi... Pourquoi?

Les indicateurs de la préfecture apportèrent bientôt à Dubois d'autres avis, fort importans. Le suspect Fourcart habitait, à présent, Versailles; il y demeurait, en camp volant, à l'auberge, au *Chariot d'Or*, dans un quartier perdu de la ville. Versailles n'était, en ces jours-là, qu'une vaste solitude où la police fonctionnait mal. Le parc, aux murailles croulantes, les Trianons et leurs massifs servaient de champ d'asile à bien des malandrins; même on avait pu voir, au temps du Directoire, des chauffeurs se clapir dans les bois des Gonards. A l'hôtellerie du *Chariot d'Or*, Fourcart n'avait donc pas de surveillance à redouter : un espion aurait été brûlé trop vite. Marié, et jeune encore, — il n'avait que trente-trois ans, — le citoyen menait pourtant une existence bien casanière; sa femme et lui ne fréquentaient personne, sauf un commissaire de police. Pourquoi cette précaution? Indice révélateur! signe évident d'une mauvaise conscience!... On savait aussi que cet homme à mystères se rendait à Paris, pour travailler avec Bernadotte; parfois même,

il ne rentrait pas au logis... Pourquoi encore de telles absences ? Oui, pourquoi ?...

Ces divers renseignemens édifièrent tout à fait Dubois, et son fertile cerveau eut vite imaginé une hypothèse ingénieuse... Disposant de plusieurs chevaux, l'adjoint d'état-major, pensa-t-il, se transportait fréquemment dans la banlieue de Rennes : l'inconnu que Bertrand allait voir en cachette, — c'était Fourcart. L'intrigue paraissait bien ourdie ; les cabaleurs étaient nombreux. Ils devaient tenir leurs conciliabules dans quelque villa encore ignorée, mais qu'on découvrirait ; Fourcart, sinon Marbot, leur apportait des ordres, et l'envoi des libelles annonçait de prochaines révoltes... Sans aucun doute, l'Armée de l'Ouest allait se rebeller !

Très fier de sa puissance divinatoire, Dubois alla soumettre ses inductions à la clairvoyance de Bonaparte. Dans le recueillement de la Malmaison, sous la verdure et les senteurs des hauts tilleuls, il raconta sa découverte, et formula son accusation :

— L'instigateur du complot, Général-Consul, n'est pas Moreau : il se nomme Bernadotte.

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

L'AME STYRIENNE ET SON INTERPRÈTE

PIERRE ROSEGGER

I

LE MILIEU ET L'HOMME

I

A la pointe nord-est de la chaîne des Alpes, là où la puissante muraille rocheuse s'infléchit vers le sud pour s'en aller au loin rejoindre le Balkan slave, se dresse un massif abrupt, qui domine Vienne, et contre les parois duquel vinrent jadis mourir les derniers flots de l'invasion turque. C'est la Marche de Styrie, dominée elle-même par la cime neigeuse du Dachstein, d'où le regard l'embrasse tout entière, et qu'elle considère comme le génie protecteur de ses cantons.

Là, longtemps abritée contre le périlleux contact de la civilisation contemporaine, par la pauvreté du sol et par la rigueur du climat, vit une population originale et pittoresque, analogue sans doute en ses traits principaux à celles du Tyrol et de la Suisse allemande, mais un peu moins entraînée jusqu'ici dans l'orbite vertigineux de la culture moderne. Arrêtons-nous un instant pour donner un coup d'œil d'ensemble au spectacle de ces régions montagneuses. Sur les mamelons formés au débouché des gorges torrentielles par les débris séculaires des avalanches du printemps, qui suivent maintenant d'ordinaire les sillons laté-

raux; à portée des eaux du glacier, et recueillant de leur mieux, grâce au choix habile de leur exposition, les rayons précieux du soleil de midi, s'érigent des habitations humaines que séparent de vastes espaces. Lorsqu'un certain nombre d'entre elles ont poussé de compagnie sur les pentes d'un même vallon rocheux, elles composent tant bien que mal une commune alpestre. Fréquemment bâties de ces bois secs et incorruptibles fournis jadis par les antiques forêts dont chaque année voit diminuer à présent l'étendue, ces fermes n'offrent le plus souvent qu'une seule pièce principale, à la fois cuisine, dortoir des gens, étable même. C'est la « chambre à fumée, » *Rauchstube*, ainsi nommée parce que une ventilation insuffisante la laisse toujours plongée dans l'âcre brouillard résineux qui naît du foyer domestique. En cette atmosphère, que la science moderne proclamerait sans doute aseptique, le lard se fume à merveille cependant que les poumons se bronzent, et l'on assure d'ailleurs que les jeunes filles ne sont ni moins fraîches ni moins rosées pour se diriger, de là, vers la messe du dimanche. D'autres établissemens sont plus confortables et plus importans : ils forment alors un grand rectangle de bâtimens agricoles, et annoncent l'aisance chez leurs propriétaires.

Placé à quelque distance de l'habitation principale, afin d'échapper au danger toujours menaçant du feu, et blotti sous un pin géant destiné à le protéger contre la foudre, s'élève un petit pavillon de bois dont la construction est particulièrement soignée. La partie inférieure sert de hangar pour les voitures ou les instrumens aratoires, et un étroit escalier conduit vers le réduit supérieur, que ferme une lourde porte d'érable aux puissantes garnitures de fer, à la serrure d'acier. C'est ici la chambre aux provisions, le *Feldkasten*, cœur de l'exploitation, source de la vie paysanne. Ses parois abritent, en effet, toutes les choses nécessaires à l'homme, et non pas seulement, comme fait le coffre-fort du citadin, leur représentation en métal jaune. On y voit le grain de la récolte dernière, et la viande soigneusement fumée dans la chambre d'habitation; les provisions de beurre, de graisse, de saindoux; et le lin cultivé, filé, tissé sur place, d'où sortiront la toile et le linge de la maison; puis, c'est la bure faite de la laine du troupeau, d'où naîtront les vêtemens d'hiver; ce sont les cuirs des animaux morts au service de la ferme, dont le cordonnier façonnera les chaussures, et aussi les chausses, car

la culotte de peau est le vêtement national du Styrien. Bien d'autres trésors s'y rencontrent encore, et, pour qui sait voir, le *Feldkasten* est un symbole fort net de la tendance à la fois individualiste et conservatrice du paysan agriculteur. Son existence se suffit à elle-même : si un cataclysme soudain venait à couper toute communication entre la gorge alpestre et le vaste monde, on n'en continuerait pas moins, à l'ombre du *Feldkasten*, le cours de la vie quotidienne. Du sel, quelques outils de fer, le commerce national ne fournissait pas autre chose à la ferme jusqu'à ces dernières années, et trente florins par an soldaient toutes les opérations financières d'une famille agricole.

Encore peignons-nous en ce moment les existences larges et favorisées, celles qu'on admire et qu'on envie dans ce petit monde fermé, car l'on trouverait plus haut, dans l'épaisseur des forêts sans limites, les huttes vraiment sauvages des charbonniers, des chercheurs de racines médicinales, des chasseurs d'œufs de fourmis destinés aux oiseaux captifs des villes lointaines; puis des fabricans de térébenthine, ce remède universel de la pharmacie paysanne : des braconniers, enfin, ces outlaws qui vivent en état d'hostilité latente avec les gardes forestiers de la région, et qui, comme les Indiens du Nouveau Monde, sont toujours sur le sentier de la guerre. Dans ces véritables tanières, où grouille souvent une famille nombreuse, l'éclairage se réduit parfois le soir à la lueur de quelques vers luisans enfermés dans une bouteille, tandis que le gibier volé est mangé cru, ou tout au plus bouilli dans un lambeau de peau fraîche. Plus avant encore dans la montagne, on trouvait enfin jadis le révolté en guerre ouverte avec les lois, le brigand rejeté de la société des hommes, qui, les armes ou les munitions venant à lui manquer, vivait de cadavres comme les hyènes, ou du lait bu le soir aux mamelles des vaches disséminées sur l'Alpe verdoyante. L'on peut descendre ainsi, sur cette échelle de dénuemens croissans, tous les degrés qui séparent l'homme de la bête.

Toutefois, l'individualisme développé dans ces esprits simples par d'aussi âpres conditions d'existence n'exclut pas le sentiment d'une certaine solidarité qui s'impose au moins dans les cas de force majeure, en face d'une nature marâtre dont les convulsions grandioses entretiennent sans cesse au cœur de l'homme le sentiment de son infirmité. A l'occasion, on voit donc régner une sorte de communisme impérieux, auquel cha-

cun se soumet sans murmures. Le juge, élu par ses pairs, a des pouvoirs presque discrétionnaires pour les circonstances graves : il possède un privilège de justice sommaire, et le droit d'infliger de sa main des peines corporelles. La « patrouille » réquisitionne parfois au milieu de la nuit tous les hommes valides pour un service de sûreté : chacun doit héberger et nourrir à son tour les membres usés de l'association ; et, quand l'incendie qui guette la maison de bois l'a réduite en cendres, le village tout entier concourt à sa réédification. Il existe donc entre voisins une assurance mutuelle, si efficace qu'ils n'en veulent pas contracter d'autres auprès des compagnies financières, un pacte tacite d'union et d'assistance réciproques, sur lequel la charité chrétienne étend un vêtement de miséricorde et de bonne volonté, comme nous le dirons tout à l'heure. Communisme plutôt moral qu'économique toutefois, et qui ne va pas jusqu'à affaiblir dans les cœurs l'instinct de la propriété. Tout au contraire, la terre, base de la vie et de la richesse, est âprement convoitée d'une part et défendue de l'autre : les bornes, qui en marquent les limites légitimes, sont l'objet d'une sorte de culte superstitieux. Qui les a malhonnêtement déplacées à son profit devra revenir, chaque nuit, après sa mort pour tourmenter sa descendance jusqu'à ce qu'un des siens, converti à des sentimens plus honnêtes, ait réparé la faute de l'aïeul, et racheté par là cette âme en peine. Aussi, lorsque le fils de la maison atteint l'âge d'homme, lorsqu'il approche de l'heure où il recueillera le domaine de la race, son père le promène parfois encore sur les limites sacrées du bien familial, lui appliquant auprès de chaque borne un léger soufflet afin d'en marquer pour jamais l'emplacement dans sa mémoire par le souvenir durable de cet affront symbolique (1).

Si la terre est à ce point estimée, l'argent paraît au contraire perdre toute valeur en ce singulier pays : il circule rarement et les héritiers trouvent des monnaies ou des billets de crédit dès longtemps périmés, dans les bourses de cuir, dissimulant au fond de quelque cachette les économies d'un parent défunt. Est-il vrai qu'on y rencontrait, il y a peu de temps encore, des marchands originaux, capables de livrer sans profit

(1) Les Grecs plaçaient déjà la propriété foncière sous le patronage du dieu Terme, et punissaient de mort, à titre de sacrilège, toute atteinte aux droits de cette pratique divinité.

une partie de leurs marchandises, et de se contenter d'un gain infime sur le reste (1)? Et que tel de ces paysans, ayant connu par quelque contact fortuit avec la société moderne les ravages causés dans les mœurs bourgeoises par l'avarice et par la cupidité, y soit devenu une sorte de monomane, ennemi déclaré de la monnaie corruptrice, refusant d'être payé autrement qu'en nature, et déchirant les billets de banque glissés de force entre ses doigts (2)? En général, la conception de l'intérêt produit par un capital est étrangère à ces intelligences naïves : les vieilles servantes auxquelles on rapporte leur pécule grossi dans les caisses d'épargne, repoussent le supplément comme une charité déguisée qui les offense. C'est que, remplaçant tout intérêt, dispensant même à l'occasion de restituer le principal, il y a le *Vergelt's Gott* chrétien, le « Dieu vous le rende, » qui prépare au ciel une sûre récompense, et qui n'est pas sans utilité dès cette vie. Un dicton populaire l'assure, en effet : pour la prospérité des champs de l'exploitation, le « Dieu vous le rende » sorti d'un cœur reconnaissant et sincère « vaut un tonneau de fumier. » Et dans une légende villageoise (3) on voit saint Pierre, qui s'est pris à exiger une obole à la porte du paradis comme jadis le nocher Caron à celle de l'enfer, accepter à titre d'argent comptant un bouton de métal; car le mendiant, qui le reçut de bonne foi pour un denier de la part de quelque plaisant, répondit « Dieu vous le rende » en refermant la main, et, par cette confiance ingénue, baptisa à son profit comme une monnaie véritable au regard du ciel un objet sans valeur ici-bas. Telle est la puissance des sentimens chrétiens dans ce milieu : les opérations de cette sorte y sont des lettres de change tirées sur le paradis, et plus d'une transaction se conclut sur cette base idéaliste. Comment s'étonner que le socialisme contemporain ait longtemps rencontré un terrain défavorable dans ces rochers arides? Son précurseur nécessaire, le capitalisme, ne l'y avait pas jusqu'ici précédé. Notons toutefois une ombre à ce tableau idyllique, afin de ne pas laisser oublier l'infirmité foncière de l'humaine nature. Lors de la vente des bestiaux et

(1) On trouvera ce type dans Rosegger, *Sonderlinge aus dem Volke der Alpen.* — *Karl le Libéral :* « Si les objets valaient moins d'un florin, Karl considérait comme déshonnête d'en tirer un profit. »

(2) Voir P. Rosegger, *Buch der Novellen.* I. — *L'ennemi de l'argent.*

(3) P. Rosegger, *Idyllen aus einer untergehenden Welt.*

des produits du travail des champs se retrouvent, dit-on, chez le paysan alpin quelques traits du maquignon normand, volontiers peu scrupuleux en affaires : et, souvent aussi, il se montrera négligent et irrésolu dans des transactions commerciales dont il n'a pas l'habitude.

Ces cultivateurs propriétaires ne forment qu'une minorité dans la population rurale : il faut présenter à leurs côtés leurs auxiliaires salariés.

En toute exploitation agricole un peu étendue, où des serviteurs sont nécessaires, les rapports entre maîtres et valets gardent une couleur assez patriarcale; mais, si l'on en excepte les cajoleries du louage au début de l'année, et les belles paroles intéressées du départ, qui tendent à ménager la bonne renommée de la maison, c'est une rude existence que celle de ces domestiques de ferme, levés dès trois heures du matin, souvent mal nourris, parfois couchés dans le râtelier rempli de foin, où seule l'haleine tiède des animaux de l'étable vient réchauffer leurs membres engourdis. Les gages, qui ne s'élèvent guère au-dessus de trente florins par an, permettent de calculer que toute la vie de travail d'un homme robuste ne lui vaut pas en argent comptant plus de onze cents florins . c'est à peine le salaire annuel moyen de l'ouvrier de Paris. Pourtant, ces humbles auxiliaires ne sont pas en somme plus mal partagés que les membres de la famille et que le patron lui-même : ils mangent à la même table, sont habillés des mêmes vêtemens, et on les voit souvent demeurer sous le même toit, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, satisfaits de leur sort ici-bas. Seules les joies de la famille leur sont parfois interdites, car le maire et le curé ont le droit de refuser le mariage aux gens trop pauvres pour élever des enfans, dont la charge retomberait alors sur la commune. — Nécessité peut-être en cette organisation sociale primitive, et sous ce rude climat, qui ne saurait nourrir des bouches trop nombreuses; mais néfaste encouragement à l'immoralité, car il est facile de prévoir qu'on s'y passe, à l'occasion, du sacrement réservé aux privilégiés de la fortune. Voilà bien des taches pour nos yeux de civilisés : on vit pourtant sous l'empire de ces âpres coutumes! et le spectateur sympathique d'une existence, si sévère en apparence, va même s'efforcer de nous démontrer qu'on y vit plus heureux qu'ailleurs.

Chose étrange, cette race si peu favorisée dans ses foyers, si

bronzée par la lutte contre les élémens ennemis, ne possède pas les qualités proprement militaires : non que le courage et l'énergie lui fassent défaut sur le sol natal; mais son organisation nerveuse, et sa sensibilité presque maladive lui interdisent le service monotone des garnisons lointaines. Le mal du pays, le *Heimweh*, exerce dans les rangs des recrues de foudroyans ravages : il fait les déserteurs, que les gendarmes savent bien retrouver sans fatiguer leurs jambes ou celles de leurs montures; il leur suffit en effet, aussitôt prévenus, de venir s'asseoir au foyer du coupable : tout à l'heure, ils le saisiront là sans résistance, pour le pousser de nouveau vers le supplice moral de l'exil, que vient parfois abréger une mort volontaire ou fatale. On voit quelques-uns de ces malheureux colorer à leurs propres yeux une faiblesse irrésistible de quelque teinte religieuse : ils trouvent dans l'enseignement mal compris du christianisme des préceptes de mollesse et de lâcheté. Comme jadis les anabaptistes, ils se refusent par principe au métier des armes, ou encore ils emploient, pour échapper à l'uniforme impérial, les subterfuges les plus audacieux : déclarant filles les garçons à leur naissance, et faisant passer leurs fils pour morts avant l'heure de l'appel. Leur avocat-né, dont nous résumons en ce moment la longue et pénétrante expérience personnelle de leurs aspirations et de leurs besoins, affirme, à leur décharge, que les perspectives d'avenir sont peu encourageantes aux vaillans qui font jusqu'au bout leur devoir, et qu'ils reviennent d'ordinaire au pays estropiés ou perclus avec, pour tout salaire, la licence de mendier par les chemins jusqu'à leur dernier jour.

Le mal du pays n'est d'ailleurs qu'un des symptômes révélateurs de cette sensibilité nerveuse de la race, si apparente par ailleurs, et qu'un Nietzsche dirait peut-être entretenue et développée dans la pratique séculaire de la religion du cœur par excellence, le catholicisme. Ainsi, malgré de fréquentes explosions d'égoïsme et de brutalité, on constate chez ces montagnards une singulière tendresse d'âme que souligne l'emploi incessant du qualificatif cher, *lieb*, appliqué à tout ce qui les entoure. La chère demeure, les chères montagnes, le cher bétail même s'attachent aux fibres les plus intimes de l'être par mille liens secrets. Que dire des effusions suscitées par la piété chrétienne, qui est l'inspiratrice de toute cette vie sentimentale? Le peintre de ces natures simples, Pierre Rosegger, nous montre quelque part

une commune entière révoltée contre un artiste trop consciencieux qui, dans l'exécution d'un nouveau Calvaire en bois sculpté, a représenté le mauvais larron avec le visage crispé d'un criminel endurci. N'est-ce pas là une offense évidente à la présence du Christ, le Dieu d'amour? Et, en dépit de la tradition évangélique, le praticien devra reprendre le ciseau, et verser jusque sur le front du coupable sans repentir un rayon d'attendrissement et de miséricorde. — Il lui advient fréquemment, à ce larron malencontreux, d'être dévotement baisé à son tour par les pèlerins qui ont déjà rendu le même hommage à ses deux voisins de gibet : naïveté qui suscite, il est vrai, une douce gaîté parmi les assistans mieux instruits dans les récits du Nouveau Testament. Mais pourquoi donc, après tout, un pécheur, qui, dans une représentation franchement réaliste apparaît vivant encore et par là susceptible d'un mouvement de contrition finale, serait-il exclu des bénéfices d'une compassion universelle et d'une instinctive mansuétude?

Nous dépasserions le cadre de cette esquisse en abordant les innombrables usages et traditions populaires dont se pare la pittoresque existence des Styriens demeurés fidèles aux enseignemens de leurs pères : on retrouve, du reste, des vestiges analogues chez celles de nos populations rurales qui ont été le moins touchées par les vertigineuses transformations du temps présent, et, de toutes parts, les fervens du folklore en ont recueilli pieusement les débris au cours de ces dernières années. — Mais une remarque qu'inspire encore le spectacle de cette société, et qui fera comprendre quelques traits du caractère chez le poète sorti de son sein, c'est qu'il s'est développé parmi ces humbles paysans les élémens d'une véritable aristocratie. Phénomène qui surprendra moins si l'on songe que la possession héréditaire du sol fut toujours le fondement d'une pareille stratification sociale. — D'ordinaire, les seigneurs, propriétaires des grands domaines, résident peu dans ces contrées inhospitalières; ils n'apparaissent que de loin en loin, à l'occasion d'un déplacement de chasse. Aussi, pour le pauvre bûcheron ou le simple valet de charrue, dépourvus de points de comparaison, le riche paysan, le possesseur de la ferme importante, du territoire étendu, et du troupeau considérable, apparaît-il avec tous les attributs de la grandeur. Il a les privilèges et les charges de la supériorité sociale à ce point que jadis sa qualité d'administrateur nécessaire, de chef

de famille responsable, l'exemptait du service militaire. Il dirige un régiment de serviteurs et de servantes qui trouvent en lui les qualités du commandement héréditaire : il maintient par le droit d'aînesse la famille dans son rang séculaire, et les cadets doivent se contenter souvent de demeurer aux gages de leur frère. Des observateurs clairvoyans ont reconnu les mêmes dispositions chez nos paysans de Bretagne : « Dans quelques-unes de nos provinces, dit l'un d'eux (1), le laboureur s'estime de beaucoup meilleur sang et de plus vieille souche que son ancien seigneur. L'orgueil de famille, chez certains paysans, égale aujourd'hui, pour le moins, ce qu'on observe dans la noblesse du moyen âge. En Bretagne, on est encore « étranger » à la troisième génération. Une fille de cultivateur propriétaire se mésallie quand elle épouse un tailleur, un meunier, ou même un fermier à gages, fût-il plus riche qu'elle, et la malédiction paternelle punit souvent ce crime-là. » — Avec des sentimens analogues, on rencontre sous les toits rustiques de la Styrie une politesse traditionnelle, dont les règles compliquées d'humilité feinte font parfois songer à l'étiquette chinoise. Enfin l'honneur de la maison est l'objet d'un culte spécial ; culte qui se traduit le plus souvent, il est vrai, par des agapes gargantuesques, où brillent les talens culinaires de la mère de famille, et la richesse inépuisable de sa chambre aux provisions, mais qu'on retrouve aussi dans l'orgueilleux attachement à la possession de la terre. Qu'un cultivateur s'avise, en effet, d'échanger ses beaux biens au soleil contre un sac de florins, quel qu'en soit le contenu, et, sans transition, voilà cet objet d'estime générale ou d'envie mal déguisée devenu sujet de dédain et matière à risées parmi ces fidèles de la charrue.

Telle est dans ses grands traits la société originale dont il nous fallait offrir une première vue d'ensemble avant d'engager plus avant le lecteur dans l'intimité de son existence, et dans la familiarité de son interprète.

II

On l'a pu pressentir déjà par nos précédentes indications : le fondement moral d'une telle société, c'est la religion; un rôle prépondérant lui est réservé dans les institutions et dans les

(1) Gobineau, *Essai sur l'Inégalité des races*, I, 101.

mœurs (1). Lorsqu'un des premiers héros sortis de l'imagination de Rosegger, le « Maître d'école dans la forêt, » s'efforce d'arracher à ses instincts farouches une population sauvage de bûcherons et de charbonniers qui vivent au fond des bois comme des bêtes fauves, et qu'on nomme dans la vallée paisible les « diables de la forêt; » lorsqu'il se donne à la tâche grandiose de créer un lien entre ses misérables, de fonder parmi eux une « commune, » association de tolérance et d'assistance mutuelle, qui est la base de la civilisation, cet homme de bonne volonté sent par intuition que l'assise fondamentale d'un pareil édifice doit être le temple du Seigneur et il construit une église de bois, qui sera « la protection contre les orages du monde, le vestibule de l'éternité. »

On en juge ainsi dans les montagnes styriennes : la situation sociale du prêtre y est encore exceptionnelle, et sa suprématie incontestée; on lui baise la main quand il s'approche. Guide et conseiller de ses ouailles en toutes circonstances, il est la gloire du village dont il sort, et l'orgueil des parens qui l'ont donné à Dieu. Le talent de Pierre Rosegger a fait connaître par le vaste monde le nom de son hameau natal : or, il raconte lui-même avec esprit (2) que ses compatriotes se sentent pourtant bien plus flattés dans leur vanité civique par la carrière d'un de ses camarades de jeunesse, qui mourut simple curé de village. L'éducation de ce brillant séminariste « avait coûté la valeur de trois paires de bœufs à son père, et plutôt davantage que moins : pourtant, quand le jour solennel de sa première messe se fut levé, ce père disait à tout venant : « Je ne voudrais pas à présent le donner pour six paires de bœufs, mon fils, Monsieur le Vicaire. — Et les vieux comme les jeunes dans Alpel avaient les yeux humides de joie à songer qu'un des leurs prononçait maintenant dans la chaire les paroles apostoliques, et siégeait en représentant de Dieu au tribunal de la pénitence, tandis qu'à l'autel, il montait comme un médiateur entre l'homme et la Divinité. Ces braves gens pensaient aussi qu'ils auraient désormais un avocat particulier près de la cour céleste, et le nouveau prêtre leur appa-

(1) Ce massif abrupt des Alpes autrichiennes est si bien aujourd'hui l'une des citadelles du catholicisme en Europe que c'est, dit-on, vers ses pentes que se dirigent une partie des ordres français éloignés par la loi de 1901 ; à ce titre l'étude d'un tel milieu présente une véritable actualité.

(2) *Allerhand Leute, Les Trois Célébrités d'Alpel.*

raissait comme un saint d'un abord plus commode que les autres, à qui l'on peut confier directement ses désirs spirituels et temporels; avec qui l'on boit même un verre de vin à l'occasion. » Mais si le père du jeune ecclésiastique exprime en cette circonstance la joie débordante de ses parens, il est un type qui reparaît plus fréquemment encore dans l'œuvre de Rosegger, celui de la mère du prêtre. Écoutons celle du « Vicaire de village » traduire naïvement le sentiment profond qu'elle éprouve en présence de son fils, sentiment d'un bonheur plus durable que les satisfactions éphémères de ce monde : « Va, mon enfant, pensait-elle tandis qu'il s'éloignait, tu n'es plus le fils de Nandl la fileuse : te voilà le messager du Seigneur Dieu; il t'envoie aujourd'hui vers un mourant, et tu es saint par-dessus tous les saints, puisque tu peux pardonner les péchés, et introduire les pauvres âmes dans le ciel : te voilà tel que Notre-Seigneur Dieu lui-même, et tu demeures pourtant mon enfant. Oh! que je suis heureuse : je possède déjà le ciel sur la terre. » S'il y a quelque excès dans un pareil langage, — et précisément cette mère glorieuse sera bientôt punie de sa présomption, — il exprime du moins la foi profonde et sans nuages, la reconnaissance naïve d'une âme au comble de ses vœux.

Les saints sont les amis préférés, les confidens de ces âmes simples, qui les sentent mieux à portée d'écouter leurs modestes vœux que les grands personnages de la cour divine : certains de ces intercesseurs ont, en effet, mené l'humble existence qui est celle de leurs fervens, et rien n'égale par exemple en ces vallées la popularité de sainte Nothburga, la douce servante de ferme. — Ces braves gens, dont la plupart ne savent pas lire, retiennent par cœur les figures d'un calendrier spécial, imprimé tous les ans depuis plus d'un siècle à l'usage des illettrés. Là chaque saint, chaque fête chômée se trouvent représentés par un emblème particulier : il faut donc pour en tirer parti posséder dans sa mémoire une sorte d'alphabet verbal à la chinoise, plus compliqué vingt fois que celui de l'école primaire. Une grande croix noire indiquera le vendredi saint; un homme rouge avec deux clochettes à son bâton, c'est l'image de saint Antoine; et une femme également rouge feu, agenouillée devant le crucifix et la tête de mort, désigne sainte Madeleine, la pécheresse.

L'année se déroule de la sorte, laissant au premier plan la signification religieuse de chaque jour, et la plupart des fêtes de

l'Église conservent de plus certains usages populaires qui en fixent mieux dans le souvenir l'importance et le caractère. Les parentés spirituelles ont aussi gardé leur prestige : la marraine est vraiment une seconde mère, qui ne cède guère le pas qu'à l'époux ou à l'épouse dans les affections de l'enfant introduit par sa voix dans la communauté des fidèles. Lorsqu'elle lui survit, elle doit encore lui fournir, comme jadis la parure baptismale, son suprême vêtement, le suaire dans lequel il se relèvera au dernier jour du monde. — Ajoutons enfin qu'au centre de ces montagnes le pèlerinage célèbre de Maria-Zell est en quelque sorte l'autel de famille commun à toute la province : c'est le but incessant de pieux voyageurs qui s'y rendent en exerçant les pratiques d'une rude pénitence. L'existence s'écoule donc en ces lieux sans que le regard de l'âme cesse d'être fixé sur l'au-delà mystérieux que mille liens unissent dès cette vie à la réalité de chaque jour.

L'au-delà chrétien, n'est-ce pas, pour ces fronts courbés vers la terre, l'unique élément de la vie imaginative? Ceux qui ont pénétré dans l'intimité de ces consciences incultes assurent que les pompes religieuses y tiennent la place occupée par l'art dans l'esprit des classes cultivées. Elles distraient l'intelligence, nourrissent la sensibilité, ensoleillent par instans le sombre voyage terrestre. Les citadins ont la tribune, le concert, le théâtre, le musée ; l'Église est tout cela pour les communautés forestières, et les plus fervens parmi les fidèles goûtent par anticipation les joies célestes durant l'office divin, tandis qu'ils murmurent ravis : « Puisque tout est déjà si beau dans la maison du Seigneur, combien cela le sera davantage en son Paradis? » L'importance du rôle esthétique de la religion est une des idées favorites de Rosegger. Bien plus, si dans les réjouissances populaires se glisse quelque parodie des choses sacrées, si un moine caricatural ou un évêque travesti y apparaissent pour tenir des discours bouffons, il faut, on nous l'assure du moins, se garder de voir en ces déguisemens le moindre signe d'un doute ou le plus fugitif indice d'un manque de respect. Le moyen âge avait aussi sa fête de l'âne, ses processions comiques dans le temple même, et cela sans préjudice aucun pour la foi des fidèles. A ces hommes dont la mémoire est remplie par tous les détails symboliques des cérémonies du culte, la mise en œuvre fantaisiste des souvenirs rituels offre une issue naturelle à la bonne humeur

débordante. Ce sont alors des enfans indiscrets lutinant, avec quelque lourdeur, une tendre mère qui sourit malgré tout à leurs entreprises dénuées de malice.

Pourtant, en d'autres circonstances, ces enfans abusent des enseignemens maternels au point de les détourner entièrement de leur sens, et de transformer une doctrine de salut en un arsenal de guerre intestine, où ils trouveront des armes empoisonnées pour les mettre au service de leurs passions et de leurs rancunes. On croit encore là-haut aux sorcières qui savent jeter des sorts ou traire de loin les vaches de leurs ennemis, et, volontiers, on les porterait sommairement au bûcher sous l'empire de l'exaltation malfaisante qui s'empare parfois inopinément d'une foule prompte à se suggestionner elle-même. Ou bien, sur les menaces incohérentes d'un mendiant déséquilibré, qu'aura mal satisfait l'aumône dont il fut gratifié, des groupes entiers de population s'imagineront prochaine la venue de l'Antéchrist, ou du Jugement dernier, et verront, pour longtemps, leur imagination troublée, leur existence assombrie par ces chimères. Nous aurons à revenir sur des abus qui sont les conséquences de l'infirmité humaine. Ils s'accompagnent de superstitions plus innocentes, survivances tenaces du paganisme rural. On jette par exemple du pain dans l'eau quand une inondation menace, ou de la farine dans le vent afin de les « nourrir » et d'apaiser les élémens par un sacrifice propitiatoire. La chasse sauvage de Wotan et les noces symboliques de Freya ont aussi laissé des traces dans les mémoires. Mais les plus touchantes de ces erreurs ont trait à la piété envers les âmes du purgatoire, qui se marie de façon singulière avec la vieille religion des ancêtres. Le jour des Morts, 2 novembre, les « pauvres âmes » se voient, dit-on, délivrées pour une journée entière de leurs tourmens expiatoires, et reviennent alors errer sur la terre au voisinage des lieux qu'elles ont habités jadis : tantôt elles revêtent une forme animale, et l'on se garderait de molester en ces heures un reptile ou un crapaud vagabond, par la crainte d'offenser un parent décédé ; tantôt, elles demeurent tout à fait invisibles, mais gardent néanmoins une sensibilité delicate sous leur figure éthérée, car les bonnes ménagères enferment d'avance couteaux et fourchettes, au fil ou aux dents desquels les pauvres défunts pourraient se blesser dans leur vol étourdi. On va jusqu'à laisser le soir une lampe allumée sur la table, avec une jatte bien remplie

de lait et quelques crêpes préparées au fond de la poêle, afin de satisfaire aux devoirs de cette hospitalité fantomatique. Or, par un prodige que « seul le chat de la grange pourrait expliquer s'il savait parler, » le lait a diminué le lendemain matin, et les gâteaux ont disparu de leur récipient.

Esclaves de pareilles illusions, voilà des hommes bien différens, semble-t-il, de ceux que nous rencontrons aujourd'hui dans nos campagnes. Pourtant certains de ces traits ne nous sont pas entièrement nouveaux, et, tandis que, dans l'œuvre considérable et variée du peintre de la Styrie, nous regardions se former, par touches précises et fidèles, l'image colorée de ce peuple montagnard, surgissait en notre souvenir le nom d'un écrivain français, pourvu comme lui des dons charmans du conteur, et qui n'a pas moins joliment évoqué parfois son pays natal. Un peu dédaigné des lettrés, mais adopté dès longtemps par la foule, Paul Féval gardera sans doute des fidèles pour avoir possédé le secret précieux de la vie. Et telle page de Rosegger nous semblait soudain traduite des *Contes de Bretagne* ou de *Châteaupauvre*. Or, en y regardant de près, cette analogie de forme n'est que l'expression d'une similitude plus profonde, celle des dispositions héréditaires, chez les deux auteurs, comme chez leurs modèles rustiques. Ces Styriens semblent aussi par instans les frères de nos Bretons. L'attachement pour ainsi dire physique au sol natal, qui fait du mal du pays, comme du *Heimweh*, une épreuve souvent mortelle ; l'horreur instinctive de la caserne et du service militaire dans une race pourtant brave et énergique ; cette nuance poétique du catholicisme, conservant un reflet lointain des vieux cultes de la nature ; cette dévotion profonde, innée et ineffaçable à la Vierge, notre « chère dame, » tout cela est styrien, mais tout cela est aussi breton, — et l'Irlande offrirait sans peine des points de comparaison. — Comment s'en étonner d'ailleurs? Bien que le patriotisme germanique discute parfois l'origine en grande partie celtique des paysans rhénans, souabes, bavarois, autrichiens, la linguistique, l'ethnographie et l'anthropologie s'accordent à la rendre probable.

On pourrait même pousser plus loin un parallèle suggestif en rapprochant les écrivains dont nous venons de parler dans leur destinée individuelle. Un enfant pensif, un petit rêveur dont l'âme a des délicatesses de sensitive, pour qui la vocation religieuse offre tout d'abord un attrait mystérieux, et qui, sur le

tard, reviendrait volontiers à la foi de sa jeunesse : c'est Rosegger, nous allons le voir; ce fut jadis Féval; c'était presque Renan. Car celui-ci aussi fut un Celte conscient de son origine, et, si son œuvre religieuse semblait à quelques-uns l'exclure de la parenté de cette race chrétienne, on pourrait répondre avec plus d'un critique qu'il ne s'écarta guère du catholicisme que par accident. Nietzsche, son admirateur décidé, a porté sur son compte ce jugement caractéristique : « Combien sont étrangement pieux, suivant notre goût, ces derniers sceptiques français, autant qu'il y a quelque sang celtique dans leur origine... Comme cette langue de Renan paraît inaccessible à nous autres hommes du Nord, cette langue où, à chaque instant, un rien de tension religieuse trouble l'équilibre d'une âme finement voluptueuse et douillette (1). » Quoi qu'il en soit de ses dispositions religieuses, Renan a su peindre en traits heureux l'âme de sa race (2) ; il la représente timide, réservée, vivant tout au dedans, puissante par le sentiment et faible dans l'action; chez elle, libre, épanouie; à l'extérieur, gauche et embarrassée; mais pensant profondément et portant dans ses instincts mystiques une « adorable délicatesse. » Jamais, dit-il, « on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles viennent à se prolonger, on en mourrait sans pouvoir dire si c'est d'amertume ou de douceur. » Race domestique enfin, formée par la famille et les joies du foyer; bienveillante, remplie d'une vive sympathie pour les êtres faibles; nulle autre n'a si bien compris le charme de la petitesse; aucune n'a placé l'être simple, le pauvre d'esprit plus près de Dieu : « Ce peuple a eu pitié même de Judas. » Et l'auteur de la *Poésie des Races celtiques* croit discerner en Bretagne un christianisme de couleur particulière, assez différent de celui qui s'épanouit dans le bassin méditerranéen, peu romain d'inspiration, et plus sympathique à nos âmes parentes que le matérialisme du culte méridional. C'est bien là ce catholicisme celto-germanique qui séduit plus que le protestantisme même certains libres penseurs mystiques du temps présent.

Il est facile de retrouver la plupart de ces traits dans l'œuvre, et tout d'abord, dans la personne de Rosegger, qu'il nous faut

(1) *Par delà le bien et le mal*, Aph. 48.
(2) *Essai sur la poésie des races celtiques.*

maintenant mettre en relief sur le décor original dont il vient de nous fournir les élémens principaux.

III

Nous devons nous excuser avant tout d'avoir tenté sur le caractère et sur le talent de M. Rosegger une enquête minutieuse et, semble-t-il, indiscrète, puisqu'il s'agit d'un écrivain bien vivant, d'un homme en chair et en os, qui aurait le droit de se récrier sous le scalpel d'un anatomiste littéraire trop importun. Mais, plus que tout autre, le poète styrien encourage le psychologue, et provoque le moraliste à scruter les mystères de sa personnalité si intéressante. Il s'est en effet raconté lui-même sans se lasser ; il a écrit, en traçant (1) une peinture aimable du cadre intime d'où sortirent ses plus récens travaux : « Le poète (2), qui offre au monde entier le spectacle des plus profonds secrets de son cœur, n'a nulle bonne raison pour lui dissimuler l'aspect de sa chambre. » Et encore, insistant sur sa mission éducatrice : « Mon opinion est que nul n'a mieux à donner à ses frères en humanité que soi-même. » Cherchons en conséquence à profiter de ces dons, sans oublier qu'ils sont d'ordre intime, et de nature délicate.

Le chemin de fer, qui, par la vallée de la Muerz, se dirige sur Vienne à travers le massif styrien, possède aujourd'hui une station au village de Krieglach. A quelques kilomètres de là, dans les gorges étroites et sur les hauts plateaux, se groupaient tant bien que mal, vers le milieu du siècle qui vient de finir, une vingtaine de ces fermes isolées dont nous avons décrit l'aspect. Elles formaient le hameau d'Alpel, mais leurs habitans devaient aller chercher église, cimetière, administration à Krieglach. C'est bien à dessein que nous employons ici le temps passé du verbe, car Alpel a vécu maintenant ; la plupart de ses fermes sont abandonnées, et la maison natale de notre écrivain achève de tomber en ruines comme ses voisines. Nous le savons par son propre aveu, car, ayant accompli, il y a quelque dix ans,

(1) *Mein Weltleben.*

(2) Comme le fait ici Rosegger, nous le traiterons souvent de poète, dans le sens allemand du mot *Dichter*, qui désigne tout auteur d'une œuvre sortie de l'imagination créatrice, quand elle serait écrite en prose. Et, de fait, Rosegger est surtout un prosateur.

vers les débris de son passé, un pèlerinage mélancolique, il nous en a transmis avec un art consommé la pénétrante impression (1).

De semblables ravages sont, nous le verrons, l'œuvre du progrès industriel et de la décadence agricole dans la montagne ; mais, il y a cinquante ans, cette petite communauté alpestre, encore florissante et riche de cent vingt âmes environ, offrait une sorte de retraite, écartée des bruits du monde, un conservatoire naturel où se maintenaient plus aisément qu'ailleurs les mœurs et les traditions du passé. C'est là que naquit notre écrivain, le 31 juillet 1843. Le lendemain, jour de son baptême, étant la fête de Saint-Pierre-ès-liens, l'enfant reçut, selon la coutume montagnarde, le nom de Pierre. Toutefois, au cours de son adolescence, ayant constaté que sa seule paroisse comptait cinq habitans dont l'état civil portait : Pierre Rosegger, il adopta, pour se distinguer de ses homonymes, le prénom singulier de Petri Kettenfeier — littéralement fête des Chaînes de Pierre — qui est la dénomination liturgique de la solennité du 1er août. Il l'a conservé longtemps, et comme le prénom joue un grand rôle dans la société patriarcale qu'il incarne aux yeux de ses lecteurs, c'est cette sorte de pseudonyme qu'il a rendu célèbre par ses premiers ouvrages, jusqu'à ce que, suffisamment distingué par la renommée, et par son séjour habituel à la ville de ses humbles compatriotes, il eut décidé de revenir à la signature plus bourgeoise de Pierre Rosegger.

Ce fils de cultivateurs a quelque part suivi avec orgueil sa généalogie ascendante jusqu'à la quatrième génération, dans cette ferme *Zum Kluppenegger* où ses ancêtres menaient la vie libre et digne que nous avons esquissée tout à l'heure (2). Son grand-père paternel mourut victime d'une de ces rixes sauvages où se laissent trop souvent entraîner les paysans haut-allemands. Il s'y trouva mêlé par pure complaisance pour un parent querelleur et libertin, qui disputait les bonnes grâces d'une Vénus villageoise à un voisin non moins brutal que lui-même ; et, durant la lutte entre les deux partis, Ignace Rosegger se vit piétiner par son propre beau-frère, champion du camp adverse. Il mourut, peu de mois plus tard, des suites de ses blessures sans avoir jamais voulu, dans un beau scrupule chrétien, dénoncer même à ses proches le nom de son meurtrier. On ne connut le

(1) *Als ich jung noch war. — Mes ancêtres.*
(2) *Spaziergaenge in der Heimat.*

coupable que par l'attitude embarrassée dont il ne put se départir. Le fils aîné de cet homme de cœur, Lorenz Rosegger, qui porta par abréviation le surnom de Lenz, à la poétique signification (1), fut le père de notre écrivain, et ce dernier lui a consacré des pages émues, qui comptent parmi les plus sincères et les plus touchantes dont sa plume nous ait donné le régal. Une de ses premières poésies, en dialecte styrien; deux de ses romans : *Haidepeter's Gabriel* et *Erdsegen*, enfin un souvenir nécrologique publié en 1896 fournissent d'exquises peintures du paysan d'Alpel. Il faut nous arrêter un instant à cette originale figure, car, ayant eu la fortune de trouver à ses côtés un portraitiste si particulièrement dévoué, Lorenz Rosegger nous intéresse autant comme un type accompli du Styrien de l'ancienne école que pour avoir agi profondément sur la pensée de son enfant, tout à la fois par son influence héréditaire, et par ses exemples d'éducateur.

Bien qu'il ait vécu quatre-vingt-deux ans (1814-1896) dit son fils (2), cet homme n'était pas fait pour notre monde, où il semblait marcher en exilé, perdu dans un rêve lointain. Ses parens lui avaient jadis enseigné la religion catholique plutôt par leur conduite que par leur parole inhabile; mais ces leçons suffirent néanmoins à façonner son existence entière, qui ne fut guère autre chose qu'une oraison ininterrompue. Le premier à l'église aux Dimanches, il en sortait le dernier, ayant véritablement assisté par l'imagination au drame du Calvaire. Il jeûnait le samedi jusqu'au soir, en l'honneur de la Vierge, et récitait incessamment, à haute voix, le rosaire, sans interrompre pour cela les besognes les plus profanes, en se rasant par exemple, ou en raccommodant ses vêtemens de travail. Sa femme lui représentait bien parfois que chaque chose a son temps, et qu'il faut traiter avec plus de respect les personnes célestes, mais le respect véritable est dans le cœur autant que dans les manières, et Lorenz Rosegger n'avait rien d'un hypocrite, car ses actes étaient d'accord avec ses paroles. Jamais on ne le vit pleurer devant un chagrin terrestre : il perdit des enfans; il vit partir sa compagne, enlevée à son affection après une longue déchéance physique. En ces heures tragiques, il s'agenouillait et priait sans une larme,

(1) *Lenz* est la dénomination poétique du printemps; c'est, si l'on veut, le Renouveau.

(2) *Mein Weltleben.*

tandis que son œil se mouillait au contraire, s'il entendait parler de l'amour immense témoigné aux hommes par le Sauveur, ou encore s'il se représentait la douceur infinie de la Vierge Marie. Les pleurs perlaient même sous ses paupières aux accens de ces cantiques dont la mélodie large et simple dit les joies du Paradis et la félicité des élus. Ces choses seules le touchaient profondément parce que, sur la terre, il acceptait du même front le bonheur et la tribulation : « Tout cela est bien vite passé, disait-il, et doit seulement servir à nous apprendre la patience; à nous acquérir, par le mérite de la résignation, une récompense éternelle. » Et la Providence parut vouloir lui offrir l'occasion d'appliquer sans relâche ces sévères maximes; tandis que sa nombreuse famille grandissait à ses côtés, il se voyait ruiner peu à peu par le sort contraire : incendie, grêle, épidémie sur les bestiaux, nul fléau ne lui fut épargné : lambeaux par lambeaux, les terres et jusqu'à la maison paternelle, s'en allèrent à des créanciers rapaces, tandis que sa femme, usée prématurément par la misère, dépérissait lentement à ses côtés. Leur fils a retracé cette lutte grandiose contre l'adversité dans le début d'un de ses premiers romans : *Haidepeter's Gabriel*, sorte d'autobiographie idéalisée, où ses parens tiennent la place d'honneur. C'est un des plus beaux poèmes de la résignation chrétienne qui aient jamais été écrits, car on ne saurait mieux rendre le courage serein déployé par ces âmes vaillantes dans la montée de leur Calvaire, dont elles ne perdent jamais de vue le terme assuré : « Quand on frappe à la porte du Paradis, Notre-Seigneur Dieu vous demande : As-tu porté ta croix et ta souffrance? Viens, montre tes épaules. As-tu marché par les sentiers épineux? Viens, montre-moi tes pieds. C'est bien, tu peux entrer; je brûlerai bientôt la terre avec ses croix et ses souffrances, et nous demeurerons pour toujours ensemble dans le Paradis. » Ou encore, dans leur sens inné des beautés de la nature, ces héroïques patiens en mêlent les spectacles radieux aux espoirs surnaturels, avec une naïve poésie : « Quoiqu'il y ait bien de la misère ici-bas, le ciel est partout au-dessus de nos têtes. Le ciel est un abri sans bornes : la misère humaine peut être grande, le bon ciel la recouvre toute. » Et ces accens rappelleront sans doute aux familiers de la psychologie campagnarde le ton populaire si pénétrant de cet apôtre rustique qui fut le curé d'Ars.

La rançon d'un tel abandon aux volontés d'en haut, c'est

peut-être, comme l'indique discrètement lui-même le fils pieux de ces excellens chrétiens, quelque inhabileté aux choses de ce monde. Lorenz Rosegger avait, cela est certain, le travail lent autant que consciencieux, et se voyait un peu dédaigné de ses pairs pour son inaptitude au *self-help*. Mais il retrouvait l'estime de tous quand il s'empressait d'assister ses voisins dans l'affliction, allant s'asseoir au chevet des malades ou des blessés, afin de les consoler dans leurs peines, et de leur rappeler les compensations de l'au-delà. Son fils, — qui obéit sans doute ici à des préoccupations personnelles dont nous retrouverons la trace dans ses théories religieuses, — assure même que cette âme de choix s'éleva sans cesse à des vues plus hautes dans cette voie d'abnégation volontaire. Après avoir en effet, accompli le bien tout d'abord par crainte de la damnation éternelle, dont sa vive imagination s'effrayait outre mesure, Lorenz le fit plus tard par amour de Jésus mort pour nous sur la croix; enfin, il s'adonna aux bonnes œuvres pour racheter les pauvres défunts du feu du Purgatoire, et amener ses frères sur le chemin du ciel; parvenu ainsi par degrés à l'oubli parfait de tout égoïsme, et au plus large amour de l'humanité. A la fin de sa vie, il donnait tout ce qu'il possédait, ayant pour ainsi dire soif de la pauvreté, se plaisait dans un dénuement voisin de la misère, et prenait à la lettre le précepte de l'Évangile : que celui qui a deux vêtemens donne l'un à son frère qui n'en a point. Humble et embarrassé en face des heureux du monde, il avait toujours une apostrophe joviale et caressante pour les pauvres gens qu'il croisait par les chemins. Dans sa vieillesse, ses enfans l'hébergeaient tour à tour, bien qu'il séjournât plus volontiers chez l'un d'entre eux, demeuré simple cultivateur comme il l'avait été jadis lui-même; or il ne manquait jamais, à la fin de chaque repas, de les remercier pour la nourriture du corps qu'une fois de plus ils lui avaient préparée ce jour-là; il remerciait jusqu'aux serviteurs, chez celui de ses fils que le talent avait alors élevé dans une classe sociale supérieure. Cette exquise humilité se marqua mieux encore à l'heure d'une solennité littéraire, qui apportait à ce fils, devenu célèbre, des distinctions particulièrement flatteuses; le vieillard demeura invisible durant le cours de la fête, retiré dans une chapelle de la montagne, et priant la Mère de Dieu qu'elle voulût bien préserver son enfant du péché d'orgueil. Et cette modestie non feinte n'avait rien de farouche d'ailleurs, car on trouvait tou-

jours en lui une bonne humeur inaltérable, un secret contentement de l'âme et même une sorte d'ironie discrète vis-à-vis de lui-même qui prêtait un grand charme à son commerce quand il se sentait en confiance avec ses interlocuteurs.

Avouons toutefois que le cercle de ses idées était assez restreint; incroyable demeurait l'indifférence du vieux fils de la forêt alpestre devant les modernes conquêtes de la science, et les séductions du progrès, telles que les chemins de fer, les spectacles populaires, la puissance de l'argent et du crédit. Ayant un jour, à la ville voisine, aperçu derrière la vitrine d'un changeur un billet de mille florins exposé aux regards, il en parla souvent par la suite et ne put parvenir à comprendre comment un papier, qu'on assurait capable de nourrir à lui seul durant de longues années toute une pauvre famille, demeurait pourtant offert, sans aucune utilité, pensait-il, à la curiosité des passans. Ses rares visites à Grätz ne comptaient guère dans ses souvenirs. L'événement de son existence uniforme, c'était le pèlerinage qu'il accomplissait chaque année, en conséquence d'un vœu, à l'église de Maria-Zell, dont nous avons dit la popularité dans cette région de l'Autriche, pèlerinage qu'il s'efforçait de rendre austère et rude suivant son pouvoir, mais qui pourtant, écrit son fils avec un demi-sourire attendri, prenait les proportions d'un plaisir, tant il se complaisait dans sa pénitence à la pensée du salut des âmes qui serait le fruit de ces mortifications exceptionnelles. La dernière année de sa vie, on dut le transporter en voiture au sanctuaire de la Vierge et l'on s'occupa de lui ménager toutes les commodités nécessaires à son grand âge : or, cette fois-là, il fut moins satisfait, et assura n'avoir pas fait un pèlerinage, mais un pur voyage d'agrément. Enfin, lorsque, pour l'anniversaire de ses quatre-vingts ans, les siens lui offrirent, après l'avoir bien fêté, un sac rempli de pièces d'argent, il s'amusa d'abord naïvement à les faire tinter du bout du doigt, puis les distribua sans compter à ses petits-enfans et aux pauvres de la maison de refuge. Tel nous apparaît cet homme simple, qui ne fut considéré ni par lui-même ni par son entourage comme un être d'exception, mais dont il est heureux néanmoins que son fils ait fixé les traits pour le temps peu éloigné sans doute où l'on n'en connaîtra plus de semblables.

La mère de Pierre Rosegger, qu'il perdit un quart de siècle plus tôt que son père, n'a pas laissé de souvenirs moins tendres

en son cœur: sympathie d'autant plus naturelle que, c'est là un fait d'expérience, les garçons offrent souvent au physique comme au moral quelque chose des traits maternels. Le bon Lorenz avait épousé par amour, en 1842, une pauvre fille n'apportant en dot que sa douceur et sa bonne volonté au propriétaire aisé qu'il était à cette époque. Enfant d'humbles charbonniers, la jeune Marie avait dès longtemps perdu son père, dont on assurait cependant qu'il savait lire, et connaissait la lettre moulée; cas si rare en sa condition qu'on le soupçonnait pour ce fait d'une origine étrangère au pays! Et si l'on s'intéresse aux jeux subtils de l'hérédité, c'est peut-être, on en conviendra, par ce grand-père maternel mal connu qu'a pénétré dans le sang rustique des Rosegger le filon littéraire, dont le petit-fils de l'intrus devait tirer des monumens aussi durables que l'airain. Marie Rosegger était d'ailleurs lettrée elle-même, d'une tournure d'esprit gracieuse et poétique, instruite dans l'Écriture sainte, et la mémoire meublée de mille contes ou légendes du temps passé. Le roman le plus célèbre de son fils, le *Chercheur de Dieu*, offre un passage que son souvenir inspira sans doute, et qui donnera quelque idée des enseignemens dont ses soins prémunissaient la jeune âme confiée par le ciel à sa responsabilité. Une pauvre paysanne reçoit la confidence des premiers doutes éveillés par le spectacle du monde dans le cœur d'un enfant scrupuleux et réfléchi. « Et, autant pour dissiper sa propre angoisse que pour égayer la tristesse du jeune garçon elle commença à lui parler de Dieu et du ciel, et le fit à sa manière : Au ciel, c'est comme dans une église, seulement mille fois plus beau. Les lumières qui y brûlent, tu ne pourrais pas les compter, pas plus que les petits anges qui y volent. Devant, sur des nuages d'or on voit la Sainte Trinité, tout à côté, notre chère Dame; puis viennent les apôtres, puis les martyrs et tous les saints. Ils ont des robes blanches, des palmes entre les mains, et chantent l'hymne céleste, tandis que le saint roi David les accompagne sur sa harpe. Après viennent les bienheureux; parmi eux, il y a tes grands-parens, et les morts que tu as connus. Ils jouissent de la félicité céleste, et pourtant, ils ont les yeux humides; car une chose les peine au sein des joies éternelles, c'est de nous savoir encore dans le danger et dans la souffrance. A son côté, chacun d'eux conserve donc une place vide, et y dépose quelque chose pour qu'on ne l'occupe pas; mon enfant, ce sont les places pour ceux qu'ils ont aimés sur

la terre. Maintenant, Erlefried, imagine-toi une mère qui est assise là, attendant son cher enfant. Bien des arrivans viennent tour à tour se ranger près de leurs parens et amis, mais le siège à son côté reste vide et son enfant ne veut pas paraître. Pourtant, le cours de son existence terrestre doit être terminé depuis longtemps; voici que d'autres, égarés ou attardés quelques momens, s'approchent à leur tour, et s'assoient, sous une couronne de roses, pour le repos éternel. La mère se lève, va, vient comme une âme en peine, et demande à tout arrivant s'il n'a pas aperçu son fils? Alors, elle se jette aux genoux du bon Dieu, et il l'interroge sur la cause de ses pleurs. Elle ne peut, dit-elle, goûter à présent de repos; elle voudrait quitter le ciel, retourner sur la terre, et chercher jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son enfant. C'est pourquoi je le dis toujours : se savoir sauvé du Malin, soi-même et les siens, c'est là la béatitude. Mon cher fils, quand un jour je ne serai plus auprès de toi, songes-y bien, et ne m'oublie pas. » Quelle magnifique illustration des sentimens de la solidarité chrétienne et de la responsabilité familiale, qui sont emportés par ces âmes scrupuleuses jusque dans le repos du paradis!

Tels étaient à peu près les enseignemens de cette femme au grand cœur dont son fils a écrit : « Tout ce que j'ai de bon en moi me vient d'elle, » et qui connut dès cette terre les angoisses qu'elle savait si gracieusement décrire dans le ciel. En effet, lorsque Pierre Rosegger eut commencé, sur le tard, son éducation régulière et sa vie de citadin, sa mère déjà paralysée à demi, et presque impotente à cette époque, voulut se rendre un jour à Grätz pour juger de ses propres yeux si son enfant ne risquait pas en vérité de se gâter à jamais dans un milieu que sa naïve imagination lui montrait sous des couleurs presque infernales. Elle revint en effet terrifiée par le spectacle de la métropole provinciale, et plus malade qu'auparavant.

Le poète a pourtant rapporté de cette mère inquiète un trait touchant par la naïve et audacieuse délicatesse de cœur dont il fait foi. Lorsqu'il dut se rendre, avec ses contemporains du hameau d'Alpel, à la maison commune de Krieglach, afin de satisfaire par le tirage au sort aux prescriptions de la loi militaire, presque tous ces jeunes gens portaient à leur coiffure un flatteur souvenir de la dame de leurs pensées. Pierre, qui, en cela sans doute comme en toutes choses, était différent de son entourage,

n'avait pas encore de si doux trophées à afficher au grand jour, et c'était pour lui une mortification d'amour-propre ajoutée aux angoisses de cette heure décisive. Or, après le léger repas pris en commun par les conscrits à l'auberge du hameau natal, avant le départ du groupe bruyant, sinon joyeux, vers le village de Krieglach, il eut la surprise de retrouver son chapeau fleuri d'un magnifique bouquet, noué par des rubans rouges et blancs. Ses camarades furent émerveillés, et lui-même se sentit tout réconforté par le mystère séduisant de cette aventure. Or, le soir, au retour de cette expédition lointaine, il apprit, au milieu de tendres taquineries familiales, qu'il devait à sa mère le présent dont l'éclat l'avait fait confiant et crâne pour un jour.

Cette humble femme mourut si pauvre qu'on se vit au moment de l'ensevelir sans pouvoir placer sur son cercueil la blanche draperie de lin qui, confiée à la terre, sera portée à l'heure de la résurrection par les élus comme un manteau d'innocence et comme une parure insigne sur leurs modestes vêtemens de travail. Cette angoisse fut épargnée néanmoins à ceux qui la pleuraient, et il est permis de dire que, dès aujourd'hui, elle revit parée d'une douce et candide lumière, dans l'œuvre et dans le renom de ce fils sur lequel elle continue sans doute de veiller en retour, comme elle le lui promettait jadis.

Pierre Rosegger fut le premier-né de ce couple patriarcal, mais la famille s'augmenta rapidement, et l'enfant grandit au milieu d'un cercle animé de frères et de sœurs cadettes. — Il demeura délicat de complexion et resta toujours, aux yeux de son entourage paysan, différent du type habituel. Il est « un autre, » disait-on pour exprimer, par un germanisme difficile à traduire, un sentiment confus de surprise en présence d'une organisation intellectuelle plus affinée, d'un système nerveux plus impressionnable que ceux du commun : et, constatant dès lors chez l'enfant cette faculté d'émotion vague et profonde qui mêle « l'amertume à la douceur, » ainsi que Renan l'observait déjà chez les Celtes de Bretagne, sa mère la caractérisait par un mot pittoresque en disant : « Ce petit a le rire et les larmes dans la même sacoche. » — Toutefois, le gamin précoce risquait fort de demeurer à jamais un illettré, car il n'existait pas d'école à Alpel, et ses parens avaient bien d'autres soucis que ceux de son éducation. Une circonstance imprévue lui fournit les premiers élémens de la culture : au cours des événemens de 1848, un maître

d'école du voisinage, animé de sentimens libéraux, eut quelques démêlés avec les autorités laïques et ecclésiastiques de son village : et, dès que l'ordre fut rétabli dans l'Empire, ce rêveur se vit privé de son gagne-pain. Par charité instinctive, et par animosité personnelle contre certain ennemi du disgracié, la communauté d'Alpel le recueillit, lui offrant le vivre et le couvert chez chacun de ses membres tour à tour, à charge d'enseigner en revanche à la jeunesse de l'endroit la lecture, l'écriture, les premiers élémens du calcul, et de donner aussi, à l'occasion, un coup de main pour les travaux agricoles. La salle d'école émigrait de grange en grange selon la ferme où séjournait pour l'heure le pédagogue politicien. Si nous nous en fions pourtant aux croquis sympathiques et même attendris de son disciple, ce n'était pas un révolutionnaire bien dangereux que Michel Patterer, vieil enfant naïf et bienveillant, qui instruisit avec autant de conscience que de douceur la turbulente jeunesse confiée à ses soins. En effet, pour parler de son ancien maître, l'élève qui lui fait tant d'honneur semble retrouver les émotions mélangées de son enfance : « Il me faut rire et pleurer tout ensemble chaque fois que je songe à lui : son destin fut si étrange, son cœur était si brave et si bon (1) ! » Et l'instituteur libre d'Alpel méritera sans doute sa place au pied du monument que la Styrie élèvera quelque jour à son poète national : car, en compagnie du maître tailleur Orthofer, du journaliste docteur Svoboda, et de l'écrivain Hamerling, il peut passer pour l'un de ceux qui, après les parens de Rosegger, ont façonné son âme et fixé sa destinée. Et, notons-le dès à présent, ce fait ne fut probablement pas dépourvu de conséquences pour l'avenir du disciple que son premier éducateur ait été un chrétien de cœur, mais aussi un indépendant sur le terrain religieux, et même un utopiste en matière sociale.

Pierre avoue qu'on ne le compta point parmi les auditeurs les plus assidus de l'école improvisée : son tempérament sensitif souffrait de la brutalité qu'il rencontrait chez la plupart de ses camarades, et il avait l'horreur du calcul, disposition qui ne l'abandonna pas lorsque, plus tard, on songea à faire de lui un commerçant. Mais il apprit du moins à lire et à écrire, et reçut par là les clefs de ce monde mystérieux des livres, vers lequel il

(1) *Als ich jung noch war.*

se sentait attiré depuis l'éveil de sa pensée. De sa mère, il avait hérité le talent gracieux du conteur, et dès ses premières années, il charmait ou terrifiait à son gré ses cadets par des récits capricieux. Sa science nouvelle allait lui permettre de puiser ailleurs que dans sa propre imagination les élémens de ces improvisations applaudies. Cependant, chez ses parens comme dans les fermes voisines, la bibliothèque se composait uniquement de formulaires pieux, joints à ce calendrier des illettrés dont nous avons fait mention. Aussi son esprit novice reçut-il une première et ineffaçable empreinte de la littérature religieuse qui, seule, se trouvait à sa portée. — Sa pensée s'orienta vers les choses de l'Église, et le curé de Krieglach n'eut pas le dimanche d'auditeur plus attentif à son prône. Pierre s'enfermait dans les granges désertes, pour y lire à haute voix, avec les intonations de l'orateur sacré, les vieux paroissiens de ses parens : il vivait dans un rêve mystique, où le miracle tenait une place si naturelle qu'il en demandait d'éclatans à la puissance divine pour réparer ses peccadilles et ses gamineries. Et l'occasion se présenta bientôt pour l'enfant de faire éclater à tous les yeux ses connaissances théologiques. Parfois, en effet, le pasteur de ce troupeau si dispersé prenait le chemin d'Alpel afin de mettre à la portée des moins ingambes ou des moins fervens les bienfaits de la parole divine : or, l'un de ces sermons dans la forêt devint l'occasion d'un triomphe pour le petit Pierre : « Après cette instruction pastorale où je m'étais distingué, dit-il, j'eus un bon moment chez nous. Je n'étais plus en effet un petit vaurien sans portée, mais le jeune et savant théologien qui avait pu dire au curé de Krieglach ce que c'est que la foi catholique, ce qui est nécessaire au salut, en quoi consiste la justification chrétienne, et ce que saint Paul a écrit sur le mariage. Les paysans qui écoutaient bouche bée mes réponses n'avaient éprouvé qu'un étonnement plus grand encore, c'est que notre curé ne m'eût pas ordonné prêtre sur place : peut-être jugeaient-ils même que c'eût été là trop peu d'honneur, et que, dès à présent, j'avais des titres sérieux pour aspirer à la papauté. » Une réputation si bien commencée franchit rapidement la distance : on l'appelait au loin près des mourans afin qu'il leur lût des exhortations consolatrices : et il a raconté (1) comment il s'en alla un jour, porté, gamin fluet, sur les robustes épaules d'un

(1) *Waldheimat*, I.

valet de ferme, afin d'écrire, à quelques lieues de sa demeure, le testament d'une vieille paysanne originale, affligée de spasmes nerveux qui ressemblaient à des accès de fou rire; testament qui se réduisit d'ailleurs à une sorte de grimoire, composé de proverbes sans suite, et de mots sans lien apparent.

On l'a vu cependant, la voix de l'opinion publique désignait sans hésitation pour la prêtrise un enfant disposé de la sorte, et c'est là d'ailleurs, nous l'avons dit, le plus grand honneur et la plus vive joie qui puissent échoir en partage à une famille de paysans styriens. Mais l'appauvrissement croissant des parens de Pierre rendait difficile l'exécution de ce projet. Comment procurer sans frais à l'enfant l'instruction nécessaire? L'effort fut tenté malgré tout : un curé du voisinage promit de lui donner les premiers élémens de l'éducation canonique, tandis qu'il trouverait l'hospitalité chez un fermier de la même paroisse. Mais, là comme sur les bancs de l'école, le petit rêveur sensitif et impressionnable rencontra des gamins de son âge dont il ne put supporter les brutales taquineries : et, de plus, si près pourtant de sa forêt natale, il éprouva dès lors la première atteinte de ce mal du pays, dont il devait expérimenter à plusieurs reprises la toute-puissante influence sur son système nerveux. Au bout de trois jours, il s'enfuyait donc de chez son hôte bénévole, et rentrait à pied au logis paternel pour y reprendre courageusement, malgré sa faiblesse native, la lourde besogne des champs.

Toutefois, aux approches de l'adolescence, Rosegger avait enfin trouvé le moyen d'étendre un peu le cercle de ses lectures, jusque-là purement religieuses, et de fournir des alimens nouveaux à son juvénile appétit de savoir. Avec les quelques sous que lui valaient des commissions faites pour sa mère, ou de petits services rendus à des voisins, il achetait chaque année aux foires de la région des calendriers populaires, de portée plus relevée et d'exécution plus moderne que la vénérable publication aux images rouges et noires dont se contentaient ses pères (1). Là, après un court almanach pratique, on trouvait encore des historiettes, des chansons, des descriptions de pays lointains, des anecdotes plaisantes et des images pittoresques. L'enfant se pénétra de cette littérature modeste : il s'efforça bientôt à l'imiter de son mieux, et nous n'exagérons guère en disant que tel est

(1) *Als ich jung noch war.*

demeuré en somme le cadre de sa grande production d'écrivain. Cadre rempli de façon sans cesse plus originale, plus personnelle, plus durable, mais ramenant et retenant dans les mêmes moules une imagination qui en reçut sa première et décisive empreinte. Rosegger raconte lui-même avec humour qu'ayant une fois cassé par étourderie une charge d'œufs dont le transport représentait le plus clair de ses petits bénéfices enfantins, il arriva à la foire annuelle de Krieglach sans argent, et dut renoncer à acheter cette année-là le précieux volume dont il espérait tirer pendant des mois les distractions et les émotions les plus délicieuses. Il résolut alors de composer lui-même à son usage un calendrier improvisé, texte et illustrations tout à la fois : il réalisa en effet ce projet, et conserve encore ce produit initial de son inspiration, où, à l'en croire, il prédisait le temps avec le même succès que les astronomes patentés de la capitale autrichienne.

Ce fut même en le voyant coudre ensemble les feuillets volans de ce chef-d'œuvre qu'un cousin de la famille, présent à cette opération, dit à ses parens par manière de plaisanterie : « L'enfant s'en tire aussi bien qu'un tailleur habitué dès longtemps à manier l'aiguille : » Ces mots agirent comme une inspiration du ciel sur ces pauvres gens. Depuis des années, déjà, ils luttaient contre la misère grandissante, et certaine grêle tombée dans ces montagnes le 13 août 1855 avait été le coup de grâce, la catastrophe décisive dont ils n'avaient pu se relever. Or puisque leur fils aîné Pierre demeurait fluet et chétif, mal fait pour le rude travail des champs, puisqu'il n'avait pas su trouver sa voie vers le séminaire, pourquoi n'essayerait-on pas d'en faire un brave artisan ?

IV

Aussitôt cette décision arrêtée, la mère de famille se rendit donc auprès du maître tailleur le plus estimé dans la région, Ignaz Orthofer, maître Natz, comme on l'appelait familièrement ; figure originale et honnête de vieux garçon un peu maniaque, que son élève a reproduite avec un relief singulier : la parole rude et le cœur d'or, l'humeur grondeuse et l'âme serviable. Marie Rosegger fit l'expérience de tous ces traits de caractère dès sa première visite, car, en présence de ses ouvertures diplomatiques, le tailleur entama un discours en trois points sur les grandeurs et

les difficultés de sa profession. Admirable de sens et de droiture, ce plaidoyer n'en dut pas moins paraître assez décourageant à la mère du frêle adolescent, dont la candidature semblait si mal accueillie d'abord. Le maître se leva et dit (1) : « Tout propre à rien veut donc aujourd'hui se faire tailleur ; que la fermière le sache bien, un vrai tailleur doit être un homme d'une santé robuste ! D'abord, rester toujours assis, ensuite, aux veilles de fêtes, quand les autres se reposent, les longues courses par monts et par vaux, comme cela se fait chez nous, en traînant tout son attirail ainsi qu'un soldat qui porte le fourniment. En plus, la nourriture changeante, maigre chez un paysan, grasse chez un autre ; dans telle ferme rien que des plats à la farine, dans telle autre de la viande à tous les repas. Aujourd'hui pommes de terre et légumes verts, demain soupe et bouillie. Un estomac qui résiste à tout cela doit être favorisé du bon Dieu. Et je ne dis rien des gens de toute sorte avec lesquels il faut s'entendre ; ici une paysanne grondeuse et mal embouchée, qui trouve à redire à toutes les coutures ; là un fermier avare qui prétend réjouir et rassasier l'artisan de ses sottes plaisanteries. Tantôt un diseur de patenôtres qui, tout le long de la soirée, rabâche psaume sur psaume à sa maisonnée ; tantôt un vieux grincheux, un coléreux, ou autre déplaisant personnage. Et les valets mal élevés, et les servantes mal peignées ? Dans chaque demeure un inconvénient nouveau. Or, tous ces gens-là, le tailleur doit les mesurer à la même mesure. — C'est beaucoup demander, dites-vous ? — Oui, ma chère fermière, mais pourtant voici seulement le principal ; il faut avoir de la tête. Ce que le Créateur a omis dans un bossu, dans un boiteux, dans un bancal, c'est au tailleur à le réparer. Les gens ne demandent pas seulement à leurs habits de les couvrir décemment, mais aussi de les rendre élégans. Et, pour cela, ce n'est pas assez que le tailleur connaisse la conformation de ses cliens, il doit encore pénétrer leur caractère, et, pour ainsi dire, toute leur personnalité, afin de leur faire un habit convenable. En un mot, il faut qu'il soit un connaisseur des hommes et du monde. Oui, ma brave femme, un brouillon ne ferait certainement pas l'affaire. »

La conclusion de cet exorde rébarbatif, qui fait penser aux prétentions philosophiques des professeurs de M. Jourdain, fut

(1) *Waldheimat*, II. — *Le Premier jour.*

pourtant l'acceptation franche et cordiale du nouvel apprenti; et, certes ce n'était pas le coup d'œil du psychologue qui faisait défaut à ce dernier, ni l'aptitude à devenir un fin connaisseur de l'humanité.

Le discours de son nouveau maître nous a fourni une pittoresque esquisse de l'existence mouvementée qui s'ouvrait devant lui. Dans ces régions des Alpes, il est d'usage, en effet, que les artisans, tisserands, tailleurs, cordonniers se rendent successivement dans chacune des fermes où l'on a besoin de leurs services, et y demeurent, nourris et logés, le temps nécessaire pour habiller ou chausser toute la maisonnée, maîtres et valets, au moyen des matières premières tirées du précieux *Feldkasten*. Rosegger est resté quatre ans tailleur, et il a vécu au foyer de plus de soixante familles paysannes, aussi dissemblables entre elles que maître Natz l'indiquait dans ses avertissemens. Il n'a donc pas tort lorsqu'il nomme cette période de sa vie un « cours supérieur » de la science la plus précieuse à l'écrivain, celle des passions humaines. Il recueillit en effet la plus ample moisson d'observations précises et de types originaux. Et, quand on lit ces souvenirs de sa jeunesse laborieuse, on songe parfois à des romans du moyen âge, où le chevalier cherchant aventure rencontre en tout château fort un nouveau prodige; ici un géant difforme, là un lépreux malfaisant, plus loin un enchanteur subtil, toujours un être singulier, inattendu, propre à piquer au plus haut point sa curiosité et celle des auditeurs de ses exploits. Notre tailleur a de pareilles surprises dans les fermes isolées où l'appellent les commandes confiées à son maître. Le lien social est ici assez lâche, la tendance individualiste assez marquée pour que, à quelques lieues de distance, se révèlent des contrastes marqués et des singularités imprévues. Que ce soit chez la « possédée Traudel (1), » pauvre femme dont la maladie nerveuse est interprétée par ses voisins ignorans comme une malédiction du ciel; ou chez ces hôtes bizarres que son maître et lui durent un jour vêtir de peaux de bêtes, et dont il a raconté l'étrange réception, sans cesse défilent devant les yeux attentifs du novice artisan des combinaisons imprévues entre des élémens moraux, assez invariables en leur fond peut-être, mais divers en leurs assemblages comme les dessins capricieux du kaléidoscope. Nous

(1) *Waldheimat*, II.

reviendrons d'ailleurs plus à loisir sur cette riche galerie d'originaux qui est l'ornement de son œuvre, et dont il a collectionné les pièces rares durant ses quatre années de hautes études psychologiques.

Quelles particularités divertissantes et suggestives déjà chez ses camarades de travail quotidien, chez ces « compagnons » voyageurs, que maître Natz embauchait au passage, durant leur tour d'Allemagne, et qui apportaient au jeune apprenti, avec les échos mystérieux du vaste monde leur contingent moins bien accueilli de brimades traditionnelles, car les vieilles et rudes coutumes des corporations médiévales subsistaient, à peine transformées par les lois nouvelles sur la liberté du travail! Le long Christian, hâbleur et fainéant, l'ivrogne Wenceslas, le beau géant suisse Hans, d'un si bon cœur qu'il vient en aide à toutes les misères et que, dans les bals villageois, il profite de ses avantages physiques pour mettre aux enchères entre les filles le plaisir de danser avec lui, et pour offrir ensuite aux musiciens le produit de cette adjudication originale : ce sont là des figures qu'on n'oublie pas. Voici encore le compagnon philosophe, Toni, qui semble un frère lointain du poète souabe Christian Wagner (1), car il aspire, lui aussi, à revenir mille fois sur cette terre dont le séjour lui semble joyeux, et il a trouvé pour exprimer ce vœu une formule pittoresque : « Je voudrais, dit-il souvent, trotter, petit gamin, derrière mon propre cercueil. » Or, ajoute son ancien camarade, il avait subi le sort commun des optimistes intrépides; son souhait devenait une certitude à ses yeux, en sorte qu'il formait déjà mille projets plus sourians les uns que les autres afin de remplir ses existences futures

Et, à lui aussi, Rosegger nous l'assure, cette pauvre et rude existence de sa jeunesse laissa surtout des souvenirs de joie et de gaîté. Il a des accens enthousiastes pour célébrer les belles soirées et les douces nuits d'été, lorsque, aux samedis et vigiles, les garçons s'en allaient bras dessus bras dessous, se renvoyant au loin leurs chants d'allégresse juvénile par-dessus les vallons obscurs; tandis que parfois l'un d'eux, se détachant furtivement du groupe en liesse, s'en allait causer sous la « petite fenêtre »

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 15 novembre et 15 décembre 1901. Les idées de métempsycose reviennent assez souvent chez d'autres héros de Rosegger, chez le Philosophe dans la forêt, le Vieil Adam, le Docteur fou : *Sonderlinge aus dem Volke der Alpen.*

de son amie. *Fensterln*, ce verbe bizarrement greffé sur un diminutif (1) joue un grand rôle dans les récits d'amour de ces montagnes. Pierre en faisait-il quelquefois usage pour son compte, et faut-il chercher en son œuvre les traces de quelques idylles personnelles; arrêtons-nous un instant à cette question délicate. Notre auteur, qui porte en ces sujets intimes la réserve instinctive de sa race, est demeuré fort avare de confidences sentimentales sur la période de sa vie où l'homme en lui remplaça l'enfant. Il a seulement indiqué par quelques mots discrets que l'éveil de son cœur fut tardif, mais qu'il l'entendit parler ensuite aussi impérieusement que tout autre. Les figures féminines esquissées dans ses souvenirs forestiers se rapportent au temps de l'innocence, à peine effleurée par le premier souffle de la passion lointaine encore. Voici l'une des plus gracieuses.

Pierre se vit envoyer certain jour par son père vers un marchand de bois du voisinage qui tardait à régler ses dettes vis-à-vis du paysan déjà appauvri : « Je ne puis plus, faisait dire Lorenz Rosegger à son mauvais payeur, nourrir ma nombreuse famille si tu ne me rends pas mon dû. Tu garderas donc mon fils chez toi jusqu'à ce que tu puisses lui remettre la somme que j'attends. » Et, telle est la naïve bonhomie de ce peuple patriarcal, que l'enfant, devenu inconsciemment garnisaire, fut accueilli et traité comme ceux de la famille chez le débiteur de son père, jusqu'au jour où quelque rentrée d'argent permit de le renvoyer au logis avec la somme réclamée. A côté du *Vergelt's Gott* chrétien, n'est-ce pas là encore une aimable manière d'acquitter les intérêts d'un emprunt? Chez le vieux Thomas se déroula cependant une fraîche idylle entre l'enfant du créancier et la fillette de la maison, une petite bergère un peu plus âgée que lui, Kaethele. « Je sortais toujours avec Kaethele, et elle me conduisait çà et là par la forêt. Nous visitions de compagnie les ravines, les blocs de rocher, et son babil ne tarissait pas. Une fois même, elle me dit en confidence que, quand tout faisait silence dans le bois, quand les bourdons seuls murmuraient, et qu'un souffle d'air bruissait légèrement, Dieu passait alors au milieu de la forêt. Il était plus grand que les arbres les plus hauts, mais prenait souci des plus petits faons du chevreuil; quand il voyait se traîner une fourmi blessée par le pied d'un marcheur, il l'aidait

(1) Le français naïf de nos pères l'eût peut-être traduit par *Fenestreller*.

à regagner sa demeure, et, là où il apercevait une petite fleur que le poids d'un caillou empêchait de grandir, le bon Dieu se baissait vers le sol, et allégeait de ce fardeau le cœur de la fleurette. Quand Kaethele racontait de pareilles choses, je la regardais sans parler, et l'éclat de ses grands yeux sombres me rappelait celui de l'église illuminée durant la messe de minuit... »

Le jour du départ de l'enfant, son amie Kaethele le conduisit au loin dans le bois : « Elle s'arrêta enfin, regarda troublée autour de nous, et s'assit sur un tronc déraciné par le vent. J'étais debout devant elle ; elle prit mes mains, les plaça sur sa poitrine ; alors, elle inclina la tête jusqu'à toucher mon front, et murmura : « Tu es mon cher petit Pierre. » Elle avait rougi ; elle laissa glisser sur son visage les mèches folles de ses cheveux, afin que je ne pusse voir combien ses joues étaient en feu... » Quelques heures après, les héros de cette aventure se quittaient sans retour.

Une autre amie d'enfance de Pierre fut la fille adoptive d'un vieil original qui réunissait dans sa cabane les habitans de la région pour leur prêcher la crainte de l'enfer et les dangers de la tentation charnelle ; les deux petits s'asseyaient côte à côte durant ces sermons singuliers, tandis que leurs pieds nus se rencontraient sous le banc. Mais l'intrigue avec Marianne ne semble pas avoir été plus loin que les avances de Kaethele ; et si le petit tailleur trouva des cœurs sensibles au temps de son joyeux apprentissage, le seul roman personnel qu'il nous ait conté fut celui de son premier mariage, sur lequel nous reviendrons en son temps.

Il nous faut maintenant suivre, au cours de cette période de sa vie, le développement de sa vocation littéraire. Sans montrer de très grandes aptitudes pour son métier manuel, le jeune homme parvint pourtant avec les années au terme de son apprentissage, et demeura comme « compagnon » près de maître Natz pour le salaire infime de quatre-vingt-dix kreutzers par semaine. Cependant ses goûts d'écrivain grandissaient plus rapidement que ses talens de couturier. Les pages où il a dit les souvenirs de cette époque de transition dans son existence sont parmi les plus charmantes de son œuvre (1). Il y marque d'une façon spirituelle le conflit incessant des deux occupations qui partageaient

(1) *Waldheimat*, II.

son temps et son attention. Un des plus caractéristiques parmi ces récits s'intitule : « Quand je ne volais pas mon maître. » Le vieux Natz, ennemi juré de la liberté des métiers, cette funeste innovation de l'âge moderne, enseignait tout son art à ses apprentis, sauf le secret de la coupe des vêtemens, afin qu'ils eussent encore à chercher par le compagnonnage un complément d'éducation, et qu'ils ne pussent s'établir d'emblée maîtres tailleurs dans la région, lui faisant aussitôt concurrence.

Toutefois, par une étrange inconséquence, dont la source était sans doute dans la bonté de son cœur, il les encourageait pour ainsi dire à se procurer par la fraude les lumières qu'il refusait de leur fournir officiellement. Le moyen était simple : ils n'avaient qu'à lui dérober pendant quelques heures, avec sa complicité tacite, les patrons de papier, fruits de son expérience, et à en découper en cachette des imitations fidèles : ils étaient alors aussi avancés que lui-même. Pas un ne manquait, on le devine, à lui voler de si précieux documens, pour en tirer profit avec une malhonnêteté plus ou moins raffinée, certains allant jusqu'à gâter de parti pris les originaux qu'ils avaient copiés, afin de gêner leur maître dans l'exercice ultérieur de sa profession. Non seulement Natz leur pardonnait alors une indélicatesse prévue dans son esprit, mais il se montrait fier de l'esprit d'initiative de ses disciples, et de l'honneur qu'ils promettaient de faire par la suite à l'excellence de ses leçons. Or, Pierre Rosegger, laissé seul à dessein comme ses prédécesseurs avec ces inappréciables modèles, s'avisa, au lieu d'en copier la forme, de lire avec avidité les nouvelles du monde extérieur imprimées sur leur papier de journal. Rare bonne fortune pour son esprit éveillé ! Telle pièce découpée lui représentait, non pas la manche d'une future jaquette, mais un morceau de littérature qu'il s'empressait de déguster en gourmet. C'est ainsi qu'ayant rencontré le récit passionnant d'un attentat contre le roi d'Italie, l'infortuné en ignora à jamais le résultat final, parce que, dit-il, la mode étant alors aux corsages très ouverts, ce patron-là ne s'étendait pas beaucoup en largeur. Quant à maître Natz, il demeura tout à la fois stupéfait et mal satisfait de rencontrer pour la première fois un apprenti si dénué de sens pratique.

C'est que l'auteur en herbe ne voulait décidément pas céder la place au paisible artisan chez ce jeune homme de plus en plus différent de son entourage. Un jour, tandis qu'il travaillait pour

un paysan, qui, ayant mal combiné ses commandes, se trouvait avoir ensemble sous son toit tisserands, cordonniers et tailleurs, une dispute s'éleva entre ces honnêtes travailleurs sur le partage de l'unique lit et des locaux disponibles dans la maison envahie. Les maîtres et compagnons passant nécessairement avant les apprentis dans cette répartition, on se prit à contester le titre de compagnon à Pierre Rosegger, parce qu'il l'était devenu par le seul bon plaisir de Natz, sans avoir produit, suivant les règles des corporations, ce travail accompli qui marque la fin du noviciat professionnel, le *Lehrstueck*. Or, quelques minutes plus tard l'un de ses camarades de travail le découvrait griffonnant dans la grange, et, lui ayant enlevé de force un grimoire suspect, s'empressait d'en donner lecture à la maisonnée. C'était une de ces petites poésies humoristiques en patois styrien qui allaient bientôt fonder au dehors la réputation de leur auteur, et que nous traduisons ici à titre de spécimen des premières inspirations de sa Muse villageoise.

« L'autre jour, j'ai été voir notre curé, et je lui ai demandé : Puis-je aimer cette fille? — N'essaye pas, sur mon âme, car si tu l'aimes, tu iras en enfer.

Plein de désir, je me suis adressé à ma mère : — Puis-je aimer cette fille? — Oh! mon cher trésor, c'est encore trop tôt : dans quinze ans peut-être, mon garçon.

Dans un grand embarras, j'ai supplié mon père : — Puis-je aimer cette fille? — Mille tonnerres! cria-t-il en sa colère, si tu veux goûter mon bâton, tu peux essayer.

Que faire donc? Je suis allé vers le Seigneur Dieu : — Puis-je aimer cette fillette? — Mais oui, sans doute, a-t-il dit en riant, j'ai fait la fillette précisément pour un garçon. »

Cette lecture suscita quelques hochemens de tête, et son vieux maître lui conseilla de déchirer la page, mais il se réserva d'abord le droit de la copier pour son usage, s'il faut en croire son malin disciple. Et, le soir, sur la paille où ils couchaient de compagnie, un jeune cordonnier pénétré d'admiration protesta auprès de Pierre que cette chansonnette était bien, dans un autre ordre d'idées, le chef-d'œuvre qu'il avait négligé d'accomplir dans l'art du tailleur. En littérature tout au moins, et sans contestation possible, il était passé « compagnon. »

On le voit, au milieu de circonstances extérieures si défavorables, la vocation d'écrivain s'affirmait chaque jour davantage

chez le jeune artisan. On recourait à lui plus que jamais pour rédiger des lettres bien senties, mais aussi pour créer des œuvres d'imagination plus relevées. Une charmante anecdote en fera foi, qu'il intitule avec une amusante ironie : « Mes premiers droits d'auteur. » Les Viennois commençaient alors à visiter l'été la vallée de la Muerz : et quelques habitans de Krieglach imaginèrent un jour de donner à ces citadins le spectacle d'un cortège nuptial villageois, avec les costumes les plus archaïques, espérant bien se voir récompenser par une quête fructueuse de leur reconstitution humoristique et de leur petite représentation en plein air. Ils s'adressèrent à Pierre pour composer une poésie de circonstance sur un vieil air montagnard et, tout étant disposé pour le mieux, on se rendit en corps devant le café élégant de l'endroit, où les étrangers s'étaient attablés assez nombreux devant leurs bocks de bière. Mais tous les efforts furent vains pour attirer l'attention de ces Messieurs blasés, jusqu'à ce qu'enfin le cortège rustique reçut de l'un d'entre eux une petite pièce de monnaie, avec la prière d'aller s'amuser ailleurs et de les laisser en paix. Tel fut, ce jour-là, l'effet inattendu de la poésie paysanne. Et Rosegger conserve, sans doute comme un talisman bien efficace contre l'amour-propre exagéré du littérateur, ce premier droit d'auteur accompagné jadis par un si utile avertissement de modestie.

Toutefois ses compatriotes avaient du moins montré dans cette circonstance leur estime pour le talent naissant du petit tailleur. C'est que sa renommée s'étendait avec le temps : il trouvait alors un public bénévole chez le maire d'un village voisin (Sankt Kathrein am Hauenstein), brave commerçant dont les enfans, à peu près du même âge que Pierre, avaient quelque teinte de culture, et savaient apprécier les essais qu'il leur dédiait à tour de rôle. Il possédait dès lors quelque expérience de la composition littéraire, si nous en jugeons par la liste imposante de ses écrits de jeunesse. Sa première entreprise importante avait été une vie de saint Joachim : n'ayant pas rencontré dans les sources peu abondantes, il est vrai, dont il disposait alors, de détails suffisans à son gré sur un aussi grand personnage que le père de la Vierge, il prit le parti de les inventer de toutes pièces, et créa de la sorte à son insu une légende hagiographique. Puis il avait écrit un livre de prêches. « Le chemin de l'Éternité, » et trois années de ce calendrier, « pour le temps

et pour l'éternité, » dont nous avons dit l'origine. Il y peignait au lecteur les misères de ce monde, les délices du ciel, les châtimens de l'enfer, et insistait avec prédilection sur les fins dernières de l'homme, dans le louable dessein de convertir les pécheurs. De plus, à côté d'une première tendance intellectuelle qui n'a jamais disparu en lui, malgré ses transformations ultérieures, se révélait bientôt dans son esprit un autre filon qu'il devait exploiter avec un égal bonheur, la veine humoristique et doucement railleuse. Sa Muse s'émancipant en effet avec les années, il écrivit un recueil intitulé « Réjouis-toi de la vie, » rempli par des facéties villageoises et par des badinages érotiques, dont le morceau que nous avons traduit fera pressentir le ton jovial et bon enfant. Tandis qu'un ouvrage plus important en deux volumes, et orné comme le précédent d'illustrations originales traitait de sujets plus graves et portait le titre ambitieux de « Museum. » Tout un bagage littéraire, comme on le voit, accumulé en de rares momens de loisir par la plume d'un adolescent qui poussait l'aiguille dix heures par jour assis sur ses talons.

Les fragmens que le jeune tailleur lisait le soir à St Kathrein suscitaient chez les auditeurs des sentimens mélangés : étonnement, admiration, mais aussi désapprobation et méfiance; et comment le bon sens pratique n'eût il pas condamné des fantaisies qui n'étaient certes pas de nature à faire leur auteur habile et satisfait dans sa profession? La vieille servante maussade du maire hospitalier menait le chœur des protestataires, ne cachant pas son hostilité vis-à vis de cet écrivailleur en qui elle flairait l'hérétique, et dont un bon bûcher aurait dû faire justice à son avis. Certaine veille de Noël, tandis que le magistrat municipal rendait sans fausse honte à Pierre le service de lui couper les cheveux, elle dit âprement : « Tu vas ébrécher tes ciseaux sur celui-ci. — Comment cela? — Oui, si par mégarde tu rencontres les cornes. » Ajoutons-le, cette mégère demeura longtemps l'interprète d'une partie de l'opinion publique au pays natal du poète.

Cependant l'instant décisif de son existence approchait pour Rosegger. Son maître disait de lui : — « S'il n'était pas un si bon garçon et si honnête, je le renverrais à l'instant, car, au travail, il n'est pas si habile qu'on le croirait d'après ses écrits : il a trop de sornettes dans la tête. » Ces sornettes étendaient chaque jour

leurs ravages, et, dans le corps du lecteur applaudi à St Kathrein commençaient à s'agiter sinon les diables entrevus par ses ennemis, du moins ce démon dont notre époque à singulièrement étendu l'empire, celui de la lettre imprimée. Oh! voir sa prose s'étaler dans l'un de ces journaux qu'il connaissait surtout par les patrons de son maître, et par les enveloppes de paquets dérobées chez le maire commerçant. Quelle gloire pour lui-même et pour Alpel, son hameau natal! — Et, certain dimanche de l'automne de 1864 (il avait alors vingt et un an passés), le tailleur s'assit, chez ses parens, à la table grossièrement équarrie de la salle commune, réunit quelques-uns de ses manuscrits, et écrivit d'une main tremblante une lettre explicative au directeur de la *Grazer Tagespost*, le journal libéral de Grätz, capitale de la Styrie.

En dédiant, vingt-cinq ans plus tard, son roman : *Martin der Mann* au docteur Svoboda, Rosegger rappelait en ces termes l'origine de leurs relations : « Cet envoi pouvait sembler ridicule et fou, car, pour cette ville et pour ce journal, le jeune montagnard était aussi étranger que s'il eût habité les déserts de l'Afrique. A peine il avait su mettre l'adresse sur sa lettre : à plus grand'peine encore il avait réuni les quelques deniers nécessaires à l'achat des timbres. Et, peu de jours après, il oubliait déjà cet acte de caprice. Soudain, malgré un retard causé par l'entière ignorance de la poste de Krieglach à l'égard du destinataire, une réponse vint de la capitale, et voici quel en était le contenu :

« Monsieur,

« J'ai lu vos poésies, et je trouve que vous possédez un véritable don, méritant une culture attentive. Je publierai plusieurs de vos poèmes, et j'attirerai sur vous l'attention du public. Mais, tout d'abord, il vous faut me confier, avec exactitude et sincérité, où et comment vous avez conçu l'idée d'écrire, car une école de village ne la fait pas naître; et aussi quels vers vous avez lus, car on retrouve dans les vôtres quelques souvenirs de lectures. Envoyez-moi vos récits en prose, et donnez-moi exactement et sans ambiguïté votre adresse et votre occupation actuelles. Je ferai volontiers quelque chose pour vous : je vous procurerai par exemple des dons de livres, et je vous en offrirai moi-même quelques-uns. Ce que j'imprimerai de vous comportera des ho-

noraires, c'est-à-dire vous sera payé. Peut-être se trouvera-t-il même quelqu'un pour vous faciliter une existence plus relevée. Écrivez-moi donc bientôt, et soyez tout à fait sincère vis-à-vis de votre dévoué,

Professeur-docteur A. Svoboda,
rédacteur de la *Tagespost*. »

Cette lettre témoignait peut-être en faveur du talent déjà visible dans l'envoi de Rosegger, mais certainement plus encore en faveur de la bienveillance innée, de l'ouverture généreuse du cœur chez son correspondant; car il est rare, on l'avouera, que la première démarche d'un débutant, si mal en situation de s'aider lui-même, rencontre un pareil accueil. Et, par une assez exceptionnelle intervention de la Justice distributive dans les choses de ce monde, non seulement cet encouragement, toujours si hasardeux en présence d'une prétendue vocation littéraire a, pour une fois, réussi : mais encore le docteur Svoboda, d'ailleurs publiciste estimé et polygraphe fécond, fit pourtant davantage pour sa réputation par ces quelques lignes sorties du cœur que par tout le reste de ses écrits. Lorsqu'il fêta, le 26 janvier 1898, son soixante-dixième anniversaire, il se vit complimenter cordialement, dans la presse allemande tout entière, sous ce titre significatif : « Celui qui a découvert Rosegger, *der Entdecker Roseggers*. »

Ce protégé, à l'égard de qui sa bienveillance tendre, solide, sincère jusqu'à la sévérité, et toujours pleinement désintéressée, ne devait jamais se démentir, songea tout d'abord avec effroi aux moyens de répondre à son invitation et de lui faire parvenir le paquet déjà si volumineux de ses écrits; plus de quinze livres pesant de littérature? Par bonheur, le parrain de Pierre, appelé à Grätz pour affaires, se disposait à se rendre de son pied léger dans la métropole, éloignée de seize lieues, et voulut bien se charger du précieux fardeau : « Le brave homme s'effraya pourtant à l'aspect de la charge que je lui imposais : Allons, au nom de Dieu, dit-il enfin, si tu as pu porter tout ce fatras dans ta tête, je le porterai bien aussi sur mes épaules. Alors, s'étant muni d'une hotte, il chargea le tout, et je suivis des yeux mon messager qui, presque courbé en deux sous le poids, emportait, par le sentier pierreux, toutes mes élucubrations, pour disparaître enfin dans l'ombre des pins. »

Le 4 décembre 1864, le docteur Svoboda tenait sa promesse en insérant dans son journal un feuilleton intitulé : *Un poète populaire styrien* (1). Il y vantait les dispositions naturelles du jeune paysan, donnait quelques indications sur sa personne, quelques extraits de ses lettres, et quelques citations de sa prose et de ses vers. Avant tout, il faisait appel à la charité des habitans de la grande ville en faveur de leur humble compatriote. Ne se trouverait-il pas un Mécène pour préparer à cet autodidacte une existence plus en harmonie avec ses facultés que celle d'un artisan villageois? Rosegger, qui paraît avoir gardé sans cesse vis-à-vis des citadins quelque chose de la méfiance instinctive du paysan, allait éprouver en cette circonstance qu'il est de braves gens même en ces abîmes de perdition qu'on appelle les cités modernes. Il faut lire, vers la fin de son œuvre biographique la plus développée, *Waldheimat*, le récit de la soirée de Noël (1864) qui le vit rentrer au logis, sans nul pressentiment, afin de passer chez ses parens les vacances inaugurées par cette fête joyeuse, et la tête farcie déjà de projets littéraires propres à remplir ses heures de liberté. Sa mère fondait la graisse du porc récemment sacrifié en vue des provisions d'hiver; son père cherchait dans le grenier l'encens nécessaire aux cérémonies domestiques de cette nuit solennelle. Quelques instans se passèrent donc en préparatifs matériels de tout genre, puis Marie Rosegger dit à son fils : « Sais-tu, garçon? » et cette tournure de phrase était, à elle seule, l'indice d'un événement important, « il te faudra aller demain à Krieglach. On dit qu'à la poste, il y a toutes sortes de lettres et d'objets pour toi... et on dit que tu es sur le nouveau journal... et qu'à la paroisse, les gens ne parlent que de toi depuis quelques jours. Sais-tu ce que cela veut dire? » Mais déjà le tailleur ne tenait plus en place. Non pas demain, à l'instant même il veut jouir de sa gloire nouvelle. Il prend donc son habit du dimanche, allume la lanterne d'étable, « qui, depuis des années avait un verre cassé sur une de ses faces, » et se met en route dans la nuit vers Krieglach. La poste était d'ailleurs fermée ce soir-là, aussi le sommeil du jeune héros fut-il des plus agités. Mais, le lendemain en ce beau jour de Noël où la chrétienté

(1) Ce feuilleton a été réimprimé récemment avec la conférence du Dr Rabenlechner, *Rosegger der Didaktiker*, dont le but était d'appuyer la création d'une Association Roseggerienne : c'est dire la popularité actuelle de notre auteur au moins dans certaines sphères de l'opinion. *Litteraturbilder*, Baum, 1900. Leipzig.

fête l'aurore des temps nouveaux, l'employé du bureau postal lui remit, avec des égards inaccoutumés, un amas volumineux de lettres, de mandats et de paquets, ajoutant ce seul mot tout ensemble ironique et admiratif : « Tout cela pour le phénomène poétique *Naturdichter* styrien. » C'était, outre le feuilleton bienveillant de Svoboda, des livres, des encouragemens par lettres, de petits envois d'argent. Et déjà, les gens de Krieglach se mettaient à l'unisson de ces dispositions admiratives. Pour la première fois de sa vie, Pierre allait s'entendre dire « vous » par une voix humaine, et même « Monsieur Rosegger. » En revanche, le compliment de sa mère prit cette forme prudente : « Toi, garçon, fais attention qu'ils ne te rendent pas fou? »

Peu de jours après, arrivait une proposition pratique en vue d'orienter l'avenir du jeune homme vers les carrières libérales. Un libraire de Laybach offrait de le prendre à titre de commis dans son magasin, promettant de lui laisser la plus grande liberté pour compléter son instruction. Un suprême combat se livra dans l'âme de l'ambitieux villageois. Certes la vie qu'il menait ne convenait guère à ses aspirations, et il avait écrit au directeur de la *Tagespost :* « Il y a des heures où je me sens très malheureux. J'évite les réunions, la danse, le tir. Les cartes n'ont aucun attrait pour moi. Nul ne me comprend. Mes bons momens sont dans la solitude, avec mon cher calendrier populaire autrichien de Vogl, dont je possède toutes les années. » Pourtant, cette vie était supportable en somme, assurée, non sans joies, si nous en croyons ses confidences ultérieures, et comme il arrive en pareil cas, les côtés favorables en revenaient de préférence à la mémoire, à l'heure d'y renoncer pour toujours. L'hésitation fut si forte, que, par sa rude franchise, maître Natz faillit retenir à ses côtés son médiocre ouvrier, puis, par une impulsion de son bon cœur le poussa définitivement, au contraire, dans la voie où le bonheur semblait lui sourire. En effet, de même qu'au jour où le vieil artisan avait si mal reçu Marie Rosegger, pour accepter aussitôt avec une franche cordialité son chétif rejeton, ce dernier trouva d'abord une attitude sévère chez le tailleur, devant l'aveu de ses projets. Son patron lui reprocha son ingratitude. Eh quoi? l'abandonner ainsi quand il allait enfin se voir récompenser de ses soins par l'assistance utile de son disciple mieux instruit? Et déjà, pétrifié, le pauvre Pierre murmurait à voix basse : « Décidément, je reste, » lorsque Natz

reprit : « Va, je ne veux pas porter ce péché et encourir ce reproche de t'avoir fait manquer ton bonheur. Que tout se passe au mieux pour toi, c'est mon souhait bien sincère ! »

Rosegger quitta de la sorte le métier de sa jeunesse, mais dans sa sincérité sur tout ce qui touche au détail de sa vie morale, il nous a décrit en sa personne un intéressant phénomène de dédoublement. La transition fut si brusque de son ancienne à sa nouvelle existence, l'empreinte de la première avait été si profonde, que, durant de longues années, son être intime demeura comme partagé en deux personnages distincts. Un éminent critique (1) nous l'assurait jadis, ceux qui ont subi, au seuil d'une carrière encombrée, des examens difficiles, repassent bien longtemps, à l'heure trouble des cauchemars, par les transes qu'ils éprouvèrent en ce moment décisif de leur jeunesse, et se croient redevenus des étudians incertains de leur avenir. Rosegger a connu pour sa part cet état singulier : « Je jouis d'ordinaire, dit-il, d'un sommeil paisible, mais j'ai été privé du repos de bien des nuits par une circonstance bizarre. A côté de mon humble existence d'étudiant et de lettré, j'ai, durant de longues années, traîné une existence fantomatique de tailleur de village, sans pouvoir en être délivré... J'y pensais cependant peu durant le jour... et j'avais même conscience au milieu du rêve que je n'étais pas ainsi à ma place ordinaire ; mais toujours, je me trouvais avoir obtenu des vacances qui me ramenaient pour un temps sur l'établi de mon maître. » Rien ne faisait prévoir le terme de cette obsession, lorsque, une nuit, Rosegger replongé par le songe dans sa besogne coutumière, aux côtés de son patron, crut voir venir vers eux un de ces compagnons voyageurs qui avaient jadis travaillé auprès de lui. Alors, pour faire place à ce nouvel arrivant, maître Natz, se tournant vers son disciple, lui dit solennellement : « Décidément, tu n'as pas de vocation pour le métier, tu peux t'en aller, tu es congédié, *du bist fremd gemacht.* Et, de cette heure, l'oppression angoissante du cauchemar disparut pour jamais. Jeux singuliers d'une organisation nerveuse, mais aussi symbole de la place éminente qu'ont tenue, dans la destinée de notre poète, ses années d'adolescence, les plus décisives de sa vie.

Et, si l'on songe à l'existence précaire, qui, longtemps,

(1) M. René Doumic.

devait être la sienne, tandis qu'il demeurait abandonné sans nulle ressource à la charité des âmes généreuses dont la confiance en son talent pouvait facilement se démentir ou se lasser; si l'on pense au naufrage de maint compagnon de sa jeunesse, émigré comme lui vers les cités séductrices, mais pour y rencontrer une fin lamentable qu'il nous a parfois contée (1); si l'on se représente le milieu familial et local avec lequel il lui fallait bien souvent reprendre contact, et qui, affectueux et dévoué ou jaloux et envieux, se montrait si parfaitement incapable de comprendre, même d'une façon vague, ses occupations et son idéal nouveau, on partagera les appréhensions de maître Natz, et, un instant, l'on s'efforcera en pensée de retenir à ses côtés cette jeune destinée qui marchait si peu préparée vers les écueils de la vie moderne. — Un miracle de la vocation a seul fait persévérer Rosegger dans la carrière d'écrivain: ajoutons dès à présent que cette vocation ne l'a pas égaré, car, s'il a paru souvent douter lui-même d'avoir rencontré, dans la voie brillante qu'il a parcourue, plus de bonheur que dans l'humble sentier où l'engagea sa naissance, le bon sens vulgaire pourrait refuser de l'en croire : il y a trouvé tout au moins, nous le verrons, l'amour, la fortune, et la gloire.

Ernest Seillière.

(1) *Meine Ferien.*

L'ASSURANCE

CONTRE

L'INVALIDITÉ ET LA VIEILLESSE

La question de l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse est nouvelle entre toutes les questions sociales; et, si les conditions dans lesquelles elle se pose ne sont sans doute pas spéciales à notre pays, elles sont certainement spéciales à notre temps. Une telle question ne pouvait être soulevée dans l'antiquité, où toute l'organisation du travail était fondée sur l'esclavage; l'esclave, propriété du maître, restait à sa charge exclusive, qu'il travaillât ou ne travaillât pas; la loi écrite n'imposait à cet égard aucune obligation de droit, mais la coutume et les mœurs assuraient à l'esclave infirme ou brisé par l'âge une place dans la *familia*. Pour les hommes libres, il n'existait aucune institution sociale, mais, à toutes les époques, en Grèce et à Rome, on prit des mesures exceptionnelles en faveur des vétérans; les autres vivaient de ces petits profits énumérés dans les comédies grecques et latines, et attendaient la sportule des riches patrons ou les largesses des Césars.

Avec la civilisation chrétienne et la suppression de l'esclavage, apparaissait la préoccupation de pourvoir aux besoins de la vieillesse. Les liens de famille étaient plus resserrés, l'organisation nouvelle du travail libre assurait la continuité de la profession, exercée dans la corporation et au même domicile. Au foyer stable, garanti par l'hérédité et le long bail, le vieillard

trouvait toujours une place d'honneur, et l'artisan, devenu maître, voyait sa vieillesse respectée. Un esprit de fraternité inconnu du monde païen s'exerçait à la faveur d'institutions légales, et chaque citoyen se trouvait compris obligatoirement dans une mutualité corporative, dont le patrimoine, fondé par la piété des ancêtres et grossi par la générosité des confrères, permettait d'assister les infirmes et les vieillards. Pour les isolés, la charité avait multiplié les fondations pieuses, — asiles, hôpitaux, secours à domicile, — et Lamennais a pu dire en parlant de cette période : « Les croyances établies agissant à la fois sur les gouvernemens et les individus, la société se trouva régie par une puissance infinie d'amour. »

Aussi, en dépit des misères et des souffrances causées par les fléaux et les guerres incessantes, la question n'avait-elle pas le caractère d'urgence et de généralité qu'elle présente aujourd'hui, et pendant longtemps on put se borner à donner quelques pensions aux militaires et aux fonctionnaires que leurs fonctions avaient arrachés du sol.

La situation n'est plus la même de notre temps : la Réforme d'abord, puis la Révolution, ont détruit l'organisation corporative, dispersé le patrimoine des travailleurs et des pauvres, et porté une atteinte profonde à la constitution de la famille. La société moderne, établie d'après une conception individualiste, laisse à chacun le soin d'épargner à sa guise et se borne à charger l'État, d'une manière générale, de pourvoir à toutes les misères. Chacun pour soi et l'État pour tous ! En vertu de ce principe, l'État donne des pensions à ses employés et laisse à l'Assistance publique la mission de faire le reste. On sait comment elle s'y prend et à quels résultats aboutit la charité officielle. Si on supprimait les innombrables asiles fondés et défrayés par les particuliers, on pourrait constater l'absence à peu près complète de refuges pour la vieillesse des travailleurs.

M. Guieysse a eu raison de le dire, dans un rapport à la Chambre des députés, la nécessité d'une solution s'impose. Le Code civil avec le partage égal, les baux à court terme, ont rendu instable le foyer des ouvriers de l'usine et de la terre; le cultivateur lui-même se voit trop souvent arraché dans sa vieillesse à la ferme qu'il a cultivée toute sa vie. D'autre part, les progrès de la grande industrie, la facilité des communications, le service militaire et l'accroissement du nombre des fonctionnaires

ont achevé de « déraciner » la majorité des travailleurs et créé ou multiplié le prolétariat. Dans les grandes villes, beaucoup d'ouvriers n'ont pas de famille, très peu ont un foyer : ils vivent d'une vie nomade, au hasard de l'embauchage. Les salaires incertains, le besoin de jouissances, les tentations de tout genre leur rendent à peu près impossible l'épargne individuelle; la vieillesse et les infirmités viennent à l'improviste souffler sur cette poussière humaine. Pour le plus grand nombre, l'avenir apparaît sous la forme d'un lit d'hôpital, et trop souvent les familles, même relativement aisées, n'ont plus un endroit pour recueillir et soigner leurs parens âgés ou malades.

Pour n'envisager que la France, nous trouvons dans une statistique publiée par M. Cheysson des chiffres tristement éloquens. Sur 10 millions d'ouvriers, 588 000 personnes sont annuellement réduites à l'inaction ou meurent, laissant après elles 355 000 autres personnes, femmes, enfans ou ascendans que leur travail faisait vivre. Chaque année il tombe à la charge de la charité publique ou privée près d'un million de personnes à qui on ne saurait imputer aucune faute personnelle et qui se trouvent privées de leur gagne-pain. Il faut encore noter que, dans ces calculs, on ne fait pas entrer les ouvriers victimes de chômage accidentel, faute de travail. Comment ne pas conclure avec M. Cheysson : « En face des chiffres qui précèdent, on est vraiment épouvanté du total des souffrances qu'ils révèlent. C'est l'honneur de notre siècle de n'avoir pas voulu se courber devant ces crises comme devant une sorte de fatalité inéluctable et d'avoir cherché à les adoucir par la charité ou à les enchaîner par la prévoyance et le calcul. Non, le mal n'est pas fatal; nous avons les moyens de lutter contre ces crises, d'amoindrir, d'atténuer leurs conséquences. Il existe d'abord une catégorie d'accidens qu'on peut conjurer... Quant aux autres, c'est à l'assurance qu'il faut recourir pour amortir le choc? »

En termes exacts, la question se pose ainsi : — Peut-on faire quelque chose pour soulager ces misères? Doit-on tenter de résoudre législativement et par voie d'autorité ce redoutable problème? Est-ce affaire privée? Est-ce question d'État?

Nous ne rentrerons pas ici dans les controverses; nous nous bornerons à rappeler qu'il se présente : 1° une *solution libérale*, tendant à trouver dans le développement de l'idée mutualiste le moyen d'assurer facultativement la vieillesse des travailleurs;

2° une *solution autoritaire*, qui a été adoptée en Allemagne et en Autriche et donne des résultats incontestables; 3° et enfin, une *solution socialiste*, que ses promoteurs offrent aux masses avec les plus séduisantes promesses.

Préciser l'état de la question; exposer les diverses propositions en les étudiant d'après les données scientifiques; et montrer, à titre d'expérience, les résultats pratiques de la seule organisation qui fonctionne actuellement, l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse en Allemagne, — tel est l'objet de ce travail (1).

I

La France peut s'enorgueillir d'avoir été la première à se préoccuper de cette question; et ce serait à peine forcer les termes, de dire que Henri IV et Louis XIV ont été, en cette matière d'assurance sociale, de véritables précurseurs. La Caisse de Prévoyance des mineurs et la Caisse des Invalides de la Marine peuvent être considérées comme des types presque parfaits d'assurance corporative; les étrangers s'en sont souvent inspirés; et nous ne croyons pas qu'on ait trouvé mieux que la Caisse des Invalides. Saint Vincent de Paul, de son côté, avait cherché à organiser l'assurance paroissiale. Ces institutions étaient fondées sur les principes de la mutualité obligatoire, de l'association de l'épargne, et de la tontine.

Avec la Révolution, on vit apparaître une idée nouvelle; les pensions, au lieu d'être le produit de l'épargne capitalisée, deviennent, par la loi de 1792, des récompenses nationales; mauvais point de départ, qui conduit à des conséquences désastreuses pour les finances de l'État, et se prête à toutes les injustices et à tous les abus du favoritisme. Quand on organisa les premières caisses de retraites dans les administrations, on revint à l'idée de tontine, mais la loi de 1853 retomba dans la solution autoritaire, on pourrait dire socialiste. Ce défaut de suite dans la conception de l'assurance a beaucoup retardé en France la solution de la question.

(1) Pour nous guider, nous avons eu recours aux maîtres les plus autorisés en la matière, et nous nous sommes aidés des travaux de MM. Grüner, Cheysson, Jay, Bellom, et du livre du Dr Zacher. Nous devons en particulier un hommage reconnaissant à M. de Saint-Aubert, dont l'excellent ouvrage nous a permis de trouver réunis et mis au point tous les élémens de cette étude.

Au début du Second Empire, le gouvernement voulut créer des caisses communales et organiser des groupes d'assurance (1). La pensée était excellente, « car l'État peut, sans sortir de son rôle, provoquer et constituer légalement des groupemens ayant des charges et des droits communs. La liberté n'est pas violée, du moment que ces groupemens sont indépendans au point de vue de leur administration, qu'ils ont une autonomie réelle, des responsabilités et, dans une large mesure, la gestion de leur patrimoine. Mais l'indifférence du public et l'hostilité d'une partie des fonctionnaires empêchèrent toute action utile, et cette tentative avortée aboutit à la création de la Caisse des retraites pour la vieillesse, caisse d'État, fondée en 1850, et qui végète depuis cette époque sans avoir jamais pris un développement réel. M. Jay, dans une étude publiée en 1895 sur l'assurance ouvrière, a donné à cet égard des chiffres décisifs. En quarante années, c'est à peine si la Caisse a vu venir à elle 800 000 déposans, et le chiffre actuel des déposans est à peine de 400 000 sur 9 600 000 ouvriers et domestiques. Il a constaté qu'il n'était pas possible « d'attendre d'une caisse uniquement alimentée par les versemens facultatifs des patrons et des ouvriers une solution suffisamment générale et prochaine du problème de l'assurance ouvrière contre la vieillesse (2). »

Quoique l'initiative des patrons ait fait beaucoup en France, ce qui est fait n'est presque rien auprès de ce qui reste à faire. La loi de 1898 sur les sociétés de secours mutuels a donné lieu à de grandes espérances, mais on sait combien il est difficile aux sociétés de secours mutuels, avec leur effectif toujours assez mobile et précaire, d'organiser dans des conditions sérieuses des caisses de retraites. Il s'est déjà produit de ce côté de nombreux mécomptes, et il ne faut pas se faire d'illusions.

II

Tous les hommes politiques ont compris la nécessité d'une organisation spéciale, et c'est pourquoi les projets et les propositions n'ont cessé d'affluer.

La question des retraites fut posée pour la première fois en 1879 au Parlement par MM. Martin-Nadaud, Charles Flo-

(1) Exposé des motifs de la proposition Ramel, 1890, page 2.
(2) *Revue politique et parlementaire* d'avril 1895.

quet, etc., sous la forme d'un projet de résolution invitant la Chambre à « nommer une commission chargée de préparer un projet de loi relatif à la création d'une caisse de retraites en faveur des vieux ouvriers de l'industrie et de l'agriculture; » mais aucune suite ne fut donnée à cette proposition.

En 1881, la question fut définitivement mise à l'ordre du jour. M. Martin-Nadaud et, un peu plus tard, MM. Laroche-Joubert, Waldeck-Rousseau, Fourane, Ganne et Fabien présentèrent des propositions de loi dans ce sens. Ces propositions diffèrent dans le fond et dans la forme; celle de M. Waldeck-Rousseau, notamment, se place à un point de vue plus général et se préoccupe même des secours à fournir aux travailleurs et à leurs ayans droit en cas de décès et d'incapacité de travail; mais toutes appartiennent à la même famille et présentent un caractère commun. Elles exigent le concours de l'État et se mettent sous son patronage, mais l'assurance reste facultative.

Le 25 mai 1886, M. le comte de Mun, Mgr Freppel, M. Le Cour Grandmaison et d'autres députés de la droite déposaient une proposition sur la protection des ouvriers contre les conséquences de la maladie et de la vieillesse partant de principes très différens. Les auteurs, mettant à profit la loi récemment votée de 1884 sur les syndicats professionnels, demandaient la création de caisses corporatives régionales qui assureraient *obligatoirement* tous les travailleurs, moyennant une retenue prélevée sur les salaires et une contribution égale des patrons. C'est la première fois qu'apparaissait dans notre législation l'assurance *obligatoire*.

Enfin, à une date très postérieure, en 1897, les socialistes déposaient une proposition connue dans le monde du travail sous le nom de Projet Escuyer et conçue dans un tout autre sens. Cette proposition a été reprise en 1898 par M. Zevaès.

Tous les projets ou propositions de loi dont nous aurons à parler se rattachent à ces trois types et procèdent de deux systèmes très différens. Les uns cherchent à réaliser l'assurance par l'État au moyen d'une caisse centrale. Les autres n'admettent que l'assurance mutuelle ou professionnelle et ne font intervenir l'État que pour l'organisation des groupes. Nous retrouvons là les deux tendances que nous signalions au début : l'idée traditionnelle, qui revient toujours, sous une forme ou sous une autre, à la corporation; et l'idée révolutionnaire ou jacobine

qui fait tout dépendre de l'État. Cette distinction existe dans tous les projets, qui, à un autre point de vue, se subdivisent en trois catégories :

Les uns n'admettent que *l'assurance facultative;* les autres reposent sur *l'assurance obligatoire;* et d'autres enfin s'arrêtent à une *solution mixte*, sorte de présomption légale qui suppose qu'à moins de volonté contraire formellement exprimée, tous les travailleurs ont l'intention de s'assurer.

A la suite des nombreuses études et des discussions auxquelles ces projets ont donné lieu, on a constaté l'impossibilité de faire une loi générale avec le principe de l'assurance facultative : cette solution a été abandonnée par les commissions, et il n'y a plus en présence à l'heure actuelle que la solution socialiste et la solution corporative. Nous ne nous attarderons donc pas à analyser dans les détails les nombreuses propositions appartenant au type facultatif.

Les propositions déposées antérieurement ont été mentionnées plus haut. Au cours de la législature de 1889-1893, il se produisit onze propositions nouvelles, dont un projet de loi déposé au nom du gouvernement par MM. Constans et Rouvier. Presque toutes, à l'exception de la proposition de M. de Ramel, sur laquelle nous reviendrons, appartiennent au type facultatif, et nous nous bornerons à noter en passant la proposition de MM. Achille Adam et Piérard. La commission parlementaire nommée pour les examiner chargea M. Guieysse de faire un rapport concluant à l'adoption du projet Constans-Rouvier, modifié profondément par la commission. De nouvelles propositions tendant à l'assurance facultative furent présentées au cours de la législature de 1893-1898, et la Commission du Travail confia le nouveau rapport à M. Audiffred, rapport que son auteur, en 1898, a converti en proposition de loi, et qui tendait à organiser l'assurance facultative et reproduisait à peu près les dispositions du rapport Guieysse.

En 1890 (8 juillet), M. de Ramel déposa une proposition de loi tendant également à l'organisation d'une caisse de retraites des travailleurs et des invalides du travail et d'une caisse de capitalisation. La compétence juridique de son auteur et l'autorité des principaux signataires du projet, MM. Le Gavrian, Georges Graux, Neyrand, Desjardins-Verkinder, de Montsaulnin et Thellier de Poncheville, qui représentaient à des titres divers la

grande industrie, lui donnaient une importance considérable. Tout en n'adoptant pas le principe de l'option, qui est la caractéristique de cette proposition, les différentes commissions lui ont emprunté beaucoup de dispositions heureuses, qui ont permis de compléter certaines parties insuffisamment indiquées par les auteurs des autres propositions. Comme base, M. de Ramel acceptait la Caisse des retraites pour la vieillesse, reconstituée et jouissant d'une réelle autonomie sous le contrôle d'un Conseil d'administration, composé de magistrats, de fonctionnaires, de chefs d'industrie, de présidens de sociétés de secours mutuels, et présidé par le Directeur de la Caisse des Dépôts et consignations. La Caisse devait centraliser les versemens des patrons et des ouvriers, en y ajoutant le produit des dons et legs, pour servir aux travailleurs, à partir de 65 ans, une pension évaluée en moyenne à 360 francs par an. M. de Ramel repoussait l'assurance obligatoire, mais il présumait chez les ouvriers l'intention de s'assurer, à moins d'une déclaration contraire faite devant le maire en présence de témoins. « La liberté, dit l'exposé des motifs, est sauvegardée par le droit de renonciation, et la présomption de mutualité dérive du contrat de louage d'ouvrage. » La cotisation prévue était de 0 fr. 05 par jour pour les ouvriers et d'autant pour les patrons. Le patron qui emploie des ouvriers devait verser à la caisse 0 fr. 10 par jour. Chaque ouvrier ayant un livret individuel sur lequel les versemens étaient constatés au moyen de timbres spéciaux, il pourrait continuer ses versemens quelle que fût l'usine ou la région où il se trouverait. En cas d'infirmités précoces, la pension pouvait être liquidée proportionnellement aux versemens effectués avec une bonification consentie par le Conseil d'administration. L'État, ne donnant d'autre concours que celui du personnel de la Caisse des Dépôts et consignations, ne courait aucun risque et n'avait aucun mécompte à redouter.

Ce système était fort heureusement complété par la création d'une caisse de capitalisation permettant aux ouvriers de se constituer un pécule pour leurs vieux jours. La proposition Ramel, repoussée par la Commission en 1893, a été reprise en 1899 par M. Ricard, avec quelques modifications : la proposition Ricard ne s'applique qu'aux ouvriers de la grande industrie.

On a vu que, dès 1886, M. le comte de Mun et Mgr Freppel, se plaçant résolument en face du problème à résoudre, avaient

été amenés à accepter l'assurance obligatoire. « La légitimité de cette mesure, disaient-ils dans l'exposé des motifs, ne saurait être contestée. C'est en vain qu'on présenterait l'épargne forcée, l'épargne imposée, malgré lui, au travailleur, comme une atteinte inique à sa liberté. L'ouvrier paresseux et imprévoyant est fatalement condamné à tomber un jour à la charge de l'assistance publique, et le législateur a le droit de prendre des mesures préventives pour que la faute d'un seul ne retombe pas sur la société tout entière. Pour les chefs d'entreprise, ils ont à remplir des devoirs de paternité sociale. Ils doivent aide et assistance à leurs ouvriers quand la maladie les frappe, quand la misère les attend; c'est là une *obligation morale incontestable*, que nous transformerions volontiers en *lien juridique*. Suivant nous, en effet, *l'assurance à ces caisses doit être obligatoire*, et, si leur création est reconnue nécessaire, il serait puéril de dire qu'elle doit être spontanée et facultative... Quand les intéressés, en raison même de l'état de désorganisation où nous sommes, ne peuvent ou ne veulent pas s'y prêter, le pouvoir qui provoque, même par une *contrainte légale*, la fondation de ces établissemens d'utilité sociale, prend en définitive une mesure de police très légitime rentrant dans le devoir général qui lui incombe de procurer la paix et la prospérité publiques. »

L'économie de la proposition était très simple et nous n'en donnerons que les grandes lignes, car nous en retrouverons tous les détails en analysant le rapport Guieysse et la législation allemande. Elle consistait à grouper autour de grandes caisses régionales, instituées dans les circonscriptions établies par la loi du 19 mai 1874, tous les membres d'une même profession ou d'une même industrie. Ces caisses corporatives constituent une *mutualité obligatoire*, ayant pour but de garantir les membres participans contre les conséquences de la maladie et de la vieillesse, et sont alimentées par une retenue sur le salaire de l'ouvrier ou employé et par une contribution de l'entreprise.

« Il ne s'agit pas de constituer l'État lui-même assureur, administrateur ou exploiteur de caisses de prévoyance, mais de lui accorder le droit d'exiger que les ouvriers soient efficacement garantis contre les maux inhérens à la nature humaine ou particuliers à leur condition. Il ne s'agit pas de substituer l'État aux initiatives privées, de solliciter son appui ou son concours financier, qui aboutiraient à une absorption finale, mais de lui

permettre d'accomplir sa fonction sociale, qui serait incomplètement remplie, si, par sa négligence ou son imprévoyance, des milliers de citoyens restaient livrés sans protection suffisante à toutes les vicissitudes d'une existence précaire. »

La proposition de loi sauvegardait dans la plus large mesure l'existence des Caisses d'assistance et de prévoyance fondées par les grandes Compagnies sans le concours de leurs employés et les conservait moyennant certaines conditions que les projets actuellement présentés ont également admises.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que cette proposition a été soumise au Parlement français cinq ans avant le vote de la loi allemande sur l'invalidité et la vieillesse, et que, par conséquent, ses auteurs n'étaient pas les plagiaires de leurs voisins d'outre-Rhin. Les concordances qu'on peut relever proviennent de ce que cette proposition est le fruit d'études faites en commun aux réunions de Fribourg, dans lesquelles les catholiques de tous les pays s'efforcèrent d'arrêter les bases d'une doctrine sociale conforme aux enseignemens de l'Église et à l'esprit de l'Évangile. M. le comte de Mun et ses amis, MM. le marquis de la Tour du Pin, Henri Lorin, Delalande, Milcent, etc., ont pris une grande part à l'élaboration de la législation protectrice du travail qui a prévalu partout en Europe; comme membres de l'Union de Fribourg, ils furent les plus ardens promoteurs du mouvement corporatif. Il n'est donc pas étonnant qu'on trouve des points de contact entre les projets émanant des catholiques sociaux de France, d'Autriche, d'Allemagne et de Suisse. Chacun doit avoir en cette circonstance sa part de responsabilité, et, quelle que soit l'opinion qu'on puisse porter sur cet ensemble de doctrines, il n'est que juste d'établir que le groupe français a été au premier rang de ceux qui ont contribué à les faire prévaloir.

L'idée maîtresse de la proposition de M. de Mun, celle qu'on retrouve dans toutes les propositions émanant des mêmes hommes, c'est la création de ces caisses corporatives régionales qui ont triomphé en Allemagne, malgré l'opposition du grand Chancelier, partisan d'une caisse unique centrale, et qui ont fini par être adoptées en France par la commission de la Chambre des députés. Cette espèce de décentralisation administrative et financière aura, croyons-nous, beaucoup de peine à triompher, malgré l'exemple de l'Allemagne, dont nous aurons encore à

parler tout à l'heure. Elle se heurte à des préjugés profondément enracinés sur la centralisation de l'épargne populaire et sur son emploi, et elle soulève, nous le reconnaissons, des difficultés d'application qui exigent une surveillance ferme et une politique inaccessible à certaines influences. Mais il n'y a pas de milieu entre le socialisme d'État, qui détruit toute initiative et toute liberté, et le régime corporatif, qui respecte la liberté et la dignité humaine en permettant aux individus et aux familles de se constituer en organismes sociaux capables de faire face aux exigences de la vie et de remédier à toutes les misères.

Il est intéressant de rapprocher de cette proposition celle qui a été déposée en 1895 par M. André Lebon et qui admet également le principe de l'obligation. M. Lebon vise particulièrement l'assurance contre l'invalidité et tient compte non de l'âge de l'assuré, mais de sa capacité de travail. Il s'est inspiré, sur beaucoup de points, de la législation allemande, notamment dans la division des assurés en cinq classes dont les cotisations varient proportionnellement au montant des salaires, et dans la contribution fixe versée par l'État en cas d'insuffisance de la pension acquise. Mais M. Lebon s'est prononcé pour le système de la Caisse centrale administrée par l'État et se montre opposé à la liberté d'emploi des fonds provenant de l'épargne populaire. Cette proposition, qui s'inspire des meilleurs exemples, mérite d'être consultée et présente un ensemble remarquable.

Nous ne devons pas oublier non plus un projet de loi sur les retraites ouvrières, déposé au nom du gouvernement par M. Maruéjouls, ministre du Commerce (octobre 1898). Ce projet comporte l'obligation, les versemens corrélatifs égaux des patrons et des ouvriers, la capitalisation et la majoration éventuelle de l'État. Mais il se prononce pour l'assurance par l'État au moyen de la Caisse nationale des retraites reconstituée.

Les propositions déposées par les socialistes varient peu et ne comportent pas une longue discussion, parce qu'ils se bornent en général à poser le principe sans entrer dans les détails d'application. Cependant, dans certains cas, ils ont donné des chiffres qui ont permis de calculer approximativement les conséquences financières qu'entraînerait l'adoption de leurs théories. Nous y reviendrons en analysant le rapport de M. Guieysse, et nous nous bornons ici à rappeler les principales propositions.

C'est d'abord celle de MM. Zevaès, Bénézech et Boyer, en juin 1898; puis une proposition de MM. Puech, Andrieu, etc., (novembre 1898); une proposition de M. Chauvière, de la même date; une proposition de M. Vaillant (mars 1899); enfin, une proposition de M. Gervais (juillet 1898), qui, par certains côtés, rentre dans la même catégorie que les précédentes.

III

En résumé, le Parlement français était saisi depuis vingt et un ans de cette question capitale sans que, par suite des lenteurs du travail législatif, aucune des trente ou quarante propositions déposées sur le bureau de la Chambre des députés eût encore été discutée.

Les commissions parlementaires ont successivement élaboré le rapport Guieysse en 1893, le rapport Audiffred, et le second rapport de M. Guieysse, déposé le 9 mars 1900. La commission d'assistance et de prévoyance sociales a pris soin de rédiger un véritable contre-projet. Nous allons analyser ce document avec tout l'intérêt qu'il mérite et nous efforcer d'en faire comprendre l'économie.

Le rapporteur présente une particularité assez rare dans les milieux parlementaires : il connaît à fond la question qu'il traite et jouit, comme actuaire, d'une incontestable autorité. On peut être en désaccord avec lui sur les questions de principe; mais ses critiques portant sur l'organisation financière des divers projets méritent une attention toute spéciale. Or, l'organisation financière est une des grandes difficultés d'application de cette loi : les divers systèmes offrent des accumulations de capitaux énormes résultant de la capitalisation, et les différences portent sur des milliards. La gestion de ces capitaux est un des gros problèmes de l'avenir. L'étude approfondie, que contient le rapport, des différentes propositions donne une grande importance aux conclusions de la commission.

Le texte qu'elle propose consacre pour la première fois le principe de l'obligation et la création de caisses régionales ; il maintient la corrélation et l'égalité entre les versemens des patrons et des ouvriers : c'est l'acceptation des grandes lignes de la proposition de Mun-Freppel, et la concordance avec le système adopté en Allemagne. Il emprunte aux projets Marué-

jouls et Lebon la majoration par l'État et l'anticipation de la retraite en cas d'invalidité ; il répond à un très grand nombre de propositions en édictant des dispositions transitoires pour assurer, à tous les ouvriers âgés, des allocations viagères variant de 150 à 360 francs.

Selon le dispositif présenté par la commission, tout ouvrier ou employé aurait droit, s'il est de nationalité française et dans les conditions requises, à une retraite de vieillesse à partir de soixante-cinq ans et à une retraite anticipée d'invalidité payable mensuellement et d'avance. Cette retraite ne serait jamais inférieure à 360 francs. Si l'ouvrier est marié, son conjoint est assuré, en cas de décès, d'un capital de 500 francs. S'il a plusieurs enfans âgés de moins de seize ans, chacun des enfans reçoit, au moment du décès, un capital de même somme de 500 francs. Pour obtenir ce résultat, il serait astreint obligatoirement au paiement d'une cotisation qui varie de 5 centimes à 10 centimes par jour. Le patron qui emploie des ouvriers étrangers devrait payer directement 20 centimes par jour.

Les caisses régionales prévues seraient au nombre de vingt ; elles jouiraient de la personnalité civile et devraient être constituées par un règlement d'administration publique. Ce seraient les organes principaux du service des retraites. Elles seraient chargées de recevoir les versemens, de les placer, de liquider les pensions, soit de vieillesse, soit d'invalidité. Il n'y aurait pas de caisse centrale : chaque caisse serait indépendante et pourrait faire tous les actes de gestion et d'administration nécessaires dans la région qui lui aurait été assignée.

La commission n'a malheureusement pas voulu résoudre une des questions les plus importantes en matière d'organisation, et elle a laissé le ministre du Commerce déterminer « par un règlement d'administration publique la composition, l'attribution et la dissolution des conseils de surveillance de ces caisses et de leurs comités directeurs ; la préparation et l'approbation de leurs budgets et de leurs comptes ; la nomination de leur personnel administratif ; la surveillance et le contrôle de leurs opérations ; la désignation des emplois de leurs fonds et, d'une manière générale, toutes les règles relatives à leur fonctionnement et à leur gestion (1). » Il y a là une lacune des plus regrettables, comme

(1) Rapport Guieysse, page 88, art. 19.

nous le verrons en étudiant l'organisation allemande, car ce sont des points essentiels. La commission a éludé de la même manière la création du conseil central des assurances et retraites ouvrières, ainsi que les relations des caisses entre elles.

En revanche, le rapporteur donne, au point de vue financier, des renseignemens du plus vif intérêt. Nous savons par lui que le nombre des travailleurs qui, en vertu de cette loi, seraient astreints à l'obligation de s'assurer est, en chiffres ronds, de 7 millions. La charge imposée aux finances de l'État serait pour la première année de 52 803 000 francs; cette charge irait croissant jusqu'à la trente-cinquième année, où elle atteindrait 94 141 000 fr. Elle décroîtrait ensuite pour atteindre, au bout de cinquante ans, le chiffre constant de 10 millions par an. Le fonds *spécial* prévu par le projet permettrait de régulariser le jeu de l'assurance. Au bout de quatre-vingts ans, les capitaux accumulés dans les caisses régionales atteindraient le chiffre de 11 milliards 900 millions, — soit, en chiffres ronds, 12 milliards.

Le sacrifice demandé à l'État mérite un examen sérieux. Le rapporteur a cru devoir indiquer quelles seraient les dépenses qu'entraînerait l'adoption des autres projets. La proposition Zévaès (projet Escuyer), étudiée par les actuaires de l'Office du travail, coûterait annuellement au Trésor 693 641 000 francs (défalcation faite des cotisations des participans et autres recettes). Il faudrait donc inscrire immédiatement au livre de la Dette perpétuelle un capital d'environ 22 milliards. La proposition Audiffred entraînerait pour l'État une charge de 80 millions par an, représentant un capital de garantie de 2 667 millions de francs. Le projet Maruéjouls exigerait un capital de garantie de 7 333 millions de francs pour une charge annuelle de 220 millions. Si la proposition Dubuisson était adoptée, les charges de l'État et des communes étant, dès la première année, de 200 millions, le capital de garantie serait de 6 667 millions de francs.

La proposition de la commission, examinée par les actuaires de l'Office du travail, donne les résultats suivans. Avec l'annuité de 40 francs, le montant des arrérages est de 74 millions la première année, atteint le maximum de 105 millions la trente-cinquième année, et décroît rapidement pour s'annuler à la quatre-vingtième année. La charge maxima de l'État est de 94 141 000 fr. et le capital de garantie est de 333 millions. Le capital existant dans les caisses régionales en régime constant est évalué à 12 mil-

liards. Avec l'annuité de 30 francs, les charges de l'État atteignent au maximum 156 184 000 francs. Le capital des caisses régionales est évalué à 8 milliards.

Ce n'est pas le moment de discuter ces conclusions : une trop longue expérience nous a appris que le projet subirait encore bien des modifications avant d'être voté par le Parlement. Ce n'est pas, non plus, notre intention de proposer ici un contre-projet. Après avoir exposé l'état de la question en France, nous croyons plus utile de montrer comment elle a été résolue en Allemagne, quel est le fonctionnement de l'assurance obligatoire, quels résultats elle a donnés, et quels sont les lacunes ou les inconvéniens révélés par la pratique.

La plupart des objections qu'on peut faire à la création des retraites pour l'invalidité et la vieillesse portent sur des points de fait. Beaucoup de bons esprits ont contesté la possibilité d'une organisation complète comprenant tous les travailleurs; d'autres redoutent pour l'industrie et pour les finances de l'État une surcharge écrasante, ou s'inquiètent de cette masse de capitaux enlevés à l'épargne individuelle et à l'initiative privée pour s'entasser dans les caisses du Trésor; on a considéré un semblable système économique comme incompatible avec l'expansion extérieure et l'exportation; on se préoccupe surtout de l'extension nouvelle donnée au fonctionnarisme. Tous ces reproches sont graves, et il est particulièrement intéressant de voir comment l'Allemagne, dont la prospérité économique paraît aller sans cesse croissant a su éviter dans l'organisation de l'assurance obligatoire tous les écueils que nous avons signalés.

IV

L'organisation des assurances sociales n'a pas soulevé en Allemagne les mêmes objections de principe qu'en France, parce que les corps communaux, en Allemagne (communes, provinces), ont, depuis longtemps, l'obligation stricte de nourrir leurs pauvres. Ce pays, comme un certain nombre d'autres, notamment l'Angleterre, a inscrit dans son droit public l'obligation légale d'assistance. Lors de la sécularisation des biens d'Église, au moment de la Réforme, les gouvernemens durent se préoccuper des charges qui grevaient ces domaines en vertu d'effectations spéciales au profit des pauvres, des malades et des

vieillards : le droit fut maintenu en principe; mais on opéra une sorte de transfert en déclarant que les terres continueraient à contribuer sous forme d'impôt au soulagement de ces misères; la commune fut chargée de prélever des taxes et devint responsable vis-à-vis de l'État. Avec le temps, la rapacité des nouveaux propriétaires transforma en charge publique ce qui était une sorte de servitude perpétuelle pesant sur leurs domaines. Tant que subsistèrent les corporations, qui ne disparurent complètement qu'au début de ce siècle, elles suffirent, dans bien des cas, à assurer la vieillesse du compagnon éloigné de l'atelier par les infirmités. Mais l'avènement de la grande industrie, les lois libérales qui brisèrent l'ancienne organisation du travail, firent peser sur les communes une charge trop lourde, et le législateur dut intervenir.

La *loi industrielle* de Prusse, du 17 janvier 1845, — modifiée par la loi du 21 juin 1869 et étendue à tout l'Empire par la loi des 7 et 8 avril 1876, — conféra aux autorités communales le droit d'obliger les ouvriers de leur ressort à s'affilier à une caisse de corporation. Ces institutions demandaient des cotisations et accordaient, en retour, des secours de maladies et des indemnités pour payer les frais funéraires des membres décédés. Le principe de la contrainte légale était définitivement entré dans la législation et se présentait comme une transformation du droit à l'assistance. Les communes n'usèrent pas de cette faculté. En 1881, l'assurance obligatoire n'existait que dans 366 communes. En dehors de cette organisation, les lois du 10 avril 1854 et du 24 juin 1865 avaient créé la Caisse des retraites des mineurs, gérée par un comité mi-partie de patrons et d'ouvriers et alimentée par une retenue obligatoire sur les salaires. Cette caisse comptait, en 1881, 263 688 assurés.

En présence de la misère des travailleurs et de l'exagération de charges qui en résultait pour les communes, le gouvernement sentit la nécessité d'agir, d'autant plus que l'émigration, toujours croissante depuis la guerre, et les progrès du socialisme devenaient un péril public. Le courant d'idées qui dominait en Allemagne était favorable à une intervention de l'État. Depuis longtemps, Adam Müller, Hildebrand, Schönberg, Wagner avaient provoqué une irrésistible réaction contre les doctrines d'Adam Smith et des économistes de l'école anglaise. A un autre point de vue, les théoriciens de la monarchie nationale, Radowitz, Lorenz Stein Rodbertus Jagetzow et Schmoller, avaient proclamé le devoir et

la nécessité pour le souverain de pourvoir aux besoins des classes laborieuses et de prendre l'initiative des grandes réformes sociales. « Les rois de Prusse, disait Bismarck, en 1881, à la Chambre des députés de Prusse, n'ont jamais été de préférence rois des riches. C'est une des traditions de la dynastie que je sers, de prendre les intérêts du faible dans la lutte économique. »

Le mouvement de renaissance religieuse qui s'est produit en Allemagne dans la seconde partie du XIXe siècle n'était certainement pas étranger au développement de ces idées et à l'affirmation de cette doctrine. Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, avait, dès 1848, engagé la lutte contre le libéralisme économique et posé les principes du christianisme social, soutenus en Autriche par le baron Vogelsang, le comte Blome, le comte François Kuefstein et le prince Aloys de Lichstenstein. Ce mouvement était suivi parallèlement, depuis 1870, par les socialistes de la chaire, disciples pour la plupart de Wichern, Huber, le pasteur Gohre, Rudolf Meyer et le célèbre Stöcker, et par les adhérens de l'*Association centrale pour la réforme sociale sur la base religieuse et monarchique*, fondée en 1877.

Le Centre catholique, sous l'énergique direction de Windthorst, eut le mérite de prendre la direction des réformes nécessaires; et, grâce à la compétence de ses membres, à leur union sur le terrain des principes, il a pu résister victorieusement aux attaques des libéraux et aux tendances socialistes dont Bismarck se fit un instant l'organe dans un dessein de centralisation et d'unification politique.

Il est impossible de nier cette influence du christianisme social, quand on lit le message du 17 novembre 1881, qui fut comme l'introduction des lois d'assurance et de l'organisation corporative en Allemagne. La dynastie des Hohenzollern comprenait la nécessité de s'appuyer sur cette grande force sociale pour lutter avec succès contre les révolutionnaires et les socialistes : « Nous considérons, déclarait l'Empereur, qu'il est *de notre devoir impérial* de demander de nouveau au Reichstag de prendre à cœur le bien des ouvriers, et nous pourrions regarder avec une satisfaction bien plus complète toutes les œuvres que notre gouvernement a pu réaliser avec l'aide de Dieu, si nous pouvions acquérir la certitude que nous laisserions après nous à la patrie une garantie nouvelle et durable, qui assure la paix

intérieure et donne à ceux qui souffrent l'*assistance à laquelle ils ont droit*... Trouver les véritables voies et moyens pour rendre cette sollicitude effective est une tâche difficile, il est vrai, mais essentielle, pour tout État qui est fondé sur les bases morales d'une vie publique chrétienne. »

A partir de ce moment, les lois se succèdent avec une remarquable rapidité. C'est d'abord la loi sur l'assurance contre la maladie (15 juin 1882); la loi sur l'assurance contre les accidens, deux fois repoussée par le Centre, qui ne veut pas de caisse d'État, et fait triompher le principe de l'assurance corporative; et enfin la loi d'assurance contre l'invalidité et la vieillesse, dont le projet fut déposé le 22 novembre 1888. Il avait été étudié avec le plus grand soin au ministère de l'Intérieur, examiné par une commission spéciale du Conseil fédéral, et publié *in extenso* dans le *Journal officiel* de l'Empire. Toute personne ayant des observations à présenter pouvait les consigner par écrit et les envoyer au ministre de l'Intérieur, chargé de les centraliser. Ce fut une bien curieuse et bien intéressante tentative de consultation nationale. La discussion devant le Reichstag commença le 6 décembre 1888. Après trois jours de discussion, le projet fut retiré et renvoyé devant une nouvelle commission, composée de députés au Reichstag, de représentans des États et hauts fonctionnaires. Avec d'importantes modifications, la loi fut adoptée le 4 mai 1889, par 189 voix contre 165. Elle fut promulguée presque immédiatement, le 22 juin.

L'assurance obligatoire sur l'invalidité et la vieillesse fonctionne depuis cette époque, mais la pratique a fait ressortir certaines imperfections, qui ont donné lieu à l'étude d'un nouveau projet, déposé en 1898 par les fonctionnaires de l'Office impérial des assurances. Ce projet fit l'objet d'un examen sommaire en février 1899, fut renvoyé à une commission extra-parlementaire, et voté à l'unanimité moins une voix le 15 juin 1899. La loi est entrée en vigueur depuis le 1er janvier 1900.

V

La loi allemande comprend dans le champ de l'assurance tous les salariés, travailleurs de l'usine ou de la terre, apprentis ou domestiques, les marins et mariniers, les employés de commerce et les professeurs ou répétiteurs, dont le traitement ne

dépasse pas 2 000 marks par an ; 12 millions d'assujettis tombent sous le coup de l'article premier de la loi.

Le caractère de généralité est une des nécessités de l'assurance sur l'invalidité et la vieillesse : l'ouvrier moderne est tellement instable qu'il faut une organisation générale pour le suivre dans ses déplacemens multiples. Le docteur Hitze, du Centre catholique, avait voulu combattre l'extension de la loi aux paysans et ouvriers agricoles, mais il a dû reconnaître lui-même que le travail des champs ne présentait pas plus de stabilité que le travail de l'usine et qu'il était nécessaire de maintenir à la loi toute sa portée. Les difficultés qui peuvent se produire au sujet de l'application de la loi sont réglées par le Conseil fédéral. Les étrangers sont exclus du bénéfice de l'assurance, mais les patrons qui les emploient doivent verser à la caisse commune les cotisations que paierait un ouvrier allemand.

Il n'y a d'exception que pour les personnes remplissant une fonction gouvernementale donnant droit à une retraite et dans certains cas expressément prévus par la loi.

A côté de l'assurance obligatoire, il y a l'assurance facultative, permettant aux personnes en dehors du cadre légal de bénéficier de l'organisation de l'assurance ; pour éviter les abus, il faut que l'assurance soit contractée avant quarante ans, et le droit à l'assurance ne peut naître qu'après un versement de 500 cotisations. La loi de 1899 a supprimé le timbre supplémentaire qui avait été créé par la loi de 1889 pour l'assurance volontaire : le taux est le même, mais, naturellement, l'assuré supporte seul la charge sans le concours de personne. Cette faculté semble du reste devoir profiter surtout aux petits patrons et aux employés qui ne sont pas visés par la loi.

En échange des cotisations qu'ils ont versées, les assurés ont droit à :

1° Une rente d'invalidité en cas d'incapacité de travail ;

2° Une rente de vieillesse à partir de soixante-dix ans ;

3° Des secours médicaux ;

4° Et, dans certains cas prévus, au remboursement des cotisations versées.

La loi allemande est plutôt une assurance contre l'invalidité qu'une loi de retraites. La rente dite de vieillesse n'étant versée qu'à soixante-dix ans, dans presque tous les cas, l'ouvrier aura droit auparavant à la rente d'invalidité. Pour obtenir la rente de

vieillesse, il faut avoir atteint l'âge de soixante-dix ans et avoir accompli la période d'attente légale, c'est-à-dire avoir versé des cotisations pendant douze cents semaines. Mais la loi accorde certaines exemptions, et il a été décidé que le temps de service militaire et les journées de maladie compteraient dans le calcul des semaines d'assurances. La *rente de vieillesse* se compose de deux élémens :

1° D'une somme annuelle de 50 marks, montant de la subvention de l'État ; et 2° de la somme fournie par l'établissement d'assurances et qui est le résultat de l'assurance elle-même. Pour le calcul de la rente, les assurés sont divisés en cinq classes :

Ouvriers de la	Salaires de			
1re classe.	350 marks	donnant droit à	60	marks.
2e —	350 à 550	—	90	—
3e —	550 à 850	—	120	—
4e —	850 à 1150	—	150	—
5e —	1150	—	180	—

On combine ces chiffres, si l'assuré a appartenu, au cours de sa période d'attente, à des classes différentes. La loi nouvelle a simplifié les règles, un peu trop compliquées, de la loi de 1889. La *rente d'invalidité* est, aux termes de l'exposé des motifs de la loi de 1889, un secours apporté aux ouvriers invalides. Pour y avoir droit, il faut être invalide dans le sens de la loi, avoir accompli la période d'attente, et ne tomber sous le coup d'aucune des exceptions établies par la loi. Aux termes de la loi de 1899, est « présumé invalide l'assuré qui n'est plus en état de gagner, par une occupation en rapport avec ses forces et ses aptitudes, en tenant compte de son éducation professionnelle et de son métier antérieur, un tiers de ce qu'une personne de la même profession, d'une éducation égale, saine de corps et d'esprit, peut gagner dans la même région par son travail. » La rente n'est acquise qu'au bout de vingt-sept semaines de maladie, alors que tout espoir de prompte guérison semble devoir être écarté. Pour y avoir droit, il faut avoir versé la cotisation pendant deux cents semaines, si l'assurance est obligatoire, et pendant cinq cents semaines, si elle est facultative. Le droit à la rente est perdu, si l'invalidité provient d'un crime ou délit commis par l'assuré ou d'une mutilation volontaire. Si l'assuré a droit à une

rente en vertu de la loi des accidens, il ne saurait y avoir cumul : on applique le taux le plus élevé.

La rente se décompose, comme la *rente de vieillesse*, en deux parties, l'une fixe, et l'autre variable suivant les classes. Le minimum de la *rente d'invalidité* est de 145 marks et le maximum est fixé à 655 marks ; en moyenne, elle ne dépasse pas 300 marks. Les rentes se paient aux guichets de la poste, sur mandat des établissemens d'assurance, et peuvent être remplacées dans certains cas par des prestations en nature, par un versement en capital ou par l'entretien dans un hôpital ; les rentes sont insaisissables et inaliénables.

Une des dispositions les plus originales de la loi, c'est le droit qu'elle donne aux établissemens d'assurance de veiller sur la santé des assurés et de leur imposer un traitement de guérison. Les secours ainsi donnés consistent en soins médicaux, traitemens dans les hôpitaux et stations balnéaires et secours aux familles ; ils ne constituent pas un droit pour l'assuré, mais l'obligent à se soumettre à ce traitement préventif. Ces secours sont donnés, soit par les établissemens d'assurances, soit par les caisses de maladies ; et on sait qu'à cet égard, depuis quelques années, il a été fait en Allemagne des efforts considérables pour arrêter les progrès de la tuberculose.

Pour subvenir aux dépenses énormes qu'entraîne cette assurance, il a fallu créer des ressources correspondantes. L'État intervient par une subvention invariable, fixée à 50 marks de rente annuelle. Le reste est couvert par les cotisations hebdomadaires, payées moitié par le travailleur assuré et moitié par son employeur. En Allemagne, l'opinion est fixée depuis longtemps sur la légitimité de la participation de l'État, qui donne lieu ailleurs à de si ardentes controverses. Comme le disait l'exposé des motifs, l'assurance contre la vieillesse est une des formes de l'Assistance publique, et il est juste que ce soit l'Empire qui supporte une notable partie de ces charges. En dépit des critiques du socialiste Grillenberger, il est certain que M. Marschall avait raison de dire au Reichstag qu'il y avait un abîme entre l'assisté qui reçoit une aumône de l'État et l'assuré qui touche une rente d'invalidité ou de vieillesse ; et il y a un progrès évident à employer sous cette forme une partie des sommes que la charité publique et privée consacre dans tous les pays à l'entretien des vieillards et des infirmes. On trouvera, dans l'exposé

des motifs du projet de loi du 22 novembre 1888, une réponse aux socialistes et aux économistes qui, à des points de vue différens, critiquaient la participation obligatoire des ouvriers et des patrons : « Il est impossible de dispenser les ouvriers de payer leur part des frais de l'assurance. Une institution qui, en créant des ressources gratuites à l'ouvrier, lui enlèverait le sentiment de la responsabilité et le souci de l'avenir abaisserait son caractère dans de désastreuses proportions. L'homme, quel qu'il soit, ne doit jamais perdre de vue que, dans les années de santé, il a le devoir de penser aux mauvais jours. Mais, si l'ouvrier seul est incapable d'une épargne suffisante, il est légitime que le patron lui vienne en aide pour lui permettre de réaliser l'assurance. Car le salaire ne comprend pas toujours l'indemnité nécessaire à compenser la déperdition de forces qui est la conséquence du travail. La participation au paiement des cotisations de l'assurance comble d'une façon très heureuse cette lacune dans la constitution des salaires. »

La détermination du taux des cotisations a donné lieu à des combinaisons d'un très grand intérêt pratique et obligé le législateur allemand à résoudre un des problèmes les plus difficiles en pareille matière. En 1889, les cotisations furent fixées pour une période de dix ans. Les cotisations de chaque classe devaient fournir le capital nécessaire pour payer jusqu'à leur extinction les rentes attribuées pendant ce laps de temps aux personnes de cette classe, d'après les tables de mortalité. Ce système a le double inconvénient de faire débourser pendant les premières années des cotisations très élevées et d'immobiliser dans les caisses des établissemens d'assurance des capitaux énormes. La loi de 1899 a remplacé ce système par celui des *primes fixes moyennes* (1). On a calculé, grâce aux statistiques recueillies depuis 1891, que la dépense totale de l'assurance pendant une période de cent ans, allant de 1890 à 1990, s'élèvera à 12 267 019 300 marks. Le nombre des assurés étant pour chaque année de 11 850 132, il y aura eu, pendant ces cent années, 1 185 013 200 cotisans, entre lesquels doit être répartie cette dépense. La prime annuelle par assuré sera donc de 10 marks 3 518. Les statistiques donnent également le chiffre des rentes délivrées dans chaque classe d'assurés de 1890 à 1900; on a donc pu graduer les cotisations suivant

(1) *Durchschnitts-prämien verfahren.*

les classes, en les faisant varier de 14 à 36 pfennigs; soit, en monnaie française, de 0 fr. 175 à 0 fr. 45 par semaine. La charge supportée par les ouvriers est de la moitié de ce chiffre, soit de 8 à 23 centimes par semaine. On voit que ces chiffres sont très inférieurs à ceux qui sont prévus, chez nous, dans le projet de la commission de la Chambre des députés.

Les règles suivies pour l'évaluation du salaire annuel sont les mêmes que celles qui sont suivies par les caisses de maladies et d'accidens. Les cotisations sont perçues avec la plus grande facilité, grâce au procédé du *Marken system*, au moyen de timbres spéciaux collés sur des cartes remises à cet effet et que les patrons doivent rapporter aux établissemens d'assurance régionaux; ces timbres ont une valeur de 15, 20, 24, 30 et 36 pfennigs, correspondant aux cinq classes d'assurances. On les vend dans les bureaux de poste. Tout ouvrier doit avoir une carte-quittance, qui lui est délivrée gratuitement au bureau de police. Les patrons qui engagent des ouvriers doivent veiller à ce qu'ils aient une carte-quittance. Une fois la carte recouverte de timbres, l'ouvrier ou le patron va au bureau de police l'échanger contre une nouvelle carte, sur laquelle les employés doivent inscrire le relevé du nombre de timbres collés, des semaines de maladie et des périodes de service militaire mentionnées sur la carte précédente. Grâce à ce système si simple, les assurés et l'administration peuvent à tout moment contrôler le montant de la rente acquise. Les bureaux de police transmettent les cartes échangées à l'établissement d'assurance dont elles portent le numéro et qui les a émises. Les ouvriers peuvent se déplacer et passer d'un ressort à l'autre, mais ils continuent à coller les timbres sur la même carte. Ces cartes sont conservées dans un local spécial où chaque assuré a son casier. La carte est la propriété de l'assuré, le patron n'en est que le dépositaire; le collage du timbre peut être fait par le patron, par l'ouvrier ou par certaines autorités. Le collage se fait le plus souvent au moment de la paie, et la retenue s'opère en même temps. Pour les domestiques payés au mois, le patron doit quatre timbres par mois.

Malgré son extrême simplicité, le système des timbres est impopulaire en Allemagne; il présente dans la pratique certaines difficultés provenant de la négligence des patrons et des ouvriers; et certains États confédérés, la Saxe notamment, ont chargé les caisses de maladie de faire elles-mêmes le collage des

timbres de leurs membres et d'opérer le remboursement des cotisations. Dans d'autres, ce service a été confié aux communes et à des bureaux divers de perception communale. On a proposé de remplacer ce système par un autre mode de perception. Les socialistes préconisent un impôt général frappant les industries pour assurer des retraites aux ouvriers. M. Bœdiker, ancien directeur de l'Office impérial des assurances, a imaginé un autre procédé de perception. Dans l'industrie, les patrons verseraient directement une cotisation, proportionnellement au nombre de leurs ouvriers et au montant de leurs salaires. Les listes seraient envoyées périodiquement aux établissemens d'assurances. A la campagne, la taxe serait perçue en même temps que les impôts. Cette taxe serait fixée par les autorités administratives d'après le nombre normal d'employés occupés par chaque patron (*Arbeits bewarf*). Les patrons auraient toujours le droit de retenir sur les salaires la moitié du montant de cette taxe.

Ce système serait, lui aussi, d'une simplicité extrême; mais il est assez difficile de déterminer ce que M. Bœdiker appelle le *Arbeits bewarf*, c'est-à-dire le nombre normal d'ouvriers employés. M. Bœdiker supprime les classes d'assurés, et, dans son projet, la base de toutes les rentes serait fixée à 12 marks par mois pour les hommes et 9 marks par mois pour les femmes. La rente serait acquise à toute personne ayant travaillé pendant les cinq ans qui précèdent l'invalidité. Elle s'accroîtrait d'une somme déterminée par chaque année de travail sans pouvoir dépasser le triple de la base, soit 36 marks pour les hommes et 24 marks pour les femmes. Encore qu'elle ait son côté séduisant, une telle combinaison a pourtant le tort de ne tenir aucun compte de la proportionnalité, et on peut dire, avec l'exposé des motifs de la loi de 1899 : « Tant que la durée du travail et le montant du salaire serviront de base à la rente, il ne restera pas de procédé plus ingénieux et plus efficace que le système du timbre, qui a pour lui une expérience de plus de dix années. »

VI

Mais la difficulté n'était pas seulement de déterminer les principes de l'assurance : il fallait encore créer des organismes pour en assurer le fonctionnement dans toutes les parties de l'Empire allemand. On peut s'étonner à bon droit que le légis-

lateur n'ait pas cru pouvoir approprier à ce nouveau service les institutions déjà établies pour les autres assurances sociales. Il eût été difficile, à la vérité, d'en charger les caisses de maladie, qui constituent déjà cinq types distincts et n'ont aucun lien et aucune corrélation entre elles, mais il semblait naturel de confier l'assurance sur l'invalidité et la vieillesse aux corporations légalement organisées pour l'exécution de la loi sur les accidens. Chacune de ces grandes Mutuelles patronales constitue une caisse autonome, alimentée par des primes ou cotisations d'assurances payées par les patrons, et à charge de servir aux ouvriers la rente à laquelle ils ont droit. Ces caisses sont administrées par un bureau de direction, composé de patrons, et par une assemblée générale. Avec quelques modifications, elles se fussent parfaitement prêtées à ce nouveau service. Au Reichstag, on a donné pour raison que ces corporations étaient trop nombreuses (il y en a 65 pour l'industrie et 48 pour l'agriculture); que quelques-unes d'entre elles n'avaient pas assez de surface pour permettre une large répartition des risques d'invalidité; et que certaines industries, exposant les ouvriers à une invalidité plus précoce, nécessitent des coefficiens de risques différens. Beaucoup de ces objections s'appliquent du reste aux établissemens d'assurances, qui sont, au point de vue du nombre des adhérens et de la fortune, dans des conditions d'inégalité flagrante, exigeant l'intervention du législateur. Peut-être faut-il chercher la raison déterminante de cette décision dans des susceptibilités de politique locale.

La loi de 1889 a donc créé des caisses régionales ou établissemens d'assurance, suivant le terme consacré, ayant droit de percevoir toutes les cotisations d'assurances de leur ressort, de les faire fructifier librement, et ayant en retour l'obligation de servir les rentes. C'est un troisième organisme, fonctionnant indépendamment des deux autres ; mais cette diversité ne paraît pas gêner les Allemands. Ces établissemens d'assurances régionaux ne sont pas des caisses d'État administrées par des fonctionnaires, mais des caisses autonomes administrées par les patrons et les assurés eux-mêmes sous le contrôle et la direction de fonctionnaires publics : ils ont toute la liberté compatible avec l'intérêt de l'Empire et des États confédérés. Ils sont au nombre de 30. La loi laisse subsister à côté d'eux les caisses de retraites ouvrières existant déjà dans certaines grandes administrations et

qui continuent à fonctionner sous le nom de Caisses inscrites, ainsi que certaines caisses corporatives de marine. Au-dessus de toute cette organisation, se trouve l'Office impérial des assurances, créé en 1890, et dont le siège est à Berlin. C'est lui qui contrôle les établissemens d'assurances, qui exerce la haute juridiction en ces matières, et qui établit les calculs servant à déterminer le taux des cotisations et la valeur des rentes.

Les établissemens d'assurance ont la personnalité civile et jouissent d'une certaine autonomie. La loi détermine, il est vrai, le montant des cotisations et la valeur des rentes, en sorte qu'ils ont des budgets fixes. Leur rôle principal se borne à l'émission et à la vente des timbres dans leur ressort; mais ils sont chargés du placement des capitaux et du paiement régulier des rentes. La gestion de chaque établissement est confiée à une *Direction*, comprenant deux élémens distincts : des fonctionnaires provinciaux, nommés par la Province ou l'État, et un élément électif, qui se compose de délégués des patrons et des ouvriers en nombre égal, nommés par les représentans des patrons et des ouvriers qui constituent le Comité. La direction représente judiciairement et extra-judiciairement l'établissement d'assurances. Elle examine les demandes de rentes, les accueille ou les repousse, et administre la fortune de l'établissement en s'occupant du placement des capitaux. La surveillance de la Direction et le vote des résolutions sont confiés au Comité, composé de représentans des patrons et des ouvriers. Les contestations entre les assurés et la Direction sont tranchées par un tribunal arbitral, composé d'assesseurs patrons et ouvriers, sous la surveillance d'un fonctionnaire. La Direction et le Comité de chaque établissement ont leurs bureaux et tiennent leurs séances dans des immeubles spéciaux, construits avec les capitaux de l'assurance. On peut donc les considérer plutôt comme des compagnies privées d'assurances que comme des services publics.

Certaines restrictions sont mises à leur indépendance, et leur champ d'action est strictement limité à l'assurance. Leurs décisions peuvent être attaquées et cassées par l'Office impérial d'assurances, qui exerce son contrôle sur tous les établissemens. La Province ou l'État confédéré auquel appartient chaque caisse est co-débiteur des rentes d'invalidité ou de vieillesse en cas d'insolvabilité de l'établissement d'assurance et, en échange, a le droit d'exercer un contrôle effectif par des fonctionnaires

nommés pour faire partie de la Direction. Enfin, la loi a prescrit certaines règles pour le placement des capitaux. Mais, sous ces réserves, les établissemens créés par la loi de 1889 sont des organisations parfaitement distinctes des services publics, ayant la capacité d'acquérir des droits et de contracter des obligations, de figurer en justice comme défendeurs ou demandeurs, et de posséder une fortune qui leur est propre.

La loi de 1899 a créé deux assemblées nouvelles de patrons et d'ouvriers, l'une qui contrôle la gestion des autorités administratives inférieures, l'autre désignée sous le nom de *Bureau de rentes*. Ce sont ces assemblées, auxquelles s'adjoignent les *Bureaux des caisses de maladie*, qui forment le corps électoral chargé de désigner les membres du Comité. Il y a là un assez curieux mécanisme d'élection à trois degrés. Ces représentans sont élus par les bureaux des caisses de maladie, les patrons élisant leurs représentans, les ouvriers nommant les leurs, conformément à un règlement édicté par l'autorité centrale de chaque État sous la surveillance spéciale des délégués de cet État. C'est en somme une tentative de représentation des intérêts, qui mérite l'attention, et que nous venons d'ailleurs de voir introduire dans notre législation par un décret récent sur les conseils du travail. On sent partout, dans les pays de suffrage universel, le besoin de réagir contre la brutale tyrannie du nombre, et de rendre aux groupemens qui incarnent en quelque sorte les grands intérêts matériels et moraux une part d'influence qui ne dépende plus exclusivement du chiffre des individus qui les composent. Il ne s'agit pas, comme on l'a dit assez légèrement, de reconstituer des castes ou des ordres jouissant d'immunités contraires à l'égalité; il s'agit, au contraire, de rétablir l'équilibre entre les forces qui constituent la société moderne, en donnant à tous le moyen d'échapper à l'oppression de l'argent ou à la tyrannie des masses. Loin d'être une concession faite aux idées socialistes, cette organisation des groupes rendrait impossible la réalisation d'un idéal social fondé sur la conception individualiste et l'omnipotence de l'État. Par cette conception de la direction et du contrôle, la loi de 1889 est un nouveau pas fait vers la réorganisation corporative que nous avons déjà eu occasion de signaler ici même (1), et il importe de noter toutes les étapes de cette

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1898.

représentation professionnelle qui semble contenir en germe organisation de la société future (1).

Afin d'éviter l'excès de réglementation et la centralisation à outrance, le législateur a permis à chaque comité d'établir ses statuts, en se bornant à prescrire certaines conditions essentielles. Ce sont les comités qui fixent le nombre des représentans patrons et ouvriers participant à la Direction ou formant le comité; les obligations et les droits de ce comité; la nomination du président et la forme de ses délibérations; le nombre des assesseurs dans les tribunaux arbitraux et la forme dans laquelle doit être préparé le budget et publié le bilan annuel. Les statuts doivent être soumis au contrôle de l'Office impérial des assurances et publiés dans le *Moniteur* et les journaux officiels des États.

A côté des organes essentiels des établissemens d'assurance régionaux, il y a des organes locaux, qui sont les autorités administratives inférieures et les *Bureaux de rente*. Les autorités sont tantôt le bourgmestre dans les grandes villes, les préfets dans les petites villes, et les *Landsräthe* dans les campagnes, et tantôt un organe nouveau, le *Bureau de rente* créé par la loi de 1899. Il importe de remarquer que, pour éviter la création de nouveaux fonctionnaires, le législateur a confié les fonctions accessoires de l'assurance à des fonctionnaires déjà existans sous le contrôle d'un conseil, composé de représentans des patrons et des assurés.

Les *Bureaux de rente* se composent de deux élémens : un élément fixe, le président du bureau et le personnel du bureau, fonctionnaires nommés par le conseil exécutif provincial ou par les gouvernemens des États confédérés; un élément électif, composé de représentans des patrons et des ouvriers. Le législateur de 1899 a autorisé les États confédérés à confier aux bureaux de rente non plus seulement les enquêtes préliminaires, mais le droit d'accorder ou de refuser directement les rentes sans envoyer le dossier à la direction de l'établissement d'assurance; mais les directions ont protesté, et le gouvernement à compris qu'il ne fallait marcher qu'avec prudence dans cette voie. Les tribunaux arbitraux sont comparables à nos conseils de prud hommes; leur procédure est rapide et simple. L'Office impérial des assurances tient lieu de contrôle et de juridiction d'appel. Pour satisfaire les susceptibilités de certains États confédérés, la

(1) Cf. Charles Benoist, *la Crise de l'État moderne, l'Organisation du Suffrage universel*, dans la *Revue* de 1895 et 1896.

loi de 1889 a autorisé la création de huit offices d'assurances analogues à l'Office impérial, mais avec compétence limitée.

Les établissemens d'assurance ont en caisse des capitaux très importans, et la question du placement de ces capitaux et de leur utilisation est, en Allemagne comme en France, un des points les plus difficiles du problème. Tous les placemens doivent être soumis au Comité, et le président de la Direction a le droit de s'opposer aux opérations financières qu'il juge dangereuses. L'Office impérial d'assurances exerce également son contrôle et a droit de veto. La loi ne permet que les placemens autorisés par le Code civil pour les biens des mineurs. Cependant, par une autorisation spéciale, les directions peuvent placer autrement la moitié de leur fortune avec l'approbation de la personne de droit public (État ou province) qui garantit leur solvabilité. C'est une des innovations les plus heureuses de la loi de 1899. Il a seulement été stipulé que les sommes excédant le quart de la fortune ne doivent être employées que pour aider des institutions de nature à augmenter le bien-être de la classe ouvrière (hospices, établissemens d'utilité publique). Depuis 1889, les établissemens ont, par des prêts judicieux, aidé à la création d'habitations ouvrières et d'hospices. Il leur sera encore possible dans l'avenir de faire des prêts à des institutions populaires et d'utiliser ainsi les capitaux prélevés sur le travail. En résumé, la solution imaginée par le législateur allemand est très digne d'étude et constitue une réaction contre l'abus des valeurs d'État.

On a pu constater que certains établissemens situés dans de grands centres prospèrent, tandis que ceux des régions agricoles reçoivent peu de cotisations et paient beaucoup de rentes, ce qui les constitue dans un état d'infériorité manifeste. La longévité y est plus grande et les cas d'invalidité y sont plus nombreux. Les actuaires ont dressé le tableau comparatif des charges. Les établissemens agricoles, pour une rente de 125 marks, devraient percevoir une charge de 21 pfennigs 55 par semaine. Les établissemens industriels, pour une rente de même somme, peuvent se contenter de 12 pfennigs, et l'établissement de Berlin, pour une rente de même somme, n'exigerait que 9 marks 06.

Le Parlement s'était occupé de la création d'Unions de réassurances, mais les établissemens d'assurances les plus favorisés ont refusé de s'y prêter, et le Reichstag, à son tour, s'est opposé à la création d'une caisse unique, Caisse d'État analogue à la

Caisse des retraites pour la vieillesse telle qu'elle fonctionne en France. Les États confédérés voyaient avec inquiétude l'accumulation des capitaux de tout l'Empire dans les caisses de Berlin. Il a donc fallu se borner à la création d'un fonds commun, qui est chargé de payer à tous les établissemens d'assurance la base de toutes les rentes et en général les prestations indépendantes du nombre des cotisations. A cet effet, la fortune des établissemens est divisée en deux parties absolument distinctes : la fortune particulière à chaque établissement d'assurance avec ses charges et ses recettes propres; et la fortune commune avec des charges et des recettes communes. Les dépenses communes se répartissent entre tous les établissemens en proportion de l'importance de leur fonds commun. Grâce à ce système ingénieux et savant, on a pu éviter la centralisation et la concentration des capitaux dans une caisse unique.

Au fond, l'institution allemande de l'assurance obligatoire n'est qu'une immense Société de secours mutuels. Grâce au système des primes moyennes, dont on trouvera l'explication très complète dans le livre de M. de Saint-Aubert, auquel nous avons eu tant de fois recours, on a pu adopter en Allemagne le système de répartition et éviter les inconvéniens si graves de la capitalisation. Ce système, qui a été très amélioré par la loi en 1899, a rallié la majorité des actuaires, et, sans avoir atteint la perfection, il est très certainement d'une application ingénieuse, dans tous les cas, pratique.

Ce qu'on ne saurait trop admirer, ce sont les résultats de cette loi tels qu'ils ressortent des publications du bureau de statistique de l'Office de Berlin. A la fin de 1898, 12 millions d'employés, sur 13 millions de salariés recensés, étaient assurés d'une retraite en cas de maladie ou dans leur vieillesse, et leur nombre augmente chaque année. Les sommes payées par les établissemens d'assurances se sont élevées en rentes pour la vieillesse, en 1891, à 15 306 702 marks et, en 1898, à 25 518 875 marks. Les rentes d'invalidité ont été, en 1891, de 52 millions et, en 1898, se sont élevées à 62 288 752 marks. Pour les huit années, c'est une somme totale de 208 541 370 marks.

La valeur moyenne des rentes d'invalidité a atteint 127 marks, soit 159 fr. 60. C'est bien médiocre, et un pareil résultat peut sembler dérisoire, mais il faut se rendre compte que, dans vingt ans, la rente pourra être doublée et qu'il suffit, pour l'obtenir,

d'un versement par année de 0 mark 67 pfennigs par semaine pendant neuf ans, soit un sacrifice total de 32 marks 75 ou 40 fr. 95. En se reportant aux années 1900 et 1950, on peut voir que l'assuré de première classe touchera 235 francs et l'assuré de cinquième classe 577 francs. La cotisation demandée n'excédera pas 0 fr. 08 par semaine.

La valeur moyenne des rentes pour la vieillesse accordées de 1891 à 1897 a été de 123 marks, en 1891, et de 137 marks, en 1897. La loi de 1899 a cessé de tenir compte du nombre des cotisations. La rente est fixée invariablement, suivant les classes, à 110 marks pour la première, à 140 marks pour la deuxième, à 170 marks pour la troisième, à 200 marks pour la quatrième, à 230 marks pour la cinquième. Les sommes dépensées pour secours de guérison, qui constituent une dépense facultative, ont atteint, en 1893, 3 461 662 francs, dont 80 pour 100 ont été employés à combattre la tuberculose.

Le fonctionnement de cette énorme machine administrative a été moins coûteux qu'on ne pouvait le croire, grâce au système employé. Le service des assurances occupe 2 301 fonctionnaires, dont la plupart ont d'autres attributions et ne concourent qu'accessoirement à ce travail. Ils sont assistés par 76 390 représentans et assesseurs, patrons et ouvriers, qui exercent gratuitement leurs fonctions, ne touchant que des indemnités, et seulement dans des cas strictement prévus. Les organes auxiliaires, caisses de maladie et bureaux de perception, occupent 5 234 personnes pour les caisses de maladie et 2 936 pour les bureaux de perception. On ne peut donc reprocher à l'assurance allemande d'avoir augmenté le nombre des fonctionnaires.

Les recettes des établissemens d'assurances ont été, en 1898, de 154 005 135 francs dont moitié versée par les patrons. Cette charge, assez lourde, n'a cependant pas arrêté les progrès de l'industrie allemande, et, malgré les plaintes de certains industriels, nous avons pu le constater récemment; nos voisins se consolent du reste par la pensée que leurs concurrens devront bientôt, eux aussi, subir les mêmes charges, probablement moins habilement réparties.

La subvention payée par l'Empire s'est élevée, pour 1897, à 30 293 903 francs, chiffre qui n'a rien d'exagéré, si nous le comparons aux crédits que nécessite chaque année en France la loi de 1853 sur les pensions civiles. Comme il s'agit d'une subven-

tion fixe, elle ne devra pas varier beaucoup. La période de temps passée au service militaire coûte à l'État 3 750 000 francs et les frais de poste sont évalués à 5 millions. C'est donc un chiffre global de 40 millions que coûte à l'État allemand l'assurance de 12 millions de travailleurs. On a calculé que, lorsque la loi aura atteint la période d'équilibre, la charge pour l'État atteindra 223 millions de francs. Elle était répartie assez intégralement : l'établissement de la province du Rhin possède 74 584 102 francs; celui du Palatinat n'a que 3 303 381 francs.

Cette fortune est répartie de la manière suivante :

	Marks.
Valeurs d'Empire et d'États	25 484 132
Obligations de chemins de fer	73 298 481
Valeurs provinciales	197 716 589
— communales	146 104 183
— hypothécaires	79 179 733
— immeubles	10 576 796
Caisses d'épargne	167 736
Compte courant et encaisse	5 494 799

Un des côtés les plus inquiétans du système, c'est l'accumulation d'une masse énorme de capitaux dans les caisses publiques. Au 31 décembre 1898, la fortune des établissemens d'assurance s'élevait au chiffre de 673 705 697 francs.

Une partie de cette fortune consistait en 1898 en placemens libres. Ces placemens s'élevaient alors à 35 796 721 francs et se composaient de maisons ouvrières, de prêts aux communes et aux sociétés de construction d'écoles et sanatoria, et enfin de prêts à l'agriculture pour travaux de drainage et d'irrigation. Toutefois, le maximum de la fortune des établissemens d'assurances ne devra pas dépasser 1 milliard et demi.

Il nous a semblé que ce rapide exposé de la législation allemande, qui permet d'étudier sur nature le fonctionnement d'organismes encore peu connus en France, pouvait offrir un véritable intérêt.

Les problèmes sociaux que les hommes d'État allemands ont trouvés sur leur route se posent également en France. Comme dans la fable antique, ils se dressent menaçans à l'entrée du siècle nouveau, et la génération actuelle devra les résoudre ou périr. Toutes les écoles ont été mises en demeure d'apporter

leur solution ; l'économie politique libérale a vainement préconisé l'épargne individuelle et l'assurance individualiste ; elle s'est heurtée aux chiffres inexorables fournis par les actuaires, et, en dépit des subventions dont elles jouissent, les assurances mutualistes facultatives ne parviennent pas à assurer des retraites aux ouvriers sans le concours des patrons. L'exemple des Trade-Unions est décisif ; elles ont échoué complètement, malgré leur admirable organisation et les ressources considérables dont elles disposent. La solution socialiste n'a été tentée nulle part et les propositions connues aboutissent à des impossibilités absolues. Il faut donc revenir à l'organisation corporative et à la solution autoritaire, qui a pour elle l'exemple donné depuis dix ans par l'Allemagne et qui seule sauvegarde dans une très large mesure la liberté individuelle et la dignité humaine.

Un des vétérans des luttes sociales, le marquis de Ripon, dont il est permis d'invoquer l'autorité, nous écrivait récemment que ce n'était que par voie législative qu'on avait pu régler ces redoutables questions et amener l'apaisement entre les classes. Il est temps que l'imminence du péril réveille tous ceux qui, en France, ont encore souci des principes de conservation sociale, et qu'à l'exemple des *tories* anglais et des catholiques allemands, ils se mettent résolument à l'œuvre. Quand on se reporte à cinquante ans en arrière, il est impossible de ne pas reconnaître que l'agitation faite autour de ces questions n'a pas été stérile : la charité chez les uns, la crainte chez les autres, ont déterminé des efforts considérables, et ces efforts ont abouti à des résultats incontestables. Mais ce qui apparaît aussi, c'est que les réformes sociales ont été rapidement et facilement réalisées dans les pays où le pouvoir central est fort, comme en Allemagne, et dans les pays dans lesquels l'autorité est incontestée et puise dans la tradition une force souveraine, comme en Angleterre. Dans les démocraties, où le pouvoir dépend du suffrage populaire, la solution est sans cesse retardée par des coalitions d'égoïsmes et des syndicats d'appétits, qui rendent toute entente impossible et laissent tout en suspens, cependant que le flot des revendications populaires grossit et s'accumule jusqu'à devenir assez fort pour emporter dans un cataclysme social les obstacles artificiels qui prétendent arrêter son cours.

Cette politique d'atermoiemens et de poussées violentes est la pire de toutes ; elle laisse aux socialistes l'avantage de se

poser en toute circonstance comme les seuls champions de la cause du peuple, et aux révolutionnaires un prétexte pour proclamer l'impuissance des réformes par la voie régulière. Elle habitue les masses à la violence et aux coups de force et les met en défiance contre ceux qui devraient être leurs guides naturels. Nous ne comprenons que trop certaines craintes et certaines inquiétudes, mais le moment est venu d'oser, et de mettre la science au service de l'humanité. Qui pourrait soutenir que, si la solution de ces grands problèmes avait été poursuivie avec la ténacité, l'esprit de suite et l'audace qui ont été apportés dans la recherche des progrès industriels, on n'aurait pas depuis longtemps trouvé un système acceptable d'assurances sociales ? Il ne s'agit pas de chercher un système parfait, — nulle part on n'a pu arriver à la perfection, — mais de trouver des solutions pratiques, réalisables, respectueuses de la liberté, et inspirées par l'amour du prochain. A la multitude haletante, épuisée par le travail, éternellement en peine de son pain quotidien, qui implore secours et assistance et demande à être conduite dans des régions meilleures, il faut une réponse et une direction. Il ne suffit pas de détourner la tête en disant : « Je ne sais pas, » mais il faut ceindre ses reins, et se mettre à la tête de la lamentable caravane, en disant : « Je ne sais pas non plus, mais nous chercherons ensemble; et nous verrons si, dans la société moderne, la justice et la charité ne pourront pas renouveler un jour le miracle de la multiplication des pains, autrefois réalisé dans le désert. »

CHARLES LE COUR GRANDMAISON.

MARIAGE ROMANESQUE

DEUXIÈME PARTIE (1)

IX. — LA CHAMBRE DE Mme PIK

« Décidément j'irai parler moi-même à M. Pik, » s'était dit Mauve, encore bouleversée par la rencontre du marché, et, profitant de ce que Jan Korab était sorti, elle s'était faufilée à travers la maison de l'agent, et avait pénétré dans une vaste chambre exclusivement réservée aux dames du logis, véritable gynécée, précédé d'une autre pièce où couchaient la nuit, tout habillées et entassées comme des bêtes de somme, les nombreuses filles de service.

— Enfin, te voilà! s'écria Lina, pourquoi as-tu boudé huit jours? Viens, que je te montre ma nouvelle robe! — Elle se tenait debout en face d'un miroir trop petit, placé à ras de terre, contre la muraille, et essayait une jupe de tarlatane rose. — C'est pour aller danser chez le prêtre grec, et la bleue que tu vois là pour un « Bénit dansant, » catholique s'il vous plaît! Oh! pas chez les Rudowitz!... Ces dames sont bien trop fières pour nous inviter!... Papa doit y aller, lui, avec Effendi et le comte Séverin... Nastunia enrage!... tu n'as pas remarqué comme elle est bien avec le comte?... de vrais tourtereaux!...

Tout en bavardant, elle donnait à droite et à gauche de petits coups de pied dans sa traîne.

Pelotonnée sur un divan, la plantureuse Mme Pik, son assiette de confiture sur les genoux, mangeait, tandis que deux jeunes

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

servantes essayaient péniblement de lui passer des bas roses trop étroits. Des filles de chambre, pieds nus, en chemisettes brodées de rouge, allaient et venaient, sans paraître se préoccuper le moins du monde du désordre extraordinaire de la pièce, encombrée de vêtemens de toutes sortes, jetés sur les meubles, les lits défaits, le parquet.

— A présent, vous autres, s'écria Lina, en découvrant ses magnifiques épaules, le corsage !

Les deux jeunes filles qui chaussaient Mme Pik lâchèrent irrévérencieusement les pieds de leur maîtresse, qui se renversa sur le divan, et coururent ramasser un corsage qui traînait.

— Petites bestioles ! ce n'est pas celui-là; et elle rejeta au nez des deux chambrières un corselet de velours, auquel étaient encore piquées deux roses fanées.

Puis, avec un éclat de rire : « Tu vois ces roses, Mauve. Eh bien !... en les voyant, j'ai un remords !... Effendi me les avait données pour te les remettre... tu sais bien, le jour où tu t'es si sottement fâchée. Et, ma foi ! Fédora était venue me chercher et je n'y ai plus pensé... je suis une vilaine n'est-ce pas ? Mais tu me pardonnes ! »

Et, gentiment, elle se penchait pour caresser les cheveux soyeux de la jeune fille. Une émotion singulière avait pénétré le cœur de Mauve.

— Oh ! fit-elle doucement, cela n'a pas d'importance !

A ce moment, la chambre fut bruyamment envahie par Nastunia, suivie des deux jeunes Pik, qui cherchaient à lui enlever le superbe gâteau au miel et aux pavots qu'elle portait. En apercevant Lina en toilette de bal, Tymofté lui fit faire une pirouette. La jeune fille, furieuse, riposta par un soufflet. Cependant Siméon avait saisi le gâteau fort endommagé :

— Mademoiselle voulait sûrement le partager avec son bel amoureux, ricana-t-il. Oh ! je vous vois bien, tous les jours, sur la terrasse, grignoter des douceurs et vous embrasser !... Tout ça finira comme avec Tatiana et son Moscovite !...

La fille aînée de M. et Mme Pik s'était laissé enlever, l'année précédente, par un Russe, ruiné dans une affaire du petit agent.

La mère eut ce geste lassé et indifférent des Orientaux.

— Eh ! ne te mêle pas des affaires de tes sœurs !...

Puis, s'étant fait apporter le corps du délit, elle le posa tout graisseux et poissé sur ses genoux, sans égards pour sa robe qui

était de soie claire, et bientôt toute la famille calmée s'accroupit autour d'elle et se mit à picorer de compagnie. Profitant de ce désarroi, Mauve se baissa, enleva les roses du corsage et, sans être vue, les emporta comme un trésor.

Elle se sentait singulièrement heureuse, le cœur léger, contente de vivre.

— As-tu parlé à M. Pik? lui demanda sa tante, en la voyant entrer si gaiement.

— Non, j'ai changé d'avis, je jouerai! Et le visage de Tékla s'éclaira à la pensée que son honorable parent ne serait pas contrarié.

Ce soir-là, Mauve, ayant fait sa prière, serra dans un sachet de soie les roses qui s'étaient flétries sur le sein de la coquette Lina, le plaça sous son oreiller, et s'endormit un sourire aux lèvres.

X. — LE BÉNIT DANSANT

Le cœur de la petite Mauve battait joliment ce soir-là, tandis que serrée dans sa modeste pelisse, son violon sous le bras, elle trottinait, à côté de sa tante, pour se rendre chez les Rudowitz. Devant le perron, encombré de voitures, Tekla l'embrassa :

— Que ma chérie retrousse bien sa robe blanche! je me tiendrai dans la garde-robe pour l'attendre, car nous rentrerons au petit jour, bien sûr!

Mauve se faufila rapidement parmi les nombreux invités. Comment avait-elle traversé ces salons éblouissans de lumière où se mouvait une si élégante société, elle n'aurait jamais su le dire!

— En blanc? Quelle coquetterie!... Et pourquoi si tard? La jeunesse brûle de commencer, dit une voix sèche à son oreille. Au fond d'une pièce, pompeusement décorée de verdure et tout illuminée, s'étalait, sur une longue table, le « Bénit de Pâques. » Les dindes rôties alternaient avec les jambons roses, dont la couenne enlevée était remplacée par un damier de clous de girofle artistement piqués; des pyramides de saucissons faisaient pendant à des monticules d'œufs bénits garnis de feuilles de pervenche. Allongé au milieu, un petit cochon de lait blanc et rose, une racine de raifort entre les dents, les oreilles flasques, l'air désolé, semblait verser des larmes à cause des grosses gouttes d'eau bénite dont l'avait trop généreusement aspergé le goupillon

du prêtre. Enfin, tout à l'entour, des *mazurkis* glacés de sucre, décorés de fleurs et de feuillages d'or, des massepains et des nougats superbement ornés, avec le mot *Alleluia!* écrit en grandes lettres, des *babas* hauts d'un demi-mètre, saupoudrés d'anis roses ajoutaient à la splendeur de cet appétissant coup d'œil. Debout, près de la porte, Mme Julie se tenait, une assiette à la main, et partageait avec chaque convive l'œuf bénit de Pâques.

Mauve s'était dirigée, tremblante, vers une estrade masquée de plantes vertes, et ce n'était pas tant l'humiliante pensée de se retrouver chez ses fantasques protectrices, que l'idée de voir apparaître bientôt Effendi qui faisait battre son cœur.

— Vous voyez qu'on vous a mise en cage, petite coquette, — lui dit Mlle Santou, l'institutrice, déjà installée devant le piano; — c'est une idée de Madame! Comme cela, vous ne donnerez pas de distractions aux jeunes gens! Voilà ce que c'est que d'être trop jolie!

La jeune fille rougit, se mordit les lèvres.

Elle avait saisi son archet

Et, maintenant, elle jouait. Elle jouait depuis bientôt deux heures d'horloge, aux côtés de la vigoureuse Suissesse, qui frappait énergiquement le clavier sans relâche. Mais, si Mauve n'était pas vue, elle, du moins, ne perdait aucun détail de la salle. Tout d'abord, dans son trouble, elle n'avait rien aperçu qu'une buée étincelante dans laquelle s'agitaient des ombres qui lui faisaient l'effet de pantins, puis, ses yeux s'étaient habitués et alors, une à une, à travers le feuillage léger, les figures connues s'étaient détachées. Et d'abord les trois filles de la maison : *la laide*, la *belle* et la *bête*, comme on les appelait dans le couvent où elles avaient fait ensemble leur première communion. Ensuite, ce fut M. Pik rayonnant, haussé sur ses talons, qui plastronnait sous une girandole, allait faire mille courbettes à la maîtresse du logis, assise, rouge et solennelle, au milieu d'un groupe de dames, et finalement se faufilait dans le boudoir où l'on jouait aux cartes, pour y causer plus commodément affaires avec M. Cyprien.

Elle vit aussi d'anciennes compagnes d'école, toutes gracieuses et élégantes. Soudain, son cœur cessa de battre. Elle avait reconnu Jan Korab et le comte Séverin qui dansaient tous deux avec un entrain endiablé. Alors, sans cesser de jouer, ses regards s'étaient posés intensément sur ce Jan! ce héros de Plewna! Et toute la sympathie spontanée qu'elle lui avait vouée,

lui revenait tout à coup plus vive. Était-ce mal? Bah! qui donc le saurait jamais?

Mais voilà qu'une jalousie avait soudain mordu son cœur: Jan faisait danser Hélène de Rudowitz!

Il l'entraînait dans une valse vertigineuse, et elle, penchée sur son épaule, la tête légèrement inclinée, les yeux clos, semblait comme perdue en un rêve.

Et un désir fou de prendre sa place, de se laisser, elle aussi emporter, la main dans celle de Jan, au gré de la fougueuse musique, l'avait étreinte.

Puis elle avait essayé de chasser ces folles idées! Qu'était-elle, pauvre petite musicienne salariée, pour oser se comparer à ces êtres d'un monde si différent du sien?... Toutefois, elle songeait amèrement que c'était son archet qui rythmait l'harmonieuse cadence de leurs pas, qui autorisait l'enlacement tendre de leurs bras, et cette pensée lui serrait le cœur.

Le temps coulait. Aux *mazoures* avaient succédé les valses, les quadrilles, les farandoles. Mais ce qui frappait surtout Mauve c'étaient les attentions particulières dont Mme de Rudowitz entourait Jan, et la persistance maladroite avec laquelle elle voulait l'obliger à s'occuper de Rose, son aînée, sa favorite.

Un lambeau de conversation surpris au vol entre la prude matrone et le jeune homme l'avait édifiée:

— C'est bien à contre-cœur, croy ez-moi, que j'autorise mes filles à danser, minaudait-elle, et j'ai toujours, pour ma part, éprouvé l'horreur de ce contact obligatoire... reste de sauvagerie impure de notre race. Autrefois, par dérision, les peuples voisins appelaient le Slave « saltan » ou danseur!... Rose est comme moi, et une fois mariée, elle suivra mon exemple et ne dansera plus!

Jan s'inclinait, faisait tournoyer l'anguleuse Rose... Mais à peine la rigide dame avait-elle le dos tourné, que ses préférences retournaient à Hélène.

Parfois une lassitude prenait Mauve, engourdissait son bras, alors la voix de stentor du *vortäntzer*, autrement dit, le conducteur du bal, la rappelait à l'ordre:

— Du nerf là-bas, à l'orchestre... de l'énergie! Ne vous endormez pas, que diable!

Cependant les personnes âgées étaient allées se réconforter à la salle à manger où une grande table était dressée; puis ce fut le tour de la jeunesse.

Jan avait pris le bras d'Hélène et, penché vers le visage joliment étrange de la jeune fille, il écoutait, amusé, le flot de paroles hardies qui s'échappaient de ses lèvres et qui faisaient un singulier contraste avec la pudibonderie maternelle :

— Moi, en amour, disait-elle de sa voix chaude, je comprends toutes les folies, toutes les audaces, mais ce que je n'admets pas, c'est qu'on aime deux fois !...

— Vous êtes donc bien expérimentée, lui avait demandé Jan d'un air moqueur.

En apercevant le jeune couple, Mme de Rudowitz avait froncé le sourcil, et du ton autoritaire qui lui était propre :

— C'est à ma fille aînée à vous faire les honneurs de notre *Bénit*, cher monsieur... et elle poussait devant elle Rose, sans daigner voir le regard foudroyant que lui lançait Hélène.

— Ouf, dit Mlle Santou, en repoussant le tabouret du piano, je n'en puis plus, je vais aller me ravitailler dans ma chambre. On va sans doute vous envoyer à souper, Mauve.

La jeune fille s'assit mélancoliquement derrière les plantes vertes; elle se sentait très lasse et un grand vide se faisait dans sa tête, car elle avait pris fort peu de chose dans la journée à cause de son agitation, et elle éprouvait de véritables tiraillemens dans l'estomac. Cependant personne ne paraissait se préoccuper d'elle. Et, trop fière pour se plaindre ou réclamer, elle restait là, tandis qu'arrivaient à elle le cliquetis des fourchettes et les bruits joyeux de toutes ces voix jeunes.

Combien elle regrettait d'être venue ! Hélas ! quelle curiosité l'avait poussée à changer sa résolution première !

A présent, la vue de tous ces gens qui s'amusaient lui faisait sentir davantage l'immense démarcation sociale qui existait entre elle et eux.

Dans la salle à manger, Hélène, le visage farouche, s'était ostensiblement placée à une petite table isolée, refusant d'un ton insolent la compagnie du cavalier que sa mère lui avait envoyé. Mais Mme de Rudowitz, qui n'entendait pas qu'elle se singularisât, lui avait dépêché sa fille cadette pour lui ordonner d'avoir une autre tenue. Alors Hélène avait quitté la table, et, le front pâle de colère, avait disparu derrière une portière, suivie bientôt de sa sœur, qui l'avait trouvée agenouillée devant son lit, la tête dans les oreillers, sanglotante.

— Oh ! — gémissait-elle, — je comprends tout leur jeu, main-

tenant, et pourquoi maman *lui* parle la bouche en cœur, et papa lui fait tant d'avances ! Ils veulent lui faire épouser Rose ! Rose, la chérie, la favorite, comme s'il n'y avait vraiment qu'à la lui jeter à la tête ! Sans s'inquiéter si elle lui plaît ! Et elle, au lieu de se défendre,... se prête à ces comédies pour me faire souffrir... pour me torturer !...

— Voyons ! Hélène, murmurait sa sœur, en l'entourant de ses bras, sois calme, tu te fais mal !

— Du calme !... tu en parles à ton aise, toi ! Mais est-ce que je vous ressemble, moi ! Est-ce que j'ai, comme vous, du sang figé dans les veines ! Je suis violente, passionnée... c'est de mon père que je tiens cette fièvre qui me dévore ! Eh bien !... Effendi... oui... je l'aime ! — Mlle Santou, qui venait d'entrer, la regarda avec effroi. — Vous ne comprenez pas cela, vous autres !

— Sainte Vierge ! dit la jeune Sophie... mais c'est un péché de parler ainsi !... Oh ! si maman t'entendait !...

— Je me moque bien de ce qu'elle en dirait !

Elle s'était levée, d'un mouvement brusque et le haut miroir reflétait sa face tragique.

— Retenez bien ce que je vous dis toutes les deux ce soir ! Je serai la femme d'Effendi, ou de personne !

— Quelle exagération ! A la saison prochaine, vous parlerez autrement... et puis,... vous le connaissez à peine...

— A peine !...

Elle avait fermé ses grands yeux et d'une voix basse comme si elle se parlait dans un rêve :

« Il me semble que je l'ai toujours connu, je sais qu'il est bon, que son caractère est loyal, aventureux.

« Je sais aussi qu'avec lui, je pourrais redevenir heureuse... heureuse... et bonne !... »

— Écoutez-moi, Hélène, — dit encore la Suissesse, touchée, — ne vous exaltez pas,... je parlerai à votre mère... Sophie m'appuiera... Rose aussi, j'en suis sûre... Les choses s'arrangeront...

Hélène lui jeta un regard mélancolique.

— Oh ! chez nous, les choses ne s'arrangent jamais, elles se dérangent plutôt !...

Et, rajustant sa coiffure, lentement, elle suivit sa sœur, et rentra dans la salle.

Blottie dans sa niche de verdure, Mauve, toujours délaissée, n'avait pas bougé.

Quelques dames passèrent avec Mme de Rudowitz.

— Vous ne l'avez plus, votre petite violoniste d'autrefois?

— Au contraire! mais comme la gamine était coquette, j'y ai mis bon ordre!

Et elle indiquait d'un geste le rideau de verdure:

Un éclat de rire accueillit ses paroles, sans qu'aucune de ces femmes, qui, cependant, n'étaient point méchantes, et qui même à l'occasion n'eussent pas été incapables de quelque héroïsme, s'apitoyât sur le sort de cette enfant, jeune et charmante, emprisonnée pendant des heures dans cette cage, et qui s'épuisait afin d'assurer une joie à leurs filles.

De la pitié? Mais pourquoi donc? puisque c'était son métier,... puisqu'on la payait!

Enfin un brouhaha se produisit dans la salle, et les danseurs bien réconfortés réapparurent avec une recrudescence d'ardeur.

— En place! cria le *vortäntzer;* puis, se tournant vers l'estrade, il commanda: *Mazour!* et les couples s'élancèrent.

Cependant Effendi, un peu las de son tête-à-tête avec Rose, cherchait Hélène.

— Eh bien! Halla, — s'écria tout à coup M. Cyprien en apercevant sa fille assise à l'écart, toute sombre et impassible, — tu ne vois donc pas notre Turc, qui te demande à tous les échos.

Elle se leva, le visage empourpré, mit sa main dans celle du jeune homme et se laissa entraîner.

Mauve les vit tournoyer, balancer, puis s'isoler dans un coin sombre, causer avec animation, pour repartir de plus belle et, une fois encore, le serpent de la jalousie la mordit au cœur. Par momens, il lui semblait qu'une crampe allait paralyser son bras, que sa main lâcherait brusquement l'archet et qu'elle provoquerait ainsi un impardonnable scandale! Alors elle s'invectivait: lâche! indolenle! et appelait à elle toute sa volonté, toute son énergie.

Le cadran marquait quatre heures. Encore trois heures de supplice! Mais ses forces étaient à bout. Brusquement elle pensa: « La crampe va me prendre!... Si je ne réagis pas,... je suis perdue. »

— Vous êtes fatiguée, Mauve? dit la Suissesse. J'irai vous chercher du thé aussitôt que la mazoure sera finie.

Elle ne répondit pas. Dans son cerveau vacillant une seule idée subsistait: ne pas faiblir!

Le *vortäntzer* venait d'ordonner une farandole monstre.

Soudain, elle repoussa hardiment les arbustes qui la masquaient et se campa sur le devant de l'estrade.

Ce n'était plus la petite Mauve humble et délaissée de tout à l'heure; son visage, déprimé un instant, s'était subitement transfiguré, une flamme éclairait son front, et il y avait du défi dans son regard.

Ce coup de fouet nécessaire pour reconquérir de l'énergie, le contact magnétique du public le lui avait donné, et, au moment où la bande folâtre réapparut dans le salon, elle attaqua avec une telle maëstria la reprise de la mazoure que tous les regards se portèrent sur elle, en même temps qu'une exclamation unanime sortait de toutes les bouches.

— La jolie créature !... Quelle fougue ! Quel talent !

Jan aussi avait redressé la tête : « Eh ! mais, c'est la petite sauvage de la maisonnette ! »

— Oh, l'effrontée ! s'était écriée Mme de Rudowitz, suffoquée de colère; mais c'est de la folie !

— Vous l'aviez donc mise sous cloche, cette beauté, mon cher Cyprien, disaient les hommes.

— Eh ! eh !... Une idée de ma femme ! répondait le maître du logis, et on ricanait.

Enfin un dernier coup d'archet, et Mauve a réintégré sa modeste place.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends cette jeune fille, disait Jan à Hélène, mais elle s'est toujours si obstinément dérobée que je n'ai jamais pu lui exprimer mon admiration.

— Oui, dit Hélène avec hauteur, je sais qu'elle est subalterne chez les Pik !

— Parente plutôt, corrigea le jeune homme. En tous cas, je ne manquerai pas, ce soir, de lui exprimer mon admiration, et il ajouta, hautain, lui aussi : Je vous serai obligé de me présenter.

Hélène se mordit les lèvres, l'expression du visage de Jan lui déplaisait.

— Oh, mon Dieu ! si vous y tenez absolument, dit-elle sèchement.

En ce moment, Mlle Santou venait d'apporter à Mauve la boisson réconfortante :

— Vous aviez soupé, n'est-ce pas, ma chère ?

Mais la jeune fille fit signe que non, et, saisissant le verre, elle le portait avec avidité à ses lèvres, lorsque Hélène, appuyée

nonchalamment au bras de Jan s'approcha d'elle, et faisant le contraire de ce que lui avait demandé le jeune homme :

— Effendi, je *vous* présente Mlle Mauve !... dit-elle, Mauve qui?... quoi?... je ne l'ai jamais su... Au fait, en avez-vous un nom? dit-elle étourdiment.

La jeune musicienne avait blêmi. Elle releva sur son ancienne compagne deux yeux humides de reproche.

— J'avais à cœur de vous dire le charme que m'ont causé vos improvisations, mademoiselle, disait Jan. Vous m'avez fait passer par les émotions les plus diverses, évoquant tantôt la joie des champs, tantôt les luttes héroïques auxquelles je venais de prendre part.

Mauve, rougissante, voulait l'arrêter d'un geste de dénégation, lorsque ses mains, qui tremblaient de faiblesse et d'émotion, laissèrent échapper le verre, et elle serait tombée, elle-même, si Jan ne l'avait soutenue.

Tout le salon fut bientôt en rumeur, et les jeunes gens faisaient cercle autour de l'intéressante musicienne.

— Cette scène est ridicule, fit la voix irritée de Mme Julie... Mademoiselle Santou, emmenez cette jeune fille ! Assez de comédie comme cela ! C'est une rusée coquette qui veut toujours qu'on s'occupe d'elle !

Alors la Suissesse, qui n'était pas fâchée de faire payer en une fois les mille avanies subies journellement :

— Eh ! ce n'est pas une comédie, madame, la pauvre enfant tombe d'inanition ; vous avez oublié de la faire souper.

Ce fut un *tolle* général.

— Quelle indignité !...

— Quel manque de cœur !... Et songez qu'elle joue depuis sept heures d'horloge !

On voulait porter de force Mauve au buffet, mais déjà elle avait pu s'esquiver et rejoindre Tékla dans la garde-robe.

A la vue de la jeune fille pâle, la face décomposée, la paysanne avait froncé le sourcil.

— Oh ! ma chérie ! Qu'est-il arrivé ?

Et l'enfant, cachant son visage dans le sein de la vieille fille :

— Rien ;... rien, Niania,... j'ai faim seulement.

Alors Tékla, tirant de son panier une large tranche de *baba*, la tendit à la pauvrette, et toutes deux, s'enveloppant de leurs

manteaux, se glissèrent dans la rue déserte qu'éclairait à peine l'aube naissante, fuyant l'inhospitalière maison.

Dans le salon, c'est en vain qu'Hélène attend le cavalier qui l'a engagée pour le cotillon.

— Mon ami m'a chargé de l'excuser auprès de vous et de le remplacer, si vous le permettez, lui murmure le comte Séverin.

Un soupçon monte au cœur d'Hélène, Jan aurait-il suivi Mauve ?

Et elle jette au jeune homme un regard altier.

— Merci, je suis fatiguée.

Au moment où Tékla et Mauve ont atteint leur humble maison, un jeune homme a sauté d'un fiacre et les a rejointes.

— J'espérais tant vous offrir ma voiture, mademoiselle, mais je suis arrivé trop tard !... Ne me permettrez-vous pas du moins de venir prendre aujourd'hui même de vos nouvelles ?

Debout sur le seuil qu'elle barre de son anguleuse personne, comme si elle voulait en écarter l'audacieux qui essayerait de le franchir, Tékla a levé sur l'étranger son œil méfiant et inquisiteur.

— Nous vous sommes reconnaissantes, monsieur, de vos bonnes intentions, mais nous ne recevons personne !

Et la porte va se refermer, quand tout à coup, dans l'angle illuminé par le premier rayon du soleil, le visage, ému, plein de gratitude, de Mauve sourit au jeune homme.

Et, dans cette seconde, leurs âmes ont échangé comme une promesse.

XI. — TANTE ET NIÈCE

C'est à peine si Mauve a reposé quelques heures de lourd sommeil, après la fête cruelle où, triste amuseuse d'autrui, elle a pu sonder dans toute son amertume l'égoïsme humain. Réveillée en sursaut par l'aveuglant soleil, ses regards mornes se posent sur les pauvres meubles qui l'entourent. Dans la cuisine, Tékla vaque aux soins du ménage. Jamais leur intérieur ne lui a paru aussi misérable, jamais non plus elle n'a souffert avec une intensité pareille du rang infime qu'elle occupe.

Pour la première fois, elle se sent le cœur serré et, quand elle se rappelle l'attitude maussade de Tékla vis-à-vis d'Effendi, des larmes de dépit jaillissent de ses yeux. Douce oiselle, élevée

jusqu'ici parmi les fleurs et les chansons, à peine a-t-elle connu les côtés sombres de la vie, et voici que du jour où l'admiration d'un homme s'est introduite perfidement dans sa vie innocente, elle éprouve l'aiguë sensation d'avoir irrémédiablement franchi la meilleure étape de son existence.

L'intervention inattendue et si douce de Jan lui apparaît soudain pleine d'embûches cachées, puis c'est la phrase insolente d'Hélène qui la fait bondir : « Avez-vous seulement, un nom ? » Un nom ? Elle porte celui de Tékla, de Danyl, de la grand'mère. Mais est-ce bien le sien ? Chaque fois que la question brûlante de son origine a été abordée, comme l'autre jour, devant Spiridon, Tékla s'est renfermée dans un silence hostile. Évidemment, dans sa vie, il y a quelque chose de mystérieux... de coupable peut-être? Et, avidement, elle cherche à pénétrer les ténèbres de son passé, elle torture son cerveau pour en faire jaillir une lueur; mais seuls, les deux énigmatiques tableaux, qui dorment au fond de sa mémoire surgissent, toujours les mêmes. Le premier tout de clarté : dans un papillotement de fleurs et de lumière, des visages jeunes, gais, rieurs, se penchent sur elle, on l'étouffe, on l'embrasse, on se l'arrache : la sensation lui en est demeurée pénible, obsédante. L'autre image est, au contraire, faite de paix et d'ombre : une figure grave, des yeux qui la regardent tendrement, une barbe très douce où son petit visage s'enfouit, des bras robustes qui l'étreignent, qui la bercent ! C'est tout...

Mais ces ultimes souvenances, restées plutôt à l'état de rêve, n'ont jamais été éclairées par Tékla d'une seule parole explicative !...

Midi sonne à l'église prochaine.

Tékla a posé le potage fumant sur la table : un bouillon exquis où nagent, dans la crème, de l'orge et des champignons, qui réconfortera bien l'enfant. Et, d'une voix emphatique et tendre :

— Mademoiselle est servie !

Mauve est apparue le front barré, la lèvre tremblante :

— Mademoiselle qui ? demande-t-elle d'une voix singulière, et elle ajoute avec véhémence : Hier, Hélène de Rudowitz a osé me demander si j'avais un nom !

— Eh bien ! fait Tékla conciliante, tu lui as répondu : Lada !

— Lada n'est pas mon nom ! La preuve c'est que, l'autre jour, Tékla m'a dit que je n'avais pas de papiers. Celui qui n'a pas de papiers, n'a pas de nom !

Et elle restait debout, agressive.

— Ah çà ! qu'est-ce qui te prend ? s'écria la vieille fille stupéfaite.

— Il me prend que je suis lasse des mystères, et que je veux savoir, pour répondre à Mlle de Rudowitz et aux autres quand elles m'insulteront !

— Savoir quoi ? Où tu es née ?... A Paris !... Là où ont habité nos cousins Lada.

— Eh bien ! jure-moi sur ta mère que ce nom est le mien !... Ah !... tu vois bien, tu hésites !... Eh bien ! moi, j'en ai assez d'être traitée comme une enfant de cinq ans ! Je veux savoir la vérité et, puisque tu refuses de me la dire, j'interrogerai les gens : le *wogt* de notre village, le curé, tout le monde, et je finirai bien par savoir si je suis une enfant trouvée... ou volée, peut-être !...

C'en était trop, un cri indigné s'échappa de la gorge de Tékla.

— Ingrate ! ingrate ! — s'écria-t-elle, et sa voix, montée au diapason le plus aigu, se répandit en lamentations et en reproches avec cette exubérance des paysannes slaves. — Moi qui te gardais comme l'œil de ma tête ! Moi qui t'ai veillée depuis l'heure presque de ta naissance ! Moi qui ai travaillé, peiné, souffert, pour t'élever au-dessus de la condition d'une paysanne, alors que j'aurais bien eu le droit de me reposer. Et c'est comme cela que tu me récompenses !... Volée !... Dieu du ciel !...

— Au lieu de te mettre dans cet état, dis-moi la vérité, répétait Mauve, têtue.

Mais Tékla serrait de nouveau ses lèvres. Esclave ignorante et farouche d'un devoir imposé ou imaginaire, elle était impassible.

Elle s'était laissée tomber sur un escabeau.

— Le secret est lourd, murmura-t-elle, si lourd qu'il me semble quelquefois qu'il va m'écraser, mais c'est mon devoir de le garder jusqu'au jour où ma bouche sera déliée... Oui,... malgré tout ce que Danyl et ma mère pourraient dire !...

Alors Mauve courba la tête ; des larmes brûlantes, pareilles à un rideau de feu glissèrent sous ses paupières closes et vinrent retomber sur son cœur meurtri, et il lui sembla que le soleil s'obscurcissait et que, lentement, sa jeunesse, ses espoirs s'ensevelissaient sous la chape lourde et fatale de la destinée.

Elle s'assit à la table, mais c'est à peine si elle toucha aux plats si appétissans préparés pour elle.

— Oh ! ma chérie, disait Tékla, s'il est permis de te tour-

menter ainsi! Ne peux-tu te laisser vivre? Notre pain est assuré! Tu souhaitais des leçons d'un grand maître, tu les as?... Que veux-tu de plus?

C'est vrai... Que voulait-elle de plus? La veille encore, elle ne demandait à la vie que le droit de gazouiller, et son avenir lui était bien indifférent; aujourd'hui, pourquoi était-ce changé?

Elle se leva, prit sa toque et son manteau.

— Voilà l'heure de ma leçon, dit-elle.

Et Tékla, qui l'observait du coin de l'œil, espérait un mot d'effusion, un de ces élans dont elle était coutumière, et qui apaisaient d'habitude les tempêtes, dans une chaude étreinte et une explosion de larmes. Mais Mauve ne paraissait plus la même: quelque chose avait modifié son cœur : un fait, subtil comme l'effleurement d'une aile de papillon, que l'obscure psychologie de la vieille fille était incapable de concevoir et que seule la tendresse intuitive d'une mère eût pu deviner : de la mère, qui devine les faiblesses du cœur, par où elle-même a passé peut-être, qui devine le danger, le prévoit, l'écarte, et, viennent les jours d'orage, apaise la petite âme, essuie les premières larmes et serre plus près encore de son cœur l'oiselet meurtri qui souffre!

XII. — LE CHEMIN VERT

Mauve s'était vivement engagée sur la route ensoleillée qui menait du cottage à la maison de son professeur. Elle affectionnait particulièrement ce sentier bordé de rians jardins que sa tante lui permettait de parcourir seule. Mais, aujourd'hui, les bourgeons de lilas avaient beau se balancer et la saluer par-dessus le vieux mur, et les merles pointer leur bec jaune pour la regarder passer, elle ne les voyait pas. Toute sa petite âme de joie et d'insouciance semblait effondrée en une infinie désolation. Elle s'en allait lassée, traînant l'aile, ayant comme perdu le goût de vivre.

Soudain, elle trébucha. Mais, tout aussitôt, une main vigoureuse lui avait saisi le coude.

Elle releva la tête, apeurée, et reconnut Jan Korab. Alors, troublée, elle retira son bras et voulut fuir.

— Ah! non, par exemple, demoiselle Mauve, vous ne m'échapperez plus aujourd'hui! Voilà trop souvent que c'est arrivé! Tout à l'heure, de ma fenêtre, j'ai guetté votre sortie. Ne

devinez-vous pas que j'ai tant de choses à vous dire? Et plus bas, il ajouta : Tant de pardons à vous demander...

Sa voix tendre chantait à l'oreille de Mauve, et elle en subissait l'apaisante douceur; cependant, il la sentait toute tremblante.

— Que pouvez-vous craindre? N'ai-je pas sollicité de votre tante l'entrée de votre maison? Elle me l'a refusée ; dois-je, à cause de cet injuste caprice, renoncer à vous voir, à vous parler; à vous dire surtout le charme inexprimable que j'éprouve à vous regarder, et à vous entendre? Oh! vous ne savez pas l'émotion que j'ai ressentie hier, en vous apercevant sur cette estrade. C'était comme une révélation. Autour de moi, chacun acclamait votre grâce, votre beauté, et je me disais que moi seul connaissais votre âme ingénue et vibrante, que vous me l'aviez révélée un peu chaque jour, ainsi qu'on effeuille un à un les pétales d'une fleur...

Elle rougissait, la face légèrement détournée, et, la main toujours emprisonnée dans celle du jeune homme, écoutait, émue, ce langage brûlant, si nouveau pour elle.

— Et vous, Mauve, me traiterez-vous toujours comme un étranger! Vos yeux semblaient dire autre chose, ce matin.

Les paroles de Tékla étaient subitement revenues à l'esprit de la jeune fille; alors son visage blêmit, elle se reprit tout à fait et dit sérieusement :

— Nous vivons très retirées. Nous ne recevons personne.

— Personne! excepté pourtant ce géant aux moustaches en croc, que j'ai vu, l'autre jour, sortir de chez vous, et qui vous baisait les mains avec tant de ferveur.

— Oh! dit-elle en riant, surprise qu'il eût gardé la mémoire de cet incident, c'était Spiridon.

— Spiridon, si vous voulez. En tous cas, c'est un privilégié, lui!

— C'est un bon camarade, un ami, dit-elle simplement, mais il a quitté la ville.

Sa parole était grave, réservée, et Jan admirait l'harmonie de ses gestes et de ses mouvemens.

« Une paysanne et une petite sauvage, » assure Lina. « Une coquette rusée et une comédienne, » prétend Mme de Rudowitz. Où est la vérité?

Il plongea ses yeux inquisiteurs dans ces prunelles de mystère, avec l'envie de lui crier : « Qui es-tu donc? Puis-je croire

en tes paroles ? » Mais la candeur du regard de la jeune fille l'arrêta, et il reprit d'une voix enjouée :

— Eh bien, mademoiselle Mauve, dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut faire pour mériter d'être appelé votre ami ?

A ce moment, ils étaient arrivés près de la maison, tout encadrée de lierre, du professeur de violon. Cette vue avait rendu à Mauve un peu de son assurance. Elle s'arrêta :

— Mon oncle Danyl m'a toujours raconté que pour se dire « amis, » il fallait avoir mangé ensemble un boisseau de sel, fit-elle malicieusement.

Et avant que Jan eût pu la retenir, elle s'était élancée sur les marches du perron et avait disparu dans la maison.

XIII. — IDYLLE

« Coquette ! » s'était écrié Jan, déçu et vexé de la retraite inattendue de Mauve. Mais c'est en vain que, dix jours durant, il avait passé bien des heures à attendre dans le chemin vert, Mauve n'était plus jamais seule et il devinait que c'était à dessein, car, en le voyant, elle détournait la tête. « Si elle est obstinée, je le suis aussi, se dit-il. Nous verrons qui aura le dernier mot ! » De son côté, Mauve vivait dans une terreur perpétuelle : aucun des manèges de Jan ne lui échappait. Si Tékla allait s'en apercevoir !... Et, soir et matin, dans ses prières, elle suppliait le bon Dieu de l'assister : « Seigneur, puisque je n'ai pas le droit d'accepter son amitié, aidez-moi au moins à l'éviter, car je suis si lâche que sans vous je ne sais ce qui arriverait. » Trois jours s'étaient passés sans qu'elle aperçût Effendi ; le quatrième, elle avait cru pouvoir s'aventurer seule sur le chemin, lorsque, au détour d'un sentier, il l'avait abordée, les yeux chargés de reproches.

— C'est donc un grand plaisir de se jouer d'un homme qui vous a témoigné de la sympathie ? demanda-t-il tristement.

Elle s'attendait à affronter sa colère. Ces simples mots lui allèrent au cœur. En l'espace d'une seconde, elle comprit le néant de tous ses efforts pour échapper à sa destinée. Elle sut que, s'il avait souffert, son cœur, à elle, n'avait pas moins saigné, et que Tékla, ses obscurs secrets et le monde tout entier, n'existaient plus en face de l'infinie tendresse qui la portait vers lui ! Et cependant sa dignité de femme l'empêchait de s'avouer vaincue.

— Comment puis-je accepter votre amitié, quand il m'est impossible de la partager, murmura-t-elle.

— Vous me détestez bien? — Elle rougit. — Permettez-moi au moins de devenir votre camarade,... comme ce... Spiridon?

— Oh! lui... c'est un homme simple comme nous!... Vous... vous êtes un grand monsieur!...

Il sourit amèrement.

— Détrompez-vous, petite Mauve; je ne suis qu'un soldat, et mon rêve est de devenir paysan. En ce moment, on cherche à négocier pour moi l'achat d'une terre. Quand j'en serai propriétaire, je ne songerai qu'à labourer mes champs. J'ai des goûts simples. Je suis orphelin comme vous, et ce qui me reste de famille ne se soucie plus de moi. Un grand monsieur! continua-t-il, mais vous ne connaissez donc pas ma vie? Je suis un révolté, moi; mon père, qui était chef révolutionnaire m'avait élevé avec la haine des tyrans. J'ai suivi ses principes et la famille de ma mère m'a renié. Maintenant, je suis tout seul au monde.

Sa voix, de véhémente, était devenue âpre.

Cette fois, Mauve ne retenait plus ses larmes, et toute son âme allait maintenant à lui, dans un grand élan de commisération. N'est-ce point en éveillant la pitié dans le cœur de la femme que l'homme l'attire le plus sûrement à lui?

— Vous pleurez, Mauve, je ne vous suis plus si indifférent?

Elle secoua la tête.

— Eh bien! donnez-moi votre petite main.

Sans hésiter, elle la mit dans la sienne. Alors, il la porta longuement à ses lèvres :

— C'est un pacte, dit-il.

Et cette fois, il la laissa aller, car il savait bien qu'elle reviendrait.

XIV. — ORAGES EN FAMILLE

Depuis les fêtes de Pâques, la famille de Rudowitz vivait dans une agitation perpétuelle.

Conseillé par M. Pik, Jan visitait fréquemment les hôtes de la villa, attendant avec impatience l'heure d'entrer en négociation; mais Mme Julie, ignorante encore du désastre des *Sapins* et des projets de son mari, mettait cette assiduité sur le compte

d'intentions matrimoniales, et ne négligeait aucune occasion pour faciliter les tête-à-tête entre Rose, son aînée, et le jeune homme.

— Si cependant, hasardait la Suissesse, M. Korab préférait Hélène!... Il paraît prendre plus de goût à sa conversation et... elle-même...

— Mêlez-vous de vos affaires, disait Mme de Rudowitz!... Ah! vous êtes une naïve. Mais quand je lui aurai dit, à ce jeune homme, que je ne marierai jamais la cadette avant l'aînée, il changera d'avis. Les épouseurs sont comme cela, c'est surtout la dot qu'ils ont en vue!...

De son côté, Hélène, forte de la sympathie qu'elle paraissait inspirer à Jan, se laissait aller à de folles espérances, en dépit de l'hostilité maternelle.

Quant à M. Cyprien, trop préoccupé pour regarder autour de lui, il ignorait ces tiraillemens domestiques. Mais il faut avouer que depuis quatre semaines, il ne vivait plus; la perspective d'annoncer à sa femme le désastre des *Sapins* et la ruine de tant de projets élaborés ensemble, lui empoisonnait le boire et le manger; et il reculait le plus possible la terrible échéance, d'autant qu'une partie du capital de sa femme était engagée aujourd'hui et que sa signature était indispensable.

Il ne voulait pas non plus, vis-à-vis de Jan Korab, se montrer trop pressé de vendre, afin, dans l'avenir, de n'être pas accusé d'avoir cherché à se défaire d'un domaine taré. Aussi, dissimulant l'anxiété qui le dévorait, il se montrait plein d'hésitations, de regrets, disant oui aujourd'hui, non demain. M. Pik l'avait présenté à son protégé comme un original, piqué de la tarentule des transactions, mais qui, aussitôt maître d'une brillante affaire, reculait devant les tracas de l'exploitation. Et il citait à l'appui les mines abandonnées, aujourd'hui florissantes, la raffinerie de sucre, etc.

— Entre nous, ajoutait le petit agent, la nouvelle marotte de notre homme serait d'acheter à Lemberg un fort lot de maisons et de terrains, en vue d'une expropriation pour une ligne de tramways secrètement concédée.

Il n'ajoutait pas que cette affaire, très problématique, était proposée par lui-même au crédule propriétaire. Cependant les hésitations de M. Cyprien devaient avoir une fin, d'autant plus que le perfide agent lui promettait la remise immédiate du dossier confidentiel et des plans projetés. Un rendez-vous défi-

nitif avait donc été pris chez lui, avec M. Pik et Jan Korab.

Hélène, elle aussi, était lasse de l'incertitude énervante qui se prolongeait. Personne ne venait à son aide. Eh bien! elle agirait seule.

— Mais que prétendez-vous faire, malheureuse? lui disait la Suissesse.

— Je veux confesser Effendi Lui faire avouer qu'il me préfère à ma sœur.

— Ce n'est pas digne, vous intervertissez les rôles.

— Peut-être! Mais je ne fais rien comme une autre, moi!... et quand on lutte pour son bonheur!...

Réunie autour de la table, la famille de Rudowitz terminait le repas de midi. Un silence solennel régnait dans la pièce, chacun semblait plongé dans ses propres pensées, et l'on sentait de l'orage dans l'air. Hélène, un peu pâle, les lèvres serrées, jetait de temps en temps un furtif regard vers la fenêtre, comme si elle guettait l'arrivée de quelqu'un.

La cuisinière avait servi un entremets légèrement brûlé. Mme Julie repoussa son assiette d'un geste de colère.

— Je mettrai cette femme à la porte! Vraiment, faites la charité, attirez chez vous des déclassées, voilà comment elles vous récompensent!... Chaque jour, c'est une scène, ou un plat manqué! Cette créature était sur le pavé quand je l'ai recueillie; aujourd'hui, c'est une vraie ennemie que j'ai sous mon toit.

— L'Évangile dit qu'il faut faire du bien à ses ennemis, dit ironiquement Hélène.

— Gardez vos insinuations pour vous, mademoiselle.

Et elle continua... — C'est comme cette petite orgueilleuse de Mauve! Je la rencontre dimanche, au sortir de la messe, je veux lui mettre dans la main un florin cinquante pour ses services; j'ai cru qu'elle allait me manger! Et elle est partie, suivie de sa sotte de tante, comme une impératrice offensée! Si jamais elle remet les pieds chez moi, celle-là!

— Nous ne vous avions pas demandé son retour, maman; mais, du moment que vous la preniez, il fallait lui donner à manger, dit Hélène hardiment. Je la déteste de tout mon cœur, cette Mauve, mais j'admire comme elle a été crâne, et je suis honteuse de penser qu'à cause d'elle aujourd'hui, toute la ville nous chansonne!...

— Aurez-vous bientôt fini de me donner des leçons? Rentrez chez vous, j'ai assez de votre présence.

M. Cyprien, habitué aux querelles de sa femme et de ses filles, n'avait pas bronché. Toutefois, il eût peut-être souhaité, aujourd'hui, un peu plus de calme chez son épouse pour ce qu'il avait à lui dire.

Elle, de son côté, ayant par un violent effort ramené un sourire sur sa face déplaisante :

— Nous prendrons le café dans votre bureau, mon cher Cyprien, fit-elle avec une amabilité inaccoutumée, je voudrais causer avec vous.

Et, une fois les portes closes :

— Il s'agit de l'avenir de Rose. Les visites assidues de M. Jan Korab me font supposer qu'il la recherche en mariage, et cette idée me plaît assez.

Les yeux de M. Cyprien pétillèrent. Jamais il n'avait envisagé semblable perspective.

— Eh! mais votre combinaison est merveilleuse, ma chère Julie, et vous m'apportez là, sans vous en douter, le moyen le plus honorable de sortir d'une inextricable situation dont, par égards pour vous, j'avais évité jusqu'ici de vous parler...

Mme de Rudowitz fit un bond.

— Quelle situation? Que voulez-vous dire?

Et comme il hésitait.

— Mais parlez donc, vous voyez bien que je suis sur des charbons ardens.

Alors, comme quelqu'un qui n'a plus rien à ménager, il dit tout : la découverte des arbres pourris, ses expertises dans tous les coins de la forêt, la mauvaise foi d'Herschel, la nécessité de vendre tout de suite... avant que la chose ne vînt à s'ébruiter. Pâmée sur un fauteuil, les yeux hors de la tête, la bouche sifflante, Mme Julie était prise d'une violente attaque de nerfs.

M. Cyprien lui tapa dans les mains, regarda la pendule pour voir si l'agent ne tarderait pas à venir, tira quelques bouffées de cigarette. Puis, comme il saisissait une carafe pour en asperger sa moitié, elle se redressa :

— Père indigne! Homme lâche et incapable! voilà où vous nous conduisez avec votre paresse et votre fièvre des affaires!... Et dire que, sournoisement, vous cachiez votre jeu, alors qu'il était peut-être temps encore d'aviser!..

— Permettez, j'ai pensé à tout, dit le propriétaire avec calme. Aujourd'hui même, M. Pik doit venir s'entendre avec moi, accompagné d'un acheteur qui n'est autre que ce Jan Korab dont vous souhaitez faire votre gendre. Et, ma foi, l'idée n'est pas mauvaise : avec les capitaux qu'apporterait ce jeune homme, on pourrait établir une colossale fabrique d'allumettes chimiques, puisque les troncs ne sont plus bons qu'à cela. Il paraît qu'on y gagnerait 50 pour 100.

Mais la voix courroucée de la femme l'avait interrompu.

— Je vous admire. Alors, tout bonnement, c'est votre propre fille que vous comptez voler ! Ce projet de mariage, mais je le retire, moi ! Que ce M. Korab achète la terre et y fasse toutes les expériences qu'il voudra !... Mais seul ! seul !...

— J'avais pensé que c'était plus honnête.

— Dites plus bête,... car il faudrait être idiot...

Un valet de chambre annonça M. Pik.

Le petit homme entra, souple et obséquieux, baisa galamment la main de Mme Julie.

— Korab n'est pas avec vous ? demanda le propriétaire inquiet.

— Je l'ai laissé dans votre jardin en aimable compagnie. Il sera temps de le faire intervenir quand nous serons tout à fait d'accord. Et, se tournant vers la maîtresse du logis : — M. Cyprien a daigné me dire que vous souhaitez vous défaire des *Sapins*, dit-il onctueusement.

L'œil de Mme de Rudowitz lança un éclair, mais elle resta muette.

Déjà l'homme d'affaires avait étalé des papiers et aligné des chiffres. Et, pour la forme, il posait quelques questions au propriétaire ; à la fin, il dit :

— Voici l'offre de mon client.

— Par exemple ! nous avons payé deux fois autant ce domaine ! s'écria la bonne dame suffoquée :

— C'est à prendre ou à laisser. Mis en vente publique, vous n'en auriez pas le quart !...

Elle se contint, il répugnait à son orgueil d'entendre préciser le désastre par la bouche de cet homme !

— Si, comme j'en ai la persuasion, nous tombons d'accord, continua l'agent avec calme, les intermédiaires que je représente toucheront 10 pour 100, payés comptant. Et 15 pour 100 me

seront personnellement acquis, sans être mentionnés sur l'acte.

— Mais, monsieur! c'est un assassinat.

— Madame, dit froidement le petit homme, je ne suis qu'un porte-paroles. Si vous le désirez, il n'y a rien de fait!... Et maintenant, continua-t-il en grimaçant un sourire, pour vous prouver l'intérêt que je vous porte, voici l'affaire que je vous propose, et dont j'ai touché deux mots déjà à M. Cyprien.

Cette fois, il tira d'une autre serviette une liasse de papiers sur lesquels le propriétaire se jeta avidement.

— Avec les sommes que vous recevrez au comptant d'abord, puis aux échéances, vous achèterez à Lemberg un lot de maisons et de terrains dont voici les plans, ils vous rapporteront 9 à 10 pour 100, aujourd'hui; et, l'an prochain, quand le tramway sera décrété, ce sera du 60 ou du 80 pour 100, grâce à l'expropriation. Je me suis secrètement procuré le tracé, en haut lieu, ajouta-t-il négligemment, en avançant une feuille bleue.

Penché sur les plans qu'il feuilletait d'une main fiévreuse, M. de Rudowitz s'abîmait dans leur examen.

Déjà pour lui, le désastre des *Sapins Verts*, les justes revendications de son épouse, le tort fait à l'acquéreur n'existaient plus; tout à la perspective d'une nouvelle affaire, il était fougueusement reparti pour le pays des chimères.

— Dès demain, je serai à Lemberg! cria-t-il tout à coup en poussant une exclamation triomphante.

— Mais, vous êtes fou! s'exclama sa femme.

— Un fou qui vous sauve, madame, dit l'agent à voix basse.

Elle laissa retomber sa tête dans ses mains.

— Alors M. Korab est autorisé à visiter incessamment la propriété avec un expert?

Mme Julie avait blêmi, elle n'avait pas songé à ce spectre nouveau : l'expertise. Mais l'imperturbable sérénité de l'agent la rassurait. Évidemment, il était sûr de lui!

Et elle fit un signe affirmatif.

— Je crois maintenant, dit en souriant M. Pik, qu'il n'y a plus qu'à faire appeler l'honorable Korab-Pacha.

XV. — SUR LA TERRASSE

Dehors, sous les cytises en fleurs, à l'ombre légère des clématites sauvages, Hélène et Jan erraient côte à côte. De tièdes ra-

fales avaient, en passant sur les pommiers, fait pleuvoir une avalanche de pétales, en sorte que le sol disparaissait sous une nappe rosée.

— Vous auriez sûrement préféré la compagnie de ma sœur! lui avait-elle lancé d'un air de défi.

— Je vous prouverai que non, dit-il en riant.

— Pourtant, ma sœur, c'est la vertu, la sagesse... la raison surtout!

— Un auteur français prétend que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas!

— Traduction libre : préférer la cadette à l'aînée est une aimable folie.

— Qu'importe le vocable si la sensation est délicieuse!

Les paupières d'Hélène battirent, elle se pencha sur une touffe de primevères pour cacher son émoi.

— Alors, vous ne partagez pas l'avis unanime de ma famille, qui me trouve détestable?

Elle cherchait à prendre un air plaisant.

— Permettez, je n'aurais pas la prétention de définir d'un seul mot une nature complexe comme la vôtre. Je vous crois extraordinairement douée, de toutes façons...

— Oui, dit-elle, en bien et en mal!

— Vos allures bizarres, votre esprit caustique, l'apparence d'âpreté et d'orgueil que vous affichez m'avaient étonné tout d'abord. Depuis j'ai fait des réflexions : j'ai compris que, votre nature étant diamétralement opposée à celle de votre famille, vous mettiez une sorte de pudeur à déguiser les qualités de loyauté, de générosité que vous possédez sûrement!

Elle releva sur lui ses yeux magnifiques, et les lignes de son visage s'éclairèrent délicieusement.

— Suis-je trop sévère? demanda-t-il, craignant d'avoir été un peu loin.

Ils étaient parvenus à une terrasse entourée d'un mur très bas, d'où l'on découvrait la merveilleuse vallée du Pruth. Elle s'accouda à la pierre, et, les yeux fixés sur l'infini du ciel :

— Oh! non, dit-elle doucement, personne ne m'a jamais parlé comme vous! J'aime à vous écouter...

— Voyez-vous, continua le jeune homme, aujourd'hui, pour tous ceux qui vous approchent, vous êtes encore une sorte de sphinx. Votre véritable personnalité est à l'état de chrysalide,

et, selon la direction que prendra votre vie, elle jaillira papillon brillant ou enténébré!

Elle répétait, le regard vague, comme à part soi :

— Un sphinx, vous avez raison, et jusque vis-à-vis de moi-même. Sais-je ce que je veux? Parfois l'énigme de la vie m'épouvante tellement, et je me fais de l'humanité une image si basse, si vile, que l'effort de vivre me paraît superflu et que j'appelle la mort comme une délivrance!... D'autres fois, j'éprouve une telle volupté de me sentir vivante que je dois me retenir pour ne pas crier de joie, et qu'il me semble que le monde m'appartient, qu'il a été créé pour moi seule, que j'ai le droit d'en épuiser toutes les jouissances, toutes les sensations!

Il l'écoutait, singulièrement impressionné.

— Je vous étonne, dit-elle.

— Non,... mais je vous plains, car vous souffrirez beaucoup!

— Et vous préférez la pondération de Rose, dit-elle, amère.

— Rose! Encore Rose! Pourquoi toujours faire revenir son nom?

Elle fronça le sourcil, hésita un instant, puis prenant son parti.

— A quoi bon équivoquer? Je sais que, sympathie ou non, — et elle appuya sur le mot, — vous venez ici pour elle!

Le visage de Jan s'altéra.

— Voilà un mot de trop, mademoiselle! Pourquoi me faites-vous pareille offense? Si vous étiez un homme, je vous en demanderais raison!

— Pour n'être qu'une femme, on n'en assume pas moins la responsabilité de ses paroles, dit-elle hautaine.

— On a pu me reprocher bien des fautes, mais c'est la première fois qu'on m'accuse de vénalité.

Hélène sentit une rougeur brûlante envahir son visage :

— Toute notre famille a cru... dit-elle, véhémente.

— Votre famille s'est trompée, mademoiselle, je n'ai jamais songé à votre sœur...

Elle l'écoutait, comme si toute sa vie dépendait des paroles qu'il allait prononcer.

— J'étais venu, aujourd'hui, avec l'intention de faire auprès de vos parens une autre démarche... d'où dépend tout mon avenir...

Il sembla à Hélène que son cœur s'arrêtait dans sa poitrine. Quelle était cette démarche?... Ses yeux se troublaient.

Silencieuse, elle reprit aux côtés du jeune homme le sentier qui menait à la maison.

Des rumeurs s'élevaient dans le jardin. Elle aperçut la Suissesse qui lui faisait signe, en même temps qu'un valet de chambre venait annoncer à Jan que M. et Mme de Rudowitz l'attendaient au salon.

Aussitôt rentrée, Héléne s'était soustraite à l'interrogation de Mlle Santou et violemment avait réintégré sa chambre.

Un silence de mort planait sur la maison, comme si tous les habitans en avaient été bannis, et pourtant, là, dans ce salon, dont elle pouvait apercevoir les fenêtres closes, c'était peut-être son sort qui se décidait!

Trois quarts d'heure s'écoulèrent. Enfin le fiacre qui stationnait depuis si longtemps devant la maison s'ébranla. Elle vit Jan y monter, accompagné de M. Pik, tandis que M. Cyprien leur serrait énergiquement la main, et, sur leur visage à tous les trois, elle crut voir le reflet d'une vive satisfaction. Et son cœur, si serré jusque-là, s'allégea subitement.

Mais les portes claquaient, la redoutable personnalité de Mme Julie se manifestait bruyamment de nouveau dans la maison.

Un appel énergique fit tressaillir Hélène. Elle accourut, vit sa mère blême, les traits décomposés.

— A quel propos, dit-elle d'une voix âpre, avez-vous jugé nécessaire de vous compromettre dans cet interminable tête-à-tête avec M. Korab?

Il lui sembla que tout vacillait autour d'elle, mais très vite :

— C'est qu'apparemment nous éprouvons un grand plaisir à causer ensemble, dit-elle, provocante.

— C'est un plaisir dont vous serez privée à l'avenir. M. Korab ne remettra plus les pieds dans notre salon!

Cette fois, un cri s'échappa de la poitrine d'Hélène :

— Vous l'avez chassé parce qu'il me préfère à Rose! c'est indigne!

Mais la mère eut un geste de menace:

— Ni votre sœur, ni vous, ni personne! entendez-vous, dit-elle, en lui tournant le dos, la laissant dans une indécision plus cruelle que la vérité brutale.

XVI. — L'EXPERT

— Enfin! ça n'a pas été sans peine, s'était exclamé M. Pik, tandis qu'il roulait dans le fiacre à côté de Jan Korab. C'est égal, j'ai bien cru un moment que l'irascible matrone ferait tout rater. Mais tout est bien qui finit bien, mon cher Effendi, et, malgré la grosse commission qu'il vous faudra malheureusement payer à notre intermédiaire, c'est une affaire superbe!... Il ne s'agit plus maintenant que de terminer au plus vite vos comptes de tutelle avec l'avocat de votre oncle, à Lemberg, pour effectuer le premier paiement au comptant. Quant aux deux autres échéances, la Banque agricole de Vienne vous avancera tout ce que vous voudrez sur la forêt. Et la vente du bois vous indemnisera amplement dans la suite. Je ne dois pas oublier que le banquier de Czernowitz, auquel vous vous êtes adressé de ma part, est toujours à votre disposition pour vous avancer l'argent nécessaire à vos premières dépenses d'installation.

Jan se confondait en remerciemens.

— En prenant le train qui part ce soir, vous serez rendu demain à Lemberg. A votre retour, c'est-à-dire dans une huitaine, nous visiterons le domaine avec un expert.

L'idée de ce départ si subit contrariait Jan. Et c'était à cause de Mauve.

Qu'allait-elle penser en ne le voyant plus?... Mais le moment était trop grave pour s'arrêter à ce détail.

Comme on approchait de la place, M. Pik sauta à terre :

— Je vous laisse, mon cher, j'ai encore à voir quelqu'un pour vous!

Et il se faufila dans une rue tortueuse, atteignit une maison de chétive apparence où l'attendait un individu à barbe épaisse, dont le regard fuyant était atténué par des lunettes bleues. Sur la porte une petite carte, écrite à la main, indiquait : « M. Soroka, expert. »

Et, pendant une heure durant, les deux hommes conférèrent à voix basse. De temps en temps, la voix de l'inconnu s'élevait :

— Le signe de la pourriture dans les arbres se reconnaît souvent à une couronne formée au sommet, disait-il, mais un inexpérimenté n'y voit que du feu!... Et puis nous emmènerons avec nous Jonas, très habile en ces sortes de choses... Il

promène l'acheteur aux bons endroits, là où il est sûr que les arbres sont intacts. Il frappe à droite, à gauche les écorces; il sonde; et quelquefois même, quand l'acheteur veut trop faire le malin, il le conduit, sans qu'il s'en aperçoive, dans la forêt du voisin, chose aisée, puisqu'il n'y a pas de frontières!...

Les éclats de rire de M. Pik ponctuaient chacune des paroles de l'expert.

Il en riait encore lorsqu'il s'était retrouvé sur la place, et son contentement était si grand que l'idée d'en faire bénéficier sa chère Déotima et ses deux filles bien-aimées lui était venue aussitôt. La confiserie à la mode était devant lui, il y entra et la dévalisa.

Il revenait les mains chargées de friandises et de « délicatesses, » lorsqu'une voix gouailleuse l'avait interpellé au moment où il approchait du logis, et il avait aperçu Tymofté, son fils aîné.

Le gamin lui jeta un regard en dessous :

— Toujours des gâteries pour ces demoiselles, et rien pour nous!

— Eh! ne sais-tu donc pas que les femmes sont comme des mouches, c'est avec du miel et des douceurs qu'il faut les prendre! dit le père, de bonne humeur. Tandis que les hommes...

— C'est avec de l'argent, dit cyniquement le gamin!

— Eh bien! mais il me semble que tu n'as pas à te plaindre, je t'ai déjà donné plus de dix florins ce mois-ci.

— Il m'en faudrait encore autant.

— Tu ne les auras pas.

— Si, je les aurai, parce que je dirai à papa quelque chose à propos d'Effendi, qui l'intéressera!

— Bon, encore une ruse pour me soutirer de l'argent.

— Si, ce que j'ai à dire n'est pas vrai, papa pourra reprendre ses florins!

Le père était intrigué.

— Tope! mais gare à toi, si tu te moques de moi, et il ouvrit son portefeuille.

Les yeux du garçon pétillèrent, il happa au vol le billet.

— Eh bien! voilà ce que c'est: Effendi est amoureux de Mauve!

— En voilà un conte!

— Je ne mens pas. Tous les jours, ils se rencontrent dans le chemin vert; quelquefois, ils descendent le petit sentier de la

montagne, alors elle met sa main sur son bras, et lui, porte sa boîte à violon.

— Tu les as donc espionnés, polisson.

— Oui, j'ai les yeux partout! et je sais toujours ce que je veux savoir. Comme je connais l'heure où Mauve sort de sa leçon, je me glisse dans le terrain vague qui longe la route, je me cache derrière la palissade et je marche à côté d'eux sans être vu. J'entends comme cela tout ce qu'ils débitent!

— Petite canaille, — dit le père, avec un ineffable sourire. Et qu'est-ce qu'ils chantent?

— Oh! des fadeurs d'amoureux.

— Et jamais il n'est question de mariage?

— Non, mais un jour il lui a demandé si elle était bonne ménagère, et si elle saurait tenir une maison. Ça l'a fait rire, et elle a répondu que Tékla était là pour ça! parce qu'elle avait son violon...

M. Pik était devenu pensif. Oui, le renseignement valait bien dix florins!... Cette idylle, qui surgissait à point nommé, allait extraordinairement servir ses intérêts, car un homme amoureux n'est-il pas à moitié aveugle?

Décidément Tymofté irait loin, en dépit des pronostics de ses professeurs, qui le taxaient de fainéant.

Mais M. Pik était rassuré désormais, car ce garçon génial avait découvert, tout seul, le merveilleux secret qui consiste à métamorphoser, sans travailler, les paroles en vil métal! Cela valait mieux que d'être fort en thème!

Et il se reconnaissait avec orgueil dans son héritier.

XVII. — LA FÊTE DE DÉOTIMA

Mauve s'était doucement accoutumée à rencontrer, chaque matin, Jan, comme par hasard, au sortir de sa leçon; et maintenant, c'était avec un timide sourire qu'elle osait le saluer du plus loin qu'elle l'apercevait.

Lui, arrivait radieux. Ils marchaient à côté l'un de l'autre, et, enhardie peu à peu, elle lui contait sa vie aux champs, sous l'égide du bon ménétrier, et, depuis, les vicissitudes de l'existence quand elle avait suivi sa tante à la ville pour y apprendre la musique.

— Mais à quoi ça vous servira-t-il? demandait Jan intéressé.

— Eh bien ! à gagner ma vie ; mon maître m'a dit que je pourrais jouer dans un orchestre ou dans un jubé.

Elle ne paraissait pas plus connaître l'un que l'autre.

— Et vous êtes contente de votre sort, mademoiselle Mauve ? Vous ne désirez rien?

Son front s'était un peu assombri ; mais chassant les pensées importunes :

— Vous allez rire, avait-elle dit plaisamment ; mais j'ai tant joué pour faire danser les autres, que je voudrais bien danser moi-même une fois ! une seule !... tourner, tourner, sans m'arrêter jusqu'à ce que je tombe !

— A la bonne heure ! c'est un vœu facile à exaucer, s'était écrié Jan gaîment. Nous comploterons cela avec Lina, et je serai votre cavalier.

Mais un matin que Mauve quittait, légère, la maison de son professeur, s'attendant à voir apparaître le visage rayonnant du jeune homme, elle trouva la rue déserte. Alors toute désorientée, elle poursuivit son chemin tête basse. Le lendemain, il en fut de même, ainsi que les jours suivans. Une phrase, entendue par hasard à travers la cour, lui avait enfin appris qu'il était parti !... N'aurait-il pu, hélas ! la prévenir de ce départ ? lui épargner ce chagrin... mais comment s'en serait-il douté ? Il n'y avait entre eux qu'une douce camaraderie. Les jours s'égrenaient mornes : elle en compta dix, puis quinze... et chacun emportait en fuyant un peu du rose de ses joues. Maintenant, retirée dans l'humble maisonnette, au lieu de ses folles improvisations, elle ne s'appliquait plus qu'à de sèches études, et le soir, quand tout dormait, longtemps elle demeurait agenouillée au pied de son lit, et sa prière s'achevait en douloureuses rêveries. De quoi te plains-tu ? lui disait sa conscience ; ne lui as-tu point souri, après le bal des Rudowitz, quand Tékla allait refermer la porte ?... et la seconde fois qu'il t'a abordée, ne devais-tu pas l'éconduire, comme tu l'avais fait d'abord ! C'est ainsi qu'auraient agi les jolies demoiselles aux yeux baissés, qui descendent de voiture avec leur mère sous le porche de l'église et que tu envies tant ! Au contraire, tu t'es conduite comme la dernière des filles de ferme qui court les sentiers avec un galant ! et lui... il t'a traitée comme telle en te plantant là.

Un après-midi qu'elle étudiait tristement ses variations, tandis que Tékla fouettait de la crème, car il y avait grande fête chez les

Pik, pour l'anniversaire de Déotima, Tymofté entra bruyamment :

— Mon père vous prie pour le thé à sept heures !

Tékla rougit violemment :

— Il est vraiment bien aimable, murmura-t-elle, flattée au delà de ce qu'elle pouvait dire.

Le jeune garçon s'était glissé sournoisement près de Mauve :

— Effendi revient aujourd'hui, lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Eh bien ! que m'importe ! dit la jeune fille en pâlissant.

— Ne fais pas la bête ! je ne t'ai pas vue, peut-être, te promener avec lui, dans le chemin vert. Et, si je n'ai rien dit à ta vieille, c'est par amitié pour toi ; mais avec moi, ma belle, rien pour rien ! Qu'est-ce que tu me donneras pour ça ?... Un baiser ?... Oh, je l'aurai, je l'aurai !... Et il s'esquiva.

Dès cinq heures, Tékla retira du coffre où elle était soigneusement pliée sa robe de taffetas noir, qui avait bien vingt ans d'existence. Avec cela une large broche en or, une chaîne de doublé, une collerette brodée, un nœud amarante et des gants verts, piqués de rouille.

— Quel gentilhomme que ce Pik ! disait-elle ; c'est qu'il nous considère véritablement comme sa plus proche famille !

Et elle s'habillait avec une lenteur pleine de solennité, tandis que Mauve, au contraire, agrafait fébrilement sa modeste robe blanche.

On s'entassait partout chez les Pik. Mais la pièce dénommée pompeusement « Kancelaria » était réservée aux hommes mûrs : tripoteurs et brasseurs d'affaires, anciens insurgés ruinés en quête d'une position sociale, combattans, échappés du théâtre de la guerre, etc. A peine quelques Israélites, de ceux qui, par leur fréquentation avec les capitales, sont devenus cosmopolites, et n'observent plus les sévères lois ancestrales, prescrites par le Talmud. Un grand laisser aller régnait parmi tous ces gens. Sur les tables des joueurs, s'entassaient les bouteilles de rhum et de tokay, à côté des assiettes de viande ou de charcuterie. Tout le monde mangeait et parlait à la fois, et la fumée des cigarettes était si épaisse qu'on n'apercevait, en entrant, qu'une vapeur dense piquée par les petites flammes des bougies.

A une table, un vieux beau, les moustaches teintes, les traits ravagés, cherchait à éblouir la galerie par le récit de ses conquêtes féminines pendant la dernière insurrection ! — « Je m'étais déguisé en femme pour passer la frontière, disait-il. Voilà un offi-

cier russe qui s'amourache de moi! Si j'étais reconnu, c'était la pendaison. Heureusement, la charmante femme du colonel a eu plus de flair ;... elle m'a caché elle-même dans un panier à linge et c'est de cette façon que j'ai été expédié jusqu'en Prusse!...

— Il y a longtemps de cela? » ricanaient les autres.

Depuis un instant, Jan Korab était entré. Aussitôt, M. Pik avait couru à lui, et passant familièrement son bras sous le sien :

— Mon cher Effendi, je voudrais vous présenter M. Soroka, un ancien insurgé de 63. Il a fait un peu tous les métiers : aujourd'hui, il s'occupe d'expertises. Vous pourriez peut-être vous servir de ses talens à votre première visite aux *Sapins*. Le pauvre diable a bien besoin de gagner quelque argent.

Élevé au milieu des clubs révolutionnaires à Constantinople, Jan avait été habitué par son père à mettre sur le front de tout insurgé une auréole sacrée; aussi tendit-il chaleureusement la main à l'individu à barbe noire et aux yeux étranges, abrités sous des lunettes bleues, que poussait vers lui le petit agent.

Pourquoi cet homme, plutôt laid, avait-il évoqué dans son esprit la vision d'un personnage vaguement entrevu à Stamboul, et dont le visage extraordinairement beau étincelait encore dans les ténèbres de son souvenir? Lui aussi, se disait insurgé, il était arrivé secrètement de Londres, et toutes ses allures avaient quelque chose de mystérieux.

Mais ce qui avait frappé Jan enfant, c'était la froideur inusitée avec laquelle son père, si indulgent pour tous les autres, le traitait. Un jour qu'on s'était retrouvé dans un café de Péra, au moment de payer les consommations, l'étranger avait fait le geste de tirer sa bourse. Alors, le père lui avait jeté un regard terrible. L'autre avait rougi, et balbutié : « Pardon!... » d'une voix si humble, avec un accent si triste, que Jan en avait été tout ému. Le soir son père l'avait pris sur ses genoux, et le serrant dans ses bras :

« Cet homme est un misérable... je le méprise... et j'en ai pitié! Il grave de faux billets de banque pour aider son pays!... Oh! non, non! ce n'est pas avec de pareils moyens que nous libérerons notre chère patrie!... » Et il avait des larmes dans les yeux.

A quel degré de l'échelle sociale cet homme était-il descendu depuis lors, et quelle analogie y avait-il entre lui et l'individu présent?

Tandis qu'il songeait rapidement à ces choses, une question impulsive lui monta aux lèvres :

— N'avez-vous jamais été à Londres?

L'homme arrêta un instant sur lui son regard troublée, et dit avec lenteur :

— Jamais, monsieur!

Dans la salle à manger, réservée aux femmes et aux jeunes gens, on s'écrasait. Les hommes pressés contre la muraille avalaient goulûment une tranche de jambon, ou mordaient une cuisse de dinde happée au vol. Les jeunes filles, roses, fraîches, aux yeux magnifiques, flirtaient tout en grignotant des douceurs. Écroulée sur sa chaise, au haut de la table, Mme Pik avait fait asseoir Tékla à sa gauche, et c'était un contraste bizarre que cette face blême de vieille fille raide et endimanchée, à côté de l'exubérante hôtesse, harnachée de ruches, de pompons, de falbalas multicolores, et qui ne perdait ni un coup de langue, ni un coup de dent :

— Regardez donc, Tékla, notre Nastunia, comme elle est belle! murmurait-elle, tout en picorant au hasard, de ses doigts grassouillets chargés de coûteuses bagues, les dattes, les fondans, les rondelles de saucisson, disposés sur la table. Le comte Séverin en est fou... Il a l'air de la manger des yeux... j'avais d'abord pensé à Effendi pour elle... mais je le crois occupé ailleurs!... dit-elle avec un petit gloussement d'oiseau.

Un peu ahurie, Tékla balbutia :

— Mais... ces messieurs... sont... de la noblesse!...

La belle nonchalante fit de la main un petit geste habituel qui allie si bien le fatalisme oriental à l'indifférence.

— Eh! d'où sortez-vous? ma chère. Vous oubliez qu'en Autriche même, une fille de maître de postes a épousé un archiduc! Elle est grande dame aujourd'hui : notre Nastunia est autrement jolie!... Voyez-vous, Tékla... pour une femme, dans la vie, il n'y a que la beauté! Vous ne pouvez pas comprendre ça, ma pauvre!... Et, quand on a vingt ans, l'âge de l'amour, il faut en profiter! Je n'avais pas seize ans quand M. Pik me faisait la cour! Votre petite Mauve passera par là, vous verrez, et Dieu sait, son cœur est peut être déjà pris!...

Tékla eut un frisson, et, d'un mouvement instinctif, elle chercha des yeux la jeune fille.

— Si je pouvais soupçonner pareille chose, nous serions

déjà retournées au village, dit-elle, presque tragique; et Déotima avala une tranche de massepain, avec un nouveau petit gloussement

Une main souple se posa sur l'épaule de la paysanne :

— Oh ! la vieille exagérée, disait la voix mielleuse de M. Pik, qui, souriant et empressé, allait et venait autour de ses invités, trouvant le moyen d'être partout à la fois. Ne dirait-on pas qu'elle a la garde d'une princesse du sang !... Eh bien, je complote de vous l'enlever, moi, votre Mauve, je l'emmène dans deux ou trois jours, hors la ville avec Lina, Nastunia et toute une bande !

Tékla fronça le sourcil ; mais, vaincue par la parole fascinante du petit homme :

— Du moment que c'est sous votre protection, monsieur Pik !... fit-elle.

Dans le grand salon, à cause de l'atmosphère printanière, on avait laissé les portes-fenêtres ouvertes, et la folle jeunesse s'y était réfugiée pour jouer au colin-maillard. Lina, avec un entrain du diable, menait le branle, tandis qu'un jeune maëstro, aux joues creuses et aux longs cheveux, plaquait sur le clavier des accords furieux. La belle fille était très surexcitée par la déclaration subite que venait de lui faire le riche banquier de Yassy, Tedesco, homme mûr, un peu chauve, aux moustaches savamment retroussées.

Le tumulte était indescriptible : cris, bousculades, éclats de rire. Toute désorientée au milieu de ce tapage infernal, Mauve s'était réfugiée dans un angle obscur. C'est en vain que depuis son arrivée elle cherchait des yeux, dans cette cohue, celui qu'elle espérait et redoutait tout à la fois. Sans doute Tymofté avait menti. En ce moment précisément, l'affreux gamin évoluait, les yeux bandés, au milieu de la salle. Tout à coup, il se dirigea sans hésitation dans le coin où elle se dissimulait et, hardiment, ses mains rudes s'abattirent sur le visage délicat et les cheveux soyeux de la jeune fille.

— Laissez-moi ! criait-elle effarouchée.

— Mauve ! c'est Mauve, la petite bégueule, dit la voix éraillée de Tymofté et, enlevant le mouchoir qu'il avait sur les yeux, il le mit sur ceux de la jeune fille et l'entraîna sous le lustre.

Elle tournait maintenant effarée, les mains tendues, craignant de tomber sur ce parquet glissant. Et les joueurs la harcelaient,

la faisaient pirouetter. Celui-ci la tirait à droite, un autre lui pinçait le bras, ou lui prenait la taille. Un baiser sur la nuque la fit bondir : « De la part de Tymofté ! » Mais le jeune insolent était loin déjà. Affolée, elle s'imaginait qu'elle resterait là toute la nuit. Soudain, quelqu'un se plaça avec obstination devant elle. Intimidée, elle n'osait faire un geste, quand son poignet fut tout à conp saisi par une main douce et fine, en même temps qu'un subtile parfum d'ambre qui lui était bien connu l'enveloppait toute.

Alors son cœur cessa tout à fait de battre.

— Vous ne voulez donc plus me reconnaître, Mauve? lui glissa à l'oreille une voix pénétrante.

Mais trop émue pour répondre, elle arracha inconsciemment le bandeau, et Jan lui apparut en pleine lumière.

— Un gage, un gage ! protestèrent toutes les voix,

— Vous me devez une « discrétion, » mademoiselle, dit Effendi, mais je serai généreux.

Il vit que ses lèvres tremblaient.

Le pianiste jouait un galop échevelé. Alors, il entoura de son bras la taille de la jeune fille et l'entraîna dans la danse. Toute la bande suivit aussitôt et devant les portes ouvertes s'engouffra dans le jardin, qu'inondaient les rayons bleus de la lune.

Debout dans une embrasure, M. Pik observait.

Les couples joyeux dévalèrent sur la pente douce du gazon et continuèrent à tourbillonner. Jan tenait toujours Mauve étroitement enlacée. Arrivés au bas de la pelouse, ils s'arrêtèrent haletans, puis, comme si toute la contrainte angoissée, accumulée pendant ces longs jours, avait soudain débordé de leurs cœurs, leurs bras s'étreignirent.

— Mauve, je vous aime !

Elle ne répondait pas, mais son visage était inondé de larmes. A la fin, elle murmura :

— Je croyais que vous étiez parti pour toujours !

— Oh ! Mauve ! c'est parce que vous m'avez défendu si obstinément votre porte que j'ai dû partir sans vous en prévenir ; mais, après cet aveu, vous me permettrez de venir, n'est-ce pas? de causer avec votre tante?...

Elle avait pâli, comme à l'approche d'un malheur.

— Voyons,... ce n'est pas si terrible,... je vous donne trois jours pour amadouer votre Argus !... trois jours, — répéta-t-il en

riant, puis, redevenant sérieux : — Il est question pour moi de l'achat d'un domaine. C'est M. Pik qui s'est chargé des négociations. Il m'a promis de venir le visiter ces jours-ci avec moi, et doit emmener sa famille... On m'a assuré que vous seriez des nôtres...

Lentement, ils avaient repris maintenant le chemin de la villa ; mais, trop émus l'un et l'autre pour parler, ils écoutaient seulement le battement de leur cœur.

Quelques couples étaient rentrés la salle, tandis que d'autres s'attardaient sentimentalement sous les arbres. Inquiète de ne pas apercevoir Mauve, Tékla interrogeait les profondeurs du jardin. A la fin, il lui sembla la reconnaître au bras d'un jeune homme, et une émotion la suffoqua.

Comment à ce moment-là M. Pik s'était-il précisément trouvé à ses côtés?

— Ma femme vous réclame, chère Tékla, lui dit-il amicalement. Voulez-vous prendre mon bras?

Combattue entre ce grand honneur et son devoir, Tékla balbutia :

— C'est que Mauve!...

— Eh bien! mais elle est au jardin avec son cavalier, comme Lina, comme Nastunia!... je vous prie de croire, ma chère, que je ne reçois que des gentilshommes!

Et elle se laissa emmener.

Quelques instans plus tard, les sons vibrans d'un violon lui apprenaient le retour de Mauve au salon, et elle respira, la sachant enfin sous l'égide de son instrument.

XVIII. — JOURNÉE AUX SAPINS.

Farouche comme une bête blessée, mais l'œil toujours aux aguets quand elle ne se sentait pas surveillée, Hélène se tenait à l'écart.

Quelque chose d'anormal se passait évidemment dans la maison : Mme Julie était d'une humeur de dogue, M. de Rudowitz, parti précipitamment pour Lemberg, puis revenu avec une lourde serviette bourrée de dossiers, semblait repris de sa vertigineuse fièvre des affaires. Quant à Jan, disparu pendant près de deux semaines; il était revenu précisément, la veille, conférer mystérieusement dans le bureau, avec M. Pik; en outre, des

lambeaux de conversation, surpris entre le régisseur des *Sapins* et Mme Julie, avaient beaucoup troublé Hélène :

— Vous ne vous étiez aperçu de rien? disait la mère.

— Non! pas avant de faire couper les arbres pour les matériaux!

— Oh! Dieu est sans pitié!...

— Eh! madame... comment vous plaindre, puisque vous avez la chance de trouver...

La fin de la phrase avait été étouffée. Mais voici que brusquement, à table, M. Cyprien avait fait allusion au prochain établissement de la famille entière à Lemberg.

— Eh bien! et notre domaine, s'étaient écriées Rose et Sophie, toutes désappointées, nous nous faisions une fête d'y aller!...

— Votre mère et moi avons décidé de le vendre, et vous serez plus contentes encore d'habiter une grande ville, avait-il dit en souriant, car les femmes aiment le changement.

— Pas autant que certains hommes!... s'était exclamée Hélène toute frémissante.

Et le père, bon enfant, riposta :

— Quel dommage que je n'aie pas songé à te consulter! A présent, il est trop tard, l'acquéreur vient me prendre demain.

Le lendemain, en effet, une calèche s'était arrêtée devant la grille, et Hélène, abritée derrière son rideau, y avait aperçu installés M. Pik, Jan Korab et un troisième personnage. Un voile passa devant ses yeux : c'était Jan l'acquéreur!... Ne lui avait-il pas dit, du reste, lors de leur inoubliable conversation, qu'il allait faire auprès de son père une démarche dont dépendait son avenir?... Folle, qui avait vu là une allusion à son mariage!...

La voiture s'ébranlait, emmenant M. Cyprien. Au même instant, deux briskas, masquées jusque-là par les tilleuls et dans lesquelles s'entassait une bruyante compagnie, s'étaient mises en marche. Et sous l'envolement des rubans clairs et des voiles légers, Hélène reconnaissait, dans l'encadrement des grands chapeaux de soleil, les minois rieurs de Lina, de Nastunia, et le visage singulièrement épanoui de Mauve.

Le comte Séverin, les jeunes Pik, Tedesco le banquier et deux serviteurs, complétaient cette société hétéroclite. Longtemps Hélène suivit des yeux, comme hypnotisée, les trois équipages? Quelle ténébreuse affaire manigançait-on ainsi, sous

ces apparences de fête?... Elle les vit côtoyer la rivière d'argent, frôler les bouleaux légers au feuillage de clarté qui balançaient leur mélancolie au bord de l'eau, puis disparaître derrière une côte boisée... Alors, elle laissa retomber son front contre l'appui de la fenêtre, et longtemps, longtemps, elle demeura immobile, tandis que des larmes brûlantes roulaient lentement le long de ses joues.

. . . . . .

Dans la forêt, un grand brasier flambe haut et clair, et la jeunesse s'affaire aux préparatifs du repas.

— Allons, Siméon, retourne les pommes de terre sous la cendre!

— M. Séverin, venez donc m'aider à battre les œufs!

Accroupie par terre, Lina s'évertue à souffler dans le samovar, tandis que Tedesco, le banquier qui lui fait la cour, agenouillé près d'elle en dépit de ses rhumatismes, l'évente avec sollicitude. Plus loin c'est Mauve qui, tout en mettant le couvert parmi la bruyère et le serpolet, guette de l'œil Jan, de retour d'une longue tournée en forêt, et qui discute avec un individu à lunettes bleues.

Un panier rempli de victuailles et de pâtisseries vient d'être apporté par des montagnards.

— A table, mes seigneurs! crie Tymofté.

On appelle les hommes graves et chacun s'installe, une assiette sur ses genoux.

Quand les estomacs, creusés par l'air vif de la forêt, se furent un peu rassasiés, les hommes allumèrent des cigarettes, tandis que les jeunes filles se dispersaient suivies de leurs soupirans.

— Il me semble que le vieux Tedesco est bien assidu auprès de votre Lina, murmura l'expert à l'oreille de Pik.

— Oui, je crois que ça va marcher!... Vieux! dites-vous? Mais, quarante-six ans, c'est encore la jeunesse, mon cher! Je vous jure bien que Lina ne s'en plaint pas, d'autant qu'il a promis à la future Mme Tedesco, pour chaque année qu'il aurait de plus qu'elle, une perle grosse comme un pois! A ce compte-là, elle le souhaiterait de l'âge de Mathusalem!

— En effet, dit en riant Soroka, mais vous ferez bien d'y avoir l'œil! Les perles s'imitent merveilleusement aujourd'hui... et quand j'étais à Londres j'ai vu...

Brusquement, il se tut, car Jan Korab venait à lui.

— Eh bien! mon cher Effendi, s'était écrié l'agent. Êtes-vous satisfait de vos expertises?

— Enchanté!... la terre paraît excellente; quant à la forêt, elle dépasse encore mes prévisions.

— Et vous comprenez, disait Soroka, en exhibant son petit carnet couvert de chiffres, que n'importe quelle banque agricole de Vienne vous avancera dessus la somme que vous voudrez, en sorte que, par des coupes savantes et successives, vous arriverez peu à peu à éteindre vos dettes.

M. Cyprien, qui ne tenait pas en place et que la présence de Jan troublait malgré lui, s'était dirigé vers l'habitation, sous prétexte de détails à régler avec son ex-régisseur

— Je viens de voir la maison, continuait le jeune homme, elle est effrayante d'humidité! Heureusement que le pavillon du gérant, bien aménagé, me suffira.

— Eh! mais je le crois! Six pièces pour un garçon!

Involontairement Jan avait cherché Mauve des yeux.

Adossée à un arbre, son joli visage baigné de lumière rayonnait d'un éclat extraordinaire.

Derrière elle, la majestueuse colonnade des pins, dorés par le soleil, s'élevait, tels les piliers gigantesques d'une cathédrale.

— On se croirait dans un temple magnifique, murmura Jan. Dire, ajouta-t-il avec un soupir, qu'il faudra vendre et abattre en partie ces arbres superbes!... Mais je n'aurai pas le choix, hélas! la première année,... car les dépenses seront fortes.

A ce moment, les deux jeunes Pik, armés de lignes et d'engins de pêche, s'étaient approchés de Mauve, et, l'ayant saisie chacun par un bras, ils cherchaient à l'entraîner avec eux, tandis qu'elle résistait.

— Elle viendra! Elle viendra de force! hurlait Tymofté.

Agacé d'une pareille insistance, Jan s'était avancé.

— Voulez-vous la laisser tranquille, mauvais gamins!

— Elle peut bien venir avec moi, puisqu'elle sera ma petite femme dans deux ans, ricana le polisson, heureux d'exciter la jalousie du jeune homme, et, brutalement, il empoigna Mauve, et la força à descendre rapidement la côte avec lui.

Tous les yeux étaient braqués sur Jan. Lina surtout l'observait avec curiosité; c'était donc vrai, ce que disaient ses frères? Mauve ne lui était pas indifférente?... Quelle chose bizarre, une si

pauvre fille! Ah! la petite masque!... Eh bien! mais c'était très gentil, ces amours-là, et elle les protégerait, ne fût-ce que pour faire pièce à cette vieille trouble-fête de Tékla!

Cependant, Effendi, par un effort de volonté, avait maîtrisé sa colère.

— Si vous désirez que je vous accompagne au moulin, lui demanda l'expert, je suis à vos ordres.

Mais Lina, qui avait son idée, s'était interposée :

— Comment, déjà, minaudait-elle, câline; oh! ce n'est pas gentil, monsieur Soroka. Vous nous laisserez bien encore Effendi une demi-heure?

Elle avait ramassé son chapeau et sa ligne.

— Allons, qui m'aime me suive! cria-t-elle en s'emparant du bras de Jan. Venez-vous, Tedesco? fit-elle au banquier, qui obéit aussitôt, bien qu'il eût une profonde antipathie pour les stations au bord de l'eau. Favronia et Séverin avaient suivi. A l'orée du bois, près de la rivière, s'étendait un ancien étang, si envahi par les roseaux et les plantes aquatiques, qu'il ressemblait à une véritable forêt, sillonnée en tous sens d'étroits canaux navigables. Ce sanctuaire fleuri, où foisonnaient l'iris doré, le plantain aux trèfles d'argent, les nénuphars éblouissans et les mille fleurs au calice multicolore, qui croissent entre les roseaux, était l'asile d'un peuple merveilleux d'oiseaux et d'insectes : les alcyons rivalisaient d'éclat avec les libellules diaprées, les hérons et les courlis voisinaient avec les bergeronnettes lavandières ou les fauvettes des roseaux.

Par leur position topographique, ces marais si rians n'étaient point, hélas! étrangers au secret désastre des *Sapins*, car c'étaient leurs infiltrations empoisonnées qui minaient, sourdement, depuis des années la merveilleuse forêt! Mais, avec une coquetterie macabre, ils savaient déguiser sous les fleurs et la verdure leur lèpre hideuse.

Assise dans une barque, entre les deux frères, Mauve suivait immobile et résignée les phases émotionnantes de la pêche.

Tout à coup Tymofté poussa un cri :

— Sauve qui peut! Voilà Effendi! Il rejeta sa ligne, et d'un violent coup de perche lança la barque dans un des inextricables canaux du marais et disparut bientôt entre les glaïeuls et les joncs fleuris.

— Satanés gamins! clama Jan.

Il s'était élancé avec impétuosité sur la berge, cherchant des yeux une barque vide.

— Vous allez vous égarer au milieu de ce dangereux labyrinthe ! lui cria le banquier.

Mais autant parler à un sourd. Déjà le jeune homme avait sauté dans une étroite embarcation qu'un chétif gamin lui offrait de conduire, et, maintenant, il glissait, impatient, entre les murailles fleuries et parfumées des hautes herbes.

De temps en temps un appel lointain semblait le narguer, Alors, reconnaissant la voix de Tymofté, il ordonnait de changer la direction de la barque. Mais au même instant, un cri de fausset surgissait du côté opposé et Jan, qui ne pouvait retenir une imprécation, faisait rebrousser chemin, ballotté ainsi à droite et à gauche par la fantaisie taquine des jeunes Pik. Et tantôt il allait troubler la chanson monotone de quelque fauvette qui se balançait entre les hautes salicaires et les reines des prés, ou bien c'était une compagnie de canards sauvages qu'il chassait devant lui. Mais, des fugitifs, pas de trace! L'exaspération du jeune homme était à son comble, il en avait assez d'être berné par ces maudits garçons.

— Rentrons, ordonna-t-il.

Cependant le gamin paraissait indécis, à force d'avoir avancé, puis rétrogradé, il ne retrouvait plus son chemin.

— Ah çà! drôle, tu ne connais donc pas l'étang?

— Monsieur, pardon... dit l'enfant penaud... c'est que... ce n'est pas moi... le batelier,... c'est... c'est mon frère!

— Bandit!... s'écria Jan, et il s'empara de la perche.

Le soleil descendait. Il songeait à l'expert qui l'attendait, et à tout ce temps perdu, et au ridicule dont il allait se couvrir!

Soudain, un clapotement d'eau, des fusées de rire, et au même instant, un violent choc envoyait Effendi rouler au fond de la barque, abordée par celle des jeunes Pik.

— Tonnerre!

Mauve avait poussé un cri. Jan, qui s'était relevé, sauta sur Tymofté et ne résista pas au plaisir de le rosser d'importance.

Des appels venant du rivage prouvaient qu'on n'en était pas éloigné.

Le débarquement fut salué d'acclamations, mêlées de quolibets. Lina grondait ses frères. Mauve tordait sa robe trempée d'eau.

— Votre expert vous demande à tous les échos, cher mon-

sieur, disait ironiquement le banquier, puis, de guerre lasse, il est parti tout seul !

— Eh bien ! je le rejoindrai.

— Oh ! vous n'y parviendrez pas.

— Mon Dieu, ma présence n'est qu'une question de forme, dit avec un peu de hauteur Jan, que le ton caustique de Tedesco agaçait, je puis me fier à M. Soroka.

Lina s'était rapprochée de lui.

— Sournois, lui glissa-t-elle à l'oreille. Vous êtes donc amoureux, puis tout haut : — Mauve a les pieds trempés, si vous la faisiez marcher, pour la réchauffer.

Il jeta un sourire reconnaissant à la jolie fille et, comme un voleur, entraîna Mauve rougissante.

Il avait soif de l'avoir enfin à lui seul, de jouir avec elle des beautés de ce domaine qui serait bientôt le sien. L'air était tiède, le maïs ondulait sous le vent comme une mer verdoyante ; dans le lointain, les forêts des Karpathes bleuissaient et les senteurs aromatiques se mêlaient à l'odeur fraîche des prairies.

Côte à côte, ils suivirent la lisière des grands bois, s'attardant à regarder les troupes mugissantes des bestiaux ou à saluer les travailleurs qui revenaient des champs. La quiétude sacrée de la campagne, à peine troublée çà et là par la plainte d'un ramier, ou le son lointain d'une cloche d'église, les enveloppait, et, sans avoir encore échangé une seule parole, leurs âmes émues communiaient sous les mêmes espèces, dans le recueillement solennel de la nature.

Ils s'étaient arrêtés au milieu d'une riante clairière où gisait, parmi les digitales et les fougères, un pin colossal abattu tout récemment et dont le cœur, mis à nu, semblait rongé de pourriture...

— Un arbre tombé me fait toujours penser à une bête blessée, dit Mauve : il me semble qu'il saigne, qu'il souffre et qu'en se penchant, on va l'entendre gémir !

— Celui-ci était bien malade, fit Jan, en l'examinant.

Il avait fait asseoir Mauve sur le tronc renversé, pris, entre les siennes, ses jolies mains délicates :

— Eh bien ! cette réponse que vous deviez me donner au bout de trois jours, Koukonitza ? fit-il tendrement.

Elle était devenue blanche comme sa collerette et ne répondait pas.

— Voyons, est-il possible que vous n'ayez point parlé à votre tante, alors que je vous en avais si instamment priée, fit-il tristement surpris. Ou bien repousserait-elle la proposition d'un homme qui ne demande qu'à faire le bonheur de son enfant. Ce serait de la folie!...

— Je ne lui ai point parlé, dit faiblement la jeune fille.

Un éclair farouche passa dans les yeux de Jan :

— Ah! Mauve, je ne m'attendais pas à être ainsi traité par vous! Quel secret me cachez-vous donc? Pourquoi manquez-vous de franchise avec moi, qui vous ai tout dit de ma vie! mon passé, mes dissentimens avec ma famille, et le désir ardent que j'ai de m'établir, de triompher seul et sans aide de tous les obstacles... Pouvais-je vous donner une marque plus grande de mon respect qu'en demandant votre main? Ne comprenez-vous donc pas ce que ce silence a de blessant pour moi?... Quel est votre but en refusant de parler, j'ai le droit de le savoir?

Elle s'était caché le visage dans les mains et sanglotait.

Il se rapprocha d'elle, doucement :

— Dites-moi votre chagrin, Mauviette, songez que c'est votre meilleur ami qui vous parle, celui qui ne demande qu'à vous appeler sa femme!

Elle balbutia :

— Oh! non, non! c'est impossible!

Il la regarda avec une tendresse profonde :

— Rien n'est impossible quand on s'aime...

— Ma tante ne voudra jamais;... je sais bien ce qu'elle a répondu l'autre jour à propos de...

— De qui? interrogea vivement le jeune homme.

— De... Spiridon,... dit-elle,... hésitante...

Il fronça le sourcil :

— Ah!... Il a donc, lui aussi, demandé votre main?

Elle fit signe que oui.

— Eh bien! que disait votre tante?

Mauve était toute tremblante. Hélas! elle était arrivée, cette heure redoutée et terrible où il lui faudrait avouer sa misère!

— Tékla assurait que je n'étais pas libre, que je ne dépendais pas de moi... et puis... que je suis sans papiers...

Jan était devenu perplexe...

— Voyons, dit-il, vous êtes bien la fille d'un parent de votre tante, établi à Paris, mais décédé depuis longtemps.

— C'est ce que tout le monde me disait ; je le croyais aussi,... autrefois ;... à présent plus...

Ce mystère qu'il ne soupçonnait point et qui surgissait, au moment précis où il croyait voir s'entr'ouvrir les portes du bonheur, troublait Jan. Il devinait un passé trouble, irrégulier... et, malgré lui, un malaise l'étreignait. Cependant il s'était ressaisi devant la douleur navrante de Mauve.

— Écoutez-moi, ma chérie, d'ici quelques jours, je causerai avec M. Pik, je le prierai de m'éclairer sur votre situation, qu'il connaît sans doute. Mais rien, croyez-le bien, ne m'empêchera d'être à vous. Peu m'importe ce que révélera cette enquête. Êtes-vous responsable de la faute des autres, et ne sommes-nous pas orphelins tous les deux, maîtres de notre vie ; n'est-il pas juste que nous ayons le droit de choisir chacun le compagnon qui nous plaît?

Et, maintenant, séchez vos larmes, petite Mauve, j'aperçois là-bas mon expert avec M. Cyprien : il ne faut pas qu'on puisse dire que j'ai fait pleurer celle qui sera un jour la maîtresse de céans...

MARGUERITE PORADOWSKA.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

(NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1870)

Le temps était sombre, pluvieux, boueux, bien en rapport avec la tristesse et la honte des événemens, lorsque la capitulation du 28 octobre 1870 fut communiquée à l'armée de Metz.

J'étais à ce moment capitaine d'artillerie, aide de camp du général de Berckheim, qui commandait l'artillerie du maréchal Canrobert.

Nous étions cantonnés en dehors de Metz, à la Ronde, dans l'établissement des Jésuites, auprès du maréchal et de son état-major.

Nous achevions de dîner, sans mot dire, lorsque la première troupe prussienne entra à la Ronde : c'était une compagnie d'infanterie qui se présentait pour occuper notre cantonnement. Le maréchal aurait dû évacuer les lieux sans tarder, et il était huit heures du soir. Il envoya immédiatement un de ses officiers demander à l'état-major allemand si réellement leur intention était bien de déloger, même sans le prévenir, un maréchal de France et de l'envoyer avec tout son état-major coucher en plein air, sous la pluie et dans la boue.

La compagnie prussienne fut aussitôt envoyée dans une autre partie du village et le maréchal conserva son cantonnement jusqu'à son départ pour l'Allemagne.

Nous restâmes donc à la Ronde, traités, en vertu de la capitulation, avec tous les officiers de l'armée de Metz, comme prisonniers sur parole ; libres de circuler à notre gré dans la ville

et à l'intérieur des lignes. Mais nous étions si attristés, si humiliés, que nous ne quittâmes pas notre établissement. Les murs du parc nous isolaient des troupes allemandes, qui grossissaient sans cesse autour de nous ; et nous aurions pu nous faire illusion et essayer d'oublier si, de loin en loin, les sons traînans et lugubres des clairons allemands ne nous avaient pas rappelés à la réalité.

Le 1er novembre, on nous signifie l'ordre de nous embarquer le lendemain dans un train destiné aux officiers généraux et à leurs états-majors.

Nous partons en effet à l'heure indiquée. Le train se dirige d'abord sur Nancy. Pendant qu'il stationne aux abords de la gare, des attroupemens se forment sur le remblai qui domine la voie. Affolés par la présence des Allemands, des hommes et des femmes du peuple s'oublient jusqu'à nous insulter. On nous crie : « Lâches, vendus ! Au lieu de vous battre, vous avez trahi votre pays ! » On nous lance des pierres. L'une d'elles vient briser une vitre du compartiment où se tient le général de Berkheim et manque ainsi de blesser un des généraux les plus vaillans, les plus énergiques de l'armée.

Le général de Berckheim s'était fait à Metz, comme devant Sébastopol, comme en Italie, une réputation bien justifiée par ses admirables qualités de chef et de soldat. Il aimait le combat pour le combat ; courait au poste du danger dès les premiers coups ; redressait sa grande taille sous le feu de l'ennemi ; animait tous les courages et engageait ses troupes avec une audace et une crânerie entraînantes. Il avait été blessé le 18 août.

Pendant le blocus, sa force d'âme ne faiblit pas un instant. Si l'on avait écouté ses avis, les tristesses de cette période auraient été changées en une page honorable et même glorieuse pour l'histoire de notre pays.

A la capitulation on l'empêcha de faire brûler, comme il en avait donné l'ordre écrit, les drapeaux du 6e corps. Toutefois, il fit mettre ses mitrailleuses hors de service. L'exaspération de ces manifestans était peut-être justifiée par les douleurs du moment ; mais elle s'adressait mal. Elle m'attrista profondément.

A Lunéville, quelques habitans viennent nous saluer sur le quai, nous donner des nouvelles et en recueillir sur les événemens de Metz, sur leurs amis, leurs parens de l'armée. Ils nous apprennent tout bas que quelques officiers de Sedan,

notamment le lieutenant-colonel d'artillerie Minot, avaient réussi à s'évader en traversant Lunéville.

A Wissembourg, nous trouvons également des parens d'officiers qui viennent aux nouvelles. Puis nous entrons en Allemagne, assaillis à toutes les gares par la curiosité joyeuse, humiliante des populations.

A Mayence, on nous fait donner la promesse de ne pas quitter nos lieux d'internement; et je suis dirigé sur Wiesbaden avec le général de Berckheim et son état-major.

I

Je m'installai à Wiesbaden avec mon ami le capitaine d'artillerie Danède, dans un petit appartement très confortable, chez un maître de manège de la ville. Nous prenions nos repas en commun avec plusieurs amis, prisonniers de Sedan ou de Metz. Le parc de Wiesbaden nous offrait des buts de promenade charmans. Le soir, nous passions quelques heures au Kursaal, à lire les journaux ou à voir jouer, car la roulette marchait comme d'habitude et les croupiers faisaient entendre leur : « Faites votre jeu, messieurs, » comme si, de l'autre côté du Rhin, tout n'était pas à feu et à sang.

Parfois, on sentait de l'émotion dans la ville. Les habitans se groupaient dans les rues. C'étaient les nouvelles de quelques batailles, — de victoires, hélas ! pour eux, — et les maisons se couvraient de drapeaux prussiens : noir et blanc, des drapeaux de deuil.

Depuis mon arrivée à Wiesbaden, j'avais souvent des nouvelles d'Alsace; tous les hommes valides, en France, étaient à l'armée; mon frère était enfermé dans Belfort assiégé, avec sa compagnie de gardes forestiers; mes parens, mes amis d'enfance se battaient à ma place, pendant que je menais, à quelques lieues de notre malheureux pays, une vie facile et agréable.

Cette pensée m'obsédait et me rendait mon inaction insupportable. Je résolus d'essayer, coûte que coûte et sans faillir à l'honneur, de me joindre à ceux qui défendaient notre pays.

Le 7 décembre, après avoir pris l'assentiment du général de Berckheim, qui fut, dans cette circonstance, comme toujours, bienveillant et plein de cœur, je portai moi-même au général von Sænger, commandant la place de Wiesbaden, une lettre

déclarant que, dans un délai de vingt-quatre heures, je me regarderais comme libre de rejoindre l'armée française; et le priant de disposer de moi en conséquence.

Le général ne savait pas le français; de mon côté, je ne voulais pas m'expliquer au moyen de l'allemand que je parle tant bien que mal, en ma qualité d'Alsacien.

J'essayai néanmoins en français de lui faire comprendre ma lettre; mais je ne réussis à rien; il persistait à me répéter le mot français: « échanger. » Enfin, après avoir parlementé pendant un quart d'heure, il fit venir un domestique qui parlait les deux langues. Il comprit, et me congédia froidement, sans m'indiquer ses intentions.

Le soir, à dîner, je fais mes adieux à mes amis et rentre me coucher de bonne heure après avoir mis, pour être prêt à tout événement, un peu de linge dans une valise et avoir cousu quelque argent dans la doublure de mon gilet.

Vers dix heures du soir, ma maison est cernée. J'entends des pas lourds dans l'escalier. Ma porte s'ouvre brusquement; je vois apparaître la tête barbue, effarée de mon propriétaire, le maître de manège. Derrière lui, marchent un lieutenant de chasseurs prussiens et quelques hommes armés. L'officier constate mon identité et me déclare que je suis arrêté.

Je m'habille à la hâte avec les effets bourgeois que j'avais préparés à l'avance; je prends ma valise et je le suis. Il me fait monter dans une calèche de forme antique qui attendait devant la maison, s'y place avec moi ainsi qu'un sous-officier armé d'un fusil, met un chasseur à côté du cocher, un autre par derrière et m'emmène au grand trot dans la direction de la forteresse de Mayence.

Nous atteignons, vers une heure du matin, le poste de l'une des portes de la place (faubourg de Castel). L'officier de chasseurs rétrograde avec ses hommes sur Wiesbaden, après m'avoir mis entre les mains du chef de poste.

Celui-ci m'indique le fond du corps de garde et je passe ma nuit, assis sur le bord du lit de camp, pendant qu'à l'autre bout de la salle, les hommes, de gros et lourds landwehriens, fument leurs pipes autour du poêle, éclairés par la lampe fumeuse du corps de garde. L'un d'eux leur lit à haute voix un journal de la localité où il était question du maréchal de Mac-Mahon qui, après avoir soigné sa blessure en Belgique, venait de se constituer

prisonnier en Allemagne et avait été interné à Wiesbaden. Le loustic de la bande leur dit en me montrant : « Mais nous aussi, nous avons maintenant notre Mac-Mahon. »

Cette plaisanterie a un grand succès ; elle est répétée plusieurs fois pendant la nuit ; de loin en loin, la conversation est interrompue par les mots : « *Aber was macht doch unser Mac Mahon?* » (mais que fait donc notre Mac-Mahon ?) et tout le poste, à chaque fois, de rire aux éclats.

A la pointe du jour, un sous-officier et quelques hommes de garde me font traverser le Rhin pour me conduire à l'hôtel du gouverneur de Mayence. J'attends longtemps dans l'antichambre, entre deux factionnaires.

Vers neuf heures du matin, le colonel d'artillerie français de Salignac-Fénelon vient à passer près de moi ; il s'occupait beaucoup des soldats prisonniers campés autour de Mayence et leur rendait les plus grands services. Il me reconnaît et est très étonné d'apprendre ma détermination. Il veut même m'en dissuader en me montrant tous les ennuis matériels qui allaient en résulter pour moi : l'envoi dans une place forte de l'Est, l'isolement dans une prison où j'aurais à souffrir du froid par le gros hiver, qui se faisait déjà sentir très vivement... Quand il voit que je persiste, il me serre les mains longuement ; puis il rejoint l'aide de camp du gouverneur qui passait à ce moment, le comte de L...

Quelques instans après, cet aide de camp revient me dire très poliment, en français, de la part du gouverneur, qu'on allait m'enfermer dans la prison de la citadelle de Mayence ; qu'il n'y avait pas de chambre vacante, et qu'à leur grand regret, je serais placé avec deux prisonniers civils, « d'une condition inférieure, » le maire et un conseiller municipal de Nemours. Comme je manifestais mon étonnement, il ajouta : « Oui, des républicains ! »

La prison, où je suis dirigé aussitôt après, est au fond de la citadelle de Mayence. Elle me paraît terriblement gardée et, avec cela, très sale. L'escalier est noir, malpropre, poisseux. Le geôlier a l'air rébarbatif, le teint bilieux.

On m'introduit dans une chambre du premier étage où je trouve, en effet, le maire et le conseiller municipal *républicains*. Nous faisons bien vite connaissance et je ne tarde pas à savoir leur histoire. Un escadron prussien avait été surpris à Nemours par des francs-tireurs. Quelques jours après, les Prussiens revien-

nent en force, imposent la ville d'une très forte somme, et emmènent comme otages le maire et un conseiller municipal.

Le maire, M. Constant, avait une soixantaine d'années. C'était un ancien notaire ou avoué, un peu prudhomme, mais honnête, droit, et plein de bons sentimens. Le conseiller municipal, M. Cocault, était un négociant de trente-cinq ans environ. Il était très communicatif, racontait avec volubilité les dangers qu'il avait courus dans la glorieuse nuit où devant lui les Prussiens avaient été surpris à Nemours. Ils étaient l'un et l'autre sans bagages, sans linge, presque sans argent, n'ayant que ce qu'ils avaient sur eux au moment de leur arrestation. Ils avaient passé quinze jours en route pour atteindre l'Allemagne et ils étaient depuis trois semaines dans notre prison, supportant avec une résignation, qui ne manquait pas de grandeur, leurs privations, leurs fatigues et bien des vexations, — tout fiers même de souffrir pour leur ville et pour la patrie.

Notre chambre était mal tenue comme le reste de la prison. Elle avait pour tout mobilier une table, deux ou trois chaises, et trois matelas jetés sur le plancher. Le mien avait dû servir dans une ambulance; car il avait en son milieu une large tache de sang déjà jaunie par le temps.

Le geôlier nous apportait une nourriture qui sentait le graillon. Une demi-heure par jour, nous nous promenions, M. Cocault et moi, dans le préau étroit et sombre de la prison. Le vieux maire avait un gros rhume et ne sortait pas du tout.

II

Le surlendemain de mon arrivée dans la prison de Mayence, le geôlier nous prévient de nous préparer à partir pour la forteresse de Glogau en Silésie. En effet, une demi-heure après, on nous fait sortir et on nous amène dans une autre partie de la citadelle devant un lieutenant d'infanterie prussien, grand, blond, froid, correct, sanglé dans sa tenue. On prend nos signalemens, ainsi que ceux de deux autres prisonniers civils qui doivent faire route avec nous.

L'un, M. Triquet (1), était un fonctionnaire des contributions, d'un département avoisinant Paris. Au moment de l'investissement

(1) L'exactitude de l'orthographe de ces deux noms n'a pas pu être vérifiée.

de la capitale, il avait été arrêté comme espion, sans qu'il ait trop su pourquoi. Cet événement avait un peu troublé son esprit; il passait son temps à faire des plans de campagne. Il était en route depuis plusieurs semaines, n'ayant ni argent, ni vêtemens de rechange. Il était coiffé d'un chapeau haut de forme, qu'il n'avait plus quitté, ni jour, ni nuit depuis son arrestation. Aussi, quel chapeau ! Il était impossible de rien imaginer de plus bosselé, de plus défoncé, de plus extraordinaire comme nuance. L'autre, M. Nobécourt, était sorti de Paris en ballon comme attaché au service des dépêches. Son ballon avait été troué par les balles des Allemands et il était tombé dans leurs ligues sans se faire aucun mal. C'était un Parisien, petit, gai, plein d'entrain, de bonne humeur et de dévouement, ne sachant que quelques mots d'allemand, mais trouvant néanmoins moyen d'intéresser les soldats et les habitans, qui nous approchaient, et de leur raconter, par gestes, l'histoire de son voyage et de sa dégringolade en *Luftball* (ballon).

Nos signalemens vérifiés, l'officier fait charger devant nous les armes des soldats qui nous gardent, et nous dirige à pied vers la gare. On nous embarque dans un train partant pour Francfort. L'officier allemand voyage en première classe; nous en troisième, avec deux soldats qui gardent chacun une portière de notre compartiment, le fusil placé entre les jambes. Ce sont de braves gens du duché de Posen, qui se montrent très complaisans pour nous. Ils sont même pleins d'égards pour le vieux maire, qui tousse à rendre l'âme, et que notre long voyage, en troisième et même quatrième classe, par ce vilain hiver, fatigue beaucoup.

A Francfort, on nous fait attendre pendant plusieurs heures à la gare de l'Est; le train que nous devons prendre pour Leipsig et Dresde ne part qu'à dix heures du soir. J'obtiens la permission de conduire mes compagnons à une buvette de la gare où nous dînons avec quelques viandes froides. Petit à petit, quelques personnes du voisinage, des femmes surtout, se rassemblent autour de nous. Nos factionnaires, fiers d'avoir à escorter des prisonniers extraordinaires, racontent que nous avons tous été pris en ballon. M. Nobécourt intervient par gestes, et les femmes émerveillées répètent : *in Luftballen, alle in Luftballen !* (en ballons, tous en ballons !)

Le vieux maire prend ces exclamations pour de l'attendris-

sement. Il se découvre solennellement et remercie les populations allemandes de leur sympathie pour les victimes d'une guerre fratricide. Plus tard, dans une gare aux abords de la Saxe, il refait à peu près le même discours à deux dames qui guettent les trains pour offrir du bouillon aux blessés allemands de passage. Sur la demande de nos deux gardiens, elles en présentent une tasse au vieux maire; mais je les entends maugréer en allemand d'être obligées de servir des prisonniers français de si mauvaise mine.

Avant de partir pour Leipsig, le lieutenant chef de l'escorte me demande si je veux, en ma qualité d'officier, monter avec lui en première classe. Comme il me parle en allemand, je fais semblant de ne pas comprendre. Malgré le froid, je ne voulais pas me séparer de mes compagnons; et puis je désirais ne rien devoir à cet officier et conserver toute liberté pour m'échapper si l'occasion se présentait.

Cette occasion s'offre à Gœrlitz, où nous arrivons le lendemain à dix heures du soir, après vingt-quatre heures de route. L'officier nous avait installés pour la nuit dans une petite salle d'attente de la gare; puis, il nous avait quittés pour aller se coucher ailleurs.

Gœrlitz est très près de la frontière autrichienne. Je l'avais vu sur un indicateur universel des chemins de fer qu'on m'avait laissé emporter. En quelques heures de marche, je pouvais être libre, si je parvenais à sortir de la gare. Je comptais tenter le coup, vers une heure de la nuit, quand tout dormirait, et profiter de la fatigue de nos deux factionnaires qui ronflaient couchés en travers de la porte.

Mais, vers minuit, l'officier vient nous rejoindre et passe la nuit dans un fauteuil, qu'il place tout auprès de moi. Il avait évidemment réfléchi, comme moi, que la frontière n'était pas loin. Je renonce à ma tentative.

Le lendemain, nous roulons encore toute la journée. Dans une petite gare de bifurcation, en Silésie, où l'on nous fait attendre pendant près d'une heure, le public s'occupe beaucoup de nous, mais avec une malveillance marquée. On se moque méchamment de la tenue de mes compagnons, qui en effet est lamentable. Quant à moi, je passe pour un officier qu'on enferme dans une forteresse parce qu'il a voulu fuir en violant sa parole. J'entends un grand voyageur, ayant très bon air du reste, dire

en montrant mon ruban de décoration : « *Und er ist Ehrenmitglied!* » (Et il est chevalier de la Légion d'honneur!)

Nous arrivons enfin à Glogau à dix heures du soir. On nous conduit aussitôt chez le gouverneur de la forteresse. Il parle très affectueusement, en français, à mes compagnons, des fatigues de leur voyage, des dures nécessités de la guerre, il leur annonce que le maire et M. Cocault seront enfermés dans une prison de la forteresse même de Glogau, et que les deux autres seront dirigés le lendemain sur Glatz. Il évite de me parler et se borne à m'annoncer très froidement, en nous congédiant, que je serai enfermé, avec d'autres officiers français, dans la même prison que le maire et le conseiller municipal de Nemours.

Un officier de landwehr, pharmacien de son état, remplissant les fonctions d'adjudant de place, nous amène dès le soir même dans cette prison. Mes deux compagnons sont enfermés au rez-de-chaussée; moi, je suis conduit au premier étage et présenté à cinq officiers français: MM. Brissot, capitaine d'infanterie, Prévost capitaine, Nicolas lieutenant, de Villiers lieutenant et Motte, sous-lieutenant au 7e cuirassiers, qu'on détenait en prison parce qu'ils avaient refusé fièrement de signer aucune espèce d'engagement, dès leur arrivée en Allemagne.

Ces messieurs m'accueillent avec une grande cordialité dès qu'ils apprennent le motif de mon arrivée parmi eux. Nous passons une grande partie de la nuit à nous raconter nos aventures et nos histoires de guerre. Ils avaient, comme moi, fait partie de l'armée de Metz.

Notre prison était destinée, en temps ordinaire, à recevoir les officiers allemands punis. Elle était petite, proprement tenue. Elle faisait partie d'un lot de bâtimens militaires, situé contre la fortification, et occupant une impasse qui longe le rempart à gauche de la porte de Breslau.

A partir de cette porte, se trouvaient d'abord un poste occupé par une vingtaine d'hommes, puis le logement du geôlier; notre prison suivie de magasins militaires; et enfin une palissade donnant sur des jardins et barrant l'impasse et la fortification. Du côté de la porte, l'impasse aboutissait à la grande rue de Glogau.

En face de notre prison, un sentier montait le long de la fortification et nous permettait, aux heures de promenade, d'atteindre la plongée du rempart qui nous servait de promenoir depuis la palissade jusqu'au dessus de la porte de Breslau.

La vue s'y étendait sur la grande plaine morne, alors toute couverte de neige, qui avoisine Glogau; vers la gauche, nous apercevions l'Oder et quelques bateaux emprisonnés par les glaces. Nos heures de promenade étaient fixées, le matin de neuf heures à dix heures, le soir de trois heures à quatre heures. Nous y étions surveillés par le geôlier et par les factionnaires du poste.

On entrait dans notre prison par une double porte solidement fermée. Au rez-de-chaussée, de chaque côté de l'escalier, se trouvaient deux chambres: l'une d'elles était occupée par le vieux maire et M. Cocault, qui y étaient sous clef, et ne pouvaient pas communiquer avec nous. L'autre chambre fut occupée plus tard par un nouveau prisonnier civil, le maire de Montargis: un ancien maire de l'Empire.

Au premier étage, il y avait deux autres chambres réservées aux officiers. Nos fenêtres étaient munies de grilles en fer. Dans chaque chambre, une sonnette était pendue à l'extérieur à l'un des barreaux du grillage, afin de permettre aux prisonniers d'appeler du secours, en cas d'urgence.

Le geôlier était un gendarme, sec, nerveux, colère, ivrogne, mais, au demeurant, un brave homme. Je fis son bonheur en lui servant d'interprète et en lui expliquant en allemand les besoins de mes camarades qui, jusqu'alors, n'avaient pas réussi à se faire comprendre. J'avais renoncé à dissimuler que je parlais un peu l'allemand.

Nous prenions, les six officiers, nos repas en commun, dans l'une de nos chambres: le matin à onze heures, le soir à six heures. Des ordonnances nous montaient nos repas dans des paniers; quand ils étaient descendus, le geôlier venait nous inspecter et prendre nos lettres.

Mes camarades de prison étaient gais et pleins d'entrain. C'étaient d'excellens officiers, ayant vaillamment fait leur devoir dans les batailles du début de la guerre. L'un d'eux avait été l'un des derniers défenseurs de Saint-Privat. A la nuit, sa troupe s'était trouvée coupée par les Allemands dans une maison du village et il lui fallut faire des prodiges d'énergie pour rejoindre, au milieu de nos ennemis, les lignes françaises. Les quatre officiers de cavalerie avaient tous été fortement engagés dans la mêlée qui amena la destruction complète de la brigade prussienne de Bredow, le 16 août.

L'attitude que ces braves officiers avaient prise en Allemagne

prouvait l'élévation de leurs sentimens. Ils passaient leur temps, les uns à rêver des plans invraisemblables de soulèvement des camps de prisonniers français qui étaient nombreux dans l'Est de l'Allemagne et qui auraient pu faire une diversion sur les derrières de l'ennemi. D'autres se préoccupaient de fuites, d'échanges de prisonniers. L'un d'eux comptait pour son évasion sur l'amour qu'il ne tarderait pas à inspirer à une jeune ouvrière qui habitait avec son père dans une cahute de gardien, de l'autre côté du fossé de la fortification, et qu'il pouvait voir de notre rempart. Tous les jours, pendant la promenade, il s'obstinait à se geler les pieds dans la neige, malgré des 15 ou 20 degrés de froid, en contemplant celle qui devait être sa libératrice. Je ne sache pas que cette Silésienne se soit laissé attendrir.

Souvent, pendant que nous nous promenions, nous entendions, en dehors de la ville, des salves de mousqueterie. Le geôlier m'apprit que c'étaient des soldats français, qui venaient de mourir au camp des prisonniers, et à qui les troupes allemandes rendaient les honneurs militaires. Hélas ! ces honneurs étaient bien souvent rendus.

Un jour, nous vîmes, du haut de notre promenoir, passer sous la porte de Breslau et entrer en ville une corvée de nos malheureux soldats, allant probablement aux vivres. On reconnaissait à quelques vestiges d'uniforme qu'ils avaient appartenu aux grenadiers de la garde impériale. Ils marchaient fièrement, la tête haute. Mais comme ils étaient amaigris, hâves, déguenillés ! Les Allemands de notre poste sortirent pour les voir passer et quelques-uns d'entre eux leur crièrent : « Paris, capût » Nos hommes passèrent en haussant les épaules sans même tourner la tête. Mes camarades et moi, nous avions les larmes aux yeux.

III

Cependant, je songeais à m'évader. J'en parlai à mes camarades qui avaient déjà beaucoup pensé à cette éventualité et qui n'avaient pas pu la tenter parce que Glogau est à trente lieues de la frontière la plus rapprochée. Il fallait vingt-quatre heures de chemin de fer pour sortir d'Allemagne par la voie la plus courte.

Il eût été plus qu'imprudent de chercher à s'enfuir, sans parler l'allemand ; et c'était le cas de mes compagnons. J'étais

dans de meilleures conditions qu'eux à cet égard; ils approuvèrent fort ma résolution et me guidèrent de leurs conseils.

Dès que je vis que, tout en présentant des dangers très sérieux, la chose était possible, je me fixai, mais sans en parler, une date ferme, le 23 décembre, l'avant-veille de Noël. J'avais calculé sur mon indicateur universel qu'il me faudrait quarante-huit heures pour atteindre la frontière suisse, par où je voulais sortir d'Allemagne; et j'espérais que le passage de la frontière serait facilité par le relâchement dans la surveillance, résultant des fêtes et de la veillée de Noël. Et puis, — pourquoi ne pas l'avouer? — j'espérais que Noël, la grande fête alsacienne, me porterait bonheur.

Quant à la partie la plus périlleuse de l'opération, la sortie de la prison, elle devait être basée sur les tendances à l'ivrognerie et sur certaine négligence du geôlier. Mes camarades avaient remarqué que, lorsqu'il avait bu, — et cela lui arrivait souvent, — il négligeait, en montant le soir pour sa dernière inspection, de fermer à clef la double porte de la prison, conformément à sa consigne. Il se contentait alors de pousser les deux battans de cette porte. On pouvait profiter de cette circonstance pour sortir dans l'impasse, pendant les courts instans que le geôlier passait dans la prison, et chercher ensuite à gagner la fortification, en échappant aux vues du factionnaire et du poste.

Une fois sur le rempart, il faudrait gagner, sans être vu, un autre point de la fortification, d'où l'on pourrait rejoindre l'intérieur de la ville et ensuite la gare. Un jour, pendant la promenade sur le rempart, je dépassai le dessus de la porte de Breslau qui nous servait de limite; le geôlier et le factionnaire me hélèrent aussitôt, mais j'en avais vu assez pour savoir que de l'autre côté de la porte on n'était plus vu par le poste et que la fortification y aboutissait à un bastion non gardé, dans l'intérieur duquel on pourrait descendre par un talus très haut, très raide, mais pas infranchissable.

Le 23 décembre fut pour moi une journée d'anxiété et d'énervement.

Dès le matin, il règne dans la prison et aux alentours une agitation insolite : on balaye, on frotte, on nettoie de tous côtés. On vient changer les draps de nos lits; on nous donne certains vases de nuit qui, jusqu'alors, nous avaient fait défaut. Les

hommes du poste se multiplient pour tout mettre en état. J'apprends par le geôlier que le gouverneur de Posen et de Silésie, le général von Steinmetz, avait annoncé son arrivée pour une inspection des prisonniers français.

Toute la journée, on reste sur le qui-vive dans le poste et la prison. Nous entendons, plusieurs fois, la garde sortir pour rendre les honneurs. Mais le gouverneur n'entre pas dans notre prison; il se contente de se renseigner sur notre installation, en passant, après avoir inspecté, hors de la ville, le casernement de nos malheureux soldats.

Quant à moi, je ne cesse de songer à cette maudite inspection qui vient ainsi troubler mes combinaisons : tantôt, je pense qu'il serait vraiment par trop téméraire de tenter à m'évader un jour où la surveillance allait évidemment être plus étroite que jamais. Tantôt, il me semble, au contraire, que, par cela même que tout le monde aura été sur pied du matin jusqu'au soir, il se produira forcément, après l'inspection, un peu de relâchement et une détente qui me seront plutôt favorables.

Je passe ma journée dans ces perplexités, mais sans les communiquer à mes camarades.

Vers trois heures et demie, je prends définitivement mon parti. L'heure de la promenade était déjà à moitié passée. Il n'y avait plus une minute à perdre, si je voulais agir ce jour-là. Je vais trouver mon camarade, le lieutenant Nicolas, et je le prie de m'aider à sortir ma valise sous son grand manteau de cavalerie, en profitant de ce que le jour commençait à baisser. Nous montons sur la fortification et après quelques tours de promenade, nous déposons ma valise derrière quelques broussailles, au-dessus de la porte de Breslau, dans un endroit mal vu du factionnaire; je me dépêche de la couvrir d'une serviette blanche afin qu'elle ne tranche pas sur la neige. Puis, nous rentrons nous faire enfermer, l'heure de la promenade étant passée.

Mes camarades m'aident à achever mes préparatifs, me chargent de commissions pour la France; puis, nous attendons, eux aussi anxieux que moi, l'heure où le geôlier doit monter, une fois le dîner servi.

Quand il arrive, nous étions assis autour de la table à manger, tous, sauf notre camarade le sous-lieutenant Motte, qui était resté dans l'autre chambre. Le geôlier me demande où il est. Je lui dis qu'il termine une lettre pressée.

Il va le trouver pour prendre sa lettre, en maugréant de sa voix avinée. L'un de mes camarades le suit et pousse la porte sur lui. On me jette mon manteau sur les épaules; j'avais mis à l'avance par-dessus mes bottes, pour éviter de faire du bruit en marchant, de gros chaussons de laine comme on en porte en Allemagne. Je me laisse glisser le long de la rampe de l'escalier.

La double porte de la prison était simplement poussée, comme nous l'espérions. Je l'ouvre et avance la tête pour voir où se trouve le factionnaire. Il fait nuit noire. Je ne vois et n'entends rien. Est-il dans sa guérite, ou près de moi, ou près du poste? Impossible de le savoir.

Pressé par l'idée que le geôlier allait descendre, je sors à tous risques; je traverse les quelques mètres qui me séparent du sentier, et je monte sans bruit sur la fortification jusqu'au pied de la plongée. Là, je m'étends à plat ventre dans la neige, derrière quelques broussailles, et j'attends. Je vois alors le factionnaire bien éclairé par le bec de gaz du coin du poste. Il était arrêté entre la guérite et ce coin et regardait du côté de la rue, assez animée à ce moment par la sortie des ouvriers. La guérite m'avait caché.

Bientôt, j'entends le geôlier descendre, fermer les portes, dire quelques mots au factionnaire et rentrer chez lui.

Le factionnaire fait quelques pas; puis s'arrête de nouveau, tourné vers la rue et battant de la semelle.

Je me mets alors à ramper le long de la banquette d'infanterie pour gagner l'endroit où la fortification s'élève au-dessus de la porte de Breslau. Il me faut ainsi passer devant le factionnaire, à vingt mètres environ de distance, et à hauteur d'un premier étage. La neige, les feuilles sèches crient sous moi. Tout le long du parcours, il y a bien, de loin en loin, quelques buissons qui me cachent un peu, mais juste en face de lui, en plein sous la lumière du bec de gaz, il y a un espace de trois mètres entièrement nu.

Le cœur me bat bien fort quand j'y arrive. La neige crie plus que jamais. Je ne quitte pas mon homme des yeux; mais il ne bronche pas et continue à battre de la semelle et à regarder les passans de la rue.

Presque aussitôt après, j'atteins la surélévation du rempart et je suis caché. C'est là qu'est ma valise.

Je poursuis mon chemin en rampant jusqu'au bastion que j'avais reconnu quelques jours auparavant. Je fais descendre ma valise, à l'aide d'une corde, derrière des voitures d'artillerie placées au pied du talus. Puis, je me mets sur le dos et me laisse glisser en m'accrochant aux touffes d'herbes pour ralentir ma descente et éviter de faire trop de bruit.

Tout en glissant, j'entends marcher dans la rue qui longe cette partie de la fortification. Une fois à terre, j'écoute bien vite. Je n'entends d'abord rien; l'individu s'était arrêté : étais-je déjà pris?... Mais bientôt il se remet à marcher et passe à quelques pas de la voiture d'artillerie qui me cachait : c'est un garçon meunier qui remonte la rue du rempart et se met à siffler tranquillement. Il n'a rien vu.

Je le laisse s'éloigner; puis je m'essuie et je tire de ma valise de quoi me donner l'air d'un voyageur allemand : une couverture de voyage, un bonnet et un fort collet de fourrures, de gros gants fourrés et des lunettes. Je sors alors de ma cachette, tenant d'une main ma valise vide maintenant, de l'autre ma couverture de voyage, et je me dirige vers l'intérieur de la ville, les jambes un peu brisées par l'émotion.

Je descends la grande rue dans laquelle je m'étais engagé, et je marche cinq minutes sans demander mon chemin. Enfin, je m'adresse à un soldat allemand qui passe. Il m'indique la direction de la gare : je n'avais qu'à continuer tout droit et à sortir de la ville. Sous la porte de la forteresse, je rencontre, en effet, des gens munis de bagages qui vont évidemment vers le chemin de fer et que je suis.

Le train que je voulais prendre partait à sept heures. Il est sept heures moins un quart quand je demande mon billet pour Lissa au milieu d'une cohue de soldats silésiens qui partent en permission pour les fêtes de Noël. Personne ne fait attention à moi.

Je me rends de suite sur le quai, moins éclairé que les salles d'attente. Un groupe d'officiers en grande tenue s'y promène de long en large : ce sont le commandant et les officiers de l'état-major de la place, qui accompagnent jusqu'au train le gouverneur de Posen et de Silésie.

Je reste dans l'ombre pendant que les officiers prennent congé du gouverneur et je monte au plus vite dans mon compartiment de 2e classe : mes camarades de prison avaient en effet décidé,

après m'avoir vu essayer mon déguisement, que j'avais l'air d'un voyageur de 2e classe.

A Lissa, je m'embarque pour Posen; puis pour Creutz, où je prends la ligne de Berlin. J'arrive à Berlin vers sept heures du matin et je me fais conduire aussitôt à la gare de Potsdam-Magdebourg.

A neuf heures, je pars pour Francfort, par Cassel. Les voyageurs se renouvellent plusieurs fois dans mon compartiment de 2e classe. Pour éviter les questions, je lisais très attentivement la *Gazette de la Croix* ou bien je faisais semblant de dormir. Vers le milieu de la journée, j'étais gelé, fatigué et, tout en fermant les yeux, je grelottais, bien qu'appuyé, pour avoir moins froid, contre la séparation du milieu.

J'avais, à ce moment, pour compagnons de compartiment, deux commis voyageurs et j'entendis l'un d'eux dire : « Ce ne doit pas être un vrai Allemand, il a trop froid. »

Je ne fais semblant de rien; mais, à la première station, j'ai soin de demander un renseignement au conducteur du train en tâchant de parler un allemand aussi peu alsacien que possible. Les deux commis voyageurs ne s'occupent plus de moi et ne tardent pas à descendre.

Notre train eut un très gros retard. Au lieu d'arriver à Francfort à huit heures du soir, nous n'y étions qu'à minuit. Cette circonstance était fâcheuse, car il n'y avait plus de train avant le matin pour Heidelberg et j'allais être forcé de passer la nuit à Francfort.

J'essaie de m'installer dans la gare, sous prétexte de partir le matin de très bonne heure; mais tout est fermé. Il fait un froid de loup; je suis fatigué; j'ai faim et je me promène de long en large, avec mes bagages qui me gèlent les doigts, devant un petit hôtel très élégant, bien éclairé, qui avoisine la gare. J'hésite beaucoup à y entrer; j'étais effrayé surtout à l'idée du registre des voyageurs qu'on me présenterait infailliblement pour y inscrire une série de renseignemens sur ma situation, et qui compromettrait peut-être mon expédition.

La faim et le froid l'emportent. J'entre et demande une chambre et à souper. On me conduit aussitôt dans la salle à manger que j'espérais trouver vide, — il était près d'une heure de la nuit. Mais j'avais oublié que c'était la nuit de Noël. Il y avait beaucoup de soupeurs d'aspect élégant; plusieurs

tables étaient occupées par des officiers allemands en tenue.

Quand j'entre dans la salle surchauffée, mes lunettes se couvrent d'une buée qui m'aveugle. Cela a dû me donner l'air très sot; mais personne ne fait attention à moi et je me mets à souper de fort bon appétit.

En montant me coucher, je recommande au garçon de service de nuit de frapper à ma porte dès cinq heures du matin; mais il m'oublie et il est sept heures quand je me réveille. Je m'habille à la hâte et je descends à la caisse.

Tout en payant, j'aperçois sur le bureau le livre des voyageurs, tout grand ouvert, avec toutes ses cases. Je me plains très vivement de n'avoir pas été éveillé et d'avoir manqué une affaire importante. La caissière se confond en excuses et oublie de me faire remplir le livre.

Je passe la journée de Noël en chemin de fer, roulant vers Heidelberg, Carlsruhe et Bâle, — en 1re classe! j'avais eu trop froid la veille, — et dans un wagon-salon chauffé par un excellent poêle. Je n'ai que deux compagnons de wagon, un officier supérieur wurtembergeois, et un autre voyageur, qui me demande de faire un échange de journaux. Il était tenté par ma *Gazette de la Croix*. Je la lui donne; il la lit avec une grande attention, tandis que moi je ne tarde pas à m'endormir sur son journal ou tout au moins à en faire semblant.

A partir de Carlsruhe, je reste seul. Le conducteur du train est aux petits soins pour son unique voyageur de 1re classe; je lui donne un fort pourboire à l'occasion de Noël. Son obligeance ne connaît plus de bornes.

Enfin, le train s'arrête à Leopoldshœhe, la dernière station allemande.

J'étais fatigué par les émotions de mon expédition, qui durait depuis plus de cinquante heures; mais je me raidissais contre la lassitude et l'énervement, pour me préparer à répondre aux interrogations de la gendarmerie de la frontière. On la disait très vigilante, car quelques officiers français s'étaient sauvés en violant leur parole et on avait donné les consignes les plus sévères.

Je repassais donc mes réponses; je songeais aussi à la nécessité de chercher à m'enfuir immédiatement, si l'on voulait m'arrêter, en courant le long de la voie vers Bâle dont on apercevait déjà les becs de gaz. J'étais prêt à tout, lorsque la portière de

mon compartiment s'ouvre et je vois des gendarmes éclairés par un falot. Au même instant, le conducteur au pourboire s'avance et leur dit quelques mots que je n'entends pas. Les gendarmes s'éloignent en saluant ; ils avaient probablement appris par le conducteur que j'étais un voyageur de toute sûreté.

Puis, le train se remet en marche et, quelques minutes après, je suis à Bâle, libre, heureux, fier comme je ne l'ai plus jamais été.

Huit jours après, j'étais sur la Loire, chef d'état-major de l'artillerie du 25e corps et je réalisais ce rêve, qui me paraissait si beau, et si lointain, à Wiesbaden, de me joindre à ceux qui se battaient pour la patrie.

GÉNÉRAL ZURLINDEN.

P.-S. — Je n'ai su qu'à l'issue de la guerre, ce qui s'était passé en Allemagne après mon départ.

A Wiesbaden, les officiers internés apprirent bientôt, par une lettre que j'écrivis de Bâle au général de Berckeim, toute mon aventure. Ils se firent un plaisir de la dire au général von Sænger, qui, quelque temps auparavant, leur avait annoncé l'emprisonnement définitif, dans une forteresse de l'Est, de leur « exalté camarade. » Le vieux général allemand ne put s'empêcher d'approuver ma conduite!

Dans la prison de Glogau, après le départ du geôlier qui avait enfin pu obtenir la lettre du sous-lieutenant Motte, mes camarades étaient restés anxieux, guettant tous les bruits, prêts à m'avertir s'il y avait eu un danger en criant par la fenêtre : « Misère! » le nom de la petite chienne de l'un d'eux.

Tout était resté calme et paraissait bien marcher lorsque, vers six heures et demie, la sonnette du rez-de-chaussée s'agita. Les officiers crièrent, à travers la porte, au maire et à M. Cocault qu'ils allaient me perdre en continuant à appeler; que je venais de m'évader. M. Cocault leur répondit qu'il avait des coliques atroces et qu'il allait essayer de patienter. Mais il était trop tard : le poste avait entendu, et le geôlier arriva bientôt avec quelques soldats.

Lorsqu'on ouvrit la porte, M. Cocault essaya de faire entendre au geôlier qu'il n'avait plus besoin de lui. Le geôlier, très gris, et n'y comprenant rien, voulut se faire expliquer la chose par moi et monta me chercher dans ma chambre au premier étage.

Mes camarades restèrent consternés au rez-de-chaussée. Le geôlier redescendit bientôt et ressortit en fermant les portes avec fracas et en jurant comme un furieux. Mes camarades me crurent perdu.

En réalité, il n'avait rien vu qu'un mannequin que j'avais installé dans mon lit. Comme il n'avait pas de lumière, il avait cru que j'étais couché, que je dormais; et il était redescendu très en colère de ne pas pouvoir comprendre pourquoi M. Cocault l'avait dérangé.

Ce ne fut que le lendemain, après la promenade du matin, qu'il s'aperçut de mon absence. Il me chercha partout, sous tous les meubles, dans tous les coins de la prison et de la fortification, avant de rendre compte au gouverneur.

On ennuya nos camarades de questions pendant trois ou quatre jours.

Puis, à l'apparition d'un article de *l'Indépendance belge*, qui reproduisait ma lettre de Wiesbaden et qui fit le tour de la presse allemande, on les laissa en paix et ils achevèrent dans les mêmes conditions leur temps de captivité.

Le geôlier fut puni de quinze jours de prison, et encore les lui leva-t-on à l'occasion du nouvel an.

OLIVIER CROMWELL

ET LE

GOUVERNEMENT DES "SAINTS"

I

L'aventure de ce petit gentilhomme campagnard du comté de Huntingdon qui, après avoir renversé une dynastie, fut bien près d'en créer une et qui monta assez haut dans le respect et l'admiration de ses contemporains et de ses égaux pour se donner la gloire de refuser une couronne, est, en elle-même, un des phénomènes les plus surprenans de l'histoire. Mais Cromwell mort eut une fortune encore plus étrange que Cromwell vivant. A peine avait-il reçu la sépulture que son image, en cire, se dressait à Somerset-House. Elle était revêtue de la pourpre et tenait le sceptre en main : ainsi avait apparu Olivier lui-même le jour de sa seconde intronisation comme Lord-Protecteur, le 26 juin 1657. De plus, elle portait cette couronne royale que Cromwell n'avait pas voulu, ou n'avait pas osé placer sur sa tête. Et, pendant de longues semaines, ce fantôme couronné reçut les hommages du peuple qui défila silencieusement devant lui. Moins de deux ans après, le corps du Protecteur, arraché à la tombe où il avait dormi au milieu des rois, était pendu ignominieusement au gibet; après quoi, sa tête, ayant été séparée du tronc par la main du bourreau, fut accrochée au-dessus de la porte du Parlement, où le hideux trophée fut longtemps visible.

Pendant deux siècles, la mémoire de Cromwell continua d'être vénérée et maudite. On n'est pas surpris de voir Olivier le régicide en exécration à tous les partisans de la prérogative royale; ce qui étonne, c'est le culte rendu par le parti de l'omnipotence parlementaire au contempteur des parlemens et par les libéraux au destructeur de toutes les libertés. Mais n'avons-nous pas vu, chez nous, la même anomalie lorsque nos révolutionnaires de 1825 firent leur mot de ralliement du nom magique de Napoléon?

Chez les Anglais, en ce qui touche Cromwell, c'est la haine qui a désarmé la première. Il y a quelques mois à peine, la statue du Protecteur a été érigée à Saint-Ives et, à part l'imperceptible petit groupe jacobite qui ne peut prétendre à exercer une action sérieuse ni durable sur les mouvemens de l'esprit public, nul n'a protesté. Cette statue est un signe des temps: elle marque l'admission définitive d'Olivier dans ce panthéon idéal où l'orgueil britannique loge les héros nationaux.

Chaque historien est venu, à sa date, traduire dans son œuvre ces vicissitudes de l'opinion. Lisez Clarendon, Hume, Burke: je ne parle pas des simples biographes dont le nom est connu des seuls érudits. En 1845, Carlyle publia ses *Letters and Speeches of Oliver Cromwell* où il a encadré de précieux documens dans un commentaire sans valeur. C'est, parmi tous ses ouvrages, celui où il y a le moins d'art littéraire, de justesse morale et de sagesse politique, j'ajouterai le moins de dignité et de sérieux; celui où la grosse goguenardise du paysan écossais, mâtinée de pédantisme germanique, s'est donné le plus librement carrière. celui, enfin, où le clown a fait le plus de tort au philosophe. Même chez nous, Cromwell a éveillé la polémique, ému les imaginations. La splendide rhétorique de Bossuet l'a rencontré sur son chemin et l'a marqué d'un sceau ineffaçable. Hugo l'a cru dramatique et, l'ignorant absolument, l'a inventé de toutes pièces. Guizot a trouvé dans cet anarchiste passé autocrate un excellent thème pour prêcher la monarchie constitutionnelle et le gouvernement des centres. Enfin est venu l'âge de l'impassibilité historique, où l'on réunit dans la même page les témoignages et les hypothèses contraires en laissant le lecteur juger « dans son intelligence et dans sa conscience. » Quand le lecteur n'a qu'une conscience trouble et une intelligence limitée, il ne lui reste rien en l'esprit, sinon le vague souvenir d'avoir

lu le oui et le non sur le même fait, le pour et le contre sur le même problème ou sur le même caractère historique. De sorte qu'on en vient presque à regretter le temps où un écrivain, vibrant de mille passions, nous soufflait ses colères et nous imposait ses préjugés. Alors, du moins, nous courions la chance d'avoir quelquefois une idée juste et claire de quelqu'un ou de quelque chose. Mais prenons notre temps comme il est et le « progrès » comme il s'offre à nous!

M. Gardiner, l'éminent professeur d'Oxford, dont l'œuvre historique couvre maintenant les trois premiers quarts du XVIIe siècle anglais et va rejoindre Froude à Macaulay et à Lecky, a rendu à Cromwell sa place, sa valeur relative, parmi les hommes et les événemens du temps. M. Firth, le savant auteur de l'article sur Cromwell dans le *Dictionary of National Biography*, a trié et pesé les documens avec une sagacité, une patience, un esprit critique auxquels il est impossible de ne pas rendre justice. Enfin les derniers mois de la dernière année du XIXe siècle ont vu paraître l'*Oliver Cromwell* de M. John Morley. Ce livre, attendu depuis longtemps, a éveillé une sorte de regret. Quel dommage qu'il n'ait pas été écrit il y a vingt ans! Nous y eussions trouvé alors plus d'unité, de vigueur, de décision et de franchise. On connaît l'homme qui a passé le tiers de sa vie dans la Chambre des communes à l'allure de sa pensée comme on connaît le forçat libéré à sa façon de traîner la jambe. Sentencieux et raisonneur, moitié dégoûté, moitié indulgent, ce livre est d'un vieillard qu'appesantit un peu l'immense bagage de ses souvenirs et de ses lectures, de ses expériences et de ses réflexions. Plus jeune, l'auteur eût sacrifié la moitié de ce bagage pour rendre sa marche plus rapide et plus sûre. Il a longuement et intimement pratiqué, lorsqu'il était le lieutenant de Gladstone, les hommes qui sont la vivante tradition et comme la postérité morale de Cromwell. Il a collaboré avec eux; il a souffert de leurs infirmités et il n'a pu s'empêcher de rendre justice à leurs vertus. Il les ménage et les respecte tout en leur faisant la leçon et Cromwell a bénéficié de cet état d'esprit chez son historien. Il y a tant de considérans et d'attendus dans le jugement de M. Morley qu'on n'arrive jamais à la sentence et qu'on ne sait, en définitive, si l'homme demeure condamné ou absous. Chaque page nous répète qu'Olivier était sincère, et chaque page démontre qu'il mentait. Chaque page nous assure qu'il avait du

génie et nous prouve qu'il manquait d'intelligence. Et, ce qui met le comble à notre désarroi, nous sentons que l'auteur a raison dans les deux cas. Comment comprendre cette sincérité qui ment, ce génie qui est rebelle aux idées les plus simples, aux propositions les plus humbles et les plus nécessaires de notre logique?

Nous serions perdus si un mot ne nous éclairait : *Oliver was an Englishman all over*. C'est la meilleure phrase du livre et elle pourrait servir d'épigraphe à cet article. En effet Cromwell est, avant tout, un de ceux qu'Emerson a baptisés « les hommes représentatifs. » Ce ne sont pas des transcendans, des surhumains : tant s'en faut! Précisément parce qu'ils expriment la pensée diffuse de toute une génération, de toute une race, ils participent de la médiocrité générale. Ils prennent rang bien au-dessous de ces sublimes isolés qui sont les héros de l'individualisme. Mais, sans mesurer leur grandeur au bruit qu'ils ont fait et à la place qu'ils ont tenue dans l'histoire, il faut leur donner leur dû et multiplier leur énergie personnelle par la force des foules qui marchent derrière eux. Que représente Cromwell? Il représente le Puritanisme qui a eu ses précurseurs au moyen âge, mais qui prend réellement conscience de lui-même vers l'an 1570, puis croît obscurément pendant trois quarts de siècle pour faire explosion en 1640 et qui disparaît après avoir tenté d'établir une société théocratique et offert le plus curieux spectacle, en ce genre, que le monde eût vu depuis Moïse et depuis Mahomet. Au premier abord, et pour l'observateur superficiel, Cromwell semble avoir joué vis-à-vis de ce mouvement puritain qui l'a porté et qu'il a confisqué, en quelque sorte, à son profit, le rôle de Bonaparte à l'égard de la Révolution française. Mais les situations sont absolument différentes, ainsi que les caractères et les résultats. Bonaparte n'est que l'enfant adoptif de la Révolution : elle ne l'a pas porté dans ses entrailles et rien n'est plus aisé que de les séparer par la pensée. Impossible, au contraire, de considérer Cromwell et le Puritanisme à part l'un de l'autre. Pas un trait de son idiosyncrasie psychologique qui ne se retrouve dans chaque puritain, petit ou grand, depuis l'imbécile Wallington jusqu'au sublime auteur de *Samson Agonistes*. Il a toutes leurs idées et n'a aucune des idées qui leur manquent. De sorte qu'on les définit en le racontant. Il participe de tout son être à la tentative théocratique dont je viens de parler et croit la con-

tinuer après en avoir brutalement proclamé l'échec. Et, quand cet échec est définitif, il ne lui reste plus ni politique ni programme d'aucune sorte, hormis le maintien de l'ordre matériel par les plus mauvais moyens que le despotisme mette à sa disposition.

J'ai écrit tout à l'heure que le puritain avait « disparu. » Est-ce vrai? Non, ce n'est qu'une apparence. La Révolution anglaise semble avoir tourné en cercle. Commencée par les légistes en 1628, elle est terminée en 1688 par les légistes. Elle aboutit à la restauration des vieilles libertés, de la *Magna Charta*, et l'on va voir comment les puritains s'inquiétaient de la *Magna Charta*. Quant aux fils et aux petits-fils des puritains de 1640, qu'obtiennent-ils? La tolérance, sans plus; le droit d'exister. Et on dirait qu'ils n'ont même pas profité de ce droit; car, pendant cent ans, on n'entend plus parler d'eux et on peut les croire morts. Pourtant ils vivaient comme les Saxons avaient vécu sous la domination normande. Aujourd'hui ils sont toute l'Angleterre. Ils ont changé de nom, de doctrine, de morale, mais ce sont les mêmes hommes. Seulement le « peuple de Dieu » est devenu « la race supérieure; » ils ne commandent plus au nom du Christ, mais ils invoquent Darwin. Ceux qui compareront attentivement les deux siècles seront amenés, inévitablement, à reconnaître l'identité persistante du caractère national à travers la diversité et, parfois, la contrariété apparente de ses manifestations. Et, peu à peu, s'imposera à leur esprit cette formule que je vais essayer de justifier : « Cromwell, c'est le puritain, et le puritain, c'est l'Anglais. »

II

J'imagine que, si Taine avait eu à rendre compte des causes qui ont déterminé l'apparition de Cromwell dans l'histoire anglaise, il aurait, d'abord, jeté un coup d'œil sur la contrée des *fens*. Ces marais furent le dernier refuge de la nationalité saxonne après la conquête normande et c'est de là que sortit cette « association des comtés de l'Est, » qui forma la substance de l'armée puritaine et fut l'âme de la résistance aux Stuarts. Aujourd'hui les marais sont desséchés ; l'eau est rentrée sous terre, mais elle fait encore sentir sa présence invisible par de

molles vapeurs qui flottent dans l'air ou, plutôt, rampent au-dessus du sol. Quiconque se rend à pied de Cambridge à Ely voit ou devine autour de lui une nature pauvre, maussade, engourdie. Sous une latitude plus méridionale, ce serait un pays de malaria : à cette faible distance du cercle arctique, ce n'est qu'un pays de lymphatisme. Tout à coup s'élève un vent furieux qui vient des mers glaciales de l'Est. Il balaye les nuages, inonde la campagne d'une lumière violente et crue qui accuse impitoyablement les contours et les couleurs. On dirait une colère soudaine succédant à une longue torpeur et à des rêves fiévreux.

Telle la terre, tels les hommes qu'elle a portés. C'est dans cette région que la famille de Cromwell était établie depuis un demi-siècle lorsqu'il est venu au monde; c'est là qu'il a vécu les quarante premières années de sa vie. Ce que nous savons de sa physionomie, de son tempérament, de ses allures ne dément pas les influences héréditaires et climatologiques. Lorsqu'il nous apparaît enfin d'une manière distincte, — c'est au cours des premières séances du Long-Parlement, — sa figure est rouge et gonflée (*his countenance red and swollen*). Nous avions déjà entendu parler de certaine bande de flanelle écarlate dont il s'emmaillote le cou pour aller le dimanche à l'église. Cela signifie qu'il a de continuels maux de gorge et explique assez bien cette voix dure et discordante (*harsh and untuneable*) qui devait être aussi pénible à émettre qu'à entendre. Son médecin nous dit qu'il était *valde melancholicus*. Dans cet homme si énergique il y a un peu du valétudinaire et beaucoup de l'hypocondriaque. D'ordinaire, il rumine d'un air sombre; puis il est secoué d'âpres colères, comparables à ces furieux coups de vent d'Est sous lesquels se courbent tous les arbres de la contrée. Il lutte sans cesse contre les fièvres qui sont en lui, et reparaissent à intervalles, et, enfin, le terrassent. Faut-il attribuer à ces fièvres les *fancies* dont nous parlent les témoins de sa jeunesse et qui indiquent un état mixte entre l'exaltation et l'hallucination? Ou sont-elles liées aux crises intérieures qui ravagent la conscience du puritain jusqu'au moment où il se croit en communion avec son Dieu? Probablement les deux influences conspirèrent. C'est de 1620 à 1628 qu'il a livré ces affreuses batailles intimes dont l'angoisse a laissé une trace dans la fameuse lettre à sa cousine, Mrs Saint-John. « J'étais le plus grand des pécheurs... je haïssais la lumière... » Ses ennemis

posthumes en ont conclu que sa jeunesse avait été abandonnée aux plus grands excès, mais les historiens modernes ont raison de rejeter cette interprétation. En effet, c'est un des traits caractéristiques du puritain qu'il ne connaît pas de degrés dans la faute. Un juron, une partie de boules le dimanche apparaissent à sa conscience surexcitée sur le même plan que l'assassinat ou l'adultère ; quelquefois bien pires. Car il ne mesure pas le péché au tort fait à autrui, à l'empiétement sur une autre existence. Il a « transgressé : » tout est là. C'est ainsi que Bunyan se trouvait un monstre parce que, dans sa jeunesse, il prenait plaisir à sonner les cloches.

Ce qui est certain, c'est que Cromwell a été un excellent mari. Il écrit à sa femme, de l'un de ses champs de bataille, avec une brutalité laconique qui peint l'homme : « Je n'aime rien autant que vous. Que cela suffise ! » Il dit, à propos de la mort de son fils aîné (en 1639) : « Cette mort me traversa le cœur comme un coup de poignard. » Mourant lui-même, il passe les jours et les nuits au chevet de sa fille bien-aimée. Donc, il est humain à ses jours et à sa façon, le bourreau de Wexford et de Drogheda.

Nous possédons déjà quelques traits de ce caractère. Mais qu'a-t-il dans son entendement ? Je réponds : fort peu de chose. Il a reçu les premiers principes à l'école de Huntingdon où il a eu pour instructeur un calviniste militant, le docteur Beard, et il est resté fidèle à son maître, puisque l'unique discours prononcé par Olivier dans le parlement de 1628 est une protestation irritée contre certain évêque qui avait refusé la parole au docteur.

A dix-sept ans, il se rend à l'Université de Cambridge où il passe un an dans un milieu également calviniste. Il saura tout juste assez de latin pour échanger quelques mots dans cette langue avec les ambassadeurs hollandais. Milton, qui s'y connaît, nous avertit que le latin du Protecteur est *vicious and scanty*. On nous dit à peu près la même chose de Shakspeare : *small latin and no greek*. Mais quelle différence dans la disposition de ces deux hommes. Shakspeare lit Plutarque (dans la traduction de Chapman) ; il essaie de deviner Platon à travers Pétrarque. Tous les souffles qui arrivent jusqu'à lui de l'antiquité classique, il les recueille et s'en imprègne. Cromwell est, avant tout, de son temps et de son pays. Insulaire endurci et chrétien exclusif, il dédaigne les anciens et ignore la Renaissance. A quoi bon ces choses exotiques et païennes, nées en

d'autres siècles, et sous d'autres cieux ? Quant à lui, il s'enferme dans la pensée judaïque. Il cherche dans l'Écriture tout ce qu'il doit croire sur la société, l'État, la morale. Il avait lu, probablement, l'*Histoire universelle* de Raleigh puisqu'il en recommande la lecture à son fils. A quelques vues sur l'histoire il permet qu'on joigne un peu de mathématiques. Par un mélange qui est bien du puritain, la connaissance pratique des affaires doit s'allier à l'intelligence des « choses de Dieu. » Là s'arrête la pédagogie de Cromwell qui n'était, sans doute, qu'un ressouvenir de sa propre éducation.

Napoléon a confessé qu'après Arcole l'horizon s'élargit démesurément devant lui et que l'éblouissante perspective du pouvoir suprême se déroula devant son imagination. Il avait alors vingt-huit ans. Mais il est probable que, dès l'école de Brienne, son cerveau était hanté par la vision d'un grand avenir militaire. Un jour, à Sainte-Hélène, il a esquissé devant ses compagnons ce qu'eût pu être sa destinée sans la Révolution française. Au contraire, lorsque Olivier, à plus de trente ans, usait son activité dans de mesquines querelles avec la municipalité de Huntingdon, aucun signe, interne ou externe, aucun pressentiment ne pouvait l'avertir de sa grandeur future. A quarante ans, il était persuadé qu'il léguerait à son fils la ferme des dîmes de la cathédrale d'Ely dont il était lui-même investi par héritage. A quarante ans, c'est-à-dire lorsque sa vie était déjà écoulée aux deux tiers ! Ce n'est donc pas un de ces grands ambitieux que tourmente, de bonne heure, la passion de gouverner le monde. Et ce n'est pas, davantage, un de ces philosophes politiques que pousse en avant le désir d'appliquer leurs théories. Nous connaissons les « idées » d'Elliot, de Coke, de Selden, de Pym, de Vane, d'Ireton, de Rainborough, de Prynne, de Lilburn, et de vingt autres qui ont joué leur rôle dans cette révolution. Mais les « idées » de Cromwell, qui les connaît ? Où les trouve-t-on ? Aux différentes phases de son évolution, il a paru professer ou, du moins, accepter les opinions de ces hommes : il ne s'est arrêté à aucune ; sa politique consiste à écraser ses ennemis, qu'il croit être les ennemis de Dieu, quand il en trouve l'occasion et à s'incliner respectueusement devant les faits accomplis, car ce sont des « jugemens. » Essayez de réunir en un corps de doctrine, en un *credo* politique les pensées qu'il a exprimées aux divers momens de sa carrière et vous n'aurez qu'un chaos de contradictions.

Lorsqu'il vient prendre sa place dans le Long-Parlement, il n'y apporte en guise de principes que la haine de Laud et de Strafford. On dit autour de lui, et il répète avec les autres, que le roi n'a pas le droit de lever des taxes sans l'aveu du Parlement, que le salut de l'État est dans une distinction très nette à établir entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. Quand il sera le maître, il percevra des impôts qui n'auront été votés par personne et dépassera tous les scandales du *ship money*. Au début de la levée de boucliers parlementaires, il est un des premiers à se saisir de l'exécutif et quand il est le gouvernement, il fait des lois tout seul et promulgue des constitutions fantaisistes qui reposent sur la confusion des deux pouvoirs. En 1645 on l'entend dire qu'il espère voir le jour où il n'y aura plus un seul lord en Angleterre. C'est sous son inspiration que la Chambre des pairs est d'abord mise en suspicion et en interdit, puis supprimée. Huit ans plus tard, il fabrique une pairie de sa façon et marie ses deux dernières filles à de grands seigneurs. Sur la grande question, l'existence du pouvoir royal, que de pitoyables variations! Sa politique en 1647 se résume successivement par ces deux phrases difficiles à concilier : « Pas d'arrangement sans le roi!... Pas d'arrangement avec le roi! » Comme toujours, ce sont les faits, non les argumens qui le convainquent et la fuite de Charles lui révèle le dogme de la souveraineté populaire. Au moment où l'on propose de mettre Charles en accusation, il déclare que l'idée d'attenter aux droits du prince et de sa descendance ne pourrait venir qu'à des misérables et à des traîtres. Quelques jours à peine se sont écoulés lorsqu'il crie, à Algernon Sidney, qui conteste la légalité du tribunal : « Nous lui couperons la tête, avec la couronne dessus! » Le roi décapité, que faire? Quelqu'un avait entendu Olivier rendre cet oracle : « La République est désirable, mais elle est impossible. » Pourquoi désirable? Et pourquoi impossible? Cette République impossible, il la fait : cette République désirable, il la confisque et l'étouffe. N'est-ce pas à lui, plus qu'à tout autre, qu'il faut appliquer un de ses mots les plus singuliers : « Ceux qui vont le plus loin sont ceux qui ne savent pas où ils vont? »

Les sociétés modernes ont deux grandes sauvegardes : la liberté et la légalité. Quelques hommes, au XVIIe siècle, ont passionnément aimé l'une ; beaucoup ont compris, pratiqué et défendu l'autre d'une façon parfois étroite et littérale, mais

peut-être est-ce ainsi que la légalité doit être comprise, pratiquée et défendue. En fait, la Révolution d'Angleterre a été entreprise et achevée par des *nomomanes*, si l'on me permet de créer le mot. Deux d'entre eux tenaient de très près à Cromwell : Hampden, qui fut le héros et le martyr de la légalité, Ireton, qui en fut l'avocat ardent, disert et subtil.

Cet Ireton, son gendre, curieux mélange du soldat et du légiste, grand raisonneur et beau parleur, un des rares Anglais qui aient cru à la vertu des constitutions écrites sur du papier, l'aurait un peu gêné dans sa carrière d'arbitraire à outrance. Mais il avait disparu au début de la période républicaine. Hampden n'était plus là lorsque Coney, à son exemple, refusa d'acquitter les taxes illégales du Lord-Protecteur. Cromwell le fit jeter en prison ainsi que ses avocats et réprimanda grossièrement les juges qui essayaient de maintenir la liberté de la défense et d'invoquer la *Magna Charta*.

« La *Magna Charta!...* » répéta Cromwell avec un gros rire, et il leur jeta à la face une de ces sales plaisanteries de corps de garde qui lui venaient volontiers aux lèvres. Il ajouta ces mots qui indiquent une si complète absence de moralité politique : « Souvenez-vous que c'est moi qui vous ai fait juges ! » Certain jour de sa vie, Bonaparte (comment se soustraire à une comparaison qui s'impose?) fit le Dix-huit brumaire et il avait la France derrière lui. Tous les jours de la vie de Cromwell sont des Dix-huit brumaire. Et pour qui a-t-il agi? Au bénéfice d'une minorité, qui est devenue la minorité dans la minorité et, finalement, s'est réduite à la petite coterie qui l'entourait. Ce n'est pas un article, mais un volume qu'il faudrait pour énumérer toutes les mesures illégales qu'il a sanctionnées et couvertes, après coup, de son autorité, ou soufflées à des subalternes, ou exécutées de sa propre personne. L'absolutisme est son élément, l'arbitraire est son pain quotidien, le coup d'État est son existence normale. Quand il a détruit la légalité existante, il n'est nullement pressé de créer une légalité nouvelle. Un appel au pays, une élection générale lui paraît la chose la plus dangereuse du monde, mais, comme tous les despotes, le mot qu'il a sans cesse à la bouche est celui de salut public. « Lequel vaut le mieux, d'être perdus en faisant votre volonté ou d'être sauvés malgré vous? » Ses actes justifient-ils ce pressant, cet impérieux argument du salut public? Prenez les deux plus importans, les deux plus graves :

la mort du roi et la dissolution brutale du Long-Parlement. A quoi ont-ils abouti? Quelle grande idée ont-ils fait prévaloir? Quel bien est sorti pour la cause que Cromwell prétendait servir de ces deux coups de force? Comme le remarque avec justesse M. Morley, le matin du 30 janvier, le roi s'appelait Charles Ier; il était désarmé, sans force et prisonnier de ses ennemis, accablé, par surcroît, des mille responsabilités dont l'avaient chargé ses fautes et sa duplicité. Le soir de ce même jour, le roi s'appelait Charles II; il était libre, entouré d'amis, dégagé de tout lien avec le passé. Sa politique était l'ardoise sur laquelle on vient de passer l'éponge. Et, encore, lorsqu'il jetait à la porte les derniers débris de cette grande assemblée dont il était membre, que faisait Cromwell? Il brisait en deux son propre parti, rendait définitif et irréparable le divorce de l'élément civil et de l'élément militaire, de la légalité et de la force; il se privait à jamais du concours de ceux qui représentaient encore la richesse, l'intelligence, la tradition et, par conséquent, travaillait à l'inévitable restauration des Stuarts. Ainsi va, au jour le jour, cette politique de hasards et d'expédiens qui change de méthodes et de maximes suivant l'humeur du maître et le tour que prennent les événemens. Elle peut assurer l'ordre matériel pour l'heure présente, mais ne peut répondre du lendemain. Dans un de ces accès de bonhomie et de franchise qui ramènent vers lui l'estime, sinon la sympathie, il a résumé ainsi sa carrière : « J'ai été le constable de la paroisse, rien de plus! » Mais, à d'autres jours, il s'est livré à d'amères récriminations, rejetant sur des inférieurs, sur les comparses du drame, la responsabilité de ses propres actes. « C'est pour vous que j'ai fait ceci. C'est vous qui m'avez conseillé cela! » A l'entendre, on croirait qu'il n'a été que le bouc émissaire, l'homme de peine de la Révolution, celui qu'on a chargé de toutes les besognes difficiles ou désagréables.

Ceux qui croient en Olivier nous disent : « Demandez à sa religion le secret de sa politique, car c'est l'une qui gouverne l'autre. » Cherchons la religion de Cromwell.

Tout d'abord dans cette recherche, on éprouve une impression de soulagement et comme de rafraîchissement. On échappe aux arguties théologiques du temps, au dogmatisme intolérant, aux subtilités d'interprétation qui divisent les sectes. On n'a plus devant soi que la Loi pure et simple; on croit entrevoir une religion large, ouverte à tous. Cromwell accepte les saintes Écri-

tures en bloc, telles qu'on les lui présente et sans les discuter, comme une sorte de diapason moral et comme le premier moyen qui lui soit donné d'entrer en communication avec la pensée divine sur tous les sujets. Il ne s'inquiète ni de préciser ni de systématiser le dogme; il s'en inquiète si peu que, lorsqu'il a supprimé le *Prayer book* qui contient la doctrine officielle, les formules et les rites de l'anglicanisme, il ne met rien à la place et laisse les églises maîtresses d'enseigner ce qu'elles veulent. Les questions qui l'intéressent sont des questions d'organisation et de discipline. Faut-il détruire absolument l'épiscopat? Quelle part faire aux laïques dans le gouvernement de l'Église? Il incline à laisser les âmes libres de disposer d'elles-mêmes dans le tête-à-tête avec Dieu. On ne peut lui retirer le mérite d'avoir été, pendant de longues années, le champion militant de la liberté de conscience. Sans doute, ce rôle lui était imposé par les besoins mêmes du parti qu'il représentait. On l'appelait « le grand indépendant, » et les indépendans, dans cette querelle entre calvinistes purs et arminiens, entre prélatistes et presbytériens, ne demandent, d'abord, que le droit d'exister. Mais il faut reconnaître que la liberté de conscience n'est pas simplement, pour les indépendans, une thèse de circonstance, mais qu'elle constitue le fond même de leur doctrine, l'article principal de leur *Credo* et, en quelque sorte, leur raison d'être. S'il est permis de définir les idées du XVIe et du XVIIe siècle par des mots du XIXe et du XXe que ni Calvin ni Cromwell n'eussent compris, je dirai que la doctrine des indépendans, ou plutôt leur état moral, c'est le déterminisme religieux, fourni par Genève, qui se greffe sur l'individualisme anglo-saxon. « Suis-je un des élus? Ai-je la grâce? » Voilà la grande, l'unique question. Elle donne lieu, dans l'âme du puritain, à des anxiétés terribles, à des luttes effroyables, entrecoupées de longs abattemens et de langueurs mortelles. Mais dès qu'il se croit en communion directe avec Dieu, il ne doute plus de lui-même et il cesse de tenir compte des opinions adverses... Ceux qui ne pensent pas comme lui sont comparables aux Madianites et aux Amalécites de l'ancienne loi : ils sont voués par Dieu à la destruction de toute éternité. « Il a plu au Seigneur de donner la victoire à son pauvre ver : » tel est l'étrange style des rapports officiels d'Olivier. Croire que Dieu agit en nous seuls et par nous seuls, est-ce le comble de l'humilité ou le comble de l'orgueil? Je pose la question aux casuistes. Je ne puis m'empê-

cher de croire que c'est le comble de l'orgueil, car je m'aperçois que, dans la pratique, la première conséquence de cette manière de voir, c'est que le « pauvre ver » se croit infaillible et impeccable. Quoi qu'il fasse, crimes ou sottises, — les massacres de Wexford et de Drogheda comme la dissolution tragi-comique du Parlement-croupion, — tout est bien, tout est juste, tout est de droit divin. Presque à l'agonie, Cromwell repasse sa vie. Le souvenir de certains actes le trouble, apparemment, car il demande à l'un des ministres qui l'entourent : « Êtes-vous sûr qu'on ne puisse pas perdre la grâce? — Absolument sûr. — Alors, je suis tranquille, car je sais qu'à certain moment je possédais la grâce. » Quand on veut se rendre compte des mobiles et du rôle de Cromwell, il ne faut jamais oublier ce mot-là. Comme il avait été le lieutenant de Manchester et de Fairfax, il s'est cru le lieutenant de Jésus-Christ. En cela il a été absolument consistant et parfaitement sincère. Il se flatte encore de servir la liberté de conscience lorsqu'il refuse d'en faire jouir les catholiques et les prélatistes, parce que ce sont là, dans sa pensée, les pires ennemis, les éternels oppresseurs de cette même liberté. Il se figure être quitte envers eux en leur reconnaissant le droit de croire ce qu'il leur plaît dans leur for intérieur à condition de ne se livrer à aucune manifestation extérieure de leur culte. Quant à l'autorité, elle doit appartenir exclusivement aux élus de Dieu ; à ceux qu'il a marqués d'abord de son sceau. C'est ainsi qu'au XVIIe siècle on voit les croyances religieuses enfanter les partis politiques. L'arminianisme pose en principe l'égalité des âmes dans le péché originel, le libre arbitre et le salut par les œuvres. De là naît la conception du moderne libéralisme qui reconnaît, en théorie, des droits égaux à chacun des membres de la société politique : ce sera le gouvernement des majorités. Au contraire, presbytériens, indépendans, anabaptistes réservent exclusivement le pouvoir aux Saints, qui sont le petit nombre : ce sera le gouvernement des minorités.

Dans le premier il faudra justifier chacune de ses résolutions, se donner à soi-même, donner aux autres des raisons avant d'agir et des comptes après avoir agi. Les Saints ne sont tenus à rien de tel : ils ont la grâce, et la grâce est inamissible. Telle est la croyance maîtresse qui gouverne la vie de Cromwell comme celle de tous ses coreligionnaires. Qu'a-t-il fait pour la réaliser dans les faits? Comment s'y est-il pris pour construire

une société d'après cet idéal? Dans quelle mesure a-t-il réussi? Dans quelle mesure a-t-il échoué? Le succès, ou l'échec, lui est-il imputable? Ou bien s'est-il heurté à des circonstances plus fortes que lui? Et qu'est-il resté finalement, de cet effort pour organiser le gouvernement de Dieu sur la terre? C'est là-dessus qu'il faut juger Cromwell. Ses contradictions, ses incohérences, son manque de franchise, tout cela disparaît; ses crimes eux-mêmes deviennent choses secondaires s'il a créé quelque chose ou seulement légué à l'avenir l'embryon d'une idée aujourd'hui vivante.

III

La première expérience d'Olivier, en ce genre, consiste à organiser une compagnie de cavalerie. A ce moment, Gustave-Adolphe venait de montrer l'importance de la cavalerie et le temps était encore loin où l'on devait proclamer l'infanterie la « reine des batailles. » On nous fait un lamentable tableau du fantassin anglais de la guerre civile. A travers fossés et marécages, trempé jusqu'aux os, crotté jusqu'aux épaules, il marche lentement. Sous son bagage énorme il a moins l'air d'un soldat qui va se battre que d'un pauvre paysan en train de déménager. Ni pour la portée, ni pour le maniement et la rapidité, son triste mousquet ne vaut l'arc de Crécy et d'Azincourt. Quand il a lâché les deux balles qu'il mâchonne dans un coin de sa bouche, il n'a plus d'autre défense que la crosse de son arme. S'il est tourné, il est pris par grandes masses, comme dans un filet, à moins qu'il ne trouve plus beau de se faire hacher sur place : ce qui est rare, car il sait à peine pourquoi il se bat. Il fallait donc, à tout prix, — Cromwell fut un des premiers à le comprendre et à le dire, — donner une cavalerie à l'armée parlementaire. Mais de quels élémens la composer? Et comment opposer aux gentilshommes du prince Rupert des garçons de ferme montés sur des chevaux de labour? Encore s'il ne s'était agi que de leur apprendre à galoper en file ou en rang, à manier le sabre et le pistolet? Mais la difficulté n'était pas là, comme Cromwell l'expliquait dans une lettre mémorable à Hampden. L'honneur, la fidélité au roi est le ressort des cavaliers du prince Rupert. Il faut trouver un sentiment qui s'oppose à

celui-là et qui soit le ressort de la cavalerie parlementaire. Ce sera l'enthousiasme religieux. Ils se croiront invincibles et le seront, en effet, parce qu'ils auront conscience d'exécuter les volontés de Dieu. Cromwell se met en devoir de réaliser cette pensée et cherche, avant tout, des hommes d'une piété ardente et exemplaire. Jamais on ne les voit ivres; jamais on ne les entend jurer. Ils passent en prières le temps laissé libre par les exercices militaires et chantent des psaumes au lieu de chansons profanes. Dans le combat, ils montrent tant d'énergie et d'endurance que leurs ennemis les baptisent, eux et leur chef, les « hommes de fer. » La compagnie s'élargit et devient un régiment et le régiment devient une armée. C'est au commencement de 1646 qu'est organisé le *New model* qui est une première esquisse de la société puritaine sous la forme d'un camp. Du jour où elle est créée, elle est placée hors de la main du Parlement par la *Self-denying ordinance*. Par cette mesure, les deux Chambres excluent leurs membres des commandemens militaires. Non pas *tous*. Tandis qu'Essex, Manchester, Waller s'empressent de se démettre de leurs fonctions, Cromwell est prorogé dans les siennes pour un délai de quarante jours, à l'expiration duquel un nouveau délai lui est accordé. Enfin il est investi du poste de lieutenant général qui a été laissé vacant à dessein dans le *New model*. Il commande toute la cavalerie, c'est-à-dire toute la partie importante et agissante de l'armée. C'est de cette *Self-denying ordinance* que date l'antagonisme de l'élément civil et de l'élément militaire. Cromwell, par sa situation mixte, exceptionnelle, est le seul qui puisse s'interposer entre les deux pouvoirs, les dominer l'un par l'autre, jusqu'au jour où il jugera bon d'écraser, de supprimer un des rivaux.

Il n'est pas d'assemblée plus aristocratique que le Parlement d'alors. On l'a remarqué, il contenait plus de sang noble que n'en contient aujourd'hui la Chambre des lords et plus d'intelligence que la Chambre des communes qui siège en ce moment à Westminster. A l'exception de Hobbes et de Milton, tous les grands noms de l'époque y figurent, toutes les valeurs intellectuelles s'y trouvent réunies. L'armée, au contraire, présente, par comparaison, un caractère anonyme et démocratique. Ses chefs sont des hommes nouveaux; parmi ses officiers inférieurs, un certain nombre ne sont pas des gentlemen. C'est presque l'avènement d'une classe et une classe nouvelle apporte avec elle de

nouvelles idées. Tandis que la majorité de la Chambre des communes est composée de prélatistes modérés ou de presbytériens, les indépendans et les anabaptistes prévalent dans l'armée et des opinions extrêmes ne tardent pas à s'y faire jour. Les idées mûrissent si vite en révolution! Le *New model* existe depuis un an à peine et déjà le socialisme le plus avancé y formule ses prétentions étayées de textes bibliques. Dès qu'on a cessé de se battre, on discute. D'abord, il s'agit, tout simplement, de réclamer un arriéré de solde. Les délégués des soldats confèrent avec les officiers. Ces délégués prennent un nom significatif : on les appelle des *agitateurs* et cette réunion qui a pour but de protester contre le Parlement devient, à son tour, une sorte de parlement. Cromwell qui sent, mieux que personne le besoin de la discipline, évince peu à peu les simples soldats de ce parlement militaire, qui n'est plus que le conseil des officiers. Les discussions continuent et elles sont intéressantes. Des fous viennent raconter leurs rêves de la nuit précédente : on les écoute respectueusement, puis on passe à l'ordre du jour. Comme tous les corps délibérans à leurs débuts, l'assemblée, en moins d'une heure, passe d'une question de détail aux principes fondamentaux sur lesquels repose la société. Rainborough demande le suffrage universel; Ireton soutient la théorie censitaire qui proportionne la puissance politique aux intérêts matériels. « Si l'on prétend que tous les hommes ont un droit égal à opiner sur les affaires publiques, on pourrait soutenir, par les mêmes argumens, que tous les hommes ont un droit égal à la possession de la terre. — Pourquoi pas? » Question terrible sur laquelle Cromwell se garde de donner son avis. Il se contente de prêcher la « concentration » puritaine. Mais dès que l'occasion s'en présentera, il écrasera sans pitié les « niveleurs » qui sont les enfans perdus, les bachi-bouzouks du Puritanisme.

Durant l'intervalle qui sépare la première et la deuxième guerre civile, c'est-à-dire pendant la seconde moitié de 1646, l'année 1647 et le commencement de 1648, l'armée est, en quelque sorte, en rébellion ouverte, permanente, contre l'autorité civile, sans qu'il soit possible de déterminer d'une façon précise si elle obéit à ses chefs ou si ses chefs lui obéissent. Qui a donné l'ordre secret d'après lequel le cornette Joyce enlève Charles Ier, à Holmby? Lorsque les troupes envahissent Londres et réclament l'expulsion de onze membres du Parlement, agis-

sent-elles de leur propre mouvement? Avaient-elles reçu un mot d'ordre dont l'auteur anonyme a su se dérober aux curiosités de l'histoire? Ce qui est certain, c'est que Cromwell s'est incliné dans les deux cas, avec une passivité qui serait bien étrange si elle n'était volontaire et calculée. Pendant qu'il négocie avec le roi, à Hampton-Court, les têtes chaudes de l'armée, à quelques pas de là, complotent l'assassinat du souverain. Cromwell semble impuissant à le protéger et quelques historiens croient qu'il a laissé le roi s'échapper de ses mains pour le soustraire à cette éventualité. Ce qui nous frappe, c'est que, le roi disparu, Cromwell retrouve toute son énergie. Deux régimens se mutinent et le lieutenant général punit les instigateurs de la révolte avec une sévérité aussi prompte que terrible. La seconde guerre civile éclate et, comme toujours, le danger rétablit la discipline. Aussitôt la guerre terminée, nouvelle invasion de l'armée dans la politique. Elle se saisit une seconde fois de la personne royale et elle élimine du Parlement, quelques jours après, tous ceux qui lui déplaisent.

Quel est le véritable auteur de ces deux coups d'État, presque simultanés, où l'on ne voit apparaître que des subalternes? Encore une énigme de l'histoire. Mais, officiers et soldats, toute l'armée suit C'est sous la menace des mousquetaires et des piquiers de Cromwell que se joue la tragédie de 1649. Dès lors le Parlement (ou ce qui en reste) et l'armée sont dans les mains du même parti. Le sang du roi est sur tous deux. Ils devraient être, semble-t-il, à jamais solidaires dans leurs responsabilités comme dans leurs aspirations. Pourtant l'antagonisme subsiste; il se réveille plus intense que jamais, en 1652 et 1653, lorsque l'armée a achevé son œuvre en Irlande et en Écosse et lorsqu'elle s'aperçoit que le Parlement n'a même pas commencé la sienne, c'est-à-dire l'organisation de la nouvelle société puritaine. Inutile de rappeler comment la rupture se produit : de toutes les scènes de la Révolution anglaise, c'est la plus connue et je ne cherche pas ici le pittoresque, le drame, mais la philosophie de cette Révolution.

Le terrain est déblayé; les légistes ont disparu. Les *godly men*, les hommes « qui craignent Dieu » vont réformer l'État. Ils attendent leur heure depuis douze ans : elle sonne enfin. Autour d'une longue table viennent s'asseoir les membres de ce Parlement qui n'est pas un parlement, mais une commission consti-

tuante, choisie par le capitaine général, commandant en chef l'armée des trois royaumes, et par son conseil, seule autorité qui subsiste dans le pays. Cromwell leur prêche une sorte de sermon d'ouverture et ils se mettent à la besogne. En trois mois ils ont touché à tout; à l'organisation de l'Église, à l'administration de la justice, à l'assiette et à la répartition de l'impôt. Ils se proposent d'alléger les charges publiques et de les faire peser plus également sur toutes les classes. Ils veulent une justice moins lente et moins dispendieuse : c'est pourquoi ils créent de nouveaux tribunaux et fixent un délai dans lequel les causes seront entendues et les arrêts définitivement prononcés. Ils retirent au jury le jugement dans les cas où la compétence technique et professionnelle est de rigueur. Ils suppriment le patronage, c'est-à-dire le droit que possèdent les seigneurs terriens de présenter des candidats aux fonctions ecclésiastiques. Il leur paraît absurde qu'un homme soit investi du privilège de choisir le pasteur d'un troupeau spirituel, de par le nombre d'acres qu'il a héritées de ses ancêtres. Suppression de la dîme : il n'est pas juste que certains citoyens soient obligés de contribuer à l'entretien d'une église dont ils ne partagent pas les croyances. Tout cela n'est-il pas la logique et la raison même? Que peut-on y objecter? Rien, sur le terrain des principes, évidemment, et, pourtant, au bout de trois mois, toute l'Angleterre était soulevée d'indignation contre le Parlement Barebones (on l'appelait ainsi du nom d'un de ses membres les plus en vue) ou elle l'accablait de ses moqueries. C'est que ces réformes, si justes en elles-mêmes, portaient atteinte à d'innombrables intérêts, aux revenus de l'Église et à ceux des légistes, à des abus qui étaient devenus de véritables propriétés, au même titre qu'un champ ou une pièce d'argenterie. Elles mettaient en question le budget de l'armée et de la flotte que les intéressés voulaient voir considérablement augmenté et placé hors de toute atteinte. C'était assez pour frapper ce Parlement de la plus profonde impopularité. Il le sentit si bien qu'il se suicida. Du moins, une minorité prononça la dissolution et vint, humblement, remettre ses pouvoirs aux mains du capitaine-général de qui elle les tenait. Les autres demeurèrent en séance. Deux colonels vinrent à entrer dans la salle : « Que faites-vous là? demandèrent-ils insolemment. — Nous cherchons le Seigneur. — Il y a beau temps qu'il n'est plus ici! Allez-vous en. » Et ils s'en allèrent. Pas une voix ne s'éleva en leur

faveur et tous les historiens, jusqu'à M. Morley, s'accordent à les regarder comme des imbéciles et des brouillons. Ce qui prouve que l'armée n'avait pas eu, un seul instant, l'intention d'abdiquer entre les mains des *godly men*, c'est que, quelques jours après, une Constitution, élaborée à l'avance par les prétoriens du puritanisme, se trouva prête à être promulguée et mise en pratique. Cette chinoiserie constitutionnelle s'appelait *l'Instrument de Gouvernement*. C'est la seule Constitution écrite que l'Angleterre puisse opposer aux nombreuses paperasses de ce genre dont notre histoire nationale est encombrée. On attribuait les difficultés et les désordres des années précédentes à la confusion des deux pouvoirs, l'éxécutif et le législatif. C'est pourquoi la Constitution nouvelle avait pour objet principal de séparer nettement leurs attributions. Or elle les embrouilla et les enchevêtra d'une façon irrémédiable. En effet, d'après l'Instrument de Gouvernement, le Parlement, pendant qu'il siégeait, avait sous ses ordres l'armée et la marine, mais il ne siégeait que cinq mois en trois ans et, pendant le reste du temps, le Lord-Protecteur avait le droit de légiférer comme il lui plaisait et son autorité était plus absolue que celle d'un roi, puisque le budget ordinaire était établi une fois pour toutes, en dehors de toute discussion. Par une dernière contradiction, tout aussi flagrante, le chef du gouvernement était censé partager l'autorité avec son conseil, et ce conseil, qui devait le contrôler, était formé de ses créatures. Enfin l'exécutif (c'est-à-dire le Protecteur et son conseil) s'arrogeait le droit de vérifier les pouvoirs des membres du Parlement, réduit à une assemblée unique et, par conséquent, d'éliminer ceux dont les opinions lui seraient suspectes. Quant à la grosse question de la réforme ecclésiastique, l'*Instrument* l'ajournait à une autre époque, Ayant à choisir entre le presbytère et l'épiscopat qui leur déplaisaient également, les indépendans s'abstenaient.

La nouvelle Constitution fut inaugurée par dix mois de gouvernement personnel, pendant lesquels le Protecteur et son conseil rendirent 88 décrets ayant force de loi. Beaucoup de ces décrets sont des mesures d'administration et de police (comme la fixation du nombre maximum des voitures de louage dans Londres); d'autres ébauchent la réforme des mœurs en édictant des peines contre l'ivrognerie, les jurons, la violation du sabbat. Lorsque le Parlement est enfin réuni, on l'invite à sanctionner ces

mesures prises sans son concours. Mais cette assemblée est animée du même esprit que celle dont Cromwell s'était si lestement débarrassé en avril 1653. Avant tout, elle se prépare à reviser la Constitution. Le Protecteur, pour déjouer cette résistance, revient à son système d'épuration arbitraire et impose aux députés, comme condition préalable à leur admission, un serment de fidélité à cette Constitution qu'ils se proposent de refaire. Chacun agit alors suivant son tempérament. Les uns refusent le serment et se retirent; les autres prêtent serment et persistent dans leur opposition. C'est à peu près vers ce temps que le jeune Louis XIV faisait, le fouet à la main, enregistrer ses édits par le Parlement de Paris. L'ancien fermier du Huntingdonshire se comporte à peu près de même. Il fait comparaître devant lui les élus de la nation : « On vous permet de discuter les détails de la Constitution. Mais il vous est défendu de toucher aux points essentiels, c'est-à-dire à la non-perpétuité du Parlement et à la concentration du pouvoir exécutif dans une seule main. » Cette fois, ils se le tiennent pour dit et se contentent d'élaborer une vingtaine d'articles insignifians qui allongent et compliquent la Constitution. Leurs cinq mois écoulés, on les congédie et voilà le Protecteur délivré de tout contrôle importun pour le reste de la période triennale.

Alors commence une nouvelle expérience, le gouvernement des majors-généraux. L'Angleterre est divisée en douze districts à la tête desquels sont placés ces officiers. Les troupes sous leur commandement, auxquelles s'ajoute la milice nouvellement créée, composent une formidable police militaire. Qui paie les frais de cette coûteuse institution? Ceux-là mêmes contre lesquels elle fonctionne, les *Malignants*, ceux qu'on soupçonne d'attachement à la foi catholique ou à la dynastie déchue. On leur a d'abord pris le dixième de leur revenu, puis le tiers, puis les deux tiers. Au moindre mouvement de résistance, on confisque toutes leurs propriétés et on les envoie aux Indes occidentales où ils sont vendus comme esclaves. La liberté de la presse a disparu; l'indépendance des juges n'est plus qu'un souvenir. Partout règne le bon plaisir, servi par la délation. Parmi les majors-généraux quelques-uns semblent avoir encore en vue l'idéal des premiers jours, le retour à la pureté des mœurs bibliques et le gouvernement de Dieu sur la terre. D'autres sont de simples tyrans. L'armée, démesurément augmentée, ne contient plus rien des

élémens du *New model*. Ceux qui la composent sont des soldats de profession, qui vivent de leur métier et s'y engraissent. Chaque jour ils se rapprochent davantage de ce type militaire que la guerre de Trente ans avait mis dans un si effrayant relief et qui épouvante encore l'histoire.

Des nécessités financières obligent Cromwell à convoquer encore un Parlement dans les derniers jours de 1656. Comme dévouement à sa personne, celui-là ne laisse rien à désirer. Lui aussi entre en lutte avec l'élément militaire; lui aussi veut reviser la Constitution; mais, dans les deux cas, son but est de fortifier l'autorité du Protecteur. Cromwell s'appuierait volontiers sur cette assemblée pour contre-balancer l'influence des officiers; mais, comme on l'a justement remarqué, on ne s'appuie que sur ce qui résiste et le Parlement n'a aucune force parce qu'il n'est pas l'expression sincère des volontés du pays.

Quelqu'un disait à Cromwell : « Vous avez contre vous neuf hommes sur dix. » Et le dictateur de répondre : « Qu'importe, si les neuf sont désarmés et si le dixième est armé jusqu'aux dents ! » Aveu cynique, mais imprudent, qui décèle la faiblesse de ce gouvernement. Ce dixième, armé jusqu'aux dents, tient son maître sous sa dépendance. Un despote n'a rien à refuser à ses janissaires. En 1657, les officiers se contentèrent à bon marché : ils proscrivirent le nom de roi. A part ce nom, Olivier fut, jusqu'à sa mort, un véritable souverain, héréditaire, sans contrôle, maître des finances, maître de la paix et de la guerre.

IV

L'expérience puritaine, à partir de mai 1657, peut être considérée comme terminée. Avec des interruptions, des ralentissemens, des retours de ferveur, elle s'est poursuivie par diverses méthodes, avec le Parlement, les *godly men*, les majors-généraux et elle aboutit à la dictature personnelle qui la clôt et l'enterre. Tout avait été essayé, tout avait échoué et cet échec allait laisser dans l'esprit de plusieurs générations une méfiance profonde contre le gouvernement de la vertu, une tendance décidée à écarter les saints de la politique pour y appeler les philosophes et les habiles. De ce moment date ce

qu'on pourrait appeler la laïcisation définitive de la politique anglaise.

Il est, dans l'histoire, des défaites honorables ; il en est de glorieuses. Si Cromwell avait succombé en cherchant à établir son système, ce système, vaincu avec lui, serait sa raison d'être et sa justification. Mais il en a hâté, consommé, proclamé l'avortement et, par là, il se confond avec les autres grands empiriques de l'histoire.

Grand ? L'a-t-il été, réellement ? Et en quoi consiste cette grandeur ? Sûrement il n'était pas un maître de la parole. Sa pensée, qui se débat toujours contre la pauvreté ou l'obscurité de l'expression, donne l'idée d'un homme qui marche enveloppé dans un sac et lance des coups de poing dans le vide. Il n'était pas, non plus, un financier. Jamais, — cela est admis de tous, — il n'a rien entendu aux chiffres. On nous dit qu'il avait des talens militaires. Sur ce point, je ne puis en croire Carlyle ni M. John Morley. Napoléon, après avoir lu Hume, ne se trouvait pas assez renseigné pour porter un jugement sur la tactique et la stratégie de Cromwell. Le colonel Hönig, qui a fait une étude spéciale de la question, est, si je ne me trompe, la meilleure autorité en la matière. Outre le courage personnel qui ne saurait être douteux, l'historien militaire allemand reconnaît de rares mérites chez le vainqueur de Preston et de Dunbar. Il ne faut pas oublier, cependant, que la valeur d'un chef d'armée se mesure à celle de ses adversaires, de ses alliés et des moyens dont il dispose. Rien de plus primitif que ces batailles de la guerre civile où la disposition est invariablement la même : l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes. Aucune unité dans le commandement. Trois ou quatre actions différentes s'engagent et se poursuivent sans rien savoir les unes des autres. Lorsque Cromwell, à Marston Moor, après avoir culbuté la cavalerie de Rupert, se rabat sur Goring, puis sur Newcastle, il tombe comme la foudre sur des troupes qui se croient victorieuses. Comment a-t-il pu faire ainsi le tour entier du champ de bataille, et exécuter cette brillante manœuvre qu'il renouvela, l'année suivante, à Naseby, s'il n'avait été admirablement aidé par les Écossais auxquels son pieux rapport rend une si avare justice ? Aurait-il pu, à Preston, attaquer et détruire, en petits paquets, l'armée royale, pendant trois jours consécutifs, si l'ineptie des chefs et les divisions de cette armée hétérogène n'avaient empêché

les corps dont elle était composée de se secourir et de se concentrer, de changer, à temps, l'ordre de marche en ordre de bataille? A Dunbar, qui ne voit qu'Olivier s'était placé dans la position la plus dangereuse, dans une plaine ouverte entre les montagnes et la mer, coupé à la fois de ses communications avec Édimbourg et avec la frontière anglaise? Son génie fut d'attendre que ses adversaires perdissent patience et renonçassent, en l'attaquant les premiers, à l'avantage de leur position.

Sur la diplomatie de Cromwell, je serai plus affirmatif parce que les faits parlent d'eux-mêmes. L'Angleterre, au moment où Cromwell prit la direction de sa politique extérieure, avait deux grands intérêts, l'un essentiel à son prestige, l'autre nécessaire à son développement matériel : s'affirmer comme la protectrice de la liberté de conscience en Europe, s'emparer des transports maritimes.

Le premier de ces intérêts lui commandait de contenir l'ambition grandissante de la France; le second, de ruiner, sur mer, la puissance des Hollandais. Cromwell fit la paix avec la Hollande et s'allia intimement avec la France contre l'Espagne. Or les jours de l'Armada étaient loin et il y avait un demi-siècle que le colosse espagnol, frappé de léthargie, ne menaçait plus personne. Pourquoi s'attaquer à ce moribond? Était-ce un pur anachronisme? Était-ce la politique de pile ou face? C'était, je le crains, quelque chose de moins estimable encore. La République autoritaire, la République de droit divin ne pouvait vivre qu'en s'appuyant sur une forte et nombreuse armée de terre et de mer. Cette armée, il fallait la payer et la nourrir et, pour cela, s'il était possible, l'employer à quelque guerre lucrative. La guerre contre l'Espagne fut précisément cette guerre. Je n'y vois qu'une succession d'heureuses pirateries. Nous fûmes les seuls à en tirer un avantage politique et c'est l'unique circonstance où nous ayons dupé les Anglais. Les historiens nationaux font un mérite à leur héros d'avoir obtenu Dunkerque comme prix de sa coopération à la victoire des Dunes. Mais l'Angleterre ne devait pas garder longtemps sa conquête. Ils l'admirent d'avoir protégé les Vaudois, mais l'action de Cromwell, en cette affaire, n'eût été suivie que d'un effet bien mince si le cardinal Mazarin ne l'eût appuyée. L'Impérialisme a ses Loriquets qui prêtent à l'Angleterre du XVIe et du XVIIe siècle les magnifiques insolences de l'Angleterre du XXe : il faut couper court à ces illusions ré-

trospectives. D'autres historiens nous assurent que, s'il avait vécu plus longtemps, il eût fait d'admirables choses. Cette théorie n'est justiciable que du spiritisme qui évoque les grands hommes d'État et leur fait confesser leurs secrets. La parole est aux guéridons.

De ces vingt années où l'anarchie alterne avec la terreur, deux grands actes survivent parmi tant d'efforts inutiles et de lois mort-nées : l'Union des trois royaumes, alors ébauchée et qui est aujourd'hui un fait accompli ; l'Acte de navigation qui a commencé la fortune commerciale de l'Angleterre. Ces deux idées appartiennent au Long-Parlement ; Cromwell n'a rien à y réclamer.

Je ne sais si j'ai convaincu le lecteur : pour moi, l'examen attentif de la carrière et des facultés de Cromwell ne laisse subsister de lui que cette volonté inflexible qui change de but, de forme et d'instrumens, qui avance, puis recule, et, au fond, ne sait pas ce qu'elle veut, mais qui, pourtant, continue son chemin, sans se laisser entamer, patiente, obstinée, imperturbable comme une force de la nature, essayant, comme elle, de tous les moyens pour s'affirmer et, comme elle, incapable de se décourager ou d'abdiquer. C'est le trait dominant de l'homme ; c'est aussi celui de la race qu'il représente et voilà, sans doute, pourquoi tous les partis, qui devraient le maudire et le mépriser, s'entendent pour le respecter et l'admirer. A ne considérer que les circonstances historiques, Cromwell devrait apparaître aux Anglais à peu près comme nous apparaîtrait un Bonaparte sans idées et sans génie, qui aurait fait, à la fois, le 21 janvier et le 18 Brumaire, décapité la monarchie et jeté le Parlement par les fenêtres. Son nom devrait être en égale exécration aux fanatiques de la prérogative et aux partisans de la liberté. Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Lui pardonne-t-on ses crimes parce qu'il a montré des talens hors ligne, ou parce qu'il a fait, *per fas aut nefas*, la grandeur de son pays, ou parce qu'il a légué à l'avenir une idée féconde ? Rien de tout cela. Le secret de son prestige est dans ce fait qu'en lui se manifestent pour la première fois dans toute leur énergie les instincts dominateurs du peuple britannique. Il justifiait ces instincts par un argument théologique. L'argument, de nos jours, s'est fait scientifique. « Je suis persuadé, et je crois fermement, disait Cromwell, que l'Angleterre plaît au Seigneur. » Deux cent trente ans plus tard, l'historien

Seeley faisait de cette idée une doctrine en substituant à l'action directe et immédiate de Dieu dans une conscience individuelle le jeu régulier des grandes lois de l'Évolution que le chrétien peut, s'il lui plaît, réconcilier avec sa foi :

Tu regere imperio populos, *Britanne*, memento!

Cromwell a donc été un précurseur du mouvement auquel nous assistons. Il avait l'Impérialisme dans les veines, sinon dans l'esprit. Cela suffit pour que sa mémoire soit, non seulement amnistiée, mais honorée des deux côtés de l'Atlantique, partout où l'on caresse le rêve d'une fusion finale des races sous l'hégémonie anglo-saxonne, mais cela ne pèse d'aucun poids devant l'histoire lorsque, comparant les circonstances, le besoin des temps, les facultés des hommes, les efforts et les résultats, elle fait la part de tous et de chacun dans l'œuvre d'une génération. Envisagé à ce point de vue, Cromwell n'a été qu'un obstacle en travers de la route, un de ces hommes que Comte baptisait, d'un barbarisme expressif, les « rétrogradateurs » de l'humanité. Et l'on ne voit pas, — c'est peut-être ici le plus dur jugement que l'on puisse porter sur un grand acteur de la politique — ce que le monde eût perdu à ce que cet homme ne fût pas né!

AUGUSTIN FILON.

REVUE DRAMATIQUE

Renaissance : *La Châtelaine*, pièce en trois actes, par M. Alfred Capus.

Tout doucement le théâtre est en train de revenir aux formes contre lesquelles on était, il y a vingt ans, parti en guerre avec un si bel entrain. En écoutant quelques-unes des comédies les plus récentes, on pourrait croire qu'elles ont été écrites vers le milieu du siècle qui vient de s'achever. Le répertoire de Scribe, naguère si décrié, a recommencé d'être l'école du parfait auteur dramatique. La pièce à thèse, hier encore si démodée, fait fureur. Le vaudeville triomphe. C'est même le trait le plus saillant du mouvement dramatique actuel que la renaissance, la recrudescence et l'épanouissement du théâtre de farce. Enfin nos grands-parens, gens de mœurs familiales et qui aimaient à se divertir honnêtement, goûtaient fort une catégorie de pièces aimables et sans conséquence où la gaieté facile et l'émotion superficielle habilement dosées formaient un mélange un peu fade, mais assez agréable. L'ancien Gymnase s'en était fait une gracieuse spécialité. On les écoutait d'une oreille distraite et sans ennui, et la mère y pouvait mener sa fille. C'était, par excellence, le genre innocent.

C'est celui auquel appartient la pièce nouvelle de M. Capus, *la Châtelaine*.

Ce genre de comédie à l'aquarelle n'est en soi ni plus ni moins conventionnel que ne l'étaient les prétendus drames réalistes du Théâtre-Libre; et, pour notre part, nous avions souvent regretté qu'il fût tombé en désuétude. M. Capus vient à propos nous en rappeler les recettes. La première consiste à nous entraîner à cent mille lieues du monde réel pour nous lancer en plein romanesque. On aura beau dire : le plus grand nombre des spectateurs ne va pas au théâtre pour

y retrouver les images de la vie de chaque jour. Quelques-uns seulement ont l'incurable souci du vrai. *La Châtelaine* n'a pas été écrite à leur intention. Une femme encore jeune, Thérèse, a été, pour son malheur, mariée à un certain Gaston de Rives qui est un pauvre homme et un coureur. Celui-ci l'a trompée bêtement et ruinée complètement. Thérèse a demandé le divorce et l'obtiendra haut la main. Après quoi, pour vivre et élever son fils, il ne lui restera plus qu'une ressource : la vente d'un château délabré, qui vaut à peine quelques billets de mille francs. Nous savons assez bien ce qui arrive dans ces cas de vente forcée. Thérèse donnera sa masure historique pour un morceau de pain et ce sera la misère. A moins, toutefois, qu'un sauveur, tombé du ciel et s'introduisant par la toiture en déroute, ne surgisse à l'improviste et juste à point pour payer au poids de l'or ces vieilles pierres. Mais ces choses-là ne se voient que dans les romans. Elles se voient dans *la Châtelaine*. André Jossan, venu on ne sait d'où, arrivé on ne sait comment, se rencontre avec Thérèse, en devient dans les cinq minutes éperdument amoureux, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, offre en sa personne à la jeune femme un mari digne d'elle, à son enfant un papa très riche.

André Jossan est le personnage sympathique. Il l'est outrageusement et sans vergogne. C'est celui dont le rôle consiste à promener d'un bout à l'autre des pièces son perpétuel sourire et sa fatuité imperturbable. Il est généreux, il est spirituel, il est séduisant, il est irrésistible. Il évolue à travers les obstacles avec l'assurance souriante de l'homme habitué à vaincre. Pas une difficulté qui le prenne au dépourvu, et pas une occasion pour laquelle il n'ait une plaisanterie toute prête. Sa fonction est d'avoir toujours raison, et raison avec grâce : il s'en acquitte sans défaillance. Il est l'ironique redresseur des torts. Mis aux prises avec lui, les méchans n'en mènent pas large. Il leur dit leur fait pour la plus grande joie des bonnes âmes et les persifle avec une désinvolture supérieure. C'est ce personnage sympathique dont, il y a quelques années, tout le monde s'accordait à reconnaître qu'à force d'être sympathique il en devenait insupportable.

Mais dans le genre de comédie que nous essayons de définir, ce rôle n'est pas seulement indispensable : il est toute la pièce. Aussi peut-il être curieux de constater sous quels traits apparaît à nos contemporains l'homme à qui vont toutes leurs sympathies. André Jossan n'est pas tout jeune. Car nous ne sommes plus guère sensibles au charme de la jeunesse. C'est peut-être que dans notre société vieillie, agitée, inquiète du lendemain, il n'y a plus de place pour elle. Nous ne

savons plus nous prêter, quand il faudrait, à la joie d'être jeunes : il est vrai que nous nous rattrapons plus tard et hors de saison. L'amoureux romantique avait vingt ans ; nous lui avons substitué le quadragénaire encore très présentable. André Jossan a commencé par être un viveur. Le moyen sans cela de connaître la vie ? D'ailleurs une règle constante de la psychologie théâtrale veut que l'oisiveté, le jeu et les liaisons faciles soient les meilleurs préservatifs pour une âme bien placée. La fête est l'incomparable école des beaux sentimens. Un matin André Jossan s'est trouvé, en face du tapis vert, parfaitement décavé et subitement converti. Il a compris la nécessité de se faire une situation honorable dans le monde. Jadis il est très probable qu'il se fût découvert une vocation pour le métier militaire ; le régiment était un asile tout prêt pour ceux qui avaient un peu abusé de la vie : on allait guerroyer en Afrique. Mais les temps sont bien changés : la carrière d'officier n'est plus ce qu'elle était autrefois. La poussée moderne se fait du côté de l'industrie. André Jossan sera un grand industriel. A ce propos, nous apprenons avec un réel plaisir qu'il est bien plus facile qu'on ne croit de devenir un grand industriel : il suffit de le vouloir. Et Jossan est un homme de volonté. Il n'y pouvait manquer. La volonté est à la mode. Elle l'est tout au moins dans les livres, dans les harangues des pédagogues et des conférenciers. Jamais on n'avait tant parlé de cette vertu que depuis qu'elle s'est faite si rare. Plus nous constatons autour de nous de mollesse, d'effacement dans les caractères, d'inertie et d'inaptitude à vouloir, plus nous entonnons avec verve et conviction l'hymne obligatoire à l'énergie. André Jossan a une volonté de fer. Il l'affirme, il le répète ; c'est son refrain. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il le prouve : car d'un bout à l'autre de la pièce, s'il parle beaucoup, il agit peu. Mais pourquoi refuserions-nous de l'en croire ? Il est volontaire par définition et c'est ce qui le distingue de ceux qui ne sont pas volontaires. Viveur que l'âge a calmé, industriel qui a fait fortune, lutteur que son énergie plonge dans l'admiration de lui-même, comment ne pas aimer un pareil homme ? C'est, à la date de 1902, l'idéal de toutes les femmes.

Dans une bergerie suivant la formule il faut un loup, et dans une pièce convenablement aménagée il faut un traître : sans quoi, la satisfaction nous serait refusée de voir au dénouement le traître confondu. Dans *la Châtelaine*, il y a deux traîtres. C'est d'abord Mme La Baudière. Cette méchante femme ne s'est-elle pas mis en tête de marier sa fille à André Jossan ? Pour nuire à Thérèse, il n'est pas de vilaines intrigues qu'elle ne mette en œuvre. Insinuations perfides, calomnies,

comédie hypocrite, c'est un jeu où elle excelle, étant le type de la bourgeoise égoïste, vaniteuse, autoritaire et tracassière. Elle a, comme on le devine, un brave homme de mari que d'un regard elle fait rentrer sous terre. C'est l'épouse acariâtre d'un conjoint débonnaire. Ce couple nous a été bien des fois présenté au théâtre : il amuse toujours. L'autre traître est le mari de Thérèse, Gaston de Rives; celui-là se conforme avec docilité aux principes qui règlent la conduite des traîtres depuis qu'il y a des mélodrames et qu'on y ourdit d'astucieuses intrigues. A vrai dire, nous ne songions pas du tout à une intervention possible de ce mari, et quand nous avions vu André Jossan et Thérèse se promettre l'un à l'autre, nous avions tout à fait oublié qu'il y eût de par le monde un autre homme à qui Thérèse appartient légalement, tant que le divorce n'a pas encore été prononcé. Aussi éprouvons-nous la plus désagréable surprise lorsque surgit cet affreux trouble-fête. Depuis qu'il sait que sa femme divorce pour se remarier, la situation lui apparait toute différente et il ne se soucie pas de faire les affaires de son successeur. Usant d'un grand moyen qui lui a été soufflé par l'odieuse Mme La Baudière, il enlève son fils. Thérèse n'est plus que la mère désolée à qui on a volé son enfant. C'est l'instant des sanglots et des larmes. Le pathétique est déchaîné.

Nous savons d'ailleurs que tout s'arrangera. Pour amener un heureux dénouement l'auteur n'aura même pas besoin de s'ingénier et de reccurir à quelque habile péripétie : il sait qu'il peut compter sur la complicité du spectateur dans un genre dont c'est la loi que la pièce finisse bien. Un revirement va se produire : il arrivera, comme tout arrive dans cette comédie, sans cause, sans rien qui l'explique, et seulement parce qu'il plaît ainsi à l'auteur. Gaston de Rives ne s'obstinera pas dans ses mauvais desseins; le mari récalcitrant devient le divorcé par persuasion; il suffit pour amener cette facile conversion d'un entretien où André Jossan réveille les bons sentimens que ce coquin gardait tout de même au fond de son cœur. Car les méchans eux-mêmes, dans une berquinade, ne sont pas très méchans. Leur dureté se fond dans l'atmosphère d'universelle sensiblerie. Il n'est pas jusqu'à Mme La Baudière qui finalement ne conspire pour le bonheur de Thérèse. Comment se défendre de la plus douce des émotions au spectacle de tant de gens heureux ?

La Châtelaine fait un juste pendant à *la Veine* et aux *Deux Écoles*, et elle les complète, puisque c'est la définition du parisianisme, qu'il oscille entre deux pôles dont l'un est l'ironie et l'autre la sentimentalité. M. Capus est un des écrivains qui aujourd'hui passent de l'une à l'autre

avec le plus d'aisance. Apparemment il ne s'abuse pas sur la valeur de cet exercice, et ne croit pas ce qu'on lui en dit. Il est homme d'esprit et ne peut être dupe du tapage que font autour de lui ses amis. Mais que les amis de M. Capus lui rendent un mauvais service et qu'ils sont maladroits ! Il suffit que son nom paraisse sur l'affiche, le chœur donne tout entier et part d'une seule voix. C'est un délire d'enthousiasme, un débordement d'admiration éperdue et spasmodique, un désespoir que la langue soit trop pauvre en épithètes, une aspiration à trouver des formes de louange inédites et inouïes. On jurerait qu'ils veulent l'accabler sous un amoncellement de glorieux pavés. On se demande : est-ce qu'ils se moquent ? est-ce de l'ironie appliquée à un ironiste ? Se sont-ils donné le mot et font-ils exprès de vanter ces petites pièces justement pour les mérites qu'elles n'ont pas ? Ils pourraient en louer le charme fragile et inconsistant, ils en louent la « profondeur. » Ils pourraient féliciter M. Capus de l'adresse avec laquelle il se meut dans la convention : ils lui font honneur de ce qu'il y a de « vécu » dans son art. Ils l'ont promu au grade de « moraliste. » Il y en a un qui a déclaré qu'en sortant de la *Châtelaine* il s'était senti meilleur : ainsi, dans la période de ferveur des religions le pécheur touché de la grâce fait une confession publique de ses fautes. D'autres ont découvert qu'il y a une philosophie dans ce roman dialogué et que c'est l'optimisme. Ils ont senti passer un souffle d'« humanité. » Il est impossible de souligner avec plus d'insistance, d'une façon plus désobligeante et plus appuyée les insuffisances de la pièce. On nous force à en apercevoir les lacunes. On nous gâte ainsi le plaisir que nous prendrions à cet art gentiment vieillot, agréablement fade et dont le petit air candide n'est pas sans charme.

La Châtelaine est très bien jouée. M. Guitry est tout à fait à son aise dans un rôle qui ne demande pas d'élégance, mais qui est fait de bonne humeur un peu épaisse et de suffisance un peu lourde. Le rôle de Thérèse est très monocorde ; Mme Hading s'y montre touchante. M. Tarride dans le rôle de Gaston de Rives et Mme Rosa Brück dans celui de Mme La Baudière, sont, comme il convient, un pleutre sympathique et une mégère séduisante. M. Boisselot est tout particulièrement remarquable, d'une finesse et d'une bonhomie exquises sous les traits du débonnaire et rusé mari de Mme La Baudière.

Le cas de Mme Suzanne Desprès, qui vient de quitter la Comédie-Française après y avoir fait un court passage, est un exemple de plus qui montre bien le danger de certaines admirations bruyantes et

indiscrètes. Mme Desprès, après avoir, sur des scènes de genre, fait preuve d'un talent original, arrivait à notre première scène ; et nous devons croire que son désir était de s'y installer et de s'y maintenir. Ce n'eût été que justice de lui laisser le temps de s'y faire sa place et d'accommoder son talent à un cadre nouveau. Mais on voulait à toute force que sa première création fût une révélation et une révolution. Enfin l'art moderne faisait son entrée à la Comédie-Française et sous sa poussée triomphante l'édifice vermoulu des traditions et des conventions allait tomber comme par enchantement! Mme Desprès joua *Petite amie :* elle y fut médiocre. Pour la continuation de ses débuts, elle devait interpréter un rôle du répertoire classique : le rôle de Phèdre la tentait. Aussitôt le bruit se répandit qu'il se préparait un événement littéraire. Mme Desprès a dit le rôle avec beaucoup de conscience et de scrupuleux efforts, comme l'aurait pu faire une des meilleures élèves du Conservatoire. Elle a fait de son mieux : on sentait assez qu'elle s'appliquait. Dans cette double épreuve, Mme Desprès n'a nullement été au-dessous d'elle-même ; mais à coup sûr, elle est restée très loin de ce que nous promettaient ses prôneurs impitoyables. Aussi a-t-elle préféré retourner aux scènes de genre où le succès est plus facile et l'originalité à meilleur compte.

Au Vaudeville, *Sa maîtresse*, une pièce enfantine et déclamatoire, écrite à grand renfort de cette phraséologie extraordinaire dont M. Henry Bauer a le secret, a servi du moins à présenter au public une débutante qui semble remarquablement douée. Mlle Rébecca Félix, une nièce de Rachel, a des dons d'élégance et de distinction vraie qui sont au théâtre presque aussi rares que dans la société d'aujourd'hui ; la voix chaude, caressante, est d'une douceur pénétrante. Nous souhaitons vivement de la voir bientôt dans un rôle, qui sera un vrai rôle, et où elle trouvera l'emploi de ses qualités d'intelligence et de passion. Et quelque jour, quand elle sera davantage en possession de son métier, il faudra qu'elle s'attaque à l'un de ces rôles du répertoire où elle a des traditions de famille à reprendre, et où il se peut qu'elle nous rende ce qui manque si complètement aux tragédiennes d'aujourd'hui : le style.

R. D.

REVUE LITTÉRAIRE

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE BRUMAIRE

L'histoire est notre passion. Elle tient aujourd'hui auprès du public sérieux la place laissée libre par plusieurs autres genres littéraires. C'est d'abord que nous sommes arrivés à nous faire de ses méthodes et de son art une conception de plus en plus nette. Les grands romantiques avaient réveillé dans les âmes le sens du passé; mais trop souvent ils n'avaient cherché dans l'histoire qu'un cadre à leur fantaisie pittoresque et un prétexte à exprimer leurs propres sentimens. L'avènement de la littérature impersonnelle et les progrès de l'érudition firent justice de ce lyrisme; et, pour un temps, confinée dans les recherches de détail, également en défiance contre l'imagination et contre les idées, l'histoire se tint en dehors de la littérature. Ces années de retraite et de pénitence ne lui furent pas inutiles : elle y prit un souci de l'exactitude dont elle ne devait plus se départir; elle put s'initier aux méthodes de sciences voisines, histoire naturelle, physiologie, psychologie des peuples, sciences sociales; et elle acquit la preuve que toutes les sciences ensemble ne sauraient nous donner une expression complète de la vie, et que l'art seul, en ajoutant à leurs données le principe qui lui est propre, peut y réussir. C'est alors que commença pour elle une période nouvelle, féconde en travaux remarquables. A ces causes d'ordre spéculatif s'en sont jointes de sociales et de morales. Pour beaucoup de lecteurs et d'écrivains, l'histoire est un refuge : ils y cherchent une diversion aux tristesses actuelles; ils s'y réchauffent au contact de nos gloires anciennes; et l'étude même des pires heures de notre passé leur est une consolation, puisqu'elle atteste l'extraordinaire vitalité de notre pays. Ajoutez une raison de

fait. Au moment où l'histoire devient plus maîtresse de ses moyens de recherche et d'expression et trouve dans le public plus de faveur, elle entre en possession de toute sorte de ressources encore inexploitées. Les archives nationales longtemps inaccessibles s'ouvrent aux curieux en même temps que des liasses de documens sortent des collections privées. C'est toute une matière nouvelle jetée dans la circulation et qu'il reste à mettre en œuvre.

C'est ainsi, en fouillant le dépôt de nos archives diplomatiques, que M. Albert Vandal a vu s'esquisser les premières lignes de son œuvre d'historien. A feuilleter ces pages jaunies par le temps, il éprouvait ce plaisir singulier de surprendre dans son intimité la pensée des siècles écoulés. Il en a tiré d'excellentes études : *Louis XV et Élisabeth de Russie*, *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, et un récit amusant, coloré, vivant, qui tient du roman d'aventures et du conte fantastique, les *Voyages du marquis de Nointel*, livre aussi précieux pour l'histoire des lettres que pour l'histoire proprement dite, puisque la mission de Nointel à Constantinople était la réponse à certaine turquerie parodiée par Molière dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, que notre ambassadeur emmenait avec lui Antoine Galland, le futur traducteur des *Mille et une Nuits*, et qu'il allait lui-même, entraîné par son humeur de dilettante, faire avant Chateaubriand et Lamartine le double pèlerinage en Grèce et en Palestine. Le danger pour qui se consacre à l'histoire diplomatique, c'est qu'il risque de limiter son horizon à celui des chancelleries. Parce qu'il a découvert le secret des négociations, il est tenté de croire que ce secret explique tout. A voir les questions à débattre entre quelques individus dont il démêle les visées prochaines, les intérêts immédiats et les passions, il cesse d'apercevoir l'ensemble et les conditions générales de la vie des peuples. Ce défaut devient d'autant plus grave, à mesure qu'on se rapproche davantage de l'époque moderne et d'un temps où les affaires relèvent plus de l'opinion. C'est le mérite de M. Vandal d'avoir su l'éviter. Dans son œuvre maîtresse, *Napoléon et Alexandre*, quel que fût le relief des figures principales, et, tout en concentrant la lumière sur de si grands acteurs, il s'est continûment soucié d'évoquer autour d'eux le tableau concret de toute une époque. On retrouvera le même procédé, appliqué avec autant de largeur et de sûreté dans le volume qu'il vient de publier sur l'*Avènement de Bonaparte* (1). Le lecteur est séduit d'abord par l'aisance et la variété

(1) Albert Vandal, *l'Avènement de Bonaparte*, t. Ier, 1 vol. in-8° (Plon).

du récit : peu à peu, il s'aperçoit que les faits y apparaissent sous un jour assez différent de celui où on a coutume de les présenter. Cette histoire de l'acte de Brumaire est en effet une histoire nouvelle.

Que l'histoire du coup d'État de Brumaire fût encore à écrire, cela ne fait doute pour personne, et le contraire seul aurait lieu de nous surprendre. Trop de conséquences sont issues de cet acte : et il nous est devenu presque impossible de ne pas l'apercevoir à travers elles. Trop de gens avaient intérêt à le défigurer. Du concours de la colère des uns et de l'enthousiasme des autres, une notion s'est dégagée que poètes, orateurs, romanciers ont, chacun pour sa part, contribué à nous imposer, et dont voici les traits essentiels. Du cerveau de Bonaparte serait sortie tout armée l'idée d'un coup d'État consistant dans l'étranglement de la liberté et le renversement de la légalité. Elle aurait abouti grâce au dévouement aveugle de soldats prétoriens et à la complicité de la nation qui de toutes ses forces appelait un sauveur et un maître. Telle est bien la façon dont nous nous représentons le 18 brumaire, et c'est pour se l'être ainsi représenté qu'on l'a, tour à tour, célébré, honni, exalté et flétri. Or pas un de ces traits qui ne soit une erreur ; cette image figée et fausse est le résultat d'une série d'anachronismes ; elle procède d'une entière méconnaissance des conditions dans lesquelles les idées parviennent à se réaliser. Pour notre part, nous voudrions montrer comment l'auteur du nouveau livre sur Brumaire est parvenu à mettre dans son récit plus de vérité historique par le soin même qu'il a apporté à y faire œuvre d'art et de littérature.

Une théorie fameuse veut qu'en présence de toute œuvre de la nature ou des hommes, on se rende compte d'abord du « moment » où elle apparaît. De toute évidence, la condition indispensable pour que s'accomplisse un acte liberticide, c'est que la liberté existe. Si par hasard la liberté n'existait pas à la veille du 18 Brumaire, il faudrait donc convenir que Bonaparte ou tout autre était dans l'impossibilité matérielle de la détruire. Ne la rencontrant pas devant lui, il ne pouvait la supprimer ; et ne la trouvant pas vivante, il ne pouvait la tuer. Tel est le cas. « Parmi les légendes qui se sont accréditées sur le 18 Brumaire, écrit M. Vandal, il n'en est pas de plus erronée que celle de l'acte liberticide. Ce fut longtemps lieu commun historique que de présenter Bonaparte brisant d'un revers de son épée une légalité réelle et étouffant sous le roulement de ses tambours, dans l'orangerie de Saint-Cloud, les derniers soupirs de la liberté française. En présence des faits mieux reconnus et étudiés, il n'est plus permis de répéter

cette solennelle niaiserie. » De déroute en désastre la liberté avait fini par disparaitre complètement. Ni liberté de la tribune, ni liberté de la presse ; la volonté du pays de redevenir catholique violemment comprimée ; les ennemis eux-mêmes des jacobins animés du plus pur esprit jacobin ; le pays façonné à l'oppression. C'est ce qui devait rendre si facile le passage d'une tyrannie à une autre tyrannie. Aussi bien les choses ne vont jamais autrement. Quand on parle d'un tyran qui confisque les libertés, ce n'est qu'une métaphore, et la plus inexacte qui se puisse imaginer. Où il n'y a rien, le tyran lui-même perd ses droits. Il est bien vrai que le despotisme s'installe sur les ruines de la liberté ; mais il les a trouvées toutes faites.

Après le moment, le milieu. M. Vandal observe justement que l'étude de l'esprit public qui nous donne le ton et le sens d'une époque doit prendre dans l'histoire une place de plus en plus considérable. Autant qu'il lui a été possible, il a « cherché à démêler les aspirations des différentes classes, leurs besoins, l'instinct des masses, écouté les plaintes des ateliers et des chaumières, le bavardage des boutiques autant que les cris du forum et les discussions des assemblées. » Le témoignage qui résulte de toutes ces dépositions est celui d'une lassitude universelle. Inertie, affaissement des volontés, désintéressement de la chose publique, c'est ce qu'on retrouve partout répandu dans la masse sociale. Le peuple, c'est-à-dire l'ensemble des artisans et des petits bourgeois n'a soif que de tranquillité. Après tant de secousses, de luttes étrangères et civiles, de déchiremens intérieurs et de crimes, il n'aspire qu'au repos. Il a cessé d'avoir foi dans les principes de la Révolution qui a menti à toutes ses promesses. Il subit un gouvernement qu'il méprise, faute d'avoir le courage de le renverser et faute surtout de savoir par quoi le remplacer. L'expérience l'a instruit et il sait combien peu il lui a servi de changer tant de fois de régime. Cette apathie des gouvernés garantit seule aux gouvernans la possession du pouvoir. Faible assurance ! et ceux-ci se rendent bien compte qu'ils sont à la merci du premier choc, péril extérieur, retour offensif des jacobins, ou conspiration royaliste.

Chez qui donc va naître l'idée d'un coup de force ? Chez ceux-là mêmes qui détiennent le pouvoir et qui craignent de le perdre. La France est aux mains d'une oligarchie, elle est devenue la propriété d'une caste exclusive, fermée, qui s'est détachée de la nation, qui vit en dehors d'elle, étrangère à ses besoins, indifférente à ses maux. C'est la bande de ceux que M. Vandal appelle les « révolution-

naires nantis. » A côté d'eux un certain nombre de philosophes et de savans de l'Institut. « C'étaient pour la plupart des hommes d'aspect grave, de mœurs douces et d'esprit orgueilleux. Parce qu'ils étaient pour l'époque très savans dans leur partie, ils se croyaient appelés à régenter l'esprit public. Laissant au pouvoir proprement dit les attentats contre les personnes, les laides violences devant lesquelles ils s'inclinaient toujours, ils s'étaient réservé une autre tâche, et prétendaient façonner l'âme française conformément à leur haut et froid idéal. » Ces parlementaires, ces politiciens, ces idéologues, voilà de qui se composera le parti brumairien. Il s'agit pour eux non de sauver les institutions, mais de sauver le personnel.

L'idée est dans l'air. Comment va-t-elle prendre corps? C'est une loi de la nature, qu'elle ne procède jamais par innovations brusques. Elle tâtonne. Elle s'essaie à une série d'ébauches. De même en est-il dans l'art, dans les sciences où il est rare que les grandes découvertes soient l'œuvre de ceux qui s'en sont les premiers avisés, et de même encore dans la politique. Pour que le coup d'État de Bonaparte réussît, il était indispensable qu'il eût été d'abord tenté et manqué par d'autres. C'est ce qui arriva. L'entreprise a été une première fois réglée dans le plus grand détail : mêmes moyens, même mise en scène; rien n'y manquera sauf la réalisation effective. Sieyès avait fortement combiné le projet. Comme le remarque M. Vandal, on a tort de ne voir en Sieyès que l'esprit chimérique, l'abstracteur de quintessence, le constructeur de systèmes compliqués et inapplicables. C'est méconnaître les qualités pratiques dont il fit preuve dans toute cette affaire. Comprenant la nécessité de se faire protéger par un général, il s'était adressé au jeune Joubert. Qu'il s'en allât sur les champs d'Italie faire ample et rapide moisson de gloire et qu'il revînt en sauveur! On avait tout prévu, excepté que Joubert pouvait être tué. A la nouvelle de sa mort à Novi, il y eut un instant d'affolement. A qui s'adresserait-on? Qui prendre? Moreau, Macdonald ou Beurnonville? On délibérait encore; déjà Bonaparte avait débarqué à Fréjus.

Entre le projet de Sieyès et ceux qui hantaient l'esprit de Bonaparte, il y a rencontre. C'est encore une des lois de la création géniale qu'elle soit le résultat d'une collaboration et c'est ce qu'on exprime en disant que l'homme de génie n'est pas isolé dans son temps. Sans doute, Bonaparte n'a attendu le conseil de personne pour songer à se rendre maître de l'État. Mais le rêve ambitieux est encore indécis et flottant. Il va se concréter et se préciser au contact du projet de Sieyès; tan-

dis que Bonaparte, en reprenant à son compte le projet du Directoire, va le transformer et y mettre sa marque.

Nous avons peine à nous représenter aujourd'hui la nuance exacte des sentimens qui accueillirent Bonaparte à son retour en France. Nous sommes tentés de croire que la nation tout entière, dans un élan spontané, dut se précipiter aux pieds de César. Volontiers nous placerions déjà à cette date le mot fameux: « L'Empire est fait! » Il n'en est rien. C'est un des points que M. Vandal a le mieux mis en lumière. Certes de longs siècles de monarchie avaient façonné le caractère français à accepter le pouvoir d'un seul; mais aussi, ce souverain personnifiant en lui l'État, on ne s'avisait pas qu'on pût le trouver en dehors d'une famille privilégiée. L'idée césarienne n'existe pas encore chez nous et n'y a pas de sens. Que signifiait donc l'enthousiasme dont on salua celui qui revenait de son glorieux exil oriental? Qu'était-ce alors que Bonaparte pour l'ensemble de la nation? Rien qu'un général extraordinaire, celui auquel la victoire avait été le plus constamment fidèle, le seul dont le génie fût assez redoutable pour tenir en respect les prétentions de l'étranger et nous délivrer une fois pour toutes de nos ennemis de l'extérieur. Si puissant est l'instinct de notre nature qui nous porte à interpréter les événemens dans le sens de nos désirs et à colorer l'avenir de la teinte de nos espérances! Parce que le pays souhaitait ardemment la paix, il s'empressait d'imaginer que le général vainqueur revenait tout exprès pour la lui apporter. Parce que Bonaparte était un grand homme de guerre, il voyait en lui le plus sûr instrument de pacification. Cette association d'idées lui paraissait aussi naturelle qu'elle nous paraît aujourd'hui paradoxale : Bonaparte et la paix!

D'ailleurs, la présence même de Bonaparte ne suffit pas à secouer d'une façon décisive et durable l'apathie où s'était si parfaitement endormie l'énergie nationale. On attend sans impatience les événemens. Pendant les journées du 18 et du 19 brumaire, la rue est calme. On assiste sans fièvre à la naissance d'un ordre nouveau : c'est un spectacle qui excite plus de curiosité que d'émoi et amuse la badauderie. L'événement une fois accompli, l'annonce en produit une satisfaction, une détente, mais du reste rien de comparable à cette effervescence, à cette exaltation que nous voudrions nous figurer à distance. Il faudra du temps pour que le Premier Consul communique à la masse son propre élan et fasse affleurer les réserves d'enthousiasme qui étaient en elle à l'état latent.

Un fait non moins curieux, c'est que les politiciens, les hommes

d'intrigue, les hommes à idées n'aient qu'incomplètement soupçonné qu'en prenant Bonaparte pour protecteur, ils abdiquaient entre les mains d'un maître. Mais il semble bien que, jusqu'au bout, leur clairvoyance ait été en défaut et que ni le souci de leurs intérêts ni la plus complète antipathie de nature n'aient suffi à les inquiéter. Dans ce général qui se glorifiait d'appartenir à l'Institut et qui se déclarait l'ennemi de la superstition, les métaphysiciens crurent reconnaître un des leurs. Les idéologues s'imaginèrent qu'il travaillait pour eux. Ils se persuadèrent qu'il créerait à leur usage un gouvernement selon leurs vœux, ami de la philosophie et des lumières. Telle était la force de l'illusion ou l'énormité du malentendu!

Ce qui achève de dérouter les idées reçues et de ruiner la légende, c'est l'analyse des dispositions de l'armée. D'esprit très révolutionnaire, soldats et officiers n'aspiraient nullement à établir le régime du sabre. Et le fait est que dans les journées de Brumaire les fameux « prétoriens » brillent par leur absence. En effet, les grenadiers auxquels était confiée la garde des Conseils étaient tout l'opposé des prétoriens qu'on a signalés en eux. « Les prétoriens de Rome ne connaissaient que leur chef et le plaçaient au-dessus des lois : pour eux la patrie était le camp et non pas la cité. Autour des conseils et du Directoire on avait affaire à des hommes dont la plupart ne connaissaient pas Bonaparte et restaient imprégnés de passions civiques. Chauds démocrates, durs policiers, grands assommeurs de muscadins et autres aristocrates, ils s'estimaient gardiens des institutions. Les grands mots qui avaient tant de fois sonné à leurs oreilles : souveraineté du peuple, sanctuaire des lois, inviolabilité de la représentation nationale, n'avaient pas perdu sur eux tout empire. Vis-à-vis d'une entreprise qui les mettrait en cas de se tourner contre l'une des assemblées quelle serait leur disposition? » En réalité, pour les décider à marcher, il fallut que la présence du président des Cinq-Cents leur facilitât l'illusion qu'ils étaient réquisitionnés par le représentant de l'autorité légale.

Une fois que l'historien nous a fait connaitre le cadre et le fond du tableau, qu'il y a massé la foule et fait circuler l'air en nous montrant quelles idées y étaient flottantes et en suspens, de quelle électricité l'atmosphère était chargée, les choses sont au point pour que nous voyions nettement se dessiner la figure des individus et se préciser leur rôle. Plutôt que de nous présenter chaque acteur du drame en un médaillon d'une effigie arrêtée, M. Vandal a préféré laisser aux événemens le soin de tracer peu à peu les portraits et de faire appa-

raître, à mesure qu'ils se révèlent en action, les aspects de chaque caractère. Voici d'abord les dupes : Barras dont Bonaparte avait songé à se rapprocher, dont il s'éloigna promptement, à cause de la corruption dégoûtante du personnage autant qu'en raison de son inconsistance et qui va soudain rentrer dans son néant. Les comparses : Gohier, Moulins, qui servent à immobiliser Moreau, tandis que celui-ci sert à les surveiller. Moreau, dont le Directoire avait songé à faire un Bonaparte, se réduit, pendant la journée du coup d'État, à tenir l'emploi de geôlier en fumant des pipes ! Les acteurs : Sieyès s'acquittant de son rôle en conscience et ne négligeant rien pour rester au premier plan. N'avait-il pas installé un manège au Luxembourg et travaillé l'équitation pour que l'ex-abbé qu'il était ne fît pas trop piteuse figure auprès du brillant général ? Assez vite d'ailleurs, parce qu'il est très intelligent et qu'il a le sens des réalités, il se rendra compte que la partie n'est pas égale, se résignera, se rejettera vers les combinaisons systématiques et l'idéologie. Fouché, l'homme nécessaire et dont on se défie au point de ne lui avoir pas dévoilé tout le projet, prêt à tourner avec la fortune, se réservant jusqu'à la fin, et pareillement disposé à fermer les portes de Paris à Bonaparte, si la légalité l'emporte, ou aux parlementaires, s'ils sont vaincus. Lucien dont le rôle fut considérable au dernier moment et qui sut devant le danger trouver mille ressources. Bonaparte enfin, qui avait envisagé toutes les possibilités, sauf pourtant celle d'une défaillance de Bonaparte.

Maintenant, renseignés sur les conditions de la partie et sur le caractère de ceux entre qui elle se joue, nous sommes en mesure d'apprécier toute la valeur dramatique de l'épisode principal ; comme, au théâtre, nous suivons, haletans, la scène décisive à laquelle un auteur, sûr de son métier, nous a savamment préparés. C'est ainsi que nous assisterons aux deux journées de Brumaire. Je ne connais guère de récit qui atteigne, avec moins d'apparence de recherche, à une plus réelle intensité d'effet, nous faisant passer par toutes les émotions qui furent celles des acteurs eux-mêmes, et, pour ainsi dire, nous tenant, jusqu'à la dernière minute, incertains de l'issue.

La journée du 18 n'avait été qu'une sorte de prologue. Dès le soir même, une certaine indécision et impuissance se manifestait chez les ordonnateurs de la grande scène du lendemain. Le 19, ce sont des retards, des lenteurs, une situation qui se prolonge, et, en se prolongeant, menace davantage d'aboutir à un échec. Le plan a été mal combiné, comme il arrive toutes les fois qu'il n'est pas l'œuvre d'une seule

pensée et d'une seule volonté. Bonaparte, dont les proclamations sont parmi les chefs-d'œuvre de l'éloquence militaire, n'a pas cette autre sorte d'éloquence qui entraîne les assemblées. Le général qui, sur le champ de bataille, regarde la mort en face, se trouble devant la mascarade parlementaire des députés costumés de rouge. Pour enlever les soldats, il lui faudra recourir à une ruse, montrer sur son visage d'imaginaires traces de poignard. Et qui sait si, prononcée à temps, une « mise hors la loi » ne sera pas l'obstacle où toute son ambition et tout son prestige iront se briser? Sans doute, les leçons de l'histoire n'ont guère coutume d'être entendues. Quelle leçon pourtant pour les amateurs de coups d'État! Être l'un des plus prodigieux hommes de guerre de tous les temps, avoir derrière soi les campagnes d'Italie et d'Égypte, avec soi le gouvernement, la majorité d'une des deux assemblées, le président de l'autre, la complicité de l'opinion, l'appui des forces policières et militaires, pour aboutir peut-être à n'être le soir qu'un général hors la loi!

Maître enfin du pouvoir, comment Bonaparte va-t-il en user? N'y verra-t-il qu'un moyen de contenter son ambition personnelle, et ne se servira-t-il de la France que comme d'un instrument pour réaliser un rêve de gloire insensé? A cette date du moins, c'est encore une erreur d'interpréter ainsi la pensée de Bonaparte. Contrairement à ce qu'ont répété la plupart des historiens, il a cherché sincèrement le bien de la nation; par delà les factions, leurs rivalités et leurs intérêts, il a aperçu le pays. Il en a discerné les profondes aspirations. Il a eu pitié de ses longues souffrances. Il a voulu être, au lendemain de l'universelle anarchie, l'homme de la réconciliation nationale. Sous quelle forme d'ailleurs lui sera-t-il permis finalement de s'incorporer aux destinées de cette France qu'il entend d'abord pacifier et reconstruire? Il ne le sait pas encore. « Que feront de lui les circonstances? « Monter plus haut, toujours plus haut, c'est la loi et la fatalité de sa nature. Cependant, pour monter au sommet où son ambition prendra nettement conscience d'elle-même et d'où elle pourra embrasser d'illimités espaces, six mois lui seront nécessaires; son avènement à la pleine puissance, fondée sur l'absolue possession de l'esprit public, ne sera que progressif, et il faudra Marengo pour compléter Brumaire. » Chez César même, l'idée césarienne n'est pas née.

Ces conclusions, qui sont celles où aboutit l'historien de Brumaire, se dégagent du récit des faits sans qu'on y puisse jamais surprendre le souci d'une démonstration. Au contraire, la souplesse d'une narration qui se modèle exactement sur la réalité, nous permet de suivre

les événemens à mesure qu'ils se produisent dans un enchaînement naturel plutôt que logique, et nous montre l'histoire en train de se faire, c'est ce qui nous a paru caractéristique de la manière de M. Vandal. Voilà ce qui donne à son livre sa valeur d'art. Romanciers, auteurs dramatiques, historiens, tous ceux qui ont entrepris de nous faire assister à la comédie humaine se conforment aux mêmes lois parce qu'elles leur sont imposées par les conditions mêmes de la vie. Grouper les faits autour d'une idée maîtresse, emprisonner les caractères dans une formule, c'est le moyen peut-être de frapper davantage l'imagination et de produire des effets d'une intensité plus saisissante; c'est le moyen sûrement de fausser la réalité. Comme d'ailleurs, par suite de l'infirmité de notre nature et pour venir en aide aux défaillances de notre mémoire, nous sommes portés à apercevoir les événemens en bloc et les figures en raccourci, c'est le rôle de l'historien évocateur du passé d'y faire rentrer la notion de l'incomplet, du relatif et du successif. Encore faut-il, pour que l'écrivain nous donne l'impression de la vie, qu'il l'ait lui-même ressentie. L'historien n'est pas uniquement un savant, et sa tâche ne consiste pas seulement à constater des faits pour les ranger sous une étiquette : s'il a le devoir d'être impersonnel, pas plus que le poète il n'a le droit d'être impassible. Nous en voudrions à l'historien français capable d'assister avec curiosité et froideur à l'un des épisodes les plus dramatiques de la vie française, et nous aurions peine à lui pardonner que l'étalage de tant de misères, l'approche d'un avenir si chargé d'orage n'eussent rien fait vibrer dans son cœur. C'est le dernier mérite, et non le moindre, que nous signalerons dans ce livre où se devine à chaque page l'émotion contenue. L'historien de Brumaire a trop d'élévation dans l'esprit pour avoir, à aucun instant, manqué à l'impartialité. Il est trop persuadé de la dignité de son rôle pour s'être jamais permis de faciles allusions au présent. Mais puisque l'humanité dans son fond reste toujours la même, puisque le jeu des passions produit mêmes effets et que l'histoire est un perpétuel recommencement, c'est encore une partie de la tâche de l'historien que de savoir regarder autour de lui, prendre contact avec les hommes et les choses, recevoir les enseignemens de la réalité actuelle et utiliser les lueurs du présent pour éclairer l'obscur passé.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS D'UNE NOUVELLE BIOGRAPHIE DE DICKENS

Forster's Life of Dickens, abridged and revised by George Gissing, Londres, 1 vol. in-8° illustré, 1902.

La biographie de Dickens, que vient de faire paraître M. Gissing n'est pas « nouvelle » à proprement parler : ce n'est en somme qu'une réédition, abrégée, remaniée, et remise au point, du célèbre *Mémoire* biographique publié, peu de temps après la mort de Dickens, par l'avocat John Forster, l'ami et le confident le plus intime du grand romancier. Mais M. George Gissing, qui est lui-même un romancier de talent, connaît si bien la vie et l'art de Dickens que sa réédition, plus courte de moitié que le texte original de Forster, nous fait pourtant l'effet d'être plus remplie. Elle est écrite avec plus de soin, mieux composée, infiniment plus agréable à lire ; mais surtout, par la suppression d'une foule de hors-d'œuvre qui encombraient le récit de Forster, elle nous maintient pour ainsi dire en contact plus immédiat avec la figure de Dickens, et nous permet de l'apercevoir avec un relief plus vivant. Reste seulement à savoir si cette figure, telle que nous la présente l'effort combiné des deux biographes, ressemble tout à fait à ce qu'était, dans la réalité, l'inoubliable auteur de *Martin Chuzzlewit*. Pour ma part, je dois déclarer tout de suite que je ne le crois pas. J'ai éprouvé une fois de plus, en lisant le très intéressant ouvrage de M. Gissing, la désillusion que m'avaient toujours produite les deux gros volumes de Forster : de nouveau j'ai trouvé devant moi un

étranger, au lieu de l'ami que je m'attendais à retrouver. Et c'est là une impression que ressentiront comme moi, je le crains, tous ceux qui ont subi le charme bienfaisant du génie de Dickens.

Non pas que le Dickens des biographes diffère absolument de celui que nous avons appris à connaître et à aimer dans ses livres. Il possède, en commun avec lui, un don merveilleux d'observation familière; et chacune de ses lettres à Forster, en particulier, abonde en menues peintures de mœurs et de caractères qui ne seraient point déplacées dans ses plus beaux romans. On comprend que l'homme qui écrivait de telles lettres ait pu, dès qu'il l'a voulu, devenir le plus abondant, le plus varié, le plus attachant de tous les réalistes. Les moindres détails des choses qui l'entouraient revêtaient aussitôt pour lui une signification caractéristique; il ne pouvait faire une promenade dans les faubourgs de Londres sans en rapporter non seulement des matériaux pour une nouvelle ou un roman futurs, mais toute une série de scènes déjà pleinement organisées dans son imagination, et n'ayant plus ensuite qu'à être rédigées. Je doute qu'il y ait jamais eu un écrivain à qui le monde extérieur ait parlé aussi clairement qu'à celui-là; et je ne m'étonne pas, après avoir lu ses lettres, qu'il ait su mieux que personne nous faire entendre les mille voix des cloches, des vagues, et du vent. Sans compter que par la spontanéité même de son observation s'explique déjà très suffisamment ce que celle-ci a toujours eu chez lui de joyeux, de spirituel, d'intime à la fois et de communicatif. Son *humour*, qui plus encore que ses autres qualités lui a valu depuis un demi-siècle l'affection passionnée de ses compatriotes, n'était en fin de compte que la conséquence naturelle de l'intérêt qu'il prenait au spectacle des choses. Au lieu de se surajouter à son observation, comme chez son rival Thackeray et chez la plupart des *humoristes* anglais, il en découlait directement, ou plutôt faisait corps avec elle, à tel point que les critiques continueront toujours à se demander quelle a été au juste, chez lui, la part du réalisme et celle de la fantaisie. La vérité est que son observation, étant sincère et directe, lui fournissait, par là même, des images qui pour d'autres yeux devaient sembler fantaisistes : car notre vision de l'univers n'est jamais qu'une forme de l'hallucination, et l'on ne saurait exiger que le cerveau d'un grand peintre s'astreignît à la médiocrité de nos perceptions coutumières.

Une traduction française des lettres de Dickens nous offrirait, à ce point de vue, des documens psychologiques fort intéressans : elle nous révélerait à merveille l'origine de l'un des deux élémens princi-

paux de son génie créateur. Et j'ajoute qu'elle nous montrerait, en même temps, combien cet élément de son génie lui a peu coûté à acquérir et à développer. Pour nous offrir les divertissantes figures de Sam Weller et de Sarah Gamp, de Mme Nickleby et de M. Micawber, Dickens n'a eu qu'à regarder autour de lui, et à nous transcrire exactement ce qu'il avait vu. Tout au plus son effort littéraire a-t-il consisté à contenir, à régler, à restreindre l'exubérance instinctive de ses impressions. Les types et les tableaux qui remplissent ses lettres ne diffèrent de ceux qui remplissent ses romans que par plus d'abondance et de variété. Voici, par exemple, en quels termes il décrivait à son ami les premiers effets d'une cure entreprise par lui, en 1849, dans une ville d'eaux anglaise, avant de se mettre à la rédaction de *David Copperfield :*

Le premier effet salubre dont le patient ait conscience est une sensation presque continue de malaise, accompagnée d'une extrême dépression de forces, de telle sorte que les jambes du patient fléchissent sous lui, et que son bras tremble quand il veut saisir un objet. Joignez à cela une somnolence extraordinaire, — excepté, naturellement, pendant la nuit, où son sommeil, lorsque par miracle il réussit à s'endormir, est à chaque instant coupé de cauchemars. Si d'aventure le patient se trouve avoir quelque chose à faire qui exige un peu d'attention et de réflexion, l'effort qu'il doit y dépenser l'épuise à un tel degré qu'il ne peut agir que par petits à-coups, et qu'il est forcé de se mettre au lit, pendant les intervalles. En même temps se développent chez lui un profond abattement d'esprit et une disposition toute particulière à verser des larmes du matin au soir. Si le patient, avant de commencer sa cure, se trouve avoir été bon marcheur, il s'aperçoit tout à coup que quelques milles sont une distance considérable ; et le voilà qui, au milieu de la promenade la plus insignifiante, se met tout à coup à tituber d'un côté à l'autre du chemin, comme un homme ivre. Si le patient a jamais possédé une certaine énergie, il la trouve changée en une langueur stupide. Il ne voit plus devant lui, dans la vie, ni un but à poursuivre ni un moyen d'y atteindre. Inutile de dire que toute lecture lui devient impossible. Et malheur à lui s'il prend un rhume ! Il aura clairement l'impression que rien au monde jamais ne pourra l'en délivrer, tant tout son être est incapable de la moindre résistance. Sa toux sera profonde, monotone, constante : une toux en comparaison de laquelle l' « honnête aboiement du fidèle chien de garde » vous fera l'effet d'un faible murmure!

Et voici encore, pour m'en tenir à ces deux citations, le récit d'un dîner « intime » offert à Dickens, en 1855, par Émile de Girardin :

Tout homme qui ignorera ma ferme résolution de ne jamais embellir ni exagérer la relation que je vous fais des menus événemens de ma vie, me soupçonnera de vouloir vous tromper lorsque, à notre prochaine rencontre,

je vous décrirai mon dîner d'hier soir : les trois somptueux salons, avec dix mille bougies dans des flambeaux dorés, et la salle à manger qui les suit d'une magnificence fantastique, avec deux énormes portes donnant vue à travers une antichambre pleine de vaisselle de prix) droit dans la cuisine, avec un innombrable régiment de cuisiniers blancs occupés au grand œuvre magique du dîner. De son siège, au milieu de la table, l'hôte, pareil à un ogre de conte de fées, surveille la cuisine, et la table, d'une blancheur de neige, et l'ordre et le silence prodigieux qui y règnent. Et voici que des portes de cristal jaillit le banquet, le plus extraordinaire festin où ait jamais été admis un mortel : les truffes, à elles seules, ayant dû coûter, pour huit personnes, au moins cinq livres sterling! Sur la table gisent des jattes de verre, remplies des meilleurs champagnes et des plus pures glaces. Au troisième service, des valets versent du vin de Porto qui, au plus bas prix, ne peut manquer de coûter deux guinées la bouteille. Avec la glace, on sert aux convives une eau-de-vie qui a séjourné au fond d'une cave pendant plus d'un siècle. Puis vient le café, un café que le frère de l'un des convives a rapporté des extrêmes confins de l'Orient, en échange d'un poids égal de poudre d'or de la Californie. Après quoi, les convives étant revenus dans l'un des salons, des tables surgissent, chargées de cigarettes provenant en droite ligne du harem du Sultan : pour ne rien dire de toute sorte de boissons fraîches, où le parfum de citrons arrivés la veille d'Algérie rivalise voluptueusement avec celui de délicates oranges arrivées, le matin même, de Lisbonne. Et c'est ensuite une autre table qui apparaît, toute lourde d'un service en argent massif, et exhalant de l'encens sous la forme d'un thé directement apporté de la Chine : d'où ce thé doit avoir rapporté avec lui la table qui le porte ; mais de ce dernier point je ne voudrais pas jurer, étant bien résolu à rester prosaïque. Et, pendant tous ces prodiges, l'hôte ne cesse de répéter : « Ce petit dîner-ci n'est que pour faire la connaissance de M. Dickens ; il ne compte pas, ce n'est rien ! » Encore m'aperçois-je que j'ai oublié de vous en mentionner une bonne moitié, et notamment un plum-pudding infiniment plus énorme qu'on n'en a jamais vu en Angleterre en temps de Noël, un pudding servi avec une sauce absolument céleste, pareille, pour la couleur, à la fleur d'oranger, et, pour la forme, à cette même fleur poudrée et baignée de rosée. Et ce pudding s'appelle, sur le menu : *Hommage à l'illustre écrivain d'Angleterre*. Enfin l'illustre écrivain en question, muet de stupeur, parvint à atteindre la porte du dernier salon ; et, même à ce moment, son hôte lui répétait encore : « Le dîner que nous avons eu ce soir, mon cher, n'est rien ; il ne compte pas, il a été tout à fait en famille. J'espère bien que vous viendrez dîner bientôt chez nous, mais, alors, un vrai dîner ! Au plaisir ! au revoir ! au dîner !... » Et il y a encore ceci, que je tiens à vous faire savoir : après le dîner, mon hôte m'a demandé de venir un moment dans son cabinet pour fumer un cigare. Sur quoi, froidement, il a ouvert un tiroir qui contenait plus de 5000 cigares d'un prix inestimable, en paquets gigantesques, tout comme le capitaine des voleurs, dans *Ali-Baba*, serait allé prendre des ballots de brocart dans un coin de la caverne.

Mais tandis que le peintre et l'humoriste qu'a été Dickens se

retrouvent à chaque page dans l'étude biographique de M. George Gissing, vainement on y chercherait la moindre trace du grand poète qu'il a été aussi. Vainement on s'efforcerait d'y retrouver l'homme qui, depuis le premier jusqu'au dernier de ses romans, n'a pas cessé de prêcher la morale de l'Évangile. De la prêcher? Non, mais plutôt de la respirer, d'en imprégner toute son œuvre, de l'employer à la production d'une forme nouvelle de la beauté poétique. Car le réalisme et l'humour n'ont jamais été pour Dickens que des moyens ; et il n'y a pas un seul de ses écrits, petits ou grands, dont l'objet principal ne soit d'exalter en nous le respect et l'amour de l'idéal chrétien. Un critique anglais disait récemment que, après saint François d'Assise, Dickens était peut-être le premier qui se fût sérieusement efforcé de ramener les hommes à la pratique rigoureuse de la doctrine du Christ, telle qu'elle est exposée surtout dans le Sermon sur la Montagne; et le fait est, du moins, que toute son œuvre peut être considérée comme le commentaire poétique du programme moral que nous offrirait le Sermon sur la Montagne, si on le détachait du reste des Saintes Écritures. Dickens n'a pas été seulement le précurseur et le maître de Dostoïevsky, du comte Tolstoï, de tous les romanciers chrétiens de la seconde moitié du XIXe siècle : il les a tous dépassés par la hardiesse et l'intransigeance de son *évangélisme;* et l'on comprend que le comte Tolstoï, dans son mémorable pamphlet sur l'art, ait placé toute l'œuvre de Dickens au premier rang des modèles de « l'art véritable, » tandis qu'il condamnait ses propres œuvres comme n'étant que de « faux art. » A un plus haut degré encore que l'œuvre du comte Tolstoï, celle de Dickens est animée de ce que nous appelons aujourd'hui l'esprit *tolstoïen*. Elle nous enseigne infatigablement que le savoir est inutile (1), que toute richesse est mauvaise en soi, que le royaume des cieux ne s'ouvre qu'aux simples de cœur et aux pauvres d'esprit. Elle nous apprend à détester non seulement l'égoïsme, mais jusqu'à cette honnêteté bourgeoise qui se satisfait d'une foi tiède et d'une vertu médiocre. Bien avant *Résurrection*, *Bleak House* interprète dans le sens le plus radical la parole divine : « Tu ne jugeras pas ! » *Martin Chuzzlewit*, *Dombey et Fils*, *Les Temps difficiles*, — pour ne prendre que ces trois exemples, — sont d'ardens réquisitoires contre la bassesse et l'hypocrisie de notre vie sociale d'à présent. Et jamais peut-être

(1) Dickens nous dit bien, dans son *Cantique de Noël*, que « l'ignorance et la misère sont les deux plus affreux des enfans de notre humanité : » mais « l'ignorance » qu'il condamne n'est pas celle de l'esprit, et l'on sait que, d'une façon générale, les ignorans ont dans ses récits un plus beau rôle que les professeu .

M. Herbert Spencer lui-même n'a aussi énergiquement condamné toute organisation politique que l'a fait, à vingt reprises, l'auteur de *La petite Dorrit* et de *l'Histoire d'Angleterre racontée aux enfans.* Encore ne sont-ce là que quelques-unes des grandes thèses sociales ou morales que nous trouvons soutenues dans les romans de Dickens : et le véritable caractère « chrétien » de ces romans est moins dans les thèses générales que dans la façon de nous présenter les personnages, de les opposer l'un à l'autre, de nous contraindre à les aimer ou à les haïr suivant qu'ils se rapprochent ou s'écartent de l'idéal de l'auteur. C'est ici que le réalisme et l'humour de Dickens se trouvent mis directement au service de sa doctrine morale ; et rien ne serait plus curieux à étudier que, par exemple, les cent types divers dans lesquels il s'amuse tour à tour à incarner la laideur des « vertus bourgeoises. »

Autant et plus qu'un peintre, Dickens est un poète. Autant et plus que le créateur des divertissantes figures de Sam Weller et de Sarah Gamp, il est le créateur des figures merveilleuses de la petite Nell et du petit Dombey, de la servante Pegotty, de l'organiste Tom Pinch, de Joe le vagabond et du voleur Gargery, du vieux Caleb, qui fait croire à sa fille aveugle qu'il est très riche et vit dans le luxe, du bon caporal français qui se sacrifie tout entier à l'enfant qu'il a recueilli. Les Anglais eux-mêmes, qui d'abord ont été plus frappés de l'humour de Dickens que de sa poésie, en viennent peu à peu à reconnaître la supériorité de *David Copperfield* sur le *Pickwick Club.* Et, en dehors de l'Angleterre, j'ai eu souvent déjà l'occasion de signaler combien était profonde et durable l'influence de l'élément poétique et « chrétien » de l'œuvre de Dickens. Aujourd'hui, trente ans après la mort du romancier anglais, c'est cet élément qui survit, dans son œuvre, et qui maintient sa gloire à travers le monde. Cela seul ne suffirait-il pas à prouver que le christianisme de Dickens, de même que son génie d'observation, doit avoir été chez lui naturel et sincère ? Il faut en effet l'avoir bien peu lu pour se risquer à soutenir, comme on l'a fait, que l'émotion et l'idée sont chez lui des artifices littéraires, destinés à rehausser la portée de sa plaisanterie ; c'est au contraire sa plaisanterie qui, presque toujours, n'est que le reflet de son émotion, ou bien sert à accentuer le relief de son idée. Mais, au reste, Dickens est si foncièrement, si spontanément *chrétien*, qu'il l'est souvent à son insu, ne se rendant pas compte lui-même de ce que les actions ou les sentimens de ses personnages ont, dans leur désintéressement, d'exceptionnel, de paradoxal, de contraire aux préjugés moraux de l'humanité

moyenne en général, et de la bourgeoisie anglaise en particulier. Et comment admettre qu'un auteur ne tire pas du fond de soi-même une doctrine, ou plutôt un état d'esprit, qui se retrouve chez lui d'un bout à l'autre de sa carrière, à travers trente œuvres et autant d'années? Car la manière de décrire, et aussi l'humour, ont souvent varié, dans l'œuvre de Dickens : sa conception de l'idéal moral est restée invariable, depuis *Olivier Twist*, jusqu'à l'*Ami Commun*. La protestation contre la soi-disant justice humaine nous apparaît déjà, et plus éloquente encore peut-être que dans *Bleak House*, dans la scène où M. Pickwick voit mourir en prison une victime de l'organisation judiciaire. Tout le personnage de Pickwick, d'ailleurs, après avoir débuté sur le ton de la farce, tourne insensiblement vers une sorte de beauté morale, que rend plus sensible encore son contraste avec une inguérissable niaiserie intellectuelle. Et lorsque, à l'autre extrémité de sa carrière, Dickens, ayant à diriger des revues, se trouve amené à écrire des façons de prologues pour des séries de contes, dont il va laisser ensuite la rédaction à ses collaborateurs, instinctivement il fait de ces petits morceaux de véritables poèmes, d'une tendresse, d'une douceur, d'une exaltation religieuse incomparables : des modèles parfaits de ce lyrisme évangélique qui, au moins autant que ses dons de peintre, doit avoir constitué sa personnalité d'écrivain (1).

Or, comme je l'ai dit, aucune trace de ce Dickens-là ne se retrouve ni dans la biographie de Forster, ni dans la réédition remaniée que vient de nous en offrir M. Gissing. Et voici, en échange, le Dickens qu'on y trouve : c'est, à savoir, non pas même un véritable bourgeois anglais, mais un parvenu, et de l'espèce la plus fâcheuse, mal élevé, bruyant, vaniteux, très fier de ses relations mondaines et de sa fortune, tout en affectant grossièrement de les dédaigner. Avec cela bon enfant, mais toujours à la façon d'un acteur ou d'un commis voyageur : prêt à obliger ses amis, si la chose ne doit pas lui coûter un trop gros sacrifice, mais incapable de s'imposer la moindre gêne au profit d'autrui. Sa loyauté même ne laisse pas de nous paraître légèrement sujette à caution : à moins de supposer qu'il y ait eu chez lui une espèce d'inconscience morale, résultant de l'humilité de ses origines et de son défaut complet d'éducation. Le fait est que peu d'écrivains

(1) Ces singuliers commencemens de séries, *L'Heritage de Mme Lirriper*, *L'Auberge de la Branche de houx*, *Le Bagage de Personne*, *Les Prescriptions du docteur Marigold*, mériteraient d'être enfin traduits en français. Jamais Dickens n'a rien écrit de plus beau.

ont poussé aussi loin le manque de scrupules, lorsqu'il s'est agi d'emprunter à leur expérience personnelle des matériaux pour leur lucrative « copie. » Forster et M. Gissing n'hésitent pas à nous affirmer que ce sont bien les caractères du père et de la mère de Dickens que celui-ci a représentés dans deux des personnages les plus grotesques de ses romans, le faiseur Micawber et la vieille Mme Nickleby. Dans *Bleak House*, ayant à mettre en scène une façon d'escroc à prétentions artistiques, il a jugé tout simple de le figurer exactement sous les traits d'un homme de lettres de ses amis, Leigh Hunt; après quoi, il a été tout étonné de découvrir que d'autres de ses amis désapprouvaient un pareil emploi du « document humain. » Enfin ses biographes nous racontent que, en 1858, il a renvoyé de chez lui sa femme, la fidèle compagne qui depuis vingt ans l'avait soutenu, encouragé, aidé à devenir le grand homme qu'il était. « Avec l'installation de Dickens à Gadshill, nous dit M. Gissing, commença dans sa vie une époque nouvelle. Peu de temps après cette installation, se produisit un changement domestique dont je ne puis pas éviter de parler, mais sur lequel je n'insisterai qu'autant qu'il le faudra pour l'intelligence du caractère même de Dickens. Ce changement se rattache de très près à une autre résolution prise alors par Dickens, qui, non content désormais d'être le plus populaire des auteurs de son pays, entreprit de devenir en outre un amuseur public, au sens le plus bas de ce mot... Les épreuves de sa jeunesse lui avaient acquis les dons précieux de l'énergie, de la volonté, et de la persévérance; mais elles ne lui avaient pas enseigné l'habitude du renoncement et du sacrifice. » Voilà ce que les biographes en quelque sorte officiels de Dickens nous apprennent de sa vie privée! Et, de tous les faits qu'ils exposent sous nos yeux, ressort inévitablement une conclusion, la plus imprévue à la fois et la plus attristante pour ceux qui se sont accoutumés à chérir en Dickens le poète des *Contes de Noël* et des *Temps difficiles :* ce poète, ce chrétien, cet apôtre inspiré, lorsque nous le voyons à travers le récit de ses biographes, nous apparaît comme n'ayant eu dans sa vie que deux grandes passions, celle du « cabotinage » et celle de l'argent!

Le grand rêve de sa jeunesse avait été de devenir acteur; et l'on serait tenté de croire que, plus tard, le grand regret de toute sa vie fut de ne l'être point devenu. Du moins se consolait-il en organisant sans cesse, chez lui ou chez ses amis, des représentations dramatiques. Il éprouvait un besoin maladif de se faire voir, de jouer des rôles, d'entendre éclater autour de lui les applaudissemens. Et c'est là

que doit être cherché l'un des motifs principaux qui le conduisirent, en 1858, suivant l'expression de M. Gissing, à « se faire un amuseur public au sens le plus bas du mot. » Pendant les douze années qui lui restaient à vivre, il ne s'arrêta pour ainsi dire point de s'exhiber au public anglais et américain, sous prétexte de lire des fragmens de ses œuvres. « Vendredi passé, écrivait-il à un ami, je suis allé de Shrewsbury à Chester, d'où je suis reparti pour Liverpool. Je suis revenu de Liverpool à Chester et y ai fait ma lecture. A onze heures du soir, j'ai repris le train pour Londres. » Sous la direction d'un impresario, il allait de ville en ville, faisant souvent deux lectures le même jour, en deux endroits différens. Il y avait des semaines où le malheureux se montrait successivement à Londres, à Bradford, à Édimbourg, à Glasgow, à Manchester, et de nouveau à Londres. « Après les séances, écrivait-il, je suis dans un tel état d'anéantissement qu'on me couche sur un sofa, et que j'y reste étendu un quart d'heure, presque sans connaissance. » Il écrivait cela d'Amérique, où, malgré les supplications de sa famille et les avertissemens de ses médecins, il s'était obstiné à aller faire une série de lectures. Et, dans la même lettre, il annonçait qu'il venait de traiter avec un impresario anglais pour une nouvelle série en Angleterre, aussitôt après son retour. On sait que ce sont ces lectures qui l'ont tué.

Mais elles lui ont procuré, pendant douze ans, avec la satisfaction de pouvoir se montrer en public, celle de pouvoir gagner de grosses sommes d'argent. « En arrivant à Manchester, samedi, j'ai trouvé 700 places louées d'avance! Quand je suis entré dans la salle, 2500 personnes avaient payé pour m'entendre! » Ou encore : « Figurez-vous cela! Notre dernière soirée de New-York a rapporté 500 livres sterling anglaises, déduction faite de l'escompte de l'or! Le *manager* porte toujours sous son bras un immense paquet, qui ressemble à un coussin de sofa, et qui n'est fait, en réalité, que de billets de banque. Certes, la tâche est dure, le climat est dur, la vie est dure : mais, jusqu'à présent, les gains sont énormes! » Et ces lignes, écrites presque à la veille de sa mort, répètent une dernière fois le refrain que nous trouvons dans toutes ses lettres, depuis qu'il a commencé à écrire des livres. En janvier 1839, il avoue à Forster qu'il n'a pas le courage de commencer *Barnabé Rudge*, parce qu'il est « mis hors de lui par la comparaison entre les bénéfices énormes que son *Olivier Twist* a rapportés à son éditeur et la misérable somme qu'il lui a rapportée à lui-même. » En 1844, il écrit à son ami : « Quelle nuit atroce j'ai passée! J'ai cru que je ne m'en remettrais jamais. Et tout cela parce que j'ai

reçu les comptes de mon *Cantique de Noël*. Figurez-vous que les six premières éditions n'ont rapporté que 230 livres, et que les quatre suivantes m'en rapporteront à peine autant ! Et moi qui, de toute mon âme, m'étais attendu à un millier de livres ! » Plus tard, en revanche, il se félicite d'avoir écrit la *Petite Dorrit*. « Mon roman l'emporte même sur *Bleak House*. Le départ (de la vente) est magnifique, et j'en suis fou de joie. Savez-vous qu'on a vendu 3500 exemplaires de la seconde livraison le jour du nouvel an ? » C'est en ces termes qu'il parle de tous ses livres : le chiffre de leur tirage semble être la seule chose qui l'intéresse en eux.

Tel est le Dickens que nous montrent Forster et M. George Gissing. Ils nous apprennent, en outre, que son auteur favori, dans la littérature française, était Paul de Kock, qu'il était d'une humeur souvent détestable, et que « jamais il n'a possédé une *cité intérieure*, pour le consoler et pour l'abriter des souffrances qui lui venaient du dehors. » Voilà l'image qu'ils prétendont nous offrir du créateur de la petite Nell, de Dora Copperfield, et du petit Dombey !

La découverte est si imprévue qu'on en reste d'abord tout déconcerté. Mais bientôt l'on se dit que, si réellement Dickens a été cet acteur manqué, ce grossier parvenu, ce gagneur d'argent, ses amis auraient peut-être mieux fait de garder pour eux ce qu'ils savaient de lui. Et, une fois de plus, on se trouve amené à déplorer des mœurs littéraires qui non seulement excusent, mais qui même autorisent et commandent des révélations aussi absolument inutiles que celles-là. Car, à ceux qui n'aiment pas les romans de Dickens, peu leur importe de connaître l'homme qu'il a été ; et, pour ceux qui les aiment, j'affirme qu'il n'y en a pas un seul qui ne se résignerait volontiers à tout ignorer de la vie du poète, plutôt que d'avoir à apprendre qu'il a ridiculisé son père et sa mère, que la littérature lui est toujours apparue surtout comme une mine de gros sous, et que, tandis que son œuvre offrait à des milliers d'âmes une « cité intérieure, » un sûr et fidèle abri des « souffrances du dehors, » lui-même a toujours été privé d'un abri de ce genre. Ah ! quand donc se déshabituera-t-on de salir la mémoire des grands hommes, sous prétexte de nous initier à leur vie intime !

Ainsi l'on songe tristement, en face du livre de M. Gissing. Et l'on éprouve tout à coup une nouvelle surprise lorsque, dans l'épilogue du livre, on lit que, de l'avis unanime de tous les amis de Dickens, celui-ci était un homme d'une bonté merveilleuse, tendre, charitable, désintéressé, toujours prêt à répandre en bienfaits l'argent qu'il s'épui-

sait à gagner. On découvre en particulier que Carlyle, qui cependant n'était guère prodigue de ses éloges, écrivait à Forster, après la mort de Dickens : « Je l'ai connu depuis près de trente ans ; et je dois dire que chacune de nos rencontres m'a plus profondément convaincu de son éminente valeur et beauté morales : jusqu'à ce qu'enfin j'aie été forcé de reconnaître en lui l'homme le plus cordial, le plus sincère, le plus juste, le plus aimant, de mon temps. Aucune mort, depuis celle de ma femme, ne m'a autant consterné ! Bon, doux, tendre, noble Dickens : il n'y avait pas un pouce de sa nature qui ne fût d'un honnête homme ! »

Qu'est-ce à dire ? Quel est ce nouveau Dickens, si différent de celui que nous ont montré ses deux biographes, si pareil à celui que nous faisaient entrevoir ses livres ? Dans l'appréciation de la véritable nature du poète, le poète Carlyle n'aurait-il pas été meilleur juge que l'homme de loi Forster ? Et alors, à la lumière des phrases de Carlyle, comme aussi de tout l'épilogue du livre de M. Gissing, nous apercevons que, tel qu'il est conçu, le récit qui précède cet épilogue n'a pu manquer de nous offrir une image inexacte de la vie de Dickens. Ce récit, en effet, ne nous révèle que les circonstances extérieures de sa vie ; il nous présente l'homme d'action, l'écrivain populaire, le voyageur et le conférencier : mais pas une fois il ne nous ouvre le cœur même de Dickens. De telle sorte que nous assistons à une foule d'actes et de paroles qui, suivant l'intention qui les a dictés, peuvent être le fait, soit du parvenu grossier que j'ai dit, ou bien d'un grand enfant, capricieux, mal élevé, exubérant, avide d'émotions faciles, mais, au fond, plein « de valeur et de beauté morales. » Le témoignage de Forster ne contredit qu'en apparence celui de Carlyle. Entre le Dickens que nous décrivent ses biographes et celui qui se livre à nous lui-même dans son œuvre, nous restons libres de choisir suivant notre goût. Et rien ne nous empêche, Dieu merci, de continuer à voir, dans le poète des *Contes de Noël*, le plus noble, le plus cordial, le plus sincère, le plus aimant des hommes ! »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

Nous disions, il y a quinze jours, que la grève générale n'était pas encore finie, et que nous serions sans doute obligés d'en parler encore. Ces prévisions se sont réalisées. Les deux parties ayant accepté l'arbitrage, on a pu croire que tout était terminé; mais c'était une erreur. Les ouvriers ont une conception particulière et très simple de l'arbitrage : ils le considèrent comme un moyen de leur donner raison. S'il sert à autre chose, ils n'en veulent plus. Et c'est pour cela que l'ordre du jour de la Chambre, recommandant au gouvernement d'user de son influence pour faire accepter l'arbitrage par les compagnies, nous avait paru un assez médiocre remède. On présente aux ouvriers, avec des airs entendus et profonds, des formules et des mots dont ils ne comprennent pas le sens; un jour, c'est la grève générale, un autre, c'est l'arbitrage; et on les leur donne comme des formules et des mots magiques, grâce auxquels ils pourront se passer toutes leurs fantaisies. Ils essayent, et alors ils s'aperçoivent que la grève générale donne peu de chose et que l'arbitrage ne donne rien. Comment leur déception ne serait-elle pas pénible et amère? Leur premier mouvement est de dire qu'on les a trompés, et on les a trompés en effet. Mais qui l'a fait, sinon les politiciens qui vivent de leur crédulité? Un moment vient où tout cet échafaudage de mensonges et d'illusions s'effondre dans un corps-à-corps avec la réalité; et alors la situation apparaît encore plus grave. C'est là, en quelques mots, l'histoire de ces quinze derniers jours.

Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée ; nous sommes partisans de l'arbitrage; mais, évidemment, l'éducation économique et morale de nos ouvriers n'est pas encore assez avancée pour qu'il

donne dès aujourd'hui des résultats assurés. Les ouvriers n'attachent pas à leurs engagemens le même respect que les patrons, respect religieux, catégorique, absolu. Les patrons sont responsables dans tous les sens du mot; les ouvriers ne le sont pas. Ils le sentent bien, et en abusent. Si une sentence arbitrale leur convient, ils s'inclinent devant elle; si elle ne leur convient pas, ils la déchirent purement et simplement. C'est ce qu'ils viennent de faire dans le Pas-de-Calais. Ils avaient été pourtant les promoteurs de l'arbitrage; ils l'avaient demandé et obtenu. Leurs syndicats dans le Pas-de-Calais et dans le Nord avaient nommé des délégués pour s'aboucher avec ceux des compagnies. C'était une tentative de conciliation directe; il aurait été heureux qu'elle réussît; mais il aurait fallu pour l'espérer pousser la confiance jusqu'à l'aveuglement. Les ouvriers poursuivaient et voulaient l'arbitrage : ils avaient même désigné M. le président du Conseil comme devant être l'arbitre unique et obligatoire des deux parties, ce qui était aller un peu vite en besogne. Dès lors, il était certain d'avance qu'on ne s'entendrait pas par un autre moyen.

Aussitôt, en effet, que les conférences ont été ouvertes, les délégués des ouvriers ont posé une question, ou pour mieux dire une condition préalable : ils ont demandé aux délégués des patrons s'ils acceptaient le principe de l'arbitrage. Ceux-ci ont répondu affirmativement : à partir de cette minute, l'arbitrage était acquis. La même procédure a eu lieu à Arras et à Lille, pour le bassin du Pas-de-Calais et pour celui du Nord. Patrons et ouvriers ont choisi leurs arbitres en toute liberté, et les deux sentences ont été successivement rendues : elles ont repoussé les prétentions des ouvriers à une augmentation de salaires. Nous avons déjà dit sur quoi ils appuyaient leurs prétentions. Les conventions d'Arras leur avaient attribué, pour un temps limité, une prime de 40 pour 100 sur leurs salaires. Il était entendu qu'à l'expiration du terme fixé, la prime deviendrait variable pour rester proportionnelle aux cours des marchés du charbon. La question était donc très simple, et un bon élève de l'enseignement primaire aurait pu la résoudre : il s'agissait de savoir si les primes, qui avaient été réduites à 30 pour 100, étaient, oui ou non, proportionnelles au prix de vente du charbon. Elles l'étaient rigoureusement. Les arbitres, quels qu'ils fussent, ne pouvaient donc que reconnaître le bon droit des compagnies. Celles-ci ne se refusaient d'ailleurs pas à toute concession : ne croyant pas pouvoir en faire sur les salaires, elles en avaient spontanément offert sur un autre point, en proposant d'améliorer les pensions de retraites de leurs ouvriers. L'offre en

avait été faite avant l'arbitrage, elle a été maintenue après, de sorte qu'un avantage appréciable restait en tout état de cause aux ouvriers. Mais ce n'est pas celui qu'ils avaient demandé, et qu'ils avaient mis leur amour-propre à obtenir. Ils ont considéré la sentence arbitrale comme une défaite, c'est-à-dire comme une iniquité. Pendant quarante-huit heures, on a senti peser sur la situation le calme qui précède la tempête : puis celle-ci a éclaté.

Et cependant les patrons, le gouvernement et les arbitres eux-mêmes avaient usé des formes les plus propres à flatter les grévistes dans quelques-uns de leurs sentimens les plus vifs. Nous avons suivi depuis quelque temps avec intérêt le mouvement syndical qui s'est manifesté par la création des syndicats jaunes. Les syndicats jaunes, issus de la même loi que les syndicats rouges, avaient exactement les mêmes droits qu'eux, et ils pouvaient rendre service en limitant et en modérant leur toute-puissance dans le monde du travail. Peut-être les jaunes ne se sont-ils pas toujours montrés aussi habiles qu'il aurait été désirable; mais la question n'est pas là. Ils avaient, eux aussi, un apprentissagé à faire, et on aurait dû les y aider. Les rouges sont dispensés d'habileté, puisqu'ils ont la violence. Au cours des conférences qui ont précédé l'arbitrage et de l'arbitrage lui-même, les jaunes ont demandé à être entendus. Leur désir était parfaitement légitime : pourquoi a-t-on refusé d'y accéder, sinon parce que M. Basly y a mis impérieusement son veto, en déclarant que, si les jaunes jouaient un rôle quelconque dans l'affaire, tout était rompu? Le président des syndicats jaunes, M. Lanoir, s'est présenté au ministère de l'Intérieur et a demandé à être reçu : l'huissier de service lui a déclaré qu'il avait ordre de lui fermer toutes les portes, en ajoutant toutefois qu'il pourrait repasser dans quatre ou cinq jours, quand tout serait terminé. M. Lanoir n'a pas été plus heureux auprès des arbitres. C'est une triste odyssée que la sienne! Les syndicats jaunes auront de la peine à se relever du coup qu'ils viennent de recevoir. Ils ont été sacrifiés aux intérêts du présent; on n'a peut-être pas assez songé à ceux de l'avenir.

Mais, au moins, a-t-on sauvé les intérêts du présent? A-t-on donné aux syndicats rouges du Pas-de-Calais et du Nord, qui étaient, en somme, d'assez bonne composition, une force sur laquelle on pût s'appuyer pour mettre fin à la grève? Cela est douteux. La grève a été le produit d'une sorte d'éclosion spontanée : elle a éclaté sans que les syndicats, ni même que le Comité national des mineurs la voulussent. Comité national et syndicats ont été entraînés pêle-mêle

dans le mouvement, et ils ont couru à sa tête avec l'arrière-pensée de le diriger, de l'endiguer et de le modérer. Peut-être cette intention n'a-t-elle pas été aussi nette de la part du Comité national que des syndicats : à dire vrai, nous n'en savons rien, car le Comité national a si complètement disparu dans la tourmente qu'il serait téméraire de lui attribuer une intention quelconque. Après avoir constaté la grève plutôt qu'il ne l'a proclamée, il a solennellement affirmé qu'elle ne devrait prendre fin que sur son ordre formel, — après quoi, personne ne s'est préoccupé de lui. M. Basly, directeur tout-puissant des syndicats de la région du Nord, n'en a fait qu'à sa tête. La vérité est que, dans les momens de crise, on ne va qu'aux forces réelles et consistantes : par malheur, les forces qui paraissent consistantes un jour cessent de l'être le lendemain.

Il semble bien que ce soit un peu ce qui est arrivé aux syndicats rouges eux-mêmes. S'ils se sont crus maîtres du mouvement, à leur tour ils se sont trompés, et ce qui nous inquiète le plus dans la situation actuelle, c'est qu'on ne distingue plus nulle part une autorité quelconque qui soit respectée. Un Congrès s'est réuni le 8 novembre à Lens pour discuter ce qu'il convenait de faire après les sentences arbitrales. La question n'aurait même pas dû être posée, les délégués des ouvriers ayant reconnu d'avance que les sentences seraient souveraines. Le Congrès n'en a pas moins décidé que la grève continuerait jusqu'à nouvel ordre. Il a nommé de nouveaux délégués pour s'aboucher avec ceux des patrons, et préparer un nouvel arbitrage. La manière dont le premier a échoué doit dégoûter d'en essayer un second : c'est un instrument brisé, sinon pour toujours au moins pour quelque temps. Le Comité de la grève de Carmaux l'a senti. Probablement inspiré par M. Jaurès, il a envoyé une adresse aux camarades du Pas-de-Calais pour les supplier de s'incliner devant la sentence arbitrale qu'ils avaient provoquée. « Si vous refusez, dit-il, d'accepter cette sentence, après avoir promis solennellement de vous y conformer, vous portez au principe de l'arbitrage un coup funeste. » Rien de plus vrai ; mais, de quelque côté qu'on se tourne aujourd'hui, on ne voit que des coups funestes portés avec une égale inconscience, tantôt à une institution tutélaire, tantôt à une autre ; et ce n'est pas le gouvernement dont nous jouissons qui remettra un peu d'ordre là où il a si puissamment contribué lui-même à porter le désordre.

Quant à la Chambre des députés, elle continue de pourvoir au danger avec la même inconscience. Elle a décidé de nommer une commission de trente-trois membres pour faire une enquête sur les

causes de la grève et sur les conditions d'exploitation du domaine minier. On peut juger, d'après l'esprit de la majorité, de celui qui présidera à cette délicate opération. Une enquête de ce genre serait peut-être utile si elle était faite avec une entière impartialité, sans prévention, ni parti pris; mais la Chambre actuelle ne saurait communiquer à sa commission des qualités qu'elle ne possède pas elle-même.

Il y avait pourtant une chance que les bureaux, composés par le sort, fissent entrer dans cette commission quelques hommes dont la compétence et le caractère auraient offert certaines garanties. Contre cet inconvénient, car c'en est un à ses yeux, la majorité a pris des précautions en décidant que l'élection aurait lieu au scrutin de liste. Une expérience récente a montré comment on peut par ce procédé faire une commission dont on soit tout à fait sûr. La Chambre l'a appliqué à la commission des congrégations religieuses. Il fallait là aussi trente-trois membres : le « bloc » ministériel a décidé d'en prendre vingt-cinq pour lui seul et d'en laisser 8 aux progressistes et à la droite. Les progressistes ont repoussé un cadeau qu'on leur abandonnait si parcimonieusement, et la commission s'est trouvée composée à l'unanimité de socialistes et de radicaux. On fera quelque chose de semblable pour celle qui est maintenant en cause, et non pas seulement pour celle-là, mais pour beaucoup d'autres encore, si le même vent continue de souffler. Aussi les journaux socialistes annoncent-ils déjà quel sera le résultat inévitable des travaux de la commission d'enquête. « On va donc, écrit *La Lanterne*, éplucher au grand jour les bilans, rechercher de quels élémens sont faits les bénéfices scandaleux et les fortunes inouïes des grands capitalistes des mines... Et la conclusion est facile à prévoir : elle démontrera la nécessité urgente de rendre à l'État la propriété des mines. Ce sera le juste châtiment de la rapacité et de la mauvaise foi. » C'est le jour même où les ouvriers repoussent une sentence arbitrale, qu'ils avaient promis d'accepter, que *La Lanterne* parle de la mauvaise foi des compagnies. Toutes ces menaces, qui ne seront pas toutes réalisées, mais dont on réalisera certainement quelques-unes, tiennent à un plan d'intimidation et de violence que nous voyons se dérouler sans que le gouvernement fasse même un geste pour la protection et la défense des grands intérêts dont il a la charge. Sentant peut-être mieux que personne son impuissance, il laisse aller les choses, et y assiste en spectateur résigné.

Nous savons moins que jamais où nous allons; mais il y aurait une grande injustice à l'accuser de nous y conduire, car les rênes

flottent dans ses mains, et on se demande même s'il les tient encore. Au surplus, ne nous a-t-il pas averti que sa grande, sa seule affaire était d'appliquer la loi sur les congrégations? Et ne voit-on pas plus clairement que jamais que c'est de ce côté seulement qu'il y a un danger pour la république?

Mais enfin, M. Combes est un peu déchargé, pour le moment, de veiller à ce danger, puisque la commission dont nous avons parlé plus haut, la grande commission des congrégations, est enfin élue et qu'elle fonctionne. Le gouvernement lui a remis tous les dossiers des congrégations d'hommes : il y en a, paraît-il, soixante-deux. Sur ce nombre de congrégations, combien ont-elles trouvé grâce devant M. le président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes? Cinq ou six, qui sont, paraît-il, des congrégations contemplatives ou occupées à des travaux agricoles. A toutes les autres sans exception, il propose de refuser l'autorisation. L'hécatombe prendra donc des proportions considérables. Nous voilà loin des assurances que donnait M. Waldeck-Rousseau, lorsqu'il protestait avec quelque énergie, au cours de la discussion de la loi, contre toute idée de tendre un piège aux congrégations et leur conseillait de demander à être reconnues. Leurs demandes devaient être l'objet d'un examen impartial, et il ressortait du langage de M. le président du Conseil de cette époque qu'un nombre raisonnable d'entre elles seraient accueillies favorablement. Qui peut savoir aujourd'hui quelle était la véritable pensée de M. Waldeck-Rousseau? Et comment la lui demander, puisque, après avoir vogué dans les mers du Nord pendant l'été, il vogue dans les mers du Midi pendant l'automne, laissant amis et adversaires se dépêtrer comme ils pourront de l'embarras où il les a mis? Nous serions très étonnés si, à son retour, il trouvait tout parfait, et s'il félicitait M. Combes d'avoir été son interprète et son continuateur fidèle : mais il sera un peu tard pour parler, quand le mal sera fait.

Quoi qu'il en soit, la commission de la Chambre s'est trouvée en présence d'une grande difficulté. La loi ayant décidé que les demandes d'autorisation seraient accordées ou rejetées par le Parlement, et le Parlement ne pouvant lui-même procéder que par des lois, il en faut soixante-deux pour fixer le sort de toutes les congrégations postulantes. C'est beaucoup, nous en convenons. Il y a là une première difficulté; mais ce n'est pas la plus grave, et le gouvernement a essayé de l'atténuer. Il a divisé les congrégations en plusieurs catégories suivant leurs traits généraux, de façon à n'avoir à présenter qu'un exposé

des motifs pour chacune d'elles ; et la commission, de son côté, ne présentera qu'un rapport, afin qu'il n'y ait qu'une discussion. Néanmoins, il y aura un vote séparé pour chaque congrégation. Nous ne voyons pas, en effet, comment on pourrait faire autrement sans violer la loi, et même le décret par lequel le Conseil d'État en a organisé l'exécution. Mais alors nous ne voyons pas non plus comment on pourrait empêcher une discussion sur chaque congrégation, tout député ayant le droit d'expliquer son vote : il aura donc celui, avant de voter pour une congrégation, de faire valoir ses mérites et ses services. Tout cela pourra être très long. La mort sans phrases serait préférable aux yeux de la majorité ; mais comment faire ? On a d'abord proposé de renvoyer la loi au Conseil d'État, auquel on demanderait, ou mieux auquel on enjoindrait d'en donner une interprétation différente, et de dire que le gouvernement n'est obligé de déposer un projet de loi que lorsqu'il propose d'autoriser : dans le cas contraire, il n'aurait rien à déposer, et la Chambre rien à voter. Malheureusement la loi est si claire, au moins sur ce point, qu'on ne peut pas compter beaucoup sur le Conseil d'État pour l'interpréter de travers : il faut une décision législative particulière pour chaque congrégation. Qu'à cela ne tienne, a dit M. Codet ; il n'y a qu'à changer la loi, et c'est ce qu'il a proposé. Mais, comme on ne peut changer une loi que par une loi, et qu'il faut longtemps pour faire une loi, il est à craindre que la proposition de M. Codet ne renvoie le tout à une date indéterminée. Enfin, le Sénat se laissera-t-il annihiler ? « Sont dissoutes de plein droit, propose M. Codet, les congrégations auxquelles l'autorisation aura été refusée par l'une ou par l'autre des deux Chambres. » Les deux Chambres, en principe, sont traitées sur le même pied ; mais, en fait, comme toutes les demandes ont été soumises en premier lieu à la Chambre et qu'aucune ne l'a été au Sénat, c'est la Chambre seule qui, en cas de refus, se serait prononcée sur la question et l'aurait tranchée souverainement. Le Sénat aurait disparu.

Nous reconnaissons d'ailleurs que l'affaire est compliquée, et que le législateur de 1901, comme on dit, a enrichi la casuistique parlementaire d'un cas tout à fait nouveau. On croyait avoir tout vu depuis si longtemps déjà qu'il y a des Chambres, et qui discutent, et qui votent, mais on se trompait : il était encore possible de faire faire quelques progrès à l'embrouillamini. Le moyen a consisté à déposer des projets de loi qu'on a justement appelés négatifs, puisque c'est une négation que le gouvernement propose de voter. Une congrégation demande à être autorisée, le gouvernement propose de le lui

refuser, voilà toute la loi. Ordinairement, quand une loi est votée par la Chambre à qui on l'a présentée la première, on la porte devant la seconde ; mais quand la première ne l'a pas votée, comme on n'a rien à apporter devant l'autre, on en reste là. Cette fois, ô merveille ! c'est quand une Chambre a repoussé la loi qui propose de rejeter l'autorisation qu'il reste quelque chose à apporter à l'autre, à savoir la demande d'autorisation demeurée intacte ; et, au contraire, quand elle a voté la loi, c'est-à-dire quand elle a rejeté la demande de la congrégation, le projet est sauf, mais il est en quelque sorte vidé. Comme il faut le vote affirmatif des deux Chambres pour accorder une autorisation, le refus de l'une frappe d'avance de nullité l'adhésion possible de l'autre. Cependant, le projet ayant été voté, reste un papier : que doit-on en faire ?

Il y a certainement de quoi se prendre la tête à deux mains pour s'assurer qu'elle ne vous échappe pas. On a beau retourner l'affaire dans tous les sens, on n'aperçoit que des chinoiseries nouvelles. Ainsi, l'article 13 de la loi de 1901 dit qu'« aucune congrégation religieuse ne peut se former sans une autorisation donnée par une loi, » et l'article 16 que « toute congrégation formée sans autorisation sera déclarée illicite. » Il semble donc que toute congrégation qui n'aura pas obtenu une autorisation des deux Chambres doive être dissoute. Mais, d'autre part, l'article 18 dit : « Les congrégations existantes au moment de la promulgation de la présente loi, qui n'auraient pas été antérieurement autorisées ou reconnues, devront, dans le délai de trois mois, justifier qu'elles ont fait les diligences nécessaires pour se conformer à ses prescriptions. A défaut de cette justification, elles seront réputées dissoutes de plein droit. » Soit ; mais si elles justifient qu'elles ont fait les diligences voulues ? Alors, elles ne seront pas dissoutes de plein droit, elles ne le seront qu'après avoir vu leur demande rejetée par le Parlement. Mais le Parlement se composant de deux Chambres, s'il faut leur concours pour accorder l'autorisation, il le faut aussi pour la refuser. Sans doute, la loi dit encore que « la dissolution de la congrégation ou la fermeture de tout établissement pourront être prononcées par décret rendu en conseil des ministres, » et par conséquent M. Combes reste maître de la situation : il peut dissoudre par un simple décret toutes les congrégations qu'il voudra. Mais encore est-il nécessaire qu'il prenne un décret, et le décret qu'il aura pris pourra être retiré un jour. S'il est retiré la congrégation se retrouvera placée *ipso facto* dans la situation où elle était auparavant. Le vote du Sénat conserve donc sa valeur,

même après le refus d'autorisation prononcé par la Chambre, et on aurait tort de lui attribuer un caractère tout platonique. C'est sans doute pour cela que la commission de la Chambre fait de si grands efforts en vue de supprimer le Sénat. Aux dernières nouvelles, elle revenait à l'idée de forcer la main au Conseil d'État. Elle hésite sur la marche à suivre, mais non pas sur le but à atteindre.

Nous raisonnons d'ailleurs, ou plutôt nous argumentons en théorie et pour l'honneur des principes : il est, en effet, peu probable que les congrégations trouvent actuellement une humeur plus clémente au Sénat qu'à la Chambre. Tous les orateurs qui y ont pris la parole dans ces derniers temps se sont déclarés partisans de la liberté d'enseignement, et l'un d'eux l'a même fait avec un éclat, c'est M. Clemenceau : mais ils ont tous ajouté, et M. Clemenceau tout le premier, qu'il fallait commencer par dissoudre les congrégations. Sus aux congrégations ! est le mot d'ordre. Nous ne savons pas si les quatre ou cinq d'entre elles que le gouvernement propose de sauver survivront au vote de la Chambre : si elles y survivent, elles passeront un mauvais quart d'heure au Sénat.

En ce qui touche la liberté d'enseignement, cette liberté que tout le monde professe du bout des lèvres, sauf à supprimer tous ceux qui se sont permis d'en user jusqu'ici, M. le ministre de l'Instruction publique a déposé un projet de loi. Il serait prématuré d'en parler dès aujourd'hui d'une manière complète; nous aurons l'occasion de l'étudier de plus près lorsqu'il sera discuté par le Sénat, car c'est au Sénat qu'il a été présenté en premier lieu. On a trouvé, non sans raison, que l'autre Chambre avait assez d'affaires sur les bras. Le projet de M. Chaumié est né de la clameur qui s'est élevée dans le camp radical socialiste contre la loi Falloux. Le gouvernement s'est cru obligé de supprimer ce qui reste de cette loi : comme il n'en reste rien qu'il ne faille reprendre à peu près dans les mêmes termes et remettre sur pied, cet exercice n'a pas dû le fatiguer beaucoup. Nous parlons dans l'hypothèse où le gouvernement est, comme il le dit, partisan de la liberté de l'enseignement. Dès lors, la loi Falloux, réduite à ses proportions actuelles, n'avait pas grand'chose à craindre de lui. Mais peut-être avons-nous tort de tenir ce langage; peut-être vaudrait-il mieux, pour causer quelque satisfaction aux radicaux socialistes et désarmer leurs colères, déclarer que cette fois la loi Falloux est bien frappée à mort et que les derniers vestiges vont en disparaître. Nous aimons mieux parler sincèrement. Il n'y a que deux

choses nouvelles dans le projet de M. Chaumié, et l'une d'elles ne soulèvera de notre part aucune critique, c'est l'obligation imposée aux membres de l'enseignement libre de se pourvoir des grades exigés dans l'enseignement public à chaque degré de l'échelle pédagogique. Cela ne servira sans doute pas à grand'chose, mais il n'en résultera non plus aucun mal, et les établissemens libres pourront, s'ils le veulent, écrire sur leur fronton : Avec la garantie du gouvernement. Les délais accordés aux directeurs et aux maîtres pour se pourvoir de ces diplômes sont insuffisans : sur ce point nous avons des réserves à faire, sans mettre d'ailleurs en doute que, dans un temps assez court, directeurs et maîtres auront tous les diplômes qu'on voudra. Que leur enseignement en soit sensiblement amélioré, c'est une autre affaire. Le principal reproche qu'on adresse à l'enseignement libre n'est pas d'être insuffisant; on lui en veut pour de tout autres motifs. Mais si le but qu'on semble poursuivre est atteint, et si l'enseignement libre devient encore plus fort, ce sera tant mieux pour tout le monde, même pour l'Université, qui sera obligée de lutter contre une concurrence plus sérieuse. Sur ce point donc, en principe, pas d'objection.

Il y en a une à faire contre la seconde innovation de la loi, c'est-à-dire contre ce certificat d'aptitude, qui sera désormais imposé dans l'enseignement libre. Le projet de loi ne dit pas s'il le sera aussi dans l'enseignement public; mais nous n'en doutons pas. Ce certificat d'aptitude spéciale nous laisse rêveur. Lorsqu'il s'agit des autres diplômes, nous savons d'avance, soit par la lecture des programmes, soit par l'expérience des examens, que les candidats sont interrogés sur des matières définies et concrètes : mais un certificat d'aptitude spéciale est une chose très vague. On nous dit qu'un décret d'administration publique déterminera ultérieurement ce que sera ce certificat : cela ne diminue pas notre incertitude, et prouve au contraire qu'elle est fondée. L'exposé des motifs du projet de loi s'en réfère au passage du célèbre rapport que le duc de Broglie a présenté, en 1844, à la Chambre des pairs. Nous y lisons que, pour diriger un établissement scolaire il ne suffit pas d'être instruit, « il faut avoir étudié sérieusement les principes généraux de l'éducation, les méthodes approuvées, les ouvrages qui font autorité en cette matière; il faut posséder les qualités de l'esprit qui rendent propres à exercer sur la jeunesse un salutaire ascendant; il faut être soi-même un homme bien élevé. » Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés après avoir lu ce passage, et même quelques-unes des expressions

dont use le duc de Broglie nous causent de l'inquiétude. Qu'il faille être un « homme bien élevé » pour élever les autres, soit; mais on n'a pas remarqué jusqu'ici que les élèves de l'enseignement libre fussent plus malé levés que les autres. Pour ce qui est des qualités d'esprit qui rendent propres à exercer sur la jeunesse un ascendant salutaire, il n'y a certainement pas d'examen qui puisse les rendre manifestes chez un candidat, et l'examinateur sera libre de les reconnaître en lui ou de les lui contester à son gré. Mais ce qui nous semble le plus sujet à critique, c'est l'interrogation qui sera adressée aux candidats sur « les méthodes approuvées, les ouvrages qui font autorité en cette matière. » La liberté de l'enseignement consiste précisément dans celle des méthodes, et nous avons vu d'ailleurs avec satisfaction que l'inspection ne portera pas sur ces dernières. Mais alors, pourquoi les soumettre à un examen? Demandera-t-on seulement au candidat de connaître ces méthodes, ou encore de les admirer? L'obligera-t-on à avoir lu tous les livres qui font autorité en cette matière? Ce qui fait autorité pour les uns ne le fait pas pour les autres.

Tout cela est vague, avons-nous dit; et nous ajoutons que tout ce qui est vague prête à l'arbitraire. Nous accordons que le projet de M. Chaumié est moins mauvais qu'il n'aurait pu l'être ; néanmoins, il gagnerait beaucoup à être émondé de certaines parties encombrantes et dangereuses. Nous y reviendrons : il suffit aujourd'hui d'en donner une idée générale, car il sera probablement le champ clos d'une grande bataille.

L'espace nous manque pour parler des élections américaines avec les développemens qui conviendraient. Non seulement la Chambre des représentans, mais un grand nombre de législatures des divers États viennent d'être renouvelées. Nous devons nous borner aux élections de la Chambre des représentans, quelque importance que les autres puissent avoir au point de vue des futures élections de sénateurs.

Le bilan des partis est facile à faire : le parti républicain actuellement au pouvoir, et qui y est depuis si longtemps déjà, a perdu une vingtaine de voix. Il en reste encore quelques-unes de douteuses. Il y a là pour les républicains un avertissement dont ils feront bien de tenir compte. Ce n'est pas la défaite, sans doute, mais c'est le déclin, et ce déclin est dû à des causes que tout le monde signalait d'avance. Tous les partis, en Amérique, ont le culte des intérêts matériels, et on ne saurait leur en faire un crime; toutefois, ce culte est encore plus

accentué peut-être dans le parti républicain que dans l'autre, et les intérêts auxquels il s'attache sont de moins en moins populaires, parce que ce sont des intérêts privés et non pas des intérêts généraux. Il semble que le président Roosevelt en ait eu l'intuition lorsqu'il s'est attaqué aux trusts en disant qu'il y avait là une réforme à faire; ou encore lorsqu'il a jugé excessifs les tarifs de douane établis autrefois par Mac-Kinley, et qu'il a demandé notamment qu'ils fussent abaissés dans une proportion sensible devant les produits de Cuba. On sait que Mac-Kinley lui-même, la veille de sa mort, a prononcé à Buffalo un discours qui n'était pas un *mea culpa*, mais qui ressemblait pourtant un peu à un examen de conscience. Mac-Kinley, revenant sur les exagérations de son tarif, recommandait, au point de vue économique, une politique de réciprocité, c'est-à-dire de concessions réciproques entre les États-Unis et d'autres nations. Sa mort a coupé court à ces velléités, qu'il n'aurait peut-être pas poussées bien loin. Son successeur les a reprises, surtout en ce qui concerne Cuba. Ici, le mot de velléités ne suffirait plus; M. Roosevelt a mis une énergie extrême, quoique inutile et vaine, à demander des tarifs réduits pour les produits cubains. Les producteurs et fabricans de sucre des États-Unis s'y sont opposés avec violence, et, quelle que soit la force bien connue de sa volonté, M. Roosevelt n'a pas réussi à vaincre la résistance qui s'est dressée devant lui. Cuba, qui a perdu le marché espagnol sans voir s'ouvrir pour elle le marché américain, continue de souffrir. Cette politique, faite d'égoïsme, et de l'égoïsme le plus inflexible, a ses partisans; mais elle a aussi ses adversaires, et le nombre de ces derniers augmente tous les jours. Le seul côté par lequel la politique républicaine ait parlé à imagination est l'impérialisme. L'impérialisme a été populaire, il l'est encore; néanmoins les esprits perspicaces en aperçoivent et en signalent le danger. Pour toutes ces causes, le parti républicain traverse une crise. Il est difficile de dire si les pertes qu'il vient de faire sont l'exacte mesure de son intensité; l'avenir seul le montrera. Au surplus, les démocrates ont, eux aussi, commis bien des fautes! Quoi qu'il en soit, une perte de vingt voix dans une majorité de quarante est un symptôme significatif, et les républicains auraient tort de le négliger.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

CONSPIRATEURS ET GENS DE POLICE

LE COMPLOT DES LIBELLES

(1802)

DERNIÈRE PARTIE (1)

XV. — BERNADOTTE EN 1802

L'accusation qu'apportait son préfet de police ne pouvait surprendre le Consul : ce grand connaisseur d'hommes connaissait trop bien Bernadotte. De vieille date, il en avait deviné les ambitions fermentantes, les vanités maladives, les jalousies bilieuses, les souriantes perfidies, et, dans cette âme en souffrance, il soupçonnait des rêves de trahison. Tout en cet autre favori de la Fortune lui déplaisait : une fatuité outrecuidante, une médiocrité se gonflant d'importance, un esprit d'intrigue sans cesse en travail, et surtout une inquiétante duplicité. Cette bouche qui débitait, à la Malmaison, tant de flagorneries, — Bonaparte la savait prodiguant ailleurs, les critiques et la diffamation; il estimait capable de vilenies un homme qui vantait trop souvent son honneur. « Le Gascon! » disait-il, pour désigner le capitan à double face, né pourtant Béarnais. Mais, dé-

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

daignant d'ordinaire l'impuissance d'un ennemi, il laissait en repos ce malveillant qui paraissait tranquille. La haine de Napoléon fut toujours un hommage rendu à ceux qu'il redoutait : il craignit Moreau, et le persécuta; il méprisa Bernadotte, et en fit une Altesse.

Jean de Bernadotte, « fils légitime de Henri, procureur au sénéchal de Pau, » avait alors trente-neuf ans. Un portrait, peint vers cette époque, a curieusement rendu la cauteleuse bien que fanfaronne physionomie de ce personnage, et contient même, en son dessin, toute une psychologie. La figure a de la noblesse; mais sa fausseté alarme l'observateur qui l'étudie : le menton s'avance et fait saillie sur le visage; des lèvres minces esquissent un sourire que dément le dur regard des yeux hautains; le nez, aux narines pincées, s'allonge et se courbe, par trop semblable à un bec d'émouchet; le front, recéleur de tant de sournoises pensées, se cache sous les boucles prétentieuses de la chevelure; le modèle redresse la taille, se cambre, porte beau : il pose, — tandis que, campé sur son occiput, un chapeau à triple panache lui donne l'aspect d'un matamore de carnaval. Tel devait être, assurément, le Bernadotte de 1802, — avant qu'un coup de la Fortune n'eût fait de l'ancien sergent « Belle-Jambe » un prince royal, plus tard un roi...

En ces jours-là, ce soldat de la France ne songeait pas encore à mitrailler l'uniforme français. Général de division depuis 1794, ayant même commandé en chef deux armées, jadis ambassadeur et ministre de la Guerre, aujourd'hui conseiller d'État et apparenté à Bonaparte, c'était une sorte de puissance en le gouvernement consulaire... D'aucuns toutefois prétendaient que sous l'habit doré à collet écarlate se cachait un sans-culottes, un jacobin. Sa faveur sous le Directoire, l'assistance morale qu'il avait prêtée au coup d'État de fructidor, ses liaisons avec les « enragés » du Manège, sa conduite indécise ou calculée au Dix-huit brumaire, tout dans le passé de Bernadotte semblait lui mériter ce renom. Depuis deux ans d'ailleurs, dans ses dépêches ou ses proclamations, le général en chef de l'Armée de l'Ouest parlait le pur langage du jacobin. Il appelait la Vendée un « égout; » le Vendéen était pour lui « le fléau de l'espèce humaine. » Il abominait le prêtre et l'émigré, « bandits ou vagabonds du royalisme, cargaison de brigands vomis par l'Angleterre. » « La force des lois, ni celle de la raison, ne peuvent

plus atteindre ces infâmes; la triste humanité gémit des ravages que trop de tolérance a propagés... La perfidie des prêtres ne sera jamais ramenée par l'indulgence. Ils scrutent les consciences et portent la désolation dans les familles... Ennemis éternels de tout ordre social, pour eux la justice ordinaire a des formes trop lentes, car nos prisons sont encombrées de ces scélérats... » Parfois à ces féroces formules de terroriste se mêlait une rhétorique ampoulée, qui dénotait l'amateur de littérature à la Barère... : « Oh! mes frères d'armes,... portez dans vos familles l'exemple des vertus civiles; ce sont elles qui ont enfanté nos prodiges!... Élevez vos âmes aux plus sublimes idées; ne perdez jamais de vue que l'élan de la Liberté vous a toujours conduits... » Mais tout cela n'était que mots sonores, déclamations, pures gasconnades. Pour seul jacobinisme, Bernadotte avait au cœur l'amertume de ses déceptions, et le fiel de ses jalousies. Médiocre général à l'armée du Rhin, inférieur en gloire aux Delmas, aux Richepanse, aux Lecourbe, ses compagnons de bataille, il se croyait un génie militaire. Diplomate ridicule et bafoué durant un court passage à Vienne, il s'estimait un génie politique. La vanité, autant que l'orgueil, faisaient délirer ce cerveau, madré pourtant et très calculateur. A présent, l'un des premiers dans l'État, il rêvait devenir le maître de l'État. Surtout, il ne pardonnait pas au petit Bonaparte, son cadet sur l'Annuaire, d'avoir gagné tant de victoires et d'être aujourd'hui le Grand Consul.

Une femme exacerbait par ses propos les souffrances de cette âme ulcérée : l'épouse était la mauvaise conseillère de l'époux. Dans sa maison de la rue Cisalpine, près de sa chère Désirée, Bernadotte n'entendait jamais quelqu'une de ces paroles qui, douces ou prudentes, savent apaiser les rancœurs, assagir les résolutions. Pareille à Mme Hulot poursuivant son gendre d'objurgations ambitieuses, Mme Bernadotte obsédait son mari de doléances irritées. Elle aussi abhorrait le Premier Consul. Les motifs de cette haine pourraient former un chapitre instructif de psychologie féminine. Jadis Bonaparte, épris de cette femme, l'avait demandée en mariage. C'était aux temps lointains où, modeste général de brigade, petit jeune homme d'aspect farouche et ridicule, encadrant son maigre visage dans une crinière hirsute qui retombait en « oreilles de chien, » il végétait très besogneux. Ce chétif, cependant, s'était flatté d'avoir su inspirer l'amour. Sa chère âme, sa beauté, son idole se nommait Désirée,

l'enfant de feu Clary, gros marchand d'huiles, à Marseille. Déjà, Joseph Buonaparte avait épousé une autre fille du Marseillais, la maigriotte et couperosée Julie; aussi, activait-il ces fructueuses amourettes. La citoyenne Clary s'était montrée coquette, aimable, encourageante; on avait échangé des lettres, des portraits, des sermens. Mais, un jour, la bien-aimée était partie pour Gênes. Adieu, alors, la tendre correspondance et ces niaiseries charmantes que roucoulait toute femme sensible : pas même un envoi de nouvelles!... « Ah çà! pour arriver à Gênes on traverse donc le fleuve Léthé? » et, quelques mois plus tard Napoléon avait épousé Joséphine... Certes, la volage petite personne n'avait guère pleuré sur son roman perdu, mais aujourd'hui citoyenne Bernadotte, elle se dépitait d'avoir si bien manqué la fortune. Peut-être sa vanité de femme reprochait-elle au soupirant éconduit de s'être consolé trop vite; peut-être encore sa jalousie d'épouse souffrait-elle de voir l'époux de son choix si inférieur à l'amant dédaigné. Sa blessure était d'autant plus cuisante que Bonaparte ne semblait pas se souvenir; il accueillait en protecteur son infidèle; même, parrain d'Oscar, un fils de Désirée, il l'avait affublé d'un prénom ossianesque : tous les pardons de l'indifférence... Et, froissée dans son amour-propre, mais possédant le cœur de son mari, cette femme poussait aux aventures un ambitieux que torturait l'envie.

La dislocation de l'Armée de l'Ouest avait âprement chagriné Bernadotte. Revenu à Paris dès les premiers jours de frimaire, il se montrait mécontent du Consul, assez peu satisfait de soi-même. Et de fait, ce glorieux s'était acquis bien peu de gloire durant une campagne de vingt-deux mois. Pas la moindre escarmouche, aucun autre Quiberon; mais d'incessantes et fastidieuses battues, simples opérations de gendarmerie! Il regrettait son commandement; ses treize demi-brigades de fantassins, de cavaliers et d'artilleurs; son quartier général de Rennes; sa maison militaire nombreuse et bien empanachée, ses dragons-gardes cavalcadant autour de lui, pareils à des mamelucks consulaires, ses quatre-vingts adjudans-généraux, officiers d'ordonnance, aides de camp, — tout l'attirail, toute la puissance, toutes les griseries de sa dictature... Eh quoi, « l'oreille fendue, » — lui le héros de Neumarck, de Palma-Nuova, de Caporetto!! On aurait dû le choisir pour commander l'expédition de Saint-Domingue! Mais non; toujours et toujours les passe-droits, les flatteurs, la

camarilla de la Malmaison!... Et pour donner le change à la malignité publique, le vaniteux souffre-douleurs se disait malade, harassé de fatigue, condamné par les médecins à un impérieux repos... Ah! s'il pouvait s'en aller à Plombières respirer l'air de la montagne!... Un anémié, un asthénique, un moribond!

Ce moribond, toutefois, avait bonne mine, tenait des assemblées, donnait des fêtes et des raouts. Dans sa maison de la rue Cisalpine, — un champêtre ermitage, habillé de lierre et de fleurettes montantes, bâti à l'orée de Mousseaux, au bout d'un long jardin où se dressait un labyrinthe (les Grecs et la Nature!) — il recevait force visites. Des généraux, de nombreux officiers venaient montrer leurs uniformes dans les salons d'un camarade, et le malin Fouché dînait souvent chez cet autre malin. Une croissante affection unissait maintenant les deux hommes. Mécontens l'un et l'autre, ils s'étaient rapidement compris, et déjà leur amitié tournait au compérage... Du reste, dans la Chaumière de la rue Cisalpine, rien de suspect, en apparence. Chacun y admirait les vertus du Grand Consul, exaltait son génie, respectait son pouvoir : c'était, du moins, ce qu'affirmait Fouché.

Pourtant, les familiers de Bonaparte, un Savary ou un Davout, lui racontaient tout autre chose... Le gendarme et le grenadier tenaient chacun leur bureau d'espionnage et facilement accueillaient la délation. Assistés par Dossonville, ils prétendaient connaître bien des mystères. La verdoyante et fleurie chartreuse était, à les en croire, une officine sans cesse en travail, où s'élaboraient des intrigues politiques, où se préparaient de criminels complots. Bernadotte y prodiguait conseils et encouragemens aux tribuns cabaleurs, derniers champions du jacobinisme; aux opposans du Sénat, libéraux férus d'idéologie : on venait chez le général recevoir le mot d'ordre. Il excitait ces têtes brouillonnes, calomniait le Consul, lui attribuait des projets liberticides, et, poussant à la résistance, promettait l'appui de son épée. « Conspiration flagrante!... » Mais d'autres racontages se débitaient aussi à la Malmaison. Davout et sa police y avaient fabriqué du roman : acharnés contre Bernadotte, ils cherchaient à le compromettre dans l'affaire Donnadieu... « Conspiration à mort! » disaient-ils. Des conjurés se sont réunis plusieurs fois dans le logis du général Delmas : Bernadotte assistait à ces conciliabules. Assemblées, d'ailleurs, tumultueuses, et discussions confuses! Comment devait-on se défaire du Bona-

parte? Fallait-il l'abattre à coups de pistolet, durant la parade du Carrousel? Valait-il mieux l'assaillir dans sa voiture, le sabrer, jeter son corps sur le sol, le faire piétiner par les chevaux? Grave problème d'assassinat. Sans approuver le meurtre, le « Gascon » acceptait le guet-apens : « Ne tuez pas : enlevez! » Mais les conjurés aussitôt avaient réclamé la mort du tyran...

La mise en scène d'un tel complot et sa fabulation de tragédie auraient dû éveiller la méfiance de Bonaparte; mais, toujours soupçonneux, et voulant croire aux stupéfians avis, il faisait surveiller Bernadotte. Le gasconnant malade sentait donc rôder autour de lui tous les mouchards de Dossonville; ils se montraient peu discrets : même un de ces messieurs avait loué une chambre d'où son regard plongeait sur la maison rustique. De son observatoire, il apercevait l'étroit et long jardin, ses tonnelles, son labyrinthe en colimaçon : tous les mystères du prétentieux cottage... Intolérable! Ne pouvoir goûter le repos, au sein de la Nature, de la famille, de l'amitié!... L'époux de Désirée Clary avait alors crié vers son beau-frère, — et Joseph, aussitôt, d'accourir à La Malmaison. Jalousant son cadet, mécontent de soi-même, entouré d'intrigans qui excitaient sa vanité souffrante, Joseph éclatait en violences. Il défendait l'honneur de son parent, se portait garant de sa loyauté, engageait Napoléon à se méfier des calomnies. Mais le Consul, qui n'aimait pas recevoir de leçons, et traitait volontiers ses frères comme autrefois les charretiers de ses batteries, rabrouait durement le sermonneur. Faute de preuves, toutefois, il n'avait pas fait encore arrêter Bernadotte.

Ces preuves, il croyait bien les tenir aujourd'hui : Dubois lui en apportait d'accablantes. Fourcart et Marbot inculpés, — n'était-ce pas leur général convaincu lui-même? Les soupçons de Bonaparte se détournaient à présent de Moreau. A l'œuvre on connaît l'ouvrier, et, dans ces lâches placards, les perfidies, l'emphase du style, les grands mots jacobins, tout dénonçait à sa clairvoyance le haineux Béarnais... « Misérable! Oui, les révélateurs avaient dit vrai : cet homme était le complice de Donnadieu. Ignoble histoire, digne à peine du Bas-Empire! L'assassinat expliqué par l'outrage! Ah çà, prenait-on le sang d'un Bonaparte pour de l'eau de fossé? Misérable! Misérable!!... » et autres expressions habituelles à ses colères... Sur-le-champ, il enjoignit au préfet de police de faire incarcérer les aides de

camp de Bernadotte. L'ordre fut exécuté sans retard. Le commissaire Regnault, « le quart d'œil » de la rue Verte, enleva le jeune Marbot dans l'appartement de sa mère. A Versailles, Fourcart fut cueilli, à son tour, par cet autre commissaire, son précieux ami... Dubois avait conduit, à lui seul, cette affaire; il triomphait. Alors, l'infatué personnage éprouva le besoin d'humilier le ministre, son ennemi. Il laissa passer vingt-quatre heures sans avertir Fouché; puis quelques billets laconiques lui adressèrent comme un défi : « Le Premier Consul m'a donné l'ordre de faire arrêter le nommé Marbot... En vertu des mêmes ordres, j'ai fait arrêter le nommé Fourcart... Je crois indispensable de faire arrêter tout de suite le nommé Bertrand, sous-lieutenant à la 82e demi-brigade. »

Dubois semblait maintenant diriger la police tout entière.

XVI. — VICTIME DE TYRAN!

Certes le citoyen Nicolas-François Bertrand pouvait passer pour un militaire malchanceux. Intelligent, instruit et sachant son métier, il n'était encore, à quarante ans passés, que sous-lieutenant. Ses parens, — il est vrai, — petits bourgeois de Metz, s'étaient toujours montrés d'impénitens jacobins; même son frère avait, sous la Terreur, occupé les fonctions d'accusateur public. « Médiocre avocat, anarchiste et adonné au vin, » disait de ce minime Fouquier-Tinville une note facétieuse de son préfet... Oui, sans doute: famille compromettante; mais de bien autres raisons avaient forcé Bertrand à marquer le pas sous la contre-épaulette. Son dossier renfermait une déconcertante énigme. Officier depuis quelque douze ans, et jadis élu capitaine de grenadiers aux Volontaires de la Moselle, ce raté, ce fruit sec de l'épée ne pouvait invoquer en sa faveur ni blessure ni campagne : à cette époque d'universelle bataille, il n'avait assisté à aucun combat. « Mission particulière, » expliquait sèchement le dossier, — c'est-à-dire, en style moins sibyllin, emploi dans la police. Très finaud, ce grenadier de la Moselle avait exercé l'espionnage partout où, en Belgique, ses volontaires avaient fait claquer leurs sabots. Maintenant, il le pratiquait en Bretagne; Bernadotte l'avait choisi pour vaguemestre de son armée, « mission particulière, » grâce à laquelle Bertrand pouvait manier, palper les lettres, même les décacheter : il fonctionnait

mieux qu'un cabinet noir. Bernadotte, du reste, s'amusait fort de ce garçon, lettré, voire littérateur, qui façonnait, comme un Garat, de la prose éloquente, et troussait tel qu'un Piis la gaudriole et le couplet. Mais, à Paris, le ministre de la Guerre, Berthier, appréciait mal des talens si divers, et l'incompris Bertrand, prosateur et poète, sentait pousser les cheveux gris, tout en restant à perpétuité simple sous-lieutenant.

Ignorant ses « missions, » les camarades s'apitoyaient sur cet infortuné. Le vaguemestre était populaire dans les cafés et les tabagies que fréquentaient les officiers; on y vénérait, on y régalait une victime du tyran... C'était, — nous l'avons esquissé déjà, — un fort et haut gaillard, à la trogne colorée, aux joues que balafraient des favoris en croissans de lune. Jovial et trivial, François Bertrand faisait, à Rennes, la joie de la garnison. Il l'amusait par son bagout, sa jactance, ses calembredaines, le récit de ses bonnes fortunes, — car il était l'enfant chéri des dames, ce grand flandrin, un ravage-cœur pour le trottin et la grisette; même il collectionnait leurs lettres d'amour : histoire de rire, en savourant l'omelette au schnick de la pension. Ses douze cents francs de solde lui permettaient toutes les folies!... Le départ de Bernadotte avait, pourtant, ouvert une brèche dans son budget; il n'était plus vaguemestre, et demeurait toujours sous-lieutenant. Logé longtemps chez une aristocrate, ce dépensier des fonds secrets avait dû déguerpir. Il demeurait, maintenant, au n° 6 de la rue de l'Horloge, dans une chambre juchée sous les combles : Bertrand le jacobin se voyait réduit à vivre en Spartiate.

Or, dans la journée du 24 prairial, les boutiquiers, ses voisins, purent assister à une scène d'insigne bouffonnerie, plus folâtre vraiment qu'un acte de Radet, ou qu'un chapitre de Pigault-Lebrun... Ce jour-là, au coup de midi, deux brigades de gendarmes à pied s'engagèrent dans la ruelle : ils venaient arrêter le « nommé Nicolas-François Bertrand, accusé de manœuvres criminelles contre la sûreté de l'État. » Un maréchal des logis, le chevronné Caron, les dirigeait, — quelque malin, sans doute, de cette quatrième légion que commandait le colonel Mignotte. Ces gendarmes avaient pour mission d'enlever le conspirateur et de le conduire à la Tour-Lebat, la prison militaire de Rennes; un juge de paix allait venir, qui poserait des scellés dans l'appartement... Préparée en grand mystère par le préfet d'Ille-et-

Villaine, cette opération, pensait Mounier, devait produire d'importans résultats. L'ordre d'arrestation transmis par Fouché lui était parvenu ; il n'ignorait plus que Bertrand était l'expéditeur des libelles ; même, une délation récente lui avait signalé cet homme comme un agent de Bernadotte...

L'accusation était formelle : Maffran, le mouchard amateur, avait enfin forcé la porte du délicat préfet. Triomphant des répugnances de l'ex-Constituant, le jeune Routhier lui avait amené l'indicateur, un des flambeaux de sa police. Ce Maffran savait tant de choses, et il dénonçait tant de monde !... « A surveiller Pinoteau, Müller, et la 82e demi-brigade ; Godard et sa 79e ; le colonel Lami et la 30e légère ; mais surtout à coffrer au plus vite le vaguemestre Bertrand, séide et mameluck de Bernadotte ! Intermédiaire d'une correspondance occulte, ce tripotier d'intrigues possédait bien des secrets : un examen de ses papiers pouvait élucider l'Affaire... Au surplus, ajoutait le Maffran, tous ces gens-là étaient des francs-maçons ! On s'agitait dans les loges du Grand Architecte ; compagnons, maîtres, vénérables, chevaliers-kadoches, — tous les porteurs du bijou s'exaspéraient contre le Concordat : il pleuvait sur le Temple !... » Bernadotte et les francs-maçons ! Effaré, le préfet aussitôt avait dépêché à Paris son secrétaire général... « Une grande réserve, monsieur, vis-à-vis du ministre Fouché ; un entier abandon avec le ministre Chaptal ! »... Et, dans cet après-midi du 13 juin, nerveux, impatient, palpitant d'espoir, l'excellent homme attendait les résultats de la perquisition...

Le gendarme Caron, cependant, avait pénétré dans la maison de la rue de l'Horloge ; mais, dès le seuil, il n'alla pas plus loin. Un voisin obligeant venait d'intervenir : « Personne là-haut, marchi ! L'officier est absent. Il dîne... » Fort bien ! On l'attendrait, et, l'arme au pied, les brigades attendirent. Une demi-heure plus tard, le sous-lieutenant rentrait, et remontait placidement son escalier. Les gendarmes le suivirent ; pas assez vite, toutefois, car ils s'aheurtèrent à la porte refermée :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Pas de réponse : une rébellion !... Et soudain, l'honnête Caron éprouva un scrupule de conscience. Avait-il le droit, — lui simple galonné, — de forcer le logis d'un officier ?... Il courut prendre l'avis d'un « supérieur. » A son tour, le supérieur se montra perplexe ; le lieutenant Denoual avait bien reçu la

« réquisition » du préfet, mais non les ordres du général. Il se rendit à la Place... Chez le commandant d'armes Mayeux, hésitation nouvelle, nouveaux retards : il n'avait averti ni juge de paix, ni commissaire... Et, tandis que duraient ces allées et venues, les gendarmes attendaient avec patience. Derrière la porte close du citoyen Bertrand, ils entendaient tout un remue-ménage; le « particulier » se démenait, ouvrait des tiroirs, battait le briquet, allumait son feu; bientôt la cheminée ronfla, et une odeur de brûlé se répandit dans la maison. Enfin, lieutenant de gendarmerie, commandant d'armes, commissaire de police, juge de paix arrivèrent. Cette fois Bertrand ouvrit.

— Votre épée! On vous arrête! Où sont vos papiers?

— Les voici!

Et, gouailleur, le vaguemestre leur désigna la cheminée où fumait un monceau de cendres...

— Quoi! vous avez détruit vos papiers?

Mais lui, faisant le plaisantin :

— Bah, des lettres d'amour! Un militaire français ne doit jamais compromettre les dames!...

Le juge de paix apposa les scellés; puis, menottes aux poings, encadré de gendarmes, le joyeux Bertrand fut conduit à la prison de la Tour-Lebat.

Sa grotesque aventure mit en fureur le philosophe Mounier... Quelle comédie, ou plutôt quelle mystification! Ainsi tous ces militaires s'étaient donné le mot pour dauber un civil! Encore et toujours le mépris du pékin!... A son tour, il se transporta au logis qu'habitait Bertrand. Hélas! la gabatine avait été complète! Envolé, disparu, parti en fumée, le secret de la conspiration!... Le juge de paix brisa les scellés et farfouilla dans les tiroirs. Rien!... Si, pourtant! Une lettre oubliée par mégarde!... Mounier s'en empara;... elle était signée « Ursule!... » Quelque autre plaisanterie?... Mais non; énigmatique et fleurant le mystère, ce poulet doux était une pièce relative au complot :

« Dans les premiers jours de prairial, un de nos amis passera par Rennes. Il remettra au citoyen Bertrand les paquets attendus. *Ursule C...*, 20 floréal. »

La lettre portait le timbre de Saint-Malo.

XVII. — LES TRIBULATIONS D'UN PRÉFET CONSULAIRE

Saint-Malo !... La ville par où, selon Desmarets, Georges Cadoudal avait envoyé ses libelles !... Le chef de la police secrète avait donc raison !... Fouché voyait clair dans les ténèbres de cette aventure !... Un complot royaliste !!

Mounier demeura, quelque temps, perplexe ; mais bientôt il écarta la troublante hypothèse.. « Non : encore une comédie, un trop grossier torquet !... Et d'abord quelle était cette Ursule ? Une femme, à en juger par l'écriture fine et menue de son billet. Sans doute ; mais dans ses pattes de mouche pas une faute d'orthographe !... » Cette absence de cacographie avait rendu sceptique le raisonnant préfet. Principal de collège pendant l'émigration, il était resté grammatiste, quelque peu fesseur de cahiers, professant un superbe dédain pour les connaissances féminines : toute femme ignorait fatalement l'orthographe... Naïvement cet homme subtil transmit ses doutes à deux ministres : « Je me suis bien trompé en croyant que cette Ursule était une femme ; un court examen de la lettre m'a vite désabusé : l'orthographe y est trop exacte. » Communiquée à Bonaparte, la dépêche misogyne dut égayer le Consul... Mais déjà d'autres soucis travaillaient la craintive cervelle de Mounier : sa police venait de l'avertir qu'une redoutable effervescence se propageait dans les casernes.

L'arrestation du vaguemestre avait mis en émoi la garnison de Rennes, et la 82e s'excitait jusqu'à la fureur... « De quel droit un civil, un fuyard d'émigré, osait-il porter la main sur les militaires ? Bertrand avait été promené à travers la ville, entouré de gendarmes, et tel qu'un malfaiteur ! Affront à l'uniforme, outrage à l'épaulette !... » Dans les cafés, au quartier de Saint-Cyr, les officiers tenaient des propos de révolte. Les Archives de la Guerre nous ont conservé les noms de quelques meneurs ; des capitaines et des lieutenans : Lelidec, Boutinière, Doriol, Boussard, Rousseau. Le plus enragé de tous était un chef de bataillon, le commandant Müller : « On en veut à notre liberté ! déclamait-il ;... mais malheur à qui la menace ! Moi, je ferai battre la générale, prendre les armes, déployer le drapeau, et alors, on verra !... » Toujours faible et se gardant de sévir, le colonel Pinoteau laissait crier tous ces furieux. Sa conduite était des

plus louches. Loin de vouloir calmer des colères menaçantes, il semblait prendre plaisir à exciter les mutins... Bientôt le bruit courut que Bertrand, trop malmené par les gendarmes, meurtri et couvert de blessures, était mourant : on l'avait mis à la question... Coquin de préfet !... Aussitôt, les officiers se rassemblent en tumulte, choisissent des délégués, et les dépêchent à l'hôtel de l'Intendance.

Affable comme un monsieur des anciens jours, Mounier reçut avec d'aimables sourires les envoyés :

— Que désirez-vous, citoyens ?

Mais eux, proférant des offenses :

— Donnez-nous des nouvelles du camarade... On l'a torturé !... Est-il vivant encore ?

— Très vivant; même il se porte à merveille.

— Eh bien, montrez-le-nous !

Tout autre magistrat que ce préfet débonnaire eût renvoyé au corps de garde ces insolens. Mais c'était une âme très douce, éprise d'un idéal de mansuétude, et d'ailleurs dépourvue d'énergie. Obéissant aux injonctions, il céda, et fit amener le prisonnier dans son cabinet. Alors, durant une demi-heure le goguenard Bertrand put converser avec ses chers amis, sous le regard anxieux du paternel Mounier... Le martyr était bien vivant : les délégués se retirèrent. Oui; mais quelques heures plus tard nouvelle députation : d'autres épaulettes de la 82e, accompagnées d'artilleurs, de dragons, de chasseurs, de vétérans. Eux aussi demandaient qu'on leur exhibât la victime. Cette fois, le fonctionnaire éprouva des scrupules : « Vraiment on abusait de sa complaisance ! » Et il refusa. Les officiers le quittèrent, furibonds.

Infortuné grand homme ! Soupçonneux à présent, mais ahuri et mystifié, il ignorait quel parti prendre. L'autorité militaire ne lui témoignait qu'une sympathie douteuse. De sournoises avanies ou d'injurieuses nasardes ! Le commandant d'armes Mayeux s'amusait à lui estropier son illustre nom : « Citoyen Lemonnier, » et le général Delaborde s'ébaudissait aux tribulations d'un préfet trop novice. Le célèbre Constituant et toutes ses gloires passées n'imposaient guère à l'ancien caporal, fils de boulanger : une vieille lune du vieux style, pensait-il; vieux habits, vieux galons, tout cela n'était plus d'ordonnance !... Au surplus, cette histoire de libelles l'intéressait à peine. Invention de police et amusement de mouchards !

L'instruction de l'affaire se poursuivait, sans rien apprendre. Chaque jour, escorté d'un greffier ou du commandant d'armes, le préfet se faisait ouvrir les geôles des deux prisons de Rennes. Tantôt il y rendait visite à l'imprimeur Chausseblanche, et tantôt au vaguemestre Bertrand; mais les deux inculpés lui servaient une comédie qui ne l'amusait guère... Chausseblanche niait avec assurance, et geignait avec énergie. Il se disait mourant: la goutte, un érisypèle, trois ulcères à la jambe; vraiment l'humidité de son cachot le tuait. Puis, il se lamentait, — pauvre homme! — sur son épouse enceinte, ses enfans en bas âge, sa mère octogénaire, ses traites impayées, sa faillite certaine : lui faudrait-il léguer à des êtres chéris la misère et le déshonneur? Au demeurant, il ne savait rien!.. Avec Bertrand, la farce était moins éplorée, et se faisait impertinente.

— Vous connaissez Jourdeuil, votre domestique?

— Oui, certes; je l'ai congédié : un coquin, émissaire des chouans.

— Émissaire des chouans?

— Parfaitement! Il a soigné un cheval dans l'écurie d'un ci-devant noble.

— Vous connaissez aussi Chausseblanche, l'imprimeur Chausseblanche?

— Attendez donc,... je me rappelle : il m'a vendu parfois de la cire à cacheter.

— Des libelles outrageant le Premier Consul ont été déposés aux Messageries de Rennes.

— Vous me faites frémir. Mais c'est abominable!

L'interrogant préfet sortait alors de ses dossiers six enveloppes, — de larges enveloppes rouges ou bleues, et en désignait les suscriptions :

— Connaissez vous cette écriture?

— Aucunement.

— On affirme, pourtant, qu'elle ressemble à la vôtre.

— Ce griffonnage?... Moi, je calligraphie!

— Les experts vous contrediront

— Des ignorans!

— Eh bien! voici une plume : écrivez.

— Plaisantez-vous? Suis-je devant un conseil de guerre? Moi, militaire, je ne vous connais pas.

— Je désire avoir un spécimen de votre écriture.

— Eh bien? transportez-vous à Mayence; j'ai habité cette ville : vous y trouverez de mes autographes.

— Ah, prenez garde ! Ne bravez pas les sévérités de la loi !

— Ouf ! qu'il fait chaud, citoyen préfet ! L'été est vraiment torride, et la Tour-Lebat bien brûlante. Tant d'émotions m'ont épuisé. Ne pourrait-on me laisser en repos ?

Donc, rien à obtenir de tels bailleurs de bourdes, et Mounier se désolait. Pour surcroît de soucis, la correspondance du ministre de la Police lui arrivait, déplaisante : Fouché s'y montrait cassant, hautain, voire injurieux. Il ressentait une vive irritation contre un subalterne qui, trop honnête homme, ne l'avait point servi... « Occupez-vous des royalistes, » et ce Mounier emprisonnait des jacobins !... « Georges est l'inspirateur du complot, » et cet étrange préfet d'Ille-et-Vilaine osait accuser Bernadotte !... Mortifié par Bonaparte, Fouché prétendait à son tour humilier une créature du Consul. Ses dépêches relevaient avec bonheur les naïvetés ou les bévues policières du Constituant, trop féru de légalité; il le blâmait, le tançait, le gourmandait avec une ironie cruelle; on eût dit d'un magister morigénant un mauvais écolier : «... Vos lettres ne m'apprennent pas les résultats que j'attendais... L'importance et l'atrocité du complot n'admettent ni les considérations ni les formes... Votre amour pour la forme a failli tout compromettre... Quand vous éprouvez des soupçons, il convient de me les communiquer... Pénétrez-vous de mes ordres, et procédez avec célérité. » Expressions d'une colère impuissante, ou bien témoignages d'affolement, Fouché, plus impassible d'ordinaire, ne ménageait pas ses bourrades. Il demandait aussi qu'on lui expédiât, sans retard, l'imprimeur et le vaguemestre. Le ministre les voulait avoir sous la main afin de poser des questions, d'insinuer des réponses. Ce grand menteur possédait de merveilleux secrets pour faire mentir les autres.

Le style acrimonieux de pareilles mercuriales froissa le susceptible Mounier : il se plaignit à son ministre de l'Intérieur : « Je persiste à croire que, seuls, les anarchistes sont compromis dans le complot... Je le répète : les chouans ne sont pour rien dans cette affaire. On a voulu vous donner le change par des histoires d'émigrés et de bateaux anglais ! » *On*, — c'était Fouché que le prudent fonctionnaire n'osait désigner autrement. Il prêchait du reste un converti. Chaptal ne croyait plus à une conspiration royaliste ; il avait reçu la visite de Routhier, et le

jouvenceau, amateur de police, l'avait convaincu. Mais, savant distingué, ce chimiste était un fort médiocre ministre. Le « nitrogène, » la teinture du coton, l' « Art de faire du vin, » le préoccupaient beaucoup plus que l'administration de la République continentale ; il s'absorbait, en ce moment, dans les triturations de la betterave sucrière : le manieur de cornues se trouvait dépaysé au milieu de la paperasserie bureaucratique. Et puis, de vieux prurits jacobins travaillaient encore une âme longtemps jacobine. Sans énergie comme sans conviction, il était lié avec Fouché, et, tout en le desservant, le redoutait... Chaptal écrivit donc à son préfet de solennelles banalités, le félicitant de montrer tant d'ardeur, et l'engageant à continuer. Ses lettres sont un modèle accompli de pompeuse insignifiance. Piqué au vif, Mounier enfin se rebiffa. Soudain, un curieux revirement se fit en sa conscience... Ah ! l'*on* voulait imputer à une tiédeur de zèle son amour de la « forme; » *on* traitait d'imbécile son respect pour la légalité. Eh bien ! *on* allait voir ce qu'un homme de robe était capable d'inventer!... Le Constituant, ami des lois, venait de disparaître; l'ancien juge royal se retrouvait soi-même, Dauphinois retors, et procureur madré. Alors, se joua une autre et dernière scène de comédie, — la plus extravagante de tout cet extravagant imbroglio.

Un matin, il se fit amener Chausseblanche dans son cabinet. Se faisant très doux, le préfet complimenta le pauvre hère sur sa discrétion... Honorables scrupules ! Oui, mais le ministre de la Police ne les comprenait pas. Il exigeait qu'on lui expédiât le pauvre malade, et dame ! dans un cachot du Temple, la goutte, l'érysipèle et les ulcères se guérissent difficilement... « Voyons, citoyen, songez à votre famille ! Vous n'êtes pourtant pas si criminel ! Le vrai coupable est celui qui n'a pas craint d'abuser de votre détresse, d'exploiter vos besoins d'argent. Un militaire, un général?... Un général, et nous le connaissons !... Écrivez donc à cet homme qu'il ferait bien de fuir, au plus vite. Nous ne tenons pas à l'arrêter, car nous voulons éviter un scandale. Rendez-nous ce service, Chausseblanche, et vous en serez bientôt récompensé ! »

Le pauvre hère ne protestait plus; l'amorce l'attirait, et le préfet reprit :

— Surtout, n'allez pas croire que je vous tende un piège. Non, certes ! Je m'engage à faire parvenir votre lettre ; j'attendrai

même, pour vous revoir, qu'elle soit arrivée à destination. Alors, et quand nous saurons votre corrupteur en sûreté, nous en reparlerons.

Mots bénins, voix affectueuse, ton paternel, rien ne manqua sans doute à cette grimace d'attrape-minon... Si monstrueux que puisse nous paraître un semblable procédé d'instruction, il n'en fut pas moins employé par cet homme de grand honneur, qui s'appela Joseph Mounier. Mais la morale du magistrat n'est pas l'éthique du philosophe, et la conscience de l'ancien juge royal était demeurée celle d'un robin... On ramena Chausseblanche dans la maison d'arrêt. Là, ses réflexions ne furent ni longues ni indignées; il demanda de quoi écrire, et rédigea sa lettre délatrice : l'astucieux manège avait réussi.

« *Au général Simon. — La Moinerie, — Thorigné-les-Rennes.*

« Citoyen, le préfet m'a donné la latitude de prévenir les auteurs des libelles que, quand ils seraient dans un lieu de sûreté, de les déclarer. On a de fort soupçons sur vous. Je vous engage donc de prendre la fuite... Je vous préviens que je ne puis garder le secret plus longtemps. Père d'une nombreuse famille, vous ne voudriez pas que je reste sous le coup qui doit être dirigé contre moi. Il m'est dur d'être votre dénonciateur; mais, si vous n'avez pas pris un parti d'ici deux ou trois jours, je révèle toute la vérité au préfet. Salut. »

Le général Simon!... Le chef d'état-major de Bernadotte!...

Très ému, Mounier expédia la lettre sur-le-champ; puis, au lieu d'agir, il attendit!... Sa conduite devenait fort étrange. Redoutant à Rennes une révolte de la garnison, ce finasseur d'homme à principes laissait à l'accusé toute faculté de fuir et d'aller se faire prendre dans quelque autre département. Plusieurs jours s'écoulèrent, anxieux et sans nouvelles. Enfin, dans l'après-midi du 5 messidor, le préfet ressentit une violente commotion de surprise. Son huissier venait de lui annoncer une troublante visite, coup de théâtre bien déplaisant :... le général Simon.

XVIII. — UN DERNIER ROMAIN

Édouard-François Simon, général de brigade, et longtemps chef de l'état-major à l'armée de l'Ouest, n'avait encore que trente-trois ans. Petit et maigriot avec son front bas et brûlé par

le hâle, ses yeux noirs et vrillés, son nez rond, son menton en galoche, ce gringalet ne payait pas de mine. Mais un stigmate de gloire corrigeait la trivialité de cette laideur : une cicatrice, coup de sabre de l'Autrichien, qui lui balafrait le visage. En outre, une balle anglaise le faisait boiter légèrement :... c'était un brave. Ses états de service disaient tout son mérite : neuf campagnes en neuf années, et maintes batailles, aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Batavie, des côtes de l'Océan. Édouard Simon avait combattu avec Dumouriez, Pichegru, Moreau, Hoche, Brune et Bernadotte, mais, par malchance, n'avait jamais servi sous Bonaparte. Sa carrière, d'ailleurs, avait été parcourue, presque tout entière, dans les états-majors, car il était réputé un « savant. » Au milieu de tant de généraux, parvenus de l'épée, naguère encore valets de charrue, palefreniers ou mitrons, glorieux fils d'eux-mêmes, mais demeurés des cerveaux inaptes à toute culture, — cet enfant de bourgeois passait, à juste titre, pour un grand clerc. Son père, un médecin de Troyes, l'avait élevé mieux qu'un aristocrate. Amateur de belles-lettres et rimaillant dans l'*Almanach des Muses*, ce père, aujourd'hui bibliothécaire du Tribunat, avait jadis lâché le bistouri pour caresser l'écritoire. C'était un des poétereaux à la mode, mais d'une espèce tout autre qu'un Coupigny ou qu'un Saint-Ange : — helléniste et latiniste, satirique et anacréontique ; tantôt philosophant comme un Volney, et jetant son « Coup d'œil sur les tableaux de l'Europe ; » tantôt aussi libertin qu'un Parny, et traduisant — ô Cabanis ! — un choix de vers érotiques ! Le plus pur de sa renommée était une tragédie antique : *Mucius* ou *Rome libre*, d'ailleurs jamais représentée, mais qu'on affirmait plus sublime encore que le plus sublime Lemercier. On en citait des tirades, des vers, des hémistiches ; l'admiration environnait cette chose à moitié mystérieuse, et le Parnasse jacobin avait sacré grand homme cet illustre Simon (de Troyes)..

Le fils avait hérité du style paternel, conquérant et méritant ainsi l'enthousiaste amitié de Bernadotte. Bien qu'il eût fort peu de lettres, l'ancien sergent de Royal-Marine affichait de plaisantes prétentions littéraires ; son ignorance native se vernissait de pédantisme. Souvent, il posait des « colles » à ses aides de camp, et s'amusait à les stupéfier par son érudition de date récente, acquise dans une lecture, parfois le matin même. Aussi estimait-il un chef d'état-major qui savait le latin, le grec,

l'histoire, la géographie, et, — oiseau rare, en ce siècle de Lumières, — connaissait l'orthographe... A son réel mérite Édouard Simon joignait une haute probité, une horreur de la rapine, bien méritoire en des jours d'universelle et inconsciente pillerie. Alors que tant de camarades, réputés « vertueux, » s'emplissaient les poches et gonflaient leurs bagages, il avait toujours gardé les mains nettes : pauvre, il était parti pour les batailles et en était revenu plus pauvre encore :... c'était une conscience. Et cependant, de lourdes charges pesaient sur son maigre traitement : sa femme et sa fillette, sa sœur aussi, la citoyenne Rodolphe, qui végétait à Paris, avec cinq enfans; mais son brave homme de frère nourrissait toute la maisonnée. De plus, beaucoup de tenue, une conduite morale exemplaire. Marié à l'âge de vingt-neuf ans et déjà général, Simon avait épousé une demoiselle Sophie Goulard, la fille d'un patriote tombé en Italie, au champ d'honneur. Le ménage était très uni. La jeune femme, névrosée et maladive, avait le culte de son époux, adorait son balafré jusqu'à l'exaltation. De ce mariage une enfant était née, créature délicate que le père aimait tendrement. Tout semblait donc être bonheur en l'existence modeste de ce très honnête homme. Ses campagnes, ses blessures, son savoir, la dignité de sa vie avaient mérité au général Simon l'estime du soldat comme de l'officier. Populaire autant que respecté, il se pouvait croire le véritable chef de l'armée de l'Ouest...

Oui ; mais, hélas ! ce vaillant, cette conscience, ce très honnête homme était un utopiste qui se compliquait d'un sectaire. Il rêvait d'une République idéale, — non certes, celle d'un Père Duchesne, car il avait failli lui-même être « raccourci » comme officier « belle-cuisse, » — mais d'un Eldorado vertueux, militaire et romain, tout peuplé de Brutus, de Publicola, de Camille, où l'intègre et valeureux Simon aurait pu devenir Fabricius. Le malheureux avait beaucoup trop de belles-lettres !... Et puis, il était franc-maçon, — de cette maçonnerie d'alors, franchement matérialiste et athée. Quel grade le F∴ Édouard Simon pouvait-il avoir dans les loges? Assez élevé, sans aucun doute, car divers actes de sa vie semblent indiquer chez cet adepte un ardent faiseur de propagande. Suivant l'usage de son époque, il s'était fabriqué des armoiries démocratiques : l'équerre surmontée du bonnet phrygien et reposant sur deux mains enlacées, des faisceaux d'armes pour supports et, au chef du blason,

un œil ouvert dans un soleil ; — les prétentieux symboles de ceux-là qui ont la Lumière... Le Concordat, la cérémonie de Notre-Dame et son « triomphe de la calotte » avaient exaspéré le franc-maçon. « Je fus saisi d'un accès de fièvre, a-t-il raconté plus tard, et j'éprouvai comme un délire... » L'athéisme, lui aussi, a donc ses dévots qui font des martyrs !... Or, c'est en pleine attaque d'une pareille frénésie que la lettre de Chausseblanche avait surpris Simon. « Prenez la fuite... mettez-vous en sûreté... » Allons donc ! Un militaire, un Romain de l'an X ! Et Régulus était venu se livrer aux suffètes de Carthage...

Maintenant en tête à tête avec Mounier, Édouard Simon faisait une emphatique, théâtrale, mais fort étrange déclaration : assumant sur lui seul tous les péchés d'autrui, il s'offrait en bouc émissaire aux vengeances de Bonaparte. De la grandeur d'âme, — certes ; de la jactance aussi ! Chez tout martyr ostentatoire de sa croyance ou de ses idées, il y a quelquefois un héros ; le plus souvent, un vaniteux. L'antiquité classique, l'histoire décevante du Grec et du Romain, est remplie de comparses, de conjurateurs subalternes, qui sous les gênes du tortionnaire voulurent avoir été, eux seuls, la tragédie, le complot tout entier. Ces gens-là éprouvaient le besoin d'une draperie de gloire, et prétendaient à l'immortalité. Ainsi raisonna l'enfant de l'auteur de *Mucius*. En s'abritant derrière les instructions secrètes de Bernadotte, peut-être aurait-il encouru de moindres châtimens ; mais devant sa conscience jacobine, il se fût trouvé bien petit. Entre les deux alternatives, le fanfaron de vertu antique n'hésita pas. Ce franc-maçon, Romain de la Champagne, n'était, au demeurant, qu'un fils de notre Gaule, dont les Latins ont dit : « race grandiloquente, très légère et très vaine. »

Sa confession déclamatoire semblait d'un personnage à la Tite-Live, faisait penser à quelque Scévola. « On ne parlait à Rennes, disait-il, que du Concordat et des victoires de l'obscurantisme, du Consulat à vie et de sa dictature. Moi j'écoutais, et la rage me mordait au cœur ; la fièvre me torturait de ses insomnies. Non, la France ne pouvait subir de pareils déshonneurs !.. Un jour, sur la place Égalité je rencontrai le citoyen Bertrand. Je le connaissais depuis longtemps, et le savais un fervent patriote. Nous échangeâmes nos pensées et je fis passer mon âme dans son âme. Nous résolûmes alors de pousser un cri d'alarme

vers nos légions. Oh, si l'éclat de nos voix pouvait secouer la torpeur de nos guerriers, soulever contre le despotisme tous ces vainqueurs de rois!... Rentré à La Moinerie, je composai ma *Pétition de Saint-François* et *l'Appel aux Armées :* « Soldats de la Patrie... » Quelques jours plus tard, Bertrand m'apporta son *Adresse :* « Braves frères d'armes... » Il y parlait un fier et beau langage : j'en fus charmé. Mon ami connaissait un typographe, et ce digne citoyen voulut acquérir la gloire d'imprimer nos manifestes : il en tira trois mille exemplaires... C'est à La Moinerie que le complot fut perpétré; c'est là qu'on discuta les libelles, prépara leurs envois. Une personne étrangère à la conspiration était dans notre confidence : ma femme. Elle voulut bien écrire quelques adresses, et nous... Mais, citoyen préfet, vous n'allez pas, j'espère, abuser de mes aveux! La citoyenne Simon a toujours ignoré le texte des placards : vous l'épargnerez ! Sévir contre cette innocente serait me punir trop cruellement de ma franchise et de ma loyauté. »

Mounier protesta aussitôt de son respect pour une épouse dévouée, une vertueuse citoyenne : on ne l'inquiéterait pas. D'ailleurs, il écoutait, à la fois sceptique, effrayé et ravi. Plusieurs données de l'obscur problème lui semblaient bien s'élucider : le choix de Rapatel, aide de camp du général, comme premier distributeur des pamphlets; l'énigme du mystérieux personnage habitant la campagne; les fréquentes absences de Bertrand; l'écriture féminine signalée sur maintes adresses; enfin, la lettre signée *Ursule*, saisie dans les tiroirs du vaguemestre. Ursule, l'introuvable Ursule se nommait donc Sophie Simon. L'emploi d'enveloppes bleues ou rouges s'expliquait également. Une enquête récente venait d'apprendre à la police que Bernadotte usait de ce papier aux criardes couleurs : de l'esthétisme de mauvais goût, une autre gasconnade.

Et cependant l'incrédule Mounier ne se tenait pas pour satisfait : il voulait pénétrer dans le tréfonds de l'affaire, obtenir l'explication rationnelle du complot...

— Est-il possible, général, que vous ayez, de vous-même, rédigé de tels écrits? Je ne vous comprends pas! Quel était votre espoir?

— La Liberté, citoyen préfet, la Liberté!... Durant des années, j'ai combattu pour elle : enfant de la Révolution, j'ai voulu son triomphe. Nous, les républicains, nous n'acceptons d'autre maître, d'autre dieu que la République!

Des phrases! Et l'ancien Constituant les connaissait trop bien, les phrases : il avait présidé une assemblée française. Au lieu d'une tirade à la Marie-Joseph, il aurait préféré entendre un mot révélateur, — un nom, rien qu'un nom : Bernadotte...

— Ainsi vous, simple général de brigade, vous aviez la prétention de faire insurger l'armée? Allons donc! Un homme de votre esprit ne commet point de pareilles incartades. Vous devez avoir un complice, un conseiller, un inspirateur : nommez-le!

Mais Simon s'emporta... Le citoyen-préfet se moquait-il? A quoi bon des insinuations! Qui voulait-il désigner? Moreau ou Bernadotte? Eh bien, l'un et l'autre étaient demeurés étrangers à la conspiration! « Sur mon honneur de soldat, je le jure : moi seul j'ai conçu l'entreprise, et moi seul ai prétendu l'exécuter. Je ne suis pas assez niais pour faire le jeu de gens qui ne savent ni oser, ni vouloir. »

Ne croyant guère à tant de beaux sermens, le préfet ordonna au général de résumer par écrit ses demi-aveux : cette déclaration serait envoyée au Premier Consul. Simon obéit, et bientôt on le déposait à la prison de la Tour-Lebat... Alors Mounier fit appeler d'urgence le lieutenant de gendarmerie Denoual. Redoutant une mutinerie de la soldatesque, peut-être même une attaque contre la maison de justice, cet homme prudent voulait se débarrasser d'un détenu dangereux, et l'expédier à Paris, au plus vite : là on éclaircirait le surplus de l'affaire. Il donna donc de rapides instructions à son gendarme : l'officier devait se procurer une voiture, et conduire, en toute hâte, l'ami de Bernadotte au ministère de la Police.

La nuit était avancée déjà, et les rues de la ville se développaient désertes, quand les portes de la Tour s'ouvrirent avec précautions. Une berline attendait, Simon et le lieutenant y montèrent, puis le dolent équipage roula sur le chemin de Paris. Il emmenait vers le donjon du Temple Denoual et son jacobin, mais emportait aussi le secret de la conspiration... Personne encore ne soupçonnait, à Rennes, l'arrestation du général.

On pratiqua, le surlendemain, une perquisition à La Moinerie. Le juge de paix Leblanc et le commissaire Simoneau crochetèrent en conscience et fouillèrent les tiroirs, puis ils revinrent, quinauds, à la préfecture... Ces habiles gens n'avaient rien pu trouver.

XIX. — COMME UN FRÈRE

La berline qui voiturait Édouard Simon employa trois jours pour atteindre la barrière des Bons-Hommes, surprenante lenteur, et cependant toute la vitesse d'un courrier. Le 8 messidor (27 juin) elle entrait dans Paris, et, vers les six heures du soir, s'arrêtait devant les bureaux du ministère de la Police.

Ces bureaux occupaient alors une maison située dans la rue des Saints-Pères, à droite, en descendant vers la Seine, entre les débouchés des rues de Lille et de Verneuil. Fort à l'étroit dans ce local, les commis s'y trouvaient entassés l'un sur l'autre, et l'espace manquait à leurs chefs pour caser au large la moisson chaque jour foisonnante des dossiers et l'amas envahissant des cartons. Derrière ce logis des terreurs, verdoyaient les massifs d'un superbe jardin qui, s'allongeant vers le quai Voltaire, rattachait les différens services à l'hôtel privé du ministre...

Denoual et son prisonnier mirent pied à terre, puis gravirent l'escalier jusqu'à un entresol où se trouvait placé le cabinet du citoyen Desmarets. Suivant ses instructions l'officier de gendarmerie devait remettre le général aux mains du chef de la Police secrète; il apportait, en outre, une lettre explicative pour le ministre. Fouché ignorait encore l'arrestation, et Mounier lui racontait l'aventure: à sa lettre était jointe la déclaration rédigée par le « dernier Romain. »

Malgré l'heure avancée du soir, Desmarets travaillait encore, et ce fut lui qui, tout d'abord, reçut le prisonnier. Le complot des libelles, la récente machination de Donnadieu, mais surtout les âpres semonces de Bonaparte avaient ravivé le zèle chez ces messieurs de la Police. Fouché lui-même, ce bon père de famille, allait moins souvent à Pont-Carré, et, ce jour-là, il n'avait pas quitté l'hôtel du quai Voltaire. Le chef de la Division secrète le fit donc prévenir, sur-le-champ, lui expédiant par un huissier les diverses pièces qu'apportait Denoual. En attendant la réponse du ministre, il invita Simon à s'asseoir dans son cabinet, et lui adressa quelques mots de douloureuse et sympathique bienvenue. Homme de bonne compagnie, l'ancien curé de Longueil avait gardé du séminaire une onction toute sacerdotale. Son parler était doux, son langage plein de retenue, ses menaces même s'exprimaient avec mansuétude, et ses plai-

santeries, parfois quelque peu grasses, ne sentaient ni le cynique, ni le mécréant. L'aimable défroqué eut bien vite conquis le cœur du prévenu. Sans faire la moindre allusion à l'histoire des libelles, l'excellent Desmarets entretint le général de ses affaires privées... Oh ! il les connaissait bien. Il savait le désintéressenent, l'existence vertueuse de ce dernier Romain ; il savait aussi ses embarras d'argent. Tout récemment encore un infâme banquier n'avait-il pas emporté les pauvres économies de ce brave militaire? Oui : une scélératesse!... Et la bouche mielleuse déplorait ce trou fait à la lune et s'indignait contre le banqueroutier. Le naïf Simon répliquait, donnait en plein dans le panneau, ne comprenait pas qu'on lui faisait d'avance avouer sa misère, pour lui poser ensuite cette question : « Qui donc vous a fourni l'argent nécessaire à votre complot? » Non; et il trouvait ce Desmarets « bon et humain, loyal et généreux. » Au reste, les astuces de Fouché allaient rendre superflues une gredinerie savamment amorcée... Mais déjà l'huissier était de retour, et priait le général de vouloir bien le suivre : l'affable Desmarets daigna guider lui-même son nouveau client, au long des marronniers en fleurs et des pelouses odorantes.

Fouché cependant avait pris lecture de la « déclaration, » et soudain, l'inquiétude qui le tourmentait, depuis un mois, s'était dissipée . Simon n'accusait que soi-même!... Mais alors que devenait l'entreprise formidable, cette conjuration préparée au profit de Moreau ou de Bernadotte, cette affaire inconnue où peut-être il se trouvait compromis lui-même? Plus rien n'en subsistait, qu'un coup de tête imbécile, qu'une entreprise d'halluciné? Rassuré désormais, Fouché pouvait donc recouvrer son audace, reprendre l'offensive, et triompher de ses rivaux. Avec quel placide et narquois sourire allait-il, dès demain, dire à Bonaparte : « Eh bien, Général Consul, vous avais-je trompé? Une vétille, cette affaire des libelles! Méfiez-vous de vos agens secrets : ils escroquent votre argent. Ces drôles inventent des complots pour les découvrir... »

Ils se connaissaient, de vieille date, les deux jacobins, — l'homme de police et l'homme d'épée — et même, semble-t-il, entretenaient de fréquentes relations : rapports, peut-être, de franc-maçonnerie... A l'entrée du général qu'accompagnait le serviable Desmarets, le ministre se leva, souriant et les mains tendues. Tous trois, durant quelques minutes, échangèrent d'in-

signifians propos, puis le chef de division se retira discrètement : il laissait, seul à seul, les deux amis.

Que se passa-t-il en ce tête-à-tête? Simon prononça-t-il le nom de Bernadotte? Continua-t-il plutôt à déclarer qu'il était seul coupable? Aucun document ne nous renseigne à cet égard. Un fait, cependant, apparaît bien certain : le ministre engagea vivement le général à ne compromettre personne. Il lui démontra qu'avec un personnage aussi méfiant que Bonaparte, l'apparence d'une simple « incartade » était moins dangereuse que l'aveu d'un complot : le rancunier Consul pardonnerait plus facilement une sottise impuissante qu'un périlleux attentat contre son pouvoir. Simon devait donc, devant le magistrat instructeur, calculer ses paroles et s'en montrer avare; même il ferait bien d'écrire à celui qu'il avait outragé, d'invoquer pour excuse le délire de la fièvre, et d'implorer sa clémence. L'ami écouta le conseil de l'ami, et fut convaincu... Ce jour-là, de sa voix aphone, insinuante et très douce, l'homme à la pâle figure, aux lèvres pincées, aux yeux injectés de sang, enjôla, comme à l'ordinaire Il marmonna, bénin, câlin, félin. « Ce cher Simon, ce pauvre général! Il allait traverser le Temple, mais sans y séjourner. On saurait adoucir pour lui toutes les rigueurs des règlemens. Je désire, mon bon ami, *vous traiter comme un frère*... » Comme un frère! Et le crédule franc-maçon se sentit rassuré... Mais il n'est si cordial entretien qui ne doive finir, si tendre compagnon dont il ne faille se séparer! Le cœur navré de tristesse, Fouché ordonna donc qu'on emmenât ce « frère » à la maison du Temple. Quelques heures plus tard, le concierge Fauconnier, un citoyen réjoui et bon vivant, dressait l'écrou du nommé Édouard-François Simon, accusé de manœuvres contre la sûreté de l'État (1)

La geôle où Fauconnier fit conduire le nouvel arrivant était bien l'une des plus tristes morgues de cette dolente cité du Temple. Tout formait, d'ailleurs, un surprenant contraste dans cette maison dite de Justice. Ici, des chambres spacieuses où le pensionnaire privilégié, — un « mouton, » d'habitude, — recevait des visites, tenait des assemblées, offrait dîners et collations; là, au contraire, de vermineux taudis, pratiqués au ras du sol ou perchés vers le ciel, et que, seul, franchissait un

(1) Cette expression : *comme un frère*, est si bizarre qu'on serait tenté de croire qu'en 1802, Fouché se trouvait affilié lui-même à la franc-maçonnerie.

guichetier. Appartement pour le malin qui savait « manger le morceau, » mais cabanon pour l'imbécile qui s'obstinait dans le silence!

D'ordinaire, les détenus réputés dangereux étaient enfermés sous les combles, en d'étroites logettes, glacières lorsque soufflait la bise de nivôse, fournaises quand les mordait la canicule de thermidor... Ce fut dans un de ces réduits qu'on verrouilla Simon, et tout d'abord, l'ami du ministre s'étonna. « Un trou où l'on ne respire qu'à peine!... » le citoyen-concierge n'avait donc pas compris ses instructions!... Le lendemain, sa méchante humeur s'accrut encore. A l'heure où les prisonniers descendirent au préau, sa porte demeura close : on l'avait oublié, ou plutôt on le tenait strictement au secret... Dans l'après-midi de ce jour, il comparut devant le citoyen Fardel, « magistrat de sûreté. » Ce Pierre Fardel était un homme de moralité douteuse, une façon de bandit judiciaire que le tribunal de Versailles condamna, plus tard, pour escroquerie. Mais, souple, dextre, et très retors, il s'était fait l'âme damnée du ministre de la Police. L'interrogatoire eut lieu dans l'enclos même du Temple. Fardel avait préparé d'avance son questionnaire; il reprit un à un les aveux consignés dans la « déclaration, » mais se garda bien de poser d'embarrassantes demandes, ni surtout de nommer Bernadotte. Simon confirma son dire, puis on le réintégra dans sa cellule... Et cinq jours s'écoulèrent, sans apporter aucun changement à ce régime. Surpris et se conformant alors aux conseils affectueux de Fouché, le détenu se décida d'écrire au Premier Consul. Sa lettre, curieuse, et fort importante, ne manque ni de dignité, ni d'éloquence émue ; elle nous fait aussi connaître l'ingénuité du personnage :

Mon général,

Entraîné par un mouvement de mauvaise humeur, ou plutôt par une fatalité que je ne puis encore concevoir, je me suis rendu coupable d'une grande faute. Oubliant et mes services passés et les récompenses glorieuses que j'en ai reçues, je n'ai pas craint d'attirer sur moi la haine de tous les hommes raisonnables en provoquant l'armée à l'insurrection. Revenu depuis lors à moi-même, j'ai réfléchi aux conséquences affreuses qui pouvaient être le résultat de cet acte de folie, et je n'ai pas balancé à provoquer la juste punition qu'il mérite, en me faisant connaître. J'ai pensé que la franchise de ma conduite, en calmant les craintes du gouvernement sur les causes et le but de mon inconséquence, devait détruire les soupçons qu'il aurait pu concevoir sur des personnes qui sont restées étrangères à mon

entreprise. Mon action ne tient à aucun complot et n'a aucune ramification. Je vous certifie sur tout ce que l'honneur a de plus sacré que je n'y ai été porté par aucune personne, ni au-dessus, ni au-dessous de moi. J'ai pu ne connaître qu'un parti, celui de la République, mais je ne suis pas homme à me sacrifier inutilement pour servir des chefs trop faibles pour s'exposer eux-mêmes. Nul ne m'a donc engagé à faire ce que j'ai fait; mais je fus entraîné par l'amour de la Liberté que je croyais compromise et peut-être plus encore par le délire d'une fièvre ardente... Le Premier Consul est trop juste, le général Bonaparte est trop grand pour ne pas alléger les souffrances d'un coupable qui se repent, et qui est déjà assez puni par ses remords.

Cette supplique reproduisait, on le voit, les grands mots qu'avait entendus Mounier. Un billet adressé au ministre de la Police, mais destiné surtout à Bonaparte, accentua davantage le mensonger système de défense; sa redondante énergie dut vraiment paraître suspecte à l'ombrageux Consul :

... Je sais que le Gouvernement aura peine a croire que j'ai été assez fou ou assez osé pour agir de mon propre mouvement, sans l'instigation de personne et sans plan concerté; mais cela n'en est pas moins l'exacte vérité. Il n'y a personne sous le rideau; je ne suis pas une victime qui se dévoue pour les autres.

Ces lettres écrites, le reclus attendit. Peut-être espérait-il un dédaigneux pardon; mais il ne reçut aucune réponse, et sa mise au secret fut durement maintenue. Le malheureux comprit alors qu'on l'avait joué. Redoutant quelque indiscrète conversation avec les autres prisonniers, l'ami Fouché confinait le camarade en un rigoureux isolement. On était au cœur de l'été et les souffrances de Simon devinrent intolérables. L'ardent soleil de thermidor criblait de ses brûlures la haute et fétide soupente où s'agitait ce supplicié; les fenêtres cadenassées n'y laissaient pas même pénétrer la fraîcheur du soir. « Ah! gémissait le misérable, si je pouvais, au moins, respirer un peu d'air, à l'heure où les détenus ont quitté le préau! »

Déjà souffrant à son départ de Rennes, il tomba gravement malade. Alors, ses requêtes au Premier Consul se multiplièrent, larmoyantes, lamentables. Il n'y parlait plus de République, ni de Liberté, mais de sa famille, de son épouse, de son enfant, de sa sœur, et de leur commune détresse : « Au nom de l'humanité, au nom de votre gloire, mon général, laissez-vous fléchir! Huit pauvres créatures n'ont que moi pour les faire vivre. Que vont-elles devenir, si je leur fais défaut? » L'énervement de la

solitude, la crainte de l'inconnu, l'épouvante de l'avenir avait eu vite raison de ce dernier Romain!... En même temps, il harcelait Desmarets aussi bien que Fouché d'objurgations où se mêlaient de naïfs reproches : « L'humanité ne peut être incompatible avec les devoirs de votre place! J'invoque donc vos sentimens de *loyauté*... J'écris aujourd'hui pour la quatrième fois au ministre; et je réclame l'exécution de la promesse qu'il m'a faite *de me traiter comme son frère*... » Un autre billet à Fouché mérite surtout d'être reproduit, car il révèle, à mots couverts, la raison de cette lugubre comédie : « J'ai encore l'honneur de vous adresser une lettre pour le Premier Consul. Je n'entrerai dans aucune explication sur son contenu; mais vous saurez parfaitement en *juger et en apprécier le motif et la valeur*. C'est, je crois, le moment de me servir véritablement *comme un frère*. »

Et toujours aucune réponse, encore et toujours la torture de l'isolement! Enfin, après cinquante jours d'un pareil enfer, quelques bruits du dehors parvinrent au prisonnier : sa femme était tombée malade, la ruine venait de s'abattre sur sa maison, les huissiers avaient saisi ses meubles et faisaient vendre jusqu'à son uniforme. Mais une nouvelle, plus navrante encore, jeta le désespoir dans le cœur de cet homme réduit aux abois. Le général Édouard Simon était destitué; on allait le conduire, de brigade en brigade, à l'île d'Oléron; là on l'enfermerait dans la citadelle avec les prisonniers de droit commun, escarpes ou assassins, et bientôt, une frégate le devait déporter à Cayenne...

Sévices abominables, vengeance indigne de Bonaparte, — mais Chausseblanche avait parlé, et, à Rennes, venait d'éclater une révolte militaire.

XX. — LES RÉVÉLATIONS DE CHAUSSEBLANCHE

Chausseblanche avait parlé, recouvrant enfin la mémoire. Tout en geignant sur sa misère, il dénonçait maintenant, et il accusait. Ses révélations étaient importantes, avec une spécieuse apparence de franchise et de vérité. Alors qu'en sa logette du Temple, Simon dûment stylé écrivait à Bonaparte : « Moi seul je fus coupable! » son complice disait à Mounier : « Le chef d'état-major n'a fait qu'exécuter des ordres... » Voici donc ce que racontait l'imprimeur, et ses aveux, complétés plus tard

par d'autres récits, nous donnent peut-être le mot de l'énigme.

Dans les premiers jours du mois de floréal, le chef de la 82e demi-brigade, Pinoteau, était parti brusquement pour Paris. Son absence avait duré plusieurs semaines, puis il était revenu à Rennes, en proie à la plus vive exaltation. Pendant son voyage, ce colonel avait reçu les instructions de Bernadotte, un programme à faire exécuter par son régiment. « On comptait beaucoup, affirma Chausseblanche, sur plusieurs chefs de corps. » A Paris se tenait en permanence « un comité des généraux les plus estimés, » et Bernadotte, pour sa part, avait assumé la tâche de faire insurger son armée de l'Ouest. Le plan des conspirateurs était machiné comme un mélodrame, avec prologue, actes à péripéties, dénouement tragique. Tout d'abord, le chef d'état-major Simon, très populaire parmi les officiers, devait par une adresse les inciter à la rébellion. Bertrand, simple intermédiaire, avait donc remis les *Appels* à Chausseblanche, promis à l'imprimeur une provision de quinze cents francs, et bientôt, trois mille placards étaient partis, emportés par les diligences. Simple préparation au demeurant, et début de la tragédie : Pinoteau s'était chargé d'ouvrir l'action. A un signal venu de Paris, il faisait battre la générale, rassemblait sa demi-brigade dans le Champ-de-Mars, y proclamait la déchéance des Consuls, aux cris enthousiastes de : « Vive Moreau ! » Aussitôt d'autres régimens se hâtaient d'accourir, et Simon entrait de nouveau en scène. Dirigés par lui, les soldats envahissaient la préfecture, faisaient la rafle des caisses publiques, puis se mettaient en marche vers Paris. Là, « une révolution en grand » était préparée : insurrection des troupes de ligne, pillage du Trésor, attaque des Tuileries, déposition du Premier Consul...

— Avait-on dessein de le mettre à mort? interrogea Mounier.

— On n'a parlé de tuer personne.

Dans une déclaration écrite, Chausseblanche se montra plus affirmatif encore : la distribution des libelles « faisait partie d'une mesure générale, » adoptée pour la France entière. A Paris, « le comité des généraux » s'était engagé à « faire le coup de main, » puis à proclamer un gouvernement nouveau... « Lequel? » Et Chausseblanche, très convaincu : « La Convention. »

Malgré son exagération évidente et ses apparences romanesques, un tel récit n'était pas que mensonge ou billevesées d'un cerveau jacobin. Il corroborait étrangement les rapports de

l'agent Dossonville et les projets d'assassinat prêtés à Donnadieu : la dénonciation du capitaine Maffran s'y trouvait non moins confirmée. Tout semblait donc accuser Bernadotte : les noms d'Édouard Simon, de Pinoteau, du vaguemestre, ses amis ou ses agens secrets; sa requête au Consul pour maintenir à Rennes la 82e, et jusqu'à cette provision de quinze cents francs promise au besogneux Chausseblanche. Qui donc, en ces jours où l'argent était rare, aurait pu octroyer pareille largesse?

Une question, toutefois, devait être posée au révélateur. Comment lui, pauvre hère sans importance politique, avait-il eu connaissance de pareils secrets ? Sa réponse fut péremptoire : « Lorsque Bertrand me présenta les libelles, je refusai d'abord de les composer : j'avais peur. Alors, il me fit connaître les *ordres de Paris*... » Mais interrogé à son tour le vaguemestre se récria : « Chausseblanche racontait des sornettes; il mentait. Quinze cents francs, le prix de son impression? Allons donc ! On lui en avait remis cent vingt. » — « Simple acompte, ripostait le bonhomme... Au surplus, que le préfet me laisse conférer avec mon complice; je saurai le faire jaser. »

Mounier se passionnait à présent pour cette affaire; peut-être allait-il l'éclaircir, quand brusquement il dut interrompre son enquête. Fouché lui ordonnait derechef d'expédier à Paris les deux détenus, et, bien à contre-cœur, le préfet obéit... Mais tandis que, livrant le secret de l'intrigue, le maupiteux Chausseblanche accusait Bernadotte, des cris de : *A bas Bonaparte!* éveillaient, à Rennes, le silence consterné de la ville, et emplissaient de mutinerie la caserne de Saint-Cyr.

XXI. — LA MORT D'UN RÉGIMENT

Le samedi, 7 messidor, vers les cinq heures du soir, un courrier apporta au général Delaborde un arrêté consulaire à faire exécuter sur-le-champ. Quatre demi-brigades, — une division entière, — tenant garnison à Rennes ou dans les alentours, devaient sans retard évacuer la Bretagne. Bonaparte dispersait au loin les derniers débris de l'armée jacobine, et, visée spécialement, la 82e allait être dirigée sur Brest. Selon toute apparence, elle n'y séjournerait pas longtemps. Les plus rigoureuses mesures étaient prescrites contre ce régiment, pour « y prévenir la désertion et réprimer l'indiscipline : » départ dans les qua-

rante-huit heures, étapes doublées, cantonnement hors des remparts de Brest ; on avait peur qu'il ne contaminât la ville.

Fort contrarié. même inquiet, le général Delaborde fit appeler aussitôt le chef de la 82e, et lui enjoignit de se préparer à partir. Le colonel se retira, navré... Bien qu'à la date du 26 juin Chausseblanche ne l'eût pas accusé encore, Pinoteau, depuis l'arrestation de son ami Simon, avait perdu toute volonté. Sans formuler la moindre observation, il courut au quartier Saint-Cyr, et convoqua ses officiers.

Déjà le bruit s'était répandu en ville qu'on allait « transporter » la 82e : le Corse la détestait et la voulait anéantir. Commandans, capitaines, lieutenans, — beaucoup d'entre eux étaient mariés, — accoururent à la caserne et entourèrent leur colonel. En proie à une colère désespérée, ils l'interpellaient et réclamaient des explications. Pinoteau s'efforçait en vain de les calmer ; mais des imprécations lui coupaient la parole.

— Pourquoi cette émotion? On nous envoie seulement à Brest.

— Mensonge! on va nous embarquer : on nous déporte!...

Et durant ces colloques, l'agitation se propageait dans les chambrées. Harangués par leurs sergens, les soldats criaient et menaient grand tapage. Bientôt, des pancartes furent collées contre les murailles : *Mort à Bonaparte! Vive Moreau!...* un commencement de sédition.

Ahuri, ne sachant que répondre et n'osant réprimer, Pinoteau se hâta de regagner son logis : une vingtaine d'officiers l'y rejoignirent. S'excitant à l'envi, ils suppliaient leur chef de vouloir, d'oser, d'agir ; l'heure des résolutions avait sonné : mieux valait tomber sous une balle que d'attraper la fièvre jaune, de crever dans une ambulance ! Le commandant Müller, un grand diable d'Alsacien, répétait, enragé, qu'il fallait rassembler les soldats, déployer le drapeau, et tenter un coup de chien... Mais soudain, et tandis que ces propos allaient s'exaspérant, une nouvelle arriva qui calma net toute cette effervescence. On annonça que plusieurs camarades refusaient leur concours, même, qu'ils signaient une pétition, injurieuse pour leur colonel. Les exaltés se dispersèrent aussitôt... Alors, demeuré seul et se croyant perdu, Pinoteau fut pris d'une dernière défaillance : il écrivit au général Delaborde une lettre piteuse et désolée, lui envoyant sa démission.

Un acte de honteuse félonie venait de s'accomplir. Tandis qu'autour de l'indécis Pinoteau une vingtaine de mutins déclamaient, impuissans, d'autres, épouvantés, dénonçaient leurs desseins, et demandaient l'arrestation du colonel. L'instigateur de cette manœuvre était le neveu du président Treilhard, ce jeune commandant Couloumy dont nous avons parlé déjà, au début de notre récit. Nul jacobin, cependant, n'avait paru brûler de plus d'ardeur républicaine; naguère encore, sa juvénile exaltation effarouchait jusqu'à ses camarades. Oui, mais voici qu'une occasion se présentait pour lui de devenir chef de brigade, et aussitôt adieu le projet de « marcher sur Paris, baïonnettes en avant, » le dessein « d'enfoncer le poignard au sein du tyran corse! » Ah, l'Avancement, quel tentateur de la Vertu!... Toute la nuit, le commandant avait donc couru par la ville, réveillant maints officiers, les exhortant à se soumettre, et les endoctrinant. « Offrons au Consul, pour victimes expiatoires Pinoteau et Müller; nous éviterons ainsi la déportation! » En même temps, il leur faisait signer une requête à Bonaparte. Couloumy avait obtenu, par ce moyen, un certain nombre d'adhérens, et, quand le jour fut levé, il se présenta, escorté de quelques amis, à l'hôtel de la division. Mais il y fut très mal reçu. Le grincheux Delaborde était un honnête homme; il s'indigna contre ces militaires qui se transformaient en délateurs, s'empara de leur supplique, puis les congédia brutalement.

Le lendemain, dimanche 8 messidor, fut pour le préfet d'Ille-et-Vilaine une journée de fortes émotions. Les troupes n'avaient pas même été consignées, et, de bonne heure, les soldats de la 82e se répandirent en ville. Le chapeau campé sur l'oreille, la main posée sur le briquet, ils vaguèrent par les rues, très provocans. La bonne amie ou la grivoise, le chasseur, le dragon, le canonnier, le vétéran leur donnaient conduite, et avec eux faisaient bacchanale. « Quand se reverrait-on? En l'an quarante ou dans le mois aux quatre décadis!... Gredin de petit Corse! » On s'attabla dans les cabarets, et l'on y ripailla; le vin et le cidre coulèrent, le pousse-café et la rincette; puis, entre la bouteille et le pichet, on s'échauffa : *A bas Bonaparte! Vive Moreau!* Chez les traiteurs et dans les tabagies, pareille animation; le bourgeois jacobin se mêlant aux officiers politiquait et protestait : *A bas Bonaparte! Vive Moreau!* — le refrain de leurs colères. Bientôt, des faits plus graves se produisirent. A la tombée de la nuit, des

affiches séditieuses furent collées dans les faubourgs : *Guerre à mort à Bonaparte! Vive Moreau!* Mais le préfet, averti, dépêcha des gendarmes; ils arrachèrent les pancartes, empoignèrent quelques turbulens, et tout rentra dans l'ordre, le silence, la morne solitude.

Durant la journée du lundi, la 82e demeura consignée : le général Delaborde devait la passer en revue de départ. Mais, derrière les portes closes du quartier, l'agitation se continuait; deux groupes ennemis s'étaient formés : d'un côté, Couloumy et ses adhérens; de l'autre, les fidèles de Pinoteau et du vieux Müller. On se racontait que le colonel et le commandant, mis aux arrêts forcés, n'avaient pas encore quitté Rennes; mais l'ordre allait venir de les diriger sur Paris, puis de les torturer dans un cachot du Temple. Parmi leurs partisans, beaucoup s'indignaient, parlaient de vengeance, annonçaient des représailles : « Non, l'infâme Couloumy ne commanderait pas la demi-brigade! Il avait dénoncé : on le dénoncerait à son tour. » D'un groupe à l'autre, on se provoquait du regard, on se menaçait du geste; ici le capitaine Lelidec, et là le capitaine Chartran, les deux rivaux, chefs de coterie : un régiment en décomposition... Mais tout à coup, roulement de tambours, et : « garde à vous! » Delaborde pénétrait dans la caserne.

— *Vive le Premier Consul!* clama-t-il, agitant son épée.

Dans les rangs, silence ou murmures... Alors, et avec lenteur, le général parcourut le front de bandière des bataillons. Par saccades, il s'arrêtait devant quelque troupier et l'apostrophait :

— Pourquoi ne cries-tu pas *Vive Bonaparte?* Serait-ce le chef de brigade qui t'a donné cette consigne?

Interdit, l'homme se taisait ou répondait par un non timide.

— Allons, sois franc! Le chef Pinoteau a-t-il voulu, oui ou non, vous faire insurger?

Tous les soldats protestèrent : « Des calomnies! Le chef était loyal, incapable de trahison! »

— Bien, bien!... *Vive Bonaparte!*

Delaborde se retira mécontent... Mauvaise clique, brebis galeuses, qu'il fallait abattre au plus vite!

Enfin, le mardi 29 juin, dès l'aube naissante, les portes du quartier Saint-Cyr furent ouvertes, et la 82e en sortit : le chef de bataillon Couloumy la commandait. A cette heure matinale, ou-

vriers et bourgeois, chacun dormait encore; aucune acclamation ne salua donc la demi-brigade que ses amis de Rennes ne devaient plus revoir. Elle obliqua par le flanc droit, et s'engagea sur cet interminable « ruban de queue » dont les onduleuses bosselures, par la plaine et par les coteaux, s'allongent vers l'Atlantique... Et les dures étapes commencèrent, — des étapes doublées, — sous les morsures du soleil estival, sur la route poussiéreuse, tantôt au long des borderies qu'enserrent les haies fleuronnantes, tantôt à travers la friche et les diaprures de ses bruyères. Pas de *Marseillaise*, moins encore de *Chanson de la Pelle :* le soldat se traînait morne et soucieux, vers l'inconnu de sa déportation. A Saint-Brieuc, toutefois, un incident comique égaya la monotonie du voyage : des gendarmes s'emparèrent du triomphant Couloumy. Ses adversaires avaient tenu parole ; le délateur venait, à son tour, d'être dénoncé, et le général Delaborde lui appliquait la loi du talion. Puis, la demi-brigade se remit en marche Un simple capitaine la commandait, à présent; et derrière elle cheminait un espion de police qu'avait dépêché le préfet d'Ille-et-Vilaine. Cet homme, d'ailleurs, ne put signaler aucun « propos dangereux, » car, officiers et soldats, chacun se taisait : la rébellion était matée. D'étape en étape, on atteignit Brest, et là commença vraiment la « grande misère. » La 82e, telle qu'une pestiférée, fut maintenue hors de la ville, et, pour l'épurer, on y préleva quatre cents hommes. Ceux-là, meneurs ou mauvaises têtes, on les dépêcha sur Saint-Domingue, et, quelques mois plus tard, le surplus des maudits fut embarqué pour la Martinique.

Alors, un long martyre, une agonie désespérée, la mort!... Bientôt, la guerre recommença et, de nouveau, fit rage : John Bull et ce « damné Bony » avaient repris leur duel interrompu. Les *menof-war*, les grands vaisseaux battant pavillon blanc à croix rouge, barrèrent d'abord les rives de France, puis captivèrent tout l'Océan : les garnisons de nos Antilles ne purent donc se renouveler. Aucune relève de classe; point d'apports de conscrits... Pour les abandonnés de la 82e, le régiment était devenu le village lointain et la famille absente.

Ils casernaient encore à la Martinique, résignés et bien affaiblis, lorsqu'en 1809 les Anglais firent irruption dans l'anse du Carénage. Le 1er et le 2 février, se livra, sur la pente des mornes, entre les deux ruisselets qui ceinturent Fort-de-France,

une série de sanglans combats. *Vive l'Empereur!* C'était maintenant le cri de nos batailles, et déjà la 82e n'en connaissait plus d'autre. On vit s'accomplir, ces jours-là, un acte de vaillance, à peine mentionné de l'histoire, et que la capricieuse légende n'a jamais célébré. Malade, et grelottant la fièvre, le colonel du régiment, Jacques Montfort, se fit porter dans un hamac, pour avoir sa part de mitraille. Ces jours-là aussi, le pauvre « Mayençais » et le jacobin expiateur, déportés sans espoir de retour, firent superbement leur devoir :... « Soldats de la patrie! » comme leur avait crié Simon...

Beaucoup de ces vétérans, héros de nos victoires, tombèrent troués par les balles, sur les escarpemens du Fort Desaix. Mais les *marines* étaient nombreux; les rares défenseurs de la place furent écrasés. L'Anglais enleva ce qui restait encore de la 82e, et le déposa sur ses pontons. Les souffrances y furent atroces... Nul n'ignore quelle sorte de torture et de mort inglorieuse nos prisonniers français trouvèrent dans « les bonnes vieilles murailles de bois » qui protégeaient alors « la bonne vieille Angleterre, » en ces basses batteries enfoncées dans les puanteurs de la Meadway, au ras des fanges mouvantes, et derrière des sabords grillagés comme des cages, — l'unique séjour que voulut accorder aux vaincus de ses combats la conscience d'un peuple impitoyable...

Des quinze cents hommes qui, en 1802, composaient la misérable 82e, combien purent, à la paix, retrouver « la douceur » de cette France dont ils étaient, hélas! complètement oubliés?

ÉPILOGUE

... Et brusquement, l'instruction de l'affaire fut interrompue. Par trois millions cinq cent soixante-huit mille suffrages, la Nation venait de « nommer Consul à vie Napoléon Bonaparte; » le mot de République n'était plus rien qu'un mot, qu'une formule dérisoire; après dix ans de liberté convulsive, « la confiance, l'amour, l'admiration du peuple français » réclamaient impérieusement la dictature. Maître absolu de l'État, monté déjà sur les premiers degrés d'un trône, n'étant séparé du manteau impérial que par l'hésitation de sa volonté, le nouveau César crut habile de s'épargner le péril d'un scandale. L'arrestation de Moreau ou celle de Bernadotte aurait produit un dangereux éclat; la poursuite du

complot des libelles fut donc abandonné. Dissimulant, feignant même d'ignorer, Napoléon affecta de croire aux aveux qu'avait prodigués Simon. L'*Adresse aux armées*, l'*Appel aux soldats de la Patrie*, devinrent officiellement une misérable « incartade, » des « actes du délire, » la divagation de la « fièvre chaude. » C'était sage et prudent à la fois. Alors que, du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Atlantique, tout un peuple idolâtre acclamait son idole, — un procès politique aurait jeté dans le concert une note trop discordante. Fallait-il que cette France, préparée au despotisme par la licence de la liberté, apprît soudain que son dieu des batailles n'était pas adoré des soldats, et qu'il se rencontrait des généraux pour lui dénier tout génie militaire, et contester jusqu'à ses victoires? Mieux valait le silence, et le silence se fit; la conjuration mystérieuse rentra dans son mystère.

Affichant le dédain des offenses, Napoléon qui, d'ordinaire, ne les pardonnait pas, crut se devoir à soi-même d'être clément. Aucun des cabaleurs ne fut sérieusement inquiété...

Auguste Rapatel sortit du Temple, pour demeurer, à Nantes, en simple surveillance... Il s'y maria... Mais bientôt pardonné, et du reste, cavalier intrépide, il gagna rapidement des grades : chef d'escadron, major, aide de camp du roi Joseph, colonel :... clémence impériale, — peut-être aussi reconnaissance ! Plus tard, le voulant croire un royaliste, la Restauration combla de ses faveurs cet officier; du jeune ami de Moreau elle fit un chevalier de Saint-Louis, un maréchal de camp, un baron. Ainsi chargé d'honneurs, le général Auguste Rapatel vécut longtemps. Il put voir, en ce bizarre pays de France où vivans et morts vont si vite, se succéder trois gouvernemens, et, tour à tour les appréciant, les servit tour à tour. — très habile homme, à une époque féconde en habiles gens.

Armand Pinoteau ne subit pas, non plus, un trop cruel supplice. Incarcéré d'abord au Temple, et destitué de son grade, il recouvra sa liberté, et fut envoyé en surveillance à Ruffec, son pays natal. Mais il comptait dans l'armée impériale de nombreux amis; Louis Bonaparte intercéda auprès de son frère, et Napoléon se laissa fléchir. En 1808, le colonel reprit ses fonctions dans un état-major des armées d'Espagne. Blessé à Busaco, il devint général de brigade, puis, durant les Cent-Jours, fut créé baron de l'Empire. Le conspirateur jacobin de l'an X s'était, du reste, transformé en un ardent bonapartiste. Les rapports policiers

de la Restauration signalent « ce fils d'avoué » comme un fidèle de Buonaparte, favorable à l'Usurpateur, et « portant au fond du cœur l'aigle et la cocarde tricolore. » Chargé de tant de méfaits, Pinoteau fut envoyé « en exil » à La Rochelle. Le Gouvernement de Juillet lui restitua son commandement, et il mourut maréchal de camp, en 1834. Son nom est resté populaire au pays des Charentes, et les biographes de ce brave à l'âme si débile n'ont voulu connaître de lui que ses quatorze campagnes, et les deux blessures, stigmates de gloire, qu'il reçut faisant face à l'Anglais.

L'imprimeur Chausseblanche fut écroué, lui aussi, dans un cachot du Temple Là, toujours lamentable, il larmoya, implorant Fouché « magistrat sensible et bon; » mais, en dépit des épithètes, Fouché le fit conduire au château d'Oléron: le crève-misère savait trop de choses, et ne pouvait brider sa langue. De ses jambes goutteuses, et mené à la chaîne, Chausseblanche parcourut donc les dures étapes que suivirent alors tant de condamnés politiques. Aucun puissant du jour n'élevant la voix pour ce chétif, on l'oublia dans la citadelle. Durant dix-neuf mois, il y fut détenu, parmi les voleurs et les malandrins, laissant mère, épouse, enfans dans une atroce misère : certes, ce n'était pas là ce que lui avait promis Mounier, autre « magistrat tutélaire. » Enfin, après bien des souffrances, le vieil homme fut rendu à sa famille, à son labeur, à sa débine : il continua de vivre en l'indigence, et mourut misérable... Un pauvre hère!

Le vaguemestre François Bertrand fut condamné à la déportation. Son nom figure sur une liste dressée au mois de brumaire an XII; c'est un des treize « individus dont le Premier Consul a ordonné l'embarquement. » En marge de ce nom, le ministre de la Justice, Régnier, a libellé cette suggestive observation : « Auteur d'écrits séditieux dont le but était d'insurger l'armée, et de *provoquer à l'assassinat du Premier Consul.* Instruit et intelligent, pourrait être employé militairement... » Fut-il vraiment déporté? Non, sans doute ; aucun Bertrand n'est mentionné parmi les jacobins que la frégate *Cybèle* déposa dans les palétuveraies de la Guyane ; on perd sa trace, et son dossier, toujours énigmatique, s'arrête au mois d'août 1802. Selon toute apparence, il fut « employé, » mais non « militairement : » sorti de la police, il y rentra... Au surplus, ce jovial personnage ne put disparaître sans accomplir une plaisanterie suprême, et l'objet de sa nasarde fut encore Bonaparte. Très ferré sur l'*Almanach*

de Liège, cet homme littéraire écrivit donc à son tyran : « Bertrand, sous-lieutenant, à Bonaparte, Premier Consul. — Vous êtes déjà Charlemagne, faites de moi un autre Renaud, par intérêt pour votre gloire... » On en fit plutôt, croyons-nous, un mouchard.

Quant au général Simon, sa destinée fut vraiment douloureuse. Destitué, et, comme Bertrand; condamné à la « guillotine sèche » de Cayenne, on l'expédia d'abord à l'île d'Oléron. Le ministre de la Police ne lui accorda pas même un officier de gendarmerie pour l'y conduire, et le soldat, héros de maintes campagnes, dut s'acheminer, de brigade en brigade, pareil à un malfaiteur... « Je désire vous traiter comme un frère, » lui avait dit Fouché... Durant quinze mois, il fut parqué dans la citadelle parmi les condamnés de droit commun. Sous cet opprobre, sa fierté se réveilla, et cette âme, un instant affaissée, ressentit un sursaut de révolte : « J'ai pu errer en politique, écrivit-il à Bonaparte ; mais je n'ai point forfait aux lois de l'honneur, de la délicatesse, de la probité... Vous avez voulu me punir, vous ne sauriez prétendre me déshonorer. » On allait l'embarquer sur la *Cybèle*, quand l'ordre arriva brusquement de surseoir à son départ. Fouché n'était plus ministre, et un honnête homme, Régnier, dirigeait la police. Le Grand Juge trouva-t-il dans ses dossiers la preuve que Simon s'était, par fanfaronnade ou par dévouement, offert en victime expiatoire ? C'est possible, probable même, — car aussitôt la persécution cessa. Placé en simple surveillance, le général fut réintégré dans son grade avec le traitement de réforme. Il demeura ainsi, dans son pays de Champagne, jusqu'au jour où, la guerre sévissant partout, Napoléon eut besoin d'hommes pour ses grandes hécatombes. Le canon grondait en les sierras d'Espagne, Édouard Simon reçut l'ordre d'y aller ; il partit, et bientôt la faveur impériale faisait du jacobin dompté un baron de l'Empire. Il n'avait pas encore quarante ans, et déjà se reprenait aux longs espoirs, aux vastes ambitions, — quand soudain tout s'effondra sous la mitraille. Tombé de cheval, le corps troué par deux blessures, dans les ravines de Busaco, il fut ramassé par le vainqueur, et parqué dans un « cantonnement. » Dès lors, la malchance de cet homme devint de l'infortune. Rentré en France, sous la Restauration, mais dédaigné comme déjà trop vieux, et molesté pour son « anarchisme, » — pendant douze années, il sollicita, quémanda, se

désespéra en vain. Très pauvre et chargé de famille, les seules batailles qu'il livrait maintenant étaient contre l'huissier et le garde de commerce : son Temple se nommait la prison pour dettes. Le dossier du famélique Simon porte un accablant témoignage contre ce gouvernement de 1815, qui marchanda l'aumône aux mutilés de nos batailles, et ne sut pas s'honorer en honorant la France... Enfin, au mois d'avril 1827, la mort vint mettre un terme à cette destinée tragique : le doyen des généraux expira sous l'étreinte de la plus navrante des misères... L'éclat d'obus anglais qui avait jeté, sanglant, Édouard Simon sur les bruyères de Busaco, eût mieux fait de le tuer tout entier.

Mais si les acteurs du bizarre imbroglio se virent malmenés un moment, l'auteur, dissimulé dans la coulisse, renia impudemment son œuvre. La conduite que tint le rusé Bernadotte fut plus comique encore que la sournoise intrigue de sa comédie. Brusquement, il partit pour Plombières, oubliant dans sa fuite Pinoteau et Simon, Marbot et Fourcart, emprisonnés à cause de lui. Et, tandis que ces officiers se morfondaient sous les verrous, leur général humait, en pleine tranquillité, les senteurs de la Vosge, et se plongeait dans les piscines : une magnifique indifférence. Joseph, durant ce temps, intercédait pour son beau-frère, et l'époux de Désirée Clary put se croire pardonné. Il se trompait. A son retour, rebuffades et sorties violentes recommencèrent ; Bonaparte ne voulait sévir, mais il mortifiait. Redoutant toutefois un dénouement fâcheux, Bernadotte fit mine de s'esquiver : au mois de septembre 1802, il sollicita une ambassade aux États-Unis. La requête fut agréée ; mais le « Gascon » ne partit pas. Il était si malade ! — d'un mal qui déroutait la science des médecins, — la désespérance de vivre, les langueurs de la mélancolie : René, déjà même Obermann !... L'hypocondrie pourtant se dissipa, et tout d'un coup. Nous dirons en d'autres récits de quelle façon, recouvrant la santé, ce rare comédien devint maréchal de l'Empire, et comment il obtint toute une moitié de la fortune confisquée à son ami Moreau. On connaît le reste de sa vie. Prince de Ponte-Corvo, puis, en un jour de malheur, héritier de la couronne de Suède, Charles-Jean, put installer enfin Désirée Clary dans un palais. On sait aussi quelle sorte de tendresse il témoigna à son pays, quand, à Gross-Beeren, Dennewitz et Leipzig, commandant le Suédois, le Prussien et le Russe, il mitrailla sans vergogne nos pauvres petites

recrues de 1813. Nul Français ne fut plus cruel à la France que ce fils de procureur béarnais qui, dans la mise au pillage du grand Empire, prétendit soutirer une couronne impériale.

Moreau, plus honnête, se montra moins adroit. Au lieu de faire sa paix avec Bonaparte, il trouva plaisant de ricaner. Assez peu spirituel, souvent trivial en ses propos, le grand soldat de Hohenlinden était coutumier de facéties populacières qui, colportées par ses amis, mettaient en liesse et jacobins et royalistes. Le complot des libelles excita sa verve. Ayant connu la délation de Félicie ***, il dénomma l'affaire : *Une conspiration de pots de beurre*. Le mot courut les salons de Paris, obtint un vif succès, et s'est perpétué dans l'histoire. Mais la méprisante boutade irrita follement le Consul. Les haineuses rancœurs qui depuis tant de mois couvaient en son âme, éclatèrent soudain, furibondes : « Il faut que cette lutte finisse ! Il n'est pas juste que la France souffre, tiraillée entre deux hommes ! Moi, dans la position de Moreau, et lui dans la mienne, je serais son premier aide de camp... S'il se croit en position de gouverner la France (pauvre France !) eh bien, soit ! Demain, à quatre heures du matin, qu'il se trouve au Bois de Boulogne ! Son sabre et le mien en décideront : je l'attendrai ! » D'après un témoignage contemporain, Bonaparte chargea Fouché de transmettre à Moreau le défi et le cartel. « Il était près de minuit, affirme Desmarets, quand le ministre revint des Tuileries avec une si étrange commission. J'étais présent ; Moreau fut appelé sur-le-champ... On juge assez que la prudence conciliatrice du ministre dut s'interposer avec succès. Par accommodement, le général consentit à se rendre, le lendemain, au lever des Tuileries, où il ne paraissait pas depuis quelque temps. La plaisante anecdote, en dépit de son invraisemblance, serait-elle vraie ? Toujours est-il qu'un bulletin de police, en date du 16 vendémiaire an XI (8 octobre 1802), signale « la présence du général Moreau à l'audience de cérémonie qui a suivi la parade. » Cette visite théâtrale fournit matière à bien des conjectures, et les « politiques » prétendirent que Moreau allait recevoir un commandement... Et pourtant, déjà le malheureux s'était repris à conspirer ! Il avait entr'ouvert sa porte à l'agent anglais Fauche-Borel, négociait un rapprochement avec Pichegru, et s'avançait, comme par étapes, vers le sinistre dénouement de sa

destinée : le rendez-vous de la Madeleine, la cour de justice criminelle, l'exil en Amérique, les bivacs de l'armée russe, et cette bataille de Dresde où un boulet français, lui enlevant la vie, emporta du même coup et sa gloire de soldat et son renom de galant homme.

Joseph Mounier reçut les hautains complimens du Premier Consul :... « Je vous félicite d'avoir justifié l'excellente opinion que j'avais conçue de vous. » Aussi, mis en goût de police par un si beau succès, le préfet d'Ille-et-Vilaine s'appliqua-t-il, plus tard, à éventer d'autres conjurations ; il en découvrit, même en imagina, et, très en faveur désormais, fut nommé conseiller d'État. Intègre et formaliste, il conserva jusqu'à sa mort son bel honneur de Constituant.

Beaucoup moins ingénu, Fouché le terroriste ne put, malgré ses finasseries, recouvrer la confiance de son maître. Quatre mois après l'instruction du complot des libelles, il fut brutalement révoqué. Cambacérès reçut la mission délicate de lui apprendre sa disgrâce, et de chercher à savoir ce qu'il désirait obtenir. De l'argent! fit comprendre Fouché. Bonaparte le nomma aussitôt sénateur, et gratifia cet insatiable d'une somme de douze cent mille francs, — d'ailleurs, simple goutte d'eau jetée à un gouffre! Mais ce ne fut pas Dubois qui recueillit la succession du jacobin cassé aux gages. Le ministère de la Police fut réuni à celui du Grand Juge, le « gros juge, » comme on nomma dans le populaire l'obèse et lourdaud Régnier. Il s'acquitta fort mal de son emploi, étant très honnête homme. Dans les bureaux de la rue des Saints-Pères on pesta contre la décision nouvelle, et l'on s'y lamenta, car Patrice et Desmarets faillirent sombrer en ce naufrage. Fouché transporta donc dans un appartement de la rue Basse-du-Rempart le lit conjugal, sa nichée d'enfans, ses soirées de boston et de loto, — ses intrigues aussi. Là, résigné en apparence, et affectant une vie de patriarche, il ne cessa de miner les voies de son successeur, de lui filouter ses mouchards, de fabriquer ainsi des complots, partant de les découvrir et de les dénoncer. « Prenez garde! murmurait-il à l'oreille de Napoléon;... des poignards voltigent dans l'air! Je les vois; je les sens! » Il l'effraya si bien que, deux années plus tard, le génial coquin faisait reconstituer la police, et, ministre à nouveau, rentrait en triomphateur dans l'hôtel du quai Voltaire. Nous le reverrons à l'œuvre, en de prochains récits.

Bonaparte avait voulu s'épargner un scandale; il ne put cependant imposer le silence. On jasa, et le public connut la « conspiration des pots de beurre. » Les contemporains nous en ont parlé, mais sans déchirer son mystère. Ils l'appellent, toutefois, une crise menaçante,... à laquelle manqua un chef assez sûr pour lui donner l'élan, » « une entreprise dirigée contre un nouveau César par les derniers Romains. » Oui, une redoutable sédition, sorte de révolte prétorienne, fut, en 1802, au moment d'éclater. Sans aucun doute possible, le plan dut en être concerté, au mois de floréal, — alors qu'effrayés par l'imminence de la dictature impériale, les derniers féaux de la République, opposans du Sénat, refusaient à Bonaparte son Consulat à vie. En de telles occurrences, une crise gouvernementale était à redouter, et chacun s'attendit à un coup d'État. Le comité occulte de ces généraux mécontens, que dénonçait Dossonville, tint furtivement quelques conciliabules et discuta diverses questions (1). L'Armée de l'Ouest, la seule qui fût à même de marcher sur Paris, avait conservé un organisme intact : Bernadotte reçut donc la mission de la mettre en mouvement. Elle était peu nombreuse, — une quinzaine de mille hommes, tout au plus; mais, à chacune de ses étapes, elle pouvait s'augmenter rapidement. Des régimens entiers seraient accourus la rejoindre, fournis par les 14e et 22e divisions militaires, car dans ces deux autres contrées de la Chouannerie, le Consul et son amnistie des « brigands » avaient irrité le soldat. En Normandie, à Caen surtout, les demi-brigades s'agitaient comme en Bretagne, et un ardent jacobin, le général Liébert, commandait à Tours. Accrue de renforts, l'armée de la révolte se fût présentée devant Paris, et aussitôt, — les mêmes rapports nous l'apprennent, — la garnison eût acclamé Moreau.

Que serait-il advenu de cette révolution triomphante? Moreau et Bernadotte auraient-ils reconstitué un Directoire ou réuni une Convention? On peut hardiment affirmer le contraire. Non certes, ce ne fut pas pour « intrôner des avocats, » aux Tuileries ou au Luxembourg, que Simon, Pinoteau, et leurs complices risquèrent le Temple, la déportation à Cayenne, voire le peloton d'exécution. Eux aussi acceptaient volontiers un dictateur portant le glaive,

(1) Suivant toute présomption : Augereau, Masséna, Bernadotte, Macdonald, Monnier, Lecourbe et Delmas; Oudinot, peut-être; mais non pas Moreau... Nous aurons à parler plus longuement de ces généraux et de leur « comité ».

mais ils le désiraient autre que le « Corse » ami du prêtre et protecteur de l'émigré. Prisonniers de leurs propres cohortes, contraints à s'adjoindre Augereau ou Masséna, les généraux vainqueurs auraient imposé à leur république de caserne quelque triumvirat militaire. Un gouvernement de soldats, rien que de soldats, et, — suivant l'énergique expression de Mounier, — « délibérant, le sabre en main, sur les destinées de la France, » voilà ce que rêvèrent les « derniers Romains » de l'an X, et ce qu'ils ne purent accomplir. Au surplus, une phrase de Fouché, en sa correspondance, démontre qu'il avait fort bien deviné le secret de la conjuration et la pensée intime des conjurés : « Ce complot odieux en lui-même ne sera pas sans avantage pour le pays... *Nous avons écarté l'influence militaire*, suite de nos troubles civils... » Oh! dérision de l'histoire, étrange ironie de la vérité! Napoléon Bonaparte menacé de mort, en 1802, par la soldatesque, comme étant une âme pacifique, répugnant trop aux batailles sans trêve, aux tueries sans arrêt!...

Mais l'appel jeté par les jacobins de l'Armée n'éveilla pas d'écho; la France, harassée de convulsions, acclama une dictature qu'elle espérait reposante, — et rien ne put troubler les sereines douceurs de la paix consulaire, ni son vaste silence, fait de lassitude assoupie ou de craintif émerveillement.

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

MARIAGE ROMANESQUE

TROISIÈME PARTIE (1)

XVII. — LE CONTRAT

La signature de l'acte qui allait rendre Jan Korab propriétaire des *Sapins Verts* n'était plus qu'une question de forme, et il vivait dans la fièvre, courant d'une conférence avec son notaire à un rendez-vous chez M. de Rudowitz. Quant aux difficultés pécuniaires, elles n'existaient plus, puisque M. Anastase avait fait mettre à sa disposition, par l'intermédiaire d'un banquier de Lemberg, les sommes qui lui revenaient de la succession de ses père et mère.

Néanmoins Jan comprenait que ce petit capital allait être englouti presque en entier par le paiement au comptant et les commissions à distribuer le jour du contrat. De plus, il était harcelé par de secrets agens de M. Pik qui lui offraient leurs services, et se chargeraient, disaient-ils, de renouveler le matériel démodé de ses machines agricoles, d'augmenter son bétail, etc. Or, pour tout cela, il fallait du crédit, mais le banquier de Czernowitz, à qui M. Pik l'avait présenté dès l'abord, ne promettait-il pas complaisamment de payer les traites quand on les lui présenterait?

Une chose qui eût frappé Jan davantage, s'il n'eût pas été aussi préoccupé, c'est que chaque fois qu'il avait exprimé le désir de présenter ses hommages à Mme de Rudowitz et à ses filles, il s'était heurté à la même formule banale : « Ces dames

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 novembre.

sont sorties, ou bien occupées de leurs préparatifs de départ. »

Spectatrice invisible de tous ces agissemens, Hélène se torturait le cerveau pour deviner le mobile auquel obéissaient ses parens, sa mère surtout; car elle n'était pas dupe des bruyantes lamentations qu'affectait, devant le monde, Mme Julie, au sujet de la « nouvelle marotte » de son mari! Tout cela sonnait faux, et elle sentait bien que, si on vendait, c'est qu'on y était forcé. Mais quelle corrélation y avait-il entre cette vente et l'obstiné refus de recevoir Jan Korab, après l'avoir si fort attiré pour Rose?..

Émue du chagrin de la jeune fille, Mlle Santou, qui suivait avec étonnement les péripéties de ce petit drame de famille, et avait été témoin plusieurs fois de l'insistance de Jan à être introduit au salon, se demandait si, dans tout cela, il n'y avait pas simplement quelque obscur malentendu. Un jour, comme le jeune homme manifestait précisément devant elle le désir de voir une de ces dames, elle avait pris sur elle, sachant Mme Julie sortie, de lui ouvrir la porte du salon où Hélène promenait précisément sa fièvre soupçonneuse. A la vue d'Effendi, la jeune fille était devenue mortellement pâle.

— Je viens me plaindre à vous d'être mis en quarantaine, mademoiselle, lui avait-il dit en riant. C'est que vous m'avez gâté autrefois! Mais je devine que madame votre mère m'en veut de devenir l'acquéreur d'un domaine dont elle ne se sépare qu'à son corps défendant!...

Le ton amical et plein de franchise de Jan était allé au cœur d'Hélène.

— Il n'y a pas bien longtemps, vous me traitiez en camarade, presque en ami, continua-t-il, et j'ai encore à la mémoire nos intéressantes conversations! Ne les reprendrons-nous donc jamais plus? et n'aurez-vous pas un souvenir pour le paysan terré au fond de ses forêts, qui, lui du moins, ne vous oubliera pas!... Oh! je sais que vous allez partir, et que Lemberg est une ville très mondaine où les succès ne vous manqueront pas! Mais me sera-t-il interdit d'aller vous y voir? Lemberg n'est pas au bout du monde et mes affaires m'y appelleront quelquefois.

Une espérance, vague comme un souffle de printemps, avait passé, encore une fois, sur le cœur d'Hélène.

Jan prit sa main glacée et la porta à ses lèvres. Alors, elle, d'une voix nette, mais très basse :

— Vous serez toujours le bienvenu, Effendi, et moi... moi, non plus,... je ne vous oublierai pas...

M. de Rudowitz, survenant tout à coup, avait mis fin à ce bref tête-à-tête.

— La voiture est à la porte, mon cher Korab, et je suis prêt à vous accompagner aux *Sapins*.

Un quart d'heure plus tard, Hélène encore toute préoccupée de son entrevue avec Jan, sortait du salon, quand elle se croisa avec l'ex-régisseur de son père. Alors, un trait de lumière lui traversa l'esprit : cet homme devait savoir!... Oui, mais parlerait-il? et l'idée lui vint de répéter textuellement la phrase échappée l'autre jour à sa mère :

— Ainsi, fit-elle d'une voix indifférente, en s'adressant à l'économe, vous ne vous doutiez de rien, Kasper?

— Que le bon Dieu me foudroie ici même, mademoiselle, si je soupçonnais quelque chose! Qui aurait jamais pu imaginer pareille aventure! De si beaux sapins! si droits, si sains d'apparence, minés... rongés par la pourriture!... C'est à croire à une machination du diable!...

Il s'arrêta, croyant avoir entendu des pas, puis ajouta d'un air finaud, en baissant la voix :

— Mais, Jésus soit loué!... tout s'arrange... et le contrat sera signé demain.

Déjà Hélène ne l'entendait plus. Rouge de honte, elle s'était enfuie. Ainsi on voulait tromper Jan!... le voler!... Et voilà pourquoi sans doute on l'avait attiré sournoisement, en affectant de le souhaiter pour gendre, jusqu'au jour où on l'avait senti pris dans le filet. Et elle s'expliquait à présent la véhémence de sa mère, clamant à travers la chambre : ni vos sœurs, ni vous, ni personne! Ah! mais, cela ne se passerait pas ainsi... Elle écrirait à Jan... Elle dénoncerait le crime,... Il ne serait pas dit qu'une pareille iniquité s'accomplirait! Et sa nature sauvage se réveillait, elle se sentait capable de tout!... L'œil égaré, elle avait couru au bureau de son père, arraché une feuille de papier et tracé d'une main fiévreuse : « La forêt des *Sapins Verts* est ruinée, faites une nouvelle enquête, avant de signer! »

Elle écrivit l'adresse.

Qui porterait cette lettre?

Elle songea au jeune Stéfanek, un petit mendiant qui stationnait souvent le matin sous le porche de l'église.

Au reste, Jan ne serait de retour que le soir... Mais, dès la première heure, demain, il serait prévenu!

Durant cette longue journée, elle vécut dans un état voisin de la démence, arpentant la maison, tête haute, l'œil flamboyant, semblable au génie de la vengeance.

Sa mère, ses sœurs, bien qu'habituées à ses excentricités, se demandaient si elle ne perdait pas la raison. La nuit fut plus terrible encore. A tout instant, elle se réveillait en sursaut, et tour à tour elle voyait son père qui la regardait tristement, en disant : « De quel droit les enfans jugent-ils leurs parens! » Ou bien c'était Jan, assis, désespéré, au milieu de sa forêt en ruines, qui surgissait devant elle en la maudissant. Alors, elle se dressait sur son séant, repoussant les chimères nocturnes, et courait à la fenêtre respirer l'air matinal, impatiente d'un dénouement, quel qu'il fût.

Toute la famille était réunie dans la salle à manger pour le petit déjeuner du matin. Hélène avait caché sa lettre dans son corsage, et de temps en temps, sa main la serrait sous l'étoffe. Tout à l'heure, en allant à l'église avec ses sœurs et la Suissesse, elle trouverait bien moyen de la glisser, avec un florin, à Stefanek.

Mlle Santou versait le thé.

— La caisse qui contient les objets de jardinage et le hamac de ces demoiselles doit-elle être envoyée aux *Sapins?* demanda-t-elle à M. de Rudowitz.

— Mon Dieu, oui, un hamac ne pourrait que nous embarrasser en ville!

— La future Mme Korab aura le loisir de s'y prélasser, dit ironiquement Mme de Rudowitz.

— Eh! eh! ma chère Julie, vous ne croyez pas si bien dire!

— Quelle histoire!

Et instinctivement, les yeux des quatre femmes s'étaient tournés vers Hélène.

— Du tout! et vous connaissez l'élue!... On n'en parle pas encore chez les Pik, mais ce sera bientôt le secret de Polichinelle... J'imagine même que les deux noces se feront le même jour!

— Quelles noces? Vous parlez par énigmes?

— Eh! mais, celle de Lina Pik avec le banquier Tedesco d'abord, et celle de Jan Korab... avec Mauve, ensuite!...

Mlle Santou avait saisi le bras d'Hélène et le serrait de toutes ses forces pour l'obliger à se contraindre.

— Effendi paraît amoureux fou de cette petite, continuait M. Cyprien, il s'est même affiché l'autre jour, aux *Sapins*, d'une façon un peu ridicule ! Et il narra la course à travers le marais, tandis que des exclamations méprisantes et indignées accueillaient ses paroles.

Cependant, le visage d'Hélène, d'une pâleur de cierge, ne semblait exprimer qu'une indifférence glaciale. Elle se leva d'un mouvement automatique. Tout tournait autour d'elle, le sol se dérobait sous ses pieds, et elle sentait bien qu'elle n'aurait jamais la force d'en entendre davantage. En passant devant un miroir, il lui sembla voir un spectre. De loin les yeux de la Suissesse la suivaient, anxieux.

Enfin, elle est seule chez elle, et ses mains se tordent, ses larmes coulent brûlantes, intarissables. Oh, malédiction ! Homme traître et perfide ! qui hier encore, par ses paroles tendres, affectueuses, a su réveiller dans son cœur l'espérance, alors que, lui, ne songeait qu'à une autre !... Et quelle autre !... Cette bohémienne,... cette intrigante !... cette fille sans nom !... Oh ! Dieu juste ! être dédaignée pour une pareille créature !... Et elle a l'impression d'avoir reçu un soufflet sur la joue... L'a-t-elle assez bien caché son jeu, la rusée, avec ses manières artificieuses ?... et déjà... le jour du bal, — Hélène s'en souvient maintenant, — n'avait-elle pas déjà commencé ses manœuvres habiles et ses coquetteries ?...

On avait frappé à la porte.

— Êtes-vous prête pour la messe, ma chérie ? demandait l'institutrice.

Alors, brusquement, elle se souvint de la lettre..., de son rôle de justicière !... Justice !... Mais elle n'avait plus que de la haine au cœur ! Une haine implacable, un besoin de faire souffrir... souffrir immensément... tous !... Et, eux surtout, les deux misérables qui l'avaient mise dans l'état où elle était...

La voici dans la rue. Tout près l'église se dresse au bord de la rivière.

Comme elle approche du portique, un petit paquet de haillons s'avance vers elle, s'accroche à sa robe, une main frêle se tend :

— La charité, Koukonitza, un kreutzer pour Stéfanek !...

D'un geste irrité elle repousse le gamin.

— Veux-tu me laisser, petit drôle ! Je te ferai arrêter !...

Dans sa main crispée, elle serre les débris d'un papier, qu'elle

vient de mettre en pièces et, à présent, accoudée au parapet du pont, elle regarde fuir au gré de l'eau les derniers vestiges de ce qu'elle appelait hier un acte de justice!

Quand M. et Mme de Rudowitz étaient rentrés à midi, de chez le notaire, après la signature du contrat, ils avaient trouvé Hélène sur le seuil du bureau qui les attendait, rigide, avec sa figure des mauvais jours.

— Je ne veux plus vivre avec vous.

Ils la regardaient ébahis :

— Quelle lubie te prend! Où iras-tu?

— Chez ma cousine de Torna!... Elle me l'a souvent offert!...

— Ta cousine est une sainte!...

— Ça me changera! dit-elle méchamment entre ses dents

— Tu es une ingrate!... Une sans-cœur!...

— Eh! tout le monde le sait!... Alors vous consentez?

— Oh! si ça t'amuse pour quelque temps! Car maintenant que tu as cette idée dans la tête, nous aurions beau te retenir, tu trouverais bien moyen de t'en aller!

— C'est vrai!

Et ils n'avaient plus insisté, gênés par le regard dont elle les enveloppait, et pressentant qu'elle devait savoir quelque chose.

XVIII. — RÉVOLTE

Le mariage de Lina était officiel, et la famille en liesse, les garçons, surtout, qui prévoyaient grasses ripailles. Aussi, surveillaient-ils avec un intérêt spécial les allées et venues de Tékla, préposée au département des douceurs. Car la vieille fille était une pâtissière émérite, et rien que pour les *tortes*, elle en connaissait au moins quarante variétés : torte de Vienne, torte tzigane, torte karmelite, torte aux épices. La nomenclature seule en faisait venir l'eau à la bouche des jeunes gourmands.

Au salon, les cadeaux du fiancé s'étalaient, riches et tapageurs.

— Mauve! Mauve! Arrive donc, je veux te montrer mon collier de perles! avait crié Lina. — Et quand la jeune fille était entrée : Tiens, compte; il y a autant de perles qu'il existe d'années de différence entre le banquier et moi! Vingt-neuf... et d'une grosseur! Voici maintenant mon nécessaire d'argent, mes bracelets de rubis, mes bagues... Voilà les fourrures, les étoffes de

soie, de velours !... Vais-je être belle !... Tiens, regarde ces babouches brodées d'or. — Elle les avait mises à ses petits pieds. — Ah ! je te promets qu'il sera « sous la pantoufle, » ce bon Tedesco !

— Tu l'aimes beaucoup ? demandait Mauve, rêveuse.

— Mais... très suffisamment ! j'aime surtout les jolies choses qu'il me donne, la position que je vais avoir... car je serai une vraie dame. Tedesco est noble, et quand j'irai à Léopol, il me conduira dans les salons catholiques, ma chère !... Il est converti, tu sais bien, il n'est plus orthodoxe ; alors, tu comprends que je pourrai recevoir la bénédiction dans une église romaine, ce qui sera beaucoup plus distingué. Ah ! si nous pouvions nous marier le même jour !

Mauve lui avait mis la main sur la bouche. Mais, sans s'inquiéter, la folle Lina continuait :

— Écoute, je vais te dire un grand secret. Hier soir, Effendi a causé avec papa ! j'ai tout entendu. Il disait qu'il voulait t'épouser ! Oh ! ce que papa a ri !... Il n'avait jamais pensé que cette amourette était sérieuse ! Pense donc, toi, madame Korab-Pacha ! Quelle affaire !... Mais il paraît qu'Effendi n'en démord pas ; seulement, il veut connaître ton passé, et savoir ce que Tékla entend par ses grands secrets ! Papa lui a dit qu'il n'en connaissait pas le premier mot, mais que c'étaient des bêtises sans doute, des exagérations de paysanne ignorante qui se monte la tête ! qu'en tout cas, Effendi pouvait partir tranquille pour les *Sapins*, et qu'à son retour, c'est-à-dire ce soir, tout serait arrangé. Alors, ce matin, papa, qui trouve que ces affaires-là se traitent mieux entre femmes, a envoyé maman chez ta tante !

Mauve avait pâli.

— Et voilà pourquoi je t'ai fait venir ici, petite Mauviette !... car, en ce moment... elles causent, nos deux dames !..

Toute bouleversée, Mauve s'était pris la tête à deux mains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

D'affreux pressentimens l'envahissaient.

— N'y pense donc pas, ma chérie, et viens que je t'essaie ce peigne de corail, disait Lina en cherchant à tordre la lourde chevelure de la jeune fille. — Tu comprends que la future petite madame Effendi ne peut plus porter des tresses sur ses talons.

— Oh !... Lina !... tais-toi, de grâce... tu vas me porter malheur !

Et, anxieuse, ses yeux se tournaient vers les fenêtres de la maisonnette, où elle soupçonnait qu'un drame se jouait.

Tout à coup, la silhouette énorme et gesticulante de Déotima, enveloppée dans un ample peignoir rose tout galonné d'or, était apparue dans la cour, et la bonne dame, haletante, suffoquée de graisse et d'émotion, les cheveux au vent, jetait les bras en l'air et criait à tue-tête :

— Pik! Pik!... mais elle est folle, cette femme!

Tymofté et Siméon, qui rentraient précisément du gymnase, attirés par le bruit insolite qui venait de la maisonnette, n'avaient pas manqué de regarder ce qui s'y passait, et ils accouraient aussi prévenir leur père.

— Oh là là!... Il y a du train chez la vieille!... Elle déménage tout!... elle tire les coffres... décroche les casseroles!...

Déotima s'était effondrée sur un fauteuil, et respirait du vinaigre :

— Tékla veut s'en aller!... disait-elle, retourner à Pola! emmener sa nièce... Elle m'avait bien prévenue, dit-elle, et elle prétend qu'on l'a trompée, trahie; aussi, dès ce soir, elle louera un chariot!...

Puis, tout à coup, la bonne dame tressauta, frappée d'une idée,

— Et mes gâteaux de noce, gémit-elle, mes *tortes*, mes *babas*, mes *krèm francèz*, mes *zéfirs* et mes *bézés*. Tékla seule connaît les recettes!... Qui me les fera maintenant!

— Il faut la retenir de force, — hurlaient les garçons! — on dévissera le timon de son chariot!... On chassera les chevaux dans la campagne!...

— Et nous garderons Mauve! criaient Lina et Nastunia en entourant de leurs bras la jeune fille sanglotante.

Cependant, M. Pik, d'un geste bref, avait imposé silence à sa famille.

— Je vais parler à cette insensée, dit-il.

Une expression pleine de solennité s'était répandue sur ses traits et, d'un pas majestueux, il prit la porte, et se dirigea vers le cottage, suivi en tapinois de Lina et de Tymofté.

Dans la cuisine, Tékla, les yeux hors de la tête, entassait pêle-mêle les affaires dans une caisse.

— Ah çà! que se passe-t-il? dit l'agent d'une voix de tonnerre.

La vieille fille tressaillit et lui jeta, en dessous, un mauvais regard.

— J'allais justement aller vous trouver, monsieur Pik, pour vous remercier de votre hospitalité, dit-elle. — Ses lèvres avaient

la blancheur de la cendre, sa voix sifflait, on sentait qu'elle faisait un effort inouï pour se contenir. — J'emmène Mauve, je retourne dans notre chaumière, que nous n'aurions jamais dû quitter!... Les villes sont maudites, elles pourrissent le cœur des enfans, monsieur. Cette Mauve, que je croyais si innocente, me tromper ainsi! Car Déotima ne m'a rien caché : les promenades dans le chemin vert, les rendez-vous... l'offre de cet étranger! Et moi, sotte!... je ne me doutais de rien... j'oubliais que l'homme est comme un loup... toujours en embuscade!

Sa voix, étranglée de sanglots dont le diapason montait toujours, avait atteint son paroxysme.

D'un ton sévère, M. Pik commanda :

— Asseyez-vous! — Elle obéit, subjuguée malgré elle. — De quel droit voulez-vous empêcher le bonheur de votre nièce, car ce serait un bonheur pour elle d'épouser l'honnête gentilhomme qui la demande?

Elle le regarda, farouche :

— Du droit que Dieu donne sur les enfans qu'on a élevés de son travail presque, et de ses privations!

— Ça, c'est un droit moral! Mais le droit légal appartient aux parens, Tékla? Quels sont les parens de Mauve?

— Monsieur Pik... vous me croyez bête, et vous voulez me faire parler; mais vous pouvez me couper en quatre, je ne dirai rien! Même si vous vous mettiez à genoux, même si vous étiez l'empereur!...

— Mon Dieu! fit l'agent méprisant, voilà bien des affaires pour une naissance irrégulière.

— Irrégulière?

Il crut qu'elle allait lui sauter à la gorge.

— C'est un mensonge, entendez-vous! Une calomnie!

— Alors, insinua-t-il, vous avouez qu'elle a des papiers.

Elle balbutia :

— Elle en a, et elle n'en a pas,... autant dire qu'elle n'en a pas,... car personne ne les verra.

— Vous parlez à tort et à travers, comme une perruche et une ignorante! En résumé, vous refusez le grand honneur que vous fait M. Jan Korab?...

Elle se cabra.

— L'honneur! Vous trouvez honorable le renard qui rôde autour de la maison pour vous dérober votre bien! Et quel

homme encore,... un étranger,... un Turc!... Des gens qui ne croient ni à Dieu ni à la sainte Madone... qui ont, assure-t-on, plusieurs femmes! Des païens, quoi!...

Tymofté, qui se dandinait sur le couvercle d'un coffre, fut pris d'une hilarité si soudaine qu'il se mit à trépigner en jetant ses jambes en l'air. Il s'amusait comme au théâtre.

Tékla répéta, le regard vide :

— L'honneur! mais c'est Mauve qui lui en ferait en l'épousant!

Cette fois, la patience de l'agent était à bout :

— On ne raisonne pas avec les imbéciles, dit-il. J'ignore à quel obscur mobile votre entêtement et votre ignorance obéissent, mais vous assumez là, ma pauvre femme, une terrible responsabilité!...

Hélas! malgré toute sa finasserie, M. Pik s'apercevait que l'ascendant qu'il avait toujours eu sur Tékla n'opérait plus.

Changeant alors de ton, il prit un air grave et digne.

— Je me suis bien trompé sur votre caractère, Tékla. Nous vous traitions en parente, vous étiez de toutes nos fêtes de famille; dans quelques jours, vous deviez encore assister au mariage de notre Lina, et Mauve allait être sa demoiselle d'honneur : aussi, ma femme, qui vous considérait comme une sœur, croyait-elle pouvoir compter sur votre aide, sur votre amitié, au milieu de ces circonstances uniques. Elle sera bien déçue! Voici qu'au moment où vous pourriez reconnaître ce qu'on a fait pour vous, pour Mauve, vous dénouez votre tablier et comme une mercenaire vous nous le jetez à la face, tout cela parce que votre nièce a eu une amourette avec un jeune homme!... Mais que diable! Il fallait mieux la surveiller!... Et maintenant, ajouta-t-il en mettant dans sa voix tout le mépris dont il était capable, je vais dire à Déotima qu'elle peut se chercher une autre servante!

Plus que tout autre reproche, cette parole cinglante était allée droit au cœur de Tékla. On la traitait comme la dernière des filles de ferme... elle, si fière de sa parenté!... Accoudée à la table, on devinait, à son front plissé, à son œil hagard qu'une lutte se livrait dans son esprit.

Lina s'approcha, posa doucement sa main sur son épaule :

— Kouzinetchka, dit-elle de sa voix caressante, n'aurez-vous pas pitié de nous? Allez-vous nous laisser au milieu de tous ces embarras?... Songez que ma pauvre maman, avec sa tête faible, est capable d'en faire une maladie!

Ce titre si doux de cousine, cet appel brusque fait à son cœur troublaient maintenant la paysanne. Une larme glissa sur sa prunelle d'acier, elle regarda la jeune fille, et d'une voix à peine distincte :

— C'est bien, fit-elle, dites à Déotima que je resterai jusqu'au mariage... je ferai les *tortes*, les *mazourkis*, les *bézés!...*

— Victoire! avait crié le jeune Pik, en s'élançant vers la villa. Comme un condamné qui attend son arrêt, Mauve se tenait devant la porte.

— Nous la garderons jusqu'au soir, dit Lina, car à présent il faut attendre le retour d'Effendi pour délibérer et prendre un parti!...

Un roulement de voiture avait bientôt annoncé l'arrivée de Jan Korab, et, le souper à peine terminé, toute la jeunesse s'était engouffrée dans la chambre de Déotima, afin d'y tenir conseil.

— Ça ne peut pas se passer ainsi, disait Lina après avoir raconté au jeune homme les événemens de la journée.

— Il faut forcer la main à la vieille! glapissaient les deux frères.

— Dame, quand on est à la merci d'une hallucinée, le plus raisonnable est de se dégager, affirmait le comte Séverin.

— Et si nous laissons partir Mauve, continuait Lina, elle est perdue pour vous, Korab, car Dieu sait dans quel pays la satanée paysanne l'emmènera!... Elle est capable de tout!...

— Si c'était moi, dit Nastunia, je ferais comme la jeune chanoinesse de Bude!... C'est encore le meilleur moyen de contraindre les parens opiniâtres.

— Hourrah! crièrent les garçons, qui, au milieu de tout ce trouble, frétillaient comme poissons dans l'eau.

— Ma foi, ce mariage-là en vaut bien un autre, affirma sérieusement la fiancée du banquier.

Mauve qui, blême et muette, restait blottie dans son coin, s'était rappelé soudain les paroles de Danyl le jour du marché et ses explications vagues, restées inachevées par l'arrivée de Tékla...

Jan la regardait.

L'heure était grave. Lui aussi, avait entendu parler de ces deux amoureux qui pour vaincre la ténacité de leurs parens avaient été réduits à cette extrémité romanesque de voler, pour ainsi dire, au prêtre une bénédiction! Et il songeait que Mauve

et lui étaient orphelins, libres d'en agir à leur convenance, et qu'il l'aimait assez pour risquer l'aventure.

— Si Mauve y consent, moi je suis décidé à tout, dit-il résolument.

Lina avait pris la jeune fille entre ses bras et doucement lui parlait à l'oreille :

— Comprends bien, mon petit cœur, c'est dans une église!... Dans la maison du bon Dieu! Et pour dire « oui » devant le prêtre, qu'importe que ce soit comme ceci, ou comme cela!.. Tu penses bien qu'après ça, Tékla sera trop heureuse d'accourir et de t'apporter tes papiers!... Et ensuite, qu'y aura-t-il à faire?... plus rien qu'une petite signature à donner dans la sacristie!...

Jan s'était rapproché de Mauve et il l'implorait d'un regard si intensément tendre qu'elle en était remuée jusque tout au fond de l'être : cependant elle ne bougeait pas, aucun son ne sortait de ses lèvres. Alors, brusquement, Lina impatientée :

— Eh! tu ne l'aimes donc pas? s'était-elle écriée en poussant sa compagne dans les bras du jeune homme.

Alors Jan l'avait passionnément étreinte et, dans les quelques mots qu'il avait pu lui arracher, il prévoyait un demi-consentement.

Quelques instans plus tard, comme Mauve pénétrait dans la maisonnette, Tékla, la face livide, avait surgi de l'ombre.

— Tu n'as rien à me dire? avait-elle fait de sa voix sévère.

— Oh! si!... si!... Niania, — s'était écriée l'enfant sanglotante en se jetant à ses pieds, — je viens te demander,... te supplier de consentir à mon mariage avec Jan Korab!...

Mais Tékla avait reculé frémissante :

— Jamais! c'est mon dernier mot!

Alors, Mauve, farouche, s'était relevée.

— C'est bien! dit-elle les dents serrées. Ah! tu m'auras poussée à bout!...

Pour la première fois, ce soir-là, les deux femmes se séparèrent sans s'être donné l'accolade habituelle.

XIX. — PRÉPARATIFS DE NOCE

C'est dans la grande cuisine des Pik que Tékla opérait, aidée d'une escouade de servantes.

Autour d'elle s'amoncelaient les pyramides d'œufs, les barattes

énormes de beurre, les vases remplis de miel, les montagnes de fruits confits, d'amandes et de raisins, enfin tous les ingrédiens qui devaient servir à confectionner ou à décorer la variété infinie de friandises qui allaient sortir de ses mains habiles, et seraient servies à la *kolatcya tçukrova* (collation sucrée) tout de suite après le mariage. Coutume aimable qui symbolise les douceurs de l'hyménée.

Le feu ronflait, des nuages blancs de farine faisaient une auréole aux visages échauffés par la flamme, la neige des blancs d'œufs montait immaculée, et le pilon broyait en mesure le sucre ou les amandes.

Le long d'une table préservée par un énorme réseau de tulle, sur lequel bourdonnaient d'avides guêpes, une quantité respectable de « délicatesses » s'étalait déjà : nougats blancs, massepains et mazourkis glacés, richement ornés de fruits et de devises. Déotima, l'œil allumé à la vue de tant de délices, surveillait, allait de l'une à l'autre des servantes, voulait mettre la main à la pâte, goûtait à tout, et se donnait régulièrement chaque jour une indigestion. De leur côté, les jeunes Pik arrivaient à chaque instant en sourdine et faisaient main basse sur tout ce qui leur convenait, ou bien encore c'étaient Lina et Nastunia qui abandonnaient un instant la chambre où grinçaient les ciseaux des couturières pour venir faire leurs provisions. Ce n'était donc pas seulement des mouches et des guêpes que Tékla avait à se défendre. Elle en était quitte pour redoubler de zèle, et elle songeait farouchement que quand elle aurait converti toute cette farine, tout ce sucre, tout ce miel et tout ce beurre, en *tortes*, *platski*, *babas*, etc., sa dette serait payée à la famille Pik et qu'alors elle pourrait emmener Mauve et rentrer au village !

« A présent, elle boude, la petite, » se disait-elle en jetant un regard de côté à la jeune fille, qui travaillait avec les autres, et dont les traits, mués en une gravité effrayante, restaient résolus et impénétrables. « Mais cela passera, la jeunesse oublie si vite ! »

Et jamais le soupçon ne lui venait que, derrière ces prunelles si douloureusement fixes, germait un levain de révolte.

XX. — « COMME LA CHANOINESSE »

Le 3-16 juin, nuit de la Saint-Mitrofane, patron de M. Pik, la lune fut si éblouissante que les étoiles en pâlirent, et dans

les vieux jardins les rossignols s'égosillèrent si fort que l'on put croire qu'ils savaient qu'ils devaient jouer une marche nuptiale.

Aux abords de la petite église latine, une foule compacte attendait le cortège.

Sur le coup de neuf heures, quand la mariée parut toute blanche couronnée de myrte, il n'y eut qu'un cri d'admiration. Puis un murmure flatteur accueillit l'essaim des demoiselles d'honneur, vêtues de blanc et rose, qui jetaient des bouquets au public, et faisaient songer à un gracieux envolement de papillons. Quant au marié, il fut déclaré franchement vieux. Mais dans le cortège, un officier turc qui portait au côté un sabre recourbé fit grande impression.

Les futurs époux s'étaient agenouillés devant l'autel.

Le prêtre se dressait dans un nimbe de lumière :

« L'homme quittera son père et sa mère... il s'attachera à sa femme... et ils seront deux dans une seule chair... » — Il dit encore : « Seigneur, fécondez par votre grâce ce sacrement que vous avez institué pour la propagation du genre humain !... »

Le peuple suivait dévotement les cérémonies tout en faisant force signes de croix et génuflexions.

Soudain, au moment où le prêtre, tenant en main les anneaux, demandait aux époux le consentement mutuel, l'officier turc et une pâle fille d'honneur se jetèrent ensemble au pied de l'autel, échangèrent rapidement des bagues, en prononçant d'une voix distincte le « oui » solennel, en même temps que « les mariés. »

« Au nom de Dieu, vous êtes unis ! » clama l'officiant, les yeux mi-clos, dans un geste de bénédiction, et l'orgue se mit à jouer un chant d'allégresse.

Tout cela s'était passé avec une telle promptitude, que lorsque le prêtre rouvrit les yeux, le jeune couple qui venait de lui soustraire subrepticement sa bénédiction avait disparu.

Abîmée dans ses prières, Tékla ne s'était aperçue de rien. Cependant des rumeurs couraient dans le public.

— Avez-vous vu ces jeunes gens?... C'est qu'ils ont bel et bien dérobé la bénédiction !...

— Oui, on peut dire qu'ils l'ont attrapée au vol...

— Mais ce n'est pas légal.

— Pourquoi pas? Est-ce qu'ils ne se sont pas promis le mariage devant plus de cent témoins !... N'ont-ils pas échangé des bagues, reçu la bénédiction du prêtre? Que voulez-vous de

plus... Sans doute les pauvres enfans n'avaient pas le choix...

Quelques-unes de ces phrases bizarres avaient frappé les oreilles de Tékla, qui, méfiante, cherchait des yeux sa nièce dans la suite des nouveaux mariés, mais elle n'y avait pas attaché d'importance.

— Savez-vous le nom de ces deux jeunes gens? avait dit encore une voix.

— Lui... on le nomme Effendi, je crois... Elle, c'est la petite Mauve! Vous savez bien, la violoniste.

Cette fois Tékla dressa la tête; Tymofté se détacha du groupe et vint frôler la vieille fille.

— Quand les tuteurs font les méchans, dit-il, en lui parlant sous le nez, voilà comment on s'en passe...

Cependant Tékla ne *voulait* pas comprendre.

— Où est Mauve? demanda-t-elle d'une voix égarée.

— Eh! elle roule en ce moment avec son mari vers la Moldavie! lui cria le gamin avec un mauvais rire.

Et une autre voix, dans l'obscurité, clama : « C'est la tante qui doit en faire une tête!... »

Elle avait entendu cette fois, et il lui sembla que toutes les lumières de l'autel se livraient à une danse folle. « Les misérables! » gémit-elle.

Le cortège s'en allait dans la nuit claire, précédé de la mariée entre les deux matrones, et de l'époux, conduit par deux hommes mûrs, qui rivalisaient de maturité avec lui.

La foule s'écoula bruyamment.

Un à un, le bedeau avait éteint les cierges, il s'apprêtait à fermer la porte quand près du bénitier une femme, aux traits incohérens, le poing levé, lui apparut.

A sa robe de soie, ses gants, et ses atours un peu prétentieux, le sacristain reconnut une personne de la noce.

— Eh! la *baba*, lui dit-il, nous avons donc bu un petit coup de trop, tout à l'heure?...

Puis sans façon, il la poussa dehors.

Jusqu'au matin, les trépignemens et les fanfares joyeuses retentirent dans la maison des Pik.

Vers midi, comme l'agent s'apprêtait à aller à ses affaires, il vit avec étonnement la porte de la maisonnette ouverte, et le maréchal ferrant d'en face lui conta que, dès l'aube, un chariot avait emporté Tékla et ses coffres.

— Elle pleurait, dit l'homme, et ses larmes tombaient sur une longue boîte noire, pareille à un petit cercueil, qu'elle tenait sur ses genoux !

Et M. Pik comprit que c'était le violon de son enfant qu'elle emportait avec elle.

XXI. — LUNE DE MIEL

— Voilà Monsieur et Madame ! crièrent les voix des paysans.

Et dans l'apothéose du soleil couchant, qui ensanglantait de lueurs rouges la merveilleuse forêt des sapins, la voiture apparut sur la grand'route.

A ce moment, les cloches de la petite église grecque s'étaient mises à tinter lentement.

Mauve, la main dans celle de son mari, sauta légèrement à terre. Pourquoi ce tintement de cloches résonnait-il comme un glas sur son cœur, qui eût dû être tout à l'allégresse aujourd'hui.

— Qu'est-ce qu'on sonne ? demanda Jan au cocher.

— Oh ! rien, Votre Honneur, une vieille baba qu'on enterre !...

Et un involontaire frisson avait secoué la jeune femme.

Cependant des acclamations de joyeuse bienvenue arrivaient de toutes parts.

Sur le seuil de la maison, tout enguirlandée de branches de sapins, se tenaient M. Pik, le comte Séverin, deux ou trois camarades de camp d'Effendi, ainsi que les serviteurs du domaine, portant le pain et le sel.

— Merci, mes amis ; merci, mes braves gens ! disait le jeune homme ému, et poussant doucement Mauve devant lui, il avait ajouté : Voici Madame, que je vous amène !

Des vivats lui répondirent et ce furent ensuite des accolades sans fin, des protestations de fidélité... Les paysans vinrent avec onction baiser les mains, les genoux, les pieds des nouveaux maîtres.

« Elle est jolie, la nouvelle dame, » disaient les femmes, « mais pâle et un peu triste... »

En revanche, la surexcitation un peu nerveuse de Jan plaisait beaucoup.

— Qu'on apporte de l'eau-de-vie ! du rhum ! de l'hydromel ! s'écria-t-il, et il but, coup sur coup, plusieurs verres, puis se mit

à haranguer les paysans réunis, les assura qu'ils trouveraient en lui un ami, plutôt qu'un maître, parla d'union... de solidarité et d'un tas de choses très-belles, que M. Pik taxait, *in petto* de rêveries. Et il faut bien avouer que ce petit discours humanitaire parut faire beaucoup moins d'impression sur les villageois que la généreuse distribution d'eau-de-vie qui avait suivi.

Enfin, Jan, dans son effervescence, prétendit faire porter Mauve en triomphe dans toutes les pièces de la maison, et, malgré la confusion de la jeune femme, il l'enleva de terre, aidé de deux serviteurs, et lui fit parcourir solennellement les six chambres de la rustique habitation qu'il avait sommairement arrangée à son intention.

On festina par là-dessus, au dedans et au dehors : granges, cuisines, hangars, tout fut envahi, et, le lendemain matin, comme M. Pik et les autres hôtes reprenaient le chemin de la ville, ils avaient encore rencontré, çà et là, dans les fossés, maint trop fervent disciple de l'hydromel et de l'*arak*.

La première question de Mauve quand elle s'était trouvée seule avec l'agent avait été : « Tékla ? »

Elle espérait une réponse à la lettre suppliante qu'elle lui avait expédiée de Moldavie, et croyait qu'après ce qui s'était passé, la tenace vieille fille serait enfin vaincue. Erreur !

Et M. Pik ne lui avait pas caché le brusque départ matinal de la paysanne. De tout le programme tracé par Lina, seule la première partie avait été exécutée.

Des larmes brûlantes avaient gonflé les paupières de la malheureuse enfant. Hélas ! que dirait Jan ? Malgré toute sa tendresse, tout son amour, ne lui en voudrait-il pas ?

La vue des yeux humides et des traits bouleversés de Mauve avait effaré le jeune homme. Il attira sa femme contre son cœur :

— Ma chérie, parlez-moi franchement, dites-moi si vous regrettez ce qui est arrivé.

Elle s'était alors jetée passionnément dans les bras de celui qui, désormais, était son unique refuge au monde.

— Oh non ! non ! Ce qui est fait est bien fait. Entre nous, maintenant, c'est à la vie et à la mort... Si je pleure, Jan, c'est à la pensée que, par ma faute involontaire, il ne nous est pas permis de régulariser notre mariage !

Il l'avait serrée plus étroitement encore.

— En accomplissant cet acte, mon aimée, j'en avais accepté d'avance toutes les conséquences. Que ceux qui nous y ont forcés en assument la responsabilité; mais, ce qu'ils ne peuvent nous enlever, c'est notre amour, c'est cette joie de tous les instans que nous apporte le fait délicieux de vivre enfin côte à côte.

En parlant de la sorte le jeune homme était sincère : sa vie de fils d'émigré, ses pérégrinations multiples à l'étranger en avaient fait, naturellement, un déraciné, un affranchi des préjugés et des croyances routinières. Il avait vu tant de gens divers, avait frayé avec des religions d'espèces si différentes qu'il avait fini par se forger à son usage une philosophie un peu large. Et, en résumé, des trois idées qui sont comme les assises d'une nation; religion, famille, patrie, seule, la dernière avait de solides et d'indestructibles fondemens dans son cœur.

— Voici les clefs de votre département, madame la ménagère, avait dit Jan, gaiement, en mettant entre les mains de la jeune femme un lourd trousseau. A vous la maison, l'étable, la basse-cour. A moi les champs et la forêt. Naturellement, nous aurons chacun une escouade de gens pour nous servir !

L'art de diriger le ménage dans une importante maison de campagne slave ne s'improvise pas du jour au lendemain : d'habitude, les filles suivent les traditions de leur mère, qui continue à leur prêter aide et expérience, tout le temps nécessaire à cette initiation. La pauvre Mauve, hélas ! n'avait point cet appui suprême, et, au cours de sa vie de petite musicienne, ses jolis doigts n'avaient connu d'autre travail que le maniement de son archet. Dans leur maisonnette, Tékla prenait toute la peine, et si par hasard la jeune fille essayait de l'aider : « Fi donc ! ces misères-là ne sont pas faites pour ma petite reine, » disait la paysanne. Aussi ce rôle nouveau et compliqué de *gospodyna* lui faisait-il l'effet d'un épouvantail.

Cependant il faut convenir qu'elle s'y était appliquée tout de suite avec l'ardeur fébrile d'une néophyte, médiocrement secondée par des servantes un peu paresseuses, un peu rusées, qui s'amusaient de son inexpérience et en profitaient. Mais ce beau zèle était intermittent. Trois jours durant, on la voyait dès l'aube, son trousseau de clefs à la main, distribuer lard, gruau, farine, laitage pour le repas des gens, sans s'apercevoir que la cuisinière s'appropriait le plus souvent double portion; puis, le quatrième, un chant d'oiseau dans la forêt, un appel de Jan, qui eût tou-

jours voulu l'avoir à ses côtés, et elle s'échappait, emportant les clefs... Et lorsque les pauvres travailleurs affamés rentraient au logis, ils étaient contraints d'aller déterrer à la hâte quelques pommes de terre pour leur repas, et murmuraient résignés : « Notre Madame est une enfant ! »

La visite hebdomadaire du boucher juif était une autre des terreurs de Mauve. Il entrait, jetait sur la terre foulée de la cuisine un sac malpropre d'où émergeait un énorme quartier de viande sanguinolente, et elle considérait alors avec effroi cette masse informe de chair, dans laquelle il allait falloir découper des biftecks, des côtelettes, des aloyaux !... lorsqu'elle aurait été, bien entendu, au préalable, lavée... et rincée !... Or il était arrivé souvent que, grâce à son ignorance, le filet était passé dans la soupe des gens, alors que la cuisinière apportait malicieusement à table un rôti sur lequel s'émoussaient même les belles dents du maître.

Jan riait de tout cela : elle se formera bien assez vite, disait-il ! Il riait moins lorsque, deux propriétaires un peu rudes et sans gêne des environs étant venus, plutôt par curiosité que pour autre chose, lui faire visite, et ayant dû passer la nuit, à cause du mauvais temps, avaient fait la remarque, d'un ton assez sarcastique, le lendemain à déjeuner, qu'ils avaient dormi dans des nappes damassées...

— Et voici sans doute un des draps qui nous étaient destinés, ajoutaient-ils goguenards en tâtant la toile de la nappe, et regardant impertinemment la jeune *gospodyna* confuse !...

Cet incident, dont on allait faire, Jan le prévoyait bien, des gorges chaudes dans le pays, l'avait particulièrement irrité, et avait même provoqué le premier nuage sérieux dans la maison forestière. Mais le chagrin de la pauvre petite ménagère avait vite désarmé son mari, et, pour lui faire oublier l'incident, il avait commandé secrètement à un fameux luthier de Bucharest l'instrument précieux dont Mauve était privée depuis plus de deux longs mois.

A la vue inattendue de ce violon, elle avait été prise d'un transport de joie. Et quand le soir, Jan, sa cigarette aux lèvres, étendu sur une ottomane, avait écouté monter dans le petit salon les sons vibrans d'une *mazoure* polonaise ou bien quelque merveilleuse improvisation, son cœur s'était gonflé de tendresse et de fierté. Certes, un talent pareil rachetait bien des imper-

fections; aussi, désormais, s'était-il efforcé de refréner une parole un peu vive, si par hasard il constatait quelque désordre.

Donc, la vie leur souriait, et parfois Mauve, en se réveillant le matin, s'effrayait de son bonheur.

A la vérité, le banquier de Czernowitz qui avait promis de payer les traites, se faisait un peu tirer l'oreille, et plusieurs fois Jan avait été obligé d'aller le relancer, et se plaindre de ses procédés. Ces absences, courtes cependant, étaient un supplice pour Mauve. Il lui semblait, à tort ou à raison, qu'en l'absence de son mari, le personnel de la maison avait moins de respect pour son autorité; elle croyait lire dans les regards des femmes qui la servaient une nuance dédaigneuse qui la troublait malgré elle. Quel pouvait être le fond de la pensée de ces créatures? Avaient-elles vraiment l'intention de l'humilier?

Un autre incident lui avait été encore bien plus à cœur. On approchait de la récolte du maïs. En Bukovine, c'est une réjouissance. Chez ces peuples mi-slaves, mi-moldaves, passionnément épris de musique et de danse, les travailleurs acceptent de se passer de salaire pour le fauchage du maïs, à la condition que le maître paie l'eau-de-vie et les violons. Le vaste champ du domaine des *Sapins* était donc transformé ces jours-là en une immense salle de fête où les cris d'allégresse et les bruyantes fanfares se mêlaient à la cadence des faux, hardiment lancées d'un coup sec, à ras des tiges géantes. Un soleil éclatant trouait de lueurs d'or, pareilles à des girandoles, les feuillages d'alentour. Des théories de belles filles aux lourds cheveux piqués de fleurs rouges, la main dans celle de superbes gars, glissaient en farandoles ou tournoyaient légèrement. Mauve regardait, amusée, cette activité joyeuse, et tout naturellement sa pensée se reportait à l'époque lointaine où, cramponnée à la veste de l'oncle Danyl, elle assistait à des fêtes semblables. Et voici qu'aujourd'hui la maîtresse du domaine, c'était elle... et ces mêmes paysans qui jadis lui jetaient en riant une pomme ou une noix, se disputaient maintenant la faveur de lui baiser la main. Involontairement une bouffée d'orgueil lui avait rempli le cœur, en même temps qu'un hymne de gratitude allait à celui qui l'avait associée à sa vie, à ce Jan qu'elle voyait là-bas, au milieu des travailleurs, les encourageant de son animation et de sa gaieté. Et elle admirait sa silhouette martiale qui le dessinait nettement dans la limpidité du ciel

Tout à coup, une voiture attelée de deux poneys était apparue sur la grand'route, et Mauve avait pu y distinguer le profil délicat d'une très jeune femme et, près d'elle, un homme et un enfant.

« Ce sont des propriétaires de Sadagora, » disaient les paysans. « Une si jolie dame, et bonne, et pieuse!... » Jan s'était approché de la voiture, et le jeune couple semblait lui parler avec grand intérêt.

Mauve se souvint alors que Jan lui avait cité cette jeune femme comme l'unique personne du voisinage avec laquelle il eût souhaité pour elle des relations. Et elle se disait qu'il allait l'appeler,... sans doute la présenter;... cette idée la faisait trembler des pieds à la tête... Cependant l'entretien se prolongeait,... et on ne paraissait pas songer à elle. A ce moment, il lui sembla surprendre un sourire ironique sur les lèvres de l'économe, qui surveillait les travailleurs à quelques pas d'elle. Maintenant, la voiture avait rebroussé chemin et les chevaux l'emportaient au grand trot; mais Jan, au lieu de se rapprocher de Mauve, s'en était allé à l'autre bout du champ, et elle devinait qu'il souffrait... que lui aussi avait eu une déception.

Sans doute, il s'attendait à ce qu'on exprimât le désir de connaître sa femme... Il jugeait ces gens si bons, si vertueux, si au-dessus des préjugés,... et il s'était trompé.

Lorsqu'ils s'étaient retrouvés au logis, ce soir-là, tous les deux, pour la première fois, ils avaient éprouvé une gêne vis-à-vis l'un de l'autre. Elle, cependant, vaillante, avait dit tout de suite, pour le mettre à l'aise, en prenant son air le plus naturel :

— Tu as rencontré des étrangers tout à l'heure? Sans doute, ils te demandaient le chemin? j'étais trop loin pour les distinguer.

Et le jeune homme avait dit oui, de la tête.

Alors gentiment, elle était allée chercher son violon et, bien qu'elle eût l'âme broyée, jamais elle n'avait joué avec plus d'entrain et de gaieté.

Un matin que Jan était aux champs, un homme tout en nage était arrivé à lui, une lettre à la main.

Une importante traite, souscrite par le banquier de Czernowitz, venait d'être protestée, et si Jan ne payait pas tout de suite, c'était le séquestre.

Or l'argent réservé aux premiers frais d'installation était épuisé. Les rentrées insignifiantes, la laiterie surtout, mal orga-

nisée, n'avaient rien donné, et certain acheteur que devait envoyer M. Pik, pour une coupe de bois, n'était pas venu.

Avant tout, Jan avait adressé un mot à l'agent, lui disant ses difficultés et lui enjoignant de faire prolonger le billet, ajoutant qu'il allait arriver, et trouverait bien à Czernowitz quelqu'un pour lui avancer l'argent nécessaire; qu'ensuite, coûte que coûte, il partirait pour Vienne, où la *Banque agricole* était déjà en possession d'une demande d'emprunt, sur la forêt des *Sapins*.

Lorsque Mauve, qui errait dans les champs, était rentrée, elle avait trouvé la maison bouleversée. Partout les tiroirs entr'ouverts, les valises étalées témoignaient d'apprêts hâtifs de voyage. Et, tout de suite, la pensée d'un malheur lui était venue. Sans doute, c'était l'oncle de Jan qui le rappelait!

— Rassure-toi, ma chérie! c'est un simple voyage d'affaires à Vienne!... Mais il y a urgence! il faut que je sois parti de Czernowitz à la première heure demain.

— Et combien de temps seras-tu absent?

Il avait hésité.

— Deux,... trois semaines...

Alors, elle s'était jetée à son cou.

— Oh! emmène-moi, emmène-moi, je t'en supplie!... je mourrai de chagrin ici toute seule!

Elle ne voulait pas lui dire les vagues appréhensions que lui causait l'attitude des gens vis-à-vis d'elle.

Jan l'avait calmée :

— Et qui veillera au grain quand je serai parti? Est-ce ainsi que ma vaillante petite femme regimbe devant son premier devoir? Pendant ce temps-là, moi, de mon côté, je ferai diligence!... et quand j'aurai contracté l'emprunt, pense à la joie du retour! Nous pourrons ensuite nous installer plus confortablement dans la maison nouvelle, qui ne tardera pas à être terminée. Je rapporterai des meubles, des tentures... Des toilettes pour Madame!... j'engagerai un régisseur très entendu aux choses forestières, et une habile femme de charge qui débarrassera ma chérie de tous les soins du ménage! Notre vie recommencera alors meilleure et plus belle encore!

Elle hochait la tête tristement.

— Rien ne peut être meilleur que notre vie présente... Ce qui a été... ne se recommence plus... Une fois le fil rompu, on peut le renouer;... mais ce n'est plus le même bonheur

Elle parlait avec un petit air de prophétesse qui impressionna Jan. Il sentait bien qu'elle disait vrai. A son retour, l'hiver serait à la porte, et une vie plus grave commencerait dans une maison plus vaste, plus officielle, qui comporterait moins peut-être que dans la rustique maison forestière les enfantillages, le sans-façon et la douce camaraderie de la première heure...

Comme il sautait dans la briska, elle lui demanda d'une voix étranglée :

— Alors, dans trois semaines?...

— Oui! oui!... cria-t-il avec un bon sourire; mais il connaissait la lenteur des affaires, et il pressentait que de longs jours s'écouleraient avant qu'il pût lui rendre son dernier baiser!...

Elle s'assit alors, toute morne, sur un tertre de la route et, longtemps, ses yeux obscurcis regardèrent filer entre les bruyères roses et les hautes marguerites cette forme noire, toujours diminuante, qui emportait « sa raison de vivre! »

XXII. — LA LETTRE

Assise dans le chariot, tête basse, écrasée de douleur, avec, sur ses genoux, le petit étui de violon pareil à un étroit cercueil, Tékla roule sur la chaussée, traverse les villages. D'aucuns, la voyant passer, se signent.

— Qui donc va-t-elle enterrer, celle-là?

Et d'autres soulèvent leur chapeau dévotement. Des chiens hurlent. Sur le pas des portes, des femmes qui bavardent l'ont reconnue.

— Eh! mais, c'est demoiselle Tékla!

On la traite avec respect, parce qu'elle a été longtemps à l'étranger, et qu'elle habite la ville. Un Juif qui vient du bourg où se trouve le bureau de la poste a soudain couru après elle.

— J'allais justement chez le ménétrier, dit-il, car voilà une lettre adressée pour vous, chez lui, demoiselle Tékla!... Comme cela, Danyl n'aura pas la peine de vous la renvoyer.

Elle a paru étonnée, jette une pièce de cuivre à l'homme, et, maintenant, ses mains tremblantes tournent et retournent l'enveloppe rigide au cachet rouge, à l'écriture droite.

Et ses yeux se troublent, le sang bourdonne à ses oreilles, car cette écriture, elle l'a reconnue, c'est celle de son maître, et cette lettre,... c'est la lettre vainement attendue depuis tant d'années.

Alors, avec une hâte fébrile, elle déchire l'enveloppe. Oui... c'est bien du père de Mauve, de cet André Ostoya, à la famille de qui elle a voué un attachement si farouche, et qu'elle a cru ne plus jamais revoir! Et maintenant, il revient, vivant, de l'autre bout du monde; et il réclame sa fille, il les appelle à lui toutes les deux! Il veut embrasser sa petite Mauve, l'enfant qu'une fatalité cruelle l'a forcé à confier aux soins de sa brave Tékla, afin de la soustraire au pernicieux exemple qu'elle était condamnée à subir!... Mais la sécurité de la savoir entre des mains si sûres a un peu adouci pour lui les horreurs et les misères subies dans l'exil... Maintenant, il a hâte de témoigner à Tékla sa reconnaissance,... sa gratitude...

Il joignait à cette lettre un chèque pour les frais de voyage, et les attendait toutes deux à Cracovie. Suivait une adresse. Il espérait, ajoutait-il, que les faibles sommes qu'il lui avait fait envoyer par un intermédiaire, avaient pu, en partie du moins, subvenir à leur entretien. (Hélas! Tékla n'avait jamais rien reçu.) S'il revenait aujourd'hui, après être parti, sans esprit de retour, c'est qu'une invincible nostalgie le poussait vers sa patrie... Il n'y avait pas *prescription* encore, disait-il, mais la mort avait fait son œuvre... Noémi n'était plus... d'autres également avaient disparu... L'oubli... l'apaisement s'étaient peut-être faits... Au reste, il vivrait caché,... à l'écart,... sous un autre nom, dans une retraite où l'accueillaient des hommes graves, retirés du monde... »

A la lecture de cette lettre, un cri sourd s'était échappé de la gorge de la malheureuse :

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! Trop tard! Et vous avez permis cela!...

Elle se prenait la tête à deux mains, folle de douleur. Et sur sa face parcheminée il lui semblait sentir couler des larmes de sang. Hélas! que faire maintenant?... Que dire à ce malheureux?...

Déjà, dans le lointain, la maison natale entourée de cerisiers et tout égayée de grands tournesols se profilait sur le coteau, et Tékla pouvait apercevoir, tout près du seuil, le madras rouge de sa mère, la vieille rebouteuse. Encore quelques tours de roue, et elle entendrait sans doute monter du rucher la chanson allègre du ménétrier...

Brusquement, elle a arrêté le conducteur, et est descendue du chariot, à la grande stupéfaction du paysan.

— Va seul à la maison... Dis à Danyl que je viendrai plus tard...

Alors, effrayante de pâleur, elle a rebroussé chemin et s'est dirigée vers la route qui mène à la petite station prochaine. Comme le condamné qui va au supplice, elle allait à son maître.

Cette même route, trente-huit ans auparavant, elle l'avait suivie à pied, de la même façon, alors que, trahie par un fiancé qui en préférait une plus belle, elle était allée se placer dans un vieux *dvor*, tout au fond des Karpathes. Combien son cœur dépossédé s'était donné alors, tout entier, à ses nouveaux maîtres! Comme elle avait épousé leurs joies, leurs douleurs, leurs fantaisies même! Et quand le père goutteux, d'humeur irascible bien que d'âme généreuse, était devenu veuf, elle s'était emparée des rênes de la maison, avec une autorité jalouse, attendant, ainsi que son vieux maître, l'aurore du jour où elle pourrait les remettre entre les mains de la jeune épouse que choisirait l'unique héritier de la maison. Mais tout cet espoir s'était brusquement effondré en face du mariage inattendu, contracté en dépit de tous les raisonnemens, par ce fils jeune, artiste, imbu d'idées nouvelles et qui s'était laissé séduire par une belle et adroite créature qu'affolait un besoin éperdu de luxe et d'hommage. Après un essai infructueux de vie familiale, la rusée sirène avait su persuader à son mari que seule la vie de Paris convenait à son talent, à lui, à sa beauté, à elle! Délaissé, frappé au cœur, le vieillard avait perdu le goût de vivre; il se traîna quelque temps, et s'éteignit un jour dans les bras de Tékla, folle de douleur, à qui il laissait la garde de la maison déserte. Elle y fût morte sans doute, si un événement inouï n'était venu tout à coup bouleverser sa vie de fond en comble.

« Tékla, lui écrivait le fils de son maître, une fille nous est née, elle a six mois déjà, et s'étiole, livrée à des soins mercenaires. Viens, tu l'élèveras dans nos vieilles traditions et le souvenir de ceux qui ne sont plus. »

Et elle avait tout quitté, le cœur plus remué qu'elle ne voulait dire, exaltée à l'idée de ces nouveaux devoirs, mais, la mort dans l'âme, en songeant qu'il lui faudrait vivre dans la ville satanique, abominée de son vieux maître, et se courber sous l'autorité de la créature fatale qui avait ruiné le cher vieux foyer. Débarquée dans le petit hôtel du parc Monceau, dont le luxe tapageur l'avait tout de suite fait frémir, son premier élan avait

été vers l'enfant, et dans une étreinte passionnée, elle en avait pris solennellement possession. Tout d'abord, elle s'était figuré que la mère la lui disputerait, et elle s'apprêtait à lui tenir tête. Mais l'indifférence de la jeune femme l'avait au contraire péniblement surprise. Entraînée dans un formidable tourbillon mondain, c'est à peine si elle consacrait quelques instans, matin et soir, à sa fille.

Tout autre était le père. Il aimait à se faire apporter l'enfant dans son atelier de peintre, s'amusait avec elle, admirait ses joues redevenues roses, l'appelait sa chérie, sa petite Mauve. Tékla était traitée par lui comme un membre de la famille. Il s'attardait à lui parler de son père, du pays, aimait à remuer avec elle les cendres mélancoliques du passé.

Mais combien, hélas! il paraissait changé!... Lui, autrefois si plein d'ardeur, un voile sombre semblait peser sur son front. Et sans relâche, il travaillait, sauf le soir, où il conduisait sa femme dans le monde, quand il n'y avait pas de réception au logis. Il travaillait à des portraits, des panneaux, des plafonds, des tableaux... Chaque jour, l'atelier était envahi par de belles dames, les épaules nues, couvertes de bijoux, enveloppées de manteaux magnifiques et dont les visages étaient aussi peints que les toiles suspendues alentour.

Mais aucune de ces dames n'était plus belle, ni plus richement vêtue que la maîtresse de la maison.

Quand Mauve avait su marcher, sa mère se la faisait amener frisée et pomponnée dans le salon tout encombré de fleurs et de précieux bibelots. Alors les belles dames, les élégans messieurs, réunis là, se divertissaient des gentillesses de la petite, l'accablaient de caresses, la bourraient de friandises, au point qu'elle en était régulièrement malade, le lendemain.

Peu à peu, Tékla s'était initiée de la sorte à tous les dessous de cet intérieur si différent de ce qu'elle avait vu jusque-là. Et c'est avec une stupéfaction grandissante qu'elle constatait les dépenses effrénées de sa maîtresse. Elle s'épouvantait des notes de créanciers amassées dans le tiroir de la chiffonnière, et des plaintes ou des insultes même des fournisseurs qu'on renvoyait sans les payer Et quand, un jour, une indiscrétion lui avait révélé que la terre des Karpathes était déjà plus d'aux trois quarts hypothéquée, il lui avait semblé qu'un gouffre béant s'entr'ouvrait sous ses pas, et que bientôt elle et toute la maison s'y englouti-

raient. Cependant, rien n'avait été modifié dans la manière de vivre ; au contraire, les dépenses grandissaient, et, avec elles, l'angoisse de Tékla ! Oh ! penser que c'était l'argent sacré du patrimoine qui payait ces fêtes, ces toilettes insensées !

Il y avait aussi, dans les allures de la jeune femme, une hardiesse qui la stupéfiait. Elle s'entourait délibérément d'une cour de jeunes désœuvrés, se faisait accompagner par eux au Bois, à la promenade, au théâtre... affectait vis-à-vis de son mari une dédaigneuse pitié, et ne se gênait pas pour le traiter devant les domestiques d'être insociable, d'ours des Karpathes !

Et Tékla remarquait les coups d'œil malins et les ricanemens de la valetaille, témoin de ces manèges. Un jour qu'elle traversait un couloir, un valet de chambre l'avait tirée par la manche et, lui montrant d'un air goguenard, à travers une glace sans tain, Madame poursuivie dans le salon par un de ses élégans adorateurs qui la bombardait de roses, il lui avait dit en ricanant, imitant son parler bizarre : « En haut Monsieur travailler ! En bas Madame s'amuser !... » Alors une colère immense l'avait soulevée, elle avait voulu courir à l'atelier, crier son indignation, démasquer la perfide coquette. Car cet homme, elle l'avait reconnu ! Déjà, autrefois, il avait compromis la jeune femme de ses assiduités ! Mais, quand elle s'était trouvée devant la porte, ses bras étaient soudain retombés inertes à l'idée du bouleversement qu'elle allait provoquer dans l'esprit de cet homme aveugle. Alors, elle s'était renfermée en elle-même, attendant avec épouvante la catastrophe finale,... inévitable.

C'était par une après-midi lourde de fin juin. Elle était rentrée précipitamment du parc Monceau, avec l'enfant énervée par l'orage, et l'avait installée dans la grande *nursery* baignée de soleil, au milieu d'un entassement absurde de luxueux jouets. Un silence de mort régnait dans le petit hôtel. Il semblait que maîtres et valets se fussent donné le mot pour déserter tous à la fois le logis. Tout à coup, un cri déchirant, se confondant avec un roulement de tonnerre, l'avait frappée d'épouvante. Les éclairs se succédaient dans le ciel... elle avait fait un rapide signe de croix et caché entre ses genoux la tête de l'enfant qui criait. A ce moment, la porte s'ouvrit toute grande, et Monsieur apparut : blême, les cheveux en désordre, les yeux égarés. Il était en bras de chemise et ses manches étaient teintes de sang !... Épouvantée, elle avait voulu fuir, mais d'un geste autoritaire le maître

l'avait retenue, s'était emparé de la petite, l'avait serrée à l'étouffer sur sa poitrine. Puis il lui avait tendu rapidement des billets bleus... cinq... six... sept... « Tiens... prends... sauve-toi!... Ne perds pas une minute... tu m'entends, Tékla! » Sa voix était rauque, impérieuse!... « Sauve-toi!... te dis-je avec ma fille;... je te la donne... va dans ton pays,... élève-la en honnête femme,... parmi les tiens... — Un sanglot avait étranglé sa gorge. — Mais,... jamais,... jamais,... jure-le-moi, ne la rends à sa mère... à Noémi!... »

Elle avait levé solennellement la main... voulu parler... interroger... Mais déjà le poignet de fer de son maître la poussait vers la porte. — « Va-t'en! criait-il... tout à l'heure il sera trop tard!... » Alors, elle avait ramassé des châles, des manteaux... et s'était engouffrée dans la cage de l'escalier avec l'enfant... Puis, au hasard, avait enfilé les rues larges sillonnées de monde et d'équipages et qu'elle n'avait jamais parcourues seule.

Elle marcha longtemps, droit devant elle, inconsciente de l'heure et de l'endroit où elle se trouvait.

La pluie s'était mise à tomber, mais elle ne la sentait pas et serrait seulement dans un geste convulsif l'enfant contre sa poitrine. Exténuée à la fin, elle s'était affalée sur un banc,... ne sachant que faire,... où aller?... Et voici qu'elle avait songé à un cousin germain marié à Paris et qui tenait, 12, rue du Mail, une petite gargote où venaient manger les gens de son pays. C'était là le salut! Mais le moyen d'y arriver? Elle y réfléchissait, les yeux clos, hochant la tête, à droite et à gauche, lorsqu'une main s'était abattue sur son épaule.

— Eh! la petite mère! Il faut aller dormir ailleurs!...

Elle se redressa, montra à l'agent qui la dévisageait, une face maigre, égarée.

— Moi aller douze, rue du Mail, balbutia-t-elle en son parler nègre.

— Vous dites?

Elle avait répété sa phrase.

Un rassemblement s'était formé, chacun donnait son avis, cherchait à comprendre. Soudain, une lueur frappa le cerveau de la paysanne : « Bourse! » dit-elle.

— Eh mais, c'est rue du Mail, que va la nounou!...

Là-dessus on les avait emballées, elle et l'enfant, dans un fiacre. C'est le soir, seulement, qu'elle avait appris par les jour-

naux tout le drame!... « M. ***, un peintre étranger bien connu, marié à une des plus jolies femmes de la colonie étrangère, avait blessé mortellement, dans son atelier, un de ses compatriotes appartenant à la plus haute aristocratie galicienne, le comte Adalbert,... qui depuis longtemps s'affichait avec la belle Madame ***. Y avait-il eu un duel au sabre, sans témoins, entre les deux hommes? C'est ce que l'enquête éclaircirait bientôt. En tous cas, la famille du jeune homme, très puissante en Autriche, était décidée à poursuivre par toutes les voies possibles le meurtrier, qui, du reste, avait pris la fuite avec, assurait-on, l'enfant et sa nourrice! Quant à la triste héroïne de ce drame, des amis l'avaient recueillie. »

Affolée à cette lecture, Tékla de concert avec ses parens avait décidé qu'elle partirait le lendemain, dès la première heure, pour la Bukovine...

Il y avait dix-neuf ans de cela!...

Depuis, elle avait vécu obsédée par l'idée terrible que son maître pouvait être saisi par la justice, enchaîné,... emprisonné,... conduit à la mort peut-être... et qu'un mot imprudent de sa part pouvait lui être fatal.

. . . . . .

Quand, le soir de ce jour, Danyl et sa mère avaient vu arriver le chariot avec les coffres et la boîte de violon, ils avaient compris qu'il se passait quelque chose de grave et, pleins d'angoisse, avaient attendu.

Et voici que deux jours plus tard, par une matinée sans soleil en entr'ouvrant l'huis de la cabane, Tékla leur était apparue appuyée à la muraille, les yeux égarés, le fichu noué de travers, et, aux lèvres, des mots incohérens. Elle avait fait trois pas dans la cabane, avait battu l'air de ses bras, et était tombée. Le soir, une fièvre mêlée de délire s'était déclarée, c'est ainsi que Danyl avait appris par bribes toute la suite d'épisodes dramatiques qui s'étaient déroulés en si peu de jours, et qu'il ignorait. Dressée sur sa couchette Tékla parlait, gesticulait, s'adressant toujours à une personne invisible... et tantôt, elle l'implorait mains jointes, tantôt, s'abandonnait à des crises de désespoir :

— Pitié, mon maître! Pitié, clamait-elle, je l'ai tant soignée, tant choyée! je la gardais comme l'œil de ma tête! Et si vous saviez comme elle était gentille!... Chacun, en la voyant, me l'enviait... Elle avait la démarche d'une petite princesse... Et quand

elle jouait du violon, on aurait dit un ange descendu du paradis. « Où elle est? » demandez-vous. Mais, mon bon monsieur, je n'en sais rien... Les uns disent en Moldavie... les autres en Bulgarie... peut-être bien en Turquie... Ah! quand je l'ai vue se mettre des rubans rouges dans les cheveux, j'ai frissonné des pieds à la tête, car chacun sait bien que c'est pour plaire à l'homme que la fille se pare!... Alors... je lui ai parlé, monsieur... oh! durement... je lui ai dit qu'elle n'était pas comme tout le monde; qu'il y avait un secret dans sa vie, qu'elle n'avait pas le droit de penser à l'amour, ni au mariage... Et qu'il fallait attendre, attendre patiemment,... comme moi... D'abord elle riait;... mais c'est quand le Turc est arrivé chez les Pik... qu'elle a tout à fait changé... oh! avec quel air de défi, elle me regardait... je croyais voir sa mère. Et comme elle a bien caché son jeu... C'est seulement après qu'ils avaient volé la bénédiction du prêtre que j'ai tout appris... Mais déjà ils étaient bien loin sur la route de Jassy!

Ces flots de paroles bizarres, débitées avec une volubilité extraordinaire, étaient suivis de prostrations terribles, si effrayantes que plusieurs fois on avait cru que la malheureuse allait mourir. Pour la soulager, Marina, la rebouteuse, avait appelé à elle toutes les ressources de son art. Sur le foyer bouillonnaient, dans des pots de terre noire, de mystérieuses infusions d'herbes cueillies selon les rites. Au-dessus du lit de la patiente, avait été attachée une touffe blanche de fleurs d'armoise, l'herbe sainte qui préserve des mauvais esprits. Et Danyl avait reçu l'ordre d'arracher le vieux sureau de la haie, car le diable aime à se tenir blotti entre ses racines.

Il était bien triste, le bon ménétrier! Sa face, si joyeuse d'ordinaire, était tout assombrie! Un pli creusait son front et de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine :

« Oh! Mauve! petite Mauviette, soleil de notre maison... Où donc es-tu maintenant? Hélas, tu les as donc abandonnés, tes vieux qui t'aimaient tant!...

Puis, avec son bon sens de paysan, il comprenait que beaucoup de mal était venu de la vanité de Tékla, — éblouie par le beau langage de M. Pik. Et, une fois de plus, il avait maudit le perfide agent.

Cependant les semaines s'ajoutaient aux semaines, et il y avait maintenant près de soixante jours que Tékla, de rechute en rechute, se tordait sur sa couche de douleur.

XXIII. — LE DÉSASTRE DES SAPINS

Arrivé à Czernowitz, Jan était allé trouver M. Pik. L'agent avait, à grands cris, déploré la négligence du banquier, absent précisément,... et qui venait de subir de grosses pertes. Lui-même n'était pas non plus dans de très brillantes affaires, sinon il se serait fait un plaisir d'aider son cher Effendi. Mais il connaissait un certain Samuel, qui ne demanderait pas mieux que de lui avancer la somme à un taux... raisonnable... Lui, M. Pik était aussi à la veille d'un départ pour une grosse affaire qui lui donnait beaucoup de mal, la *Société des Comptoirs de Stamboul et de Bucharest*, et il était bien regrettable que Jan n'eût plus d'argent disponible... Acculé, le jeune homme avait dû en passer par toutes les exigences du marchand d'argent, mais il avait hâte de partir pour Vienne afin d'y conclure l'emprunt sur la forêt des *Sapins*.

Et maintenant il roulait fiévreusement dans le coupé qui l'emportait vers la capitale. Enveloppé dans sa couverture, une *czapka* sur les yeux, il s'était endormi profondément, quand un choc le réveilla. Des voyageurs venaient de monter : des hommes d'affaires sans doute, à en juger par les lourdes serviettes, débordantes de paperasses, dont ils étaient chargés. Ils s'étaient mis à causer bruyamment, sans se préoccuper du voyageur, qui paraissait somnoler dans son coin.

— Comment, diable, Kasperski a-t-il pu se laisser prendre aux roueries de ce coquin?

— Que voulez-vous ? c'est un homme crédule. Il ne soupçonne jamais le mal, et puis ce satané Pik avait une telle bonhomie, il l'entourait de tant de prévenances, affirmait n'agir que pour l'obliger !

— Il ne savait donc pas qu'il est l'associé occulte d'une bande de faiseurs qui opère dans les grandes capitales? Sa maison est outillée pour attirer et retenir la clientèle... on y festoie du matin au soir, son hospitalité est proverbiale dans le pays ! et sa femme, ses jolies filles l'aident, consciemment ou non, de leurs façons enjôleuses et de leurs coquetteries... Malheur à celui qui met le pied dans ce traquenard, il est perdu... Popoff, le Russe qui a enlevé la fille aînée, il y a deux ans, y a laissé la moitié de sa fortune... On parle d'un autre encore...

Blotti dans son coin Jan écoutait, les poings serrés, le sang aux joues : — Mais non, ces hommes mentaient... Tout cela n'était qu'infâmes calomnies!

— Kasperski fera du scandale, continuait un des voyageurs.

— Tant pis pour lui! Car il est condamné d'avance! Pik ne travaille qu'à coup sûr et il a un art merveilleux pour envelopper sa victime dans un inextricable réseau d'engagemens. De plus, il a toujours soin de mettre tout ce qu'il gagne au nom de sa femme... Comme ça... ni vu ni connu!...

Jan essayait de vaincre l'indéfinissable malaise qui pesait sur lui. Après tout, qu'est-ce qui prouvait qu'il s'agissait de l'agent de Czernowitz? N'y avait-il pas bien des Pik, dans le monde!

— Pendant la guerre russo-turque, dit encore un des deux hommes, ce Pik passait pour un espion,... et vendait du blé tantôt aux uns, tantôt aux autres...

Cette fois, Jan n'y tint plus.

— Pardon, monsieur, l'homme dont vous parlez n'a jamais fait le métier que vous dites; c'est un honnête père de famille; j'étais à Plewna, moi! C'est là que je l'ai connu! Il a aidé à me transporter dans un hôpital. Il n'a jamais cessé depuis de me témoigner la plus grande sollicitude.

— C'est qu'apparemment vous représentiez pour lui une riche proie, monsieur, dit cyniquement l'homme d'affaires en se levant, car le train ralentissait, et les appels de la locomotive annonçaient qu'on arrivait à destination.

— M. Pik n'a rien, ou presque rien gagné sur moi, dit encore Jan, toujours agressif.

— Je vous en félicite, monsieur... Mais, croyez-moi... rompez pendant qu'il en est encore temps... et puis... un conseil d'ami!.. N'allez jamais à Czernowitz... Il y a là tout un escadron de jolies filles... Lina... Nastunia... etc., et à votre âge,... le cœur se prend vite!...

Il poussa un large éclat de rire... Déjà il était sur le quai.

Jan l'avait suivi, très irrité. Les insinuations persistantes de cet inconnu l'exaspéraient.

« Voyons, se dit-il en gagnant son hôtel, est-ce qu'on attache de l'importance à des propos entendus en chemin de fer! Ces hommes étaient évidemment des concurrens jaloux. Il est

heureux qu'ils n'aient pas prononcé le nom de Mauve, car je ne sais à quelles extrémités je me serais laissé aller! »

Comme il était trop tard pour voir quelqu'un, il descendit sur l'*Opernring*, entra à l'Opéra, et bientôt la voix magistrale de la Materna acheva de dissiper tous ses noirs papillons.

Dès le lendemain matin, il se mettait en campagne, et se présentait à la *Banque agricole*. Toutefois ce n'est qu'après de longs jours d'attente qu'on lui avait enfin promis de faire une enquête dans la forêt des *Sapins Verts*. Et Jan ne pouvait s'empêcher de sourire à l'idée de l'effarement de Mauve, qui aurait à recevoir toute seule la délégation.

Il y avait maintenant quatre semaines qu'il attendait, rongeant son frein, espérant toujours être appelé à la Banque pour y toucher le prêt hypothécaire, lorsqu'une lettre foudroyante lui était arrivée annonçant que les délégués ayant fait, sous les yeux de l'économe, une sérieuse enquête aux *Sapins Verts*, ils avaient constaté l'état déplorable de la forêt, minée en entier par les infiltrations des marais avoisinans. En conséquence, la demande d'avance de fonds sur ladite forêt devait être considérée comme nulle et non avenue.

Jan n'en croyait pas ses yeux! Il se rappelait ces fûts géans qui narguaient le ciel, ces voûtes merveilleuses pareilles à de gigantesques cathédrales, et ces colonnades à perte de vue, au bout desquelles on voyait fuir les chevreuils et les sangliers!...

Bouleversé, il s'était fait conduire à la Banque, où on lui avait confirmé, hélas! la teneur de la lettre.

— Mais alors, — balbutiait-il, — j'ai été volé!... volé!...

— Oui, comme dans un bois! avait ricané l'employé!... et il avait ajouté : — Vous n'avez donc pas fait d'expertise, monsieur, avant l'achat?

Jan se rappela alors avec quelle légèreté cette enquête avait été menée. Il avait tant de confiance! et cela paraissait si superflu!... On avait fait une promenade pour la forme, et il voyait encore Soroka, avec ses lunettes bleues, aidé de son acolyte, qui tapaient les troncs, pratiquaient des sondages... et s'extasiaient sur la richesse... la beauté de la forêt! Toutefois un détail lui était revenu à l'esprit. Ce tronc renversé, éventré, rouge à l'intérieur sur lequel il avait fait asseoir Mauve, et les réflexions de la jeune fille en voyant ce pin si malade... — Il me semble qu'un arbre est un être vivant, disait-elle, qu'il souffre et qu'en

mettant la main sur son écorce, je vais sentir battre son cœur! Mais ses soupçons n'avaient pas été éveillés.

Jan avait quitté la banque; maintenant, il était dans la rue!

Il comprenait que c'était la ruine! En face de lui dansaient trois figures : Pik... Soroka... Rudowitz... Il revoyait la face mielleuse de l'agent, les yeux fuyans de l'expert, qui lui avaient rappelé ce triste personnage connu jadis à Constantinople. Sans doute il ne s'était pas trompé! et le visage maigre aux pommettes saillantes, aux yeux d'illuminé du propriétaire...

« Canaille de Pik, » murmurait-il, car il sentait bien que c'était lui qui l'avait attiré dans ce guet-apens,... lui qui en avait sans doute le plus profité! Et, comme autant de guêpes bourdonnantes, les propos entendus dans le coupé de chemin de fer revenaient en foule à ses oreilles.

Il songea alors à son notaire de Lemberg, qui était aussi celui de son oncle : un homme de bon conseil, très serviable, qui ne lui refuserait pas un avis. Le surlendemain matin, il s'était donc présenté chez l'homme de loi. Mais la première personne qu'il y avait rencontrée était M. Anastase, son tuteur!...

Oh! le masque sarcastique, le regard scrutateur, les lèvres minces que plissait un pâle sourire!...

— J'arrive de Vienne fit froidement le député, j'ai voyagé dans le même train que toi : je suis du conseil d'administration de la *Banque agricole*... Je connais ta déconfiture!

Jan courba la tête.

— Ah! je m'attendais bien à te voir revenir un jour ou l'autre! Mais du diable si je croyais que ce fût si vite! Mâtin, tu vas bien, mon garçon, trois mois pour croquer tout ton patrimoine! Alors qu'il a fallu à mon père des années de travail pour le gagner!

Et il songeait à cette fortune de sa pauvre sœur, gérée si scrupuleusement par lui pendant tant d'années, et qui n'avait fait qu'une bouchée!...

— De grâce, mon oncle, — s'était écrié Jan, farouche, — épargnez-moi vos sarcasmes! Je ne vous demande rien;... j'ai perdu, je paierai!

— Eh! ne prends donc pas tes grands airs! si je me suis donné la peine de faire la même route que toi, ce n'est pas sûrement pour venir voir ici le temps qu'il fait. Il s'agit de l'honneur d'un des miens, entends-tu, et il y a certains devoirs de famille avec lesquels on ne transige pas! Et, maintenant, écoute-moi.

Tu es entre les griffes d'un filou, je vais tâcher de t'en tirer. Nous partirons pour Czernowitz, et tu vas me signer une procuration. Mais, auparavant, confesse-toi franchement à moi. Nos premières relations ont assez mal commencé !... nous deviendrons peut-être amis pour la fin,... et tu verras que l'oncle Anastase vaut encore mieux que tes beaux brasseurs d'affaires !... Allons, dis-moi le nombre d'échéances que tu as souscrites. As-tu d'autres dettes.. parle, ne me cache rien !

Jan, remué malgré lui par cette voix ferme et franche, avait tout dit,... tout,... sauf son mariage avec Mauve. A chaque jour suffisait bien sa peine.

Il parlerait de cela plus tard... quand l'apaisement se serait fait sur Pik et tout ce qui y touchait ! Hélas ! sait-on à quelles allusions ou insinuations blessantes cela pourrait donner lieu ?... Et il se disait que son premier soin, en arrivant, serait d'aller aux *Sapins* chercher la jeune femme, et de la mettre en sûreté quelque part, jusqu'au jour où il serait en mesure de prendre une terre en fermage, car il ne fallait plus songer, maintenant, à en acheter une.

Les deux hommes étaient arrivés tard, dans la soirée, à Czernowitz. Mais, tandis que M. Anastase allait se reposer, Jan, incapable de dormir, avait couru chez M. Pik. Il lui tardait de dire son fait à l'homme félon qui avait si indignement abusé de sa crédulité !

XXIV. — RUPTURE

Comme il approchait de la maison des Pik, la face chafouine de Tymofté surgit tout à coup sous la lampe d'un réverbère.

— Tiens, Effendi ! cria le gamin. Vous venez voir papa, sûrement ? Malheur ! Il file en ce moment dans l'express de Bucharest, et peut-être poussera-t-il jusqu'au Bosphore !... Une affaire colossale !... Mais vous aurez une surprise ! Mauve est en ville.

— Comment, Mauve ?

Le visage de Jan s'était empourpré.

— Eh bien ! oui... Mauve, Quoi ! Il ne faut pas faire tout de suite le jaloux !... Elle s'ennuyait, seule, dans vos *Sapins*, la petite chatte !...

— Tu pourrais dire Mme Korab, drôle !...

— Alors elle est venue chez nous, il y a juste une semaine, et

comme Lina était arrivée de Jassy, ces dames sont allées ensemble à la fête de la belle Euphrosine... Vous savez bien, cette veuve qui a eu deux maris. Voilà trois jours qu'on boit, qu'on mange et qu'on danse chez elle, sans s'arrêter. C'est ça qui distrait la petite,... pardon, Mme Korab !

La surprise et la colère suffoquaient Jan. Ainsi, Mauve, qu'il se figurait toute à ses devoirs, l'attendant là-bas sous la sainte protection de leur foyer, courait, en son absence, les fêtes et les bals dans cette compagnie interlope !

— Si vous voulez que je vous conduise ? continua Tymofté

Mais Jan lui avait tourné les talons.

Dans la rue étroite, l'hospitalière maison de la belle Euphrosine, ouverte à tous les vents, apparaissait lumineuse et vibrante sous les archets de l'orchestre et le trépignement des danseurs. Bruyamment, les invités entraient et sortaient sans relâche, comme en un lieu public. Depuis trois jours consécutifs, on dansait sans désemparer. Lorsqu'un cavalier ou une danseuse était trop las, il allait se reposer dans la partie de la maison réservée soit aux hommes, soit aux dames. Il y avait là des divans disposés *ad hoc*, et les dames avaient le loisir de changer de toilette. Au moment où Jan pénétrait dans la pièce enfumée, bondée de joueurs, qui précédait la salle de bal, un individu de race moldave, très grand, aux yeux de flamme et aux dents éblouissantes, se tenait debout au milieu d'un cercle de curieux qu'il dépassait de la tête, et assurait qu'il briserait un *kreutzer* avec ses dents.

Des paris s'engageaient. Un groupe de jeunes femmes était accouru de la pièce où l'on dansait, et, parmi elles, Mauve !

Elle portait une robe claire à peine échancrée, ses noirs cheveux étaient piqués d'une fleur rouge de géranium.

Elle s'avançait rieuse, exquisement jolie, une main sur l'épaule de Lina, une autre passée sous le bras de Nastunia. Jan, qui n'avait pas bougé, l'observait, frémissant.

En apercevant le Moldave, elle lui fit de la main un geste amical, puis, adroitement, lui lança une petite pièce de cuivre. L'homme la saisit au vol, la porta à ses lèvres, puis à son cœur ! Il plaça ensuite la pièce entre ses éblouissantes incisives et sans plus de difficulté que s'il se fût agi d'une vulgaire pastille de chocolat, la rompit en deux, puis en quatre morceaux !

— Hourrah ! Spiridon ! Bravo ! crièrent les joueurs ! En voilà

un gaillard ! Et les jeunes femmes, souriantes, le regardaient émerveillées.

Alors, stimulé par son succès, il en brisa encore successivement trois ou quatre.

— Une romance, maintenant ! avait-on crié de tous les côtés à la fois.

— Oui, une romance, Spiridon ! répéta Mauve.

Et tout de suite, sans se faire prier, le beau garçon avait entonné de sa voix éclatante une de ces chansons de bravoure « A la Moldavie ! » qui étaient alors à la mode :

J'ai vu le janissaire infâme,
Enivré du sang des combats,
Venir sur ton beau sein de femme
Porter l'insulte et le trépas !

Tout le temps de la romance, ses yeux, qui lançaient des éclairs, étaient demeurés fixés sur ceux de la jeune femme, comme s'il n'eût véritablement chanté que pour elle !

L'auditoire trépignait.

Quand il cessa, ce fut un tumulte indescriptible : on criait, on applaudissait, tout le monde s'était levé. On lui serrait les mains, les jeunes filles, enthousiasmées, lui jetaient des fleurs, des rubans. Étourdiment Mauve détacha le géranium de ses cheveux et le lui tendit. Il sourit en montrant toutes ses dents, retroussa sa moustache de conquérant, et lui envoya du bout des doigts un baiser, puis plaça ostensiblement la fleur sur sa poitrine.

Dans l'innocence de son cœur, Mauve trouvait ces choses naturelles, habituée qu'elle était au sans-façon de la maison Pik.

En ce moment, elle était complètement heureuse : ignorante du désastre des *Sapins*, délivrée de l'angoisse que lui causait la sourde hostilité de l'économe et des autres domestiques, entourée de l'affectueuse sollicitude de Lina et de Nastunia, et surtout, le cœur rempli de joie à la pensée de l'arrivée prochaine de son cher Jan. Et elle songeait à la surprise joyeuse qu'il éprouverait en l'apercevant sur le quai de la gare.

Maintenant, Spiridon ayant fendu la foule, était venu à elle la main tendue, lui avait ensuite offert le bras ; ils avaient tournoyé un instant dans le bal, puis il l'avait menée dans un petit boudoir écarté, et là, assis l'un à côté de l'autre, ils s'étaient plongés dans une conversation fort animée, à en juger par la

mimique exubérante du chanteur, qui tantôt poussait des exclamations, tantôt, emporté par un élan tendre, ou indigné, portait à ses lèvres les petites mains de sa compagne.

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair, et Jan, la rage au cœur, dévoré de soupçons, restait là, indécis, tandis que dans son cerveau torturé grondait l'écho des propos calomnieux.

Cependant le Moldave, affectueusement penché vers la jeune femme murmurait :

— Vous savez ce que je vous ai promis, Mauve,.. Spiridon n'a qu'une parole ! Il n'est rien au monde que je ne fasse pour vous, Oui, — Oui ! j'irai trouver Tékla, je lui montrerai l'indignité de sa conduite et je serai si tenace, si éloquent, qu'il faudra bien que la vieille entêtée me cède...

Il s'était levé.

— Cette nuit, dit-il, je vais rejoindre mes musiciens, car il faut vous dire que je suis directeur d'une troupe ambulante. Comme elle est restée à Luzan, il me sera facile de faire un saut jusqu'à votre village qui est presque sur la route. Et maintenant au revoir, dame Mauve... et que Dieu vous garde !...

Pensive, les yeux humides, elle le regardait s'éloigner : « Ah le brave cœur !... oui, il ferait sûrement ce qu'il avait dit... » et qui sait ? lui... peut-être réussirait !

La sensation d'une pesée lourde sur son front lui fit brusquement lever la tête.

— Jan !...

D'un bond, elle fut debout. Il était là, en effet, livide, adossé au chambranle de la porte.

Elle voulut se jeter dans ses bras, mais se heurta comme à une barre d'acier. Effarée, elle le regardait.

— Oh mon Dieu ! Qu'as-tu ? N'es-tu donc pas content de me revoir... dis ?... Moi je suis folle de joie !...

Elle riait, maintenant, croyant à une feinte.

— Il me semblait que ce beau jour n'arriverait jamais ! Je m'ennuyais tant là-bas !... les gens ne m'obéissaient pas... puis. . j'ai été malade...

Il lui jeta un mauvais sourire.

— Il n'y paraît plus maintenant... Dieu merci ; et vous avez trouvé de plus toutes les distractions... désirables..

Elle ne saisissait pas encore l'intention acerbe de ses paroles.

— Oui, dit-elle ingénument, tout le monde est très gentil

pour moi... Lina... Nastunia... et aussi le brave garçon qui sort d'ici... Il me disait...

Jan se redressa de toute sa hauteur.

— De grâce, épargnez-moi au moins le récit de vos flirts. Les conversations de ce monsieur ne m'importent guère.

— Ce monsieur!

Elle éclata de rire... — Voyons,... tu ne l'as pas reconnu?... C'est Spiridon, le brave Spiridon. Vas-tu encore être jaloux!... Et voici ce qu'il me disait...

Un regard terrible de Jan la foudroya.

— Assez, dit-il, et sa main lui broyait le poignet,... il y a des limites à la patience,... ne me poussez pas à bout,... vous voyez que je me contiens à peine.

Cette fois, elle prit peur.

— Mon Dieu!... quel mal ai-je donc fait? balbutia-t-elle suppliante.

— Eh! vous ne trouvez pas que le fait suffise de vous rencontrer ici, dans ce monde mêlé, alors que votre devoir était de m'attendre à notre foyer.

Elle vit son regard dur, l'expression méprisante de ses yeux, sans une nuance de pitié.

Une sueur glacée l'inonda. Elle murmura :

— C'était pour te revoir plus vite,... je croyais te faire une surprise...

— Et vous avez réussi pleinement! ricana le jeune homme. La surprise ne pouvait être plus complète! je rentre chez moi, et trouve ma maison déserte; ma femme à la fête, coquetant avec le premier venu; mon domaine... ruiné, anéanti, .. grâce aux agissemens de sa famille!...

Elle le regardait stupéfiée : les choses qu'il disait dépassaient son entendement.

Mais déjà elle s'était redressée, vaillante. Non, tout son bonheur ne pouvait s'effondrer ainsi... C'était impossible... et elle lutterait,... elle se défendrait.

Alors, d'un geste véhément elle s'accrocha à lui.

— Voyons, explique-toi, il y a dans tout ceci un horrible malentendu... Tu sais bien que je t'aime de toute mon âme!... que je n'ai pas cessé de t'aimer!... Toutes mes pensées t'appartiennent!... Ah! tu peux fouiller dans mon passé : tu n'y trouveras qu'un nom, le tien!... une faute,... celle d'avoir bravé

l'opinion, de t'avoir suivi,... d'avoir accepté... ce mariage...

D'un geste nerveux, Jan s'était dégagé.

— Oh! pas de scène ici!... je vous en prie!... Voilà du monde... Votre *famille*, — et il appuya sur ce mot, — doit s'inquiéter de votre absence...

Elle balbutia avec effarement :

— Tu ne m'emmènes pas?

— Allez à ceux qui vous ont amenée, dit-il d'une voix cruelle.

Et, dans l'expression glaciale du cérémonieux salut qu'il lui avait fait, elle eut la sensation qu'une lame d'acier venait de trancher tout lien entre eux...

Ses mains se tordirent, elle étouffa une plainte déchirante :

— Jan!... oh! Jan!... Pitié!...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge desséchée. Ses pieds semblaient rivés au sol.

A la fin, elle se laissa choir sur une banquette, tout près de la fenêtre ouverte, attira contre son visage un pli du rideau, et là, prostrée, la poitrine secouée de sanglots, elle demeurait glacée.

Jan! arrêtez-vous! revenez à votre petite Mauve! à cette enfant que vous avez prise à son foyer,... qui n'a plus que vous au monde! et qui sombrera peut-être sans votre appui!... Jan! si elle a péché, c'est par étourderie, par ignorance des usages; où donc les aurait-elle appris? Est-ce dans la chaumière de Tékla?

Mais il ne s'est pas arrêté.

Demain, il ira chez les Pik... il démêlera toutes ces intrigues!... Aujourd'hui, il s'en va, tête haute, comme le juge infaillible!... car, hélas! chez l'homme, l'orgueil est souvent plus fort que la raison.

Une brise fraîche avait frappé Mauve en plein visage. Elle releva la tête, un jour blafard pointait, tandis que, autour d'elle, les bougies s'éteignaient et les bruits de danse allaient s'assourdissant. Elle ouvrit tout à fait la fenêtre.

La mémoire lui revint alors ; Jan était parti, elle était seule au monde.

— Mauve! Demoiselle Mauve, fit une voix dans la rue. Ah! je vous ai bien cherchée!

Un paysan était là devant elle, son fouet à la main : un voisin de l'oncle Danyl.

— C'était pour vous dire que Tékla... elle est bien malade... elle va mourir peut-être !... elle a mal en dedans... Mais c'est la tête surtout...

Cette fois, Mauve s'était redressée, avait essuyé ses yeux, refoulant sa propre douleur. Et elle ne voyait plus que Tékla, sa mère adoptive, celle qui l'avait élevée, aimée, choyée, et qu'elle avait si cruellement offensée. Oh Dieu ! pourvu qu'elle n'arrive pas trop tard ! qu'elle puisse la disputer à la mort,... obtenir son pardon !

— Où est ton chariot... Piotr ?... je t'accompagne !...

Mais l'homme ne retournait que le lendemain.

Alors, sans perdre une seconde, elle a enjambé l'appui de la fenêtre basse, et nu-tête, en sa toilette claire, elle s'élance dans la rue, arrive à l'hôtel de la place, où elle sait qu'on peut louer des chevaux.

Précisément, dans la cour, le Moldave vient de s'asseoir dans une vieille briska de louage.

— Spiridon !... Tékla est mourante !... Il faut que j'aille à elle...

Alors, simplement, l'homme lui tendit la main :

— Eh bien, montez, Koukonitza. Je vous conduirai, moi !

Le fouet claque, le maigre cheval hennit, se cabre,... et part au galop.

Sur la place, Lina et Nastunia, qui rentrent du bal, regardent passer ce couple et s'étonnent.

De la fenêtre de son hôtel, Jan a été attiré par le bruit de ferraille du fantastique attelage ;... et c'est le dernier coup porté à son orgueil.

MARGUERITE PORADOWSKA.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LA SCIENCE ÉTYMOLOGIQUE

ET

LA LANGUE FRANÇAISE

L'enfant aime à jouer, mais il n'aime pas moins à casser son jouet pour voir ce qu'il y a dedans. L'homme fait tient beaucoup de l'enfant, et ce qu'il en garde n'est pas ce qu'il a de pire. Le plaisir de posséder, de jouir, ne le satisfait pas s'il ne se double du plaisir de savoir. Le langage, une fois constitué dans ses élémens essentiels, ne pouvait manquer d'exciter la curiosité de ceux qui en jouissaient comme d'un patrimoine héréditaire qu'ils ne se faisaient pas faute de mettre en valeur, mais qu'ils n'avaient pas l'illusion d'avoir créé. On ne saura jamais, sans doute, si l'homme parlait déjà dans les cavernes de la période quaternaire; mais on peut être assuré qu'aussitôt qu'il parla couramment, il se demanda ce qu'il y avait dans sa parole. Cela dut arriver bien avant le temps des Sages de la Grèce ou des Brahmanes de l'Inde, et peut être dès la génération, d'auguste mémoire, qui creusa le fossé entre la bête et l'homme en assurant à ce dernier l'indestructible privilège du langage. Il n'était pas possible de parler longtemps sans s'apercevoir que l'effort de la pensée, à peine échappée de ses langes, faisait parfois craquer le vêtement neuf, si chatoyant mais si étriqué, dont on l'avait revêtue. La linguistique naquit d'un regard coulé à travers les déchirures.

De toutes les études dont le langage peut être l'objet, l'étymologie est celle dont le nom remonte le plus haut. Ce nom, chacun le sait, n'a pas été fabriqué de nos jours, comme tant d'autres termes scientifiques de même désinence que nous voyons

s'étaler en grosses lettres, plus nombreux d'année en année, sur les murs de nos édifices universitaires, lorsque la chute des feuilles donne le signal de la reprise des cours : *biologie*, *bactériologie*, *gynécologie*, *histologie*, *parasitologie*... j'en passe, et des pires. Nous l'avons trouvé dans l'héritage des Romains, qui le tenaient des Grecs. Mais il faut dire que nous ne l'entendons pas tout à fait comme eux.

Pour les Anciens, l'étymologie était essentiellement une spéculation *a priori* sur le sens vrai (ἔτυμος) des mots : en les décomposant arbitrairement, ils se figuraient pouvoir résoudre le problème du rapport des noms et des choses. Pour nous, à qui tant de systèmes philosophiques écroulés ont appris la modestie, il en va autrement. Quand nous recherchons l'étymologie d'un mot, nous nous contentons de viser le sens primitif. En revanche, nous assignons à notre recherche une carrière beaucoup plus large. Le mot n'est pas pour nous une sorte d'entité indépendante du temps et de l'espace; nous prétendons embrasser les formes successives ou coexistantes, sous lesquelles il se présente à toutes les époques et dans toutes les variétés régionales de la langue à laquelle il appartient; nous nous efforçons en outre et surtout de ramener cette diversité à l'unité, et nous n'avons pas de cesse que nous n'ayons retrouvé dans une autre langue, antérieure ou voisine, le point d'attache de la forme primordiale. Une fois parvenus à ce résultat, nous pouvons faire halte, si bon nous semble; mais il est clair que la recherche doit se poursuivre sur le terrain de la nouvelle langue qui se trouve mise en cause. Le repos final ne sera gagné que quand nous aurons remonté de proche en proche jusqu'aux dernières limites de la connaissance. L'étymologie est comme une tranchée large et profonde que nous creusons dans l'histoire de l'humanité à perte de vue, c'est-à-dire tant que nous trouvons devant nous des hommes, et qui ont parlé.

A envisager ainsi les choses, on peut dire que les Grecs et les Romains, à qui nous devons tant dans le domaine de l'art, de la philosophie ou même des sciences naturelles, ne nous ont rien laissé de solide sous le nom d'étymologie. Leurs travaux ne sont que jeux d'enfans s'amusant à labourer le sable de la grève de sillons capricieux que la prochaine marée nivellera impitoyablement. Le premier venu de nos lycéens, qui aurait absorbé docilement et digéré convenablement les quelques notions qui émail-

lent nos programmes d'enseignement secondaire, devrait être plus fort en étymologie française que le sage Platon ne l'était en étymologie grecque ou le docte Varron en étymologie latine.

I

Ce n'est en effet qu'au XVIIIe siècle que l'étymologie a été scientifiquement constituée. Pourtant il ne faut pas se montrer sévère jusqu'à l'injustice pour ce qui a été tenté auparavant, surtout dans le domaine français. Un coup d'œil rétrospectif n'est pas ici sans intérêt.

Le moyen âge lui-même a droit à quelques égards. On n'apprendra peut-être pas sans un certain étonnement que le mot *étymologie* est familier à nos trouvères du XIIe siècle. Ils l'entendent parfois de travers, j'en demeure d'accord; mais il leur arrive aussi de voir juste et de pratiquer heureusement la chose, ce qui est plus méritoire que de bien entendre le mot. Maître Wace, chanoine de Bayeux, protégé et pensionné par le roi d'Angleterre Henri II (un Plantegenêt d'Anjou, comme on sait) a célébré les exploits des Normands dans un long poème connu sous le nom de *Roman de Rou*. Or maître Wace a tenu à nous expliquer l'origine du mot *Normand*, et il l'a fait en philologue consommé :

Justez ensemble *north* et *man*
Et ensemble dites *northman :*
Ceo est « huem de north » en romanz;
De ceo vint li nuns as Normanz.

Il continue en nous apprenant que c'est à cause des Normands que le pays appelé autrefois *Neustrie* a pris le nom de *Normandie*. Personne ne songerait aujourd'hui à lui en donner le démenti; mais le bon chanoine ne nous cache pas que les Français, — un Normand d'alors ne se considérait pas comme Français, — ne voulaient pas accepter cette étymologie :

Franceis dient que *Normendie*
Ceo est la gent de *north mendie :*
Normant — ceo dient en gabant —
Sunt venu del north mendiant
Pur ceo qu'il vindrent d'altre terre
Pur mielz aveir e pur mielz querre.

On voit qu'on avait déjà de l'esprit en France au XIIe siècle. Et c'est bien là le malheur, et qui explique que nous ne tenions pas le premier rang en philologie : un bon étymologiste ne doit pas avoir d'esprit.

La Renaissance a fait un peu de bien et beaucoup de mal à l'étude de notre langue. Il faut lui savoir gré d'avoir secoué la torpeur du moyen âge et éveillé, dans ce domaine comme dans tant d'autres, l'activité de l'esprit humain. En restaurant l'étude du grec, négligée depuis la chute de l'Empire romain, elle a fait rentrer dans le domaine commun la pleine intelligence du vocabulaire savant que le français avait emprunté à la scolastique et que la scolastique avait fini par ne plus comprendre.

C'est déjà l'aurore de la Renaissance qui point sous Charles le Sage avec Nicole Oresme, protégé de la Cour et traducteur officiel d'Aristote. Le bon Oresme met Aristote en français d'après des traductions latines et non d'après le texte original, mais peu nous importe. Il n'ignore pas que les termes scientifiques qu'il francise viennent du grec; il a même pris soin de rédiger pour ses lecteurs deux vocabulaires spéciaux où ces termes sont expliqués, généralement assez bien. Et le voilà qui s'engage déjà dans la voie de perdition où les hellénistes du XVIe siècle rouleront à qui mieux mieux : il croit découvrir, une fois par hasard, quelque conformité entre le vocabulaire des deux langues. Ayant fabriqué le mot *eutrapèle* pour rendre le grec εὐτράπελος, « celui qui sceet bien tourner à point les fais et les paroles à gieu et à esbatement, » il lui monte au cerveau une bouffée étymologique, dont il nous fait part en ces termes : « Par aventure de ce vint ce que l'on dit en françois d'un homme qu'il est *bon trupelin.* » Nous ne connaissons ce mot *trupelin* que par le témoignage de Nicole Oresme ; nous ne savons pas d'où il vient, mais nous croyons pouvoir affirmer qu'il ne vient pas du grec C'est tout le progrès que nous avons fait depuis le XIVe siècle; c'est peu, hélas! mais ce peu est pourtant quelque chose.

Ils sont légion au XVIe siècle — et, malheureusement, leur lignée n'est pas encore éteinte (1) — ceux qui veulent expliquer le français par le grec. Leur chef de file est le premier professeur royal du Collège de France, le célèbre Guillaume Budé, qui a,

(1) C'est à elle qu'appartient, par exemple, l'abbé J. Espagnolle qui a publié, de 1886 à 1889, un ouvrage en trois volumes intitulé : *l'Origine du français* (Paris, Delagrave).

heureusement pour sa mémoire, des titres plus sérieux auprès de la postérité. Et comme l'erreur engendre l'erreur, on voit se ranger en face d'eux les partisans systématiques de l'hébreu, du celtique, du germanique. A quoi bon les citer nominativement?

Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

Mieux vaut rappeler les noms des savans qui, malgré bien des erreurs de détail, peuvent passer pour orthodoxes, puisqu'ils croient fermement que le fond essentiel de notre langue est d'origine latine : Du Bois, Bourgoing, Nicot, Fauchet, J.-J. Scaliger, Pasquier, et, au siècle suivant, Casseneuve et Ménage.

Ménage a éclipsé tous ses émules : c'est le seul étymologiste des siècles passés dont le grand public ait retenu le nom. Malheureusement, on a peine à prendre au sérieux celui que Molière a si comiquement mis à la scène, et la cause de l'étymologie a souffert des ridicules de Vadius. Il faut d'ailleurs avouer que la lecture du *Dictionnaire étymologique* met à une rude épreuve la patience et la crédulité de l'esprit le moins prévenu. Ménage jongle non seulement avec des mots, mais avec des ombres de mots qu'il évoque au gré de sa fantaisie. Ses tours de passe-passe peuvent amuser un instant; mais comment ne pas crier holà! quand on le voit se persuader que le public est toujours sa dupe et prendre les épigrammes pour des complimens! On a cité bien souvent le quatrain du chevalier d'Aceilly (Jacques de Cailly) sur l'étymologie d'*alfana*, mot italien et espagnol qui signifie « jument » :

Alfana vient d'*equus*, sans doute,
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Le piquant, c'est que Ménage, sans y entendre malice, a publié lui-même, à la fin de son article *haquenée*, les vers de d'Aceilly : « Il me reste à faire part à mes lecteurs de cette belle épigramme.. » O candeur de la vanité!

Plus charitable pour la victime de Molière que ne le furent ses belles amies, Mmes de Sévigné et de La Fayette, une jeune Roumaine, Mlle Elvire Samfiresco, vient de lui élever un monument de respect et d'admiration (1). Elle y déclare tout net que

(1) *Ménage polémiste, philologue, poète*, thèse pour le doctorat d'université présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (Paris, 1902).

ceux qui médisent de Ménage étymologiste ne l'ont pas lu. C'est aller trop loin. J'accorde qu'il y a beaucoup de bonnes choses dans son œuvre ; mais il est notoire qu'il y en a de moins bonnes et même, pour trancher le mot, de détestables : ceci fait tort à cela. Où il est mauvais, il va bien au delà du pire, comme quand il veut nous persuader que *blanc* et *blond* viennent tous deux, par des chemins différens, du latin *albus*. Le moins qu'on puisse faire c'est de rire : tant pis pour Ménage.

Je ne vois guère à signaler, au XVIIIe siècle, qu'un long article de l'Encyclopédie où l'on distingue dans l'étymologie l'art de former les conjectures, ou *invention*, et l'art de les vérifier, ou *critique*. L'article passe pour être de Turgot, et lui fait honneur. Mais, avec son caractère purement théorique, l'aspect scolastique de ses nombreuses divisions et subdivisions, le souci constant qu'affecte l'auteur de raisonner toujours *in abstracto*, sans jamais se résoudre à prendre des exemples concrets, cet article ne pouvait guère exercer d'influence. D'ailleurs les préoccupations du siècle sont d'un autre ordre et l'étymologie n'y trouve pas un bon terrain : Votaire a trop d'esprit et Rousseau est trop ignorant.

Enfin le XIXe siècle est venu. Si, chez nous, Raynouard a fait fausse route, l'Allemagne nous a donné Friedrich Diez, Diez que nos maîtres actuels se plaisent à reconnaître pour leur maître et qu'ils nous ont appris à révérer comme un aïeul, Diez dont le génie, fait surtout de patience et de probité, a enfin assis l'étymologie des langues romanes sur des bases solides. Sans doute il a largement profité de ce qui avait été tenté avant lui. Un de ses compatriotes, M. Gröber, professeur à l'Université de Strasbourg, a comparé mot par mot l'œuvre de Diez et celle de Ménage pour les deux premières lettres de l'alphabet et il a constaté que le savant allemand avait suivi le savant français 72 fois sur 100. Ce témoignage non suspect est à l'honneur de notre pays ; mais il ne faut pas lui attribuer trop d'importance, ni être dupe de la statistique. La gloire de Diez, c'est d'avoir tué le dilettantisme en formulant un corps de doctrine et en en poursuivant rigoureusement l'application : or, il faut plus de science pour se garder d'une mauvaise étymologie que pour en trouver dix bonnes. S'il a laissé beaucoup à faire à ses successeurs, il leur a montré la voie à suivre et indiqué les moyens d'y marcher d'un pas assuré. On peut dès maintenant entrevoir le jour où le vocabulaire fran-

çais aura livré tous ses secrets. Ce jour-là, la science aura remporté une belle victoire. Je ne doute pas que Diez en reste, aux yeux de la postérité, l'immortel organisateur (1).

Donc, aujourd'hui, l'étymologie est une science, et non plus, comme autrefois, une manière de divination. Le public n'est pas surpris que deux étymologistes puissent se regarder sans rire. Mais peut-être lui fait-on trop de mystère des principes qui les guident, ce qui mêle quelque défiance au respect qu'il consent à leur témoigner. L'extraordinaire fortune qu'ont eue de nos jours les sciences de la nature, les découvertes retentissantes qui se sont produites dans leur domaine et qui sont entrées, du jour au lendemain, dans le réseau de notre vie sociale pour en renouveler toute l'économie, ne pouvaient manquer de rejeter dans l'ombre les autres objets auxquels l'homme s'était plu dès longtemps à appliquer son intelligence, et en particulier l'étude du langage. Certains philologues, et non des moindres, n'ont pas vu sans quelque dépit la faveur publique prendre cette direction, et, pour chercher à la capter, ils ont insisté plus que de raison sur les rapports qui unissent le langage aux phénomènes naturels. L'illustre Max Müller a écrit : « Les rapports intimes qui existent entre l'histoire du langage et l'histoire de l'homme ne suffisent pas pour exclure notre science du cercle des sciences naturelles. Si on la définit rigoureusement, la science du langage peut se proclamer complètement indépendante de l'histoire. » Des livres ont paru depuis, dont les titres, entendus à la lettre, pourraient faire croire que le langage a une vie propre, analogue à celle des plantes, et tout à fait indépendante des facultés intellectuelles de l'homme. Il est inutile de réfuter ici de pareilles idées, contre lesquelles se sont élevées des voix autorisées, notamment celles de MM. Michel Bréal et Gaston Paris. Mais il faut affirmer bien

(1) La première édition du *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (en allemand) de Diez est de 1853 ; la cinquième et dernière, publiée onze ans après la mort de l'auteur par Auguste Scheler, est de 1887. On trouvera dans le *Dictionnaire latin-romain* (en allemand) de M. G. Körting (2e édition, 1901) un résumé commode de l'œuvre de Diez, augmenté des nouvelles découvertes faites récemment dans ce domaine. Les auteurs qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, ont écrit des livres qui comptent sur l'étymologie relèvent tous de Diez. Il suffit de citer Scheler, Littré, Brachet et Arsène Darmesteter, en renvoyant à ce qu'en a dit ici même le juge le plus compétent en la matière, M. Gaston Paris (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1901). Il est bon de remarquer que le *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française* de M. Charles Toubin, paru en 1886, est une œuvre de protestation qui, heureusement, n'a pas été prise au sérieux.

haut que l'étude du langage, si on la considère du point de vue étymologique, ne peut à aucun titre être rattachée aux sciences de la nature. L'étymologie n'est qu'une branche de la philologie; c'est une science essentiellement historique, et la seule méthode qui lui convienne est la méthode historique. Quel que soit le domaine linguistique où elle s'exerce, elle ne pourra arriver à se constituer qu'en étudiant comparativement et contradictoirement la succession historique des *faits*, des *sons*, des *idées*. Toutes ses données se ramènent facilement et clairement à l'une de ces trois divisions. Je voudrais montrer, — sans sortir du cadre du vocabulaire français, — comment l'étymologiste doit se comporter vis-à-vis de chacune d'elles.

II

Par les *faits* j'entends l'histoire proprement dite sous ses multiples aspects. Max Müller, tout porté qu'il était à inscrire l'étude du langage dans le cercle des sciences naturelles, est bien obligé de convenir que « si nous parlons du langage de l'Angleterre, une certaine connaissance de l'histoire politique des Iles Britanniques nous est nécessaire. » Ce n'est pas assez dire. L'histoire de France doit être le bréviaire de quiconque aborde l'étude étymologique du français. C'est elle qui lui apprendra à connaître les peuples divers qui se sont côtoyés, fondus ou remplacés sur le sol de notre patrie : les Ligures, qui s'étendaient à l'origine tout le long de la Méditerranée ; les Aquitains ou Ibères, cantonnés du temps de César entre l'Océan et la Garonne ; les Grecs, fondateurs de Marseille et d'autres villes maritimes, qui rejetèrent peu à peu les Ligures loin de la côte ; les Gaulois, qui ont occupé dès l'origine des temps historiques la plus grande partie du territoire qui a porté si longtemps, en souvenir d'eux, le nom de Gaule ; les Romains, qui conquirent la Gaule et en firent pendant des siècles une chose à eux ; les Germains qui, sous différens noms (Francs, Wisigoths, Burgundions), s'y établirent à jamais et transformèrent avec le temps la terre des Gaulois (*Gallia*) en terre des Francs ou *France* (*Francia*) ; les Bretons, venus d'outre-Manche pour coloniser l'Armorique, à laquelle ils finirent par imposer le nom de Bretagne ; les Arabes, que le marteau de Charles brisa à Poitiers, mais qui entretinrent assez longtemps des garnisons ou des camps volans en Provence ;

les Scandinaves, qui se taillèrent une nouvelle patrie sur les côtes de la Manche, la « terre des gens du Nord » ou *Normandie*. C'est elle encore qui lui fera comprendre comment, de ces élémens si divers s'est dégagée peu à peu la nationalité française, et qui lui tracera le tableau des relations que les Français ont entretenues soit avec leurs voisins immédiats (Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, etc.), soit avec d'autres nations européennes, soit, à l'époque des Croisades et surtout depuis la découverte du Nouveau Monde, avec les différens groupes humains répandus sur toute l'étendue du globe terrestre. C'est à elle enfin qu'il ira demander ces mille détails, épars dans les chroniques, dans les mémoires, dans les livres de raison, dans les chartes, dans les inscriptions, à l'aide desquels il pourra se représenter au vif les mœurs et, pour ainsi dire, la physionomie intime des sociétés disparues.

Ayant le vaste champ de l'histoire de France devant elle, l'étymologie s'y est plus d'une fois égarée, parce qu'elle n'a pas su dégager le point essentiel des accidens de toute sorte qui l'entourent. Ce point essentiel, véritable pivot de notre histoire, c'est la conquête de la Gaule par les Romains, et par suite l'identité foncière de la langue des Romains et de la langue des Français. Ceux qui prétendent, au nom de l'histoire, expliquer le tréfonds de notre langue par le gaulois ou par le grec, ne comprennent pas les leçons de l'histoire. Ils ferment les yeux de parti pris : ce sont des hallucinés avec lesquels on ne saurait discuter.

Il faut s'entendre, cependant. Nous ne prétendons pas que le latin implanté en Gaule y soit demeuré absolument intangible, soit de la part des idiomes préexistans, soit de la part de ceux qui vinrent plus tard le battre en brèche. Du moment qu'on lui reconnaîtra dans la formation du français le rôle incontestable d'élément constitutif, on aura ses coudées franches pour rechercher la part qu'il convient de faire aux élémens accessoires, parmi lesquels le gaulois et le germanique occuperont toujours une place d'honneur. L'importance de l'élément germanique a toujours été reconnue et il est inutile de la faire ressortir ici. L'influence du gaulois est plus difficile à mesurer exactement. A ne tenir compte que du vocabulaire de la langue commune, elle paraît se réduire à bien peu de chose : c'est à peine si une cinquantaine de mots français peuvent être rattachés

directement au gaulois (1). Mais est-il juste de faire abstraction de notre vocabulaire géographique, où, malgré les alluvions, il émerge encore tant de témoins des couches linguistiques primitives? N'est-ce pas là mutiler de nos propres mains notre langue et notre histoire? Ou voudrait-on soutenir que nous ne parlons pas français quand nous avons sur les lèvres les noms de nos cours d'eau, de nos montagnes, de nos forêts, de nos pays, de nos villes et de nos hameaux, comme *Loire*, *Cévennes*, *Ardennes*, *Morvan*, *Laon*, *Condé* ou *Charenton*, et tant d'autres vocables usuels, sur lesquels deux mille ans ont passé sans leur apporter d'autre modification qu'un allégement phonétique qui est moins un dommage qu'une toilette destinée à les faire paraître toujours jeunes? Les études de toponymie, malgré les beaux travaux de MM. d'Arbois de Jubainville et Longnon, professeurs au Collège de France, ne jouissent peut-être pas encore chez nous de la faveur qu'elles méritent, parce qu'elles ont été pendant longtemps livrées à la fantaisie. Il est temps de proclamer qu'elles font partie intégrante de la philologie française. M. Camille Jullian, professeur à l'Université de Bordeaux, après avoir exposé éloquemment les services que ces études peuvent rendre, vient d'inviter l'association internationale des Académies à s'occuper sans retard de la publication d'un *corpus* toponymique du monde ancien (2). Nous faisons des vœux pour que cette excellente idée soit prochainement réalisée.

Mais arrachons-nous au charme que présente l'étude des origines. Quand une langue a duré pendant plus d'un millier d'années, il y a quelque puérilité à demeurer toujours penché sur son berceau pour écouter ses premiers vagissemens. Il faut la suivre à travers les siècles jusqu'à nos jours et s'efforcer de déchiffrer l'empreinte que chacun d'eux y a laissée. La tâche est attrayante, mais difficile. Le plus souvent, ce n'est qu'à l'aide de la loupe qu'on arrive à discerner dans le langage le contrecoup des événemens historiques les plus considérables. Arrêtons-nous à examiner attentivement notre mot *empereur*, autrefois *emperedre* au cas sujet, *emperedor* au cas régime. Pourquoi

(1) On en trouvera la liste dans le *Traité de la formation de la langue française* qui sert d'introduction au *Dictionnaire général* d'Hatzfeld et Darmesteter. Ce traité, œuvre personnelle de Darmesteter, a été revisé et publié par M. Léopold Sudre, professeur au collège Stanislas.

(2) *Beitræge zur alten Geschichte*, t. II, 1re livraison.

l'ancien français, qui a laissé tomber l'*e* protonique du verbe latin *temperare* et en a fait *temprer* (aujourd'hui *tremper*, par suite d'une métathèse), nous a-t-il transmis religieusement l'*e* du substantif *imperator?* C'est que *temperare* n'a jamais cessé de résonner sur les lèvres du peuple depuis que les Romains ont apporté le latin en Gaule, tandis qu'*imperator* a sombré avec l'Empire romain lui-même et n'a reparu dans l'usage que depuis la restauration mémorable qui a marqué la dernière année du VIIIe siècle. Ainsi, aux yeux de l'étymologiste, l'examen d'un seul mot, d'une seule lettre suffit pour évoquer l'image du pape Léon III plaçant la couronne impériale sur le front de Charlemagne.

Il est rare, avouons-le, que le langage nous offre sur le passé des échappées aussi grandioses. La langue de l'homme est le témoin de son histoire, mais, si ce témoin a tout vu, il n'a pas tout retenu. Les faits qui y laissent des traces durables ne sont pas toujours ceux qui arrêtent l'historien et qui importent à la destinée des peuples Qui oserait mettre sur le même plan les traités de Westphalie et les amours juvéniles de Louis XIV? Et pourtant, depuis 1648, *Westphalie* est resté, comme auparavant, un simple nom propre, celui d'une province d'Allemagne, tandis que le nom de Mlle de Fontanges a fait brèche dans notre vocabulaire courant et que plusieurs générations ont appelé *fontange* une parure de tête que la favorite avait mise à la mode. Si l'étymologiste doit tout connaître de l'histoire, il n'en utilise souvent que la menue monnaie. Mais que de variété, d'imprévu, de piquant dans la collection de ces noms propres de personnes, de peuples ou de pays, qui se sont successivement incorporés dans le langage commun! *Esclave* est le même mot que *Slave*, et il nous rappelle les expéditions des Vénitiens contre les Slaves du Sud ou Esclavons, dont la reine de l'Adriatique faisait ouvertement la traite au temps des Croisades. Les Hongrois nous ont appris à *hongrer* les chevaux et à *hongroyer* le cuir; le XVIIe siècle a même connu la mode d'un justaucorps à grandes basques qu'il appelait une *hongreline*. Aux Croates nous devons la *cravate*, qui apparaît chez nous à l'époque de la guerre de Trente ans. Des substantifs comme *baïonnette*, *berline*, *biscaïen*, *calicot*, *épagneul*, *faïence*, *maroquin*, *persienne*, éveillent facilement le souvenir des villes de *Bayonne*, *Berlin*, *Calicut*, *Faenza* et des pays de *Biscaye*, d'*Espagne*, de

Maroc, de *Perse*. Mais souvent l'altération phonétique nous dissimule l'origine du terme dont nous nous servons. Qui pense au cuir de *Cordoue* quand il prononce le nom de métier *cordonnier*, autrefois *cordouanier*, ou les noms de famille *Corvoisier* et *Corvisart?* Comment se douter que le nom d'une ville de Syrie se cache dans notre mot *échalotte*, autrefois *eschalogne*, du latin *Ascalonia*, herbe d'Ascalon?

Altérés ou non, les mots de la langue commune qui sont issus de noms propres demandent toujours leur passeport à l'histoire. Tout Français qui se pique d'avoir du monde sait aujourd'hui ce qu'on désigne sous le nom de *sandwich*. Je rappelle cependant pour les quelques millions de nos concitoyens qui l'ignorent, — et dont la plupart ne me liront pas, — qu'on nomme ainsi un mets composé d'une tranche de viande froide placée entre deux tranches de pain, ordinairement beurrées. En dehors de ce mets, quelle idée éveille ce mot dans l'esprit de ceux qui l'emploient? Probablement celle d'un archipel situé tout là-bas, au fond de la Polynésie, dont la capitale est Honolulu, et qui a été annexé aux États-Unis d'Amérique depuis peu. Les répertoires courans d'histoire et de géographie nous apprendront en outre que Sandwich est un bourg d'Angleterre érigé en comté par Charles II, en faveur d'Edward Montague; que le quatrième titulaire de ce comté fut le protecteur du célèbre navigateur Cook; et que si un archipel de la Polynésie porte ce nom, c'est que Cook lui a donné celui de son protecteur. Mais ils s'en tiennent là, oubliant ce qui est pour nous l'essentiel, à savoir que John Montague, quatrième comte de Sandwich, lord de l'Amirauté et protecteur de Cook, était un joueur effréné : comme il lui était fort pénible de quitter la table de jeu pour passer à la salle à manger aux heures ordinaires des repas, son cuisinier imagina, pour le soutenir discrètement sans interrompre sa partie, le genre de mets auquel s'est attaché, chez nos voisins d'outre-Manche d'abord, puis chez nous, le nom du noble lord.

Faut-il encore un exemple? En voici un.

Il y avait une fois un amiral qui fut rayé des cadres pour s'être montré trop sévère vis-à-vis de ses subordonnés et pour avoir manqué d'égards vis-à-vis de son ministre: il n'appartenait pas à la marine française, et il y a près d'un siècle et demi qu'il est mort. Son nom était Edward Vernon; mais comme il portait ordinairement des culottes faites d'une étoffe que les Anglais

appellent *grogram*, et familièrement *grog*, ses matelots l'avaient surnommé *Old Grog*, le vieux Grog. Si j'ajoute que parmi les « misères » que le terrible amiral faisait à ses équipages, figurait l'obligation de ne plus boire le rhum tout pur, mais d'y mettre de l'eau, chacun comprendra pourquoi nous appelons *grog* une boisson bien connue, dont l'usage nous est venu récemment d'Angleterre. Je remarquerai en passant que le *grogram* de nos voisins n'est qu'une altération du français *gros grain*, qui désignait autrefois chez nous une espèce particulière d'étoffe « à gros grain : » d'où il suit qu'en leur empruntant *grog* nous n'avons fait que reprendre notre bien (1).

On voit que c'est toute une histoire que l'étymologie de *sandwich* ou de *grog* et en même temps que c'est tout de l'histoire. Mais ici nous touchons à un point délicat. De même que les *ciceroni* font volontiers appel à leur imagination pour expliquer aux voyageurs l'origine des monumens qu'ils leur montrent, certains étymologistes n'hésiteraient pas à « inventer » pour donner du crédit à des étymologies de pure fantaisie. Qu'y faire? se tenir sur ses gardes et ne jamais accepter leurs dires qu'après les avoir vérifiés d'après les règles ordinaires de la critique historique. D'ailleurs il y a toujours profit à ne pas perdre de vue les données générales de l'histoire, quand il s'agit d'étymologie. Il peut même arriver que l'histoire nous sauve des illusions de la phonétique : j'en veux citer un exemple curieux, où le flair de Ménage a été plus heureux que la science de Diez.

Un ancien terme militaire assez connu est *chamade*. Les bateleurs de la foire battent encore la chamade sur leur tambour pour rassembler les badauds autour de leurs tréteaux. Autrefois la chamade était le signal par lequel une place assiégée demandait à parlementer, et Le Sage a fait, dans *Gil Blas*, un emploi figuré fort galant de cette vieille expression. On la retrouve dans les autres langues romanes ; l'italien dit *chiamata*, l'espagnol *llamada*, le portugais *chamada*. Diez, suivi par Littré, pense que le français *chamade* vient du portugais *chamada*, ce dernier se rattachant naturellement, comme l'italien et l'espagnol, au participe passé du verbe latin *clamare* « appeler. » La phonétique semble

(1) A côté de *grogram*, l'anglais offre une forme *grogoran* qui nous est revenue elle aussi et dont nous avons fait *gourgouran :* nos dictionnaires définissent *gourgouran* par « étoffe de soie, originaire de l'Inde, » et ils déclarent en ignorer l'étymologie. Il est heureux qu'ils n'aient pas été la demander au sanscrit.

donner raison à Diez. Le portugais n'est-il pas la seule langue romane qui rende régulièrement le son latin *cl*, en position initiale, par le son *ch*, prononcé comme le *ch* français? Mais consultons l'histoire. Que nous apprend-elle? Que notre mot *chamade* date du XVIe siècle, car D'Aubigné l'emploie et Cotgrave l'enregistre dans son dictionnaire, paru en 1611. Or, avons-nous eu, au XVIe siècle, des relations militaires avec le Portugal assez prolongées pour rendre vraisemblable un emprunt à la langue portugaise? En aucune façon. *Chamade* forme bloc avec tant d'autres termes militaires qui nous sont venus d'Italie à la même époque, et Ménage a raison de le tirer de l'italien. La première génération française qui a employé ce mot l'a écrit d'abord *chiamade* et l'a prononcé à l'italienne en faisant sonner *chi* comme le français *qui;* puis il y a eu une réaction de l'orthographe sur la prononciation, et nous avons dit *chamade*, comme nous disons *niche*, *nocher* et *supercherie*, bien que ces trois derniers mots aient un *chi* en italien.

III

L'étude des *sons* ou phonétique a beaucoup préoccupé nos premiers étymologistes. Du Bois, Meurier, Nicot, Ménage nous ont laissé des ébauches de traités sur la matière; mais leurs travaux n'ont plus pour nous qu'un intérêt de curiosité. Il n'en est pas de même de l'œuvre de Diez, que l'on consultera toujours avec fruit. Pourtant il faut reconnaître que des progrès considérables ont été faits dans la seconde moitié du XIXe siècle. La phonétique historique a été renouvelée par l'enseignement et par les livres d'une élite de maîtres français et étrangers, parmi lesquels MM. Gaston Paris et Paul Meyer, et le regretté Arsène Darmesteter ont droit à une place d'honneur. La phonétique expérimentale, poussée à un rare degré de précision par M. l'abbé Rousselot et ses disciples, est venue nous faire toucher du doigt, pour ainsi dire, les causes de la plupart des phénomènes dont l'observation nous avait révélé les effets. Ce dernier ordre de recherches, il est vrai, ne nous intéresse pas directement. Au point de vue du progrès étymologique, il y a plus à attendre de la publication des anciens textes, de la rédaction de bons dictionnaires patois, locaux ou provinciaux, et de l'achèvement du monumental *Atlas linguistique de la France* entrepris si vail-

lamment par MM. Gilliéron et Edmont (1), que de l'exploration des palais, des larynx et des fosses nasales.

La phonétique historique est peut-être l'auxiliaire le plus précieux de l'étymologiste. Elle a un domaine nettement limité et régi par des lois minutieusement élaborées. Ces lois sont fondées sur l'observation des faits; leur ensemble forme comme un filet dont la science a su tellement resserrer les mailles qu'aucun fait ne peut passer au travers. C'est en ce sens qu'il faut entendre le « principe » autour duquel il s'est fait beaucoup de bruit dans ces dernières années; les lois phonétiques sont sans exceptions. Il n'y a pas d'exceptions, parce que tous les faits particuliers ont leur place marquée d'avance dans une loi phonétique bien faite. Si l'on vient à découvrir un fait nouveau en contradiction avec la loi, il y a lieu à revision : démaillant par ici, remmaillant par là, nous réparons notre filet, c'est-à-dire que nous sacrifions la loi pour la remplacer par une loi nouvelle. C'est ainsi qu'on sauve les principes.

Sans nous attarder plus longtemps à discuter l'essence des lois phonétiques, montrons-en l'application. L'application des lois phonétiques produit juste l'effet contraire de l'application des rayons X : grâce à ceux-ci, nous pouvons dépouiller le corps humain de son enveloppe charnelle et le contempler dans la nudité intime de sa charpente squelettique; grâce à celles-là, nous pouvons remettre, pour ainsi dire, de la chair et des muscles sur les vocables que l'usage a rongés jusqu'aux os et les faire réapparaître dans toute l'opulence et l'éclat de leurs formes.

Soit le mot français *malade*, dont on demande l'étymologie. Au XVIe siècle, on le faisait venir du grec μαλακός « mou, » en admettant le changement de *k* en *d*. La phonétique nous apprend que le passage de *k* à *d* est sans exemple et elle nous débarrasse du premier coup de cette hypothèse, que l'on ne rendrait pas meilleure en faisant remarquer que les Romains avaient latinisé μαλακός sous la forme *malacus*, fréquemment employée par Plaute. Au XVIIe, Saumaise supposa que le latin populaire avait formé un adjectif *malatus* « qui a du mal » sur le modèle de *fortunatus* « qui a de la fortune » et il tira le français *malade* de ce latin hypothétique *malatus*. Ménage se tint d'abord sur la réserve en faisant remarquer que de *malatus* le français aurait

(1) Paris, 1902, Champion; les deux premières livraisons, contenant 100 cartes, ont seules paru.

fait *malé* comme de *fortunatus* il a fait *fortuné;* mais il finit par se convertir à l'idée de Saumaise. Or un fait ignoré des étymologistes antérieurs au XIXe siècle nous oblige à rejeter *malatus* aussi délibérément que *malacus :* en effet, dans le célèbre manuscrit de la bibliothèque de Clermont-Ferrand qui nous a conservé le poème de la *Passion*, du Xe siècle, notre mot est écrit *malabde*, et l'étymologie doit rendre compte de la présence de ce *b*, qui a disparu dans la prononciation des siècles postérieurs. Diez a cru résoudre le problème en proposant le latin *male aptus* « mal disposé, » et Littré, Scheler et Brachet se sont ralliés à sa manière de voir. Mais cette hypothèse se heurte à deux lois phonétiques solidement établies : dans le groupe latin *pt* le *p* ne s'affaiblit jamais en *b* et le *t* ne s'affaiblit jamais en *d*. De même que *septem* est devenu en ancien français *set* (écrit plus récemment *sept* par une restauration savante de l'orthographe latine), *aptus* aurait donné *at* et le composé latin *male aptus* aurait abouti à *malat*, et non à *malabde*. La véritable étymologie n'a été trouvée qu'en 1874 par M. Cornu, aujourd'hui professeur à l'université de Graz : c'est *male habitus*. Le participe *habitus* est devenu successivement *abde*, *ade*, comme le substantif *cubitus* est devenu *cobde*, *code*, *coude*. Nous sommes enfin arrivés à la conquête de la vérité par une connaissance de plus en plus exacte des lois phonétiques.

Mais le progrès n'est pas toujours l'œuvre du temps et la vérité subit parfois des éclipses par suite de l'infirmité de l'esprit humain. Dans son *Traité du Franc-Alleu*, paru en 1641, Caseneuve avait rattaché notre verbe *acheter* au substantif latin *caput* « tête, chef » par l'intermédiaire d'un verbe qui aurait été en latin vulgaire *accapitare*. Diez est d'un autre avis : pour lui, *acheter* représente un type latin *accaptare*, composé de la préposition *ad* et du latin *captare* « chercher à prendre. » La phonétique historique et comparée donne absolument raison à Caseneuve. L'ancien français dit ordinairement *achater*, ce qui laisse la question indécise ; mais le provençal dit toujours *acaptar*, ce qui montre qu'une voyelle a dû disparaître entre le *p* et le *t*, comme dans *reptar* « accuser », qui vient de *reputare;* et l'ancien espagnol *acabdar*, où le *p* et le *t* primitifs n'ont pu s'affaiblir en *b* et en *d* que parce qu'ils étaient originairement séparés par une voyelle, n'est pas moins net à affirmer l'existence d'une forme primordiale *accapitare*. Donc la question est jugée sans

appel : quand nous *achetons* quelque chose, nous ne voulons pas, étymologiquement parlant, chercher à le prendre (*captare*), mais l'ajouter à ce que nous avons déjà, à notre capital (*caput*) : c'est beaucoup plus moral.

Il serait fastidieux d'accumuler les exemples des services rendus à l'étymologie par la phonétique. Personne, d'ailleurs, ne songe sérieusement à les méconnaître. Max Müller a écrit, il est vrai : « la vraie étymologie n'a rien à faire avec le son. » Mais il voulait simplement nous mettre en garde contre ces rapprochemens superficiels qui ne reposent que sur des apparences phonétiques. Perfide comme l'onde, dit un vieil adage : l'onde sonore ne l'est pas moins que l'onde liquide. N'oublions pas le quatrième des points fondamentaux que le même Max Müller a assignés à la science étymologique : « Des mots différens peuvent prendre la même forme dans la même langue. » Le français a subi, depuis ses origines, une dégradation phonétique si violente que les mots les plus divers s'y sont confondus dans le même son. C'est là un terrible écueil pour l'étymologiste, et aussi, — à quelque chose malheur est bon, — une mine inépuisable pour l'innocent jeu de société qui s'appelle le jeu des homonymes. L'orthographe maintient par-ci par-là quelques étais protecteurs dans l'édifice vermoulu de notre phonétique : mais bien souvent elle est impuissante elle-même. Considérons par exemple le groupe de lettres *somme*. Si nous laissons de côté la première personne plurielle du présent de l'indicatif du verbe *être* qui a toujours une *s* finale, il nous reste encore trois substantifs, de sens très différens, que nous écrivons et que nous prononçons de la même manière. L'étymologiste nous dira que le substantif masculin *somme* vient du latin *somnus;* que le substantif féminin *somme*, « ensemble, » vient du latin *summa;* enfin que quand nous disons « une bête de *somme*, » nous avons affaire à un troisième mot qui est de la même famille que *sommier*. En ce sens, *somme* signifie proprement « charge, bât ; » il remonte, par l'intermédiaire du latin de la décadence *sagma*, au grec σάγμα, qui était neutre et se déclinait σάγμα, σάγματος. Le genre neutre ayant disparu, le latin *sagma* a été pris pour un féminin, comme beaucoup de mots analogues. L'empereur Sigismond, prononçant un discours latin devant les Pères du concile de Constance, s'écriait : *Videte, Patres, ut eradicetis schismam Hussitarum!* — « Pardon, Sire, » interrompit un auditeur peu respectueux de la

majesté impériale, « *schisma* est du neutre. » — « Qui dit cela ? » fit l'empereur très mortifié. — « Un Français nommé Alexandre, » répliqua l'interrupteur, voulant parler d'Alexandre de Villedieu, grammairien célèbre, depuis le XIIIe siècle, dans l'Université de Paris. — Et qui est cet Alexandre? — Un moine, Sire. — Eh bien ! conclut Sigismond, je suis empereur et je pense que ma parole vaut celle d'un moine. » Les empereurs d'Allemagne tranchent volontiers du souverain dans les questions qui n'ont rien à voir avec leur couronne. Mais si le Père du concile de Constance avait raison, Sigismond n'avait pas tout à fait tort. Il était l'interprète du sentiment instinctif qui avait depuis des siècles transformé les neutres en féminin, et la grande voix du peuple parlait par la bouche de cet empereur, opposant un dogme nouveau au dogme ancien, c'est-à-dire proclamant, sans en avoir conscience, le grand principe de l'évolution qui domine l'histoire de l'homme.

IV

Le langage est essentiellement le signe de l'*idée*. En face de la phonétique, qui étudie le son, c'est-à-dire le *signe*, vient se placer la sémantique, qui étudie le sens, c'est-à-dire l'*idée*. C'est à M. Michel Bréal que nous devons ce terme de *sémantique*, plus court et plus élégant que celui de *sémasiologie*, qui a d'abord eu cours en Allemagne (1). La sémantique a la même méthode que la phonétique : elle s'appuie sur l'observation et s'efforce d'établir une classification. Mais l'objet de son étude est si différent qu'elle ne peut se flatter d'arriver à des résultats aussi précis. Si vous donnez à un phonétiste un mot latin et si vous lui demandez sous quelle forme le mot survivra en français, il vous répondra avec autant de précision que pourra en apporter un chimiste à vous prédire ce que deviendra un morceau de sucre placé dans un verre d'eau. Ne posez pas une question de ce genre au sémantiste ; vous le mettriez dans un cruel embarras. Il peut vous faire comprendre, à force de comparaisons, comment un mot arrive à prendre un sens fort éloigné de celui qu'il avait à l'origine, il ne peut vous marquer d'avance le terme nécessaire de cette évolution ; il peut expliquer, il ne peut pas prévoir. Il y a des lois

(1) *Essai de sémantique (science des significations)*. Paris, Hachette, 1897.

en phonétique, et c'est pour cela que la phonétique doit être considérée comme une science; au sens rigoureux du mot. Il n'y a pas de lois en sémantique, et l'on conçoit difficilement qu'il puisse jamais y en avoir. Mais si la sémantique n'est pas, à proprement parler, une science; c'est une spéculation sans laquelle la science demeurerait incomplète. Quelques exemples suffiront à faire comprendre le genre de services que l'étymologiste doit lui demander.

Nous appelons *belette* l'animal que les Romains appelaient *mustela* et que beaucoup de nos patois, fidèles à la tradition latine, appellent encore aujourd'hui *moustèlo*, *moutèle* ou *moutoile*. D'où vient ce nom de *belette?* On a supposé que *belette* était un diminutif de notre adjectif *beau* et que le nom de l'animal signifiait étymologiquement « la petite belle. » C' est une hypothèse que suggère la phonétique; mais pour que cette hypothèse devienne une certitude, il faut que la sémantique nous fournisse des indications qui soient d'accord avec cette hypothèse. Interrogeons-la. Elle nous apprendra que la belette s'appelle *poulido*, c'est-à-dire « jolie, » en Rouergue; *bellora*, où il est facile de reconnaître le diminutif latin *bellula*, en milanais; *kjœnne*, c'est-à-dire « belle, » en Danemark; *schœntierlein*, c'est-à-dire « jolie petite bête, » en Bavière; *coantig*, c'est-à-dire « jolie, » en Bretagne, etc., etc. Grâce à la sémantique, nous avons ville gagnée, et l'étymologie du mot français *belette* ne fait plus question pour nous.

Nos serruriers appellent *penture* une bande plate de fer fixée transversalement sur une fenêtre ou sur une porte et dont l'extrémité est formée par un œil ou anneau qui reçoit le mamelon du gond. Littré est muet sur l'étymologie de *penture;* Scheler le rattache au verbe latin *pandere*, « ouvrir, » parce que, dit-il, « la penture sert à ouvrir et à fermer la porte ou la fenêtre. » Si nous remarquons que l'anglais *hinge*, qui sert à désigner à la fois le gond et la penture, est tiré du verbe *to hang* « pendre, » nous aurons la véritable étymologie, et nous admettrons sans difficulté que *penture* est au verbe *pendre* dans le même rapport que *tenture* au verbe *tendre*.

D'où vient notre substantif *boucher*, qui désigne l'homme qui tue les animaux destinés à la consommation ou qui en détaille la chair? Bouvelles, Turnèbe, Ménage et Caseneuve le rattachent à *bouche*. Pour Henri de Valois, au contraire, le boucher était

primitivement celui qui débitait la chair du *bouc*. Tout récemment, à la *Société de linguistique*, un assaut a été livré à l'étymologie d'Henri de Valois, aujourd'hui généralement acceptée : on a cherché à en déloger le *bouc* au profit de la génisse, en latin *bucula*. Mais la place est inexpugnable, et, sans faire appel à la phonétique qui ne consentirait pas sans peine à l'ouvrir à la génisse, il suffit de la mettre sous la sauvegarde de la sémantique. Ce n'est pas par hasard que *boucher* et *bouc* ont un air de famille, puisque l'italien, qui appelle le bouc *becco*, appelle le boucher *beccajo*.

Dans ces exemples, et dans beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, la sémantique nous apparaît comme l'aide de la phonétique. Presque toujours il convient que la phonétique passe devant et prépare l'ouvrage auquel la sémantique viendra, pour ainsi dire, donner le dernier coup de pouce. Pourtant celle-ci est autre chose qu'une finisseuse. Il y a en particulier un vaste domaine où le langage semble se jouer des lois de la phonétique ; c'est celui de l'analogie, qu'on peut se représenter comme une sorte de Cour des Miracles. C'est là qu'on voit des mots qui ont perdu leur tête ou leur queue s'emparer sans vergogne de celle du voisin pour faire figure dans le monde et se livrer à quantité d'autres tours de passe-passe dont le spectacle est fait pour déconcerter notre raison. La sémantique a l'œil ouvert sur eux et, mieux que la phonétique, elle peut nous livrer le secret de leurs faits et gestes et les déférer aux tribunaux dont ils ressortissent.

Instruisons rapidement trois affaires de ce genre.

Les Allemands appellent *sauerkraut* un mets qui se compose essentiellement de choux aigris dans la saumure. Le mot est très clairement formé en allemand, où *kraut* veut dire « chou » et *sauer* « aigre. » Nous avons emprunté ce mets à nos voisins. A la fin du XVIIIe siècle nous l'appelions *sourcroute*, transcription assez exacte du mot allemand. Une loi phonétique connue, la loi de dissimilation, nous explique que la première *r* soit vite tombée et que *sourcroute* ait été prononcé plus récemment *soucroute*. Mais pourquoi sommes-nous arrivés à la forme aujourd'hui universellement employée, *choucroute?* La phonétique n'en peut mais. C'est l'*idée*, c'est-à-dire l'esprit qui a fait des siennes : comme il y avait des *choux* dans le plat, on en a mis ostensiblement dans le mot et l'on a dit *choucroute*, au lieu de *soucroute*. Décidément l'esprit gâte tout en France.

Une peuplade gauloise, fixée sur les bords de la Sarthe, portait le nom de *Cenomanni*, qui finit par s'appliquer à sa capitale, comme il arrive ordinairement en pareil cas. Le nom de la ville de *Cenomannis* est devenu régulièrement, à l'époque où le français s'est dégagé du latin, *Celmans*. Mais voilà qu'on s'est avisé de l'existence, dans la langue commune, d'un adjectif démonstratif *cel*, qui, ayant une parenté étymologique avec l'article défini *le*, pouvait facilement en remplir le rôle, et bientôt on a trouvé « spirituel » de dire *Le Mans*, remplaçant ainsi par une tête postiche le premier élément de *Çenomannis*, de respectable mémoire.

Nous avons dans notre nomenclature géographique une série de noms composés du type *Nogent-le-Rotrou* ou *Villeneuve-la-Guiard*. Ce sont de véritables joyaux linguistiques, où se trouvent pour ainsi dire incrustés deux des traits les plus archaïques de notre syntaxe médiévale, l'emploi de l'article avec la valeur d'un démonstratif et celui d'un nom de personne en fonction de génitif sans l'aide d'aucune préposition : ce *Nogent*, c'est *celui* de *Rotrou*, cette *Villeneuve*, c'est *celle* de *Guiard*. Or, il y a, près de Pithiviers, une petite ville du nom de *Beaune*, dont le seigneur s'appelait autrefois *Roland :* c'est là que s'est livré, le 28 novembre 1870, un des rares combats de la guerre franco-allemande où la fortune ait souri à nos armes, comme si le nom de Roland nous avait porté bonheur. Or ce nom, nous n'avons pas su le conserver intact : nous ne disons plus, comme nos ancêtres, *Beaune-la-Roland*, mais *Beaune-la-Rolande*, tombant naïvement dans les filets du féminisme et ravalant ce beau vocable au niveau de *Brive-la-Gaillarde*

V

Je n'ai pu contenir, en terminant ce rapide exposé des conditions dans lesquelles s'effectue aujourd'hui la recherche scientifique de l'étymologie, un mouvement d'humeur contre les ravages de l'analogie. N'ai-je pas eu tort? Le savant ne doit-il pas s'incliner avec le même respect devant toutes les manifestations de la vie du langage? Grave question, qui ne se peut traiter au pied levé, et sur laquelle l'accord se fera difficilement, parce qu'elle touche plus peut-être au sentiment qu'à la raison. Dans un éloquent article *sur les déformations de la langue française*,

publié il y a quelques années dans la *Revue de Paris*, M. Émile Deschanel se plaignait amèrement de l'attitude des philologues en présence de la corruption grandissante de la langue. « Ils acceptent tout sans protester, disait-il. Ils sont comme les naturalistes aux yeux de qui les produits hybrides ont leur intérêt aussi bien que les formations régulières. Ou bien, de même que certaines plaies, atroces pour le patient, ne manquent pas d'attrait pour le chirurgien, certains cas de difformité linguistique, monstrueux aux yeux des profanes, n'émeuvent pas autrement ces savans maîtres. » Pour un peu, comme on le voit, l'aimable professeur du Collège de France nous accuserait d'inoculer les maladies les plus honteuses au langage de nos contemporains, à seule fin de pouvoir faire des expériences *in anima vili*. J'avoue que, pour ma part, je ne saurais pousser la sérénité scientifique jusqu'à un pareil degré. Bien que les ressorts de mon esprit se tendent comme d'eux-mêmes pour chercher à saisir les causes multiples qui transforment le langage, ce n'est pas sans un certain sentiment de tristesse que j'assiste à l'évolution qui se poursuit sous nos yeux. Quelle que soit la satisfaction intellectuelle que nous procure l'étude « désintéressée, » elle n'empêche pas la mélancolie de nous envahir lorsque nous sentons qu'un peu de nous meurt chaque jour et que ce qui vient le remplacer, même sorti de nous et créé selon le goût de notre fantaisie momentanée, ne nous rend pas le charme intime et la douce accoutumance de ce que nous perdons. L'étymologie est une science, non un art; nul ne le conteste. Ce n'est pas à elle qu'il appartient de régenter la langue. Mais si l'on a le droit de considérer la langue elle-même comme une œuvre d'art, l'étymologie, qui nous fait connaître les conditions dans lesquelles cette œuvre est née et les efforts successifs au prix desquels elle s'est plus ou moins pleinement réalisée, ne peut-elle nous procurer à son tour de délicates sensations d'art, et ne doit-elle pas nous préserver instinctivement des excès de tout genre qui peuvent compromettre l'harmonie générale de l'œuvre et en précipiter la ruine?

ANTOINE THOMAS

LE TRAVAIL

DANS

LA GRANDE INDUSTRIE

II

LA MÉTALLURGIE (1)

I

L'ORGANISATION DU TRAVAIL

Des mines de houille à la métallurgie la transition est aisée et, on peut le dire, naturelle : il n'y a qu'à suivre le wagonnet de charbon qui va du puits de la mine au *gueulard* du haut-fourneau; la houille est le premier aliment et le premier instrument, le premier élément, au sens de « ce qui constitue, » et le premier agent, au sens de « ce qui fait agir, » le *primum manens* et le *primum movens* de l'industrie métallurgique. Cette industrie est répandue un peu partout sur le territoire français: quoique l'une des plus agglomérées, des plus concentrées économiquement, elle est géographiquement assez disséminée. En termes généraux, il y a en France trois groupes métallurgiques importans, qui sont ceux du Nord, du Centre et de l'Est (2); et, du point de vue, où nous nous sommes particulièrement placés, de *la condition des ouvriers*, si l'on consulte la liste des syndicats, on constate qu'il en existe, pour la métallurgie et la construction mécanique, qui s'en rapproche et s'y rapporte : dans la région du Nord, à Maubeuge et à Denain; dans la région du Centre et

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 15 août et 15 septembre.
(2) Ce dernier groupe, principalement en Meurthe-et-Moselle.

de la Loire, au Creusot, à Saint-Étienne, à Firminy, à Montluçon; à Paris même; dans l'Ouest, au Havre; et, dans l'Est, à Audincourt (Doubs) (1).

De même que, pour les mines, nous avons examiné de plus près, observé plus spécialement un établissement du Pas-de-Calais, ainsi, pour la métallurgie, sera-ce un établissement, ou plutôt quelques établissemens de la Loire, que nous considèrerons comme type, en cet essai de monographie élargie d'usine ou d'industrie, d'où notre objet est de tirer des conclusions sur quoi fonder une politique sociale positive et pratique. Nous choisissons la Loire, non seulement à cause du rang qu'elle occupe présentement dans la métallurgie feançaise, mais à cause de la place qu'elle y tient traditionnellement, depuis des temps déjà anciens, et, en un mot, non seulement parce qu'elle est un des points géographiques et économiques de l'industrie métallurgique en France, mais parce qu'elle en est comme le sol historique.

« A Saint-Genis-Terre-Noire et à Saint-Chamond, — écrivait l'annaliste Guillaume Paradin, qui visitait le Lyonnais en 1540, — sont des mines de bon charbon de terre; cy sont aussi à Rive-de-Gier, mais non en telle quantité. C'est merveille de voir les habitans de ce pays, qui en sont tous noircis et parfumés par l'usage qu'ils en font pour leur chauffage au lieu de bois. Mais

(1) Ces syndicats sont les suivans (Relevé communiqué par M. Fagnot, enquêteur à l'Office du travail) :

Le Creusot : Syndicat des ouvriers métallurgistes (*rouge*); Syndicat des corporations ouvrières du Creusot (*jaune*).

Saint-Étienne : Chambre syndicale des métallurgistes.

Firminy : Association syndicale et professionnelle des métallurgistes.

Montluçon : Chambre syndicale de l'Union similaire de la métallurgie; Union des ouvriers métallurgistes; Syndicat général des métallurgistes; Syndicat de l'usine des Hauts-Fourneaux; Union syndicale des ouvriers de l'usine Saint-Jacques; Syndicat des mouleurs en métaux.

Maubeuge : Syndicat des métallurgistes.

Paris : Union corporative des mécaniciens; Fédération nationale des mécaniciens; Chambre syndicale des mouleurs en fer; Fédération des mouleurs en métaux; Chambre syndicale des mouleurs en cuivre; Fédération nationale des métallurgistes.

Le Havre : Chambre syndicale des métallurgistes.

Audincourt (Doubs) : Chambre syndicale des ouvriers de l'usine d'automobiles; Fédération syndicale des ouvriers métallurgistes du pays de Montbéliard; Syndicat des corporations métallurgistes pour la protection du travail.

Saint-Nazaire : Union syndicale des chaudronniers, charpentiers en fer, ferblantiers, riveurs, chanfreniers, etc. (Construction de navires); Syndicat des ajusteurs; Chambre syndicale des forgerons.

le principal profit qui en vient est des forges, au moyen de quoi est le Giérest fort fréquenté de certaines races de pauvres étrangers forgerons, lesquels ne demeurent guère en un lieu, mais vont et viennent ainsi qu'oiseaux passagers, même pour raison du voisinage de Saint-Étienne-de-Furens en Forez (1). »

C'est ici, vraiment, le pays du Noir et du Rouge, où la flamme que des siècles de siècles ont emprisonnée dans la terre, délivrée par l'effort des hommes, en jaillit toute-puissante, et dirigée par leur volonté intelligente, transforme tout en embrasant tout.

I

Avant d'aller plus loin, c'est-à-dire avant même d'entrer en matière, quel sens exact et précis donnerons-nous à ce nom général et générique, la métallurgie? Étymologiquement, la métallurgie, c'est l'œuvre, le travail du métal. « L'œuvre, le travail, » pris de cette manière absolue, ce seraient toutes les œuvres, tous les travaux; et « le métal, » pris, lui aussi absolument, ce seraient tous les métaux : la métallurgie serait donc l'ensemble de tous les travaux, de toutes les œuvres qui s'accomplissent sur, par, et avec tous les métaux.

Mais l'usage, conforme en cela à la raison et au bon sens, a singulièrement restreint cette acception trop vaste et presque indéfinie. Il a d'abord écarté les métaux précieux, et il ne vient à l'esprit de personne d'appeler « métallurgie » le travail de l'or et de l'argent, qui est « orfèvrerie. » Puis il a écarté, d'autre part, tout ce que l'on est convenu de qualifier de « petits métaux, » le cuivre, le plomb, le zinc, etc., pour s'en tenir finalement au fer et à l'acier. Si bien que la métallurgie, aujourd'hui, c'est proprement le travail du fer et de l'acier ; mais non point encore tous les travaux qui se font avec ou sur le fer et l'acier. La construction mécanique elle-même, qui se rapproche tant de la métallurgie et qui s'y rapporte si intimement qu'elle n'existerait pas sans elle parce qu'elle manquerait de sa matière première, n'est pas cependant la métallurgie (2).

(1) Cité par E. Leseure, *Historique des mines de houille du département de la Loire*, p. 2.

(2) En prenant le mot « métallurgie » au sens le plus large, et en partant de l'extraction du minerai, on trouvera dans l'œuvre de F. Le Play d'intéressantes et

Nous bornerons par conséquent la métallurgie à la production et à certaines transformations, en quelque sorte primaires, de ces deux seuls métaux, le fer et l'acier, négligeant à la fois leurs transformations ou utilisations secondaires, et les transformations ou utilisations, la mise en œuvre, le travail des autres métaux.

L'Office du travail du royaume de Belgique, dans une *Classification des exploitations industrielles et des métiers recensés* (31 octobre 1896), qui sans doute est la plus complète de toutes celles que l'on ait tentées (1), a dressé un tableau où sont rangées sous ces onze têtes de chapitres : — *Fabrication des métaux usuels autres que le fer; Fabrication des produits sidérurgiques; Construction de machines et d'ouvrages métalliques; Fonderies; Ferronnerie, serrurerie, poêlerie; Fabrication de boulons, clous, vis, chaînes, fils et câbles métalliques; Fabrication d'armes à feu portatives; Coutellerie; Fabrication d'ustensiles de ménage; Travail des métaux; Fabrication d'objets et ouvrages spéciaux en métal,* — les multiples opérations auxquelles une industrie quelconque soumet un métal quelconque, — grands ou petits métaux et métaux précieux : fer, acier, cuivre, plomb, zinc, étain, nickel, or, argent... Le chiffre total est d'environ *cent vingt;* et, dans ce total, le fer et l'acier figurent pour près de *soixante-quinze* (2).

instructives monographies, — lesquelles pourront donner au moins des points de comparaison, — notamment :

Mineur du Hartz, *Ouvriers européens*, t. III, p. 99-152. — Mineur de Pontgibaud (Auvergne), t. V, p. 150-191. — Mineur des gîtes de mercure d'Idria, t. II, p. 1-33. — Fondeur du Derbyshire, t. III, p. 400-436. — Fondeur de Buskerud, t. III, p. 54-98. — Fondeur de Schemnitz, t. IV, p. 1-68. — Fondeur de Hundsrucke, t. IV, p. 68-120. — Forgeron des usines à fer de l'Oural, t. II, p. 99-138. — Forgeron bulgare des usines de fer de Samakowa, t. II, p. 231-265. — Forgeron de Dannemora (Suède), t. III, p. 1-53.

(1) Je profite de cette occasion pour avertir, sur l'observation qui m'en a été obligeamment faite par M. Armand Julin, chef de division et chef de la statistique à l'Office belge du travail, que « la classification utilisée pour l'élaboration du *Recensement général des industries et des métiers en Belgique* au 31 octobre 1896 comprend *huit cent cinquante-huit* professions différentes » (voyez *Recensement*, vol. XVIII, p. 88) et non *cent soixante-douze* seulement, comme je l'avais dit, d'après les *Instructions données aux commis chargés de la confection des feuilles de dépouillement*. La liste jointe à ces instructions, et qui ne comprenait en effet que *cent soixante-douze* professions, devait simplement « les aider à résoudre quelques cas douteux ; » c'était en réalité une liste comprenant cent soixante-douze exemples, tandis que la liste complète distingue *huit cent cinquante-huit* espèces.

(2) Nous reproduisons ci-dessous ce tableau, en soulignant, de façon que l'italique les fasse apparaître immédiatement, celles des professions ou opérations dont la matière est le fer ou l'acier :

Nous sommes encore loin des « *mille métiers* » que le professeur Schmoller se plaisait à discerner dans la métallurgie, et, je crois, dans la métallurgie proprement dite, que nous nommerons, si l'on le veut bien, la *sidérurgie*. Mais nous aussi, dans la métallurgie, même réduite à la sidérurgie, en y regardant attentivement, nous discernerons, sinon mille métiers, du moins un assez grand nombre de catégories ou de spécialités d'ouvriers et d'ouvrages, car une extrême division est, dans cette industrie, comme la condition même du travail. Pour nous y promener sans nous y perdre, le mieux est de faire, atelier par atelier, la visite d'une usine, d'en observer minutieusement la vie prodigieuse, de l'étudier en tous ses organes, de la suivre en toutes ses fonctions, de la décomposer en tous ses mouvemens, de l'analyser en tous ses actes.

FABRICATION DES MÉTAUX USUELS AUTRES QUE LE FER

Cuivre (fab. de). — Laminoirs à cuivre. — Laminoirs à zinc. — Laminoirs à zinc et à cuivre. — Métal blanc (fab. de). — Plomb (fab. de). — Plomb et argent (fab. de). — Plombs argentifères (usines de désargentation de). — Plomb (usines de raffinage du). — Zinc (fab. de). — Zinc (usines de calcination et de grillage des minerais de).

FABRICATION DES PRODUITS SIDÉRURGIQUES

Aciéries. — Fer (fab. de) [puddlage et laminage]. — *Hauts fourneaux.* — *Laminoirs à acier et à fer* [sans puddlage]. — *Laminoirs à tôle d'acier et de fer* [sans puddlage].

CONSTRUCTION DE MACHINES ET D'OUVRAGES MÉTALLIQUES

Chaudières, charpentes et autres grands ouvrages métalliques (ateliers de construction de). — Chaudronnerie industrielle (ateliers de petite). — Construction navale, réparation de navires (chantiers de). — *Machines agricoles* (ateliers de construction de). — *Machines motrices, machines-outils, appareils industriels* (ateliers de construction de). — Machines et appareils électriques (ateliers de construction de). — *Matériel fixe et roulant de chemins de fer* (ateliers de construction et de réparation de). — *Pièces de forge* (ateliers de construction de grosses). — *Pièces mécaniques diverses* (ateliers de construction de). — *Pompes* (ateliers de construction de). — *Vélocipèdes, pièces de vélocipèdes* (ateliers de construction de). — *Voies et matériel de chemins de fer portatifs, voies de tramways* (ateliers de construction de). — *Voitures automobiles* (ateliers de construction de).

FONDERIE

Fonderies d'argent et d'or. — Fonderies de caractères d'imprimerie. — Fonderies de cuivre, de bronze et de métal blanc. — Fonderies d'étain. — *Fonderies de fonte, de fonte et acier, de fonte* et cuivre. — Fonderies de lingots de zinc (refonte de vieux zincs). — Fonderies de tuyaux de canalisation.

FERRONNERIE, SERRURERIE, POÊLERIE

Forges de maréchaux ferrans et de forgerons. — *Poêlerie et ferronnerie de bâtiment* (fab. d'ornemens et d'articles pour). — *Poêles, fourneaux et appareils divers de chauffage* (fab. de). — *Serrurerie-poêlerie* (ateliers de). — *Serrurerie-ferronnerie* (ateliers de).

J'ai recueilli sur place, grâce à la complaisance inépuisable des directeurs et des ingénieurs que je n'ai pu lasser de mes questions, de quoi établir en toute sûreté la monographie de trois de ces usines. Toutes les trois sont situées dans le même bassin et dans la même région, séparées seulement l'une de l'autre par une faible distance. La première, que nous désignerons par la lettre A, étant au centre, dans l'un des faubourgs d'une grande ville; la deuxième, désignée par la lettre B, est à moins d'une heure de chemin de fer vers le sud-ouest, dans une ville de 15000 habitans; et la troisième, désignée par la lettre C, vers le nord-est, à une demi-heure, dans une ville qui compte une population à peu près égale.

Toutes les trois sont à proximité, on pourrait dire au milieu

FABRICATION DE BOULONS, CLOUS, VIS, CHAINES, FILS ET CABLES MÉTALLIQUES

Boulonneries. — *Boulons* (fab. de). — *Câbles et cordes métalliques* (fab. de). — *Chaînes et articles en fer forgé* (fab. de). — *Clous* (fab. de). — *Clouteries, pointeries.* — *Tréfileries.* — *Visseries.*

FABRICATION D'ARMES A FEU PORTATIVES

Armes à feu portatives (fab. d'). — *Canons de fusil en acier* (fab. de). — *Canons de fusil en damas* (fab. de).

COUTELLERIE

Couteaux (fab. de). — *Rasoirs* (fab. de).

FABRICATION D'USTENSILES DE MÉNAGE

Chaudronniers, articles de ménage en cuivre battu (fab. de). — *Ferblanterie* (ateliers de). — Rétameurs. — *Ustensiles de ménage* (fab. de).

TRAVAIL DES MÉTAUX

Argenture, bronzage, dorure des métaux (ateliers d'). — Battage d'or en feuilles (ateliers de). — *Découpage des métaux* (ateliers de). — Émaillage des métaux (ateliers d'). — Estampage (ateliers d'). — Étain et plomb en feuilles, capsules, etc. (fab. d'). — Galvanisation (ateliers de). — Nickelage (ateliers de). — *Perforage de tôles* (ateliers de). — *Planage de tôles* (ateliers de). — Plomb laminé et tuyaux en plomb (fab. de). — Polissage des métaux (ateliers de). — Repoussage des métaux (ateliers de). — *Tourneurs en métaux.* — Zinc (ateliers d'étirage et repoussage du).

FABRICATION D'OBJETS ET OUVRAGES SPÉCIAUX EN MÉTAL

Acier embouti, acier estampé (fab. d'articles en). — *Agrafes* (fab. d'). — *Aiguilles* (fab. d'). — *Armes blanches* (ateliers de montage d'). — *Balances, bascules* (fab. de). — *Boîtes métalliques* (fab. de). — Cuivrerie et garnitures pour harnachement et lanternes (fab. de). — Éclairage (fab. d'appareils d'). — Épingles (fab. d'). — *Fers à cheval* (fab. de). — Formes de chapeaux en zinc (fab. de). — Lampes de sûreté pour mines (fab. de). — *Limes* (fab. de). — *Lits, meubles en fer* (fab. de). — Monnaies (fab. de). — *Outils divers* (fab. d'). — *Parapluies* (fab. de montures de). — Peignes métalliques (fab. de). — Plombs de chasse (fab. de). — *Quincaillerie* (fab. d'articles de). — *Serrurerie de bâtiment et d'ameublement* (fab. de). — *Ressorts* (fab. de). — Robinetterie (ateliers de). — *Scies* (fab. de). — *Toiles métalliques-treillages* (fab. de). — Tubes soudés (fab. de). — Tuyaux et articles en métal étiré (fab. de).

de houillères qui leur fournissent le combustible; toutes les trois appartiennent à des sociétés d'actionnaires; elles ont pour raison sociale : la première, *Compagnie des Forges, Fonderies et Aciéries de A...;* la deuxième, *Société anonyme des Aciéries et Forges de B...;* la troisième, *Société des Forges et Aciéries de la marine et des chemins de fer, à C...* A toutes les trois enfin s'applique et convient parfaitement la définition donnée par Roland, dès les premiers jours de la grande industrie, et précédemment rappelée (1) : « Un vaste laboratoire, un immense atelier où les machines en grand sont communément mues par l'eau (ici une correction à faire : la vapeur a remplacé l'eau); une grosse forge, une forge d'ancres, une refonderie de fer, l'ensemble des martinets et des grands travaux sur cuivre, des fileries de fer, etc., sont des *usines*, qu'on distingue encore par la nature de l'objet particulier qu'on y exploite, comme un laminoir, le lieu où l'on fore le canon, etc. »

Oui vraiment, cette définition s'applique bien à nos trois usines, sauf encore que leur activité la déborde et la dépasse, comme la puissance de la très grande industrie d'aujourd'hui, engendrée de la grande industrie d'alors, déborde et dépasse l'idée que l'on en pouvait concevoir aux alentours de 1780. On devrait employer le singulier et non le pluriel, on devrait dire : une grosse forge, une forge d'ancres, une fonderie de fer, des fileries de fer, un laminoir, le lieu où l'on fore le canon sont *une usine;* ce qui signifierait que l'usine est tout à la fois et tout ensemble tout cela : le lieu où l'on fore le canon, un ou plutôt des laminoirs, des fileries de fer, une fonderie de fer, une forge d'ancres, une grosse forge; une agglomération de vastes laboratoires, d'immenses ateliers, où, sous l'action de machines en très grand (il en est une, à l'usine C, de *dix mille chevaux* de force), communément mues par la vapeur, on fond, on forge, on forme le fer et l'acier, on les durcit et on les assouplit, on les plie et on les dresse à cent autres usages inconnus il y a cent ans, on les façonne et on les trempe pour la conquête soit pacifique, soit belliqueuse, industrielle ou militaire, de la terre et de la mer. Tout cela, forges, fonderies et aciéries, les trois usines que nous allons décrire le sont donc, et l'une d'elles, l'usine B, possède en outre un haut-fourneau.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1901.

Dans ces entreprises colossales où s'exécutent tant de travaux, comment le travail est-il organisé? et d'abord, sur cet espace considérable, et cependant restreint, où tant de travaux sont menés de front, comment le travail est-il divisé?

Vers le temps où Roland s'essayait à deviner l'industrie moderne et à définir « l'usine, » jusqu'au commencement du XIXe siècle et au delà, on produisait le fer ou l'acier brut en traitant directement le minerai dans les bas foyers, foyers catalans, etc. (1). Le métal était ensuite mis à la forme utile par des marteaux ou martinets. De là l'expression de l'*Encyclopédie méthodique* : « l'ensemble des martinets. » — « Peut-être, note à ce propos un homme des plus compétens, les procédés électriques nous ramèneront-ils un jour à la production directe. » En attendant, la production de ce métal (fer et acier) demande généralement trois opérations successives : 1° production de la fonte, en partant du minerai, par le haut-fourneau; 2° production du fer ou de l'acier brut, par les fours à puddler, fours Martin ou convertisseurs Bessemer et Thomas; 3° mise à la forme voulue, par les laminoirs, presses ou pilons.

De ces trois opérations, la première est la production de la fonte. Dès que la pointe du *ringard* a éventré le haut-fourneau, de ce corps énorme qui dévore indifféremment, aux souffles alternés et excitans d'un air brûlant et d'un air froid, houille,

(1) Sur les procédés de fabrication, et pour les explications techniques, voyez : A. Ledebur, professeur de métallurgie à l'école des mines de Freiberg, *Le Fer et l'Acier, leurs emplois dans l'industrie*, manuel à l'usage des constructeurs et des mécaniciens, traduit de l'allemand par Th. Seligmann; Paris, 1 vol. in-16; Fritsch, 1896; — G. Oslet, *La Construction*, chapitres relatifs aux fers et aux aciers, 1 vol. in-4°, Georges Fanchon; — Urbain Le Verrier, *La Métallurgie*, dans la *Bibliothèque des Sciences et de l'Industrie;* 1 vol. in-8°, 1902; Société française des éditions d'art. Voici ce que M. Le Verrier dit du *bas-foyer :*

« Le *bas-foyer*, très employé dans nos usines jusqu'au milieu du XIXe siècle, ne différait guère du four primitif (qui n'était sans doute qu'une cavité creusée dans le sol, remplie de bois ou de charbon dont on activait la combustion avec des soufflets à main placés sur le bord) que par des dimensions un peu plus grandes, une combustion plus stable et l'emploi de soufflerie mécanique. Sa cavité en forme de bassin destinée à recevoir le combustible est creusée dans un massif de maçonnerie assez élevé pour faciliter le travail; sur l'un des côtés où se place l'ouvrier, se trouve une plate-forme où l'on peut tirer les matières qui ont été élaborées dans le foyer : les autres côtés sont entourés de murettes, à travers lesquelles passent les tuyères soufflantes. Après avoir rempli le foyer de charbon allumé, on charge au-dessus le minerai ou le métal; lorsque la matière est fusible, elle se liquéfie sous le feu des tuyères et tombe au fond du bassin; elle y prend la place du charbon, dont il ne reste qu'une couche plus ou moins épaisse au-dessus (p. 7 et 8). »

minerai, castine, scories minérales et détritus ménagers, vieille ferraille, vieux chaudrons, vieux ustensiles défoncés, et qui les rend pour ainsi dire distillés en une abondante coulée de lave, liquide et rouge comme le vin qui s'échappe d'un fût mis en perce, et plus rouge encore, incandescente, avec des grésillemens, des brasillemens et des jaillissemens d'étincelles, aveuglante de chaleur et de couleur, par un mélange singulier toute rouge et toute blanche, liquide et rigide aussi, feu et fer, eau de feu et de fer, la fonte s'est élancée dans un étroit chenal de sable pareil à ceux par où les enfans, sur les plages, s'ingénient à faire passer la mer; elle s'est répandue en des séries de rigoles creusées côte à côte et semblables aux corbeilles où les boulangers disposent la pâte pour faire le pain; elle a rempli de son flot bouillant, elle a inondé de sa nappe argentée et vermeille, qui s'y est condensée, solidifiée, visiblement *métallifiée*, ces alignemens de petits parcs qu'on serait tenté de croire un petit jeu, mais qui sont un grand ouvrage des hommes.

La voilà maintenant, grise encore, et baveuse, et terreuse, telle qu'elle est sortie du haut-fourneau, à l'état brut, en barres longues et minces, en *saumons*, en *gueusets*, en *riblons*, — ce sont les termes consacrés, — prête à subir les transformations des deuxième et troisième degrés : production du fer ou de l'acier et mise à la forme utile.

L'usine A n'a point de haut-fourneau; elle ne traite donc pas le minerai; elle ne fait pas sa fonte, elle la reçoit toute faite; mais elle fait et façonne l'acier et le fer. Ces deux dernières opérations, la production du fer ou de l'acier et la mise à la forme utile, exigent encore une dizaine de manipulations, représentent encore une dizaine de fabrications différentes, et par conséquent entraînent la création et l'entretien d'une dizaine de services ou ateliers différens :

A. — *Aciérie et Fonderie :* Production de l'acier brut en lingots ou en pièces moulées;

B. — *Puddlage :* Production du fer brut;

C. — *Tôleries :* Atelier pour la transformation du fer ou de l'acier bruts en tôles diverses, blindages, etc.;

D. — *Forges :* Atelier pour la transformation du fer ou de l'acier bruts en pièces diverses, mises à la forme voulue par les pilons, presses ou autres engins semblables;

E. — *Laminage :* Atelier transformant le fer ou l'acier en barres étirées par laminage en cannelures;

F. — *Bandages :* Atelier transformant le fer ou l'acier en frettes ou cercles pour roues, pour canons, etc.;

G. — *Ajustage :* Atelier terminant à froid par tournage ou rabotage les pièces diverses, arbres, canons ou autres, préparées par les services des tôleries, des forges et du laminage;

H. — *Blindage :* Atelier affecté au finissage des plaques préparées par les tôleries et les forges.

K. — *Entretien :* Service comprenant tout le personnel affecté à l'entretien, aux réparations et à la construction des outils nécessaires pour la fabrication.

Tout à l'heure, c'était de la fonte qui coulait du haut-fourneau; c'est à présent de l'acier qui coule du *convertisseur*. La poche, pleine de métal liquide, se promène autour de la fosse de coulée et se vide dans les lingotières ou dans les moules, selon que l'on veut obtenir des lingots ou des pièces moulées. Les ouvriers se tiennent des deux côtés, effacés comme les servans d'une pièce, éclairés d'une clarté violente, illuminés, empourprés de cette pourpre qui passe, éclaboussés aussi parfois de particules que projette et fait voler à vingt mètres cette matière éclatant en un effort qui la déchire, portée à sa plus haute intensité de vie, et forcée à réaliser le miracle de la transmutation. Ils sont là, rendus sans doute quelque peu indifférens par l'habitude, étonnés quand même et émus au fond, soit de la puissance de l'œuvre, soit de la beauté du spectacle, attentifs, muets, presque religieux dans le rayonnement de la fournaise ouverte, qui leur souffle au visage une température de douze cents à quinze cents degrés; qui vient de cuire la fonte pour la refondre en acier; et qui, dans le même instant, les baigne de sueur et les dessèche.

Jour et nuit, une équipe est là, douze heures durant, de six heures du matin à six heures du soir, relevée par une autre équipe de six heures du soir à six heures du matin (1); de jour une semaine et, la semaine suivante, de nuit; ayant à sa tête son contre-maître de fabrication ou chef-fondeur qui ne la quitte pas, comme elle et avec elle tantôt de jour et tantôt de nuit, chargé de surveiller dans tout l'atelier la marche des fours, la succession des coulées, etc., etc. Sous ses ordres, pour chaque four en marche, un *fondeur* chargé de la conduite du four; un *aide-fondeur;* un *leveur de porte;* un *chef-gazier;* un *aide;* un

(1) De ces douze heures de présence, il faut évidemment déduire le temps des repas.

grésilleur; des *manœuvres* qui font le chargement. En outre, pour l'ensemble des fours, et après les *fondeurs*, les *couleurs*, ceux qui opèrent *la coulée :* un *chef-couleur*, deux *aides-couleurs;* des *manœuvres* encore, puis d'autres manœuvres employés *au démoulage;* les *maçons*, les *quenouilleurs*, les *peseurs*, les *machinistes*, les *décrasseurs*. Mais ce n'est pas tout, et chaque équipe active a en quelque sorte sa section d'administration, comme, dans l'usine prise en son unité, chaque service actif a en quelque sorte ses services auxiliaires d'intendance, de santé, et du train (1). Cette section administrative est « de jour » et se compose : 1° de *pointeurs*, qui tiennent la comptabilité de l'atelier et la remettent au chef-comptable de l'usine pour l'établissement des prix de revient; 2° de *déchargeurs de lingots;* 3° d'*appareilleurs* ou *chargeurs de lingots* à livrer aux autres services.

Si « l'aciérie » travaille jour et nuit à deux équipes qui se relèvent de douze en douze heures, « la fonderie » ne travaille que de jour et à une seule équipe, dont la besogne consiste à préparer les moules en terre dans lesquels on doit verser le métal liquide pour lui donner la forme demandée. Elle comprend, aux ordres d'un contre-maître, des *fondeurs* qui veillent aux cubilots, des *mouleurs* proprement dits, des *aides-mouleurs* et des *manœuvres;* des *ébarbeurs;* des *mélangeurs de terres;* des *modeleurs* pour établir les modèles en bois, les « gabarits, » avec un *chef-modeleur*, qu'il faut choisir très expérimenté dans la connaissance des bois et la lecture des dessins.

Mais l'usine A... ne produit pas seulement l'acier; elle produit encore le fer, par le *puddlage* ou brassage de la fonte. « Brassage » est le mot vraiment expressif, aussi juste que pittoresque. Ici, devant le four à puddler, qui est une sorte de fourneau à réverbère, d'aspect assez primitif et, à l'extérieur, sans cette majesté compliquée de la mécanique moderne, des ouvriers, robustes entre les plus robustes, se postent, nus jusqu'à la ceinture. Le col du « convertisseur » ne se débouche pour cracher son jet enflammé qu'à l'heure ou qu'aux heures de la coulée : au contraire, la gueule du four à puddler est incessamment béante, et, comme celle de Cerbère, on dirait qu'elle attire les hommes. Si lointaine, d'ailleurs, que soit cette allusion mythologique, elle

(1) Bureau des études. — Comptabilité. — Laboratoire. — Magasin. — Caisse de secours. — Service des transports; ce qui porte à une quinzaine le nombre total des divers services de l'usine. — Nous y reviendrons.

n'est point déplacée en ce lieu, car ou la race des cyclopes « brasseurs de fer » a complètement disparu, ou bien en voici les derniers survivans.

Armé du *rabot* ou de l'*aspadelle*, — le « rabot » est un ringard de 2^{m},50 de longueur, et lourd en proportion, terminé par un crochet; l' « aspadelle, » un autre ringard, du même poids et de la même taille, terminé par une palette, — empoignant de ses fortes mains ce long et lourd outil, chacun de ces géans nus s'approche à son tour, présente à cette espèce de cratère artificiel en ignition sa poitrine et sa face, y plonge son levier qui, en créant le fer, lui aussi va remuer le monde, et, à chaque mouvement de ses bras qu'il lance en avant, il semble qu'il les enfonce dans la gorge d'un monstre pour y aller chercher quelque chose d'invisible encore, mais qu'on sent déjà formidable Du crochet de son rabot ou de la palette de son aspadelle, il fait donc son métier de puddleur, il brasse la fonte, il la retourne sur la sole du four; il la pétrit, la coupe, la roule en boules.

Après quelques minutes de cette agitation, qui est de l'action, en plein brasier, le ringard est rouge : l'homme alors le retire, et le couche dans une bâche remplie d'eau où il vient comme s'éteindre en fumant, avec un sifflement ou un chuchotement. L'outil est las, mais l'ouvrier n'a pas le temps de l'être : il prend un autre rabot ou une autre aspadelle, et il recommence, et il continue, tant que son camarade ne lui dit pas : « à moi, » bien des minutes encore, et tant que le moment n'est pas venu de saisir dans la pince d'une grosse tenaille-écrevisse les balles de métal chauffé à blanc et de les porter au *cinglage*.

Le *puddlage*, ainsi que l'aciérie, se fait à l'usine, par deux équipes, de composition identique, une de jour, une de nuit. L'une et l'autre de ces deux équipes comprend : un contre-maître; un *peseur ;* des *maîtres-puddleurs ;* des *aides-puddleurs ;* des *troisièmes* ou *rouleurs de boules ;* des *marteleurs* ou *cingleurs ;* des *lamineurs ;* et des *machinistes*. Ainsi qu'à l'aciérie, le service actif se double d'un service auxiliaire, constamment de jour, et qui comprend des *rouleurs de fonte*, pesant et préparant les charges pour chaque four ; des *casseurs* et *classeurs de fer ;* un *pointeur* pour la comptabilité de l'atelier.

A côté, à la suite de l'aciérie et de la fonderie, la *tôlerie*. Une grue happe, au sortir du four, le lingot de métal réchauffé, et l'apporte sur la table du laminoir. La machine s'ébranle ; la

masse menée et ramenée entre des cylindres qui tournent en sens contraire, s'aplatit, s'étire, s'élargit. Auparavant, il n'y a qu'un instant encore, c'était un bloc, un cube, un tronc, haut d'une trentaine à une cinquantaine de centimètres; c'est désormais une tôle épaisse de quelques millimètres à peine, large d'un mètre, longue de plusieurs mètres, qui se développe comme une étoffe, comme une toile d'acier, comme un drap garance, d'un rouge vif, plus que vif, brutal et sanglant.

Ainsi que les cardeurs et les épingleuses nettoient leur laine ou leur tissu, en arrachent les impuretés qui les déparent, ainsi des ouvriers, chaque fois que, dans son va-et-vient, le jeu des cylindres fait passer et repasser la plaque devant eux, la nettoient du bout d'un balai qu'ils trempent préalablement dans une cuve afin d'éviter qu'il prenne feu au contact du métal en feu; ou bien, dissimulés derrière les montans, s'abritant derrière les colonnes du laminoir, mais près de la tôle rouge feu, rouge sang, près de ce feu de fer à le toucher presque, ils jettent dessus des paquets de bruyère mouillée : tout aussitôt la plaque suinte et chuinte, une flambée monte, une fusée part et retombe alentour en une cascade de flammèches, dans une atmosphère que ne réussissent guère à attiédir, — c'est-à-dire à rafraîchir, — les courans d'air qu'on laisse se croiser par des portes pareilles à des brèches, et comme si l'on eût abattu aux quatre murs un pan pour respirer, des quatre coins de l'immense atelier.

De même que l'aciérie et le puddlage, la tôlerie travaille à deux équipes, de jour et de nuit. L'équipe comprend : un contremaître; des *chauffeurs* et des *aides-chauffeurs;* des *leveurs de portes:* des *chefs-lamineurs;* des *seconds lamineurs;* des *rattrapeurs;* des *manœuvres pour la plaque;* des *serreurs de vis;* des *machinistes;* des *rouleurs de charbon.* En dehors de ces deux équipes qui alternent de jour et de nuit, la tôlerie occupe, mais de jour seulement, un personnel auxiliaire nombreux, — et qui n'est pas purement auxiliaire, ou ne l'est pas tout entier, mais dont une partie a la charge de travaux préparatoires ou complémentaires, — composé de : deux sous-chefs de service; de *chefs-cisailleurs, d'aides-cisailleurs,* et de *manœuvres-cisailleurs;* de *traceurs;* de *peseurs;* de *chargeurs;* de *répareurs;* de *recuiseurs;* et, comme partout, de *pointeurs* pour la comptabilité. — Ajoutons tout de suite, en intervertissant l'ordre dans lequel nous avons rangé les dix ateliers de l'usine A, que le cinquième,

l'atelier du *laminage* proprement dit, où l'on transforme le fer ou l'acier en barres par laminage en cannelures, se subdivise, pour ce qui est de l'organisation du travail et de la répartition des ouvriers, à peu près de la même façon que la tôlerie, où l'on transforme le fer ou l'acier en plaques par laminage entre cylindres lisses.

L'atelier qui porte sur notre liste le n° 4, la forge, est le royaume des mastodontes, où règnent les marteaux-pilons gigantesques et les presses moins imposantes, mais peut-être plus puissantes encore : marteaux de trente, de soixante, de cent tonnes ; presses de plusieurs centaines et, parfois, de plusieurs milliers de tonnes (1). Domestiqués et asservis à l'homme qu'il leur serait facile de broyer d'un seul coup, les monstrueux engins obéissent en quelque sorte au doigt, et il semble qu'un enfant les manœuvrerait. La pièce à forger une fois placée sur la base qui sert d'enclume, le forgeron présente à l'énorme marteau celle des faces ou celui des points de la pièce où il faut qu'il vienne frapper ; la masse s'abat, un poing de 60 000 ou de 100 000 kilos frappe de haut, si fort que le sol en tremble et en ahane sourdement, si juste que la main la plus sûre n'y saurait mettre plus de précision, ni la plus fine plus de délicatesse.

Le forgeron est comme l'âme ou l'esprit de ce corps qu'il conduit, qui sans lui irait à l'aveugle et tomberait n'importe où, qui par lui tombe là où il est utile qu'il tombe, et par lui forge, forme, crée au lieu d'écraser. Tout naturellement, c'est lui qui est à la tête de l'équipe ; il y a autant d'équipes, — forgerons et aides-forgerons, — qu'il y a de pilons ou de presses, et généralement les équipes sont doubles, pour un travail continuel de

(1) L'usine A possède un marteau-pilon de soixante tonnes ; les usines B et C ont des pilons de cent tonnes. L'usine C a des presses de 2 500 tonnes et au delà (*plus de 2500000 kilos*).

« Aujourd'hui, écrit M. Le Verrier, on remplace souvent le pilon par la presse. En comprimant l'eau avec des pompes à haute pression dans un réservoir où se meut un large piston, on peut exercer un effort pour ainsi dire illimité. Si, par exemple, l'eau est comprimée à 100 atmosphères, chaque centimètre carré de surface du piston supporte un effort de 100 kilogrammes ; un piston de 50 centimètres de diamètre transmettra, dans ces conditions, un effort total de 800 tonnes.

« Les grandes presses à forge sont munies de jeux de pompes qui peuvent élever la pression de l'eau jusqu'à 400 atmosphères, et l'effort sur le piston peut s'élever à 4 000 tonnes. Les plus grosses masses s'écrasent sous ce poids formidable. La presse n'agit pas par chocs brusques comme le pilon ; elle avance lentement et sans bruit, mais avec une force irrésistible ; son action, au lieu de s'épuiser en un instant comme celle du pilon, est continue et ininterrompue, de sorte qu'en somme le travail avance plus vite. » — *La Métallurgie*, p. 201.

jour et de nuit. Au-dessus de ces forgerons et aides-forgerons répartis en équipes dont chacune a sa presse ou son marteau-pilon, est un *chef-forgeron* qui, lui, commande à toute la batterie des marteaux-pilons et des presses. La forge emploie, en outre, constamment de jour avec le chef-forgeron, un *chef-gabarieur;* des *traceurs;* des *forgeurs à mains;* des *frappeurs;* des *outilleurs;* et le sous-officier comptable, le *pointeur.*

Mais un lingot d'acier, tout chaud amené du four voisin sous le marteau-pilon, a été aplati, arrondi, de quelques touches irrésistibles : il a l'air maintenant d'une meule à repasser qui flamboierait. Or, voici que l'on ajoute et que l'on ajuste au marteau une grosse pointe, un cône très court et très aigu; puis, cela fait, qu'on précipite de tout son poids et de toute sa force la masse, avec l'espèce de diamant métallique dont on l'a armée, droit sur le centre de la meule. Bientôt, un trou y est creusé. On accroche la meule à la griffe d'une grue qui la transporte et l'emboîte sur un axe, le premier d'une série de trois ou quatre de calibre différent et croissant. Le disque tourne, tourne, comme un soleil de feu d'artifice, à une vitesse qui s'accélère, et chaque tour le distend, l'évide et l'élargit. On voit, dans un éblouissement, le cercle se dessiner et se parfaire, d'axe en axe, jusqu'au dernier, où l'ouvrier qui préside à l'opération prend un grand compas et le mesure pour s'assurer qu'il a atteint le diamètre convenu. S'il l'a atteint, on le retire, et le lingot est changé en bandage de roue pour chemins de fer. L'atelier des *bandages*, à l'usine A, travaille à une seule équipe de jour, qui comprend des *chauffeurs* et *aides-chauffeurs;* des *marteleurs;* des *lamineurs;* des *compasseurs;* des *manœuvres;* des *machinistes;* un *pointeur*, etc.

Une des opérations principales de l'aciérie, c'est la trempe, et le proverbe n'a pas tort qui dit que la trempe fait l'acier. Du fer porté à une haute température, puis refroidi brusquement par immersion dans l'eau, n'acquiert aucune qualité nouvelle. L'acier, porté aussi à une haute température, si on le laissait refroidir naturellement, ne serait pas altéré non plus et demeurerait le même acier. Mais, lorsque, au lieu de le laisser refroidir peu à peu, on le plonge, tout rouge encore jusqu'au blanc, dans de l'eau froide, il devient aussitôt très dur et très cassant, d'autant plus dur que l'acier était plus chaud et que l'eau était plus froide. C'est de l'acier complet à présent, brillant et susceptible de recevoir le plus beau poli, l'on dirait volontiers le poli « à

huit reflets » des obus et le poli glacé des lames. Il a même parfois, et pour certains ouvrages, le défaut d'être trop dur et trop cassant. On le soumet alors au *recuit ;* on le réchauffe à une température inférieure à celle de la trempe, et, en le laissant refroidir lentement, on ressoude en quelque manière ses molécules, on l'empêche de s'égrener, et on lui rend ainsi de l'élasticité et de la plasticité.

Nous assistâmes, dans l'atelier de *cémentation* (1) de l'usine C, à la trempe d'une plaque pour tourelle de cuirassé. On la fit glisser, longtemps chauffée, puis progressivement refroidie, au-dessous d'un jeu de robinets; et l'eau, pleuvant doucement, comme en caresse, vint corriger, amender, achever l'œuvre du feu, la rendre plus malléable ou plus maniable, sans la rendre moins résistante... Un peu plus loin, dans une autre partie de l'atelier, on était en train de tremper des canons de 155 millimètres. Eux, comme il faut qu'ils soient très durs, un homme au visage couvert d'un masque les cueille, si rouges qu'on les croirait saignans, à la gueule du four, et, tout entiers, tout d'un coup, le palan qui les enlève les dépose dans une cuve où ils disparaissent de la culasse à la bouche. Pour les longues pièces de marine, les vrais Longs Toms, qui n'en finissent pas et qui pèsent plus de 40 000 kilos, la cuve est verticale; c'est un puits profond au moins du double de leur longueur; elles y descendent majestueusement, comme dans la gloire empourprée d'une apothéose de la force, s'y engloutissent, et n'en remontent que blanchies et bleuies de l'incorruptible éclat, durcies encore, dures à jamais de la dureté infrangible de l'acier.

(1) « Pour fabriquer des aciers exactement au degré de carburation voulu, on emploie le procédé de *cémentation*. On prend des barres de fer pur et on lui incorpore une certaine quantité de carbone en les chauffant longtemps au milieu d'une masse de charbon de bois en poudre. Au rouge cerise, les deux corps se combinent ensemble et le carbone pénètre peu à peu jusqu'à une certaine profondeur dans la barre. Il s'y introduit et y chemine progressivement, bien que le métal reste solide...

« Cette opération se fait dans de grandes caisses où les barres de fer plates sont empilées avec des lits alternatifs de charbon en grains. Ces caisses sont placées sur des banquettes recouvertes d'une sorte de hotte. Après avoir chargé les caisses, on ferme les portes du four, on les lute avec soin, et on chauffe au moyen d'un foyer placé entre les banquettes. On maintient le four chaud plusieurs jours, car il faut longtemps pour que la cémentation se fasse sentir jusqu'à une certaine profondeur. L'opération est naturellement d'autant plus longue qu'on veut avoir un acier plus carburé. A la fin, on laisse refroidir lentement, on ouvre les caisses, puis on casse les barres, et on examine leur grain, c'est-à-dire l'aspect de la cassure, pour les assortir et les classer en catégories suivant leur degré de dureté. » — Urbain Le Verrier, *la Métallurgie*, p. 167.

Mais non, il n'y a pas d'acier si dur qu'il soit infrangible ou impénétrable à l'acier, et voici peut-être le plus grand miracle. Jusqu'ici l'homme, pour produire le métal, le traduire en sa forme et le conduire à sa fin, a eu la collaboration surhumaine, quasi divine ou infernale, du feu. Le feu est venu à son aide, pour amollir, fondre, dissocier, réassocier le fer et l'acier. Maintenant c'est l'acier seul, à froid, qui va rogner, entamer, scier, couper l'acier, sans le moindre bruit ni le moindre grincement. Je me rappelle un armurier de Tolède qui prenait une pièce de deux sous et tranquillement, sur le seuil de sa boutique, pour l'émerveillement des passans, la perçait d'un coup de poignard. Mais ici, c'est bien autre chose que le bon poignard de Tolède! La roue dentée, mue par un pouvoir supérieur, entre dans le bloc d'acier et le tranche, avec la même facilité que le couteau entre et tranche dans le beurre ou dans le savon. Les copeaux d'acier volent autour de la machine à raboter, moins légers, mais tout aussi minces que les copeaux de sapin, et s'enroulent comme eux en tortillons. L'ajusteur travaille l'acier comme le menuisier travaille le bois; il y fait des coupes et des assemblages. A l'usine A, les ateliers de l'*ajustage* et du *blindage* sont, eux aussi, à deux équipes de jour et de nuit, et dans chacune d'elles il y a, sous les ordres d'un contre-maître, des *tourneurs*, des *raboteurs*, des *fraiseurs*, des *perceurs* et des *manœuvres*.

C'est le dernier service actif de l'usine, ou l'avant-dernier, si l'on compte comme actif le service de l'*entretien*. Normalement, ce service n'est que de jour; point de service de nuit; mais survienne une réparation urgente, et tout de suite il se dédouble en service de jour et service de nuit. Il comporte d'ailleurs toutes les subdivisions possibles, de façon à parer à tout événement; toutes les catégories ou spécialités s'y retrouvent et s'y rencontrent : *contre-maîtres; pointeurs pour la comptabilité; chef-chaudronnier, chaudronniers; chef-forgeron, forgerons; frappeurs; chef-maçon, maçons; chef-électricien, aides-électriciens; chefs-chauffeurs de chaudières, chauffeurs; chefs-alimenteurs, alimenteurs; chefs-machinistes, machinistes; chefs-monteurs*, etc.

Les services auxiliaires sont au nombre de six, à savoir :

M. — *Bureau des études;*
N. — *Comptabilité;*
P. — *Laboratoire;*
R. — *Magasin;*

S. — *Caisse de secours;*
T. — *Transports.*

Le *bureau des études* est chargé de préparer les plans et devis des constructions nouvelles, et de pourvoir aux modifications ou réparations qu'exige si fréquemment l'outillage compliqué d'une usine. Outre le chef de bureau, qui est le chef du service, il se compose surtout de *dessinateurs.*

A la comptabilité, un *chef-comptable* et autant d'*aides* qu'il en est besoin. Ce sont eux qui réunissent, centralisent et totalisent tous les renseignemens transmis par les « pointeurs » des divers services ; qui les groupent pour établir les feuilles de paie et les revients ; et qui font parvenir les revients bruts au bureau de l'administrateur délégué, pour arrêter la comptabilité générale de l'entreprise.

Le service du *laboratoire* est de la plus haute importance : c'est un service fondamental dans les aciéries qui produisent les nouveaux métaux avec nickel, chrome, tungstène, molybdène, etc. Car il y a acier et acier; et il est trop simple de croire que l'acier est toujours le même acier : deux grains d'acier ne se ressemblent pas plus que deux gouttes d'eau; ils peuvent, au contraire, différer grandement. Il suffit à qui veut s'en convaincre d'en regarder deux échantillons au microscope, et l'on en regarderait dix qu'on en trouverait de dix types... Le *laboratoire* de l'usine A se subdivise en *laboratoire chimique*, pour l'étude et le dosage des corps dont sont constitués les aciers, pour l'examen et la détermination de leur composition chimique; et en *laboratoire physique*, pour l'examen, à l'aide du microscope, de l'état physique des aciers. A ce service sont employés un *chef de laboratoire*, des *aides*, et des *gamins* ou *apprentis.*

Le *magasin* occupe un *chef-magasinier*, également chargé de tout ce qui concerne les blessés (malgré les précautions, les accidens sont malheureusement presque quotidiens dans les grandes usines métallurgiques, — nous aurons plus tard à le constater); un *sous-chef-magasinier*, à qui incombe le soin de faire les commandes nécessaires à l'entretien et de les distribuer dans les ateliers; ce chef et ce sous-chef assistés de plusieurs *aides.*

La *caisse de secours*, à l'usine A, n'est point, à proprement parler, un service d'usine; les ouvriers en ont seuls l'administration; seuls, ils y nomment leurs délégués; ils font leurs

affaires eux-mêmes et eux seuls; la Compagnie n'intervient que par ses dons et tout au plus, officieusement, quand on le lui demande, par un conseil.

Le service des *transports* est confié à un *entrepreneur*, ayant à sa disposition le personnel et le matériel suffisans pour effectuer toutes les manutentions en dehors des ateliers : chargemens de wagons, déchargemens, etc...

Si la comparaison de l'organisation du travail avec l'organisation militaire est permise pour la métallurgie comme pour les mines, telles sont les troupes ou telles sont les armes, tels sont les cadres de sous-officiers, tel est le corps d'officiers de l'armée métallurgique. Et l'on peut hardiment, pour la métallurgie, user de cette comparaison qui se présente à l'esprit dès que l'on se trouve en face d'une force disciplinée et hiérarchisée, organisée; car, quelle force plus disciplinée, plus hiérarchisée, plus organisée que l'armée? et, dans l'industrie, quelle discipline, quelle hiérarchie, quelle organisation du travail plus forte que dans la métallurgie? Chaque service, actif ou auxiliaire, relève d'un chef de service : soit, à l'usine A, quinze chefs de service, qui relèvent du *directeur technique* ou *ingénieur-directeur*, sont en relations continuelles avec lui, et avec lui traitent toutes les questions intéressant la marche de tous les services. Mais, chaque jour, l'ingénieur-directeur lui-même va conférer de ces questions, notamment des marchés et des commandes, avec l'*administrateur-délégué*, qui représente et en qui s'incarne la Compagnie : « en qui s'incarne » est le mot vrai, puisqu'il est le patron en chair et en os, la personne et le nom de ce patronat impersonnel et anonyme.

II

L'usine B possède, ce que n'a pas l'usine A, un *haut-fourneau;* elle a, de plus, une *tréfilerie*. Ce haut-fourneau, construit il y a quelque vingt ans, est le seul qui à cette heure reste en activité dans le département. De là une nouvelle catégorie ou plutôt de nouvelles catégories, de nouvelles spécialités d'ouvriers. La loi du haut-fourneau étant de ne s'éteindre jamais, ces ouvriers forment des équipes de jour et de nuit dont chacune comprend : des *fondeurs* et des *aides-fondeurs;* des *peseurs;* des *chargeurs;* des *rouleurs;* des *leveurs* et *empileurs;* des *outilleurs;* et des *manœuvres*.

La *tréfilerie* n'est pas ce qu'il y a de moins étrange dans le travail du fer, dans ce théâtre merveilleux, tout plein de changemens à vue, où la puissance de l'industrie atteint on ne sait quoi de magique, et, mariant les couleurs, variant les formes, se jouant des dimensions, séparant et combinant de nouveau les élémens constitutifs des corps, renversant ou redressant les données de la nature, réalise l'illusion et matérialise l'impossible. Cette barre qui s'engage, longue d'un mètre peut-être et large de huit à dix centimètres, dans la première cannelure du laminoir, guidée par des hommes qu'on a eu la précaution de revêtir de jambières de métal, sort bientôt de la dernière, longue d'une trentaine, d'une quarantaine de mètres ou davantage, pas plus grosse que le petit doigt; elle se tord en anneaux, se plie, se replie, court à terre, comme un serpent de feu; c'est le plus mobile, le plus agile, le plus reptile des reptiles; et il faut être perpétuellement sur le qui-vive pour l'éviter, sauter d'un côté, puis de l'autre, selon qu'il ondule d'un côté ou de l'autre, ne pas se laisser prendre, en ses lacets, en ses nœuds, car, de quelque point qu'il effleure, il blesse; son contact même est une morsure, et sa morsure est une brûlure. Une seconde de distraction ou de retard peut être fatale, et l'on nous a cité le cas d'un de ces ouvriers qui, ayant manqué son élan, a eu le pied entortillé, encerclé et coupé net. Il faut donc, à la tréfilerie, une mobilité, une agilité, une « reptilité » presque égales à celles de ce fil qui zigzague en une traînée de feu; aussi la règle ou l'habitude est-elle de n'y mettre que de très jeunes gens.

Ce travail donne la *machine* ou le fil ébauché. Mais, le laminoir n'étant pas un instrument assez délicat pour en réduire l'épaisseur au-dessous de 6 à 7 millimètres de diamètre, si l'on veut faire de la « machine » un fil fin, on l'étire à travers des filières, c'est-à-dire à travers des plaques d'acier dur percées de trous. Le fil, enroulé sur une bobine, est aminci à la lime par une de ses extrémités, et engagé dans la filière, — comme naguère la barre dans le laminoir, — saisi avec une pince, fixé à une autre bobine à laquelle on imprime une rotation et sur laquelle il vient s'enrouler au fur et à mesure que la première se déroule (1). Ainsi, à froid, — en suivant la filière, — et après un grand nombre de passages par des trous de plus en plus étroits,

(1) Voyez Urbain Le Verrier, *la Métallurgie*, p. 198-200.

la « machine » devient le fil fin, et le câble un fil télégraphique ou une corde de piano.

L'atelier de la *tréfilerie* emploie : des *chauffeurs du train-machine* et leurs *aides-chauffeurs;* un *lamineur*, des *dégrossisseurs;* des *doubleurs;* des *démêleurs;* des *porteurs* et *tourniqueurs;* des *empileurs de machine;* des *tréfileurs;* des *recuiseurs* et *décapeurs;* des *trempeurs* et *galvaniseurs;* un *tonnelier;* des *outilleurs;* des *magasiniers* et *manœuvres.*

Au demeurant, l'organisation du travail est à peu près la même à l'usine B qu'à l'usine A; la distribution en ateliers est la même, sauf quelques spécialités encore, que l'usine B a admises et que n'a pas l'usine A. Cette usine B se compose, en somme, de quatorze ateliers différens, savoir :

1° Haut-fourneau;
2° Puddlage;
3° Aciéries Martin;
4° Moulerie d'acier;
5° Tréfilerie d'acier;
6° Aciérie à creusets avec fours de cémentation;
7° Laminoirs avec marteaux de ressuage et martinets;
8° Fabrique d'outils industriels et d'agriculture;
9° Fabrique de ressorts pour carrosserie et chemins de fer;
10° Fabrique d'essieux pour carrosserie;
11° Fabrique d'enclumes;
12° Grosses forges;
13° Atelier de montage-finissage;
14° Ateliers d'entretien, moulerie de fonte, et machines à vapeur.

Le personnel dirigeant et sous-dirigeant comprend : un *directeur*, huit ingénieurs chefs de service; des sous-ingénieurs; des contre-maîtres et des surveillans, répartis comme il suit entre les ateliers :

1 ingénieur pour : 1° le haut-fourneau, avec 1 contre-maître et 1 surveillant; 2° le puddlage, avec 1 contre-maître et 1 surveillant.

Personnel ouvrier du haut fourneau. — (*Voir plus haut.*)

Personnel ouvrier du puddlage. — Puddleurs. — Aides-puddleurs. — Troisièmes aides. — Cingleurs. — Pilonniers. — Traîneurs et balayeurs. — Casseurs. — Rouleurs de houilles et de crasses; manœuvres. — Rouleurs de fonte.

1 ingénieur pour : 3° les aciéries Martin, avec 3 contre-maîtres et 2 chefs d'équipe; 4° la moulerie d'acier, avec 1 sous-ingénieur, 1 contre-maître et 4 chefs d'équipe.

Personnel ouvrier des aciéries Martin. — Fondeurs. — Aides-fondeurs. —

Chauffeurs. — Aides-chauffeurs. — Chargeurs et rouleurs. — Aides-chargeurs. — Gaziers. — Couleurs. — Aides-couleurs. — Pocheurs. — Peseur, marqueurs et ébarbeurs. — 3es Aides et manœuvres. — Outilleurs. — Maçons.

Personnel ouvrier de la moulerie d'acier. — Mouleurs. — Ébarbeurs. — Sableurs et manœuvres. — Outilleurs.

1 ingénieur pour : 5° la tréfilerie, avec 1 contre-maître, 1 surveillant, 1 chef d'équipe.

Personnel ouvrier de la tréfilerie. — (*Voir plus haut.*)

1 ingénieur pour : 6° aciérie à creusets, avec 1 sous-ingénieur et 1 surveillant; 7° les laminoirs, marteaux de ressuage et martinets, avec 2 contre-maîtres, 2 surveillans et 1 chef d'équipe.

Personnel ouvrier de l'aciérie à creusets. — Fondeurs. — Arracheurs. — Démouleurs. — Gaziers. — Peseurs de charges. — Pocheurs et manœuvres. — Chauffeurs à la cémentation. — Cémenteurs.

Personnel ouvrier des laminoirs, étirage et ressuage. — Lamineurs. — Dégrossisseurs. — Presseurs. — Leveurs de barres et releveurs. — Scieurs. — Dresseurs. — Chauffeurs. — Aides-chauffeurs. — Marteleurs. — Aides-marteleurs. — Pilonniers. — Étireurs. — Burineurs d'acier. — Magasiniers et casseurs. — Rouleurs de houille et manœuvres. — Tourneurs de cylindres. — Outilleurs.

1 ingénieur pour : 8° les outils, avec 2 contre-maîtres; 9e les ressorts, avec 1 contre-maître et 3 chefs d'équipe.

Personnel ouvrier de la martellerie et outils. — Forgeurs. — Frappeurs. — Chauffeurs. — Marteleurs. — Étireurs. — Pilonniers. — Cintreurs. — Meuleurs et limeurs. — Magasiniers et manœuvres.

Personnel ouvrier des ressorts. — Cisailleurs. — Pointeur et perceurs. — Lamineurs. — Découpeurs. — Forgeurs. — Frappeurs. — Limeurs. — Chauffeurs. — Cintreurs. — Recuiseurs. — Ajusteurs. — Trempeurs. — Meuleurs et arrondisseurs. — Monteurs. — Outilleurs. — Emballeurs et manœuvres. — Nettoyeurs.

1 ingénieur pour : 10° les essieux de carrosserie, avec 1 contre-maître; 11° les enclumes, avec 1 contre-maître; 12° les grosses forges, avec 1 sous-ingénieur, 1 contre-maître, 1 surveillant et 2 chefs d'équipe.

Personnel ouvrier des essieux de carrosserie. — Chauffeurs. — Aides-chauffeurs. — Marteleurs. — Pilonniers. — Paqueteurs. — Matriceurs. — Forgeurs et enviroleurs. — Frappeurs. — Tourneurs et aléseurs. — Perceurs. — Meuleurs. — Raboteurs et mortaiseurs. — Ajusteurs. — Magasiniers et manœuvres.

Personnel ouvrier des enclumes. — Forgeurs. — Frappeurs. — Limeurs. — Perceurs. — Trempeurs. — Manœuvres.

Personnel ouvrier des grosses forges. — Chauffeurs. — Aides-chauffeurs. — Marteleurs. — Aides-marteleurs. — Pilonniers. — Leveurs de porte. — Lamineur de bandages. — Mandrineurs de bandages. — Burineurs d'ébauches de bandages. — Forgeurs. — Frappeurs. — Cisailleurs. — Dresseurs. — Traceurs. — Vérificateurs. — Outilleurs. — Rouleurs de houille et manœuvres.

1 ingénieur pour : 13° le montage-finissage, avec 2 contre-maîtres, 1 surveillant et 3 chefs d'équipe.

Personnel ouvrier du montage-finissage. — Forgeurs. — Frappeurs. — Traceurs. — Ajusteurs. — Tourneurs. — Raboteurs. — Mortaiseurs. — Perceurs. — Fraiseurs. — Aléseurs. — Scieurs. — Centreurs. — Embatteurs de roues. — Manœuvres.

1 ingénieur pour : 14° les ateliers d'entretien, machines à vapeur, avec 2 sous-ingénieurs, 6 contre-maîtres et 6 chefs d'équipe.

Personnel ouvrier des ateliers d'entretien et des machines à vapeur. — Chargeurs de houille. — Wagonniers. — Chauffeurs de chaudières. — Alimenteurs. — Machinistes. — Aiguilleurs. — Charpentiers. — Menuisiers. — Maçons. — Aides-maçons. — Terrassiers. — Manœuvres. — Ajusteurs. — Forgeurs. — Frappeurs. — Tourneurs. — Perceurs. — Raboteurs et taraudeurs. — Chaudronniers. — Ferblantiers. — Électricieus. — Modeleurs. — Mouleurs de fonte. — Ébarbeurs.

L'usine B fournit un exemple excellent de ce que les philosophes ou les sociologues appelleraient « le *processus* de croissance » d'un établissement de la grande industrie dans la seconde moitié du XIXe siècle. Fondée en 1854, à l'effet déclaré d'exploiter un brevet pour la fabrication du produit mixte (*acier fondu au creuset coulé sur fer*) (1), et plus généralement de fabriquer le fer et l'acier, elle se consacra d'abord à la production des aciers pour outils, des fers fins de puddlage, des ressorts pour la carrosserie et pour les chemins de fer, puis de presque tout le matériel nécessaire à la construction : rails, bandages, essieux, etc. Cependant l'adoption du procédé Bessemer, l'invention du four Siemens en 1865, le perfectionnement qu'y apportait en 1867 l'ingénieur français Pierre Martin, permettaient d'obtenir, par grandes masses et couramment, des aciers de qualités diverses et de toutes les « nuances » de dureté. En 1873, vingt ans après sa fondation, l'usine B s'annexait un haut-fourneau, d'une capacité de 200 mètres cubes, où elle traitait elle-même et pour sa propre consommation des minerais tirés des Pyrénées ou de l'Algérie. Successivement ou simultanément, de 1873 à 1878, on procédait encore à d'autres installations : fours pour la production de l'éponge de fer par réduction directe; four à puddler à brassage mécanique; four à réchauffer desservant le train-laminoir gros mill; compresseur de l'acier liquide dans le moule, pilon atmosphérique.

(1) La production de l'acier fondu était alors très coûteuse et l'on en était arrivé, dans certains cas particuliers, comme la fabrication des rails et bandages, par exemple, à envisager la nécessité de souder l'acier sur le fer. C'est d'ailleurs la même idée qui s'est trouvée plus tard, en 1873, appliquée à la fabrication des plaques de blindage Cammel.

De ces innovations quelques-unes réussissaient, d'autres ne donnaient point les résultats qu'on en avait attendus; et c'étaient des expériences, des tâtonnemens, des corrections, des abandons et des reprises. Au dehors, les conditions commerciales se modifiaient; de nouvelles découvertes suscitaient de nouvelles concurrences; l'application en grand du procédé Thomas Gilchrist allait désormais permettre l'emploi des minerais phosphoreux et pauvres du Nord et de l'Est, tenus jusqu'alors pour inutilisables : il fallait donc chercher ailleurs, ramener d'ailleurs la prospérité qui menaçait de s'éloigner par là. L'usine B se hâtait en conséquence d'ouvrir un atelier de tréfilerie et d'installer un train-machine (1880); elle augmentait sur toute la ligne sa puissance de production, donnait une impulsion plus forte aux travaux qui se rattachent à la confection du matériel de guerre, et en même temps commençait à fabriquer *des projectiles et des canons* pour la marine.

En même temps aussi, on apportait un soin particulier à la fabrication des *moulages d'acier;* on revenait à celle des *aciers fondus au creuset pour outils*, quelque peu délaissés à la suite des premiers succès des aciers Martin; on ajoutait des spécialités aux spécialités : en 1888, les *enclumes en acier fondu;* en 1889, les essieux de carrosserie (*essieux de charrette et essieux à patins*)*;* plus tard, les *réservoirs pour torpilles automobiles.* D'année en année, l'usine grandissait; les développemens appelaient les développemens : on refaisait ou l'on améliorait l'outillage de l'atelier des forges, en le dotant d'un pilon de 40 tonnes, avec grues de 50 à 60 tonnes pour le desservir; on installait, d'autre part, des chantiers de moulage d'acier, des cubilots et des molletons pour la préparation des terres de moulage, un atelier de démoulage, un atelier d'ébarbage des moulages d'acier avec burins pneumatiques et pont roulant électrique; un four Martin-Siemens avec gazogène accolé; des appareils Cowper et des épurateurs de gaz au haut-fourneau; un creuset en acier moulé, un nouveau laminoir pour aciers marchands; au montage, de *gros tours*, des *raboteuses à force électrique*, des *mortaiseuses*, etc., afin de pouvoir usiner les *arbres* et autres pièces de tout poids et de toute dimension pour les constructions navales.

Comme il était visible que l'industrie entrait dans l'ère de l'électricité, on ne se laissait pas devancer : on créait au plus vite une station électrique pour produire l'éclairage et la force

motrice d'une partie de l'usine; un atelier de modelage avec machines-outils électriques; un appareil de trempe avec four vertical et treuil électrique pour tubes de canons jusqu'à vingt tonnes et quinze mètres de longueur. Cependant on n'avait garde de négliger cette autre grande force, la vapeur, et l'on remplaçait peu à peu les chaudières verticales par des chaudières multitubulaires. Ainsi, du simple au composé, d'une spécialité à l'autre, et de cette autre, puis d'une autre, à l'universalité des œuvres de métallurgie, s'est développée et comme déployée l'usine B en ses quatorze ateliers, sur une surface de plusieurs hectares. Croître par addition de spécialités, par adjonction d'ateliers, c'est en deux mots toute son histoire; et c'est toute l'histoire de toutes les usines du même genre, dans la même industrie et dans la même région.

La troisième usine observée par nous, l'usine C, bien qu'elle ne le cède point, et loin de là, en importance aux deux premières, semble, par son titre même, délimiter plus étroitement le champ de son activité, et la restreindre ou la réserver surtout pour *la marine et les chemins de fer;* mais, dans ce champ plus étroitement circonscrit, l'activité est merveilleuse et merveilleusement ordonnée. Comme les deux premières, elle a : des ateliers de construction (qui comprennent : fonderie de fonte, forges maréchales, tours et rabots, montage et chaudronnerie, usinage); ateliers de trempe et de cémentation; aciérie; laminage des tôles et blindages et finissage des blindages; laminage des profilés et puddlage; grosse forge (pilons et presse); entretien (forge de réparations et maçonnerie).

On peut dire, en ne subdivisant pas trop, et, au contraire, en rassemblant, en réunissant un peu, que les ateliers de construction emploient douze catégories d'ouvriers (ajusteurs, tourneurs, raboteurs, fraiseurs, chaudronniers, mouleurs, modeleurs, fondeurs, forgeurs, machinistes, manœuvres, apprentis); les ateliers de trempe et de cémentation, trois catégories (chauffeurs, machinistes, manœuvres); l'aciérie, cinq catégories (fondeurs, mouleurs, ébarbeurs, machinistes, manœuvres); le laminage des tôles et blindages, neuf catégories (lamineurs, ajusteurs, chauffeurs, cisailleurs, traceurs, dresseurs, raboteurs, machinistes, manœuvres); le laminage des profilés et le puddlage, cinq catégories (lamineurs, puddleurs, chauffeurs, machinistes, manœu-

vres) ; la grosse forge, quatre catégories (marteleurs, chauffeurs, machinistes, manœuvres) ; l'entretien, douze catégories (tourneurs, raboteurs, perceurs, machinistes, chauffeurs, ajusteurs, forgeurs, chaudronniers, charpentiers, charrons, manœuvres). Au total, en sept services, *quarante-huit* catégories.

Le personnel ouvrier est encadré, à l'usine C, par un personnel dirigeant et sous-dirigeant qui compte :

1° Ateliers de construction : 1 ingénieur chef de service, 8 sous-ingénieurs, 16 contre-maîtres, 16 chefs d'équipe;

2° Ateliers de trempe et cémentation : 1 ingénieur chef de service, 2 sous-ingénieurs, 2 contre-maîtres, 4 chefs d'équipe;

3° Aciérie : 1 ingénieur chef de service, 5 sous-ingénieurs, 6 contre-maîtres;

4° Laminage des tôles et blindages et finissage des blindages : 1 ingénieur chef de service, 2 sous-ingénieurs, 7 contre-maîtres, 5 chefs d'équipe;

5° Laminage des profilés et puddlage : 1 ingénieur chef de service, 1 sous-ingénieur, 4 contre-maîtres,

6° Grosse forge : 1 ingénieur chef de service, 1 sous-ingénieur, 1 contre-maître, 5 chefs d'équipe;

7° Entretien : 2 ingénieurs chefs de service, 2 sous-ingénieurs, 6 contre-maîtres, 8 chefs d'équipe.

Lors de ma visite à cette usine, j'ai vu, en une seule journée, ou plutôt en une seule matinée, de neuf heures à onze heures, — juste le temps de passer d'un atelier à l'autre, — dix opérations différentes : à la *tôlerie*, le laminage de tôles pour disques, et le gabariage, par la presse de 2 500 tonnes, d'une plaque de blindage; à l'atelier de *cémentation*, la trempe d'une plaque pour tourelle; à l'*aciérie*, une coulée de lingots pour tôles; aux *bandages*, le laminage de bandages pour chemins de fer; au *grand mill*, le laminage de faux cercles; au *puddlage*, la fabrication de fer pour roues; à l'atelier de *trempe*, la trempe de frettes de 28 cm., la trempe de deux canons de 155 mm., la trempe d'obus de 164,7. Voilà deux heures de la vie d'une grande usine métallurgique : il en est ainsi tous les jours; et, pour certains de ses services, il en est ainsi jour et nuit.

III

C'est le travail concentré, continu et intense. Mais c'est, d'autre part, le travail divisé et spécialisé. Concentré dans l'usine, divisé

entre les ateliers, spécialisé entre les ouvriers. Faisons des catégories d'ouvriers une récapitulation hâtive : on en trouve, en laissant de côté les manœuvres, en ne retenant que les spécialités réelles, et en comptant ensemble, dans la même spécialité, les chefs, les compagnons et les aides, *quarante-deux* à l'usine A; *quarante-huit* à l'usine C; et, chiffre bien plus gros qui s'explique par ce fait que cette troisième usine B a plusieurs ateliers que n'ont ni l'usine A ni l'usine C : — haut-fourneau, tréfilerie, fabrique d'outils, fabrique de ressorts, fabrique d'essieux, fabrique d'enclumes, lesquels veulent précisément des ouvriers rompus à des ouvrages spéciaux, — on n'en trouve pas moins de *cent quarante-sept* à l'usine B.

De *cinquante* à *cent cinquante*, selon que l'usine a ou n'a pas tel ou tel atelier, fait ou ne fait pas telle ou telle fabrication, et sans doute, selon que l'on suit tel ou tel mode de distribution ou de classement, c'est en ces limites que varie le nombre des spécialités ou des catégories dans des usines métallurgiques employant, comme A, B et C, de deux mille à trois mille ouvriers (1). Elles-mêmes, pourtant, ces catégories, ces spécialités, qui sont de cinquante à cent cinquante, se rassemblent, se groupent en équipes, par ateliers, chaque équipe ayant ses hommes, ses cadres, son chef, chaque atelier ayant les siens, et l'usine tout entière, en tous ses ateliers, en toutes ses équipes, ayant le sien, le directeur, chef suprême de l'entreprise et du personnel. Et en ce directeur, de qui tout part, à qui tout revient, par lui s'opère la reconcentration, la réunification du travail divisé et spécialisé : en lui, et au-dessous de lui, en ces services, ces ateliers, ces équipes et leurs chefs, le travail se régularise, se hiérarchise, et, par conséquent, s'organise.

En effet, il s'y organise; nous tenons bien ici tous les traits,

(1) La division du travail et son organisation sont d'ailleurs la même dans la plus grande et la plus célèbre des usines métallurgiques françaises, au Creusot. Là aussi, fonderies, forges, aciéries; et, comme ateliers, les hauts-fourneaux, les aciéries, les presses et pilons, les fonderies, la forge. Là aussi, un personnel ouvrier, réparti par équipes, et composé de chefs d'équipe ou chefs-ouvriers, d'ouvriers, d'élèves-ouvriers (qui sont les aides) et de manœuvres. Un personnel dirigeant et sous-dirigeant composé d'ingénieurs, de contre-maîtres et des chefs d'équipe précités. La hiérarchie s'établissant de bas en haut dans chaque service, certaine et serrée : chefs d'équipe, contre-maîtres, chefs d'atelier, ingénieur chef de fabrication ou chef des travaux, chef de service. Effectif de ces divers services, 5000 ouvriers environ, et autant, environ 5000, dans les services de constructions mécaniques, de matériel d'artillerie, de chemins de fer, etc. : en tout, une dizaine de mille.

tous les caractères de l'organisation; et nous tenons du même coup, en ces usines métallurgiques, tous les traits, tous les caractères de la grande industrie moderne. Nous surprenons en plein jeu, en plein exercice, la force même, la loi même de cette industrie, conductrice et dominatrice de notre évolution économique, et plus que de l'évolution économique, de toute notre évolution sociale : la force ou la loi de concentration.

Nous les saisissons mieux encore que dans les mines. Pour les mines, la nature a poussé les hommes où était la houille: voulant la trouver, il leur fallait venir là, ils ne pouvaient aller ailleurs. Dans la métallurgie, si, comme c'est le cas pour la Loire, ils n'ont pas le minerai sur place, la nature n'y est plus pour rien, on n'y est que pour beaucoup moins, la proximité du combustible; quant au reste, c'est évidemment la force, la loi de l'industrie qui agit. Et elle agit imperturbablement dans le sens de la concentration : l'outillage, l'ouvrage, les ouvriers, le travail et le capital, elle concentre tout; elle est une grande « assembleuse » des choses et des hommes.

Assembleuse des choses. Autour de la machine à vapeur, qui devenait le moteur indispensable, se sont concentrés, — nous l'avons montré tout au long (1), — premièrement les outils, les instrumens, du travail; deuxièmement, à portée de ces instrumens, afin de les avoir sous la main et de pouvoir les utiliser, s'est concentré le travail. L'atelier isolé s'est transformé en atelier distinct encore, mais simple partie de ce tout qu'est l'usine. Le travail, de particulier ou individuel qu'il était jadis, va dorénavant, en quelque manière et dans quelque mesure, être collectif. Cela se vérifie et s'affirme à tous les degrés : ainsi l'unité, la cellule de l'industrie, est l'usine; la cellule de l'usine est l'atelier; la cellule de l'atelier est l'équipe; — la théorie s'était permis de le poser en axiome : l'observation des faits, et du détail des faits, qu'elle porte sur A, sur B ou sur C, le prouve surabondamment.

Assembleuse des hommes aussi, et parce qu'assembleuse des choses. Concentrés dans l'usine pour le travail, les hommes ont été conduits à se concentrer autour de l'usine après le travail : ainsi sont nées des villes, comme B et C, pure création de l'industrie, qui n'existaient pas avant elle et disparaîtraient avec

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1900.

elle, qui n'ont qu'elle pour source de population, pour aliment et pour raison d'être.

Concentration de l'outillage, du travail et des travailleurs; concentration parallèle et pareille, des capitaux. Quelques milliers de francs, quelques centaines de milliers de francs au maximum, un bailleur de fonds ou une commandite suffiraient à l'usine qui n'était guère qu'un atelier et que l'on vouait à un seul objet; mais des millions ne seraient pas de trop pour l'usine qui, comme A, B et C, s'étend à dix ou quinze ateliers, embrassant toute la production, toute la fabrication du fer ou de l'acier; or, ces millions, dont on ne saurait se passer, le meilleur moyen de les avoir, c'était de les demander à tout le monde par une émission d'actions. L'argent affluait donc de partout vers l'industrie, se concentrait de partout sur l'industrie. Il en était lui-même comme un second moteur; autour de celui-là, comme autour de l'autre, autour de l'argent comme autour de la machine, se faisait la concentration; et, comme le travail, le capital obéissait à cette force, subissait cette loi, à laquelle rien n'échappe dans le monde depuis un siècle, et qui est, je dirais volontiers la loi fondamentale et constitutionnelle de la grande industrie.

Néanmoins, ce n'est pas assez de dire la loi de concentration; et l'on devrait dire la double loi de concentration et de spécialisation, deux lois qui ne sont point contradictoires, mais complémentaires l'une de l'autre, et qui ne sont pas en vérité deux lois, mais deux titres de la même loi, pour régler deux mouvemens et régir deux temps du même acte. La grande industrie concentre, puis spécialise, puis reconcentre. Et, puisque nous y avons relevé tous les traits, tous les caractères de « l'organisation, » pourquoi ne pas oser dire enfin qu'ici le mécanisme se comporte comme l'organisme; que la loi de concentration et de spécialisation du travail correspond, dans la série mécanique, à la loi d'intégration et de différenciation des fonctions, dans la série organique; qu'une usine croît, s'entretient, se développe comme un être vivant, si bien que toute audace de langage s'excuse, fait mieux que de s'excuser, se justifie; et qu'il n'y a presque plus de métaphore à parler d'elle comme d'un être vivant?

CHARLES BENOIST.

L'AME STYRIENNE ET SON INTERPRÈTE

PIERRE ROSEGGER

II[1]

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

V

Nous avons quitté Rosegger à l'heure décisive qui l'éloignait de sa forêt natale pour l'engager dans les sentiers ardus de la carrière littéraire.

Sur cette route difficile, son premier mouvement fut un faux pas, et sa tentative vers le métier des lettres parut devoir se clore par une péripétie analogue à celle qui avait anéanti jadis les espoirs ecclésiastiques des parens du petit Pierre. — En effet, malgré l'accueil cordial et véritablement paternel du libraire de Laybach qui était devenu son hôte, l'incorrigible idéaliste se sentit bientôt mordu au cœur par son mal héréditaire, le *Heimweh*. Ses paupières rougies, sa contenance lugubre disaient assez le combat qui se livrait en son âme, et qu'il s'efforçait courageusement à prolonger, par égard pour la bonté de ses hôtes. Mais, certain jour, tandis qu'il feuilletait l'un de ces livres que ses fonctions lui prescrivaient alors de manier et de ranger sans cesse, et qui semblaient cependant avoir perdu tout charme à ses yeux depuis qu'ils poussaient en foule autour de lui, comme

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

une forêt touffue si différente de celles dont s'habillent les rochers de la Styrie, son regard tomba sur un poème de Traeger :

« Si tu possèdes encore un foyer, disait ce texte entraînant, prends ton sac et ton bâton, puis marche, marche sans repos jusqu'à ce que tu aies atteint ce réduit si cher. »

Cet incident banal fournit l'impulsion décisive à sa volonté : ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase d'amertume lentement rempli dans le cœur de l'exilé ; et Rosegger prit congé du libraire Giontini, qui ne chercha pas à le retenir, mais lui dit avec une bonté inlassable : « Eh bien, allez avec Dieu, et, quand vous voudrez, revenez ! »

Bientôt le train l'emporta loin de la Carniole, inhospitalière à sa vie sentimentale : « Lorsque, dit-il, nous franchîmes la frontière styrienne à Trifail, je reçus un coup dans la poitrine, comme si mon cœur eût fait un saut de joie. Vite à Alpel, pensai-je, et de nouveau la vie occupée du tailleur, puis, le dimanche, les promenades joyeuses sur les hauts pâturages, parmi les troupeaux et les vertes ramures !... Alors se passa une chose singulière : plus profondément je pénétrais dans notre Styrie, plus s'atténuait mon aspiration vers le foyer natal. Je résolus de m'arrêter un jour à Gratz... » Ce jour fut suivi de beaucoup d'autres, car il ne devait plus quitter cette ville, où il conserva désormais son domicile principal. Le *Heimweh* ne commençait décidément plus pour lui qu'aux frontières de sa province (1), et cette circonstance a doté l'Autriche d'un de ses écrivains les plus aimés.

En effet, la belle confiance du docteur Svoboda ne fut pas découragée par les lubies d'un protégé si difficile à satisfaire : il lui trouva de nouveaux amis, et parvint bientôt à le faire accepter gratuitement parmi les élèves de l' « Académie pour le commerce et l'industrie de Gratz. » On désirait, tout en cultivant son esprit, le mettre en état d'exercer une profession commerciale qui lui permît plus tard de gagner sa vie sans lui retirer tout loisir : car nul de ses patrons bénévoles n'aurait osé compter dès lors que sa plume suffirait un jour à le faire vivre. — Et le nouvel étudiant commença d'élaguer suivant les méthodes offi-

(1) Il continua d'en souffrir au delà, car ayant accompli, vers 1870, un voyage en Italie qui le conduisit jusqu'à Naples, il se sentit saisi dans cette ville joyeuse d'un si violent accès de mal du pays, qu'il sauta dans un express, et regagna tout d'une traite ses montagnes natales.

cielles les frondaisons indisciplinées d'un esprit demeuré jusque-là sans culture : il eut des heures difficiles : entamer une instruction régulière à vingt-deux ans, quand les facultés ont perdu la souplesse première de l'enfance, c'est une entreprise dont on soupçonne à peine les risques parce qu'on en a rarement le spectacle. Pour comble de disgrâce, le jeune poète gardait une aversion instinctive aux sciences exactes, et, généralement, à la plupart des connaissances pratiques enseignées dans l'école professionnelle qui lui avait ouvert ses portes. — A ces soucis d'ordre intellectuel, se joignaient pour lui les angoisses de la question matérielle, posée par son absolu dénuement. Il fallut lui procurer tout d'abord le logement et la nourriture : mais, sur ce point aussi, l'enfant de la montagne rencontra d'incroyables dévouemens, parmi les citoyens de Gratz. Dès le début, six familles de la ville se chargèrent de le recevoir à leur table une fois par semaine : une seule journée donnait donc encore quelque difficulté au paysan sans ressources.

Tant bien que mal, il poursuivit, dans ces conditions précaires, les arides études que lui imposait la nécessité : il parvint à leur terme, mais il n'eut jamais ni le désir, ni peut-être la capacité de les utiliser par la suite derrière quelque comptoir.

Après quelques années de tâtonnemens, il eut enfin la bonne fortune de rencontrer un éditeur intelligent et généreux pour assurer son existence matérielle et l'engager définitivement dans la voie purement littéraire dont il allait parcourir triomphalement les étapes. Heckenhast, de Pest, plaça dans l'avenir du jeune homme, après tant d'autres braves cœurs, une confiance qui ne fut point trompée; et, soutenu de cet appui cordial, assuré maintenant du lendemain, Rosegger commença dès lors à se faire connaître au delà des limites de sa province. Il donna même aussitôt des preuves nouvelles de cette fécondité exagérée peut-être, dont son parrain et messager avait jadis senti le poids sur ses épaules, et qui permet d'estimer à plus de soixante-dix volumes l'importance de son œuvre actuelle. Son excuse est qu'à ce moment, la production était devenue pour lui une nécessité matérielle, puisqu'il devait vivre des revenus de sa plume. En huit ans, il publia donc chez Heckenhast quatorze volumes de prose, et, de plus, six années d'un de ces calendriers populaires dont la rédaction avait été, nous l'avons vu, sa première tentative littéraire.

Le seul événement qui nous intéresse au point de vue psychologique, en cette période de son existence, fut, peu après la mort de sa mère, la conclusion de son premier mariage : aventure romanesque, qu'il a contée d'abord, avec quelques modifications poétiques, dans un de ses romans : *Haidepeter's Gabriel;* puis, avec toute la sincérité d'une confession publique, dans une de ses œuvres autobiographiques : *Mein Weltleben.*

Le 20 juin 1872, il se trouvait en vacances à Krieglach, méditant le premier de ses romans, *le Maître d'école dans la forêt,* quand la rumeur publique lui apporta une nouvelle piquante. Deux dames étaient arrivées de Gratz par le chemin de fer et s'étaient aussitôt enquises du chemin de sa maison natale, vers laquelle elles désiraient se rendre en pèlerinage; toutes deux sont jeunes, disait la renommée, mais l'une, un peu plus jeune que l'autre, montre des yeux dignes d'une Madone, des lèvres fraîches et rouges autant que les cerises au temps de l'Assomption. Enfin, ajoutait-on, les étrangères cherchent un guide pour leur excursion littéraire, Pierre n'a donc rien de mieux à faire qu'à s'offrir lui-même et à devenir le metteur en scène et le témoin de sa propre gloire. Nulle aventure ne pouvait être en effet plus flatteuse, semble-t-il, à l'amour-propre d'un écrivain de vingt-huit ans, demeuré, malgré ses succès de curiosité, dans la période des incertitudes et des tâtonnemens. Pourtant, la timidité naturelle du poète l'emporta sur tout autre sentiment; il se renferma dans sa chambrette et fit répandre le bruit qu'il était absent de la région. Puis, sur les objurgations d'une amie de jeunesse, il prit une demi-mesure, et alla se cacher dans le taillis sur le chemin que devaient suivre les deux visiteuses. Il les vit donc passer de loin, accompagnées par un de ses camarades d'enfance, qui s'était présenté, à son défaut, pour les guider vers Alpel. Devenu perplexe devant un aspect fort engageant sans doute, il retourna déjeuner à Krieglach, perdit encore quelques heures, enfin, n'y tenant plus, se mit en route à son tour vers son foyer natal avec la quasi-certitude d'arriver trop tard pour réparer sa sottise. En effet, il rencontra en chemin le petit groupe de promeneurs qui revenait déjà vers son point de départ. On avait visité la vieille ferme « zum Kluppenegger, » et aussi Lorenz Rosegger qui, veuf depuis quelques mois et de plus en plus appauvri, habitait maintenant une petite cabane sur la pente inclinée de la montagne. Une fois de plus, le brave homme s'était montré accueillant avec

simplicité, et fort amusant par son incapacité naïve à comprendre la vocation de son fils : « Ce qu'il a fait, avait-il dit, je ne pourrais pas le raconter en allemand, car je ne le sais pas moi-même. Les gens parlent beaucoup sur le garçon; ils en parlent beaucoup, et je ne m'y reconnais guère. Il est gentil pour moi, vient me voir; et, puisqu'il se détournerait facilement du bon chemin, je veux prïer assidûment pour lui. »

Enchantées de leur excursion alpestre, les jeunes femmes descendaient maintenant la côte en bavardant; la plus âgée, une institutrice communale, n'était venue là que pour accompagner son amie, Anna Pichler, fille d'un chapelier de Gratz. Ayant lu dans les journaux la mort de Marie Rosegger, mère du poète populaire dont elle faisait sa lecture favorite, cette jeune personne avait demandé à ses parens la permission de remplacer les bals du carnaval et la dépense de toilettes qu'ils entraîneraient pour elle, par un petit voyage d'été au foyer de Petri Kettenfeier. A la vue de ce dernier, son camarade qui guidait les étrangères fit la présentation sur le sentier, et l'on rentra de compagnie à Krieglach. Les premiers momens furent embarrassés, mais la jeune fille mit bientôt à son aise le timide écrivain; sa voix était si calme, son regard rempli d'une si pleine bienveillance; il semblait que, depuis une éternité, l'on marchât ainsi côte à côte en vieilles connaissances. Les conséquences se devinent déjà, car de pareils débuts ont presque toujours des suites, surtout dans l'imagination des poètes. Une circonstance tragique les remit presque aussitôt en présence; au cours de la nuit du lendemain, un incendie considérable ayant jeté dans les rues les habitans de Krieglach, anxieux du sort de leurs demeures, les deux jeunes gens, chacun suivant ses moyens, firent bravement leur devoir, et exercèrent côte à côte le ministère de la charité. Aussi, peu de temps après, Rosegger s'enhardissait-il jusqu'à écrire à Mlle Pichler pour lui demander sa photographie, et, l'hiver suivant, le poète fréquenta assidûment chez les parens de la jeune fille, honnêtes bourgeois, qui avaient donné à leurs enfans une éducation solide et élevée. Force fut de marier enfin ces amoureux, bien que les ressources de sa plume ne constituassent pas encore à Pierre un revenu bien considérable pour un père de famille, tandis qu'Anna apportait seulement en dot un logement fourni par les siens. Tout s'arrangeait au mieux cependant pour le jeune ménage, lorsque cette union heureuse aboutit

à une catastrophe : deux enfans naquirent, dont le second coûta la vie à sa mère (1875).

Le choc fut terrible pour l'organisation frêle et impressionnable de l'époux, et l'on crut quelque temps autour de lui qu'il ne résisterait pas à ce coup du destin. Il fut sauvé par le travail; déjà lié à cette époque avec les écrivains et les artistes les plus aimés de son pays, Hamerling, Auzengrueber, Deffregger, assuré de leur concours, il se décida à créer une publication mensuelle, aux tendances saines et moralisatrices, le *Heimgarten* (Jardin du logis) dont il fut le rédacteur en chef, et qui a fêté récemment la vingt-cinquième année de sa fondation. C'est là que parurent la plupart des nouvelles et esquisses qu'il a maintes fois réunies en volume, et qui forment le fonds de son œuvre actuelle, après avoir été l'instrument de son influence sur l'opinion publique.

Il se créa une nouvelle source d'activité et de distraction par les « voyages de lecture » qu'il entreprit à plusieurs reprises vers cette époque à travers l'Autriche et l'Allemagne : ce fut en quelque sorte un prolongement de sa première manière littéraire, la peinture malicieuse des gaîtés campagnardes. En effet, ayant eu parfois l'occasion de lire avec applaudissement dans des réunions intimes quelques-unes de ses poésies patoises, il se laissa peu à peu entraîner à le faire devant des assistances plus nombreuses, tout d'abord en faveur d'œuvres de bienfaisance, puis, à son profit personnel; et il moissonna ainsi lauriers et florins.

Nous nous ferions quelque idée de ces succès par ceux qu'ont rencontrés récemment parmi nous tel interprète de chants de matelots, ou tel barde breton à la voix entraînante : n'est-il pas significatif que toujours la Bretagne s'évoque à notre esprit dès que nous cherchons, plus près de nous, quelque analogie avec ce peuple styrien?

Rosegger ne chantait pas, il lisait ses vers humoristiques, « pour faire rire beaucoup, et pleurer un peu, » suivant le double caractère de son talent; de plus les tendances pangermanistes de l'Europe centrale ne furent pas étrangères à la vogue qui accueillit partout l'interprète de l'âme paysanne alpestre. Des personnages illustres ont souvent réclamé le plaisir de l'entendre, et l'infortuné archiduc Rodolphe témoignait une bienveillance toute particulière à sa Muse.

Ces voyages de lectures, outre les profits matériels qu'ils valurent à Rosegger, eurent encore l'avantage de faire connaître au loin son nom et sa manière, de lui créer, dans les couches moyennes du peuple allemand, un public nombreux et fidèle que n'a jamais lassé son inlassable production, de le classer enfin parmi les auteurs les plus lus de son pays.

Il trouva une autre diversion à ses tristes pensées, dans la construction, à Krieglach, d'une maison de campagne, simple mais confortable, où il a depuis lors constamment passé les mois de la belle saison. Ce fut l'emploi de ses premières économies, et cette décision lui a permis de garder contact avec le milieu paysan qui seul s'est montré jusqu'ici favorable à l'éclosion des produits de sa Muse. Non qu'il ne s'exposât à des difficultés de tout ordre, en revenant, citadin et « Monsieur, » vivre au milieu des spectateurs de ses humbles débuts. Nous l'avons dit, les plus incultes parmi ces derniers n'ont jamais mieux saisi que ses propres parens la nature précise du métier si lucratif qui l'a enrichi. Il est à leurs yeux, un « Africat, » corruption du mot avocat, qui désigne vaguement dans leur vocabulaire l'ensemble des professions libérales. Le paysan styrien ne comprend pas nettement un travail différent de celui de la charrue, car c'est là le châtiment des fils d'Adam : toute occupation différente de la sienne lui semble métier d'oisif, et, à qui lui parle de « travail de tête, » il répond ironiquement : « Mes bœufs aussi travaillent avec leur tête. » Ajoutez à cette cause de méfiance les scrupules religieux, qui accueillirent les débuts du poète, et qui, longtemps, lui ont montré certains passans se signant à la dérobée sur son passage, avec cette oraison mentale : « Pourvu qu'à la fin le diable ne l'emporte pas dans sa chaudière ! » Il est vrai qu'en revanche, d'autres naïfs, poussés par un excès de crédulité inverse, l'imaginent tout-puissant, à l'égal d'un nécromancien du temps jadis, et viennent le consulter pour guérir une vache qui donne du lait rouge, pour corriger les mauvaises chances de la conscription, pour faire d'un braconnier invétéré un garde-chasse impérial, ou pour amener les Compagnies d'assurances à payer une maison qui n'était pas assurée. N'affirme-t-on pas qu'il fréquente, l'hiver, à la ville, chez les plus grands seigneurs, et qu'il tutoie l'empereur Franz? Et lui-même raconte, non sans une nuance d'amertume, que certain jour, pressé par les supplications touchantes d'une femme infortunée, il se décida en effet

à écrire au souverain en faveur de cette grande misère : la réponse se fit longtemps attendre, et, quand elle vint enfin, elle fut négative. — Un si notoire insuccès enleva d'un coup sa réputation d'influence à Rosegger, mais le rapprocha d'autant de ses compagnons d'enfance : « Depuis cette heure, dit-il, ils m'ont aimé de nouveau sans arrière-pensée : ils avaient reconnu que je suis encore en deçà du fossé qui sépare le paysan du seigneur. » Telles furent, en son pays, les expériences intéressantes d'un homme, qui, s'il n'y passe pas pour prophète, y jouit du moins aujourd'hui de l'estime et de l'affection générales.

C'est à Krieglach qu'il fit, en 1879, la connaissance de Mlle Anna Knaur, fille d'un riche entrepreneur viennois qui lui parut digne d'occuper à son foyer la place de sa première Anna, et d'élever ses deux enfans orphelins. Par un mariage qui lui apportait cette fois de sérieux avantages matériels, il s'élevait encore vers une classe sociale supérieure, tout en s'assurant un complet bonheur. Il a donc su diriger pour le mieux sa barque au gréement rustique sur les flots perfides de la société moderne : et, traversées seulement par quelques défaillances d'une santé toujours délicate et impressionnable, ces vingt dernières années ont augmenté sans cesse son renom, son autorité, et sa considération. Les distinctions de tout ordre se sont accumulées sur sa tête : rues baptisées de son nom dans des villes lointaines, diplômes de citoyen honoraire, traduction de ses œuvres en langues étrangères. Dès 1885, un sculpteur de talent s'est inspiré, pour une statue destinée à l'ornement du parc municipal de Gratz, d'un personnage féminin de son premier roman, Waldlilie, l'héroïne du *Maître d'école dans la forêt*. Et, de la sorte, l'écrivain fêté a vu s'élever, dès sa jeunesse, comme une ébauche de son futur monument. Cette gloire précoce nous amène à examiner de plus près une œuvre qui procure à son auteur de si exceptionnels témoignages de sympathie et d'admiration et qui conduit l'opinion lettrée à incarner pour ainsi dire en sa personne la race et la pensée styrienne.

VI

Lorsqu'on entame la lecture de cette bibliothèque déjà considérable que forment les ouvrages de Rosegger, on est tenté de

le comparer à certains écrivains illustres parmi nous pour des entreprises du même ordre. Ce qu'il a fait pour sa petite patrie, d'autres l'ont voulu faire en France pour la leur, comme Mistral en Provence, et Fabre dans les Cévennes; ou même pour un temporaire asile, comme Pierre Loti dans cette épopée de la province basque qui est *Ramuntcho*. George Sand a peint les paysans du Berry, Maupassant et M. René Bazin ceux de la Normandie et du Bocage. Toutefois, le parallèle cesse bientôt d'être profitable : ces écrivains éminens, supérieurs sans doute par le talent au peintre de la Styrie, n'ont pas eu, la plupart, cette destinée de vivre comme lui durant vingt-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'homme, la vie de ceux qu'ils ont portraiturés par la suite. Ils ont suppléé à ce défaut d'initiation par la puissance de l'intuition, ou par la pénétration du génie. Mais si l'âme du modèle est clairement portraiturée dans ces œuvres d'origine diverse, on y reconnaît la différence qui sépare l'ébauche révélatrice d'un grand maître, regardant de haut et de loin, du patient travail d'un primitif où tous les traits se retrouvent fidèlement interprétés jusque dans leurs plus intimes détails. Cette parfaite exactitude de la touche chez un peintre qu'on ne peut soupçonner d'à peu près ou d'improvisation fait le prix des tableaux de Rosegger. Ajoutons toutefois qu'on aurait tort de supposer en lui un réaliste à la manière de Bastien-Lepage dans la peinture moderne : car il a souvent réclamé pour le poète le droit de corriger la réalité dans le sens de l'idéal, en sorte qu'on pourrait appliquer à ses propres récits la jolie définition qu'il donne des contes naïfs d'un fantaisiste villageois (1) : « Tout ce qu'il disait était inventé : et tout était vrai pourtant : cela dépendait seulement du fait qu'on l'écoutât avec son corps, ou avec son âme. » — Chez lui, l'optimisme est dans le trait moral, le réalisme dans la fidélité tendre du détail matériel.

Qu'il tienne ce don d'une longue suite d'ancêtres, attentifs à égayer de leur mieux les veillées d'hiver, ou encore, par un héritage direct, de cette mère, dont nous avons dit l'imagination poétique, la mémoire meublée de légendes et de mythes gracieux, Rosegger est, avant tout, un conteur : il a les ressources variées qui soutiennent l'attention, le trait imprévu qui la réveille, souvent la conclusion frappante qui la récompense. Ce sont là des

(1) *Geschichtenbuch des Wanderers.*

mérites qui se sentent à la lecture plutôt qu'ils ne se démontrent par des preuves.

Nous en prendrons quelque idée par une rapide revue des originaux montagnards, des *Sonderlinge* dont les portraits se pressent en ses recueils, comme les toiles précieuses aux murs d'une riche galerie d'amateur. Il célébrait récemment encore (1) cet individualisme primordial, ce droit à la personnalité, que la tendance toute sociale de l'esprit moderne opprime chaque jour davantage. Il assure que chacun se ressemble aujourd'hui dans son entourage, au lieu que, en sa jeunesse, il se souvient d'avoir rencontré côte à côte des exemplaires infiniment divers de l'humanité. Nous l'avons indiqué déjà à propos de ses pérégrinations d'apprenti tailleur, en ce cercle étroit qui enfermait sa vie, chaque caractère, chaque costume, chaque visage même lui apportait une surprise ou une nouveauté. L'inconnu qu'il abordait à quelques kilomètres de son village étonnait parfois tout autant son esprit observateur qu'une peuplade asiatique soudain découverte pouvait jadis frapper, par son aspect exotique, un Marco Polo parcourant les terres du fabuleux Prêtre Jean. Diversité de types, qui s'explique sans doute à la fois, et par la vie intérieure si intense que la race et la religion concourent à développer en ces âmes dont l'enveloppe seule est grossière : et par l'absence de toute culture livresque chez une population illettrée dans son ensemble. C'est, en effet, l'imprimerie qui fait l'uniformité moderne en répandant à flots dans les masses les résultats acquis par l'expérience de l'humanité pensante. Qui ne sait lire, et n'a pas dépassé un rayon de quelques lieues reconnaît difficilement les traits généraux en sa personne, et n'en laisse pas atrophier aussi complètement les particularités, nées de l'hérédité capricieuse, ou des hasards du développement intellectuel.

Rosegger a écrit quelque part de lui-même : « Dans ma peau se logent deux personnages essentiellement divers. L'un se montre lorsque je fréquente beaucoup et longtemps la société de mes semblables, et il me paraît souvent à moi-même un insupportable individu. Il est tellement taillé sur un patron banal, il désire tant ressembler à ses voisins ! Ce qu'il peut avoir en plus que ceux-là, il se le coupe ; et ce qu'il a de moins, il veut le coudre

(1) Dans la Revue *Der Tuermer*, avril 1899.

à tout prix sur son vêtement, quand cela devrait faire un ensemble tout à fait disparate. J'aurais depuis longtemps congédié ce faquin figé dans son col, et qui semble de bois, si mes relations n'avaient besoin de lui pour me supporter. Il tient ma place dans le monde, et signifie aux yeux de tous : « C'est là quelqu'un de « convenable. » L'autre de mes personnages est un drôle de corps, toujours content de lui-même et pourtant toujours appliqué à s'améliorer encore. Quand je me retire dans la solitude, je le sens près de moi, et il me raconte les histoires les plus merveilleuses... » L'un symbolise évidemment le caractère acquis par le poète, à la suite de sa transplantation dans le milieu urbain : le second, c'est l'âme de sa race, qu'il entend parler dans son cœur dès qu'il prête l'oreille à son murmure séculaire (1).

Que l'on considère, dans sa première œuvre autobiographique, *Heidepeters Gabriel*, l'entourage qui fut celui de son enfance, et l'on se sentira déjà transporté au milieu d'un monde étrange. Ici, c'est une ferme dont les propriétaires ont pris la femme en méfiance, et renoncé pour jamais au mariage : ils adoptent à chaque génération un enfant trouvé, tiré de quelque hospice du voisinage, en sorte que le bien paysan passe de père en fils adoptif depuis des temps immémoriaux, et que l'héritier futur a pour devoir impérieux de se garder avant tout de l'amour. Voilà qui est déjà romanesque et comme inspiré de la Table Ronde. Là, un singulier aubergiste demeure des journées entières dans les caveaux d'une chapelle voisine, où les cercueils récens ou vieillis lui font une hallucinante compagnie de bruits étranges et de rêves enfiévrés. Plus haut dans la montagne, au pied de murailles rocheuses verticales, vit une femme presque sauvage, qui a rompu tout lien avec la société des hommes : la Rès s'habille de peaux de bêtes, se nourrit du produit de sa chasse, et, l'esprit troublé par la misère, elle creuse malgré tout avec passion les grands problèmes métaphysiques, toujours présens à ces imaginations inquiètes. Une scène d'une puissance indiscutable nous montre cette exaltée, s'efforçant de prouver au père du héros, le Heidepeter, déjà réduit au désespoir par l'excès de ses infortunes, qu'il n'est pas de Dieu là-haut, puisqu'il n'y a pas de justice ici-bas.

Nous allons glaner çà et là, dans l'ensemble de son œuvre,

(1) *Sonderlinge aus dem Volke der Alpen : Un Philosophe dans la forêt.*

quelques-uns de ces types originaux qui la peuplent, car si ceux que nous venons de citer furent les premiers à frapper ses regards, ses yeux se sont reposés depuis sur bien d'autres figures étranges.

Voici, d'abord, les singularités physiques : l'*Einseitige*, l'homme qui n'est complet que d'un côté, pour avoir une épaule trop basse au-dessus d'une jambe trop courte : puis le Semeur sourd, borgne, une main sans doigts, mais qui, de l'autre main, fait à ce point merveille sur les champs confiés à ses soins, que le voisinage ne veut pas d'autre ouvrier au temps des semailles. Il jette toujours la première poignée de grain sur le sable ou sur le rocher, afin sans doute de faire sa part à la nature maternelle, une part désintéressée dont l'homme n'espérera pas, comme du reste, un revenu centuple (1). Et les oiseaux ne gâtent pas son ouvrage, car ils viennent prendre le blé dans son sac même, pendant à sa ceinture, « comme s'il leur avait chuchoté tout bas que le grain de blé dans le sac rassasie aussi bien que celui qui est tombé en terre, quoique le premier ne représente que lui-même, le second un lourd épi tout entier. »

Les déformations corporelles ne sont d'ordinaire, chez notre psychologue, que le symbole visible et sensible des singularités morales, auxquelles nous devons nous arrêter plus longtemps, car elles tiennent une place considérable dans son œuvre et en font l'attrait principal, par les surprises incessantes qu'elles réservent à l'imagination amusée du lecteur. Comment ne pas s'intéresser à l'homme aux treize thalers, qui, frappé dès sa jeunesse par une catastrophe où périt tout ce qu'il aime, passe le reste de ses jours dans une sorte d'hébétude voulue, et dans l'unique préoccupation de restreindre sans trêve ses modiques besoins? Nouveau Diogène, il cherche à laisser le moins de prise possible au malheur dont il sait, par expérience, l'acharnement contre sa personne : et par exemple, il a résolu de fermer pour toujours un œil, qu'il pense mettre de la sorte à l'abri des coups du sort, et qu'il ne rouvrira plus jamais qu'involontairement, quand une émotion profonde le secoue jusqu'au fond de l'être. — Un de ses frères en adversité, le vieux Sim, traînant lui aussi une existence misérable, redoute pourtant à ce point le moment de la mort, qu'il rêve sans cesse au sort du Juif-Errant,

(1) *Sonderlinge aus dem Volke der Alpen.*

de l'homme qui ne meurt pas. Or, par une adroite péripétie, le pauvre mendiant s'éteindra précisément non pas dans les affres d'une agonie pleine d'angoisse, mais dans un accès de fou rire causé par quelque futile incident matériel.

Voici encore le tailleur Ferl, beau et honnête garçon qui « dépérit au soleil et prospère dans la tempête : » les mois d'été lui sont une épreuve et les ouragans d'automne lui donnent le signal de vagabondages délicieux. C'était, dit son peintre, « un être naïf et bon qui, sans doute, à titre de contraste avec la paix de son cœur d'enfant, recherchait et aimait les manifestations puissantes de la nature, et se sentait plus près de son Créateur et Rédempteur dans la fureur des élémens qui détruisent et édifient tout ensemble (1). »

Toutefois, les plus intéressans à nos yeux, parmi ces originaux rustiques sortis de la plume de Rosegger, ce sont ceux qui puisent dans les préoccupations religieuses la matière de leurs singularités : ils apparaissent en effet comme les fruits exceptionnels, comme les produits, précieux au gourmet, d'une véritable culture en serre chaude; idée qu'éveille en nous cette société immobile depuis le moyen âge, dans laquelle la religion alimente seule toute la vie morale, intellectuelle et artistique (2). Et, dans leurs rangs, nous distinguerons les mauvais croyans des bons : nous voulons dire ceux qui cherchent, dans l'enseignement chrétien mal interprété, des argumens à l'appui de leurs humaines passions, de ceux qui y trouvent le principe et l'aliment des plus exquises qualités du cœur.

Les premiers sont les moins nombreux, hâtons-nous de le dire, mais ils se présentent parfois avec un relief saisissant. Voyez le portrait effrayant, dans sa tranquille précision, de cette vieille folle que rencontra l'apprenti tailleur chez un de ses hôtes passagers, martyrisant par ses pratiques de dévotion superstitieuse et par ses imaginations démoniaques une charmante fille adoptive (3). Ou encore celui de Philippe le Haïsseur (4), un autre déséquilibré, qui s'est fait une volupté de la haine et qui, détournant de leur sens, par un dangereux sophisme, quelques bribes mal digérées de l'Écriture, ordonne à ses valets de saisir

(1) *Allerhand Leute.*
(2) *Als ich jung noch war.*
(3) *Geschichtenbuch des Wanderers.*
(4) *Hoch vom Dachstein.*

son ennemi désarmé afin de le sacrifier sur un autel qu'il assimile à celui d'Abraham. « Dieu juste, dit ce forcené, je te remercie pour m'avoir entendu et pour avoir livré mon ennemi entre mes mains. La vengeance appartient à toi seul et j'aimerai donc mon ennemi suivant ta sainte volonté. Ce n'est pas dans un sentiment de haine que je porterai la main sur lui, et je ne tuerai pas par vengeance... J'aime mon ennemi et je l'embrasserai avant qu'il soit sacrifié au Père céleste... Reçois cette offrande en expiation de mes péchés, pardonne-moi, et m'accorde une longue vie, une heureuse mort et une éternité de bonheur. » Le fou qui réveille ainsi au nom du Dieu d'amour les vieux cultes sanglans du paganisme est pourtant retenu à temps par ses serviteurs, et devient lui-même la victime de son délire. Cette sorte d'aberration n'en est pas moins vraisemblable chez ces races émotives, qui balbutient jusque dans l'hallucination quelque parodie des paroles sacrées.

De même ordre, bien que moins odieuse en son point de départ, est la folie sanglante de la « Mère des fleurs. » Cette femme, demeurée veuve et dans la plus profonde misère, traduit en acte, les paroles attribuées par Joinville à Blanche de Castille : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel. » — « Irena Eman, dit Rosegger (1), se livrait souvent au désespoir, car, malgré ses prières et les bonnes maximes qu'elle leur prodiguait chaque jour, ses enfans n'étaient pas assez doux et pieux à son gré. Ils ne différaient guère des autres fils de mendians, étant des polissons légers, rusés, amis des folies et des mauvaises plaisanteries... Pourtant, elle ne voulait pas élever des créatures méchantes et gâtées : il y en a bien assez sur cette terre. Elle priait donc devant les images saintes, afin que Dieu reprît à lui ces petits dans leurs jeunes années plutôt que de les laisser se perdre en ce monde et être damnés dans l'autre. » On peut pressentir quelles seront les conséquences de pareilles rêveries : peu à peu grandit dans cet esprit malade la pensée de se faire lui-même l'instrument de la Providence. « Le mysticisme, — a dit Michelet, qui ne l'aimait guère, — pour enseigner trop l'indifférence à la mort, et l'indistinction des deux vies mortelle et immortelle, peut fournir aux tentations du crime de merveilleux sophismes (2). » Il n'est pas sans danger d'exagérer

(1) *Dorfsunden.*
(2) *Histoire de France*, XV, 229.

outre mesure la pensée du néant d'ici-bas. Et, en effet, quand la Mère des fleurs (c'est un surnom qu'elle reçoit plus tard et qui est sans aucun lien avec son crime) a mis à exécution ce massacre des Innocens, annoncé par ses hallucinations meurtrières, il se trouve un paysan pour dire à son voisin, trop violent dans son indignation : « Si tu avais seulement feuilleté une légende de saints dans ta vie, tu saurais que les bienheureux sont plutôt morts que de commettre un péché. Tu verras chaque jour des parens chrétiens demander à Dieu de reprendre leurs fils dans les années de la jeunesse, s'ils doivent grandir pour être des hommes de péché (1). Mais tu en trouveras peu qui, par pure tendresse, aient le courage de les sauver à temps du danger. On devrait canoniser cette femme, qui, en vue du ciel, a sacrifié ce qu'elle avait de plus cher, comme le fit jadis le père Abraham sur la montagne sainte. » Une fois de plus reparaît ici le souvenir obsédant des sacrifices abrogés de l'Ancien Testament. Ajoutons-le dès à présent, car nous aurons à y revenir, les conclusions de ce récit étrange sont tout entières de religion, de paix et de pardon.

Souvent, grâce à Dieu, les aberrations mystiques des héros de notre poète sont moins répugnantes et offrent plutôt une couleur attendrie et sentimentale, qui est profondément germano-celtique.

Beaucoup moins tragique et plus humain déjà apparaît dans les souvenirs d'enfance de Rosegger un vieux tailleur, converti sur le tard, qui se mit en tête de ramener après lui dans la bonne voie ses concitoyens de la petite communauté d'Alpel. Non qu'ils en eussent très grand besoin : une vie sobre et rude les préservant assez des plus dangereuses tentations de la chair. Mais il est des degrés dans la perfection, et l'on ne saurait aspirer à s'élever trop haut sur cette voie. Le brave homme se découvrit donc pour la prédication un véritable talent, qu'il développa, tel jadis Démosthène au bord des flots, dans la solitude de son grenier à foin; en sorte qu'il se sentit bientôt en mesure de commencer son apostolat. « Presque aveugle quant aux yeux du corps, dit son ancien disciple, il possédait la clairvoyance de l'âme, et contemplait le ciel tout grand ouvert; l'enfer aussi parfois, lorsque

(1) Rosegger nous l'apprend du grand chrétien que fut son père : « Parfois il priait que ses chers petits-enfans mourussent jeunes, afin d'échapper aux dangers du monde. » (*Mein Weltleben.*)

quelque incident désagréable troublait son égalité d'humeur. Quant à l'Éternité, que nous autres ne parvenons guère à nous figurer nettement, il la voyait tout entière sous une forme sensible. Comme j'étais son favori déclaré, il m'expliqua certain jour la chose d'une manière saisissante. Je ne sais trop si j'ai bien compris la leçon du voyant aveugle; je me souviens seulement que je me représentai dès lors l'éternité de la façon suivante : une très large et très longue galerie de mine s'enfonçant dans la terre, éclairée par des cierges de cire rouge, et dans laquelle les âmes des morts vont et viennent vêtues de leur suaire. Afin d'estimer la longueur de cette galerie, le tailleur employait une autre image : « Si, disait-il, toute la sphère terrestre n'était qu'un peloton du fil le plus fin, et que quelqu'un vînt, qui déroulât le fil afin d'en mesurer l'éternité, ce mètre-là, mes chers chrétiens, serait encore beaucoup trop court. » — On conçoit qu'un orateur si clair et si expressif devait recruter de nombreux auditeurs. Et, en effet, dès qu'on entendait dire : « Le tailleur va prêcher aujourd'hui, » les gens se réunissaient dans sa chaumière.

Cette chaumière est le théâtre d'une des plus jolies descriptions de notre poète. Quand on pénétrait dans la maison, le propriétaire était d'ordinaire invisible; mais on entendait en revanche, dans le grenier au-dessus de la chambre, des murmures, des soupirs et des sanglots, des souffles et des bruissemens. Nul n'ignorait donc que l'apôtre terminait en ce moment sa préparation; et peut-être était-il déjà en extase. Aussi, les conversations d'abord bruyantes et profanes s'éteignaient peu à peu; une sorte d'horreur sacrée pénétrait les âmes quand il descendait enfin les degrés de son échelle. C'était un véritable squelette, dont les os semblaient s'entre-choquer jusqu'à ce qu'il eût atteint le sol; il marchait alors vers la table, montait sur un escabeau, croisait les bras sur sa poitrine, fermait les yeux et restait quelques minutes sans mouvemens. Puis le prêche commençait enfin : « Le Seigneur éternel m'a envoyé vers vous au nom de sa croix, de ses trois clous, de sa couronne sanglante. L'Évangile est écrit avec le sang pourpre de la divinité; ouvrez vos oreilles, car c'est ainsi que parle le Seigneur. »

Les assistans sanglotaient ou éclataient de rire suivant leur humeur ou leur disposition nerveuse. Pour moi, dit Rosegger, et cet aveu confirme ce qu'il nous a rapporté ailleurs du rôle intel-

lectuel de la religion dans cette société primitive; « pour moi j'étais toujours profondément attentif au sermon, parce que, — je n'y songeais pas alors, mais je le comprends mieux aujourd'hui — les idées de l'orateur pouvaient bien être baroques, c'étaient, après tout, des idées, et, à ce titre, des choses rares en ce temps parmi nous. Quant aux images fantastiques dont il illustrait ses argumens, je ne voudrais pas même à présent les dédaigner, car je les ai retrouvées maintes fois depuis sur les vieilles toiles du bon Breughel d'Enfer. »

Ne croyez pas cependant, d'après ces traits sévères, que la disposition des esprits restât toujours sombre autour du vieux mystique. Par une réaction inévitable, l'humour de la race, un instant comprimé sous l'émotion religieuse, reprenait bientôt ses droits. C'est là, nous l'avons dit déjà, que Pierre rencontrait l'une de ses petites amies d'enfance, et que leurs pieds nus se pressaient réciproquement sous les bancs; là, qu'une servante de ferme, toujours jeune de caractère malgré ses cheveux grisonnans avait une réputation de boute-en-train irrésistible, en sorte qu'autour d'elle une bonne farce était toujours en préparation ou en voie d'exécution. L'une de ces plaisanteries tourna cependant à la confusion de ses auteurs. Les ingénieurs d'un chemin de fer voisin, anathématisés par le prédicateur pour leur œuvre diabolique, eurent un jour la curiosité de l'entendre ; entreprise fort délicate, car il ne tolérait pas les étrangers dans son auditoire, et, moins que tous autres, de pareils impies. On s'entendit pour les dissimuler à ses yeux affaiblis dans les rangs pressés des villageois; mais ils furent décelés au voyant par l'odeur particulière de leur tabac, marchandise raffinée de citadins, que l'aveugle flaira dès son premier pas dans la pièce, et qui le fit renoncer à la parole pour ce jour-là. Il faut avouer aussi qu'avec les meilleures intentions du monde, le saint homme allait souvent à l'encontre de son but d'édification, et introduisait lui-même des élémens de trouble dans l'atmosphère dévote qu'il s'efforçait de créer autour de lui. Cela arrivait surtout quand il abordait le chapitre des tentations de la chair, genre de développement qui piquait d'une façon toute particulière la curiosité de la portion la plus jeune de ses auditeurs. « Nous apprenions bien des choses édifiantes sur les saints et les saintes demeurés vierges ; mais aussi toutes sortes de raretés sur les désirs et les luttes de la chair, sur leurs conséquences et sur les instrumens de torture

infernaux, au moyen desquels les coupables seraient pincés, grattés, écorchés, enduits, hachés et tourmentés, en un mot, de diverses manières. » L'assistance prit à la longue de si mauvaises habitudes de dissipation que l'illuminé dut renoncer à son apostolat volontaire.

Un dernier type de ce genre, crayonné par la plume alerte et fine de Rosegger fera rêver mieux encore sur les mystères de l'âme populaire, si fort identique à elle-même au cours des siècles, et sur la persistance des dispositions ethniques, si peu touchées dans leur fond par les enseignemens du christianisme. Les conjurations de la mère Stanzel vont éveiller en notre mémoire le souvenir du plus antique épisode de l'*Odyssée*, de celui qui ouvre peut-être les perspectives les plus lointaines sur les primitives croyances de l'homme. Nous voulons parler du chant onzième où se déroule l'évocation des morts. On se souvient de la scène :

« Cependant, nous arrivions aux limites du profond Océan. Là se trouvent la ville et le peuple des Cimmériens, toujours enveloppés de brouillard épais. Jamais le brillant soleil ne les éclaire de ses rayons... Tirant du fourreau mon glaive aigu, je creusai une fosse d'une coudée dans tous les sens... Je saisis les victimes et les égorgeai au-dessus de la fosse, dans laquelle se répandit un sang noir. Et, de l'Érèbe, accouraient les âmes des morts, jeunes femmes et jeunes hommes, et vieillards accablés d'infirmités. De toutes parts, ils se pressaient autour de la fosse en poussant des cris terrifians... Le fer à la main je demeurai, et ne permis pas aux ombres des morts de s'approcher du sang avant que j'eusse entendu Tirésias... »

Écoutons à présent le moderne poète du pays brumeux des Cimmériens : « Près de la haie de l'enclos (1), sous un bouquet de sureaux, était assise sur une souche une petite vieille à l'air avenant. Vêtue d'étoffe bleu foncé, elle portait sur la tête un chapeau noir tout rond ; son visage était régulier, délicat et pâle ; et les milliers de rides qui le sillonnaient semblaient si fines qu'on les remarquait à peine, et que son aspect demeurait tout de jeunesse. Ses yeux, quand elle les relevait, brillaient clairs et doux ; sa bouche avait des lèvres minces et exsangues. Ses mains tenaient une béquille, dont elle caressait lentement le gazon, de-

(1) *Der Schelm aus den Alpen*, 1. — « Pauvres âmes. »

ci de-là, comme si elle eût écrit des mots mystérieux avec l'extrémité. Parfois, il semblait que, de ce bâton, elle cherchât à éloigner doucement quelque importunité. Pourtant, on ne voyait rien devant elle que des tiges de graminées, poussées par hasard en cet endroit... Si l'on s'approchait, on pouvait reconnaître que ses gestes s'accompagnaient d'un murmure, tandis que ses regards erraient capricieusement sur le sol : « Allons, allons, pas tant de presse ; un peu de patience. Tous voudraient venir à la fois ; mais cela ne peut pas être, mes bons amis. L'un après l'autre, s'il vous plaît. Vous arrivez tous ensemble, oui, tous ensemble ; cela ne va pas ainsi. Viens, toi ! il y a déjà si longtemps que tu es dans le poêle ; ta dernière messe a été dite aujourd'hui. — Et toi, là, pas tant de gémissemens ; il te manque encore quelques aumônes, mais après, tu auras fini. Allons, vous êtes vraiment trop à la fois. Patience pour un moment, je vous prie. — Elle parlait d'un ton amical, comme si elle voulait apaiser, consoler, et, pourtant, il n'y avait personne autour d'elle. »

Cette victime d'une douce folie, qu'on appelle la « Stanzel des pauvres âmes, » et qui pense converser sans cesse avec les hôtes du Purgatoire, passe volontiers ses nuits dans le cimetière, pour être mieux à la portée de ses protégés : « Elle était étendue sur un tombeau récent, imparfaitement couverte de mauvais haillons. Elle avait un bras posé sur le tertre, et sa tête se collait au sol comme si elle écoutait : Mon Dieu, soupirait-elle, comme ils gémissent encore aujourd'hui, les pauvres êtres. Chacun appelle à l'aide, et voudrait sortir. Mon Dieu ! Je le crois bien. — Est-ce toi, Catherine Thalbacher ? Tu as mal, bien mal. Sans doute, mon enfant, mais tu n'en as plus que pour trois mois ; après, c'est fini. La Trogerin est bien plus à plaindre ; elle a encore toute une année, et personne ne pense à elle. Hier, je lui ai envoyé sept *Notre Père* que quelqu'un m'avait confiés pour les âmes abandonnées. C'est à peine une goutte d'eau, il est vrai. — Oh ! cela, c'est la voix du Barnbacher : il crie à fendre l'âme, le pauvre homme. C'est bon, c'est bon ! J'ai déjà fait dire à ton fils de replacer la borne que tu avais reculée à ton profit. Mais c'est un obstiné ; il ne veut rien faire, ni rien savoir de tes tourmens. Barnbacher, voici un peu d'eau bénite pour toi. — Et toi, mendiante Waberl, Dieu merci, tu as fini aujourd'hui même ; un petit effort pour monter ; aide-toi seulement un peu. Personne

n'a pensé à toi, pauvre femme, et tu t'en es pourtant tirée, avec le temps ; maintenant cela va te faire joliment de bien, le ciel. Allons, aide-toi seulement un peu pour monter. — Laisse-la donc, vieux Poelli, ce sera ton tour une autre fois. — Console-toi, la mère Ahen ; il est vrai que la nuit est longue ; je le sais bien. Les voilà qui pleurent encore terriblement aujourd'hui ! — O Seigneur, donne aux pauvres âmes le repos éternel. »

Sauf le rite sanguinaire imposé à Ulysse au début de son évocation, que d'analogies dans ces deux scènes ; et, par un trait qui apparaît aussi dans les développemens du poème homérique, alors que les héros défilent pour avouer leurs fautes et exhorter leur descendance, la bonne vieille Stanzel est une moraliste à sa manière. De l'expiation des morts, elle fait une leçon et un enseignement actuel pour les vivans. C'est ainsi que, dans le récit où Rosegger la met en scène, elle décide fort habilement au mariage un couple qui se disposait à se passer de la consécration des lois et de l'autel. — De la sorte, jusque dans ces superstitions naïves, persiste cet élément touchant de compassion, de bonté et de solidarité dans le sens social du mot, qui est l'une des vertus du catholicisme, ainsi que l'établissait magistralement jadis un des guides de la pensée contemporaine.

Ces vertus apparaîtront toutefois plus évidentes chez les originaux montagnards dont nous avons dit qu'ils puisaient leurs inspirations dans l'enseignement religieux, bien compris cette fois. Auprès de ceux-là, il n'y a guère qu'à admirer et à apprendre.

C'est un membre de cette famille morale que le vieux mendiant Wast (1), dont la dévotion est à ce point empreinte de tendresse et de mansuétude qu'il s'attarde aux Calvaires du chemin, afin de consoler la victime céleste, en murmurant à demi-voix : « C'est un moment pénible à passer, mon cher Jésus. Je comprends que tu ressentes de l'angoisse, car il est dur de mourir : mais prends patience, Notre-Seigneur Dieu a dû souffrir lui aussi. » Et il va jusqu'à réclamer, en faveur du Christ mourant, l'intercession de la Vierge sa mère, et même de l'ange gardien de Jésus. Ce mendiant-là ne vaut-il pas mieux que son collègue Hiesel (2), qui, lorsqu'on s'avise de lui refuser quelque part une aumône à son gré, demeure durant des heures sur le seuil à vouer d'une voix sépulcrale aux châtimens temporels et spiri-

(1) *Waldvogel.*
(2) *Meine Ferien.*

tuels le riche sans entrailles. Il est vrai que si, pour s'en débarrasser, on lui donne enfin quelque chose de plus, il remontera sans désemparer vers le Paradis, par des vœux interminables, tous ceux qu'il plongeait précédemment dans l'Enfer.

Les femmes sont plus touchantes encore dans ce coin des bonnes âmes que l'imagination émue de Rosegger a peuplé de si charmante manière. Voici, dans son dernier roman, *Erdsegen*, la femme Michel, qui, cinquante ans auparavant, a perdu son enfant unique, égaré et gelé dans la montagne au cours d'un hiver rigoureux. Or, jamais elle n'a accepté ce malheur comme définitif, ni abandonné l'espoir de voir reparaître un jour plein de vie devant ses yeux le fils de sa jeunesse. Et l'auteur, s'inclinant devant ce miracle de la foi qui fait heureuse en esprit une existence misérable en réalité, note pieusement la petite oraison jaculatoire si touchante de ce cœur résigné : « Jésus, viens bientôt, nous t'attendons. Frappe, Seigneur, frappe, mais souris aussi. Merci de ce que tu sois notre roi, Seigneur Jésus-Christ. »

Voici la servante Ludmilla, qu'on a surnommée la bonne femme « Guderl (1). » Estropiée pour la vie dans un acte de dévouement, elle emploie ce qui lui est demeuré de forces au soulagement des misères les plus maussades et les plus ingrates, avec une angélique douceur, une gaieté cordiale que rien ne rebute. Et le peintre délicat qui a fixé pour nous ses traits rayonnans d'une bonté surnaturelle, adresse en sa faveur au Ciel cette jolie prière : « O cher Père céleste, si je puis me permettre un vœu près de toi, prépare à Guderl une bonne place bien douce là-haut dans ton Paradis, peut-être tout auprès de la Chère Dame, qui n'aura pas à s'offusquer du voisinage de cette humble fille du pays de Styrie. Cependant, rien ne presse, et nous garderions volontiers encore un bon bout de temps parmi nous la vieille Ludmilla : elle-même, quelque pauvre et cassée qu'elle soit aujourd'hui, ne désire pas jusqu'à présent échanger cette vallée de misères contre les joies éternelles. Elle craint de ne trouver là-haut personne à qui faire du bien, puisque, à ce qu'on dit, tout le monde y est si terriblement à son aise. Cela lui gâte d'avance son Paradis. Peut-être pourtant, quand elle y entrera, saint Laurent sera-t-il assez bon pour la laisser oindre ses brûlures avec de l'huile de lin fraîche, ou saint Sébastien, pour lui

(1) *Hoehenfeuer.*

permettre de retirer délicatement les flèches de ses blessures, ou sainte Ottilie l'aveugle, pour se faire promener dans le ciel, tandis que sa compagne lui racontera les splendeurs bienheureuses et lui offrira de temps à autre quelque bon fruit cueilli à son intention sur les arbres célestes... En attendant, elle est plus utile sur cette terre... »

Voici, enfin, la bonne Aja, qui inaugure les souvenirs d'enfance du poète, dans son ouvrage intitulé *Waldheimat*. Au début de sa vie, elle a payé son tribut aux entraînemens des sens : séduite, et mère à dix-huit ans, elle perdit la vue en mettant au monde un fils. Et, dans la stupeur de cette catastrophe inattendue, elle n'a pas voulu croire tout d'abord à son malheur : « Apportez-moi vite mon enfant, » a-t-elle dit. C'est seulement lorsque, penchée sur le petit être, elle n'a pu distinguer sa forme et son visage qu'elle a poussé ce cri de détresse : « Aveugle, je suis aveugle ! » Trait d'une puissance homérique, qui ne surprend pas sous la plume du peintre de ces âmes simples. Alors, devenue mendiante à la charge de la commune, Aja a commencé une vie errante de séjours successifs dans chacune des fermes du hameau; nous avons décrit déjà cette organisation patriarcale de la charité. Mais, loin de déchoir par une existence parasite, il semble qu'elle croisse avec le temps en dignité et en considération. Elle n'a pas de foyer sans doute, mais elle possède au moins son petit mobilier portatif, ses ustensiles de ménage brillans de propreté, et, de plus, une pharmacie de remèdes simples, afin de venir en aide à son prochain. Partout où elle s'arrête, elle sait si bien se rendre utile, et se faire aimer, qu'on la garde bientôt plus longtemps qu'il n'est nécessaire, et que les voisins viennent réclamer auprès d'elle leur droit d'hospitalité. La pensée religieuse est le rayon consolateur pour cette créature privée de la lumière du jour; mais ne croyez pas que sa dévotion soit celle des longues prières et des pratiques superstitieuses. Non : les grandes fêtes de l'Église auxquelles Aja ne peut plus prendre souvent sa part active de chrétienne la mettent dans une disposition solennelle et recueillie, à laquelle l'être entier participe. Noël surtout, la naissance de l'Enfant-Dieu, car, « là où l'enfant est en jeu, la femme est toute conquise, et combien davantage quand cet enfant est le propre fils du Père céleste, né pour racheter l'univers. La servante aveugle et misérable, qui n'avait sur terre nulle famille et nulle joie, à qui l'on avait enlevé jadis son enfant à la mamelle, qui

ne conservait aucun souvenir d'une jeunesse riante, aucun espoir en des jours meilleurs, était capable de sentir jusqu'au fond de l'âme le bienfait de la Rédemption. Et, ce soir-là, elle priait plus longtemps que de coutume, avec la conscience de faire, par ses *Paters* sans nombre, une joie véritable à l'Enfant-Dieu dans sa crèche. »

Les quelques sous qu'Aja gagnait au cours de l'année par les petits services rendus çà et là autour d'elle, elle les répandait en aumônes, gardant toutefois une petite somme pour le touchant usage que voici. Deux fois par an, elle s'en allait remplir ses devoirs religieux à la paroisse lointaine; c'était pour l'aveugle un grand voyage qu'elle préparait longtemps d'avance : mais elle trouvait facilement un guide, car celui qui lui rendait ce service l'accompagnait aussitôt après l'office divin vers l'auberge du village, et là, se voyait servir, aux frais de la bonne femme, un repas copieux que nul riche paysan n'eût méprisé. « Ces heures d'auberge, où elle pouvait régaler quelqu'un de bon vin et de bonne viande, se tenir assise à son côté, et jouir par sympathie des joies du gourmet, ces heures-là semblaient les plus glorieuses de sa vie. »

Avoir rencontré tout enfant des âmes ainsi faites, c'est une empreinte qui demeure indélébile sur un caractère plastique et sensitif comme celui de Pierre Rosegger. Il ne pourra jamais accepter la conception matérialiste de la vie contemporaine, ni condamner comme arriérée une organisation sociale qui produisit sous ses yeux de tels fruits. Et ses lecteurs s'étonnent après lui devant ce contraste, d'une vie matérielle réduite à sa plus simple expression, telle que les moins exigeans parmi nos campagnards ne la supporteraient pas aujourd'hui, et d'une vie morale si singulièrement riche et féconde. On contemple ici des êtres dont l'existence est plus dénuée que celle des sauvages de l'Australie; par le cœur, ils sont peut-être les égaux des plus grands génies religieux de l'humanité, et c'est le triomphe du catholicisme que cette culture exquise de l'âme simple. Nulle part mieux que chez Rosegger on ne saurait goûter ce poème admirable de la vie humble qui fut l'œuvre du christianisme, poursuivie depuis dix-neuf siècles.

Ajoutons que de semblables figures ne sont pas nouvelles pour nous. Nous les reconnaissons pour les avoir rencontrées déjà, par exemple, dans les pages ingénieuses qu'inspirent chaque année

aux maîtres de notre littérature les fondations de M. de Montyon. Celles de Rosegger présentent peut-être un charme plus pénétrant encore, parce qu'il a fréquenté ses modèles en personne, et qu'il a pénétré plus parfaitement dans l'intimité de ces âmes bénies. Néanmoins, telle paysanne bretonne ou bourguignonne qui sommeille dans nos souvenirs académiques offre un évident air de famille avec ces Styriennes exquises. Et ce seul fait fournirait un argument puissant contre les passionnés qui s'acharnent à creuser des fossés infranchissables entre les races sœurs de notre vieille Europe. Quand nous comparons en effet les humbles héros de la charité en deçà et au delà de nos frontières, comment ne penserions-nous pas avec émotion : ces braves cœurs sont les réservoirs du même sang, et le christianisme, qui a façonné les uns comme les autres a achevé de les sacrer frères en humanité.

VII

L'impression des vertus paysannes est, disions-nous, demeurée indélébile dans l'âme de Rosegger. L'empreinte de son primitif entourage n'a pas moins profondément marqué son talent : à ce point, que, en dépit de son changement d'existence, il ne s'est plus montré apte à recevoir par la suite une impulsion plus moderne et plus raffinée.

Vivant depuis près de quarante années la vie urbaine, il a tenté souvent de transporter au sein des villes le théâtre de ses récits, ou encore de mêler des citadins aux paysans dans ses créations : il faut oser dire que ces tentatives lui ont en général peu réussi. Il juge mal les bourgeois, ces produits de la culture contemporaine, tardivement apparus sur son horizon intellectuel : il semble ne jamais pénétrer nettement les véritables mobiles de leurs actions ; il les implique volontiers dans des aventures tragiques ou sanglantes (1), a ce point qu'on croirait voir naître sous sa main une de ces vieilles images d'Épinal, qui illustraient quelque crime célèbre de larges taches rouges de sang, débordant copieusement leurs contours, afin d'inspirer aux bonnes âmes un salutaire effroi devant la malice des hommes. — Conscient de son insuccès sur ce terrain, Rosegger s'est persuadé d'abord qu'il régnait dans le public une sorte de préjugé sur son

(1) Voir, par exemple, le *Geschichtenbuch des Wanderers.*

incapacité littéraire en dehors du terrain montagnard : il s'est piqué au jeu et s'est efforcé de tâter incognito l'opinion à ce sujet. En 1881, il publia, sous le pseudonyme de Hans Malser (1), un volume de nouvelles citadines, les donnant, dans une préface signée de son nom, pour l'œuvre d'un ami supposé dont il recommandait les débuts à ses fidèles. Mais la supercherie n'eut aucun succès, et il ne paraît pas que le jugement des connaisseurs ait été modifié par cette tentative. Il existe, du reste, un monument frappant de cette native incompatibilité d'humeur entre l'enfant de la forêt et le bourgeois citadin, qu'une cohabitation prolongée n'a pas suffi à réconcilier : c'est le recueil intitulé *Bergpredigten* (*Sermons sur la Montagne*) ; car, si l'on reconnaît au passage quelques vérités utiles dans cette bordée d'anathèmes lancée sur les cités perverses, la critique s'y fait souvent si amère et si peu clairvoyante, qu'elle manque son but par un trop vif désir de l'atteindre. On dirait que l'auteur s'est souvenu que la Muerz est l'affluent d'un fleuve plus illustre, et qu'il ait voulu s'acquérir quelques droits au titre de paysan du Danube. Et d'ailleurs le véritable *Sermon sur la Montagne* n'est-il pas une suite de bénédictions, bien loin de présenter une litanie de reproches ?

Rosegger s'est résigné par la suite à une incapacité qu'il ne parut pas vouloir accepter tout d'abord ; bien plus, il s'en fait gloire aujourd'hui, et, dans une profession de foi dont il accentue, avec les années, la rigueur, il proclame volontiers qu'il est demeuré un paysan de goût, presque de culture. — A l'en croire, il progressa fort peu et avec la plus grande difficulté, au cours de ses études à Gratz ; sa mémoire demeura mal exercée ; il assure n'avoir jamais réparé son défaut d'instruction première, qui l'a laissé pour toujours inexpérimenté dans la théorie, et dans la classification des idées. « Souvent, écrivait-il récemment, on m'a conseillé d'abandonner pour un temps le village et la forêt, de tirer mes sujets du vaste monde, et de les approfondir par des études philosophiques. Je l'ai tenté. J'ai tiré de ces essais beaucoup d'avantages pour mon expérience personnelle, mais les traces de ces préoccupations livresques ont gâté mes histoires villageoises, quand elles s'y laissent apercevoir... Lorsque j'ai voulu adapter mes matériaux ordinaires à l'esprit du temps, sont nés sous ma plume ces produits dont ma conscience littéraire

(1) *Rabenlechner, loc. cit.*, p. 68.

m'assure qu'il eût mieux valu ne pas les mettre au jour. » Voici des aveux plus caractéristiques encore, bien que marqués d'une nuance de coquetterie, dans leur humilité affectée et certainement exagérée à plaisir : » Oui, braves gens, je suis un ignorant... Peu de personnes connaissent combien je demeure au fond sans culture (1) ; seuls les initiés savent, par exemple, à quoi s'en tenir sur mon orthographe, et que de fois il m'arrive de mettre un *x* pour un *u* ! » Et ailleurs : « Ce que j'ai toujours regretté c'est l'éducation, l'instruction intégrale et systématique dans l'enfance et dans la jeunesse ; cela ne se répare pas... Les choses les plus simples et les plus courantes vous manquent au moment du besoin... Ainsi, ayant écrit peut-être trois cents fois le mot « anecdote » dans ma vie, je ne sais pas encore si c'est « anectode, » ou « anecdote » qu'il faut mettre. » Enfin, déroulant sans vergogne la liste des grands écrivains qu'il n'a pas lus, Cervantès, Homère, Dante, Voltaire, il conclut par cette confession dont ses compatriotes doivent frémir : « Je suis honteusement demeuré en route dans *Wilhelm Meister* (2). »

Et, de fait, ses vues sur certains interprètes de la pensée contemporaine, sur Ibsen, Tolstoï, sur Schopenhauer, plastron ordinaire de ses railleries, sont d'une sorte de Sarcey (3) au bon sens robuste, mais peu compréhensif. Le socialisme contemporain, pour lequel il semble éprouver parfois quelques sympathies, lui est, au fond, lettre close, et il fait volontiers de ses apôtres théoriques des farceurs, toujours prêts à se contredire devant l'appât d'un bon verre de vin. — Mais, après tout, malgré des lacunes intellectuelles qui sont une partie de sa force sur son terrain favori, Rosegger sait beaucoup et juge finement la vie ; sa science est moins celle d'un mandarin de lettres que celle d'un autodidacte aux allures capricieuses : elle n'a que plus de saveur pour ses fidèles, et le malin nouvelliste s'en rend fort bien compte. C'est même pour ces persistans caractères que, malgré sa réputation presque européenne, malgré son existence aujourd'hui bourgeoise, il est demeuré à nos yeux, comme aux siens propres et à ceux de ses lecteurs ordinaires, un des interprètes autorisés de l'âme du peuple en sa province.

(1) *Mein Weltleben*, p. 410.
(2) *Am Wanderstabe*.
(3) Il rappelle le fécond journaliste français par sa réelle influence morale sur l'opinion moyenne de son pays.

Nous allons retrouver plus d'une fois ces efforts, tout ensemble intéressans et infructueux, pour marier la pensée urbaine moderne à des conceptions paysannes presque médiévales, dans les nouvelles plus développées que Rosegger a baptisées du nom de romans. A sept reprises déjà, il a cédé à la tentation d'élargir ainsi le cadre habituel de ses productions, généralement dans une intention réformatrice, afin d'étudier plus à loisir quelque question morale ou sociale, à son avis litigieuse; et l'examen de ces écrits plus ambitieux, sinon plus achevés que ceux que nous avons appris à connaître déjà, nous fera pénétrer de quelques pas plus avant dans l'intimité de sa pensée.

Nouvelles développées, avons-nous dit, contraint de faire ainsi dès notre première mention une réserve significative à propos de leur exécution technique. C'est que, en dépit de la tolérance ordinaire de l'Allemagne sur ce sujet, depuis que Gœthe lui a laissé l'exemple de ses récits décousus et sans plan défini, les romans de Rosegger y ont suscité des critiques pour avoir dépassé tous les précédens par le négligé de leur ordonnance. — Les moins choquans à ce point de vue sont encore ceux qui affectent la forme d'un journal quotidien tenu par le héros du livre : artifice qui est cher à l'auteur, qui lui a procuré son premier succès et auquel il est plus d'une fois revenu.

Les écrits du *Maître d'école dans la forêt* retracent, nous l'avons dit, la création d'une communauté villageoise dans la montagne, au sein d'une population sauvage et nomade de charbonniers et de bûcherons, qu'un homme de bonne volonté se donne la mission de grouper autour de lui, de civiliser et d'évangéliser, au cours d'une longue vie de dévouement. Sous la même forme se présente encore *la Lumière éternelle*, journal d'un curé de campagne (1) qui, par une sorte de contre-partie pessimiste au précédent ouvrage, raconte la lente décomposition morale d'un village alpestre, sous l'influence des chemins de fer, des entreprises industrielles, et de l'affluence des touristes bourgeois.

Tel se développe, enfin, ce roman utopique d'*Erdsegen* (*La Bénédiction de la Terre*), dernier-né de la série, où nous contemplons la régénération d'un journaliste sceptique, guéri par la vie campagnarde, les rudes travaux des champs et la saine atmosphère de la pensée paysanne. — En tout cela, on ne

(1) M. de Wyzewa a analysé ce livre dans un chapitre de son recueil d'études intitulé *le Roman européen*, Paris, 1900. Perrin.

s'étonnera pas trop de rencontrer, sous prétexte de roman, une série des aimables nouvelles qui coulent si facilement de la plume de Rosegger, comme d'une source inépuisable. Car les incidens villageois de chaque jour amènent le personnage, qui est supposé porter la parole, à enchaîner au hasard de sa verve les historiettes humoristiques ou touchantes. L'attention est ainsi soutenue, distraite, et l'on marche d'un pas allègre, au prix de quelques détours en une pittoresque région, vers le point de vue qu'a choisi notre guide afin de nous édifier. On sourit en passant aux épisodes rencontrés souvent déjà dans ses œuvres, car il a de ces thèmes favoris auxquels il revient sans lasser ni lui-même ni ses lecteurs. C'est, par exemple, le soldat déserteur que les gendarmes viennent attendre à son foyer; le champ couvert de débris rocheux par une avalanche ou par une inondation, mais que le patient travail de son propriétaire va rendre lentement à la culture; l'orage dans la montagne; la forêt minée par les insectes rongeurs ou dévorée par l'incendie; le muet musicien; l'enfant disparu qui revient homme au village. — Néanmoins, quelques maladresses trop choquantes gâtent parfois le plaisir des délicats, et les conclusions, en particulier, offrent un dangereux écueil au nouvelliste devenu romancier, soit qu'il entasse pêle-mêle, vers la fin, des événemens improbables, qu'on eût au moins voulu voir préparés et amenés par le début; ainsi des aventures singulières de Waldlilie, qui déparent les dernières pages du *Maître d'école* forestier; soit qu'il interrompe, au contraire, l'évolution d'événemens tragiques et entraînans pour insérer quelque banale facétie; ainsi du dénouement de *Martin der Mann*, dont nous parlerons tout à l'heure, et qu'alourdit soudain une puérile anecdote (1).

Le récit qui est intitulé *Jacob le Dernier* échappe à la plupart de ces reproches, parce qu'il n'est véritablement qu'une nouvelle villageoise, dans la forme où l'auteur excelle, et seulement un peu plus développée. Il y met en scène avec une réelle puis-

(1) Elle a été popularisée chez nous par la version de Berquin, l'Ami des Enfans. Un coupable se voit trahi par sa mauvaise conscience; car un connaisseur du cœur humain, se donnant pour magicien, noircit secrètement de poudre de charbon les plumes d'une poule enfermée dans un panier. Puis il fait défiler dans l'obscurité les auteurs présumés du méfait qu'il s'agit de punir, et les prévient que l'animal poussera son cri au contact de la main du criminel. Or ce dernier se trouvera seul avec la main blanche, pour avoir seul craint le pouvoir magique de la poule.

sance tragique, la lutte suprême d'un vieux paysan, amoureux de la terre, et qui verra pourtant disparaître autour de lui sa commune natale, parce qu'un riche propriétaire du voisinage s'est avisé d'en transformer le territoire en domaine de chasse, et de rendre à la forêt primordiale les champs jadis conquis sur les futaies par la sueur des générations agricoles. — Ce Crésus achète à tout prix les terres des villageois, et l'un après l'autre, malgré leurs préjugés de race, ceux-ci cèdent à l'appât de l'or ; ils tombent bientôt, d'ailleurs, dans la plus noire misère, privés qu'ils sont du contact vivifiant de la terre maternelle, et de la nécessité saine du travail quotidien ; désormais déracinés sans retour possible, ils vont au prolétariat des villes et aux angoisses du salariat. Seul l'un d'entre eux, Jacob, résiste longtemps sans faiblesse aux séductions comme aux persécutions du tentateur ; mais il succombe enfin, le dernier, dans cette lutte inégale contre toutes les puissances de l'argent. C'est là un symbole assez frappant de l'antagonisme entre le passé patriarcal et le présent individualiste ; et, inspirée sans doute en partie par la décadence d'Alpel, cette page de critique sociale rappelle certains chapitres du *Capital*, de Karl Marx. Le théoricien du collectivisme avait, lui, aussi, constaté en Écosse cette expropriation de l'homme par le gibier, et signalé les conséquences également tragiques de pareilles fantaisies sportives, des cantons entiers ayant été dépeuplés par les landlords au profit des daims et des grouses. — Nous ignorons si ce danger menace d'une façon bien sérieuse la vie paysanne en Autriche ; mais le récit des dévastations commises par les cerfs, ou des démêlés sanglans entre paysans et gardes-chasse revient souvent sous la plume de Rosegger.

Martin der Mann (*Martin l'Homme*) (1889) est peut-être la plus hardie de ces expériences littéraires, auxquelles l'auteur assagi faisait allusion, dans la phrase que nous avons citée, et qui disait ses regrets d'avoir cherché quelques inspirations chez les philosophes de profession. — Une jeune princesse, née dans la ligne collatérale d'une maison souveraine, se trouve appelée inopinément au trône par l'assassinat du duc régnant. Élevée jadis à la campagne, de la façon la plus simple, elle demeure en relations affectueuses avec une amie d'enfance, la paysanne Marie : elle lui rend compte des actes de son gouvernement, et réclame les conseils de cette humble ménagère pour mieux guider le char de l'État. — Voilà qui nous transporte déjà

vers les rêveries de Rousseau, et nous fait songer aux romans socialistes de George Sand. Mais voici mieux encore : la princesse Juliana qui retourne aux champs de temps à autre, afin de se retremper dans la saine atmosphère où s'épanouirent ses premières années, rencontre soudain, au fond d'une forêt presque inexplorée, un beau jeune homme mystérieux. Enfant du peuple, dont il incarne les énergies saines, Martin a pourtant étudié dans les villes, mais il a renoncé, pour des raisons que nous connaîtrons tout à l'heure, à poursuivre une carrière libérale, et il vit, dans la solitude, du travail de ses mains. — Alors se déroule une idylle rustique qui évoque invinciblement dans notre mémoire certaines fantaisies de *la Grande-Duchesse de Gérolstein*, car Juliana se décide enfin à épouser, malgré l'étiquette et la raison d'État, le beau garçon qui, le premier, a fait parler son cœur ou plus exactement ses sens. Soudain, au moment de la cérémonie nuptiale, Martin avoue à sa fiancée qu'il a lui-même assassiné le précédent duc par conviction démocratique, et que telle fut la cause de sa retraite au fond des forêts. La princesse se tue, et le singulier héros de ce récit disparaît sans laisser de traces.

Rosegger assure, dans la préface de ce bizarre roman, qu'il fut conduit à l'écrire par une sorte d'impulsion plus forte que sa volonté. Il a vécu, dit-il, par l'imagination, durant de longues heures, cette histoire de sang, et ne s'est senti soulagé d'une telle obsession qu'en confiant ses rêveries au papier. Il avoue lui-même très franchement cet élément d'inconscience et de mystère qui entre parfois dans la conception de ses œuvres et que nous retrouverons dans le « Chercheur de Dieu. » Un récit préparé dans son esprit de façon plaisante et joyeuse peut se développer triste et tragique malgré sa volonté (1). Chez lui, la tête fait le plan, mais le cœur l'exécute et le bouleverse à l'occasion, n'obéissant qu'aux lois « divines ou démoniaques » du sentiment. Après tout, il est bon que l'écrivain, loin de devancer sa Muse, se laisse guider aveuglément par elle : « J'ai contemplé, dira-t-il, les figures de ma nouvelle, et je les ai vues soudain agir devant mes yeux d'une manière bien différente de celle que j'avais précédemment combinée. » Qui donc est responsable des fantaisies du beau Martin? Toujours est-il qu'elles attirèrent à son père légal

(1) *Hoch vom Dachstein, l'Hôte de Kirchbrunn.*

des critiques sévères en un pays de loyalisme tel que l'Autriche ; les ennemis de Rosegger l'accusèrent, sans beaucoup de bonne foi d'ailleurs, d'avoir fait l'apologie du régicide. C'était grossir singulièrement la portée d'un conte allégorique, qui demeure avant tout un curieux monument des idées gouvernementales de son auteur : aspirations naïves d'un paysan que la culture contemporaine a si peu modifié dans son fonds qu'il semble retarder d'un siècle, et marquer l'heure à l'horloge genevoise du sensible Jean-Jacques. Oui, c'est l'âme même de leur race qui parle malgré eux, plus haut que leur raison individuelle, dans les rêveries communes de ces deux utopistes. Il faut lire, pour se convaincre du parallélisme de leurs conceptions sociales, la « Parabole des Forts, » qui est le bréviaire politique de la Princesse Juliana (1). C'est la légende d'un petit royaume pacifique, enserré entre des voisins dont les armées sont redoutables par leur masse, leur force brutale, leur ruse et leur mauvaise foi. Néanmoins, cet empire heureux ne « connaît pas la crainte. » La famille est le fondement de la société : l'homme y est le guide, la femme, la ménagère soumise : les enfans sont élevés non par des paroles, des récompenses et des châtimens, mais par l'exemple des parens. Le fils, vigoureux, se montre plein de respect et de soumission devant son père aux cheveux blanchis : lorsque, dans le cœur de la jeune fille s'éveille un entraînant amour, elle l'avoue aux siens sous le voile de la pudeur, et l'alliance est aussitôt conclue. Nul désir de gain parmi ces sages : ils parleraient volontiers comme l'héroïne paysanne du roman : « J'aime mieux peu d'argent et beaucoup de travail que beaucoup d'argent et peu de travail. » Le citoyen met tout son orgueil dans l'observation de la loi, et, pour comble de perfection, il n'existe pas d'armée permanente : en paix, tout homme est travailleur; en guerre, chacun est soldat. Aussi ce peuple remarquable peut-il dire en toute sincérité : « Nous ne connaissons pas la crainte; nous sommes les Forts. » Voilà presque du Saint-Just; et l'expérience des Républiques Sud-Africaines vient d'établir une fois de plus la portée d'un tel idéalisme. Décidément Rosegger a bien

(1) Lire aussi, *l'Évangile de la Nouvelle Alliance.* Ce petit conte démocratique et enfantin fait songer à ceux que le parti socialiste allemand édita naguère pour façonner les générations nouvelles à ses vues utopiques et dont nous avons eu l'occasion de parler ailleurs. (*Littérature et morale dans le parti socialiste allemand.* Plon, 1898.)

jugé lui-même la valeur de ses tentatives philosophiques : il garde d'ailleurs toute sa supériorité dans la peinture de l'âme paysanne, et, au sein de ce roman mal venu, la villageoise Marie apparaît aussi fraîche, aussi agréablement dessinée, aussi véritablement éloquente sur les questions de morale domestique, que la princesse Juliana est à la fois conventionnelle et brutale en ses instincts mal dirigés.

VIII

Il nous reste à parler du roman le plus célèbre de Rosegger, *Der Gottsucher*, *le Chercheur de Dieu*. L'élément inconscient, héréditaire, intuitif y tient une place plus considérable encore que dans *Martin l'Homme*, et en rend l'étude singulièrement intéressante. Ses amis remarquèrent sans peine l'obsession mentale à laquelle il semblait en proie durant l'incubation de cette œuvre dans son esprit (1); et nous allons nous efforcer d'analyser, telles que nous avons cru les apercevoir, les différentes impulsions psychiques auxquelles il a cédé. Il a raconté, dans ses souvenirs du village natal (2), que, conduit tout enfant dans une vallée assez voisine cependant de la maison paternelle, celle de Tragoess, il reçut du sombre paysage qui frappa ses regards une impression inoubliable. Un vaste cirque de forêts sauvages couronnées par des landes stériles; puis, dominant ces solitudes, un rempart de rochers gigantesques, grisâtres et dentelés : c'est ainsi que le poète a décrit plus tard, au début du roman qu'il y a déroulé, cette contrée plus âpre encore que ses horizons familiers, et il lui a donné dans son œuvre d'imagination le nom à peine modifié de Trawies. Comment, d'une simple émotion esthétique née devant un paysage qui, cette fois plus que jamais, « fut un état d'âme, » a pu procéder dans son esprit toute une légende angoissante et sinistre. Il faut, pour le mieux comprendre, tenir compte ici de certaines confidences personnelles, que l'attachante sincérité de notre auteur ne nous a pas ménagées. Dès l'enfance, cette ame vibrante se sentait mise en mouvement par des impulsions inexplicables à sa raison ; des associations d'idées naissaient sans contrôle en ce cerveau si actif. « Il y avait, dit-il (3), dans notre

(1) *Persoenliche Erinnerungen an Robert Hamerling*.
(2) *Als ich jung noch war*, p. 66.
(3) *Waldheimat*, II, p. 146.

maison, une sombre pièce de débarras, où s'entassaient vieux meubles, fers rouillés, cuirs hors d'usage... Chaque fois que j'y pénétrais, il me fallait penser à une roue dentelée de moulin, sans qu'il y eût rien là, dont l'aspect pût m'amener, même de loin, à cette représentation. Quand je regardais la paroi escarpée de la haute montagne nommée Veitsch, le nom de « Michel » me venait toujours à l'esprit : et le son des cloches lointaines de Hauenstein me rappelait la sensation d'un bol de lait... » On étudie volontiers de nos jours ces répercussions inattendues entre sensations diverses d'origine, et l'audition colorée en est un cas particulier devenu célèbre en littérature par un sonnet décadent qui a valu un monument à son auteur. Elles semblent à certains un argument en faveur de la métempsycose, à d'autres un phénomène encore mal connu d'hérédité cérébrale, qui ferait reparaître, atténuées chez les enfans, les impressions marquantes et décisives dont furent affectés les organes des pères (1).

Les associations d'idées sont plus libres encore au cours des songes dont nous avons signalé déjà le rôle dans la vie morale de notre auteur. Il a tracé quelque jour la silhouette amusante d'un vieux charbonnier qui sait diriger ses rêves et s'assurer ainsi une existence nocturne toute de splendeurs et de pompes. Chaque nuit, il se voit monarque absolu trônant dans son palais royal; mais, comme nulle joie n'est ici-bas sans mélange, il a le regret de s'éveiller sans exception à l'instant précis où, sur son ordre souverain, on va lui présenter son plat favori, la choucroute au lard. Cet original en est même venu à se demander si sa misère ne serait pas le rêve; sa couronne, la réalité? Et la philosophie contemporaine, si embarrassée à distinguer des chimères du songe les apparences du monde extérieur, ne le contredirait peut-être pas avec trop d'assurance. Rosegger attache, lui aussi, un véritable prix à cette seconde vie du sommeil, et il a plus d'une fois puisé des inspirations dans ses rêves qui, par une pente naturelle, reproduisent souvent les émotions puis-

(1) Rosegger a cité dans ce sens (*Idyllen aus einer untergehenden Welt*) une anecdote personnelle, peut-être un peu embellie, il est vrai. Il assure que, tout enfant, il croyait se souvenir d'un Calvaire dressé jadis près de la haie de leur enclos, alors que son père Lorenz lui affirmait n'en avoir jamais connu lui-même en ce lieu. Or un très vieux mendiant raconta un jour par hasard qu'une croix s'élevait en effet jadis en cet endroit, et en avait été enlevée avant la naissance de Lorenz Rosegger. — Mais, objecterons-nous, quelque récit de sa grand'mère n'en avait-il pas transmis la tradition inconsciente au poupon qu'elle berça dans ses bras?

santes de la vie montagnarde, ressenties par ses pères comme par lui-même, et devenues les thèmes favoris de sa Muse. C'est, par exemple, l'orage dans la montagne, ou plus fréquemment encore, et ceci nous ramène à notre sujet, l'incendie des granges de la ferme paternelle, avec son cortège de terreurs et de désespoirs.

Car la préoccupation, l'obsession, enfin l'adoration du feu, tel sera le thème fondamental de ce singulier roman du *Chercheur de Dieu*. Nous l'avons dit, l'incendie est le danger permanent qui menace les constructions de bois des vallées styriennes. Or, beaucoup d'entre nous peuvent savoir par expérience quel effroi se dégage du spectacle de ce fléau, même dans des conditions moins pénibles d'isolement, avec une moindre appréhension de ruine matérielle. « L'Occident, a écrit M. A. Leroy-Beaulieu dans son bel ouvrage sur la Russie, où il rencontra des phénomènes analogues, l'Occident peut à peine comprendre l'impression de l'incendie dans ces régions. » Que de telles catastrophes laissent à travers les générations des traces indélébiles dans les imaginations paysannes, il n'y a pas lieu de s'en étonner; et leur souvenir se précise encore sous l'influence de ces représentations, trop matérielles sans doute, qu'éveille en des âmes naïves la crainte de l'enfer et du purgatoire chrétiens. Aussi trouvons-nous à plusieurs reprises dans les écrits de Rosegger l'écho de semblables préoccupations. Voyez l'Homme du Feu (1), hypnotisé dès son enfance par la lueur du foyer qu'il fixe sans cesse au point d'en devenir aveugle à l'exemple de ces fakirs indiens qui perdent la vue par la contemplation du soleil; et l'Homme aux treize thalers (2), recevant d'un incendie une commotion qui en fait pour toujours un malheureux déséquilibré. Ce dernier se représentera dès lors le fléau dont les ravages ont détruit son existence comme un monstre avide de pâture, une « bête aux cheveux rouges » qui vient, à intervalles réguliers, réclamer sa proie, ainsi que jadis le Minotaure.

Notons-le d'ailleurs, les antiques superstitions païennes qui se rapportent à cet élément menaçant ont été conservées avec soin dans les districts germaniques. Les feux de la Saint-Jean n'y sont qu'une transformation de la vieille solennité du solstice, et M. Sudermann, dans une récente œuvre dramatique, prenait précisément cette coutume populaire pour symbole des libres désirs

(1) *Sonderlinge aus dem Volke der Alpen.*
(2) *Ibid.*

charnels que le christianisme s'est efforcé de régler (1). « Dans beaucoup de communes styriennes, dit Rosegger (2), on fait, le samedi saint, au cimetière un amas de planches de cercueil pourries, et on les allume. Les chefs de famille cherchent alors à en transporter sur leur foyer domestique un tison, dont ils ne laisseront plus éteindre la flamme jusqu'à l'année suivante. Ils possèdent ainsi un feu sacré, qui préserve de l'éclair, de l'incendie, et autres fléaux. »

Enfin, nous aurons terminé l'énumération des élémens inconsciens dont s'est édifié le singulier monument du Gottsucher, si nous ajoutons au paysage frappant de Tragoess, et à l'obsession du feu, certaines réminiscences vagues des troubles politiques de 1848. Rosegger, en effet, nous a donné quelque part (3) les confidences intéressantes d'un ancien révolutionnaire, qui, émigré en Amérique, vers 1850, lors du triomphe définitif de l'ordre, revient, après trente ans d'absence, vers son village alpestre, où il ne trouve plus que des ruines. Il proclame amèrement alors la responsabilité qui lui incombe dans ce résultat néfaste des convulsions populaires : car, jadis, étudiant à la tête chaude, il a formé parmi ses compatriotes un parti de bûcherons, de valets de ferme, de petits propriétaires, qu'il ameuta contre les riches paysans. L'édifice social et les idées religieuses furent défendus en ce lieu par un prêtre, entier et orgueilleux peut-être, car il n'a pas su se faire aimer de ses ouailles, mais zélé cependant, courageux, fidèle à son devoir, et de cœur généreux dans le danger. La lutte éclata bientôt, acharnée, sanglante entre les deux partis, déchaînant l'émeute et l'anarchie. Bien que la possession des biens de ce monde fût surtout débattue, c'est au vocabulaire religieux qu'on emprunta des mots d'ordre en ce milieu chrétien par tradition : « Dieu n'existe pas, clamaient les assaillans de la Bastille sociale; fou qui ne jouit dès cette heure. » Enfin l'incendie dévora les demeures séculaires de Dreiwalden, la fumée voila les astres du ciel, tandis que la vieille communauté, grandie et cimentée par la foi de ses membres, s'écroulait pour une heure d'aveuglement et d'incrédulité.

(1) Ainsi fit plus récemment encore le Viennois Schoenherr dont le drame *Sonntagswende* a trouvé un succès retentissant. L'atmosphère en est tout à fait roseggerienne. On y retrouve la valeur symbolique des feux païens du solstice, la mère vivant de l'espoir du sacerdoce pour son fils, le séminariste hésitant, le curé conciliateur, l'étudiant révolutionnaire et son rôle finalement néfaste.

(2) *Volksleben in Steiermark*, p. 69.

(3) *Hochenfeuer, le Village anéanti*

Nous allons retrouver une intrigue tout à fait analogue à celle de cette esquisse dans *le Chercheur de Dieu*. Ce roman, dont les pages semblent éclairées d'une rouge lueur de cauchemar a trouvé en Allemagne des admirateurs passionnés. Un des plus récens historiens de la littérature contemporaine chez nos voisins y saluait hier encore l'aurore d'un symbolisme purement national, dont les leçons, recueillies à temps par la jeune école berlinoise, l'eussent dispensée de s'aller abreuver à de troubles sources françaises (1). Nous allons voir s'il est permis de ratifier ce jugement sans réserves.

L'ouvrage est divisé en trois livres : l'Erreur, les Sans-Dieu, la Rédemption. Nous considérons tout au moins la première partie, prise à part, comme une des nouvelles les plus puissantes qui soient sorties de la plume de Rosegger. C'est, en soi, un tableau achevé et poignant, dont la tonalité au sombre éclat, le coloris puissant dans le clair-obscur laissent une impression inoubliable. A une époque indéterminée, car le récit est donné pour extrait d'une chronique sans date, vers le XVIIe siècle peut-être, la communauté forestière isolée de Trawies montre une race rude et énergique, profondément chrétienne de croyance et de pratique, mais non moins fanatique dans son attachement aux antiques coutumes léguées par ses pères, et héritées du lointain paganisme. Le « feu des ancêtres » tient une place prépondérante dans les préoccupations de ces hommes. Chaque année, à la Saint-Jean, tandis que sont allumés les bûchers traditionnels, on s'en va au cimetière « éveiller » symboliquement son père et sa mère, pour les inviter à la fête nocturne, dont ces ombres n'entraveront guère la liberté par leur invisible présence, et, vers la fin de cette réjouissance assez orgiaque, un homme de confiance, désigné par le choix de ses pairs, emporte le « feu des ancêtres » pour le conserver avec soin durant l'année sur son foyer. L'an prochain, cette même flamme servira à rallumer les bûchers joyeux, et, de la sorte, elle vit depuis des milliers d'années, sans s'être jamais éteinte à Trawies (2). Le « gardien du feu » y demeure exempt d'impôts, et jouit d'une considération

(1) Bartels. — *Die Deutsche Dichtung der Gegenwart*, p. 152. — Voir aussi notre étude sur « l'Influence française dans la littérature allemande contemporaine. » *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1900.

(2) C'est le vieux culte aryen du feu, l' « Agni » du Rig-Veda, le feu perpétuel sur l'autel domestique des Grecs et des Romains, centre réel de leurs conceptions religieuses.

exceptionnelle, car on voit en lui le représentant de la tradition, le prêtre du passé de la race. Au début du roman de Rosegger, celui qui tient cet emploi est un des gros propriétaires de la commune, Gallo Weissbucher.

Dans l'organisation, toute féodale encore, que nous offre ce récit, et que justifierait, s'il était nécessaire, en une société immobile depuis des siècles, l'époque indéterminée de ces événemens, le curé de la paroisse est en même temps le seigneur temporel du pays, possédant droits de chasse, de dîme et de justice. Et les choses ont ainsi marché sans trop de secousses, de temps immémorial, lorsqu'un nouveau pasteur est envoyé à Trawies par l'évêque suzerain. Le Père François, notons-le dès à présent, a été engagé dans les ordres contre sa volonté, par quelqu'une de ces considérations de famille souvent décisives autrefois; il a supporté impatiemment les épreuves monacales, et la rude discipline du noviciat ecclésiastique. Aussi, devenu enfin maître de ses actes, par sa nomination à Trawies, entend-il se conduire à sa guise. Non que sa foi, ou ses mœurs même prêtent le moins du monde à la critique : c'est un bon prêtre et un prêtre convaincu, mais c'est de plus un homme actif et énergique, qui a besoin de distractions violentes, de chasse, de jeux de hasard, et qui tient sur toutes choses à l'obéissance passive d'ouailles dont il ferait volontiers des serfs.

Pour saisir l'actualité de ces pages, en somme bien plutôt critique sociale que critique religieuse, il faut songer à l'état contemporain de l'église autrichienne, qui garde, qui gardait plus encore dans l'enfance de Pierre Rosegger, un esprit quelque peu féodal. Les hauts dignitaires ecclésiastiques y sont fréquemment de grands seigneurs par la naissance et de puissans personnages par la fortune, tandis que les bénéfices considérables dont ils sont pourvus leur font la vie luxueuse et brillante. Spectacle dont nous sommes désaccoutumés en France depuis plus de cent ans, mais qui, à toute époque, a suscité dans l'Église le scandale des petits et l'intervention de l'autorité suprême. Dans une nouvelle, toute moderne celle-là (1), Rosegger a ainsi mis en scène l'existence princière d'un prélat aristocratique, d'ailleurs excellent prêtre et homme de cœur, et les conséquences morales désastreuses de ce voisinage éblouissant sur l'âme d'un prêtre sorti des rangs du peuple.

(1) *Buch der Novellen*, « III. Jean le Favori. »

Quoi qu'il en soit du temps présent, le Père François est bien du sien lorsqu'il parcourt, botté et éperonné, les forêts de son domaine sur les traces de quelque bête fauve traquée par sa meute bruyante, sans respecter trop scrupuleusement les semences de ses ouailles, ou les clôtures de leurs vergers. Et de telles peccadilles seraient peut-être absoutes si le conflit n'éclatait dans la paroisse pour un motif plus futile en apparence, et plus sérieux en réalité. Dès le début de son ministère, le prêtre s'est senti choqué par l'inspiration païenne et par les abus matériels qu'il devine dans la fête du feu des ancêtres. Il prétend l'interdire à tout prix, et, si ses intentions sont pures, ses procédés ne sont pas fort évangéliques, il faut l'avouer, puisqu'il va jusqu'à faire décharger sur les récalcitrans les mousquets de ses hommes d'armes. Ses efforts demeurent vains d'ailleurs, car, tandis qu'il s'efforce d'arracher en personne aux mains de Gallo Weissbucher le brandon que ce dernier emporte à la dérobée pour perpétuer, malgré tout, le feu éternel, le « gardien, » plutôt que de faillir à son office, met le feu à sa propre grange. L'incendie éclate, se communique même à quelques hectares de forêt; et, de la sorte, chaque paysan peut rentrer chez lui ce jour-là avec un tison allumé au feu des ancêtres.

On conçoit que, porté à ce diapason, le différend ne puisse se vider par la tolérance réciproque. Il s'aigrit chaque jour au contraire, et les paysans de Trawies prennent enfin la résolution de supprimer l'ennemi juré de leurs vieilles coutumes dont les autorités ecclésiastiques refusent le changement à leurs supplications. Le prêtre mourra, et, dans une assemblée secrète, on tire au sort entre les plus décidés, afin de choisir celui qui exécutera la vengeance commune. Le hasard désigne le menuisier Wahnfred. C'est un exalté, nourri de la Bible, et qui ne rompra pas le serment prêté ; mais c'est un chrétien fervent qui s'effraye des conséquences spirituelles du meurtre pour le condamné, Aussi, et ce trait caractérise bien l'état d'âme de ces races profondément religieuses, sa préoccupation est-elle, dès lors, de ne pas frapper son ennemi en état de péché, afin de lui épargner les châtimens de l'au-delà. Aux yeux de ce scrupuleux, David lui-même fut coupable pour n'avoir pas pris soin du salut éternel de Goliath. « Que ses fautes soient effacées par sa mort violente, dit-il, en songeant au pasteur de Trawies, et qu'il entre dans la vie bienheureuse... Je suis sans haine et sans envie, je renvoie

seulement qui ne peut agir ici-bas pour l'honneur de Dieu vers la patrie céleste, où il sera reçu avec miséricorde. » Aberrations mystiques qui, moins odieuses en leur principe, rappellent toutefois celles de Philippe le Haïsseur. Wahnfred va jusqu'à soigner de ses mains le prêtre au cours d'une maladie épidémique qui a frappé ce dernier, tandis que tous ses serviteurs à gages l'ont abandonné par crainte de la contagion, car l'artisan veut encore espérer que l'oppresseur de ses frères s'amendera de lui-même, et l'instant décisif ne lui semble pas venu. Mais non! malgré cette preuve sublime de dévouement donnée par l'un de ses paroissiens les plus endurcis durant cette crise redoutable, le Père François s'entête dans sa volonté inflexible de déraciner leurs erreurs. Ces rudes forestiers l'irritent par leur obstination : « Il lui semblait qu'il avait besoin de se venger sur quelqu'un pour la violence qui lui avait été faite lorsqu'on lui imposa les ordres sacrés. » Il faut donc voir en tout cela un conflit de passions humaines plus encore que des dissentimens dogmatiques. Wahnfred doit enfin se décider à agir, car son serment l'a lié sans recul possible : il prend alors la résolution de tuer le prêtre après sa messe, à l'instant où la conscience d'un ministre du culte doit être supposée pure. Pour plus de sûreté même, le menuisier fait demander au curé un *Rorate* destiné à obtenir une bonne mort à un anonyme. Quand le Père François aura chanté inconsciemment à sa propre intention cette prière expiatoire, Wahnfred plus rassuré l'enverra dans l'autre monde.

La scène de la messe suprême, en présence de la paroisse frémissante d'attente, d'angoisse, de remords peut-être, est grandiose et imposante. Il règne une foi profonde dans les esprits qui préparèrent un si odieux attentat. Voici les sentimens qui agitent cette assemblée tragique au moment de l'Élévation : « Tout orgueil, tout mépris, toute dureté semblaient envolés, toute attache terrestre dénouée chez le prêtre à l'heure où il s'inclinait dans la prière, dans l'humilité, devant celui dont il allait accomplir le sacrifice rédempteur. Lentement, il se redressa, et monta en pensée le chemin rocheux du Calvaire; puis, il fléchit le genou, et d'une main frémissante, éleva bien haut l'hostie... En cet instant de silence solennel, chacun songe à ce qu'il a de plus cher ici-bas, un époux, un enfant, soi-même peut-être... Le célébrant souleva ensuite le calice; un véritable prêtre sent alors dans les nerfs de sa main couler la source chaude qui

s'échappe de la sainte blessure vers le vase de l'oblation : il voit le pâle visage du Crucifié se lever au ciel; Tout est consommé, mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Cependant la messe, puis le *Rorate* s'achèvent, et, à la porte de la sacristie où il rentre dans le recueillement, le Père François tombe, la tête fendue d'un coup de hache. Le meurtrier a d'ailleurs disparu si vite, que nul, pas même les initiés, ne l'a vu, ni reconnu.

Peu de temps après, s'assemble à Trawies un tribunal ecclésiastique présidé par le prélat suzerain. Les membres en sont peints sans doute en traits peu sympathiques, mais, à eux aussi, ce que l'auteur reproche ce sont défauts de seigneurs féodaux, que l'Église elle-même condamne, tels que goûts de plaisir ou de violence, et nul soupçon n'est élevé sur leur foi ou sur leurs mœurs. Voici en quels termes le gardien du feu, Gallo Weissbucher, vient cependant défendre l'acte désespéré de ses compatriotes : « Nous sommes à Trawies des paysans libres de temps immémorial, et nous périrons plutôt que de devenir les valets du bon plaisir. Cet homme nous a foulés aux pieds et insultés sans cesse; il nous a dénié nos vieux droits sur la forêt et sur les pâturages; il n'a pas épargné nos moissons; il a blessé nos antiques coutumes. Fut-ce orgueil, négligence ou mauvais vouloir? A plus d'un il a refusé les derniers sacremens et le viatique du lit de mort. Ouvrez les yeux : sur ces parois est écrite toute l'histoire de sa vie. Bois de cerfs, fouets à chiens, boutoirs de sangliers, couteaux de chasse, et même, Dieu me confonde, carnassières encore toutes remplies. Là où fut jadis gardé le Ciboire, vous verrez se balancer un épieu; où l'on trouvait l'Évangile, vous ramasserez un jeu de cartes. Et voilà quel fut notre modèle? Donnez-nous un maître juste, donnez-nous un véritable prêtre. Nous sommes d'honnêtes gens et de bons chrétiens. »

Encore une fois problème social plutôt que religieux jusqu'ici. et dont la solution serait dans une séparation nécessaire entre le spirituel et le temporel. Même quand le tribunal impitoyable a prononcé la sentence qui sacrifie douze habitans tirés au sort et excommunie la paroisse de Trawies, l'auteur trouve les accens religieux les plus pénétrans pour décrire la procession solennelle qui emporte loin du village maudit le sacrement de l'autel. « Les branches des arbres s'inclinaient sous la neige pesante au passage du cortège majestueux et sombre : les merles et les

petits oiseaux voletaient au-dessus des têtes, comme s'ils voulaient donner la conduite au Seigneur à travers la campagne. Une femme criait d'un ton lamentable : « Mon Jésus s'en va, cela est impossible; justement mon enfant est malade, mon enfant se meurt. » D'autres se voyaient séparés pour jamais de leurs morts chéris qu'ils ne rejoindraient plus dans le ciel. » Mais la sentence s'accomplit malgré tout : un long fil de chanvre est tendu autour des limites de la commune, on y met le feu, et ce mince cordon de cendres séparera désormais Trawies de la communion des fidèles.

Oui, ce premier épisode est un des plus émouvans qui soient sortis de la plume de Rosegger; là, tout est vraisemblable, profondément humain, fondé sur le jeu des passions les plus enracinées dans notre cœur. Le problème est posé de façon magistrale. Qu'advient-il lorsque, par l'orgueil des guides spirituels du peuple et par l'obstination grossière de la foule, leur religion est arrachée aux âmes simples? Ce qu'il en arrive, c'est l'anarchie sociale d'abord, et de plus, à Trawies, l'aberration mentale qui va ramener ces chrétiens égarés au vieux culte des races sauvages, à l'adoration du feu. Resserrée en quelques chapitres aussi heureusement venus que les premiers, cette peinture agirait tout aussi puissamment sans doute sur nos facultés émotives. Par malheur, à notre avis du moins, on retrouve dans les deux longs développemens qui s'intitulent les Sans-Dieu et la Rédemption, tous les défauts qui sont ceux de Rosegger quand il prétend allonger de façon artificielle une matière qui ne comporte qu'un court exposé; ou, tout simplement, lorsqu'il s'abandonne aux séductions de sa dangereuse facilité littéraire : digressions incessantes, anecdotes puériles, contradictions, répétitions, piétinement sur place; le tout mêlé certainement de pages émouvantes et de détails exquis sur les conflits nés du besoin de croire et du désir de vivre sans frein. Mais qu'on lise, pour nous donner raison, l'épisode du jeune homme qui fait le mort afin d'échapper aux importunités des bandits que sont devenus les habitans de Trawies, et qui, sur le point de trahir sa vitalité par un éternuement intempestif, se voit sauvé par ses hôtes couvrant du bruit de leur métier à tisser l'incongruité du faux défunt. Ou encore les farces de ces deux maris malheureux, qui, n'osant châtier eux-mêmes les mégères dont ils sont les victimes, se rendent réciproquement ce service après s'être masqués

de noir; et vingt autres facéties analogues. Cela est populaire sans doute et fait songer une fois de plus à quelque récit de veillée, au ton bon enfant et décousu; mais ce laisser aller jure avec l'art sévère qui marquait le début du roman.

Le drame s'achève, comme nous l'avons indiqué, par la singulière folie de Wahnfred, l'auteur du crime, qui, devenu contre son gré le chef des Jacobins de Trawies, imagine, afin d'imposer un frein à ces égarés, l'institution d'une religion nouvelle, que les faits démontrent si nécessaire à la discipline sociale de la communauté. Utilisant à cet effet la manie qui les a plongés dans l'anarchie, il propose à ses compatriotes le culte officiel du feu des ancêtres, et il bâtit un temple à cet élément. Enfin, ayant reconnu l'impuissance de ce remède suprême, le Chercheur de Dieu se brûle lui-même dans le temple du feu, avec tous les habitans de la vallée maudite. Seul un jeune couple, innocent des folies de ses frères, échappe par miracle à la destruction et s'en ira créer au loin une race nouvelle.

Telle est cette très curieuse inspiration, mêlant les plus belles qualités morales et littéraires de son auteur à tous ses défauts d'origine et d'éducation : l'absence d'ordre et de méthode; le goût du violent uni au tendre, du sanglant joint à l'attendri, du mystique marié à l'étrange. Et ce sont bien là sans doute quelques-uns des élémens du symbolisme; mais le maniement de ce procédé poétique est infiniment délicat. Il ne semble pas qu'au delà du Rhin la première et spontanée tentative en ce sens ait offert un exemple bien supérieur aux suggestions de ces modèles étrangers que les critiques patriotes voudraient voir céder devant elle. Ce n'est pas non plus, croyons-nous, aux pages mal pondérées du Gottsucher qu'il faut demander l'expression des tendances religieuses de son auteur, mais plutôt à l'ensemble de son œuvre; et c'est la tâche qui nous reste à accomplir pour terminer cette étude.

Ernest Seillière.

L'OUVRIÈRE AUX ÉTATS-UNIS

I. — PITTSBURG

Les observations qui suivent ont été faites uniquement à dessein de constater par expérience personnelle la condition de l'ouvrière en Amérique. Pour mieux comprendre ses besoins, pour découvrir et adopter son point de vue, tant moral qu'esthétique, je me suis jointe à elle dans son labeur quotidien, j'ai porté ses fardeaux, partagé ses plaisirs, j'ai vécu comme elle vit. Peut-être eût-il été impossible d'agir ainsi en aucun autre pays. Mais, aux États-Unis, tout homme est pris pour ce qu'il vaut. Notre jeune société a reçu et fêté dans ses salons, sans discussion aucune, plus d'une ouvrière devenue riche. L'expérience contraire, en sociologie, n'a jamais sans doute été tentée; mais, du moment où je me classai parmi les pauvres travailleuses à la recherche d'un gagne-pain, prête à fournir une tâche de dix heures par jour dans les fabriques, on me crut sur parole et, tant que dura l'épreuve, c'est-à-dire des semaines de suite, je ne fus l'objet d'aucun soupçon.

N'ayant pas de métier, j'avais dû me présenter comme apprentie, accepter toute besogne qui me serait offerte. Je choisis Pittsburg pour théâtre de mes débuts; le caractère de ce grand centre industriel est déterminé par sa population ouvrière. Il

dépasse toutes les autres villes quant à l'étendue et à la variété de ses manufactures. Sur les 300000 habitans, cent mille hommes travaillent dans les fabriques.

Quand je descendis du train, suffisamment mal vêtue, sous l'humble costume d'une ouvrière en détresse, midi sonnait. A quatre heures j'avais trouvé de l'ouvrage et un gîte. Comment cela? Je m'étais frayé un chemin, sans une minute de retard, à travers le tumulte affairé des rues, jusqu'à l'*Association chrétienne des jeunes filles*. Le bâtiment qu'elle occupe se dresse auprès d'une rivière gelée. Le vent souffle, très aigre, sur la surface de glace; tout est couvert de neige; et par-dessus cette neige, la suie tombe des innombrables cheminées, comme un éternel voile de deuil.

Les tramways sonnent le long des avenues rayées de fer qu'ils descendent et remontent incessamment; par intervalle un train de marchandises annonce à coups de cloche son passage au milieu même de la ville. Pas de voitures, pas de fiacres; un homme sur trois est ouvrier. Ils ne font rien pour leur plaisir; l'électricité les transporte à la besogne qui les attend et des trains nombreux charrient le produit des fabriques. J'entends parler toutes les langues; cette prodigieuse ville noire est un bazar occidental où les peuples se rassemblent non pas pour acheter, mais pour chercher fortune. L'écume stagnante des autres pays flotte jusqu'ici, à la poursuite du succès, et se purifie dans un bouillonnement d'activité furieuse. Une procession cosmopolite passe auprès de moi : figures bronzées sous le fez ou le bonnet d'astrakan; l'Italien aux yeux de tristesse et de douceur, un châle de couleur vive autour du cou; le Hongrois aux lourdes moustaches retombantes; le pâle Suédois; l'Allemand, femme et enfans pendus à son bras, d'autres encore. Dans ce gigantesque foyer de travail les représentans de toutes les nationalités se confondent, unis par un lien commun d'espérance, réconfortés par une chance commune de prospérité, alliés par un commun effort, devenus concitoyens sur une terre nouvelle de liberté.

A l'Association chrétienne des Jeunes filles je demande qu'on m'indique le moyen de m'assurer de l'ouvrage et un logement « respectable. » La secrétaire me parle de cette voix basse, confidentielle, persuasive, particulière à ceux qui ont l'habitude d'exhorter les prisonniers et de raisonner avec les indigens.

Elle m'offre une place de domestique à quatorze dollars (soixante-dix francs) par mois. Affectant les manières qui conviennent à mon déguisement, je réponds que j'ai été en place, mais que je veux avancer dans le monde et devenir employée de fabrique.

— Vous êtes comme les autres, me répond-elle. Impossible d'avoir des domestiques à Pittsburg. Les jeunes filles ne veulent pas servir; les ateliers les prennent toutes.

En suivant ses conseils, je découvre une pension où, moyennant trois dollars par semaine, on me donnera logement et nourriture. Les hôtes de cette maison sont des ouvrières du dernier ordre et des enfans confiés par l'insouciance des parens aux soins d'une mère d'occasion. Le problème de trouver un emploi me semblait d'avance effrayant, mais, dans une ville comme Pittsburg, il est vite résolu. En y cherchant de l'amusement on se ferait remarquer: y demander du travail est chose commune et naturelle. Le surveillant général de la fabrique de conserves à laquelle je m'adresse d'abord accepte très simplement le conte que je lui fais. Il a déjà cinq cents femmes sous ses ordres; il en veut davantage, et il m'engage à venir le lendemain matin, dès six heures quarante-cinq.

— Mais, ajoute-t-il, comme vous n'êtes qu'une commençante, nous ne vous donnerons pas plus de soixante ou soixante-dix cents (sous) par jour. Cela vous paraît peut-être insuffisant?

— Vous m'augmenterez avec le temps, n'est-ce pas? répondis-je.

— Certainement, il y a de la place en haut de l'échelle; nous ne cherchons que des ouvrières habiles; elles auraient de quoi faire! Venez demain et tâchez de ne pas vous décourager le premier jour.

Levée à cinq heures, je fais dans l'obscurité le genre de toilette dont un mot, que m'adressa la veille au soir la matrone préposée à l'établissement, donnera l'idée :

— Si vous tenez à vous débarbouiller, que ce soit en vous couchant; vous n'avez pas d'eau dans votre chambre et personne ne sera levé quand vous partirez le matin.

Dehors, les rues sont silencieuses et couvertes de neige. Un *tram* passe de temps à autre, des groupes d'hommes et de femmes courent de-ci de-là, dans l'air glacial, en agitant les bras et se frottant les oreilles. Chacun d'eux porte un paquet enveloppé de

journaux qui, comme celui dont je suis moi-même chargée, renferme le repas de midi. Il me faut franchir un pont. A travers les premières lueurs grises de l'aube, la rivière roule noire sous son fardeau de glace. Le long de ses bords troubles, des cheminées sans nombre vomissent leur brûlante activité ; ce sont des jets de flamme, des colonnes tourbillonnantes de vapeur et de fumée, symboles de l'énergie dépensée, des existences consumées, évanouies comme ces fugitives étincelles qui brillent un instant sur le ciel sombre, puis s'éteignent à jamais.

La fabrique que j'ai choisie est contemporaine des réformes hygiéniques et des inspections sanitaires. Les ateliers sont donc propres, bien aérés, les lavabos pourvus de robinets d'eau froide et d'eau chaude ; partout de l'espace ; aucun encombrement. Les employées régulières portent un uniforme obligatoire.

Au coup de sept heures, nos doigts sont en mouvement. La besogne qu'on m'attribue est facile : ajuster les capsules aux bouchons, emballer et déballer des flacons de *pickles*. Il n'y a pas ici de tâche qui exige plus de deux ou trois semaines d'apprentissage.

Les bocaux sont remplis par des enfans de douze à quatorze ans. Craignant que quelque maladresse ne me trahisse, je fais, malgré moi, grande hâte ; deux fois dans la matinée, on m'envoie au magasin chercher une provision nouvelle de bouchons. Durant ces courts momens d'arrêt, mes compagnes me disent volontiers un mot, parlant toujours d'elles-mêmes.

— Je suis allée au bal hier soir, dit la plus jeune, et j'y suis restée si tard que je n'avais guère envie de me lever ce matin.

— Bah ! répond une autre, en voilà une affaire ! Chez nous, il n'y a pas de soirée où l'on n'ait du monde, de la musique, quelque chose enfin. Je ne me repose jamais, moi !

Au second voyage que je fais, la pâle créature, ma plus proche voisine, me dit :

— Je suis en grand deuil. Ma mère est morte, il y a eu vendredi huit jours. Je suis terriblement seule sans elle. Elle me manque bien, allez ! Peut-être que je m'y ferai avec le temps, tout de même.

— Oh ! ne comptez pas là-dessus !

C'est une enfant en jupe courte qui parle.

— Non, vous ne vous y ferez pas. Maman est morte, il y a

huit ans et j'ai encore rêvé d'elle la nuit dernière Elle ne me sort pas de la tête. — O machines de travail, nées dans la sordide misère, défigurées par l'effort, combien, malgré tout, vous êtes humaines !

Quand j'ai ajusté cent dix douzaines de capsules de fer-blanc à autant de bouchons, la maîtresse d'atelier change ma besogne. Celle-ci devient plus dure, mais la diversité repose. Au signal de midi, la chambre, qui jusque-là ressemblait à une énorme mécanique, chaque ouvrière représentant un rouage, est devenue vivante et gaie ; le babillage des amies rassemblées en groupes remplace, d'une façon agréable, le rugissement des machines.

Nous descendons à la file dans une vaste salle à manger, — cinq cents convives en tout. Les paquets enveloppés de journaux sont ouverts et l'on dîne. Menu médiocre et peu varié : du pain et des confitures, des gâteaux et des cornichons ; parfois, mais rarement, une saucisse ou un méchant morceau de viande filandreuse, le tout arrosé de café exécrable fourni par la fabrique à un sou la tasse. Les plus lasses d'entre nous remettent dans le papier leur déjeuner à moitié mangé. Une trop extrême fatigue émousse l'appétit, crée un goût désordonné pour le vinaigre et les sucreries, pour tout ce qui excite.

En dix minutes le repas est achevé ; mes compagnes passent le reste de la récréation, une demi-heure, à danser, à chanter, à bavarder. Toujours sur le même sujet : « les jeunes gens, » les plaisirs mondains à leur portée. A midi 30, le même coup de sifflet nous reprend la vie qu'il nous avait rendue. Je retourne à ma tâche. Les épaules me font mal, j'ai les mains raidies et les pouces écorchés. Comment mes compagnes peuvent-elles continuer à travailler avec tant de suite et de rapidité ? Je les regarde, non sans envie. Des caisses sont vidées et remplies, des flacons étiquetés, cachetés, emportés, des bocaux de toute dimension lavés, essuyés, chargés ; et il y en a toujours davantage, toujours plus de caisses, plus de pots, plus de bouteilles. C'est un travail sans fin, un bruit de machine sans trêve. J'entends à travers ce fracas les voix aiguës, aux inflexions nasales, de la maîtresse d'atelier, et des ouvrières qui se crient je ne sais quoi les unes aux autres. Toutes ces impressions sont effacées par l'étonnement attristé où me jette ce mécanisme énorme, inflexible, que de pauvres filles maintiennent en perpétuel mouvement, et

la monotonie stupéfiante de cette vie d'atelier, de cette besogne expédiée automatiquement par les mains, sans que l'intelligence y ait aucune part.

Je me révolte intérieurement contre une société dont les exigences matérielles ne peuvent être satisfaites qu'au prix du sacrifice des esprits et des corps. Ma propre fatigue physique me fait exagérer encore la compassion que je ressens pour mes camarades. Je ne les distingue plus entre elles, je ne vois qu'une classe innombrable d'esclaves également à plaindre. Le travail m'apparaît sous la forme d'un monstre nourri d'existences humaines.

De temps à autre, un accident survient, doigt coupé, écharde enfoncée dans la chair. Une jeune fille est échaudée par une explosion de vapeur; elle s'évanouit, on l'emporte. Et le travail continue sans interruption. Mes oreilles tintent comme si elles allaient éclater, la tête me tourne, je m'arrête un instant, épuisée. Aussitôt quelqu'un me chuchote :

— Vous ferez mieux de ne pas flâner. Si elle vous attrape, gare à vous!

Dehors, par delà les cheminées, les champs de neige passent du gris au rose, et toujours le labeur inhumain se poursuit. Quelqu'un, il est vrai, vous donne parfois un coup de main ou vous adresse une bonne parole :

— Vous n'en pouvez plus, hein?... C'est votre première journée, n'est-ce pas?

Puis enfin, le commandement :

— Nettoyez la table, nous allons bientôt rentrer chez nous. Chez nous! Je pense aux odeurs horribles de friture, à la saleté repoussante de la cuisine où le souper m'attend; je vois les enfans abandonnés, les ouvrières harassées qui rentrent; j'entends la voix aiguë de la pseudo-mère de famille à gages, qui éclate en plaintes et en remontrances.

Nouveau coup de sifflet nous nous rhabillons : et nous voici rejetées dans le froid de la nuit. J'ai tenu bon dix heures, j'ai ajusté treize cents bouchons, j'ai chargé quatre mille boîtes de conserves, j'ai gagné soixante-dix sous.

Les deux jours suivans, il me fut impossible de reprendre ma besogne. La fatigue m'avait donné la fièvre. Chacun de mes os, chacune de mes articulations me faisait mal. Je passai ce temps de repos à chercher une pension plus proche de mon

atelier et à proposer mes services dans d'autres fabriques. Partout il y a du travail, aussitôt qu'on en demande.

Les apprenties telles que moi peuvent commencer n'importe où, dans la saison, à gagner de quinze à vingt francs par semaine, avec cet espoir d'avancement qui est le ressort de toute l'activité américaine.

Plus difficile à résoudre est la question du logement. Le nombre d'ateliers où l'on reçoit les femmes est limité, et parmi les milliers de familles d'ouvriers qui habitent la ville se trouvent assez de jeunes filles pour les peupler. Cette affluence du dehors qui fait surgir dans de plus petites localités des pensions pour ouvrières n'existe pas à Pittsburg. J'ai beau frapper et sonner à toutes les portes des rues noires, parallèles à ma fabrique de conserves, les maisons de briques à deux étages restent closes. Par exception cependant, je vois s'ouvrir une fenêtre; une femme à cheveux gris me répond qu'elle n'a de place que pour loger ses propres enfans qui gagnent de quoi la faire vivre. Mais presque toujours, ces tristes demeures sont désertes. Le foyer est abandonné pendant les heures de travail. Les camaraderies extérieures, la division de toute responsabilité qu'entraîne la vie de fabrique, en font une rivale dangereuse de la vie domestique.

Le groupe familial, si étroitement uni ailleurs, devient hors de la maison paternelle, une agglomération d'individus avec des intérêts séparés. Trois influences agissent fortement en ce sens sur les Américaines d'aujourd'hui : dans les classes élevées, le sport; dans les classes moyennes, l'éducation universitaire, et, dans le peuple le travail à la machine.

Le peu de maisons qui reçoivent des pensionnaires sont pleines d'un bout de l'année à l'autre. Je dois revenir à mon premier refuge.

Le lendemain est un samedi. Avec un entrain nouveau, je retourne à l'atelier :

— Nous avions cru que vous nous quittiez, me dit la surveillante. Tant de filles viennent ici qui s'en vont après la première journée! Combien le patron vous a-t-il promis?

— Soixante ou soixante-dix sous par jour.

— Eh bien! nous vous en donnerons soixante-dix; nous nous connaissons en ouvrières et il est facile de voir que vous êtes au-dessus de la moyenne.

Aucun changement au travail du matin. Près de moi

une jolie fille très anémiée verse des achars dans des flacons.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici? lui dis-je, attirée par son air capable. Elle travaille bien et avec aisance.

— Cinq mois à peu près.

— Combien gagnez-vous?

— De quatre-vingt-dix sous à un dollar par jour, sept sous par huit douzaines de flacons que je remplis.

— Demeurez-vous dans votre famille?

— Oui, je ne suis pas forcée de travailler, je ne paie pas de pension, mon père et mes frères nous font vivre, maman et moi; mais, — ses yeux brillans pétillaient, — je ne pourrais pas m'offrir la toilette que je porte si je ne venais pas ici.

— Et vous dépensez tout votre argent en toilette?

— Ma foi, oui.

C'est jour de nettoyage.

Après le *lunch* nous avons à frotter le plancher, à gratter les tables. Plaintes générales! Les ouvrières sont d'accord pour déclarer qu'il n'est pas juste qu'on leur impose ce gros ouvrage. Je voudrais savoir en effet si l'on en demande autant aux hommes, et la première fois qu'on m'envoie chercher une provision de savon dans leur département, j'en profite pour m'assurer de ce que peut être l'interprétation masculine du « ménage. » L'un d'eux promène un jet d'arrosoir sur le plancher, que les autres nettoient avec des balais à longs manches.

— Vous en prenez à votre aise, dis-je au contre-maître!

Il me répond : — Ici on ne s'éreinte pas à frotter. Et les femmes n'y seraient pas forcées non plus, si elles avaient seulement le cœur de dire toutes ensemble qu'elles ne veulent pas.

Après un dimanche de repos, j'arrive avant l'heure le lundi matin, ce qui me permet de causer quelques minutes avec une ouvrière à la pièce, qui colle des étiquettes sur les pots de moutarde. Elle a quinze ans.

— Aimez-vous votre besogne? lui dis-je. (Je me suis aperçue que c'est la forme classique pour se présenter à une camarade.)

— Mais oui, me répond-elle, contente de pouvoir raconter sa petite histoire. J'ai commencé dans un magasin de confections. Je ne faisais que deux dollars cinquante par semaine, mais je n'avais pas à me tenir debout. Quand je suis venue ici, j'étais si fatiguée, sans cesse sur mes jambes, que je pleurais tous les soirs, J'ai bien pleuré deux mois. Maintenant j'y suis faite. Je ne me

sens pas plus fatiguée en rentrant que je ne l'étais le matin.

Deux lignes bleues lui creusent le visage, cependant, des yeux au milieu de chaque joue.

— A Noël, vous savez, continue-t-elle, nous avons un congé de quinze jours. Je ne sais alors que devenir.

— Votre mère travaille aussi?

— Oh! certainement non. Nous n'avons pas à gagner notre vie. Mais si je ne travaillais plus, je ne serais pas habillée comme je le suis. Je me fais de six à sept dollars par semaine. J'en mets un peu de côté; le reste, je le dépense pour moi.

Une voisine se mêle à notre conversation.

— Je parie que vous ne devinez pas mon âge? me dit-elle.

Je la regarde, elle a le visage et le cou ridés ; ses larges mains sont calleuses et crevassées; elle est grande avec des jupes courtes. A quoi m'en rapporterai-je? Si je jugeais par le plaisir qu'elle a pu avoir dans la vie, je serais tentée de répondre qu'elle est encore à naître. Si je me reportais à l'effort accompli, je dirais volontiers : Mille ans.

Je prends un juste milieu et je hasarde :

— Vingt ans peut-être?

— J'en ai quatorze, dit-elle en riant. Je ne me plais pas à la maison. Les petits m'embêtent. Dans la famille de maman on a de quoi. Je travaille pour mon plaisir.

— Je voudrais pouvoir en dire autant, réplique une « nouvelle. » Nous sommes trois sœurs qui faisons vivre maman : treize dollars de loyer à payer, cinq dollars de charbon tous les mois, ce n'est pas une plaisanterie !

Encore le sifflet ! Je retourne à ma tâche monotone. Elle devient pour moi plus machinale; je puis maintenant observer ce qui se passe. Qu'est-ce qui, dans cette classe, détermine la supériorité de telle ou telle? Pourquoi la petite fille qui remplit les flacons de *pickles* gagne-t-elle plus au bout de cinq mois que celles qui ont passé une année entière dans le même métier? Parce qu'elle est plus intelligente. L'intelligence est la clef de tous les succès chez les pauvres, elle est leur véritable capital, elle assure à ceux qui la possèdent des profits qui témoignent de l'éternelle vanité du rêve dont se bercent les socialistes. Mes camarades sont toutes nées de parens étrangers, Allemands, Hongrois, Irlandais. Elles n'ont pas l'esprit, la pénétration de l'ouvrière italienne ou française. Des occasions presque surabon-

dantes de travail aiguisent chez elles l'appétit d'indépendance En des temps de prospérité, tels que ceux que nous traversons, après des temps de dépression et de marasme qu'il ne faut cependant pas oublier, le travailleur américain est libre de choisir : il se considère lui-même d'abord, et considère, en second lieu, celui qui l'emploie. Il a tout juste le temps d'agir; le temps de la réflexion lui manque, de sorte que si sa vie, toute d'énergie et de progrès, est intéressante, sa conversation reste prosaïque et vulgaire.

La politique de l'atelier veut que l'on traite les cinq cents femmes employées comme des « individus, » en obtenant de chacune ce qu'elle est le plus capable de bien faire.

Ayant remarqué, comme elle l'avait dit, que j'étais au-dessus de la moyenne, la maîtresse d'atelier me fait avancer au bout de quelques jours. Je travaille désormais à la pièce, gagnant, à boucher des flacons, de 90 cents à 1 dollar 5 par jour. Nous formons à cette table un attelage à trois. Mes aides sont un garçon de quinze ans et une jeune fille qui, depuis cinq ans, est ouvrière. Elle demeure chez ses parens auxquels, par semaine, elle paye trois dollars sur les 6,90 qu'elle gagne.

Notre machine est, comme toutes celles de l'établissement, dirigée par un jeune garçon, les femmes n'ayant pas assez de force pour la faire manœuvrer méthodiquement. Très vite ce gamin de quatorze ou quinze ans est devenu habile, et gagne de cinq à six francs par jour. Il se perfectionne de plus en plus dans la même besogne, tandis que, nous autres femmes, nous nous essayons à toute sorte de choses compliquées, nous agitant toujours, laissées aux emplois infimes, parce que nous n'avons pas la force physique nécessaire à un effort plus grand, quoique plus simple. Ma compagne et moi nous nous dépensons en une foule de détails presque impossibles à systématiser : tailler le bouchon, le recouvrir, laver les bouteilles, les essuyer, les cacheter, les compter, les distribuer, nettoyer la table et l'évier, puis, une fois par jour, faire le ménage de notre local particulier. Quand je demande au jeune homme s'il est fatigué, il rit. Il nous est supérieur, il est plus fort que nous; il peut faire plus d'un seul coup que nous autres en nous y reprenant à trois fois; il est de sa nature un aide plus puissant. Nous sommes forcées, par l'infériorité physique, d'abandonner le travail de choix à ce rival masculin. La nature nous a dès le début imposé une entrave.

La monotonie du *bouchage* est allégée pour moi par un appel à la cuisine des hommes, où je fais un jour d'intérim en l'absence de la laveuse de vaisselle. Le dîner qui se prépare est celui des ouvriers. Ils sont deux cents, gagnant de 1 dollar 35 à trois dollars par jour. Leurs salaires partent ainsi du chiffre le plus haut que puissent atteindre les femmes. Chacun d'eux donne dix sous pour son dîner. Les vingt dollars ainsi rassemblés payent les gages de la cuisinière, ceux des deux laveuses de vaisselle, et le prix du dîner qui consiste en un plat de viande, du pain, du beurre, des légumes, du café, une soupe ou un dessert. Pour la moitié de ce prix, les femmes, deux fois plus nombreuses, auraient un repas chaud quelconque, mais elles ne le demandent pas, et sont par conséquent abandonnées à leur goût malsain pour les conserves et les acides.

Cependant ma première expérience tire à sa fin. J'ai surmonté les inconvéniens de la malpropreté du gîte, de la paillasse sans draps, de la nourriture insuffisante et la fatigue d'un rude travail manuel. Quant à mes notes, elles se sont bornées aux conditions de la vie telle qu'elle se présente à l'intérieur d'une fabrique.

Indépendamment de l'absence complète de toute beauté et de l'esclavage inévitable qui écrase certaines existences, voilà ce qui m'impressionna le plus, dans la compétition élémentaire de l'homme et de la femme, telle que je l'ai vue, le premier point de la question dite féministe, m'a paru réglé. Tout le reste étant égal, les femmes avec lesquelles j'ai travaillé étaient, pour des raisons physiques, naturellement inférieures aux hommes. Dans la catégorie mâle des ouvriers je n'ai rencontré qu'une classe de compétiteurs : ceux qui gagnent leur pain. Parmi les ouvrières, j'ai noté au contraire plusieurs classes distinctes : celle qui gagne son pain, elle aussi ; celle qui travaille pour acquérir un peu de superflu ; celle qui aspire à se donner du luxe. Cette diversité de but complique la lutte et abaisse inévitablement le taux des salaires.

La femme qui doit se suffire à elle-même est en compétition avec les enfans, avec les jeunes filles qui demeurent dans leur famille, entretenues par les parens, et dépensant tout leur gain en toilettes. Tant que la question des salaires ne sera pas, pour elles toutes également, une question vitale, il n'y aura pas d'unité parmi les travailleuses ; il n'y aura pas chez elles cette

énergie, « ce cœur, » comme disait le contremaître, qui prête de la dignité aux droits de l'homme.

Dans tous les cas qu'il m'a été possible d'éclaircir, la mère ne travaillait jamais lorsqu'il y avait des fils ou un mari dans la famille : elle était soutenue entièrement par eux. Dans les familles où le père et les frères gagnaient assez pour suffire au pain quotidien, les filles étaient, au moins partiellement, défrayées ; quelquefois elles l'étaient tout à fait. Cette protection accordée à la femme, protection volontaire, puisque aucune loi ne la prescrit; ce secours spontané, offert même à celles qui pourraient se suffire, me paraissent très significatifs. Ils tendent à prouver que la femme, pour des raisons physiologiques, et dans l'intérêt de la race, est destinée par la nature et par la société à un état de dépendance économique.

II. — PERRY

Le choix de ma seconde tentative fut déterminé par le désir d'observer les Américains de naissance et l'envie de faire connaissance, en dehors des heures de travail, avec la vie domestique, religieuse, sociale et sentimentale de l'ouvrière de fabrique.

A cet effet, je partis pour Perry, un petit village près de Buffalo, quelque chose entre les établissemens anglo-saxons de la Nouvelle-Angleterre où je n'aurais trouvé que les descendans yankees des puritains anglais et la ville internationale de Pittsburg dont la population se compose de nouveaux venus étrangers. A Perry, j'allais avoir devant moi le vrai type de l'ouvrière américaine, l'arrière-petite-fille de quelque lignée d'immigrans, façonnée pendant plusieurs générations par les influences du milieu.

Une gare en planches, dressée sur des échasses au milieu de l'océan de boue environnant, marque la station. Quand mon train s'est arrêté, quand la locomotive cesse de souffler, que la dernière malle est déchargée, il n'y a plus aucun bruit à saisir, sauf ceux de la campagne voisine dont la paix n'est que fort peu troublée, en somme, par l'existence, dans son sein, d'une si petite ville. Un cheval attelé à un buggy fait jaillir la boue sous ses sabots; une voix monotone se mêle au tic tac régulier de la

machine du télégraphe; l'air printanier frissonne, chargé de toutes les odeurs de la vie. Descendant l'escalier qui rattache la station à la route de montagne sur laquelle elle est perchée, je rejoins un homme qui suit son chemin en bottes de caoutchouc, plusieurs outils aratoires sur l'épaule.

La répugnance que j'éprouvais pour mes habits de travail usés et salis m'avait poussée à quelques modifications de costume qui, je le craignais du moins, pouvaient, dans une petite localité telle que Perry, révéler la classe sociale dont je m'étais momentanément séparée. L'homme me regarda tandis que j'approchais, le sac à la main, et répondit à mon salut par ces mots :

— Vous allez aux fabriques, je suppose. Il y a un tas de dames que le train amène tous les jours pour travailler là-bas.

Avec tact, il associait le mot de « dame » à celui d'ouvrière de fabrique.

— Eh bien ! je vous conduirai jusqu'à la grande rue, reprit-il, me témoignant ainsi cet intérêt bienveillant que les gens des villes n'ont guère le temps de montrer.

Nous nous frayâmes un chemin entre les larges lits de boue qu'il s'agissait de franchir.

Aux branches des arbres qui bordaient les rues non pavées, des boules de verre transparent étaient suspendues, et, à mesure que s'épaississait le crépuscule, une brillante lumière artificielle, la perfection du progrès moderne, en tombait sur la ville primitive et inachevée de Perry. Le contraste était brutal entre tant de rusticité et tant de modernisme.

— Des masses d'ouvrières ont quitté la fabrique hier, reprit mon nouvel ami. Les salaires ont été réduits et plusieurs parmi les plus anciennes ont filé. Il y en a mille au moins d'inscrites à la paye, mais on peut se faire de l'argent tout de même, et beaucoup, si l'on veut bien travailler.

Nous avons atteint la grande rue. Les flots de boue s'élargissent en un lac flanqué d'une double rangée de maisons à deux étages et à toits plats dont la monotonie est rompue par une auberge et un hôtel de ville.

— Suivez le trottoir, me dit mon guide, allez tout droit, vous arriverez à la fabrique.

Bientôt après je rencontre un camionneur qui interpelle alternativement son cheval, tandis qu'il barbote dans le bourbier, et

une femme debout sur le trottoir en planches. Celle-ci a un chapeau garni de velours et de plumes, une robe noire, et, au côté, un réticule d'où sort un mouchoir de dentelle. Elle n'est plus jeune et elle porte des lunettes, mais il y a je ne sais quoi de nerveux dans ses manières, et, lorsqu'elle répond au camionneur, un léger trémolo dans sa voix qui révèle une personne en quête d'aventures. Puisque le trottoir conduit inévitablement à la fabrique, nous devons avoir elle et moi un but commun, ce qui nous autorise à lier conversation. Simultanément nous nous demandons :

— Vous allez chercher de l'ouvrage?

Mon interlocutrice, très pressée de répondre, secoue son mouchoir de dentelle en expliquant :

— Oh ! je n'ai pas besoin de travailler; mes parens tiennent un hôtel; mais j'ai toujours tant entendu parler de Perry que j'ai eu envie de le voir, et... — avec un soupir qui accompagne drôlement le regard satisfait qu'elle promène à la ronde sur les rangées de maisons en planches, — et j'y suis maintenant.

— Vous voulez une pension? crie l'obligeant camionneur. Je vous indiquerai un bon endroit... le docteur Meadows. Il a de la place pour plusieurs pensionnaires.

La dame entre deux âges lui jette un regard rapide :

— Le docteur Meadows? Je le connais, un ministre méthodiste... Plus souvent que j'irai chez un homme aussi strict... On ne s'amuse pas chez lui !

Arrivées à la fabrique, nous trouvâmes très vite, comme partout, l'ouvrage que nous demandions. On promit de nous placer le jour même, et, sur les planches qui continuaient de s'aligner le long des rues, nous nous dirigeâmes vers le logement qui nous avait été indiqué. Aux deux coups frappés à la porte d'une maison de bois, répond une femme qui nous accueille avec la cordialité des campagnards de ces parages pour qui chacun est un voisin et tout étranger un pensionnaire possible. La maison, sans cheminée qui l'égaye, a, en revanche, dans le salon, un grand poêle dont les bras noirs portent de la chaleur à travers le plafond et le plancher. Dans la salle à manger le couvert est mis. Posée sur un support contre le mur, une horloge au tic tac bruyant, à la sonnerie enrouée, marque l'heure et, de la cuisine, qu'on aperçoit, arrive un bruit grésillant de victuailles en train de frire. Notre hôtesse nous promet la table

et le logement, la lumière, le chauffage moyennant deux dollars soixante-quinze par semaine. Avant midi, je suis installée dans une petite chambre avec ma compagne du matin et une troisième camarade inconnue. Qu'est-ce qui peut bien attirer tant de monde dans cette petite ville? Sur ses 3000 habitans, la moitié au moins est représentée par des jeunes gens des deux sexes employés aux fabriques et il n'y en a pas un sur cent dont la famille habite Perry. Ils viennent tous de la partie ouest de l'État de New-York. Je n'ai presque pas vu d'enfans; les ménages sont peu nombreux, les vieilles gens se font remarquer par leur absence; c'est une cité de jeunes contemporains mordus de la rage américaine d'indépendance et d'aventure, enchantés d'être ensemble, garçons et filles, avec une excitante possibilité de roman qui rendrait facile la plus rude besogne.

Je crois pouvoir, ayant passé plusieurs semaines au milieu des demoiselles de Perry, indiquer l'étonnante ressemblance qui existe entre elles et leurs sœurs plus fortunées des grandes villes. Les contrastes, j'en suis persuadée, ne sont que superficiels, et ne tiennent pas à l'espèce, mais à la variété.

La fille de fabrique, à Perry, n'est séparée de l'élégante de New-York que par quelques années de culture, de *dressage*. En Amérique, où la tradition et la famille jouent un rôle si peu important, la grande éducatrice est la dépense. C'est en possédant et en dépensant que les Américains développent leur goût, le manifestent, et révèlent la capacité qu'ils peuvent avoir pour les raffinemens de la vie.

Quelle est ma première impression sur les ouvrières qui rentrent à midi? Forment-elles une troupe d'esclaves, victimes du labeur et des privations? Font-elles le pitoyable échange de leur vitalité contre un gain chimérique? La vie, ainsi, n'est-elle pour elles la diminution pure et simple de leurs forces? Tout au contraire. Elles entrent, gaies, rieuses et jeunes. La conversation, pendant le dîner, roule sur l'amour, le travail, les salaires, la supériorité de l'existence des villes comparée à celle qu'on mène à la campagne: elle roule aussi sur le prochain, cela va sans dire. Il n'y a rien dans l'aspect de mes compagnes qui choque le bon goût. Leurs pieds, leurs mains sont élargis par le travail; leur teint manque de cette pureté que donne une bonne alimentation; leurs robes d'atelier sont d'une étoffe grossière; mais, somme toute, dans les petites choses, les différences qui les

relèguent à un rang inférieur ne sont qu'apparentes, je le répète.

Nous expédions un affreux dîner de viande bouillie et de *custard pie*, chausson à la crème. Les dîners sont toujours affreux ici, même dans les maisons où le luxe de l'éclairage et des calorifères perfectionnés ferait croire que la table est à l'avenant. Vite, nous retournons à l'atelier reprendre le travail quand une heure sonne. Sur quelque cent mètres ses murs de brique rouge bordent la rue, implacables et silencieux. A l'intérieur bourdonne l'activité collective de mille employées. Au fracas des machines se joint la diffusion dans l'air d'une poussière fine, nuage de filasse créé par le frottement continu des doigts agiles sur les hardes informes qu'ils façonnent. Entre les salles où l'on taille et celles où l'on finit, 7 000 douzaines de chemises sont en train. Elles passeront par des mains innombrables avant d'être achevées. Une multitude d'individus y aura participé dans ce petit monde d'êtres humains, aux goûts variés et aux préférences distinctes, ayant chacun son habileté, ses impressions propres, et condamnés cependant à ne pas laisser trace de tout cela sur ce qu'ils créent. Les 7 000 douzaines de chemises doivent être exactement pareilles les unes aux autres. Ainsi mille pauvres âmes se seront évertuées, onze heures durant, à supprimer tout ce qu'elles peuvent de leur personnalité et à produire, par une action purement mécanique, des résultats aussi semblables que possible les uns aux autres et à tout le travail de la machine en général. Comment l'effet, sur l'esprit et sur la santé, de cette activité frénétique, dépourvue de pensée, ne serait-il pas déplorable ?

Pendant la première après-midi de mon apprentissage, il y a peu d'harmonie entre ce que je fais et ce que je voudrais faire. Je n'ai « fini » que deux douzaines de chemises. La personne sous la direction de laquelle je travaille en finit quotidiennement de trente à quarante douzaines. On nous paye à la pièce et, toute l'année, elle gagne ainsi dix dollars cinquante par semaine. Elle a passé cinq ans dans la fabrique. D'autres femmes autour de moi, y sont depuis sept, neuf, quinze ans. Plus d'une a mis de côté jusqu'à mille dollars.

A travers le tapage incessant elles s'interpellent gaiement, bavardent, racontent des histoires. Elles parlent de tout, sauf des soins domestiques, de la cuisine ou du ménage. Jamais je n'ai entendu personne aborder ces sujets. Le thème favori c'est

l'homme et la toilette. Deux filles se sont disputées ce matin même à propos d'un emballeur, beau garçon à larges épaules, qui a touché leur cœur à toutes les deux. La querelle commence légère par un échange d'allusions désobligeantes, mais bientôt elle arrive au point où ne suffisent plus les paroles. On prévient le patron. Il n'aime pas à s'occuper de ce qui ne le regarde pas, mais applique avec calme le règlement, ordonnant aux deux amazones de sortir, jusqu'à ce qu'elles se soient mises d'accord, vu qu'il ne paye pas ses employées pour qu'elles se battent. De sorte que les deux rivales vont passer une heure au grand air en échangeant des coups de poing, qui ont pour résultat de les calmer. Ce premier mouvement une fois satisfait, le bel emballeur n'intéressa plus ni l'une ni l'autre. Vanité toute pure. La science de l'amour, telle que la pratiquent les Américaines de toute classe, peut être résumée en deux mots : conquérir et résister. Elles badinent avec le sentiment, et l'attrait qu'elles tiennent à inspirer hante leur imagination, se mêle à tout ce qu'elles disent. De première importance sont leurs sacrifices à la toilette ; coquettes, oui ; mais non pas amoureuses. Des superstitions de toute sorte sont courantes parmi elles : éternuer un samedi promet la visite d'un « beau ; » une longue feuille de thé au fond de la tasse représente la rencontre d'un grand jeune homme. Cachée sous la table de l'atelier une *Clé des Songes* fournit aux ouvrières l'interprétation de leurs rêves nocturnes. Elles sont fantasques, ces jeunes femmes, romanesques jusqu'à un certain point, froides et orgueilleuses. La mesure de leur puissance n'est pas dans la consolation qu'elles apportent, mais dans le tourment qu'elles infligent. Conquérir et résister, cette théorie que leur tempérament, dépourvu de passion, leur permet de mettre en pratique, les empêche de renoncer à la liberté qu'elles chérissent et de congédier les soupirans, qui assisteront un jour à leur noce comme ils iraient à un enterrement. Après, on ne rit plus : l'honnêteté dans le mariage est générale.

Il va sans dire qu'une autre catégorie de filles s'abandonne brutalement au plaisir, fréquente les spectacles, boit et se traîne par la ville au bras des hommes. Celle-là est connue sous le nom de « bum ; » elle a sacrifié une bonne fois sa réputation et ne peut rester à la fabrique. Les patrons exercent, autant que possible, une salutaire influence sur la moralité de leurs employées, se réservant le droit de juger leur conduite hors

de la fabrique aussi bien qu'à l'atelier et de sévir au besoin.

Quand j'ai trop mal au dos et aux doigts pour pouvoir continuer mon ouvrage, je m'arrête et j'observe mes compagnes. La petite fille, en face de moi, est une nouvelle. Ses joues roses, ses épaules bien droites l'attestent. Elle aime à jaser.

— Je vous le dis, explique-t-elle à sa voisine, Jim Wesson est le pire *flirt* que j'aie jamais connu.

— Qu'est-ce que c'est que Jim Wesson ? réplique l'autre à demi plongée dans une caisse pour en tirer par brassées des chemises de flanelle.

— C'est celui qui a fait mes dents. Il a fait chez nous les dents de toute la famille. — Et son sourire révèle le chef-d'œuvre de Wesson. — J'avais envie, ajoute-t-elle, de lui faire un peu dorer une de mes dents de devant. C'est si joli, un plombage d'or !

Cet amour tout primitif de l'ornement se manifeste dans une même prédilection médico-barbare pour les lunettes.

La minutie de certaines parties du travail de la fabrique est, faute de lumière suffisante parfois, une épreuve dangereuse pour les yeux. On ne trouverait pas d'oculiste à Perry même, mais il en vient un tous les mois et les malades ne lui manquent pas. Après chacune de ses tournées, une nouvelle escouade d'ouvrières apparaît ornée de lunettes ou de pince-nez. Elles portent cela comme une parure quelconque : collier, bracelet ou anneau de narine.

La connaissance se noue vite entre moi et mes compagnes de chambrée. L'une d'elles, la dame d'un certain âge, grogne toujours. Quand je lui demande si le travail lui convient, elle s'écrie :

— Oh ! bien, je ne me doutais pas que ce serait comme ça. J'aime encore mieux faire le ménage !

Laide et stupide, elle a été mariée très jeune à un boucher. Peut-être aurait-elle réussi à secouer son fardeau de lourde bêtise si elle eût été livrée à elle-même, mais le boucher, pendant de longues années, s'est tenu entre elle et toute expérience de la vie, projetant une ombre plus épaisse encore sur son ignorance. C'est un vieil enfant, qui ne cesse pas de questionner, passé l'âge où il est possible d'apprendre. La mort de son boucher lui a ouvert de nouveaux horizons ; après une période de deuil respectueux, elle s'est lancée dans le vaste monde,

malgré la volonté de sa famille, avec des rêves très vagues de roman, exprimés moins en paroles que par un certain jupon de satin tout neuf, un certain costume écourté pour jouer au golf, un certain chapeau garni de gaze de soie violette, rangé soigneusement dans un carton à part.

Les désillusions étaient inévitables pour la veuve du boucher ! Dans notre chambre mal aérée, mal éclairée, au plafond affreusement bas, il y a trop de maussades réalités pour son goût ! Un secret mécontentement l'oppresse ; elle gronde, elle se plaint ; la bonne humeur de celles d'entre nous qui travaillent gaiement, sans arrière-pensée, lui est insupportable. Dès la fin de la première semaine, le chapeau vainqueur, le jupon à froufrou, le costume destiné à briller dans un jeu de golf imaginaire disparurent au fond d'une malle ; il resta ce qui reste d'une bulle de savon réduite à l'état d'écume après avoir reflété le monde un instant sous ses plus belles couleurs. Elle était en retard dans son ouvrage et, ne gagnant que soixante sous par jour, résolut de nous quitter pour retourner chez les siens.

Mon autre camarade de chambre avait un type de Madone. Dans les classes supérieures de la société on l'eût appelée une malade. Ses mains tremblaient et elle souffrait toujours. Pendant deux ans, elle a été maîtresse d'école, après avoir passé les examens nécessaires, et elle ne peut expliquer pourquoi elle s'est dégoûtée de l'enseignement, sauf en disant que les enfans la rendaient nerveuse, qu'elle a voulu essayer du travail manuel. Son père est un fabricant de fromages, fort à son aise ; elle aurait pu vivre tranquille auprès de lui, mais elle a préféré l'indépendance. Quoique sa conformation physique indique une origine anglo-saxonne, elle n'est nullement *sport*. Ses habits ont une certaine coupe esthétique et à son énergie nerveuse se mêlent des aspirations sentimentales. C'est évidemment une idéaliste poussée par quelque émotion dominante, qui est tout le ressort de sa vie. Notre fatigue commune nous rapproche souvent après souper, devant le poêle, et l'entretien, devenant confidentiel, glisse toujours vers le sujet qui a marqué cette femme de mélancolie, comme tous ceux dont la nature est de refléter ainsi qu'un miroir magique des visions étrangères à la réalité. Suspendu à une chaîne qu'elle porte au cou est le portrait de son héros, un individu de trente ans, qui a échoué en tout. Je n'oserais interrompre par une question pratique l'histoire qu'elle me

raconte : cette petite maîtresse d'école aux nerfs détraqués se cramponne à une espérance qui est pour elle quelque chose de plus que le boire et le manger; elle est de celles qui ne vivent pas seulement de pain.

Les samedis soir, nous recevons notre paye et nous nous en allons à quatre heures et demie. Presque aussitôt la rue du village s'anime, les boutiques sont encombrées d'acheteurs; à souper, chaque ouvrière montre ses emplettes, boucles de fantaisie, cols de dentelle, rubans de velours. Beaucoup d'entre elles, leur pension une fois payée, ont moins d'un dollar en poche sur les cinq ou six dollars qu'elles avaient gagnés dans la semaine.

— Je ne travaille pas pour faire des économies, je travaille pour mon plaisir.

C'est la formule courante.

Un soir une de mes camarades m'appelle dans sa chambre où elle fait ses malles pour déménager. Elle a une quantité de robes, du linge garni, des boléros de dentelle, du clinquant sous toutes les formes, mais deux paires de bas en tout et deux mouchoirs. Pêle-mêle, parmi ces fanfreluches, roulent des paquets de lettres.

— Vous avez reçu une lettre ce soir, dis-je en saisissant le prétexte. Était-ce celle que vous attendiez?

— Oui, me dit-elle franchement en jetant les missives dans le fond d'une malle; elle est du même qui m'a écrit tout ça. Nous nous fréquentons depuis trois ans et, maintenant, il veut m'épouser. Il gagne trois dollars par jour, il a une ferme, une voiture et un cheval, il a acheté pour sa sœur un piano de trois cents dollars cet hiver.

— Bien entendu, vous allez dire oui.

Elle parut intimidée, contente et surprise tout à la fois.

— Je n'ai pas envie de me marier, répondit-elle en secouant la tête.

— C'est pourtant un bon parti.

— Oui, je le sais, mais je ne me sens pas prête... Je peux encore m'amuser comme je suis. A vingt-cinq ans, il sera temps d'y penser et je n'ai que vingt-trois ans. Il ne voulait pas me laisser venir ici; mes parens non plus ne le voulaient pas. Oh! j'ai cru que mon père en mourrait! Le jour où j'ai quitté la maison, on aurait dit qu'il sortait de maladie tant il avait mau-

vaise mine, mais il m'a laissée partir tout de même parce qu'il savait que je ne serais jamais satisfaite avant d'avoir mon indépendance.

Il y a sept églises à Perry, et on n'en trouverait pas deux de la même dénomination. Les 3000 habitans ont sept cultes différens et des conversions d'une secte à l'autre se produisent, tous les dimanches ou à peu près. Quand la doctrine presbytérienne ne suffit plus, on essaie de la baptiste ou de la méthodiste. Ce manque d'unité est pour les citoyens de Perry un sujet d'orgueil.

— Nous avons sept églises différentes, disent-ils, comme ils diraient nous avons sept écoles ou sept théâtres différens.

Les églises exercent une influence plus grande sur la vie sociale des ouvrières que sur leur vie morale. Sauf pour l'instruction religieuse, elles ont peu de contact avec les ministres, mais leur argent va volontiers à l'église. J'ai vu, certain dimanche matin, la quête dans une seule église rapporter 350 francs; en outre toutes les organisations de charité sont soutenues par les amusemens que la paroisse procure à prix déterminés. La sacristie est une espèce de salon, de point de ralliement mondain. Tous les vendredis on y donne une soirée. Quelquefois les invités sont pesés en entrant et payent un sou pour chaque livre d'embonpoint, quelquefois ils se costument en mendians et payent une amende pour chaque vêtement propre. Mais la forme la plus populaire de divertissemens est celle des boîtes, *box-socials*. Les jeunes filles se présentent chacune avec une boîte où elles ont emballé un souper pour deux personnes. Les garçons achètent ces boîtes de provisions aux enchères et sont autorisés à en manger le contenu avec la jolie ménagère. L'argent que produisent les soirées est au bénéfice de l'église. J'en fis le tour, c'est-à-dire que j'allai à une représentation théâtrale, à un *box-social*, à un bazar de charité. Il est beaucoup plus difficile de partager les plaisirs des pauvres que leurs souffrances; la pitié nous rapproche des misérables; deviennent-ils gais, une révolte des sens creuse entre eux et nous un abîme.

Après une semaine passée dans la fabrique, je *finissais* mes seize douzaines de chemises par jour. En moyenne, mon gain était de 5 dollars 40 par semaine, mais, vers la fin de la seconde semaine, je fis plus d'un dollar en une seule journée. L'ouvrière qui avait commencé en même temps que moi gagnait soixante

sous de moins par semaine; ce qui tendrait à prouver que l'éducation générale aide à tout.

Rien ne fatigue comme le bruit. A ce propos, l'ouvrière qui m'enseignait le métier exprima devant moi ses sensations en ces termes :

— C'est terrible d'être assise là, toujours seule, à se presser du matin au soir, avec rien dans la tête que le bruit. Je l'entends toute la nuit. Beaucoup de filles ont, à cause de ça, la maladie nerveuse et je sens que je suis en train de l'attraper.

Je découvris que parmi les ouvriers et les ouvrières, il y en avait un grand nombre qui, las d'un travail purement mécanique, suivaient des cours par correspondance avec les écoles établies à cet effet, étudiant ainsi la tenue des livres, la sténographie, le dessin, l'architecture, toujours dans l'espoir du « *getting on,* » d'avancer, de faire leur chemin.

Il y a une négresse à la fabrique. Elle est reléguée dans une alcôve où elle travaille isolée, quand elle ne fait pas les plus basses besognes, telles que balayer ou ramasser les bouts de chiffons.

Je note pendant mon séjour à Perry une tentative de suicide. En revenant de dîner, nous trouvons un billet attaché à un métier devant une place vide : « Ne me cherchez pas; je vais au lac me noyer. » Rien de plus. Grâce à de prompts secours, la jeune fille fut sauvée. Chacune, elle exceptée, donna, trouva une explication quelconque à cet acte de désespoir : elle était découragée, nerveuse, un peu folle. Mais pas un mot contre sa réputation, et je n'osai, quant à moi, exprimer l'hypothèse qui me semblait après tout la plus probable. J'aurais cru en l'articulant me rendre coupable d'une supposition indécente.

Le fermier et sa femme chez qui nous prenons pension vivent à part. Elle est la ménagère à l'ancienne mode, tout à sa maison, à sa cuisine et à l'église. Dans la ferme qu'ils habitaient naguère, elle a rendu son mari heureux durant quarante ans de vie conjugale. Lorsque le vieil homme ne fut plus en état de travailler, ils se transportèrent en ville, elle reçut des pensionnaires, et devint à son tour le soutien du ménage. A mesure qu'un côté de la balance s'alourdit, elle fait contrepoids et rétablit l'équilibre Ses activités, ses sympathies sont restées vives parce qu'elle partage les intérêts des jeunes. Le mari souffre d'être désœuvré. Mais je les ai vus tous les deux assis à la même table, j'ai saisi le regard plein de foi qu'il tourne vers elle. Ce regard embrasse

un horizon invisible à tous, sauf à eux deux; il remonte une longue suite d'années qui ont justifié leur confiance en cette vie qui passe et qui l'ont transfigurée en promesse d'une autre vie meilleure.

Revenons à la population ouvrière de Perry. On peut relever en l'observant tous les traits caractéristiques du peuple américain : sacrifice de la famille à l'individu, détachement des générations par l'évolution rapide des conditions sociales, goût de l'indépendance, amour du luxe, et, en ce qui concerne les femmes, mode d'existence incompatible avec la grossesse, les soins maternels, la tenue d'un ménage. L'attitude de la femme est celle d'une rivale et d'un autocrate, jamais d'une alliée, d'une aide de l'homme. J'ai souvent entendu des phrases comme celles-ci : « Une telle doit être mariée, elle ne travaille pas. » Ou encore : « Mon père me donne tout l'argent dont j'ai besoin, mais pas tout l'argent que je veux, de sorte que je travaille pour faire la balance. »

Les femmes qui expriment ces sentimens travaillent afin de s'assurer le superflu jusqu'à ce que se présente le mari qui leur convient; alors elles le laisseront peiner pour deux avec l'espoir que le budget ne sera pas diminué par une augmentation de famille. Dans le cas où la femme continue à travailler après son mariage, elle choisit invariablement une occupation qui ne lui permettra pas d'être mère. Il y avait quelques couples d'ouvriers dans la fabrique de tricot de Perry. Je n'ai jamais vu un baby ni entendu parler d'enfans tandis que j'étais là (1).

III. — CHICAGO

Ma première connaissance avec la vie de garni, *tenement life*, à Chicago, se fit à souper chez Mrs Moss. Mes recherches pendant une après-midi tout entière m'avaient conduite à la découverte d'une chambre, louée un dollar 25 par semaine; avec les repas dans une autre maison pour 35 cents par jour, total hebdomadaire 3 dollars 70.

(1) Parmi les Américaines de naissance, la stérilité est plus fréquente que dans tout autre pays, excepté la France dont les anxiétés, au sujet de la dépopulation, s'imposeraient à nous sans l'immigration incessante et la fécondité des habitans étrangers. Le nombre moyen des enfans, par famille, a diminué en un siècle de 8 à 1,6.

Mrs Moss, combinant en sa personne les devoirs d'hôtesse et de cuisinière, me cria de me mettre à mon aise dans le parloir. Je m'installai sur un sofa, qui exhalait l'odeur âcre particulière aux pauvres. En face, une porte entr'ouverte conduisait à une chambre où la lampe était déjà allumée. Je vis un jeune homme et une jeune fille qui causaient; il était assis, son chapeau sur la tête. Je ne distinguai d'elle d'abord qu'une auréole de cheveux blonds, à travers laquelle brillait la lumière, tandis qu'elle se tenait debout très près de l'homme, qui paraissait la taquiner. Leur conversation se faisait à voix basse, mais de temps en temps éclatait un cri familier, à demi vulgaire, à demi affectueux. Quand nous eûmes pris nos places à table, Mrs Moss nous présenta les uns aux autres : — Voilà miss Ida, ma pensionnaire depuis plus d'un an, et celui-ci, — montrant du doigt le jeune homme assis à côté d'elle, un bras passé négligemment sur le dossier de sa chaise, — celui-ci est le prétendu de miss Ida.

Le reste de la maisonnée comprenait un chien, un serin et un homme d'une soixantaine d'années, M. Moss. Entre lui et sa femme régnait la même bonne intelligence que j'avais eu déjà l'occasion d'observer parmi les couples peu fortunés de la génération précédente.

Mrs Moss veille tendrement sur son mari, le suit jusqu'à la porte, une main sur son épaule, et lui crie quand il s'en va travailler : — Adieu, Moss, prends bien soin de toi! — Elle s'occupe du ménage et de la cuisine, appartient à une confrérie religieuse et n'a jamais, dit-elle, éprouvé le besoin de se glisser au moyen des œuvres dans la société.

Miss Ida se montre obligeante. Elle dit que l'on a besoin d'ouvrières à la fabrique où elle est occupée et qu'elle parlera pour moi, si je le désire.

Cette offre fait partie de l'étiquette confraternelle qui unit les petits dans leurs efforts et leurs souffrances.

Plus tard, quand miss Ida et son prétendu nous ont quittés, Mrs Moss me dit :

— Ce jeune homme n'est pas fort. Il a eu l'appendicite et n'a pu travailler pendant longtemps. Chaque fois qu'il s'y remet, la peau éclate à l'endroit où on l'a opéré.

— Vont-ils se marier bientôt?

— Oh! ils n'y pensent pas pour le moment. A quoi bon se presser!

— Et miss Ida travaillera-t-elle encore après son mariage?

— Certainement non.

Je retourne à ma chambre. Sa fenêtre unique ouvre sur une allée étroite; en face, à travers les fenêtres d'une autre maison d'ouvriers, j'aperçois, superposés d'étage en étage, des logemens sordides. Le vagissement d'un nouveau-né monte de la chambre au dessous de la mienne. La chaleur est étouffante, 80 degrés Fahrenheit. Dehors, violemment éclairée par la lumière électrique, la foule grouille, épaisse, sur le trottoir, sur le chemin de planches, sur les pas de portes. Le souffle de la douce nuit sombre lui arrive chargé d'une odeur de mort émanant des abattoirs.

Les appels, les cris, les gémissemens, les rires, tous les bruits de la vieillesse et de l'enfance, du désespoir et de la joie, se mêlent, murmure anonyme d'une multitude humaine échauffée.

Ayant limité mes fonds à dix sous, je sors ce matin, décidée à me procurer de l'ouvrage et une paye avant que cette maigre somme ne soit épuisée. Je me dirige vers la rivière, l'activité commerciale s'annonçant dans cette direction par la présence de hauts bâtimens à quinze et vingt étages, qui lancent une fumée épaisse comme du velours. — Des *blocks* successifs et uniformes de maisons d'ouvriers, avec la même foule de femmes et d'enfans, traînant alentour, font une réponse décourageante à mes recherches Je m'informe aux bureaux imposans qui bordent les quais. On m'offre quatre dollars par semaine pour secouer du linge mouillé dans une blanchisserie à la vapeur. Espérant trouver mieux, j'achète un journal et, parmi les diverses annonces, j'en découvre une pour couture à la main qui me promet l'occasion de travailler dans un atelier où la vapeur n'est pas en usage, de comparer le travail mécanique et le travail manuel.

Le patron m'interroge sur ce que je sais faire. Je lui dis que je me suis servie de la machine à coudre électrique.

— Eh bien, me répond-il, quand vous cousez à la main, il faut penser à ce que vous faites; il faut être attentive et ne pas laisser vagabonder votre esprit.

— Très bien, monsieur. Que me donnerez-vous?

— Six dollars par semaine tandis que vous apprendrez, et vous pourrez toucher votre argent samedi soir, si vous en avez besoin. Venez cette après-midi.

— Je suis toute prête, répondis-je, seulement je n'ai pas apporté mon déjeuner.

Il tira cinquante sous de sa poche en avance sur ma paye.

— Prenez cela, dit-il courtoisement, mais sans l'ombre de galanterie; allez faire votre repas, et revenez à midi trente.

C'est dans une atmosphère laborieuse et frivole à la fois que je suis initiée à la couture. Notre atelier fabrique des travestis et des uniformes. Il a l'air d'un vieux grenier plutôt que de toute autre chose. Un désordre, qui date de loin, a jonché le plancher de débris composites appartenant à des costumes de fantaisie, à des habits militaires. Toutes les vanités de la vie gisent là pêle-mêle. Sous nos aiguilles rapides volent les tuniques rouges d'un régiment, les galons d'or et d'argent se déroulent sur les tables, les insignes de la gloire glissent entre les doigts des plus humbles; épaulettes et chevrons sont caressés de près par des mains criblées de piqûres. L'air est fétide; il y a des monceaux de saleté dans tous les coins. A quelques minutes d'intervalle, se succèdent des messagers, chargés d'exprimer l'impatience des cliens désappointés. Le patron est bienveillant et s'entend médiocrement aux affaires; la maîtresse d'atelier nous terrifie toutes par son humeur féroce. Elle est Allemande. Dans ses frisons brûlés au fer qui retiennent la poussière et des échantillons de tout, elle porte de petits peignes en cailloux du Rhin. Sa bouche est remarquable par l'absence absolue de lèvres, elle se ferme comme une boîte après chaque admonestation. Deux sillons maussades sont profondément creusés entre ses yeux, sa voix est aigre et nasillarde.

Le personnel se compose presque exclusivement d'employées étrangères. En Amérique, les seules femmes qui possèdent réellement un métier sont celles qui l'ont appris avant d'émigrer. Il n'y a pas, ici, une seule Américaine qui soit chargée de besognes exigeant tout de bon l'apprentissage. A ma droite, se trouve une tailleuse, qui ne parle que le polonais; à ma gauche, une autre qui ne parle que l'allemand. Par-dessus la frontière que je suis devenue, elles communiquent au moyen de signes et conviennent ainsi de ce que j'ai à bâtir ou à découdre. L'Allemande vient d'arriver seulement; elle se fait neuf dollars par semaine, et sera élevée à douze dès qu'elle pourra parler l'anglais. Comme toutes les étrangères, elle est proprement vêtue d'une robe sombre en bonne étoffe solide. Les rares Américaines de l'atelier, qui tra-

vaillent à la machine électrique et font les besognes d'occasion, portent d'élégans corsages en soie claire de toutes couleurs avec des cols enrubannés.

— Je ne suis ici qu'en passant, me dit, pendant que nous déjeunons, une de ces coquettes Américaines. L'atelier auquel j'appartiens vient de brûler. Rien ne me ferait travailler sous *celle-là*, — et elle montre du doigt la maîtresse irascible; — non, je ne la supporterais pas, même si l'on me payait très cher.

Dans les fabriques, nous étions, évidemment, les simples auxiliaires de la machine qui nous prêtait sa force, pour que nous la lui rendions en proportion mathématique. Le vacarme étourdissant isolait les ouvrières les unes des autres et confondait la personnalité de chacune en un commun effort mécanique. L'atelier, au contraire, est un groupement d'individus qui travaillent chacun sans autre secours que celui de son cerveau et de ses mains. Les caractères se dégagent et se posent dans une certaine atmosphère morale. Mais les perpétuelles réprimandes de la surveillante rendent les heures bien longues. Tous les soirs je prends la résolution de m'en aller, et une faiblesse dont j'ai honte me ramène le lendemain, parce que là du moins je suis assurée d'un dollar. Affronter la cité géante en quête d'ouvrage m'effraye; et puis, je ne sais quelle excuse donner à mon départ. Cependant une occasion de révolte s'offre un jour, si tentante que j'y cède. Tandis que je découds un pantalon, une punaise sort de la couture; c'est le point de départ d'une discussion avec la mégère qui nous opprime. Espérant que mon exemple pourra servir à mes compagnes dans une semblable occurrence, je déclare que je ne travaillerai pas sur des habits pleins de vermine. En conséquence, on me paye et on me congédie pour insubordination.

Sans perdre un jour, je me mets, le lendemain matin, en quête d'expériences nouvelles. Le journal est rempli d'annonces, mais dans toutes, il y a quelque stipulation qui diminue les chances d'une débutante telle que moi.

Enfin je finis par découvrir certain entrefilet portant simplement : « On demande des ouvrières, » et, une heure après, je suis à l'adresse indiquée : une grande fabrique de cadres. Ma tâche est facile, mais lente. Coller ensemble des feuilles de carton et clouer des montages en fer-blanc aux quatre coins du cadre qu'elles forment. Ce travail dure de sept heures du matin à cinq

heures trente, avec une récréation de vingt-cinq minutes à midi, et le salaire est d'un dollar en moyenne. Mes compagnes sont des Américaines de quatorze à vingt-quatre ans. Elles s'acquittent gaiement de leur besogne comme d'une corvée volontaire, en échange de laquelle on peut se donner des chiffons et du bon temps aux jours de congé. Les conversations autour de moi n'indiquent aucun abattement : toujours la toilette, le plaisir, les amoureux, divisés en *beaux* et en *beaux fixes* (*steady beaux*). L'expression : — Avec qui va-t-elle? indique le beau fixe.

— J'ai Jack Smith pour le moment, mais je ne sais pas si je le garderai.

Cela veut dire que Jack Smith est à l'épreuve et pourra passer au *beau fixe*.

Elles ont dansé, le dimanche soir, et arrivent pâles, fatiguées, le lundi matin. — Rien n'est joli pour un bal, m'apprend une des plus mondaines, comme une jupe de soie noire et un corsage de satin blanc.

Ici la lumière est bien distribuée, l'aération excellente, la pièce où nous travaillons, vaste et très propre. La maîtresse d'atelier est bonne personne, les ouvrières vivent en termes d'amitié; avec le temps on peut gagner huit dollars par semaine. Ces conditions sont trop favorables pour me paraître intéressantes et, ne pouvant trouver aucune excuse pour m'en aller, je disparais un jour à l'heure du lunch et ne reviens chercher ni mes gages, ni mon tablier.

Dans l'après-midi, je me présente de différens côtés, d'après les annonces. L'ouvrage ne manque pas Les mains inhabiles peuvent toujours gagner de trois à quatre dollars 20 par semaine.

Les emplois les plus faciles sont remplis par des fillettes de treize à quatorze ans et, au printemps, aussitôt que la saison d'activité commence, les fabriques prennent aux écoles publiques vingt pour cent de leurs élèves. Ces nombreuses occasions de travail me laissent, comme à toutes mes compagnes, la liberté du choix. On demande des ouvrières dans les fabriques de cigares, de cartons, d'étiquettes, dans les blanchisseries à la vapeur, chez les marchandes de modes, etc. Personne ne doit mourir de faim. La plus ignorante pourrait gagner ses cinquante sous dès le premier jour.

Je choisis une imprimerie. Il est tard dans la journée quand

je pousse un tape-talon pour pénétrer dans une chambre au milieu de laquelle se trouve une cage, et dans la cage une caissière en blouse de soie cerise, assise sur un haut tabouret d'où elle domine le bureau. Trois gros hommes importans et bien nourris, évidemment de même famille, sont installés derrière des pupitres de frêne jaune, chacun d'eux ayant à sa droite une demoiselle qui écrit à la machine. Je me dirige vers le plus gros des trois. Il est en manches de chemise et souffre évidemment de la chaleur. C'est à peine s'il lève la tête, tant il affecte d'être occupé, quand je lui dis :

— J'ai vu votre annonce dans le journal, ce matin.

— Vous venez un peu tard, répond-il. J'ai déjà engagé deux personnes.

— Êtes-vous sûr qu'elles viendront? On ne peut pas toujours compter sur nous, vous savez.

Il se met à rire et, après quelques questions, me dit de revenir le lendemain à sept heures.

Le bruit d'une seule presse est assourdissant déjà, et, dans la salle où je travaille, il y a dix presses dans ma rangée, huit derrière nous, et derrière celles-là encore quatre machines à lithographier. D'un côté de la chambre seulement sont percées des fenêtres. L'odeur étouffante et fade de l'encre d'imprimerie et du papier à bon marché flotte dans l'air alourdi.

Une pluie fine de poussière bronzée dont on se sert pour les annonces coloriées se glisse dans les cheveux et dans les vêtemens. L'ouvrage se fait debout, et cela de sept heures jusqu'à six, avec une demi-heure seulement de récréation à midi. Je n'aurai que trois dollars la semaine pendant mon apprentissage. Ce sont des contremaîtres qui commandent, et, une fois de plus, je remarque qu'il est moins dur d'être gouvernée par eux que par des femmes. La maîtresse d'atelier, même quand elle n'est pas exceptionnellement désagréable comme l'Allemande dont j'ai parlé, de la maison de confections, est toujours tracassière. Elle harcèle sans relâche; il faut que les choses soient faites à sa manière; elle jouit d'être autorisée par état à se mêler des affaires d'autrui. L'esprit masculin, au contraire, qui ne se propose que des résultats, est beaucoup plus calme. Pourvu que l'ouvrage se fasse, peu lui importe la méthode employée. En attendant qu'on m'apporte des caractères neufs dont j'ai besoin, je cause avec le contremaître de ma division.

— Il y a sept ans, me dit-il, que je ne suis allé chez nous. Je me suis sauvé de la maison quand j'avais treize ans et, depuis, j'ai roulé un peu partout, gagnant ma vie d'une manière ou d'une autre. Mes parens vivent en Californie. J'ai abordé toutes les côtes et je vous réponds que je serai joliment content de m'en retourner!... La première année, on n'y tient pas, mais quand vous avez passé deux ans, trois ans parmi des étrangers, vous sentez qu'il faut retourner voir votre monde. Ça me prendra neuf mois pour payer mon voyage jusque chez nous. Je vous le dis, reprend-il, après un silence, si battu que soit un gamin, il ne devrait jamais quitter la maison.

Le premier jour, j'eus un mouvement d'orgueil en dépassant haut la main une ouvrière qui avait commencé en même temps que moi. Sans être précisément stupide, elle est lente; le contremaître et la personne qui alternativement cherchent à lui enseigner le métier échangent des regards désespérés, leur patience est à bout. Je suis flattée d'être comprise dans cet échange de regards et, à l'heure du repas, je me laisse aller à un misérable mouvement de vanité quand les plus expertes viennent me chercher pour dîner avec elles. La pauvre fille est laissée toute seule dans un coin : elle mange à la dérobée, prenant des petits morceaux dans son paquet sans le déplier, comme si elle avait honte de son maigre dîner. Mon orgueil a cédé; je vais à elle et commence la conversation par la phrase ordinaire entre apprenties :

— Vous n'aviez jamais travaillé jusqu'ici?

Elle ouvre ses mains et me les tend. Dans la paume de l'une d'elles, une longue cicatrice court du poignet à l'index. Deux ongles sont usés jusqu'au vif et fendus par le milieu. Le tout est pour ainsi dire ganté de callosités noirâtres.

— Ce n'est pas là du travail peut-être? dit-elle lentement.

— Mon Dieu, qu'avez-vous fait pour mettre votre main en cet état?

— Ferré des lacets de souliers. J'ai travaillé assez longtemps pour atteindre une bonne paye, neuf dollars par semaine; mais le patron avait été lui-même ouvrier, et, de tous les patrons ceux-là sont les pires. Il m'a rabattue à quatre dollars la semaine, et je suis partie.

— Demeurez-vous chez vos parens?

— Oui, avec ma mère, et je lui donne tout ce que je gagne en

échange de ma pension et de mes habits. Je n'apprends pas vite, mais bientôt j'abattrai, vous verrez ça, autant de besogne que les autres. Seulement je ne suis pas bien forte. Non que j'aie peur de l'ouvrage; mais les semaines où je ne peux pas donner mes sept dollars à la maison, je me fais du mauvais sang.

Samedi soir je me suis rendue à l'exposition de printemps d'un grand magasin de notre quartier. Il est apparemment bien achalandé, mais sauf les articles d'usage ordinaire, tels que des bas et des souliers, tout y est ce qu'on appelle de la camelote. Par exemple, voilà un pompeux étalage de jupes de soie, garnies de dentelle et de velours, d'après les modèles des grandes couturières. Les prix de ces vêtemens varient de dix à onze dollars, et il n'y en a pas un assez solide pour pouvoir durer au delà de quelques dimanches. Dans la rue au-dessous, j'ai laissé devant les glaces de la montre plusieurs groupes d'Italiennes habillées à la mode de leur pays et qui gazouillaient entre elles de leurs douces voix du Midi. Les moins pauvres entrent et ont vite fait d'échanger leur argent rapidement gagné contre le luxe de mauvaise qualité si cher à l'ouvrière américaine. Les châles de couleur vive sont remplacés par des chapeaux couronnés de plumes d'autruche; bref, elles s'affublent si bien que leur charme particulier en est effacé. Elles deviennent vulgaires comme tout le reste.

Dimanche matin : Mrs Brown, la directrice de ma pension, m'invite à déjeuner avec elle et miss Arnold, une de mes camarades de chambre. Miss Arnold est ce qu'on appelle un peu *snob*. Elle prend des leçons de musique à quatre dollars la leçon, qu'elle paye avec de l'argent emprunté. Comme la plupart des jeunes Américaines, c'est une victime du luxe.

— Je suis lasse de ces jaquettes de taffetas, et vous? demande-t-elle en lorgnant mon ulster très fané.

Mais Mrs Brown est toute différente. Elle appartient à la génération des vieux époux qui ont traversé la vie, appuyés l'un sur l'autre.

Après cinquante ans de parfaite intelligence avec Brown, elle est devenue veuve, il y a de cela trois ans. Notre première conversation tourne sur ces sujets personnels, qui sont l'unique ressource du petit monde.

— Oh! quant à ça, les peines ne m'ont pas manqué! commence-t-elle.

Si elle avait une jambe de bois, un œil de verre, elle en ferait l'exhibition tout de suite. Ayant le bonheur d'être physiquement intacte, elle se complaît à raconter l'histoire du trépas de Brown.

Aussitôt après déjeuner, la mondaine de la société s'échappe en tournée de visites. Quand la porte est retombée sur ses brillants atours, Mrs Brown s'installe pour une causette.

— Un paquet de nerfs, dit-elle, cette miss Arnold. Les gens du monde ne sont pas si heureux qu'on le croit! Leur vie n'est censée que de plaisirs. Ah! bien oui, ils ont des hauts et des bas, comme nous tous, soyez-en sûre!

J'approuve d'un signe de tête : Mrs Brown, qui prétend me faire profiter de sa sagesse, continue :

— Tout ce que je veux dire, c'est que vous ferez mieux de ne pas vous mêler aux sociétés.

Et elle se répand en conseils maternels sur les dangers que court dans le monde une ouvrière de fabrique.

Après examen attentif de ma personne, elle ajoute brusquement :

— Vous êtes une nouvelle, vous n'êtes pas depuis longtemps à Chicago; il faut que je vous raconte l'histoire d'une personne qui travaillait dans l'usine générale d'électricité. Seize ans, une jolie fille du Sud. Elle avait quitté sa mère pour venir ici toute seule. Elle ne tarda pas à s'amouracher d'un des garçons qui travaillent là-bas. Ils étaient jeunes tous les deux; ils ne pensaient pas à mal pour commencer; mais la voilà qui vient un jour me trouver en pleurant, et me dire qu'elle est dans l'embarras et que son jeune homme a filé dans le Michigan. Vite le patron de la fabrique avertit un shérif et tous les deux partent à la recherche du coupable, décidés à le ramener de force s'il ne se rend pas de bonne grâce. Eh bien, ils l'ont trouvé et il est revenu avec eux sans se défendre.

Tout a été arrangé pour la noce avant que la pauvre fille en ait rien su, et un jour elle était assise là, dans la berceuse où vous êtes, quand son jeune homme entre, un gros bouquet de roses-thé à la main, avec des rubans blancs longs d'une aune. Mais d'abord elle n'a voulu regarder ni les roses, ni celui qui les lui offrait. A la fin, cependant, ils sont allés ensemble dans sa chambre et, après une demi-heure de conversation, elle a consenti à l'épouser. Mais nous n'en avions pas fini avec les diffi-

cultés. La cérémonie faite, est-ce qu'elle ne refusait pas de rester avec lui, elle voulait sa mère! Nous lui avons fait entendre raison tout de même et ils se sont trouvés d'accord.

Je rassurai la maternelle sollicitude de Mrs Brown, en lui confiant que j'en avais assez de la vie de fabrique et que j'allais rentrer à la maison.

— Vous faites bien, vous faites très bien, dit-elle.

Si incomplète qu'ait été mon expérience, je suis restée ouvrière assez longtemps pour pouvoir formuler quelques observations. En voici le résumé : en Amérique, les travailleurs forment une collection d'individus appartenant à toutes les conditions sociales, à toutes les nationalités, à toutes les religions, attirés par les occasions exceptionnelles qu'offre chez nous l'industrie, et réunis par l'espoir commun d'atteindre à la prospérité dans un pays neuf. Pendant les premières semaines, ils me firent l'effet d'esclaves condamnés à la mort physique et morale, par un effort démesuré dont profitent les riches. Je les jugeais avec une compassion aveugle. A mesure que je surmontais mes fatigues et mes répugnances, j'envisageai plus clairement la question ; je reconnus, dans la classe nombreuse des malheureux, une quantité de catégories dont les capacités de souffrance et de joie, étant donné leur préparation relative, étaient les mêmes que les nôtres par l'espèce et par le degré. Là, comme ailleurs, il n'y a qu'une nature humaine. Sur deux points seulement, je continue à les plaindre en masse, je les plains pour l'absence totale de beauté esthétique dans ce qui les entoure et pour la nature de leurs occupations qui ne peuvent contribuer au développement de leurs facultés intellectuelles.

Les ouvrières américaines présentent deux types généraux : la femme d'intérieur de l'ancienne génération, comme Mrs Moss et Mrs Brown; la femme d'usine, qui, quelquefois, est forcée de gagner sa vie, qui, quelquefois aussi, dépend de sa famille au point de vue économique.

La femme forcée de gagner sa vie et même de nourrir ses enfans a toujours existé; mais, en Amérique, une nouvelle variété d'ouvrières s'est manifestée avec l'invention des machines. La présence de cette variété, celle des femmes qui travaillent pour leur plaisir, complique le problème industriel.

La découverte que j'en fis me suggéra un plan qui, s'il était accepté, amènerait la simplification de ce problème au point de

vue matériel pour la femme pauvre, assurerait un avancement moral à la jeune ouvrière soutenue par ses parens et profiterait, sous le rapport de l'esthétique, au pays tout entier.

Ce plan est de débarrasser les fabriques de toutes les femmes que leur famille entretient complètement ou en partie et d'offrir à celles-ci, pour les détourner du travail à la machine, une instruction gratuite dans les arts industriels, l'apprentissage d'un métier, la possibilité d'atteindre par l'éducation à un ordre supérieur d'ouvrières. Un tel remède pourrait sembler chimérique partout ailleurs qu'aux États-Unis, où des dons immenses d'argent et d'énergie sont faits spontanément pour hâter tout ce qui est progrès et avantages dédiés au peuple. Déjà ma suggestion à peine exprimée a éveillé un écho; une réponse m'est venue de certaine école de Boston, qui a la libre disposition de trois millions de dollars pour l'enseignement industriel des femmes. La tentative de ressusciter certaines industries manuelles, anéanties par les machines, se poursuit en Amérique et a rencontré un succès pratique à Chicago, dans ce foyer de bienfaisance qu'on appelle Hull house, à Boston et en Virginie. En attendant la formation d'une véritable classe de main-d'œuvre qui puisse produire des travaux d'art industriel dignes de ce nom, j'espère voir bientôt un certain nombre de jeunes filles s'arracher à une activité frénétique et sans âme pour revenir au foyer, où elles trouveront des possibilités de développement en faisant coopérer au travail manuel l'esprit et le goût. J'espère qu'occupées ainsi, elles se réconcilieront avec leur destinée de femme. N'étant plus sur un pied de rivalité vis-à-vis de l'homme, elles comprendront que, dans leur propre sphère seulement, elles peuvent être ses égales; peut-être même arriveront-elles à conclure que, pour la femme, la seule manière de s'émanciper est d'accepter la protection de l'homme.

B. VAN VORST.

POÉSIES

LES BŒUFS

I

LES PATRIARCHES

L'aiguillon à la main, cambrant son rude torse,
Voici juste quinze ans qu'il accoupla leur force,
Et, depuis ces quinze ans, le rustique bouvier,
Fier de ses bœufs, ne les a pas vus dévier.
Nuls ne savent comme eux, dont fume l'humble haleine,
Traîner un attelage au travers de la plaine;
Nuls ne savent, d'un pas égal et sûr comme eux,
Achever les travaux des automnes brumeux
Et creuser des sillons sans nombre en ligne droite.
Leurs grands yeux sont des lacs de douceur, où miroite
Un limpide reflet des horizons nacrés;
Car toute la fraîcheur caressante des prés
Et tout le lumineux tremblement de l'espace
Brillent dans leur regard où l'âme agreste passe.

On dirait, quand parfois songe leur front serein,
A les voir arrêtés, tels que des bœufs d'airain,
Sans redouter des taons la cruelle piqûre,
Que de leur rêve émane une tendresse obscure.
Leur robe aux poils lustrés et leur labeur jumeau
Resteront la légende intime du hameau.
De seuil en seuil le couple énorme est populaire,
Et l'enfant, et l'aïeul, qu'une aube rose éclaire
Ou qu'enveloppe un soir miséricordieux,
Les vénèrent, ainsi qu'en eussent fait des dieux
Ces hommes qui, venus vers le Nil aux eaux calmes,
Des hauts palmiers ont vu jadis frémir les palmes.

II

DERNIERS RAYONS

L'Occident taché d'or rouge, où vient de descendre
Un pur soleil, de qui les vestiges pourprés
Éclaboussent les bois, les landes et les prés,
S'éteint, comme noyé sous une fine cendre.

Tout, par degrés, au loin s'efface, enseveli;
Et le silencieux paysage, qu'éclaire
Encore la douceur du flux crépusculaire,
Sombre dans le repos qui ramène l'oubli.

Seul, au creux d'un vallon que la pénombre gagne,
Sans broncher conduisant l'attelage en sueur,
Un homme qui s'attarde à la pâle lueur,
Comme un errant fantôme, anime la campagne.

Les bœufs puissans, les bœufs fauves qu'il accoupla
Ont-ils quelque ferveur pour cette œuvre sacrée?
Tels les trouve l'aurore en leur force qui crée,
Tels inlassablement robustes, les voilà.

A peine l'on distingue, en un brouillard plus dense,
Étrangement confus, le groupe se mouvant
Avec lenteur, massif comme un bronze vivant,
Et dispersant la brume en sa lourde cadence.

Très vagues, confondus au clair-obscur, les bœufs
Semblent des animaux de mirage et de songe.
La nuit de plus en plus grandissante où l'œil plonge
Les vêt de son mystère et les fait monstrueux.

Mais, sous leur joug taillé dans le cœur d'un vieux rouvre,
Ils contemplent d'une âme impassible, certains
D'apparaître vermeils dans les futurs matins,
Le nocturne océan qui déferle et les couvre.

III

LES BŒUFS VENDUS

Les serviteurs vieillis qui, depuis tant d'années,
Avaient, sous l'âpre joug, fertilisé ses champs,
Malgré leurs nobles mœurs aux labeurs attachans,
Quitteront et la ferme et l'étable étonnées.

Les deux bœufs sont vendus, dont l'agreste douceur
Faisait parfois rêver aux antiques églogues,
Aux temps virgiliens où de lents dialogues
Eussent rythmé leur pas massif d'un chant berceur.

Ils ne reverront plus la grâce pastorale
Des vallons sinueux, des arbres coutumiers,
Ni la tour pittoresque où nichent les ramiers,
Ni le chaume d'où monte une blanche spirale.

L'appât brutal du gain leur a pris sans retour
Les paysages chers que mira leur œil tendre,
Les cloches dont en eux l'écho se fit entendre,
Tout ce qu'ils ont aimé d'inexprimable amour.

Car le dur laboureur, insensible à ces choses,
Et que seuls, dans la vie, émeuvent les écus,
Se rit des anciens jours côte à côte vécus,
Des angélus plaintifs et des horizons roses.

Demain, lorsque viendra le bouvier inconnu
Qui doit au joug nouveau sans pitié les soumettre,
Alors qu'indifférent s'éloignera leur maître,
Ils le caresseront d'un regard ingénu.

Puis, suivant l'étranger qui les flatte et les nomme,
Tout souvenir chez eux n'étant jamais éteint,
Ils sentiront au fond de leur naïf instinct
Pleurer obscurément l'âme qui manque à l'homme.

IV

L'ANGÉLUS DES BŒUFS

Or, sans qu'une sueur perle de leur poil rude
Et fraternellement accouplés, les bœufs roux,
Dont jamais l'aiguillon n'excita le courroux,
Marchent enveloppés de vaste solitude.

Le soc, dont au couchant pâle reluit l'acier,
Fend la glèbe argileuse où s'ouvriront les germes,
Et les bœufs, jusqu'au bout héroïques et fermes,
Laissent leur lourde empreinte au sillon nourricier.

Bien que chenu déjà, le laboureur robuste
Tient la charrue et suit l'attelage en songeant.
Les clartés d'un soyeux crépuscule d'argent
Accusent la souplesse et l'ampleur de son buste.

Soudain, de l'Occident terni de plus en plus,
Où, par degrés, se fond dans l'ombre chaque teinte,
Une cloche d'amour et d'innocence tinte,
Exhalant les soupirs frêles d'un angélus.

L'appel mélodieux qui meurt avec la brise
De la tiédeur du soir émane, caressant.
Les bœufs s'arrêtent, l'homme écoute, et chacun sent
Tressaillir en son âme une vie incomprise.

Toute l'extase et tout le rêve inexprimés
Épandent leur douceur et leur mélancolie.
Les frères ont flairé, sous le joug qui les lie,
Une tendresse éparse aux horizons charmés.

Très lointain, l'angélus surnaturel effleure
D'un souffle de cristal les nobles animaux.
Tendant la majesté de leurs mufles jumeaux,
Peut-être goûtent-ils l'apaisement de l'heure;

Car, dans l'immense espace encore lumineux,
Immobiles ainsi que celui qui les mène,
Il semble que l'écho de la prière humaine
Ait fait naître et grandir une prière en eux.

Léonce Depont.

REVUE SCIENTIFIQUE

L'ÉVOLUTION DES ALLIAGES

On connaît la réplique de Swift à un oisif qui prétendait, devant lui, que c'était déroger de travailler : « Dans notre pays, dit l'auteur de *Gulliver*, l'homme travaille, la femme travaille, le cheval travaille ; le bœuf travaille, l'eau travaille, le feu travaille, la bière travaille : il n'y a que le porc qui ne fasse rien : ce serait donc le seul gentilhomme de l'Angleterre. » Nous savons assez que la noblesse anglaise travaille aussi. Oui, tous travaillent et tout travaille. Et le célèbre humoriste avait raison, plus qu'il ne pensait, de rapprocher à cet égard les hommes et les choses. Tout est en travail, tout peine, tout fatigue dans la nature, à tous les degrés, à tous les échelons. L'immobilité, le repos, ne sont le plus souvent, dans les choses naturelles, qu'une fausse apparence ; le prétendu quiétisme de la matière n'est fait que de notre impuissance à saisir ses agitations intestines. Nous n'apercevons pas, à cause de leur petitesse, les particules fourmillantes qui la composent, et qui, au-dessous de la surface impassible des corps, s'agitent, se déplacent, voyagent, se groupent pour prendre des formes et des positions adaptées aux conditions du milieu. Nous sommes en comparaison de ces élémens microscopiques comme le géant de Swift, au milieu du peuple de Lilliput ; et ce n'est pas encore assez dire.

L'idée de cette agitation particulière n'est pas nouvelle pour nous. Nous sommes, dès le collège, familiarisés avec elle par les théories scientifiques. La doctrine atomique nous enseigne que les choses se passent, en chimie, comme si la matière était divisée en molécules

et en atomes. La théorie cinétique fait comprendre la constitution des gaz et les effets de la chaleur à la condition d'imaginer ces particules animées de vifs mouvemens de rotation et de déplacement. La théorie des ondulations fait sortir l'explication des phénomènes lumineux des mouvemens vibratoires particuliers d'un agent spécial : l'éther. Mais, ce ne sont là que des hypothèses ; elles n'ont rien de nécessaire. Ce sont des images des choses ; ce ne sont pas les choses elles-mêmes.

Ici, il ne s'agit point d'hypothèses. Cette agitation intestine, ce travail intérieur, cette activité incessante de la matière, ce sont des faits positifs, c'est une réalité objective. Il est véritable que les corps dérangés de leur équilibre mécanique ou chimique ne le reprennent que plus ou moins lentement. Dans un milieu déterminé et fixe, il leur faut quelquefois des jours et des années pour l'atteindre. A peine y sont-ils arrivés et entrent-ils dans ce repos relatif qu'ils en sont aussitôt dérangés, car le milieu lui-même n'est pas fixe ; il éprouve des variations qui retentissent à leur tour sur le corps considéré ; et ce n'est qu'au bout de ces variations, à la fin des temps, qu'ils atteindront ensemble, dans l'uniformité universelle, un éternel repos.

Nous allons voir que les alliages métalliques éprouvent des changemens physiques et chimiques continuels : ils sont toujours à la recherche d'un équilibre plus ou moins fuyant. Les physiciens, dans ces dernières années, ont appliqué leur attention à ce travail des corps matériels à la poursuite de la stabilité. Wiedemann, Warburg, Tomlinson, à l'étranger ; MM. Duguet, Brillouin, Duhem et Bouasse, en France, ont repris les anciennes études expérimentales de Coulomb et de Wertheim, sur l'élasticité des corps, sur les effets de la torsion, de la traction, de l'écrouissage des métaux, de la trempe et du recuit.

L'activité intestine qui se manifeste dans ces circonstances présente des caractères tout à fait remarquables, que l'on n'a pu s'empêcher de comparer aux phénomènes analogues offerts par les corps vivans. On a ainsi créé, en physique même, une terminologie et des expressions imagées, qui sont empruntées à la biologie.

C'est lord Kelvin qui a parlé le premier de la *fatigue* des métaux ou de la fatigue d'élasticité ; et, depuis, Bose a fait connaître pour ces mêmes corps la fatigue du *tact électrique*. Le terme d'*accommodation* a été employé dans l'étude de la torsion, et précisément pour des phénomènes qui sont inverses de ceux de la fatigue. On a considéré comme *faits d'adaptation* ceux que présente le verre soumis à une

force extérieure qui le fléchit lentement. Les moyens par lesquels une barre d'acier résiste à l'étirement ont été assimilés à des procédés de *défense*, appropriés à leur but. Et M. Ch.-Ed. Guillaume a parlé, quelque part, de la « résistance héroïque » d'un barreau d'acier au nickel. L'expression de « défense » a encore été prononcée à propos de la manière dont se comportent le chlorure d'argent ou l'iodure d'argent frappés par la lumière, On n'a pas craint de se servir du mot de *mémoire* concurremment avec celui d'*hystérésis* pour désigner la façon dont se comportent des corps soumis à l'action du magnétisme ou de la torsion.

Sans doute M. H. Bouasse se déclare, ainsi que les physiciens mathématiciens, contraire à l'emploi de ces expressions imagées. Mais il donne cependant une sorte de crédit suffisant à cette dernière en reconnaissant que : « les propriétés des corps dépendent, à chaque instant, de toutes les modifications antérieures. » N'est-ce pas dire qu'ils gardent, en quelque sorte, le souvenir et l'imprégnation de leur évolution passée ? Et c'est ce que dit expressément Boltzmann : « Le fil tordu se souvient, un certain temps, des déformations subies. Ce souvenir s'efface plus ou moins lentement. »

En somme, ce sont les physiciens eux-mêmes qui ont signalé des rapprochemens entre la manière d'être de beaucoup de corps bruts, et celle des corps vivans. Ces analogies ne peuvent naturellement prétendre, en quoi que ce soit, à servir d'explications. La tendance régulière est de ramener le fait vital au fait physique. C'est toute l'ambition du physiologiste. Mais l'inverse serait déraisonnable, et ce n'est pas ce que l'on prétend faire. Il n'en est pas moins vrai que les analogies sont bonnes à signaler, ne fût-ce que pour ébranler la confiance que l'on accorde, depuis Aristote, à la division des corps de la nature en *psuchia* et *apsuchia*, en corps vivans et corps bruts.

I

Le moyen le plus simple de juger de l'activité laborieuse de la matière paraît être de l'observer dans le cas où la liberté de chaque particule n'est pas gênée par le voisinage ou le contact des autres. On regardera donc au microscope des grains de poussière en suspension dans un liquide, des globules d'huile en suspension dans l'eau. — Or, le résultat d'un tel examen est bien connu de tous les micrographes. On constate, si ces granulations sont assez petites, qu'elles ne restent jamais en repos. Elles sont animées d'une sorte de tremblotement in-

cessant. On a sous les yeux le phénomène appelé « mouvement brownien. » Le spectacle de cette agitation a frappé tous les observateurs, depuis l'invention de la loupe ou microscope simple. Mais le botaniste anglais Brown, en 1827, en fit, le premier, l'objet d'une étude suivie et lui laissa son nom. L'explication exacte s'en est fait attendre plus longtemps. Elle a été donnée, en 1894, par le savant physicien de la Faculté de Lyon, M. Gouy.

L'observateur qui, pour la première fois, regarde au microscope une goutte d'eau de rivière ou d'eau de mare est frappé de surprise et d'admiration au spectacle de l'agitation qui se révèle à lui. Des infusoires, des articulés microscopiques, des micro-organismes variés peuplent le champ et l'animent de leurs ébats : mais, en même temps, toutes sortes de particules s'agitent aussi, qui ne sont, en réalité, que des détritus organiques, des poussières minérales, des débris de toute espèce. Bien souvent, les mouvemens singuliers de ces granulations, qui simulent, jusqu'à un certain point, ceux des êtres vivans, ont embarrassé l'observateur ou l'ont induit en erreur; et les corps qui les manifestent ont été pris pour des animalcules, ou pour des bactéries.

Mais il est, d'ordinaire, assez facile d'éviter cette confusion. Le mouvement brownien est une sorte d'oscillation, de trépidation, qui ne s'accompagne pas de translation : c'est une danse de Saint-Guy incessante. Ce piétinement sur place le distingue des mouvemens de déplacement habituels aux êtres animés. Chaque grain exécute sa danse particulière; chacun se trémousse pour son compte, indépendamment du voisin. Il y a toutefois, dans l'exécution de toutes ces oscillations individuelles, une sorte d'ordre et de régularité qui tient à ce que leurs amplitudes ne sont pas extrêmement différentes. Les plus grosses particules sont les plus lentes : au-dessus de quatre millièmes de millimètre de diamètre, elles cessent à peu près d'être mobiles. Les plus petites sont les plus alertes. Au dernier degré de petitesse visible au microscope, leur mouvement est extrêmement rapide et ne permet de les apercevoir que par instans. Il est vraisemblable qu'il s'accélérerait encore pour les corps plus petits que le dixième de *micron* (millième de millimètre); mais ceux-ci sont destinés à échapper éternellement à notre vue.

M. Gouy a fait remarquer que le mouvement ne dépendait ni de la nature ni de la forme des particules. La nature du liquide même n'a que peu d'influence; son degré de viscosité est seul en jeu. Les mouvemens sont plus vifs, en effet, dans l'alcool et l'éther, liquides très mo-

biles : ils sont lents dans l'acide sulfurique et la glycérine. Dans l'eau, un grain d'un demi-millième de millimètre de diamètre parcourt, dans une seconde, dix à douze fois sa propre longueur.

Le fait que le mouvement brownien se manifeste dans des liqueurs qui ont bouilli, dans des acides et des alcalis concentrés, dans des solutions toxiques (et à toute température), montre bien que le phénomène n'a point de signification vitale. Le mouvement brownien n'est lié à aucune activité vivante proprement dite.

Le caractère le plus remarquable du phénomène, c'est sa permanence, sa durée indéfinie. Le mouvement ne cesse jamais : la particule n'arrive jamais au repos, à l'équilibre. Les roches granitiques contiennent des cristaux de quartz qui, au moment de leur formation, ont enfermé, dans une cavité parfaitement close, une goutte d'eau dans laquelle s'est trouvée incluse une bulle de gaz. Ces bulles, contemporaines des âges plutoniens, n'ont pas cessé, depuis lors, de manifester le mouvement brownien.

Quelle est la cause de cette éternelle oscillation? Est-ce la trépidation du sol? Non. M. Gouy voit le phénomène persister loin du tumulte des villes, dans des conditions où le miroir de mercure du séismographe ne décèle aucune vibration du sol : il ne le voit pas s'accroître lorsque ces vibrations apparaissent et deviennent très appréciables. Rien ne change non plus, si l'on fait varier la lumière, le magnétisme, les influences électriques, en un mot, les circonstances extérieures. Et l'observation aboutit donc à nous mettre en présence de ce paradoxe d'un phénomène qui s'entretient et se perpétue indéfiniment au sein d'un corps, sans cause extérieure connue.

Lorsque nous prenons dans nos mains une lame de quartz à inclusion gazeuse, nous croyons manier un corps parfaitement inerte. Lorsque nous l'aurons posé sur la platine du microscope, et que nous aurons constaté l'agitation de la bulle, nous serons convaincus que cette prétendue inertie n'est qu'une illusion. Le repos n'existe, en apparence, que pour les parties du corps assez grosses pour être distinguées à l'œil nu. Un corps visible quelconque est un amas de molécules; c'est une foule. Nous le voyons comme nous voyons de loin une foule humaine. Nous n'apercevons que l'ensemble saus pouvoir discerner les individus et leurs mouvemens. Nous avons l'impression d'une masse indivisible, d'un bloc au repos. Mais, dès que la lunette nous rapproche de cette foule, dès que le microscope nous révèle les petits élémens du corps brut, ceux qui ont moins de quatre millièmes de millimètre, alors, nous constatons l'existence des parties

constituantes. Plus les parties considérées sont petites, plus grandes sont leur agitation et leurs évolutions.

Dans l'hypothèse cinétique, d'après laquelle les corps sont composés de molécules animées de mouvemens rapides, si nous pouvions apercevoir ces molécules, leur vitesse serait sans doute, comme le veut la théorie, de quelques centaines de mètres par seconde. Pour les derniers objets que nous pouvons apercevoir réellement, la vitesse brownienne n'est que de quelques millièmes de millimètre par seconde. C'est sans doute, conclut M. Gouy, que les particules qui présentent ce mouvement, ces particules de quelques millièmes de millimètre qui nous paraissent si petites, sont encore bien énormes par rapport aux molécules véritables. Dans cette façon de voir, le mouvement brownien n'est qu'un premier degré et une manifestation encore grossière des vibrations moléculaires qu'imagine la théorie cinétique.

II

Dans le mouvement brownien, nous sommes déjà confondus de voir la continuelle agitation, les déplacemens incessans de corps très petits. Mais, enfin, ces petites masses sont isolées, ces petits fragmens sont libres, ces particules matérielles ne sont pas gênées par leurs liaisons avec des particules voisines. Tout autre qu'un physicien pourrait croire que, dans les solides véritables, doués de cohésion, de ténacité, où les parties sont liées les unes aux autres, dont la forme et le volume sont arrêtés, il n'y a plus de mouvemens, de déplacement, d'agitations ou de changemens : c'est une erreur. La physique nous enseigne le contraire ; et, dans ces dernières années spécialement, elle en a fourni des exemples caractéristiques.

Il y a de véritables migrations de particules matérielles à travers les corps solides. Elles s'accomplissent sous l'action de forces diverses agissant de l'extérieur : des pressions, des tractions, des torsions ; d'autres fois, sous l'action de l'électricité ; d'autres fois, sous l'influence de la lumière ; quelquefois, par l'intervention des forces de diffusion. L'observation microscopique des alliages, par MM. H. et A. Le Chatelier, J. Hopkinson, Osmond, Charpy, J.-R. Benoit, et l'étude de leurs propriétés physiques et chimiques par MM. Calvert, Matthiessen, Riche, Roberts Austen, Lodge, Laurie et Ch.-Ed. Guillaume ; les expériences d'électrolyse du verre ; les curieux résultats de Bose sur le tact électrique des métaux, démontrent, d'une manière éclatante, les évolutions chimiques et cinétiques qui s'accomplissent à

l'intérieur des corps. — Une expérience d'Obermayer, qui date de 1877, fournit un bon exemple des migrations de corps solides, exécutées sous l'action de la pesanteur. On sait ce qu'est la poix, la « poix noire » dont se servent les cordonniers et les constructeurs de bateaux. C'est une sorte de résine extraite du pin térébinthe et d'autres arbres résineux, fondue dans l'eau, séparée d'une partie plus fluide qui surnage; elle doit sa couleur au noir de fumée produit par la combustion de filtres de paille et de débris d'écorce. C'est, à la température ordinaire, une masse assez dure que l'ongle ne peut pas toujours rayer. Cependant, si on l'abandonne à elle-même dans un récipient, elle finit par s'affaisser, par s'épandre, comme si elle était un liquide, et par épouser la forme du vase. On pose un morceau de cette matière au-dessus d'une cavité ménagée dans un bloc de bois, et contenant quelques débris d'une substance légère, telle que le liège. Par-dessus, on met quelques cailloux. Si l'on attend quelques jours, la poix a rempli la cavité en s'y moulant, le liège l'a traversée pour remonter à la surface, les pierres pour gagner le fond. C'est, réalisée cette fois avec des corps solides, l'expérience célèbre de la fiole des trois élémens, dans laquelle on voit les liquides, le mercure, l'huile et l'eau, se superposer par ordre de densité.

La diffusion, qui dissémine les liquides les uns dans les autres, peut aussi faire voyager les solides à travers les solides. L'expérience de W. Roberts Austen, que nous avons rapportée ailleurs (1), en fournit une preuve convaincante. Cet ingénieux physicien superpose à un disque d'or un petit cylindre de plomb et maintient le tout à la température de l'eau bouillante. A 100°, l'un et l'autre métal sont parfaitement solides, puisque l'or ne fond qu'à 1 200° et le plomb à 330°. Et cependant, après que ce contact s'est prolongé un mois et demi, l'analyse montre que l'or a diffusé jusqu'au haut du cylindre de plomb.

L'électrolyse offre un autre moyen de transport, non moins remarquable. Grâce à elle, on peut obliger des métaux, tels que le sodium ou le lithium, à traverser des parois de verre. L'expérience peut être réalisée de la manière suivante. Un ballon qui contient du mercure baigne dans de l'amalgame de sodium. On fait passer le courant du dehors au dedans. Après quelque temps, on constate que le métal a passé à travers la paroi du ballon et qu'il est venu se dissoudre à l'intérieur.

(1) *La Vie de la matière*. Voyez la *Revue* du 15 octobre 1902.

La pression mécanique est, elle aussi, capable de faire passer un métal dans un autre. Nous n'avons pas besoin de rappeler l'expérience bien connue de M. Cailletet, qui, en employant des pressions considérables, a fait suinter du mercure au travers d'un bloc de fer. Plus simplement, il a suffi à W. Spring de presser fortement l'un contre l'autre un disque de cuivre et un disque d'étain pour obtenir leur soudure. Il s'est formé, jusqu'à une certaine distance de la surface de contact, un alliage véritable. Une couche de bronze d'une certaine épaisseur a uni les deux métaux l'un à l'autre. Et ceci n'a pu se faire sans que les particules de l'un et l'autre métal se soient compénétrées mutuellement.

III

Un alliage de deux métaux ne peut être considéré qu'exceptionnellement comme un simple mélange. Ce n'est pas non plus dans les conditions ordinaires une combinaison unique et invariable. Le plus souvent, c'est un mélange de composés différens, plus ou moins instables, et qui passent de l'un à l'autre sous des influences physiques diverses. Les élémens d'une telle mixture tendent à se séparer par *liquation*, lorsque, après l'avoir fondue, on la laisse refroidir. C'est ce qui arrive, par exemple, pour les alliages du cuivre et de l'étain, c'est-à-dire pour les bronzes, mélanges divers des deux métaux eux-mêmes avec les composés qu'ils forment. Quand la coulée de bronze se refroidit dans le moule, le dépôt qui se forme à la surface est riche en cuivre. Il forme cette partie supérieure du lingot que l'on appelle *masselotte* et que l'on sacrifie parce qu'elle est hétérogène et manque de cohésion. La solidification se propageant de haut en bas, intéresse des couches successives qui sont moins riches en cuivre que les précédentes. Il vient un moment où le métal qui se dépose a la même composition que celui qui forme le bain. On en est arrivé au mélange que l'on nomme *eutectique*, ou, plus exactement, au composé défini : à partir de là, la solidification s'achèvera, conformément aux lois physiques, sans changement de température. La masse se prendra toute ensemble et formera un lingot régulier. Ces circonstances ont une importance pratique pour l'industrie ; le but du fondeur est, en effet, d'obtenir des lingots parfaitement homogènes.

Les particularités de la solidification des alliages fondus sont liées, comme on le voit, à leur constitution chimique. Elles sont aussi en rapport avec leur constitution physique.

Le problème le plus intéressant et le plus nouveau de l'histoire des alliages consiste précisément à fixer les relations qui existent entre leur constitution intime ou chimique et leurs caractères physiques. On professait l'opinion, il y a quelques années, que la composition chimique d'un alliage était une chose, et que sa constitution physique, avec ses propriétés diverses, en était une autre, toute différente. On avait tendance, ainsi, à séparer la condition physique du métal, — qui n'intéresse que la molécule et ne se traduit que par ses arrangemens divers, — de sa condition chimique, qui n'intéresse que l'atome et traduit l'arrangement divers des atomes métalliques à l'intérieur de la molécule de l'alliage.

Dans l'histoire des alliages, on n'accordait d'importance qu'aux circonstances physiques. L'éminent chimiste Boussingault déclarait que, « dans la question touchant à la constitution de l'acier destiné à la fabrication des armes, la chimie est souvent intervenue très inopportunément. » C'est l'opinion à laquelle s'est arrêté Ch. Duguet dans son ouvrage classique sur la déformation des corps solides. Ayant en vue spécialement les fers et les aciers, il déclare que les déformations, les limites d'élasticité, les résistances, dépendent essentiellement du travail mécanique que le métal a subi à froid, c'est-à-dire de l'état moléculaire qu'il a acquis ainsi, et qu'elles sont complètement indépendantes de la composition chimique quantitative.

Cette manière de voir est certainement trop exclusive. Il semble qu'elle tende présentement à se modifier. Ch. Guillaume, dans ses belles études sur les aciers au nickel, rattache les principales particularités de ces alliages à des changemens d'équilibre chimique, probablement plus fréquens, plus nombreux et plus importans qu'on ne le supposait. Déjà, M. Le Chatelier, en 1895, recherchant les combinaisons définies dans les alliages métalliques, signalait celles qui existent dans le bronze ordinaire et dans le bronze d'aluminium. Quelques-unes de ces combinaisons sont dures, cassantes, comme les combinaisons métalliques du phosphore, du soufre et du carbone : elles ne participent en rien à la malléabilité des métaux constituans. Le fait que des métaux mous, comme le cuivre, l'étain, le zinc et l'aluminium, peuvent donner des alliages très durs, doit être rapporté à l'existence de ces combinaisons chimiques, dont les propriétés, comme on le sait, n'ont pas de ressemblance nécessaire avec celles des composans.

IV

Les combinaisons qui existent au sein d'un alliage peuvent varier sous des influences diverses et passer de l'une à l'autre. Beaucoup d'épreuves mécaniques, telles que le tournage, le tréfilage, le laminage, qui provoquent de si grands changemens dans les propriétés des alliages, n'agissent, selon la doctrine nouvelle, qu'en changeant l'équilibre chimique. Quelquefois ces modifications se produisent sous des influences en apparence spontanées; cela arrive, en particulier, pour les bronzes d'aluminium. D'après M. Le Chatelier, ces altérations doivent faire craindre bien des mécomptes dans l'industrie des alliages de l'aluminium.

On tire un bon parti du microscope et de l'éclairage par réflexion pour découvrir la structure cristalline des alliages. On prépare des plaques de métal, bien polies, et on les traite de façon à faire apparaître les particularités de la structure et à faire ressortir les élémens composans. Il y a pour cela divers procédés. — Celui de Sorby, qui a donné de bons résultats dans l'étude des fers et des aciers, consiste à attaquer légèrement la surface par les acides. — Dans celui de Charpy, approprié aux alliages de cuivre, on dispose la plaque métallique à la place du zinc dans la pile de Daniell. — M. Le Chatelier utilise encore l'action électrique faible, mais, cette fois, en immergeant la plaque dans une solution saline conductrice et chimiquement indifférente, telle que l'azotate d'ammoniaque. — Quelquefois, comme dans le procédé d'Osmond, le polissage prolongé suffit à mettre en relief les élémens les plus durs.

On a pu constater ainsi de profonds changemens de structure cristalline provoqués par les diverses épreuves mécaniques, telles que l'écrouissage et la traction exercée jusqu'à rupture sur des barreaux métalliques. Quelques-uns de ces changemens sont très lents, et ce n'est qu'après des mois et des années qu'ils s'achèvent et que le métal atteint l'équilibre définitif correspondant aux conditions où il est placé. Si l'on peut discuter sur la profondeur des transformations subies : si les uns croient qu'elles atteignent jusqu'à la condition chimique de l'alliage, tandis que les autres en limitent la puissance à des effets physiques, il n'en est pas moins vrai, — et ceci nous ramène à notre sujet, — que la masse de ces métaux est en travail, et qu'elle n'atteint que tardivement la phase du repos complet.

V

Ces opérations par lesquelles on change les propriétés physiques des métaux et par lesquelles on les approprie à la variété des besoins de l'industrie, compression, martelage, laminage, traction et écrouissage, torsion, ont un effet immédiat très apparent : mais elles ont aussi un effet consécutif, lent à se produire, beaucoup moins marqué et moins évident. C'est « l'effet résiduel » ou *Nachwirkung* des Allemands. Il n'est pas sans importance, même dans les applications pratiques.

Il y a un moyen de supprimer ce travail intérieur et jamais terminé des métaux ouvrés, et l'on peut ajouter de tous les corps fondus : — c'est de les *recuire*, c'est-à-dire de les échauffer jusqu'à un point plus ou moins voisin de la fusion et de les laisser refroidir graduellement. Le procédé est suffisamment efficace en pratique ; mais, théoriquement, il ne fait qu'atténuer un effet qu'il ne supprime pas entièrement. Le métal même fondu et recuit peut être dans une sorte d'*équilibre forcé*. Car, si la solidification paraît alors s'être effectuée librement, ce n'est vrai que pour la surface extérieure. Celle-ci, en effet, dès qu'elle est formée, bride le liquide intérieur et y empêche le libre jeu des contractions et des dilatations, de telle sorte que les différens points de la masse sont soumis à des tiraillemens, variables d'ailleurs d'un point à l'autre suivant les hasards du refroidissement.

Cet état d'*équilibre forcé* se modifie lentement, si bien que le corps subsiste longtemps sous un état qui n'est pourtant pas le plus stable dans les conditions considérées. Le nombre de ces corps *hors d'équilibre* est aussi grand que celui des matières qui ont été soumises à la fusion. Toutes les roches plutoniennes sont dans ce cas. — Le verre présente une condition du même genre. Les thermomètres placés dans la glace fondante ne reviennent pas toujours au zéro. Ce déplacement du zéro fausse toutes les mesures, si l'on n'a pas soin de le corriger. Et cette correction exige, le plus souvent, une observation prolongée. La théorie des déplacemens du zéro thermométrique n'est pas entièrement établie, mais on peut supposer, avec l'auteur du *Traité de Thermométrie*, qu'il existe dans le verre, comme dans les alliages, des composés variables suivant les températures. A toute température, un verre donné tend vers une composition déterminée et vers un état d'équilibre correspondant ; mais la température antérieure à laquelle il a été soumis a évidemment une influence sur la rapidité avec

laquelle il atteindra son état de repos. — L'effet de variation est d'autant plus marqué que l'on observe des verres de composition plus compliquée. On comprend que ceux qui contiennent en quantités comparables les deux alcalis soude et potasse soient plus sujets à ces modifications que ceux de composition plus simple qui sont à base d'alcali unique.

Lorsqu'une tige cylindrique de métal, encastrée à ses deux extrémités, une *éprouvette*, — comme l'on dit en métallurgie, — est soumise à une traction puissante, elle subit un allongement souvent considérable, dont une partie disparaît dès que cesse l'effort, et dont l'autre subsiste. L'allongement total est donc la somme d'un « allongement élastique » temporaire et d'un « allongement permanent. » Si l'on continue l'effort, on voit apparaître en un point de la tige un étranglement, une *striction*. C'est là que la barre se brisera. Le métal, qui était mou dans les autres points, a pris ici l'aspect du métal trempé : il ne s'étire plus, il casse, et la surface de cassure est parsemée de grains brillans.

La barre étranglée étant soumise à l'action du tour et ramenée, par là, à la forme cylindrique, est soumise une seconde fois à la même épreuve. Il se forme un nouvel étranglement en un autre point. Si l'on renouvelle l'expérience un nombre de fois suffisant, le résultat sera une transformation totale de la tige qui aura durci dans toute son étendue. Elle sera, en même temps, devenue incapable de subir un allongement un peu considérable : elle ne pourra guère que se briser, si la traction est assez énergique.

Les aciers au nickel présentent ce phénomène à un degré exagéré. L'alternance des opérations que nous venons de décrire, qui amènent la barre d'acier ordinaire à l'état de trempe, n'est pas nécessaire, avec l'acier au nickel : l'effet est produit au cours d'une seule épreuve. Dès qu'en un point il se manifeste une tendance à l'étranglement, l'alliage durcit en ce point précis ; la striction se marque à peine ; le mouvement s'arrête en ce point pour s'amorcer en un autre point faible, s'y arrêter encore, s'amorcer en un troisième, et ainsi de suite. Et, finalement, on se trouve en présence de ce fait paradoxal, qu'une tige de métal, qui était à l'état mou, qui a pu s'allonger considérablement, est devenue maintenant, dans toute son étendue, dure, fragile, inextensible, comme un acier trempé. C'est à propos de ce fait que M. Ch. Guillaume a prononcé le mot de « résistance héroïque à la rupture. » Les choses se passent, en effet, comme si la barre de

ferro-nickel avait renforcé chaque point faible à mesure qu'il était menacé. Ce n'est qu'au bout de ces efforts que la catastrophe inévitable s'est produite.

Ces aciers au nickel peuvent exister sous deux états absolument différens, et nous venons précisément d'assister au passage de l'un à l'autre. Dans le premier état, ils sont d'une dureté médiocre; ils cèdent à l'action du marteau, c'est-à-dire sont très malléables; ils ne possèdent pas de propriétés magnétiques, bien que l'un et l'autre des composans les présentent. Il est difficile de considérer, dans ces conditions, l'alliage comme un simple mélange, état dans lequel la propriété magnétique devrait être la moyenne des propriétés des deux corps mélangés.

Dans le second état, au contraire, ces ferro-nickels sont durs, cassans, résistans à la traction et fortement magnétiques. Une traction énergique et d'autres actions mécaniques, telles que le laminage, le tournage, font passer le métal de la première condition à la seconde. Le chauffage à la température du rouge cerise, au contraire, les ramène, en sens inverse, de l'état dur et magnétique à l'état mou.

Quand la température change, on constate que ces ferro-nickels s'allongent ou se rétractent, et qu'en même temps ils modifient leur constitution chimique. Mais ces effets, comme ceux qui se passent dans le réservoir de verre du thermomètre, ne sont pas acquis en une fois. Ils se produisent pour une partie rapidement, et lentement pour un petit reste. On voit des barres de ferro-nickel, conservées à la même température, changer graduellement de longueur pendant le cours d'une année tout entière. Peut-on trouver de meilleurs exemples de cette activité intestine qui règne au sein d'une matière si différente de la matière vivante?

A. Dastre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre.

Depuis qu'elle est élue, la Chambre des députés n'a encore rien fait ; mais elle s'apprête évidemment à faire de grandes choses, puisqu'elle a nommé seize grandes commissions. On aurait tort de croire que ce soit là une réforme insignifiante : il n'y en a guère de plus importante, et les conséquences en seront très graves. La Chambre s'organise en Convention. La Convention gouvernait autrefois au moyen de ses comités ; la Chambre cherche aujourd'hui à s'emparer du gouvernement et à l'absorber au moyen de ses commissions. Il y a toujours eu un certain nombre de grandes commissions qui duraient pendant toute une législature, la commission de l'armée par exemple, ou encore celle de la marine. La nature des choses le veut ainsi, et le fait a plus d'avantages que d'inconvéniens, pourvu qu'on ne le généralise pas. Mais, si l'on en tire un système, et si l'on applique ce système à tout, c'est l'inconvénient qui est supérieur à l'avantage, et même de beaucoup.

L'activité parlementaire s'exerce sur un certain nombre d'objets dont le caractère est limité, et qui correspondent dans le gouvernement à un même nombre de ministères. Le système des grandes commissions aboutit dès lors, dans la pratique, à mettre une commission à côté de chaque ministère, et il est inévitable qu'une lutte d'influence s'établisse entre le ministère et la commission, pour se disputer la réalité du gouvernement. Dans certains départemens ministériels, le mal atteindra très vite son maximum d'intensité, et nous ne voyons pas comment vivront en face l'un de l'autre le comité ou la commission des Affaires étrangères et le ministère qui porte ce nom. Il y a une douzaine d'années, on avait déjà proposé d'organiser ainsi

le travail parlementaire, c'est-à-dire de désorganiser le gouvernement; mais la Chambre de cette époque avait reculé devant les conséquences de la réforme : on les lui avait montrées; elle en avait été justement effrayée. Le mal dont nous souffrons depuis plusieurs années ne vient pas d'une trop grande indépendance du pouvoir exécutif, mais plutôt du vice contraire dans nos mœurs politiques. La prépondérance du pouvoir parlementaire devient de plus en plus excessive, et toutes les revisions qu'on propose d'appliquer à nos lois constitutionnelles ont précisément pour but d'y mettre un frein. Mais la Chambre ne s'arrête pas à des considérations de ce genre : elle les laisse aux théoriciens, et elle suit sa pente naturelle qui la pousse à un accaparement toujours plus complet des autres pouvoirs. L'inauguration des grandes commissions lui a fait faire un pas de géant dans cette voie. A une autre époque, le gouvernement aurait compris qu'il s'agissait pour lui d'une question d'existence, et il se serait défendu : celui d'aujourd'hui s'est jugé trop faible pour essayer de le faire; il n'a rien dit : il ne s'est opposé à rien, et les grandes commissions parlementaires se sont dressées parallèlement à ses ministères comme autant de forteresses avec lesquelles il faudra désormais compter. C'est l'organisation révolutionnaire du pouvoir parlementaire. Et il n'y a pas là un simple accident, qui resterait très dangereux quand même il ne serait pas la résultante fatale de tout un ensemble d'idées et de faits. Un esprit nouveau souffle sur la Chambre, et, puisque nous parlons des faits qui en dérivent logiquement, en voici un : pour n'être pas le plus grave, il n'en est pas moins un des plus significatifs.

On a beaucoup parlé, après le siège des légations européennes et l'entrée des troupes alliées à Pékin, d'un rapport que le général Voyron avait adressé à son ministre. L'occupation de Pékin a été accompagnée de désordres, comme il arrive toujours en pareil cas. Il est probable qu'à l'exemple du général Voyron, les commandans des autres détachemens européens en ont fait aussi un compte rendu fidèle à leurs gouvernemens respectifs ; mais ceux-ci n'en ont rien dit, et l'opinion autour d'eux est restée muette, n'éprouvant à aucun degré le besoin de jeter un peu de boue sur des forces, quelle qu'en fût la nature, où chaque nation reconnaissait quelque chose d'elle-même. Il n'y a qu'en France qu'on ait agi autrement. Le bruit s'était répandu que le général Voyron racontait avec sévérité certains faits où des missionnaires avaient été mêlés. L'horreur qui s'était attachée aux jours du siège était sans doute une circonstance atténuante : mais nos radi-

caux socialistes n'en admettaient aucune. Ils voulaient avoir communication du rapport du général Voyron; ils le réclamaient impérieusement, afin d'en faire du scandale.

M. Waldeck-Rousseau a refusé très énergiquement de le livrer. Nous l'en avons approuvé à cette époque, car l'opposition générale que nous faisions à sa politique ne nous empêchait pas de lui rendre justice lorsque, dans certains cas particuliers, il suivait l'instinct de gouvernement qui était en lui. — Jamais, a-t-il dit, jamais je ne livrerai un rapport sur lequel le général Voyron a écrit de sa main le mot : confidentiel. — M. Waldeck-Rousseau avait raison. Si nos agens à l'étranger, lorsqu'ils écriront à leur ministre, s'attendent à ce que leur lettre sera livrée à la publicité, ils écriront certainement d'une autre manière que s'ils croient pouvoir compter sur le secret, et le gouvernement sera moins bien renseigné. De M. Waldeck-Rousseau à M. Combes, de M. de Lanessan à M. Pelletan, la faiblesse du gouvernement a augmenté. A la première requête de la commission du budget, M. Pelletan lui a envoyé le rapport du général Voyron, sans même prendre la peine de lui recommander la moindre discrétion. C'est au point que la commission en a été gênée; elle a éprouvé, en face du rapport qui lui était abandonné, un embarras qui ressemblait à de la pudeur, sentiment que le gouvernement avait cessé d'éprouver. Elle a demandé à M. le ministre de la Marine s'il n'avait pas quelque recommandation à lui faire au sujet de ce document, et celui-ci a répondu qu'il restait confidentiel, à l'exception du passage relatif aux missionnaires. Singulière confidence que celle qu'on fait à trente-trois personnes! On le voit : en face du parlement qui arme contre lui toutes ses forces, le gouvernement se démantèle lui-même. Bientôt, sans doute, on lira la correspondance diplomatique dans la grande commission des Affaires étrangères et des Colonies. Voilà où nous allons. Le gouvernement était déjà réduit à peu de chose; il travaille lui-même à se réduire à rien.

Et comment les grandes commissions sont-elles nommées ? Autre côté de la question, qui mérite aussi d'être examiné. Ce qu'on appelle à la Chambre le « bloc, » c'est-à-dire la coalition des forces ministérielles, a la prétention d'opérer en toutes choses par coups de force, soit en éliminant la minorité, soit en lui faisant par grâce une place aussi étroite que possible. En ce qui concerne les commissions importantes, le « bloc » a pensé qu'elles devaient être élues au scrutin de liste dans la Chambre entière, au lieu de l'être dans les bureaux, chacun de ceux-ci élisant trois membres. Le premier sys-

tème assure mieux le bon plaisir de la majorité ; le second laisse davantage au hasard, et paraît dès lors plus favorable à la minorité, mais non pas, on va le voir, sans une forte dose d'empirisme.

Avant même qu'on eût décidé de mettre partout des grandes commissions, on en avait fait deux : celle des congrégations et celle des mines. Nous avons raconté ce qui s'est passé pour la première. Le « bloc » a abandonné huit places à la minorité, qui n'en a pas voulu, de sorte que la commission a été composée tout entière de membres de la majorité. Pour la commission des mines, le « bloc » a été un peu plus généreux : il a attribué onze places à la minorité, qui, cette fois, les a acceptées, et elles ont été remplies par des hommes d'une grande compétence, tels que M. Ribot, M. Aynard, M. Charles Benoist. Le « bloc » espérait peut-être par là réconcilier la minorité avec l'élection au scrutin de liste ; il s'est trompé ; non seuement la minorité ne s'est pas réconciliée avec ce système, mais un certain nombre de membres de la majorité en ont été dégoûtés. Lorsque la Chambre a eu à se prononcer sur la question de savoir comment seraient élues les grandes commissions, le scrutin de liste a été repoussé. Nos jacobins ne s'en sont pas consolés : ils ont juré de se venger, et ils y ont réussi. L'élection devant avoir lieu dans les bureaux, ils ont fait le siège des bureaux avec un art consommé. L'intrigue avait été habilement conduite dans les couloirs ; des listes pour chaque bureau avaient été arrêtées d'avance ; elles ont prévalu presque partout, de sorte que la minorité a eu moins de sièges dans seize grandes commissions par le vote dans les bureaux que par le scrutin de liste dans la Chambre entière.

Ces résultats sont déplorables, non seulement parce qu'ils excluent systématiquement la minorité, mais parce qu'ils excluent avec elle les capacités les mieux éprouvées. Croirait-on que M. Méline n'a pas pu être élu à la commission des douanes ? S'il avait été battu comme protectionniste par un libre-échangiste, cela se comprendrait et pourrait même se justifier ; mais non ! il a été battu parce qu'il était membre de la minorité, et son bureau lui a préféré un socialiste dont l'opinion économique est inconnue, uniquement parce qu'il faisait partie de la majorité. M. Camille Krantz a été pendant quelque temps ministre de la Guerre ; depuis, il a présidé, dans la dernière Chambre, la commission de l'armée avec une autorité que personne ne conteste. On peut ne pas partager ses idées, mais elles méritent d'être connues et discutées dans la commission avant de l'être dans la Chambre elle-même. Tel n'a pas été l'avis du « bloc, » et M. Krantz n'a pas réussi

à entrer dans la commission de l'armée. Nous en dirons autant de M. Audiffred pour la commission de prévoyance sociale, et nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples encore de cette fureur d'ostracisme qui s'est déchaînée contre tous ceux qui ne pensaient pas suivant la formule officielle. A peine quelques-uns ont-ils pu échapper à cette espèce de déluge universel : M. Paul Deschanel, qui a réussi à entrer dans la commission des Affaires étrangères. M. Poincaré et M. Georges Berger, M. de Kerjégu, M. de Montebello, qui ont trouvé place dans celle de l'enseignement, mais ce sont de très rares exceptions. Quand on lit les noms des élus, on est surpris et inquiet de n'y voir presque aucun de ceux qui ont marqué dans les Chambres précédentes, et qui y faisaient autorité. Ainsi, le double caractère de ces grandes commissions, qui tendent à accaparer le gouvernement et à l'exercer d'une manière directe ou indirecte, mais effective, est l'exclusion de la minorité et l'élimination des compétences. Nous allons être bien gouvernés !

M. Jaurès, qui se réjouit de cette victoire de la majorité ministérielle, non toutefois sans quelque embarras de la voir si complète, en conclut que « l'ère des responsabilités » s'ouvre pour le parti républicain tel qu'il le conçoit, c'est-à-dire avec l'indispensable appoint du groupe socialiste, destiné à le conduire et à le dominer. M. Jaurès dit vrai. On ne voit plus nulle part aujourd'hui un frein capable de modérer ou de ralentir le mouvement qui nous emporte. Une majorité intolérante, animée de passions violemment jacobines, est maîtresse de tout. Elle a voulu le pouvoir absolu, elle l'a ; mais elle a avec lui les responsabilités qui y sont attachées. Nous allons la voir à l'œuvre ; le pays la jugera ensuite.

La proximité des élections partielles du Sénat oblige les Chambres à se séparer sans avoir eu le temps de discuter le traité franco-siamois dont nous avons dit quelques mots il y a six semaines, mais sur lequel nous avons et nous aurons encore à revenir. M. Le Myre de Vilers en a d'ailleurs parlé dans la *Revue* avec une compétence indiscutable, mais à un point de vue particulier. Il en a surtout montré les défauts et les lacunes, et assurément le traité en a ; nous croyons même qu'il serait impossible d'en faire un qui n'en eût pas, à moins de le faire précéder par une guerre avec le Siam. Cette guerre serait victorieuse, et elle ne nous coûterait pas un immense effort. Si quelqu'un la proposait, nous en discuterions les avantages et les inconvéniens ; mais personne ne la propose, et tout le monde même se défend d'y songer.

Dès lors, et si le gouvernement est réduit à procéder par la voie diplomatique, c'est peut-être lui demander l'impossible que d'exiger qu'il supprime d'un seul coup, au moyen d'un traité librement discuté et librement consenti, de part et d'autre, toutes nos difficultés pendantes avec Bangkok. En résoudre quelques-unes est déjà un résultat appréciable. Nous ne croyons pas du tout que le traité du 7 octobre 1902 soit le dernier mot sur la matière. S'il avait la prétention de l'épuiser, il se tromperait, et rien ne serait plus facile que de montrer à quel point il est incomplet. Mais, pour bien juger ce traité, il faut le comparer à celui du 3 octobre 1893. A coup sûr, il est différent. Si l'on nous demande quel est le meilleur des deux ou quel est le pire, nous répondrons que cela dépend de la politique que l'on veut suivre à l'égard du Siam, car les traités ne sont que des moyens.

Celui de 1893 a été l'œuvre de M. Le Myre de Vilers, qui a été envoyé à Bangkok pour le conclure. Il a dit lui-même comment il avait opéré, et depuis lors « Un ancien ministre, » qui semble avoir été très en situation de savoir ce qui s'est passé à cette époque, en a fait un récit certainement exact et fidèle. M. Develle, alors ministre des Affaires étrangères, et M. Le Myre de Vilers, qui a exécuté ses instructions avec beaucoup d'habileté et de fermeté, ont tiré de la situation tout ce qu'on pouvait en tirer. On sait comment, la passe de Pack-Nam ayant été forcée, nos navires étaient venus s'embosser devant Bangkok. A une aussi grande distance de la mère patrie, ils avaient un peu échappé à l'action du gouvernement, qui ne pouvait pas s'exercer sur eux au jour le jour, et il y avait eu surprise pour tout le monde, sans nous excepter nous-mêmes, dans la manière dont les événemens s'étaient précipités. Le coup une fois fait, nous étions engagés : les Siamois avaient brûlé de la poudre contre nos navires ; nous ne pouvions sortir de Bangkok qu'après avoir obtenu des réparations et des satisfactions éclatantes. Nous les avons obtenues, et nous y avons eu d'autant plus de mérite que l'Angleterre avait pris, au premier abord, fait et cause pour le Siam. Elle l'encourageait dans ses résistances et se montrait prête à le soutenir. Nous l'apercevions très distinctement derrière le rideau siamois. Le public ne s'est pas douté de ce qu'a été à ce moment l'imminence du danger. On a été surpris en France lorsqu'on a su par la suite, et de la bouche même de lord Rosebery, que nous avions été très près de la guerre ; mais cette surprise du public n'en a pas été une pour notre ministère des Affaires étrangères, qui, lui, n'avait rien ignoré.

L'article signé : « Un ancien ministre, » et auquel nous avons déjà

fait allusion, nous a appris que la reine Victoria en personne a repoussé toute éventualité belliqueuse, retenu son gouvernement au seuil d'une aventure, et épargné à deux grandes puissances un choc qui aurait été un malheur pour l'humanité : hommage en soit rendu à sa mémoire. Ce choc aurait été d'autant plus déplorable qu'il aurait été sans objet, comme on n'a pas tardé à le reconnaître. En effet, trois ans ne s'étaient pas encore écoulés, que nous avions fait un arrangement avec l'Angleterre pour régler à l'amiable toutes les questions qui avaient été dans le passé une cause de froissement entre elle et nous, et qui auraient pu devenir plus tard une cause de conflits encore plus graves. Nous n'avons pas hésité, en 1896, à donner toute notre approbation à l'arrangement conclu par M. Berthelot. Il rendait, en quelque sorte, la vallée du Ménam intangible pour la France et pour l'Angleterre; mais, à l'est et à l'ouest de ce tampon, il déterminait de vastes sphères d'influence et d'action, où chacune des deux puissances devait avoir ses coudées franches, sans que l'une se mêlât de ce que l'autre pourrait y faire. Quel obstacle avions-nous trouvé en face de nous en 1893? L'Angleterre, et l'Angleterre seule. Il fallait donc supprimer cet obstacle, et c'est ce que l'arrangement de 1896 a fait dans les conditions les plus satisfaisantes pour nous, puisque la sphère qui nous avait été abandonnée comprenait le bassin du Mékong, c'est-à-dire tous les territoires sur lesquels nous pouvions avoir des vues. A partir de ce moment, nous étions libres de réaliser tous les plans que nous voudrions, et par les moyens que nous voudrions. Nous sommes convaincus que l'Angleterre aurait tenu la parole qu'elle nous avait donnée, de même que nous tenons et que nous tiendrons celle qui nous engage vis-à-vis d'elle. Pourtant, depuis 1896 jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons rien fait. L'occasion aurait été doublement bonne pour agir pendant les deux années de la guerre sud-africaine, puisque à l'engagement que l'Angleterre avait pris envers nous venaient se joindre pour elle des occupations qui absorbaient une partie de son activité politique. Mais cette seconde considération est accessoire : encore une fois, nous avions la parole de l'Angleterre, et cela suffisait. Cependant nous n'avons pas bougé.

Il y avait sans doute à cela de bons motifs que nous ignorons, et qui n'apparaissent pas dans la lecture du Livre jaune récemment publié. La plus grande partie de ce recueil a pour objet évident de prouver que le traité de 1893 était inexécutable, et que, en tous cas, il n'a pas été exécuté. C'était un nid à difficultés. Nous rendions le Siam responsable de tout ce qui se passait dans des zones où nous

lui avions interdit d'entretenir des forces militaires. Nous continuions d'occuper Chantaboun, ce qui était une blessure toujours cuisante à son amour-propre. La mauvaise volonté, à Bangkok, avait atteint contre nous des proportions presque inconnues auparavant. En un mot, nous vivions avec le Siam sur un pied qui n'était ni la paix, ni la guerre, mais qui n'avait aucun des avantages de l'une et avait tous les inconvéniens de l'autre. Nous ne jouissions, en effet, ni de la tranquillité et de la sécurité, au moins provisoires, qu'une paix véritable aurait pu nous donner, ni des profits que nous aurions pu retirer d'une action militaire vive et rapide. Cette situation était absurde, et il est surprenant que nous y soyons restés neuf années sans rien tenter pour la faire cesser : — ou plutôt, nous avons bien fait l'arrangement de 1896 avec l'Angleterre, mais nous ne nous en sommes pas servis. A voir les embarras de toutes sortes qui sont sortis du traité de 1893, on s'est demandé s'il n'avait pas eu précisément pour objet de les faire naître, afin de maintenir entre le Siam et nous une tension de rapports dont nous aurions pu profiter quand cela nous aurait plu. M. Le Myre de Vilers s'est défendu de toute arrière-pensée de ce genre, et il convient de lui en donner acte; mais les conséquences d'un traité sont souvent indépendantes de la volonté de son auteur, et il est incontestable que celles du traité de 1893 ont été ce que nous disons. Il fallait donc sortir de manière ou d'autre de l'impasse où nous étions engagés. Si l'on voulait en sortir par la guerre, l'inexécution du traité de 1893 nous fournissait vingt prétextes à invoquer. Si l'on voulait en sortir par la paix, il fallait faire un autre traité, mais ne pas s'attendre à ce qu'il nous donnât tous les avantages d'une guerre heureuse. M. Delcassé a pris la seconde résolution, et il a fait le traité du 7 octobre. Aussitôt le parti colonial, qui est chez nous très ardent, très remuant, et qui y rend d'ailleurs des services que nous ne contestons en aucune manière, le parti colonial a poussé les hauts cris. Il a proclamé avec indignation l'insuffisance du traité. Ce qui nous étonne, c'est que, pendant les six années qui se sont écoulées depuis 1896 jusqu'à maintenant, il n'ait rien fait ni rien dit pour encourager notre gouvernement, l'Angleterre ayant été désintéressée d'un autre côté, à agir énergiquement et rapidement dans la vallée du Mékong. Il s'est tenu parfaitement tranquille, comme notre gouvernement lui-même, et a dès lors un peu perdu le droit d'adresser à celui-ci les seuls reproches qu'il aurait pu lui faire avec raison.

Aussi M. le ministre des Affaires étrangères a-t-il pu croire, ce qui était conforme à son désir personnel, que la conciliation avec le Siam

était à l'ordre du jour. Quant à continuer de cultiver, si on nous permet le mot, des rapports de mauvais voisinage avec le Siam, uniquement pour le plaisir et par pur amour de l'art, en vérité cela n'était pas à conseiller. Nous comprendrions notre parti colonial s'il concluait qu'il faut faire la guerre au Siam ; qu'il faut lui reprendre les provinces d'Angkor et de Battambang et les restituer au Cambodge ; qu'il faut lui imposer par la force le respect de toutes nos prétentions. Ce serait là une politique ; elle serait bonne ou mauvaise suivant les goûts ; en tout cas, elle serait logique, pourvu toutefois qu'on appropriât les moyens au but à atteindre. Mais le parti colonial déclare bien haut qu'il ne veut pas la guerre, et alors nous ne le comprenons plus très bien. Il veut, dit-il, un autre traité, un bon traité ; et, nous aussi, nous serions bien aises d'avoir un traité encore meilleur ; mais pourrions-nous l'avoir par des moyens purement diplomatiques? Rien n'est plus incertain, et nos doutes à cet égard sont confirmés par l'essai malheureux que M. Doumer, lorsqu'il était gouverneur général de l'Indo-Chine, a fait d'une autre négociation et d'un autre traité avec le roi de Siam. Quand bien même son traité ne se serait pas démoli derrière lui, — il avait à peine quitté Bangkok que le roi a déclaré qu'il y avait eu méprise et qu'il n'avait pas fait les concessions que M. Doumer avait cru obtenir, — il n'en resterait pas moins vrai que son traité ne valait pas mieux que celui de M. Delcassé ; il valait même moins, et lui-même pourtant le déclarait « inespéré. » Il nous semble donc qu'on ne met pas assez, nous ne voudrions pas dire de sincérité, mais de sang-froid dans la manière dont on parle du traité du 7 octobre. Nous ne le discuterons pas, au moins aujourd'hui, dans ses détails : cela, d'ailleurs, a été fait partout, et ici même par M. Le Myre de Vilers. Contentons-nous de dire que, si l'on ne veut pas de ce traité, il faut renoncer à l'usage de moyens purement pacifiques, et avoir le courage ou la bonne foi de l'avouer.

Au surplus, les traités ne peuvent être définitivement jugés qu'à l'épreuve. Si le Siam exécute celui du 7 octobre dans l'esprit où il a été rédigé, s'il tient ses promesses fidèlement, s'il s'applique à vivre avec nous comme un bon voisin, le traité durera ; dans le cas contraire, il aura une vie très courte, et ne sera bientôt plus qu'un morceau de papier. On assure que c'est duperie certaine d'avoir confiance dans une nation asiatique quelconque, et dans le Siam en particulier ; que la cour de Bangkok abusera du nouveau traité, s'il est ratifié, comme elle a abusé de l'ancien ; que les Siamois ont une autre mentalité que la nôtre, et qu'il est naïf de les juger d'après nous-mêmes

Tout cela est possible. Si les pessimistes ont raison, nous serons bien obligés de prendre le parti devant lequel nous avons reculé aujourd'hui, et qui ne serait alors qu'ajourné. Le traité répond peut-être à une situation transitoire : il ne dépend pas de nous seulement de le faire durer, et nous ne le ferons certainement pas au delà de ce qu'exigeront le respect de nos droits et de nos intérêts.

Il vient d'y avoir, en Espagne, une crise ministérielle dont le résultat a été une surprise. On s'attendait à un changement profond, et M. Sagasta n'a fait qu'une fausse sortie. Est-ce bien ce qu'il avait d'abord voulu faire ? Dans ce cas, il n'était peut-être pas nécessaire de provoquer une crise qui a porté sur le Cabinet tout entier, puisque le Cabinet tout entier a donné sa démission, pour aboutir en fin de compte au remplacement de trois ministres, d'autant plus que le nom des entrans n'apporte pas une indication politique sensiblement différente de celui des sortans. La situation reste à peu près la même qu'auparavant : il est tout aussi difficile de dire dans quel sens M. Sagasta gouvernera. Le plus clair résultat de la manœuvre qu'il vient de faire est d'avoir éveillé chez certaines personnes des espérances et des ambitions qu'il n'a pas satisfaites ensuite. Il a provoqué par là des mécontentemens dont quelques-uns, comme celui de M. Romero Robledo, paraissent devoir être implacables. M. Sagasta éprouvait sans doute une difficulté de vivre comme il était; puis il a éprouvé une impossibilité de vivre autrement; et alors il a repris ses premières positions. C'est sans doute ainsi qu'il faut expliquer la crise, mais ce n'est pas la justifier.

Les difficultés qui ont précédé la crise devaient être grandes, puisque M. Sagasta, malgré son expérience et son habileté consommées, n'avait pas réussi à les surmonter. Il les avait, au contraire, compliquées et augmentées, ayant perdu successivement l'aile gauche de son parti avec M. Canalejas, et son aile droite avec M. Maura. Cela tient à des causes multiples, dont la principale est que M. Sagasta, après avoir adopté une politique, ne l'a pas suivie. Il a eu raison de ne pas la suivre, s'il l'a jugée mauvaise; mais alors il aurait mieux fait de ne pas l'adopter à l'origine, ou d'y renoncer complètement après en avoir reconnu l'erreur. Il est homme de demi-mesures, de conciliation, de transaction, merveilleux aux affaires lorsque ces moyens y suffisent, mais moins bon lorsqu'ils n'y suffisent pas, parce qu'il ne sait pas en changer.

La politique qu'il avait adoptée ressemblait beaucoup à celle de

M. Waldeck-Rousseau, car M. Waldeck-Rousseau a trouvé plus d'imitateurs encore au delà des frontières qu'en deçà, et l'Espagne n'est pas le seul pays d'Europe où il ait fait école. On a donc voté en Espagne une loi sur les associations, ou plutôt sur les congrégations, à peu près calquée sur la nôtre. A supposer que celle-ci nous convînt, c'était déjà une raison pour qu'elle ne convînt pas à l'Espagne; mais, en réalité, elle ne convenait ni à nous, ni à elle, et M. Sagasta, en ce qui le concerne, n'a pas tardé à s'en apercevoir. La loi obligeait les congrégations à demander l'autorisation dans un délai donné. Quand le délai est arrivé à son terme, beaucoup moins de congrégations que chez nous avaient demandé à être autorisées : elles étaient fort tranquilles, sachant que le gouvernement négociait avec Rome à leur sujet. Nous sommes loin de l'en blâmer, car c'est, à notre avis, ce que nous aurions dû faire nous-mêmes; mais les radicaux espagnols ne l'ont pas entendu ainsi, et M. Canalejas a exigé qu'on procédât immédiatement à la dissolution des congrégations qui ne s'étaient pas mises en règle avec la loi. La majorité du Conseil des ministres n'ayant pas été de son avis, il s'est démis de son portefeuille, et est allé faire très bruyamment en province une campagne d'agitation oratoire. M. Maura, au contraire, est un modéré : il trouvait trop avancée la politique de M. Sagasta, que M. Canalejas trouvait trop conservatrice, et lui aussi s'est séparé du gouvernement. Cette double défection devait affaiblir le Cabinet; cependant on se demandait ce que serait sa première rencontre avec les Cortès. Elle a été mauvaise. Le parti conservateur, ou du moins sa fraction orthodoxe, représentée par M. Silvela, avait jusqu'alors laissé vivre le ministère, estimant que le jour de le renverser et de le remplacer n'était pas encore venu : mais on s'est aperçu dès la rentrée que les dispositions de M. Silvela étaient modifiées, et le discours qu'il a prononcé a été interprété comme une déclaration de guerre au Cabinet. C'est alors que celui-ci a donné sa démission; au premier moment, elle a paru définitive; beaucoup de journaux, en Europe, ont cru que la carrière politique de M. Sagasta était terminée. Il n'en était rien. Le jeune roi Alphonse XIII, auquel on attribuait des tendances conservatrices très prononcées, et qu'on avait vu parcourir l'Espagne avec un entourage très médiocrement libéral, a comblé M. Sagasta de sa confiance au point de l'en accabler. A deux reprises différentes, il a insisté auprès du vieil homme d'État pour qu'il restât à la tête du gouvernement, en lui laissant toute liberté dans le choix de ses collaborateurs, et aussi dans l'exécution de son programme, s'il parvenait à en avoir un. M. Sagasta

a fait beaucoup de démarches, montrant un éclectisme plus grand que jamais à l'égard des personnes et des choses, et s'efforçant de réparer les brèches de son propre parti avec les dissidens du parti adverse. Un autre se serait peut-être irrémédiablement compromis : quant à lui, il s'est contenté d'échouer dans toutes ses entreprises. Alors il a réuni vingt-et-un anciens ministres libéraux, espérant sans doute que, parmi tant de conseillers, il trouverait un bon conseil. Le conseil qu'on lui a donné a été de se conformer aux désirs du roi, de rester au pouvoir, et de faire le ministère qu'il pourrait. C'est ce qu'il a fait. Il a changé, nous l'avons dit, trois ministres. M. Eguilior a remplacé aux Finances M. Rodrigañez ; M. Amos Salvador a remplacé aux Travaux publics M. Suarès Inclan ; enfin M. Montilla a eu pour successeur à la Justice M. Puigcerver, qui, dans d'autres circonstances, aurait, par sa valeur propre, apporté une force plus considérable au cabinet dans lequel il serait entré.

L'exiguïté de ce résultat n'a pas paru en proportion avec une crise qui s'était annoncée comme devant être beaucoup plus étendue. La déception a été grande, et, quand M. Sagasta s'est trouvé de nouveau en face des Cortès, il n'y a pas rencontré des dispositions meilleures qu'auparavant. Pourtant un vote de censure, soutenu par toutes les fractions de l'opposition, a été repoussé par 161 voix contre 118. Mais cela ne prouve pas grand'chose. Les ministères espagnols ont toujours la majorité; seulement, quand ils ont l'épiderme sensible, ils sentent si l'air ambiant leur est favorable ou défavorable. M. Sagasta l'avait jugé défavorable avant la crise; on ne sait pas ce qu'il en a pensé après. Le mot de replâtrage vient naturellement sur les lèvres pour caractériser la situation : après tout, il y a des replâtrages qui tiennent longtemps.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

LA FIN DE DONATIENNE

PREMIÈRE PARTIE

I. — LE VOYAGE

Jean Louarn marchait depuis des heures, traînant après soi, dans la petite charrette de bois, ses deux derniers enfans couchés et endormis, et le panier noir de Donatienne, et la pelle, et le pain de six livres donné par pitié. Rien autre chose ne lui restait de chez lui, si ce n'est son chagrin, qu'il emportait aussi. Il s'en allait vers l'est, le corps penché en avant, muet, les yeux levés au-dessus des hommes qu'il rencontrait, et son masque mince, indifférent à la route, coupait la lumière et le vent comme la proue d'une barque, sans changer d'expression.

Il allait. Quelques travailleurs, dans les champs voisins de la route, compagnons de l'avoine mûre ou du premier labour, le voyant passer à la fine pointe du jour, s'étaient demandé :

— Qui est celui-là?

— C'est Jean Louarn, tu sais bien, le pauvre qui a été saisi, et puis vendu, à cause de la Donatienne.

— Oui, celle qui était nourrice à Paris. Elle n'a pas voulu revenir, ni lui envoyer d'argent. Je me rappelle. Où s'en va-t-il comme ça?

— Par la Vendée, m'est avis.

— Ça n'est pas toujours chanceux, la Vendée!

— Pas toujours, mais travaille, mon gars : il pourrait t'entendre.

C'était toute son histoire qu'ils racontaient.

Plus tard, au milieu d'un bourg, des femmes, sur le seuil des portes, avaient dit :

— Je suis sûr que c'est un homme de Plœuc; à son costume on le voit assez. Mais dire son nom, je ne saurais. Où mène-t-il ses enfans?

— Chez des parens, peut-être. Car il n'y a point d'assemblée ni de pardon, aujourd'hui.

A présent, personne ne le connaissait plus. Il avait dépassé le cercle étroit où le nom de son village revenait souvent dans les discours. Il était déjà l'inconnu. On disait seulement, sur son passage :

— C'est de la misère.

Lui-même, il ignorait les gens et les lieux qui l'entouraient. Ce n'étaient plus les champs qu'il avait vus depuis sa jeunesse, les landes, les bois, les prés de la paroisse de Plœuc; ces prés bas, formés de deux versans d'herbe reliés par un ruisseau, et à peine ouverts, comme les feuillets d'un livre abandonné. C'étaient d'autres prairies semblables, d'autres bois, d'autres bandes de blé noir où l'ombre des pommiers faisait des îles rondes. Il avait souhaité se trouver parmi ces choses nouvelles, dont aucune n'aurait été témoin, dont aucune ne parlerait. Maintenant qu'il était enveloppé par elles, il ne les regardait point. Son esprit restait en arrière : elles ne changeaient pas encore sa peine.

Il allait. Sa veste courte, son grand chapeau bordé de velours noir se balançaient en mesure. Sa main tirait la charrette. De toute la matinée, il ne s'était arrêté qu'une fois, pour faire renouveler la provision de lait que Joël avait bue. La chaleur était grande. Toutes les bêtes de l'été chantaient midi. Une voix appela :

— J'ai faim, papa, j'ai faim!

Avait-il oublié ceux qu'il emmenait dans son exil? Il s'arrêta, comme étonné, et considéra, sans bien comprendre d'abord, l'aînée de ses enfans, qui le suivait à pied, près de l'essieu de gauche de la petite charrette, l'essieu qui criait à chaque tour. Elle avait marché jusqu'à n'en plus pouvoir. Elle pliait à demi une de ses jambes, que la fatigue avait sans doute rendue douloureuse, et se tenait debout sur un seul pied, comme un oiseau au repos. Ses yeux étaient tout pleins de l'anxiété de cette route inaccoutumée, des questions qu'elle s'était faites, et tout humides

encore des larmes que Louarn n'avait pas entendues. Un bonnet rond, en étoffe noire étoilée d'une demi-douzaine de paillettes dorées, comme en portent beaucoup d'enfans de Bretagne, serrait la tête de la petite, et ne laissait voir qu'une mince bordure de cheveux châtain clair, qui bruniraient vers la douzième année. Noémi, en ce moment, avait le regard triste qui supprime l'enfance dans le visage de l'enfant, le jette en pleine vie, et fait penser : « Voilà comme il sera, un jour. »

— J'ai faim, reprit-elle. Est-ce que c'est encore bien loin, où nous allons?

Le père, qui s'était baissé et accroupi sur ses talons, pour caresser le visage de Noémi, hocha la tête, et répondit :

— Oh! oui, ma petite, encore bien loin!

Il ne savait point au juste où il allait. Mais il sentait que ce serait loin, car il fuyait le souvenir de sa joie et de sa peine. Il cherchait la paix qui ne voulait plus de lui. Et quand il observa que la figure de Noémi se creusait d'émotion, et avouait : « Je ne pourrai pas aller si loin avec vous, » il eut regret d'avoir parlé de la sorte.

— Nous n'irons pas tout d'un coup, reprit-il. Nous nous reposerons... Tiens, reposons-nous : voici le temps de manger notre pain.

A quelques pas de là, sur la droite, s'ouvrait un chemin aussi large que la route, mais bordé de hêtres qui croisaient leurs branches au-dessus d'une chaussée déserte, tour à tour herbue et moussue. Où menait-elle? Avenue de château, de ferme ou de ruines? Elle descendait en tournant, et l'on pouvait suivre sa double houle de haute futaie, qui s'enfonçait parmi les champs, et bleuissait avec eux. Louarn n'osa pas pénétrer bien loin. Il attira la petite charrette dans l'ombre d'un des premiers troncs d'arbres, mit par terre Lucienne, et prit aussi le pain de six livres. « Faisons le rond! » dit-il. Il se coucha. Il avait faim, et il s'en aperçut au plaisir qu'il eut à manger cette mie fondante du pain de Plœuc. Avec son couteau, dont la lame était amincie et cintrée par l'usage, il coupait de grosses bouchées pour lui, et de plus petites pour Lucienne et pour Noémi, qui se tenaient l'une debout, l'autre assise, en face de lui, et auxquelles il donnait la becquée, avec un mot d'amitié parfois, ou un appel des lèvres qui sifflaient, lorsque la tête brune de Noémi ou la tête blonde de Lucienne se tournaient d'un autre

côté. C'était si petit, cette Noémi, que, pour se faire comprendre, il devait prendre un ton enjoué et inventer des choses qui lui coûtaient à dire. Déjà elle ne montrait que trop de dispositions à deviner le malheur et à en parler. Louarn, en lui répondant, pensait toujours : « Il ne faut pas lui laisser croire qu'elle n'a plus de mère. » Et il mentait si douloureusement, si gauchement, qu'elle revenait sans cesse aux mêmes questions.

Joël se mit à crier dans la charrette, et le père se dit : « Comment garderai-je celui-ci avec moi, pendant le voyage? » Il leva le nourrisson et le secoua, à bout de bras, en le promenant. Cela réussit, et dans la lourde chaleur d'août, bientôt, au bord de la haie d'ajoncs, près de la grande route, les trois enfans et le père dormaient sous le vol croisé des mouches.

Midi et demie, une heure, une heure et demie...

Louarn fut réveillé en sursaut par une forte voix qui demandait :

— Qui êtes-vous, l'homme?

Et une main gantée, mais nourrie et puissante, le saisissait en même temps au collet.

— Allons, réveillez-vous! Est-ce que vous êtes des environs?

— Non, monsieur, dit vivement Louarn.

— D'où donc?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Vous ne voulez pas?

— Non.

Les deux hommes se regardèrent, l'un qui était demeuré assis, l'autre qui avait cessé de le secouer et qui se redressait. Ce dernier venait de descendre d'une voiture basse attelée d'un poney. Il avait la figure ronde, des yeux de commandement, bleus et fauves, et le teint vif. Bien qu'à voir la liberté de ses mouvemens, l'aisance de sa main quand il aida Noémi à se lever, on eût pu assurer qu'il était riche. Il portait des bas de laine à carreaux, une culotte ample pour son ample personne, une veste de laine assortie et un chapeau de paille. Louarn crut d'abord que ce riche lui reprochait d'être couché dans une avenue non publique, et de déparer le paysage, avec ses trois enfans pauvrement vêtus et sa pauvre charrette de bois. C'est pour cela qu'il résistait, par indépendance et mauvaise humeur de Breton. Mais il s'aperçut vite qu'il se trompait. Le riche de-

vait être du pays et connaître cette sorte de fierté Il fit une moue de pitié presque tendre, en dénombrant les quelques objets qui formaient le bagage de Louarn, et dit aussitôt, de la même voix rude qu'au début :

— Ça m'est égal que vous ne me disiez pas qui vous êtes; vous pouvez garder vos secrets : je vous aiderai bien sans les connaître. Dites-moi seulement si vous demandez du travail?

Leurs regards allèrent ensemble vers le manche de la pelle, qui dépassait le dossier de la petite charrette de Louarn.

— Je commence le voyage, dit celui-ci. Je ne me suis encore loué nulle part. Mais si vous avez un chantier?...

— J'en ai un. Descendez l'avenue. Vous direz au chef de travail que je vous ai embauché.

Il fit trois pas pour regagner sa voiture, et se retourna.

— Vous direz aussi à la femme de mon fermier de s'occuper de ces mioches-là, et de vous ouvrir la grange!

Il interrogea, un long moment, les yeux gris de Jean Louarn; puis il eut un haussement d'épaules :

— Tenez, vous direz que je vous connais!

C'était vrai. Il avait reconnu la souffrance qui n'attend rien des hommes.

L'instant d'après, Louarn se trouvait seul, debout dans la hêtrée descendante. Il étala, sur la paume de sa main, son argent qu'il avait serré dans une vieille blague à tabac, et compta quatre francs quarante centimes.

« Ça n'est guère, murmura-t-il. Il vaut mieux, en effet, que je travaille tout de suite, puisqu'on peut gagner sa vie ici. » Il ne se sentait aucune envie de travailler, et le besoin seul l'y conduisait. Il soupira, en songeant avec quelle hâte il se levait, l'hiver dernier, pour défricher la lande, et faire plus doux, plus riche, et plus joyeux, le retour de celle qui n'était pas revenue.

Et, après un moment, il éprouva l'irrésistible désir de communiquer sa résolution, de la faire approuver, d'être deux comme autrefois en toute occasion, et, n'ayant près de lui que Noémi qui pût le comprendre, il se courba au-dessus de l'enfant, qui creusait la mousse du talus pour faire une grotte.

— Petite Noémi, dit-il, sais-tu ce que je vais faire?

Toute une jeunesse confiante, un peu de tendresse, un peu d'amour-propre flatté lui sourirent, et cela faisait une clarté qui lui entrait dans l'âme, comme quand Donatienne souriait.

— Je vais m'arrêter plusieurs jours ici ; tu pourras jouer et te reposer. Veux-tu?

Les cils, qui étaient longs sur les yeux bruns, les cils s'abaissèrent, et répondirent :

— Oui, je veux bien.

— Il y aura pour toi une maison. Moi, je travaillerai... Il faut bien que je continue de travailler, n'est-ce pas?

— Oh! oui...

Elle ne savait pas exactement le sens de la question ni de la réponse. Cela dépassait l'intelligence de ses six ans. Mais aussitôt son sourire disparut. Les joues épanouies s'allongèrent. Il ne resta que deux yeux grands ouverts, où venait de se fixer une idée précise et une attente.

— Et après, demanda-t-elle, est-ce qu'on va revenir à Ros Grignon?

— Non, ma chérie.

Le petit visage s'assombrit.

— Alors, c'est qu'on ira retrouver maman où elle est?

— Peut-être.

— A Paris?

Il se détourna pour répondre :

— Plus tard, je ne dis pas non... Plus tard, ma mignonne.

Louarn pensait : « Comme elle raisonne déjà! Il faudra faire attention, avec elle ! Ça souffre presque comme une grande ! »

— Allons, mes petits, fit-il tout haut, levez-vous ! Venez en bas ! Il faut vivre !

Ils descendirent donc entre les hêtres jadis plantés pour le passage des compagnies d'hommes d'armes; ils s'éloignèrent, chétifs sous les massues croisées des branches, et le grincement de la voiture se confondit avec le cri des grillons.

C'était un de ces jours chauds et sans vent que l'Océan accorde aux terres bretonnes, pour commencer de mûrir les blés noirs et les pommes.

Avant qu'il fût terminé, avant le coucher du soleil, qui est long à venir en août, Louarn s'était mis au travail et faisait, aussi bien que ses compagnons, la besogne commandée. Elle était simple. Il avait chaussé les sabots que l'huissier, vendeur des meubles de Ros Grignon lui avait permis d'emporter, et debout, parmi d'autres hommes, une cinquantaine, manœuvres comme lui, chemineaux comme lui, il curait un étang que la

chaleur prolongée de l'été avait desséché. On attaquait l'étang par le travers. La bande se démenait dans un espace encore étroit, situé au milieu d'une cuvette de boue de plusieurs hectares, molle et coulante par endroits, durcie ailleurs et craquelée, couverte de racines, de bois mort, de feuilles du dernier automne, d'écumes visqueuses, de moules d'eau douce, et rayée par la marche des vers, qui cherchaient à gagner le centre encore humide, et traçaient leurs chemins sur la surface pâteuse. Chacun des travailleurs avait une brouette, chacun piétinait dans la même mare, et entamait devant soi, à coups de pelle, le talus de vase, haut de deux pieds, puis, ayant rempli la brouette, la roulait et allait la vider sur la berge. Il y avait là des gens de tous les âges, de toutes les provinces, de tous les accoutremens et de tous les types, des loups, des renards, des chiens, des porcs, des chats-tigres, et, dans les yeux de presque tous on lisait le même avertissement : « Garde-toi de moi ! » Ils bêchaient ou se reposaient à leur guise, sans même répondre aux observations de l'entrepreneur, un grand, vêtu d'une blouse, et qui ressemblait à un boucher soufflé de graisse; ils se connaissaient déjà, bien qu'embauchés de la veille et venus de tous les points de l'horizon ; ils s'appelaient ; ils juraient contre les tiges de nénuphars, grosses comme des câbles, qu'il leur fallait arracher, ils juraient contre l'odeur, contre le maître, contre le soleil ; et parfois, ayant étourdi d'un coup de manche de pelle une anguille envasée, ils la lançaient sur le pré voisin, avec des rires. Plusieurs quittaient l'ouvrage, sans dire pourquoi, et partaient. Les vrais miséreux poussaient le travail, et gagnaient la paye pour les autres.

Jean Louarn était de ceux-là. Il était arrivé, de son allure lente, la pelle sur l'épaule, regardant, avec la même indifférence, l'étang où il allait descendre et les compagnons qui l'y avaient précédé. Après avoir échangé trois mots avec le chef d'équipe, il avait pris sa brouette et pénétré dans le bourbier. Depuis lors, il entamait et soulevait la vase, d'un mouvement sûr et régulier, comme celui d'une machine, et le talus s'ouvrait devant lui en coin profond. Que lui importait de faire cette besogne, plutôt que de scier la moisson, ou de casser les mottes d'un guéret, à présent qu'aucun travail n'avait plus d'attrait pour lui, étant fait hors de chez lui et pour le pain qu'on mange seul ? Personne du moins ne lui avait demandé son nom. Personne ne lui adressait la parole. Il songeait dans le bruit comme tout à l'heure sur les

chemins. Une chose même le réconfortait un peu : les enfans avaient été reçus, à la ferme, par une vieille femme qui avait recommandé à une toute jeune : « C'est des petits pauvres, Anna; il faut en avoir soin, autant que des nôtres; tu leur feras la bouillie; tu donneras un lit pour les deux filles, et tu mettras près de toi le nourrisson, dans la barcelonnette, car c'est grand'-pitié, les enfans qui n'ont plus de mère. » Louarn avait dit, en effet, ne pouvant dire la vérité, qu'ils étaient orphelins. Et il revoyait, en travaillant, cette belle fille de ferme qui emportait déjà Joël maternellement, avec un oubli joyeux de la peine qu'elle aurait. Les petits seraient heureux, bien sûr ! Le père ne regrettait donc point d'avoir accepté cette offre de travail, au début du voyage.

Il ne s'interrompait guère. Cependant, quand il levait la tête, il éprouvait un étonnement vague de ne pas se trouver tout à fait hors du pays qui lui était familier. Au delà des roseaux qui enveloppaient l'étang de leur bague fanée, le sol se relevait un peu, des prés montaient de tous côtés, mêlés de landes, de buissons, de lèpres pâles ou brunes, larges espaces que parcouraient les moutons et le vent, et que barraient au loin les avenues de hêtres, comme des falaises de roches rondes. Derrière l'une d'elles, le château et la ferme, bâtis du même granit, anciens tous deux et soudés l'un à l'autre, s'abritaient. Dans ce paysage, qui ressemblait à une baie abandonnée par la mer et dont il aurait creusé le fond, Louarn avait le sentiment de ne point être un étranger. Ce n'était plus, sans doute, la figure des choses qu'il avait laissées là-bas; mais c'était leur même manière de prendre le cœur, et, au dessus d'elle, le même souffle régulier qui s'éveille et s'éteint avec la marée. Oui, il y avait encore autour de lui quelque reste de chez lui. Et Louarn crut d'abord que cela l'aiderait à vivre.

Mais le premier soir tomba. Il tomba, rapide et lamentable. Des vapeurs se levèrent à sa rencontre, de l'étang et des terres voisines. Et, la lumière disparaissant, ce lieu devint si sauvage et d'un tel dénuement que Louarn en fut saisi. Appuyé sur sa pelle, il regardait la lueur rouge étendue au-dessus des hêtres, et qui lentement descendait derrière leurs troncs de fumée. De ce côté, vers le couchant, était aussi son chagrin. Il y avait là, quelque part dans la nuit, une petite ferme portée sur un tertre, et qu'un autre ménage habitait maintenant. Un autre ! O pauvre

Louarn ! Comme cela est près de toi ! Un enfant a pu faire la route. L'odeur de ton blé noir pourrait venir jusqu'à toi. Ils le moissonneront, ces étrangers ! Ils sont où tu étais. Ils vont dormir où tu as dormi. Regarde ! N'est-ce pas la forêt de Plœuc, en avant ? N'est-ce pas la lande ? N'est-ce pas l'heure où la porte s'ouvrait au tâcheron las du jour, et te laissait voir, d'un seul coup, les murs, le feu, la femme aimée, les berceaux, toute la vie ? Pauvre Louarn ! Les baisers d'autrefois saignent comme des blessures, la peur du lendemain descend avec les ténèbres, la force du pardon s'épuise avec le jour...

« Faudra pas que je reste longtemps ici, pensa Louarn ; ça me rappelle trop la maison ! »

— T'as donc un chagrin, toi, le Breton ? dit une voix.

Lentement, Louarn tourna la tête, et, sur le bord de l'herbe, il aperçut un ouvrier à face camuse, qu'on appelait le Boulonnais, et qui remettait la veste de toile bleue quittée pour le travail.

— A quoi vois-tu que j'ai du chagrin ? demanda-t-il.

— Tu restes là, les camarades sont partis ! Empoté, va !

Le Breton reçut l'injure avec un haussement d'épaules, tandis que l'homme s'éloignait, prestement, les deux mains dans les poches de son pantalon dont elles élargissaient la partie supérieure, comme un jupon. En effet, ces ombres en marche, par groupes, dans des directions qui s'écartaient de plus en plus, c'étaient les compagnons de travail. Le dernier de tous, Louarn sortit de l'étang, et, avec une poignée d'herbes, essuya ses mains et ses sabots. Il allait retrouver ses enfans à la ferme, et dormir dans la paille de l'étable.

Sept jours s'écoulèrent de la sorte. Le huitième, il faisait une brume chaude qui tuait les feuilles et énervait les hommes Déjà, la veille et l'avant-veille, le Boulonnais avait recommencé à se moquer de Jean Louarn, qui refusait de se joindre aux autres pour le repas de midi, et qui mangeait seul, à l'écart, et qui ne riait jamais. Il vit Louarn plus renfrogné, plus taciturne que les jours précédens, et, n'ayant pu l'émouvoir, du moins jusqu'à l'irriter, il se mit à inventer, car il ne savait rien de précis relativement à ce coureur de route, qui ne parlait pas.

— Les camarades, dit-il, voilà la besogne à moitié faite. Joli débarras ! Pour moi, je ne regretterai pas le chautier, ni mon voisin de mare... Il a dû tuer quelqu'un, ce Breton, pour être d'humeur si noire ; à moins que sa femme...

— Tais-toi! dit Louarn à voix basse.

Mais l'autre, excité d'autant plus qu'il voyait Louarn s'émouvoir enfin, continua:

— A moins que sa femme ne l'ait lâché!

— Elle est morte! cria Louarn.

— Tu ne le dirais pas si haut, ni si furieusement, si c'était vrai! répliqua l'autre. Regardez tous...

Le Boulonnais n'eut pas le temps d'en dire davantage. Louarn, jetant sa pelle, avait relevé la ceinture de cuir qui tenait son pantalon, frappé deux fois dans ses mains, en signe d'attaque, et de ses bras étendus, de son buste qui avait grandi tout à coup, il dominait l'ouvrier qui s'était mis en garde, ramassé sur lui-même, les poings contre la poitrine, et les yeux devenus fous de colère. Une clameur s'éleva, des cris, des bravos, une haine « Tue le Breton, Boulon, tue! » Un grand silence suivit. Dans ce cirque aux remparts de vase, cinquante hommes guettaient un mauvais coup. Ils n'attendirent qu'une seconde. Le Boulonnais fondit sur Louarn, la tête en avant, pour le frapper au ventre. D'un mouvement de côté, Louarn évita le choc; ses reins plièrent et s'abattirent; il saisit l'ennemi au passage, par le milieu du corps, l'enleva, le souleva de ses poignets crispés, le fit sauter par-dessus son épaule, et, le balançant, à bout de bras, trois fois, — il y eut trois cris, — le lança dans la vase, où le chemineau s'abîma, la figure contre terre, à cinq mètres du bord.

Louarn se retourna aussitôt vers les témoins, dont plusieurs accouraient, levant leur pelle, ou tirant leur couteau.

— A qui le tour? dit-il.

— A moi! dirent quelques voix.

Mais personne ne se risqua jusqu'auprès du Breton, qui secouait ses doigts tachés de vase, et haletant, tous les muscles de son corps tendus et prêts à recommencer, attendait un nouvel adversaire.

Quand il vit que personne ne se présentait et n'osait affronter ses bras, il ramassa sa pelle, et traversa le cercle qui s'ouvrit devant lui.

— Où vas-tu, le Breton? demanda le contremaître, que la lutte avait intéressé comme un spectacle, et qui ressaisissait à présent l'autorité, où vas-tu? Tends la main à ton camarade le Boulonnais, et que tout le monde se remette au travail!

Il avait un peu peur de ses hommes, comme les vaqueros qui observent de loin les taureaux de combat. Mais Louarn continua sa route, balançant sa pelle sur son épaule, et remonta vers la ferme, qu'on devinait à peine, à une ombre plus forte derrière les lignes d'arbres.

— Je veux reprendre mon voyage, murmurait-il, je veux qu'on ne me parle point d'elle. Ah ! comme elle me poursuit encore ! Comme ils ont deviné ma peine ! Je veux m'en aller plus loin !

Quand il eut dit sa volonté, et que tout fut prêt dans la cour de la ferme, près de la porte dont le cintre de granit était verdi par la moisissure des hivers ; quand Lucienne et Joël eurent été recouchés dans la charrette à bras, Louarn, au moment de lever son chapeau et de dire adieu, aperçut, dans l'ombre de la salle, la grande belle fille qui pleurait. Elle contemplait si tendrement les petits ; elle avait dû si bien gagner les signes d'adieu que lui faisaient Lucienne et Noémi ; elle aurait tant aimé que l'autre parlât et répondît, ce Joël qu'elle avait bercé, emmailloté, promené, que Louarn ne put s'empêcher d'avoir un sentiment confus de regret et presque de tendresse. Il pensa : « Celle-ci n'aurait pas pu les quitter, si elle avait été leur mère. » Mais aussitôt il trouva que cette pensée n'était pas bonne et, disant adieu à la vieille fermière qui était la plus proche du seuil, il tira sur le brin de noisetier qui servait de poignée au timon de la charrette, et, à travers la cour assourdie par le fumier, on entendit s'éloigner un pas lourd, un autre tout léger, et le grincement de la roue en voyage.

Le soir, Louarn coucha dans une autre ferme, moins hospitalière que celle qu'il venait de quitter. On lui reprocha l'heure tardive où il se présentait ; on le fit attendre. Mais on ne le repoussa pas. Il y avait de la peur, dans la permission que lui accordaient les paysans de coucher dans la paille, peur des vengeances, du feu, des mauvais coups ; mais il y avait aussi de la pitié sainte, un reste de cette divine charité qui ouvre encore tant de portes, à la brune, dans les campagnes de France. Le lendemain, et toute la semaine suivante, il trouva un gîte. Il marchait vers le levant, ne disant à personne ni sa route, ni surtout la raison de ce voyage. Il disait : « Je vas en Vendée, pour les pommes de terre. » Et cela suffisait aux simples qui l'interrogeaient. La Vendée, c'est-à-dire le pays français, large ouvert au soleil, a toujours été regardé comme le pays d'abondance par ceux de la presqu'île.

Le temps se maintenait à peu près beau. Louarn voyageait deux ou trois jours, puis s'arrêtait dans quelque ferme pour gagner son pain. Le ronflement des machines à battre s'élevait toujours ici ou là, dans le matin, et il suffisait de se présenter et de dire : « Voulez-vous de moi ? » pour être accepté parmi les bandes d'hommes et de femmes, nombreux comme des convives de noces, qui enveloppent la machine et la servent. Partout, et malgré la grande fatigue des ménagères qui doivent faire le dîner pour tant de monde, on recevait les enfans, et quelqu'un se trouvait, plus ou moins vite, plus ou moins volontiers, pour cuire la bouillie et laver le pauvre linge du nourrisson. Les hommes, presque toujours, voyant la petite charrette, disaient non. Les femmes disaient oui, et laissaient entrer et s'arrêter la charrette, à l'abri des meules qui tremblaient au voisinage des courroies et des roues de la batteuse. Mais quand Louarn quittait la ferme, elles ne manquaient pas de l'avertir et de prédire, en voyant Joël :

— Vous le ferez mourir, mon pauvre homme ! Quand le mauvais temps va venir, vous verrez ce qui arrivera ! On ne fait pas son tour de France avec un nourrisson !

Il ne répondait pas.

Cependant, si lente que fût la marche des enfans, il faisait du chemin. Louarn évitait le plus possible les bourgs, qu'il redoutait par timidité, parce qu'il était peu habile en paroles, et aussi par peur de la police, car il sentait peser sur lui la suspicion dont le sédentaire enveloppe les errans. Il s'écartait parce que, à l'entrée des villages, un écriteau portait : « La mendicité est interdite, » et, bien qu'il ne mendiât pas, il savait qu'on ne lui tiendrait pas compte de cette bonne volonté qu'il avait de travailler, et qu'il était le chemineau, l'être vague, de la grande association misère, rôderie, volerie et compagnie, dont les associés ont une réputation séculaire, fondée et invariable. Il était d'autant plus suspect qu'il devenait de plus en plus étranger au pays.

Bientôt, en effet, la veste soutachée de velours noir, le grand chapeau, le pantalon de droguet bleu, large et élimé, parurent une chose curieuse, et indiquèrent que la race ne se reconnaissait plus dans ce costume ancien. Le grain de la terre changeait. Les guérets, tout gras d'argile, n'avaient plus cette apparence de poudre de violette, ou de poudre blonde, ou de sel en pous-

sière, qu'ont les guérets de Bretagne; la terre n'était plus terre à fleurs, mais terre à légumes; les vaines pâtures, les avenues qui ne mènent à rien, le terrain vide d'où le maître est toujours absent, diminuaient de nombre; et il y avait moins de traces du passage du vent, et moins d'ormes tordus, et plus de chênes bien droits. Mais surtout les collines n'étaient plus faites de même. Elles ne montraient point leurs rochers; elles ne pressaient pas leurs ruisseaux; elles ne souffraient pas du nord-ouest; elles portaient des moissons qui ne versaient pas. Plus de blés noirs, ou beaucoup moins; les ajoncs diminuaient; la bruyère se faisait rare; l'odeur de menthe grandissait; l'air salin, l'air qui met de l'aventure au cœur des hommes, ne soufflait plus; et le vent passait inégal, et la marée qu'il monte était rompue, et la chanson qu'il chante allait en miettes.

Louarn savait bien que ces jours étaient pour lui des jours d'adieu, et il faisait moins de route, et regardait davantage autour de lui, comme s'il cherchait partout des yeux d'amis qui s'en allaient.

Dans un de ces lents voyages, il fut surpris par la pluie. Elle commençait violemment. Il chercha l'abri d'un talus, et, contre la levée de terre d'un fossé, au bord d'un chemin vert, il rangea la charrette et les deux petits qu'elle portait. Une souche creuse ouvrait au-dessus son écorce fendue et morte, que doublaient des veines de bois vif. Noémi se blottit au plus près, la tête dans les épines. Louarn, un peu de côté, à moitié hors de l'abri, courba le dos et regarda l'herbe, en attendant la fin de l'averse. Mais la violence de l'orage redoubla; le vent battit la place, et la rendit intenable. Le fossé s'emplissait d'eau; les feuilles mouillées ne protégeaient plus; les vêtemens traversés collaient aux épaules. Louarn s'aperçut que Joël était glacé; il quitta sa veste, et la jeta sur les enfans. Hélas! le froid de l'air augmenta et aussi le frisson des mains qui soulevaient l'étoffe. Après une heure, ayant saisi le bras de Joël qui pendait, hors de la caisse de bois, le père reconnut que le dernier de ses enfans était pris de fièvre. Alors, laissant sa veste, comme une couverture protéger les plus jeunes qu'elle cachait presque entièrement, il tira la voiture hors du fossé, et remonta le chemin vers la grande route. Contrairement à son habitude, il voulait atteindre le village prochain et y demander secours, car il s'affolait plus vite qu'une mère, lui qui ne savait pas. Noémi trottait dans la

boue, son jupon relevé par-dessus la tête. La pluie tombait si drue qu'ils ne voyaient pas au delà des deux haies de droite et de gauche. Louarn n'avait qu'une pensée : « Pourvu que je trouve du secours pour mon petit! »

Il ignorait le nom du bourg qu'il allait rencontrer. Heureusement, après trois quarts d'heure de marche, Noémi et le père virent se lever, aux deux bords de la route, des toits criblés par l'averse et entourés d'un halo par le rebondissement des gouttes d'eau.

— Enfin! dit Louarn; tu vas te chauffer, ma pauvre Noémi, et je vais trouver un lit pour ton frère qui a la fièvre.

Il courait presque, gêné par son pantalon qui ne glissait plus sur les genoux. Derrière les vitres, deux femmes qui observaient le ruisseau plein, et le ciel où le vent, le soleil et les nuages se livraient bataille, quand elles eurent aperçu Louarn et le mouvement qu'il faisait pour obliquer vers elles, laissèrent retomber le rideau. La flèche de la petite voiture deux fois s'inclina de leur côté, et deux fois reprit le milieu de la route. Une troisième femme se tenait sur le seuil de sa porte, et rejetait, avec un balai, l'eau qui était entrée dans sa maison. Elle comprit, entre deux coups de balai, le danger de charité qui s'approchait. Elle prit les devans.

— Passez, dit-elle, je ne peux rien vous donner.

Louarn, dont les dents claquaient, commença :

— C'est mon petit...

— Moi aussi, j'en ai des petits! interrompit la ménagère... Allez plus loin!

Il y avait plus loin un menuisier, qui ne s'était pas interrompu de raboter, et dont le buste se couchait et se redressait en mesure, dans l'encadrement d'une devanture cintrée, ouverte à trois pieds du sol. Quand le pauvre s'arrêta au milieu de la route, n'osant faire l'inutile distance qui le séparait de l'ouvrier, celui-ci eut un regard de côté et une expression de bonne humeur, qui signifiait seulement qu'il était content d'être au sec, les pieds dans les copeaux, et d'avoir du travail toute l'année. Il ne voulait pas offenser, assurément, ce maigre coureur de chemin, tout hagard et tout pâle, qui demanda :

— Quelqu'un peut-il me recevoir, ici?

— La mendicité est interdite dans la commune, mon ami, fit l'ouvrier.

Il avait une figure d'ancien soldat devenu rentier, ronde à barbiche longue, fond rose avec des coups de pinceaux blancs, comme une porcelaine décorée.

— Je ne demande pas la charité reprit Louarn. J'ai un enfant qui est malade.

Une voix, partie de l'arrière-boutique obscure, insinua :

— C'est peut-être contagieux?... Fais donc attention, Alexandre, on ne sait pas à qui on a affaire.

— Tais-toi, la marraine ! fit le menuisier.

Il se tourna complètement du côté de Louarn, qui s'était penché au-dessus de la petite voiture et, de ses mains mouillées, sur lesquelles retombait la chemise en cassures raidies, soulevait la veste qu'il avait jetée sur Joël et sur Lucienne. Il pleuvait toujours. Dans le demi-jour de l'abri, le visage de Lucienne se releva les yeux vifs et rieurs, et le plus petit demeura inerte, jaune comme la cire.

— Regardez plutôt ! dit Louarn.

L'ouvrier fit une moue expressive ; il avait vu mourir des nourrissons.

— Il y a dans le bourg deux médecins, dit-il, essayez : un qui est vieux, pas mauvais homme, un peu réac...

— Ils ne voudront pas me le prendre, et ce n'est pas ce qu'il me faut, répondit Louarn. Je voudrais quelqu'un qui le coucherait dans un lit?

— Je ne connais pas.

— Ou un hôpital ?

— Il y en a bien un, mon ami, mais seulement pour les gens d'ici. S'il fallait prendre tout le monde, à présent, tout ce qui passe dans la route, vous comprenez !...

Louarn laissa retomber le vêtement sur ses enfans et, tendant le poing, sous l'averse qui lui fouettait les joues :

— Ah ! cœurs durs que vous êtes ! cria-t-il. Où voulez-vous donc que j'aille ? Je ne peux pas le laisser mourir !

— Mauvais cœur, vous-même ! Qui est-ce qui vous force à courir les campagnes et à mendier, avec vos gosses encore, pour faire pitié? Vous pouvez passer, allez ! on la connaît...

— Dites donc, chemineau? fit une voix enrouée, où sont vos papiers?

Un gros homme, vêtu d'une veste de tricot, très assuré de langage et d'attitude, observait le Breton, qui tournait

avec précaution la petite voiture pour revenir sur ses pas.

— Oui, où sont vos papiers? Vous ne répondez pas? Vous n'en avez pas?... Si vous voulez un conseil, fichez le camp!... Vous avez raison de vous en retourner! Et un peu vite!...

Le garde champêtre eut un rire méprisant, le rire du petit fonctionnaire qui trouve le règlement toujours juste, et qui sent derrière lui la force, qui ne sent plus le Christ qui réprouve. Il ne manquait jamais de faire cette question : « Avez-vous vos papiers? » Elle avait le même succès, infailliblement : le pauvre s'en allait, et débarrassait la commune de sa présence et de ses haillons. Et celui-ci ne faisait pas autrement que les autres. Après avoir essayé de résister, il comprenait, il avait peur, et le voici qui s'attelait de nouveau à sa charrette de gueux et ramassait le timon dans la boue. Le garde riait, les mains dans les poches de son veston. Mais Jean Louarn, tout à coup, se redressa. L'horreur de voir mourir son enfant avait chassé tout le sang de son visage et retiré plus avant, au fond de leur orbite, les yeux qui luisaient pourtant. Il enjamba le ruisseau, il s'avança vers la maison, et, tordant l'une contre l'autre ses deux mains décharnées, il se pencha par l'ouverture de la boutique, le ventre appuyé contre le mur bas, et tout le buste tendu vers l'ouvrier qui cessa de raboter.

— Mon ami, dit-il, mon ami, je ne te connais pas, mais tu auras pitié!

La douleur supprimait la convention de la vie, et il le tutoyait.

— Si tu as un enfant, aie pitié du mien, et viens avec moi?

— Pour quoi faire? demanda le menuisier.

— Je te dirai quoi faire, reprit Louarn aussitôt. Viens seulement?... Viens tout de suite?... Je suis un homme comme toi; j'ai eu comme toi ma maison, et je n'ai plus rien!

Ces mots de la douleur vraie, et ce rappel de la fraternité, le maître ouvrier ne les avait pas souvent entendus. Il en fut troublé. L'âme habituellement inerte frissonna; la main traduisit l'émotion, se resserra sur une poignée de copeaux qui la soutenaient, et l'étreignit, comme une main fraternelle. La volonté consciente, plus lente et combattue par le voisinage du témoin qui écoutait dans la rue, hésita. Et Louarn, ne recevant pas de réponse, et n'ayant devant lui qu'un vieil ouvrier qui baissait le front et qui demeurait immobile, les genoux enfoncés dans les

débris de bois blond, se rejeta brusquement en arrière, et partit. La petite voiture se remit à rouler et à se plaindre. Mais il n'avait pas fait cent pas, qu'il entendit qu'un homme venait et se hâtait pour le dépasser. Il n'eut point l'air de s'en apercevoir; il pensa que c'était peut-être le garde champêtre, qui le reconduisait jusqu'aux limites. Mais son épaule glacée par la pluie sentit bientôt le contact d'un compagnon de route, qui tâchait de se bercer au même balancement, et qui demandait :

— Voyons, qu'est-ce qu'il y a?

— Oh! ce qu'il y a?... Non, il y avait,... dit Louarn.

Et il avançait toujours, sans même jeter un regard sur le compagnon qu'il avait appelé, si bien que celui-ci le crut fou.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon pauvre garçon? redemanda l'homme. J'ai quitté mon travail pour t'aider. Que veux-tu?

Ils avaient déjà le village derrière eux. Ils marchaient sur la route détrempée, l'ouvrier inclinant la tête et comme recueilli pour recevoir une confidence triste, et Louarn, au contraire, le cou tendu au vent, selon son habitude; tous les deux fouettés par l'averse qui avait des reprises subites et de subites accalmies. Alors le Breton parla, très bas, soufflant ses mots vers les nuages qui couraient, et s'interrompant parfois, pendant plus de dix pas, quand le cœur lui manquait, ou quand il avait peur de dire le nom de Donatienne.

— Il m'est arrivé, disait Louarn, des peines que je ne peux pas dire... Mais, tu vas me croire, je n'ai pas été en faute... J'ai travaillé; je n'ai fait de tort à personne; j'avais une jolie closerie... A présent, je traîne là dedans tout ce qui reste de chez nous... Et mon petit Joël va mourir; tu n'as qu'à soulever la veste que j'ai mise sur lui et qu'à tâter sa joue; il va mourir si tu ne trouves pas quelqu'un de charitable, qui le prenne en garde et qui le soigne!... Dis-moi quelqu'un?

Le menuisier resta un moment silencieux, inspecta la campagne, et dit :

— Tournons par ici. J'ai une idée.

Ils tournèrent vers la gauche, du côté où la terre se soulevait, et formait une longue colline, rase, pareille un peu à celles de Bretagne, et couronnée au loin d'un bouquet de pins. Une rayée de soleil tomba entre deux nuages, et galopa, ardente, d'un bout à l'autre de la plaine mouillée.

Louarn serrait la main de Noémi, et continuait :

— Je ne peux emmener que celle-ci, qui est grande, et Lucienne qui marche un peu. Mais quand j'aurai trouvé du travail, je gagnerai de l'argent pour faire revenir Joël, et pour payer celui qui l'aura nourri... Je te le promets...

— Où vas-tu? demandait son compagnon.

— Chercher du travail.

— Où y en a-t-il?

— Dans la Vendée.

— C'est ce que disent ceux qui passent, mais on ne les revoit plus! répondait l'ouvrier.

Celui-ci prenait confiance, à mesure qu'il écoutait Louarn. Sa barbiche blanche se levait, de temps en temps, au-dessus des barrières, et il cherchait quelqu'un. La pluie ayant cessé, il faisait plus doux, et la terre fumait. C'était le moment où les travailleurs sortent pour achever en hâte la besogne commencée, L'ouvrier observait d'un coup d'œil et reconnaissait les gens qui ramassaient des châtaignes, ou qui hersaient, ou qui menaient les troupeaux aux deux bords du sentier. Et il ne s'arrêtait pas. Enfin, comme l'éclaircie s'élargissait, il vit, dans un champ, deux femmes qui coupaient de l'herbe avec la faucille. Elles ne le voyaient pas. Il les appela, et elles vinrent. Il leur montra l'enfant, tout brûlant de fièvre, au fond de la petite charrette de Ros Grignon, et expliqua les choses.

— Je réponds de l'homme, ajouta-t-il. Faites ce qu'il demande.

La plus âgée des deux pauvresses demanda :

— Que donnera-t-il?

Ils discutèrent. Mais pendant qu'ils tâchaient de se mettre d'accord, la plus jeune se baissa, fit de ses bras un berceau, éleva l'enfant jusqu'à son sein, et dit :

— Je le prends pour moi!

C'était l'adoption...

Une heure plus tard, au sommet de la colline, et parmi les pins, Louarn sortait de la ferme où il laissait Joël. Quand il fut à une vingtaine de pas, et trop loin pour revenir lui-même en arrière, il dit à Noémi : « Embrasse-le bien! » Et la petite courut à la maison, et reparut bientôt. « Retourne! » dit le père. Elle revint encore. Et, une troisième fois, il la renvoya, disant : « Chéris-le, comme si tu ne devais plus le voir d'ici une grande semaine! » Car il n'avait point expliqué à la petite son projet. Il la vit reparaître toute joyeuse.

Alors il se rapprocha de l'homme qui l'avait conduit jusque-là, et il se découvrit, pour le remercier sans dire un mot de trop. Puis il interrogea :

— Où est ma route, à présent ?

L'autre avait encore moins de courage que Jean Louarn. Il ne put parler. Il montra seulement, du doigt, la direction de l'Orient.

Et Louarn descendit la colline, n'ayant plus avec lui que deux de ses trois enfans.

Il alla vite, vite, sans se retourner, tant qu'il y eut un peu de jour. Il était comme insensé. Et il parlait aux choses. Il disait aux arbres : « Voyez ce qu'elle m'a obligé de faire ! » Il donnait cours à la colère, qui n'avait jamais grondé ainsi dans son cœur. Il accusait Donatienne. Il la chargeait de tout le mal qu'il avait eu, qu'il avait, qu'il aurait. Il disait encore : « Mauvaise femme, j'ai été forcé de quitter ton enfant ! Ton enfant pleure, ton mari marche, et vois Noémi, elle n'a plus de souliers ! » Cependant, quand il eut beaucoup pleuré, il finit par dire : « Elle ne sait pas, tout de même, ce qui m'est arrivé. Si elle avait su tout le mal qu'elle a fait, elle serait peut-être revenue ! »

Et il continua, s'éloignant de ce lieu qui était vraiment la frontière de Bretagne.

Les jours suivans, il ne rencontra plus de landes, et il commença de boire du vin, quand les fermes où il se louait étaient riches. On ne lui demandait plus de quelle paroisse il était, mais on le tenait à distance. « Ça ne vaut pas cher, lui disait-on, la graine de souci qui vole, et vos Bretons sont si attachés à leurs pommiers et à leurs landes qu'il n'y a que les pires à s'en aller. » On le logeait moins souvent et moins bien. Il dormit dans des étables à porcs ; il dut payer sa nuit, plusieurs fois, non seulement dans les auberges où le froid le faisait entrer, mais chez l'habitant qui ouvrait son fenil. Ils avaient le cœur plus dur. Les mauvais jours allaient venir et, en attendant, les nuits froides étaient venues. En vérité, le chemin ne devenait pas moins dur, à mesure qu'il s'allongeait, comme Louarn l'avait espéré.

Le chemineau songeait quelquefois à tous ces jours qui s'étaient accumulés depuis qu'il était parti, et, ne sachant où il se trouvait exactement, il tâchait d'imaginer une distance en rapport avec un pareil temps : sept semaines, huit semaines, neuf semaines. Mais, il n'y réussissait point. Souvent aussi, il essayait en

vain de se louer dans les fermes. Il était si maigre qu'on le croyait sans force. Il demandait : « Y a-t-il des pommes de terre à arracher? » On lui répondait : « Sans doute, mais on se suffit. » Ou bien on ne lui répondait pas. Et il pensait : « Je ne suis pas encore en Vendée, puisque le pays n'est pas meilleur que chez nous. »

Souvent aussi, il lui venait des idées mauvaises. Tantôt c'était la tentation de se tuer, de se jeter dans une mare, une pierre au cou; tantôt, et plus fréquemment, c'était une défaillance morale plus obscure et plus troublante, et un regret de tout ce qu'il avait fait de bien. « Qu'ai-je gagné, songeait-il, à aimer cette Donatienne? Pourquoi ne l'ai-je pas imitée, elle qui s'est moquée de moi? Me voici sur les routes, plus pauvre que ceux auxquels je donnais l'aumône, chargé tout seul des enfans qui étaient de nous deux, et obligé de remercier quand je dors sur la paille. Si j'avais voulu, pourtant, oui, si j'avais voulu! » Il se souvenait des mots à double sens que lui avait adressés la fille de Plœuc, chargée, par Donatienne elle-même, de tenir le ménage en ordre, dans les premiers mois de la séparation. Il se sentait hanté par le rire sournois de cette Annette Domerc, par son regard dont il avait gardé, au fond de lui-même, comme la piqûre secrète et envenimée.

Presque toujours, il secouait assez rapidement ces pensées-là. Il en avait du remords. Il cherchait un appui. Alors, il embrassait vingt fois de suite Noémi ou Lucienne; il leur disait des mots très doux; il essayait de les faire rire, comme si le rire des enfans eût été un pardon pour l'homme. Les petites, vaguement, s'étonnaient de ces tendresses subites, qui s'espaçaient, d'ailleurs, de plus en plus.

Et, de colline en colline, par les terres fortes, par les bois, par les bourgs, il descendait vers le sud-est. Il avait passé dans la Mayenne, à droite d'Ernée et à gauche de Grand-Jouan. Certains jours il s'étonnait, sur les collines, de sentir de nouveau la salure de l'air. Car il s'était rapproché de la grande vallée qui entre au cœur de la France, et, sans le savoir, il était plus près de la mer qu'au milieu de son voyage.

Un soir d'octobre, il avait marché péniblement, à cause de la pluie qui commençait à amollir les terres, et qui venait par ondées longues, couchées par un vent doux. Il ne cessait de penser aux semailles dont c'était le temps. Sa main s'ouvrait toute seule au grain absent, sa main condamnée à ne plus toucher

le froment. Il lâchait la poignée de la charrette, et la ressaisissait. Il y avait dans l'air de l'orage qui ne gronde pas. Louarn avait faim; Noémi avait faim; Lucienne avait faim. Ils montaient une côte dont le sommet devait être bien éloigné, car on apercevait, tout à son point culminant, la bâche d'une voiture de roulier, qui cahotait en s'en allant, et celle-ci ne semblait pas plus grosse qu'un panier de jonc. Le jour allait finir. Mais c'était un de ces jours où le soleil disparaît sans qu'on sache où, ni quand, à quel moment précis. Il y avait seulement des bandes de ciel plus pâles, couvertes de fumée en mouvement, à droite de la voiture de roulage qui s'éloignait. Pas un toit qui fût proche, pas un regard, pas un mot : des champs assombris, remués fraîchement, coupés de vignes dont le nombre se multipliait depuis une semaine, sur le chemin d'aventure que suivait le Breton; et, après les vignes, à quelques centaines de mètres du sommet, un taillis balançait ses brins de chêne trapus, et buvait l'eau par ses feuilles, ses mousses, ses champignons, ses lichens, sa terre poreuse. Louarn pensa : « J'atteindrai ce mauvais abri. Il y aura au moins un peu de bois pour faire ma cuisine. Les petites ont besoin de quelque chose de chaud. » Il mit un grand quart d'heure à franchir la distance qui le séparait du taillis, entra par une dépression du talus, et laissa la petite charrette au bord d'une de ces minuscules clairières rondes que laissent après eux les charbonniers, quand ils ont cuit le charbon dans une coupe. Et aussitôt il se mit à tirer de la voiture une vieille casserole, une bouteille d'eau, et cinq gros navets qu'on lui avait donnés. Noémi s'assit contre la cépée de chêne qui avait le moins de traces de pluie à sa racine et, ayant mis sa sœur près d'elle, ayant renoué les bouts des deux châles gris qui s'étaient dénoués, elle commença à peler les légumes avec son couteau de poche, tandis que le père s'éloignait, à la recherche du bois mort.

Quand les deux petites furent seules, elles se mirent à rire, et leur rire était doux, comme s'il y avait eu des oiseaux, et il s'en allait dans la fin du jour, dans la pluie, jusqu'à la route qui passait à peu de distance, jusqu'au père qui s'éloignait en faisant un cercle, de peur de s'éloigner trop. Celui-ci, en les entendant, sentit défaillir ce qui lui restait de courage. Elles ne comprenaient pas qu'on était hors du pays breton, qu'on allait dans l'hostilité du monde, que l'hiver venait, que la lassitude de ces

gîtes de hasard, et l'incertitude de la vie augmentaient avec les jours; elles ne subissaient pas l'étouffement, l'accablement de la nuit mortelle qui enveloppait le bois, et qui eût fait pleurer un homme heureux!

Deux poignées de brindilles mouillées, trois poignées de mousse qu'il avait pressées comme une éponge, et Louarn revint vers les petites.

La casserole était pleine d'eau et de quartiers de navets pelés. Il ramassa des pierres, fit un foyer qu'il bourra de bois, et frotta une des allumettes qu'il portait dans sa vieille tabatière de corne. Le bois ne prit pas feu. Il n'y eut qu'une bouffée de fumée qui s'en alla, couchée et vite bue, dans la brume énervante.

— Faudrait des feuilles sèches, dit Louarn; prends les allumettes, Noémi, je vas chercher de la feuille à présent... Il fera froid cette nuit, mes pauvres!...

Il était debout, décoiffé, les cheveux collés; il regardait du côté de l'occident, où il y avait une longue traînée jaunâtre, comme une couleuvre écrasée, un reste de lumière entre la terre et des nuages si bas, si bas que l'air manquait dessous. Par là, Louarn, par là, tu avais jadis, au soir tombant, un feu clair qu'une autre allumait, tu avais les bonjours qui accueillent, les bras qui s'ouvrent, et qui t'aimaient...

— Allons, dit-il tout bas, il faudra maintenant que je ne regarde plus jamais de ce côté-là, non, plus jamais... Il fera froid, mes pauvres! répéta-t-il.

En parlant, il se détourna pour aller chercher des feuilles sèches. Noémi essaya à son tour de frotter les allumettes, et elle riait, ne réussissant pas, sous la poussée de pluie et d'air doux qui éteignait à mesure la flamme... Dans l'immensité lugubre son rire d'enfant glissait.

Tout à coup, elle cessa de rire. Le père, qui était à trente mètres de là, entendit qu'elle parlait. Et il ne pouvait la voir, parce que le couvercle de nuages s'était fermé, et que la nuit s'était épaissie. A peine s'il voyait ses mains errant à terre et les flèches des branches sur le gris de fumée du ciel... Elle parle, Noémi... A qui? Pas à sa sœur... Les enfans n'ont pas la même voix quand ils causent entre eux, et quand ils sont en présence d'une grande personne... Elle parle, dans le bois; elle répond à des questions qui sont faites à voix basse... Le vent ne porte pas de

ce côté. Louarn s'approche, courbé, attentif, le cœur battant de colère... Si c'est un chemineau, il se battra! Pourquoi? Parce que... parce qu'il a défendu à Noémi de répondre aux chemineaux, parce que la haine est à plein son cœur, ce soir, avec la peine... Il tourne, les poings serrant les feuilles qu'il a saisies, et, sans bruit, il arrive auprès du rond des charbonniers. Trois formes sont penchées vers le foyer, deux petites, une grande. Il entend une voix qui demande :

— Donne-moi les allumettes, petite, j'allumerai bien!

— Ne les donne pas, Noémi! crie Louarn. Je te le défends!

Il est debout. Une lueur de phosphore brille, puis une flamme dans le creux de deux fortes mains qui la protègent. Le reflet, aigu, subit, tire hors de la nuit pluvieuse une figure qui apparaît un instant, de trois quarts, ferme et pleine, dessinée en traits rouges dans le noir de la nuit où elle se replonge presque aussitôt. C'était une femme. Elle avait regardé du côté de Louarn... Elle disait :

— Veux-tu que je fasse la soupe?

— Non! cria Louarn. Allez-vous-en!... Je ne veux pas de vous!

Ils n'étaient pas séparés par deux mètres. Ils étaient de même taille. Et la femme s'étant baissée, sans tenir compte du refus, alluma une poignée de bois. Parmi beaucoup de fumée, une flamme s'éleva sous la casserole, éclairant l'herbe et les enfans penchés, et le visage de la femme qui, maintenant, accroupie, regardait le Breton de bas en haut, et riait avec une insolence, une assurance et une curiosité extraordinaires. Une deuxième fois, elle demanda :

— Veux-tu que je fasse la soupe?

— Non!

Mais il ne fit pas mine de la chasser.

Elle avait des cheveux abondans, noirs, crêpelés, relevés sur le sommet de la tête, et pas de bonnet. Elle observa Louarn un long moment. Le feu jaillit en flambée; alors la femme, se relevant tout doucement, souple, et sans cesser de regarder Louarn, dit, mais d'un autre ton, qui mordait le cœur :

— Dis, veux-tu que je fasse la soupe?... tous les jours?... tant qu'on ne se déplaira pas?... Tu ne peux pas nourrir ces enfans-là, voyons!

Il ne répondit pas, et s'éloigna, hors de la portée du feu,

dans le noir, sous prétexte de ramasser du bois pour alimenter le feu. Mais tout le temps il la regardait, jeune encore, laide et forte dans la lueur dansante...

Et quand il revint, il ne répondit pas davantage, mais il resta, et il mangea la soupe qu'elle avait faite.

. . . . . .

Trois jours après, les voyageurs descendaient un chemin sablonneux. Ils étaient quatre. Elle ne portait qu'un paquet de linge à son bras, elle, la compagne chassée de quelque roulotte, ou la libérée d'une maison de correction, l'errante qui s'était jointe à l'errant. La petite Noémi l'accompagnait. L'enfant allait craintivement, le long de la robe, courant parfois de peur d'être en retard, car la femme marchait vite et n'attendait pas Louarn, qui retenait sur la pente la petite voiture plus chargée qu'au départ. C'était lui qui traînait toujours Lucienne, comme auparavant. Il était plus sombre que jamais, et il ne parlait plus aux enfans, et ce qu'il avait de bon et de résigné dans le regard, autrefois, il ne l'avait plus, même quand il regardait la compagne qu'il avait acceptée. Celle-ci ne s'occupait pas de lui; elle marchait au bord de la route, déhanchée, les yeux furetant autour d'elle, comme celles qui ont la coutume de vaguer. Quand elle passait à proximité d'un verger, elle sautait la haie, pour ramasser des pommes, des poires, ou des grappes de raisin. Il n'y avait qu'à lui faire signe, d'ailleurs, pour qu'elle s'occupât des enfans, ou de les faire manger, ou de les porter, dans les endroits difficiles où la charrette aurait versé, ou de repriser leur robe ou leurs bas, à la halte. Elle n'avait ni empressement, ni résistance. Presque toujours, au coin de sa lèvre, elle portait un brin d'herbe, qu'elle écrasait entre ses dents blanches.

Louarn au milieu du chemin et traînant Lucienne, la femme sur la gauche, Noémi derrière elle, ils descendaient, silencieux, le chemin sablonneux et tournant. Le jour était beau; un air lumineux semblait vouloir baigner et guérir toutes les plaies de l'automne. Des vignes s'étendaient aux deux côtés des haies, qui n'étaient plus que de petite épaisseur, pleines de viornes, d'épines-vinettes et de houblons. On vendangeait presque partout; l'odeur du vin nouveau descendait les coteaux, et roulait vers les peupliers et les saules jaunis qu'on voyait au bas des vignes. Jamais Louarn n'avait senti si vivement le lourd parfum qui flotte, un mois durant, sur les coteaux des provinces tièdes

ou chaudes de la France. Elle ne lui rappelait rien. Mais quand le vent d'ouest, par intervalles, fraîchissait, la maigre figure se redressait, et Louarn regardait le ciel tout plein d'un grand souffle de vent, compagnon qu'il reconnaissait. Une émotion d'autrefois renaissait en lui.

A un dernier détour, le chemineau s'arrêta. Ses lèvres taciturnes, pour lui seul murmurèrent deux mots :

— La mer !

Au bout d'une prairie aussi unie qu'une route, un large fleuve coulait. Il avait la majesté d'un de ces bras de mer qui entament le granit breton, et se prolongent par un tout petit torrent, tordu comme une vrille. Il avait ses plages de sable, ses anses, son mouvement de marée, son ouverture élargie vers l'ouest. Et Louarn, que rien n'avait ému vivement parmi les choses qu'il avait vues en voyage, répéta, en respirant largement :

— La mer ! La mer !

La femme, dédaigneuse, leva les épaules, et dit :

— T'as donc rien vu ? C'est la Loire.

Ils reprirent leur marche, à travers le pré maintenant, et dans le plein souffle de ce vent du large qui venait boire l'odeur des vendanges, et la mélangeait à son odeur d'écume. Louarn avait l'œil brillant, fasciné par la lueur de l'eau en mouvement. Le nom de la Loire ne lui disait rien. Il pensait aux eaux qui montent et se retirent sur les grèves ; il pensait aussi que, de l'autre côté, ce devait être enfin la Vendée. Bientôt, le sentiment qu'il allait à jamais s'éloigner de la Bretagne vint lui étreindre le cœur. Louarn marcha moins vite, et il se taisait, tout blême, parce qu'il allait passer ce qu'il appelait la mer, et ce qui était bien la mer pour lui, la grande frontière qu'on ne repasse plus, quand on émigre.

La femme n'avait aucune conscience de ce qu'il pouvait souffrir. Mais Noémi s'étant approchée de son père, par hasard, et lui ayant pris sa main libre, il la garda. L'enfant se mit à dire :

— Une voile ! Regardez une voile !

Mais il ne regarda qu'elle, la petite Noémi, et si tendrement qu'elle en fut surprise, et qu'elle le considéra, se demandant :

« Qu'ai-je donc ? »

La prairie où ils s'avançaient, dans le vent continu de la Loire, se trouvait aux environs de Varades, assez loin du bourg

et du pont. Ils s'approchèrent de la rive, et Louarn, ayant aperçu un homme qui se disposait à traverser le fleuve dans son bateau, le héla et demanda passage. L'autre considéra cette chétive caravane. Il était riche, comme beaucoup de paysans de la vallée, et la misère lui paraissait un tort.

— Faut bien rendre service, dit-il. Mais je suis pressé. Appelez donc votre femme qui muse !

A ce mot, « votre femme, » Louarn frissonna si fort que le batelier, nourri de pain blanc et de vin, se prit à rire. Il fallait peu de chose pour l'amuser. La compagne de Louarn cueillait des champignons, dans le pré, et les serrait dans le pli de sa jupe relevée. Elle arriva, lente malgré les appels, se baissant encore afin d'augmenter la récolte : leur souper pour le soir. Pendant qu'elle venait, le paysan, accoudé sur sa perche qui tremblait au courant de l'eau, ayant observé les cheveux crêpelés, la mine insolente et négligée de la femme, reprit :

— C'est un sacré métier que vous faites là, toujours courir ! On ne gagne pas d'argent. Allons, embarquez !

Ils ne répondirent pas, et montèrent dans la barque plate, où ils installèrent la petite charrette et tout le bagage. Sur le banc, à l'avant du bateau, Louarn s'assit à côté de Noémi. Et, de nouveau, il lui prit la main, et la tint serrée, serrée.

Mais il ne parlait pas. Il ne regardait pas non plus son enfant. Ses yeux erraient sur l'eau luisante où le bateau s'en allait à la dérive, puis sur les lointains de la Loire, aux deux côtés. Noémi était réjouie de ce glissement qui l'emmenait. Elle n'avait plus à marcher. C'étaient les choses qui coulaient derrière elle. Vers le milieu du fleuve, elle sentit se resserrer un peu plus sur sa main la main du père. Elle vit qu'il avait sa figure de souffrance, à demi détournée vers la nappe fuyante et illuminée de soleil jusqu'à l'extrême horizon.

— Mignonne, dit-il tout bas, est-ce que ça ne te rappelle rien, cette grande eau-là ?

L'enfant suivit la direction de la main à peine soulevée, et hocha la tête, ne trouvant rien.

— Moi, reprit le père aussi doucement, ça me rappelle la mer, comme qui dirait Yffiniac et la grève des Guettes. Tu ne te souviens pas ?

Cette fois, la petite voix répondit :

— Non.

— Tu ne te souviens pas de ton grand-père Le Clech, le pêcheur, qui avait un bateau, lui aussi?

— Non.

— Nous étions pourtant allés le voir, une fois, avec toi, avec...

Il allait dire « avec ta maman Donatienne. » Mais il se retint; son front se pencha vers les planches du bateau, et la petite l'entendit qui disait :

— Je suis tout seul au monde!

Il ne se redressa plus avant d'avoir atteint l'autre rive.

Alors, Louarn sortit du bateau, remercia d'un mot le paysan qui déjà avait amarré la chaîne et s'éloignait, et, debout sur le sable, au pied des oseraies, tourné vers le fleuve, il ne regarda plus qu'une chose, la Bretagne, déjà lointaine, et qu'il apercevait pour la dernière fois.

Il était si absorbé par la contemplation de la prairie, des coteaux de vignes traversés une heure plus tôt, des frondaisons mêlées de chemins et fuyant au nord-ouest, et de ce qu'il voyait sans doute au delà, qu'il laissa Noémi descendre seule, qu'il laissa sa compagne passer devant lui et l'injurier, traînant la petite charrette et portant le panier. Il demeurait seul. Il avait toute l'âme dans les campagnes d'où il venait. Elle se jetait impétueusement, malgré toutes les résolutions, jusqu'aux lieux où il avait tant souffert. Et c'était pour y souffrir encore. Il se perdait en des adieux dont lui seul savait la raison, et la cruauté, et la place nombreuse en un cercle tout étroit où sa vie avait tenu.

Dans les saulaies, loin déjà, une voix lui cria :

— Louarn, vas-tu venir?

Il s'éveilla.

Elle reprit :

— Par où faut-il que i'aille?

Il répondit :

— Toujours devant nous, toujours!

Puis, se détournant, il suivit la misère qui l'appelait, et ils s'enfoncèrent vers le centre de la France.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

II. — « A LA PETITE DONATIENNE »

Depuis huit ans, elle avait quitté son mari, ses enfans, la closerie de Ros Grignon au pays de Plœuc, pour servir à Paris, et il y en avait sept depuis que Jean Louarn, à cause d'elle, désespéré, son bien vendu, son cœur trahi, s'était jeté hors de la Bretagne, et avait pris la route de Vendée, celle qui mène partout. Dans le café qu'elle tenait à présent, et qui portait son nom « A la petite Donatienne, » un café de banlieue, au coin d'une rue de Levallois-Perret, un client laissait refroidir le bol de chicorée qu'elle venait de poser devant lui. Ce n'était pas un habitué. Les deux coudes sur la table, la tête avancée au-dessus du bol dont la fumée caressait son menton rasé et les lourdes moustaches déteintes qui cachaient ses lèvres, il regardait devant lui, en remuant machinalement le liquide noir avec la cuillère. Tous les muscles de son visage étaient détendus. Il se reposait. Ses yeux, qui recevaient la lumière d'en face, ses yeux verts luisant d'un vague sourire, fait de l'absence de préoccupation et d'un sentiment de bien-être, regardaient fixement la brume, pardessus les petits rideaux qui voilaient le premier rang des vitres de la devanture. Cependant il se croyait obligé de parler quelquefois, par préjugé populaire hérité des vieux temps charitables, par politesse pour l'hôtesse de hasard, inconnue, et qui ne se trouvait pas même dans l'orbe de sa vision. Elle se tenait dans la partie gauche de la pièce, assise à contre-jour, touchant presque le vitrage qui séparait la salle d'avec la rue, et elle tricotait une paire de bas noirs, chose qu'elle avait faite toute sa vie, depuis les temps lointains où, petite coureuse de grèves, en la paroisse d'Yffiniac, on la voyait parmi les femmes qui chaque jour attendent la mer montante et le retour des voiles éparpillées au large. Elle faisait ce travail sans y penser. Cela s'arrêtait et se reprenait silencieusement. Elle n'avait pas plus l'esprit à son tricot que le client n'avait le sien dans les brouillards de la rue. Elle songeait que ce client l'ennuyait, qu'il mangeait trop lentement, qu'elle aurait dû être sortie déjà pour les provisions du matin. Les laitiers revenaient avec leurs pots de fer-blanc vides. Quand elle levait les yeux vers l'homme, elle remarquait qu'il avait la peau gercée par le vent des échafaudages et, au creux de ces rides, des traces de chaux, qui tom-

baient parfois et s'abîmaient dans le café que la main agitait. Ni l'un ni l'autre, ils ne se hâtaient de répondre. Et cependant, ces mots, qu'ils échangeaient si mollement et sans goût, les amenaient, inconsciens, à un moment tragique de la vie.

— Comme ça, disait Donatienne, vous allez vous en retourner dans votre pays?

— Oui, répondait le maçon, puisque novembre arrive. Pour nous, c'est la morte-saison. Jusqu'au mois de mars, on sera Limousin. Vous connaissez peut-être Gentioux?

— Non, je ne quitte pas Paris, moi, jamais. C'est joli, chez vous?

— Pas trop. Et puis, quand personne ne vous attend, vous savez, les pays, ça n'est jamais très beau.

Elle bâilla, fit sept ou huit mailles, et ne répondit pas, ayant le désir que le client s'en allât.

Celui-ci pencha la tête, qu'il avait couverte d'un feutre dur, leva le bol dans ses deux mains, et but une gorgée.

— Ça n'est pas beau, reprit-il; mais c'est le pays; on retrouve au moins des connaissances: on apprend qu'il y en a qui sont morts pendant notre campagne d'été, d'autres qui se sont mariés, d'autres qui sont nés. Quand je reviens, moi, on m'attend toujours pour être parrain.

— Je ne dis pas non, fit l'hôtesse.

— Des Marie, des Julia, des Hortense, des Pierre, des Constant, des Léonard, comme de juste,... il y en a de tous les noms, chez nous, dans la Creuse...

Il se mit à rire, tout seul, puis à souffler sur le café.

— Je connais même, figurez-vous, un petit gars qui s'appelle Joël!

Et il rit de nouveau.

La femme s'était levée subitement. Petite, agile, habillée de noir, elle venait, son tricot dans une main, les yeux droit devant elle et ardens. Elle n'avait plus son air d'ennui, mais ses joues encore fraîches, fendillées de mille petites rides au bas des paupières, étaient devenues toutes rouges.

— Répétez, pour voir? demanda-t-elle.

L'homme voulut prendre la main qui tenait le tricot, et qui se tendait, pour commander. Mais elle la retira, d'un mouvement d'impatience.

— Laissez donc!

— Faites pas attention, ma belle, c'est pas pour vous offenser... Eh bien! oui, j'ai rencontré un gamin qui s'appelle Joël.

— Quel âge?

— Huit ou neuf ans.

— Frisé?

— Je ne me rappelle pas...

— Gentil?

— Bien sûr, comme les autres.

Donatienne le saisit par le bras.

— Regardez-moi donc!... Il faut vous rappeler!... Ce nom-là m'intéresse, moi!... Vous voyez, ça me fait quelque chose que vous l'ayez dit... J'ai connu un enfant qui s'appelait de même... Où habite-t-il, le vôtre?...

— Pas tout près de Gentioux, qui est mon endroit; à peut-être cinq ou six lieues sur la route de retour, je ne sais pas bien le nom, à un tournant de la grande route... Nous l'avons vu en passant, lorsque nous sommes venus, en mars, avec un de mes compagnons... Nous allions à pied, pour prendre le train... Je me rappelle une manière de petit jardin entouré de haies, avec des souches de peupliers... Le gamin jouait là dedans... Mon compagnon me l'a montré, et m'a dit : « Il s'appelle Joël; c'est le fils d'un homme qui travaille aux carrières, là-haut; il paraît que c'est venu de Bretagne. »

Il y eut un cri étouffé :

— Bretagne? Vous êtes sûr qu'il a dit Bretagne? Ah! il ne faut pas me mentir! Vous ne le feriez pas! J'ai besoin de savoir... Ne me trompez pas!

Sa main tremblait sur le bras du maçon.

— Il y avait à côté une petite sœur, n'est-ce pas?

— Une grande plutôt, et pas laide, bien sûr; un peu comme vous...

— Grande, vous dites?

— Assez. Des yeux jolis, luisans comme de l'eau qui remue.

— C'est Noémi! fit la femme avec une voix de rêve, et comme si elle la voyait. Noémi! Et avec elle?

— D'autres enfans?

— Oui.

— Je n'ai vu qu'un moutard.

— Une fille?

— Non, un garçon... Il était en culotte... Je suis sûr...

Donatienne changea de visage.

— Ce n'est pas eux, alors... J'avais cru... Ce que c'est que les idées...

Elle lâcha le bras de l'homme. Une émotion dont elle n'était plus maîtresse l'étreignait, et son cœur, sous ce double coup de la surprise et de la déception, s'ouvrit, malgré elle, à cet inconnu. Elle était si malheureuse d'avoir espéré en vain, si fortement tirée hors de sa vie ordinaire, qu'elle dit :

— Au premier moment, j'ai pensé que j'allais retrouver les miens... J'ai eu trois enfans, moi qui vous parle,... et je ne sais plus où ils sont,... plus, plus,... comprenez-vous?... Le plus petit s'appelait Joël... Mais je n'avais que lui de garçon, et les autres avaient nom Noémi et Lucienne... Je suis trop prompte à me faire du tourment, n'est-ce pas?

Elle retira le bout de ses aiguilles qui traversaient le tricot, et elle se recula, en essayant de rire, tandis que l'homme buvait, en la considérant par-dessus le bord du bol. Il avait devant lui un mystère de chagrin. Cela le troublait. Il souffrait de cette peine obscure et toute voisine. Une mère, des enfans, il les voyait jouer ensemble... Et puis, l'abandon... Pour rien au monde, il n'eût voulu l'interroger... Mais il se rappelait des histoires pareilles, et une pitié vague lui prenait toute l'âme. Il buvait lentement, pendant que Donatienne, les yeux baissés sur son ouvrage, les paupières battantes, tricotait au hasard, et se retirait vers la place qu'elle occupait auparavant.

Elle sentait cette pitié qui l'enveloppait. Elle demanda :

— Vous travaillez dans le quartier?

— Non, madame, je suis ici rapport à l'entrepreneur, qui m'a envoyé faire une commission chez son marchand de plâtre. Mais je connais plusieurs de vos amis. Ils m'ont parlé de vous.

— Il ne s'agit pas de cela. Seulement, puisque vous allez passer un temps chez vous, informez-vous tout de même de ce Joël... Vous me reviendriez dire la réponse, au printemps? Voulez-vous?

— Pour sûr, je reviendrai, madame Donatienne... Ça ne me coûtera guère de revenir.

Dans la poche de son gilet, il chercha cinq sous, qu'il jeta sur le marbre de la table. Il redevint l'insouciant tâcheron de chaque jour.

— C'est drôle, tout de même, hein, la patronne, d'avoir jusque chez nous, dans la Creuse, de la graine de gueux de chez vous,... puisqu'il paraît que vous êtes Bretonne... Sans rancune, n'est-ce pas? Au revoir!

La longue blouse blanche traversa la salle; les épaules de l'homme, sa tête au poil court, que cachait presque entièrement le chapeau de feutre taché de chaux, s'encadrèrent entre les montans de la porte, puis parurent encore un instant dans la brume de la rue, à droite, au-dessus des petits rideaux de la devanture. Enfin, Donatienne, qui avait suivi des yeux ce fantôme diminuant, le vit disparaître et s'abîmer dans le grand Paris. Elle continua de regarder l'endroit où elle avait cessé de le voir. Le passage d'une voiture, dans le jour laiteux, brisa l'image qui survivait. La femme fronça les sourcils, d'un air impérieux et mécontent, comme elle faisait autrefois, quand elle était petite, pour faire céder ses parens. Eux ils cédaient toujours. Mais la vie n'obéissait pas comme le père et la mère. Donatienne entra dans une seconde pièce, au fond, qui était une cuisine étroite, prit un panier, revint dans le café, et elle allait sortir, et déjà elle touchait la poignée de cuivre de la porte, quand derrière elle, une voix grasseyante demanda :

— Est-ce que tu as oublié le patron, par hasard?

La figure mobile de la femme eut, de nouveau, un pli d'impatience. Mais, voulant sortir, et désireuse d'échapper à une explication, Donatienne dit, rapidement :

— Ton café est sur le fourneau : tu n'as qu'à le prendre

— Il en a bu, pourtant, le client?

— C'est le mien que j'ai donné. Allons, va te recoucher!

Elle avança la main vers la poignée de cuivre.

— Halte!

Un homme sortit de la pièce voisine, et s'avança, le teint pâle, ayant, sur le visage, ce mélange d'hébétude et de colère, fréquent chez les alcooliques.

— Halte-là, je te dis!

Il traînait sur le plancher des pantoufles de cuir rouge éculées; il n'était vêtu que d'un pantalon de drap bleu foncé, liséré de jaune, et d'une chemise de nuit, bouffant par-dessus la ceinture, et dont le col, déboutonné, laissait voir un cou sanguin, épais, où la pulsation des artères remuait la peau tendue. Assurément il avait été un bel homme autrefois; mais la paresse l'avait

alourdi; sa face rasée, aux sourcils courts et blonds, était trop ronde; les mains, couvertes de poils jaunes, étaient trop grasses, et les paupières tombaient sur des yeux où la pensée vacillait et luttait avec le sommeil.

— Qu'as-tu encore à me dire? demanda Donatienne.

Il croisa les bras.

— Je voudrais savoir ce que tu disais au client?

— Ta jalousie qui te reprend, alors?

— Peut-être.

— Jaloux de ce gâcheur de sable !

Elle se mit à rire, plus haut et plus vite qu'elle n'en avait envie, nerveusement, et, une seconde, sur ce visage moqueur, dans l'attitude de cette femme irritée et méprisante, dans le mouvement de cette tête qui avait gardé la ligne pure de ses attaches, l'image de la très jolie Bretonne d'autrefois passa...

— Oui, tu te penchais, comme ça, tu l'écoutais, tu lui prenais le bras... Ne dis pas le contraire : je t'ai vue, du haut de l'escalier !

Elle leva les épaules :

— Voilà donc que je vais te rendre compte de mes paroles, à présent? Ah ! mais non ! Est-ce que nous sommes mariés, dis? Est-ce que tu le crois?

— Que te disait-il?

— Cela me regarde !

— Donatienne !

Il fit le geste de prendre une chaise pour l'en frapper. Alors, Donatienne laissa tomber le panier, courut droit à celui qui la menaçait, et se dressa tout contre lui sur ses petits pieds, la tête levée, combative et haineuse.

— Eh bien ! tape donc ! cria-t-elle. Qui t'empêche? Tue-moi donc !... Pour ce que la vie est belle, avec toi !... Je la déteste, entends-tu?... Et toi aussi !... Tu peux y aller ! .. Qu'attends-tu? Ne te figure pas que je vais t'obéir, et te rendre compte de mes paroles, à toi, à un homme que je fais vivre !

Elle avait les traits creusés par la colère. La femme lasse et flétrie qu'elle serait bientôt apparaissait maintenant. Au coin de ses lèvres entr'ouvertes, une dent manquait. Les autres dents étaient blanches, et fines, et luisantes. Et les yeux aussi luisaient, comme des crêtes de vagues qui écument.

Elle répéta :

— Oui, que je fais vivre!

L'autre, à ce dernier mot, qui portait juste, essaya de répondre.

— Il n'y a pas de travail, tu sais bien...

— Non, il n'y en a pas pour les lâches...

Violente, d'autant plus qu'il cédait, elle continua :

— Je te répète que je suis lasse de toi, et que tu ne m'as pas en ton pouvoir, et que, un jour, je te le montrerai!

Il répondit en ricanant :

— Tu es trop vieille!

— Pas pour m'en aller d'ici!...

L'homme ferma à demi les yeux, et dit, entre ses dents :

— Où irais-tu donc?

Il y eut un silence, pendant lequel chacun médita la force de cette question : « Où irais-tu? » et la grande difficulté où ils seraient de vivre hors de leur péché, et de se « lâcher » l'un l'autre. Donatienne se sentit retomber dans la basse sujétion où elle vivait. Elle ne continua pas la discussion, se détourna, et sortit.

Elle était irritée, elle était plus malheureuse encore qu'irritée, lorsqu'elle se trouva dehors, ayant devant elle les maisons de Levallois, et, dans l'esprit, le dessin tout présent de ces courses qu'elle allait faire, et après lesquelles il lui faudrait rentrer... Elle avait dépassé l'âge où l'on s'étourdit aisément, et, bien qu'elle évitât les occasions de se souvenir ou de prévoir, il y avait des circonstances où elle entrevoyait le fond triste de son âme. Jamais peut-être elle ne l'avait vu aussi nettement que ce matin.

Cette conversation inattendue avec le maçon de la Creuse, cette dispute avec son amant, quelles évidences de misère, quels durs rappels de la solitude, qui avait toujours été son mal, depuis le jour...

Dans la brume, souillée de fumée, bue et revomie par les égouts, par les bêtes, par les gens, et qui avait essuyé les toits et les murs avant de tomber sur les trottoirs, elle allait, la tête basse, et elle n'entendit pas la crémière qui demandait : « Vous ne prenez pas de lait, madame Donatienne? » ni la fruitière d'à côté, qui lui disait bonjour, une jeune femme chargée de trois enfans, et qui, vivant difficilement, enviait quelquefois la maîtresse du café, qui était sans charge de famille et passait pour riche dans le quartier.

Donatienne marchait au hasard, ayant toutes les puissances

de son âme repliées sur elle-même, contre son habitude, et occupée d'une seule pensée, celle de ses enfans.

Elle avait toujours souffert à leur sujet. Dans les premiers temps, lorsqu'elle eut quitté Ros Grignon, elle pleurait en nommant dans son cœur Noémi, Lucienne, Joël, ce dernier surtout, qu'elle allaitait au départ et que son nourisson de Paris lui rappelait; elle se souvenait de la douceur de ces petites lèvres, formées de sa substance et de son sang, et qui continuaient de lui demander la vie, et qu'elle pressait contre son sein. Ah ! s'il avait été là, lui, Joël, l'enfant donné par Dieu; si elle avait pu embrasser les autres, seulement tous les deux jours, seulement toutes les semaines, elle sentait que ces petits l'eussent protégée, contre le plaisir qui la tentait, contre la nouveauté corruptrice, contre l'exemple... Plusieurs fois, elle s'était écriée, en secret aux premiers remords, quand il n'y a eu encore que des pensées à demi consenties : « Mes petits, sauvez-moi ! » Mais ils étaient trop loin. Et l'enfant qu'elle nourrissait, et qui n'était point à elle, n'avait pas cette puissance protectrice. Et le danger enveloppait de toutes parts cette pauvre femme de Bretagne, qui n'était pas préparée contre tant d'ennemis.

Les femmes de service qui l'entouraient, dans la première place où elle était entrée, rue de Monceau, n'étaient pas toutes perdues de mœurs, mais elles étaient toutes libres de langage, et habituées à ne faire aucun cas de ce que Donatienne considérait comme une faute. Celles qui n'avaient pas d'amans disaient et répétaient que l'unique motif de leur conduite était la facilité plus grande qu'elles auraient de se marier. Elles ne respectaient aucune action en soi, et jugeaient seulement du profit qu'on en pouvait tirer. Plusieurs avaient plus d'esprit apparent que Donatienne, et une habitude de s'exprimer sur toute chose impertinemment. Donatienne les écoutait volontiers, d'autant mieux qu'on lui disait, la voyant facile à persuader : « Savez-vous que vous êtes jolie, la Bretonne, avec vos rubans de nourrice, sur votre coiffe de Plœuc ; quand vous passez, tout le monde se retourne ! »

Elle ne le savait que trop. Les femmes le lui disaient pour se faire bien voir, ce dont on a besoin, parmi les domestiques peu scrupuleux, et aussi parce qu'elle gagnait de gros gages. Les hommes encore mieux le lui faisaient entendre, et les choses elles-mêmes s'unissaient pour la perdre. Elle était si jeune, si

légère de tête, si vaniteuse et si portée à son plaisir! Le luxe lui paraissait un bonheur; elle était troublée, grisée, amoindrie chaque jour dans sa défense morale, par la vue de l'argent qu'on dépensait autour d'elle, par la caresse de trop d'étoffes fines, de soie, de rubans, de dentelles qu'elle maniait, par l'appel éhonté ou secret qui ne cesse ni jour ni nuit dans les villes, et qui prend les rêves, après avoir pris les yeux, et la mémoire, et le cœur devenu si faible, si faible.

En six mois, ce travail de perdition était bien avancé. Elle n'écrivait plus à son mari... On la savait mariée à un rustre. Pauvre Louarn!... Elle était la première à rire de lui, quand on lui demandait, dans les réunions de l'office ou quand ils prenaient le thé, le soir, dans la chambre de la cuisinière, pendant que les maîtres étaient sortis : « C'est vrai, Donatienne, que vous avez bêché la terre, et que vous faisiez la moisson? Il n'avait donc pas de cœur, ce garçon-là?... Je voudrais voir son portrait... Vous l'avez, dites? Montrez-le?... » Tous parlaient de la sorte. Les femmes insistaient sur le nombre d'enfans qu'elle avait eus, trois en cinq ans, et la plaignaient pour ce passé, dont elle se fût souvenue, quelquefois, sans elles, avec douceur.

Les valets de chambre, les cochers, les maîtres d'hôtel, ceux de l'appartement, ceux des autres étages, la courtisaient plus ou moins. Elle leur plaisait par sa fraîcheur, son costume joli, sa hardiesse mêlée de retenue. Elle leur semblait d'une race étrangère. Elle était de bonne race, simplement, imaginative, un peu folle et vaniteuse, et elle riait, plus que d'autres, mais elle était plus honnête, en réalité, à cause du passé qui avait été meilleur. Elle permettait moins de privautés. Elle était traitée à part aussi, logée dans l'appartement des maîtres, gâtée de cadeaux, comme nourrice, et cela encore la rendait exceptionnelle, et l'exposait aux galanteries.

Et ce fut à cette époque, que le nourrisson mourut, presque subitement, de mal inconnu. Donatienne pleura. Elle eut de la peine et de l'épouvante. Son sort allait changer. Elle se sentait lasse, et presque à bout de lait. Quelques jours passèrent. Elle couchait encore près des maîtres, par ménagement pour elle, et pour qu'elle eût le temps de faire passer son lait... Madame, un soir, la fit venir. Elle fut bonne; elle, qui souffrait dans son cœur maternel, elle eut des mots de pitié pour cette autre femme, qui avait nourri l'enfant disparu, et qu'elle avait comme associée à

sa maternité. « Nourrice, conclut-elle, — blonde, pâle, toute en noir, — nourrice, vous nous restez, n'est-ce pas? Ce sera une manière de m'acquitter envers vous, qui l'avez toujours bien soigné? D'ailleurs, là-bas, chez vos Bretons, après le malheur qui nous atteint, qui sait ce qu'on dirait?... Et puis, ma pauvre femme, vous ne devez pas avoir envie de goûter de nouveau à la misère? Si vous voulez être seconde femme de chambre chez moi, je vous garde. Seulement, je ne peux plus vous loger dans l'appartement... » Elle croyait sincèrement, cette jeune femme, qu'elle accomplissait un acte de charité. Elle croyait bien faire. Sa pitié mondaine lui représentait la misère comme le pire des maux. Il eût fallu qu'elle fût sainte pour penser autrement. Elle ignorait d'ailleurs, à peu près, ce que devenaient ses domestiques, là-haut, après dix heures du soir. Elle n'avait pas plus que d'autres le pouvoir de le connaître. Et il était très vrai que la place manquait, dans le bel appartement de la rue de Monceau, pour loger les domestiques près des maîtres. La faute était à l'habitude, à l'architecte, au propriétaire, aux voisins qui avaient fait semblablement; au prix des terrains; aux revenus qui ne permettaient pas un hôtel; aux distances d'ignorance, de défiance et de haine, à l'insécurité des relations, à leur fragilité, entre les serviteurs et les maîtres; à l'idée funeste que chacun n'est responsable que de soi; à la jeunesse de cette femme de vingt-cinq ans, qui n'avait pas le temps de songer à ces choses, et à qui sa mère ne les avait pas dites... Et Donatienne fut perdue.

Donatienne connut le couloir taché du sixième, les mansardes séparées par des cloisons percées de trous qu'on bouche avec du papier, les rires, les conversations louches, les obsessions, les coups à la porte, la nuit, quand les hommes rentraient du théâtre ou du café, les conciliabules, les partis qui se formaient, les jalousies, les portes qui s'entr'ouvraient à un signal convenu, l'appel des sonnettes électriques qui faisaient jurer dix hommes et descendre une femme, et les réceptions sous le toit, qui commençaient comme celles d'en bas, moins le décor, et qui finissaient crapuleusement.

Donatienne moins qu'une autre pouvait échapper.

Elle devint la maîtresse d'un valet de pied, très joli homme, connu par ses bonnes fortunes, insolent sous la livrée, jugeant le monde qu'il servait, avec l'assurance et la richesse d'informa-

tions d'un homme de vingt-huit ans, qui comptait déjà quinze ans de service à Paris, et dans tous les mondes. Il fut très fier de sa conquête. Donatienne recevait, en ce temps-là, les lettres suppliantes, auxquelles elle ne répondait pas, les lettres où Louarn annonçait la prochaine vente de leur mobilier, là-bas... Elle n'y crut pas. Son amant lui dit : « C'est pour te ravoir, ou pour te faire chanter. » Elle n'envoya pas son argent; elle ne partit pas, pour sauver la closerie de Ros Grignon. Les deux dernières lettres même ne lui furent pas remises. Et on put lui dire : « Tu vois, s'ils t'oublient, et quelle blague c'était, ton ménage de Bretonne! Ils n'écrivent même plus! »

Vers le même temps, chose étrange, elle demanda à quitter la coiffe de son pays. A présent qu'elle n'était plus nourrice, qu'elle sortait moins et qu'elle ne faisait plus partie du luxe extérieur de la maison, peu importait. Elle enleva donc les deux bandes de mousseline, qui étaient roulées, gaufrées, orientées à la mode du pays de Plœuc; elle plia l'étoffe, — trois coiffes en tout, — et les serra avec sa robe de grosse laine à mille plis, et ne les porta plus. Elle eut des chapeaux; elle ondula ses cheveux et les releva; elle fut semblable à la multitude. Cela changea Donatienne. Il fallait être observateur, pour reconnaître la Bretagne dans cette petite femme de chambre délurée, fine, les yeux brillans, qui avait le rire si nerveux et le sourire si triste.

L'été passa. Ros Grignon fut abandonné, et elle n'en sut rien... Elle pensait souvent aux enfans, et elle aurait voulu avoir de leurs nouvelles... Le remords aussi la tenait par momens. Elle avait été pieuse, dans sa toute petite jeunesse; il lui restait un fond de croyance, et elle savait que sa vie était mauvaise. Seulement, les réflexions qu'elle faisait n'étaient ni longues ni fréquentes. Là-bas, dans le pays pauvre, pour se garder ou se ressaisir, elle aurait eu les fêtes religieuses avec les pratiques de dévotion qu'elles amènent, la grand'messe et le sermon du curé de Plœuc, les missions, les baptêmes, les glas funèbres, les angélus sonnés par les cloches, tout l'air qui prie trois fois le jour; elle aurait eu l'exemple des anciennes de la paroisse, qui venaient quelquefois visiter la closerie, et qui étaient un peu sentencieuses et radoteuses, mais qui laissaient après elles un désir de bien vivre. A Paris, elle n'avait rien de tout cela;... une messe basse, quand madame se souvenait, qu'elle indiquait l'heure et qu'elle pouvait contrôler...

Septembre vint. Elle était aux environs de Paris, dans un château, et elle n'avait pas changé de vie. Mais l'inquiétude de ne plus recevoir de nouvelles la torturait, et lui fit enfreindre l'ordre de son amant. Elle écrivit à « Mademoiselle Noémi Louarn, closerie de Ros Grignon, en Plœuc, Bretagne, » et elle demandait comment chacun se portait... Huit jours passèrent, sans réponse. Elle pensa que Louarn avait appris ce qu'elle était devenue; elle accusa son mari d'avoir empêché Noémi de répondre. Pour le savoir, elle écrivit à cette fille qu'elle avait elle-même choisie pour faire le ménage et soigner les enfans; elle demanda à Annette Domerc : « Pourquoi se taisent-ils? » Cette fois, elle reçut la réponse, sans retard et brutale : « Vous ne savez donc pas que tout est vendu? Il n'y a plus de chez vous. Votre homme est parti. Il a pris la route de Vendée. Et il a emmené les enfans. » Parti! Emmené! Où étaient-ils? Personne ne put le dire, ni le maire, ni le curé, ni l'abbé Hourtier, qui n'avait reçu aucune lettre de Louarn.

Alors Donatienne fut prise de désespoir. Elle eut une douleur passionnée et violente. Elle rompit avec son amant qu'elle accusa, sans le savoir, mais sans se tromper non plus, d'avoir supprimé les dernières lettres de Louarn; elle refusa de manger; elle pleura toute une semaine, ne cessant de répéter : « Noémi, Lucienne, Joël! » On voulut bien la supporter, parce qu'elle était adroite, vive dans le service, et qu'elle avait été la nourrice du petit mort. Mais bientôt sa santé déclina, et une après-midi de novembre, elle fut conduite à l'hôpital, en toute hâte. Le médecin avait reconnu une fièvre muqueuse. Trois jours plus tard, la jeune femme qu'elle avait servie envoya prendre de ses nouvelles, et dit à quelques amies, réunies avant le dîner : « Cette petite que j'avais, vous vous souvenez, la Bretonne? Eh bien! elle est très mal; elle a eu quarante et un degrés le lendemain de son départ d'ici... Elle était gentille, n'est-ce pas? Et puis très sage, très bonne mère : c'est même de trop aimer ses enfans qu'elle meurt... Un mari ivrogne, probablement, qui les a emmenés au loin, et qui la laisse sans nouvelles... Triste, n'est-ce pas? »

Donatienne faillit mourir, en effet. Elle se remit très lentement. Quand elle sortit de l'hôpital, elle était si faible qu'elle n'aurait pu songer à entrer immédiatement en place; si pauvre qu'elle avait seulement de quoi vivre pendant quelques semaines;

si changée, physiquement, que la honte la prit de retourner rue de Monceau, où la place de seconde femme de chambre n'était plus libre, assurément, mais où elle aurait été aidée de quelque façon, recommandée, adressée à quelque amie en quête d'une très honnête fille. Elle ne voulait pas rencontrer, dans cette maison, l'homme qu'elle détestait à présent, et se montrer à lui et aux autres avec ses tempes presque dégarnies de cheveux, avec ses joues creuses et ses yeux qui étaient devenus légèrement inégaux, et qui ne pouvaient fixer les choses sans loucher et chavirer de faiblesse dans l'orbite.

Elle se logea en garni, sans trop savoir ce qu'elle ferait, désemparée, comme tant de gens de service aux lendemains d'hôpital ou de renvoi. Elle eut des idées de retourner en Bretagne, mais comment aurait-elle trouvé à vivre dans le pays de Plœuc? Quel moyen de gagner dans un coin si pauvre, et d'ailleurs si mal disposé pour elle, depuis que Louarn était parti?... On l'aurait fait souffrir, oui, durement... Elle souffrait tant déjà, et sa mélancolie foncière d'enfant des côtes bretonnes était devenue une douleur si précise! Une tentative qu'elle fit pour se réconcilier avec ses parens, les pêcheurs d'Yffiniac, échoua, quand elle eut avoué qu'elle ne rapporterait à la maison aucune économie, ni aucun métier. Et la misère recommença de s'approcher, Avant que les forces ne fussent revenues. Donatienne risqua ses derniers vingt francs dans un bureau de placement, entra dans une nouvelle place, chez une femme du monde qui avait deux filles à marier. Elle n'y put rester, parce qu'il fallait veiller tous les soirs. Le garni la reprit, et le total désespoir, et bientôt la vie mauvaise.

Elle ne cherchait plus à plaire et à briller : elle avait peur de mourir de faim. Alors, sans entraînement, avec moins de résistance que la première fois, fermant les yeux, honteuse et résolue comme si elle se fût jetée dans le fleuve, elle « se mit » avec un autre homme, selon l'expression populaire, avec un ancien cocher, riche, brutal et buveur, qui se retirait du service, et cherchait à acheter un fonds de commerce. Il acheta, comme toujours, un café, et chargea Donatienne de faire réussir l'entreprise.

Depuis six ans, ils vivaient ainsi maritalement, considérés dans le quartier de Levallois comme mari et femme. Elle s'occupait du ménage et de la cuisine; servait les cliens, sauf le matin, pendant une heure qu'elle employait à courir le quartier et à

acheter des provisions: elle tenait les comptes; elle reprisait le linge aux momens libres. Le café réussissait, grâce à l'activité de Donatienne, à son esprit d'ordre, à l'espèce d'autorité qu'elle exerçait naturellement autour d'elle, et à l'habitude qu'elle avait et qui séduisait la clientèle du faubourg, de toujours parler poliment. Ce Bastien Laray, avec lequel elle vivait, ne l'aidait guère. Il était toute la journée dehors, sous prétexte de réapprovisionner les placards et la cave, et même de chercher une place de chauffeur, qu'il eût été navré de rencontrer. Il avait mieux. Il avait sa retraite. Il rentrait ivre deux fois sur trois. Donatienne le menait parce qu'elle était plus intelligente que lui, mais avant de céder, il la battait, parce qu'il était le plus fort. Ils ne s'aimaient pas. Ils n'étaient pas dupes l'un de l'autre. Mais ils n'auraient pas su comment se fuir et comment vivre ensuite. Tout ce soin, toute cette peine, toute cette patience que les mères et les femmes aimées retrouvent en reconnaissance émue, dans la tendresse de leurs enfans ou de leur mari, Donatienne les dépensait sans connaître en retour la douceur d'un remerciement, sans un rêve d'avenir, sans la paix qu'elle n'avait jamais pu fixer en elle.

Elle avait essayé d'avoir la paix, ou du moins le silence et le vide dans son âme. Elle s'était appliquée à chasser ces souvenirs de religion et ces reproches de conscience qui renaissent de plus en plus faibles, comme les rejetons d'une racine coupée au ras de la lumière. Et elle en avait à peu près triomphé. Dans sa vie quotidienne, constamment occupée et amusée, dans le mouvement et le bruit qui l'enveloppaient, elle trouvait des moyens d'écarter l'image importune du passé. Quelquefois seulement, l'irrésistible besoin de tendresse maternelle la saisissait, et la brisait, et la laissait sans force contre l'approche de tout le reste, contre les choses et les gens qu'elle croyait oubliés. Alors, elle cherchait à s'étourdir, elle causait avec les clients, elle jouait aux cartes avec eux, ou même, confiant à une voisine la garde du café, elle sortait, et elle allait, seule ou avec son amant, à travers les rues de Paris, dans la foule. Un des argumens dont elle se servait alors, au plus secret de son cœur, pour combattre de pareils orages, c'était l'impossibilité où elle se trouvait de remplir aucun de ces devoirs qu'elle avait abandonnés, de savoir même si ses enfans et son mari vivaient encore. N'avaient-ils point succombé, père ou enfans, peut-être tous, à la misère er-

rante qui est plus dure que l'autre? Sept années entières sans nouvelles, sept années...

Et voici que, subitement, elle apprenait qu'un Joël, un petit de l'âge de son petit, et qui venait de Bretagne, avait été aperçu dans la Creuse... Elle ne pouvait savoir si c'était son enfant. Mais cela suffisait pour que la trêve fût rompue. L'idée des abandonnés reprenait possession de cet esprit qui avait pu la chasser à moitié. Elle rentrait avec le nom de Joël. Le doute, l'inquiétude, les accusations auxquelles Donatienne ne trouvait plus rien à répondre, tout cela revivait. « Pour rien! pensait Donatienne, en marchant vite dans la brume; je me tourmente pour rien!... Est-ce qu'il n'y avait que mon enfant à porter ce nom-là en Bretagne?... Et puisque le maçon a vu deux garçons et une fille dans le courtil entouré de peupliers, ce n'est pas ça... Non, ça ne peut pas être les miens. D'ailleurs, le père, comme je le connaissais, a dû mourir de la peine que je lui ai faite... Mon homme a dû mourir... »

Les fournisseurs chez lesquels elle passa lui trouvèrent des yeux de rêve, et elle ne s'arrêta point pour causer. « Mme Donatienne a quelque chose, pour sûr, » dirent la boulangère, la marchande de légumes et la pâtissière, une dame véritable, et qui avait une fille que Donatienne regardait toujours, à cause de ses yeux compatissans à la vie inconnue... Mais qui pouvait deviner la cause de son trouble? Personne ne devina.

Quand reviendrait-il, ce maçon? Pas avant quatre mois. Il avait donné des détails singulièrement voisins de la vérité, avec d'autres qui faisaient douter...

Donatienne resta dehors plus longtemps que de coutume.

Quand elle rentra, le café était à moitié plein. Bastien Laray était assis dans l'espèce de chaire protégée par une glace de verre, où elle s'asseyait l'après-midi. Il lui fit un sourire aimable, qu'il ne prodiguait pas, et, l'appelant à voix basse, et avec ce clignement d'yeux qui faisait dire, dans le quartier. « C'est un bon ménage, » il lui demanda :

— Ça t'a paru court, ta sortie?... Il est venu du client, comme tu vois; je l'ai servi, à ta place... Es-tu mieux, au moins, après ta promenade?... Non?... Tu m'en veux encore?... Nous irons ce soir au théâtre, dis?...

Le bruit d'un sou frappant le marbre interrompit ce com-

mencement de plaidoyer. Bastien Larey, comme s'il avait donné un ordre, répondit tout haut :

— Voyez au 15!

Et il alla lui-même recevoir le prix d'un verre de bière.

La jeune femme monta les deux marches qui conduisaient à l'estrade. Et les clients qui la connaissaient l'observèrent, les autres aussi, moins longtemps. Le jour se traîna et finit dans la brume. Les chevaux, devant la porte, glissaient comme par temps de neige. La fumée, rabattue par le vent, plongeait en tourbillons dilués et reconnaissables, jusqu'à la hauteur des vitres, et c'était elle que regardait Donatienne, quand elle relevait la tête de dessus son livre de comptes.

Elle se disait : « Ce n'est pas cela que j'aurais dû lui dire, à ce maçon de la Creuse qui est venu ce matin. J'aurais dû le questionner davantage... Où le retrouver à présent? » Le trouble et le tourment s'étaient mis dans son cœur. Comment n'avait-elle pas insisté, pour avoir le nom du village où habitait Joël ou d'un village voisin? Elle aurait écrit aux enfans. La surprise, l'émotion, la rapide désillusion l'avaient empêchée de faire ce qu'il aurait fallu... Mais non... Est-ce qu'elle pouvait écrire aux enfans? Qu'aurait-elle dit? Quelle excuse pour les avoir abandonnés? Et s'ils vivaient, si c'étaient là Noémi et Joël, n'auraient-ils pas eu la tentation, ou l'ordre de lui répondre durement comme à une mère indigne?... Oh! non, pas de lettres. C'était bien comme cela, tout compte fait... Mais il fallait attendre,... des mois... Et après, quand elle aurait beaucoup souffert de cette attente, qu'apprendrait-elle? Peut-être rien!... Cet homme n'était-il pas un imposteur? un mauvais plaisant envoyé par quelqu'un qui savait qu'elle avait été mariée, et qui voulait lui faire avouer le crime de sa vie?... Cependant, il avait l'air très simple... Il n'avait ri à aucun moment... Il semblait même un brave homme, sauf peut-être cette audace qu'ils ont avec les femmes comme elle, un peu jeunes, et jolies encore.

Lasse infiniment, elle songeait : « Je voudrais que cela fût vrai, dussé-je être privée d'eux toujours ; je voudrais savoir qu'ils vivent, qu'ils sont beaux, et où ils sont... »

René Bazin.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

CAVALIERS ET DRAGONS

PREMIÈRE PARTIE

I

Depuis la guerre de 1870, il est admis en France comme un axiome, c'est-à-dire comme un fait hors de toute discussion, qu'au moment d'une entrée en campagne. les cavaleries des deux partis doivent aussitôt se lancer l'une contre l'autre, se livrer des batailles à l'arme blanche, à la suite desquelles, le vainqueur ayant balayé l'adversaire, pourra se livrer à son aise à la seconde partie de sa tâche : le service d'exploration.

L'adversaire ne fera-t-il pas de sa cavalerie un autre usage? Cette question n'est pas envisagée, et comme il est commode d'attribuer à l'ennemi des intentions analogues aux nôtres, l'hypothèse de la bataille de cavalerie se transforme en certitude incontestée.

La genèse de cette idée résulte de ce fait qu'en 1871 notre cavalerie, s'étant rendu compte de son insuffisance pendant cette douloureuse campagne, s'est aussitôt attachée avec passion à tout ce qui pouvait, croyait-elle, lui rendre le rôle parfois décisif qu'elle avait autrefois joué dans les guerres napoléoniennes.

Les actions en masse d'Eylau, d'Eckmühl et de la Moskowa, les grandes chevauchées qui suivirent Iéna ne cessèrent dès lors de hanter ses rêves.

D'autre part, pendant de longues années, l'insuffisance de notre réseau ferré, l'inachèvement de nos forteresses, obligeaient nos armées à se concentrer loin de la frontière. Notre cavalerie

considéra la zone qui nous séparait initialement de l'adversaire comme un champ d'exploration et d'action lui appartenant en propre, où devaient se produire de grands chocs avec la cavalerie ennemie. L'importance capitale attribuée à leur résultat fit dès lors diriger toute l'instruction en vue de la grande rencontre.

De même la réunion de la cavalerie en grandes masses est devenue une conséquence naturelle de cette conception. Des divisions ont été formées et leur groupement en corps de plusieurs divisions a été prévu.

Le règlement du 31 mai 1892 donne à cette idée directrice une consécration officielle. « Le Comité, dit-il, s'est d'abord préoccupé de tracer d'une façon générale les règles de la tactique de la division, *unité de combat de la cavalerie.* » Le règlement du 28 mai 1895 ajoute : « Ces divisions ou brigades peuvent être groupées en corps de cavalerie. »

Prenant appui sur ces textes, la cavalerie s'enferme de plus en plus dans son isolement. Elle va tendre à former le plus grand nombre possible de divisions dites indépendantes. Son rêve est d'opérer seule ; et elle le réalisera, en obtenant des différens ministres de la Guerre des manœuvres séparées des autres armes.

Les brigades de corps, c'est-à-dire les deux régimens non endivisionnés qui relèvent des généraux commandant les corps d'armée, vont aussi chaque année se livrer à des manœuvres spéciales coûteuses et inutiles, sous prétexte de s'exercer à des évolutions supposées nécessaires dans la bataille de cavalerie. Au fond, leurs généraux nourrissent l'espoir qu'au moment d'une guerre, ces brigades de corps, réunies en divisions, pourront également devenir indépendantes et contribuer à former les corps de cavalerie rêvés par les grands chefs de l'arme.

Cette conception, accueillie avec faveur par la cavalerie, flatte l'esprit de corps des officiers, d'autant plus que ceux qui appartiennent à des régimens attachés aux corps d'armée se considèrent comme en exil de leur arme, et sont presque humiliés de leur situation, qu'ils jugent inférieure à celle de leurs camarades des divisions indépendantes.

Il ne s'agit donc plus de savoir si la réunion de ces grandes masses ne privera pas les différens groupemens de l'armée des escadrons qui leur sont indispensables pour manœuvrer et combattre.

On ne se préoccupera pas davantage des dangers de ces lourdes formations dont la masse enlève à la cavalerie sa qualité primordiale : la mobilité. Le but est d'être aussi indépendant que possible.

A cet effet, et pour pouvoir vivre, il a fallu créer des organes spéciaux ne relevant que du commandement de la cavalerie. Alors des trains, des convois, des services administratifs, des postes, des télégraphes, etc., sont affectés aux divisions. Chacune d'elles s'encombre de près de 150 voitures.

C'est là un lourd boulet à traîner et surtout à garder. Aussi certains généraux ont-ils demandé que des bataillons d'infanterie fussent attachés à ces trains, pour en assurer la protection. Quoi qu'il en soit, la cavalerie dépend de ses trains qui la forcent à restreindre son rayon d'action. Comment d'ailleurs s'en fera-t-elle suivre, s'ils ne marchent pas plus vite que l'infanterie? D'un autre côté, si la cavalerie est chargée d'assurer la garde de ses convois, que devient son indépendance? En fait, elle est rivée à ses fourgons. Rien que sous ce rapport le bon sens indique que cette conception est fausse.

Comment ces convois se tiendront-ils entre l'ennemi et les avant-gardes de l'armée? Il faudra les escorter solidement, sinon, ils seront enlevés par le premier groupe de partisans rencontré. Une forte fraction de la cavalerie sera donc annihilée par ce service d'escorte.

Avons-nous une cavalerie si nombreuse, que nous puissions en distraire sans inconvénient une notable partie pour un tel service? Évidemment non. On est alors amené à faire garder les trains de la cavalerie par de l'infanterie et on sait qu'alors ils ne peuvent pas suivre.

On a aussi songé à placer ces trains en arrière des avant-gardes. Que devient alors le service d'exploration à grande distance?

Tout ceci donne une fois de plus la preuve qu'un principe faux entraîne toujours des impossibilités. Mais notre cavalerie ne se laisse pas enfermer dans les dilemmes. Elle veut sa bataille indépendante, elle entend la préparer.

L'évolution, le tourbillonnement des escadrons les uns autour des autres, le « tournoiement, » — expression qu'emploient les Allemands pour ridiculiser ces manœuvres d'un autre âge, — tel est le but essentiel de l'instruction du régiment. L'emploi

de notre excellente carabine à chargeur, l'instruction de tir, le combat à pied, sont considérés comme des exercices faisant perdre du temps et dont on ne saurait se débarrasser trop vite. Si certains chefs songent à faire combattre à pied la cavalerie mise à leur disposition, celle-ci, pour s'y soustraire, trouvera toutes sortes de prétextes.

Quelques vieux soldats se sont cependant élevés contre une telle doctrine. Ils ont fait observer qu'en ce qui concerne la France et l'Allemagne, les troupes d'infanterie et d'artillerie des deux nations, échelonnées en tout temps le long de la frontière, sont si rapprochées, que l'espace nécessaire entre elles pour les tournois rêvés n'existe pas. D'ailleurs, si ces tournois avaient lieu, les seules conséquences en seraient des destructions sans profit : or, il ne faut pas perdre de vue que ce n'est pas pendant le cours des opérations qu'on aura le temps et les moyens de reconstituer une cavalerie détruite.

La cavalerie est trop précieuse pour être dépensée en pure perte; elle doit être conservée pour le rôle considérable qu'elle est appelée à jouer d'une autre manière. Jamais elle n'a été plus nécessaire; mais elle ne peut se rendre utile qu'en changeant complètement ses procédés et en renonçant à ces combats à l'arme blanche qu'elle ambitionne et dont l'influence serait nulle sur la suite de la campagne.

Il est une objection toujours reproduite, quoique sans valeur. Si la cavalerie de l'ennemi n'apparaît pas, nos divisions pourront donc explorer à leur aise. L'espace entre les armées leur appartiendra sans conteste; elles renseigneront, elles indiqueront le nombre et la force des corps de l'adversaire, détermineront leur front de marche et avertiront à temps des mouvemens dangereux. Au commencement du XIXe siècle, à l'époque où les fusils ne portaient qu'à 200 mètres et les canons qu'à 1 000 mètres, c'était encore possible. Avec les armes actuelles, ce n'est plus qu'un rêve irréalisable.

Aujourd'hui, les divisions indépendantes se heurteront immédiatement à des rideaux impénétrables qu'elles ne pourront percer tant qu'elles s'obstineront à ne vouloir utiliser que l'arme blanche.

La grande portée, l'invisibilité et la rapidité du tir, ne permettent plus à la cavalerie de déchirer avec ses sabres les rideaux dont s'entoure l'adversaire et derrière lesquels il manœuvre.

Malgré l'aide du canon, elle est actuellement impuissante. Elle ne peut rien reconnaître chez l'ennemi, mais seulement limiter le contour apparent de ses forces, indiquer l'étendue du front sur lequel on reçoit des coups de feu, ainsi que les points où l'ennemi n'a pas été rencontré à une certaine heure. Quant à déterminer la marche et la composition des colonnes, leurs dispositions, et tous autres renseignemens que dans les grandes manœuvres les généraux ont l'habitude de lui demander, il n'y faut point songer.

Toutefois, la cavalerie pourra, grâce à une tactique nouvelle, surprendre les passages qui s'ouvriront sur le front de marche de l'ennemi et en profiter. Pour une action de cet ordre, des divisions de cavalerie sont inutiles. Alourdies par leur masse et retenues par leurs trains, elles n'ont pas la spontanéité d'action nécessaire. En outre, en groupant de nombreux escadrons sur de faibles espaces, elles accaparent des forces qui seraient indispensables ailleurs pour battre l'estrade sur tout le front de guerre et pour y trouver des brèches.

Il semble qu'en 1897 cette orientation nouvelle était déjà envisagée. Les grandes manœuvres de cavalerie furent en effet confiées à un chef déjà pénétré de ces idées et, pour la première fois, tout un corps d'armée (le 7e) fut appelé à manœuvrer en combinaison avec les 2e et 6e divisions de cavalerie.

Les opérations se déroulèrent autour de Fontaine-Française dans les champs mêmes de cette bataille du 5 juin 1595, poétisée par le panache blanc d'Henri IV, et dont le nom résonne dans notre histoire militaire comme un appel de fanfare. Un modeste monument placé sur le bord de la route de Gray et qui tombe en ruines, en rappelle la date, célèbre dans les fastes de la cavalerie. Mais ces manœuvres ne se proposaient pas d'en reproduire les phases. Elles furent dirigées dans le sens de l'étude de situations définies résultant de la liaison étroite de la cavalerie avec les autres armes.

On y vit des attaques menées tantôt avec le canon et l'arme blanche, tantôt avec le canon et la carabine, et pour indiquer le développement nécessaire à ce genre d'attaques, tous les dragons furent un jour réunis.

Ces manœuvres bien accueillies furent l'objet d'études et de comptes rendus détaillés.

La voie semblait ouverte. Le mouvement heureusement com-

mencé; allait-il continuer? Il n'en fut rien. Un changement dans l'orientation politique amenait au Ministère un officier général féru de l'organisation indépendante de la cavalerie avec toutes ses conséquences. Les anciens erremens furent aussitôt repris avec d'autant plus de rigueur qu'ils avaient été sur le point d'être abandonnés. Alors, de nouveau la cavalerie manœuvre en vue d'agir seule. Ses procédés tactiques adoptent la forme des clichés, qu'aucun chef ne désire abandonner parce qu'ils mettent à l'abri les responsabilités, en étayant les actes sur l'application d'articles du règlement. Chaque été, on s'enquiert de régions aussi plates, aussi unies que possible et sans obstacles. Elles sont en petit nombre. On les appelle des terrains de cavalerie, et chacun regrette de ne pas pouvoir les transporter sur le théâtre des guerres futures. Le camp de Châlons, les plaines de la Beauce et de la Brie en sont les types.

Dans ces régions notre cavalerie se rassemble et ses manœuvres se déroulent uniformément semblables : c'est la bataille de cavalerie contre cavalerie, qui reproduit sans cesse les mêmes dispositions, les mêmes phases, et les mêmes erreurs. Le règlement a fixé un dispositif de combat qui a la prétention de répondre à toutes les situations.

La division est formée sur trois lignes, chacune d'une brigade; elle présente une disposition en échelons, le centre en avant. En première ligne les cuirassiers. Ils marchent en ligne de masses avec intervalles de déploiement et doivent enfoncer l'adversaire. Le règlement leur dit que trois cas peuvent se présenter et leur indique ce qu'il faut faire dans chacun.

En deuxième ligne, viennent les dragons formés en ligne de masses ou en colonne de masses; ils doivent soutenir la première ligne, se jeter sur la deuxième ligne ennemie et l'attaquer de flanc. Pas un instant, il n'est mis en doute que l'ennemi peut manœuvrer autrement que notre règlement ne le prescrit.

Cinq cas différens sont prévus. Si un sixième se présente, il n'y a plus de solution.

La troisième ligne enfin, chasseurs ou hussards, marche en ligne de masses ou en colonne de masses comme les dragons. Ils constituent la réserve et il est recommandé de ne lancer les derniers escadrons qu'au moment de l'action décisive!

Avec un tel formalisme, il n'est pas étonnant que toute initiative disparaisse, que tout progrès soit arrêté

L'artillerie à tir rapide, la poudre sans fumée, ne sauraient troubler dans leur sérénité les protagonistes de cette formule des trois lignes.

Le 12 mai 1899, un nouveau règlement apparaît. Va-t-il indiquer d'autres buts, donner plus d'indépendance aux régimens, aux escadrons? Loin de là. Il insiste et formule des prescriptions, non seulement pour la division, mais encore pour les corps de cavalerie. C'est le groupement de toute notre cavalerie en lourdes masses qui se prépare, et cette idée devient tellement dominante, qu'elle est étendue à l'artillerie volante, puisqu'il y est dit qu'on peut grouper l'artillerie de plusieurs divisions.

Cependant, dans ce règlement, un principe nouveau s'est fait jour. En effet, la puissance reconnue des armes à tir rapide et sans fumée a donné au combat à pied une importance plus grande. Il y est dit : « L'emploi de la carabine combiné avec le mode d'action normal de la cavalerie assure son indépendance et développe ses qualités offensives. »

Pour modifier l'esprit d'une arme, un règlement ne suffit pas. Il faut que les chefs prennent la tête du mouvement et jusqu'à ce jour, ils n'y ont pas consenti.

Les dernières grandes manœuvres permettent de s'en rendre compte. Certes, au point de vue spécialement visé, elles ont été bien dirigées et intéressantes; mais, comme par le passé, elles ont été conduites en vue d'une bataille de cavalerie contre cavalerie avec l'emploi des grandes masses. Toutefois, le danger que le schéma réglementaire fait courir à des régimens serrés étant devenu évident, des essais ont été faits pour y remédier. Il a été admis que les escadrons ne pouvaient pas être exposés dans cet ordre à tomber soudainement sous le feu d'une artillerie à tir rapide. Mais pour pouvoir évoluer, il ne faut pas être dispersé et, d'autre part, pour ne pas être détruit, la dispersion est nécessaire. Comment satisfaire à ces deux conditions contradictoires? Au lieu d'abandonner franchement l'évolution dans la bataille et pour la bataille, on s'est contenté de modifier légèrement le schéma.

Une avant-garde de deux escadrons sera portée vers l'ennemi et l'artillerie sera envoyée en avant sur l'un des flancs. La brigade de cuirassiers, en première ligne, se formera en ligne de colonnes de demi-régimens, en ligne de colonnes ou en échelons aussitôt que la proximité de l'ennemi obligera à ne pas offrir un

but trop compact au canon. Sur le flanc opposé à l'artillerie, la brigade de dragons sera échelonnée par demi-régiment en ligne de colonnes. Sur l'autre flanc, un régiment de cavalerie légère également échelonné par demi-régimens en ligne de colonnes. L'autre régiment en réserve.

C'est, on le voit, à peu de chose près, l'ancien tableau. Mais cette fois, le dessin en est plus difficile. Les brigades, distendues, ne sont plus dans la main de leurs chefs. La conséquence devrait être l'initiative laissée aux chefs de demi-régimens. Mais alors à quoi servent les colonels et les généraux? Le problème ne peut pas se résoudre, parce que le principe sur lequel il se fonde est inexact.

En réalité, toutes ces grandes manœuvres ayant le caractère d'évolutions, ne font que tendre à développer le formalisme. Si elles ne causaient que d'inutiles dépenses de temps et d'argent, le mal pour être grand ne serait pas funeste. Mais elles ont cette conséquence grave qu'aucune initiative ne peut y trouver place et que la passivité s'y prélasse à son aise.

En dehors du général de division et de son chef d'état-major, personne dans ces manœuvres n'a besoin de penser. Tout doit se passer de la même manière. Les deux adversaires se cherchent, se chargent, mettent pied à terre, et après une critique qui porte toujours sur les mêmes fautes indéfiniment reproduites parce qu'elles tiennent à la nature même de l'erreur fondamentale, les régimens rentrent dans leurs cantonnemens pour recommencer le lendemain dans le même ordre d'idées.

Quant aux prescriptions du règlement de 1899 qui devaient éclairer les directions nouvelles par l'emploi de la carabine combiné avec le mode d'action normal de la cavalerie, on ne voit de tentative de leur application que dans la manœuvre du 23 août 1902. Elle avait pour objet l'attaque d'une ligne d'artillerie. L'opération, juste comme conception, ne put pas être exécutée à la satisfaction du commandement, par suite de l'insuffisance de l'instruction des troupes dans le combat à pied. Mais le principe en lui-même était exact, car l'essence de la cavalerie est en effet l'offensive toujours et quand même. Dès lors, l'offensive par l'arme à feu, avec le cheval comme moyen de déplacement rapide, doit s'imposer toutes les fois qu'elle ne peut se produire à l'arme blanche. Le dragon sera donc le combattant monté de l'avenir. Avec lui, le combat à

pied va devenir offensif. En ce moment, hélas! il est presque banni. Depuis trente ans, notre cavalerie a-t-elle donc complètement renoncé à l'idée de combattre à pied? Non, mais cette forme de combat est considérée comme accessoire; s'y préparer, c'est perdre du temps. Le mépris du combat à pied est un des facteurs de cet état d'esprit spécial, qualifié « d'esprit de l'arme. »

« Nous n'aimons pas le combat à pied, écrit un officier de cavalerie, et cela se conçoit. Devant les fusils inoffensifs de nos ennemis de manœuvres, nous ne descendons pas volontiers de cheval pour nous traîner, lourdement équipés, dans les labours. L'oiseau à qui on vient de couper les ailes doit avoir cette sensation de malaise et de déchéance. »

C'est bien là le mot décisif. Notre cavalerie n'admet pas ce qu'elle croit une déchéance.

Elle craint de se voir transformer en infanterie montée, ce à quoi personne ne songe, car celle-ci n'a de raison d'être qu'aux colonies. Elle ne veut pas regarder les larges horizons qui lui sont ouverts par les armes à feu nouvelles.

Est-ce donc que son rôle en serait plus effacé? Bien au contraire! Jamais son intervention n'aura été plus puissante. La cavalerie est certainement appelée à prendre une importance qui sera capitale, mais à la condition expresse de changer son mode d'action et ses procédés surannés, comme se sont modifiées les armes et les tactiques.

L'action utile de la cavalerie employée en grandes masses a toujours suivi une progression décroissante. Depuis le commencement du XIXe siècle, les grands chocs de cavalerie contre cavalerie ont été stériles. Certes, il faut admettre que notre cavalerie devra dans certaines circonstances croiser le fer avec l'adversaire, mais elle ne saurait s'y préparer par des évolutions. L'escadron est la plus forte des unités qu'il soit utile de préparer à cet effet, des troupes exaltées et braves auront toujours raison de l'adversaire d'un moral inférieur, si savamment qu'il évolue. 1806 est là pour en donner la preuve. Quant à l'action par le choc contre l'infanterie, elle ne peut dorénavant se produire que par surprise au moyen de groupes de plus en plus restreints. Mais l'action par le feu devient prépondérante.

Dès lors, cette question se pose. Notre cavalerie est-elle dans

la vraie voie? Notre amour-propre dût-il en souffrir, il faut avoir le courage de dire la vérité et de répondre : « Non. »

II

A toutes les époques, les chefs de guerre se sont efforcés d'adjoindre à leur cavalerie des troupes moins bien montées, mais cependant capables de se déplacer rapidement et de combattre comme infanterie. Mais de tout temps aussi, ces infanteries montées se sont efforcées de se transformer en cavalerie. Elles y ont presque toujours réussi. Nos dragons en sont la preuve. A deux reprises, ils se sont changés peu à peu en cavaliers légers, répudiant le service pour lequel ils avaient été formés. Cependant ce service a toujours été si nécessaire que toutes les armées se sont vues forcées de reconstituer des troupes spécialement destinées à cet usage.

C'est ainsi qu'à l'époque actuelle, toute la cavalerie russe n'est composée que de dragons et de cosaques, tous armés de fusils et exercés au combat à pied.

Les cavaliers de la vieille école n'admettent pas ces transformations. L'action de la cavalerie réside dans le cheval, disent-ils. « Celui-ci ne s'est pas sensiblement modifié. Son mode d'emploi doit rester et restera ce qu'il fut de tout temps. Son entier effet réside dans l'acte décisif : « la charge! »

Rien n'est moins exact. Un coup d'œil sur notre histoire militaire suffit à le prouver. Le rôle de la cavalerie, employée en grandes masses, n'a pas cessé de décroître à mesure que les armes à feu se perfectionnaient. Son action dans la bataille en tant qu'arme de choc est devenue de moins en moins efficace. En revanche, l'emploi de la carabine, des mitrailleuses et du canon, s'est logiquement développé chez toutes les puissances qui ne se sont pas laissé aveugler par la routine. Ce mouvement ne peut que s'accroître, car il obéit à une loi facile à dégager des faits.

A ce titre, il est intéressant d'en examiner rapidement la succession.

A l'époque de Charles VII, chaque compagnie avait des archers à cheval appelés « argoulets. » Ils s'employaient à éclairer, jouaient le rôle de partisans et au besoin mettaient pied à terre pour combattre. Ce sont les ancêtres de nos dragons, non pas

tels qu'ils existent en ce moment, mais tels que les guerres futures exigeront qu'ils soient, — c'est-à-dire des cavaliers armés et équipés pour combattre essentiellement à pied.

Les argoulets étaient opposés à la cavalerie légère des « estradiots, » cavaliers orientaux, montés sur des chevaux rapides qui battaient l'estrade en avant des troupes.

Sous Louis XII, les argoulets furent séparés de la gendarmerie et formèrent des bandes. Réunis aux estradiots, sous le commandement d'un même chef, ils prirent ainsi une sérieuse part au combat de Saint-Jean-de-Luz, en 1525.

Vers le milieu du règne de François Ier, ils quittent l'arbalète pour prendre le pistolet, puis le pistolet pour l'arquebuse.

En 1534 parut une ordonnance créant sept légions à l'effectif de 1 200 hommes, dont 1 200 arquebusiers à cheval, répartis à raison de 50 par compagnie de gendarmerie. Ils avaient le harnachement des estradiots et l'arquebuse.

A Cerisoles en 1544, on les voit charger à cheval et renverser un bataillon allemand.

Henri II double les arquebusiers à cheval. Ils sont maintenant cent par compagnie de gendarmerie. Vers 1550, le maréchal de Brissac crée un corps d'infanterie montée avec des fantassins âgés et des chevaux de prise. Il les portait rapidement à l'endroit où il voulait exécuter un coup de main. Là, ils mettaient pied à terre, faisaient garder les chevaux par les gens qu'ils trouvaient, entraient dans les villages, les bois ou les vignes « pour faire force arquebusades, » et souvent aussi pour rapporter des vivres au camp. L'expédition terminée, on sautait à cheval pour rentrer, sans s'occuper beaucoup des montures qui n'avaient pas grande valeur et étaient quelquefois abandonnées à la suite de l'affaire.

Dans l'armée qu'en 1551 Henri II rassemble pour entrer en Allemagne, sur 8 000 cavaliers, il y a 2 000 arquebusiers à cheval. Ils se distinguent au siège de Metz en 1552. Dans le coup de main que M. de Vieilleville dirige de Toul sur Pont-à-Mousson, il emmène 200 arquebusiers à cheval. On commence à les appeler carabins.

Leur rôle est précisé par Gaspard de Saulx-Tavannes (1554) : « Pour loger une armée, faut choisir la place de bataille, y placer de l'artillerie et des corps d'infanterie et se doit couvrir la tête d'icelle de trois logis d'arquebusiers à cheval (dont la

perte est indifférente), soutenue d'un logis de cavalerie légère... 200 arquebusiers à pied barricadés à mille pas devant la place de bataille servent à retirer tous les petits logis tant d'arquebusiers à cheval que de chevau-légers.

« Les compagnies d'arquebusiers à cheval servent pour couvrir les logis des armées, aller aux entreprises et faire des dégâts; tirant à cheval ils ne font rien qui vaille, ils doivent être contraints de mettre pied à terre. Les mousquets sont nécessaires parmi eux pour flanquer les escadrons. Outre leurs armes, doivent porter des cordes et chaînes et faire hayer si la nécessité les contraint. Ils sont grandement nécessaires pour les avances en de méchans logis, couvrir la cavalerie et lui donner le temps de monter à cheval. Barriqués dans les églises à demi-lieue de la tête des armées sont très nécessaires pour, par leur perte (de nulle importance) empêcher une surprise. »

Le nom de « dragons » fait son apparition vers 1562, sans que l'étymologie en soit donnée. Il semble que ce fut d'abord un sobriquet bientôt devenu glorieux et dont à juste titre ceux qui le portaient étaient fiers. On le trouve dans la *Satire Ménippée* et dans l'énumération de l'armée du maréchal d'Aumont en 1589, savoir: « la noblesse de Champagne, 13 enseignes de Suisses, 2 régimens français, 2 compagnies de cavalerie légères et 3 d'arquebusiers à cheval, qu'on nommait dragons. » On les appelle aussi carabins et le vieux terme d'argoulets s'emploie toujours.

Henri IV assiégeant Rouen en 1591 va reconnaître l'armée de secours avec 1 500 cuirasses et 1 500 argoulets. Il rencontre l'ennemi en forces considérables à Aumale. Il fait mettre pied à terre à 200 arquebusiers « qu'on appelait dans ce temps-là dragons » (dit Sully), pour amuser l'ennemi pendant que le gros se dérobe. Quoique le rôle des dragons se soit développé, la cavalerie n'en est pas moins à cette époque la souveraine de la bataille. Toutefois, elle est maintenant forcée de compter sérieusement avec l'action du feu. La bataille de Fontaine-Française en donne la preuve.

L'armée de la Ligue sous les ordres du duc de Mayenne venait d'opérer sur la Haute Saône sa jonction avec celle du connétable de Castille pour secourir la garnison du château de Dijon assiégé par le maréchal de Biron. Henri IV, qui était à Troyes, résolut de se porter rapidement, avec un simple détachement, sur la

route de l'ennemi, afin de retarder sa marche. « Il jugea, dit Sully, que ce serait un avantage considérable s'il pouvait le trouver encore occupé au passage de la Saône, n'eût-il avec lui qu'une poignée de monde. »

En conséquence, il mit en route une avant-garde de 800 à 900 chevaux (300 salades et 600 arquebusiers à cheval), sous les ordres du comte de Thorigny, qu'il rejoignit le 5 juin à Fontaine-Française. Voulant reconnaître le terrain sur lequel il pensait devoir bientôt combattre, Henri IV se porta à Saint-Seine sur la Vingeanne avec 300 chevaux, dont moitié arquebusiers. De là, il envoya en reconnaissance le marquis de Mirebeau avec 60 chevaux dans la direction de Langres et le baron d'Haussonville avec 150 chevau-légers vers Gray. Lui-même passa la Vingeanne et s'avança vers l'Est avec 100 chevaux. A peine avait-il parcouru une lieue qu'il rencontrait le marquis de Mirebeau refoulé par l'adversaire. L'armée espagnole tout entière était devant le roi. L'ennemi en force attaquait partout. A ce moment arrivait le maréchal de Biron avec 250 chevaux qui furent aussitôt ramenés. Le roi envoya ses 100 chevaux pour rétablir le combat; ils furent entraînés dans la déroute. Tout semblait perdu. Mais alors Henri IV paie de sa personne. Le chef de cavalerie apparaît. Sans prendre le temps de mettre son casque, il se jette au-devant des fuyards, appelle les chefs par leur nom, rallie 300 hommes. Il en donne 150 à la Trémoille, gardant les 150 autres sous son commandement direct. Puis avec ces deux détachemens, il charge sur chaque flanc la cavalerie ennemie victorieuse et la fait plier. Biron à son tour rallie le reste de ses cavaliers, les ramène au combat et tous poussent la cavalerie ennemie, battant, jusque dans les lignes du duc de Mayenne. « Sans l'intrépidité d'Henri IV, (dit Sully dans ses Mémoires), il ne se serait peut-être pas échappé un seul de ces 300 hommes ainsi engagés au delà d'une rivière, devant un corps de cavalerie victorieuse. »

Le roi se trouvant en présence de l'infanterie espagnole ne veut pas exposer sans profit ses cavaliers au feu de la mousqueterie, mais apercevant deux corps de cavalerie ennemie, de 500 chevaux, débouchant des bois garnis de mousquetaires espagnols, il rallie aussitôt tout son monde et se jette sur cette cavalerie qu'il refoule sur l'infanterie. S'étant ainsi dégagé, il se retire en ordre sur la Vingeanne, où il trouve le reste des 800 che-

vaux du marquis de Thorigny qui arrivaient pour le soutenir.

L'ennemi, croyant que toute l'armée suivait le roi, n'osa l'attaquer et se mit en retraite. Aussitôt Henri IV entama la poursuite. Il ne la cessa que quand l'armée de la Ligue eut franchi la Saône.

Cette victoire est bien due à la cavalerie seule. C'est la dernière de cette sorte. La cavalerie restera longtemps encore l'arme essentielle, mais elle ne pourra plus se passer de l'action des autres armes, et les dragons se développeront rapidement. Leur emploi se répand aussi à l'étranger. Un ouvrage allemand, intitulé : *Tableau militaire des Impériaux et des Suédois dans la dernière campagne de Gustave-Adolphe*, contient ceci :

« Les dragons ou mousquetaires à cheval étaient tous gens choisis, robustes et d'une valeur reconnue. Leur fonction était de soutenir la cavalerie et quand l'occasion s'en présentait, ils mettaient pied à terre, dans un poste avantageux, et faisaient feu sur l'ennemi. S'ils n'étaient pas les plus forts, ils remontaient à cheval et regagnaient l'armée. Ils servaient d'escorte aux convois, formaient une embuscade à la hâte, battaient l'estrade; enfin, il n'y a point à la guerre de service que cette troupe ne rendît. En général les dragons impériaux servaient à pied. Ce n'était qu'une infanterie qu'on montait pour suivre plus aisément la cavalerie. De là vient qu'on trouve en même temps des piquiers à cheval. Chez les Suédois, au contraire, les dragons combattent le plus souvent à cheval quoiqu'ils missent pied à terre au besoin. »

En 1635 une ordonnance crée un régiment de mousquetaires à cheval et deux régimens de fusiliers ou dragons.

Ceux-ci vont commencer à paraître dans les rangs mêmes de la cavalerie.

A Rocroy, 19 mai 1643, un peloton de 50 mousquetaires fut mis entre chaque intervalle des escadrons. Les carabins, les gardes du maréchal de l'Hôpital et ceux du prince, tout ce qui restait de dragons et de fusiliers furent mis sur les ailes.

Le rôle de la cavalerie est toujours prépondérant. Mais elle ne peut plus seule décider la victoire. Le duc d'Enghien avait commencé l'attaque à l'aile droite avec sa cavalerie et mis en déroute la cavalerie espagnole du duc d'Albuquerque, puis bousculé l'infanterie allemande, wallonne et italienne. Mais à l'aile gauche, le maréchal de l'Hôpital se faisait malmener par le général espagnol Mello qui lui enlevait toute son artillerie et

poussait jusqu'à la réserve d'infanterie de l'armée. La situation était fort compromise. Le duc d'Enghien, informé du désastre, rassemble la cavalerie de son aile droite, passe par derrière toute la ligne de l'infanterie des Espagnols et vient prendre à dos la cavalerie de Mello qui poursuivait nos troupes : cette manœuvre, aussi hardie qu'imprévue, jette le désordre chez l'ennemi et transforme leur victoire en déroute. Toutefois, l'infanterie espagnole du comte de Fuentès était encore intacte. Le duc d'Enghien veut profiter de son succès pour l'attaquer et la mettre hors de cause avant l'arrivée d'un renfort de 6 000 hommes attendus d'un instant à l'autre. Mais par trois fois il est arrêté par le feu de la mousqueterie et de l'artillerie. Il fait alors avancer sa réserve d'infanterie dont l'entrée en ligne, combinée avec l'action de la cavalerie, assure le succès de la journée.

Dès cette époque, se dessine la tendance des dragons à se transformer en cavaliers. En 1645, le maréchal de la Ferté lève le premier régiment de dragons, qui, à la bataille de Lens, se joint aux fusiliers à cheval et charge avec la cavalerie. Néanmoins l'édit du 25 juillet 1665 porte que les dragons tiennent rang dans l'infanterie. L'édit du 19 mai 1669, en créant les corps de dragons à deux régimens leur donne un état-major spécial indépendant de ceux de la cavalerie et de l'infanterie. Les dragons étaient alors habillés comme la cavalerie, mais avec des bottines au lieu de bottes. Ils avaient un fusil à baïonnette, un pistolet et un outil.

Les voici maintenant à l'armée de Turenne. Sous la main ferme de cet homme de guerre, illustre entre tous, les dragons prennent une importance qui ne fut jamais dépassée.

Sans eux, il n'est pas d'opération importante. On les voit attaquer les bois et les villages, traverser les rivières à la nage, construire des nacelles en osier pour franchir des fossés, attaquer des retranchemens, et, dans les sièges, monter à l'assaut avec l'infanterie,

Le 16 juin 1675, à la bataille de Sinsheim, 400 dragons de la reine mettent pied à terre, chassent l'ennemi des bords de l'Ill, le délogent des vignes et des jardins et, en moins d'une heure, sont maîtres des abords. Trouvant les ponts rompus ils se jettent à l'eau, s'emparent de la ville et du château.

Le 4 octobre à Ensisheim, Turenne commence l'action en faisant attaquer le bois situé en avant de notre droite par les

dragons de Royal et de Listenois. Soutenus par quelques bataillons, ils se jettent sur les têtes de colonne de l'ennemi, prennent des canons et restent enfin maîtres du bois. A peine ont-ils fini ce combat de tirailleurs qu'ils remontent à cheval et chargent avec la cavalerie sous le commandement du comte de Lorges.

Pendant sa retraite dans les Vosges, Turenne les emploie pied à terre pour couvrir son mouvement dans les défilés de Dittweiler.

Partout ils opèrent comme une infanterie montée, faisant dans la bataille le service de tirailleurs en grande bande, celui d'arrière-garde et d'avant-postes à grande distance.

A Senef, le 11 août 1674, ils chargent à cheval, puis mettant pied à terre, ils attaquent de concert avec l'infanterie les clôtures, les maisons, puis l'église et le château.

En 1676, le 6 juillet, ils enlèvent les retranchemens de Rheinfeld et le 26 ils attaquent le fort de Kehl.

Ils rendent ainsi tant de services, qu'après 1679, le nombre de leurs régimens passe de 14 à 43. Toutefois, à la fin de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, ils furent réduits à 14.

Vers 1701, des compagnies franches de dragons sont créées. Elles sont destinées à des coups de main, fourrages, reconnaissances, embuscades, etc...

Feuquières, qui écrit sous Louis XIV, dit, en parlant des dragons :

« Ce corps ne doit être considéré que comme une infanterie que l'on met à cheval pour la pouvoir porter plus diligemment dans un endroit où l'on a besoin d'infanterie, pour se saisir d'un poste et donner le temps à la véritable infanterie d'arriver. Encore ne faut-il pas que ce poste puisse être attaqué par l'infanterie ennemie avant que celle qu'on y fait marcher soit arrivée, parce que les dragons qui ne sont pas habitués à combattre ensemble à pied ne peuvent jamais résister aux corps solides qui les attaquent. Ils ne peuvent pas non plus résister aux bons escadrons ; la longueur de leurs fusils les embarrasse. On les a trop bien montés dans ces derniers temps ; la juste crainte que les officiers ont de perdre leurs chevaux les force toujours à laisser trop d'hommes pour les garder et fait qu'ils craignent de se commettre contre l'infanterie. Je voudrais donc moins de régimens de dragons dans une armée, et qu'ils fussent moins bien montés. »

Ainsi pour Feuquières, qui représente la tradition du temps

de Turenne, les dragons doivent être infanterie montée et non cavalerie faisant éventuellement le coup de feu.

Le Père Daniel, dans son *Histoire de la Milice Française*, écrite aussitôt après les guerres de Louis XIV, définit ainsi le service des dragons :

« Battre l'estrade, escorter des convois, harceler l'ennemi dans une marche ou une retraite, pour occuper promptement un poste où l'infanterie ne pourrait pas se transporter assez tôt pour combattre, tantôt à pied, tantôt à cheval... Dans un camp, ils sont toujours portés sur les ailes ou dans les postes avancés, à quelques passages de rivières, à quelques défilés, à la tête d'un pont ; on s'en sert souvent pour couvrir le quartier général ; dans les marches, ils sont toujours à la tête et à la queue des colonnes. Il est cependant arrivé que dans les dernières guerres ils ont combattu en ligne, et quoique leurs chevaux fussent d'une taille beaucoup moindre que ceux de la cavalerie, ils ont acquis beaucoup de réputation et ont parfaitement fait leur devoir. La vivacité dont ils chargent l'ennemi et la vitesse avec laquelle ils se portent, là où on a besoin d'eux, les rend meilleurs pour un corps de réserve. »

Dans la guerre de la Succession d'Espagne, on ne voit plus employer les dragons en grandes bandes de tirailleurs, comme du temps de Turenne et de Luxembourg. Ils ne font plus guère de combat à pied que dans les coups de main, enlèvemens de postes, etc.

Les dragons ont été beaucoup plus régulièrement employés au service d'infanterie dans les sièges. Ils se sont couverts de gloire, notamment au siège de Namur. Ils y eurent un rôle spécial :

« On en commande des détachemens que l'on place dans les boyaux près de la tête de sape, pour tirer sur tout ce qui se montre pendant le jour sur le rempart, dans les ouvrages détachés, dans les chemins couverts. »

Sous Louis XV, on ne voit plus reparaître les dragons combattant à pied dans la bataille, comme à Sinsheim, Ensisheim, etc,, ils sont réunis à la cavalerie et aux hussards, et on les compte parmi les escadrons d'une armée; ils chargent plus souvent qu'ils ne mettent pied à terre. Leur caractère de demi-fantassin ne se retrouve guère que dans les expéditions.

« Quand un parti est envoyé à la guerre, c'est-à-dire en re-

connaissance, il se compose par moitié de dragons et de hussards; ces derniers éclairent la petite troupe, reconnaissent l'ennemi et cherchent à le charger par derrière, pendant que les dragons, mettant pied à terre, attaquent à pied. »

Les dragons prennent une part très brillante à la surprise de Prague (1741). Mais ce sont les compagnies franches qui acquièrent le plus de célébrité en rase campagne.

Toutefois, la tradition se perd peu à peu et, bien qu'on fasse toujours des dragons une arme distincte, capable de servir à pied et à cheval, elle n'est plus guère employée que comme cavalerie.

A Fontenoy, ils chargent.

Un événement, peu important en lui-même, est caractéristique, au point de vue de la transformation des dragons à la fin du XVIIIe siècle.

Le 30 août 1761, près de Munster, un corps allemand attaque les avant-postes à Albatchen. Nos dragons qui s'y trouvent ne soutiennent pas le combat à pied dans les haies, les maisons, comme du temps de Turenne : il faut que l'infanterie vienne les dégager. Alors ils reviennent et chargent à cheval.

Avant Frédéric II, la cavalerie ne chargeait qu'au trot. Avec lui, les charges au galop commencent. La cavalerie agit souvent en masses et son rôle dans la bataille est parfois décisif, mais déjà il est retardé. La cavalerie ne peut plus se passer de l'effet préparatoire de la mousqueterie et de l'artillerie. Elle ne donne plus dès le commencement de l'action, comme à Rocroy, à Lens, aux Dunes. Ce n'est que lorsque la bataille est suffisamment mûre qu'elle intervient et qu'elle frappe les grands coups Ses succès dépendent du talent de ses chefs qui doivent saisir le moment favorable et en profiter, sinon l'échec est presque certain. Seydlitz, le plus illustre des généraux de cavalerie de la guerre de Sept ans, était très attentif à suivre cette règle. Dès que la situation du combat permettait de déterminer la zone où il y avait lieu d'engager la cavalerie, Seydlitz mettant à profit les couverts du terrain, conduisait ses escadrons aussi près que possible de l'ennemi qu'il voulait attaquer, puis se portant en avant pour observer le combat, il épiait le moment propice à son intervention. Il avait l'habitude de donner le signal de l'attaque en lançant en l'air la pipe qu'il fumait.

Le 25 août 1758, il a donné un exemple mémorable de

l'application, désormais nécessaire, de ce principe. Ce jour-là, Frédéric II, engagé à Zorndorf contre l'armée russe de Fermor, avait grand'peine à soutenir l'offensive de l'aile droite ennemie. Vers midi, le 1er grenadiers russe, les brigades Lubomirski, Ouvaroff et Léontief, descendaient de leurs positions et enfoncaient le corps de Manteuffel qui perdait 26 canons. La situation du roi devenait critique. Or, Seydlitz était tout près avec 56 escadrons. Il avait même rappelé à lui 15 escadrons, initialement détachés vers la droite. Depuis quelques instans déjà, Frédéric II lui envoyait courrier sur courrier lui porter l'ordre de charger. Seydlitz ne bougeait toujours pas. A la fin le roi lui fit dire qu'après la bataille, il répondrait sur sa tête de sa désobéissance ; Seydlitz se contenta de dire : « Après la bataille, ma tête est à la disposition du roi. » Enfin, quand il vit l'infanterie et la cavalerie russes engagées dans les fonds, jugeant le moment venu, il lança ses escadrons. En tête, 5 escadrons de cuirassiers, 18 des hussards de Zieten et de Malachowski, puis 3 escadrons des gardes du corps, 5 de gendarmes, 25 escadrons de dragons. Sous cette charge, jusqu'alors unique dans les fastes de la guerre, et dont on ne devait revoir les pareilles qu'à Eckmühl et à la Moskowa, les Russes furent rompus. Toutefois, les 1er et 3e régimens de grenadiers firent une résistance héroïque, qui sauva leur aile droite, et bientôt la victoire penchait de nouveau du côté russe, lorsque Seydlitz apparut de nouveau, avec 60 escadrons, soit 8000 sabres. Sur l'aile gauche des Russes il lança d'abord les cuirassiers, puis les dragons, gendarmes, gardes du corps, enfin les hussards. Il culbuta leur cavalerie, puis il chargea l'infanterie et la jeta dans un tel désordre qu'elle subit un désastre complet. Le soir Frédéric embrassait Seydlitz, en lui disant : « Je vous dois encore cette victoire. »

Le 12 août 1759, à Kunnersdorf, le moment propice pour l'action de la cavalerie fut mal choisi, et elle échoua complètement. Cependant elle était commandée par des généraux de premier ordre, Seydlitz, Platen, le prince de Wurtemberg et Schorlemer.

Vers quatre heures, tous les progrès de l'armée prussienne étaient arrêtés. L'attaque de gauche pouvait seule déterminer la reprise du mouvement en avant. Seydlitz reçut l'ordre de lancer sa cavalerie sur le flanc du plateau tenu par les Russes. Il hésitait

à entreprendre cette attaque, car il devait faire déboucher ses escadrons dans les intervalles d'une série d'étangs et se former sous le feu croisé de plusieurs batteries. Mais comme il recevait de Frédéric ordre sur ordre et qu'il ne pouvait plus répondre sur sa tête d'une nouvelle désobéissance, il dut se résoudre à l'attaque. Elle fut désastreuse. Ses escadrons décimés durent se reformer en arrière des étangs. Le roi, voulant à tout prix ressaisir la victoire qui lui échappait, lança de nouveau sa cavalerie. Seydlitz repassa les étangs, prit la charge et tomba renversé par un biscaïen. Alors tout s'enfuit. Une escorte de 40 hussards de Zieten sauva Frédéric et couvrit sa retraite en faisant le coup de sabre avec les cavaliers de l'ennemi.

A la fin de la guerre de Sept ans, les dragons et les hussards prussiens ne combattaient plus à pied que rarement. Frédéric II, dans son instruction du 11 mai 1763 pour les colonels de cavalerie, leur dit :

« En ce qui concerne l'instruction individuelle, le cavalier doit savoir manier et charger son arme vite et bien. Les dragons doivent savoir charger, viser, tirer, avancer aussi bien que des régimens d'infanterie.

« Les hussards, pour l'exercice à pied, doivent être bien dressés et mis en état de prendre position derrière des haies et des murs, charger vivement et tirer avec soin, car il arrive souvent que des hussards aient à mettre pied à terre et à combattre de cette façon. »

Des prescriptions analogues se trouvent dans l'instruction pour les inspecteurs de la cavalerie, du 20 juillet 1779. Néanmoins, les dragons se transforment en cavalerie. Sous Louis XVI ils sont devenus cavalerie légère et comprennent 26 régimens. Cette transformation s'accuse plus encore pendant la Révolution. La cavalerie fait volontiers le coup de feu à cheval. Il n'est plus question de combat à pied. C'est ainsi que le 6e dragons attaqué dans ses cantonnemens près de Mayence, en octobre 1795, ne sait se dégager qu'en montant à cheval et en chargeant. Exceptionnellement, on voit des escadrons de dragons mettre pied à terre dans des cas désespérés. C'est ainsi que quelques jours avant la bataille de Saint-Georges, le 8e dragons met pied à terre pour arrêter une colonne de cavalerie ennemie qui cherchait à rentrer dans Mantoue. L'auteur de l'historique semble s'en excuser. « Les dragons ne pouvant bien combattre à cheval,

mirent pied à terre et contribuèrent par leur feu à la défaite de l'ennemi. »

Pendant la longue période de guerre qui commence en 1792, les charges poussées à fond conservent jusqu'en 1815 une efficacité considérable mais décroissante. Quelques exemples vont le faire ressortir.

A Marengo, vers onze heures, la bataille semblait perdue. Les Autrichiens, formés en colonne sous les ordres du général Zach, s'avançaient sur la route de Tortone, achevant de pousser devant eux la gauche de notre armée, alors en pleine retraite. A ce moment Desaix paraît. Bonaparte arrête aussitôt le mouvement de recul et prend ses dispositions pour porter à l'attaque les renforts qui lui arrivent. Plaçant la division Boudet à cheval sur la grande route suivie par les Autrichiens, il dispose en arrière et à droite les troupes de Lannes et de Monnier, qui viennent de supporter tout l'effort du combat. Les débris des cavaleries de Kellermann et de Champeaux s'établissent derrière la division Boudet, tandis que Marmont, avec tout ce qui lui reste d'artillerie (19 pièces) couvre le front de cette division.

Dans la colonne de Zach, 8000 grenadiers hongrois marchaient en tête. Soudain, ils sont assaillis par le feu des 19 pièces de Marmont brusquement démasquées et en même temps chargés par l'infanterie de Boudet. Les Hongrois, surpris d'abord, font face à cette attaque, mais tandis que la tête de la colonne s'arrête pour riposter, les bataillons autrichiens qui suivent, au lieu de se déployer ou tout au moins de se ménager l'espace pour manœuvrer, serrent leurs distances sur ceux qui les précèdent et forment bientôt une masse compacte incapable de se mouvoir ni de faire usage de ses armes. Kellermann s'aperçoit à temps de cette faute. Il part aussitôt avec ses 400 cavaliers, franchit les intervalles de l'infanterie de Boudet, puis, faisant un brusque à gauche, tombe à pleine charge sur le flanc droit de la colonne des Autrichiens qui, « agglomérés les uns sur les autres, ne peuvent opposer de résistance. » Ensuite, se rabattant par un à droite, il bouscule la cavalerie adverse venue à la rescousse. Boudet, Lannes et Victor voyant le trouble des Autrichiens, se portent tous vigoureusement en avant. Bessières avec la garde consulaire à cheval suit leur mouvement et vient appuyer une dernière charge de Kellermann qui achève la déroute de l'ennemi.

Ce sont donc bien les charges de Kellermann et de Bessières qui ont permis le succès de Desaix. Mais elles n'ont réussi que grâce à l'action préparatoire de l'artillerie et de l'infanterie.

A cette époque, l'emploi du combat à pied a presque complètement disparu. Cependant Napoléon veut reprendre les procédés de Turenne. Il tient à faire de ses dragons une troupe capable de combattre à pied comme l'infanterie. Pour mieux affirmer son intention, il rétablit le titre de colonel-général des dragons pour Baraguay d'Hilliers, qu'il charge de former cette arme nouvelle, Un camp d'instruction est établi à Compiègne et le nombre des régimens de dragons est augmenté aux dépens de celui des deux autres subdivisions de l'arme.

Baraguay d'Hilliers sollicite la permission de faire subir quelques changemens aux manœuvres de l'infanterie; Napoléon refuse: il faut que les dragons puissent combattre exactement comme l'infanterie.

Une différence plus caractérisée dans la remonte des régimens achève alors de séparer les dragons de la cavalerie légère.

Dès le début des guerres de l'Empire, à Wertingen (8 octobre 1805), le rôle spécial rendu aux dragons par Napoléon s'affirme. Ce sont eux qui mettent pied à terre et enlèvent le village de Wertingen, maison par maison, pendant que les hussards et le reste de la cavalerie tournent la position à grande distance. En Espagne, le service d'escorte, de reconnaissance, de sûreté, etc., leur est surtout confié, et dans cette campagne il prend une importance capitale.

L'exemple le plus célèbre de combat à pied est celui de Valencia de San Juan (7 mars 1813). Le général Boyer surprend les Espagnols dans Valencia, avec 8 escadrons des 6e, 11e, 15e et 25e dragons et 200 hommes du 120e. Il avait, pendant la marche, désigné les escadrons des 6e, 11e et 15e pour combattre à pied. Les dragons entrent au galop dans la ville, mettent pied à terre dès que l'ennemi les aperçoit et marchent en avant la baïonnette croisée. Un escadron du 6e chasse les Espagnols d'un vieux château où ils s'étaient réfugiés. Pendant ce temps, le 25e passait l'Isla à la nage et coupait la retraite à l'ennemi.

« Toute la cavalerie doit être munie d'une arme à feu et savoir manœuvrer à pied, » dit Napoléon dans ses Commentaires. Néanmoins les dragons se sont complètement transformés en cavalerie légère. Ils font partie intégrante des masses

que la tactique napoléonienne lance dans la bataille au moment psychologique. Lorsque l'adversaire emploie le même procédé, il en résulte des chocs formidables, mais sans grande utilité. Un des plus célèbres est celui d'Eckmühl en 1809.

Il était 8 heures du soir. Le prince Charles, voyant la bataille perdue, fit avancer toute sa cavalerie pour protéger l'écoulement de ses troupes et de ses bagages sur Ratisbonne. Napoléon, de son côté, fit porter en avant les chasseurs et les hussards, appuyés par les dix régimens de cuirassiers et de carabiniers de Nansouty et de Saint-Sulpice.

Les cuirassiers autrichiens étaient rangés en bataille à Egglofsheim. Les cavaliers légers des deux partis se jetèrent promptement sur les flancs pour ne pas être broyés par ces deux formidables masses bardées de fer qui se couraient sus. Celles-ci se choquèrent et ne formèrent plus qu'une immense mêlée, éclairée par les dernières lueurs du crépuscule et la clarté de la lune naissante.

Les troupes des deux partis, spectatrices de ce combat fantastique, suspendirent leur feu, qu'elles ne pouvaient plus d'ailleurs continuer sans atteindre les leurs en même temps que l'ennemi. Des deux côtés, la ténacité fut la même, mais l'infériorité de l'armement des cuirassiers autrichiens, non protégés par derrière, détermina leur retraite, qui dégénéra bientôt en massacre, nos cuirassiers les poursuivant en leur enfonçant les sabres dans les reins.

Ce fut, pendant les guerres de l'Empire, le plus considérable des combats de cavalerie contre cavalerie qui s'engagèrent. Mais il faut ici se demander quelle en fut la portée au point de vue du dénouement de la bataille d'Eckmühl, et si les pertes qu'il entraîna peuvent être justifiées par les résultats obtenus dans l'un ou l'autre des deux partis.

Toutefois, à la Moskowa, le 7 septembre 1812, l'action de la cavalerie employée en masse fut décisive.

Le front de la ligne russe était couvert par des hauteurs garnies d'ouvrages, parmi lesquels une redoute armée de quatre-vingts canons avait, jusqu'à 2 heures, défié les efforts de l'infanterie. Le général Montbrun, commandant le 2e corps de cavalerie, put constater, à l'aide de sa longue-vue, que cette grande redoute était ouverte à sa gorge, et qu'en tournant la hauteur on pouvait se dérober aux feux des ouvrages qui la

couronnaient et trouver un cheminement pour y amener la cavalerie.

Il proposa donc à l'Empereur d'attaquer la redoute à revers avec ses cavaliers, tandis que l'infanterie l'attaquerait de front. La proposition acceptée, Montbrun prit aussitôt ses dispositions, et il procédait à la reconnaissance préalable du terrain, quand un boulet l'emporta. Caulaincourt lui succède dans le commandement du 2e corps de cavalerie et, s'élançant avec la division de cuirassiers et les deux régimens de carabiniers, balaie toute la cavalerie russe, puis, se rabattant à gauche avec le 5e cuirassiers, tombe sur les derrières de l'infanterie ennemie et pénètre dans l'intérieur de la redoute, où il tombe victorieux, frappé à mort à son tour.

L'action de la cavalerie, en cette circonstance, était on ne peut plus osée, mais elle était logique, et le succès, s'il fut cruellement acheté, le démontra.

Son emploi en grandes masses pendant la bataille va, une fois encore, se justifier, mais ce sera la dernière.

C'est le 27 août 1813, à la bataille de Dresde.

L'aile gauche autrichienne est dépourvue de cavalerie. Elle est séparée du centre par une rivière, le Tharendt. Le maréchal Victor l'attaque de front avec son infanterie, tandis que Murat et La Tour-Maubourg, avec 10 000 chevaux, la tournent. Une pluie battante, qui pénètre dans les bassinets des fusils et mouille la poudre, empêche les Autrichiens de se servir de leurs armes. Leurs carrés sont enfoncés et sabrés. 10 000 hommes sont faits prisonniers. Mais, pour ce succès, il a fallu la réunion de circonstances exceptionnelles.

Les charges de Waterloo sont, à cet égard, caractéristiques. Celles des gardes à cheval de lord Sommerset et de la brigade de dragons de Ponsonby ne réussirent contre l'infanterie des quatre divisions de d'Erlon que grâce aux formations déplorables prises par cette infanterie. Chaque division s'était formée en échelons de bataillons déployés, serrés en masse, de manière à présenter ainsi chacune une phalange de deux cents files environ de front sur une profondeur de vingt-quatre hommes.

Dans une pareille cohue, incapable de se mouvoir et encore plus de faire usage de ses armes, les Anglais n'eurent qu'à tailler à plein bras. Néanmoins, dès que voulant poursuivre leur succès,

ils se heurtèrent à des troupes intactes; ils furent décimés par le feu de la mousqueterie et achevés à leur tour par la charge d'un régiment de lanciers français.

Quand, un peu plus tard dans la journée, le maréchal Ney, sous les ordres de qui l'Empereur avait mis le corps de cuirassiers et même la division de la garde à cheval et qui, depuis le commencement du combat, pensait à une grande action de cavalerie, lança toute cette masse de chevaux contre la Haie-Sainte et le plateau de Mont-Saint-Jean, qu'occupaient l'infanterie et l'artillerie anglaises encore intactes, — ce fut le désastre. Le flot montant de cette charge colossale fut accueilli par une rafale de fer qui faucha presque tous les escadrons de tête. En vain, les cuirassiers se ruèrent sur les canons et envahirent toutes les batteries anglaises. Les canonniers s'étaient repliés dans les carrés d'infanterie dont le feu de mousqueterie eut bientôt fait de débander notre cavalerie. Par quatre fois, Ney s'entête et ramène sa cavalerie à l'assaut du Mont-Saint-Jean. Chaque fois, l'ennemi renouvelle sa manœuvre. Après avoir mitraillé la cavalerie, les artilleurs abandonnent leurs canons, se dérobent derrière les fantassins, qui ouvrent le feu à leur tour et abattent des rangs entiers de cavalerie. Le moral de cette infanterie, qui se rend de plus en plus compte de son invincibilité, s'accroît sans cesse. Devant les batteries anglaises s'élève un rempart de cadavres de cavaliers et de chevaux, qui s'augmente à chaque nouvelle charge et en rend les abords plus hideux et plus infranchissables.

Enfin, après la quatrième tentative, nos cavaliers, découragés et dispersés, se retirent dans le fond du vallon de la Haie-Sainte.

Ainsi, cette gigantesque et folle chevauchée aboutit à un complet désastre. Elle ne réussit même pas à frayer le passage à l'infanterie et n'eut d'autre résultat que la destruction de notre cavalerie.

Trente-neuf ans plus tard, une charge célèbre va prouver que, même contre une infanterie en retraite, lorsque celle-ci n'est pas en déroute, la cavalerie est désormais impuissante.

Le 25 octobre 1854, la division d'infanterie russe du général Liprandi, avec 3000 cavaliers, s'était avancée dans la vallée de la Tchernaïa pour attaquer Balaklava et enlever à l'armée anglaise sa base d'approvisionnement. Ces troupes avaient d'abord rencontré cinq redoutes garnies de quelques pièces anglaises, et

occupées par des Turcs qui s'enfuirent sans faire aucune défense.

A 8 heures du matin, quand la brume matinale se dissipait, l'armée anglaise était déjà prête à recevoir l'attaque des Russes. Devant Balaklava étaient les highlanders. En arrière, la cavalerie légère, pied à terre. Plus près, se tenait la grosse cavalerie, les Scots Greys, géans à habits écarlates, montés sur des chevaux gris, les Inniskillings et les dragons gardes.

La cavalerie russe, uhlans, cosaques, dragons et hussards, s'avançait face aux highlanders, mais bientôt elle se divise ; une partie fond sur les highlanders qui, au commandement de sir Colin Campbell, l'attendent froidement et la reçoivent à 50 mètres, par une salve. Elle est arrêtée net et fait demi-tour. Une deuxième décharge accélère sa fuite.

L'autre partie de la cavalerie russe se dirige sur la grosse cavalerie anglaise qui se forme aussitôt en un vaste demi-cercle, part au galop sous les ordres du général Scarlett, enveloppe et écrase son adversaire. Les spectateurs, venus nombreux pour contempler le combat, poussent des hourrahs en l'honneur de l'armée anglaise.

La bataille semblait finie : la grosse cavalerie anglaise revenait au petit trot reprendre sa place du début, tandis qu'une brigade de chasseurs d'Afrique (1er et 4e régimens), sous le général d'Allonville, venait se placer à sa gauche. Mais à ce moment le commandant en chef de l'armée anglaise, lord Raglan, fut prévenu que les Russes emmenaient les pièces prises le matin dans les redoutes. Celui-ci fait aussitôt porter à lord Lucan, commandant la cavalerie légère, l'ordre de faire immédiatement avancer la cavalerie pour essayer d'empêcher l'ennemi d'emporter les canons. Il le prévenait que la cavalerie française était à sa gauche.

Lord Lucan donna de suite à lord Cardigan l'ordre de charger avec sa brigade ; celui-ci, sans discuter, mit sa brigade sur deux rangs et partit aussitôt.

Les spectateurs, si enthousiastes peu d'instans avant, étaient anxieux. Un cri de soulagement se fit entendre quand on vit les Anglais s'arrêter au bout de 290 mètres. Mais c'était pour ôter aux chevaux les gourmettes.

A 800 mètres d'une batterie, la brigade prit le galop. La batterie lâcha une première salve et quand la fumée se dissipa

on put voir les ravages produits dans cette masse de cavaliers. « C'est superbe, mais ce n'est pas la guerre, c'est de la folie ! » s'écria le général Bosquet.

Ce fut l'entrée en ligne de la batterie d'artillerie française du capitaine Thomas, mort général, combinée avec une charge opportune des chasseurs d'Afrique, du général d'Allonville, prenant en flanc la batterie russe, établie sur les monts Fedioukine, qui dégagea la cavalerie anglaise. Après le ralliement, la brigade de lord Cardigan ne comptait plus que 197 hommes montés. Il n'en restait que 10 dans un des régimens de dragons légers. Plus de 350 cavaliers étaient restés sur le champ de bataille.

Cependant, il ne s'agissait alors que d'affronter le feu des fusils lisses et des canons se chargeant lentement par la bouche.

Que penser alors des attaques de cavalerie menées en 1870 contre des troupes armées de fusils à tir rapide et de canons se chargeant par la culasse? Mais le moment n'est pas encore venu d'envisager cette question. Il est nécessaire d'examiner d'abord comment la cavalerie fut employée par une nation qui, n'ayant pas de préjugés ni de savantes doctrines, apprenait la guerre en la pratiquant et ne faisait appel qu'à son bon sens. Il s'agit de la guerre de Sécession qui mit aux prises les forces confédérées des États-Unis du Sud avec les armées fédérales du Nord.

Cette guerre ouvrait à la cavalerie des horizons nouveaux. Les Américains, libres des entraves que la routine impose aux vieilles armées européennes, adoptaient les procédés qui convenaient le mieux à leurs opérations.

Les armées du Nord comme celles du Sud durent utiliser les chemins de fer comme organes essentiels de leurs mouvemens. La cavalerie devenait la plus redoutable ennemie de la locomotive et dès lors apparaissait ainsi le principe essentiel de la guerre de l'avenir. Cependant, en Europe, il passa presque inaperçu. Les différentes opérations de cavalerie furent confondues sous le nom de « raids » impliquant l'idée de grandes chevauchées ayant principalement pour but la destruction des magasins de l'adversaire.

Il fut professoralement déclaré que de telles opérations ne pouvaient avoir aucune application dans une guerre européenne ; elles ne furent dès lors étudiées que superficiellement et avec

une légère pointe de dédain. C'était une faute d'autant plus grave que certaines d'entre elles peuvent être citées comme modèles et qu'il était facile de prévoir que les guerres futures pourraient en comporter de semblables.

Entre autres, il faut citer celles de Stuart qui appartenait à l'armée de Virginie, sous les ordres de Lee, général en chef des forces du Sud.

La contrée où elles se déroulaient ressemble à nos pays de l'Est. Environ 160 kilomètres séparent Richmond, tenue par les Sudistes, de Washington, occupé par les fédéraux : c'est à peu près la distance de Metz à Langres.

Les cavaliers confédérés étaient armés du sabre, de la carabine et du revolver. Le paquetage était en général très léger ; il ne s'alourdissait que quand une expédition de plusieurs jours se préparait. On mettait alors sur la selle le plus de vivres possible.

« La façon dont les marches étaient réglées mérite d'être signalée. Les étapes journalières de 50 à 60 kilomètres, répétées plusieurs jours de suite et fournies par des effectifs de 1 200 à 1 500 hommes, étaient communes. Lorsqu'on n'avait pas à craindre l'ennemi, elles se faisaient de la manière suivante :

« 10 kilomètres au pas et au trot, les chevaux montés : une heure. 4 kilomètres au pas, les hommes pied à terre : une heure. Et ainsi de suite jusqu'à 60 kilomètres. Les chevaux n'étaient donc montés qu'une heure sur deux et la vitesse moyenne était de 7 kilomètres à l'heure.

« Chaque détachement avait ses éclaireurs (scouts). La plupart venaient des États de l'Ouest, où ils avaient fait la guerre contre les Indiens, ce qui les avait préparés à ce dangereux service. Ils étaient sans cesse au contact de l'adversaire, épiant tous ses mouvemens. D'ordinaire, ils traversaient ses avant-postes la nuit, passaient le jour dans les bois ou dans les habitations de gens dévoués à la cause du Sud (1). »

Les scouts étaient quelquefois envoyés en reconnaissance plusieurs jours à l'avance. Sinon, ils rayonnaient à faible distance de leur troupe. Stuart recevait donc rapidement leurs renseignemens et pouvait profiter sur-le-champ des occasions qui lui étaient indiquées. En général, il n'y avait pas de re-

(1) Borcke, officier de dragons, Prussien, au service du Sud, et chef d'état-major de Stuart.

lations directes entre les scouts et le général en chef. Ces relations étaient assurées par des « courriers » qui jouaient le rôle des « Meldereiter » organisés il y a quelque temps en Allemagne. Le général en chef en avait 60; chaque commandant de corps d'armée 12; les divisionnaires 6 et les brigadiers 3.

En réalité, toute cette cavalerie n'était composée que de dragons. Les régimens faisaient un usage constant du combat à pied, ce qui ne les a pas empêchés de charger le revolver ou le sabre à la main, à Fairfax, Rockville et Hanover. Mais c'était surtout la carabine et le canon qui étaient employés. Souvent, toute une brigade était mise à pied pour attaquer. S'il fallait se replier, des détachemens retardaient l'ennemi par leur feu et permettaient au gros des forces de se dérober. Le détail de quelques opérations fera mieux comprendre ces procédés.

En juin 1862, sur la Pamunkay, Stuart fit le tour complet de l'armée de Mac Clellan. Celui-ci disposait de 220 000 hommes, dont 25 régimens de cavalerie et 500 bouches à feu. Après avoir débarqué 120 000 hommes dans la Péninsule de Virginie, pour tourner les positions de l'adversaire et s'emparer de Richmond, Mac Clellan avait livré la sanglante, mais indécise bataille des Seven Pines, qui lui avait coûté 20 000 hommes. Il s'était alors retranché à 10 kilomètres environ des positions sudistes, le long de la Chikahominy, pour y attendre des renforts.

A ce moment, le général Lee n'a plus que des renseignemens vagues sur son adversaire. Il ne sait même pas quelle est la ligne principale de ravitaillement. C'est alors qu'il donne à Stuart l'ordre d'exécuter en secret un mouvement sur les derrières de l'ennemi et d'agir sur ses lignes de communication.

Stuart laisse au service de sûreté de l'armée 3 500 cavaliers et emmène 1 200 chevaux avec une section d'artillerie à cheval. Trois jours de vivres sont sur les chevaux. Partant de Richmond, il entreprend la reconnaissance des forces postées entre la Chikahominy et la Pamunkay sur un front d'environ 60 kilomètres. Si l'on suppose Stuart à Châlons-sur-Marne et son adversaire à Sainte-Menehould et Reims, la situation kilométrique sera analogue.

Stuart n'avait fait part de ses projets à personne. Il initiait ses subordonnés à mesure que les événemens se déroulaient. Le 12 juin, à deux heures du matin, il commence son mouvement. Pour dépister les espions dont la contrée est pleine, il

prend la direction du Nord, alors que l'ennemi est à l'Est. Il semble ainsi aller au-devant d'un détachement de son armée. Sa première marche est assez courte (40 kilomètres). Le soir, il attend, massé au bivouac, le résultat de ses reconnaissances. Celles-ci rentrent dans la nuit. Elles lui apprennent qu'en longeant la Pamunkay, les premières forces qu'il avait chance de rencontrer étaient à 30 kilomètres dans l'Est, à Old-Church, près de la rivière. Il repart à l'aube. « Personne ne savait encore où j'allais, dit-il dans son rapport, et c'est seulement dans la matinée que je fis connaître confidentiellement mes projets à mes chefs de corps, pour les mettre à même de me seconder en toute occurrence. »

Il se porte sur Old-Church, chassant sur sa route, à Hanover Court-House un parti de 150 chevaux. Bientôt, il trouve la cavalerie ennemie en forces. Il la charge, la met en tel désordre qu'elle ne songe pas à disputer le passage du Totopotomoy. Ce cours d'eau est franchi sous la protection de l'artillerie soutenue par un escadron pied à terre. Près de Old-Church, l'ennemi, qui a reçu des renforts, fait tête. Une mêlée en résulte où le revolver joue du côté confédéré le rôle principal. Les Nordistes, qui ont mis le sabre à la main, ont subi des pertes telles qu'ils ont dû se replier pour ne plus reparaître. Après ce combat, Stuart se trouvait au cœur même de l'armée ennemie dont les camps l'environnaient de toutes parts. « Notre position eût été fort dangereuse, écrit-il, si l'audace et la rapidité de nos mouvemens n'avaient pas plongé l'ennemi dans une stupeur telle qu'il en était devenu inoffensif. »

Stuart avait d'ores et déjà accompli sa mission. Les interrogatoires des prisonniers lui avaient fait exactement connaître toutes les positions de l'adversaire. Mais il s'agissait maintenant d'échapper à son étreinte. Pour le retour, il avait à choisir deux routes. La première, par Hanover, le faisait revenir sur ses pas. Il pouvait trouver l'ennemi coupant la route. La seconde, par West Kent, l'obligeait à courir les chances d'un passage du Chikahominy à la nage, et en tous cas exigeait un effort vigoureux pour traverser les lignes de communication. Il adopte celle-ci, et se porte d'abord sur Garlick's, près de la Pamunkay River, où il brûle deux transports chargés de munitions et un grand parc de voitures. De là il marche sur Tun-Stall's Station, y détruit le télégraphe et les magasins. Puis il attaque un convoi consi-

dérable, dont l'escorte est dispersée. Un escadron enlève le poste de la gare, gardé par 20 hommes, et se met à détruire la voie ferrée. A ce moment arrive un train bondé de troupes. Le mécanicien, voyant l'attaque, force la vitesse, passe; mais il est tué et le train, lancé à toute vitesse, sans direction, va causer un grave accident à la station suivante, White House.

Pendant ce temps, Stuart fait procéder à la destruction du pont du chemin de fer de Black Creek, et arrive la nuit à Talleysville, où il fait faire une halte de trois heures, la première de la journée, pour faire manger les chevaux.

Le 14, à une heure du matin, il reprend la marche et arrive à la pointe du jour à Forge's Bridge sur la Chikahominy. La rivière, grossie par les pluies des jours précédens, n'est pas guéable. A ce moment, son arrière-garde l'avertit qu'une division entière est à sa poursuite.

Un régiment pied à terre et l'artillerie sont chargés de protéger la retraite en cas d'attaque. Le reste des hommes est employé, partie à la construction d'un pont de fortune, partie à faire passer les chevaux à la nage. Bientôt la passerelle des piétons, longue de 30 mètres, est établie et sert à transporter les selles et le matériel. Pendant ce temps, les hommes dirigeaient leurs chevaux dans la rivière, s'appuyant d'une main sur l'encolure et tenant les rênes de l'autre main. Il fallut quatre heures pour construire le pont à l'usage de l'artillerie, qui servit encore aux 165 prisonniers et aux 260 chevaux de prise. A midi, tout le monde était en sûreté. Stuart passa le dernier et fit aussitôt détruire les deux ponts. La marche fut alors reprise sans interruption sur Richmond, où il arrivait le 15 à la pointe du jour, ayant en trois marches parcouru 160 kilomètres et livré trois combats.

C'est bien là le commencement de la guerre des chemins de fer, qui exige une cavalerie rapide dont le combat à pied, soutenu par le canon, sera le mode essentiel d'action. Elle ne cherche pas ses renseignemens sur le front que présente l'adversaire, mais bien sur ses derrières, soit en contournant une aile, soit en passant par une brèche fortuite momentanément ouverte et dont elle profite aussitôt, grâce à ses éclaireurs.

C'est ainsi qu'en août 1862, Stuart gagne les derrières de l'ennemi avec 4 régimens de cavalerie et une batterie à cheval, tombe sur l'arrière-garde et le flanc d'une colonne fédérale de

8000 hommes avec 12 pièces d'artillerie et de la cavalerie, la met en désordre, puis, sous la protection de son artillerie et d'une ligne de tirailleurs, rompt le combat. Après avoir reconnu la position de la masse principale, il rentre dans ses lignes ayant parcouru 165 kilomètres en trois jours.

La caractéristique de cette tactique, — c'est-à-dire la combinaison du combat à pied et du combat à cheval, — apparaît dans l'affaire de Brandy-Station, le 20 août 1862, où 2000 cavaliers confédérés se trouvèrent aux prises avec 3000 fédéraux qui furent battus. « Le 7e Virginie-cavalerie, colonel Jones, qui formait l'avant-garde, enleva dès le début un demi-escadron ennemi imprudemment avancé dans son voisinage, mais il se trouva bientôt arrêté par une ligne de tirailleurs embusqués à la lisière d'un bois. Jones fit mettre aussitôt pied à terre à son régiment pour riposter à cette fusillade, tandis que le général Robertson avec ses 3 autres régimens filait à gauche pour prendre le flanc de l'ennemi... »

L'expédition de Catlett's Station, le chef-d'œuvre de Stuart (il avait 27 ans), montre ce que peuvent être des dragons résolus et audacieux.

Dans la nuit du 22 au 23 août, il mène une colonne de 2000 chevaux au milieu des campemens ennemis, jusqu'au quartier général de Pope, général en chef des fédéraux.

« La pluie faisait rage, écrit Borcke, lorsque vers 11 heures du soir, nous nous heurtâmes au camp ennemi qui s'étendait des deux côtés de la voie ferrée sur un mille de longueur. Nous fîmes halte à 200 pas des tentes et profitant des roulemens ininterrompus du tonnerre et du déluge qui les accompagnait, nous pûmes former nos lignes sans attirer l'attention de l'adversaire. »

Le colonel Lee, guidé sur l'emplacement du quartier général, se jette hardiment avec son régiment au milieu des tentes de l'état-major du général Pope, malheureusement absent ce jour-là. Il fait prisonniers un grand nombre d'officiers, désorganise tout et s'empare du plus beau trophée qu'un cavalier puisse rêver : le livre d'ordres du généralissime ennemi. Il renfermait des informations capitales, telles que les effectifs exacts et les mouvemens projetés.

Pendant ce temps-là, les autres régimens étaient envoyés le long de la voie ferrée pour la couper, attaquer un autre camp,

et détruire le pont du chemin de fer sur la Cedar Run. Les pertes étaient minimes : 6 tués, 2 blessés, 6 disparus, Tant il est vrai qu'à la guerre, les actions les plus audacieuses sont presque toujours les moins dangereuses.

On le vit encore, les 10 et 11 octobre 1862. Stuart avait reçu l'ordre de faire une expédition dans le Maryland et la Pensylvanie pour détruire le pont du chemin de fer sur la Conococheague. Il part avec 1 800 cavaliers et 4 pièces d'artillerie à cheval. A la pointe du jour, il franchit le Potomac à Mac-Coy's malgré un poste de l'ennemi, arrive à Chambersburg à la nuit, s'empare de la ville, coupe le télégraphe, détruit le pont du chemin de fer, repart le matin et, après plusieurs crochets de 6 à 8 milles pour dépister l'ennemi, entre en Maryland à Emmetburg. Il traverse ensuite le Monocacy, gagne et détruit la voie ferrée Baltimore-Ohio près d'Hyatt's Tower. Il est alors sur la ligne de communication de Mac Clellan avec Washington.

A Poolesville, près du confluent du Potomac et du Monocacy, il trouve 4 à 5 000 hommes qui gardaient le gué du Potomac et un gros de cavalerie venant du Monocacy.

« Je l'ai fait attaquer aussitôt par l'escadron d'avant-garde, écrit Stuart. Ce dernier n'a pas tardé à rejeter les cavaliers fédéraux sur l'infanterie qui les suivait et nous avons immédiatement occupé une hauteur qui dominait le cours du Monocacy. Avec la rapidité de l'éclair, mes hommes avaient déjà sauté à terre et tiraillaient pour arrêter les progrès des fantassins ennemis. Cette fusillade a donné le temps à la batterie d'accourir et de rejeter les fédéraux au delà du Monocacy. J'ai pu alors, grâce au masque formé par ma ligne de tirailleurs et la batterie, me diriger droit sur le gué du Potomac à Whiteford Il était gardé par 200 hommes. Leurs feux rendaient le passage difficile. J'ai appelé à moi deux pièces qui ont nettoyé la place. L'avant-garde et cette section passant le gué ont pris position sur l'autre rive pour protéger le défilé du gros.

« Pendant ce temps, les deux autres pièces et la ligne de tirailleurs faisaient du combat en retraite, ne cédant le terrain que pied à pied. Sous la protection de l'avant-garde déjà passée elles franchirent à leur tour le Potomac. Les pertes étaient très faibles. »

Ainsi, le 12 octobre et dans la matinée du 13, les cavaliers avaient fait une marche de 135 kilomètres, interrompue seule-

ment par une grande halte de deux heures et par les combats livrés sur les bords du Potomac. Le passage, opéré en fonçant entre deux détachemens ennemis (celui du Monocacy et celui de Poolesville), présente un mélange d'audace et d'adresse qui doit être retenu.

Il ne faut pas croire que de telles opérations n'ont été rendues possibles que par l'insuffisance de la cavalerie adverse. Les armées du Nord, commandées par Mac-Clellan, Pope, Burnside, Hooker, étaient largement pourvues de cavalerie, et cette cavalerie, dès l'automne de 1862, était parfaitement digne de se mesurer avec les escadrons confédérés.

En mai 1863, le général nordiste Stoneman faisait en Virginie une opération analogue.

Le 2 mai au soir, avec deux brigades et deux batteries à cheval, il est au milieu des troupes ennemies à Thompson Fourcorners. « Là, réunissant ses principaux officiers (dit le Comte de Paris dans son *Histoire de la guerre civile en Amérique*), il leur explique son plan et compare son corps de cavalerie à un obus qui éclate au milieu de l'ennemi, lançant dans toutes les directions des fragmens dont chacun fait autant de ravages qu'un projectile entier. » Il divise ses 3 500 hommes en sept détachemens et assigne à chacun une tâche indépendante. Les colonels Kilpatrick et Davis traversent séparément toute la Virginie jusqu'à la mer et, dans ce hardi parcours, brûlent les gares, coupent les télégraphes, arrachent les rails, détruisent des ponts de chemins de fer, interceptent des trains. Kilpatrick pousse l'audace jusqu'à forcer les avant-postes qui entouraient Richmond. Il pénètre entre les redoutes et enlève quelques prisonniers en vue de la ville. Le 8 mai, Stoneman avait rallié tout son monde à Warenton.

Il faut aussi constater que la cavalerie n'est pas uniquement employée à cette guerre des chemins de fer. Dans les batailles, elle sait intervenir d'une manière parfois décisive, non par des charges, mais par ses carabines et son canon.

Le 18 octobre 1864, à 10 heures du matin, la bataille de Cedar Creek était considérée par les fédéraux comme définitivement perdue. Leurs troupes, désorganisées par une retraite de 15 kilomètres, ne tenaient plus nulle part. Le général Sheridan, avec toute la cavalerie disponible, avait été envoyé au loin dans la contrée du Blue Ridge. Il entend le canon, il accourt. Sa

cavalerie met pied à terre, forme ses lignes de tirailleurs, attaque les retranchemens que le général Sarly construisait à ce moment pour s'assurer la possession du champ de bataille ; il les escalade et précipite les confédérés dans la vallée du Cedar Creeck. L'infanterie fédérale reprend courage, se porte en avant. La victoire est passée dans ses rangs.

La bataille de Five Forks, en avril 1865, fut également désastreuse pour les troupes du Sud, par suite du mouvement de Sheridan qui, avec une force considérable de cavalerie tourna leurs positions et installa sur leurs communications une puissante mousqueterie et du canon.

A la suite de cette défaite, le reste de l'armée du Sud remonta l'Appomatox pour reprendre la route de Danville, mais elle fut devancée par la cavalerie de Sheridan à Farmville. Sa ligne de retraite était coupée. Le général Ewel, cerné, capitula et le 9 avril le général Lee, commandant en chef les forces confédérées, dut subir le même sort.

Les carabines de la cavalerie du Nord avaient décidé les dernières victoires.

Il y a lieu de constater que la pratique de la guerre avait forcé la cavalerie du Nord comme celle du Sud à faire usage des mêmes procédés de combat. Ils sont si différens de ceux actuellement en honneur dans les cavaleries enropéennes qu'il est utile de les faire connaître avec quelques détails.

Les hommes étaient presque tous d'excellens cavaliers, habitués depuis leur enfance à manier toute espèce de chevaux. Nèanmoins, ils arrivèrent vite à ne presque plus combattre qu'à pied. Une fois au contact de l'adversaire, les groupes de cavalerie couvraient leur front de combat au moyen des escadrons des ailes qui se portaient en avant du centre, tantôt à cheval, tantôt à pied, et se déployaient en tirailleurs. En même temps, le corps principal mettait pied à terre (un homme tenant 8 chevaux), et formait la ligne de combat. Les tirailleurs s'espaçaient à 3 ou 4 mètres. Quand le terrain offrait des abris suffisans, on ne déployait généralement qu'une ligne, mais sur un sol découvert on en formait deux et même trois, les unes derrière les autres, à une distance plus ou moins grande, suivant les circonstances.

Arrivée à portée, la première ligne se couchait et commençait le feu. La deuxième ligne courait, traversait la première, se

portait sur les points permettant le meilleur tir, s'y couchait, ouvrait le feu à son tour, et ainsi de suite; la ligne la plus en arrière passant toujours dans les intervalles de la plus avancée. Arrivées à très petite portée de l'ennemi, les lignes se confondaient et ne formaient plus qu'une chaîne dense qui, au dernier moment, faisait usage du revolver. Il est intéressant de constater que ces dispositions sont analogues à celles prises par lord Roberts en 1900 dans le Sud Africain.

A plusieurs reprises le général Sheridan a fait connaître ses idées sur l'emploi de la cavalerie dans l'avenir.

L'opinion d'un tel chef, qui pendant cinq ans de guerre a donné des preuves si brillantes de ses capacités, doit être prise en considération et mérite d'être exposée.

D'après lui, la cavalerie agissant à cheval est aujourd'hui sans effet contre une infanterie suffisamment exercée à se servir d'armes à tir rapide. Il n'admet la cavalerie à cheval que contre la cavalerie, et seulement lorsqu'elle n'a pas eu le temps de mettre pied à terre. Il pense que les armes blanches ont fait leur temps et que dans la charge et à plus forte raison dans la mêlée, le revolver seul est efficace.

Cette opinion est d'ailleurs partagée par le plus grand nombre des officiers américains. Ils citent, entre autres, cet exemple, qu'en 1864, un escadron de fédéraux s'étant heurté à un escadron de confédérés de même force, ceux-ci n'ayant fait usage que de leurs revolvers dans une mêlée de quelques minutes, ont tué 24 hommes et en ont blessé 12. Soit au total 36, sur un effectif de 100 hommes environ.

Sheridan veut que le feu de la cavalerie soit aussi destructeur que celui de l'infanterie; dès lors elle pourra dominer celle-ci, même avec des effectifs moindres, puisque sa mobilité lui permettra d'envelopper l'adversaire et de le soumettre à des feux convergens.

Toute cavalerie manœuvrant à l'européenne serait, dit-il, détruite par le feu de la sienne, capable en outre d'enlever des jonctions de voies ferrées, même solidement gardées par de l'infanterie et protégées par des ouvrages de campagne. Il estime que la cavalerie, aidée du canon, doit pouvoir empêcher la réunion des différens élémens d'une armée, en se portant successivement à la rencontre de chacun d'eux.

A partir de 1862, la manière dont les armées américaines

s'éclairaient fut on ne peut plus remarquable. Ce service était assuré par des éclaireurs (scouts) volontaires d'élite, qui tous étaient des hommes jeunes, instruits, infatigables cavaliers, ayant fait leurs preuves d'intelligence et de bravoure. Quand les scouts opéraient dans une contrée amie, ils étaient mieux informés de tout ce qui concernait l'ennemi que souvent les généraux de celui-ci ne l'étaient eux-mêmes. Lorsqu'ils se trouvaient au milieu d'une population hostile, les renseignemens qu'ils pouvaient se procurer étaient naturellement plus rares et moins précis, mais, grâce à leur expérience, ils faisaient encore ce service si difficile avec une perfection à laquelle des soldats ordinaires n'eussent jamais pu atteindre.

En résumé, le rôle si important, quelquefois même décisif, rempli par la cavalerie des deux partis, pendant ces cinq années de guerre, apparaît dans toutes les opérations. Son activité ne se dément pas un instant. Sans cesse elle renseigne, elle attaque, et c'est elle encore, chez les fédéraux comme chez les confédérés, qui porte les derniers coups. Au moment même où les cavaliers de Sheridan barraient avec leurs carabines les lignes de retraite de Lee et terminaient la guerre, la cavalerie de celui-ci, réduite à une poignée d'hommes, tentait un dernier effort. Commandée par son neveu Fitz-Hugh-Lee, elle se jetait sur une division de Sheridan, la culbutait et faisait prisonnier le général Greeg, son chef.

* * *

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

L'ESTHÉTIQUE DES NOËLS

Quand on se promène dans un Musée des religions, à mesure qu'on voit trôner sur les socles ou se dérouler sur les murs tant de symboles restés obscurs et de scènes devenues incompréhensibles, il est difficile de ne pas se demander quelle impression le christianisme vieilli et disparu de la vie ferait, à son tour, aux ignorans qui passeraient distraitement devant ses Crucifixions, ses Assomptions et ses Nativités, dans quelques milliers d'années. A cette question, les philosophes se chargeraient peut-être de répondre et ils le feraient sans doute de façons savantes et diverses, et contradictoires, selon leur habitude. Au regard de l'Esthétique, la réponse est facile. L'exemple des dieux grecs restés divins tout en cessant d'être adorés, est là pour nous renseigner. L'exemple, plus probant encore, parce qu'il est plus ancien, de certaines œuvres égyptiennes ou hindoues, — celles où la forme est demeurée tout humaine, — confirme cet enseignement Quand même disparaîtraient des mœurs des peuples toutes les fêtes du christianisme et de leur mémoire toutes les notions de ses symboles : la Sainte Trinité, l'Esprit-Saint, le Jugement dernier, la Résurrection, la Nativité, rien du charme de ses chefs-d'œuvre n'aurait disparu. Ils dévoilent d'eux-mêmes sinon leur sens religieux, du moins leur sens plastique. Il n'est pas besoin devant eux, comme devant les Dourgas à plusieurs bras, les Vishnous à tête de lion, ou les Horus à bec d'aigle qu'un savant interprète nous vienne expliquer ces solennels avatars et nous en fasse saisir l'intention particulière et la beauté.

Pour l'esprit, l'art chrétien demandera sans doute toujours des commentaires. Aux yeux, ses formes s'expliquent toutes seules. Elles n'ont besoin d'aucune justification. Chaque sujet de retable ou de fresque, ou de châsse peinte peut bien être un *Mystère* douloureux ou joyeux, mais le sujet pittoresque est sans mystère. La plupart sont aussi clairs que des scènes contemporaines, journalières, des « tableaux de genre. » Pour l'homme le plus ignorant du christianisme, une Vierge de van Eyck lisant au coin de son feu sur sa chaise gothique n'est pas un spectacle plus inattendu qu'une bourgeoise hollandaise dans son intérieur par Pieter de Hooch, ni une Sainte Famille, fût-elle accompagnée de saint Jean-Baptiste et de l'Agneau, une composition plus mystérieuse que le portrait des *Ménines* ou que la *Famille de Franz Hals*. Quand même on supposerait le christianisme détruit, oublié, perdu, il suffirait pour ramener vers lui les cœurs des mères et les rêveries des pauvres gens et des poètes qu'un seul tableau recueilli dans un musée et représentant la Nativité.

Il n'est pas au monde de plus beau sujet pour un peintre; et la théorie, si banale aujourd'hui, que dans l'œuvre d'art le sujet n'est rien et que le tempérament de l'artiste est tout, est démentie depuis cinq cents ans par le soin qu'ont pris les artistes de choisir ce même sujet, alors que souvent ni la volonté de leurs patrons, ni l'intention des donateurs ne les y obligeait. Tout ce qu'il y a de pittoresque, de beau, d' « esthétique » est là. Qu'exige le grand art? Du nu?... La Nativité en offre : l'Enfant, et, si l'on veut, la plupart des bergers et des anges! La variété des âges? Elle est infinie depuis saint Joseph et le mage Melchior que la tradition veut qui soient des vieillards, jusqu'au nouveau-né. La beauté d'une femme jeune? Elle est voulue tant par la tradition que par la vérité ethnographique des belles Béthléémites. La diversité des attitudes? Elle va de soi, puisque de la variété des expressions : étonnement, joie, méditation, inquiétude et soucis, naît la signification même de cette fête de Noël. Une échappée de paysage permet à l'artiste de dire ce qu'il veut sur la nature, la présence de l'âne et du bœuf, ce qu'il sait sur les animaux. Il n'est pas jusqu'aux chameaux des Mages qui n'offrent un thème au naturaliste exercé.

Toute modalité de la couleur y est également propre. Pratique-t-on le clair-obscur? On peut imaginer la *Nuit* avec le Corrège. Est-on luministe? On peut peindre de plein jour comme

Hugues de Gand. Réaliste? Voici les figures de Ribeira. Ésotériste? Les anges de Burne-Jones. Décorateur? Voici Flandrin. Cherche-t-on les antithèses de couleurs par la diversité des carnations? Une femme jeune, des bergers rudes, des anges frêles et blancs, des vieillards chauves fourniront tous ces contrastes. Veut-on, au contraire, tirer toute la poésie de la valeur et non plus de la couleur? On peut noyer dans l'ombre toutes les têtes et n'en faire sortir qu'une seule, — comme Rembrandt. On dirait un sujet composé par des artistes et non imposé par une Religion. Un incroyant ne peut même pas objecter ses idées naturalistes. Il peindra une mère en contemplation devant un petit enfant, des voisins venus pour admirer le nouveau-né et apporter des cadeaux, — et il fera, malgré lui, un tableau religieux. Beaucoup des plus grands Maîtres d'autrefois n'en ont pas cherché davantage. Quelles que soient les évolutions de l'art ou du sentiment, il n'y aura jamais, tant que l'humanité vivra, de thème aussi touchant que celui de Noël, car tant que l'humanité voudra vivre, elle aimera à saluer dans la naissance de l'enfant, — qu'il vienne du ciel ou de la terre, — la promesse du renouvellement de la vie.

Aussi, dès que la peinture existe, elle s'empare de l'histoire et de la légende de Noël et les reproduit indéfiniment. Il est des villes comme Florence où le passant qui traverse les Uffizi, l'Académie, le Palais Riccardi, Saint-Marc, Santa Maria Nuova, peut augurer de toute l'Histoire de l'Art italien et flamand tout ensemble, en s'arrêtant devant les seules Adorations des Mages et les Nativités. Il est d'autres villes, comme Londres, où quand on a vu ce même sujet traité par les Piero della Francesca, les Luca Signorelli, les Filippino Lippi, les Botticelli, les Véronèse, on a respiré ce que l'atmosphère des musées contient de plus subtil; d'autres encore, comme Dresde, où le chef-d'œuvre de la galerie est ce que sur ce sujet un Corrège a imaginé.

Enfin, l'examen des Nativités a un autre intérêt. Nulle part, ailleurs, on ne peut si aisément suivre l'évolution de la technique et du sentiment. Si diverses qu'elles soient d'inspiration, d'ordonnance, de pâte, elles se peuvent comparer d'autant mieux que leur sujet est le plus nettement circonstancié qui soit au monde et le plus parfaitement défini. Dès les IVe et Ve siècles, le cadre de la Nativité est construit : il est admis qu'elle s'est passée dans une grotte ou une caverne creusée dans le roc, les personnages

en sont déterminés jusqu'à l'âne et au bœuf auxquels l'Église elle-même donne une place protocolaire. Les Rois Mages sont introduits et, dès le XIe siècle, on sait leur nombre, leurs âges respectifs et la nature de leurs présens. Quand arrivent les premiers peintres, l'ordre et la marche sont fixés, il n'y a plus rien qu'on y puisse ajouter, et comme d'ailleurs tout y est pittoresque, on n'a envie d'en retrancher rien. La fantaisie se donne carrière, mais seulement dans l'ordre spécifique de l'Art : elle ne touche plus au sujet. Toutes les différences qu'on observera donc entre les époques et les maîtres tiendront essentiellement à quelque progrès professionnel de ces maîtres ou à quelque sentiment intime de ces époques. C'est l'avantage qu'offre un fond d'idées générales dans l'œuvre d'art. On voit beaucoup mieux en quoi Pradon diffère de Racine quand on les observe tous les deux traitant la même donnée, munis des mêmes documens. Ainsi, en parcourant des yeux cette longue suite de *Nativités* qui racontent, dans tous les musées du monde, en tant de langages, la même histoire, en nous arrêtant devant quelques-unes seulement, le Piero della Francesca et le Botticelli de la National Gallery, le Hugues de Gand de Santa Maria Nuova, le Lorenzo di Credi de l'Académie de Florence, les Benozzo Gozzoli du palais Riccardi, le Spagna et le Filippo Lippi du Louvre, en évoquant les Roger van der Weyden, les Rubens et les Rembrandt, de la Pinacothèque de Munich, la *Nuit* du Corrège, de Dresde, les Véronèse et les Tiepolo, de Londres ; en feuilletant les gravures de la *Petite Passion* d'Albert Dürer ou, à Chantilly, le livre d'heures illustré par Fouquet, enfin, en étudiant les récens essais de James Tissot, de Burne-Jones et de M. Lerolle, nous verrons transparaître peu à peu, dans l'attitude des personnages divins, ensuite dans le groupe des personnages de la terre, mages et bergers, enfin dans la nature qui enveloppe l'étable et le surnaturel qui la domine, quelque évolution inconsciente ou inavouée, mais très sensible dans le sentiment, la vision, les formes ou dans ce qu'on pourrait appeler l'*Esthétique* des Noëls.

I

D'abord le *Bambino*. Il est le centre matériel du tableau comme il est le point magnétique des sentimens. Comme il se trouve être en même temps la plus petite des figures, l'ordon-

nance des autres est tout de suite fixée. Elle doit être semi-circulaire et l'Enfant se trouver au premier plan. Chez les primitifs : il y est seul, à terre, posé sur une botte de paille ou sur des langes, séparé de toutes les autres figures par un vide assez grand pour que rien de ses petits gestes ne soit perdu, de sa physionomie ne soit oublié, ni de sa divinité méconnu.

Tel est le grand charme esthétique du Christianisme, celui qu'on ne trouve ni dans les philosophies ni dans les autres religions. Chez lui, Dieu commence par être un enfant avant de devenir un homme, et les villageoises des environs viennent admirer le bébé avant que les femmes de Jérusalem et de Magdala suivent le philosophe. En lui, les aspects sévères de la divinité sont voilés, et cependant le peu qu'il y a de divin en la nature humaine est visible. Il ne repose pas sur des nuages, mais sur des langes. Il ne serre pas de tonnerre dans ses menottes, mais des brins de paille. Sans doute, on a vu d'autres religions offrir à l'Art une figure d'enfant. Mais cet enfant n'était pas encore un dieu, comme Jupiter enfant ou Dionysos ou Bodhisattva, ou bien ce n'était que le symbole d'une pure abstraction, comme Éros enfant, ou d'un rapport filial occulte, comme Horus, ou d'un être encore ignorant de sa destinée, comme Krishna. Elles n'offraient pas, à l'artiste, le Dieu unique et universel sous la plus belle, mais la plus naïve des apparences humaines. Aussi de toutes ces nativités antiques du Bouddha, de Dionysos, de Zeus, d'Horus, l'art ne nous a pas laissé de chef-d'œuvre. Vainement, à grand renfort d'érudition, va-t-on démêler quelque pseudo-nativité du Bouddha sur les bas-reliefs de Gandhara ou Peschawar. Bons pour l'histoire des Religions, ces monumens sont incertains et médiocres au regard de l'esthétique. Et si, çà et là, autour des urnes de marbre de Naples, on voit des Liknites célébrer en dansant le petit Dionysos nouveau-né qu'ils secouent dans leur corbeille, ces ancêtres des bergers du Spagna témoignent trop peu qu'il s'agisse d'un frêle enfant et pas du tout qu'il s'agisse d'un Dieu.

Ici, au contraire, c'est d'abord un Enfant qu'on adore, un *dolce mamonello*, un *bellissimo e delicate garzone*, et c'est en même temps le Tout-Puissant, l'Éternel. Aussi la première place lui est-elle donnée dans toutes les Nativités proprement dites, ou les Adorations des bergers. Mais dès les premières adorations des Mages, comme on admet que l'Enfant Jésus est ex-

haussé sur les genoux de sa Mère, le peintre pense pouvoir occuper son premier plan de figures diverses sans pour cela masquer l'Enfant, d'autant qu'il peint ces figures agenouillées. De plus, cette disposition permettra de montrer des raccourcis savans et pittoresques et de varier à l'infini les attitudes d'abord réduites à des profils. Les avantages de cette disposition frappent tous les artistes tour à tour. Insensiblement, la figure de l'Enfant Jésus s'élève dans le cadre, c'est-à-dire s'éloigne. Avec Luis de Vargas, elle n'occupe plus que le second plan; avec Botticelli, elle recule au troisième; avec Filippino Lippi, elle s'enfonce au fond du tableau et quand arrivent Rubens ou Véronèse, elle n'apparaît même plus comme le centre plastique du tableau mais est logée dans un coin, tandis que tout le premier plan s'embarrasse du brocart des manteaux des Mages ou des croupes envahissantes des chevaux, de l'âne et du bœuf.

Mais il était réservé à notre temps de diminuer sa place encore. Regardez une *Nativité* contemporaine. Chez Flandrin, à Saint-Germain-des-Prés, on ne voit plus que la tête de l'Enfant Jésus, tout son corps étant de nouveau emmailloté comme sur les chaires de Jean de Pise ou sur les sarcophages du Latran. Avec ses derniers interprètes, il s'éloigne encore. Si l'on rapproche la *Nativité* de Piero della Francesca de celle de M. Lerolle ou l'*Adoration des Mages* du Pérugin de celle de M. de Uhde, on mesurera, d'un coup d'œil, le chemin parcouru par l'Enfant-Dieu. Étape par étape, il s'est enfoncé dans le mystère des arrière-plans. Les yeux se tournent toujours vers lui, mais ils l'aperçoivent mal, plutôt comme une apparition que comme une réalité et comme une espérance que comme un fait accompli. Ce n'est plus là le corps bien défini, modelé comme une argile ou un marbre, dont on pouvait faire le tour, dont on apercevait les fossettes, et que le respect seul empêchait de toucher. Ce n'est plus qu'une vision, un mirage, qu'on craint de dissiper en l'approchant. Les hommes du xve siècle ne reconnaîtraient plus le bel ordre qu'ils ont aimé : « Vous avez emporté mon Seigneur et je ne sais où vous l'avez mis! »

Naturellement, à une telle distance, on voit si peu l'Enfant-Dieu, qu'on ne voit plus du tout ses gestes. D'ailleurs, il y a longtemps qu'il n'en fait plus et qu'il est revenu à l'immobilité qu'il avait aux premiers âges du Christianisme, lorsqu'il reposait dans la crèche, *pannis involutus*, et que le ciseau novice

de quelque catéchumène creusait les plis de ses langes en manière de ficelles sur un sarcophage chrétien. Jadis, les peintres, tout heureux d'avoir une occasion de peindre les gestes de l'enfance, ont déployé dans les figures de l'Enfant Jésus toute leur science des carnations enfantines et de sa myologie. Dès sa naissance, ils le montrent joyeux, plein de vivacité, envoyant des baisers à sa mère. « Voyez comme le Bambino jouait des jambes dans la paille ! » Ce mot de Jacopone di Todi décrit tout Bambino des Nativités depuis Lorenzo di Credi jusqu'au Pinturicchio. Il essaie ses jambes. Plus tard, quand il a deux ans et qu'il reçoit les Rois Mages, le peintre l'invite à toutes sortes de jeux. Il ouvre le ciboire que lui présente Melchior pour voir ce qu'il y a dedans. Il se suspend à la laine du mouton que lui apporte le berger. Il explore le gros crâne chauve du mage prosterné, comme un écolier cherchant sur une mappemonde la place d'un pays inconnu. Ou bien il fourrage de son petit bras jusqu'au coude dans la cassette pleine de pièces d'or frappées à l'effigie de Térah, le fils d'Abraham, que lui présente Gaspar. A mesure qu'on s'avance dans le XVIe siècle, son geste se fait moins espiègle. On peint moins l'Enfant que le Dieu. Sa main ne joue plus, elle se lève et bénit. C'est un petit Roi grave ou un petit évêque amusé.

Au XVIIe siècle, il redevient enfant. Le Corrège, Rubens, Rembrandt, Luis de Vargas le peignent vagissant, faible, nouveau-né. Enfin, de nos jours, il gît minuscule, sur un coussin, chez James Tissot, enveloppé dans ses langes chez Flandrin, pressé sur le sein de sa mère chez Burne-Jones et chez M. Lerolle, image de la faiblesse et de la souffrance qui commence pour lui comme pour tous ceux qu'il vient consoler. — « Pleure, Enfant-Dieu, dit Willette, tu as trente-trois ans à vivre parmi les hommes ! » Ce que l'humoriste a brutalement exprimé dans ces mots est contenu dans les plus sévères et les plus belles pages de l'art contemporain. Dès la Nativité, la Rédemption commence et les Anges que Burne-Jones appelle au pied du lit de la Vierge ne portent pas des présens, mais bien une couronne d'épines, un calice, et des clous, symboles de la dernière étape de sa vie. Ainsi, l'Enfant insoucieux des Nativités florentines et l'Enfant-Roi des Adorations des Mages ombriennes est redevenu le pauvre être qui a faim, qui a froid, qui s'essaie à vivre, péniblement, parmi nous. Son activité enfantine a constamment dimi-

nué et aussi son pittoresque. Chez les Primitifs, il joue; chez les Renaissans, il règne; chez les Modernes, il gît.

Il en va tout autrement pour la Vierge. Son geste est d'autant plus esthétique qu'il est plus libre, qu'elle est moins fixée dans une attitude respectueuse, qu'elle prie moins et qu'elle s'émerveille davantage, qu'elle est moins la servante du Seigneur qu'on ne voit pas et qu'elle est plus la mère de l'Enfant qu'on voit. La transition est insensible. Pendant longtemps, c'est l'attitude de l'Adoration. La Vierge fait sa prière comme une religieuse dans un sanctuaire, ou plutôt sa méditation, car on ne lui imagine pas de paroles. Les poètes de ce temps, même les plus mystiques, les Bianco de Sienne, les Jacopone di Todi, comme plus tard les saint Alphonse de Liguori, lui prêtent une émotion plus humaine, plus démonstrative et plus tendre : « Ayant mis au monde le Fils éternel de Dieu, aussitôt tu l'adoras avec une joie infinie. Tu pris et tu baisas ce lys céleste. La joie que tu goûtas, toi, ô très douce, tu le sais! » Mais les peintres, pendant longtemps encore, la laissent sans aucun geste sinon celui de la prière, sans aucune expression sinon celle de l'extase, et pour ainsi dire aucune pensée que celle du recueillement :

Stabat mater speciosa,
Juxta fænum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus,

Seulement, lorsque s'approchent les Mages, on imagine pour elle quelque expression nouvelle en même temps qu'une nouvelle attitude. Assise, elle a pris l'Enfant sur ses genoux; elle le montre aux Rois venus de si loin pour le voir et elle en est fière. Mais cette fierté très douce n'apparaît encore que voilée d'une piété persistante, d'une humilité infinie. C'est la Vierge du cantique de saint Ephrem : « Pourquoi cela et pourquoi? » dit-elle. Ils lui répondirent : « Parce que votre Fils est Roi. » Elle dit : « Quand est-il jamais arrivé qu'une pauvre femme enfantât un Roi? Je n'ai pas, moi, les trésors des Rois et les richesses ne me sont jamais échues. Voyez ma maison : elle est toute pauvre et ma demeure est vide. »

A mesure pourtant que le temps s'écoule, les peintres oublient que la Vierge fut saisie de terreur à l'annonce de sa mission divine. Son culte est établi depuis tant de siècles qu'il leur paraît sans doute qu'elle y est habituée et que, comme une

descendante de quelque vieille dynastie, elle a oublié l'humilité de ses origines. Chez Rubens, chez Véronèse, chez Tiepolo, elle ne prie plus, elle n'adore plus : elle règne; elle ne regarde plus l'enfant, mais les rois qui se prosternent. C'est la Reine des cieux, la « Régente terrienne, l'Emperière des infernaux Palus. » Regardez-la dans l'Adoration des Bergers de Rubens, à Munich : elle découvre d'un geste noble et triomphant le petit Dieu qu'elle fait la grâce de montrer à la foule, qu'elle se sent libre de ne pas faire voir, de cacher si elle le veut, même aux anges suspendus sur sa tête, et qui n'est plus tant son Dieu que son fils et son fils qu'elle montre avec un orgueil non pas tant maternel que royal, du geste qu'eût trouvé Anne d'Autriche pour faire voir leur Maître suprême aux va-nu-pieds révoltés, mais soudain apaisés et ravis d'avoir un si joli petit roi.

Cette évolution se poursuit encore. Avec les modernes, l'orgueil royal s'est adouci, fondu en un orgueil maternel. Certes, celui-ci n'est pas moindre, mais il est autre. Déjà, il éclate chez le Corrège. La Vierge ne prie plus : elle ne pense pas à l'Éternel, bien moins encore pense-t-elle aux hommages des visiteurs ou à la rafale d'anges qui passe sur sa tête; elle pense à l'Enfant dont elle est fière et qui est pour elle un Dieu quand il ne le serait pour aucun autre! Dans la lumière émanée de l'Enfant-soleil où elle baigne ses paupières et tout son beau visage, elle semble murmurer les mots d'Alphonse de Liguori : « Mon Fils, mon Dieu, mon cher Trésor, tu dors et je meurs pour tant de beauté. — En dormant, ô mon Bien, tu ne regardes pas ta mère, mais l'haleine de ta bouche est un feu pour moi. — Vos yeux, même clos, me blessent d'amour, quand vous les ouvrirez, que sera-ce? — Tes joues de rose me volent mon cœur, ô Dieu, et pour toi cette âme expire. Elles me forcent à te baiser, ces lèvres si rares; pardonne-moi, cher, je ne puis, non, je ne puis m'en priver » Et la lumière de l'Enfant croît, enflamme, rougit tout, jusqu'aux-dessous des nuages.

Au fond de la petite chambre du musée de Munich, Rembrandt, le grand précurseur de tous les sentimens modernes, donne la même impression que le Corrège. En découvrant l'Enfant lumineux pour le montrer aux Bergers, la Vierge hollandaise n'a d'yeux que pour lui et ne rayonne que de sa lumière. Le même sentiment illumine toutes les figures de vierges contemporaines. Il diffère selon les artistes, mais il appartient tou-

jours au cycle des sentimens maternels : joie avec certains, tendresse inquiète avec d'autres, avec Burne-Jones, par exemple, où la Vierge presse l'Enfant sur son cœur et semble vouloir le protéger et le soustraire à l'inconnu menaçant que signifient les anges avec leurs singuliers présens. A mesure que le rôle de son Enfant diminue, le geste et l'expression de la mère grandissent. Il ne lui suffit plus d'adorer : il faut qu'elle protège. Ce fut d'abord le duo de la grâce et de l'adoration, puis d'un règne puéril que l'adoration accompagnait encore. Ensuite le duo de la faiblesse de l'Enfant-Dieu qui n'est plus qu'un Dauphin et du triomphe de la mère qui est devenue une Reine. Enfin le duo plus humain, mais non moins divin par tout ce qu'il contient de mystérieux, de la faiblesse de l'Enfant qui sauvera le monde et de la protection d'une femme faible que soutient sa foi.

Elle est seule pour ce rôle, au témoignage des peintres. Troisième personnage du groupe divin d'après les Évangiles et surtout la légende, saint Joseph n'apparaît que bien loin derrière eux selon l'esthétique des Noëls. « Pensez-vous que son père soit ce pauvre vieux vénérable qui est sur la selle? » dit un *Noël* des Vosges, et les peintres ne l'ont pas mieux traité que l'auteur de la chanson. Le premier plan ne lui est jamais dévolu, et même au dernier, l'âne, le bœuf, les moutons, les chameaux, les lévriers et jusqu'aux singes lui disputent la place. Dans les simples Nativités, il est sur le même plan que la Vierge : il est à genoux et il prie. Mais dès qu'arrivent les bergers, il n'a plus de rôle bien défini. Il s'essaie à toutes sortes de poses méditatives, embarrassées, le front appuyé sur sa main ouverte, un peu dans le fléchissement que Raphaël donne à son philosophe dans l'*École d'Athènes*, ou Michel-Ange à son prophète sur le plafond de la Sixtine. Chez Piero della Francesca, il s'est assis philosophiquement sur le bât de l'âne, a croisé les jambes, enchâsse ses genoux de ses mains et attend que les anges aient fini de chanter. Le maître de la *Mort de Marie* le réduit au rôle d'un pèlerin en visite, avec sa canne et son chapeau. Il a l'air d'un quatrième roi mage, un peu pauvre. Chez Gentile da Fabriano, il ne sait quelle contenance prendre, ni au juste qui regarder : alors il regarde les présens des Rois Mages et semble en supputer la valeur. Chez Fra Angelico, seulement, on voit un des Rois l'aborder et, lui serrant les mains avec effusion, lui offrir ses félicitations. Martin Schongauer et Dürer l'embarrassent d'une

lanterne, le maître de Flemalle et quelques Allemands, d'une chandelle. D'autres le mettent délibérément hors du tableau. Heureux quand Dürer n'imagine pas de le montrer écrasé de sommeil, les coudes sur la table, près du pot de bière dont il a certainement usé, — et peut-être abusé, — dans la posture d'un buveur assoupi ! Seul, peut-être, de tous les grands artistes, Cima da Conegliano lui donne un rôle défini : Joseph prend les bergers par le bras et les introduit auprès de l'Enfant-Dieu. Avec les Maîtres de la Renaissance, il se livre à des gestes d'étonnement. Il ouvre de grands bras chez Tiepolo, dans l'admirative attitude d'un gros moine mendiant qui voit arriver une grasse provende. Ainsi, sa destinée dans la peinture a été d'abord de prier, ensuite de méditer, et enfin de s'étonner des visiteurs véritablement extraordinaires qui remplissent de turbans, de chameaux, de chiens, de nains, de bouffons, de chimpanzés et de tumulte la paisible grotte de Bethléem. — Les voici justement qui arrivent.

II

Ce sont d'abord les Bergers. Ils sont à chaque époque ce qu'à cette époque l'art veut que soient les paysans. Pendant les longs siècles où la vie rurale n'avait pas de peintres attitrés, les Millet et les Breton d'alors saisissaient l'occasion qui leur était donnée par Noël, et, lorsqu'ils avaient à dire quelque chose des paysans, ils le disaient là. C'est frappant surtout chez les peintres du Nord. Ils font comme leurs confrères, les auteurs de *Mystères* qui s'emparent du recensement d'Auguste, des impôts romains et de la détresse du pauvre saint Joseph obligé de vendre son bœuf, et en profitent pour dire tout ce qu'ils ont sur le cœur. Ce sont de rudes bonshommes les Bergers de Jean Fouquet ou d'Hugues de Gand. A mines peu avenantes, déplaisantes à rencontrer au coin d'un bois, ivrognes à l'habitude, pillards à l'occasion, frères de ce Mak des mystères de Woodkirk qui, en pleine nuit de Noël, vole un mouton à ses camarades et, le cachant près de sa femme, dans des langes, veut le faire passer pour son nouveau-né. Mais ce sont d'admirables types humains. Regardez surtout les trois pauvres hères du retable de Santa Maria Nuova à Florence : toute la misère, toute la grossièreté, toute l'avidité du paysan au moyen âge est là. Et c'est du réalisme pur. Mais là

aussi est toute son espérance. Ces visages rudes et irréguliers sont soulevés par une expression bienveillante, attendrie, quasi mouillée de larmes, leurs rides retombantes un instant remontées par un sourire. La construction de la figure est brutale; son expression est angélique : et c'est là l'idéalisme du moyen âge.

C'est le contraire exactement chez les Bergers de la Renaissance. La construction de la figure y est régulière, idéaliste en ce sens qu'elle répond ou qu'elle s'astreint à une certaine idée de la beauté, mais l'expression est absente. Si cependant elle existe, elle est moins visible; elle ne transfigure pas un visage qui, déjà céleste au repos, ne peut plus gagner à être transfiguré. D'ailleurs, pour être si beaux, les Bergers de Ghirlandajo que vous voyez à l'Académie, et ceux de Luca Signorelli que vous voyez à Londres, ne sont pas moins vrais que leurs frères en misère, en cotte, en surcotte et en moufles, que vous voyez à Chantilly dans le livre d'*Heures* d'Étienne Chevalier. Seulement ce sont des paysans d'une plus belle race, et il serait injuste d'accuser de mensonge les artistes dont le seul tort ou la chance fut de naître en pleine terre de beauté. Chez les Italiens primitifs comme chez les Flamands, les Bergers de Noël sont définissables en deux mots : rudes et recueillis.

A la Renaissance et surtout au XVIIe siècle, ils sont civilisés et dissipés. Ils déferlent comme une marée montante sur le groupe divin. Il n'y a plus aucun ordre dans leur arrivée, ni aucune retenue dans leurs mouvemens. Ils deviennent familiers et indiscrets, agitant les volailles qu'ils apportent, arrondissant leurs bras au-dessus de leurs têtes pour porter leurs cruches ou leurs paniers selon toutes les grâces académiques, vrais frères de ces *Boumians* du noéliste Puech qui scrutent la main de l'Enfant Jésus pour dire la bonne aventure, ou de ces joyeux drilles et ces commères des *Noëls* bourguignons ou de la Monnoye qui posent à la Vierge, sur le mystère de la Nativité, une série de questions des plus incongrues.

En avançant dans les temps modernes, ils seront plus discrets mais non plus recueillis. On ne verra plus de véritables paysans, mais des travestis selon une formule académique, des Bergers pour crèches de Noël, pifferari de la place d'Espagne, maintes fois aperçus sur les marches du Pincio, qui savent mieux les ateliers rémunérateurs que les pâturages favorables et mieux prendre une pose que conduire un troupeau. Il faut venir jus-

qu'à nos jours pour retrouver le souci des attitudes vraies, des joies naïves du peuple, soit chez M. de Uhde, soit chez M. Lerolle; et encore à peine peut-on dire qu'ils aient approché les maîtres anciens, encore moins qu'ils les aient dépassés.

De même que la plus belle vision d'anges chantant Noël est celle de Piero della Francesca, la plus belle vision de pasteurs adorant l'Enfant Jésus est celle de Lorenzo di Credi. Dans l'une comme dans l'autre, rien de forcé, rien d'excessif, aucun surnaturel. L'humanité toute seule en unissant sa grâce antique à son charme chrétien, en n'excluant rien de sa beauté, peut figurer ce tableau.

C'était l'adoration de la musique, voici l'adoration du silence. Du paradis mystique, nous descendons dans une vallée pittoresque. Dante s'est tu. Virgile parle. Les anges ont dépouillé leurs ailes. Les nuées se sont fondues. Tout est azur. Le soleil adouci de l'antiquité païenne brille sur le *Dolce Mamonello* et sur les tendres *poverelli di Cristo* qui l'entourent. Le berger que voici, debout, à gauche, est le Bon Pasteur de la catacombe de Sainte-Agnès qui se tenait au plafond entouré de colombes et qui est remonté au grand jour, au clair soleil. Vêtu d'une tunique grecque, chaussé de crépides, il semble regarder à regret, au dehors du tableau, l'antiquité qu'il a fuie pour venir vers l'arche de la nouvelle alliance. S'il murmure un hommage au Christ, c'est sûrement la prédiction du poète de Mantoue, que vous trouverez dans la cathédrale de Sienne, à deux pas du confessionnal, incrustée dans le pavement de marbre et comme dans le fondement de l'Église. Lisez-le, avant que le pied des générations ne l'efface :

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Mais le pasteur a rencontré saint François d'Assise et c'est saint François qui lui aura donné cet agneau que le Père Séraphique acheta un jour à un boucher au prix de son capuchon et qui, allant à l'église avec lui, avait appris à s'agenouiller quand tintait l'élévation. Mais pas de heurt, pas d'anachronisme. On ne voit pas là, comme dans le manuscrit de Chantilly, un Virgile en costume d'archevêque. On l'entend seulement murmurer en montrant le paysage :

Spelunca vivique lacus et frigida Tempe...
Non absunt...

Dans cette vision admirable due au maître ouvrier qui passait tant de temps à chaque tableau, qui broyait ses couleurs lui-même et lui-même distillait ses huiles, nul effort, nulle contrainte. Une science merveilleuse de lignes sans que rien apparaisse à l'extérieur, comme dans un triptyque de Palestrina.

Cette tendresse des Primitifs se répand également sur toutes les choses animées ou inanimées autour d'elle. Dès que la peinture paraît, la nature joue un grand rôle dans la Nativité. Le paysagiste, s'il en est un dans l'artiste, a le droit de s'y donner carrière. Car toute la nature, les arbres, les animaux, les pierres elles-mêmes ont ressenti le premier souffle du Seigneur venant en ce monde. Les temples se sont écroulés, les animaux se sont agenouillés, les vignes ont fleuri en plein hiver. Au bas du firmament pend une étoile qui chemine lentement en ligne droite dans les airs et l'on dit que les oiseaux, un instant, se sont tenus par bandes sans mouvement, les ailes ouvertes dans le ciel. Quelle occasion pour l'artiste de peindre le cycle entier de la vie universelle ! Nous sommes précisément au moment où il apprend chaque jour mieux à la peindre. Après avoir acquis la maîtrise complète dans la représentation de la figure humaine, voici que, jour par jour, il découvre le moyen de figurer un animal de plus : le cheval, le faucon, le héron, le singe; de perspectiver un détail d'architecture : un portique corinthien; de détailler une touffe d'iris ou de lierre, un lapin, un paon, un perroquet. Il les met dans le tableau de la Nativité, incontinent. Cela amusera peut-être l'Enfant Jésus et, dans tous les cas, cela réjouira le cœur de l'artiste tout joyeux de montrer son savoir-faire, tout émerveillé de l'inépuisable fête de la nature autour de lui. De là sont nés ces paysages chimériques et splendides, ces rochers abrupts découpés de mille sortes, selon l'idée de la montagne qu'on se faisait depuis Dante et qui s'exprime à tout moment par les mots *erto*, *sconcio*, *stagliata*, *maligno*, *duro*, *rotto*. De là, ces montagnes bâties comme des fourmilières, ces villages, cette colline *turrita*, *rocca* chez Benozzo Gozzoli, ces forêts, ces chevreuils, ces cerfs fuyant sous les futaies en couchant leurs ramures, ces faucons assaillant des hérons dans le ciel, ces lapins trottant dans les ruines qui ont donné asile à Dieu, ces iris et ces touffes d'herbes folles qui croissent dans toutes les fentes des vieux murs de Dürer, de Schongaüer ou de Luca Signorelli. De là, enfin, cette immense queue d'un grand paon rabattue sur l'étable

ou cette multitude de petits oiseaux rangés autour de l'Enfant Jésus, et cette pie posée au bord du toit. Regardez, au Louvre, la curieuse étude de lézards évoluant en tous sens, la tête en bas, sur cet angle de vieux mur donné pour abri à la Sainte Famille par Fra Filippo Lippi. L'artiste n'a mis aucun symbole profond en ces petites bêtes. Il savait faire les lézards. Il n'y avait point alors d'exposition d'animaliers ou il pût les peindre, il les a mis où il pouvait : près du bon Dieu. Mais toute cette nature animale répandue par les Primitifs sur la terre et dans l'air, autour de la crèche, célèbre à sa façon, par sa joie de se montrer, le règne de la pitié qui commence. Ce lézard qui se promène, ici, sans crainte, vous le retrouverez dans la galerie des antiques, mais frappé par un Dieu du paganisme, par l'Apollon sauroctone. Ici, il ne craint rien. Et tous ces animaux réunis autour de la crèche seront plus ou moins protégés par les anachorètes et par les saints dans leurs ermitages. Aux dieux chasseurs, aux dieux tueurs d'êtres vivans, succède le Dieu charmeur, le Dieu apprivoiseur qui étend sa miséricorde sur toutes les créatures...

Aussi, est-ce le monde entier, sous ses espèces les plus diverses et les plus singulières, qui vient saluer l'Enfant dans les ruines du monde ancien, comme la seule esperance et le salut. Ruines d'un palais antique, c'est en effet le décor où l'Art a toujours placé la crèche. L'Histoire veut qu'elle fût dans une grotte creusée dans les roches, ce que dans le Midi de la France on appelle une *balme* ou une *baume*, et les visions de Catherine Emmerich confirment cette donnée. « C'est dans une fissure de rocher qu'est né l'architecte du firmament. » Mais l'art n'a pas accepté ce décor. Il a fait toujours une étable, ou plutôt un hangar fort propre et en très bon état chez les Primitifs italiens, troué, ruiné chez les Allemands, mais le plus souvent construit dans les ruines de quelque majestueux palais. Ce palais est ce que le peintre avait de plus riche et de plus puissant sous les yeux au moment où il peignait : maison hollandaise à toit dentelé ou château gothique à nervures ogivales, mélange infiniment pittoresque de voûtes à claires-voies, de tours éventrées, de pierres disjointes d'où jaillit tout une flore imprévue. Et c'est par les trous du chaume qu'on aperçoit l'étoile.

Au dernier plan, enfin, parmi les mamelons, au delà des pâturages où sont répandus les troupeaux, au delà des gradins

des vignes, au bout des eaux serpentines et du long ruban blanc des routes, l'amateur d'architecture peint la ville aux mille fenêtres, les palais ou les châteaux encore debout, mais que le souffle divin va renverser, la civilisation triomphante et la société organisée que la Bonne Nouvelle va dissoudre. Ces villes heureuses dans la lumière ne l'ont pas entendue. Elles poursuivent leur vie coutumière sous ces toits lointains. Personne ne se doute de l'événement qui s'accomplit. Les sages disent : Il ne viendra plus de prophètes ! le monde est trop vieux ; les mystères de Mithra sont les derniers. Platon, Pythagore ont tout dit. Le ciel ne visite plus la terre. Les dieux se sont retirés. Et voici qu'à côté d'eux, dans le village, le Sauveur naît. Le salut vient du milieu même du peuple, des plus basses classes et des plus ignorantes, là où les philosophes d'aujourd'hui et de toujours n'iront jamais le chercher. Le peuple a entendu le premier, et le premier a compris la voix des anges. Ce sont les plus ignorans qui savent. Ce sont les moins clairvoyans qui voient. C'est pourquoi, dans l'Esthétique des Noëls, la meilleure place est faite à l'*Adoration des Bergers*.

Derrière eux, voici venir la file serpentante et multicolore des Rois Mages, Galgalat, Malgalath et Sarathin. Ils ont des chapeaux extraordinaires, audacieux compromis entre le bonnet pointu de l'astrologue, la couronne du Roi et le turban de l'Émir. Parfois encore ce triple serre-tête se complique du nimbe des saints. Ainsi surmontés, ils s'en viennent tout harnachés, matelassés d'orfrois, guillochés et rutilans de clous d'or parfois appliqués sur le tableau en relief, comme chez Gentile da Fabriano. Derrière eux, piaffe et cavalcade toute la fantaisie des artistes de la Renaissance, toute la faune que les Médicis offraient aux Rois en visite, tout ce que les portes ouvertes sur l'Orient laissaient passer ou imaginer de ces animaux bizarres encore mal connus, « propres, selon le mot de Le Brun, à débaucher l'œil du spectateur, » et mieux encore des nains, des bouffons, des fous, tout l'attirail des cours de la Renaissance déroulé en un long serpent brillant qui se glisse entre des rochers minuscules taillés à facettes comme des cristaux de Bohême, sous des pins dressés comme des têtes de loup au bout d'un bâton pour nettoyer le plafond bleu du firmament ou des cyprès effilés comme des lances,

Longs soupirs de feuillage élancés vers les cieux.

Les Mages sont les impresarii des Nativités. Ils en renouvellent intarissablement le décor, sans que l'orthodoxie en puisse être blessée. Comme ce sont des Rois, on peut déployer toutes sortes de velours, de brocarts, d'orfèvreries, de joyaux. Comme ils offrent des présens à l'Enfant Jésus, on peut faire miroiter, à leurs doigts, un ciboire, un gobelet ou une monstrance, maniés avec le geste d'un antiquaire qui veut tenter l'acheteur. Et voici de l'ouvrage pour le peintre de natures mortes. Comme ils viennent des pays « estranges, » aucun accessoire bizarre n'est interdit. Outre les chameaux qu'on voit déjà sur les sarcophages des premiers siècles et qui, d'ailleurs, sont orthodoxes, car ils servent aux Pères de l'Église à expliquer la rapidité de leur venue, les Mages peuvent amener des girafes, des perroquets et des singes de toutes les espèces, en croupe de leurs chevaux, au risque d'étonner un peu l'âne et le bœuf par l'invasion d'hôtes aussi singuliers. Surtout, ils peuvent se montrer eux-mêmes, c'est-à-dire des races qui jusque-là n'avaient guère trouvé d'accès dans le grand art. La beauté de l'Éthiopien ou de l'Arabe aurait peut-être été proscrite jusqu'à notre époque des tableaux de maîtres, si avant nos Guillaumet et nos Henri Regnault, une heureuse étoile ne les avait conduits vers la crèche et si le Christ enfant n'avait ouvert ses petits bras non seulement aux représentans de la beauté classique, mais à ceux de toutes les beautés.

Enfin, comme ce sont des païens, il est admis qu'avec eux entrent dans le tableau religieux des fantaisies, et, sinon des vices, du moins des licences qu'on n'eût pas tolérées autre part. Sur ce dernier point, la tradition est un peu flottante. Au début, il semble entendu que les Mages sont déjà des saints, mais plus tard on abandonne cette hypothèse. Ils seront peut-être des saints quand saint Thomas les aura baptisés et qu'ils s'en iront à Cologne, mais au moment de l'Adoration, ils sont des païens sans plus et délibérément on les traite en Orientaux, Turcs, nègres, figurans des *Mille et une Nuits*. Les gens du xve siècle les regardent défiler un peu dans le même esprit que, de nos jours, on regarde le Chah de Perse. On leur passe tous leurs enfantillages et leurs excentricités, parce qu'ils viennent de loin, qu'ils apportent de beaux présens, — et qu'ils s'en iront bientôt.

Toute licence de costume et d'équipage leur est permise, et les peintres s'en donnent à cœur joie. Tant qu'on manqua de données sur ces costumes cette licence ne servit guère. Qu'est-ce

que c'est que ces trois jeunes gens imberbes, en tuniques courtes et en anaxyrides, coiffés du bonnet phrygien, qui courent sur ce sarcophage de Ravenne, laissant flotter au vent leur manteau antique, ceux-ci ou encore, élevant dans leurs mains une corbeille de fruits, deux colombes et une couronne de roses? Quel mystère dionysiaque vont-ils fêter? Quels jeux du stade ont-ils quittés pour venir? Ces jeunes gens sont les Mages, ces bonnets phrygiens sont leurs diadèmes : ils viennent des bords du Danube et ces roses sont les offrandes qu'ils vont faire au Fils de Dieu. Intelligible pour les premiers chrétiens, cet appareil ne l'était plus pour ceux qui suivirent.

Chez les primitifs de l'école allemande, comme en Italie, les Mages sont avant tout des Rois coiffés de leurs couronnes qu'ils soulèvent respectueusement, en approchant, ou qu'ils posent avec précaution sur le sol. Ce sont des chevaliers casqués et bottés dont un page ôte les éperons pour les mettre plus à leur aise, des hommes de guerre, porteurs d'épées, venant saluer le Roi de la paix. On voit surtout l'antithèse de la force et de la faiblesse, de la puissance militaire et de l'humilité du serf désarmé. Mais à mesure qu'arrivent les nefs de l'Orient chargées de choses lointaines et précieuses, le goût du pittoresque l'emporte. On voit l'antithèse des races. Les attributs du roi disparaissent de chez Rubens, de chez Véronèse, de chez Tiepolo, et ce sont les attributs de l'étranger, du Barbaresque, qui les remplacent. A la porte de l'étable, entre le chapiteau corinthien en ruines qu'embellit une plante grimpante et les madriers de l'étable, où une araignée patiente a tissé sa toile, tout d'un coup s'élève, obstruant le ciel quelque pyramide mouvante de figures animales et humaines, faite d'une double encolure de chameaux et de têtes éthiopiennes, brillant de plaisir et de surprise à la vue d'un Dieu si petit. C'est le Rubens du Musée d'Anvers.

Avec Véronèse, la scène se déploie, s'illumine, bourdonne encore. En se jetant à genoux, le vieux Melchior, dont la barbe blanche ruisselle, ouvre les mains d'étonnement, le pan de son manteau somptueux rebroussé en savantes cassures sur son épaule. Gaspar à genoux avec un négrillon obstrue le passage. Le nègre Balthasar court alors vers le spectateur, va sortir du tableau et revenir sur le premier plan offrir son gobelet d'or. Les Bergers grimpent dans la toiture pour mieux voir; les cavaliers sautent à bas de leurs chevaux qui s'ébrouent et, sous un rayon

de lumière tombant du ciel en diagonale sur la Vierge, pêle-mêle avec des chérubins papillons, à travers les balcons édentés et les portiques ruinés où des génies sculptés semblent eux-mêmes se tordre dans leurs tympans et les lauriers poussés dans un bucrâne en clef de voûte frémir sous le battement des ailes, un page cingle à coups de cravache la tête équivoque d'un chameau récalcitrant. Vie, mouvement, lumière, opulence de gestes et de chairs, tout est là!

Quand ces Turcs et ces Doges quittèrent l'étable, c'en fut fait à jamais du pittoresque des Rois Mages. Mais, alors, on se souvint de ce que les Primitifs avaient, à leur façon et selon leurs moyens, signifié : c'est que ce n'était pas seulement des Rois, ce n'était pas seulement des exotiques, mais que c'était aussi des sages. Le silence et le mystère des anciens jours sont revenus avec Burne-Jones enchanter les imaginations contemporaines. Son adoration des Mages, intitulée l'*Étoile de Bethléem* et composée pour les métiers de William Morris, semble se passer dans la forêt de Brocéliande et les Sages d'Orient être saisis comme le fut autrefois Merlin par l'enchantement supérieur à toute science : par l'amour. C'est la même forêt, semble-t-il, où dans les entrelacs de la *Briar Rose*, se suspendent et se balancent les boucliers des chevaliers endormis. Les lys montent si haut autour des rois d'Orient qu'ils doivent verser sur leurs épaules leur jaune poussière et se pressent si épais qu'ils forment la haie d'un angélique *hortus inclusus*. Dans la forêt sombre, pleine de mystères, on imagine des visages de fées trouant la feuillée, attentifs à ce qui se passe, des figures d'enchanteurs, de génies. « Dieux du ciel, dieux de la terre, dieux de la nuit, des fontaines et des fleuves, indigènes et étrangers, grecs et barbares, dit saint Augustin, qui pourrait vous compter? » Combien sont-ils dans cette ombre, regardant le petit Dieu nouveau? Ils vont fuir ou plutôt non : ils sont déjà convertis. Comme le satyre que rencontra, dans la forêt, saint Antoine, ils chanteront la gloire du Seigneur : Noël! Noël! Les enchantemens de jadis s'effacent; les liens se brisent. Au fond des coupes tarissent les philtres. A toutes les îles, les navigateurs pourront désormais aborder sans dommage. Il n'est plus besoin de cire dans les oreilles en traversant les détroits : Noël! Noël! Les sortilèges anciens sont vaincus par l'amour.

Ici, en dernière analyse, les Mages de la Nativité, c'est le

pouvoir, mais c'est aussi la science ; c'est la richesse, mais c'est aussi l'intelligence, venus pour s'incliner non seulement devant ce qu'il y a de plus humble au monde mais devant ce qu'il y a de plus naïf : un Enfant qui ne sait rien encore des hommes et qui pour cela, peut-être, les bénit. Après avoir fait le tour des sciences de leur temps, les sages en reviennent à adorer la confiance. Ils ont raison. La foi en la vie est le premier et le dernier mot de toute philosophie et celle qui ne la donne pas ne sert de rien à l'homme dont la condition première est, quoi qu'il fasse et qu'il pense, d'abord de vivre et pour cela d'imaginer quelque bien ou quelque but à la vie. Que cette fleur de foi ne puisse éclore que dans une épaisse forêt d'illusions, il est possible, mais ce n'est pas trop de tout l'or de Gaspar, de l'encens de Melchior et de la myrrhe de Balthasar pour l'obtenir au début d'une existence ou pour la recouvrer lorsqu'on l'a perdue.

III

Mais là où l'évolution est le plus sensible, c'est dans le surnaturel, c'est-à-dire dans les personnages du ciel qui se joignent, en cette nuit solennelle, à ceux de la terre : les anges. Ce sont, au point de vue plastique, les seuls personnages surnaturels du tableau. Le groupe divin, lui, n'embarrasse pas les peintres : il a des apparences toutes réelles. Il a été vu sous les dehors communs à toute l'humanité. Si la photographie avait existé de son temps, il aurait pu être photographié. Mais, autour de lui, se groupent des visiteurs venus de deux points très différens : de la terre et du ciel. Il les réunit. un instant, comme un hôte qui reçoit en même temps des amis de conditions sociales très diverses. Il les reçoit, au début de l'Art, sur un pied parfait d'égalité. Il arrive même, chez quelques Maîtres italiens, que les bergers ont le pas sur les anges avec lesquels ils sont confondus : chez Lorenzo Lotto les anges haussent leur menton par-dessus les épaules des bergers pour mieux voir. — Anges d'Hugues de Gand, c'est-à-dire anges costumés comme des évêques et couronnés comme des rois, qui ont passé à la sacristie avant de venir à la crèche, et qui ont ouvert les armoires où reposent les chapes brodées d'orfrois et s'en sont revêtus ; — anges de Benozzo Gozzoli pressés en bataillons, à genoux, leurs ailes droites mêlant leurs plumes à celles des paons, ou debout chantant en marquant la

mesure avec leurs doigts, « se formant tantôt en cercles, tantôt en files, comme ces oiseaux que Dante a vus se lever sur les rivières et se féliciter presque de leur pâture; » — angelots d'Albert Dürer, embarrassés dans leurs longues robes et battant des ailes autour de l'Enfant-Dieu, comme une couvée de chérubins dans le même nid; — anges, enfin, de Piero della Francesca, aux jambes fines, aux tuniques grecques, se plissant et tombant selon le rythme des statues antiques, bien posés sur le sol qu'ils foulent un instant, sans rien de merveilleux que leur calme en face du grand mystère, ni rien de surnaturel que leur beauté, chantant au petit Jésus des *parole d'amor fino* et jouant selon les règles de la *Manière de bien entoucher les lucs et guiternes* de Bonaventure des Périers, tandis que, derrière eux, un berger aveugle montre à ses compagnons le ciel qu'il ne voit pas; — tous ces « troubadours de Jésus » vivent avec les paysans, croquans, « nu-pieds » et « bagaudes » dans la plus simple familiarité. Le ciel et la terre se sont rejoints autour de ce berceau. De la terre sont venus les bergers, qui sont les anges des troupeaux. Du ciel sont venus les anges, qui sont les gardiens des âmes. Les uns ont apporté leurs agneaux, ou leurs fruits, ou leurs fromages, qui sont la seule richesse de leur garde-manger. Les autres ont apporté leurs musiques, leurs luths, leurs vielles ou leurs monocordes, qui sont les seuls outils renfermés dans les armoires du Paradis. Qui d'entre eux retournera au ciel après cette réunion éphémère? Qui d'entre eux sur la terre? On ne saurait le dire. Mais c'est une rencontre éphémère. Cette vision ne dure pas.

Dès la Renaissance, la hiérarchie s'affirme. Les anges mettent entre eux et les rustres qui les coudoyaient une distance qu'on ne pourra plus franchir. D'un coup de talon, comme l'ange de Rembrandt, ils ont bondi bien au-dessus des têtes et ils y restent. Dorénavant, ils considèrent l'Enfant-Dieu du haut de leurs nuages, et pour l'adorer, ils doivent se pencher. A la vérité, ce n'est pas un sentiment nouveau, ni bien profond, qui a dicté ces nouvelles attitudes : c'est tout simplement une science plus complète de la perspective qui a voulu se déployer. Dès que les artistes, à la suite de Mantegna, découvrent le secret des raccourcis et s'avisent de faire plafonner des figures, peu à peu nous voyons les anges quitter le terrain solide où reposaient leurs pieds et se servir de leurs ailes pour demeurer suspendus

dans l'air. Sant doute, ils l'essayaient avant la Renaissance. Mais alors l'artiste ne les suspendait pas; il les montrait reposant sur un nuage comme ils eussent pu le faire sur un pavement ou glissant sur la nue, comme un patineur sur la glace, dans cette pose des *Skating angels* que le Pérugin a immortalisée. Mais ils sont toujours vus dans le même plan que les personnages inférieurs. Le spectateur est censé se trouver à leur niveau, si bien que dans la Nativité de Botticelli, à la National Gallery, par exemple, il n'y a aucune différence entre les anges qui dansent une ronde en plein azur au-dessus des têtes des arbres et ceux qui, bien au-dessous du groupe Divin, accueillent et embrassent les âmes des Bienheureux. Si l'on coupait le tableau à la hauteur des têtes de pins et si l'on remplaçait le bleu du ciel par le vert d'un gazon, personne ne s'imaginerait que ces figures ont été construites pour planer au-dessus de la ligne d'horizon. — Que l'on fasse la même expérience, au contraire, avec les anges de Rubens, du Corrège ou de Véronèse, et l'on verra que les seules ellipses de leurs raccourcis indiquent la place qu'ils tiennent bien au-dessus de nos têtes. On ne voit plus que des pieds. Chez le Corrège, anges acrobates qui joignent les mains en artistes et, du haut du portique où ils évoluent, envoient des baisers au public. Ou bien, encore, anges déployeurs de banderoles, chez Rubens, avec des gestes pour auner des lés d'étoffe ou faire admirer la finesse et la solidité du tissu, dans la fougue d'un grand battement d'ailes et le mouvement d'un nuage, secondés par de petits amours auxquels on a dit qu'il vient de naître un petit frère et qui s'abattent vers lui, curieux de jouer avec le Nouveau-né.

Si différens que soient ces anges de ceux que nous vîmes vêtus de chapes et joignant les mains dans les triptyques d'Hugues de Gand, le même sentiment du surnaturel les a créés. Ce sont des anges bien en chair, robustes, anges exterminateurs au besoin, anges lutteurs, anges boxeurs. Ils ont une forte objectivité. On les touche; ils obstruent le passage, bien installés dans la toile. Ils ne projettent pas d'ombre, mais à ce détail on ne fait aucune attention. Ils chantent. Ils pincent du luth en s'appliquant fort, de peur de faire une fausse note, ce qui serait déplorable dans une aussi belle occasion. Volontiers, on leur offrirait de ces volailles ou de ces olives picholines que, dans un *Noël* provençal, Tounin recommande à Espérite d'emporter. Ils

ne peuvent passer pour une hallucination. Chez ces peintres du XVe siècle, le surnaturel a tous les attributs de la réalité.

A la Renaissance, les anges conservent leur forme robuste, mais ils ne remplissent plus un rôle aussi purement humain que ceux du moyen âge et le nuage qui les enveloppe, sans les dissimuler à notre vue, nous permet cependant de les considérer comme un phénomène violent et fortuit. Fantaisies d'anatomiste, prétextes à raccourcis audacieux, ils passent et repassent, froissant leurs plumes aux madriers ou aux chapiteaux de la toiture en ruines, se suspendant selon les mille aspérités imprévues des portiques et des corbeaux de pierre, comme des nuées apportées par un vent d'orage et qu'un autre souffle va peut-être emporter.

Le souffle du positivisme les a chassés en effet. Au XIXe siècle, dans les tableaux de la Nativité, les anges n'apparaissent plus, ou bien ils apparaissent dans une éclatante lumière, incorporels, d'une substance brouillée et mêlée avec tous les objets qui les entourent, diaphanes, transparens, comme dans les *Voix* fameuses de la Jeanne d'Arc de Bastien Lepage. Ce surnaturel a quelque chose de subjectif. C'est une vision sur les confins de l'hallucination.

En même temps, disparaît et s'efface la lumière surnaturelle qui enveloppait les têtes du groupe divin. Les byzantins et les primitifs jusqu'au XIVe siècle fabriquaient des auréoles énormes, visibles même en plein jour, solides et brillantes comme des armets d'or, lourdes comme des casques de scaphandriers. Peu à peu, cette gloire solide s'efface. Ce diadème s'amincit progressivement, comme une bague qui s'use jusqu'à ne plus laisser dans l'air qu'un cercle, un fil d'or. Ce cercle lui-même fond tout à fait, tandis que, timidement, naît autour des saints une phosphorescence, une lueur tremblotante, incertaine, assez semblable aux irradiations fluidiques que les photographes croient saisir autour des têtes de personnes impressionnées par un vif mouvement d'affection, de tristesse ou de colère, et qu'ils nomment des *auras*. On sent le peintre gêné par l'affirmation d'une coiffure surnaturelle qu'il n'a jamais vue et par l'introduction brutale d'un accessoire irréel au plus bel endroit d'une scène justement attachante par sa réalité. Mais, en même temps que l'esprit réaliste grandissait en lui, voici que croissait aussi l'habileté technique et qu'il pénétrait les secrets du clair-obscur. Dès lors

il pouvait oser des glorifications nouvelles. Le Jour de la nativité devenait la Nuit de Noël. La lumière, discrètement dosée par Rembrandt, prenait une apparence surnaturelle, fantastique. En dissimulant son foyer derrière quelques détails de premier plan, le groupe divin seul éclairé semblait fait d'une matière céleste et l'ombre enveloppant la plus grande partie des figures leur prêtait cette grandeur que donnent toujours, même aux choses les plus banales, le mystère et l'inconnu. A mesure que pâlissait l'auréole surnaturelle, la lumière naturelle devenait plus mystérieuse, plus divine et, pour ainsi dire, se surnaturalisait.

Les contemporains ont été plus hardis encore. Ils ont eu l'idée de rallumer l'auréole en plein jour. Dans l'Adoration des Mages, de M. de Uhde, qui est à Magdebourg et dans celle des Bergers, de M. Lerolle, une chute de lumière par la croisée glisse sur la tête de l'Enfant Jésus et de ses boucles blondes fait autant de fortuits rayons : ainsi la nature revient, d'elle-même, former autour de la tête divine l'auréole que le réalisme en avait un instant effacée.

La nature, en effet, contient pour qui sait la voir tout ce dont l'art a besoin. Un jour M. Lerolle dessinait une grande meule de paille, dans les environs de Versailles, près de Villepreux. S'en étant approché pour vérifier quelques détails, il vit un grand trou sous la meule et s'aperçut qu'elle était édifiée sur les poutres d'une sorte de galerie souterraine faite pour y verser des betteraves pendant l'hiver. Un flot de soleil ruisselant par cet étroit orifice donnait à tout ce qu'il touchait une surnaturelle apparence. M. Lerolle vit là, sur-le-champ, une arrivée des Bergers dans l'étable. Le tableau qu'il en fit est une des pages les plus intimes, les plus profondes de l'art contemporain. Assurément, elle ne contient plus rien de ce que les siècles de foi naïve ou de crédulité officielle admettaient ou exigeaient dans un pareil tableau. Mais la scène peut, si l'on veut, être dépouillée de toute sa signification historique; les acteurs en sont de pauvres gens de nos jours et, comme on vient de le voir, l'effet surnaturel en est tellement dicté par la nature que c'est lui qui a donné l'idée du tableau et que de tout ce qu'il contient, la lumière surnaturelle est la seule chose que l'artiste ait vue.

Ainsi, figures et gestes, rois et bergers, nature même, paysage et surtout merveilleux, tout a bien changé et bien des fois depuis les premiers âges. Le palais est devenu une grange, les

colonnes se sont tournées en troncs d'arbres. Le chaume nous cache l'étoile. La faux de la critique a coupé les iris, les lys et les ancolies qui croissaient en plein hiver devant le Bambino. Les nimbes ont pâli. Les anges ont fui. Les musiques se sont tues. Rien ne flotte plus dans le ciel que des nuages. Rien ne chante plus dans la toiture que le vent. Rien ne brille plus autour des têtes que du soleil. Mais la Nature immortelle élabore autour de nous, et tous les jours, des miracles dont les artistes peuvent profiter encore. Elle sait mettre des nimbes de lumière autour des têtes blondes. Elle sait peindre des fleurs de feu sur les nuits d'hiver et lorsque viennent les vents d'automne, ils font pleuvoir sur les enfans de France, dans les jardins et les parcs de notre pays, plus de roses que les anges, du bout de leurs doigts retombans, n'en effeuillent sur l'Enfant-Dieu dans les florentines *Adorations* de Filippino Lippi...

Ainsi, le charme esthétique de ces choses résiste à toutes les évolutions du sentiment et de la raison. La beauté du christianisme est faite de son humanité. Tout enfant qui naît sur ce globe, depuis tant de siècles, assure, en quelque sorte, le salut du monde. Beaucoup l'ont désolé, l'ont asservi, l'ont couvert de ruines et de cadavres. Mais le plus grand nombre, les milliards de vies obscures qu'ignore l'Histoire ont fait leur tâche utile et ont préparé le labeur ascensionnel de l'espèce. La conscience populaire le sent confusément, ou le devine. De là, cette joie, autour de l'Enfant qu'on montre, qu'on fête, qu'on célèbre comme le sauveur. Fête surnaturelle ou humaine, peu importe. Quand nous ôterions de la Nativité son nimbe, il resterait une jeune mère ravie de bonheur devant son petit enfant. Quand il n'y aurait pas de lumière divine, la joie illuminerait encore son visage devant l'Enfant adoré. Quand les voisins ne joindraient pas les mains de piété, ils les joindraient d'admiration Quand on effacerait l'étoile du ciel qui les guida, on n'effacerait pas les millions d'autres sphères tout aussi mystérieuses et providentielles qui guident, chaque nuit, les navigateurs au port. Toutes ces choses évoquent les idées les plus largement humaines et les plus éternelles. Tant qu'il y aura des hommes sur cette terre, on trouvera un sens profond et un charme infini au tableau d'une Nativité.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

L'AME STYRIENNE ET SON INTERPRÈTE

PIERRE ROSEGGER

III [1]

LES TENDANCES RELIGIEUSES

IX

L'impression laissée par la pittoresque légende du *Chercheur de Dieu* nous fournit une transition naturelle pour passer à l'étude du catholicisme de Rosegger, à l'évolution religieuse de ce rejeton du moyen âge, transplanté dans le monde moderne. Sujet difficile, où il importe de se montrer équitable tout en demeurant clairvoyant, mais qui, par ses nuances mêmes, attire, séduit, et appelle pour ainsi dire une critique tempérée par la sympathie.

Nous avons dit quel enfant pieux, réfléchi, mystique fut le petit Pierre, entrevoyant le ciel ouvert au-dessus de l'autel familial, s'enfermant dans les granges pour y improviser des sermons, ou faire à haute voix quelque lecture d'édification, et venu enfin à ce point d'exaltation que les sacremens de l'Eucharistie et de la Confirmation, reçus vers sa douzième année, lui apportèrent une désillusion proportionnée à ses débauches d'imagination extatique (2). Il se laissa donc pénétrer jusqu'aux moelles

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.
(2) *Neue Waldgeschichten*, p. 59

par l'atmosphère chrétienne qui environna son berceau ; mais il avait l'intelligence éveillée, l'esprit ouvert, l'imagination vive, et, tôt ou tard, il devait chercher à se rendre compte de sa foi. — Tout ensemble mystique et « libertaire, » telle serait l'âme bretonne, au dire de ses familiers ; telle va nous apparaître aussi l'âme styrienne dans son représentant le plus autorisé.

C'est un malheur pour les meilleures causes et les plus divines institutions qu'elles doivent être défendues et interprétées par des hommes, créatures faibles et faillibles, en qui les passions parlent souvent plus haut que la raison et le devoir. Et, il est remarquable, quand on considère la vie morale de Rosegger dans son ensemble, que son premier doute et sa première objection soient nés d'une évidente imprudence dans la bouche d'un représentant de la religion. — « En 1855, dit-il (1) (il avait alors douze ans), nous eûmes un dimanche une instruction religieuse à Alpel. Le chapelain Gussmann de Krieglach y déclara que tous les hommes qui n'avaient pas reçu le baptême catholique perdaient l'éternité bienheureuse... J'accompagnai le prêtre à son retour au logis, afin de porter le paquet de ses vêtemens sacerdotaux. En route, le niais que j'étais alors ouvrit la bouche et dit : « Cela ne peut pourtant pas être, que Dieu damne tous ceux qui ne sont pas baptisés. Car Dieu est juste, et les Chinois ne sont pas coupables pour n'avoir jamais entendu parler de la foi catholique. » La réponse évasive et dédaigneuse de son compagnon de route imposa silence à l'enfant, sans l'éclairer davantage sur le fond de la question. — Et il semble bien que, sous la formule radicale employée par le chapelain de Krieglach, on ne saurait reconnaître l'enseignement officiel de l'Église, qui professe en réalité sur ce point une doctrine plus clémente, celle de la « bonne foi. » Une âme humaine peut être sauvée en dehors du catholicisme, pourvu qu'elle soit de bonne foi dans son erreur. La difficulté commence, il est vrai, dans la définition précise de cette bonne foi nécessaire au salut, et les avis autorisés sont divergens en ces matières. Mais, s'il est des cœurs dans lesquels on soit assuré de rencontrer tout à fait intacte la candeur de la conviction, ce sont assurément ceux des païens à qui l'Évangile ne fut jamais prêché, et qui en ignorent jusqu'à l'existence. — On ne saurait donc condamner l'étonnement d'une âme tendre

(1) *Mein Weltleben*, p. 404.

devant un décret de proscription impitoyable et absolue. Nous l'avons dit, cette race a eu pitié même du mauvais larron, ainsi que les Bretons pardonnent à Judas : dans son sein, des protestations naîtront toujours contre les condamnations sans appel, et nous en retrouverons bientôt d'analogues au sujet des châtimens éternels. — Ce ne fut pas là l'unique velléité d'indépendance du jeune paysan. Il nous a dit encore à quel point le frappa la lecture de *Nathan le Sage*, innocemment prêté par un jeune séminariste, son compatriote d'Alpel (1); il a conté ses projets chimériques, tandis qu'il projetait de fonder une religion nouvelle, en collaboration avec le charbonnier Hansel (2), esprit de même nature que le sien, et que les deux camarades s'arrêtaient seulement devant la crainte de perdre la foi de leur enfance sans trouver grand'chose de bon à lui substituer. — Aussi Rosegger quitta-t-il malgré tout son village encore pénétré d'un parfum de mysticisme gracieux, et demeuré profondément chrétien de sentimens, quelles que fussent les vagues inquiétudes de sa raison juvénile (3). Il accepta même du fond du cœur les avis paternels que son pasteur lui donna pour viatique sur le chemin de la grande ville aux attraits périlleux.

A l'en croire, ce fut encore l'intolérance qui rendit la parole au démon de la contradiction dans son cœur. Ses premiers écrits trahissaient-ils déjà quelque indiscipline dogmatique? Devint-il suspect au parti catholique comme pupille de tuteurs libéraux, qu'il n'avait pas choisis pourtant, mais acceptés tels que le destin les lui offrait par une faveur inespérée? Toujours est-il que ses débuts littéraires furent persiflés et raillés dans les feuilles religieuses; qu'on l'y nomma « tailleur en rupture de banc » et « culotte de cuir; » en un mot, que l'amour-propre du jeune homme se cabra sous des piqûres réitérées. Il n'a pas hésité à le reconnaître depuis : ces révoltes étaient puériles; mais était-il

(1) *Mein Weltleben*, « Urbain Offenluger. »

(2) *Allerhand Leute*, « le Charbonnier Hansel. »

(3) Il semble qu'on doive considérer comme imaginaires et comme fruits de sa période ultérieure de doutes et de luttes morales les convictions qu'il prête à son Sosie, Haidepeter's Gabriel. Ce jeune rationaliste de quinze ans, cet iconoclaste en herbe, qui fait scandale au cours d'un enseignement religieux donné en plein air par le curé de la paroisse voisine, ce n'est pas le véritable Rosegger. Celui-là, tout au contraire, nous a dit ailleurs ses succès orthodoxes dans une semblable circonstance. Son Gabriel est la création d'une conscience déjà troublée, d'un esprit déjà partagé contre lui-même par le contact plus prochain de la pensée moderne. (*Als ich jung noch war*, p. 120.)

autre chose en effet qu'un enfant irritable, dont l'inexpérience n'avait pas de bornes? Il rendit donc raillerie pour raillerie, et ce malentendu regrettable fit pour longtemps un épouvantail, aux yeux du parti catholique, d'un écrivain religieux d'instinct, et même catholique, lui aussi, de sentiment et de désir ; malentendu que le temps atténue, qui disparaîtra peut-être entièrement quelque jour, s'il est permis de prévoir l'avenir, mais que d'autres griefs allaient tout d'abord aigrir et envenimer de part et d'autre.

En effet, après ces polémiques fâcheuses, Rosegger demeura durant de longues années ulcéré, incertain de sa voie, en lutte avec ses propres préférences, mécontent de lui-même, et par suite dépourvu d'indulgence pour les faiblesses d'autrui. Étrange attitude que celle qui fut imposée à cette âme mystique par les circonstances politiques ambiantes, et, — ajoutons-le, — par un défaut personnel de tolérance et de largeur de vues, au moins égal à celui de ses adversaires. Nous verrons plus tard qu'il ne s'est pas fait faute d'avouer lui-même ses erreurs de tactique et ses excès de parole. Il s'est conduit souvent vis-à-vis de l'Église de ses pères en enfant boudeur, partagé entre l'affection et le dépit, ne sachant auquel de ces deux sentimens obéir, et tantôt familier et caressant, tantôt blessant et maussade. C'est ainsi que, sans attaquer précisément le dogme en son essence, il a dirigé ses observations grondeuses sur la pratique de l'Église, et mérité souvent sans conteste les reproches et les anathèmes qui peut-être lui avaient été tout d'abord prématurément adressés. Signalons quelques-unes de ces objections, plutôt sentimentales que rationnelles, auxquelles il revient volontiers, et qui tiennent une si grande place en son œuvre.

Voici d'abord la question des châtimens éternels de l'enfer; sans nier directement cet enseignement de sa foi, combien fréquemment il en a discuté l'usage et blâmé la prédication! Comme nous avons eu l'occasion de l'indiquer déjà, nous touchons probablement ici au caractère fondamental de la race celto-germanique, trop tendre pour accepter facilement l'idée d'une punition terrible et sans appel. Que des puritains fanatiques comme un Carlyle, des Espagnols sombres et énergiques comme un Calderon, usent volontiers des menaces de la géhenne, cela est une conséquence de leur tempérament ; durs aux autres comme à eux-mêmes, leurs nerfs supportent sans peine l'image des tourmens

d'autrui. Mais voyez sur ce point les sentimens de la douce et molle Mme de Warens, née comme Rosegger sur les pentes alpestres : « Ce qu'il y avait de bizarre, dit, à son sujet, l'auteur des *Confessions*, c'est que, sans croire à l'enfer, elle ne laissait pas de croire au purgatoire. Cela venait de ce qu'elle ne savait que faire des âmes des méchans, ne pouvant les damner, ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus. » — Et, rappelant le souvenir d'un poète breton du milieu du siècle, un fin critique (1) soulignait récemment cette aversion pour l'éternité des peines, née, dans le cénacle qui entourait Alfred de Vigny, d'une trop vive sympathie pour son *Éloa*. — Rosegger assure que des sentimens analogues se développèrent prématurément dans son cœur. Tout enfant, alors que ses talens de lecteur étaient déjà renommés dans Alpel, on venait souvent le chercher afin de consoler les agonisans par l'audition de quelque exhortation pieuse. Le petit Pierre emportait alors le seul ouvrage d'édification que possédât la maison paternelle : *Description de la vie de Jésus-Christ, de sa mère Marie et de nombreux saints de Dieu. Un trésor spirituel, par le P. Cochem.* — « Seulement, dit-il, le Père Cochem n'a pas écrit grand'chose qui puisse servir de consolation à de pauvres créatures souffrantes. Il pense que Dieu est infiniment juste, les gens infiniment méchans, et que les neuf dixièmes de l'humanité courent tout droit vers l'enfer. ... Aussi je projetais cette fois, tout en faisant mine de lire dans le livre, de dire à Sepp quelques paroles consolantes sur la misère terrestre, la patience, l'amour de ses frères, et comment, en ces choses, consiste la véritable *Imitation de Jésus*, qui nous donne en retour, quand l'heure sonnera, un doux assoupissement pour le passage de l'éternité. » En somme, c'est bien cette doctrine que Rosegger a prêchée depuis lors, plus ou moins heureusement, dans son œuvre, recommandant la discrétion dans l'emploi de la menace, et la considération sérieuse des circonstances, avant de recourir au pouvoir de la peur. — D'aucuns pourront penser qu'il est trop doux là où il accuse les autres d'être trop rudes, et qu'il a trop bonne opinion de la nature humaine : affaire

(1) L. Séché sur Émile Péhant. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1900 : « Son christianisme, comme celui de son maître, était par-dessus tout une religion de pitié, de tendresse et de miséricorde. Depuis qu'il avait lu *Éloa*, les peines éternelles révoltaient sa sensibilité... La question hantait l'esprit songeur du jeune poète, qui la résolut par la clémence ou la suppression de l'Enfer, longtemps avant que Vigny eût pensé à donner la même fin à son poème. »

de tempérament, encore une fois, et que chacun décidera suivant son caractère.

Notre écrivain trouva malheureusement par la suite un grief plus personnel contre la prédication exagérée de l'enfer. Et nous touchons ici à l'un des points douloureux de sa vie sentimentale, que nous oserions à peine aborder, si lui-même ne l'autorisait par la franchise digne et par la modération vraiment chrétienne avec laquelle il raconte ces incidens délicats (1). Le pieux Lorenz Rosegger, dont nous avons dit les sentimens religieux, unique aliment de sa vie morale, avait redouté l'action délétère de la vie citadine sur la foi de son fils; et l'événement semblait lui donner raison. D'autant que, Pierre l'avoue lui-même, il eut au cours de sa tardive évolution intellectuelle, une intransigeance de néophyte dans l'expression de sa pensée mal assise, et une franchise excessive et brutale dans l'affirmation de ce qu'il appelait ses convictions nouvelles. En sorte que son père ne put ignorer le travail qui se poursuivait en cette âme inquiète. — Mais, déjà suffisamment prédisposé à en mal comprendre la portée et la direction, Lorenz fut encore égaré par des interventions indiscrètes qui ont laissé une profonde blessure dans l'âme du poète : « On persuada, dit-il, à cet esprit naïf, que ses enfans défunts gémissaient dans le feu du purgatoire, et que ce châtiment serait pour eux d'autant plus durable que leurs proches encore vivans se laissaient aller au torrent du monde, ou devenaient même des impies, au lieu d'accomplir de bonnes œuvres pour hâter leur délivrance. » Il est facile de se représenter les conséquences de pareilles insinuations sur une intelligence inculte et impressionnable. L'imagination troublée de Lorenz Rosegger lui fit dès lors entendre durant la nuit les gémissemens des siens, qui se voyaient maintenus dans un lieu de souffrance par les erreurs d'un frère, dont le vieux paysan ne comprenait nettement d'ailleurs ni le sens ni la portée. — Un abîme allait-il se creuser sans retour entre ce père trop rustique et ce fils trop mondain? Cet abîme fut comblé par l'action apaisante du temps, et aussi, grâce à Dieu, par d'autres conseils plus chrétiens sur lesquels nous aurons à revenir. — Mais l'épisode était fait, n'est-il pas vrai, pour ulcérer plutôt que pour éclairer un amour-propre ombrageux?

(1) *Mein Weltleben*. « Le premier et le dernier de la forêt natale. »

Et, sans doute, nulle âme délicate n'approuvera cette tentative cruelle sur une conscience trop timorée. Pourtant ici, comme en toute question morale, ne faut-il pas distinguer l'excès condamnable de l'action mesurée, et, par conséquent, utile? car la solidarité catholique entre morts et vivans, dont nous avons parlé à plusieurs reprises, demeure une conception élevée et précieuse au point de vue social. Il est bon de dire que l'éducateur possède une responsabilité, et qu'on doit songer à ses morts dans les décisions de sa vie. Nous avons vu la vieille Stanzel « des pauvres âmes » redresser ainsi les torts, et guider les consciences terrestres par les avertissemens de l'au delà. Et, certain jour, mettant en scène un homme injustement condamné pour le crime d'un autre, puis délivré par l'aveu qui échappe au vrai coupable sur son lit de mort, Rosegger semble avouer lui-même que la crainte du diable est bonne à quelque chose (1).

Après la prédication de l'enfer, il est un point de discipline ecclésiastique qui a le privilège de susciter réserves et objections de sa part : c'est le célibat des prêtres; et nous ne connaissons pas cette fois d'excuses personnelles aux incartades que nous signalerons sous sa plume. Il a pourtant présenté sur le tard une tentative d'explication assez embarrassée : irrité par les attaques de la presse religieuse, et sans doute par quelque reproche de sensualité dans son œuvre, il prétendit rappeler à ses adversaires que la chair demeure vivante sous les vêtemens sacerdotaux, et qu'aucun homme n'a le droit de dire : Pour moi, la nature n'existe pas. « Nous avons tous sujet, ajoute-t-il, de nous montrer humbles sur ce point; à qui voudrait faire l'outrecuidant, je pince volontiers l'oreille, en disant : Souviens-toi que tu es fils d'Adam. » Motif un peu mesquin peut-être, et insuffisant, en tous cas, pour l'enhardir à souligner les défaillances de vertus dont nul ne prétend qu'elles soient faciles et sans combat.

C'est vraisemblablement le côté littéraire assez séduisant de pareils drames passionnels qui les ramène sous la plume de nos contemporains (2) : mais ce sont des sujets scabreux en tous

(1) *Hoch vom Dachstein*, Matthias Scholler. — Une institution campagnarde qui semble réveiller souvent sa vieille rancune contre les prédicateurs de l'enfer, c'est celle des missions qui viennent évangéliser temporairement les paroisses rurales et y prêcher des retraites pieuses. Il les voit sous un jour assez défavorable. *Der Waldschulmeister, Hoehenfeuer.* « Je n'oublierai pas cette Pentecôte. » *Buch der Novellen*, II. La mission à Falkenbach. *Das Ewige Licht*, etc.

(2) Voir Ferdinand Fabre, *Ma Vocation*. — Pouvillon, *le Vœu d'être chaste*, etc.

cas, qu'on ne saurait toucher d'une main trop discrète, si l'on veut éviter de scandaliser les simples et de troubler ceux-là mêmes qui n'ont pas trop de leur force morale intacte pour accomplir un vœu tout de générosité et d'audace. Rosegger avait débuté avec une certaine réserve dans cette voie épineuse. Son *Vicaire de village*, œuvre dramatique avortée devant le succès du *Curé de Kirchfeld* d'Anzengrueber, et devant les conseils du Dr Svoboda (1), a trouvé place sous forme de nouvelle dans les *Péchés villageois* (Dorfsuenden), l'un de ses recueils les plus accomplis. Ce récit met en scène un jeune prêtre, l'orgueil d'une mère agenouillée devant la majesté du sacerdoce dont son enfant a reçu l'onction. Une passion irrésistible se glisse cependant dans le cœur de cet infortuné; il aime une jeune fille, sa compagne d'enfance, qui répond à cet amour sans s'en rendre bien compte : et il trouve des accens pénétrans pour déplorer sa faiblesse : « A mon aide, mère, dit-il, reprends ce que tu m'as donné... Supprime en moi l'homme de chair, afin que je devienne en vérité l'être divin qui te fait si fière. » Et, s'il faiblit, son châtiment est du moins terrible, car il meurt dans un incendie allumé par sa propre main, après avoir causé la fin de sa mère. Rosegger n'a pas gardé toujours une pareille modération (2), et, sans insister sur des pages qu'il regrette probablement lui-même, comme certains indices nous portent à le croire, nous dirons qu'il y a souvent couru risque de faire un tort irréparable à cette bonne foi religieuse des humbles dans laquelle il assure pourtant révérer un inestimable trésor.

Nous l'avons indiqué, notre écrivain fut sans doute engagé dans la campagne de représailles que nous venons d'esquisser par quelque allusion à la sensualité de sa plume. C'est donc ici le lieu d'examiner un reproche qu'on lui a présenté parfois dans sa patrie. A nous autres Français, qui avons le palais singulièrement blasé sur ce genre d'épice, le poète de la Styrie apparait d'ordinaire comme un prodige de réserve et de chasteté. Lisons

(1) *Meine Ferien.*

(2) Voir *Hoehenfeuer*, Das Hacherl, *Allerhand Leute*, « Mon ami Franz; » *Buch der Novellen*, II, « Mathieu Hellbert, et III, Jean le Favori, ou Marie dans la Misère. » *Hoch vom Dachstein*, « l'Amour ne se laisse pas duper. » *Allerlei Menschliches*, » le Cheval boiteux, etc. » L'Allemagne s'est toujours montrée particulièrement inquiète en cette difficile question, et les papes, depuis saint Grégoire le Grand jusqu'à Grégoire XVI (1832), ont dû plus d'une fois rappeler à l'ordre un clergé peu soumis.

par exemple *le Refuge des Pécheurs*, récit de la chute et des souffrances d'une nouvelle Gretchen. La scène de la séduction s'y rencontre au début, mais elle est à ce point voilée qu'un lecteur peu perspicace reconnaîtra seulement vers la conclusion du drame que le prologue charnel en a passé discrètement sous ses yeux. Néanmoins, Rosegger a ses momens de liberté, où il montre le goût non pas du nu classique et païen, comme il le proclame pour s'excuser (1), mais bien du dévêtu, qui en est assez différent, puisqu'il se cache au lieu de s'offrir, et n'est contemplé qu'à la dérobée. Fréquentes sont dans son œuvre les scènes de bain où quelque Actéon de village surprend une Diane rustique, si chaste parfois qu'elle plongera sous les eaux pour y cacher à jamais sa pudeur : ainsi fait l'héroïne du *Waldschulmeister*, Waldlilie. — Mais on peut voir aussi Diane guetter à l'occasion un moderne Actéon, comme il advient à cette singulière princesse Juliana, en qui Rosegger veut incarner la souveraine selon son cœur. Placée au fond d'une forêt en présence du beau Martin, son hôte, elle contemple un certain soir par une fenêtre sans volets la toilette de nuit de l'homme qu'elle aime déjà; et les détails de cette scène sont assez précisément développés.

Un des héros de *la Lumière éternelle*, Rolf, est un véritable Adamite, qui, renouvelant les fantaisies de quelques sectes religieuses du passé, aime à s'étendre sans vêtemens au soleil sur un rocher perdu dans la montagne, ce qui prête à des facéties scabreuses (2). Tout cela rappelle trop les expériences douteuses que Gœthe rapporte dans son *Voyage en Suisse*, alors qu'il s'efforçait d'animer les aspects de la nature alpestre par quelques personnages dans le costume des idylles antiques. Encore Gœthe goûtait-il ses reconstitutions archéologiques de façon ouverte, et non pas à la dérobée ainsi que font les héros de Rosegger. Malgré tout, elles étonnent et choquent notre goût moderne : on sent mieux, à y songer, la vérité de ce jugement de Taine, exposant dans une page pittoresque de sa *Philosophie de l'Art*, qu'indépendamment de toute idée morale, le nu ne saurait être naturel, accepté, artistique sous le climat du Nord comme jadis sous le soleil de l'Attique. Là-bas, l'air sec et lumineux jetait sur la chair comme une sorte de patine de bronze : tandis que,

(1) *Mein Weltleben*. p. 410.
(2) Voyez aussi les Confidences personnelles du curé de Thorwald, p 354.

dans les brouillards septentrionaux, la peau trop claire et facilement rougie par le froid appelle pour ainsi dire le vêtement nécessaire à la protéger contre les intempéries.

Après cette digression esthétique, il nous faut revenir aux opinions religieuses de Rosegger, et examiner encore les objections que lui inspire, parmi les institutions pratiques du catholicisme, l'une de celles qui comptent parmi les plus attaquées : la confession. Il en a fait, il faut l'avouer, un singulier usage dans certains de ses écrits. Tantôt (1) il montre un jésuite réduisant un pénitent au désespoir par la rigueur de sa doctrine, et par une interprétation trop littérale des règles canoniques : or, ce n'est certes pas là le reproche adressé d'ordinaire aux enfans de Loyola. Tantôt (2) il prétend, dans un assez maladroit roman-feuilleton, rendre le secret de la confession responsable de la mort d'un innocent : mais il s'y prend si mal que toutes les sympathies vont à la conduite chevaleresque du prêtre qu'il met en scène, et que la discipline de l'Église paraît se confondre exactement avec les lois de l'honneur en cet exemple médiocrement choisi. Plus originale (3), quoique assez malveillante encore, est l'histoire de ce mendiant dévot qui, aussitôt après sa confession mensuelle, va fièrement se placer sur les degrés mêmes de l'autel : puis, au cours du mois, à mesure que sa conscience se charge de fautes nouvelles, descend peu à peu de banc en banc jusqu'au fond du temple, par la connaissance de son indignité grandissante. Il mourut un jour près de l'autel, et, insinue l'auteur, il eût été préférable qu'il expirât au dernier rang, c'est-à-dire à l'apogée de ses sentimens d'humilité chrétienne. — Non pas, répondrons-nous, car l'Église n'approuve sans doute sous aucune forme l'orgueil et la vanité ; mais, s'il avait sincèrement le ferme propos qui est expressément requis pour l'efficacité du sacrement, le héros de ce récit était plus parfait, moralement et socialement parlant, après l'absolution qu'avant d'y avoir de nouveau recours.

D'ailleurs, Rosegger a fait lui-même son *mea culpa* sur le chapitre de la confession dans une charmante anecdote ; et nous ne nous refuserons pas le plaisir de la reproduire ici. — C'était lors de ses fiançailles avec la douce enfant qui, venue à Alpel

(1) *Der Waldschulmeister.*
(2) *Das Ewige Licht.*
(3) *Geschichtenbuch des Wanderers*, « les Sept péchés capitaux. »

pour y chercher une impression littéraire, en avait rapporté un sentiment plus durable. « Quand le jour du mariage approcha, écrit le héros de ce roman vécu (1), je vis entrer un matin dans ma chambre un prêtre que je connaissais, et que je savais bien disposé à mon égard. Il était venu, dit-il, sans vouloir prendre place sur le siège que j'avançais, comme un pasteur à la recherche de son agneau égaré. A la vérité, il désespérait presque du succès de sa mission, car il savait combien vivement la presse catholique avait attaqué mes écrits. Que cette presse ait eu tort ou raison, ce n'était pas pour l'instant la question : mais l'Église et ma propre conscience n'avaient pas mérité en tous cas de payer pour ces feuilles trop zélées. Je n'ignorais pas sans doute, poursuivit le prêtre, que les sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie étaient utiles à la préparation de celui du mariage : or, il se disait tout prêt à m'épargner la course à l'église, où je pouvais craindre les observateurs malveillans, et à écouter ma confession dans ma propre chambre, ayant apporté à cet effet son étole. De grandes formalités n'y seraient pas nécessaires ; il suffisait de nous asseoir côte à côte, tandis que je lui ferais, comme à un ami, mes confidences. Puisque le jeune homme, sur le point de s'engager dans les liens du mariage, dit adieu à son existence passée, il lui convient d'effacer les taches, qui, trop souvent, demeurent sur une vie de garçon. Le fiancé peut alors approcher sa fiancée d'une conscience plus légère, et l'union ainsi commencée sous l'œil de Dieu sera bénie par lui. — Telles furent à peu près ses paroles. Touché d'une semblable cordialité, je lui dis être très volontiers disposé à me confesser : mais j'ajoutai que je ne me croirais pas véritablement délivré du poids de mes péchés avant de les avoir avoués à ma femme, et reçu d'elle son absolution. Le visage du prêtre devint grave : il me fit encore quelques questions indifférentes, et se retira sans qu'il eût été de nouveau question de confession entre nous. Cela me fit une vraie peine qu'il eût pris mes paroles pour une marque de mésestime envers le sacrement. »

Ce malentendu est profondément caractéristique des dispositions religieuses de Pierre Rosegger : d'une part, justice rendue par lui à l'élévation d'âme des pasteurs dignes de ce nom, respect conservé au fond du cœur pour la religion de son enfance,

(1) *Mein Wellleben*, p. 51 à 56.

et pour ses usages séculaires. Mais, d'autre part, révolte intérieure de l'amour-propre ombrageux, tendance à substituer le sens humain des rites à leur caractère surnaturel : surtout véritable défaut de critique, qui lui fait préférer les flottantes suggestions de sa raison incertaine aux conclusions qui sont les fruits d'une aussi longue pratique morale que celle de l'Église. Tel est l'aveu qui sous sa propre plume va former le corollaire de cette précieuse confidence. La scène se passe à présent une année environ après le mariage accompli : « Au cours d'une de ces soirées heureuses, je fis ce que j'aurais dû faire avant notre union. Je confessai mes fautes à ma femme. Anna m'écouta très attentivement, puis passa dans la pièce voisine. Lorsque, ne la voyant pas reparaître, je me décidai à l'y suivre, je la trouvai blottie près d'un meuble, devant le portrait de sa mère, et pleurant si fort que toute sa personne en était secouée. J'ai vu là qu'il vaut encore mieux se confesser au prêtre qu'à la femme aimée. Il est vrai qu'elle me donna bientôt un long et tendre baiser : j'étais donc absous, mais, pour pénitence, j'eus la conviction qu'elle portait de ce jour en son cœur un chagrin que nous autres hommes ne sommes pas capables de mesurer. »

Et, sans doute, ce serait à la fois une insinuation odieuse au point de vue humain, et une supposition peu respectueuse pour la miséricorde divine que d'établir le moindre rapprochement entre cet incident et les épreuves dont un avenir prochain allait accabler ce jeune époux. Mais, lui-même, dans l'exaltation de sa douleur, ne songea-t-il pas quelque jour aux paroles du prêtre délicat et digne qui l'avait visité jadis? La sincérité émue de son récit semble le laisser entendre.

X

Après avoir exposé ses objections principales à la discipline catholique, et en quelque sorte l'aspect négatif de sa pensée religieuse, il nous faut en reproduire de notre mieux le côté positif, avant d'indiquer l'évolution qui, depuis dix années, paraît le rapprocher de son point de départ et de la foi de son enfance. Bien qu'il soit assez difficile de préciser les détails de sa profession de foi, Rosegger semblait aboutir, vers le milieu de sa carrière, à une sorte de christianisme mystique et humanitaire, qui, par affinité de race peut-être, fait songer à certains

traits de la pensée de Renan (1). C'est une tendance à marier aux harmonies de la nature les cérémonies du culte, comme il l'indique dans l'aventure de ce jeune prêtre qui, perdu dans la montagne au cours d'une nuit d'orage, découvre, après une suite d'émotions puissantes, la religion de la souffrance humaine et le langage muet de la création, en sorte qu'il dit au matin sa messe sur la pierre nue des sommets, et résume par ces mots sa morale élargie : « Tu dois contempler Dieu dans ses œuvres et faire du bien à ton prochain (2). »

Ailleurs (3), le poète nous montre une mère qui, en l'absence d'un prêtre qualifié pour bénir les restes de son fils expiré, place le corps tout près d'une claire cascade de la montagne, « espérant que le souffle béni de Dieu réside dans chaque goutte de ses eaux. » — Puis nous assistons à des demi-miracles, créés par quelque coïncidence sentimentale, mais dont l'explication est toute rationnelle (4). Nous entendons opposer sans cesse l'Évangile au catéchisme; nous voyons les autorités ecclésiastiques adjurées d'insister, dans l'éducation populaire, davantage sur le livre divin, et moins strictement sur le résumé doctrinal (5). Nous constatons des velléités iconoclastes qui se trahissent fréquemment dans l'œuvre de Rosegger, les images de sainteté ayant le privilège de blesser à la fois son sens esthétique, et ses susceptibilités morales. Et, certes, il serait permis de faire des réserves sur l'ornementation des églises de la haute Allemagne, qui empruntent à l'Italie quelque chose de son goût pour les oripeaux criards. Mais, après tout, l'adoration ou la vénération des fidèles ne doivent pas, s'ils sont bien instruits, s'adresser à l'image matérielle, et l'on peut combattre la superstition et le matérialisme dans le sein de la religion chrétienne, sans édicter des prescriptions aussi radicales que celle de Mahomet (6). — Comme d'ordinaire, Rosegger s'est d'ailleurs contredit lui-même à plusieurs reprises sur ce point. Il nous rapporte, par exemple, avec une véritable émotion les tendres effusions de son père, lors

(1) Comparez les idées de Rosegger aux vues exprimées dans la préface des *Études d'histoire religieuse*, p. 16, sur la nécessité de la religion au village, sur son rôle esthétique dans la vie paysanne.

(2) *Geschichtenbuch des Wanderers*, « En montant vers Dieu. »

(3) *Waldheimat*, II, p. 245.

(4) *Volksleben*, « l'Autel, » ou *Allerhand Leute*, « le Charbonnier Hansel. »

(5) *Das Ewige Licht* ou *Allerlei Menschliches*.

(6) *Waldschulmeister* ou *Sonderlinge*, « Pierre le mal né. »

du premier pèlerinage, où, tout enfant, il accompagna le bon Lorenz sur le chemin de Maria-Zell. « Nous nous agenouillâmes devant l'image de la Vierge sur le chemin, nous récitâmes un *Pater noster*, pour demander aide et protection durant notre voyage. — Je me sens tout remué, dit soudain mon père en levant vers l'image un œil humide de larmes, vois donc, elle nous regarde avec tant d'amitié ! — Il embrassa le piédestal, je l'imitai, et nous poursuivîmes notre route (1). » Or, bien loin de renier ces attendrissemens du passé, notre auteur a fréquemment affirmé son désir de conserver à des vies rudes et sans joies la source de si douces effusions. Et, sur la couverture verte de l'édition brochée de ses œuvres complètes, l'on voit, protestation muette de l'âme montagnarde contre les caprices de son interprète, ses propres initiales P. K. se dresser entre une madone isolée dans la forêt et la silhouette d'une église lointaine. — Nous reviendrons d'ailleurs sur sa dévotion personnelle aux figures de la Vierge.

Quels seraient cependant, à l'en croire, les véritables prêtres des temples sans images qu'il rêve en ses heures d'inquiétude morale ? — Il ne nous a pas donné de conclusions nettes sur ce sujet. Dans *le Maître d'école forestier*, trois personnages se partagent les fonctions du culte au sein de la commune nouvelle : le maître d'école lui-même qui est une sorte d'apôtre laïque : l'*Einspaennig*, sobriquet d'un véritable prêtre que les scrupules de sa conscience et certains démêlés avec ses supérieurs ont engagé à se réfugier dans la solitude alpestre où se déroule l'action ; enfin le *Reim-Rueppel*, ce poète populaire aux naïfs discours, émaillés d'assonances puériles et d'images gracieuses, qui prête sa voix aux sentimens des fidèles, durant les cérémonies d'un culte sans règles précises (2).

Ouvrons maintenant *la Lumière éternelle ;* malgré la présence d'un curé canonique, dans la vallée de Thorwald, nous trouverons plus nombreux encore les candidats au sacerdoce naturels interprètes de l'idée religieuse élargie. Et qui donc a véritablement en ce lieu le droit de marcher, portant entre ses mains la lampe du sanctuaire, le symbole de la foi ? Telle est la question

(1) *Waldheimat*, I, p. 170.

(2) C'est dans le recueil intitulé *Sonntagsruhe*, qu'il faut aller chercher l'expression la plus nette de ces rêves d'une religion améliorée. Ces pages sont d'ailleurs assez banales et un peu prudhommesques par endroits.

que se pose le pasteur de Thorwald lui-même dans les hallucinations de ses derniers jours. — Serait-ce le sacristain Karl, un athée correct et froid, qui professe que les ministres du culte doivent être incrédules afin de n'être pas écrasés, en présence de Dieu, par le respect, par la terreur de leur responsabilité, par la honte de paraître trafiquer des choses saintes? — Serait-ce plutôt le juif converti Joseph, philanthrope éclairé, qui prétend faire refleurir dans les vallées alpestres, ravagées par l'industrie moderne, l'âge d'or de l'agriculture et des vieilles mœurs? Serait-ce encore le socialiste Lucien, qui par la force, veut ramener le peuple à un idéal voisin de celui de la primitive Église? Non, c'est l'anabaptiste Rolf, dont nous avons dit les fantaisies adamites, sorte de doux fanatique qui se refuse au service militaire, parce que le but en est la destruction de la vie, et au mariage, parce qu'il perpétue le mal de la vie. Le curé de Thorwald, l'esprit égaré, il est vrai, par la décadence morale de sa paroisse, montera vers Rolf avant de rendre le dernier soupir, comme pour remettre entre ces mains, peu dignes en somme, le dépôt de la Lumière éternelle. — Celui-là sera donc le prêtre du temps présent, à la mode sans doute du comte Tolstoï, dont l'idéal semblerait faire des prosélytes sur les sommets de la Styrie, si là, comme dans la Russie lentement modernisée, l'action délétère des mêmes innovations économiques ne suffisait à expliquer les mêmes projets d'une chimérique réforme.

Tout cela ramène notre pensée à la profession de foi du Vicaire savoyard, et il est impossible de n'être pas frappé par les analogies qui unissent, à travers un siècle d'évolution historique, Rosegger, le fils des paysans styriens, à Rousseau, l'enfant des artisans de Genève. Nous avons dit la similitude de leurs conceptions politiques (1) : leurs tendances morales et religieuses ne présentent pas moins un air de parenté évidente, comme si, en un milieu ethnique certainement analogue, l'âme populaire, que les leçons de l'histoire ne changent guère, faisait refleurir, dans un renouveau séculaire, les mêmes rêves, les mêmes illusions, les mêmes postulats. Rousseau n'est-il pas d'ailleurs le prototype de l'esprit moderne, l'homme dont on rencontre sans cesse autour de soi l'influence ou la ressemblance? — Arrêtons-nous donc un moment à tracer un parallèle qui, peut-être, ne sera pas sans fruits

(1) Comparer la « Parabole des Forts » dans *Martin der Mann* au chapitre XI du *Gouvernement de Pologne*, de Rousseau.

pour la connaissance de Rosegger. Si ce dernier est un admirateur des *Confessions*, c'est qu'il y contemple comme un reflet de sa propre personnalité; reflet terni cependant, et nous tenons à le proclamer tout d'abord, car il n'entre pas dans notre pensée d'infliger au gracieux poète l'injure d'une identification avec Jean-Jacques. Une divergence fondamentale aiguilla différemment leurs destinées morales. Rousseau ne connut pas sa mère; son père fut peu attentif à ses devoirs; son éducateur dans l'âge décisif se montra brutal et antipathique à sa nature. Rosegger, au contraire, a connu des parens admirables et pénétrés du sentiment de leur responsabilité familiale, puis un maître honnête et bienveillant qui continua leur œuvre et lui permit de garder intact le trésor le plus précieux, le sentiment de sa dignité morale, que l'apprenti du graveur Ducommun avait laissé de bonne heure dans les ruisseaux de sa ville natale.

Cette réserve faite, remarquons que, déjà dans leurs souvenirs d'enfance, on constate avec étonnement des confidences presque parallèles. Tandis que les aînés de son atelier poussent l'apprenti genevois à voler à leur profit des légumes, un valet déshonnête prétend utiliser de même la faiblesse présumée du caractère du jeune Pierre, et lui faire piller pour son compte le tronc d'une chapelle isolée dans les bois (1). On a lu chez Rousseau le récit du mensonge effronté qui fit chasser honteusement de sa place une fille de service honnête et sans reproches. Le jeune vaurien osa accuser en face cette infortunée d'une polissonnerie dont il était l'auteur, le vol d'un ruban « couleur de rose et argent, » et il soutint son imposture d'un front qui l'étonna lui-même. « Action atroce, » dit-il en propres termes, dont le poids demeura sur sa conscience ulcérée, et qu'il n'avoua qu'en gros à Mme de Warens, réservant la primeur des détails aux lecteurs de ses *Confessions*. Or, Rosegger nous conte (2) une anecdote singulièrement analogue au moins jusque vers la conclusion. Ayant caché par simple gaminerie, assure-t-il, un objet de valeur appartenant à un serviteur de son père, le grand Toni, il vit accuser du vol supposé un jeune valet de ferme, son camarade de jeux : il le vit maltraiter et chasser sous ses yeux, sans trouver tout d'abord en son cœur le courage de l'aveu. Quoi ! lui, l'enfant sage par excellence, le petit savant en matière théologique, déjà fort considéré dans son cercle

(1) *Als ich jung noch war*, « Quand j'allai vers Emmaüs. »
(2) *Neue Waldgeschichten*, p. 32.

restreint, il lui faudrait, pour une étourderie, perdre cette auréole si douce à son front et déchoir profondément dans l'estime publique! Voyez cependant ici le contraste entre les résultats de deux éducations différentes. Le second coupable, — qui l'était pourtant moins que le premier, car il n'avait été que le spectateur muet et non l'instigateur de l'injustice commise, — se sentit touché de la grâce au cours de la prière du soir, toujours faite en commun chez son père. « Tandis qu'ils répétaient sans cesse le *Pater* et l'*Ave Maria*, je me pris à les accompagner en murmurant sans interruption : « Cher Toni, pardonne-moi ma faute, c'est moi qui ai volé ton argent! » Soit que Toni eût très sommeil, ou que, durant le rosaire, il pensât avec joie à son trésor déjà restitué par le larron, un certain temps s'écoula avant qu'il eût remarqué le texte singulier de mon oraison de ce soir-là. Enfin, il commença d'agiter la peau de son front et le lobe de ses oreilles, tourna lentement vers moi un visage terrifié, et cria soudain qu'il fallait faire silence pour laisser le petit continuer seul sa prière. Tandis que tous, stupéfaits de cette interruption insolite, se taisaient en effet, je me cachai en pleurant dans le coin sombre, et gémis tout haut : C'est moi qui ai volé l'argent! Le rosaire fut terminé pour ce jour-là, les événemens se pressèrent rapides et énergiques vers un dénouement un peu rude, mais qui me fut en somme adouci par la pensée, que, de ce moment, l'honneur d'Hiasel était sauf. » Quel plus grand triomphe du sentiment de la responsabilité morale, et des prescriptions de l'honneur ?

Est-ce illusion cette fois, et trouvera-t-on le rapprochement forcé? Nous avons cru rencontrer une impression du début des *Confessions* dans la sensibilité bizarre que révèle un des récits de *Waldheimat*, intitulé : *Pour un mot du père*. Le petit Pierre, rarement querellé par son père, éprouve de ces gronderies exceptionnelles un étrange sentiment de bien-être. Cette énigme s'explique pourtant un jour à ses yeux : il reconnaît en effet que ces réprimandes lui donnent seules une preuve sensible de l'affection et de l'intérêt que lui porte au fond du cœur un éducateur aimant, mais taciturne, et dont le caractère peu expansif ne trouve pas d'autre occasion de contact direct avec son fils que le reproche. On sait que Rousseau a éprouvé enfant, a porté jusque dans la suite de sa vie sentimentale, une sorte de volupté sous le châtiment quand il vient de qui l'on aime; et une

spirituelle essayiste lui reprochait récemment en Allemagne d'avoir inauguré, dans la littérature moderne, la « position agenouillée devant la femme (1). » Ajoutons sans retard qu'en Rousseau, il se mêle à cette rare impression psychique un élément sensuel malsain qu'on ne remarque certes pas en Rosegger. Mais l'état d'âme a néanmoins quelque analogie, n'est-il pas vrai? Et, en étendant un peu la portée de cette sensation obscure et raffinée, ne pourrait-on dire que le poète styrien semble parfois ne pécher contre l'Église sa mère que pour sentir plus profondément sous la tristesse de ses regards et l'amertume de ses reproches le lien de tendresse indissoluble qui l'unit malgré tout à la confession de son enfance ?

Bien d'autres rapprochemens se présentent encore entre les deux penseurs qui nous occupent. C'est la timidité de leur caractère renfermé, qui redoute par instinct la blessure de contacts brutaux : « Dans le calme, dit Rousseau, la crainte et la honte me subjuguent à tel point que je voudrais m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir, je ne sais que faire ; s'il faut parler, je ne sais que dire : si l'on me regarde, je suis décontenancé. » Combien de fois Rosegger n'a-t-il pas fait des aveux analogues? C'est encore, coïncidence plus particulière, ce pressentiment d'une mort prochaine qui pesa de part et d'autre sur leur délicate adolescence. On sait l' « accident » de Jean-Jacques aux Charmettes, cette crise violente en toute sa personne, qui fut suivie d'une sorte d'abandon résigné aux soins de sa « maman, » et d'une attente quotidienne de la mort. Rosegger a écrit de son côté (2) : « Dès mon enfance, j'ai été dirigé, ou plutôt égaré par une idée bizarre. J'avais, en tout temps, la conviction que ma vie serait courte, et que, par suite, inutile était tout effort vers une condition meilleure. J'ai donc vécu constamment alors dans une sorte d'indifférence rêveuse, attendant avec résignation le trépas à chaque année nouvelle, ou même durant toute indisposition passagère (3). »

Dirons-nous cette avidité de lecture, également frappante chez les deux enfans ; l'un consacrant ses quelques deniers à l'achat de calendriers populaires, l'autre portant chaque dimanche

(1) Voyez notre étude sur Mme Laura Marholm *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1899.

(2) *Am. Wanderstabe*, p. 393.

(3) Renan a passé par les mêmes sentimens (Voyez *Feuilles détachées*, p. 129).

ses trois sous d'étrennes chez la loueuse de livres la Tribu? Ils furent presque au même titre des autodidactes qui durent réparer de leur mieux, après leur vingtième année, les insuffisances de leur culture première. Et il semble que Rousseau ne se sentit pas moins gêné que son émule par la méthode « extravagante » de travail qu'il crut devoir adopter dans son inexpérience. « J'y perdis un temps infini, dit-il, et faillis me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir, ni rien savoir. » Malgré tout, le jeune Genevois avait été initié plus tôt à l'instruction classique, en dépit de fréquentes interruptions dans ses études, et, l'hérédité citadine y aidant peut-être, il parvint à une culture générale plus approfondie que celle de Rosegger. Il n'en garda pas moins des préjugés semblables sur la civilisation des villes, et écrivit, lui aussi, des *Lettres de la montagne* qu'on pourrait rapprocher des *Bergpredigten* dont nous avons parlé.

Enfin, si nous passons sur le terrain religieux, on remarque facilement, par quelque familiarité avec ses personnages, que Rosegger ne place guère autre chose dans la bouche de ses prêtres indépendans que la profession de foi du Vicaire savoyard (1). Même on se souvient alors que ce personnage imaginaire est né, de l'aveu de Rousseau, par la fusion de deux hommes qu'il avait connus, M. Gaime, et M. Gâtier, ecclésiastiques alpins dont les *Confessions* nous apprennent, pour le second, qu'il fut infidèle à son vœu de chasteté. Toutes circonstances qui font songer aux héros que Rosegger se choisit avec prédilection en ses heures troublées.

Il est certain en outre que Rousseau, converti au catholicisme par intérêt, et retourné sur le tard à la foi protestante, avait pourtant lui aussi dans l'esprit des dispositions catholiques. La douceur véritablement apostolique d'un saint prélat, Mgr de Bernex, le protecteur de Mme de Warens, avait agi sur son âme. Fréron put même publier malignement, beaucoup plus tard, un certificat signé par l'auteur de l'*Émile*, et attestant qu'il avait été témoin d'un miracle. Au cours d'un incendie, le vent menaçant avait subitement changé de direction sous ses yeux, pendant les prières de l'évêque de Genève. Remarquons, pour expliquer ces dispositions, que Mme de Warens, dont l'influence fut si grande sur la pensée de son hôte, avait été rapprochée déjà du catho-

(1) Voyez par exemple : *Geschichtenbuch des Wanderers* « En montant vers Dieu, » ou *Buch der Novellen*, « III, Marie dans la Misère.

licisme par ses fréquentations piétistes (1) et en avait plus tard accepté sincèrement les doctrines, bien qu'elle portât dans sa profession de foi nouvelle des dispositions particulières, fruits de son éducation protestante. « Fidèle à la religion qu'elle avait embrassée, dit Rousseau, elle en admettait sincèrement toute la profession de foi; mais quand on en venait à la discussion de chaque article, il se trouvait qu'elle croyait tout autrement que l'Église, toujours en s'y soumettant... Je suis bonne catholique, disait-elle, je veux l'être toujours, j'adopte de toutes les puissances de mon âme les décisions de la Sainte Mère l'Église. Je ne suis pas maîtresse de ma foi; je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserves, et je veux tout croire. Que demandez-vous de plus? » Elle sut, ajoute M. Ritter, se montrer à la hauteur d'un rôle qui demandait une âme religieusement cultivée, quand elle fut appelée à consoler le jeune Rousseau, malade se croyant condamné, et quand elle dut lui servir de compagne dans la recherche inquiète de la foi sur laquelle il voulait s'appuyer. Or, quand on a pratiqué Rosegger, on sent qu'il eût accepté volontiers la direction d'un pareil Mentor.

Car il n'a pas laissé de subir, lui aussi, une influence étrangère, masculine, il est vrai, et par là moins insinuante peut-être, mais à laquelle il a cependant obéi avec fidélité. Nous voulons parler d'un homme bien différent de lui par sa tournure d'esprit, sinon par son origine, également populaire, l'écrivain célèbre en Autriche : Robert Hamerling. Ce poète, d'un cœur généreux, mais d'un talent moins spontané que celui de Rosegger, avait grandi dans les illusions humanitaires du milieu de son siècle, et garda toujours les convictions de cette génération aventureuse. Ayant protégé cordialement les débuts littéraires de son jeune compatriote, il demeura son ami, et par le prestige de sa culture supérieure inspira toute sa vie au poète styrien une sorte de respect et de culte superstitieux, qui influa certainement sur l'attitude religieuse et politique de ce disciple volontaire. Ce fut seulement après la mort d'Hamerling, survenue en 1889, que Rosegger s'épanouit sans entraves et osa enfin se montrer lui-même dans l'expression de ses doctrines morales ; car dans la voie littéraire, nous l'avons dit, il avait rencontré beaucoup plus tôt l'originalité. Il nous reste à étudier cette dernière évolution de sa pensée philosophique.

(1) Voyez sur ce sujet les études de M. Ritter.

XI

Lorsque, en 1885, à l'occasion du vingtième anniversaire de leur belle et durable amitié, le Dr Svoboda consacrait une notice biographique (1) à son protégé de jadis, devenu son supérieur dans l'ordre de la renommée littéraire, ce publiciste, évidemment acquis au monisme contemporain des sciences de la nature, constatait déjà qu'il n'avait jamais pu amener Rosegger à partager ses convictions : « En 1876, dit-il, il m'avoua que la pénétration des secrets de la nature donne peut-être la vérité, mais que c'est là une vilaine vérité, avec qui le vrai poète ne saurait frayer. A son avis, l'esprit des sciences naturelles ne doit pas pénétrer dans le peuple ; il remplit le monde d'égoïsme, et ne laisse aucune action au prêtre, au poète, ou autres idéalistes. Oui, le poète a plus d'idées communes avec le prêtre qu'avec le matérialiste... Le matérialisme rend malheureux et mécontent... Que d'autres courtisent la raison, il entend, pour lui, rester fidèle au sentiment. »

En effet, à côté des écarts de polémique que nous avons signalés, courait sans cesse, dans les écrits de Rosegger, une veine de religion poétique et de piété délicate. Revenons, par exemple, aux silhouettes de prêtres qu'il a tracées en si grand nombre. Nous n'avons guère indiqué jusqu'à présent que les plus troubles parmi ces figures ; mais il en a peint d'admirables et de rayonnantes. On est même frappé de l'impartialité, de la complaisance évidente, qui, malgré ses griefs personnels, lui fait représenter sans cesse les ministres du culte comme les amis des lumières et de la tolérance. C'est là l'attitude de ce prêtre qui, voyant un de ses jeunes paroissiens considéré comme sorcier parce qu'un peigne d'ébonite, passé dans ses longs cheveux noirs, a donné quelques étincelles, explique doucement aux exaltés du village le phénomène physique dont ils ont été les témoins (2). — Ailleurs (3), tandis qu'un autre groupe d'affolés de sorcellerie se dispose à brûler sans procès deux infortunés, victimes d'une méprise également ridicule, ces brutes déchaînées chuchotent entre elles : « Surtout, n'appelez pas le curé ; il ne

(1) Svoboda, *F.-K. Rosegger*, Breslau, Schottlaender.
(2) *Allerhand Leute, Der Funken-Kerl.*
(3) *Der Schelm aus den Alpen*, « Deux jeunes magiciens. »

croit à rien d'autre que ce qu'il voit dans son catéchisme ou son évangile, et nomme tout le reste superstition. » — Ici (1), en présence d'une hallucination fréquente chez ces imaginations actives, celle d'un forgeron, qui croit entendre pleurer dans le foyer de sa forge les âmes du purgatoire, c'est encore le curé qui cherche à écarter de lui ces rêveries dangereuses. — Là (2), alors qu'une servante accuse, comme nous l'avons dit, le jeune Rosegger de relations avec Satan pour ses premiers essais littéraires, il place dans la bouche du curé de Saint-Kathrein une plaisanterie un peu libre peut-être, mais née à tout le moins d'un sentiment généreux. En effet, la vieille allant jusqu'à faire allusion à un bûcher prochainement nécessaire : « Depuis la construction des chemins de fer, le bois est devenu trop cher, dit le brave homme. — Tiens ! reprend aigrement la harpie, et pourtant, en enfer, on chauffe pendant toute l'éternité. — Possible qu'ils y brûlent de la houille, » conclut le curé en haussant les épaules.

Citons encore ce bon pasteur (3) qui va placer de sa main une petite croix sur la tombe d'un suicidé enseveli hors du champ consacré, et murmure une prière pour le pauvre pécheur, tandis que, par contraste, ses paroissiens bornés se livrent aux plus grandes absurdités afin de retirer à l'infortuné le bénéfice des honneurs funèbres qui lui ont d'abord été rendus par erreur et dans l'ignorance de son crime. Excellent thème à plaisanteries villageoises : ils imagineront, par exemple, de sonner la cloche avec le battant accroché à l'envers, pour révoquer le glas pieux, et de recommencer le festin des funérailles, le dos tourné à la table, afin d'effacer la trace du précédent repas d'honneur.

C'est un prélat, qui tient à Philippe le Haïsseur, cette incarnation de la violence confessionnelle, le discours suivant : « Mon cher ami, votre zèle pour l'honneur de l'Église chrétienne est fort louable ; mais, avant toutes choses, il serait nécessaire que vous devinssiez vous-même un chrétien. Pas de protestation, mon enfant ! Vous êtes possédé de l'infernal démon de la haine, et le Christ Notre-Seigneur a dit : Aimez-vous les uns les autres, aimez aussi vos ennemis. C'est même par là que notre religion se distingue de celle des païens et des Juifs, par ce fait qu'elle est amour, et pur amour. Par là, la religion chrétienne est divine ;

(1) *Die Aelpler*, « le Diseur de Patenôtres. »
(2) *Als ich jung noch war*, « Quand je devins libre-censeur. »
(3) *Idyllen aus einer untergehenden Welt.*

par là, elle change en nos mains la pierre en pain, le pain dans le corps du Seigneur. Parce qu'elle est pur amour et réclame de chacun l'amour, elle fait de l'homme bestial un enfant de Dieu, aux pensées hautes, au cœur dégagé d'égoïsme et préparé pour le sacrifice. La race humaine a vécu des milliers d'années avant le Christ; des religions sans nombre ont surgi et passé. La loi de l'égoïsme, de la haine, de la vengeance, d'un inutile ascétisme régnait sans partage. Alors vint notre Christ céleste, apportant l'amour; et c'est pourquoi nulle religion n'a élevé l'homme aussi haut que la chrétienne. La douceur, la bienveillance, la paix, la joie, et le bonheur terrestre dans sa forme pure, toute la perfection humaine qui trouve son expression dans les meilleurs du temps présent, tout cela est l'œuvre du christianisme. Le Christ hait le vice et la bassesse; mais l'homme, en lui-même, quel qu'il soit, il ne le hait jamais. »

Et voyons encore avec quel tact admirable Rosegger fait parler, au début de *la Lumière éternelle*, un autre prélat, dont le devoir est d'avertir, d'éclairer un prêtre façonné précisément sur le modèle de ceux que notre poète peint avec complaisance, c'est-à-dire doué d'un cœur chaud, de sentimens humanitaires, et d'aspirations réformatrices. Ce dernier ecclésiastique est un vicaire de la ville épiscopale, qui écrit dans les gazettes, y traitant de la réforme du célibat ecclésiastique, ou de la prédominance dans l'instruction religieuse de l'Évangile sur le catéchisme; et ce sont là des idées dont nous connaissons déjà un partisan.

L'abbé Wieser se voit alors nommer soudain curé d'une paroisse montagnarde et, mandé par l'évêque, il est reçu avec une bonté toute paternelle : « Ne prenez pas votre transfert pour une disgrâce, lui dit le prélat, car ce n'est pas cela. Vous voilà maintenant curé, homme libre. Par cette nomination, j'ai voulu vous donner l'occasion d'appliquer pratiquement dans un village isolé quelques-unes au moins des idées que vous avez énoncées théoriquement, à titre de publiciste. Je ne vous défends pas d'écrire davantage sur vos plans de réforme, mais je crois que vous y renoncerez de vous-même. Sept cents âmes sont maintenant confiées à votre responsabilité. Que le Dieu fidèle vous fortifie et vous protège! Adieu, Wieser. » Est-il possible de mieux dire, de faire parler plus dignement le langage de la discipline nécessaire dans un corps tel que l'Église, uni à celui de

la mansuétude chrétienne, et, ajouterons-nous, de se réfuter plus nettement soi-même, si le fait que Rosegger n'est pas dans les ordres ne modifie guère la portée et le retentissement de ses objections?

Mais peut-être, c'est là du moins notre sentiment personnel, ses plus belles figures de prêtres ont-elles été tracées par lui dans cette nouvelle dont nous avons dit le début tragique, *la Mère des fleurs*. La pauvre folle, qui a tué ses enfans par scrupule religieux, en a laissé un vivant contre sa volonté. Le curé du village, silhouette exquise de naïve bonté, recueille et fait instruire le petit abandonné, qui devient un prêtre à son tour, et, retrouvant sa mère coupable au moment où elle est sur le point d'aller rendre ses comptes à Dieu, lui ouvre enfin les yeux sur sa folie. Car, montrant en sa personne le saint qu'est devenu l'un de ces polissons jadis condamnés par elle dans son aberration, il établit clairement aux regards de la mourante cette belle théorie optimiste que les desseins de la Providence sont impénétrables, et que nul ne doit se faire l'instrument de la justice de Dieu. Telle est la morale de ce tragique, hasardeux, et pourtant si noble récit.

Outre la haute estime toujours conservée par lui au prêtre digne de ce nom, il est un lien sentimental qui a maintenu une union secrète entre l'écrivain tourmenté de scrupules rationalistes et le culte catholique de ses pères. Nous voulons dire un amour filial pour la Vierge mère, dont le clair rayonnement n'a jamais subi d'éclipse en son cœur; et dont la chaleur fut renforcée peut-être par cette tendance éminemment celtique, la vénération de la femme. Que de fois Rosegger l'a célébré, « ce doux culte de Marie, parfumé d'un souffle de mai; âme véritable, salutaire et divine du catholicisme, qui lui assure des millions de fidèles. » Culte bien fait pour ces âmes timides qui n'osent affronter le sévère visage du Christ couronné d'épines, futur juge des vivans et des morts, mais préfèrent trouver asile et paix auprès d'un cœur maternel (1).

Ne croirait-on pas rencontrer un écho de la dévotion tendre et émue que nous avons signalée chez son père dans ces réflexions: « Incommensurable en surface comme en profondeur est la mer de béatitude que la foi en Marie a versée dans le sein

(1) *Dorfsuenden*, « le Refuge des pécheurs. »

de l'humanité catholique... Au moyen de cette foi, l'Église a réparé le mal causé à l'enseignement populaire par un trop faible souci de l'Évangile... Je puis le dire : Elle a été pour moi une seconde mère. Quand je gardais les troupeaux sur le haut pâturage, et que de lourds orages s'élevaient au ciel, je voyais dans les nuages dorés la frange de son manteau. Quand, aux dernières lueurs du soir, je regardais la lune en son éclat, Elle s'y appuyait pour me sourire en disant : « Va, mon enfant, dormir au nom de Dieu (1)... » Et ces litanies passionnées se poursuivent pendant des pages, sous la plume de l'écrivain déjà vieillissant, car ces lignes sont parmi les dernières qu'il ait publiées. — On pourrait lui appliquer ce trait de l'un de ses personnages (2) : « Avec la grâce, la ferveur, et la dévotion d'un *Minnesaenger* inspiré de Dieu, il disait aux fidèles la beauté, la virginité, la dignité céleste, la pitié, l'amour de Marie. » Et, dans la plus rationaliste de ses œuvres de jeunesse, *le Repos du Dimanche*, on rencontre soudain sous la plume de cet iconoclaste un morceau comme celui-ci : « La foi de l'enfant passe comme la rosée. Qu'elle s'éloigne donc ! Mais il est une croyance qui ne me quittera jamais, la foi dans la glorieuse image de la Vierge céleste... Que ton intercession bénie nous puisse sauver du désespoir sur la sombre voie !... Laisse vivre à jamais dans le cœur des hommes ta douce image. »

Enfin, il nous a confié, certain jour (3), l'un de ces cauchemars qui sont le tourment de son organisation nerveuse, un rêve bizarre dans lequel il lui semblait que la lumière eût pour jamais quitté ce monde de tristesses : « Effrayé, je cherchais les consolations de l'art, j'écoutais les accens pénétrans de la musique ; mais toujours, je pensais malgré moi : il fait sombre. Je contemplais les sculptures des Grecs et, malgré tout, je me disais : le soleil nous a abandonnés et je demeure triste jusqu'à la mort. J'errais donc sans répit par les rues désertes des villes et par les solitudes également mornes. Mais voici qu'entre de redoutables entassemens de rochers, j'aperçois une petite chapelle sous le scintillement muet des étoiles. J'entre, et j'y vois, doucement éclairée par deux cierges, une admirable image. C'est la Mère avec l'Enfant, Marie avec le Sauveur dans ses langes. Je con-

(1) *Mein Himmelreich*, « Notre chère Dame. » Leipzig, 1901.
(2) *Buch der Novellen*, « III, Marie dans la Misère. »
(3) *Alleriei Menschliches*, « l'Image sainte. »

temple ce pur, chaste, céleste visage, et il me semble enfin que doucement, doucement l'aurore commence à poindre. Je me prosterne alors devant l'image, tandis que l'espoir et la confiance s'éveillent en mon cœur. Une femme siège au conseil céleste : pouvons-nous donc être condamnés sans appel ? Des sanglots violens me secouent : je sens sur mon front une main fraîche ; j'ouvre les yeux. Le jour est clair et ami ; au chevet de mon lit, se tient la chère et fidèle compagne de ma vie, m'interrogeant avec tendresse sur le rêve qui m'a tant agité. — Anna, dis-je, aussi longtemps que je vivrai, l'image qui pend là sur la muraille sera couronnée de verdures et de roses... Elle m'a délivré de la terreur et de l'angoisse... Je veux lui vouer mes chants. »

Véritable chemin de Damas, n'est-il pas vrai, pour l'iconoclaste qui se révèle en d'autres parties de son œuvre ; et l'hérédité joue probablement son rôle, par l'accumulation des émotions séculaires, en de tels transports. Mais c'est une croyance touchante de certains fidèles, que la Mère de Dieu n'abandonne jamais les chrétiens qui lui ont gardé quelque respect au milieu des plus coupables égaremens : ceux-là ne douteront pas sans doute du salut final de l'écrivain qui a sacrifié à un sentiment sincère son amour-propre de raisonneur, et jusqu'à la logique de son attitude.

XII

Il est une circonstance extérieure qui contribua à ramener peu à peu le penseur paysan vers une conception morale et sociale plus large que celle de ses débuts littéraires. C'est la transformation économique si rapide dont il fut, depuis un demi-siècle, le spectateur étonné d'abord et bientôt désolé. Au sein de ses montagnes comme partout ailleurs, le temps semble avoir doublé le pas dans ce siècle de la vapeur que nous venons de clore. Des mœurs, des institutions d'une antiquité immémoriale ont été ébranlées, sapées en quelques années. De longs serpens de fer se sont glissés par les vallées les plus âpres, au grand effroi des vieilles gens dont les pressentimens superstitieux n'étaient que trop fondés, car ces pionniers du progrès ont détruit une société patriarcale qu'il faut réédifier à présent sur d'autres bases : au prix de quels efforts, de quelles méprises, l'avenir l'enseignera

seul. Nous avons dit déjà la décadence d'Alpel, le hameau natal du poète; elle n'est qu'un symbole du rapide effritement de toutes choses aux alentours. « Où est, écrit Rosegger (1), le peuple d'autrefois, au cœur fort et joyeux, et cette existence qui, des siècles durant, maintint si heureusement l'équilibre entre la nature primordiale et l'humaine civilisation? Il n'est que temps de sauver pour la postérité le souvenir de ce joyau qui va disparaître, et de fixer en faveur de nos descendans l'aspect de la vie la plus heureuse qui fut jamais. Pourtant, que les générations futures ne s'illusionnent pas devant ce tableau, et ne discernent pas au loin dans le passé un bouton de rose sauvage, là où en réalité une goutte sanglante de souffrance humaine est demeurée suspendue au buisson d'épines. Car ces idylles de montagne et de forêt se lisent plus doucement qu'elles ne se vécurent, et la vieille vie populaire fut riche en tragédies de toutes sortes, mais plus riche encore en beauté, en héroïsme, en réconciliation. Il a été donné à l'auteur de ces pages de la vivre un demi-âge d'homme, et le mal du pays ne l'a jamais quitté depuis qu'il respire dans un autre entourage. » Non, le mal du pays ne l'a jamais quitté, et nous allons nous en apercevoir par ses efforts pour reconstruire à tout prix dans la réalité le château aérien de ses souvenirs d'enfance.

Outre les progrès de la presse et des voies ferrées, trois facteurs principaux semblent avoir concouru, à son avis, pour amener cette soudaine démoralisation, et cet appauvrissement foudroyant de la culture paysanne. Tout d'abord l'extension de la grande propriété, stimulée par les goûts de chasse chez les millionnaires de la finance ou de l'aristocratie. C'est là le sujet de mainte nouvelle en son œuvre (2) : c'est le thème des premiers chapitres de *Haidepeter's Gabriel*, où il montre un paysan ruiné par les ravages du gibier, et, de plus, persécuté pour délit de chasse, parce que, s'estimant en état de légitime défense, il tue les cerfs qui mangent ses légumes. Enfin, nous l'avons dit, tout le roman de *Jacob le Dernier* fut construit sur cette donnée : un vieux paysan, demeuré fidèle à la terre est ruiné d'abord et tué enfin par l'extension du domaine forestier d'un châtelain.

Un second assaut pour les vieilles coutumes, ce fut l'invasion des touristes et des hôtes d'été dans les montagnes, jadis vierges

(1) *Idylles d'un monde qui s'en va.* Préface.
(2) Par exemple, *Sonderlinge*, « la Tête de pierre. »

de tout contact avec la civilisation. Ces citadins apportent avec eux leurs vices effrontés, leurs exigences de confortable; ils font naître autour d'eux les tentations de vol et de tromperie, et ils embourgeoisent en un clin d'œil les descendans des rudes colons de jadis. Enfin, troisième ennemi du passé, l'industrie moderne vient dresser ses hauts fourneaux et ses cheminées d'usines dans les vallées silencieuses, jetant au prolétariat, par la tentation du salaire fixe, les anciens cultivateurs propriétaires. Et ces deux dernières plaies sont exposées à vif dans *la Lumière éternelle.*

Tout se transforme sous ces influences délétères, les sentimens religieux, les relations de famille, les rapports entre maîtres et serviteurs, jadis si chrétiennement égalitaires qu'ils formaient le fondement solide de cette hiérarchie patriarcale. Aujourd'hui, le fils de riches paysans ruinés, contraint de se faire valet de ferme, exhale sa plainte en ces termes : « Qui n'a jamais été son maître ne saura jamais combien cela est dur de ne plus l'être. Je ne crains pas le rude travail, car on s'y habitue vite. Mais être ballotté çà et là, selon le caprice de brutaux et stupides individus, à cette vie on ne se fait jamais. Pas un moment libre : nourriture et logement dignes d'un chien... Mon patron, ayant appris que j'avais étudié l'agriculture, s'est moqué de moi et, par dépit de ce que je susse quelque chose mieux que lui, m'a traité de façon si grossière et si dégradante que j'ai commencé de me mépriser moi-même (1)... » Combien nous voilà loin de la tranquille et même joyeuse égalité d'humeur des valets de Lorenz Rosegger !

A cette décadence de tout ce qu'il a chéri, le cœur de Pierre Rosegger ne s'est pas résigné; il a conçu, lui aussi, après un Richard Wagner ou un Frédéric Nietzsche, son plan de régénération, et son rêve d'une humanité meilleure. C'est par le retour à la nature, par la saine influence de la vie des champs que les générations futures devront retrouver le calme et le bonheur : « Les citadins retournent encore à la ville quand les feuilles jaunissent, mais un temps viendra où ils achèteront des biens paysans pour les cultiver en paysans, tandis que les agriculteurs plus expérimentés s'en iront conquérir de nouvelles terres arables sur la lande inculte. Ces hommes de l'avenir renonceront à l'érudi-

(1) *Der Schelm aus den Alpen,* « Edi» et Nessel.

tion stérile, trouveront plaisir et santé dans le travail corporel, et se créeront enfin des lois sous l'égide desquelles une honnête et stable population campagnarde pourra subsister (1). » Tel est l'idéal tolstoïsant de renaissance agraire qui reparaît souvent dans les prédications de Rosegger, pour s'épanouir enfin dans le dernier roman livré par lui à la publicité : *Erdsegen, la Bénédiction de la Terre.*

A n'en considérer que la surface, ce livre n'est guère qu'une réédition, sous une autre forme, d'un des premiers écrits de l'auteur, *la Vie populaire en Styrie.* Un jeune journaliste, qui traite dans une feuille provinciale les questions économiques et agricoles, sans en connaître le premier mot, se laisse entraîner par le vin à un pari hasardeux : celui de servir un an, comme valet de ferme, dans la montagne, afin de démontrer à ses collègues sa compétence trop souvent par eux mise en doute. Il tient en effet son engagement, et, chaque dimanche, adresse à un ami citadin le résultat de ses observations, de ses réflexions de la semaine. Par là se déroule une fois de plus sous les yeux du lecteur l'année paysanne, avec ses coutumes, ses superstitions, ses fêtes religieuses, la succession de ses incessans travaux et de ses rares plaisirs. On salue au passage de vieilles connaissances : le braconnier blessé, le déserteur repris par les gendarmes, l'honnête fille séduite, tous thèmes jadis traités presque dans la même ordonnance par l'auteur. Mais ce qui est nouveau dans ce volume, c'est l'esprit dont il est animé ; au lieu du détachement un peu narquois, du scepticisme mêlé de tendresse qui inspirait les jugemens de l'écrivain débutant, fraîchement émancipé par ses études récentes, et qui s'exprimait sur ce ton gouailleur dont frémissaient les bons curés de campagne, voici que nous percevons un hymne de sympathie, de regrets, d'admiration sans réserve pour ce monde du passé qui s'efface, et qu'il faut à tout prix conserver. Il importe que les plus malsains produits de la culture artificielle du temps présent viennent, à l'exemple de Hans Trautendorffer, le héros de cette aventure, se régénérer au contact de la source vive, dont les derniers bouillons achèvent de murmurer près des sommets neigeux. Ou plutôt, suivant l'expression brutale du journaliste, séduit par la vie des champs, qu'ils viennent donc « se désinfecter avec du

(1) *Jacob der Letzte.* Préface.

fumier de vache, » les contaminés de la civilisation, qu'ils viennent prendre des leçons de politique à l'étable! « On élit un socialiste dans la ville voisine. — Mouh! en dit mon voisin de lit le bœuf, et je suis en somme de cet avis. » Qu'ils reconnaissent, avec leur guide en cet Éden menacé, que le paysan est l'homme le plus civilisé du temps présent, *der groesste Kulturmensch;* que sa vie n'est pas une banale idylle de Gessner, mais une odyssée aux aventures héroïques et diverses ; qu'une ferme bien tenue est le berceau de toute production comme de toute industrie; enfin qu'un véritable paysan est « l'homme complet. »

Sans doute il est permis de ne pas prendre tout à fait au sérieux la rusticité de Rosegger. Il ne pousse pas aussi loin que le comte Tolstoï la conséquence avec ses principes; on ne le voit point travailler de ses mains : et il reconnaît lui-même qu'après quelques mois de campagne la ville le rappelle par une invincible attraction, cependant que son fils aîné fait ses études de médecine. Mais il n'est pas moins évident qu'un sentiment sincère l'anime dans ses conseils et dans sa prédication.

Or, en annonçant la bonne nouvelle de l'humanité agricole, il s'est senti pénétré de nouveau par l'idéal religieux de son enfance. Sans doute le journaliste d'Erdsegen ne se fait pas faute d'interpréter encore dans un sens humain les cérémonies et les usages de l'Église : mais il est peu à peu séduit par les spectacles de foi humble et sincère qui passent devant ses yeux étonnés. « La religiosité, dit-il, n'est pas un point de vue dépassé ; elle est dans la nature de l'homme, aussi bien que l'amour et la haine... Je crois que, si le paysan était athée, rien ne pourrait croître sur sa terre. » Ou encore : « Si, dans mon enfance, je n'avais sucé moi-même ce lait maternel de la foi, je ne pourrais comprendre, admirer, honorer ces cérémonies de la Semaine sainte au moins comme le dernier sourire d'un monde qui disparaît. Ne va pas rire de moi, philosophe : mais, parfois, vu d'ici, cela m'apparaît plutôt comme une résurrection d'entre les morts. »

Ainsi l'on voit grandir chaque jour dans l'âme de Rosegger la préoccupation du rôle moral et social de la religion : préoccupation qui ne l'a jamais abandonné tout à fait, il faut le dire. Déjà, dans *Haidepeter's Gabriel,* tandis qu'il montrait la douce Régina priant pour son frère envolé vers les cités perverses, l'auteur ajoutait : « Rien sur la terre n'est capable de

calmer et de consoler un cœur anxieux à l'égale d'une prière confiante. Oh! ne jetez pas la torche incendiaire du doute dans ce sanctuaire de l'humanité souffrante. Ou, si vous l'osez, ressuscitez donc en vous, au profit des malheureux, cette toute-puissance et cet amour fécond, qu'ils attendent avec tant de confiance de Dieu et de ses saints. Vous en sentez-vous bien capables? »

Le maître d'école dans la forêt écrivait sur les feuillets de son journal : « Quiconque a, une seule fois, prié de tout son cœur devant la croix, ne perdra plus de vue ce type de l'amour et du sacrifice de soi-même. Qui s'est une fois enthousiasmé pour le doux culte de la mère de Dieu, qui a frissonné d'espoir à l'idée de la résurrection des morts et de la gloire éternelle des cieux, celui-là sera, je crois, armé pour toujours contre le démon de la négation : il conservera une confiance inébranlable dans la victoire finale du beau et du bon. » Mais les professions de foi de Rosegger se font plus nettes avec les années : « Mon étoile fut le christianisme, dit-il à la fin de sa confession biographique, *Mein Weltleben :* en lui j'ai grandi, par lui s'est façonnée mon âme; de lui j'ai tiré force et courage, en son sein j'ai trouvé le repos. » Ou encore (1) : « J'aime les fêtes de l'Église catholique. Peut-être le temps béni de l'enfance et de la jeunesse y ressuscitent-ils pour moi dans un souvenir? Peut-être ce culte grandiose m'enchante-t-il pour savoir unir le bon au beau, et les placer tous deux à la portée du peuple? Les défauts et les abus qui en résultent, on apprend avec le temps à les excuser, parce qu'on en vient à reconnaître que rien ne saurait être parfait sur cette terre... On oublie plus d'une laideur morale, plus d'un trait de pharisaïsme, au rayonnement des cierges, aux accens des orgues, au chant des fidèles. Entouré de cœurs qui prient, qui pleurent et se recueillent, on célèbre en silence et en liberté pour soi-même son office divin. »

Dans *le Village anéanti* (2), ce récit animé d'une émotion non feinte et que nous avons cité déjà, Rosegger a fait une véritable amende honorable par la bouche d'un émigré, revenu d'Amérique après trente ans pour contempler les ruines de son village natal. Jadis, jeune étudiant révolutionnaire, il fut le chef du

(1) *Allerhand Leute, Der Funken-Kerl.*

(2) *Hochenfeuer.* Rosegger vient de rééditer cette significative nouvelle à part dans une collection de classiques populaires.

parti destructeur et antireligieux. Même, au cours d'une mission de pénitence prêchée dans ce village, il osa braver en face l'orateur sacré venu pour retenir les fidèles dans le droit chemin. Ce fut une scène tragique que son défi jeté à la toute-puissance divine : seul, debout dans le cimetière, au milieu de la multitude angoissée et indécise encore, il a nié Dieu, le sommant de lancer sa foudre pour établir sa présence, et n'a que trop bien réussi dans sa démonstration. Mais la mauvaise semence jetée par lui a grandi en anarchie, en ravages, en dévastations. Maintenant, au seuil de la vieillesse, il revient sur les lieux témoins de ses excès juvéniles pour faire une solennelle abjuration de ses erreurs. Si, dit-il, Dieu l'eût foudroyé en effet lors de son défi hautain, c'est que ce Dieu eût été mobile, emporté, vindicatif, semblable en un mot aux hommes infirmes et passagers. Son facile triomphe n'a donc rien prouvé contre un adversaire à ce point disproportionné. Et l'ancien révolutionnaire fonde une chapelle avec une école pour relever de ses cendres la communauté humaine cimentée par les siècles et anéantie en un moment par sa faute : « Quand je retournerai à Dreiwalden, dit-il, je veux entendre les cloches de l'*Ave* qui, chaque jour, viennent rétracter la parole funeste prononcée jadis par un enfant insolent, et annoncer à tous les points de l'horizon : Dieu existe, Dieu est ! »

Enfin, en 1892 (1), Rosegger a publié un entretien sur la religion, qui est fort significatif de ses convictions flottantes comme de ses bonnes intentions. Il met en scène un docteur, avocat du matérialisme moderne (peut-être le digne M. Svoboda), et son propre personnage, assez transparent sous son nom de Pierre. Ces deux interlocuteurs échangent à peu près les propos suivans :

Le Docteur. — Vous retardez vraiment sur votre époque, avec votre attachement au christianisme !

Pierre. — Beaucoup ont éprouvé le mal du pays loin du christianisme, et d'autant plus douloureusement qu'ils s'en étaient éloignés davantage.

Le Docteur. — La religion rend-elle donc meilleur ?

Pierre. — Il ne siérait pas à l'humilité chrétienne de le proclamer trop haut : mais elle rend tout au moins plus heu-

(1) *Allerlei Menschliches.*

reux (1). Or, la vérité, c'est ce qui nous fait heureux. Et j'honore à ce titre le culte catholique, car il réunit en lui tous les moyens de louer dignement le Seigneur. Combien pauvre en sensations élevées, en sentimens délicats serait le peuple des campagnes et des forêts, si l'Église ne lui apportait art plastique et art dramatique, chant et mélodies tout à la fois! Je l'avoue même : j'aime le mysticisme, et j'ignore pourquoi certains s'effrayent devant ce mot. Ne sommes-nous pas environnés de mystère? Le monde entier demeure pour nous un gigantesque secret, ainsi que le passé, l'avenir, les causes de nos tendances et de nos actes, non moins que leurs effets lointains. Si nous transformons alors le mystère en symbole, si nous le rapprochons de nos cœurs par des images sensibles, si nous l'éclairons et l'humanisons tout à la fois dans notre imagination, n'est-ce pas là le mieux que nous puissions faire? Et nous n'adorons pas dans l'Eucharistie le pain et le vin, mais le divin mystère dans le sein duquel nos destinées reposent.

Le Docteur. — Je vous envie véritablement. Pourquoi donc avez-vous, à l'exclusion de tant d'autres, le privilège de sentir et d'éprouver de la sorte? Ce n'est pas seulement le bonheur en perspective dans l'autre monde : c'est déjà la félicité ici-bas.

Pierre. — Oh! mon ami. Que je voudrais à présent me jeter dans vos bras et vous confesser combien souvent et avec quelles angoisses il me faut prier afin de conserver cette foi. On ne peut ni l'acquérir, ni l'apprendre : il faut la recevoir de la grâce céleste. Maintes fois, tandis qu'on voudrait en faire parade avec vanité, soudain, la voilà disparue : le cœur est désert; ou bien, au lieu des chères figures sacrées, ce sont les démons du doute et du désespoir qui l'habitent.

Le Docteur. — Expliquez-moi donc alors vos satires parfois si amères contre certaines pratiques religieuses que vous condamnez sans ménagement.

Pierre. — C'est bien simple : la religion ne m'a jamais laissé indifférent. Longtemps, j'ai défendu tout dans notre Église et dans les conséquences visibles de son enseignement. Puis, en regardant de plus près, bien des choses m'y ont déplu, parce que

(1) C'est la conclusion d'un sociologue bien éloigné des idées religieuses : « Ce que la religion a seule donné à l'homme, c'est un état d'esprit comportant le bonheur. Aucune philosophie n'y a réussi jusqu'à présent. » Le Bon, *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, p. 145.

je voyais en elles un dommage pour le sentiment chrétien. J'ai cru constater que les formes du culte, qui, bien adaptées au fond, sont salutaires, prenaient le pas sur leur contenu spirituel, menaçant d'étouffer l'esprit sous la lettre; qu'on abusait maintes fois des choses saintes; qu'on inclinait la foi vers la superstition. Alors, j'ai stigmatisé ces abus avec colère, et, cela, je le ferai tant que je vivrai, et que la religion chrétienne m'apparaîtra comme ce qu'il y a de plus saint au monde.

Le Docteur. — Cela est maladroit de votre part, car on vous proclamera dangereux avec quelque raison, et l'on défendra aux fidèles la lecture de ces œuvres auxquelles vous donnez précisément pour but la propagation de l'esprit chrétien.

Ici, Pierre hausse les épaules et se tait.

Il y a bien des choses sous-entendues dans ce haussement d'épaules et dans ce silence : un aveu, un regret, une promesse d'avenir? Rosegger a été, nous l'avons dit, fort attaqué dans le camp catholique, et nous n'hésitons pas à le proclamer avec son ami le docteur, il a souvent mérité de l'être. Mais il y a gardé pourtant des sympathies précieuses et de tenaces amitiés. C'en était un témoignage que l'intervention discrète, à la veille de son mariage, d'un prêtre bienveillant. Il a raconté aussi ses relations en somme affectueuses et cordiales, malgré quelques nuages, avec son compatriote d'Alpel, devenu curé dans le voisinage, et, par là, la première des gloires de ce hameau favorisé du ciel. N'est-il pas allé jusqu'à dire à cet ami d'enfance, en une heure d'épanchement sincère, qu'il serait heureux de voir son propre fils entrer dans les ordres, s'il en montrait la vocation, car lui-même avait toujours regretté les obstacles matériels qui l'en écartèrent jadis (1). Est-ce là le langage d'un irréconciliable? A l'en croire d'ailleurs, depuis quelques années, la polémique religieuse se fait plus calme sur son compte, et les voix malveillantes s'élèvent plus rares contre ses écrits (2). Sans doute les plus évangéliques et les plus pondérés parmi les catholiques autrichiens en sont venus à partager sur Pierre Rosegger le sentiment des deux ministres de la religion qui semblent l'avoir le mieux pénétré dans son fonds : de ce curé d'Hauenstein, d'abord, qu'il alla voir lors de ses premières vacances universitaires, et devant qui, tout en dégustant son excellent vin, le jeune étudiant

(1) *Mein Weltleben*, « Urbain Offenluger. »
(2) *Ibid.*, « Mes chers ennemis. »

prétendit faire briller une science toute fraîche par quelques discussions religieuses : « Que Dieu te protège encore de longues années, dit le brave homme pour réponse, et la clarté se fera d'elle-même en tout cela (1). » Puis, de cet autre ecclésiastique, qui, réparant les excès de zèle par lesquels le père de Rosegger avait perdu le repos de ses nuits, rassura le vieillard sur le compte de son enfant émancipé, et rendit la paix aux derniers jours de ce grand chrétien. « Votre fils, dit ce véritable disciple de l'Évangile, n'est pas méchant, il est seulement différent de vous, il cherche le bien à sa manière. Ne lui dites donc plus jamais rien sur ses opinions, et priez incessamment pour lui le bon Dieu, qui se chargera bien d'arranger tout (2). » Et ces deux cœurs généreux ne sont pas des exceptions dans leur ordre, puisque Rosegger a pu écrire encore : « Conscient de la droiture de mes intentions, je suis assuré que la portion du clergé qui pense noblement approuve mon attitude, et j'en possède les preuves (3). »

Un obstacle qui pourrait retarder sinon entraver le retour complet de cette brebis aventureuse, ce sont ces terribles questions de race qui, dans la monarchie des Habsbourg, mêlent aujourd'hui plus que jamais la religion aux agitations du siècle. Les succès récens de la Prusse protestante ont fait naître dans le cœur des Allemands autrichiens, avec le désir plus ou moins avoué de se voir incorporer au puissant empire du Nord, une certaine sympathie pour les doctrines de la Réforme considérées comme spécialement germaniques. Quelques exagérés tentèrent même, sans grand succès, à vrai dire, de passer aux actes en préconisant la conversion générale de leurs concitoyens au protestantisme. C'est le mouvement qu'on a baptisé : *Los von Rom* « Séparons-nous de Rome. » D'autre part, les représentans parlementaires des religieuses populations alpestres ont été poussés à l'alliance des Slaves autrichiens, et par les aspirations catholiques, c'est-à-dire universelles, de l'Église romaine qui tend à effacer les distinctions de race dans la communauté d'une même foi, et par la crainte de l'esprit protestant qui anime le pangermanisme. Or, si les Tyroliens et les Styriens ne sont pas purement Germains d'origine, ils le sont tout au moins de langue, de

(1) *Meine Ferien.*
(2) *Mein Weltleben.*
(3) *Ibid.*, p. 175.

culture, et d'aspirations, car le succès matériel est un irrésistible prestige. C'est pourquoi l'attitude slavophile de leurs mandataires vient d'être condamnée par eux aux élections législatives de 1901, qui, de la sorte, ont semblé marquer un recul de l'influence catholique dans ces montagnes. On voit combien la situation morale de ces pays apparaît trouble et complexe à l'heure présente.

On ne saurait accuser Rosegger de sympathies prussiennes. Tout le fond celtique de son être se révolte contre la conception militariste des Hohenzollern. N'a-t-il pas écrit dans le premier de ses romans, *Der Waldschulmeister :* « Au lieu d'enthousiasmer les enfans pour les héros guerriers, il est préférable de leur inspirer l'horreur la plus indignée pour le métier des armes; il faut leur enseigner le patriotisme, qui apprend à vivre pour la patrie plutôt qu'à mourir pour elle. » N'est-il pas devenu l'un des fervens de la baronne de Suttner et de sa pacifique prédication (1) ? Ses convictions sont presque aussi cosmopolites parfois que celle de l'*Aufklaerung*. Dans *le Paysan aux Français*, il a montré l'un de nos compatriotes, blessé durant les guerres napoléoniennes, se fixant en Styrie pour y faire souche de bons Autrichiens. Et il a résolu de façon simpliste le problème qui agite le Tyrol contemporain, où luttent les influences allemandes et italiennes. Mariant un Autrichien antiwelche à une charmante jeune fille latine (2), il ajoute qu'ils engendreront non pas des Allemands ou des Italiens, mais des hommes ! Aussi avons-nous reçu récemment (3) confidence de ses rapports un peu embarrassés avec l'apôtre intransigeant du germanisme tyrolien, le poète Adolphe Pichler, qui, à plus d'un point de vue, apparaît comme l'antipode de son confrère styrien.

Toutefois, par certaines de ses objections à la discipline catholique et par sa tolérance affichée sur le terrain religieux, Rosegger a pu paraître animé de sympathies protestantes, et les adeptes du *Los von Rom* ont les yeux tournés vers lui. Dans la revue berlinoise *Zukunft*, il vient de publier sur le mouvement évangélique pangermaniste deux courts dialogues, qui trahissent son attitude expectante et embarrassée dans cette question brûlante (4). Il nous présente un pasteur de l'Église réformée, accueil-

(1) *Allerlei Menschliches.*
(2) *Der Schelm aus den Alpen.*
(3) *Ibid.*
(4) *Der Tuermer.* Stuttgart, 1901.

lant successivement dans son cabinet de travail deux recrues, désireuses d'accomplir leur évolution patriotique vers le protestantisme. Le premier solliciteur est un jeune sot qui n'agit que par concession à la mode du jour, par désir peut-être d'alléger ses obligations rituelles, et le pasteur se montre vis-à-vis de lui fort sévère : « Retournez chez vous, mon garçon, dit-il, et devenez d'abord un bon catholique. Nous avons bien assez de protestans indifférens parmi nous et nous accueillerions plus volontiers des gens qui auraient rempli consciencieusement leurs devoirs envers une autre Église... Vous pouvez emporter ce petit livre (il lui tend un Évangile) (1). » Le ministre se montre, il est vrai, plus accueillant pour un vieillard qui assure avoir longuement réfléchi sur sa décision; mais ce serait un trait peu conforme à la vraisemblance que de le faire agir d'une autre manière, et, cette fois encore, il termine du moins par une prédication de tolérance et de paix. « Quand vous passerez près du cimetière catholique où reposent vos ancêtres en compagnie de tant de braves gens, levez les yeux vers la Croix qui les abrite de son ombre, et songez que le Crucifié étend ses bras de l'un comme de l'autre côté. »

On suit de près dans les sphères intellectuelles du protestantisme l'évolution religieuse de Rosegger. Il vient de publier un dernier recueil d'études religieuses, — *Mein Himmelreich*, Mon Royaume céleste, — qui a été le signal d'une polémique de presse assez animée. Il faut l'avouer, ce livre ne marque pas un progrès dans la voie que ses amis catholiques se flattent de lui voir reprendre un jour. C'est qu'un nouvel acte d'hostilité ouverte s'est produit contre lui de la part de l'autorité civile, gardienne de la religion officielle. La censure a fait saisir à Gratz, en mai 1899, un article consacré par lui dans son journal le *Heimgarten* à la personnalité de Jésus, telle qu'elle lui est apparue par l'étude directe et approfondie des quatre Évangiles, qu'il avait repris en main au cours d'une longue maladie. Rigueur nécessaire peut-être et dont nous n'avons pas à apprécier le bien fondé sur le terrain où elle s'est produite, mais sévérité peu faite pour aplanir à un hésitant le chemin du bercail. On retrouve d'ailleurs dans ce « Royaume céleste » toutes les tendances que nous avons mises en évidence d'après l'ensemble de son œuvre. Effort pour comprendre de façon symbolique, pour in-

(1) *Deutsch-evangelische Blaetter*, mars 1901

terpréter par le sentiment moral, pour humaniser en quelque manière les dogmes et les cérémonies sacrées. Enthousiasme exclusif pour l'Évangile, aversion pour les alliances politico-religieuses, tolérance extrême vis-à-vis du protestantisme. Et, néanmoins, incapacité de renoncer à la communion catholique, où le culte de Marie, les attraits esthétiques des rites, les souvenirs de ses ancêtres et de sa jeunesse le retiennent invinciblement.

En fait, le protestantisme satisferait bien moins que le catholicisme les vagues aspirations sentimentales de ce cœur inquiet : car cette confession enseigne aussi strictement que la sienne l'éternité des peines, la présence réelle, maint dogme que notre homme aime interpréter et transfigurer à sa guise, et elle manque en revanche des élémens mystiques qui lui sont chers. Rosegger est, sur toutes choses, un indépendant, un poète fantaisiste qu'une orthodoxie, quelle qu'elle soit, risque d'effaroucher aussitôt qu'il en sentira les lisières. Telle paraît être l'impression d'un publiciste protestant, qui terminait par ces considérations élevées une récente étude sur *Mon Royaume céleste :*

« J'irai plus loin : au lieu de reprocher à Rosegger sa persistance à demeurer dans l'Église catholique, tant qu'il considère cette attitude comme conciliable avec les impulsions de sa conscience et avec ses convictions, nous avons plutôt sujet de nous réjouir qu'il se rencontre dans les rangs du catholicisme des hommes ou des femmes d'une piété aussi noble, aussi véritablement digne de l'Évangile que celle qui transparaît à chaque ligne de *Mein Himmelreich*. Car nous pouvons espérer que, tout en demeurant dans leur confession, ils y travailleront plus efficacement à un accord entre les confessions dissidentes que s'ils rompaient entièrement, définitivement, et publiquement avec le catholicisme ; et que, ainsi, mieux que par une retentissante sortie de leur Église, ils contribueront à réaliser le grand et beau rêve que résume cette parole : « Un seul pasteur et un seul troupeau. »

C'est là précisément la devise du chef de l'Église romaine, et, si l'apostolat un peu incohérent de Rosegger pouvait porter en fin de compte de pareils fruits de tolérance réciproque (1), il

(1) Elle est plus nécessaire qu'ailleurs dans un pays divisé sur ce point comme l'Allemagne, et le prince Max de Saxe, qui a reçu l'ordination et qui est un prédicateur apprécié, se défendait récemment par la voix de la presse « d'avoir jamais

aurait bien mérité, n'est-il pas vrai, auprès de ceux qui cherchent, dans la concorde et l'union des efforts, l'impulsion nécessaire au progrès moral de l'humanité.

Et c'est bien sur une impression de tolérance que nous désirons conclure l'étude de cette personnalité captivante, si suggestive des doutes et des angoisses religieuses de la pensée moderne, en répétant après Nietzsche (1) « qu'on peut être tolérant non par faiblesse, mais par force, quand on sait encore tirer avantage de ce qui serait la perte des natures moyennes. » — Prêtons une dernière fois l'oreille au charmant conteur qui nous a si souvent séduit. Dans une inspiration d'un symbolisme pénétrant, il a peint certain jour (2) un pèlerinage singulier de ses montagnes. La coutume veut que les fidèles s'y rendent en portant sur leurs épaules une croix, plus ou moins lourde suivant leurs forces et leur ferveur, mais destinée à rappeler du moins par son aspect le fardeau du Sauveur sur la voie du Calvaire. Ils espèrent obtenir par cette mortification le pardon de leurs péchés, et, de plus, délivrer une âme du purgatoire, toujours fidèles à cette belle préoccupation de solidarité chrétienne, qui se prolonge au delà du tombeau. — Ils marchent donc en grand nombre sur la route poudreuse, quelques-uns pliant épuisés sous le faix, tous récitant à haute voix des prières. On voit des croix fortes et massives, tout à fait propres à servir d'instrumens de supplice; d'autres, il est vrai, sont façonnées symboliquement de deux bâtons assemblés, ou de lattes grossièrement clouées; aux unes pendent trois longs clous de fer; d'autres sont ornées de couronnes vertes, de fleurs et de voiles noirs et blancs semblables à ceux qu'on jette sur les cercueils. Un grand pèlerin pâle a même placé sur sa tête une couronne d'épines en guise de coiffure, et jette des regards de dédain à ceux qui sont dépourvus de cet ornement. — Parvenus sur la place de l'église, tous déposent en faisceaux leurs pieux fardeaux, et se rendent à l'office divin. — Mais, une fois la cérémonie terminée, et les fidèles revenus en plein air, il se trouve un orateur populaire pour improviser sur ce texte évangélique : « Que celui qui veut être mon disciple prenne sa croix sur ses épaules et me suive, » une excitation à la

laissé tomber de ses lèvres un seul mot qui pût attrister ses frères dissidens, une seule parole d'intolérance confessionnelle. » *Allgemeine Zeitung*, 10 novembre 1900.

(1) Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, trad. Henry, p. 224.

(2) *Der Waldvogel*, « les Porteurs de Croix. »

haine politique et aux luttes fratricides. « Le diable, dit ce fanatique, est déchaîné à Vienne ; ils y ont insulté le Seigneur et même le Saint-Père. C'est de la folie. Il faut donc le chasser avec la croix, l'Antéchrist, avec le rude bois de la croix. Piff ! paff ! il faut le moudre avec la croix, le démon infernal qui rampe dans le pays, le monstre géant dont la tête est encore à Vienne, mais dont la queue embrasse déjà le Tyrol, etc. » C'est, on le voit, le ton apocalyptique en usage au temps des guerres de religion, et Rosegger excelle dans la transcription de ces improvisations populaires. — Ici, l'intervention en sens inverse d'un assistant de sang-froid ne fait qu'exciter encore les passions de la multitude, s'agitant confusément dans l'ombre du soir : « A la lueur pâle des cierges, ce fut un spectacle terrifiant que de voir les croix saisies, soulevées, brandies au-dessus des têtes, et s'entrechoquant dans la foule. » — Une fois de plus, l'auteur réserve au ministre de la religion la mission évangélique du pacificateur : « Enfin arriva le curé de Geeding, un grand vieillard plein de majesté ; sa voix avait des accens bien connus. On l'écouta : il se plongea dans la mêlée, mit lui-même la main à séparer les combattans, et, sans user de phrases sonores, trouva des mots d'apaisement et de conciliation. Il réussit à calmer la foule, qui se dispersa. »

Voilà un rôle digne du prêtre, et ce spectacle offre une image puissante des inconvéniens de certains procédés de polémique, dont Rosegger a souffert lui-même, auxquels il a répondu parfois sans mansuétude (bien qu'on ne puisse l'accuser pour sa part d'excitations à la violence), mais qui lui ont, en tous cas, fait plus séduisans les sentiers de l'indépendance et plus ardues les voies du retour. De tels enseignemens ne sont pas superflus à introduire dans nos méditations de l'heure présente. Et, plutôt que de terminer ici par un anathème pharisaïque sur les erreurs d'un homme de bonne volonté, nous pensons mieux faire en exprimant notre sympathie pour son ardente recherche du vrai et du bien, pour les luttes douloureuses qu'il a évidemment soutenues contre lui-même ; en un mot, pour la droiture d'intentions qui doit lui mériter quelque jour la sérénité du cœur et la paix de la conscience.

ERNEST SEILLIÈRE.

MARIAGE ROMANESQUE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XXV. — M. ANASTASE

M. Anastase était revenu très contrarié de chez le notaire. Hélas! le contrat était inattaquable. L'expertise de la forêt, faite par Jan et un homme du métier, y était expressément spécifiée. Partout la main habile de M. Pik s'y rencontrait, adroitement dissimulée. Quant à M. de Rudowitz, il était prouvé qu'il n'avait pas touché un sou de la propriété, l'ayant échangée par un autre contrat, et sous de fallacieuses promesses d'expropriation, pour des terrains et des maisons, situés à Lemberg. Et M. Anastase se disait qu'une fois *les Sapins* revendus à vil prix, on aurait juste assez pour payer les dernières échéances et éteindre les dettes... Jan serait donc ruiné! Eh bien... tant mieux! murmurait-il. La leçon était terrible, la régénération n'en serait que plus complète. Les plaies d'argent, Dieu merci, se guérissent avec du travail et de la persévérance. L'essentiel, maintenant, était de ramener au bercail cette brebis égarée, et de lui faire apprécier la bienfaisante influence de la vie de famille!... Tout près de la propriété que M. Anastase possédait sur la frontière de la Bukowine, se trouvait un domaine abandonné depuis la mort de son propriétaire. Grâce à ses relations avec les héritiers, il en obtiendrait sûrement la gérance pour son neveu...

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 novembre et du 1er décembre.

Et son autorité, jointe à l'affection de la grand'mère et des deux tantes, achèverait l'œuvre du salut.

Comme M. Anastase allait mettre le pied dans la chambre de l'hôtel, où Jan devait le rejoindre, il avait été arrêté par trois ou quatre individus échelonnés devant la porte, vêtus de longues lévites crasseuses, coiffés de chapeaux hauts de forme, la face encadrée de deux tire-bouchons de cheveux, et qui avaient demandé M. Jan Korab. Ils venaient, disaient-ils, toucher le montant de certaines factures relatives à des objets de toilette fournis à Madame : un manteau de fourrure, une robe,... du linge...

— ... Madame? avait répété M. Anastase, abasourdi. Que signifiait cela?...

Alors les Israélites, par bribes, en ricanant un peu, lui avaient raconté l'histoire du fameux mariage qui avait couru en ville. Sans proférer le moindre commentaire, M. Anastase avait soldé les notes, après les avoir toutefois réduites de moitié, puis quand son neveu était arrivé, il les lui avait mises sous les yeux.

— Peux-tu m'expliquer cette énigme? Il y a donc une Mme Korab?

Sa lèvre un peu nerveuse trahissait son irritation.

Jan restait debout en face de lui le front sombre. Ah! qu'il lui était dur de faire ainsi litière de toute sa fierté devant ce juge qui triomphait! Son visage était devenu cramoisi et l'effort qu'il faisait devait être terrible, car les veines de son front se gonflaient comme si elles allaient éclater. A la fin, il dit entre ses dents :

— C'est vrai... je suis marié.

— Allons donc! quelle plaisanterie!

— Oh! ce n'est peut-être pas un mariage dans toutes les formes, mais comme tel, je l'ai accepté et je n'ai pas le droit de me dédire...

Et il avait fait à son oncle le récit complet de ce qui s'était passé. Quand il eut terminé, M. Anastase poussa un formidable soupir :

— Ah! mon pauvre ami! je ne te croyais pas si malade! Il y a certainement dans les asiles des gens enfermés qui sont moins fous que toi! Mais cette femme que tu as aimée assez pour te jeter dans pareille aventure,... tu oublies qu'elle est la nièce de Pik!... Il est visible que, dès le commencement, on a cherché à t'entortiller. Tout cela s'est fait avec une adresse infinie! et tu as pu croire, toujours, et en toutes circonstances, prendre

l'initiative... M. Pik est un fin matois, il sait combien les amoureux sont peu clairvoyans!... — Et, continua-t-il, où se trouve, en ce moment, ta pseudo-épouse?

Jan avait rougi.

— Je croyais aller la retrouver aux *Sapins*, dit-il à mi-voix, mais elle s'était installée chez les Pik. Comme je lui en faisais le reproche, elle a quitté la ville, ce matin...

— Seule? demanda ironiquement M. Anastase.

Jan courba la tête, mais ne répondit pas.

— Eh bien! voilà qui est parfait, mon cher ami!.. Et admire la sagesse de cette jeune femme qui, instruite sans doute de ta ruine, te rend délicatement ta liberté... Au reste, ces aventures se terminent généralement de la sorte!... Félicite-toi donc d'en être quitte à si bon compte. Les amoureux des demoiselles Pik s'en tireront moins bien sans doute... Un certain Moscovite a été ruiné également, il y a deux ans; seulement l'aînée lui est restée sur les bras. Quant à Tedesco le banquier, en possession de la cadette, comme légitime épouse, le malheureux s'est laissé entraîner, dit-on, à souscrire une quantité énorme d'actions des *Comptoirs de Stamboul et de Bucharest*, une affaire lancée par son beau-père, dans laquelle Pik touche une fabuleuse commission, sans endosser la moindre responsabilité, et qui, je le crains bien, n'existe que sur le papier!... Je me suis même laissé dire que ton ami Séverin, commensal ordinaire du logis, s'était fourvoyé aussi là dedans, pour quelques milliers de florins...

Les paroles de son oncle achevaient de jeter le trouble dans l'esprit bouleversé de Jan! Et tout concourait,... depuis l'attitude de Mauve jusqu'aux mystères équivoques dont s'entourait la Tékla! Hélas! à quelles luttes, à quelles tortures était-il condamné? Où était son devoir?...

Les coudes sur la table, il se pressait le front avec accablement. A la fin, il releva la tête et dit lentement :

— Vous prétendez que je suis « quitte... » mon oncle, comment l'entendez-vous?

— Voyons, mon cher ami, c'est bien simple! Nous savons tous qu'un pareil mariage n'a aucune valeur!

— Je ne suis pas de votre avis! Pour moi, c'est une question de conscience! Le fait d'avoir échangé, en toute sincérité, une promesse de mariage tandis que le prêtre prononçait les paroles de bénédiction, constitue tout le sacrement. On ne faisait pas

autrement dans la primitive Église. Pour un honnête homme, c'est suffisant! et j'ai la prétention d'en être un!

— Moi aussi, — dit laconiquement M. Zenowitz en haussant les épaules, et il songeait : « Quel fléau, bon Dieu, que les êtres à imagination! et comme ils compliquent la vie des gens paisibles qui ne demanderaient qu'à vivre dans le calme! » — Alors te voilà condamné au célibat, parce qu'il a plu à M. Pik de te jeter sa nièce à la tête! Tu te crées des liens chimériques! Mais en religion tout comme en politique, mon cher, nous avons des lois, que diable! Et vouloir passer outre, c'est le commencement de l'anarchie!

— N'insistez pas, je vous en prie, mon oncle, vous voyez dans quel état je suis. En ce moment, hélas!... je suis relativement libre,... puisque celle que j'avais associée à ma vie a jugé bon de s'en aller... Je ne ferai usage néanmoins de cette liberté que le jour où je saurai qu'elle aura repris la sienne. Aujourd'hui, j'en suis encore réduit aux conjectures... Elle a pu n'obéir qu'à un coup de tête,... s'être réfugiée chez sa tante;... je veux, avant tout, m'en assurer; et il ajouta plus bas : J'ai été si violent, si dur avec elle! Mais, de la rencontrer dans ce monde interlope en compagnie de cet homme et après tout ce que j'avais entendu,... tout ce qui s'était passé... m'avait exaspéré... Et cependant... mon oncle, je vous affirme que si vous l'aviez connue... si simple,... si digne,... vous ne l'auriez certes pas confondue avec les filles indolentes et coquettes de M. Pik.

Il y avait tant d'émotion profonde, tant de douleur contenue dans ses paroles, que M. Anastase en avait été légèrement remué.

— Et songez... continuait Jan, que, malgré tout ce qu'on peut dire,... je l'ai enlevée à son foyer,... je l'ai traitée comme ma femme! et assumé par ce fait une responsabilité immense!...

Renfrogné dans son fauteuil, le sourcil froncé, M. Anastase ne quittait pas des yeux ceux de son neveu; il réfléchissait.

A la fin, il dit :

— Fais ton enquête, Jan. Puis simplement il ajouta : Je ne blâmerai jamais un homme de faire son devoir.

XXVI. — MALÉDICTION DE TÉKLA

— Ah! je savais bien que tu viendrais!

Depuis huit jours, Danyl guettait, au tournant de la route la

venue de l'enfant chérie. Et maintenant, elle était là, vivante!... Il la serrait dans ses bras... Oh! bien pâle, bien défaillante, avec des larmes plein ses grands yeux!

— Nous te croyions en Moldavie, Mauve! Deux fois Piotr est allé chez les Pik; mais on ne lui a rien dit...

— J'ai écrit à Tékla, fit la jeune femme, ma lettre était adressée à Czernowitz, je n'ai jamais eu de réponse.

— Pik l'aura gardée sans doute, le gredin!...

Sur le siège, Spiridon attendait, indécis.

Le ménétrier se retourna alors et demanda timidement:

— C'est là... ton mari?

Une expression de souffrance infinie passa sur les traits de la jeune femme; elle fixa sur le vieillard un regard éperdu, puis, d'une voix si dure qu'il ne la reconnaissait pas :

— Je n'ai plus de mari, oncle Danyl!... Je suis abandonnée!...

Vivement elle s'était approchée du Moldave, lui tendit la main, murmura quelques paroles de gratitude, et, tandis qu'il reprenait la grand'route, elle se dirigea toute morne vers la maison, laissant le ménétrier trop stupéfait pour la suivre.

Dans la cuisine où montent des relens fades d'herbes cuites et de graisse fondue, une forme humaine s'agite sur un grabat. Près du fourneau, une petite vieille, rose et ridée comme une pomme d'hiver et entourée de formes vagues, s'affaire à préparer quelque mystérieux mélange.

A la vue de Mauve, elle a posé un doigt sur ses lèvres.

C'est qu'une opération grave va être tentée pour délivrer la malheureuse Tékla de ses obsessions!...

Déjà, une femme a saisi la tête de la patiente, et la penche hors du lit, pendant qu'une autre lui assujettit les jambes. Enfin, une troisième, qui tient à la main un récipient où nage un liquide gras, le lui verse sur le crâne, en prononçant certaines paroles cabalistiques. La mixture noirâtre dégouline lentement sur les yeux, le nez, la bouche de la malade, en dépit de ses cris et de sa résistance. Ensuite, les femmes l'empoignent énergiquement, et de leurs mains calleuses enduisent son corps décharné de *beurre de serpent*, un onguent précieux que Marina a fabriqué la veille de la Saint-André; puis, elles la massent sans relâche, en ayant soin d'opérer de haut en bas, afin que la maladie « s'échappe par les pieds! »

Mauve s'est arrêtée au milieu de la pièce, et elle regarde avec épouvante ce corps jaune et amaigri qui n'a plus rien d'humain,... cette bouche convulsée, ce crâne, où se plaquent des mèches grises poisseuses... ces yeux perçans qui ne la quittent pas!...

La nuit vient enfin. La lueur rouge du réchaud éclaire les faces de sorcière des vieilles accroupies à l'entour et qui s'endorment en récitant des patenôtres. La lune s'est levée. Ses rayons bleus vont caresser ce squelette vivant qui est Tékla ! Mais, serait-ce l'effet merveilleux des spécifiques, une sérénité plane maintenant sur ses traits.

Alors, seulement, Mauve, a osé se rapprocher d'elle. Toute tremblante, elle prend entre les siennes les mains diaphanes de la malade et les porte tendrement à ses lèvres.

Un sourire a éclairé le pâle visage :

— Te voilà, ma petite colombe ? murmure la paysanne à voix basse, tu reviens de ta leçon ?... Pose là ton violon... Assieds-toi près de moi !

— Oui, Niania chérie, c'est Mauve ! c'est ton enfant qui est revenue pour te soigner... pour t'aimer !...

La femme a passé la main sur son front...

— C'est vrai,... j'ai été bien malade, je vais mieux maintenant.

Mauve s'est rapprochée plus près encore.

— Je ne te quitterai plus, Niania, c'est pour toujours que je suis revenue !... Dis que tu me pardonnes... dis que tu n'es plus fâchée ?...

Légèrement soulevée sur son oreiller, la paysanne écarquille les yeux d'une façon bizarre, comme si elle cherchait à retrouver dans sa mémoire le fil égaré d'un souvenir.

— Tu veux bien la reprendre près de toi, ta pauvre petite Mauve ?... Elle est si malheureuse,... elle a tant, tant souffert . Regarde couler ses larmes...

La malade ne parle toujours pas, un travail obscur continue à se faire dans son cerveau ; elle jette autour d'elle un regard de méfiance, tandis que ses doigts fébriles tâtent la robe de la jeune femme.

— Pardon ?... Quel pardon ? balbutie-t-elle.

Puis tout à coup, comme si sa mémoire s'éclairait brusquement, elle se rejette en arrière, repousse avec horreur les mains qui l'étreignent :

— Tu mens !... Tu n'es pas Mauve ! Ma petite Mauve ne portait pas de robes de soie !

Dressée sur son séant, elle a brandi son bras maigre :

— Va-t'en !... fille indigne, crie-t-elle, haletante. Sais-tu qu'à cause de toi, ton père m'a chassée !... ton père,... revenu après tant d'années pour t'embrasser !... et qui a failli mourir de honte en apprenant ton départ ! Il m'a chassée !... Oui ! Moi qui aurais donné ma vie pour la tienne ! Moi qui t'avais élevée,... qui te gardais avec un soin jaloux... Ah ! il a été impitoyable...

Elle lui avait saisi les bras, et lui enfonçait ses ongles dans la chair :

— Va-t'en !... Il n'y a plus de place pour toi à ce foyer !

Terrifiée, Mauve, d'un effort violent, s'était dégagée. Tout ce qu'elle avait entendu l'anéantissait... Son cœur saignait atrocement. La coupe débordait à la fin. Comme une égarée, elle marcha à travers la cuisine. Tékla était retombée dans sa prostration, les vieilles qui somnolaient sur le sol n'avaient pas bougé. Hélas ! tous la repoussaient... Jan... Tékla... et jusqu'à ce père inconnu qu'elle avait tant rêvé revoir... C'était le châtiment qui commençait !

Par terre, près de la fenêtre, se trouvait le coffre qui lui avait appartenu, et, tout près, l'étroite boîte du violon.

Qu'allait-elle faire ? Spiridon lui avait dit qu'il était chef d'une petite troupe ambulante composée d'hommes et de femmes ; qu'il allait de ville en ville donner des concerts... Elle irait le rejoindre... Puisqu'elle était sans foyer, elle demanderait à l'unique travail qu'elle connût les moyens de gagner sa vie. Un instant, elle songea à aller réveiller Danyl, qui dormait dans l'autre partie de la maisonnette ; mais à quoi bon troubler le repos du pauvre vieux, il ne parviendrait pas à la convaincre... Du reste, son parti était pris : mieux valait donc s'en aller sans laisser de traces... Elle fit à la hâte un paquet de ses vêtemens, s'enveloppa de son vieux manteau, mit sous le bras sa boîte à violon, poussa la porte, et s'échappa dans la nuit claire.

XXVII. — MADAME DE TORNA

« Ta cousine de Torna est une sainte ! » s'était écriée Mme de Rudowitz alors qu'Hélène, voulant secouer le joug familial, manifestait l'intention d'aller vivre chez sa parente ; à quoi la jeune

fille avait insolemment répondu que « ça la changerait ! »

La baronne Valérie, âme bienfaisante et pieuse n'avait aucune prétention à la sainteté. Elle s'appliquait uniquement à améliorer le sort des femmes de la campagne, et à les moraliser, sans imiter cependant cette grande dame des environs de Tâtra-Füred qui battait comme plâtre ses paysannes, afin de leur inculquer le goût de la propreté; et il faut croire que le système avait du bon, puisque les femmes de cette région sont encore réputées aujourd'hui comme des modèles d'ordre !

Mme de Torna visitait les chaumières, donnait des primes et des récompenses aux ménages les mieux tenus. Sa maxime était qu'il faut communier avec le peuple, s'initier à sa vie, et surtout l'aimer. Elle ajoutait que c'est bien moins avec de l'argent, que par l'exemple et la parole qu'on peut avoir une action sur lui. Elle cherchait également à propager et à développer les talens de brodeuses des femmes ; de tisserands et de potiers, des hommes, sans déflorer toutefois cet instinct génial propre aux races qui confinent à l'Orient et les rend si habiles dans l'harmonieux agencement des nuances.

Enfin, comme depuis de longues années à l'époque des moissons elle déplorait amèrement le relâchement des mœurs causé par la succession des réjouissances et le contact trop immédiat des filles et des garçons, elle avait ramené, un beau jour, d'un voyage en Posnanie un ordre de saintes filles spécialement initiées aux travaux agricoles, et qui, sous le nom d'*Anges gardiens* partageaient, avec vaillance et gaieté, les rudes travaux des paysans. Une seule cornette aux ailes blanches, mêlée à un groupe de faucheurs et de moissonneuses, y faisait naître, comme par magie, une atmosphère de respect et de protection.

Le baron de Torna se contentait d'être un homme du monde, dans toute l'acception du terme. Il aimait à tenir table ouverte, et pourvu que sa femme voulût bien présider les nombreuses réceptions ou plantureux repas de chasse qu'il organisait, il la laissait libre de vaquer à ses œuvres philanthropiques.

L'arrivée d'Hélène dans ce milieu avait été accueillie avec grand plaisir : outre qu'elle allait orner de sa jeunesse et de sa beauté la mondaine demeure, elle allégerait également le fardeau que la maîtresse de la maison commençait à trouver un peu lourd. Celle-ci, du reste, avait toujours senti de l'attrait pour cette nature impulsive, mal équilibrée, c'est vrai, mais où le bon et

le mauvais se livraient une lutte quotidienne, Était-elle aussi intraitable que le disait Mme Julie? C'est ce qu'il serait intéressant de constater.

La jeune fille était depuis quelque temps déjà l'hôte des propriétaires de Torna-Gora lorsqu'un grand malheur l'avait frappée. M. Cyprien, cruellement puni de sa faiblesse et de ses procédés indélicats, s'était vu ruiné par la dernière transaction où l'avait entraîné l'infernal agent; sa santé délabrée par tant d'années de surmenage n'avait pu supporter ce dernier coup; et il était mort brusquement à Vienne, frappé au cœur, léguant à des parens et à des amis le soin de sa veuve et de ses trois filles. Mme Julie, désespérée, la rage au cœur, s'était retirée avec Rose et Sophie en Transylvanie, chez une vieille tante grincheuse. Quant à Hélène, ses cousins avaient non seulement offert de la garder, mais leur intention était aussi de la doter. Ils comptaient bien trouver, par la suite, dans ce pays, où affluaient les grands propriétaires, quelque gentil garçon qui l'épouserait. Torna-Gora était situé sur les confins de la Bukowine et de la Galicie, et tout proche du domaine de M. Anastase Zenowitz et de sa famille.

Cette famille, qui se composait des vieux parens du député; de sa sœur, Mlle Ursule, une austère vieille fille, et de l'aimable tante Aniele, veuve d'un frère, colonel autrichien, entretenait, depuis de longues années, d'excellens rapports avec le baron et la baronne.

La perspective d'être obligée de vivre désormais sur le pied d'intimité avec les parens de Jan Korab avait révolutionné Hélène, et puis elle craignait leur hostilité! Mais soit égard pour ses protecteurs, soit sympathie réelle, la docte Mlle Ursule, et la charmante colonelle lui avaient fait un accueil plutôt flatteur. Restée en relation intime avec Mlle Santou, la Suissesse, maintenant professeur de français à Czernowitz et qui était souvent l'hôte de Torna-Gora, Hélène connaissait par elle tous les bruits de la ville. Elle avait donc appris l'aventure romanesque de Jan et de Mauve, et la rupture qui avait suivi la ruine du malheureux garçon. Elle savait, en outre, que Jan, libre maintenant, habitait seul, en misanthrope, une terre des environs dont il avait été réduit à accepter la gérance. En sorte qu'elle s'attendait à le rencontrer fatalement quelque jour chez les Zenowitz, et cette idée lui causait une angoisse indescriptible. Il y avait,

dans le sentiment complexe qu'elle éprouvait pour Jan, à la fois de l'amour et de la haine, de la jalousie et des remords. Mme de Torna n'était pas dans ses confidences : cependant la personnalité du jeune homme ne lui était point indifférente et ce qu'elle avait entendu raconter du nouveau fermier dans le pays l'intéressait particulièrement. Aussi, lorsque, accompagnée d'Hélène maintenant vêtue de ses longs habits de deuil, elle interrogeait, soit les paysans, soit ses voisins de campagne au sujet du jeune homme, elle ne se doutait pas des terribles battemens de cœur qui secouaient la poitrine de sa jeune compagne.

Dans le pays, la silhouette martiale de Jan Korab, son visage fier qui ne souriait jamais, la légende qui courait sur lui, — car on contait qu'il s'était vaillamment battu à Plewna et avait eu de grands chagrins d'amour, — avaient piqué vivement la curiosité publique. Mais c'est en vain que les ménagères avaient pétri, pour le recevoir, leurs plus délicieux gâteaux, préparé leurs meilleurs *doulchatcés*, le nouveau venu restait obstinément chez lui, piochant sans relâche sur cette terre d'autrui, au milieu de paysans déshabitués de l'autorité du maître, et qui fréquentaient bien plus le cabaret que l'église. Mais ce qui avait séduit surtout la baronne dans sa petite enquête, c'étaient les échos des réformes pratiquées par le jeune homme, dans son administration. Avant tout il s'était attaché, disait-on, à soustraire le cultivateur à la rapacité des prêteurs israélites représentés par les tenanciers du cabaret de chaque village.

Pour dix florins empruntés, le paysan payait par semaine vingt kreutzers, c'est-à-dire 104 pour 100, et s'il n'était pas à même de s'exécuter, les intérêts accumulés finissaient par former une telle somme que le malheureux en était ruiné. Jan, grâce à une généreuse avance de fonds faite par son oncle, avait pu ouvrir un modeste crédit à tous les hommes qu'il employait, avec la faculté de se libérer par le travail; et cet exemple très simple avait été bientôt suivi par quelques propriétaires des environs. Cette mesure, qui touchait de près les intérêts des paysans, les avait plus vite rapprochés du nouveau maître que les discours les mieux sentis, et lorsque, le dimanche, ils avaient vu l'ancien soldat, qu'ils savaient pourtant catholique-latin, suivre avec une ponctualité militaire leur office grec dans la compagnie de deux ou trois vieilles femmes, ils s'étaient piqués au jeu, et petit à petit, tels les moutons de Panurge,

ils étaient revenus, les uns un peu penauds, les autres hardiment, reprendre comme par le passé leur place dans l'église.

— Ah ! honoré monsieur, que de grâces nous avons à vous rendre, disaient le jeune pope et la jolie popadian, venus remercier le nouveau fermier, les mains chargées de rayons de miel et de sorbets de rose. — Depuis que vous fréquentez notre église, voilà déjà cinq couples de cultivateurs vivant maritalement qui sont venus demander la bénédiction, et bien d'autres vont en faire autant !

Ce résultat inattendu avait singulièrement impressionné Jan, et il avait songé avec ironie aux arrêts bizarres de la Providence qui choisissait précisément, pour faire rentrer ces irréguliers sous le joug de la loi, celui qui, orgueilleusement, avait voulu s'en affranchir !

— Savez-vous qu'il m'intéresse énormément, votre neveu, mon cher monsieur Anastase, disait la baronne Valérie, un jour qu'elle était allée, seule, visiter ses voisins ; et je m'étonne que vous ne nous l'ayez pas encore amené.

— Cela viendra ! disait le député en souriant, car tout ce qui avait trait à Jan lui causait maintenant une singulière satisfaction ! Mais il a pris le monde en horreur, et ne voit plus qu'une chose : le travail ! je ne l'en blâme pas.

— Moi, je trouve cette sauvagerie désobligeante pour notre voisinage, maugréait Mlle Ursule. C'est un manque d'égards... de mon temps les jeunes gens connaissaient mieux leurs devoirs !

— C'est qu'il a tant souffert, le pauvre garçon, ma sœur ! répliquait la bonne tante Aniele. Son cœur a été mis à une si cruelle épreuve !

La vieille demoiselle avait bondi sur sa chaise et sèchement :

— Le cœur n'a rien à voir dans cette affaire !... Vous feriez mieux de réserver votre compassion pour des sujets plus intéressans, ma chère ; mais nous savons que vous avez une morale fort indulgente !...

La colonelle avait souri légèrement et, sans se fâcher : — La douleur de Jan est un mérite de plus à mes yeux ; cela ne m'empêche pas de souhaiter avec vous qu'il reprenne au plus vite goût à l'existence et à la société. — Et elle avait ajouté gaîment : Or, comme le meilleur moyen de guérir les peines

d'amour est d'aimer encore, je fais des vœux pour qu'il soit bientôt amoureux! Guérir le mal par le mal, n'est-ce pas le système des homéopathes? Vous devez le savoir, chère baronne, vous qui préconisez cette méthode.

Et tandis que la vieille demoiselle affirmait en bougonnant que la colonelle avait rapporté du régiment des manières de parler très frivoles...

— Eh bien! moi, je trouve l'idée d'Aniele fort sensée, affirmait Mme de Torna, et je vous assure que je la méditerai... dans quelque temps d'ici...

A ces paroles énigmatiques, la même pensée était venue à M. Anastase et à ses deux sœurs, et, aussitôt la baronne partie, le nom d'Hélène était tombé de leurs lèvres :

— Oui, avait dit M. Anastase, mais c'est la fille de ce visionnaire, de cet insensé qui a ruiné Jan!

— Bah! s'était écriée son optimiste belle-sœur, c'était un irresponsable! et puis... l'hérédité est un conte de bonnes femmes, et enfin, il est mort!... Hélène assez jolie, assez intelligente pour faire oublier à Jan tout le passé!...

— Ce qui me plaît, avait dit en pesant ses mots Mlle Ursule, c'est l'attitude digne et un peu altière de cette jeune fille : on voit que celle-là au moins a du sang bleu dans les veines!

XXVIII. — HÉLÈNE

Jan roulait en grande hâte sur la route d'Orla pour obéir à un appel mystérieux émanant de la tante Aniele.

Il n'avait pas échappé au charme de la colonelle; il aimait ses façons d'autrefois, sa gaîté, son optimisme, ses élans juvéniles et l'arrangement un peu suranné de son petit salon encombré de bibelots et de vieux souvenirs.

— J'aime la jeunesse, disait l'aimable femme, et elle me le rend parce qu'elle sent que, si je sais rire avec elle,... je sais aussi pleurer!...

Que pouvait-elle lui vouloir aujourd'hui? Dans le petit mot affectueux, quoiqu'un peu embrouillé, qu'elle lui avait griffonné à la hâte, elle parlait du désir de le voir heureux.

Heureux! Comment pourrait-il jamais l'être? Chaque matin il se réveillait avec la conscience de sa profonde détresse. Qu'elle était vide, sa maison où la voix résonnait comme un écho!

Qu'elles étaient nues, ces grandes pièces où les rares meubles, laissés par le dernier occupant, faisaient l'effet de courir les uns après les autres ! Et combien plus amer encore lui apparaissait le contraste avec le nid tiède et coquet des *Sapins!* ce nid de fleurs et de chansons! Hélas ! il avait connu à peine quatre mois de bonheur complet; puis, comme un coup de tonnerre, l'effondrement était venu ! A présent, il accomplissait consciencieusement son devoir pour faire honneur à son nom, mais le charme de sa vie avait disparu. La fée qui l'illuminait de sa grâce, qui en était le soleil, n'était plus là et tout lui paraissait fade et uniformément gris. Aucune des démarches tentées pour retrouver Mauve n'avait réussi. Avait-elle réellement suivi le chanteur? C'était probable, et souvent il se prenait à souhaiter de l'apprendre brutalement plutôt que de rester dans cette indécision cruelle.

On était en novembre, le mois des morts; un grésil faisait scintiller le tapis de feuilles jaunies et mordorées qui jonchaient la forêt. Une poésie funèbre que rendait tangible la mélopée lente des cloches épandue dans l'air se dégageait alentour. Jan laissait mélancoliquement trotter son cheval. Il songeait que l'unique adoucissement à ses peines était le résultat obtenu près de ses paysans. Il y a dans la réalisation de tout progrès humanitaire, si infime qu'il soit, une joie saine, presque sacrée. Et la franche satisfaction qu'en éprouvait son oncle ne faisait que l'augmenter.

Car M. Anastase, sous son apparente froideur, cachait une délicatesse infinie. Certes leurs idées différaient encore; mais Jan éprouvait pour lui, maintenant, une gratitude profonde et il reconnaissait l'avoir mal jugé.

Au moment où le jeune homme traversait le grand carrefour de la forêt, un fringant attelage, où l'on distinguait trois dames et un valet de pied, déboucha si brusquement que sa modeste briska faillit être renversée.

— Place! clama une voix vibrante en même temps qu'un coup de fouet venait cingler la croupe du cheval du jeune fermier. Et dans un éclair Jan avait reconnu l'impérieux visage, au front nimbé d'or, d'Hélène de Rudowitz.

— Hélène, que vous prend-il? cria une voix dans la voiture.

Le rouge de la colère était monté au visage de Jan. Ce n'était pas assez d'avoir été ruiné par ces gens-là; ils voulaient encore

le culbuter au fossé. Et c'est le front chargé de nuages qu'il s'était dirigé vers Orla.

Et voici qu'en pénétrant une demi-heure plus tard dans le petit salon de sa tante, ses premiers regards étaient tombés sur Hélène et la Suissesse.

— Je vous ai pris en traître, mon cher sauvage, disait la colonelle : Mme de Torna et sa pupille nous avaient promis leur visite et, en l'absence de notre frère Anastase, Ursule et moi avons pensé à vous, pour nous aider à faire les honneurs du logis!

— Permettez que je vous présente... Mais j'oublie, vous vous connaissez!...

Il s'inclina froidement.

— J'ai même eu le plaisir tout récent de rencontrer Mademoiselle à un tournant de route ! dit-il d'une voix glaciale.

Debout, drapée de crêpe, mortellement pâle, avec ses prunelles ardentes, ses lèvres rouges, son attitude fière, Hélène semblait le braver.

— Et je m'attendais si peu à la rencontrer ici, continua-t-il avec impertinence, que je faisais précisement des vœux pour ne plus me retrouver sur son passage... Il en coûte trop, ajouta-t-il avec une double intention qui n'échappa point à Hélène.

Et cette fois des larmes jaillirent des yeux de l'altière créature.

— Je... ne vous avais pas reconnu, articula-t-elle avec effort. Et une teinte rouge monta à ses pommettes, car elle mentait. — Pardonnez-moi... Oh! je sais bien que mon nom doit vous être odieux... après... ce qui est arrivé... Hélas ! balbutia-t-elle, mon père a payé de sa vie son erreur !...

Une souffrance indicible contractait son visage. Jan alors abaissa les yeux, vit ses vêtemens de deuil, et un remords le saisit : il se reprocha sa cruauté.

Spontanément, il avait tendu la main à la jeune fille.

— Ne parlons plus de cela, mademoiselle ! M. Cyprien et moi, nous avons été trompés tous les deux par un misérable coquin !... dit-il généreusement.

L'élan de Jan avait été droit au cœur d'Hélène.

Elle releva sur lui des yeux où perlaient de lourdes larmes; et il ne put s'empêcher d'être frappé de la beauté mélancolique de son visage, et d'admirer l'élégance de sa taille qui donnait de si nobles inflexions à ses plis de crêpe.

— Il paraît, continua Jan, avec une légère nuance d'amertume, que les affaires de M. Pik sont en pleine prospérité. Il a racheté les *Sapins* à vil prix, a fait construire dans la forêt une fabrique d'allumettes qui marche admirablement et compte s'installer dans la maison nouvelle, avec sa famille, pendant la belle saison. En somme, c'est le triomphe de la fourberie et de l'astuce! La récompense du vice!

— Eh oui! fit la tante Aniele, ces exemples sont nécessaires sans doute pour convaincre les sceptiques qu'il y a une autre justice que la justice humaine!...

Le soir de ce jour, Hélène, retirée dans sa chambre, avait appelé la Suissesse.

— Oh! Santou! quelle journée; et qu'il m'a fallu de volonté et d'énergie pour rester calme sous le regard de toutes ces vieilles pédantes. Cent fois, j'ai cru que j'allais éclater... Et tout m'irritait : les prétentieuses conversations humanitaires de ma cousine; l'interrogatoire inquisiteur de ces dames... Et puis, son attitude à lui,... sa froideur polie,... entremêlée de nuances ironiques... Cependant... il a été généreux,... si généreux... qu'un instant,... tout ce que j'avais de meilleur dans le cœur est remonté à la surface!... Mais voir son visage jadis si épanoui, aujourd'hui... assombri et comme miné par la souffrance, et se dire que cette souffrance lui vient de cette femme, de cette créature qu'il aime toujours! C'était plus que je n'en pouvais supporter! Et tenez, il m'a accusée devant la colonelle d'avoir voulu renverser sa voiture... C'était vrai!... J'ai prétendu ne pas l'avoir reconnu;... je mentais... Quand il a surgi devant moi si changé, si pâli, cela m'a exaspérée et alors..., comme on dit, j'ai vu rouge!...

— Hélas! quand la raison vous viendra-t-elle, malheureuse enfant? Mais laissez donc le temps faire son œuvre, les hommes ne pleurent pas éternellement... Le chagrin de Jan s'usera. Pourquoi ne vous rendrait-il pas la sympathie si vive qu'il paraissait vous témoigner autrefois? On a vu des choses plus extraordinaires.

XXIX. — MONSIEUR ET MADAME SPIRIDON

Jan avait eu beau faire, il n'avait pu se soustraire aux exigences tenaces de la charitable baronne qui prétendait le

consulter à tout propos et voulait réorganiser, de concert avec lui, maint détail dans son administration. L'intimité avec Hélène s'en était fatalement accrue. Toutefois, il ne se départait pas de la réserve qu'il avait adoptée dès le commencement, et aux jolis marivaudages d'autrefois s'étaient substituées de graves conversations tantôt politiques, tantôt sociales : à les entendre on eût pu croire que l'avenir de la Galicie et de la Bukowine leur tenait plus à cœur que leur destinée propre!...

— Et si une nouvelle insurrection éclatait, vous vous y jetteriez? demandait Hélène d'une voix blanche.

— Oui! et sans hésitation, si c'était pour le triomphe de notre cause! avait-il répondu avec emportement.

— Et vous ne craindriez ni la mort... ni l'exil... l'exil surtout dont les conséquences sont si fatales à la patrie puisqu'elle la prive de l'élite de ses hommes.

Mais Jan restait farouche.

— On ne fait rien sans sacrifice. Pour faire lever le germe d'une idée, il faut l'arroser de sang. Vous qui êtes si savante, mademoiselle, vous n'ignorez pas que Pierre le Grand a sacrifié son fils Alexis à ses idées!...

Tante Aniele, toujours aux aguets de quelque déclaration qui fixerait enfin le sort des deux jeunes gens, suivait avec étonnement leurs allures bizarres et parfois, lorsque, après un long tête-à-tête sous les arbustes fleuris de l'orangerie, elle interrogeait curieusement Hélène sur le sujet qui les avait absorbés :

— Nous causions aujourd'hui de l'inertie de la Galicie, chère madame. Avec nos soi-disant libertés, notre pays ne se développe réellement pas.

La colonelle faisait des yeux ronds, regardait ébahie la jeune fille impassible :

— Ah!... c'est de cela que vous causez?...

Cependant, si Jan avait complaisamment répondu aux appels de Mme de Torna, il faut convenir qu'en revanche il avait obstinément refusé toutes ses invitations. Pourquoi, alors, brusquement acceptait-il aujourd'hui d'assister à un concert organisé à l'occasion d'un anniversaire de mariage du baron et de la baronne? Était-ce caprice, en avait-il assez de sa vie d'ermite? ou bien ne voulait-il pas s'avouer que la beauté d'Hélène, la sympathie non déguisée qu'elle lui témoignait, avaient fini par triompher de sa froideur? Au moment où il pénétrait dans le grand

hall brillamment illuminé et où se pressait toute la noblesse des environs, les sons frénétiques d'un orchestre tzigane avaient frappé ses oreilles, et il avait aperçu sur une estrade improvisée une dizaine de musiciens des deux sexes, revêtus de dolmans sombres, aux chamarrures d'or. Cette musique suggestive, les pleurs traînans de ces archets, leurs voluptueuses modulations qui ravivaient en lui de si poignans souvenirs le troublèrent. Bercé par l'ensorcelante mélopée, il s'avançait le regard perdu et, après avoir présenté ses hommages au maître et à la maîtresse de la maison, il se faufilait entre les banquettes vers un siège resté libre, à côté d'Hélène, tandis que dans la salle le public faisait de véritables ovations aux musiciens.

Soudain un chanteur s'avança sur le devant de l'estrade. C'était un superbe gaillard. Il promena sur la brillante assemblée la flamme satisfaite de ses prunelles étincelantes, sourit de ses trente-deux dents blanches comme de l'ivoire, retroussa sa moustache magnifique, et d'une voix chaude, éclatante, qui vous donnait le frisson, il entonna, accompagné en sourdine par l'orchestre :

J'ai vu le janissaire infâme
Enivré du sang des combats,
Venir sur ton beau sein de femme
Porter l'insulte et le trépas !...

De frénétiques applaudissemens avaient accueilli le chanteur. « Bis ! bis ! » criait-on. Et c'étaient des hourras, des trépignemens, des bravos !

A la vue du chanteur tout le sang du jeune homme lui était monté au visage, car dans ce bellâtre il avait reconnu le Moldave !... l'homme aux bonnes fortunes ! le ravisseur de femmes !... Spiridon !... Il s'était levé, son cœur bondissait de colère, il avait envie de courir à la scène et de le souffleter !... Hélène, qui l'observait, fut effrayée, et d'un geste instinctif elle lui mit la main sur le bras. Cependant le chanteur avait réintégré la coulisse, et maintenant la tempête des violons était repartie, tour à tour caressante ou fougueuse. Toujours debout, Jan avait sorti une minuscule lorgnette, et d'un œil fiévreux, il fouillait à présent le groupe des musiciens. Mais voici que son visage, de cramoisi, était devenu blême et il avait senti comme une pointe lui pénétrer en plein cœur... Mauve ! Elle était là, Mauve ! celle qu'il

avait adorée ! choisie entre toutes... celle qu'il avait traitée comme sa femme légitime à qui volontairement il avait donné son nom... et qui l'avait trahi... Elle était là... la perfide... la menteuse... l'infidèle !... elle était assise... un peu à l'écart parmi cette compagnie abjecte... et il distinguait ses traits délicats, sa face pâlie... Mauve... Il la regardait d'un air égaré ; ses artères battaient avec une violence inouïe, tout tournait alentour. A la fin, et sans presque savoir ce qu'il disait :

— Qui sont ces gens ?... balbutia-t-il... d'où viennent-ils ?...

Hélène le regarda.

Elle aussi avait vu... et compris... Une joie triomphale inondait son cœur, et il lui fallait toute sa volonté pour ne pas la laisser éclater.

— Vous n'avez donc pas de programme ? fit-elle d'une voix claire où pointait un souverain mépris. — C'est la troupe de M. et de Mme Spiridon... des bohèmes quelconques rencontrés par le baron à Kolomeya, et qu'il a engagés pour l'occasion. Ils reviennent d'une tournée de plusieurs mois... en Galicie, — ajouta-t-elle en se levant à son tour pour mieux examiner l'estrade, et elle se pencha avec ostentation vers le jeune homme en sorte que leurs visages se touchaient presque. — Ne trouvez-vous pas les femmes jolies ?

Jan lui jeta un regard tragique. Qu'avait-elle vu, ou deviné ?... Lisait-elle sur son visage sa torture et sa honte ? Mais déjà un masque d'indifférence avait revêtu les traits de la jeune fille, et très calme, elle demandait :

— Souffrez-vous ? La chaleur vous incommode peut-être ?...

S'il souffrait, Dieu juste ?... La douleur, l'humiliation le torturaient et il n'avait qu'une idée... fuir cet enfer !...

— Oui, dit-il, — un malaise subit ; je ferai mieux de rentrer.

Il lui serra la main et, sans s'inquiéter des gens qu'il bousculait, enjamba les sièges, les banquettes, atteignit la porte.

Au moment où il quittait la salle, un incident, qui passa inaperçu du reste, s'était produit sur la scène : une jeune violoniste s'étant subitement trouvée mal, on l'avait emportée. Le concert tirait à sa fin. Le beau garçon aux dents blanches s'avança sur le devant de l'estrade et annonça, en l'honneur des hauts et puissans seigneurs du domaine, qu'il allait chanter quelques couplets de circonstance accompagné sur la guzla par la gracieuse Mme Spiridon, son épouse.

Et l'on vit aussitôt sortir des rangs une sémillante jeune femme blonde, qui tenait à la main un instrument à cordes.

Stupéfaite, Hélène la regardait. L'épouse de cet histrion n'était donc pas Mauve?

Instinctivement, elle se retourna pour s'assurer que Jan était bien parti, car elle devinait que lui aussi s'était mépris.

Au milieu des ovations enthousiastes du dernier morceau, les invités se levaient à présent, pour passer au salon; toute troublée, Hélène marcha vers une fenêtre, souleva le rideau et regarda au dehors, mais ses prunelles fixes ne voyaient ni le ciel gemmé d'étoiles, ni la briska où Jan fougueusement venait de se jeter.

Elle se sentait glacée, les lèvres sèches. Le sort d'Effendi était peut-être encore une fois entre ses mains? Aucune hésitation ne lui venait, cependant. On ne s'attendait point à ce qu'elle allât détromper Jan; certes c'eût été trop naïf! Et elle riait d'un rire mauvais...

Tout ce qu'il y avait d'âpreté, de dureté atavique au fond de son âme se réveillait du moment que son propre bonheur était en jeu.

Elle avait entr'ouvert la croisée. Une brise fraîche lui caressa le visage; elle s'accouda alors, et masquée par la lourde tenture qui la dérobait toute, indifférente au va-et-vient des convives qui la réclamaient, ses yeux plongeaient maintenant dans cette nuit étoilée où Jan fuyait éperdu de douleur.

Mais cette douleur ne l'émouvait pas. Elle était nécessaire!

C'était la dernière convulsion d'un état de crise qui allait enfin cesser!

Et elle songeait au détail futile qui avait provoqué tout ce bouleversement. Trois mots seulement; l'assemblage de trois vocables tracés sur un bout de programme : « Monsieur et Madame Spiridon! » Cela suffirait peut-être pour lui donner un jour le bonheur, c'était bizarre! A quelle cause infime tient quelquefois tout une destinée!

Et Jan finirait par l'aimer; elle le sentait, car l'amour appelle l'amour. Il l'aimerait à présent « qu'il savait, » qu'il était sûr! Oh! elle serait patiente... Elle attendrait longtemps... longtemps! Elle guetterait cette heure qui lui apprendrait enfin que la souffrance était émoussée en lui. Car la douleur ressemble au caillou roulé par les eaux du Dniester, ce n'est qu'à force de larmes qu'elle finit par s'user. Elle songeait encore, escomptant fiévreusement l'avenir, que ce mariage serait un bienfait! un

service rendu aux Zenowitz : n'avait-elle pas compris que pour eux, elle était la libératrice, celle qui délivrerait leur prud-hommesque orgueil du spectre, toujours en suspens, du roman d'aventure!...

Ce serait aussi l'équité! puisqu'elle apporterait, à l'homme ruiné par son père, la dot que lui octroyaient généreusement ses bienfaiteurs.

Et ce flot de pensées mettait un tel tumulte dans son cœur, qu'elle fut obligée d'en contenir à deux mains les battemens.

XXX. — DANS LE VIEUX PAVILLON

Le baron de Torna avait autorisé la troupe des musiciens à passer la nuit dans un vieux pavillon situé près des communs. Cette habitation se composait de trois pièces. Le directeur et son épouse en avaient pris une; les hommes et les femmes s'étaient arrangés des deux qui restaient.

Vers le milieu de la nuit une vieille lingère qui habitait avec sa nièce une chambre dans les communs, avait été brusquement réveillée par des bruits insolites venant du pavillon. Des lumières circulaient rapidement derrière les vitres, et il lui avait semblé voir un homme sauter sur un cheval, et s'éloigner au galop, dans la direction du village. Prise d'une curiosité folle, elle s'était glissée dehors et, exhaussée sur ses pointes, avait cherché à voir ce qui se passait à l'intérieur. Mais aussitôt elle avait reculé épouvantée, en faisant un grand signe de croix.

A la lueur de minces chandelles elle avait aperçu le visage exsangue d'une toute jeune femme étendue, gémissant sur le sol, et qu'entouraient de mystérieuses ombres mouvantes.

Quel crime épouvantable ces mécréans perpétraient-ils donc là?

Plus morte que vive elle avait regagné son lit, et les mains sur ses oreilles, la tête sous le coussin, pour ne pas entendre les clameurs qui lui semblaient grandissantes, elle était restée coite. Au petit jour, n'y tenant plus, elle avait envoyé sa nièce aux nouvelles. La jeune fille était revenue toute troublée. De l'intérieur du pavillon, très calme en apparence, sortaient des vagissemens de petit enfant. Au dehors les hommes paraissaient faire de hâtifs préparatifs de départ.

La baronne prenait le thé dans son boudoir, en compagnie d'Hélène, quand le baron entra brusquement.

— Imaginez, mesdames, que tandis que nous reposions tranquillement cette nuit, une femme de la troupe a mis au monde un petit garçon!...

— Oh! la malheureuse! s'écria Mme de Torna. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue? je l'aurais fait soigner! Elle n'aurait manqué de rien!...

Déjà, elle était debout pour donner des ordres.

— Tranquillisez-vous, ma chère, c'est inutile, les pauvres diables se sont parfaitement tirés d'affaire tout seuls; et, dans la crainte sans doute de nous déranger, ils ont agi avec un mystère et une discrétion vraiment étonnans pour des gens de cette classe. Un des leurs, qui connaissait évidemment le bourg, est allé quérir une *baba*, et ma foi, quand cela a été possible, et avant qu'on se soit douté de rien, ils ont plié bagage et emporté la mère et l'enfant, soigneusement empaquetés dans un chariot rembourré de foin, où s'est installé le chef, avec sa petite femme. Quant au reste des musiciens, ils se sont entassés pêle-mêle dans un autre véhicule, munis de leurs instrumens.

— Pauvres gens! murmurait la baronne. A quelle vie de misère ils sont exposés! Mais cela peut tuer cette malheureuse!

— Je ne crois pas, ces êtres-là sont fort endurcis...

Livide, Hélène écoutait. Si cette femme était Mauve! Et à cette idée il lui sembla que son cerveau chavirait. Mais non, non, c'était impossible! Ne l'avait-elle pas vue assise sur l'estrade parmi les autres, son archet à la main?

De toute l'énergie de sa volonté elle repoussait cette pensée, tel un cauchemar abominable, et elle n'y croyait pas; elle ne voulait pas y croire!

— Tenez, les voyez-vous là-bas grimper lentement la côte? dit le baron, en écartant le rideau...

Quand ils eurent disparu derrière le massif des hêtres, il sembla à Hélène qu'on lui retirait un lourd poids de dessus le cœur, et c'était comme si l'obstacle qui la séparait de Jan se fût définitivement effondré dans ce néant lointain.

XXXI. — SUR LA GRAND'ROUTE

Depuis la veille le chariot roulait lentement sur la grande chaussée allant à Czernowitz et l'unique arrêt avait été dans

quelque misérable *Kartchma* (1) juive où on s'était contenté de remiser le véhicule et ses occupans au fond d'une grange. Il pleuvait. Les gouttes lourdes tombaient avec un bruit monotone de sanglots, et de violentes rafales faisaient gémir les hauts peupliers. L'homme qui conduisait se retourna et à voix basse, s'adressant à une jeune femme accroupie derrière lui, qui tenait entre ses bras un petit enfant ficelé dans un édredon :

— Écoute-moi, Tatiana, j'ai pris tout à l'heure une résolution. Au lieu de nous diriger vers la maison de ma mère, c'est chez le ménétrier que nous allons de ce pas... Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien qu'*elle* y aille... J'ai pensé qu'il valait mieux tout de suite... Alors, j'ai dépêché à cheval Lukasz, pour prévenir...

— Oui... c'est le plus sage, Spiridon. Elle est si faible ! Que Dieu lui permette seulement d'arriver vivante !...

Et la jeune femme se penche sur la forme allongée dans le fond de la voiture, écarte délicatement un coin du châle.

— Mauve, ma petite âme, dit-elle, voulez-vous boire ?

Deux grands yeux effarés s'ouvrent comme sortant d'un mauvais rêve, et une voix faible murmure :

— Janek !...

— Tranquillisez-vous... il n'a besoin de rien, votre petit Jan ;... mais vous, vous, ma pauvrette, il faut prendre des forces pour lui,... pour le petit chérubin...

En guise de réponse, une expression navrée se peint sur le visage de cire de la jeune femme, et deux larmes roulent lentement le long de ses joues brûlées de fièvre. Alors, Tatiana approche des lèvres blanches un flacon...

— Merci... merci... Que vous êtes bons tous deux ! Et les yeux se referment.

Mauve, hélas ! était-ce bien elle ?... Était-il possible que ce pauvre petit corps, de martyre, qui gisait là, eût été la rieuse enfant, la petite musicienne insouciante et jolie qui apportait la joie partout où elle passait, et dont les naïves coquetteries offusquaient si fort les sévères dames de Rudowitz !... Hélas !... si elle avait commis une faute, combien la vie impitoyable s'était chargée de la châtier ! Au fond de ses prunelles agrandies par la fièvre, se lisait l'épouvante de ce qui avait été. La vision affo-

(1) Cabaret.

lante de ces longs mois de froid cruel passés à la remorque de cette troupe ambulante, depuis le jour où, repoussée de tous, même de ce père inconnu, qui ne lui avait révélé son existence que par le refus de la recevoir, elle était allée se mettre sous la protection du brave Moldave. Et l'hiver entier, elle avait pérégriné à sa suite à travers la Galicie, couchant dans des bouges, partageant le sort de ses compagnons de hasard. Elle revivait à présent l'angoisse de ces soirées. Il lui fallait endosser le costume chamarré d'or, et paraître souriante en public, tantôt mêlée à l'orchestre, tantôt debout sur l'estrade, où, coûte que coûte, elle devait jouer,... improviser,... tirer de ce violon, qui avait chanté si joyeusement autrefois, ces mélodies qui étaient faites aujourd'hui de son sang et de ses larmes. Le public trépignait, admirait ses élans tragiques, disait : « Encore ! encore !... » sans se douter que c'était un cœur pantelant qui lui était donné ainsi en pâture !

Un jour, à toutes ces misères, une torture nouvelle était venue s'ajouter. La malheureuse avait eu la certitude qu'elle allait être mère. Et au lieu de la joie qui, à cette pensée, épanouit d'ordinaire le cœur des jeunes épousées, elle avait senti glisser sur elle comme le froid d'une condamnation à mort. « Jésus ! qu'adviendrait-il de ce pauvre petit être, renié de tous, avant même d'entrer dans la vie?... Les seuls amis qu'elle eût au monde, c'étaient le pauvre Spiridon, sa jeune femme, épousée à Noël dernier, et ses rudes compagnes de la troupe. Celles-ci la plaignaient sincèrement : « Pauvre petite femme ! murmuraient-elles tout bas, si jeune et déjà abandonnée de son mari !... Sont-ils canailles, les hommes?... » Et, dans sa détresse, ces paroles, tout amères qu'elles fussent, mettaient au cœur de Mauve une sorte de baume, puisque ces créatures la croyaient mariée !... Hélas ! si elle l'avait été *vraiment!* Jan l'aurait-il abandonnée ?... et elle-même, forte de son innocence et de ses droits, n'aurait-elle pas lutté avec plus d'énergie? N'aurait-elle pas, aujourd'hui encore, eu le courage de lui écrire... de l'appeler à son aide !... « Jan ! reviens à ta petite Mauve !... Jan, un fils nous est né !... l'enfant de notre amour, de notre tendresse. Le repousseras-tu de ton cœur ? »

En ces nuits de cauchemar, pendant l'hiver cruel, souvent elle avait rêvé qu'il revenait à elle... il la serrait joyeusement sur son cœur, il l'entraînait sous le porche d'une église... vite... vite...

le prêtre attendait... les papiers étaient prêts!... Mais quand ils s'approchaient de l'autel, au lieu de l'officiant, il y avait une petite bière...

Et elle comprenait aujourd'hui que le bonheur ne s'échafaude pas sur une base de mensonge... Parfois, lorsqu'elle passait sur un pont du Dniester, grossi par la fonte des neiges, l'obsession lancinante de la mort lui venait soudain, et elle était obligée alors de détourner la tête.

Un jour de semaine sainte, n'y tenant plus, elle avait couru à l'église rustique de la petite ville qui donnait en ce moment asile à la troupe, et là, dans le confessionnal de granit où se tenait le prêtre, elle s'était effondrée sur la dalle séculaire, usée par tant d'agenouillemens. « Mon père ! j'ai péché !... » Et repoussant toute honte et tout orgueil, ce cœur, si longtemps comprimé, s'était répandu dans le sein de Dieu. Tête basse, l'âme gonflée de gratitude, elle avait bu alors les paroles de paix et de pardon qu'avait murmurées le prêtre, et quelque chose comme une lueur d'espérance avait pénétré en elle, auréolé son front. « Oui, la miséricorde de Dieu était infinie !... Oui, elle vivrait désormais pour l'innocent qui n'avait qu'elle au monde ! Et elle l'élèverait dans la crainte de Dieu... et le chemin de l'honneur !...

C'est ainsi que les forces de Mauve l'avaient soutenue jusqu'à ce jour, jusqu'à cette fatale après-midi de la veille, où conduite dans ce château inconnu, assise, en arrière des autres, sur l'estrade, elle avait brusquement aperçu Jan. Oh ! l'ébranlement de tout son être, la joie intense, puis... la terreur, l'incertitude... Qu'allait-il se passer ?... Il s'était assis maintenant, et furtivement elle examinait ses traits graves, où se lisait une expression de tristesse infinie. Était-il possible qu'elle fût la cause de ce chagrin ? qu'il ne l'eût pas oubliée ? Et, à cette pensée, elle s'était sentie défaillir, en même temps qu'une espérance folle s'emparait de son cœur. Quelquefois, le Seigneur permet un miracle, avait dit le prêtre... Et maintenant que le mariage de Spiridon avec une autre s'étalait si clairement, que sa jalousie n'avait plus de raison d'être, il allait sûrement comprendre, s'expliquer. Il reconnaîtrait son injustice !... et alors, il accourrait, il volerait à elle... Oh ! comme elle s'abattrait follement sur sa poitrine, comme elle cacherait sa tête sur son épaule et lui raconterait sa détresse passée...

Spiridon s'était avancé sur l'estrade, il avait lancé les pre-

mières notes de sa chanson de bravoure, et voilà que, brusquement, Jan s'était dressé, l'œil étincelant de colère. Un instant, elle avait cru qu'il allait s'élancer sur le Moldave, mais une main s'était posée sur son bras, et cette main était celle d'Hélène de Rudowitz. Leurs têtes se touchaient presque, leurs yeux fouillaient l'estrade où elle se dérobait maintenant tant qu'elle pouvait... épouvantée de l'expression de triomphe qu'elle lisait dans ses yeux, à elle... de souverain mépris dans ses regards, à lui.

Dès lors, tout avait tourné autour d'elle, la salle, les lumières, le public, et elle s'était évanouie.

XXXII. — AU PORT

Quand, après la fuite de Mauve, Tékla, sortie enfin de sa prostration et revenue presque miraculeusement à la santé, avait rouvert les yeux, sa première question avait été pour son enfant.

Alors, le ménétrier, encore tout bouleversé par la constatation flagrante du départ de la jeune femme, lui avait dit la vérité.

— Oh! Danyl! avait gémi la paysanne en se cachant la tête dans les mains. C'est moi qui l'ai chassée!...

L'indignation était montée au visage du brave homme ;

— Malheureuse!... Ce n'était donc pas assez de l'avoir perdue par ta vanité et ton entêtement... Dieu sait à présent à quel abîme tu l'as fait tomber! Ah! tu avais bien besoin de quitter le village! Quel démon te poussait donc à la conduire chez ces Pik? Et puis... quand elle t'en suppliait, pourquoi ne pas lui dire la vérité? Pourquoi, lorsqu'un honnête homme te faisait l'honneur de te demander sa main, ne pas te confier à sa loyauté?... Que de malheurs auraient été évités?... Et jamais tu n'acceptais mes avis, pourtant c'est mon cœur, c'est ma raison qui me guidaient... toi, au contraire, c'était ton ignorance, ta vanité, ton ostentation!

Et Tékla prostrée, le regard atone, n'osait plus dire comme jadis de sa voix méprisante : « Tais-toi, paysan, tu ne peux pas comprendre!... »

Durant l'hiver entier, Danyl avait vainement cherché où pouvait s'être réfugiée Mauve ; mais pauvre cultivateur, sans relations, ses moyens d'enquête étaient bien restreints. Et voici que

tout à coup, par une pluvieuse après-midi de printemps, un homme à cheval était venu lui apporter un message, signé de la main de Spiridon, annonçant la foudroyante nouvelle : l'arrivée de Mauve... et de son fils !...

. . . . . .

. . . . . .

La pluie a cessé tout à fait... Le ciel s'enflamme à l'Occident, et dans le crépuscule, la baie lumineuse d'une porte encadrée de verdure apparaît hospitalière. Tout près, trois ombres : silhouettes mobiles et gesticulantes, se tiennent dans une anxieuse attente.

A l'approche du chariot un chien s'est mis à hurler, en secouant ses chaînes : — A bas, Komar, crie une voix d'homme. Aussitôt d'autres voix s'élèvent :

— Dieu soit loué. Elle est vivante !

Tékla s'est élancée d'abord, les mains jointes, les yeux fous, Danyl la suit, puis vient Marina. Et pendant un instant les cris, les sanglots, les aboiemens des chiens empêchent qu'on ne s'entende. Enfin, le calme s'est refait. Avec une précaution infinie on a transporté la jeune mère dans la maison, et maintenant elle et son enfant reposent dans un lit bien blanc, veillés avec un soin jaloux par Tékla, dont les lèvres tantôt se collent passionnément à la main de sa pauvre petite maîtresse, tantôt couvrent de baisers l'enfant, qu'elle ne peut se lasser de regarder. Et balbutiante, elle n'a point assez de paroles tendres et rassurantes à murmurer aux oreilles de celle qu'elle a si cruellement repoussée du foyer.

Dans la pièce à côté il règne un air de fête. Marina et Danyl ont voulu somptueusement traiter leurs hôtes, d'autant, qu'à M. et Mme Spiridon est venu se joindre un vieux prêtre latin, requis à la hâte afin de baptiser le petit nouveau-né. Sur la large table, une toile bien blanche a été posée ; tout autour sont étalés de vraies assiettes, des couteaux, des fourchettes d'acier, tout l'attirail de ménage rapporté de Czernowitz par Tékla. Une lampe brille au beau milieu de la nappe, et sous la douce lumière s'épanouissent les bonnes et franches figures de tous ces braves gens.

On déguste avec respect le boudin aux raisins, la choucroûte garnie de lard, et les petits poulets frits par Marina, arrosés d'un hydromel fameux, de la fabrication du ménétrier. Et généreusement la bouteille circule à la ronde.

— Vous ne buvez pas, mon bienfaiteur !

— A vos santés, monsieur et madame Spiridon. A celle de votre filleul ! Ah ! je crois bien que sans vous le nouveau petit chrétien et sa pauvrette de mère seraient allés voir le père Abraham !

Le prêtre est parti. Les femmes ont réintégré la chambre de la jeune mère. Danyl et le Moldave ont allumé des pipes, et devisent à présent à voix basse, en lançant de longues bouffées au plafond.

— Ils resteront avec nous, — dit le ménétrier... — On agrandira la maison... et avec l'argent que le père a donné... on s'arrangera pour qu'ils ne manquent de rien...

Spiridon lève curieusement la tête et demande avec timidité :

— Et ce père?...

Danyl a fait un geste vague.

— C'est un homme brisé!... Comprenez donc, le malheureux n'avait plus qu'un espoir : embrasser son enfant, et voilà que Tékla lui apporte cette nouvelle ! Oh la destinée est cruelle !... Sans compter la manière dont elle lui aura dit la chose !... Car je la connais, ma sœur ! Et dans l'état de surexcitation où elle était ! Ah ! si j'avais seulement pu parer le coup !

— Alors, hasarde le musicien, qui espère ainsi par bribes apprendre tout le drame, — le père de Mauve est noble?...

— Eh oui ! Un gentilhomme de notre meilleure noblesse. C'est la maudite coquetterie de sa femme qui l'a jeté dans cette terrible aventure. Pour venger son honneur... il s'est battu au sabre... sans témoins... et cela... avec un des plus grands seigneurs du pays ! une puissance ! L'homme est mort... Quelles preuves avait-on du duel? — Il a pensé alors au scandale, au procès, à toute la boue qu'on allait remuer... il a préféré s'en aller... en laissant son enfant aux soins de Tékla? Et voilà pourquoi la malheureuse avait la bouche liée, et elle ne comprenait pas qu'il eût valu, cent fois mieux, informer franchement l'enfant de sa situation...

Le bon Spiridon est tout impressionné.

— Qu'est devenue la mère? demande-t-il encore.

— Il paraît qu'elle est morte, Dieu ait son âme... mais ce qui m'épouvante, c'est la situation de Mauve... si jeune, abandonnée ! et avec un enfant encore !

Alentour le silence est solennel, tout dort dans la maisonnette, on n'entend que le battement fébrile des papillons de nuit

qui viennent se brûler les ailes à la lampe, ou le vent qui gémit à travers les hêtres avec un ronflement d'orgue. La lampe baisse, faute d'huile. Depuis un moment, le ménétrier ne parle plus, il songe... il rêve!...

— Dans dix-huit mois, il y aura prescription, murmure-t-il.

Et le Moldave, dont les dents blanches, les grands yeux écarquillés, brillent au milieu de ses demi-ténèbres, n'ose plus l'interroger, et il se demande si ce mot, qu'il ne comprend pas très bien, contient une menace ou une espérance.

XXXIII. — DÉCLARATION

Avec son intuition d'amoureuse, Hélène devinait toutes les phases par lesquelles passait Jan depuis le fatal concert : recrudescence de misanthropie d'abord; ensuite, velléités de dépaysement qui l'avaient, pendant deux longs mois, fait parcourir les terres limitrophes de l'Autriche, en quête d'un perfectionnement d'économie rurale; enfin, à son retour, l'emportement farouche avec lequel il s'était rejeté dans le travail; sa fièvre grandissante de réforme, portée maintenant vers la lutte contre l'alcoolisme, lutte approuvée naturellement par l'enthousiaste baronne.

Et le fait de cette entente nouvelle avait nécessairement ajouté plus d'intimité aux relations d'autrefois.

Comme le chasseur qui guette sa proie, Hélène attendait donc, et observait, sans que jamais son visage impassible trahît ses préoccupations secrètes. Et tour à tour, son âme bondissait de colère, si elle constatait que Jan souffrait encore; ou se pâmait de joie au moindre indice de détachement, d'indifférence, ou à quelque tentative pour secouer le joug du passé et reprendre, enfin, la vie normale. Et elle comprenait qu'après la fureur et le dépit, viendrait enfin l'époque de la revanche, si naturelle, si humaine. C'est donc avec une joie ineffable qu'elle s'était fait conter un jour l'apparition de Jan, dans un bal des environs, où son deuil l'empêchait encore d'assister.

Mais bientôt dépouillant crêpes et pleureuses elle avait pu, elle aussi, le rejoindre enfin dans les fêtes, et appuyée à son épaule, son visage penché vers le sien, tourner la main dans sa main sous le regard ravi et consentant de tante Aniele, de l'oncle Anastase, et de la baronne.

De son côté, Jan avait, lui aussi, deviné le désir exprimé par tous ces visages amis, et il y réfléchissait.

N'était-il pas libre désormais, et la logique des choses ne le poussait-elle pas à rentrer dans le rail conventionnel cher à son honorable tuteur?... A se marier... à fonder une famille! Alors, pourquoi pas Hélène? Certes, la pensée de l'épouser lui était moins déplaisante que celle de s'allier à quelque jeune fille inconnue de la contrée?... Et il évoquait les yeux lumineux, le jeu bizarre de physionomie, le petit nez aquilin, la bouche si rouge, et la tête fine, nimbée d'or, de Mlle de Rudowitz.

. . . . . .

Dans le décor lilas des glycines, baignées par le soleil couchant, Mlle Ursule et la colonelle, installées sur la véranda, faisaient une partie de bésigue, tandis que M. Anastase les observait en fumant sa longue chibouque.

— Je crois que ça y est! dit tout à coup la colonelle, en se penchant du côté du parc. — Ce n'est pas malheureux!

— Quoi donc, ma chère? demanda sa belle-sœur.

— La déclaration de Jan à Hélène! Tenez, les voyez-vous arpenter le chemin, de long en large?... Depuis quelques jours déjà... je sentais qu'il tournait, sans pouvoir se résoudre... Enfin, il s'est décidé!... Mais regardez donc leurs mines graves à tous les deux? N'ont-ils pas l'air de marcher à un enterrement? Quand feu mon pauvre Ignace me faisait la cour, il avait certes une autre allure...

— Vous voudriez sans doute qu'il la prenne par la taille, dit Ursule d'un ton pincé, ou bien qu'Hélène se pende à son cou comme la première maritorne de village?

— Eh! mon Dieu, où serait le mal? avait répondu la pétulante colonelle. Quand on s'aime, on peut bien se le prouver, et feu Ignace votre frère était un très galant homme, je vous jure...

Mais M. Anastase l'avait interrompue.

— Excusez-moi, chère Aniele, si je vois les choses un peu différemment, mais la gravité de mon neveu me ravit, au contraire, et j'en augure bien pour l'avenir. Voyez-vous, ma chère, l'heure est passée des amourettes folles, c'est un mariage de raison que va faire notre pupille.

— Tant pis! ne put s'empêcher de s'écrier l'incorrigible colonelle.

— Et dans cette union, tout a été mûri, sagement équilibré :

fortunes d'abord, car, si la baronne de Torna donne une belle dot à Hélène, j'ai l'intention, moi, d'acquérir pour Jan la terre où depuis près de deux ans il a fait preuve de si grandes qualités administratives. Quant aux caractères de nos jeunes gens, j'ai eu maintes fois l'occasion d'écouter leurs conversations, elles m'ont toujours paru empreintes d'un grand sérieux, et si Jan est encore un peu exalté en politique, je compte sur la sagesse et la pondération de sa femme, pour y mettre un frein. N'oublions pas enfin la similitude de goûts et d'idées de notre Jan avec la baronne....

— Vous parlez d'or, mon cher Anastase! — et il y avait une petite pointe d'ironie dans le sourire de la tante Aniele en lui disant cela, — mais je vous confesse que pour ma part, si j'étais fille à marier, je préférerais un petit peu moins de raison... et un peu plus d'emballement... d'émotion!... Bah! je suis sans doute de la vieille école!...

Le long de la haie où foisonnaient les grains rouges de l'églantine, Hélène et Jan marchaient côte à côte. Le soleil se couchait dans sa gloire empourprée, et des senteurs résineuses arrivaient par chaudes bouffées des forêts d'alentour. Ils erraient silencieux, plongeant leurs regards dans le vide mystérieux de l'ombre crépusculaire, qui leur apparaissait insondable comme leur avenir. Un rouge-gorge modula sa dernière chanson, et l'on entendit les cris des pies tapageuses qui regagnaient leur nid.

Jan avait posé la main sur le bras de sa compagne et tout à coup, sans préambule :

— Hélène, murmura-t-il, voulez-vous être ma femme?

Elle crut avoir mal entendu. Non, ce n'était pas vrai, il ne l'avait pas dite cette parole qu'elle attendait depuis si longtemps! Ses yeux s'étaient voilés, et pâle, d'une pâleur de mourante, elle demeurait muette, n'osant rompre le charme exquis de cette incertitude.

Il répéta :

— Hélène, voulez-vous être ma femme?

Ce qu'elle éprouva alors fut un vertige très doux, et instinctivement elle fit le geste de se serrer contre lui davantage.

— Vous croyez donc, Jan, — dit-elle avec un pâle sourire, où elle voulait mettre un peu d'ironie, bien que ses lèvres tremblassent; — vous croyez vraiment que je pourrai faire votre bonheur?

Il porta à ses lèvres la petite main qu'elle lui abandonnait.

— Je crois, dit-il simplement, que nous marcherons dans la vie comme deux bons camarades.

Et tandis que ces paroles mesurées tombaient comme un glas sur le cœur d'Hélène, il sembla à la jeune fille qu'un souffle glacé avait dispersé les triomphales rougeurs du soleil couchant, éteint le ruissellement d'or des nuages, et que les chants d'oiseaux avaient cessé...

Un frisson la parcourut tout entière, ses joues blêmirent davantage. Hélas! était-ce là tout ce qu'il trouvait à lui dire?... Le spectre de Mauve se dresserait donc toujours entre eux? Ses yeux s'illuminèrent d'un éclair de révolte. « Une association de camarades! » Voilà ce qu'il lui proposait! Seigneur! Pour qui donc la prenait-il? Se figurait-il qu'humble et docile, elle allait s'incliner avec reconnaissance?... Mais il ne comprenait donc pas qu'en l'écoutant, son âme exaspérée bondissait de colère, et qu'elle méprisait l'offre qu'il lui faisait!... Ce qu'elle voulait?... C'était être aimée pour elle!... avec folie... avec passion... avec tout l'emportement dont elle-même se sentait capable. Et elle avait envie de lui crier : Arrière!... laissez-moi, je ne suis pas la créature bénévole que vous croyez! Si votre cœur est usé... je n'en ai que faire!... Mais déjà la raison s'était dressée pour arrêter ces paroles insensées...

Jan continuait :

— J'ai toujours admiré votre esprit, votre beauté, Hélène, vous vous en souvenez, n'est-ce pas? A cette époque vous m'étonniez un peu par vos fougueuses boutades... Depuis lors, le chagrin vous a assagie... comme moi, du reste,... comme nous tous...

Il s'était arrêté, attendant qu'elle parlât :

— Vous ne répondez pas?

Elle releva vers lui, dans l'ombre, son regard terne, puis, sans un mot, d'un geste résolu mit sa main dans la sienne.

Tête haute, elle rentra au salon, décidée désormais à conquérir son bonheur. Et il parut à tante Aniele, qui les observait étroitement, que Jan était le plus ému des deux...

XXXIV. — FIANCÉS

Le lendemain, Jan et son tuteur, revêtus du frac de circonstance, étaient allés demander officiellement la main d'Hélène.

Les bagues avaient été échangées. Et si les fiançailles avaient été tenues secrètes, c'était par un mélange complexe de déférence d'abord, pour Mme de Rudowitz, qui ne pourrait arriver en Bukowine avant la Toussaint, époque de la cérémonie; de délicatesse ensuite, vis-à-vis du passé un peu retentissant d'Effendi. Mais de ce passé, nul ne soufflait plus mot. Chacun sachant à quoi s'en tenir... ou à peu près.

La nouveauté de sa situation de fiancé ne laissait pas que de troubler singulièrement Jan Korab, et lui faisait faire d'involontaires retours vers une autre époque... Mais il se les reprochait aussitôt comme une déloyauté vis-à-vis d'Hélène. Alors, ces jours-là, il s'en allait à pied, au hasard, à travers la campagne, et il se raisonnait, s'invectivait, se retraçait impitoyablement les humiliantes phases de la trahison de Mauve et, une fois de plus, maudissait la perfide.

Très occupée de ses préparatifs de trousseau et du choix de ses toilettes, Hélène, le visage radieux, ne songeait plus qu'à une chose : se faire belle, et plaire à Jan!

Jadis, dans les aristocratiques demeures slaves, il y avait la chambre des fileuses, où les filles de petite noblesse, tout en faisant tourner le rouet, chantaient de pieux cantiques avidement écoutés par les pages ou les écuyers. Parfois un mariage en résultait: tel, au commencement du siècle dernier, celui de la blonde Justine Krzyzanowska, aux yeux pareils à deux fleurs de bleuets, dont la voix ravissante et la grâce timide avaient séduit le jeune Nicolas Chopin, humble précepteur du comte Frédéric Skarbek, et qui, ayant obtenu de l'épouser, la rendit mère de l'illustre compositeur.

Aujourd'hui, les chambrières ne filent plus, mais elles font en revanche d'exquises broderies. La baronne Valérie était très fière de ses habiles ouvrières qui, depuis des semaines, s'appliquaient à orner de fines arabesques les tissus de batiste et de toile de Hollande qu'elle destinait à sa protégée. Mais, outre les piles de draps et de linge de table aux riches armoiries, les mouchoirs dont le linon disparaissait sous la dentelle, il y avait encore les tentures brodées, si harmonieuses de ton, si bizarres de dessins, révélant toute une industrie locale, véritable triomphe de la baronne. Pour mettre plus en valeur ces chefs-d'œuvre, Mme de Torna avait fait d'abord disposer la lingerie, sur des tables circulaires, tandis qu'accrochées ou drapées artistement

tout autour de la pièce, les broderies et les tentures chatoyaient sous le soleil, et s'irisaient de tout l'éclat de leurs soies multicolores.

Mais le clou, la merveille du trousseau était le voile de mariée. Orné d'une fabuleuse broderie d'argent, il était d'une trame si ténue qu'il pouvait passer facilement tout entier à travers l'anneau des fiançailles.

— Si vous êtes sage, avait dit en riant la baronne à Effendi, je vous ferai une surprise, et elle l'avait entraîné vers la salle du trousseau où Hélène, debout, entourée de l'essaim des chambrières, essayait sur ses cheveux d'or le voile merveilleux. Elle était si éblouissante que Mme de Torna s'attendait aux exclamations enthousiastes du jeune homme. Mais au lieu de s'extasier, il demeurait en arrêt devant ces piles de nappes, ces montagnes de draps entassées là sur la table. Et voici que soudain Torna-Gora, Hélène, la baronne et les chambrières, tout avait disparu... Il était reparti pour les *Sapins*... pour la maison forestière... et il revoyait la confusion de la pauvre petite Mauve le jour où ces deux rudes gentilshommes du voisinage lui avaient si ironiquement reproché de les avoir couchés dans des nappes damassées, tandis que c'était sans doute un drap qui s'étalait sur la table du déjeuner!...

— Eh bien, Effendi!... Vous ne voyez donc pas la belle Madame Korab-Pacha?...

Vivement alors, il avait relevé la tête et balbutié une excuse.

Cependant Hélène, d'un geste dépité et au risque de le mettre en pièces, avait arraché le voile.

— Eh! mais laissez donc, chère baronne, s'était-elle écriée... Vous voyez que ce fermier-modèle s'intéresse aux choses pratiques, avant tout!

Elle devinait quelque obscure réminiscence du passé... et ses regards, dont elle cherchait à atténuer la dureté, scrutaient les prunelles un peu mélancoliques du jeune homme.

Elle s'était rapprochée de lui.

— Peut-on connaître le sujet de vos songeries, beau ténébreux? lui dit-elle d'une voix enjouée.

— Mais je ne puis en avoir d'autre que notre avenir, fit-il avec une galanterie un peu forcée.

A ce moment, le baron de Torna, escorté de deux lévriers, fit dans la pièce une bruyante entrée.

Hélène, s'était penchée vers le jeune homme.

— Vous mentez, Korab-Pacha, dit-elle s'efforçant de rire,... quand j'aurai des pensées en dehors de vous, je promets de vous les dire, moi!...

— Eh bien, mon cher Effendi, demandait le baron, êtes-vous prêt à nous suivre demain, nous ferons une battue monstre dans la forêt. Mes hommes sont partis en avant... Le pavillon de chasse est agencé pour recevoir une vingtaine d'invités... On festoiera, on dansera même, au dire de ces dames!... Et j'espère que M. Anastase ne nous fera pas défaut! Le rendez-vous, est dans la forêt même.

Jan s'inclina.

— Nous serons à notre poste, cher baron.

XXXV. — LA CHASSE

Sur le coteau s'élevait la maison du ménétrier, un peu plus grande qu'autrefois, mais égayée toujours de pyramides de mauves pourpres et de gigantesques tournesols.

Alentour c'étaient encore les superbes tilleuls dont les branches se dressaient en candélabres, les cerisiers au feuillage luisant, le ruisseau qui clapotait sur les cailloux et le rucher bourdonnant. Enfin, au delà des prairies et des terres labourées s'étendait la vaste forêt toute pleine de chuchotemens et de mystère, mais dont le grand silence, aujourd'hui, était singulièrement troublé par la lointaine sonnerie des cors, le piaffement des chevaux, les aboiemens des chiens et tout le tintamarre qui accompagne une brillante chasse à courre.

L'air était d'une douceur printanière, bien qu'on fût à la fin de septembre; aussi Marina la rebouteuse s'occupait-elle devant la maisonnette à classer et à trier ses herbes : ici, les jaunes millepertuis contre les crises des nouveau-nés; là, les racines de Saint-Pierre salutaires au mal de dents; plus loin, l'arnica pour les plaies; et les fleurs de consoude pour les os brisés, en ayant bien soin de réserver les blanches pour les femmes, les bleues pour les hommes.

Assise sur le seuil, Tékla avait étalé de gros concombres verts, qu'elle entassait dans un tonnelet avec force épices et fenouil;... et ses yeux allaient, alternativement, de son travail à une légère barcelonnette, accrochée entre les branches d'un

lilas, où dormait un petit enfant. Tout près, la jeune mère cousait, attentive elle aussi, tandis qu'un peuple ailé de poules et de canards s'ébattait bruyamment alentour. Mauve s'était levée.

— Qu'il dort paisiblement, notre chérubin! Écoute-moi, Tékla, il faut que je rentre pour lui tailler un vêtement : il grandit tant, le petit bonhomme!... S'il ouvrait les yeux, promets-moi d'aller sourire à son réveil, c'est ma superstition, tu sais!... Pauvre chéri, que puis-je pour lui, sinon l'entourer de tendresse, saluer son réveil d'un visage riant et lui cacher mes larmes! Viennent plus tard les épreuves, il lui restera toujours au fond du cœur le souvenir de sa douce enfance, et il en saura gré à sa pauvre maman!...

Soudain la voix du ménétrier, qui revenait de la forêt, monta sonore, dans le chemin creux :

Au galop court mon cheval!
Mon cœur va d'un pas égal,
Hop! fillette aux yeux si doux
S'il vole c'est pour vous!...

L'enfant qui s'était réveillé avait poussé des cris de joie :

— Dada! Dani!... clama-t-il, et il s'élança au-devant de l'oncle chéri, suivi du dogue.

Cependant, malgré sa chanson allègre, malgré le sourire qui avait accueilli les cris de bienvenue de Janek, et du turbulent Komar, une ombre imperceptible voilait le front du ménétrier.

Il avait placé l'enfant sur son épaule, couru un moment pour l'amuser, puis, l'ayant remis à sa mère, il avait prétexté un travail urgent dans le rucher et s'y était retiré.

Et maintenant, sa courte pipe aux lèvres, il songeait aux choses étranges qu'il avait apprises dans la forêt.

Tout à l'heure, tandis qu'il s'en revenait d'un pas léger, distrait par les rumeurs de la chasse, les fanfares et les cavalcades, un garde, assis sur le seuil d'une maison forestière, l'avait appelé, pour lui conter les nouvelles. On assurait en grand secret que le baron et la baronne de Torna, propriétaires de toutes les forêts, mariaient leur fille adoptive, Mlle Hélène de Rudowitz, à un certain fils d'émigré, ruiné par de mauvaises spéculations, mais très bien apparenté en Galicie, et qui se nommait Jan Korab. Et quand le vieillard avait entendu tomber ce nom, il lui avait semblé que le froid de la mort l'envahissait. Jan Korab, celui à

qui, malgré son abandon, Mauve se considérait toujours comme saintement liée, jusqu'au jour où elle apprendrait, hélas!... qu'une autre avait pris sa place!... Et voici que ce jour était arrivé!... et qu'un hasard, une indiscrétion pouvaient brutalement révéler la vérité à la malheureuse enfant qui, malgré tout, gardait peut-être encore au cœur une parcelle d'espérance...

Dans le pays, l'aventure étant ignorée, Danyl, par égards pour Mauve, avait répandu le bruit que « son mari était à l'étranger... » Hélas! désormais... ce serait le veuvage!

« Hélène de Rudowitz, » répétait-il. Ce nom lui était bien connu! Que de fois, à la veillée, la jeune femme, dans leurs longs épanchemens, ne lui avait-elle pas conté ses rapports avait la fantasque famille, et la sécheresse, la dureté qu'on lui avait témoignée!... Ne lui avait-elle pas dit aussi avoir, le jour néfaste du concert, vu précisément Hélène de Rudowitz à côté d'Effendi!... Jamais cependant les journaux que leur prêtait le vieux prêtre de Luzan n'avaient fait pressentir aucun projet de mariage entre eux! Et le pauvre ménétrier pressait douloureusement entre ses mains sa tête soucieuse! Avait-il bien fait son devoir? N'était-il pas coupable de faiblesse,... d'inertie?... Et n'aurait-il pas dû rechercher à tout prix ce Jan Korab! et l'éclairer?... Mais à cela, sa conscience répondait que Mauve, anxieuse d'aller se jeter aux pieds de son père, avait déjà discuté avec lui cette question brûlante, et c'était la honte de se présenter avec l'enfant qui l'avait paralysée... Les mêmes scrupules n'existaient-ils pas vis-à-vis de Jan Korab... et peut-on savoir à quel outrageux affront Danyl s'exposerait, outrage qui rejaillirait sur les deux innocens!...

Il était si péniblement absorbé qu'il n'entendit pas le frôlement subtil d'une jupe entre les ruches, qu'il ne vit point une ombre légère se dresser derrière le banc où il était assis. Deux fraîches petites mains d'enfant s'étaient posées sur ses yeux, et Mauve, qui tenait son fils entre ses bras, se penchait vers lui souriante.

— Il boude donc, l'oncle Danyl?

Vivement le ménétrier secoua ses papillons noirs et regarda le joli tableau qu'il avait devant lui : l'enfant rose et robuste, avec ses grands yeux sombres, sa bouche mignonne, et ses cheveux châtains. Elle plus grande que jadis, plus pâle aussi; bien jolie, toujours, mais de cette beauté un peu grave d'avoir passé par le creuset de la souffrance.

Elle s'était assise à côté du vieillard et tenait serré contre elle l'enfant, qui s'amusait à tirer les oreilles du chien :

— Tu ne sais pas ce qu'il a fait tout à l'heure... il est allé chercher dans le coffret le portrait de son père... il l'a embrassé! et il a dit : « Papa! » Pauvre innocent... s'il pouvait savoir!... Ah! Danyl,... j'ai tort, n'est-ce pas, de lui montrer quelquefois ce portrait,... c'est de la folie,... de l'enfantillage... Mieux vaudrait cent fois qu'il croie son père mort;... mais, c'est plus fort que moi... et puis... c'est si doux... si tu savais,... alors... parfois... je me fais illusion...

Le ménétrier ne répondait pas; il poussait de formidables soupirs, donnait des marques de vive impatience, et avalait sa salive avec difficulté...

— Si souvent je songe au passé! continuait-elle. Il me semble que tout a été contre moi... Cette ruine des *Sapins*, coïncidant avec ma folle équipée à Czernowitz, et notre rencontre inattendue dans cette maison où Lina m'avait entraînée... où chantait Spiridon!... A présent... je vois bien plus clairement les choses... mais alors... je ne connaissais rien de la vie, j'étais ignorante comme notre petit Janek!... et puis.... si tu savais comme j'étais étourdie, désordonnée dans mon ménage!... je rougis en y pensant... Lui... ne se plaignait pas... il était très patient... très doux... et si bon!... Vois-tu, Danyl, il a fallu que sa colère fût bien terrible pour qu'il ait agi si cruellement avec moi!

Au delà du rucher, on apercevait la grand'route, avec ses talus verts où couraient les chicorées couleur de saphir, et les hautes marguerites... C'était sur une route semblable, égayée de fleurs toutes pareilles... qu'ils s'étaient donné leur dernier baiser!...

Doucement elle avait repoussé l'enfant.

— Emmène-le, avait-elle murmuré à Danyl; et détournant la tête elle laissait couler, maintenant, les larmes qui l'étouffaient. Combien son cœur avait eu raison, alors, de redouter cette séparation!... « Je reviendrai... lui disait Jan, et notre vie recommencera meilleure et plus belle encore... » Et elle avait répondu : « Rien ne peut être meilleur que notre vie présente... Ce qui a été ne se recommence pas... Une fois le fil cassé... on peut le renouer... mais ce n'est pas le même bonheur!...

Hélas!... le fil brisé... ne s'était même plus renoué...

Le ménétrier avait emporté l'enfant et, tout songeur, se dirigeait vers la maison.

Une idée avait tout à coup surgi dans son cerveau. Et cette idée semblait d'instant en instant prendre plus de consistance. Il s'assura que la petite clef fermant la boîte à violon de Mauve, et qu'elle n'avait plus ouverte depuis son retour, était toujours suspendue, avec une médaille de la Vierge, à une chaînette d'argent passée au cou de Janek, se glissa dans la chambre où était l'étui et l'ouvrit. Outre l'instrument, dont il s'empara, il y avait encore quelques lettres, et un sachet renfermant des roses. Sans doute celles que Jan avait chargé jadis la folle Lina de remettre à la petite musicienne.

Et c'étaient bien les cendres de son amour que Mauve avait ensevelies dans cet étroit cercueil!

Tout le jour Danyl parut préoccupé. Le lendemain matin, il annonça qu'il allait jouer à une noce et demanda à Mauve la permission d'emmener le petit Jan. Elle avait hésité un peu, il était si jeune encore, mais devant les transports de joie du petit, elle n'avait pu refuser... Alors, le ménétrier avait placé le gamin sur son épaule, tout comme il faisait jadis avec Mauve et, dissimulant sous sa veste de peau de mouton le violon mystérieusement dérobé, il s'était engagé à travers la forêt.

Droit devant lui, il marchait maintenant, foulant les feuilles jaunies et rougeâtres qui s'abattaient autour de lui comme un léger vol d'oiseaux. Il marchait poussé par une force inconnue. Vaguement on lui avait conté qu'une noce de bûcherons avait lieu dans la forêt : et il s'y rendait. Sous les arbres, les oiseaux faisaient un joyeux tapage, et Janek, qu'amusaient les frôlemens d'ailes ou les courses agiles des écureuils dans les branches, poussait de petits cris de joie :

— Tiens, faisait le ménétrier, voilà une petite mésange!... et ici... entends-tu?... Pan, pan, pan... c'est un pic... avec son grand bec.

Un coucou avait lancé son appel monotone.

— Écoute, dit l'enfant.

Maintenant à tous ces bruits forestiers les rumeurs de la chasse étaient venues s'ajouter. Alors, le cœur du ménétrier se mit à battre terriblement et il serra davantage l'enfant qui faisait des bonds de joie sur son épaule.

— En avant! dit-il, et Dieu nous aide!

A l'orient, le soleil montait toujours, enveloppant d'une vaste coupole d'or la cime jaunie des arbres.

Moulée dans son costume sombre d'amazone, un petit tricorne posé coquettement sur l'or de ses cheveux, Hélène suivait la brillante cavalcade; mais elle était nerveuse, se sentait l'âme inquiète. D'occultes menaces semblaient planer au-dessus d'elle, bourdonner alentour... Comme elle approchait d'une clairière, des sons étranges de violon, mêlés à des trépignemens de danse venant de quelque noce sylvestre, lui firent dresser l'oreille. C'était une mélopée bizarre en ton mineur, tantôt éclatante et fougueuse comme le piaffement d'un étalon sauvage dans la steppe, tantôt si lente et si douloureuse qu'on eût dit la plainte déchirante d'un cœur enfermé dans l'étroite caisse. Cette mélodie, elle la connaissait, Mauve la lui avait maintes fois jouée jadis. Qui jouait cela?...

Un instinct plus fort que sa volonté la poussait. Elle voulait le savoir.

Déjà elle avait mis pied à terre, attaché son cheval à un arbre, et elle s'était avancée.

Sur un tonneau renversé, un homme à la face franche, encadrée de longs cheveux grisonnans, se tenait assis, serrant entre ses jambes un garçonnet aux superbes yeux noirs.

A l'arrivée de la jeune fille la musique avait brusquement cessé, et un murmure courait dans les groupes.

— C'est la demoiselle!... Celle qui va se marier!...

Alors le ménétrier, blême comme sa chemise en toile de lin, s'était redressé et il avait d'un geste involontaire entouré de ses bras protecteurs l'enfant blotti près de lui, et qui fixait lui aussi ses prunelles noires sur l'étrangère. Hypnotisée par ce regard, Hélène, repoussant les gens qui prétendaient lui baiser les mains, avait marché droit à l'homme. Une émotion atroce bouleversait son cœur.

— Qui est cet enfant? demanda-t-elle d'une voix qu'elle voulait rendre calme.

Le vieillard enleva son bonnet, se pencha, comme pour baiser sa main, et lui rendant regard pour regard :

— C'est le petit Janek, dit-il, le fils de Jan Korab et de Mauve Ostoya... sa femme...

Elle reçut le choc en pleine poitrine; seule pourtant la pâleur livide de son visage trahit son émotion.

Hautaine, elle se redressa, promena autour d'elle des yeux où elle voulait mettre un sourire, trouva un compliment banal à dire aux jeunes mariés, vida sa bourse entre leurs mains, puis, lentement, tête haute, se retira.

Maintenant elle avait rejoint le rendez-vous de chasse, où tout un peuple de valets en livrée s'occupaient à servir les chasseurs affamés. Et les bouchons de champagne sautaient, les rires s'envolaient, les silhouettes élégantes des jolies chasseresses mêlées aux habits rouges des hommes se détachaient riantes sur ce décor automnal.

La pâleur extraordinaire d'Hélène avait frappé la baronne. Au milieu de ces visages insoucians et gais, ce masque tragique casqué de lourds cheveux aux teintes vénitiennes, ces yeux cernés de noir, ces lèvres blanches, l'avaient effrayée :

— Qu'as-tu, bon Dieu !

— Rien... un léger point au cœur... je rentre... Qu'on me laisse !...

XXXVI. — RIVALES

Retirée chez elle, Hélène a jeté son tricorne... arraché les boutons de sa veste... Elle étouffe.

Ainsi Mauve, qu'elle croyait attachée à la fortune de cette troupe ambulante, est retournée chez le ménétrier ! Elle est là... avec son fils... à quelques kilomètres sans doute !... Sur la terre presque qui lui appartient !... Et un hasard comme celui d'aujourd'hui peut, d'un moment à l'autre, la mettre face à face avec Jan.

Elle se tord les mains ! Le sort est vraiment trop injuste ! Mais elle ne courbera pas la tête !... Oh non !... Eh bien... ces gens !... On les chassera ! On les expulsera ! Cela se fait tous les jours !... Le baron est tout-puissant. Et, avec de l'or !... n'est-on pas maître du monde ?

Elle a passé une nuit affreuse : poursuivie toujours par la vision de cet enfant robuste au teint vermeil, à l'allure décidée et qui a le sourire de sa mère,... et le regard de Jan !...

Oh ! ce regard, lorsqu'il s'est attaché hier sur son visage, elle a cru sentir une brûlure ! Mille résolutions contradictoires hantent son cerveau. A la fin, elle se lève, prend à la hâte une toque, un manteau, et fiévreusement, sans être vue, gagne la forêt.

De temps en temps quand elle rencontre un paysan, elle l'interroge : — Où demeure Danyl le ménétrier? — C'est ainsi qu'elle est parvenue à la maison du coteau.

Quand elle est à quelques mètres de la maisonnette il lui semble qu'elle ne pourra avancer davantage, tant l'émotion lui casse bras et jambes. Qu'est-elle venue faire ici? Que veut-elle à cette malheureuse? Est-ce pour l'insulter? Pour lui signifier elle-même qu'elle ait à vider la place? à lui céder le pas? Elle l'ignore. Ce qu'elle veut, c'est voir Mauve, pénétrer chez elle... Alors en présence de sa rivale... sa bouche trouvera bien les paroles qu'il faut dire!

Un rideau de framboisiers la sépare de la maison. Des bruits confus de voix montent d'une fenêtre entr'ouverte. Elle écarte les branches. Là, entre les bras de sa mère, le bel enfant de la veille gît, dolent, les paupières closes, et Mauve, la face terrifiée, l'étreint, lui parle : Qu'a-t-il mon chéri? il souffre! Il étouffe?

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... Si c'était la diphtérie?... Non! non! je crois que je deviendrais folle!

— Là, là... calmez-vous, dit la voix d'une vieille femme, remettez-le dans son berceau... Il va boire maintenant cette bonne infusion chaude, de tilleul et de miel!... C'est un refroidissement qu'il aura pris hier dans la forêt... Tenez... voyez comme il rouvre les yeux... Ah! le petit fripon! il rit maintenant... C'est bon?... C'est bien bon, le miel d'oncle Dany?...

Et Mauve essuie ses larmes, rit tour à tour, et baise les mains de l'enfant :

— Est-ce vrai... bien vrai que ce ne sera rien!... Dis... dis, mon chéri,... mon fils,... mon trésor?...

Hélène n'a pas bougé. Elle semble clouée sur place. Dans ce cœur, ravagé de haine et de passion, un revirement étrange s'opère... Eh quoi, parce qu'elle a vu couler les larmes de cette mère, parce qu'elle a eu devant les yeux cet humble intérieur, et qu'elle a assisté à une de ces petites scènes quotidiennes dans chaque famille, voilà qu'au lieu de haine et de vengeance, elle sent monter à la place des flots de pitié! Comme si dans cette âme, jusqu'ici mal équilibrée, la conscience se réveillait enfin triomphante! Elle a glissé à genoux, sur le talus. Elle, l'altière Hélène! Et le visage caché dans la verdure, elle laisse couler ses larmes. Mais ces larmes-là n'ont point l'amertume des autres.

Quand elle se relève, il lui semble que son cœur est plus léger, et que jamais elle n'a éprouvé une telle joie.

Maintenant, elle redescend la côte, gagne la lisière des grands bois. C'est étrange comme l'air lui paraît limpide et la campagne belle! Le poids, qui depuis si longtemps pesait sur sa poitrine, en a disparu. On dirait que, victorieuse de quelque envoûtement, elle a reconquis la sérénité de son âme.

. . . . . .

« Jan, voici votre bague! Rendez-moi la mienne! »

Cette parole inattendue tombant au milieu de ces gens paisibles a produit l'effet d'une bombe qui éclate! « Quel est ce coup de tête? La descendante du fantasque Cyprien se réveillerait-elle? Mais quand la jeune fille, très calme, a manifesté le désir de causer avec M. Anastase et Mme de Torna, et que d'une voix grave, sans chercher ni à pallier ses fautes, ni à atténuer la vérité, elle s'est longuement étendue sur tout ce qu'elle sait au sujet de Mauve, tous les deux, d'un élan spontané, lui ont serré chaleureusement les mains; et M. Anastase, d'une voix émue, a murmuré : — Hélène, vous êtes une brave fille! Non, il n'y avait pas d'autre solution.

C'est l'heure rose du crépuscule où dans les nids et les jardins s'ensommeillent les oiseaux et les fleurs. Çà et là, encore un murmure, un frôlement d'aile, un roucoulement plaintif, mais espacé de plus en plus, et l'on devine que la nature lasse va se fondre dans le néant des choses, pour renaître demain avec une splendeur nouvelle.

Dans la chambre tiède où se reflètent les feux du couchant, Mauve est assise; elle vient de dévêtir son fils, et l'a posé dans son étroite couchette; mais l'enfant, turbulent et rieur, regimbe, il prétend ne pas aller dormir, tant de choses merveilleuses sollicitent encore ses grands yeux, et c'est la lune surtout, la lune énorme, toute rouge et joufflue qui monte là-bas, entre les deux peupliers, et dont il ne peut se détacher. Et chaque fois que Mauve veut le ramener à son petit lit, ce sont des cris : « Encore, encore! »

— Allons, monsieur, il faut faire votre prière; entendez-vous Komar qui rentre dans sa niche, et les pierrots qui se couchent sous le chaume... Venez... mettez-vous à genoux, répétez après votre maman.

Elle a joint les deux petites mains, incliné l'innocent visage. « Jésus, je vous donne mon cœur... Mon Dieu, conservez la santé ... à...?

— A maman... balbutie l'enfant, à l'oncle Dada,... à Ninia et Marina...

— A qui encore? dit Mauve.

Le petit cherche.

— A papa, crie-t-il tout à coup fièrement en jetant les bras autour du cou de sa mère. Et elle le serre passionnément, le couvre de caresses, tandis que, songeuse, elle achève en son cœur la prière de son fils.

Maintenant, elle s'est assise au pied du petit lit, et berce doucement l'enfant entre ses bras, tout en regardant, sans les voir, les nuages d'argent qui courent sur le ciel. D'endormantes senteurs montent de la campagne, un vertige la prend, ses yeux se ferment, et elle s'enfonce dans le rêve... Tout à coup, elle tressaille. A-t-elle dormi? Il lui semble qu'on est entré dans la chambre, et ses prunelles ss dilatent, elle cherche à pénétrer les ténèbres grandissantes. Un pas!... elle entend un pas maintenant. Un pas,... qu'elle reconnaît!... Mais non! non!... c'est de la démence!... Et voilà que dans le rayon de lune, une ombre a surgi, un homme est là!... Elle a poussé un cri : « Oh! ce n'est pas vrai! » Elle s'est rejetée en arrière, haletante! serrant son fils contre sa poitrine.

Mais déjà deux bras robustes les étreignent tous les deux, les confondent dans les mêmes caresses. Et Jan, Jan qu'elle a cru ne plus revoir de sa vie est là,... à ses pieds; il l'implore : Mauve!... oh! Mauve... pourras-tu jamais me pardonner?... Et, défaillante, secouée de sanglots, sa tête a roulé sur la poitrine de son mari.

. . . . . .

. . . . . .

C'est à Cracovie, le soir, dans une chapelle discrètement éclairée du cloître qui a donné un asile momentané au père de Mauve, qu'ont eu lieu les cérémonies complémentaires de son mariage avec Jan.

Sous les petites flammes tremblotantes des cierges, la tête grave et recueillie de M. Anastase s'aperçoit à côté de la sémillante colonelle. Plus loin, c'est Tékla sanglotante, mais pleine de solennité, dans la raideur endimanchée de ses plus beaux atours. Danyl est là aussi, franchement joyeux, moins cependant que

cet homme à barbe grise, au beau visage mâle, qui est agenouillé derrière les mariés et que le bonheur semble transfigurer.

A Torna-Gora, Hélène a reçu la nouvelle avec sérénité, et Mlle Santou, accourue à la hâte, s'émeut de sa vaillance, et croit devoir lui murmurer à l'oreille des promesses de mariage et de bonheur pour l'avenir...

— Comme vous me connaissez mal! ma pauvre Santou. Je suis une exclusive! une orgueilleuse, moi! L'amour, voyez-vous, demande à être partagé. Or l'expérience dernière me suffit... Aujourd'hui, d'autres devoirs m'attirent,... vont absorber ma vie...

— Hé! tout cela est bel et bon... réplique la tenace Suissesse; n'empêche que vous aimerez encore, Hélène, et que vous serez aimée en retour!...

Mais la jeune fille secoue négativement la tête.

Depuis ce matin de septembre où la divine pitié s'est éveillée brusquement dans son âme, un nouvel idéal en a pris despotiquement possession. Et son cœur tout entier s'est tourné vers un autre amour... celui qui ne trompe pas... l'amour des humbles et des déshérités.

MARGUERITE PORADOWSKA.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Le Joug*, comédie en trois actes par M. A. Guinon et Mme J. Marni. — GYMNASE : *Joujou*, comédie en trois actes, par M. Henry Bernstein. — ODÉON : *Résurrection*, drame en six tableaux, tiré du roman de Tolstoï par M. Henry Bataille.

La pièce que M. Guinon et Mme Marni viennent de donner au Vaudeville, *Le Joug*, est brillante, habilement conduite et traitée avec une certaine légèreté de main. C'est un spécimen fort bien venu de la comédie de vie parisienne. L'occasion est donc excellente pour apprécier ce genre aujourd'hui si fort à la mode et qui ne tend à rien de moins qu'à absorber tout le théâtre contemporain, et nous tenir lieu de la comédie de mœurs et de celle de caractères, et des pièces d'observation comme des pièces de fantaisie. C'est vers lui que se sent irrésistiblement attiré tout écrivain qui se découvre un peu d'esprit, et ne se soucie d'ailleurs ni de mettre à la scène les questions sociales ou la vulgarisation scientifique, ni de combiner les quiproquos du vaudeville. De M. Capus à M. Donnay ou à M. Wolff, ce ne sont qu'auteurs parisiens, et de la Renaissance au Vaudeville, en passant par le Gymnase, par les Variétés, par les Nouveautés, ce ne sont sur toutes les scènes que comédies parisiennes. Il y a donc quelque intérêt à rechercher quelles sont les ressources que ce genre met à la disposition des écrivains, ou plutôt à montrer comment les procédés qui lui sont essentiels contribuent efficacement à empêcher les écrivains les mieux doués de nous donner les comédies qu'ils seraient peut-être capables d'écrire.

Il est difficile d'imaginer un personnel plus restreint que celui dont l'auteur dispose dans ce genre ; mais surtout il est impossible d'en con-

cevoir un qui soit plus désobligeant. De toute nécessité, et puisque le monde de la vie parisienne est le monde où l'on fait la vie, le personnage principal sera le viveur. Celui qu'on nous présente dans *Le Joug* est un quadragénaire fatigué, du nom de Courtial. Des signes certains, brûlures à l'estomac, douleurs de reins, erreurs de direction, l'avertissent que vingt années de fête ont produit leur résultat normal et que son organisme usé demande grâce. Comme il est d'ailleurs parfaitement incapable de mettre dans sa vie d'autres occupations que celles auxquelles il a consacré jusqu'alors toute son activité, il cherche un moyen de concilier avec la satisfaction de ses vices les soins de son hygiène. Comment continuer de sacrifier à l'éternel féminin sans hâter la venue de la paralysie qui menace? Ainsi se pose à cet intéressant personnage le problème de l'existence. Tout héros de tragédie a son confident, tout Oreste a son Pylade; dans le monde où nous sommes, l'ami, c'est le parasite. Depuis les années de collège, Jacques Arrivel s'est fait l'inséparable de son camarade riche. Paresseux, débauché, auteur de vagues inventions, mêlé à de louches tripotages, ce raté risquerait plus souvent qu'à son tour de dîner par cœur et de coucher sous les ponts, s'il n'était assuré de trouver chez Courtial la pitance quotidienne et l'aumône. D'ailleurs, envieux, à la manière de tous les ratés, et sourdement hostile à celui qui dépose la pièce de vingt francs dans sa main toujours tendue. Tel est le côté des hommes. Voici le côté des dames. La mère Gambier a fait ses premières armes dans les brasseries du quartier Latin, à l'époque où elle s'appelait Armandine, a depuis roulé le long d'aventures sans nombre, passé de mains en mains sans jamais parvenir à trouver une position sérieuse, est aujourd'hui loueuse de chaises à Saint-Sulpice. On pensera sans doute que la fille de cette affreuse matrone a de qui tenir. Cette Juliette, l'héroïne du *Joug*, a vingt ans; elle a été élève du Conservatoire, n'y a pas appris la déclamation mais y a fauté avec un de ses camarades, un ténor nommé Sunson; afin de la changer de milieu, on l'a mise chez des religieuses qui tiennent un ouvroir; n'ayant décidément de vocation ni pour l'art dramatique ni pour la couture, elle cherche à sa jeunesse un emploi plus lucratif. Ajoutez quelques silhouettes de filles et celle d'une femme de la meilleure société dont le divertissement préféré est de souper dans un bouge tenu par un cabaretier hermaphrodite. Quel monde! Et quel soulagement on éprouverait à se retrouver dans l'honnête atmosphère des crimes de l'Ambigu!

Notez que ces tristes personnages nous ont été déjà présentés

ailleurs un nombre de fois incalculable. Car il en est dans le monde de la fête comme partout : et ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. Combien de fois n'avons-nous pas déjà vu le type du noceur éreinté, et combien de fois ne l'avons-nous pas entendu se lamenter sur ses misères physiologiques? Combien de parasites, depuis le Tournas de *La Dame aux Camélias*, ont servi de modèle pour le portrait du parasite Jacques? Quel assortiment d'anciennes gourgandines devenues entremetteuses! Que d'élèves du Conservatoire flanquées de leurs respectables mères! Et, comme les types sont toujours les mêmes, les épisodes où ils figurent sont pareillement dépourvus de variété. Au premier acte du *Joug*, Courtial lâche une grue dont il est excédé, après quoi il rompt avec une femme du monde qui l'horripile ; et nous nous apercevons que rien ne ressemble plus à un lâchage qu'une rupture : ce sont les mêmes mots qui servent. Maintenant qu'il est libre, rien n'empêche plus Courtial de prendre une autre chaîne. Ainsi va la vie, de collage en collage ; mais elle ne va pas sans quelque monotonie. Et ces épisodes, désespérément identiques, nous laissent si indifférens ! Êtes-vous curieux de savoir comment Courtial remplira l'espace qui le sépare encore de la petite voiture où languira sa précoce vieillesse? Faites-vous des vœux pour que la mère Gambier procure à sa fille cette position sérieuse que les destins envieux lui ont refusée à elle-même? Éprouvez-vous quelque anxiété à la pensée que le pique-assiette Jacques pourrait cesser de vivre grassement de l'opulence d'autrui? Ces gens sont tout à fait dignes les uns des autres, et, quoi qu'il arrive entre eux, rien ne s'y passera qu'en famille. Nous ne sommes pas assez naïfs pour nous retourner parce qu'on nous crie : « Attention! Voici une fille qui gruge un imbécile. »

Un principe de l'intérêt au théâtre, c'est que nous puissions comprendre quelque chose à la conduite des personnages avec qui on nous fait lier connaissance. Que ceux-ci soient déraisonnables et absurdes autant qu'il leur plaira; mais que cette absurdité même et cette déraison tombent encore sous les lois de l'entendement; que les mobiles qui leur font commettre une sottise nous restent intelligibles! Courtial aspire à la retraite. Pour se ménager cette retraite bien gagnée, pour se faire une petite vie voluptueusement calme, pour mettre son égoïsme dans de la ouate, à quelle combinaison va-t-il s'ingénier? Puisqu'il lui faut une maîtresse, où trouvera-t-il cette maîtresse de tout repos? Justement on vient de lui conter l'histoire peu édifiante, mais très significative, d'un joli petit animal à frimousse

de femme. A travers les confidences maternelles, il a pu apprécier à ses mérites la fille d'Armandine. Elle débute dans la vie; elle en a tout à attendre et elle compte bien tout lui demander. Sensuelle et pervertie dès l'âge le plus tendre, elle a une fringale de toutes les jouissances : elle voudra du plaisir, du luxe, du bruit, et un tas de satisfactions auxquelles Courtial est dans l'incapacité de suffire. Voilà justement celle dont il fera choix pour être la compagne de ses années d'automne! Cela nous dépasse et cela nous renverse. Nous ne comprenons plus. Les auteurs ont-ils voulu nous montrer précisément à quel degré de sottise peut tomber un malheureux chez qui se déclare déjà un peu de ramollissement? Ont-ils voulu nous le montrer, par une espèce de châtiment, se mettant lui-même la corde au cou? Mais alors ce à quoi on nous fait assister, c'est aux premiers balbutiemens du gâtisme! Ce n'est pas gai.

Si encore, sous la poussée du désir, Courtial était brutalement devenu l'amant de Juliette! Mais pas du tout. Il ne cède pas à la chaleur du sang, il se détermine par le raisonnement. Sa conduite est réfléchie. Il a son plan; il l'exécute, de point en point, avec froideur et machiavélisme. Il s'est promis qu'il « respecterait » Juliette jusqu'au jour où il aurait parfait son éducation. Il prétend façonner comme une écolière cette jeune rouée et la plier à n'être que l'esclave docile de ses caprices et de ses manies. Il compte sur elle pour être une niaise de couvent. L'idée ne lui vient pas un instant qu'avec ses airs soumis et ses yeux baissés, l'ex-élève de la classe de comédie joue peut être la comédie: il ne soupçonne pas que cette Agnès puisse être une fausse Agnès. Il est d'une insondable bêtise. Comme le lui dit son ami Jacques, il est idiot. Il l'est au sens littéral du mot. Le spectacle de l'idiotie n'a, par lui-même, rien de plaisant.

Une autre condition de l'intérêt, c'est qu'il y ait, ou dans la suite des événemens, ou dans l'analyse des caractères, un peu d'imprévu. Mais c'est ce qui est bien impossible dans un monde où règne la plus plate uniformité, et dans lequel le tempérament tient lieu de caractère. Depuis la première minute où Courtial se trouve en présence de Juliette, nous savons parfaitement qu'il l'épousera. Et notre conviction est sur ce point si arrêtée que nous prêtons une médiocre attention aux circonstances qui amèneront cet événement. Du jour où Juliette se sera fait épouser, nous savons à n'en pas douter ce qui arrivera. Chacun suivra sa pente et les destins s'accompliront. Réduit dans sa propre maison à une espèce de domesticité, Courtial s'apercevra, un peu tard, qu'il est devenu la proie d'une coquine; chaque jour

il sentira un peu plus lourdement le poids du joug, et chaque jour il s'y courbera davantage. La mère, les camarades, l'amant, les amans de sa femme, il subira toute cette dégradante compagnie. Juliette s'épanouira tout de suite dans sa nature de fille ingrate, avide, impudente et méchante. Jacques se rangera d'instinct du coté du plus fort. Armandine sera complètement heureuse, buvant à sa soif et pariant tout son saoul. Les seules choses qui nous étonneraient, ce serait que Courtial se montrât énergique, Armandine respectable, Juliette fidèle, Jacques délicat. Mais cela n'est guère à redouter. Nous sommes dans les régions de l'instinct et dans le domaine de la nécessité. Et c'est pourquoi tout l'intérêt psychologique, c'est-à-dire l'intérêt de curiosité sous sa forme supérieure, disparaît.

Reste l'agrément du dialogue. Mais, dans ce monde du convenu, la fantaisie, la drôlerie, la plaisanterie sont, elles aussi, soumises à des règles immuables, obtenues par des procédés toujours les mêmes. L'un de ceux dont l'effet est infaillible, et que, pour ma part, j'ai infiniment de peine à goûter, c'est l'emploi de l'argot des barrières. Que peut-il y avoir de spirituel à appeler une tête, une « fiole ? » Qu'y a-t-il de drôle à dire d'un chèque qu'il « ne sent pas la marée ? » Je crains que ces basses facéties ne soient un moyen tel quel pour se dispenser de mettre de l'esprit dans les pièces.

Voilà donc deux écrivains qui ont l'entente de la scène, l'art du dialogue, un certain don de l'observation. Leur pièce est un peu lente dans le début, mais, depuis le moment où l'action s'engage, elle va droit à son but. Quelques scènes sont menées avec une réelle dextérité : celle, par exemple, où Juliette, flairant de la part du pique-assiette Jacques une opposition à ses projets matrimoniaux, fonce sur l'obstacle, et tour à tour calmant les craintes du parasite qui craint de recevoir son congé, éveillant chez le raté les rancunes et les désirs de vengeance, retourne son médiocre interlocuteur et change l'adversaire en allié. Les auteurs du *Joug* savent encore dessiner d'un trait assez net une silhouette, et lui donner même les apparences d'un portrait : chacun des personnages de la pièce est conforme à sa définition. Le dénouement est logique : c'est le seul d'ailleurs qui fût acceptable et la pièce finissant en berquinade eût été un défi jeté au bon sens. Et pourtant l'ouvrage ne nous semble que la réédition de dix autres qui ne valaient guère moins, s'ils ne valaient pas davantage. Tout y semble artificiel et commandé par une tradition ayant force de loi. Nulle variété. Nulle nouveauté. Des fantoches sur lesquels nous n'avons rien à apprendre et dont nous ne souhaitons rien savoir. Tout

cela se passe loin de nous, dans une sphère spéciale, où rien ne parvient de ce qui est humain. Étrange aberration du théâtre contemporain qui revient sans cesse à l'étude de ces sujets parisiens les plus pauvres de tous, qui choisit pour thème de la comédie élégante les pires malpropretés, qui s'attarde à une formule usée et figée, quand il y a dans la réalité tant de spectacles curieux, dans la vie tant de sujets encore intacts, dans le cœur tant de problèmes!

Le Joug est merveilleusement joué par Mmes Réjane et Daynes-Grassot. Il est impossible de mieux composer le rôle de Juliette et de le nuancer avec plus de finesse que ne l'a fait Mme Réjane. C'est d'abord une impression de gaîté, de jeunesse, de hardiesse. Puis, dans le maintien modeste et dans les airs dociles qu'affecte la future Mme Courtial, nous devinons la rouerie de la comédienne. Enfin au dernier acte, c'est fini de l'enveloppement, des séductions et des grâces : le fond de la nature se révèle, dur, despotique, entêté. Création des plus remarquables, où l'artiste, avec sa souplesse et son adresse coutumières, a fait preuve en outre d'une sorte de simplicité et de sûreté de jeu qu'elle n'avait pas encore montrée à ce degré.

Mme Daynes-Grassot incarne de la façon qu'on peut deviner le type de l'ancienne noceuse devenue loueuse de chaises, de la mère d'actrice faisant métier d'entremetteuse. C'est un mélange d'impudence et de bassesse, de bonhomie et d'infamie, une familiarité, un ton geignard, des retours de dignité, le tout parfaitement impayable.

Les rôles d'hommes, qui d'ailleurs offraient beaucoup moins de ressources, sont tenus suffisamment, sans plus. M. Dubosc, qui joue le rôle de Courtial, a de la tenue, il dit juste, mais sans fantaisie aucune. M. Grand est lourd dans le rôle de Jacques, auquel il ne donne aucun relief.

Nous avions vu l'an dernier de M. Henry Bernstein une comédie fort agréable. Sa nouvelle œuvre est manquée ; je le regrette d'autant plus qu'il est tout à fait nécessaire, dans le théâtre d'aujourd'hui, de conserver sa place à un genre de comédie aimable, légèrement sentimentale, et d'allure distinguée. *Joujou* est l'histoire d'une femme qui, pour avoir sacrifié à un mouvement de générosité un amour dont elle fût devenue la victime, connaîtra finalement le bonheur calme et solide. Gaie, spirituelle, sans pruderie, Joujou est la femme bon garçon, qu'on prend pour camarade, non pour maîtresse. Elle fait un séjour à la campagne chez ses amis Royère. La femme, maladive et abominablement trompée. Le mari, un don Juan bour-

geois a pris Joujou pour confidente, et la tient au courant de ses amours changeantes. Elle s'amuse à ce genre de conversation sans réfléchir que parler d'amour c'est le commencement de faire l'amour. Royère s'en avise le premier, et comme, depuis longtemps, Joujou l'aime sans le savoir, il est infiniment probable qu'il sera demain son amant. Ce sera une conquête de plus, un adultère sans complications. Car Joujou est libre et pour ce qui est de Mme Royère, confiante jusqu'à l'aveuglement, elle a toujours tout ignoré de la conduite de son mari, et il n'y a pas d'apparence qu'elle soupçonne sa meilleure amie. Erreur ! Mme Royère sait, depuis toujours, que son mari la trompe. Une à une elle a appris toutes ses perfidies. Un mystérieux instinct lui a fait depuis quelques jours surprendre le secret de son mari et de *Joujou* et celle-ci, rappelée brusquement à elle-même, fait serment de ne pas ajouter une souffrance de plus aux souffrances de la femme abandonnée. Pourtant ce libertin, elle l'aimait. Elle aussi, elle avait éprouvé, et plus profondément qu'elle ne pouvait croire le charme du séducteur. Elle essaie d'oublier et elle y parvient mal. Elle voyage ; elle traîne pendant quatre années à travers les villes d'eaux, les plages, les plaines et les montagnes, une vie désemparée. Mais son bonheur la poursuit, s'acharne après elle, la rattrape. Entendez par là qu'un brave garçon, Le Certier, qui n'est pas du tout un conquérant, à preuve que les femmes l'appellent « mon oncle », vient la rejoindre dans quelque Monte-Carlo, lui demande en grâce de l'épouser, et qu'elle y consent, parce qu'elle a souffert et qu'elle a du bon sens. Tout est bien qui finit bien. Et cette donnée en vaut une autre. Ce qui importe est de savoir ce que l'auteur en a tiré.

Il en a tiré une scène très poignante ; c'est celle qui termine le second acte, la scène des deux femmes. Au moment où Joujou va partir ayant promis pour le lendemain un rendez-vous à Royère, Mme Royère descend de sa chambre de malade pour dire adieu à son amie. Sans propos délibéré, mais par énervement et subit besoin de confidence, elle laisse monter de son cœur à ses lèvres l'aveu de ses souffrances de femme délaissée. Un tel aveu, dans un tel moment, se tourne si directement en reproche que Joujou s'agenouille et demande pardon pour une trahison qu'elle n'a pas effectivement commise, et dont son amie ne l'accusait pas. Entre ces deux femmes il n'y a pas eu, à proprement parler, d'explication ; rien n'a été dit, tout a été deviné. Cela est d'un art très délicat et puissant par sa délicatesse même. Ce qui ajoute encore à l'effet de cette scène, et lui donne toute sa valeur, c'est qu'au moment où l'auteur l'a placée, elle résume toute

la substance du drame et nous fait apercevoir dans un vigoureux raccourci la situation des différens acteurs. Nous l'attendions. Elle précise ce que depuis longtemps nous soupçonnions. Nous nous doutions bien que Mme Royère était avertie de l'infidélité de son mari; nous sommes trop habitués aux procédés du théâtre pour ne l'avoir pas deviné : au théâtre, quand nous voyons une femme mourir de consomption lente, nous n'admettons jamais que la cause puisse en être uniquement un mal physique, et nous voulons à toute force qu'il y ait à ce mal une cause morale ; d'autre part, au théâtre, et même ailleurs, quand un mari nous répète à satiété que sa femme ignore ses incartades, nous savons ce que parler veut dire, et c'est exactement comme s'il nous prévenait qu'elle sait tout.

Il est fâcheux que le drame, qui se resserre et se résume heureusement dans ces quelques minutes, soit, le reste du temps, d'un dessin si flottant. L'auteur n'a pas su donner de centre à sa pièce. Il n'a pas su faire venir au premier plan ce personnage de Joujou, qui devait sans doute être le principal, et qui reste de facture indécise, de qualité banale. Le troisième acte, qui sert à récompenser Joujou par un mariage de raison, est sommaire, presque inexistant. Dans les deux premiers actes, beaucoup plus poussés, l'intérêt se concentre sur le ménage Royère. Il semble qu'on ait voulu nous intéresser au supplice d'une femme, et d'ailleurs sans y réussir. Car nous voyons bien que Mme Royère est malheureuse et nous ne refusons pas de la plaindre ; mais la pitié qu'elle nous inspire n'est pas sans quelque mélange d'un autre sentiment. Elle est mariée à un vulgaire don Juan : elle ne se fait aucune espèce d'illusions sur le compte de cet incorrigible coureur, convaincu d'égoïsme forcené et d'une espèce de manie érotique. Mais elle s'est fait un devoir de ne pas troubler la quiétude de ce pleutre et de ce libertin. Elle se fait une loi de n'attrister ni par un reproche ni par une plainte sa belle humeur et son inconscience. Pourquoi ? D'où vient qu'elle se tienne obligée de respecter les gaietés de son volage époux ? Nous sommes choqués pour notre part qu'elle fasse si bon marché de sa propre dignité. Et puisqu'elle continue d'aimer, tel qu'il est, ce bellâtre, c'est donc qu'elle l'a, elle aussi, dans le sang : le problème moral se résout par une explication physiologique. C'est un cas. Il est médiocrement attachant et d'ordre peu relevé.

La pièce de M. Henry Bernstein a été défendue par une interprétation de tout premier ordre. A force de naturel, de bonhomie, de rondeur, l'excellent Huguenet a sauvé le personnage par trop conventionnel de Le Certier, l'amoureux timide, l'oncle de toutes les femmes.

M. Calmettes, avec la sécheresse de jeu qu'on lui connaît, a dessiné très justement le rôle du mari don Juan. Mme Granier a prêté quelque consistance au rôle mal venu de Joujou. Mlle Suzanne Desprès a été touchante dans le rôle de l'infortunée Mme Royère. Toutefois elle l'a joué avec trop de monotonie. Elle a dit toute la grande scène du second acte sur un ton de mélopée continu, moins comme une confession que comme une complainte.

Il était inévitable qu'on découpât en tableaux le roman de Tolstoï, *Résurrection*. Dès qu'un roman s'est imposé à la faveur publique, nous pouvons affirmer sans crainte d'erreur qu'il reparaîtra sous forme de drame. C'est une nécessité. Sachons nous y résigner. M. Henry Bataille, qui s'est chargé de la besogne, s'en est acquitté sans maladresse. Le résultat a été tel qu'on pouvait le prévoir. La pièce que représente actuellement l'Odéon est une série de tableaux sans lien et dont le choix est tout à fait arbitraire : on aurait pu en supprimer, en ajouter, les remplacer par d'autres : mais peu importe et nous n'avons pas de préférences.

L'inconvénient est que, dans ce passage du livre à la scène, tout ce qui faisait le mérite même de l'œuvre, tout ce qui lui donnait son originalité et sa valeur de pensée se perd forcément : il ne reste que l'armature. Vous avez lu un roman de philosophie humanitaire : vous retrouvez un vulgaire mélodrame. Supprimez en effet le travail de conscience qui s'accomplit dans l'âme de Nekludow et qu'il est bien difficile de nous montrer au théâtre, il ne reste qu'une aventure violemment romanesque et une situation dont l'extravagance éclate à tous les yeux.

Un grand seigneur, un prince a séduit une pauvre fille. Celle-ci, de déchéance en déchéance, est tombée dans la pire abjection. Elle est devenue la Maslowa, fille publique. Elle passe en cour d'assises sous l'inculpation d'assassinat. Le hasard fait que parmi les jurés se trouve précisément son séducteur. Voilà une étrange rencontre ! Subitement touché de la grâce, et converti par le spectacle du mal dont il est la cause première, Nekludow forme le projet d'épouser cette malheureuse. Ce projet est tout bonnement insensé. Que jadis Nekludow eût le devoir de réparer sa faute, en faisant de sa maîtresse sa femme, c'est une thèse qu'on pouvait soutenir avec force et qui, au surplus, l'a été maintes fois. Mais depuis cette aventure initiale, trop de choses se sont passées, trop de hontes se sont accumulées. Ce mariage serait non pas sublime, mais ignoble. L'idée n'en a pu germer que dans un

cerveau mal équilibré, dans une conscience dont le mysticisme confine à la folie. Du cas d'un détraqué aux prises avec des circonstances exceptionnelles, il n'y a aucune conclusion générale à tirer.

Ce qui achève de faire de *Résurrection* un mélodrame, pareil à vingt autres, c'est le parti pris simpliste avec lequel on y représente la société telle qu'elle est. D'un côté les bons, d'autre côté les méchans. Les méchans ce sont ceux qui, à quelque degré que ce soit, personnifient l'organisation sociale. Aristocrates ou bourgeois, ne sont que pharisiens sans entrailles. Les magistrats, se tenant à la lettre et incapables de pénétrer jusqu'à l'esprit, jugent suivant une justice qui est en contradiction avec l'équité. Les jurés, insoucians et sots, au moment même où une existence humaine est remise entre leurs mains, ne peuvent se détacher de leurs préjugés, de leurs manies et de leurs médiocres intérêts. Les officiers sont d'une brutalité révoltante et les fonctionnaires d'une vénalité éhontée. Les bagnes seraient vides si on n'y enfermait les innocens, à moins pourtant qu'on ne mît, à la place des forçats, leurs gardiens et leurs juges.

Voulez-vous trouver au contraire la résignation, l'esprit de sacrifice, les sentimens de dignité et toute sorte d'exquises délicatesses ? Nul doute que toutes ces vertus ne doivent fleurir dans le cœur d'une fille publique. La Maslowa, si elle n'est pas vierge, est martyre, et elle est héroïne. Un des pires supplices qui lui soient imposés est de se sentir convoitée par le personnel masculin de la prison : elle souffre cruellement dans ses habitudes de réserve et de décence. L'unique joie qui lui reste dans sa détresse présente est de se reporter par le souvenir au temps où elle était une petite fille très sage et très pure : chaque jour, elle se ménage quelques instans pour la méditation. Hélas! elle nous fait honte à nous tous qui, dans le tourbillon de notre vie, oublions de nous faire ce coin de fraîcheur et de calme, cette oasis pour les pensées graves. Alors elle tire d'un petit sac un portrait qu'on a fait d'elle dans les temps, et elle se demande avec angoisse ce qui peut bien être cause qu'elle n'y ressemble plus. Elle connaîtra encore une autre jouissance plus âpre, celle de se crucifier soi-même. Car elle ne peut s'empêcher d'aimer ce prince qui veut l'épouser : ce n'est pas pour les raisons que vous pourriez croire, et elle ne se soucie guère de devenir princesse. Ces sottises vaniteuses sont bonnes pour nos petites bourgeoises. Ne faisons pas à la Maslowa l'injure de la comparer à d'aussi méprisables modèles. N'expliquons pas davantage par la mémoire des sens l'attrait qui la ramène vers son premier amant. Cette casuistique de la chair est à sa place dans les romans où l'on

peint les mœurs de nos femmes du monde : il est évident qu'elle ne saurait s'appliquer au cas de la Maslowa. Non; l'amour qu'elle éprouve pour Nekludow, et qui va grandissant à mesure que ce dernier s'engage plus avant dans sa mission évangélique, n'est souillé d'aucune préoccupation vulgaire. C'est un amour de cœur et de tête, né de l'admiration et qui ne s'adresse qu'aux perfections morales de celui qui en est l'objet; quelque chose comme l'amour de Pauline pour Polyeucte. Pourtant elle refusera de suivre Nekludow. Afin d'expier, à son tour, elle refoulera au fond d'elle-même cette tendresse. Elle se résignera à devenir la compagne d'un brave homme de nihiliste, qu'elle estime, cela va sans dire, mais qu'elle n'aime pas. Elle fera un mariage de raison... A vrai dire, dans toute la pièce, elle est seule à avoir un peu de bon sens.

La fille sublime, le forçat généreux, le sympathique assassin, combien tous ces types sont vieillots, surannés; comme ils datent! Depuis que le romantisme les a inventés, ils ont traîné à travers tous les romans-feuilletons et tous les mélodrames. Leurs déclamations ne nous donnent pas le change. Le fait est que le public odéonien les écoute sans s'émouvoir, comme on fait d'un air connu. De temps en temps, éclate quelque grosse bourde, bien subversive : trois ou quatre loustics claquent des mains ; on se retourne ; on rit. Rien qui ressemble à cette espèce de fièvre d'anarchie qui, des pages du roman, se communiquait au lecteur et dont la contagion se répandait dans un public de dilettantes, de mondains et d'élégantes; mais plutôt le scepticisme amusé avec lequel nous écouterions aujourd'hui *les Mystères de Paris* ou toute autre vieillerie.

La mise en scène de *Résurrection* est d'une pauvreté respectable, comme l'interprétation en est d'une honorable médiocrité. Mme Bady est assez dramatique dans le rôle de la Maslowa. M. Dumény joue le rôle de Nekludow avec beaucoup d'élégance et encore plus de détachement. Il se promène à travers l'action comme un homme que ces choses ne toucheraient pas personnellement. On surprend l'imperceptible haussement d'épaules, on devine le sourire dédaigneux et poli de l'homme de sang-froid et de bonne éducation, obligé d'assister à des spectacles qui le choquent, de se mêler à des événemens qu'il juge absurdes, et, par-dessus tout, soucieux de tirer son épingle du jeu.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

L'ÉDUCATION DU ROI DE ROME

Der Herzog von Reichstadt, ein Lebensbild, par Ed. Wertheimer, 1 vol. in-8°. Stuttgart, 1902.

Le 23 mars 1811, vers onze heures du matin, une chaise de poste entra dans Vienne, par la barrière de Mariahilf, et, après avoir parcouru au galop les rues de la ville, s'arrêta devant le palais de l'ambassade de France. Un jeune officier français en descendit, qui, avec la réserve hautaine d'un homme chargé d'une grave mission, se fit aussitôt conduire auprès de l'ambassadeur. Mais le soldat qui l'accompagnait, et qu'il avait laissé dans la loge du portier, ne se crut point tenu à la même discrétion. Il révéla tout de suite à la femme du portier que lui et son maître, — le chef d'escadron Robeleau, — étaient venus annoncer au comte Otto la naissance d'un fils de l'empereur Napoléon. Ce qu'apprenant, la digne femme, dans l'élan de son bonheur, ouvrit la fenêtre de sa loge et s'écria, le plus haut qu'elle put : « Un petit prince ! » Bientôt la nouvelle se répandit dans la rue, dans les rues voisines. « Quelle joie pour notre bon empereur ! » criait-on. Ce fut, en tout cas, une vraie joie pour tout le peuple de Vienne : car les Viennois, lorsqu'ils avaient vu l'empereur Napoléon, s'étaient bien aperçus qu'il n'était pas l'ogre sans-culotte qu'on leur avait dit ; et ils s'étaient même mis à l'aimer presque autant qu'un de leurs archiducs, lorsqu'il était devenu le mari d'une archiduchesse. Seuls, certains salons de l'aristocratie persévéraient dans leur hostilité. Les bruits les plus fantaisistes ne cessaient pas d'y courir, sur la

conduite de Napoléon à l'égard de sa jeune femme : tout récemment encore, n'avait-on pas raconté, en s'appuyant de l'autorité d'un secrétaire de l'ambassade de France, que Napoléon, non content de rudoyer Marie-Louise de mille façons, la trompait, au grand jour ? Aussi la nouvelle de la naissance du petit prince fut-elle, dans ces salons, fort mal accueillie. Et, au grand *cercle* tenu à la cour le 26 mars, on se répétait volontiers la boutade d'une femme d'esprit qui avait dit, en entendant la nouvelle : « Bah ! ce petit roi de Rome, dans quelques années il viendra peut-être ici se faire élever par charité (1) ! »

Cette boutade se trouvait être une prophétie. Trois ans plus tard, le 21 mai 1814, à sept heures du soir, deux calèches, se suivant à dix minutes d'intervalle, pénétrèrent dans la grande allée du parc de Schœnbrunn. De la première sortit l'ex-impératrice Marie-Louise, qui n'était plus maintenant que la princesse de Parme. Quand la seconde calèche s'arrêta devant le perron du château, le prince Trauttmansdorff y prit un paquet blanc, le remit au comte Kinsky, et celui-ci le porta dans ses bras jusqu'au salon d'honneur, où toute la cour était réunie. Ce paquet contenait l'ex-roi de Rome, qui venait à Vienne « se faire élever par charité. » Et je dois ajouter que les Viennois l'accueillirent, lui même, avec autant de faveur qu'ils avaient naguère accueilli la nouvelle de sa naissance. Les rapports de police du 21 mai constatent que, « à la vue du beau petit prince, tout le monde manifesta un ravissement enthousiaste. » La foule criait : « Vive le prince de Parme ! » et les nobles dames, debout aux deux côtés de l'escalier, « mettaient tant d'empressement à baiser les mains de l'enfant que le comte Kinsky avait eu grand'peine à parvenir jusqu'au haut des marches. » Dans un rapport du 22 mai, Hudelist écrivait à Metternich que « l'on avait été enchanté du jeune prince de Parme, dont on ne se fatiguait pas de louer l'affabilité et la belle apparence. » On en avait été d'autant plus enchanté que, « sans qu'on sût pourquoi, l'opinion contraire s'était, jusque-là, répandue dans le public, de telle sorte qu'on avait été aussi surpris que ravi. » Metternich, cependant, ne paraît pas s'être beaucoup ému de cet enthousiasme.

Tout au plus prit-il soin, dès le lendemain, d'interdire à la foule l'accès du parc de Schœnbrunn. Et aussitôt il se mit en quête de tous les moyens possibles pour réaliser le projet qu'il avait formé, et qui était, comme l'on sait, d'effacer, de déraciner, d'anéantir à la fois chez

(1) *In ein paar Jahren kœnnen wir diesen Kœnig von Rom als Bettelstudenten hier haben !*

l'ex-impératrice et chez l'ex-roi de Rome, jusqu'à la moindre trace de leur séjour en France. Marie-Louise dut renoncer à son titre de souveraine : elle dut consentir à ne plus s'appeler désormais que « l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, duchesse de Parme, Plaisance, et Guastalla. » On lui défendit même d'emporter à Parme son portrait par Gérard, où elle était représentée en impératrice : son père lui promit de lui envoyer bientôt, en échange, une copie de ce portrait, faite par le plus habile artiste de Vienne, mais la représentant avec une autre toilette que l'original. Et quant au petit « prince de Parme, » qui, d'ailleurs, allait bientôt être dépossédé de ce second titre, comme il l'avait été de celui de « roi de Rome, » les intentions de Metternich à son sujet furent, dès le début, celles que le ministre exposait, trois ans plus tard, à Vincent, dans une dépêche française du 26 juillet 1817 : « C'est à nous que doit être réservé le soin de diriger son éducation dans des voies éclairées, et de tâcher de lui faire éviter à lui-même, dans la suite, des écueils auxquels, ce qui est indépendant de nous, de lui et de sa volonté, sa naissance ne peut que trop l'exposer. »

Il y avait, avant tout, à trouver pour le petit prince un gouverneur capable de diriger son éducation « dans les voies éclairées » dont parle Metternich. Après plusieurs mois de recherches, on finit par le trouver. Le 26 juin 1815, sur la recommandation du baron de Hager, Metternich fit nommer gouverneur du « prince François » le comte Maurice Dietrichstein, qui, pendant le congrès de Vienne, avait été attaché à la personne du roi de Danemark. Dietrichstein avait alors quarante ans. Il s'était battu contre les Français sous les ordres de Lacy, puis de Mack, avait été fait prisonnier en 1800, et avait ensuite quitté l'armée pour se marier. Il était assez lettré, homme de goût, et son salon était le rendez-vous des artistes de Vienne : Beethoven, notamment, y venait volontiers. Montbel, et après lui tous les biographes du roi de Rome, affirment que Dietrichstein avait été choisi par Marie-Louise pour diriger l'éducation du petit prince. En réalité, Marie-Louise ne semble pas même avoir été consultée. « J'ai vu hier mon fils, écrit-elle à l'empereur François le 7 juillet 1815 : il vous baise les mains, se trouve fort bien, et a déjà fait connaissance avec le comte Maurice Dietrichstein. A moi, celui-ci me plaît assez, surtout à la condition que vous ne le donniez à mon fils que provisoirement, jusqu'à ce que l'enfant vienne avec moi en Italie ou que j'aie fait un autre choix pour son éducation : car, pour cela, le comte ne me convient point, bien qu'il soit d'ailleurs un excellent homme. » Et quant à la façon dont le petit prince avait « fait connaissance » avec son gouverneur, nous pos-

sédons là-dessus un document caractéristique. Dietrichstein raconte lui-même que, la première fois qu'il vint à Schœnbrunn, son élève se refusa obstinément à comparaître devant lui. « Je ne veux pas aller au salon, criait l'enfant, parce que le gouvernenr y est! » On finit cependant par l'y traîner; mais il se borna à toiser Dietrichstein du haut en bas, avec ses grands yeux pleins de mépris. « J'ai eu à supporter bien des impressions désagréables, — écrivait Dietrichstein dans son journal, au sortir de cette entrevue, — d'autant plus je me suis convaincu que je ne parviendrais à rien aussi longtemps que le prince ne serait pas entièrement livré entre mes mains. »

Aussi ne tarda-t-il pas à obtenir que le prince fût « entièrement livré entre ses mains. » Et ce fut lui-même qui, — cette fois sur la recommandation de Marie-Louise, — se choisit pour assistant, en qualité de précepteur de l'enfant, un officier tyrolien, le capitaine Foresti, homme de cœur et d'esprit, excellent humaniste, catholique fervent, et qui, en 1809, était sorti de l'armée pour ne point avoir à combattre ses compatriotes, devenus sujets du royaume d'Italie.

En 1816, le petit prince eut encore un troisième maître : Mathieu Collin, professeur d'histoire à l'université de Vienne, fut chargé de venir lui donner des leçons. Collin mourut en 1824, et fut aussitôt remplacé auprès du duc de Reichstadt par un ancien précepteur de l'archiduc Ferdinand, Joseph Obenaus, toujours sur la recommandation du comte Dietrichstein.

Or, un érudit allemand, M. Wertheimer, a eu la bonne fortune de pouvoir compulser à son aise tous les papiers laissés, après leur mort, par le comte Dietrichstein et par Joseph Obenaus : notes prises par eux au jour le jour, copies de leurs rapports quotidiens, lettres écrites à Dietrichstein par Foresti et par Collin, etc. Et, de ces papiers, dont on devine sans peine l'extrême intérêt qu'ils ne peuvent manquer d'avoir pour la connaissance du caractère du malheureux fils de Napoléon, M. Wertheimer nous offre aujourd'hui de nombreux extraits, — trop peu nombreux encore, à notre gré, — dans un livre où il a en outre utilisé une foule de rapports de police de lettres et de mémoires inédits. Son livre est un véritable répertoire de documens, petits et grands, se rapportant de près ou de loin à la vie et à la personne du duc de Reichstadt. Il complète sur bien des points, et corrige même çà et là, l'excellente biographie publiée, il y a quelques années, par M. Welschinger (1). Mais, entre ses différens chapitres, le

(1) *Le roi de Rome*, par Henri Welschinger, 1 vol. in-8°, Plon, 1897.

plus précieux pour nous est assurément celui qui, à l'aide des papiers de Dietrichstein et d'Obenaus, nous introduit dans l'intimité du jeune prince, et nous permet d'assister aux progrès de son éducation.

M. Wertheimer nous dit, à la fin de ce chapitre, qu'il croit avoir suffisamment prouvé la fausseté de toutes les légendes suivant lesquelles l'éducation donnée au fils de Napoléon aurait eu pour effet d'abrutir ou de dénaturer l'esprit et le cœur de l'enfant. Il s'élève en particulier contre cette affirmation « aussi gratuite que possible » du célèbre historien Treitschke : que l'éducation du duc de Reichstadt fut le digne « pendant du traitement infligé par le paternel empereur François aux prisonniers du Spielberg. » Mais, hélas! pourquoi faut-il que tous les documens publiés par M. Wertheimer s'accordent pour donner raison à Treitschke, contre lui! Avant de connaître le *Journal* de Dietrichstein et celui d'Obenaus, on pouvait croire, comme l'a cru encore M. Welschinger, que, « contrairement à une légende trop accréditée, les maîtres du jeune prince n'avaient jamais songé ni à étouffer son intelligence, ni à lui cacher ses origines. » On pouvait croire qu'ils s'étaient conformés au vœu de l'empereur François, qui, — d'après des autorités d'ailleurs extrêmement suspectes, — aurait dit à Metternich, touchant l'éducation de son petit-fils : « Je désire que le duc honore le souvenir de son père. Ne lui cachez aucune vérité : mais, avant tout, apprenez-lui à admirer son père et à l'estimer! » Hélas! à supposer que l'empereur François ait jamais dit cela, les hommes chargés de l'éducation de son petit-fils n'ont certainement tenu aucun compte de ses augustes désirs. Et c'est la publication même de leurs propres papiers qui vient nous prouver, une fois de plus, le danger que l'on court à se montrer trop dédaigneux à l'endroit des « légendes. » Car, si l'on peut tirer une conclusion certaine et incontestable des quarante-cinq pages où M. Wertheimer a recueilli les principaux passages des *Journaux*, rapports et lettres de Dietrichstein et d'Obenaus, c'est bien que ces deux hommes, à l'instigation de Metternich, n'ont point cessé de vouloir « cacher » à leur élève « ses origines, » ni, — peut-être sans le vouloir, — d'employer une méthode d'éducation la mieux faite du monde pour « étouffer son intelligence. »

Ces deux hommes-là précisément, et beaucoup plus que leurs deux collaborateurs. Car Collin ne paraît s'être occupé que de remplir en conscience sa charge de professeur, travaillant à orner l'esprit de son élève et à former son goût, sans se mêler de la partie purement

« politique » de son éducation. Et pour ce qui est de Foresti, tout ce que nous apprenons de lui dans le livre de M. Wertheimer nous inspire l'admiration la plus respectueuse pour la façon dont il s'est constamment efforcé de concilier, avec la cruelle consigne qui lui était imposée, la délicatesse généreuse de ses sentimens personnels.

Un exemple, choisi au hasard, suffira pour expliquer le caractère particulier de ses relations avec son élève. Un matin de juillet 1816, l'enfant, au cours d'une de ses promenades avec Foresti, voulut absolument savoir qui régnait alors sur la France. — « Un roi! répondit Foresti. — Mais je sais, dit l'enfant, qu'avant ce roi, il y a eu en France un empereur : qui était-ce? — C'était votre père! répondit Foresti. Mais un amour immodéré de la guerre a fini par lui faire perdre sa couronne. » Le petit prince avoua alors en grand secret que, dans un livre dont on lui interdisait à présent la lecture, les *Fastes de la France*, il avait lu le récit de toutes les batailles de Napoléon. Puis il dit : « Mais, si mon cher père a causé autant de maux qu'on m'affirme qu'il en a causé, il est donc un criminel? — Ce n'est pas à nous qu'il sied de le juger! répondit Foresti. Continuez toujours à aimer votre père et à prier pour lui! » Réponse dont on comprendra mieux la portée quand on saura que ce n'est qu'après de nombreuses hésitations, et avec la conscience d'accomplir un acte d'une générosité presque héroïque, que Dietrichstein avait autorisé l'enfant à mentionner le nom de son père dans ses prières du matin et du soir. Aussi le pauvre petit, au sortir de son entretien avec Foresti, eut-il visiblement « le cœur plus léger. » Durant tout le reste de la promenade, il sauta et rit comme il n'avait jamais fait ; et, de retour au château, il dit à Collin, en se jetant dans ses bras : « Oh! si vous saviez! M. Foresti et moi, nous avons longuement parlé de la France! » Il ne cessa point, d'ailleurs, d'éprouver pour Foresti une reconnaissance tendre et passionnée. Et Foresti, de son côté, ne cessa point de l'aimer et de le plaindre avec tout son cœur. « Je ne puis vous exprimer le désespoir que j'ai de sa mort! » écrivait-il à Dietrichstein, le 22 juillet 1832. Le même jour, Obenaus, devenu maintenant le baron Obenaus, écrivait dans son Journal ces quelques lignes, en guise d'oraison funèbre de son élève : « Aujourd'hui, à quatre heures et demie du matin, le prince est mort, à Schœnbrunn, de la phtisie, suite du... mainte fois prophétisé par Obenaus. » Que voulait-il dire, par ce mot laissé en blanc? On l'ignorera sans doute toujours. Mais voilà toutes les réflexions qu'a provoquées en lui la mort du jeune prince dont il a eu la garde!

Non pas qu'Obenaus ne fût, lui aussi, un fort honnête homme, assidu à remplir consciencieusement ses devoirs : mais je croirais sans peine qu'ayant eu beaucoup d'enfans à élever en sa qualité de précepteur, il avait pris en aversion l'espèce tout entière, et que le duc de Reichstadt lui apparaissait simplement comme une dernière, — et d'autant plus fâcheuse, — incarnation de l' « élève. » M. Wertheimer, qui a eu entre les mains son Journal intime, avoue que, « à chaque page y reviennent, appliquées au duc de Reichstadt, les mêmes épithètes : *entêté, sournois, réfractaire, violent*, » etc. Et, jugeant ainsi son élève, il le traitait en conséquence. C'était évidemment un de ces pédagogues qui considèrent comme inutile, pour ne pas dire dangereux, de perdre leur temps à essayer de comprendre l'âme des jeunes adversaires qu'ils ont à dompter.

Tout autre est le cas du comte Dietrichstein, qui, du reste, doit porter seul devant nous, de même qu'il la portait devant Metternich, la responsabilité de l'éducation donnée au fils de Napoléon. Celui-là n'était pas seulement un fonctionnaire irréprochable : il souhaitait sincèrement le bien de son élève, et peut-être même éprouvait-il pour lui une certaine affection personnelle. Mais il l'aimait un peu à la façon dont Torquemada aime les hérétiques, dans le drame de Victor Hugo. C'était pour le bonheur du duc de Reichstadt qu'il s'ingéniait infatigablement à le torturer, afin d'extirper de son cœur, par ce moyen, l'élément démoniaque que le malencontreux hasard de sa naissance ne pouvait manquer d'y avoir déposé. Toute son attitude à l'égard de son élève, durant les quinze ans de leurs relations, est exactement celle d'un exorciste travaillant à délivrer un petit possédé, ou encore celle d'un « psychiatre » qui s'est juré d'avoir raison d'une « tare héréditaire. » En vain le petit prince ouvrait sur Dietrichstein ses beaux yeux bleus, pleins de tendresse et d'ingénuité : le gouverneur n'en était que plus ardent à vouloir le sauver de la damnation. Tandis que Metternich, en dirigeant l'éducation de l'enfant « dans des voies éclairées, » ne voyait que le danger qui pourrait résulter pour l'Europe d'un second Napoléon, Dietrichstein, plus humain, s'effrayait du danger qui en résulterait sûrement pour l'enfant lui-même. A tout prix, celui-ci devait cesser d'être ce qu'il était ! Le petit loup devait être transformé en un petit mouton !

Les transformations de ce genre sont malheureusement difficiles ; mais Dietrichstein y mit tant de zèle qu'il put presque se flatter d'avoir réussi. L'élément diabolique ne fut pas aussi complètement extirpé du cœur de l'enfant que l'aurait souhaité l'honnête gouverneur ; mais il

finit par être si profondément refoulé que, à moins de circonstances exceptionnelles, on n'avait plus à craindre d'en sentir les effets. Faute de pouvoir devenir un véritable mouton, le petit loup en avait revêtu la peau.

C'est ainsi que, d'abord, Dietrichstein avait été particulièrement scandalisé de l'insistance de l'enfant à vouloir parler, penser en français. « Je ne veux pas être Allemand ! s'écriait le petit possédé... j'aimerais mieux... je n'ose pas dire quoi !... Je veux rester Français ! » Et le gouverneur, désolé, écrivait dans son Journal : « Cela ne saurait durer ! Le prince doit devenir Allemand, et jusque dans les moindres détails. » Aussi devinera-t-on sans peine la joie de Dietrichstein lorsque, le 17 septembre 1816, il peut annoncer que, « depuis trois semaines, le prince s'est habitué à parler surtout en allemand, et parvient déjà à se faire très suffisamment comprendre dans cette langue. » « Rien au monde ne saurait être plus consolant ! » ajoute le gouverneur. Un an après, le 18 novembre 1817, le prince « parle déjà plus couramment l'allemand que le français », résultat magnifique, et « dû tout entier à l'impossibilité presque absolue où se trouve le prince de parler sa langue natale. » Et, dix ans après, Dietrichstein note que le prince « fait peu de progrès dans l'étude du français. » Il parle assez bien le français, surtout pour ce qui est de l'accord ; mais sa syntaxe est très défectueuse : on sent trop qu'il pense en allemand, et non plus en français. Ses traductions de l'allemand en français fourmillent de germanismes. Et il est « tout à fait incapable d'écrire correctement une lettre en français. » Comme le souhaitait son gouverneur, il est bien « devenu Allemand, jusque dans les moindres détails. » J'ai cité cet exemple : j'aurais pu en citer vingt autres. Les méthodes d'éducation de Dietrichstein ont, en somme, réussi au delà même de ce que l'on pouvait espérer.

Mais c'est que, aussi, c'étaient des méthodes « héroïques, » et appliquées avec une persévérance extraordinaire. On peut bien affirmer que, pendant quinze ans, Dietrichstein ne s'est pas relâché un seul jour de contrarier les désirs de son élève, de détourner ses penchans, de réprimer les élans de son cœur. Dès que l'enfant est « livré aux mains » de son gouverneur, celui-ci éloigne de lui tout ce qui peut lui rappeler son passé. Il fait enlever tous les objets, livres, effets de toilette, etc., où se trouvent gravées les aigles impériales : puis, cette première épuration ayant été jugée insuffisante, il ordonne qu'on enlève, d'une façon générale, tout ce que l'enfant a rapporté de France.

Quand le petit prince fait la moindre allusion au luxe de son en-

fance, on a ordre de lui répondre « qu'il ne sait tout cela que par ouï-dire, étant trop jeune pour pouvoir se le rappeler. » Mais bientôt Dietrichstein s'aperçoit que tous ses plans sont condamnés à rester inutiles aussi longtemps que l'enfant aura près de lui des personnes pouvant lui parler de la France et de son passé. Alors le gouverneur commence une lente série de manœuvres pour contraindre Marie-Louise à autoriser l'expulsion des gouvernantes françaises du prince, de l'excellente Mme Marchand, du petit Émile Gobereau, fils du valet de chambre de l'ex-impératrice. Et, quand enfin ce dangereux Émile (un gamin de six ou sept ans) quitte Vienne pour suivre Marie-Louise à Parme, Dietrichstein « ne se sent plus de joie. »

Désormais, le petit prince n'a plus, autour de lui que des Allemands. Il ignore ce qu'est devenu son père, et comme, un jour, Foresti n'a pu s'empêcher de lui parler de Napoléon, (dans le court entretien qu'on a lu plus haut), Dietrichstein, effaré, décide qu'à l'avenir on mettra plus de réserve encore à répondre à ses questions. Le pauvre enfant est obligé d'inventer des ruses vraiment incroyables pour parvenir à se faire répéter que son père a été empereur, et a gagné des batailles. Veut-il jouer au soldat? On reconnaît là, avec épouvante, un réveil du sanguinaire démon napoléonien. Il ne peut jouer, ni causer, ni même rêver librement. Il est gardé avec tant de rigueur que, de 1815 à 1830, pas un seul étranger ne parvient à le voir autrement que de très loin, dans une loge de théâtre ou dans une allée du parc de Schœnbrunn. L'ambassadeur de Louis-Philippe, le général Belliard, lui aussi, ne parvient à le voir que de très loin. C'est seulement en 1828 que Dietrichstein se résigne à permettre que ses professeurs lui racontent, en quelques mots, l'histoire de son père, « victime d'une soif immodérée de conquêtes. » Le gouverneur écrit à Obenaus, que « entre autres choses, on fera bien de ne plus beaucoup tarder à exposer au prince l'histoire de son père. » Et il ajoute, tristement : « Quel dommage que je ne connaisse là-dessus aucun livre qu'il puisse lire sans danger, et qui ne risque point d'appeler trop de commentaires! » Le duc de Reichstadt avait alors dix-sept ans, et venait d'être nommé capitaine aux chasseurs impériaux.

Certes, Silvio Pellico et les prisonniers du Spielberg étaient plus mal nourris, et traités avec moins d'égards, que le fils de Napoléon au château de Schœnbrunn. Et cependant je ne crois pas que le récit de leur captivité ait rien à nous offrir de plus pathétique que l'image de l'éducation du roi de Rome, telle que nous la font entrevoir les papiers de Dietrichstein cités par M. Wertheimer. Sous leurs chaînes, les pri-

sonniers du Spielberg gardaient du moins leur liberté intérieure : tandis que c'est précisément celle-là (sans compter l'autre, d'ailleurs) que, pendant dix-huit ans, avec une ténacité effrayante, les gardiens du petit prince se sont ingéniés à lui refuser. Et si les prisonniers du Spielberg résistaient à l'oppression de leurs geôliers, combien la résistance du prisonnier de Schœnbrunn fut plus vive encore, plus acharnée, et plus douloureuse ! Au début de chaque leçon, l'enfant se disait à lui-même : « Allons, aujourd'hui je vais être bien docile et bien sage ! » Mais, quelques minutes après, il détournait la tête et se mettait à pleurer. Parfois, au milieu d'une leçon, il saisissait une règle, et tout à coup, la lançait à la tête de son professeur. Infiniment curieux et avide d'apprendre, il lisait en cachette, s'instruisait seul : mais, ce que ses maîtres lui enseignaient, il s'efforçait de ne pas l'écouter. Il faisait les choses les plus pénibles et les plus dangereuses, simplement parce qu'il se rappelait qu'on les lui avait défendues. Et toujours, en dépit des remontrances et des punitions, toujours il continuait de penser à son père. Lorsque Dietrichstein causait avec les domestiques, ou avec des étrangers, l'enfant se glissait derrière une porte, se cachait sous un meuble, et écoutait, espérant qu'il allait entendre parler de Napoléon. Au mois de janvier 1818, pendant une des leçons de Collin, il interrompit tout à coup le professeur pour lui demander : « Dites-moi, s'il vous plaît, dites-moi vraiment pourquoi on m'a appelé le roi de Rome ? — Cela se passait encore au temps où votre père avait un grand royaume. — Est-ce que Rome a appartenu à mon père ? — Non, Rome appartenait au pape. — Et où est à présent celui-ci ? — Le pape ! Toujours à Rome. — Et mon père, il est aux Indes, je crois ? — Mais non, pas du tout ! — Est-ce qu'il est en Amérique ? — Pourquoi serait-il en Amérique ? — Mais, enfin, où est-il, vraiment ? — Je ne puis pas vous le dire ! — Les dames (les gouvernantes françaises, qui avaient quitté Schœnbrunn depuis deux ans) ont dit un jour qu'il avait été en Angleterre, et qu'on l'en avait chassé. — C'est là une erreur ! Vous savez bien, mon prince, combien souvent il vous arrive de mal comprendre ce que vous entendez dire ! — Oui, c'est vrai, excusez-moi ! — Je puis vous assurer que monsieur votre père n'a jamais été en Angleterre. — J'ai entendu dire aussi qu'il était dans la misère ! — Comment, dans la misère ? — Oui. — Comment cela serait-il possible, ou même vraisemblable ? » A ces mots, le visage de l'enfant s'illumina de bonheur. « C'est vrai, dit-il, c'est bien ce que je pensais aussi ! » Et il passa aussitôt à un autre sujet. Qu'on imagine ce genre d'entretiens se renouvelant tous les jours, pendant dix-huit ans, et sans cesse

sous quelque forme nouvelle, car la curiosité de l'enfant n'était pas moins inventive que la méfiante discrétion de son gouverneur !

Telle fut, d'après des documens d'une authenticité absolument incontestable, l'éducation du duc de Reichstadt. Elle se trouva justifiée, en fin de compte, par le succès de ses résultats. Si même la mort n'était pas venue, le plus à propos du monde, rassurer Metternich sur le danger que constituait pour l'Europe l'existence d'un second Napoléon, celui-ci, grâce à l'infatigable zèle de Dietrichstein, n'aurait jamais été qu'un Napoléon assez inoffensif. Le fils du loup eût-il vécu cinquante ans, ses efforts pour aboyer n'auraient jamais produit que des bêlemens. Faute de pouvoir lui ôter son âme, on l'avait, en tout cas, mis lui-même pour toujours hors d'état d'en user. Mais l'opération avait été si vive et si prolongée qu'il n'avait pas fallu moins que son heureuse issue pour compenser maints accidens fâcheux qu'elle avait amenés. C'est ainsi que, entre autres effets, elle avait complètement transformé le caractère du petit prince. Ce caractère était, par nature, si bon, si tendre, si ouvert, si gai, que tous les maîtres de l'enfant, sauf peut-être Obenaus, sont unanimes à en faire l'éloge. Dietrichstein raconte qu'il a vu le prince pleurer, parce qu'il avait trouvé un ver de terre à demi mangé par une alouette. Les jouets qu'il aimait le mieux, on avait peine à l'empêcher de s'en priver pour les donner à des enfans pauvres. Il donnait tout son argent, il se désolait à la pensée que d'autres enfans mangeaient du pain noir pendant qu'il avait à manger des gâteaux. De tout son cœur, il aspirait à aimer. Jamais Dietrichstein ni Foresti ne le surprirent à leur garder rancune des paroles sévères qu'ils lui adressaient. « Bien que le comte Dietrichstein l'ait traité très durement, nous dit M. Wertheimer, bien qu'il l'ait souvent blâmé et puni avec une rigueur excessive jusqu'à l'injustice, le duc de Reichstadt n'a point cessé, jusqu'au bout, de témoigner à son gouverneur la reconnaissance la plus affectueuse. » « Rien n'effacera de mon cœur la gratitude que j'ai pour vous ! » écrivait-il lui-même à Dietrichstein, le 23 septembre 1831, quelques mois avant sa mort. Et l'on éprouve une véritable angoisse, quand on assiste, dans le livre de M. Wertheimer, à la lente et incessante perversion de cette délicieuse nature d'enfant. Peu à peu, la gaîté s'en va, les chants se taisent, le rire devient plus rare. Peu à peu, le petit prince, lorsque ses maîtres lui parlent, détourne la tête et baisse les yeux. Il apprend à se méfier, à craindre, à haïr. Au lieu de l'enfant expansif et doux qu'avait trouvé Foresti, quand il avait été appelé auprès de lui, Obenaus, en 1824, trouve un élève « sournois, entêté, méchant. » Et Dietrichstein, vers

le même temps, note dans son Journal que le manque de franchise du prince à son égard lui ulcère le cœur. L'excellent homme avait évidemment trop présumé des possibilités de la pédagogie. Il avait voulu extraire de la poitrine de l'enfant le cœur qui s'y trouvait, pour lui substituer un autre cœur, un modeste petit cœur de fonctionnaire autrichien : et il s'étonnait, il se désolait de n'avoir réussi qu'à gâter le cœur qu'il rêvait de changer.

Lorsque l'empereur voulut donner à son petit-fils tout au moins un semblant de liberté, en l'autorisant à remplir sa charge d'officier, Dietrichstein s'opposa à ce projet avec une insistance passionnée. Requêtes à l'empereur, à Marie-Louise, aux ministres, il multipliait les démarches pour que le prince continuât à être tenu en cage. « Ma conscience est en repos, écrivait-il, le 26 août 1828, à Obenaus, j'ai fait tout ce que je pouvais. Mais je ne puis m'empêcher de plaindre le sort réservé au pauvre garçon, si, malgré vos avis, on s'obstine à vouloir le traiter comme un enfant ordinaire, oubliant tout ce qui fait de lui un cas absolument exceptionnel. » Ces lignes, mieux que tous les commentaires, expliquent dans quelles « voies, » et d'après quels principes, fut dirigée l'éducation du pauvre garçon, au sujet duquel Napoléon avait autrefois écrit : « J'aimerais mieux voir mon fils écorché vif que de le voir élevé à Vienne en prince autrichien. »

T. DE WYZEWA.

LES
LIVRES D'ÉTRENNES

Dans cette abondante production annuelle, si fantaisiste et si mélangée, qui naît au temps de la chute des feuilles et où l'imagination et la science, l'histoire et l'art se donnent libre carrière, ce sont les ouvrages qui associent ce double caractère d'élégance et de solidité qui resteront toujours les plus appréciés. C'est ainsi que, parmi les livres d'étrennes, la superbe édition de *Madame de Pompadour* (1) ne peut manquer d'être distinguée. Après avoir retracé la vie de *Marie-Antoinette Dauphine* et *Reine*, celle de *Louis XV et de Marie Leczinska*, dont il a donné des portraits d'une ressemblance si parfaite, l'historien consacré du château de Versailles achève aujourd'hui le magistral tableau de la Cour de Louis XV et complète en quelque sorte le récit de son règne par celui du règne de la favorite. Restitués à la lumière de documens nouveaux et inédits, la figure de *Madame de Pompadour*, son rôle et son influence y apparaissent comme on ne les avait pas encore vus, conformes à la réalité même, et l'on peut dire que M. de Nolhac aura contribué plus qu'aucun de ses devanciers à les faire sortir de la légende pour leur rendre leur véritable caractère. Avec une information étendue et sûre, il a repris page à page la chronique de ces quatorze années et, grâce à de véritables découvertes, il a pu montrer que la femme de Cour fut très différente de celle qu'on est accoutumé de montrer et que, sans vouloir réhabiliter des temps sans vertu, on doit reviser quelques-uns des jugemens portés sur elle, depuis Richelieu et d'Argenson jusqu'à ses plus récens historiographes, les Goncourt et Campardon, qui sont démentis par des témoignages indiscutables, entres autres par la partie des Mémoires nou-

(1) Manzi, Joyant et Cie.

vellement publiée du cardinal de Bernis, de Choiseul, par ceux du duc de Croy, qui est le seul à avoir vu ce dont tant d'autres ont parlé, et surtout par les lettres de François Poisson à M. de Vandières, et celles inédites de Mme de Pompadour. Mais ce qui distingue encore ce livre, composé et imprimé avec le luxe, le goût et la perfection qui caractérisent la maison d'édition d'où sont sortis tant de livres rares, c'est une illustration incomparable, pour laquelle M. de Nolhac n'a eu qu'à faire un choix éclairé parmi les merveilles d'une époque qui fut si riche en œuvres d'art. Le Musée et la Bibliothèque de Versailles lui ont fourni les plus beaux spécimens de ses reproductions, et les amateurs étrangers ont complété cette précieuse collection, où l'on peut admirer, à côté des superbes fac-similés en couleurs du portrait de Mme de Pompadour, par Boucher, conservé à la *National Gallery of Scotland*, et celui de Louis XV, par Van Loo, qui orne la Bibliothèque de l'Arsenal, plusieurs autres portraits de la marquise, le *Lever* et le *Coucher du Soleil*, la *Chasse au filet*, du même Boucher; la *Naissance de la Vierge*, l'*Assomption*, dessinées par lui pour le *Livre d'heures* de la favorite, d'autres portraits d'elle par Maurice-Quentin de La Tour, par François Guérin, par Drouais; ceux de Madame Henriette de France, de Marie-Sophie de France, de l'infante Isabelle, petite-fille de Louis XV, du Duc de Bourgogne, par Nattier; les dessins et aquarelles des Cochin, Tocqué, Van Blarenberghe, qui a peint les batailles de *Fontenoy* et de *Laufeld*; les marbres de Pigalle, représentant *l'Amour* et *l'Amitié*, la marquise de Pompadour en déesse de *l'Amitié*.

A l'art et à l'histoire se rattachent les savans travaux que publie sur *les Artistes de tous les temps* dans la Revue dirigée avec tant d'habileté et de compétence par M. Comte, la *Librairie de l'Art ancien et moderne*, et dont le dernier, *les Arts dans la maison de Condé* (1), est d'un intérêt si attachant et d'une exécution si parfaite. M. Gustave Macon était tout désigné pour présenter ce nouvel ouvrage extrait des trésors de cette incomparable demeure, et, avec son talent et son goût si appréciés, il a fait revivre Chantilly, le Palais-Bourbon, et leurs merveilles d'art aux grandes époques et dans tout leur éclat, sous le grand Condé (1643-1686), sous le prince de Condé (1687-1709), le duc de Bourbon (1710-1740), sous Louis-Joseph, prince de Condé (1740-1790), et enfin sous le Duc d'Aumale. L'ouvrage est de tous points digne de cette collection, qui contient déjà tant de volumes recherchés, entre autres *Goya*, par M. Paul Lafond, *Fantin-Latour* et *Cazin*, par M. L. Bé-

(1) Librairie de l'Art ancien et moderne.

nédite, *Falguière*, par M. Larroumet, *Gustave Ricard*, par M. Camille Mauclair, *Alexandre Linois*, par M. Émile Dacier.

De la bibliothèque de Chantilly, si riche en manuscrits, sortent les lettres autographes de Louis XIII au cardinal de Richelieu, que le comte de Beauchamp a découvertes au Musée Condé, et qui donnent de *Louis VIII* (1) une opinion assez différente de celle généralement admise. L'ouvrage est enrichi de gravures, des tableaux, plans et médailles du temps, qui font de cette publication, éditée avec luxe, un véritable monument du règne de Louis XIII.

C'est également à l'histoire sacrée enseignée par les chefs-d'œuvre de la peinture qu'appartient le savant ouvrage de M. Venturi sur *la Madone* (2) où, dans une suite de tableaux célèbres, il nous montre les principales interprétations de la Vierge dans l'art italien par les artistes, qui ont tâché de rendre la beauté de ses traits et la pureté de sa vie, depuis le peintre chrétien de la Madone des catacombes de Priscille jusqu'à celles de Raphaël qui, treize siècles plus tard, en peignant les Vierges à la Chaise et de Saint-Sixte, retrouva le type et la forme première que tout le moyen âge avait perdu, et que l'on vit dès lors se dégager de tout ce qui en avait altéré l'auguste simplicité. Les plus beaux exemplaires des statues, mosaïques et miniatures, tableaux et bas-reliefs représentant la Vierge sont rassemblés dans cet ouvrage, à l'aide des meilleurs procédés de nos jours.

Nous retrouvons quelques-uns de ces grands peintres dans la belle *Collection des grands artistes* (3), publiée par la maison d'édition Laurens, qui a tant fait pour répandre le goût de l'art. Par le *Raphaël*, de M. Eugène Muntz, l'*Albert Dürer*, de M. Auguste Marguillier, le *Watteau*, de M. Gabriel Séailles, le *Rubens*, de M. Gustave Geffroy, le *Delacroix*, de M. Maurice Tourneux, le *Titien*, de M. Maurice Hamel, on peut juger de l'importance de cette collection, qui comprend une suite de monographies dues à la plume des écrivains les plus compétens. Chacune d'elles résume admirablement et avec beaucoup de talent et d'érudition ce qu'on doit savoir d'indispensable sur ces peintres de génie, et à la nouveauté et à l'originalité des jugemens et des vues elles joignent la précision, l'élégance et l'intérêt des choses bien présentées et des reproductions bien choisies de tous leurs chefs-d'œuvre; ce qui constitue également les qualités des *Villes d'art célèbres* du même éditeur, qui comprennent déjà *Cordoue et Grenade, Gand et Tournai, Nîmes, Orange et Arles* (4).

(1) H. Laurens. — (2) Gaultier Magnier. — (3-4) H. Laurens.

Et c'est presque traiter d'une œuvre d'iconographie chrétienne et ne pas s'éloigner beaucoup des grands peintres de la Vierge que de parler d'un artiste d'un noble et pur talent, qui se rapproche des maîtres les plus célèbres de la peinture religieuse par l'élégance de ses compositions, son goût sûr, et à qui la grâce de son dessin et la moralité de son œuvre ont assuré un juste renom : Hippolyte Flandrin (1), dont les fresques à l'église Saint-Vincent-de-Paul et à Saint-Germain-des-Prés peuvent être considérées comme le chef-d'œuvre de la peinture religieuse au XIXe siècle, et qu'on a pu saluer du nom de *Panathénées chrétiennes*. Quand on lit ces lettres si naïves et si simples, mais empreintes et comme parfumées de sentimens si purs et si profonds, qui retracent la vie de Flandrin, ses débuts si pénibles, cette conquête patiente des premiers succès, puis cette marche rapide vers des travaux toujours plus vastes que devait interrompre une fin prématurée, on reste charmé de trouver réunis dans cette âme d'artiste et de chrétien les dons du talent et les qualités du caractère, et, comme on l'a si justement dit l'auteur de la préface, il n'est guère de lecture plus édifiante : c'est un recueil de nobles exemples.

En fixant *les Modes féminines au XIXe siècle* (2), le dessinateur par excellence de la Parisienne, M. Henri Boutet, s'est complu, pour une fois, à l'habiller de costumes d'une variété infinie et à faire défiler sous nos yeux, en une suite de croquis pris sur le vif, de silhouettes pleines d'aisance et de désinvolture, les principaux types des modes que les femmes ont suivies pendant le siècle dernier. A quelles extravagances ne se laissent-elles pas aller pour plaire? on le verra dans ces cent pointes sèches, rehaussées d'aquarelle, aussi élégantes que caractéristiques. C'est l'esquisse d'une piquante histoire des mœurs par la mode, et du progrès circulaire, en quelque sorte, puisque nos élégantes reviennent, on s'en convaincra, aux modes de leurs grand'-mères. Que d'observations intéressantes ne peut-on pas faire en parcourant cet amusant album, édité avec luxe, merveilleusement imprimé et illustré, qui se recommande encore du nom de ses éditeurs et qui sera aussi apprécié par les amateurs et les artistes que recherché par les femmes!

Dans l'Album *les Maîtres de la caricature* (3), M. Lucien Puech a voulu dégager de la foule des dessinateurs d'aujourd'hui ceux que leur manière, leur verve, leur « écriture » désignaient comme des maîtres de la caricature, et dont les feuillets épars constitueront

(1) H. Laurens.—(2) Société d'éditions d'art.—(3) Librairie illustrée J. Tallandier.

pour l'avenir des documens certains, où les historiens puiseront plus tard, apprendront à connaître ceux qui furent nos contemporains et l'époque qui fut la nôtre. Ils revivent et elle renaît pour ainsi dire, fixée et synthétisée dans ces dessins, qui semblent de plus en plus rudimentaires à force d'être simplifiés, comme si la caricature d'aujourd'hui revenait à l'hiéroglyphe d'où elle est sortie, avec cette différence toutefois qu'elle ne se borne plus à évoquer une idée par l'image, par une charge, mais que, devenue sobre et psychologique, ainsi qu'on dit si bien ici, elle traduit clairement une pensée restée à l'état embryonnaire dans la multitude et que l'artiste seul a su formuler. Tels Caran d'Ache, Forain, Sem, Cappiello, qui le plus souvent caractérisent sans déformer, qui qualifient et généralisent, par un trait, par une ligne d'une adresse infinie : Caran d'Ache, qui a d'extraordinaires raffinemens expressifs, et a donné dans *l'Épopée* la mesure de son talent; Forain, au trait audacieux, d'une précision rigoureuse, d'un sens éloquent, spirituel, enjoué, amer, mais toujours si bien défini; Willette, un féministe et un satirique; Robida, magicien du crayon et de la plume, qui a ressuscité le passé avec une verve endiablée; Steinlen, un « intimiste; » Job, qui s'est révélé peintre d'histoire; Gerbault, Albert Guillaume, Bac, Léandre, B. Rabier, Hermann-Paul, Abel Faivre, Balluriau, Lucien Métivet, et d'autres encore. C'est cette variété dans l'interprétation et dans la manière des maîtres de la caricature qui fait l'intérêt et le prix de cet album, publié avec tant de soin, divertissant d'un bout à l'autre, et qui ne peut manquer d'être apprécié des amateurs.

Les Jouets (1) disent eux aussi, à leur manière, les mœurs d'un temps, racontent un peuple, et l'on ne prétendra pas que l'idée que M. Henri-René d'Allemagne a eue d'en faire l'histoire, en remontant aux temps anciens, manque d'originalité ou le sujet d'actualité. Avec ces vieux jouets, on arrive à reconstituer l'histoire de plusieurs générations disparues, à marquer les progrès de l'humanité; et, de toutes ces reliques, que l'auteur exhume pour nous de leurs mystérieuses cachettes, ne se dégage-t-il un souvenir doux et agréable qui emprunte tout le charme du passé et des choses qui ne sont plus? En parcourant la collection inappréciable qui nous est ici présentée dans ce bel et savant ouvrage, aussi attachant par l'agrément des descriptions que par la sûreté de l'information, on appréciera combien la tâche était délicate de reconstituer en quelque sorte l'histoire des

(1) Hachette.

jouets depuis l'origine jusqu'à nos jours. Les illustrations, gravures hors texte, et les 50 planches coloriées à l'aquarelle qui presque toutes ont été relevées pour cette publication d'après des pièces anciennes, et dont quelques-unes sont des merveilles de reproduction, ajoutent encore à l'intérêt du texte.

M. Gaston Vuillier traite un sujet analogue et charmant entre tous : *Plaisirs et Jeux* de chaque âge (1) depuis les origines ; et, depuis le hochet qui sert de premier jouet à l'enfant jusqu'aux distractions de l'âge mûr, il nous les décrit tous, dans son style élégant et coloré. Nous remontons avec l'auteur aux spectacles antiques, aux jeux olympiques, pour parcourir le cycle de tous les plaisirs jusqu'aux sports récens, à la bicyclette et à l'automobile, puisque le polo, la paume, etc., ont été de tous les temps, et qu'un grand nombre de jeux, communs à des peuples d'origine différente, furent pratiqués dans l'antiquité.

Les modes et les jouets passent comme les siècles, les destinées de la patrie changent, avec eux. Ce qui demeure, c'est un fonds permanent et indestructible de dévouemens admirables. *Le Sang gaulois* (2) rappelle les titres de gloire, la longue série des héros français, il remet en mémoire des actes héroïques et légendaires qui honorent notre pays depuis le temps de la Gaule jusqu'à nos jours. Qu'ils portent l'armure et qu'ils chaussent les éperons de chevalier comme Roland, comme Godefroy de Bouillon, comme Duguesclin, comme Bayard ; que ce soit un simple paysan comme le Grand Ferré de Compiègne, un bourgeois comme Ringois d'Abbeville ou Alain Blanchard de Rouen ; une pastoure comme Jeanne d'Arc ; que ce soit le chevalier d'Assas aux avant-postes, le représentant du peuple Boissy d'Anglas en face des assassins, le chirurgien Desgenettes au milieu des pestiférés de Jaffa, le jeune Bara, la Mère Saint-Henry, le curé Thirion, le Père Dorgère, l'esprit d'abnégation est le même. Ils revivent tous ici, ces héros connus, dont on retrouve l'histoire dans les compositions si variées de Zier, d'une vigueur, d'une noblesse et d'une exécution irréprochables, qui feront de cet album un des plus recherchés de l'année.

Pour ceux qui ont le goût des choses militaires, que de souvenirs déjà lointains évoquera cette collection incomparable de toutes les *Tenues des troupes de France* (3) des armées de terre et de mer, à toutes les époques, que commentent plusieurs membres de « la Sabretache » et qui semblent revivre avec tous les détails d'habillement,

(1) Rothschild. — (2-3) Combet et Cie.

d'équipement dans ces belles planches en couleurs d'après les aquarelles et les dessins de Job, représentant des groupes d'ensemble, des scènes épisodiques à côté des faits d'armes.

Une leçon non moins haute nous est fournie dans la *Guerre racontée par l'image* (1). Ce vivant musée des batailles, plein de souvenirs à la fois cruels et réconfortans, évoque à nos yeux, dans des gravures d'après les peintres les plus célèbres, les scènes les plus sauvages et les plus héroïques de la victoire et de la défaite, dont toutes devaient si bien inspirer les écrivains et les artistes et nous valoir une œuvre qui laisse une impression d'incomparable grandeur.

Les *Batailles françaises* (2), que le général Hardy de Perini a si savamment étudiées et su conter avec tant de naturel et de chaleur patriotique, trouvent ici leur place, ainsi que les *Cent récits d'Histoire de France* (3) de M. Bucondray et *l'Invasion* (4), de M. Léon Barracand.

Les *Étapes héroïques* (5), par M. Jules Mazé, forment aussi un memento qui contribuera à fortifier les plus nobles espérances. Quelle plus haute leçon pourrait-on imaginer que celle qui naît du rapprochement de ces exemples pris dans le triomphe et le deuil durant l'année terrible, que MM. Paul et Victor Margueritte rappellent dans leur *Histoire de la guerre de 1870-1871* (6).

Nos Origines nationales (7) sont une véritable leçon d'histoire de France, où l'auteur de *l'Épopée de César* (8) montre de quels élémens constitutifs s'est formée la patrie française, et fait ressortir, dans un récit toujours intéressant, l'unité et la mission de notre race.

M. Dayot, continuant l'œuvre de reconstitution historique qu'il avait commencée avec la *Révolution française*, *le Second Empire*, *l'Invasion*, *le Siège*, *la Commune*, a su réunir dans *la Restauration* (9) des documens historiques de toute nature et d'un prix inestimable pour nous et ceux qui suivront et verront revivre, d'après l'image du temps même, les époques de Louis XVIII et de Charles X, et les personnages de ces règnes, que 534 gravures remettent sous leurs yeux.

Dans la magnifique et glorieuse épopée de la Révolution et de l'Empire, s'il est une figure qui se détache entre toutes par sa beauté morale et sa noble simplicité, c'est assurément celle de Dominique Larrey (10)... Il ne se montra pas seulement un habile chirurgien, d'un dévouement sans limite à ses blessés, mais aussi un soldat d'une bravoure à toute épreuve. Toute une série de documens inédits, et le Journal même de Larrey, ont permis à M. Paul Triaire de reconsti-

(1) Hachette et Cie. — (2) Flammarion. — (3) Hachette. — (4) Lemerre. — (5) Mame. — (6) G. Chamerot. — (7-8) Mame. — (9) Flammarion. — (10) Mame.

tuer dans son intégrité la grande figure de Dominique Larrey, dont les brillantes aquarelles de M. Marcel Pille nous retracent la carrière militaire et scientifique.

Si courte qu'elle ait été, elle n'est pas moins exemplaire, la vie du jeune enseigne de vaisseau Paul Henry, qui, avec l'aide de quelques matelots seulement, soutint pendant deux mois le siège du Pé-Tang et de l'évêché de Pékin contre les Boxeurs, et qui mourut victorieux en sauvant la mission confiée à sa garde et plus de trois mille personnes qui s'étaient mises sous la protection de la cathédrale et du drapeau français. En lisant ce Journal d'une beauté sereine, on suivra heure par heure les péripéties du siège, on saura par les lettres de Paul Henry lui-même à quelles sources chrétiennes il avait puisé la force calme, le mépris du danger... Jamais l'héroïsme ne parla une langue plus simple et plus française que dans ces lettres de Paul Henry et dans ces notes où M. René Bazin a retracé sa trop courte vie, sa fin sublime de marin loyal et brave comme un Breton de pure race (1).

Tous ces grands faits de l'histoire, ces souvenirs de la Défense nationale ramènent naturellement la pensée vers les *Mémoires de Krüger* (2), et quelles plus belles pages pourrait-on soumettre aux méditations des peuples que celles qui retracent dans sa noble simplicité la vie d'un homme de bien, d'un caractère élevé et digne, dont la conduite fut toujours droite, le courage surhumain, l'action bienfaisante et sainte? Il se raconte lui-même depuis le jour où, vers l'âge de neuf ans, il quitta, à la suite de ses parens, modestes paysans, le territoire du Cap pour le grand *trek*, émigrant vers les contrées sauvages et inexplorées du Nord, jusqu'à l'heure, où, délégué en Europe, pour y tenter un dernier effort en faveur des républiques sud-africaines, il apprend, impuissant et désarmé, l'effondrement de sa patrie, la ruine et la mort de son peuple et des siens. L'histoire même de la dernière guerre et de ses phases n'a pu figurer dans les *Mémoires de Krüger*, puisqu'il n'y prit pas part personnellement, mais il nous fait le récit fidèle et détaillé de sa jeunesse, de ses débuts, de ses campagnes diverses, de la guerre civile de 1861-1864, de ses luttes contre les indigènes (1865-1868), de sa mission en Angleterre, suivie de la guerre de l'Indépendance (1880-1881); de sa présidence quatre fois renouvelée depuis 1883, et enfin des négociations qui ont précédé, mais n'ont pu empêcher la guerre. Avec quelle puissance d'évocation, quelle observation profonde, quelle émotion, quelle

(1) Alfred Mame. — (2) Juven.

indignation, quand il dévoile toute la vérité, c'est ce que ne manqueront pas d'éprouver à leur tour tous ceux, et ils sont légion, qui liront ce livre.

L'histoire de cette *Guerre de trois ans* (1), qui a fait l'admiration du monde entier, on la retrouvera sous la plume du général Christian de Wet, l'un des héros de cette lutte par trop inégale et plus dramatique qu'aucune au monde, qui laisse parler les faits, qu'est-il besoin de plus? et s'est seulement préoccupé de dire toute la vérité sur des événemens qui doivent rester dans la mémoire des hommes et qui valent que, non seulement le peuple afrikander, mais le monde entier, les connaisse. Le journal du combattant, désarmé mais invaincu, reste à la hauteur des actions du chef; mais, dans cette incomparable épopée, où il rallie les fuyards, relève le moral abattu, bat maintes fois les Anglais, a contre lui la trahison, l'indiscipline des *commandos*, et, malgré tout, reste imprenable, il ajoute encore, s'il se peut, au caractère de grandeur dont reste revêtue cette figure de l'homme de guerre, qui a plus fait qu'aucun autre pour affirmer la vitalité de sa race, sa valeur, son énergie, et son droit d'être traitée comme une nation dont les hauts faits ne s'effaceront jamais de l'histoire.

Le succès que le plus fameux des romanciers polonais d'aujourd'hui, Henri Sienkiewicz, a obtenu dans le monde entier, avec *Quo vadis?* (2), explique suffisamment la magnifique édition en trois volumes qu'achève aujourd'hui la librairie Flammarion, de ce roman animé d'un souffle religieux, où l'auteur a habilement utilisé les témoignages nouveaux des historiens pour mettre en scène sous nos yeux Néron et l'apôtre saint Pierre, et nous dépeindre, avec les premières luttes de la civilisation romaine et de l'esprit chrétien, l'état d'âme de Petrone et Néron, Vinicius et la pure et noble Lygie. M. Jean Styka a très bien rendu ce contraste dans ses compositions à la fois vigoureuses et gracieuses, sobres et sévères, qui doivent encore renouveler et grandir, s'il se peut, le succès de cet ouvrage, édité avec luxe, et qui réunit désormais tout ce qui peut captiver les yeux et charmer l'esprit.

Ben-Hur (3), prince de Jérusalem, autre roman chrétien du temps de Jésus-Christ, par M. Lewis Wallace, est encore un essai de reconstitution historique, où M. Auguste Leroux a su conserver aux scènes qu'il a peintes ce caractère de simplicité et de grandeur.

Il suffira de signaler aux lecteurs de la *Revue* cette nouvelle édi-

(1) Juven. — (2) Ernest Flammarion. — (3) Ch. Delagrave.

tion illustrée d'un livre exquis et plein de patriotisme qui peut être mis entre toutes les mains, *les Oberlé* (1), par l'auteur de *Donatienne*, *Humble amour*, — *De toute son âme*, — *la Terre qui meurt*, tous ces romans d'une haute moralité qui en font un de leurs auteurs préférés. Les illustrations sont dues à la plume d'un artiste alsacien, qui a ainsi rendu, dans les sites mêmes qui lui sont familiers, les scènes du roman et les personnages pris sur le vif.

Parmi les œuvres d'imagination qui sont le plus habilement illustrées, le plus luxueusement imprimées, mettons au premier rang *la Dame de Monsoreau* (2), ce roman de cape et d'épée, plein de mouvement et de couleur, qui rentre plus dans le domaine de la fantaisie que dans celui de l'histoire où, avec une verve intarissable, une habileté incomparable, Dumas a voulu mettre en scène Henri III, et ses mignons, ses favoris et leurs maîtresses, et peindre les mœurs de la cour corrompue des derniers des Valois. M. Leloir a pour jamais fixé les types créés par le puissant romancier et, sous le crayon de l'artiste, on voit s'animer ces personnages légendaires, ces tableaux épisodiques d'une grâce naïve ou d'une violence voulue. Il n'a jamais été mieux inspiré pour la variété de ses compositions, tantôt familières ou nobles, comiques ou dramatiques, et qui font encore ressortir le jeu des combinaisons, la continuité de mouvement, le don d'invention, tout ce qui constitue l'originalité et la fécondité. Assurément l'auteur des *Trois Mousquetaires* ne se pique pas d'écrire l'histoire à la façon de Tacite : sa Clio est une Muse par trop déshabillée, qui se permet de singulières incartades, comme ses personnages, dans leur conduite et leur conversation. Mais il n'est pas moins amusant dans cette succession d'événemens prodigieux, qui naissent sans effort les uns des autres, et où l'on se laisse si aisément entraîner à sa suite. Cette magnifique édition a toutes les qualités d'une publication de choix et fait grand honneur à l'imprimerie Renouard.

Ce sont les aventures merveilleuses, les voyages extraordinaires, les péripéties émouvantes qui plairont toujours à la jeunesse. Elle trouvera comme toujours à se satisfaire aux récits des explorateurs du *Tour du Monde* (3) ou du voyage dans *l'Océanie* (4), par M. G. Saint-Yves, — et de M. Gaston Donnet *En Indo-Chine* (5), dans ces collections célèbres, qui se recommandent assez d'elles-mêmes sur le nom de leurs éditeurs, de leurs auteurs et sur la seule promesse de leur titre. Avec sa régularité accoutumée, M. Jules Verne donne cette année

(1) Calmann Lévy. — (2) Calmann Lévy. — (3) Hachette. — (4) A. Mame. — (5) Librairie des Éditions d'art.

les Frères Kip (1), roman d'aventures qui se déroule en pays exotique, qui relate les terribles événemens qui se sont produits à bord du brick *James Cook*, de Hobart-Town en Tasmanie, l'assassinat de son capitaine Harry Gibson dans des circonstances mystérieuses, l'abomination du maître d'équipage, Vin Mod, et la réhabilitation des deux frères, Karl et Pieter Kip, les malheureux Hollandais naufragés de la goélette *Wilhelmina*, — on verra à la suite de quels événemens dont M. Jules Verne a tiré les effets les plus saisissans.

Dans *l'Escholier de Sorbonne* (2), M. André Laurie, avec son talent accoutumé, a fait une véritable reconstitution historique pour nous conter l'existence précaire d'un jeune étudiant français, né à Florence, venu à Paris au temps de François Ier pour faire ses études au collège de Montaigu, et qui, après avoir subi en même temps qu'Amyot et Ramus son examen de « bachelerie, » embrasse la carrière artistique.

Les Contes de tous pays (3), fort bien choisis parmi les œuvres les plus originales de tous les pays, adaptés par des écrivains comme Stahl, Th. Bentzon, etc., et *Boris et François* (4), par M. J. de Coulomb, complètent cette année la collection du *Magasin d'éducation et de récréation* (5), à côté duquel se place tout naturellement le *Journal de la Jeunesse* (6), qui non seulement tient ses lecteurs au courant des actualités de tout ordre, mais qui publie cette année ces romans pleins de naturel et de délicatesse : *Nini la Fauvette* (7), de M. Ernest Daudet, — *Malheur est bon* (8), de Mlle Danielle d'Arthez ou *Dette de cœur*, de Mme Julie Borius, — *les Étapes de Nicolas Rameau* (9), de G. Ferry, — les *Lettres du Régiment* (10), de Louis d'Or, — *Un héros de treize ans* (11), par Léo Dex, *le Roman d'un sot*, de J. Deschamps (12), — *les Sept Merveilles du monde* (13), de M. Augé de Lassus. Dans la *Bibliothèque des Écoles et des Familles* (14), signalons encore tout particulièrement *le Savant du foyer* (15), d'un écrivain qui a beaucoup fait pour vulgariser la science, Louis Figuier, et qui a contribué à faire entrer dans l'éducation publique des notions exactes sur les choses de la vie.

Les amateurs de livres où l'élément scientifique se mêle à l'étude de la nature seront satisfaits en lisant : *La Navigation aérienne* (16) de M. Lecornu, qui a entrepris une véritable histoire de l'aviation, — *les Animaux excentriques* (17), présentés d'après leurs formes singulières ou leurs habitudes étranges par M. Henri Coupin, — *les Animaux vivans du monde* (18), par Charles J. Cornish. — *le Cheval dans la nature*

(1-2-3-4-5) Hetzel. — (6-7-8-9-10-11-12-13-14-15) Hachette. — (16-17) Nony et Cie. — (18) E. Flammarion.

et dans l'art, par M. E. Duhousset (1), — *la Fille du Soleil* (2), par Armand Dubarry, qui a fait d'une manière à la fois spirituelle, instructive et amusante l'histoire de notre sphère, comme M. Aug. Robin, dans *la Terre* (3), en a fait la géologie pittoresque.

Dans ses émouvans récits maritimes, *les Naufragés de la Djumna* (4), — les *Pirates de la Malaisie* (5), — *la Capitaine du Yucatan* (6), *le Corsaire noir* (7), M. Émilio Salgari a fait preuve d'une féconde imagination, d'une habileté grande à obtenir l'effet dramatique. En ce genre, Rudyard Kipling est passé maître. et son récit d'une conception puissante, *Capitaines courageux* (8), égale les meilleurs et reste un des plus saisissans qu'on puisse lire, comme *la Guerre fatale* (9), du capitaine Danrit, et *les Grands naufrages* (10), contenant le récit des drames les plus tragiques de la mer, représentés par les aquarelles d'Alfred Petit.

Dans les romans, contes moraux et honnêtes, où la moralité n'exclut pas l'agrément et dont quelques-uns sont relevés par le charme du style, après avoir rappelé les *Contes d'Andersen*, traduits par M. E. Avenard (11), et mentionné la jolie édition, les *Mille et une Nuits* (12), illustrée par A. Robaudi, voici un livre d'une individualité bien tranchée d'un caractère intime, *l'Ennemie* (13), par Jean Fid, qui nous traduit dans un style élégant et toujours attachant les émotions d'une âme jeune, énergique, passionnée mais droite, que guide le souvenir d'une vraie adorée dans ses déceptions et ses souffrances jusqu'au jour où la haine pour l'ennemie qui a remplacé sa mère, a disparu et où elle trouve dans le capitaine ranck quelqu'un pour l'aimer, *les Étapes* de *Madame Tambour* (14) durant la guerre d'Espagne, avec les dessins très originaux et pittoresques de Tiret-Bognet, a tout ce qu'il faut pour convenir à la jeunesse. Voici dans le même genre, les *Aventures de Firmin Brisset* (15), d'abord marin sur un corsaire, espion puis soldat devenu officier à la suite de ses actions d'éclat. Le *Trois Mâts la « Tirelire »* (16), par M. Henry Leturque, qui met aux prises son héros avec les pirates des mers de Chine et chez les Boxers. Voici enfin le dernier héros de M. Paul d'Ivoï, *Massiliague de Marseille* (17), qui, dans la lutte gigantesque des républiques de l'Amérique du Sud contre les nations saxonnes du Nord, aide celles-ci à triompher avec la complicité de la Mestija ou Dolorès de Mexico, une exquise figure de jeune fille.

(1) H. Laurens. — (2) Librairie d'éducation de la jeunesse. — (3) Larousse. — (4-5-6-7) Delagrave. — (8) Hachette. — (9) Flammarion. — (10) Hachette. — (11) Juven. — (12) Laurens. — (13-14) Société des éditions d'Art. — (15-16-17) Combet.

Voici encore *le Rachat* (1), de Jean Bertheroy, qui se recommande de lui-même. Citons enfin *Aventures d'un Notaire* (2), par M. André Nevil, *le Wagon de troisième classe* (3), de Jean Drault.

Dans les livres qui conviennent aux plus jeunes enfans, nous en aurions beaucoup à nommer. Mais ne suffit-il pas de faire son choix dans les collections du *Petit Français* (4), du *Saint Nicolas* (5), de *Mon Journal* (6), de la *Petite Bibliothèque blanche* (7), de la *Bibliothèque rose* (8), et de prendre, au hasard, dans cette charmante *Bibliothèque de mes petits enfans* (9), *la Princesse Wanda*, — *la Cassette d'ivoire*, — *Un jeune marin*, — *Lia l'intrépide*, — *Douce Édith*, — *Pas de chance*, — *Contes rapides*, — *les Tribulations d'un fils du Ciel*, — *la Fille du Boer*, parmi ces volumes aussi bien illustrés par Zier, Clérice, Merlet, E. Marie, qu'élégamment habillés sous leur couverture rose ou bleue?

Joignons-y encore quelques-uns des plus jolis albums : *Noé dans son arche* (10), avec des illustrations de M. Lucien Métivet, *les Animaux en train de plaisir* (11), avec les dessins de Thompson, *la Journée d'un chien* (12), illustrée par Cecil Aldin, *la Légende des bêtes* (13), par A. Vimar et H. Signoret. Et, enfin, *la Plus belle des histoires* (14), par Mlle M.-A. Nettement, dont le plus bel éloge qu'on en puisse faire, c'est qu'elle a été écrite dans l'esprit de l'Évangile.

En tête des ouvrages, à la fois le mieux exécutés, les plus intéressans et les plus utiles, — puisqu'ils ont pour objet de nous faire pénétrer dans l'intimité de notre beau pays de France, — il faut mettre *la France du Sud-Ouest* (15), de M. Charles Brossard.

Un peintre de talent, M. G. Fraipont, qui est aussi un écrivain de beaucoup de goût, sait rendre ses impressions en interprète délicat de la nature, en artiste consciencieux, qui ajoute à la vérité du sentiment la beauté de l'expression. Tous ceux qui ont eu tant de plaisir à voir avec lui *les Vosges*, *le Jura*, etc., voudront encore accompagner en *Auvergne* (16) le gai et spirituel cicerone qui, par la plume comme par le crayon, vous fait si bien voir les pays qu'il parcourt.

Ils n'auront pas moins de plaisir à suivre M. Constant de Tours dans ses promenades sans prétention sur *les Côtes de France* (17), dont il nous montre, dans des croquis d'une rare habileté, les paysages si pittoresques, les « marines » si variées d'aspect, quand on passe des côtes de la mer du Nord et de la Manche à celles de l'Océan et de la Méditerranée.

(1) Mame. — (2) Société française d'éditions d'Art. — (3) Mame. — (4) Colin. — (5) Delagrave. — (6) Hachette. — (7) Hetzel. — (8) Hachette. — (9) Société française d'éditions d'Art. — (10) Combet. — (11-12) Hachette. — (13) Plon. — (14) J. Garnier. — (15) Flammarion. — (16) H. Laurens. — (17) Société d'éditions d'Art.

Quant à ceux qui voudront faire un pieux voyage dans les cinq parties du monde, qu'ils parcourent le livre des *Missions*, qui peut être compris dans les meilleurs livres d'étrennes par le format, les gravures et les exemples salutaires.

Dans le désarroi des consciences, tandis que la persécution a pris la place de la liberté et que la haine est déchaînée contre tous les apostolats, s'il est un spectacle qui réconforte, qui soit fait pour enthousiasmer les jeunes gens qui entrent dans la vie, c'est celui que nous donnent *les Missions catholiques françaises au XIXe siècle* (1), en montrant jusqu'où peut aller la pitié pour la misère humaine, le devoir chrétien, le sacrifice de soi-même. Dans l'admirable publication, qui s'achève aujourd'hui sous la direction du P. J.-B. Piolet, et dont les six volumes : I. *Missions d'Orient;* — II. *Abyssinie, Inde, Indo-Chine;* — III. *Chine et Japon;* — IV. *Océanie et Madagascar;* — V. *Afrique;* — VI. *Amérique*, — retracent l'histoire des missions établies dans l'univers entier, on trouvera exposé l'ensemble des efforts faits, des progrès accomplis, des résultats acquis en cent ans, et l'on admirera une fois de plus qu'à travers les destinées les plus diverses, l'Église se perpétue, que, « par les destructions, elle se rajeunisse, et que, pour elle, du mal même, sorte le bien. » Et le lecteur se sentira pénétré de reconnaissance et de respect, aux grands spectacles qui se déroulent devant lui. Et ils se déroulent, en réalité, sous ses yeux en ces relations si nobles, et si édifiantes dans leur simplicité, dues à tant d'apôtres éminens, et en une série de gravures, qui montrent les écoles, hospices, établissemens et fondations charitables, et nous font faire un véritable tour du monde chrétien. Il y aura toujours plus de soldats du Christ que de persécuteurs. Un seul drapeau ne flotte-t-il pas sur eux : celui de l'éternelle pitié, de la charité, de l'amour? Puisqu'ils sont à la hauteur des suprêmes destinées qui les attendent, qu'importe qu'ils ne soient pas tous officiellement reconnus, pourvu que leur œuvre soit connue! Quelques énergumènes peuvent leur fermer la patrie : ils n'ont pas fermé le ciel. Puissent ces pages si remplies d'exemples de dévouement et de patriotisme, qui seront lues avec passion par les jeunes gens, inspirer à quelques-uns des sentimens aussi généreux! C'est le meilleur souhait à leur faire, et que justifie la fin d'une année où ce livre d'édification s'est épanoui comme une fleur sur un sol jonché de débris.

J. BERTRAND.

(1) H. LAURENS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LES LOIS DE PROSCRIPTION

14 décembre.

Avant de congédier les Chambres, et de quitter lui-même Paris pour aller demander aux électeurs sénatoriaux de la Charente-Inférieure le renouvellement de son mandat, — que nous pouvons compter qu'ils ne lui refuseront pas, — M. le président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, a voulu se signaler par deux nouveaux coups d'éclat. Il a supprimé le traitement d'un archevêque et de deux évêques, à la suite et comme sanction d'un arrêt du Conseil d'État déclarant qu'il y avait abus « dans l'écrit intitulé : *Pétition à MM. les sénateurs et MM. les députés en faveur de la demande d'autorisation faite par les Congrégations;* » et il a déposé, tant à la Chambre des députés qu'au Sénat, six *Projets de lois* relatifs aux « demandes en autorisation formées par les Congrégations.» Il eût peut-être, et même assurément mieux fait d'appliquer « les lois existantes » aux « inscrits maritimes » de Marseille! Mais M. le président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, a sa manière à lui d'entendre la justice et le gouvernement : il n'applique pas à ses amis les « lois existantes ; » et, en revanche, quand il n'en existe pas contre ses adversaires d'assez draconiennes et d'assez iniques, il en fabrique! Et pourquoi se gênerait-il, s'il est en effet aussi sûr de l'approbation de sa majorité parlementaire que de la complaisance de son Conseil d'État?

Il y aurait beaucoup à dire sur l'arrêt du Conseil d'État ; et, de

quelque façon qu'on torture l'article 4 de la loi du 18 germinal an X, — ce sont les « articles organiques, » — on ne réussira pas à lui faire dire, en bon français, qu'une *Pétition* soit un « concile, » ou un « synode, » ou une « assemblée. » Cet article 4 est ainsi conçu : « Aucun concile national ou métropolitain, aucun synode diocésain, aucune assemblée délibérante n'aura lieu sans la permission expresse du gouvernement : » ces termes sont limitatifs ; et un « concert, » en admettant qu'il y ait « concert » dans la pétition des évêques, n'est pas plus un « concile, » qu'une entente n'est un synode. On soutiendrait, avec autant de bon sens et de franchise, qu'un « journal » ou une *Revue*, dont les rédacteurs s'inspirent d'une pensée commune, sont un « complot » ou une « conjuration ; » et peut-être, aussi bien, s'en avisera-t-on quelque jour. Car toutes les libertés se tiennent, et celle du *Radical* ou de la *Lanterne* est plus solidaire qu'on ne le croit de la liberté des évêques et des Congrégations. Mais de la *Pétition de l'Épiscopat français*, puisque notre collaborateur, M. Francis Charmes, ici même et ailleurs, — dans le *Journal des Débats*, — a dit tout ce qu'il y avait à dire, comme aussi de l'arrêt du Conseil d'État, nous n'y reviendrons pas, et nous n'en aurions pas seulement reparlé s'il n'était intéressant de savoir ce que le ministère et la direction des Cultes y ont vu d'abusif et de vraiment « damnable. »

On s'était imaginé, je ne sais trop comment, ni sur la foi de quels conseillers, que l'on réussirait, si l'on savait s'y prendre, à diviser la cause des évêques de celle des Congrégations. Les évêques sont des hommes, et les Congrégations ne sont pas composées uniquement de saints. Quelques Congrégations se sont montrées parfois envahissantes, et il est arrivé que des évêques aient eu des « difficultés » avec elles ! On s'était donc imaginé que les Congrégations ne trouveraient pas grand appui dans l'épiscopat, ni surtout dans le clergé paroissial, avec le sentiment de qui les évêques eux-mêmes sont bien obligés de compter ; et, en effet, dans cette question où il y allait du fond même du catholicisme, si les évêques s'étaient tus, c'était un grand pas de fait vers la réalisation d'une « Église nationale. » Une « Église nationale, » — entendez une Église asservie, quasi laïque, dont les dignitaires ne seraient que de simples préfets, — c'est le rêve de tous ceux qui, depuis un siècle passé, n'osent pas attaquer ouvertement « la superstition. » Mais, ce rêve administratif, que M. le président du Conseil l'ait nourri, lui qui jadis a porté la soutane, — et c'est même pour cela, je pense, qu'on nous l'a mis aux Cultes, — voilà qui est un peu surprenant ! Que lui a-t-on donc appris au sémi-

naire ? En tout cas, la *Pétition* des évêques, si modérée dans la forme, et si claire, si ferme dans le fond, est venue lui démontrer l'inanité de ses espérances ; — et, de là, sa grande colère. Soixante-quatorze archevêques et évêques lui ont enlevé son principal argument : c'est celui dont on nous a rebattu depuis trois ans les oreilles, et qui consiste à dire qu'en expulsant les Congrégations, on ne « touche pas » à la religion catholique ; on n'en gêne pas « le libre exercice ; » on ne témoigne à son égard d'aucun esprit de haine ou d'hostilité. La *Pétition* de l'Épiscopat est venue démontrer publiquement le contraire. Sous des conditions à débattre entre le Saint-Siège et le gouvernement, et, par exemple, sous la loi d'un Concordat qu'il n'eût tenu qu'à notre gouvernement de négocier, — comme le fait l'Espagne en ce moment même, comme l'ont fait les États-Unis pour les Philippines, — les Congrégations sont essentielles à la vie du catholicisme et au « libre exercice » de la religion. On n'y saurait toucher sans toucher à la religion même. C'est ce que nous ont rappelé les évêques. Et M. le président du Conseil le sait bien ; et parce qu'il le sait bien, c'est pour cela qu'il a déféré la *Pétition* des évêques au Conseil d'État ; et parce que la *Pétition* dérangeait ses plans ou ses argumens, c'est encore pour cela qu'après avoir obtenu l'arrêt de son Conseil d'État, il a supprimé le traitement de l'archevêque de Besançon, de l'évêque d'Orléans, et de l'évêque de Séez.

Il y a tout juste dix ans que, dans cette même *Revue* (1), M. Georges Picot dénonçait et démontrait l'illégalité de ces « suppressions de traitement. » Rien ne les autorise que le droit du plus fort, odieux de soi, mais plus odieux encore quand, comme aujourd'hui, c'est un séminariste laïcisé qui l'applique. Les évêques ne sont pas des « fonctionnaires, » et leur traitement n'est pas un « traitement, » mais une « indemnité » ou une « compensation. » Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se reporter aux articles 13 et 14 de la « Convention du 26 messidor an IX : » c'est le nom que les « décrets » du Conseil d'État donnent au « Concordat. » « *Article 13*. Sa Sainteté, pour le bien de la paix et l'heureux rétablissement de la religion catholique, déclare que ni Elle ni ses successeurs ne troubleront en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques aliénés, et qu'en conséquence la propriété de ces mêmes biens, les droits et revenus y attachés, demeureront incommutables entre leurs mains ou celles de leurs ayans cause. — *Article 14*. Le gouvernement assurera un traitement convenable aux

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1892.

évêques et aux curés dont les diocèses et les paroisses seront compris dans la circonscription nouvelle. » Ces deux articles sont évidemment la condition l'un de l'autre. Supposé d'ailleurs que le « traitement » des curés et des évêques en fût un, il différerait de tous les autres traitemens, de celui du magistrat ou de celui du professeur, en ce qu'il ne procède ni de la munificence, ni de la bonne volonté, ni d'une décision unilatérale de l'État, mais d'un contrat synallagmatique et d'un traité international. En le supprimant, — et, à ce propos, pour en faire quoi, pour en affecter le montant à quels usages? — c'est donc, à proprement parler, le « droit des gens » que l'on viole. On ne le violerait pas autrement si l'on prétendait passer outre aux stipulations d'un instrument diplomatique ou d'un traité de commerce. Et toute la différence est que, comme on le viole au détriment de quelqu'un qui ne peut pas se défendre, l'iniquité de la mesure, et sa brutalité, s'aggravent ici d'une lâcheté.

Elles s'aggravent encore d'une maladresse. Je n'ai pas l'honneur de connaître l'évêque de Séez, mais je connais Son Éminence le cardinal Perraud ; je connais l'archevêque de Besançon, sous la présidence duquel il m'est arrivé plusieurs fois de prendre la parole ; et je connais l'évêque d'Orléans. Je sais que, jadis, à Rome, où il était alors, l'intervention de l'évêque d'Orléans dans l'affaire des Assomptionistes, a été aussi décisive que prompte, et que loyale. Je me rappelle que naguère l'archevêque de Besançon présidait ce « Congrès de Bourges, » dont les conséquences, qui sont loin d'être épuisées, ont été considérables. Et, en effet, il joint ensemble deux qualités qui se contrarient d'ordinaire chez la plupart des hommes, et même chez quelques prélats : la fermeté du caractère, et la modération de l'esprit. Que dirai-je du cardinal Perraud, « ancien élève de l'École normale, » membre de l'Académie française, dont les *Œuvres*, — y compris son *Éloge de Monseigneur Dupanloup*, — sont là pour attester que jamais évêque ne mêla moins les choses de la politique à celles de la religion ? Mais qu'importent toutes ces choses à M. le président du Conseil ? Puisqu'il n'y a qu'un pays au monde où l'on puisse avoir l'idée de confier un « ministère des Cultes » à un séminariste qui a jeté sa soutane « par-dessus les moulins ; » et que ce pays est la France ; et que ce séminariste, c'est lui, M. le président du Conseil en profite pour satisfaire des rancunes qui ressemblent à l'exaspération d'un remords ; et, parvenu de la politique, il se donne la jouissance, grossière, mais entière, de faire sentir le poids de son pouvoir à des évêques, à des archevêques, à des cardinaux !

Le même sentiment se retrouve dans les six *Exposés des motifs* dont M. le ministre des Cultes a fait précéder ses « *Projets de lois* relatifs aux demandes en autorisation formées par les congrégations. » Ces *Projets de lois* sont au nombre de cinquante-huit en tout, dont on n'en a soumis que quatre seulement au Sénat, et les cinquante-quatre autres à la Chambre. Pourquoi cela? C'est le secret de M. Combes. Trois d'entre eux, trois en tout, concluent à l'autorisation et regardent les « Pères Blancs d'Algérie ; » la Congrégation des « Missions africaines de Lyon, » — sur laquelle un lecteur curieux de renseignemens consultera, de préférence à l'*Exposé des motifs* de M. Combes, le beau livre du Père Piolet sur les *Missions catholiques françaises au XIXe siècle ;* — et enfin la Congrégation des « Frères Saint-Jean de Dieu. » M. Combes, bon prince, a bien voulu reconnaître « un caractère incontestable d'utilité » aux écoles des Pères Blancs, dans lesquelles « sont amenés à notre civilisation et à notre langue les enfans indigènes; » et M. Combes, médecin, a consenti que les « Frères Saint-Jean de Dieu » continuassent d'hospitaliser, dans neuf de leurs maisons, « des malades souvent dangereux et toujours difficiles à traiter. »

Il s'est montré plus sévère aux Salésiens et aux Chartreux. Pour les Chartreux, nous dirons très franchement qu'étant nous-mêmes de ceux qui ne croient pas très nécessaire qu'une Congrégation de religieux « travaille » dans les alcools, et fabrique, sous le nom de liqueurs, des élixirs, ou peut-être des poisons multicolores, il n'y avait donc, tout simplement, qu'à les autoriser sous la condition de ne plus distiller de « chartreuse, » même verte. On ne fait pas aux gens un grief de ce que l'on peut d'un mot les empêcher de faire. Pour les Salésiens, nous renverrons le lecteur à la lettre où M. Anatole Leroy-Beaulieu, notre confrère et collaborateur, a relevé « l'inconvenance » des motifs développés par M. Combes dans le préambule du *Projet de loi* qui les frappe. D'une œuvre telle que celle de dom Bosco, honorée et récompensée, en 1900, par un jury international « composé d'hommes dont personne ne saurait mettre en doute la compétence et l'impartialité, » on ne dit pas, sans le prouver, « qu'elle n'a rien de commun avec la charité, » et « qu'elle n'est qu'une exploitation de l'enfance et de la crédulité publique, en même temps qu'elle constitue un péril pour le commerce et l'industrie privée. » C'est le langage de M. Combes qui « n'a rien de commun » avec la modération qu'on est en droit d'exiger d'un ministre. Mais ce sont aujourd'hui d'autres Congrégations qui nous intéressent: ce sont les vingt-huit Congrégations qui « ont pour but avoué l'exercice de la prédication, » ce sont

les vingt-cinq Congrégations ou « agrégations » « qui se livrent à l'enseignement, » — Eudistes et Maristes, Oratoriens et Dominicains; — et c'est, dans les deux *Exposés des motifs* qui les concernent, en bloc ou en tas, que l'on trouve les choses les plus extraordinaires, en même temps que les preuves du plus fâcheux état d'esprit.

Nous apprenons donc, par l'*Exposé* relatif aux Congrégations « dont la prédication est le but avoué, » que le « clergé français qui, aux siècles précédens, a brillé avec tant d'éclat dans l'éloquence sacrée, s'est de nos jours déshabitué de la prédication ; » encore qu'il eût, comme le dit M. Combes, « non seulement le droit, mais le devoir d'en garder le monopole. » On reconnaît ici l'intention, que nous signalions tout à l'heure, de diviser la cause des Congrégations de celle du clergé paroissial, et de semer entre eux, si l'on le pouvait, des germes de discorde et d'envie. *Divide ut imperes.* Mais de quel droit ou à quel titre M. Combes lui-même détermine-t-il avec tant d'assurance les « devoirs » et les « droits du clergé français ? » Ignore-t-il d'ailleurs qu'aux siècles précédens, si « le clergé français a brillé d'un grand éclat dans l'éloquence sacrée, » quelques congréganistes s'y sont également illustrés : Bourdaloue, par exemple, ou Massillon, lesquels, pour avoir été de la Compagnie de Jésus ou de la Congrégation de l'Oratoire, n'en sont pas moins des orateurs « français ? » Pareillement, de nos jours, un Lacordaire, un Ravignan, un Père Hyacinthe. Nous attendrons, quant à nous, pour les traiter d'étrangers, que M. Combes ait décidé qu'un Français cesserait de l'être en revêtant la robe du Jésuite ou du Dominicain. Mais, sans « se déshabituer de la prédication, » si le clergé Français, qui compte aujourd'hui même plus d'un orateur éminent, — et, au premier rang, deux des prélats que M. Combes a frappés, — a cru devoir recourir aux membres des Congrégations « dont la prédication est le but avoué, » c'est que le labeur de la prédication demande tout un homme, et qu'il n'est ni toujours facile, ni possible, souvent, d'en concilier la tâche avec les soins qu'exige l'administration, temporelle et spirituelle, d'un grand diocèse ou d'une cure importante. « Le clergé français, » quoi qu'en dise M. le ministre des Cultes, ne s'est jamais « déshabitué de la prédication. » Mais il n'en a pas gardé le « monopole, » non plus que celui de l'apologétique ou de la confession : d'abord, parce qu'il ne l'a jamais exercé ; et puis, parce que, n'étant pas « monopoleur » de sa nature, il ne voudrait pas l'être au dommage de l'instruction des fidèles et de l'intérêt de la religion.

Car c'est ici le véritable excès ou abus de pouvoir. En proscrivant

les Congrégations « dont la prédication est le but avoué, » le gouvernement s'érige en juge des besoins de la religion. Il déclare que 3000 curés et 31000 desservans, — ce sont ses chiffres, — devront désormais nous suffire. Là se borneront nos exigences. Plus de « Dominicains » ni de « Rédemptoristes, » de « Salésiens » ni de « Capucins : » M. Combes n'en a que faire ! Et pourquoi, encore une fois, l'a-t-on fait ministre des Cultes, si ce n'est pour qu'il nous imposât, avec ses « exclusions, » ses opinions, ses rancunes, et ses haines ?

Je sais bien qu'il invoque les nécessités de la défense républicaine ! et, effectivement, quels dangers ne font pas courir à la République les « Carmes de Laghet » ou encore « les Chanoines de Latran ! » A Mattaincourt, dans un canton reculé des Vosges, les « Chanoines de Latran, » et sur les hauteurs de la Turbie, à quelque cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, dans une anfractuosité de la montagne, les « Carmes de Laghet » entretiennent « des centres d'action politique et des foyers de réaction ! » La bonne plaisanterie, s'il ne s'en ensuivait, quand on la traduira prochainement en actes, des proscriptions sans jugement et des exils sans cause ! Mais la meilleure de toutes, je veux dire la plus impertinente ou la plus cynique, est la plaisanterie gouvernementale bien connue qui consiste à s'autoriser « des traditions que les régimes passés ont toujours pris à tâche et à honneur de défendre ! » comme si nous étions « les régimes passés ! » comme si la République ne s'était pas établie sur leurs ruines ! comme s'il était dans leurs traditions qu'un médecin de Pons y devînt président du Conseil ! comme si l'on avait le droit d'invoquer aujourd'hui celles de ces traditions dont le renversement nous a coûté tant de sang ! comme si « la défense républicaine » ne consistait enfin que dans le rétablissement de tout ce qu'on nous avait promis que la République abolirait sans retour ! « Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. » Peu nous importe ce que les « régimes passés » ont « pris à tâche et tenu à honneur de défendre ! » Nous avons voulu la liberté ! C'est à nous de savoir en supporter les inconvéniens, ou, si nous les combattons, de ne le faire qu'au nom, et par le moyen de la liberté même. Nous la devons même à ceux qui nous la refuseraient, s'ils en étaient les maîtres. Je n'ai pas peur de la franc-maçonnerie, s'il m'est permis de lutter contre elle à armes égales, et le fanatisme ne m'effraie pas, — à la seule condition que l'on ne commence pas par mettre de son côté toutes les forces de l'État.

Or, c'est précisément ce que l'on fait, et, si je ne tenais à m'enfermer dans le cercle étroit des *Projets de lois* de M. Combes, c'est ce qu'il ne me serait que trop facile de montrer. Entre « rouges » et « jaunes, » par exemple, qui ne sait où vont les sympathies du gouvernement, et je m'attends qu'un de ces jours, c'est le gendarme qu'on punira pour avoir essayé de rétablir ou maintenir l'ordre! Mais, dans la question des Congrégations, c'est à détruire la liberté que s'emploie tout le pouvoir de l'État, et la meilleure preuve que l'on en puisse donner, je la trouve dans l'*Exposé des motifs* des *Projets de lois* relatifs aux Congrégations enseignantes.

« Les progrès rapides faits depuis trente ans, et particulièrement depuis les lois de 1882 et 1886, — y lisons-nous, — les sacrifices consentis par la nation, assurent désormais et partout, et dans ses divers ordres, le service de l'instruction publique. » Je n'en crois rien! Laissons de côté l'enseignement supérieur! Je ne crois pas que le gouvernement soit en état « d'assurer désormais et partout le service de l'enseignement secondaire ou de l'enseignement primaire; » et je crois, au contraire, que, si nous l'y voulons mettre, ce sont encore des millions qu'il nous en coûtera. J'admets que nous les accordions : il n'en résultera pas que les « services des institutions confessionnelles, — ce sont toujours les Congrégations, — ne répondent plus à aucune nécessité. » La « nécessité » à laquelle ces institutions ne répondent plus, et même n'ont jamais répondu, c'est le maintien de M. Combes et de sa majorité parlementaire au pouvoir. Il se peut qu'elles n'élèvent point de partisans ou d'électeurs pour eux. Mais il y a d'autres nécessités. Et, par exemple, si nous voulons que nos enfans soient élevés « chrétiennement, » — ce qui sans doute est notre « droit, » et pour quelques-uns leur «devoir, » — c'en est une, et de quelque importance, à laquelle répond l'existence des congrégations enseignantes. Je veux bien que l'école « nationale » soit « neutre, » et, quoique ne l'étant pas moi-même, je consens, dans l'intérêt du bon ordre et au nom de la tolérance, à la défrayer de mes deniers, *pro portione virili;* mais c'est à la condition qu'il puisse y avoir des écoles qui ne soient pas « neutres. » Et vainement dira-t-on que de semblables écoles « ne « pourraient qu'entretenir dans le pays des divisions profondes! » Car, d'abord, si « l'unité morale, » dont on fait tant de bruit, est sans doute un grand bien, il faudrait cependant que l'on se gardât de la confondre avec l'uniformité. Si quelquefois, d'ailleurs, à force de violence et de persécutions, on a pu pour un temps s'assurer la seconde, l'histoire est là qui prouve que de semblables moyens n'ont

jamais pu procurer la première. Et puis, et enfin, qu'est-ce donc que l'on nomme du nom de « liberté de penser, » si ce n'est le droit ou la faculté de penser autrement que ceux qui ne pensent pas comme nous? Je demande pardon pour la naïveté de la formule, mais je n'en trouve pas qui rende mieux ce que je veux dire ; et, en effet, ce qu'on nous dispute au travers de tous ces sophismes, c'est bien cela, uniquement cela : le droit de penser « autrement ; » — et, bien entendu, de le dire. Pourquoi faut-il, hélas! qu'il n'y ait rien de plus français? M. Alfred Fouillée, notre confrère et collaborateur, a écrit tout un livre, et un fort bon livre, sur *la Psychologie du peuple français*. Lui dirai-je que j'ai craint quelquefois que cette psychologie ne pût se résumer d'un mot? On serait bien près de la vérité, et on aurait noté l'origine de quelques-unes de nos meilleures qualités, mais aussi de nos pires défauts, si l'on disait que les Français sont une espèce d'hommes qui n'admet pas que l'on diffère d'elle.

Et c'est bien ce que je vois de plus inquiétant, comme aussi de plus dangereux, dans tous ces *Projets de lois*, et, plus généralement, dans tout ce qui se passe. Il ne faut pas nous y tromper. Ce qu'une majorité de sectaires, — qui n'est que la majorité parlementaire ou légale, et non pas celle du pays ou de l'opinion, — travaille à s'assurer depuis quelques années, ce n'est pas seulement la possession du pouvoir, avec les avantages ou les bénéfices qu'il comporte, mais c'est encore, et c'est surtout le triomphe de ses idées. Elle a des appétits ; mais elle a aussi un *Credo*, que, dans un pays catholique et chrétien, on peut appeler un *anti-credo*. C'est celui du XVIIIe siècle et de l'*Encyclopédie*. Soumettre la France à cet *anti-credo*, et, naturellement, pour l'y soumettre, désorganiser systématiquement, détruire, et balayer tout ce qu'on craint qui ne fasse obstacle à sa propagation ; — sacrifier à cet objet tous les autres intérêts du pays, y compris les politiques et les économiques, dont il sera temps de se soucier quand « l'unité morale » sera faite, n'importe à quel prix ; — traiter ses adversaires en ennemis publics, dont l'opposition ne saurait procéder que de leur inintelligence ou de leur mauvaise foi ; — user contre eux, en conséquence, de tous les moyens que permettront les circonstances, et, n'ayant à la bouche que les mots de « justice » et de « vérité, » les faire servir à l'établissement du mensonge et de l'iniquité, tel est le programme ou le plan, légué à nos fanatiques par la tradition révolutionnaire, et dont il se peut bien que tous ceux qui travaillent à le réaliser n'aient pas toujours une conscience très claire, mais pourtant dont la simplicité n'a d'égale que la régularité méthodique avec la-

quelle, depuis un demi-siècle surtout, l'exécution s'en poursuit. Aussi bien n'a-t-on pas toujours besoin de « comprendre, » ou de « savoir, » pour agir, et, au contraire, il s'est vu plus d'une fois que l'on en fût gêné.

On s'explique aisément, en ces conditions, l'acharnement de la lutte, et que le caractère, en dépit de ceux qui ne le veulent pas voir, en soit essentiellement « religieux. » « Il semble, — disait l'autre jour un « manifeste » adressé par l'*Alliance républicaine progressiste* aux électeurs sénatoriaux, — qu'on ait pris à tâche, depuis quelques années, d'ébranler les bases de notre état social... *en faisant renaître des discordes religieuses qu'on croyait à jamais oubliées;* » et je ne sais pourquoi cette plainte un peu naïve m'a rappelé l'empressement plus naïf avec lequel un homme tel que M. Méline proteste, s'agite, et se débat, c'est le cas de le dire, comme un diable dans un bénitier, toutes les fois qu'on le soupçonne d'incliner vers le « cléricalisme. » Il faudra bien cependant que M. Méline et l'*Alliance républicaine progressiste* en prennent leur parti : la lutte est « religieuse, » — je ne dis pas « confessionnelle, » — mais « religieuse, » au sens le plus général du mot, et elle ne se terminera que sur le terrain « religieux. » Sachons enfin nous en rendre compte : ce n'est pas aux « Congrégations » qu'on en a comme telles, et ce n'est pas même au « catholicisme; » c'est à la religion, d'une manière générale, en tant qu'inspiratrice de certaines idées, en tant que régulatrice de l'éducation publique, et en tant que maîtresse de la « mentalité. » Si l'*Alliance républicaine progressiste*, si l'*Union libérale républicaine*, si la *Ligue de la Patrie française* n'ont pas, à notre avis, commis de pire erreur que de ne vouloir pas le voir, il est temps d'ouvrir les yeux. Il est temps de nous rendre compte que, si le catholicisme est une « religion, » la tradition révolutionnaire et le socialisme en sont d'autres, et que rien ne serait plus vain ni plus fallacieux que de s'imaginer qu'on en triomphera par des moyens de l'espèce purement politique.

Ce que l'on s'explique également, c'est l'importance que nous attachons à la « liberté d'enseignement; » et, en effet, la question est de savoir qui sera maître de l'éducation publique, et, par elle, de la formation des générations à venir.

J'avais tout récemment l'occasion de le faire observer : ce n'est pas pour « enseigner » l'arithmétique ou la géographie que nous avons besoin de la « liberté d'enseignement. » Deux et deux feront toujours quatre, et l'Allemagne sera toujours à l'orient de la France. Nous ne demandons pas non plus qu'il nous soit permis d'enseigner

que le Rhône coule du sud au nord, ou que Louis XV était le fils de Louis XIV. Mais, à tous les degrés de l'instruction, — supérieur, secondaire, et même primaire, — c'est d'« idées » qu'il s'agit, c'est de ce qui ne se démontre pas; et ce que nous revendiquons, comme aussi bien ce qu'on nous dispute, c'est le droit d'enseigner « les idées » que nous croyons justes. Entre les systèmes qui se partagent les esprits des hommes, et par conséquent la direction de l'humanité, nous réclamons le droit de faire notre choix; d'en donner les raisons; et par l'enseignement, comme par la parole ou par la plume, le droit d'essayer de les faire prévaloir. C'est ce droit que, depuis trop d'années, on viole outrageusement tous les jours, et s'il n'y en a pas qui soit plus essentiel à la liberté de penser, c'est donc ce droit qu'il nous faut obstinément défendre. D'autres droits ne sont pas moins précieux, d'autres libertés ne sont pas moins nécessaires, mais elles n'intéressent pas aussi directement tout le monde. On pourrait dire que la liberté de la presse ne regarde que les journalistes, et la liberté de la parole que les orateurs ou les conférenciers. On se tromperait! Mais on pourrait le dire! On l'a dit! et j'ai connu des gens qui le pensaient; et c'était toute une affaire que de leur faire entendre qu'ils avaient tort de le penser. Mais il n'y a pas un père, il n'y a pas une mère, il n'y a pas un fils qui ne soit personnellement et directement intéressé dans la question de la liberté d'enseignement. Il n'y en a pas un qui ne se sente lésé dans son droit, gêné dans sa liberté, diminué dans sa personne, s'il ne peut choisir son école, ses maîtres et ses guides. Il n'y en a pas un qui ne comprenne quelle tyrannie s'étendrait sur la pensée, si jamais l'enseignement redevenait le monopole de l'État, et, par conséquent, d'un parti, ou, moins que cela, d'une majorité. Ce sont aujourd'hui les Congrégations qu'on expulse; ce seront demain ceux qui s'inspireront de l'esprit des Congrégations, c'est-à-dire de l'esprit chrétien; et ce serait après-demain quiconque, ne pensant pas comme la majorité, contrarierait ses préjugés, combattrait ses doctrines, et ainsi lui enlèverait les suffrages qui l'ont faite majorité. M. Henri Brisson ne s'en cache pas, ni M. Ferdinand Buisson, ni tant d'autres, et en vérité, dans le temps où nous vivons, je ne sais s'il ne faut pas leur savoir gré de leur franchise.

Voulons-nous, ou ne voulons-nous pas de cette tyrannie? Si nous n'en voulons pas, notre devoir est bien simple. Sauverons-nous les « Congrégations enseignantes? » En tout cas, il nous faut les défendre. Ne fussent-elles pas tout ce qu'elles sont par ailleurs, et que nous essaierons de dire quand le moment sera venu de parler des Congrégations

de femmes, elles sont, pour le moment, l'enseignement libre organisé. Mais, en dépit de nos efforts, comme des services qu'elles ont rendus, qu'elles rendent encore tous les jours, et des « nécessités auxquelles elles répondent, » s'il faut nous résigner à les voir disparaître, ce ne devra donc être pour nous qu'une raison de revendiquer, avec plus d'énergie, le libre exercice du droit d'enseigner. Car, aussi longtemps que des voix libres pourront se faire entendre, auxquelles feront écho des sympathies persistantes, rien ne sera perdu. J'ai assez de confiance dans le pouvoir de la vérité pour croire que le dernier mot finira bien par lui appartenir. J'en ai assez pour ne réclamer en son nom ni moyens de coercition, ni privilèges, ni faveurs, mais seulement la liberté de s'exprimer. J'en ai assez pour croire qu'un grand pays saura la distinguer tôt ou tard des contrefaçons ou des parodies d'elle-même, à la seule condition qu'on ne nous empêche pas de la répandre et de l'enseigner. Et j'en ai assez pour croire que, dans un pays de suffrage universel, on n'a besoin que de cette liberté pour agiter l'opinion, retourner les majorités, et au besoin changer les ministères et les gouvernemens.

F. Brunetière.

Le Directeur-Gérant,

F. Brunetière.

CINQUIÈME PÉRIODE — LXXIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DOUZIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1902

Livraison du 1er Novembre.

Pages.

CONSPIRATEURS ET GENS DE POLICE. — LE COMPLOT DES LIBELLES (1802), deuxième partie, par M. GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. 5

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE DE PROSPER MÉRIMÉE, dernière partie. 36

LE TRAITÉ FRANCO-SIAMOIS, par M. LE MYRE DE VILERS. 62

MARIAGE ROMANESQUE, première partie, par Mme MARGUERITE PORADOWSKA. 74

LE SAHARA, LE SOUDAN CENTRAL ET LES CHEMINS DE FER TRANSSAHARIENS. — II. L'AÏR ET LA RÉGION DU TCHAD, par M. PAUL LEROY-BEAULIEU, de l'Académie des Sciences morales. 113

HENRI MEISTER, par MM. PAUL USTERI et EUGÈNE RITTER. 148

LA TENDANCE COLLECTIVISTE, dernière partie, par M. ADOLPHE PRINS. 172

L'ESPRIT DANS LA MUSIQUE, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 204

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES. . 228

Livraison du 15 Novembre.

CONSPIRATEURS ET GENS DE POLICE. — LE COMPLOT DES LIBELLES (1802), troisième partie, par M. GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. 241

L'AME STYRIENNE ET SON INTERPRÈTE PIERRE ROSEGGER. — I. LE MILIEU ET L'HOMME, par M. ERNEST SEILLIÈRE. 278

Pages.

L'Assurance contre l'invalidité et la vieillesse, par Charles LE COUR GRANDMAISON. 321
Mariage romanesque, deuxième partie, par Mme Marguerite PORADOWSKA. 358
Souvenirs de captivité (novembre et décembre 1870), par M. le général ZURLINDEN. 398
Olivier Cromwell et le gouvernement des « saints », par M. Augustin FILON. 417
Revue dramatique. — *La Châtelaine*, a la Renaissance. 442
Revue littéraire. — Une Nouvelle histoire de Brumaire, par M. René DOUMIC. 448
Revues étrangères. — A propos d'une nouvelle biographie de Dickens, par M. T. DE WYZEWA. 458
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 469

Livraison du 1er Décembre.

Conspirateurs et Gens de police. — Le Complot des libelles (1802), dernière partie, par M. Gilbert AUGUSTIN-THIERRY. 481
Mariage romanesque, troisième partie, par Mme Marguerite PORADOWSKA. 523
La Science étymologique et la Langue française, par M. Antoine THOMAS. 564
Le travail dans la grande industrie. — II. La Métallurgie. — I. L'Organisation du travail, par M. Charles BENOIST. 586
L'Ame styrienne et son interprète Pierre Rosegger. — II. L'Œuvre littéraire, par M. Ernest SEILLIÈRE. 615
L'Ouvrière aux États-Unis, par Mme B. VAN VORST. 657
Poésies. — Les Boeufs, par M. Léonce DEPONT. 691
Revue scientifique. — L'Évolution des alliages, par M. A. DASTRE. . . . 696
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. . 709

Livraison du 15 Décembre.

La fin de Donatienne, première partie, par M. René BAZIN. 721
Cavaliers et Dragons, première partie, par ***. 764
L'Esthétique des noëls, par M. Robert DE LA SIZERANNE. 801
L'Ame styrienne et son interprète Pierre Rosegger. — III. Les Tendances religieuses, par M. Ernest SEILLIÈRE. 826
Mariage romanesque, dernière partie, par Mme Marguerite PORADOWSKA. 866
Revue dramatique. — *Le Joug*, au Vaudeville; — *Joujou*, au Gymnase; — *Résurrection*, a l'Odéon, par M. René DOUMIC. 910
Revues étrangères. — L'Éducation du roi de Rome, par M. T. DE WYZEWA. 921
Les Livres d'étrennes, par M. J. BERTRAND. 933
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. F. BRUNETIÈRE. . 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 42866.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 1198